ICOR
275.82
D983
1881

BRITTLE
PAPER
HANDLE WITH CARE

XXXII

275 82

A Mr. Henri Hyvernat
Hommage affectueux
de l'auteur
R. Duval

TRAITÉ

DE

GRAMMAIRE SYRIAQUE

PAR

RUBENS DUVAL

Institute of Christian Oriental Research
Catholic University of America
Washington, D.C. 20064

PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, 67
1881

Rev. H. HYVERNAT, D. D.
Catholic University of America,
Washington, D. C.

616

ICOR
275.82
D983

A

MON TRÈS HONORÉ MAÎTRE ET AMI

M. JOSEPH DERENBOURG

MEMBRE DE L'INSTITUT

PRÉFACE.

Le manque d'une grammaire syriaque écrite en français justifie suffisamment, croyons-nous, ce livre. Nous nous sommes inspiré, en le composant, des travaux les plus récents, parmi lesquels ceux de M. l'Abbé Martin en France et ceux de M. Nœldeke en Allemagne occupent le premier rang autant par leur valeur que par leur importance. La première partie, traitée au point de vue comparatif et historique, a reçu des développements que comporte le sujet; car une connaissance exacte des lois de la phonétique et de l'orthographe est indispensable à celle des formes. On verra par les citations, que nous avons largement mis à contribution les œuvres grammaticales de Barhébræus, qui sont le document ancien le plus complet que nous possédions sur la grammaire syriaque.

Les quinze premières feuilles de ce livre étaient tirées, quand parut à Leipzig la grammaire syriaque de l'illustre professeur M. Nœldeke. Nous n'avons donc pu la mettre à profit que pour la syntaxe que nous n'avions pas encore achevée. Elle a été pour nous d'un grand secours; nous ne pouvions mieux faire que de suivre son excellente méthode, qui en fait une œuvre de beaucoup supérieure à toutes les grammaires syriaques précédentes.

Avons-nous atteint le but que nous poursuivions? Nous savons combien un travail de ce genre prête le flanc à la critique; certaines parties peuvent être facilement attaquées. Nous nous défendrons, cependant, de ne pas avoir adopté la nouvelle théorie, qui envisage la plupart des racines faibles, notamment celles concaves ou géminées, comme d'anciens bilittères imparfaitement développés[1]. Quelque spécieuse qu'elle soit, cette théorie ne sera définitivement admissible que lorsque les sérieuses objections qu'elle soulève, auront été écartées.

Un volume aussi détaillé que celui-ci, est difficilement abordable à ceux qui commencent l'étude du syriaque; cette raison nous a conduit à mettre, en tête, des tables complètes qui, par elles-mêmes, forment une grammaire élémentaire. On pourra, pour se reporter aux explications données dans le corps de l'ouvrage, consulter la table analytique qui se trouve à la fin.

Nous avons ajouté une liste des principaux termes techniques et des divisions en usage chez les grammairiens syriaques. Cette liste a un double but : faciliter la lecture des traités grammaticaux des auteurs indigènes; fournir quelques données pour l'histoire de la grammaire. Elle est suivie d'un index des mots d'une forme rare ou exceptionnelle, qui ont été expliqués dans les deux premières parties.

On voudra bien parcourir les corrections et les additions qui se trouvent à la fin du volume. Les fautes restées dans le texte, malheureusement en trop grand nombre, trouvent leur excuse en partie, dans l'éloignement où nous nous trouvions du lieu d'impression, en partie, dans la confusion à laquelle prêtent quelques-uns des caractères syriaques. Nous avons relevé les plus importantes et négligé celles de ponctuation, faciles à reconnaître.

---

[1] V. A. Müller dans la *Zeitschr. der D. M. G.* XXXIII, p. 698 et Bernhard Stade, *Lehrbuch der hebr. Sprache,* Leipzig 1879, § 143.

En terminant, nous adressons nos remerciements à M. Vieweg, éditeur à Paris, et à M. Holzhausen, imprimeur à Vienne, pour les soins qu'ils ont donnés à cette publication, dont ils nous ont rendu la tâche aisée.

Rubens Duval.

malheureusement en trop grand nombre, trouvent leur excuse en partie, dans l'éloignement où nous nous trouvions du lieu d'impression, en partie, dans la confusion à laquelle prêtent quelques-uns des caractères syriaques. Nous avons relevé les plus importantes et négligé celles de ponctuation, faciles à reconnaître.

En terminant, nous adressons nos remerciements à M. Vieweg, éditeur à Paris, et à M. Holzhausen, imprimeur à Vienne, pour les soins qu'ils ont donnés à cette publication, dont ils nous ont rendu la tâche aisée.

Rubens Duval.

INTRODUCTION.

I. Du syriaque en général.

On sait que le nom de *Syrie* est d'origine grecque, Συρία, et qu'il a été formé de Ἀσσυρία pour désigner la partie occidentale de l'empire assyrien, en deçà de l'Euphrate [1]. Le nom primitif de cette contrée, seul connu de l'ancien testament, est Aram, אֲרָם; on distinguait: אֲרַם דַּמֶּשֶׂק, אֲרַם צוֹבָה, אֲרַם רְחֹב, אֲרַם מַעֲכָה, אֲרַם נַהֲרַיִם, פַּדַּן אֲרָם ou שְׂדֵה אֲרָם [2]. Quelle qu'ait été la position primitive d'Aram, ce nom fut de bonne heure étendu aux populations de la Mésopotamie, qui parlaient la même langue et qui étaient également vouées à l'idolâtrie, et araméen finit par devenir aux yeux des Juifs monothéistes synonime de païen, à peu près comme le mot גּוֹי. Cette acception passe dans la langue syriaque même, comme en témoignent les nombreux endroits de la P'šiṭtâ où ܐܪܡܝܐ et ܐܪ̈ܡܝܐ traduisent l'original ἕλλην et ἕλληνες (v. *Thesaurus*, Payne-Smith, sous ܐܪܡ). On comprend dès lors que ceux qui embrassèrent le christianisme, s'empressèrent d'accepter le nom de Syriens que leur avaient donné les Grecs, tandis qu'ils réservaient celui d'Araméens pour les habitants des villes idolâtres, comme Harran en Mésopotamie.

Le syriaque, à proprement parler, est donc la langue des Syriens chrétiens et son histoire est intimement liée à celle de l'église chrétienne en Syrie. Cependant le mot araméen ne cessa pas, d'une manière absolue, de désigner la nationalité; il se rencontre souvent, du reste, dans les Écritures comme nom de peuple, là où le sens de païen était inapplicable; *araméen* et *syriaque* étaient donc aussi synonimes. Dans la littérature talmudique, pareille confusion existe; quelquefois, néanmoins, le syriaque, לשון סורסי, se dit du dialecte vulgaire de la Palestine, et l'araméen, לשון ארמי, du dialecte vulgaire de la Babylonie (Bâbâ qâmâ 83*a* et Sota 49*b*). Les Jacobites firent aussi une distinction : ils conservèrent la forme ܐܰܪ̈ܡܳܝܶܐ dans le sens de *païens*, mais ils prononcèrent ܐܳܪ̈ܳܡܳܝܶܐ dans celui d'*Araméens*, par dérivation de ܐܳܪܳܡ (Gen. 10, 22)[1].

---

[1] V. Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 4e édition, p. 213 note.

[2] V. *Journ. asiatique* 1835, p. 214 et suiv. Selon M. J. Halévy, *Mélanges d'épigraphie et d'archéologie,* p. 72 et suiv., l'Aram biblique, y compris Ḥaran, Bêth-Naharaïm, Paddan-Aram, Our-Kašdim, doit être placé dans la Syrie ciseuphratique, à l'exclusion de la Mésopotamie.

Aujourd'hui, on groupe sous le nom d'aramaïsme les anciens dialectes sémitiques de la Babylonie, de la Mésopotamie et de la Syrie proprement dite, auxquels on joint le samaritain et le palestinien qui se substituèrent à l'hébreu dans la Samarie et dans la Judée. Dans ce groupe, l'aramaïsme chrétien ou le syriaque forme la langue la plus importante; il se divise lui-même en plusieurs dialectes littéraires ou vulgaires.

II. Du syriaque littéraire.

Déjà avant l'ère actuelle, Edesse apparaît comme le centre d'une grande civilisation; elle a ses dynastes et frappe monnaie[2]. Elle était donc bien préparée pour recevoir la nouvelle religion, le christianisme, auquel, suivant une tradition constante, elle se convertit, elle et ses rois, dès le premier siècle. Les contrées adjacentes, au contraire, comme Harran, demeurent encore longtemps vouées au paganisme; le christianisme n'y fait des progrès sensibles que lorsqu'il est la religion reconnue par l'état romain et qu'il combat avec les armes du gouvernement. A ce moment, la version des Écritures dite P'šiṭṭâ, faite à Edesse vraisemblablement au second siècle, a acquis toute l'autorité d'un livre ancien, et elle ne dut pas peu contribuer à assurer la suprématie du dialecte édessénien, comme langue littéraire [1].

---

[1] Cette ponctuation qui imite celle de ܐܳܪܳܡ אָרָם, s'écarte de la prononciation vulgaire אֲרָם conservée par les massorèthes hébreux; v. Nœldeke, *Zeitschr. der D. M. G.*, XXV, p. 118. Les Nestoriens ne font aucune distinction et s'en tiennent dans tous les cas à la forme primitive; v. Barhébræus, *Œuvres grammaticales*, I. 19, 16.

[2] V. *La chronique d'Edesse* dans Assemani, *Biblioth. orientale*, I, p. 387; J. P. N. Land, *Anecd. syr.*, I, p. 64.

Edesse devient, dès lors, le foyer qui rayonne sur toute la Syrie chrétienne, non-seulement sur les provinces romaines, mais aussi sur les contrées limitrophes du Tigre soumises aux Perses. L'école persane est même une des plus illustres dans cette ville. Malheureusement l'esprit de rivalité qui anime les deux fractions du peuple syrien est surexcité par les schismes qui se produisent dans le sein de l'Eglise; les Persans se prononcent pour le nestorianisme, tandis que les Edesséniens se rattachent à la doctrine monophysite. La lutte aboutit à l'expulsion d'Edesse des Nestoriens et à la destruction de leur école, en 489, sur l'ordre de l'empereur Zénon et à l'instigation de l'évêque d'Edesse, Kyr. Les Nestoriens fondent une nouvelle école à Nisibes et les deux principaux dialectes qui avaient mené une vie commune à Edesse, sont définitivement séparés et suivent leur voie à part pour l'exégèse des Écritures. De là, une double tradition ou massore : celle des Monophysites ou Jacobites, et celle des Nestoriens; les premiers sont désignés aussi sous le nom d'Occidentaux, et leur dialecte est dit l'occidental, le mésopotamien ou l'édessénien; les seconds sont appelés quelquefois les Orientaux, et leur dialecte est dit l'oriental ou le nisibite.

Dans la Syrie antérieure, en deçà de l'Euphrate, le christianisme s'étant développé dans des milieux où dominait l'élément grec, comme Antioche, l'idiome vulgaire ne s'éleva pas à la hauteur d'une langue littéraire. Ce n'est que plus tard, lorsque la nouvelle religion se fut généralisée et jouit de la protection du pouvoir civil, que le syriaque ecclésiastique fut cultivé dans les couvents autour d'Antioche et d'Alep. L'édessénien devint alors la langue savante non-seulement des Jacobites, mais aussi des Melkites et des Maronites, en un mot, des Syriens occidentaux.

Cependant les Judéo-chrétiens, relégués au-delà du Jourdain dans la Pérée, s'étaient soustraits à l'influence grecque et se servaient de leur idiome araméen pour les pratiques du culte.

---

[1] C'est au sixième siècle seulement (508), qu'à côté de la P'šiṭtâ prend place chez les Jacobites la version du nouveau Testament dite la Philoxénienne; mais chez les Nestoriens, celle-là demeure seule et sans rivale.

Il naît dans ce cercle étroit une littérature ecclésiastique, dont il nous est parvenu un évangéliaire dans un manuscrit de la bibliothèque du Vatican et divers fragments (notamment quelques psaumes, des hymnes religieuses, des parties de l'ancien et du nouveau Testament), conservés dans la bibliothèque du British Museum et dans celle de Saint-Pétersbourg[1]. Ce dialecte est désigné sous le nom de christo-palestinien ou syro-palestinien; il occupe une place à part dans le groupe araméen et demeure en dehors du syriaque proprement dit.

Le syriaque littéraire ne comprend donc que deux dialectes, l'occidental et l'oriental, dont les différences, à peu près nulles au point de vue de la forme des mots et de la syntaxe, portent principalement sur la prononciation et la ponctuation. Ces différences sont ou dialectales, comme celles qui concernent les consonnes et les voyelles, v. ci-après §§ 25, 39, 44 et suiv., 116, 134; ou grammaticales, comme celles des signes diacritiques et des accents, §§ 143 à 154, 162 et suiv.

L'ère florissante de cette culture littéraire se prolonge jusqu'au 8e siècle; pendant cette période, le grec sert de modèle et exerce une influence prépondérante sur le syriaque: une foule de mots nouveaux pénètrent dans la langue savante, v. ci-après, p. 138, note 2. Ces mots étrangers se distinguent de ceux qui ont passé antérieurement dans la langue vulgaire, en ce qu'ils sont reçus avec leur forme originale et leurs désinences, v. § 280 ci-après; c'est surtout dans les traductions qu'ils abondent. Mais, si l'on excepte les versions littérales, comme l'Hexapla syriaque et l'Héraqléenne, la syntaxe demeure foncièrement araméenne et ne porte trace de l'influence grecque, que d'une manière toute superficielle, comp. §§ 301*a*, 320*h*, 405, 411*a*.

L'exégèse des livres saints engendre la grammaire syriaque qui devient l'objet de travaux importants aussi bien dans les écoles jacobites, que dans les écoles nestoriennes, v. § 164 ci-après.

---

[1] Le manuscrit du Vatican a été publié par M. le Comte Miniscalchi Erizzo à Vérone, T. I, 1861, T. II, 1864; cette publication a servi de base au travail de M. Nœldeke sur ce dialecte, paru dans la *Zeitschr. der D. M. G.*, XXII, p. 443 et suiv. Les fragments de Londres et de Saint-Pétersbourg se trouvent dans le 4e volume des *Anecd. syr.* de M. Land, p. 103 à 224, comp. l'analyse critique, p. 177 et suiv.

Le 8e siècle met fin à cette ère de progrès. La Syrie, tombée aux mains des Musulmans, reçoit leur langue avec leur autorité; les troubles qui agitent la Mésopotamie et la Syrie, désorganisent les institutions les plus prospères; les écoles sont délaissées et la tradition s'efface; les études émigrent dans les couvents et les cloîtres. C'est alors qu'on sent le besoin de fixer la lecture exacte des textes sacrés en notant les voyelles et les lettres quiescentes; c'est l'époque des travaux importants des moines Karkaphiens chez les Jacobites, v. ci-après §§ 71 et 73.

Cependant le 10e siècle voit éclore une renaissance littéraire qui est comme le contre-coup de la culture scientifique de l'Iraq arabe; ainsi, après avoir été les initiateurs des Arabes aux sciences philosophiques, les Syriens subissent l'influence de la civilisation de ces derniers. Le syriaque demeure la langue classique, à côté de l'arabe, la langue usuelle. Cette restauration a pour centres : chez les Jacobites, les couvents des environs d'Edesse, de Mélitène et du Ṭour 'Abdin au nord de Mardin; chez les Nestoriens, Nisibes, Tagrit et les provinces au-delà du Tigre. Un certain nombre de Jacobites se mêlent dans ces provinces aux Nestoriens et forment l'école mixte, où se confondent les deux traditions, v. § 71.

Ces derniers temps sont marqués par de nombreux exégètes et grammairiens qui, en ce qui concerne la grammaire, reflètent les doctrines des célèbres écoles arabes de Baṣra et de Coufa. Le plus illustre est, au 13e siècle, le primat jacobite Barhébræus. Ses prédécesseurs jacobites ou nestoriens, n'avaient traité que des parties spéciales de la grammaire[1]; Barhébræus dans une œuvre de première valeur, nous a donné un système complet où sont signalées les principales différences des traditions et des dialectes syriaques. On peut lui reprocher, cependant, de suivre trop servilement les divisions des grammairiens arabes, v. la liste des termes techniques, à la fin de l'ouvrage.

---

[1] V. *Syrische Gramm. des Mar Elias von Tirhan,* herausgegeben und übersetzt von Friedrich Baethgen, Leipzig 1880, chap. 18; et *Œuvres grammaticales d'Aboulfaradj dit Barhébræus,* éditées par M. l'Abbé Martin, Paris, Maisonneuve, 1872, T. I renfermant la grande grammaire, T. II, comprenant la grammaire métrique et un traité en vers des mots ambigus. Dans sa grande grammaire, p. 1, l. 18, il parle de compléter les travaux de ses devanciers; p. 7, l. 24, il qualifie de prémices les règles qu'il établit.

Ses grammaires servent de modèle à celles qui sont rédigées dans la suite; les Maronites, notamment Amira, leur empruntent la plupart de leurs règles.

On trouvera dans la première partie de cet ouvrage les principaux points de l'histoire de la grammaire chez les Syriens.

III. DES DIALECTES POPULAIRES.

Le syriaque vulgaire était divisé en trois dialectes principaux; voici un passage de Barhébræus où cette division est clairement établie : « On doit savoir que le syriaque plus que toute autre langue a subi un mélange important, en se répandant et en se propageant dans des contrées lointaines. Cette altération l'a affecté à ce point que ceux qui le parlent ne s'entendent pas entre eux, c'est-à-dire, les Syriens, les Palestiniens et les Orientaux. Le dialecte de ces derniers, plus que ceux des deux autres, est tombé dans une grossière barbarie et se rapproche du Chaldéen avec lequel il a beaucoup d'affinité ». Suit un parallèle où la supériorité du dialecte mésopotamien ou édessénien est exaltée, au détriment du dialecte oriental ou nestorien [1].

Il y a tout lieu de croire qu'il n'est question dans cette citation que des dialectes en usage chez les populations chrétiennes et que le mot *Palestiniens* désigne les Judéo-chrétiens de la Pérée dont nous avons parlé plus haut, ainsi que les chrétiens du Liban et de Damas. Dans plusieurs passages de sa grande grammaire, Barhébræus se réfère évidemment aux livres saints des premiers : p. 31, l. 10, il parle de la P'šiṭtâ palestinienne; p. 73, l. 25, il indique une écriture propre aux anciens Palestiniens. Mais dans d'autres endroits, p. 66, l. 11 et p. 206, l. 23, il signale des différences de la prononciation palestinienne qui peuvent être communes à la Palestine et au Liban. Nous n'avons aucun document ancien de cette dernière localité, qui nous permette de juger jusqu'à quel point le syriaque qu'on y parlait, différait de l'araméen palestinien. On sait seulement qu'il formait, comme celui-ci, la troisième personne masc. de l'imparfait au moyen de la préformante youdh, au lieu du noun propre à l'araméen oriental. Les renseignements que nous ont fournis quelques relations de voyage sur l'idiome parlé encore à Maʿloula au nord de Damas, sont insuffisants pour porter un jugement plus étendu[1]. On devra attendre, pour en parler plus sciemment, la publication des textes que MM. Socin et Prym ont recueillis pendant leur séjour à Damas.

---

[1] V. *Œuvr. gramm.* II, p. 5, *commentaire.* Barhébræus reproduit cette division presque dans les mêmes termes dans son *Histoire des dynasties,* éd. Pococke, p. 16; comp. *Journ. asiat.*, 1835, p. 214, et Renan, *Histoire des langues sémitiques,* 4ᵉ éd., p. 273. Mais quand il parle du syriaque littéraire, il ne distingue que deux traditions, celle des Occidentaux et celle des Orientaux, v. *Œuvr. gramm.* I, p. 1, l. 18.

Le mésopotamien occidental était répandu dans les villes de Syrie depuis l'Euphrate jusqu'à Mardin. On peut dire que chaque grand centre présentait des particularités dialectales; Barhébræus en cite de Mélitène[2], de Samosate[3]; d'autres, de Harran[4]. Cependant l'influence qu'exerça l'édessénien comme langue littéraire, dut effacer progressivement ces nuances, et ce dernier dialecte est indiqué comme étant non-seulement celui d'Edesse, mais aussi celui de Mélitène, de Mardin et des environs de ces villes[5]. Après même que l'usage de l'arabe se fut répandu dans la Syrie, le syriaque subsista comme langue vulgaire à côté de la nouvelle langue, surtout dans les montagnes du Kourdistan. On le parle encore, de nos jours, dans cet ancien plateau situé au nord de Mardin et de Nisibes et si célèbre autrefois par ses nombreux couvents, auxquels il doit son nom de Ṭour ʿAbdin, *Montagne-des-serviteurs*. MM. Prym et Socin sont les premiers qui nous aient donné sur ce néo-syriaque des renseignements importants, propres à le faire connaître[6].

Le dialecte oriental des provinces du Tigre comprend également plusieurs variétés. Le plus pur était celui de Nisibes, à droite du Tigre, le plus mélangé, celui de Bèth-Garmai ou des

---

[1] Sur ce dialecte, v. *Zeitschr. der D. M. G.* XXI, p. 183 et suiv. et *Journ. asiat.*, 7ᵉ série, XIII, p. 456.

[2] *Œuvr. gramm.* II, p. 82, l. 4 du comment.

[3] *Id.* I, p. 65, 18.

[4] Kitâb el-Fihrist, cité par M. Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 4ᵉ éd., p. 275.

[5] *Œuvr. gramm.* II, p. 5, l. 22.

[6] V. *Der neu-aramäische Dialect des Ṭûr' Abdîn,* von Eugen Prym und Albert Socin, Göttingen 1881, erster Theil, die Texte; zweiter Theil, die Uebersetzung.

Garaméens, sur la rive gauche, au sud du petit Zâb. Ce dernier, comme le nabatéen de l'Iraq, appartient plutôt à l'araméen oriental, qu'au syriaque proprement dit. Bar ʿAli et Bar Bahlul mentionnent encore d'autres idiomes dans leurs lexiques, notamment le dialecte de Bèth-Armâyé[1], ܠܫܢܐ ܐܪܡܝܐ, et le dialecte supérieur ou septentrional, ܠܫܢܐ ܕܠܥܠ, qui paraît désigner le syriaque du Boḥtan et des montagnes kourdes de la rive gauche du haut Tigre. On parle encore aujourd'hui un syriaque plus ou moins altéré dans les environs de Mossoul, dans le Boḥtan et dans les districts du lac Van et du lac d'Ourmiah. Les missionnaires américains établis à Ourmiah ont traduit et publié différents textes dans le dialecte de cette localité, lequel ne descendrait pas de l'ancien nestorien, mais serait altéré d'un dialecte vulgaire contemporain de celui-ci.

Ces dialectes ont fait l'objet d'un travail important de M. Stoddard qui avait pu les étudier sur place. Depuis, M. Nœldeke en a repris l'examen, au point de vue comparatif, avec toute la compétence qui lui est propre[2].

---

[1] On entend par là la Babylonie proprement dite ou la partie nord de la Babylonie, appelée par les Arabes سواد كوفة, v. Nœldeke, *Zeitschr. der D. M. G.* XXV, p. 114.

[2] Stoddards *Grammar of the modern syriac language as spoken in Ooromiah, Persia and in Koordistan*, New-York et London, 1855, publiée dans le 5ᵉ volume du *Journ. of the amer. orient. soc.*; Theodor Nœldeke, *Grammatik der neu-syrischen Sprache am Urmia-See und in Kurdistan*, Leipzig, 1868. M. Merx a publié dans ce dialecte divers textes qui en facilitent l'étude: *Neusyrisches Lesebuch, Texte im Dialecte von Urmia, gesammelt, übersetzt und erklärt von Adalbert Merx*, Breslau 1873.

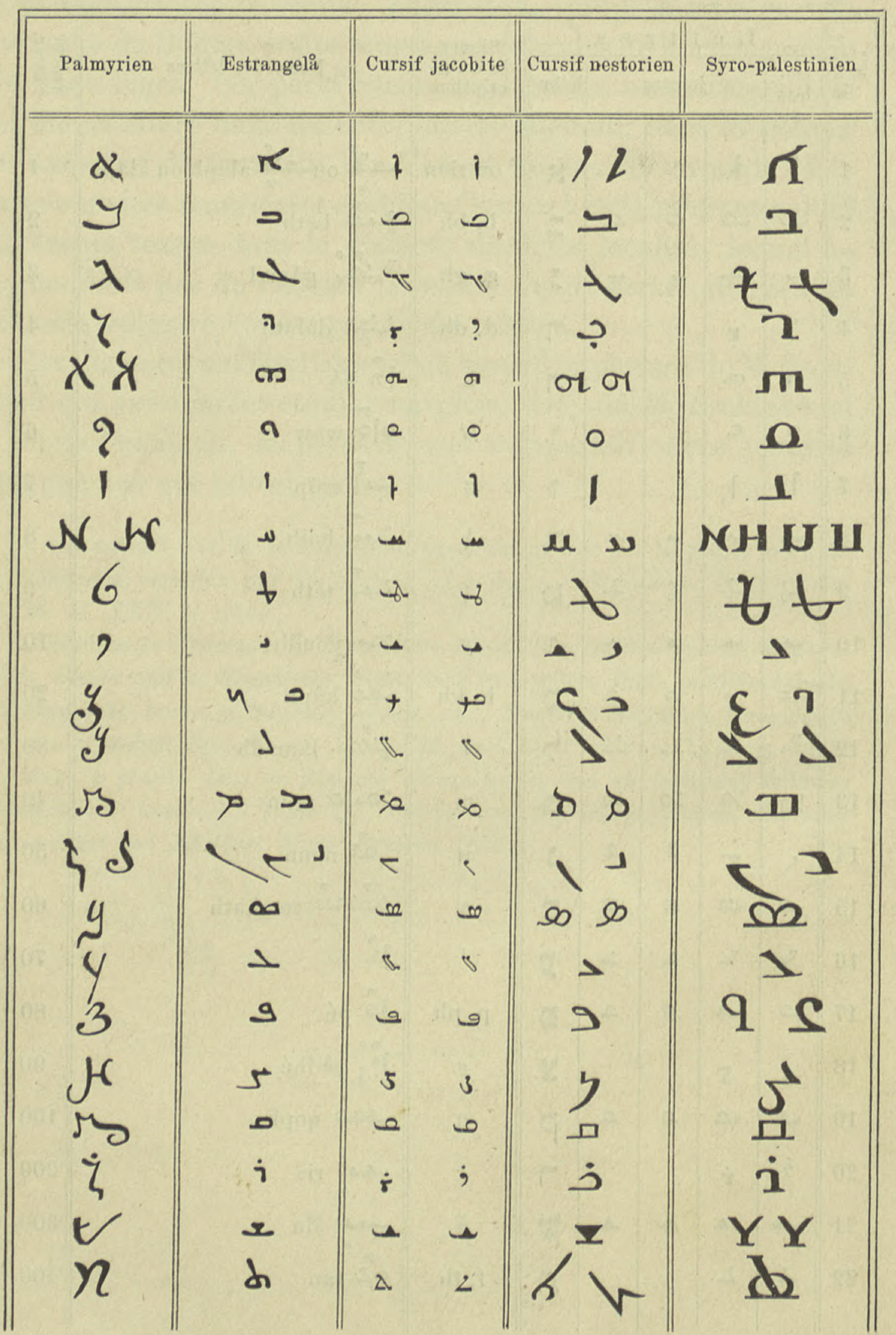
Première partie. Planche I.

ALPHABET SYRIAQUE.

Nos d'ordre	Lettres					Signes de transcription	Noms des lettres	Valeur numér.
	isolées	jointes			hébr.			
1	ܐ	ܐ			א	ʾ ou rien	ܐܠܦ ou ܐܠܦ aleph ou ålaph	1
2	ܒ	ܒ	ܒ	ܒ	ב	b, bh	ܒܝܬ beth	2
3	ܓ	ܓ	ܓ	ܓ	ג	g, gh	ܓܡܠ gåmal	3
4	ܕ	ܕ			ד	d, dh	ܕܠܬ dålath	4
5	ܗ	ܗ			ה	h	ܗܐ hé	5
6	ܘ	ܘ			ו	w	ܘܐܘ waw	6
7	ܙ	ܙ			ז	z	ܙܝܢ zaïn	7
8	ܚ	ܚ	ܚ	ܚ	ח	ḥ	ܚܝܬ ḥeth	8
9	ܛ	ܛ	ܛ	ܛ	ט	ṭ	ܛܝܬ ṭeth	9
10	ܝ	ܝ	ܝ	ܝ	י	y	ܝܘܕ youdh	10
11	ܟ	ܟ	ܟ	ܟ	כ	k, kh	ܟܦ kåph	20
12	ܠ	ܠ	ܠ	ܠ	ל	l	ܠܡܕ låmadh	30
13	ܡ	ܡ	ܡ	ܡ	מ	m	ܡܝܡ mim	40
14	ܢ	ܢ	ܢ	ܢ	נ	n	ܢܘܢ noun	50
15	ܣ	ܣ	ܣ	ܣ	ס	s	ܣܡܟܬ semkath	60
16	ܥ	ܥ	ܥ	ܥ	ע	ʿ	ܥܐ ʿé	70
17	ܦ	ܦ	ܦ	ܦ	פ	p, ph	ܦܐ pé	80
18	ܨ	ܨ			צ	ṣ	ܨܕܐ ṣådhé	90
19	ܩ	ܩ	ܩ	ܩ	ק	q	ܩܘܦ qoph	100
20	ܪ	ܪ			ר	r	ܪܝܫ riš	200
21	ܫ	ܫ	ܫ	ܫ	ש	š	ܫܝܢ šin	300
22	ܬ	ܬ			ת	t, th	ܬܘ tau	400

Première partie. Planche II.

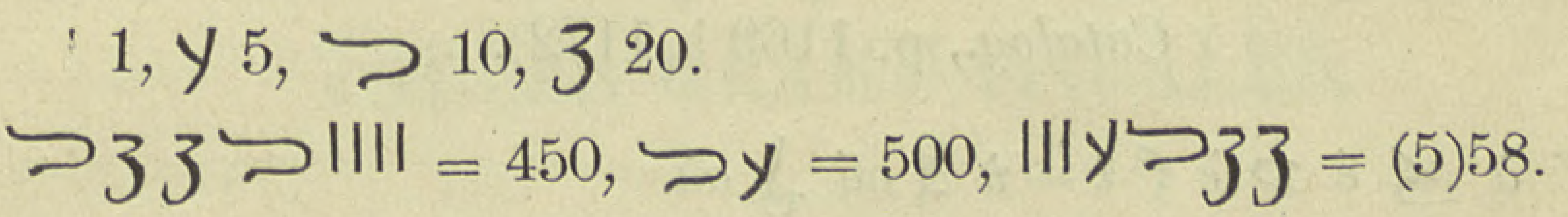
TABLEAU SYNOPTIQUE DES ALPHABETS SYRIAQUES.



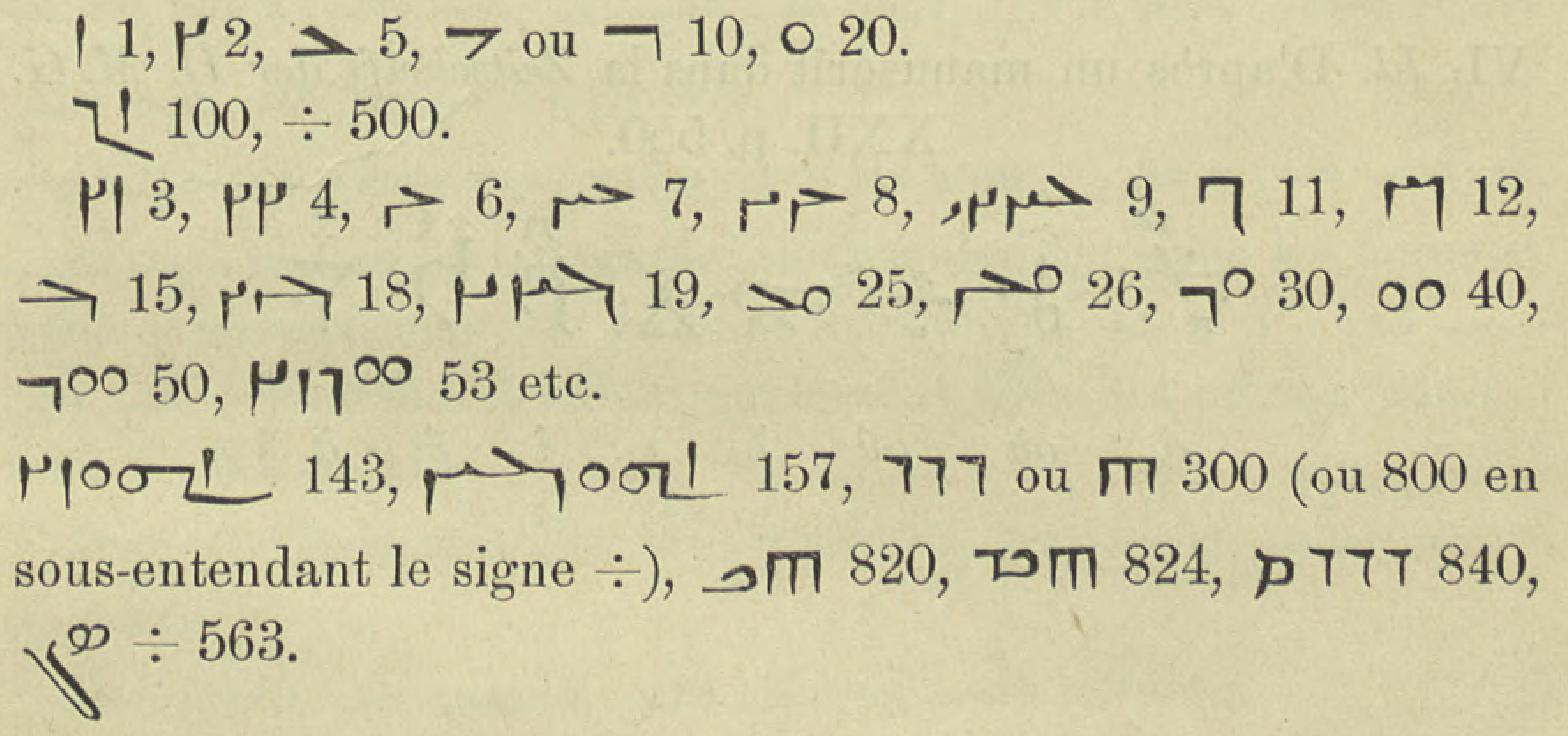
Palmyrien	Estrangelā	Cursif jacobite	Cursif nestorien	Syro-palestinien

Première partie. Planche III.

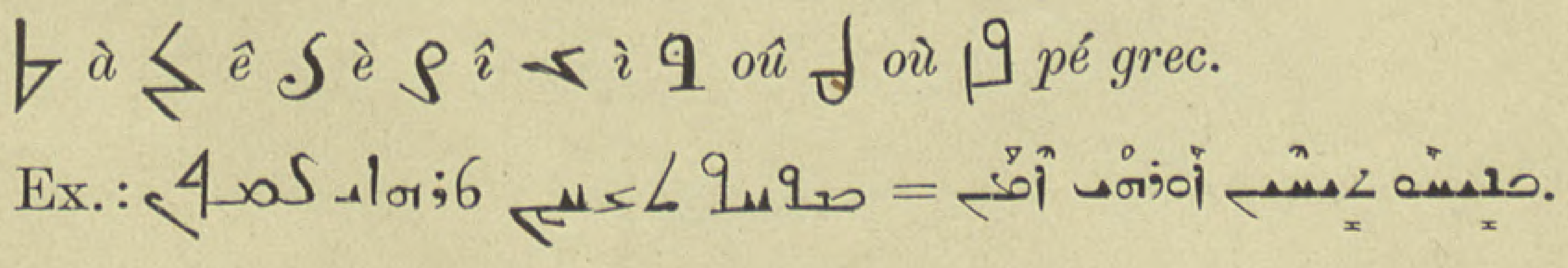
I. SIGNES DE NUMÉRATION PALMYRÉNIENS.


1, 5, 10, 20.
= 450, = 500, = (5)58.

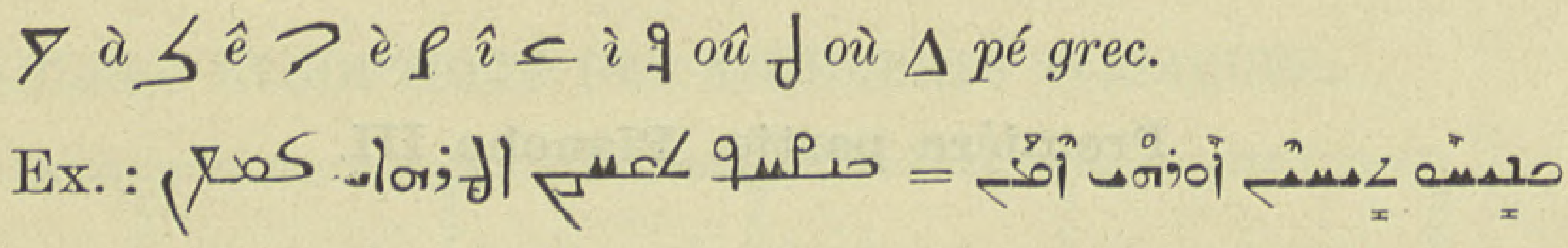
II. SIGNES DE NUMÉRATION SYRIAQUES.


1, 2, 5, ou 10, 20.
100, ÷ 500.
3, 4, 6, 7, 8, 9, 11, 12,
15, 18, 19, 25, 26, 30, 40,
50, 53 etc.
143, 157, ou 300 (ou 800 en sous-entendant le signe ÷), 820, 824, 840,
÷ 563.

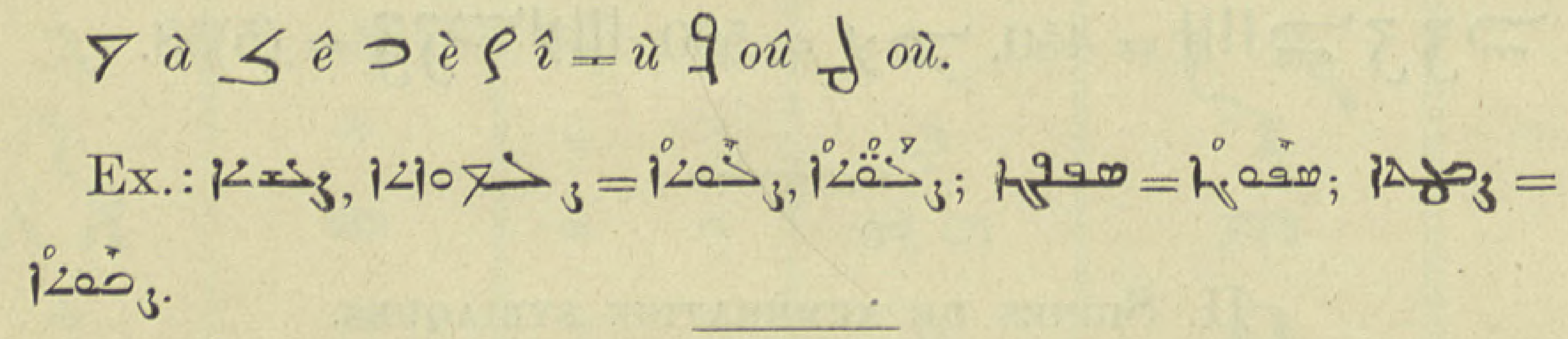
III. VOYELLES DE JACQUES D'EDESSE (*Œuv. gramm.* de Barhébræus, p. 149, l. 25).


â *ê* *è* *î* *ì* *oû* *où* *pé grec.*
Ex. : =

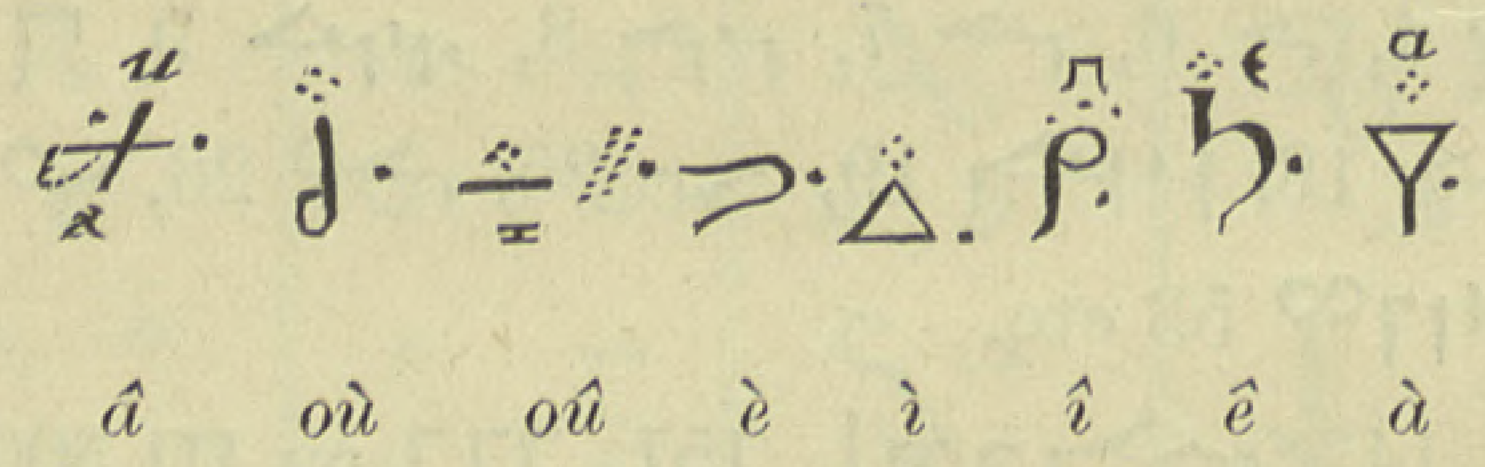
IV. *Id.* D'après un manuscrit de Londres (Wright, *Catalog. of syriac manusc.*, p. 1169).


à
ê
è
î
ì
oû
où
pé grec.
Ex. :

V. *Id.* D'après les *Fragments of a syriac grammar* (Wright, *Catalog.*, p. 1169 à 1172).


à
ê
è
î
ù
oû
où.
Ex.:

VI. *Id.* D'après un manuscrit dans la *Zeitschrift der D. M. G.* XXII, p. 550.


â
où
oû
è
ì
î
ê
à

TABLES GRAMMATICALES.

Table I. Pronoms. §§ 174—178.

Pronoms personnels isolés : ܐܢܳܐ *moi,* ܐܢ̱ܳܐ *je,* ܐܰܢ̱ܬ fém. ܐܰܢ̱ܬܝ *tu, toi,* ܗ̣ܽܘ *lui,* ܗ̱ܽܘ *il,* ܗ̣ܺܝ ܗ̱ܺܝ *elle,* ܚܢܰܢ ܚ̱ܢܰܢ *nous,* ܐܰܢ̱ܬܽܘܢ fém. ܐܰܢ̱ܬܶܝܢ *vous,* ܗܶܢܽܘܢ *eux,* ܐܶܢܽܘܢ *ils,* ܗܶܢܶܝܢ ܐܶܢܶܝܢ *elles.*

Pronoms suffixes nus : ܢܝ (ܝ dans les noms) ܟ ܟܝ ܗ (ܗ̱ܝ ܘܗ̱ܝ) ܗ̇ ܢ ܟܽܘܢ ܟܶܝܢ ܗܽܘܢ ܗܶܝܢ (ces deux derniers seulement avec les noms); *joints à une consonne :* ܢܰܝ (ܝ dans les noms) ܟܳ ܟܶܝ ܗܶ ܗ̇ܳ ܢ ܟܽܘܢ ܟܶܝܢ ܗܽܘܢ ܗܶܝܢ (ces deux derniers seulement avec les noms et les prépos.), comp. tabl. X, XI et XIV.

Pronoms démonstratifs : ܗܳܢܳܐ ܗܳܢ *celui-ci,* ܗܳܕܶܐ *celle-ci,* ܗܳܠܶܝܢ *ceux-ci, celles-ci.*

ܗܰܘ̇ *celui-là,* ܗܳܝ *celle-là,* ܗܳܢܽܘܢ *ceux-là,* ܗܳܢܶܝܢ *celles-là.*

Pronom relatif : ܕ *qui, lequel, laquelle, lesquels, lesquelles.*

Pronoms interrogatifs : ܡܰܢ *qui?* ܡܳܢܳܐ ܡܳܢ ܡܳܢܳܐ ܡܽܘܢ *quoi?* ܐܰܝܢܳܐ *quel?* ܐܰܝܕܳܐ *quelle?* ܐܰܝܠܶܝܢ *quels? quelles?*

Table II. **Verbe**

	P″al		Ethp″el	Paʿel
Parf. 3. m.	ܟܬܰܒ	ܟܦܶܢ	ܐܶܬܟܬܶܒ	ܟܰܬܶܒ
3. f.	ܟܶܬܒܰܬ	ܟܶܦܢܰܬ	ܐܶܬܟܰܬܒܰܬ	ܟܰܬܒܰܬ
2. m.	ܟܬܰܒܬ	ܟܦܶܢܬ	ܐܶܬܟܬܶܒܬ	ܟܰܬܶܒܬ
2. f.	ܟܬܰܒܬܝ	ܟܦܶܢܬܝ	ܐܶܬܟܬܶܒܬܝ	ܟܰܬܶܒܬܝ
1. c.	ܟܶܬܒܶܬ	ܟܶܦܢܶܬ	ܐܶܬܟܰܬܒܶܬ	ܟܰܬܒܶܬ
Plur. 3. m.	ܟܬܰܒܘ, ܘܽܢ	ܟܦܶܢܘ, ܘܽܢ	ܐܶܬܟܬܶܒܘ, ܘܽܢ	ܟܰܬܶܒܘ, ܘܽܢ
3. f.	ܟܬܰܒ̈ܝ, ܶܝܢ	ܟܦܶܢ̈ܝ, ܶܝܢ	ܐܶܬܟܬܶܒ̈ܝ, ܶܝܢ	ܟܰܬܶܒ̈ܝ, ܶܝܢ
2. m.	ܟܬܰܒܬܘܽܢ	ܟܦܶܢܬܘܽܢ	ܐܶܬܟܬܶܒܬܘܽܢ	ܟܰܬܶܒܬܘܽܢ
2. f.	ܟܬܰܒܬܶܝܢ	ܟܦܶܢܬܶܝܢ	ܐܶܬܟܬܶܒܬܶܝܢ	ܟܰܬܶܒܬܶܝܢ
1. c.	ܟܬܰܒܢ, ܢܰܢ	ܟܦܶܢܢ, ܢܰܢ	ܐܶܬܟܬܶܒܢ, ܢܰܢ	ܟܰܬܶܒܢ, ܢܰܢ
Infinitif	ܡܶܟܬܰܒ	ܡܶܟܦܰܢ	ܡܶܬܟܬܳܒܽܘ	ܡܟܰܬܳܒܽܘ
Impér. 2. m.	ܟܬܘܽܒ	ܟܦܰܢ	ܐܶܬܟܰܬܰܒ	ܟܰܬܶܒ
2. f.	ܟܬܘܽܒܝ	ܟܦܰܢܝ	ܐܶܬܟܰܬܰܒܝ	ܟܰܬܶܒܝ
Plur. 2. m.	ܟܬܘܽܒܘ, ܘܽܢ	ܟܦܰܢܘ, ܘܽܢ	ܐܶܬܟܰܬܰܒܘ, ܘܽܢ	ܟܰܬܶܒܘ, ܘܽܢ
2. f.	ܟܬܘܽܒ̈ܝ, ܶܝܢ	ܟܦܰܢ̈ܝ, ܶܝܢ	ܐܶܬܟܰܬܰܒ̈ܝ, ܶܝܢ	ܟܰܬܶܒ̈ܝ, ܶܝܢ
Imparf. 3. m.	ܢܶܟܬܘܽܒ	ܢܶܟܦܰܢ	ܢܶܬܟܬܶܒ	ܢܟܰܬܶܒ
3. f.	ܬܶܟܬܘܽܒ, ܒܝ	ܬܶܟܦܰܢ, ܢܝ	ܬܶܬܟܬܶܒ, ܒܝ	ܬܟܰܬܶܒ, ܒܝ
2. m.	ܬܶܟܬܘܽܒ	ܬܶܟܦܰܢ	ܬܶܬܟܬܶܒ	ܬܟܰܬܶܒ
2. f.	ܬܶܟܬܒܺܝܢ, ܢܝ	ܬܶܟܦܢܺܝܢ	ܬܶܬܟܰܬܒܺܝܢ	ܬܟܰܬܒܺܝܢ
1. c.	ܐܶܟܬܘܽܒ	ܐܶܟܦܰܢ	ܐܶܬܟܬܶܒ	ܐܶܟܰܬܶܒ
Plur. 3. m.	ܢܶܟܬܒܽܘܢ	ܢܶܟܦܢܽܘܢ	ܢܶܬܟܰܬܒܽܘܢ	ܢܟܰܬܒܽܘܢ
3. f.	ܢܶܟܬܒܳܢ	ܢܶܟܦܢܳܢ	ܢܶܬܟܰܬܒܳܢ	ܢܟܰܬܒܳܢ
2. m.	ܬܶܟܬܒܽܘܢ	ܬܶܟܦܢܽܘܢ	ܬܶܬܟܰܬܒܽܘܢ	ܬܟܰܬܒܽܘܢ
2. f.	ܬܶܟܬܒܳܢ	ܬܶܟܦܢܳܢ	ܬܶܬܟܰܬܒܳܢ	ܬܟܰܬܒܳܢ
1. c.	ܢܶܟܬܘܽܒ	ܢܶܟܦܰܢ	ܢܶܬܟܬܶܒ	ܢܟܰܬܶܒ
Part. act.	ܟܳܬܶܒ	ܟܳܦܶܢ		ܡܟܰܬܶܒ
Part. pass.	ܟܬܺܝܒ	ܟܦܺܝܢ	ܡܶܬܟܬܶܒ	ܡܟܰܬܰܒ

fort. § 180 et suiv.

Ethpaʿal	Aphʿel	Ettaphʿal	Šaphʿel	Eštaphʿal
ܐܶܬܩܰܛܰܠ	ܐܰܩܛܶܠ	ܐܶܬܬܰܩܛܰܠ	ܫܰܩܛܶܠ	ܐܶܫܬܰܩܛܰܠ
ܐܶܬܩܰܛܠܰܬ	ܐܰܩܛܠܰܬ	ܐܶܬܬܰܩܛܠܰܬ	ܫܰܩܛܠܰܬ	ܐܶܫܬܰܩܛܠܰܬ
ܐܶܬܩܰܛܰܠܬ	ܐܰܩܛܶܠܬ	ܐܶܬܬܰܩܛܰܠܬ	etc., comme Aphʿel	etc., comme Ettaphʿal
ܐܶܬܩܰܛܰܠܬܝ	ܐܰܩܛܶܠܬܝ	ܐܶܬܬܰܩܛܰܠܬܝ		
ܐܶܬܩܰܛܠܶܬ	ܐܰܩܛܠܶܬ	ܐܶܬܬܰܩܛܠܶܬ		
ܐܶܬܩܰܛܰܠܘ, ܘܽܢ	ܐܰܩܛܶܠܘ, ܘܽܢ	ܐܶܬܬܰܩܛܰܠܘ, ܘܽܢ		
ܐܶܬܩܰܛܰܠ̈ܝ, ܝܶܢ	ܐܰܩܛܶܠ̈ܝ, ܝܶܢ	ܐܶܬܬܰܩܛܰܠ̈ܝ, ܝܶܢ		
ܐܶܬܩܰܛܰܠܬܽܘܢ	ܐܰܩܛܶܠܬܽܘܢ	ܐܶܬܬܰܩܛܰܠܬܽܘܢ		
ܐܶܬܩܰܛܰܠܬܶܝܢ	ܐܰܩܛܶܠܬܶܝܢ	ܐܶܬܬܰܩܛܰܠܬܶܝܢ		
ܐܶܬܩܰܛܰܠܢ, ܢܰܢ	ܐܰܩܛܶܠܢ, ܢܰܢ	ܐܶܬܬܰܩܛܰܠܢ, ܢܰܢ		
ܡܶܬܩܰܛܳܠܽܘ	ܡܰܩܛܳܠܽܘ	ܡܶܬܬܰܩܛܳܠܽܘ	ܡܫܰܩܛܳܠܽܘ	ܡܶܫܬܰܩܛܳܠܽܘ
ܐܶܬܩܰܛ̣̱ܠ	ܐܰܩܛܶܠ	ܐܶܬܬܰܩܛܰܠ (ܩܛ̣̱ܠ)	ܫܰܩܛܶܠ	ܐܻܫܬܰܩܛܰܠ
ܐܶܬܩܰܛ̣̱ܠܝ	ܐܰܩܛܶܠܝ	ܐܶܬܬܰܩܛܰܠܝ	comme Aphʿel	(ܐܻܫܬܰܩܛ̣̱ܠ)
ܐܶܬܩܰܛ̣̱ܠܘ, ܘܽܢ	ܐܰܩܛܶܠܘ, ܘܽܢ	ܐܶܬܬܰܩܛܰܠܘ, ܘܽܢ		comme Ettaphʿal
ܐܶܬܩܰܛ̣̱ܠ̈ܝ, ܝܶܢ	ܐܰܩܛܶܠ̈ܝ, ܝܶܢ	ܐܶܬܬܰܩܛܰܠ̈ܝ, ܝܶܢ		
ܢܶܬܩܰܛܰܠ	ܢܰܩܛܶܠ	ܢܶܬܬܰܩܛܰܠ	ܢܫܰܩܛܶܠ	ܢܶܫܬܰܩܛܰܠ
ܬܶܬܩܰܛܰܠ, ܠܝ	ܬܰܩܛܶܠ, ܠܝ	ܬܶܬܬܰܩܛܰܠ, ܠܝ	comme Aphʿel	comme Ettaphʿal
ܬܶܬܩܰܛܰܠ	ܬܰܩܛܶܠ	ܬܶܬܬܰܩܛܰܠ		
ܬܶܬܩܰܛܠܻܝܢ	ܬܰܩܛܠܻܝܢ	ܬܶܬܬܰܩܛܠܻܝܢ		
ܐܶܬܩܰܛܰܠ	ܐܰܩܛܶܠ	ܐܶܬܬܰܩܛܰܠ		
ܢܶܬܩܰܛܠܽܘܢ	ܢܰܩܛܠܽܘܢ	ܢܶܬܬܰܩܛܠܽܘܢ		
ܢܶܬܩܰܛܠܳܢ	ܢܰܩܛܠܳܢ	ܢܶܬܬܰܩܛܠܳܢ		
ܬܶܬܩܰܛܠܽܘܢ	ܬܰܩܛܠܽܘܢ	ܬܶܬܬܰܩܛܠܽܘܢ		
ܬܶܬܩܰܛܠܳܢ	ܬܰܩܛܠܳܢ	ܬܶܬܬܰܩܛܠܳܢ		
ܢܶܬܩܰܛܰܠ	ܢܰܩܛܶܠ	ܢܶܬܬܰܩܛܰܠ		
	ܡܰܩܛܶܠ		ܡܫܰܩܛܶܠ	
ܡܶܬܩܰܛܰܠ	ܡܰܩܛܰܠ	ܡܶܬܬܰܩܛܰܠ	ܡܫܰܩܛܰܠ	ܡܶܫܬܰܩܛܰܠ

	P″al		Ethp″el	Pa'el
Parf. 3. m.	ܐܟܠ		ܐܬܐܟܠ, ܐܬܬܡܪ	ܐܟܠ
3. f.	ܐܟܠܬ		ܐܬܐܟܠܬ	ܐܟܠܬ
2. m.	ܐܟܠܬ		ܐܬܐܟܠܬ	ܐܟܠܬ
2. f.	ܐܟܠܬܝ		ܐܬܐܟܠܬܝ	ܐܟܠܬܝ
1. c.	ܐܟܠܬ		ܐܬܐܟܠܬ	ܐܟܠܬ
Plur. 3. m.	ܐܟܠܘ, ܘܢ		ܐܬܐܟܠܘ, ܘܢ	ܐܟܠܘ, ܘܢ
3. f.	ܐܟ̈ܠ, ܝܢ		ܐܬܐܟ̈ܠ, ܝܢ	ܐܟ̈ܠ, ܝܢ
2. m.	ܐܟܠܬܘܢ		ܐܬܐܟܠܬܘܢ	ܐܟܠܬܘܢ
2. f.	ܐܟܠܬܝܢ		ܐܬܐܟܠܬܝܢ	ܐܟܠܬܝܢ
1. c.	ܐܟܠܢ, ܢܢ		ܐܬܐܟܠܢ, ܢܢ	ܐܟܠܢ, ܢܢ
Infinitif	ܡܐܟܠ	ܡܐܡܪ	ܡܬܐܟܠܘ, ܡܬܬܡܪܘ	ܡܐܟܠܘ
Impér. 2. m.	ܐܟܘܠ	ܐܡܪ	ܐܬܐܟܠ, ܐܬܬܡܪ	ܐܟܠ
2. f.	ܐܟܘܠܝ	ܐܡܪܝ	ܐܬܐܟܠܝ	ܐܟܠܝ
Plur. 2. m.	ܐܟܘܠܘ, ܘܢ	ܐܡܪܘ, ܘܢ	ܐܬܐܟܠܘ	ܐܟܠܘ, ܘܢ
2. f.	ܐܟ̈ܘܠܝ, ܝܢ	ܐܡ̈ܪܝ, ܝܢ	ܐܬܐܟ̈ܠܝ	ܐܟ̈ܠܝ, ܝܢ
Imparf. 3. m.	ܢܐܟܘܠ	ܢܐܡܪ	ܢܬܐܟܠ, ܢܬܬܡܪ	ܢܐܟܠ
3. f.	ܬܐܟܘܠ, ܟܠ	ܬܐܡܪ, ܡܪ	ܬܬܐܟܠ, ܟܠ	ܬܐܟܠ, ܟܠ
2. m.	ܬܐܟܘܠ	ܬܐܡܪ	ܬܬܐܟܠ	ܬܐܟܠ
2. f.	ܬܐܟܠܝܢ	ܬܐܡܪܝܢ	ܬܬܐܟܠܝܢ	ܬܐܟܠܝܢ
1. c.	ܐܟܘܠ	ܐܡܪ	ܐܬܐܟܠ	ܐܟܠ
Plur. 3. m.	ܢܐܟܠܘܢ	ܢܐܡܪܘܢ	ܢܬܐܟܠܘܢ	ܢܐܟܠܘܢ
3. f.	ܢܐܟܠܢ	ܢܐܡܪܢ	ܢܬܐܟܠܢ	ܢܐܟܠܢ
2. m.	ܬܐܟܠܘܢ	ܬܐܡܪܘܢ	ܬܬܐܟܠܘܢ	ܬܐܟܠܘܢ
2. f.	ܬܐܟܠܢ	ܬܐܡܪܢ	ܬܬܐܟܠܢ	ܬܐܟܠܢ
1. c.	ܢܐܟܘܠ	ܢܐܡܪ	ܢܬܐܟܠ	ܢܐܟܠ
Part. act.	ܐܟܠ	ܐܡܪ		ܡܐܟܠ
Part. pass.	ܐܟܝܠ	ܐܡܝܪ	ܡܬܐܟܠ, ܡܬܬܡܪ	ܡܐܟܠ

Pé-aleph. §§ 202—205.

Ethpaʻal	Aphʻel	Ettaphʻal	Šaphʻel	Eštaphʻal
ܐܬܐܟܠ, ܐܬܬܢܚ	ܐܘܟܠ	ܐܬܬܘܟܠ	ܫܘܟܠ	ܐܫܬܘܟܠ
ܐܬܐܟܠܬ	ܐܘܟܠܬ	ܐܬܬܘܟܠܬ	comme Aphʻel	comme Ettaphʻal
ܐܬܐܟܠܬ	ܐܘܟܠܬ	ܐܬܬܘܟܠܬ		
ܐܬܐܟܠܬܝ	ܐܘܟܠܬܝ	ܐܬܬܘܟܠܬܝ		
ܐܬܐܟܠܬ	ܐܘܟܠܬ	ܐܬܬܘܟܠܬ		
ܐܬܐܟܠܘ, ܘܢ	ܐܘܟܠܘ, ܘܢ	ܐܬܬܘܟܠܘ, ܘܢ		
ܐܬܐܟܠ̈ܝ, ܝܢ	ܐܘܟܠ̈ܝ, ܝܢ	ܐܬܬܘܟܠ̈ܝ, ܝܢ		
ܐܬܐܟܠܬܘܢ	ܐܘܟܠܬܘܢ	ܐܬܬܘܟܠܬܘܢ		
ܐܬܐܟܠܬܝܢ	ܐܘܟܠܬܝܢ	ܐܬܬܘܟܠܬܝܢ		
ܐܬܐܟܠܢ, ܢܢ	ܐܘܟܠܢ, ܢܢ	ܐܬܬܘܟܠܢ, ܢܢ		
ܡܬܐܟܠܘ, ܡܬܬܢܚܘ	ܡܘܟܠܘ	ܡܬܬܘܟܠܘ	ܡܫܘܟܠܘ	ܡܫܬܘܟܠܘ
ܐܬܐܟܠ, ܐܬܬܢܚ	ܐܘܟܠ	(ܘܟܠ) ܐܬܬܘܟܠ	ܫܘܟܠ	ܐܫܬܘܟܠ
ܐܬܐܟܠܝ	ܐܘܟܠܝ	ܐܬܬܘܟܠܝ	comme Aphʻel	ܐܫܬܘܟܠ
ܐܬܐܟܠܘ, ܘܢ	ܐܘܟܠܘ, ܘܢ	ܐܬܬܘܟܠܘ, ܘܢ		comme Ettaphʻal
ܐܬܐܟܠ̈ܝ, ܝܢ	ܐܘܟܠ̈ܝ, ܝܢ	ܐܬܬܘܟܠ̈ܝ, ܝܢ		
ܢܬܐܟܠ, ܢܬܬܢܚ	ܢܘܟܠ	ܢܬܬܘܟܠ	ܢܫܘܟܠ	ܢܫܬܘܟܠ
ܬܬܐܟܠ, ܠܝ	ܬܘܟܠ, ܠܝ	ܬܬܬܘܟܠ, ܠܝ	comme Aphʻel	comme Ettaphʻal
ܬܬܐܟܠ	ܬܘܟܠ	ܬܬܬܘܟܠ		
ܬܬܐܟܠܝܢ	ܬܘܟܠܝܢ	ܬܬܬܘܟܠܝܢ		
ܐܬܐܟܠ	ܐܘܟܠ	ܐܬܬܘܟܠ		
ܢܬܐܟܠܘܢ	ܢܘܟܠܘܢ	ܢܬܬܘܟܠܘܢ		
ܢܬܐܟܠܢ	ܢܘܟܠܢ	ܢܬܬܘܟܠܢ		
ܬܬܐܟܠܘܢ	ܬܘܟܠܘܢ	ܬܬܬܘܟܠܘܢ		
ܬܬܐܟܠܢ	ܬܘܟܠܢ	ܬܬܬܘܟܠܢ		
ܢܬܐܟܠ	ܢܘܟܠ	ܢܬܬܘܟܠ		
	ܡܘܟܠ		ܡܫܘܟܠ	
ܡܬܐܟܠ, ܡܬܬܢܚ	ܡܘܟܠ	ܡܬܬܘܟܠ	ܡܫܘܟܠ	ܡܫܬܘܟܠ

Table IV. **Verbes**

	P″ʿal		Ethp″ʿel	Aphʿel
Parf. 3. m.	ܝܠܕ	ܝܕܥ	ܐܬܝܠܕ	ܐܘܠܕ
3. f.	ܝܠܕܬ	ܝܕܥܬ	ܐܬܝܠܕܬ	ܐܘܠܕܬ
2. m.	ܝܠܕܬ	ܝܕܥܬ	ܐܬܝܠܕܬ	ܐܘܠܕܬ
2. f.	ܝܠܕܬܝ	ܝܕܥܬܝ	ܐܬܝܠܕܬܝ	ܐܘܠܕܬܝ
1. c.	ܝܠܕܬ	ܝܕܥܬ	ܐܬܝܠܕܬ	ܐܘܠܕܬ
Plur. 3. m.	ܝܠܕܘ, ܘܢ	ܝܕܥܘ, ܘܢ	ܐܬܝܠܕܘ, ܘܢ	ܐܘܠܕܘ, ܘܢ
3. f.	ܝܠܕ̈ܝ, ܝܢ	ܝܕܥ̈ܝ, ܝܢ	ܐܬܝܠܕ̈ܝ, ܝܢ	ܐܘܠܕ̈ܝ, ܝܢ
2. m.	ܝܠܕܬܘܢ	ܝܕܥܬܘܢ	ܐܬܝܠܕܬܘܢ	ܐܘܠܕܬܘܢ
2. f.	ܝܠܕܬܝܢ	ܝܕܥܬܝܢ	ܐܬܝܠܕܬܝܢ	ܐܘܠܕܬܝܢ
1. c.	ܝܠܕܢ, ܢܢ	ܝܕܥܢ, ܢܢ	ܐܬܝܠܕܢ, ܢܢ	ܐܘܠܕܢ, ܢܢ
Infinitif	ܡܐܠܕ	ܡܕܥ	ܡܬܝܠܕܘ	ܡܘܠܕܘ
Impér. 2. m.	ܝܠܕ	ܕܥ	ܐܬܝܠܕ	ܐܘܠܕ
2. f.	ܝܠܕܝ	ܕܥܝ	ܐܬܝܠܕܝ	ܐܘܠܕܝ
Plur. 2. m.	ܝܠܕܘ, ܘܢ	ܕܥܘ, ܘܢ	ܐܬܝܠܕܘ, ܘܢ	ܐܘܠܕܘ, ܘܢ
2. f.	ܝܠܕ̈ܝ, ܝܢ	ܕܥ̈ܝ, ܝܢ	ܐܬܝܠܕ̈ܝ, ܝܢ	ܐܘܠܕ̈ܝ, ܝܢ
Imparf. 3. m.	ܢܐܠܕ	ܢܕܥ	ܢܬܝܠܕ	ܢܘܠܕ
3. f.	ܬܐܠܕ, ܕܝ	ܬܕܥ, ܥܝ	ܬܬܝܠܕ, ܕܝ	ܬܘܠܕ, ܕܝ
2. m.	ܬܐܠܕ	ܬܕܥ	ܬܬܝܠܕ	ܬܘܠܕ
2. f.	ܬܐܠܕܝܢ	ܬܕܥܝܢ	ܬܬܝܠܕܝܢ	ܬܘܠܕܝܢ
1. c.	ܐܠܕ	ܐܕܥ	ܐܬܝܠܕ	ܐܘܠܕ
Plur. 3. m.	ܢܐܠܕܘܢ	ܢܕܥܘܢ	ܢܬܝܠܕܘܢ	ܢܘܠܕܘܢ
3. f.	ܢܐܠܕܢ	ܢܕܥܢ	ܢܬܝܠܕܢ	ܢܘܠܕܢ
2. m.	ܬܐܠܕܘܢ	ܬܕܥܘܢ	ܬܬܝܠܕܘܢ	ܬܘܠܕܘܢ
2. f.	ܬܐܠܕܢ	ܬܕܥܢ	ܬܬܝܠܕܢ	ܬܘܠܕܢ
1. c.	ܢܐܠܕ	ܢܕܥ	ܢܬܝܠܕ	ܢܘܠܕ
Part. act.	ܝܠܕ	ܝܕܥ		ܡܘܠܕ
Part. pass.	ܝܠܝܕ	ܝܕܝܥ	ܡܬܝܠܕ	ܡܘܠܕ

Pé-youdh. §§ 206 et 207.

Ettaphʿal	Šaphʿel	Eštaphʿal
ܐܶܬܬܰܘܠܰܕ	ܫܰܘܕܰܥ	ܐܶܫܬܰܘܕܰܥ
ܐܶܬܬܰܘܠܕܰܬ	ܫܰܘܕܥܰܬ	ܐܶܫܬܰܘܕܥܰܬ
ܐܶܬܬܰܘܠܰܕܬ	ܫܰܘܕܰܥܬ	ܐܶܫܬܰܘܕܰܥܬ
ܐܶܬܬܰܘܠܰܕܬܝ	ܫܰܘܕܰܥܬܝ	ܐܶܫܬܰܘܕܰܥܬܝ
ܐܶܬܬܰܘܠܕܶܬ	ܫܰܘܕܥܶܬ	ܐܶܫܬܰܘܕܥܶܬ
ܐܶܬܬܰܘܠܰܕܘ, ܽܘܢ	ܫܰܘܕܰܥܘ, ܽܘܢ	ܐܶܫܬܰܘܕܰܥܘ, ܽܘܢ
ܐܶܬܬܰܘܠܰܕ̈ܝ, ܶܝܢ	ܫܰܘܕܰܥ̈ܝ, ܶܝܢ	ܐܶܫܬܰܘܕܰܥ̈ܝ, ܶܝܢ
ܐܶܬܬܰܘܠܰܕܬܽܘܢ	ܫܰܘܕܰܥܬܽܘܢ	ܐܶܫܬܰܘܕܰܥܬܽܘܢ
ܐܶܬܬܰܘܠܰܕܬܶܝܢ	ܫܰܘܕܰܥܬܶܝܢ	ܐܶܫܬܰܘܕܰܥܬܶܝܢ
ܐܶܬܬܰܘܠܰܕܢ, ܢܰܢ	ܫܰܘܕܰܥܢ, ܢܰܢ	ܐܶܫܬܰܘܕܰܥܢ, ܢܰܢ
ܡܶܬܬܰܘܠܳܕܽܘ	ܡܫܰܘܕܳܥܽܘ	ܡܶܫܬܰܘܕܳܥܽܘ
ܐܶܬܬܰܘܠܰܕ, ܐܶܬܬܰܘܠܰܕ	ܫܰܘܕܰܥ	ܐܶܫܬܰܘܕܰܥ, ܐܶܫܬܰܘܕܰܥ
ܐܶܬܬܰܘܠܰܕܝ	ܫܰܘܕܰܥܝ	ܐܶܫܬܰܘܕܰܥܝ
ܐܶܬܬܰܘܠܰܕܘ, ܽܘܢ	ܫܰܘܕܰܥܘ, ܽܘܢ	ܐܶܫܬܰܘܕܰܥܘ, ܽܘܢ
ܐܶܬܬܰܘܠܰܕ̈ܝ, ܶܝܢ	ܫܰܘܕܰܥ̈ܝ, ܶܝܢ	ܐܶܫܬܰܘܕܰܥ̈ܝ, ܶܝܢ
ܢܶܬܬܰܘܠܰܕ	ܢܫܰܘܕܰܥ	ܢܶܫܬܰܘܕܰܥ
ܬܶܬܬܰܘܠܰܕ, ܕܗ	ܬܫܰܘܕܰܥ, ܒܗ	ܬܶܫܬܰܘܕܰܥ, ܒܗ
ܬܶܬܬܰܘܠܰܕ	ܬܫܰܘܕܰܥ	ܬܶܫܬܰܘܕܰܥ
ܬܶܬܬܰܘܠܕܝܢ	ܬܫܰܘܕܥܝܢ	ܬܶܫܬܰܘܕܥܝܢ
ܐܶܬܬܰܘܠܰܕ	ܐܫܰܘܕܰܥ	ܐܶܫܬܰܘܕܰܥ
ܢܶܬܬܰܘܠܕܽܘܢ	ܢܫܰܘܕܥܽܘܢ	ܢܶܫܬܰܘܕܥܽܘܢ
ܢܶܬܬܰܘܠܕܳܢ	ܢܫܰܘܕܥܳܢ	ܢܶܫܬܰܘܕܥܳܢ
ܬܶܬܬܰܘܠܕܽܘܢ	ܬܫܰܘܕܥܽܘܢ	ܬܶܫܬܰܘܕܥܽܘܢ
ܬܶܬܬܰܘܠܕܳܢ	ܬܫܰܘܕܥܳܢ	ܬܶܫܬܰܘܕܥܳܢ
ܢܶܬܬܰܘܠܰܕ	ܢܫܰܘܕܰܥ	ܢܶܫܬܰܘܕܰܥ
	ܡܫܰܘܕܰܥ	
ܡܶܬܬܰܘܠܰܕ	ܡܫܰܘܕܰܥ	ܡܶܫܬܰܘܕܰܥ

Table V. **Verbes Pé-noun. § 208.**

	P'ʿal	Aphʿel	Ettaphʿal
Parf. 3. m.	ܢܦܰܩ, ܢܣܰܒ ܢܦܰܠ	ܐܰܦܶܩ	ܐܶܬܬܰܦܰܩ
3. f.	ܢܶܦܩܰܬ	ܐܰܦܩܰܬ	ܐܶܬܬܰܦܩܰܬ
2. m.	ܢܦܰܩܬ	ܐܰܦܶܩܬ	ܐܶܬܬܰܦܰܩܬ
2. f.	ܢܦܰܩܬܝ	ܐܰܦܶܩܬܝ	ܐܶܬܬܰܦܰܩܬܝ
1. c.	ܢܶܦܩܶܬ	ܐܰܦܩܶܬ	ܐܶܬܬܰܦܩܶܬ
Plur. 3. m.	ܢܦܰܩܘ, ܢܦܰܩܽܘܢ	ܐܰܦܶܩܘ, ܐܰܦܶܩܽܘܢ	ܐܶܬܬܰܦܰܩܘ, ܐܶܬܬܰܦܰܩܽܘܢ
3. f.	ܢܦܰܩ̈ܝ, ܢܦܰܩ̈ܶܝܢ	ܐܰܦܶܩ̈ܝ, ܐܰܦܶܩ̈ܶܝܢ	ܐܶܬܬܰܦܰܩ̈ܝ, ܐܶܬܬܰܦܰܩ̈ܶܝܢ
2. m.	ܢܦܰܩܬܽܘܢ	ܐܰܦܶܩܬܽܘܢ	ܐܶܬܬܰܦܰܩܬܽܘܢ
2. f.	ܢܦܰܩܬܶܝܢ	ܐܰܦܶܩܬܶܝܢ	ܐܶܬܬܰܦܰܩܬܶܝܢ
1. c.	ܢܦܰܩܢ, ܢܦܰܩܢܰܢ	ܐܰܦܶܩܢ, ܐܰܦܶܩܢܰܢ	ܐܶܬܬܰܦܰܩܢ, ܐܶܬܬܰܦܰܩܢܰܢ
Infinitif	ܡܶܦܰܩ	ܡܰܦܳܩܽܘ	ܡܶܬܬܰܦܳܩܽܘ
Impér. 2. m.	ܦܽܘܩ, ܣܰܒ ܦܶܠ	ܐܰܦܶܩ	ܐܶܬܬܰܦܰܩ, ܐܶܬܬܰܦܶܩ
2. f.	ܦܽܘܩܝ	ܐܰܦܶܩܝ	ܐܶܬܬܰܦܰܩܝ
Plur. 2. m.	ܦܽܘܩܘ, ܦܽܘܩܽܘܢ	ܐܰܦܶܩܘ, ܐܰܦܶܩܽܘܢ	ܐܶܬܬܰܦܰܩܘ, ܐܶܬܬܰܦܰܩܽܘܢ
2. f.	ܦܽܘܩ̈ܝ, ܦܽܘܩ̈ܶܝܢ	ܐܰܦܶܩ̈ܝ, ܐܰܦܶܩ̈ܶܝܢ	ܐܶܬܬܰܦܰܩ̈ܝ, ܐܶܬܬܰܦܰܩ̈ܶܝܢ
Imparf. 3. m.	ܢܶܦܽܘܩ, ܢܶܣܰܒ ܢܶܦܶܠ	ܢܰܦܶܩ	ܢܶܬܬܰܦܰܩ
3. f.	ܬܶܦܽܘܩ, ܩܝ	ܬܰܦܶܩ, ܩܝ	ܬܶܬܬܰܦܰܩ, ܩܝ
2. m.	ܬܶܦܽܘܩ	ܬܰܦܶܩ	ܬܶܬܬܰܦܰܩ
2. f.	ܬܶܦܩܻܝܢ	ܬܰܦܩܻܝܢ	ܬܶܬܬܰܦܩܻܝܢ
1. c.	ܐܶܦܽܘܩ	ܐܰܦܶܩ	ܐܶܬܬܰܦܰܩ
Plur. 3. m.	ܢܶܦܩܽܘܢ	ܢܰܦܩܽܘܢ	ܢܶܬܬܰܦܩܽܘܢ
3. f.	ܢܶܦܩܳܢ	ܢܰܦܩܳܢ	ܢܶܬܬܰܦܩܳܢ
2. m.	ܬܶܦܩܽܘܢ	ܬܰܦܩܽܘܢ	ܬܶܬܬܰܦܩܽܘܢ
2. f.	ܬܶܦܩܳܢ	ܬܰܦܩܳܢ	ܬܶܬܬܰܦܩܳܢ
1. c.	ܢܶܦܽܘܩ	ܢܰܦܶܩ	ܢܶܬܬܰܦܰܩ
Part. act.	ܢܳܦܶܩ	ܡܰܦܶܩ	
Part. pass.	ܢܦܻܝܩ	ܡܰܦܰܩ	ܡܶܬܬܰܦܰܩ

Table VI. Verbes ʽé-aleph. § 209.

P″al	Ethp″el	Paʽel	Etpaʽal	Aphʽel	Ettaphʽal
ܒܶܐܫ	ܐܶܬܒܶܐܫ, ܐܶܬܒܶܐܶܫ	ܒܰܐܶܫ	ܐܶܬܒܰܐܰܫ	ܐܰܒܶܐܫ 1	ܐܶܬܬܰܒܰܐܫ 1
ܒܶܐܫܰܬ	ܐܶܬܒܶܐܫܰܬ	ܒܰܐܫܰܬ	ܐܶܬܒܰܐܫܰܬ	ܐܰܒܶܐܫܰܬ	ܐܶܬܬܰܒܰܐܫܰܬ
ܒܶܐܫܬ	ܐܶܬܒܶܐܫܬ	ܒܰܐܶܫܬ	ܐܶܬܒܰܐܰܫܬ	ܐܰܒܶܐܫܬ	ܐܶܬܬܰܒܰܐܫܬ
ܒܶܐܫܬܝ	ܐܶܬܒܶܐܫܬܝ	ܒܰܐܶܫܬܝ	ܐܶܬܒܰܐܰܫܬܝ	ܐܰܒܶܐܫܬܝ	ܐܶܬܬܰܒܰܐܫܬܝ
ܒܶܐܫܶܬ	ܐܶܬܒܶܐܫܶܬ	ܒܰܐܫܶܬ	ܐܶܬܒܰܐܫܶܬ	ܐܰܒܶܐܫܶܬ	ܐܶܬܬܰܒܰܐܫܶܬ
ܒܶܐܫܘ, ܘܽܢ	ܐܶܬܒܶܐܫܘ, ܘܽܢ	ܒܰܐܶܫܘ, ܘܽܢ	ܐܶܬܒܰܐܰܫܘ, ܘܽܢ	ܐܰܒܶܐܫܘ, ܘܽܢ	ܐܶܬܬܰܒܰܐܫܘ, ܘܽܢ
ܒܶܐܫ̈ܝ, ܝܶܢ	ܐܶܬܒܶܐܫ̈ܝ, ܝܶܢ	ܒܰܐܶܫ̈ܝ, ܝܶܢ	ܐܶܬܒܰܐܰܫ̈ܝ, ܝܶܢ	ܐܰܒܶܐܫ̈ܝ, ܝܶܢ	ܐܶܬܬܰܒܰܐܫ̈ܝ, ܝܶܢ
ܒܶܐܫܬܽܘܢ	ܐܶܬܒܶܐܫܬܽܘܢ	ܒܰܐܶܫܬܽܘܢ	ܐܶܬܒܰܐܰܫܬܽܘܢ	ܐܰܒܶܐܫܬܽܘܢ	ܐܶܬܬܰܒܰܐܫܬܽܘܢ
ܒܶܐܫܬܶܝܢ	ܐܶܬܒܶܐܫܬܶܝܢ	ܒܰܐܶܫܬܶܝܢ	ܐܶܬܒܰܐܰܫܬܶܝܢ	ܐܰܒܶܐܫܬܶܝܢ	ܐܶܬܬܰܒܰܐܫܬܶܝܢ
ܒܶܐܫܢ, ܢܰܢ	ܐܶܬܒܶܐܫܢ, ܢܰܢ	ܒܰܐܶܫܢ, ܢܰܢ	ܐܶܬܒܰܐܰܫܢ, ܢܰܢ	ܐܰܒܶܐܫܢ, ܢܰܢ	ܐܶܬܬܰܒܰܐܫܢ, ܢܰܢ
ܡܶܒܰܐܫ	ܡܶܬܒܐܳܫܽܘ	ܡܒܰܐܳܫܽܘ	ܡܶܬܒܰܐܳܫܽܘ	ܡܰܒܐܳܫܽܘ	ܡܶܬܬܰܒܐܳܫܽܘ
ܒܰܐܫ	ܐܶܬܒܰܐܫ	ܒܰܐܶܫ	ܐܶܬܒܰܐܰܫ	ܐܰܒܶܐܫ	ܐܶܬܬܰܒܰܐܫ, ܐܶܬܬܰܒܶܐܫ
ܒܰܐܫܝ	ܐܶܬܒܰܐܫܝ	ܒܰܐܶܫܝ	ܐܶܬܒܰܐܰܫܝ	ܐܰܒܶܐܫܝ	ܐܶܬܬܰܒܰܐܫܝ
ܒܰܐܫܘ, ܘܽܢ	ܐܶܬܒܰܐܫܘ, ܘܽܢ	ܒܰܐܶܫܘ, ܘܽܢ	ܐܶܬܒܰܐܰܫܘ, ܘܽܢ	ܐܰܒܶܐܫܘ, ܘܽܢ	ܐܶܬܬܰܒܰܐܫܘ, ܘܽܢ
ܒܰܐܫ̈ܝ, ܝܶܢ	ܐܶܬܒܰܐܫ̈ܝ, ܝܶܢ	ܒܰܐܶܫ̈ܝ, ܝܶܢ	ܐܶܬܒܰܐܰܫܝ, ܝܶܢ	ܐܰܒܶܐܫ̈ܝ, ܝܶܢ	ܐܶܬܬܰܒܰܐܫ̈ܝ, ܝܶܢ
ܢܶܒܰܐܫ 1	ܢܶܬܒܶܐܫ	ܢܒܰܐܶܫ	ܢܶܬܒܰܐܰܫ	ܢܰܒܶܐܫ	ܢܶܬܬܰܒܰܐܫ
ܬܶܒܰܐܫ, ܫܫ	ܬܶܬܒܶܐܫ, ܫܫ	ܬܒܰܐܶܫ, ܫܫ	ܬܶܬܒܰܐܰܫ, ܫܫ	ܬܰܒܶܐܫ, ܫܫ	ܬܶܬܬܰܒܰܐܫ, ܫܫ
ܬܶܒܰܐܫ	ܬܶܬܒܶܐܫ	ܬܒܰܐܶܫ	ܬܶܬܒܰܐܰܫ	ܬܰܒܶܐܫ	ܬܶܬܬܰܒܰܐܫ
ܬܶܒܰܐܫܺܝܢ	ܬܶܬܒܶܐܫܺܝܢ	ܬܒܰܐܫܺܝܢ	ܬܶܬܒܰܐܰܫܺܝܢ	ܬܰܒܶܐܫܺܝܢ	ܬܶܬܬܰܒܰܐܫܺܝܢ
ܐܶܒܰܐܫ	ܐܶܬܒܶܐܫ	ܐܒܰܐܶܫ	ܐܶܬܒܰܐܰܫ	ܐܰܒܶܐܫ	ܐܶܬܬܰܒܰܐܫ
ܢܶܒܰܐܫܽܘܢ	ܢܶܬܒܶܐܫܽܘܢ	ܢܒܰܐܫܽܘܢ	ܢܶܬܒܰܐܰܫܽܘܢ	ܢܰܒܶܐܫܽܘܢ	ܢܶܬܬܰܒܰܐܫܽܘܢ
ܢܶܒܰܐܫܳܢ	ܢܶܬܒܶܐܫܳܢ	ܢܒܰܐܫܳܢ	ܢܶܬܒܰܐܰܫܳܢ	ܢܰܒܶܐܫܳܢ	ܢܶܬܬܰܒܰܐܫܳܢ
ܬܶܒܰܐܫܽܘܢ	ܬܶܬܒܶܐܫܽܘܢ	ܬܒܰܐܫܽܘܢ	ܬܶܬܒܰܐܰܫܽܘܢ	ܬܰܒܶܐܫܽܘܢ	ܬܶܬܬܰܒܰܐܫܽܘܢ
ܬܶܒܰܐܫܳܢ	ܬܶܬܒܶܐܫܳܢ	ܬܒܰܐܫܳܢ	ܬܶܬܒܰܐܰܫܳܢ	ܬܰܒܶܐܫܳܢ	ܬܶܬܬܰܒܰܐܫܳܢ
ܢܶܒܰܐܫ	ܢܶܬܒܶܐܫ	ܢܒܰܐܶܫ	ܢܶܬܒܰܐܰܫ	ܢܰܒܶܐܫ	ܢܶܬܬܰܒܰܐܫ
ܒܳܐܶܫ		ܡܒܰܐܶܫ		ܡܰܒܶܐܫ	
ܒܺܝܫ ܫܐܺܝܠ	ܡܶܬܒܶܐܫ	ܡܒܰܐܰܫ	ܡܶܬܒܰܐܰܫ	ܡܰܒܰܐܫ	ܡܶܬܬܰܒܰܐܫ

---

1. Le ܒ peut être aussi aspiré et ponctué avec roukkâkh.

Table VII. **Verbes**

	P‟al		Ethp‟el	Pa‛el
Parf. 3. m.	ܩܳܡ	ܣܳܡ ܡܺܝܬ	ܐܶܬܬܩܻܝܡ	ܩܰܝܶܡ
3. f.	ܩܳܡܰܬ	ܡܺܝܬܰܬ etc.	ܐܶܬܬܩܻܝܡܰܬ	ܩܰܝܡܰܬ
2. m.	ܩܳܡܬ	ܡܺܝܬܬ	ܐܶܬܬܩܻܝܡܬ	ܩܰܝܶܡܬ
2. f.	ܩܳܡܬܝ	ܡܺܝܬܬܝ	ܐܶܬܬܩܻܝܡܬܝ	ܩܰܝܶܡܬܝ
1. c.	ܩܳܡܶܬ	ܡܺܝܬܶܬ	ܐܶܬܬܩܻܝܡܶܬ	ܩܰܝܡܶܬ
Plur. 3. m.	ܩܳܡܘ, ܽܘܢ	ܡܺܝܬܘ, ܽܘܢ	ܐܶܬܬܩܻܝܡܘ, ܽܘܢ	ܩܰܝܶܡܘ, ܽܘܢ
3. f.	ܩܳܡܝ̈, ܶܝܢ	ܡܺܝܬܝ̈, ܶܝܢ	ܐܶܬܬܩܻܝܡܝ̈, ܶܝܢ	ܩܰܝܶܡܝ̈, ܶܝܢ
2. m.	ܩܳܡܬܽܘܢ	ܡܺܝܬܬܽܘܢ	ܐܶܬܬܩܻܝܡܬܽܘܢ	ܩܰܝܶܡܬܽܘܢ
2. f.	ܩܳܡܬܶܝܢ	ܡܺܝܬܬܶܝܢ	ܐܶܬܬܩܻܝܡܬܶܝܢ	ܩܰܝܶܡܬܶܝܢ
1. c.	ܩܳܡܢ, ܢܰܢ	ܡܺܝܬܢ, ܢܰܢ	ܐܶܬܬܩܻܝܡܢ, ܢܰܢ	ܩܰܝܶܡܢ, ܢܰܢ
Infinitif	ܡܩܳܡ	ܡܣܳܡ ܡܡܳܬ	ܡܶܬܬܩܳܡܽܘ	ܡܩܰܝܳܡܽܘ
Impér. 2. m.	ܩܽܘܡ	ܣܻܝܡ ܡܽܘܬ	ܐܶܬܬܩܻܝܡ	ܩܰܝܶܡ
2. f.	ܩܽܘܡܝ	ܣܻܝܡܝ	ܐܶܬܬܩܻܝܡܝ	ܩܰܝܶܡܝ
Plur. 2. m.	ܩܽܘܡܘ, ܽܘܢ	ܣܻܝܡܘ, ܽܘܢ	ܐܶܬܬܩܻܝܡܘ, ܽܘܢ	ܩܰܝܶܡܘ, ܽܘܢ
2. f.	ܩܽܘܡܝ̈, ܶܝܢ	ܣܻܝܡܝ̈, ܶܝܢ	ܐܶܬܬܩܻܝܡܝ̈, ܶܝܢ	ܩܰܝܶܡܝ̈, ܶܝܢ
Imparf. 3. m.	ܢܩܽܘܡ	ܢܣܻܝܡ ܢܡܽܘܬ	ܢܶܬܬܩܻܝܡ	ܢܩܰܝܶܡ
3. f.	ܬܩܽܘܡ, ܗܝ	ܬܣܻܝܡ, ܗܝ	ܬܶܬܬܩܻܝܡ, ܗܝ	ܬܩܰܝܶܡ, ܗܝ
2. m.	ܬܩܽܘܡ	ܬܣܻܝܡ	ܬܶܬܬܩܻܝܡ	ܬܩܰܝܶܡ
2. f.	ܬܩܽܘܡܻܝܢ	ܬܣܻܝܡܻܝܢ	ܬܶܬܬܩܻܝܡܻܝܢ	ܬܩܰܝܡܻܝܢ
1. c.	ܐܶܩܽܘܡ	ܐܶܣܻܝܡ	ܐܶܬܬܩܻܝܡ	ܐܩܰܝܶܡ
Plur. 3. m.	ܢܩܽܘܡܽܘܢ	ܢܣܻܝܡܽܘܢ	ܢܶܬܬܩܻܝܡܽܘܢ	ܢܩܰܝܡܽܘܢ
3. f.	ܢܩܽܘܡܳܢ	ܢܣܻܝܡܳܢ	ܢܶܬܬܩܻܝܡܳܢ	ܢܩܰܝܡܳܢ
2. m.	ܬܩܽܘܡܽܘܢ	ܬܣܻܝܡܽܘܢ	ܬܶܬܬܩܻܝܡܽܘܢ	ܬܩܰܝܡܽܘܢ
2. f.	ܬܩܽܘܡܳܢ	ܬܣܻܝܡܳܢ	ܬܶܬܬܩܻܝܡܳܢ	ܬܩܰܝܡܳܢ
1. c.	ܢܩܽܘܡ	ܢܣܻܝܡ	ܢܶܬܬܩܻܝܡ	ܢܩܰܝܶܡ
Part. act.	ܩܳܐܶܡ	ܣܳܐܶܡ ܡܳܐܶܬ		ܡܩܰܝܶܡ
Part. pass.	ܩܺܝܡ	ܣܺܝܡ ܡܻܝܬ	ܡܶܬܬܩܻܝܡ	ܡܩܰܝܰܡ

Ethpaʿal	Aphʿel	Ettaphʿal	Palpel	Ethpalpal
ܐܬܩܝܡ	ܐܩܝܡ	ܐܬܬܩܝܡ	ܪܡܪܡ	ܐܬܪܡܪܡ
ܐܬܩܝܡܬ	ܐܩܝܡܬ	comme Ethp′ʿel	ܪܡܪܡܬ	ܐܬܪܡܪܡܬ
ܐܬܩܝܡܬ	ܐܩܝܡܬ		ܪܡܪܡܬ	ܐܬܪܡܪܡܬ
ܐܬܩܝܡܬܝ	ܐܩܝܡܬܝ		etc., comme Paʿel	etc., comme Ethpaʿal
ܐܬܩܝܡܬ	ܐܩܝܡܬ			
ܐܬܩܝܡܘ, ܘܢ	ܐܩܝܡܘ, ܘܢ			
ܐܬܩܝ̈ܡܝ, ܝܢ	ܐܩܝ̈ܡܝ, ܝܢ			
ܐܬܩܝܡܬܘܢ	ܐܩܝܡܬܘܢ			
ܐܬܩܝܡܬܝܢ	ܐܩܝܡܬܝܢ			
ܐܬܩܝܡܢ, ܢܢ	ܐܩܝܡܢ, ܢܢ			
ܡܬܩܝܡܘ	ܡܩܡܘ		ܡܪܡܪܡܘ	ܡܬܪܡܪܡܘ
ܐܬܩܝܡ	ܐܩܝܡ		ܪܡܪܡ	ܐܬܪܡܪܡ, ܐܬܪܡܪܡ
ܐܬܩܝܡܝ	ܐܩܝܡܝ		etc.	etc.
ܐܬܩܝܡܘ, ܘܢ	ܐܩܝܡܘ, ܘܢ			
ܐܬܩܝ̈ܡܝ, ܝܢ	ܐܩܝ̈ܡܝ, ܝܢ			
ܢܬܩܝܡ	ܢܩܝܡ		ܢܪܡܪܡ	ܢܬܪܡܪܡ
ܬܬܩܝܡ, ܡܝ	ܬܩܝܡ, ܡܝ		etc.	etc.
ܬܬܩܝܡ	ܬܩܝܡ			
ܬܬܩܝܡܝܢ	ܬܩܝܡܝܢ			
ܐܬܩܝܡ	ܐܩܝܡ			
ܢܬܩܝܡܘܢ	ܢܩܝܡܘܢ			
ܢܬܩܝܡܢ	ܢܩܝܡܢ			
ܬܬܩܝܡܘܢ	ܬܩܝܡܘܢ			
ܬܬܩܝܡܢ	ܬܩܝܡܢ			
ܢܬܩܝܡ	ܢܩܝܡ			
	ܡܩܝܡ		ܡܪܡܪܡ	
ܡܬܩܝܡ	ܡܩܡ		ܡܪܡܪܡ	ܡܬܪܡܪܡ

Table VIII. Verbes

	P'ʿal	Ethp'ʿel	Paʿel	Ethpaʿal	Aphʿel
Parf. 3. m.	ܩܰܡ	ܐܷܬܩܶܝܡ	ܩܰܝܶܡ	ܐܶܬܩܰܝܰܡ	ܐܰܩܶܡ
3. f.	ܩܶܡܰܬ	ܐܷܬܩܰܝܡܰܬ	ܩܰܝܡܰܬ	ܐܶܬܩܰܝܰܡܰܬ	ܐܰܩܡܰܬ
2. m.	ܩܰܡܬ	ܐܷܬܩܶܝܡܬ	comme	comme	ܐܰܩܶܡܬ
2. f.	ܩܰܡܬܝ	ܐܷܬܩܶܝܡܬܝ	ܩܰܛܶܠ	ܐܷܬܩܰܛܰܠ	ܐܰܩܶܡܬܝ
1. c.	ܩܶܡܶܬ	ܐܷܬܩܶܝܡܰܬ			ܐܰܩܶܡܶܬ
Plur. 3. m.	ܩܰܡܘ, ܽܘܢ	ܐܷܬܩܶܝܡܘ, ܽܘܢ			ܐܰܩܶܡܘ, ܽܘܢ
3. f.	ܩܰܡ̈ܝ, ܶܝܢ	ܐܷܬܩܶܝܡ̈ܝ, ܶܝܢ			ܐܰܩܶܡܝ, ܶܝܢ
2. m.	ܩܰܡܬܽܘܢ	ܐܷܬܩܶܝܡܬܽܘܢ			ܐܰܩܶܡܬܽܘܢ
2. f.	ܩܰܡܬܶܝܢ	ܐܷܬܩܶܝܡܬܶܝܢ			ܐܰܩܶܡܬܶܝܢ
1. c.	ܩܰܡܢ, ܢܰܢ	ܐܷܬܩܶܝܡܢ, ܢܰܢ			ܐܰܩܶܡܢ, ܢܰܢ
Infinitif	ܡܶܩܰܡ	ܡܶܬܩܝܳܡܽܘ	ܡܩܰܝܳܡܽܘ	ܡܶܬܩܰܝܳܡܽܘ	ܡܰܩܳܡܽܘ
Impér. 2. m.	ܩܽܘܡ	ܐܷܬܩܰܝܡ	ܩܰܝܶܡ	ܐܷܬܩܰܝܰܡ	ܐܰܩܶܡ
2. f.	ܩܽܘܡܝ	ܐܷܬܩܰܝܡܝ			ܐܰܩܶܡܝ
Plur. 2. m.	ܩܽܘܡܘ, ܽܘܢ	ܐܷܬܩܰܝܡܘ, ܽܘܢ			ܐܰܩܶܡܘ, ܽܘܢ
2. f.	ܩܽܘܡ̈ܝ, ܶܝܢ	ܐܷܬܩܰܝܡܝ, ܶܝܢ			ܐܰܩܶܡܝ, ܶܝܢ
Imparf. 3. m.	ܢܶܩܽܘܡ	ܢܶܬܩܶܝܡ	ܢܩܰܝܶܡ	ܢܶܬܩܰܝܰܡ	ܢܰܩܶܡ
3. f.	ܬܶܩܽܘܡ, ܐܝ	ܬܶܬܩܶܝܡ, ܐܝ			ܬܰܩܶܡ, ܐܝ
2. m.	ܬܶܩܽܘܡ	ܬܶܬܩܶܝܡ			ܬܰܩܶܡ
2. f.	ܬܶܩܡܻܝܢ	ܬܶܬܩܰܝܡܻܝܢ			ܬܰܩܡܻܝܢ
1. c.	ܐܶܩܽܘܡ	ܐܷܬܩܶܝܡ			ܐܰܩܶܡ
Plur. 3. m.	ܢܶܩܡܽܘܢ	ܢܶܬܩܰܝܡܽܘܢ			ܢܰܩܡܽܘܢ
3. f.	ܢܶܩܡܳܢ	ܢܶܬܩܰܝܡܳܢ			ܢܰܩܡܳܢ
2. m.	ܬܶܩܡܽܘܢ	ܬܶܬܩܰܝܡܽܘܢ			ܬܰܩܡܽܘܢ
2. f.	ܬܶܩܡܳܢ	ܬܶܬܩܰܝܡܳܢ			ܬܰܩܡܳܢ
1. c.	ܢܩܽܘܡ	ܢܶܬܩܶܝܡ			ܢܰܩܶܡ
Part. act.	ܩܳܝܶܡ		ܡܩܰܝܶܡ		ܡܰܩܶܡ
Part. pass.	ܩܝܺܡ	ܡܶܬܬܩܶܝܡ	ܡܩܰܝܰܡ	ܡܶܬܩܰܝܰܡ	ܡܰܩܰܡ

double-ʿé. § 212.

Ettaphʿal	Palpel	Ethpalpal	Šaphʿel	Eštaphʿal
ܐܷܬܬܰܓܰܠ ܐܷܬܬܰܓܠܰܬ ܐܷܬܬܰܓܰܠܬ ܐܷܬܬܰܓܰܠܬܝ ܐܷܬܬܰܓܠܶܬ ܐܷܬܬܰܓܰܠܘ, ܘܢ ܐܷܬܬܰܓܰܠܝ, ܝܶܢ ܐܷܬܬܰܓܰܠܬܘܢ ܐܷܬܬܰܓܰܠܬܶܝܢ ܐܷܬܬܰܓܰܠܢ, ܢܰܢ	ܓܰܠܓܶܠ comme ܪܰܘܡܶܡ	ܐܷܬܓܰܠܓܰܠ comme ܐܷܬܪܰܘܡܰܡ	ܫܰܟܠܶܠ ܫܰܟܠܠܰܬ comme ܓܰܠܓܶܠ	ܐܷܫܬܰܟܠܰܠ ܐܷܫܬܰܟܠܠܰܬ comme ܐܷܬܓܰܠܓܰܠ
ܡܶܬܬܰܓܳܠܽܘ	ܡܓܰܠܓܳܠܽܘ	ܡܶܬܓܰܠܓܳܠܽܘ	ܡܫܰܟܠܳܠܽܘ	ܡܶܫܬܰܟܠܳܠܽܘ
ܐܷܬܬܓܰܠ ܐܷܬܬܓܰܠܝ ܐܷܬܬܓܰܠܘ, ܘܢ ܐܷܬܬܓܰܠܝ, ܝܶܢ	ܓܰܠܓܶܠ	ܐܶܬܓܰܠܓܰܠ	ܫܰܟܠܶܠ	ܐܷܫܬܰܟܠܰܠ
ܢܶܬܬܰܓܰܠ ܬܶܬܬܰܓܰܠ, [illegible] ܬܶܬܬܰܓܰܠ ܬܶܬܬܰܓܠܝܢ ܐܶܬܬܰܓܰܠ ܢܶܬܬܰܓܠܘܢ ܢܶܬܬܰܓܠܳܢ ܬܶܬܬܰܓܠܘܢ ܬܶܬܬܰܓܠܳܢ ܢܶܬܬܰܓܰܠ	ܢܓܰܠܓܶܠ	ܢܶܬܓܰܠܓܰܠ	ܢܫܰܟܠܶܠ	ܢܶܫܬܰܟܠܰܠ
ܡܶܬܬܰܓܰܠ	ܡܓܰܠܓܶܠ ܡܓܰܠܓܰܠ	ܡܶܬܓܰܠܓܰܠ	ܡܫܰܟܠܶܠ ܡܫܰܟܠܰܠ	ܡܶܫܬܰܟܠܰܠ

Table IX. **Verbes**

	P''al		Ethp''el	Pa'el
Parf. 3. m.	ܓܠܳܐ	ܚܠܺܝ	ܐܶܬܓܠܺܝ	ܓܰܠܺܝ
3. f.	ܓܠܳܬ	ܚܶܠܝܰܬ	ܐܶܬܓܰܠܝܰܬ	ܓܰܠܝܰܬ
2. m.	ܓܠܰܝܬ	ܚܠܺܝܬ	ܐܶܬܓܠܺܝܬ	ܓܰܠܺܝܬ
2. f.	ܓܠܰܝܬܝ	ܚܠܺܝܬܝ	ܐܶܬܓܠܺܝܬܝ	ܓܰܠܺܝܬܝ
1. c.	ܓܠܺܝܬ	ܚܠܺܝܬ	ܐܶܬܓܠܺܝܬ	ܓܰܠܺܝܬ
Plur. 3. m.	ܓܠܰܘ, ܘܽܢ	ܚܠܺܝܘ, ܘܽܢ	ܐܶܬܓܠܺܝܘ, ܘܽܢ	ܓܰܠܺܝܘ, ܘܽܢ
3. f.	ܓܠܰܝ̈, ܝܶܢ	ܚܠܺܝ̈ܝ, ܝܶܢ	ܐܶܬܓܠܺܝ̈ܝ, ܐܶܬܓܠܺܝܝܶܢ	ܓܰܠܺܝ̈ܝ, ܓܰܠܺܝܝܶܢ
2. m.	ܓܠܰܝܬܽܘܢ	ܚܠܺܝܬܽܘܢ	ܐܶܬܓܠܺܝܬܽܘܢ	ܓܰܠܺܝܬܽܘܢ
2. f.	ܓܠܰܝܬܶܝܢ	ܚܠܺܝܬܶܝܢ	ܐܶܬܓܠܺܝܬܶܝܢ	ܓܰܠܺܝܬܶܝܢ
1. c.	ܓܠܰܝܢ, ܢܰܢ	ܚܠܺܝܢ, ܢܰܢ	ܐܶܬܓܠܺܝܢ, ܢܰܢ	ܓܰܠܺܝܢ, ܢܰܢ
Infinitif	ܡܶܓܠܳܐ		ܡܶܬܓܠܳܝܽܘ	ܡܓܰܠܳܝܽܘ
Impér. 2. m.	ܓܠܺܝ		ܐܶܬܓܰܠܝ	ܓܰܠܳܐ
2. f.	ܓܠܳܝ		ܐܶܬܓܠܳܝ	ܓܰܠܳܝ
Plur. 2. m.	ܓܠܰܘ, ܘܽܢ		ܐܶܬܓܰܠܰܘ, ܘܽܢ	ܓܰܠܰܘ, ܘܽܢ
2. f.	ܓܠܳܝ̈, ܝܶܢ		ܐܶܬܓܠܳܝ̈, ܝܶܢ	ܓܰܠܳܝ̈, ܝܶܢ
Imparf. 3. m.	ܢܶܓܠܶܐ		ܢܶܬܓܠܶܐ	ܢܓܰܠܶܐ
3. f.	ܬܶܓܠܶܐ, ܐܝ		ܬܶܬܓܠܶܐ, ܐܝ	ܬܓܰܠܶܐ, ܐܝ
2. m.	ܬܶܓܠܶܐ		ܬܶܬܓܠܶܐ	ܬܓܰܠܶܐ
2. f.	ܬܶܓܠܶܝܢ		ܬܶܬܓܠܶܝܢ	ܬܓܰܠܶܝܢ
1. c.	ܐܶܓܠܶܐ		ܐܶܬܓܠܶܐ	ܐܓܰܠܶܐ
Plur. 3. m.	ܢܶܓܠܽܘܢ		ܢܶܬܓܠܽܘܢ	ܢܓܰܠܽܘܢ
3. f.	ܢܶܓܠܝܳܢ		ܢܶܬܓܰܠܝܳܢ	ܢܓܰܠܝܳܢ
2. m.	ܬܶܓܠܽܘܢ		ܬܶܬܓܠܽܘܢ	ܬܓܰܠܽܘܢ
2. f.	ܬܶܓܠܝܳܢ		ܬܶܬܓܰܠܝܳܢ	ܬܓܰܠܝܳܢ
1. c.	ܢܶܓܠܶܐ		ܢܶܬܓܠܶܐ	ܢܓܰܠܶܐ
Part. act.	ܓܳܠܶܐ			ܡܓܰܠܶܐ
Part. pass.	ܓܠܶܐ		ܡܶܬܓܠܶܐ	ܡܓܰܠܰܝ

låmadh-aleph. § 213.

Ethpa'al	Aph'el	Ettaph'al	Šaph'el	Eštaph'al
ܐܶܬܓܰܠܺܝ	ܐܰܓܠܺܝ	ܐܶܬܬܰܓܠܺܝ	ܫܰܡܠܺܝ	ܐܶܫܬܰܡܠܺܝ
ܐܶܬܓܰܠܝܰܬ	ܐܰܓܠܝܰܬ	ܐܶܬܬܰܓܠܝܰܬ	ܫܰܡܠܝܰܬ	ܐܶܫܬܰܡܠܝܰܬ
ܐܶܬܓܰܠܺܝܬ	ܐܰܓܠܺܝܬ	ܐܶܬܬܰܓܠܺܝܬ	ܫܰܡܠܺܝܬ	ܐܶܫܬܰܡܠܺܝܬ
ܐܶܬܓܰܠܺܝܬܝ	ܐܰܓܠܺܝܬܝ	ܐܶܬܬܰܓܠܺܝܬܝ	etc.	etc.
ܐܶܬܓܰܠܺܝܬ	ܐܰܓܠܺܝܬ	ܐܶܬܬܰܓܠܺܝܬ		
ܐܶܬܓܰܠܺܝܘ, ܘܢ	ܐܰܓܠܺܝܘ, ܘܢ	ܐܶܬܬܰܓܠܺܝܘ, ܘܢ		
ܐܶܬܓܰܠ̈ܝܳ, ܐܶܬܓܰܠܝܳܢ	ܐܰܓܠ̈ܝܳ, ܐܰܓܠܝܳܢ	ܐܶܬܬܰܓܠ̈ܝܳ, ܐܶܬܬܰܓܠܝܳܢ		
ܐܶܬܓܰܠܺܝܬܽܘܢ	ܐܰܓܠܺܝܬܽܘܢ	ܐܶܬܬܰܓܠܺܝܬܽܘܢ		
ܐܶܬܓܰܠܺܝܬܶܝܢ	ܐܰܓܠܺܝܬܶܝܢ	ܐܶܬܬܰܓܠܺܝܬܶܝܢ		
ܐܶܬܓܰܠܺܝܢ, ܢܰܢ	ܐܰܓܠܺܝܢ, ܢܰܢ	ܐܶܬܬܰܓܠܺܝܢ, ܢܰܢ		
ܡܶܬܓܰܠܳܝܽܘ	ܡܰܓܠܳܝܽܘ	ܡܶܬܬܰܓܠܳܝܽܘ	ܡܫܰܡܠܳܝܽܘ	ܡܶܫܬܰܡܠܳܝܽܘ
ܐܶܬܓܰܠܳܐ	ܐܰܓܠܳܐ	ܐܶܬܬܰܓܠܳܐ	ܫܰܡܠܳܐ	ܐܶܫܬܰܡܠܳܐ
ܐܶܬܓܰܠܳܝ	ܐܰܓܠܳܝ	ܐܶܬܬܰܓܠܳܝ	etc.	etc.
ܐܶܬܓܰܠܰܘ, ܝܽܘ	ܐܰܓܠܰܘ, ܝܽܘ	ܐܶܬܬܰܓܠܰܘ, ܝܽܘ		
ܐܶܬܓܰܠ̈ܳܝ, ܝܶܢ	ܐܰܓܠ̈ܳܝ, ܝܶܢ	ܐܶܬܬܰܓܠ̈ܳܝ, ܝܶܢ		
ܢܶܬܓܰܠܶܐ	ܢܰܓܠܶܐ	ܢܶܬܬܰܓܠܶܐ	ܢܫܰܡܠܶܐ	ܢܶܫܬܰܡܠܶܐ
ܬܶܬܓܰܠܶܐ, ܐܝ	ܬܰܓܠܶܐ, ܐܝ	ܬܶܬܬܰܓܠܶܐ, ܐܝ	etc.	etc.
ܬܶܬܓܰܠܶܐ	ܬܰܓܠܶܐ	ܬܶܬܬܰܓܠܶܐ		
ܬܶܬܓܰܠܶܝܢ	ܬܰܓܠܶܝܢ	ܬܶܬܬܰܓܠܶܝܢ		
ܐܶܬܓܰܠܶܐ	ܐܰܓܠܶܐ	ܐܶܬܬܰܓܠܶܐ		
ܢܶܬܓܰܠܽܘܢ	ܢܰܓܠܽܘܢ	ܢܶܬܬܰܓܠܽܘܢ		
ܢܶܬܓܰܠܝܳܢ	ܢܰܓܠܝܳܢ	ܢܶܬܬܰܓܠܝܳܢ		
ܬܶܬܓܰܠܽܘܢ	ܬܰܓܠܽܘܢ	ܬܶܬܬܰܓܠܽܘܢ		
ܬܶܬܓܰܠܝܳܢ	ܬܰܓܠܝܳܢ	ܬܶܬܬܰܓܠܝܳܢ		
ܢܶܬܓܰܠܶܐ	ܢܰܓܠܶܐ	ܢܶܬܬܰܓܠܶܐ		
	ܡܰܓܠܶܐ		ܡܫܰܡܠܶܐ	
ܡܶܬܓܰܠܶܐ	ܡܰܓܠܰܝ	ܡܶܬܬܰܓܠܶܐ	ܡܫܰܡܠܰܝ	ܡܶܫܬܰܡܠܶܐ

Table X. **Verbe fort**

	Sing. 1. c.	2. m.	2. f.
P"al. Parf. 3. m. ܟܬܰܒ	ܟܬܰܒܰܢܝ	ܟܬܰܒܳܟ	ܟܬܰܒܶܟܝ
3. f. ܟܶܬܒܰܬ	ܟܰܬܒܰܬܢܝ	ܟܰܬܒܬܳܟ	ܟܰܬܒܬܶܟܝ
2. m. ܟܬܰܒܬ	ܟܬܰܒܬܳܢܝ	*	*
2. f. ܟܬܰܒܬܝ	ܟܬܰܒܬܝܢܝ	*	*
1. c. ܟܶܬܒܶܬ	*	ܟܬܰܒܬܳܟ	ܟܬܰܒܬܶܟܝ
Plur. 3. m. ܟܬܰܒܘ ܟܬܰܒܽܘܢ	ܟܬܰܒܽܘܢܝ ܟܬܰܒܽܘܢܳܢܝ	ܟܬܰܒܽܘܟ ܟܬܰܒܽܘܢܳܟ	ܟܬܰܒܽܘܟܝ ܟܬܰܒܽܘܢܶܟܝ
Plur. 3. f. ܟܬܰ̈ܒ ܟܬܰ̈ܒܶܝܢ	ܟܬܰ̈ܒܳܢܝ ܟܬܰ̈ܒܶܝܢܳܢܝ	ܟܬܰ̈ܒܳܟ ܟܬܰ̈ܒܶܝܢܳܟ	ܟܬܰ̈ܒܶܟܝ ܟܬܰ̈ܒܶܝܢܶܟܝ
2. m. ܟܬܰܒܬܽܘܢ	ܟܬܰܒܬܽܘܢܳܢܝ	*	*
2. f. ܟܬܰܒܬܶܝܢ	ܟܬܰܒܬܶܝܢܳܢܝ	*	*
1. c. ܟܬܰܒܢ	*	ܟܬܰܒܢܳܟ	ܟܬܰܒܢܶܟܝ
Infinitif ܡܶܟܬܰܒ	ܡܶܟܬܒܰܢܝ	ܡܶܟܬܒܳܟ	ܡܶܟܬܒܶܟܝ
Impér. 2. m. ܟܬܽܘܒ	ܟܬܽܘܒܰܝܢܝ	*	*
2. f. ܟܬܽܘܒܝ	ܟܬܽܘܒܝܢܝ	*	*
Plur. 2. m. ܟܬܽܘܒܘ ܟܬܽܘܒܽܘܢ	ܟܽܘܬܒܽܘܢܝ ܟܬܽܘܒܽܘܢܳܢܝ	*	*
Plur. 2. f. ܟܬܽܘܒ̈ ܟܬܽܘܒܶܝܢ	ܟܬܽܘ̈ܒܳܢܝ ܟܬܽܘܒܶܝܢܳܢܝ	*	*
Imparf. 3. m. ܢܶܟܬܽܘܒ	ܢܶܟܬܒܰܢܝ	ܢܶܟܬܒܳܟ	ܢܶܟܬܒܶܟܝ
Plur. 3. m. ܢܶܟܬܒܽܘܢ	ܢܶܟܬܒܽܘܢܳܢܝ	ܢܶܟܬܒܽܘܢܳܟ	ܢܶܟܬܒܽܘܢܶܟܝ
Paʿel. Parf. ܟܰܬܶܒ	ܟܰܬܒܰܢܝ	ܟܰܬܒܳܟ	ܟܰܬܒܶܟܝ
Infinitif ܡܟܰܬܳܒܽܘ	ܡܟܰܬܳܒܽܘܬܰܢܝ	ܡܟܰܬܳܒܽܘܬܳܟ	ܡܟܰܬܳܒܽܘܬܶܟܝ

avec les suffixes objectifs. § 220.

3. m.	3. f.	Plur. 1. c.	2. m.	2. f.
ܟܰܬܒܶܗ	ܟܰܬܒܳܗ̇	ܟܰܬܒܰܢ	ܟܰܬܒܟܽܘܢ	ܟܰܬܒܶܟܝܢ
ܟܶܬܒܰܬܶܗ	ܟܶܬܒܰܬܳܗ̇	ܟܶܬܒܰܬܰܢ	ܟܶܬܒܰܬܟܽܘܢ	ܟܶܬܒܰܬܟܶܝܢ
ܟܰܬܒܬܳܝܗ݈ܝ	ܟܰܬܒܬܳܗ̇	ܟܰܬܒܬܳܢ	*	*
ܟܰܬܒܬܻܝܘܗ݈ܝ	ܟܰܬܒܬܻܝܗ̇	ܟܰܬܒܬܻܝܢ	*	*
ܟܰܬܒܬܶܗ	ܟܰܬܒܬܳܗ̇	*	ܟܰܬܒܬܟܽܘܢ	ܟܰܬܒܬܶܟܝܢ
ܟܰܬܒܽܘܗ݈ܝ ܟܰܬܒܽܘܢܳܝܗ݈ܝ	ܟܰܬܒܽܘܗ̇ ܟܰܬܒܽܘܢܳܗ̇	ܟܰܬܒܽܘܢ ܟܰܬܒܽܘܢܳܢ	ܟܰܬܒܽܘܟܽܘܢ ܟܰܬܒܽܘܢܳܟܽܘܢ	ܟܰܬܒܽܘܟܶܝܢ ܟܰܬܒܽܘܢܳܟܶܝܢ
ܟܰܬܒ̈ܳܝܗ݈ܝ ܟܰܬܒ̈ܶܢܳܝܗ݈ܝ	ܟܰܬܒ̈ܳܗ̇ ܟܰܬܒ̈ܶܢܳܗ̇	ܟܰܬܒ̈ܳܢ ܟܰܬܒ̈ܶܢܳܢ	ܟܰܬܒ̈ܟܽܘܢ ܟܰܬܒ̈ܶܢܳܟܽܘܢ	ܟܰܬܒ̈ܶܟܝܢ ܟܰܬܒ̈ܶܢܳܟܶܝܢ
ܟܰܬܒܬܽܘܢܳܝܗ݈ܝ	ܟܰܬܒܬܽܘܢܳܗ̇	ܟܰܬܒܬܽܘܢܳܢ	*	*
ܟܰܬܒܬܶܝܢܳܝܗ݈ܝ	ܟܰܬܒܬܶܝܢܳܗ̇	ܟܰܬܒܬܶܝܢܳܢ	*	*
ܟܰܬܒܢܳܝܗ݈ܝ	ܟܰܬܒܢܳܗ̇	*	ܟܰܬܒܢܳܟܽܘܢ	ܟܰܬܒܢܳܟܶܝܢ
ܡܶܟܬܒܶܗ, ܝܻܘܗ݈ܝ	ܡܶܟܬܒܳܗ̇, ܝܗ̇	ܡܶܟܬܒܰܢ	ܡܶܟܬܒܟܽܘܢ	ܡܶܟܬܒܶܟܝܢ
ܟܬܽܘܒܳܝܗ݈ܝ	ܟܬܽܘܒܶܝܗ̇	ܟܬܽܘܒܰܝܢ	*	*
ܟܬܽܘܒܻܝܘܗ݈ܝ	ܟܬܽܘܒܻܝܗ̇	ܟܬܽܘܒܻܝܢ	*	*
ܟܬܽܘܒܽܘܗ݈ܝ ܟܬܽܘܒܽܘܢܳܝܗ݈ܝ	ܟܬܽܘܒܽܘܗ̇ ܟܬܽܘܒܽܘܢܳܗ̇	ܟܬܽܘܒܽܘܢ ܟܬܽܘܒܽܘܢܳܢ	*	*
ܟ̈ܬܽܘܒܳܝܗ݈ܝ ܟܬܽܘܒ̈ܶܢܳܝܗ݈ܝ	ܟ̈ܬܽܘܒܳܗ̇ ܟܬܽܘܒ̈ܶܢܳܗ̇	ܟ̈ܬܽܘܒܳܢ ܟܬܽܘܒ̈ܶܢܳܢ	*	*
ܢܶܟܬܒܻܝܘܗ݈ܝ	ܢܶܟܬܒܻܝܗ̇	ܢܶܟܬܒܰܢ	ܢܶܟܬܽܘܒܟܽܘܢ	ܢܶܟܬܽܘܒܟܶܝܢ
ܢܶܟܬܒܽܘܢܳܝܗ݈ܝ	ܢܶܟܬܒܽܘܢܳܗ̇	ܢܶܟܬܒܽܘܢܳܢ	ܢܶܟܬܒܽܘܢܳܟܽܘܢ	ܢܶܟܬܒܽܘܢܳܟܶܝܢ
ܟܰܬܒܶܗ	ܟܰܬܒܳܗ̇	ܟܰܬܒܰܢ	ܟܰܬܒܶܟܽܘܢ	ܟܰܬܒܶܟܶܝܢ
ܡܰܟܬܒܳܢܽܘܬܶܗ	ܡܰܟܬܒܳܢܽܘܬܳܗ̇	ܡܰܟܬܒܳܢܽܘܬܰܢ	ܡܰܟܬܒܳܢܽܘܬܟܽܘܢ	ܡܰܟܬܒܳܢܽܘܬܶܟܝܢ

Table XI. Verbe lâmadh-aleph

			Sing. 1. c.	2. m.	2. f.
Parf. sing. 3. m.	P′ʿal	ܦܢܳܐ	ܦܢܳܢܝ	ܦܢܳܟ	ܦܢܳܟܝ
	Paʿel	ܫܰܘܺܝ	ܫܰܘܝܰܢܝ	ܫܰܘܝܳܟ	ܫܰܘܝܶܟܝ
3. f.	P′ʿal	ܦܢܳܬ	ܦܢܳܬܰܢܝ	ܦܢܳܬܳܟ	ܦܢܳܬܶܟܝ
	Paʿel	ܫܰܘܝܰܬ	ܫܰܘܝܰܬܰܢܝ	ܫܰܘܝܰܬܳܟ	ܫܰܘܝܰܬܶܟܝ
1. c.	P′ʿal	ܦܢܺܝܬ	*	ܦܢܺܝܬܳܟ	ܦܢܺܝܬܶܟܝ
Plur. 3. m.	P′ʿal	ܦܢܰܘ	ܦܢܰܘܘܢܝ	ܦܢܰܘܘܟ	ܦܢܰܘܘܟܝ
			ܦܢܰܐܘܢܝ	ܦܢܰܐܘܟ	ܦܢܰܐܘܟܝ
	Paʿel	ܫܰܘܺܝܘ	ܫܰܘܝܘܢܝ	ܫܰܘܝܘܟ	ܫܰܘܝܘܟܝ
3. f.	P′ʿal	ܦ̈ܢܰܝ	ܦ̈ܢܰܝܳܢܝ	ܦ̈ܢܰܝܳܟ	ܦ̈ܢܰܝܶܟܝ
		ܦ̈ܢܰܝܶܢ	ܦ̈ܢܰܝܶܢܳܢܝ	ܦ̈ܢܰܝܶܢܳܟ	ܦ̈ܢܰܝܶܢܶܟܝ
Infinitif	P′ʿal	ܡܶܦܢܳܐ	ܡܶܦܢܰܝܢܝ	ܡܶܦܢܳܝܟ	ܡܶܦܢܶܝܟܝ
Impér. 2. m.	P′ʿal	ܦܢܺܝ	ܦܢܺܝܢܝ	*	*
	Paʿel	ܫܰܘܳܐ	ܫܰܘܳܢܝ		
2. f.	P′ʿal	ܦܢܳܝ	ܦܢܳܝܢܺܝ ܦܢܳܝܢܺܝܢܝ	*	*
Plur. 2. m.	P′ʿal	ܦܢܰܘ	ܦܢܰܘܘܢܝ ܦܢܰܐܘܢܝ	*	*
2. f.	P′ʿal	ܦ̈ܢܳܝܶܢ	ܦ̈ܢܳܝܶܢܳܢܝ	*	*
Imparf. 3. m.	P′ʿal	ܢܶܦܢܶܐ	ܢܶܦܢܶܝܢܝ	ܢܶܦܢܶܝܟ	ܢܶܦܢܶܝܟܝ

avec les suffixes objectifs. § 221.

3. m.	3. f.	Plur. 1. c.	2. m.	2. f.
ܩܪܝܗܝ ܫܘܝܗ	ܩܪܗ ܫܘܝܗ	ܩܪܢ ܫܘܝܢ	ܩܪܟܘܢ ܫܘܝܟܘܢ	ܩܪܟܝܢ ܫܘܝܟܝܢ
ܩܪܬܗ ܫܘܝܬܗ	ܩܪܬܗ ܫܘܝܬܗ	ܩܪܬܢ ܫܘܝܬܢ	ܩܪܬܟܘܢ ܫܘܝܬܟܘܢ	ܩܪܬܟܝܢ ܫܘܝܬܟܝܢ
ܩܪܝܬܗ	ܩܪܝܬܗ	*	ܩܪܝܬܟܘܢ	ܩܪܝܬܟܝܢ
ܩܪܘܘܗܝ ܩܪܐܘܗܝ ܫܘܝܘܗܝ	ܩܪܘܘܗ ܩܪܐܘܗ ܫܘܝܘܗ	ܩܪܘܘܢ ܩܪܐܘܢ ܫܘܝܘܢ	ܩܪܘܘܟܘܢ ܩܪܐܘܟܘܢ ܫܘܝܘܟܘܢ	ܩܪܘܘܟܝܢ ܩܪܐܘܟܝܢ ܫܘܝܘܟܝܢ
ܩܪ̈ܝܝܗܝ (ܩܪ̈ܝܢܗܝ)	ܩܪ̈ܝܗ ܩܪ̈ܝܢܗ	ܩܪ̈ܝܢ ܩܪ̈ܝܢܢ	ܩܪ̈ܝܟܘܢ ܩܪ̈ܝܢܟܘܢ	ܩܪ̈ܝܟܝܢ ܩܪ̈ܝܢܟܝܢ
ܡܩܪܝܘܗ	ܡܩܪܝܗ	ܡܩܪܝܢ	(ܡܩܪܝܟܘܢ)	(ܡܩܪܝܟܝܢ)
ܩܪܝܘܗܝ ܫܘܝܗܝ	ܩܪܝܗ ܫܘܗ	ܩܪܝܢ ܫܘܢ	*	*
ܩܪܝܝܘܗܝ	ܩܪܝܗ	ܩܪܝܢ ܩܪܝܢܢ	*	*
ܩܪܘܘܗܝ ܩܪܐܘܗܝ	ܩܪܘܘܗ ܩܪܐܘܗ	ܩܪܘܘܢ ܩܪܐܘܢ	*	*
ܩܪ̈ܝܢܗܝ	ܩܪ̈ܝܢܗ	ܩܪ̈ܝܢܢ	*	*
ܠܡܩܪܝܘܗܝ	ܠܡܩܪܝܗ	ܠܡܩܪܝܢ	ܠܡܩܪܝܟܘܢ	ܠܡܩܪܝܟܝܢ

*

Table XII. Verbe avec point diacritique. § 69.

	3. m.	3. f.	2. m.	1. c.
Parf. P'ʿal sing.	ܟ̣ܬܒ ܟܬ̣ܒ ܟܬܒ̣	ܟܬܒ̣ܬ ܟܬܒܬ̤̇ ܟܬܒܬ ܟܬܒܬ̣	ܟ̣ܬܒܬ ܟܬ̣ܒܬ ܟܬܒ̣ܬ	ܟ̇ܬܒܬ ܟܬܒܬ ܟܬ̇ܒܬ
Plur.	ܟܬ̣ܒܘ ܟ̣ܬܒܘ ܟܬܒ̣ܘ ܟܬܒ̣ܘ	*	*	ܟ̣ܬܒܢ ܟܬ̣ܒܢ
Imparf. sing.	ܢܟ̣ܬܘܒ ܢܟܬ̣ܘܒ ܢܟܬܘ̣ܒ	ܬܟ̣ܬܘܒ ܬܟܬ̣ܘܒ ܬܟܬܘ̣ܒ	ܬܟ̣ܬܘܒ ܬܟܬ̣ܘܒ ܬܟܬܘ̣ܒ	ܐܟ̇ܬܘܒ ܐܟܬܘܒ ܐܟܬ̇ܘܒ
Plur.	ܢܟ̣ܬܒܘܢ ܢܟܬ̣ܒܘܢ ܢܟܬܒ̣ܘܢ	*	ܬܟ̣ܬܒܘܢ ܬܟܬ̣ܒܘܢ ܬܟܬܒ̣ܘܢ	ܢܟ̣ܬܘܒ ܢܟܬ̣ܘܒ ܢܟܬܘ̣ܒ

Impér. sing. m. ܟܬ̣ܘܒ ܟ̣ܬܘܒ ܟܬܘܒ̣, plur. m. ܟ̣ܬܘܒܘ ܟܬܘܒܘ̣.

Infinitif ܡܟ̣ܬܒ ܡܟܬ̣ܒ ܡܟܬܒ̣, part. act. ܟ̇ܬܒ, pass. ܟܬ̣ܝܒ.

Paʿel parf. ܟ̇ܬܒ ܟ̇ܬ̣ܒ, ܟ̇ܬܒ̣ܬ, ܟ̇ܬ̣ܒܬ, ܟ̇ܬܒܬ.

Ethp'ʿel ܐܬܟ̣ܬܒ, Ethpaʿal ܐܬܟ̇ܬܒ, Aphʿel ܐܟ̣ܬܒ ܐܟ̣ܬܝܒ, part. act. ܡܟ̇ܬܒ, part. pass. ܡܟܬ̣ܒ ܡܟ̇ܬܝܒ, Ettaphʿal ܐܬܬܟ̇ܬܒ.

Låmadh-aleph : ܐܬܓ̣ܠܝ Ethp'ni, ܐܬܓ̣̇ܠܝ Ethpanni, ܐܬܓ̇ܠܝ Ethpannâi.

Table XIII. Flexion des noms. §§ 257—279.

		Singulier		Pluriel		
		abs. et const.	emph.	absolu	const.	emph.
Masculins avec voyelle immuable	(bon)	ܛܳܒ	ܛܳܒܳܐ	ܛܳܒܺܝܢ	ܛܳܒ̈ܰܝ	ܛܳܒ̈ܶܐ
	(planche)	ܕܰܦ	ܕܰܦܳܐ	ܕܰܦܺܝܢ	ܕܰܦ̈ܰܝ	ܕܰܦ̈ܶܐ
	(voleur)	ܓܰܢܳܒ	ܓܰܢܳܒܳܐ	ܓܰܢܳܒܺܝܢ	ܓܰܢܳܒ̈ܰܝ	ܓܰܢܳܒ̈ܶܐ
	(parent)	ܝܳܠܽܘܕ	ܝܳܠܽܘܕܳܐ	ܝܳܠܽܘܕܺܝܢ	ܝܳܠܽܘܕ̈ܰܝ	ܝܳܠܽܘܕ̈ܶܐ
	(premier)	ܩܰܕܡܳܝ	ܩܰܕܡܳܝܳܐ	ܩܰܕܡܳܝܺܝܢ	ܩܰܕܡܳܝ̈ܰܝ	ܩܰܕܡܳܝ̈ܶܐ
Mono-syllabiques avec voyelle mobile	(roi)	ܡܠܶܟ	ܡܰܠܟܳܐ	ܡܰܠܟܺܝܢ	ܡܰܠܟ̈ܰܝ	ܡܰܠܟ̈ܶܐ
	(justice)	ܙܶܕܩ	ܙܶܕܩܳܐ	ܙܶܕܩܺܝܢ	ܙܶܕܩ̈ܰܝ	ܙܶܕܩ̈ܶܐ
	(sainteté)	ܩܽܘܕܫ	ܩܽܘܕܫܳܐ	ܩܽܘܕܫܺܝܢ	ܩܽܘܕܫ̈ܰܝ	ܩܽܘܕ̈ܫܶܐ
	(main)	ܝܰܕ	ܐܺܝܕܳܐ	ܐܺܝܕܺܝܢ	ܐܺܝܕ̈ܰܝ	ܐܺܝ̈ܕܰܝܳܐ
Poly-syllabiques avec voyelle mobile	(témoin)	ܣܳܗܶܕ	ܣܳܗܕܳܐ	ܣܳܗܕܺܝܢ	ܣܳܗ̈ܕܰܝ	ܣܳܗ̈ܕܶܐ
	(agneau)	ܐܶܡܰܪ	ܐܶܡܪܳܐ	ܐܶܡܪܺܝܢ	ܐܶܡܪ̈ܰܝ	ܐܶܡܪ̈ܶܐ
	(autel)	ܡܰܕܒܰܚ	ܡܰܕܒܚܳܐ	ܡܰܕܒܚܺܝܢ	ܡܰܕܒ̈ܚܰܝ	ܡܰܕܒ̈ܚܶܐ
	(achevant)	ܡܫܰܡܠܶܠ	ܡܫܰܡܠܠܳܐ	ܡܫܰܡܠܠܺܝܢ	ܡܫܰܡܠ̈ܠܰܝ	ܡܫܰܡܠ̈ܠܶܐ
Avec une diphthongue variable	(jour)	ܝܽܘܡ	ܝܰܘܡܳܐ	ܝܰܘܡܺܝܢ	ܝܰܘ̈ܡܰܝ	ܝܰܘ̈ܡܶܐ
	(œil)	ܥܺܝܢ	ܥܰܝܢܳܐ	ܥܰܝܢܺܝܢ	ܥܰܝ̈ܢܰܝ	ܥܰܝ̈ܢܶܐ
	(faon)	ܥܘܐܺܝܠ	ܥܰܘܐܝܠܳܐ	ܥܰܘܐܝܠܺܝܢ	ܥܰܘܐܝ̈ܠܰܝ	ܥܰܘܐܝ̈ܠܶܐ
	(maison)	ܒܰܝ abs. ܒܶܝܬ const.	ܒܰܝܬܳܐ	ܒܳܬܺܝܢ	ܒܳܬ̈ܰܝ	ܒܳܬ̈ܶܐ
Radicaux lâmadh-aleph	(buvant)	ܫܳܬܶܐ	ܫܳܬܝܳܐ	ܫܳܬܶܝܢ	ܫܳܬ̈ܰܝ	ܫܳܬ̈ܰܝܳܐ
	(découvert)	ܓܠܶܐ	ܓܰܠܝܳܐ	ܓܠܶܝܢ	ܓܰܠ̈ܝܰܝ	ܓܠܰ̈ܝܳܐ
	(rejeté)	ܡܫܰܕܰܝ	ܡܫܰܕܝܳܐ	ܡܫܰܕܶܝܢ	ܡܫܰܕ̈ܝܰܝ	ܡܫܰܕ̈ܝܰܝܳܐ
	(gazelle)	*	ܛܰܒܝܳܐ	ܛܒܝܺܢ	ܛܰܒ̈ܝܰܝ	ܛܰܒ̈ܝܰܝܳܐ
		ܫܒܶܐ	ܫܒܝܳܐ	*	*	*
	(petit fauve)	(ܓܶܪܝܳܐ*)	ܓܽܘܪܝܳܐ	ܓܪܺܝܢ	ܓܪ̈ܝܰܝ	ܓܪ̈ܝܰܝܳܐ

Suite de la table XIII.

		Singulier			Pluriel		
		État abs.	const.	emph.	abs.	const.	emph.
Noms fémin. avec voyelle immuable	*(voiture)*	ܥܓܠܐ	ܥܓܠܬ	ܥܓܠܬܐ	ܥܓܠ̈ܢ	ܥܓܠ̈ܬ	ܥܓܠ̈ܬܐ
	(vierge)	ܒܬܘܠܐ	ܒܬܘܠܬ	ܒܬܘܠܬܐ	ܒ̈ܬܘܠܢ	ܒ̈ܬܘܠܬ	ܒ̈ܬܘܠܬܐ
	(juste)	ܙܕܝܩܐ	ܙܕܝܩܬ	ܙܕܝܩܬܐ	ܙܕܝ̈ܩܢ	ܙܕܝ̈ܩܬ	ܙܕܝ̈ܩܬܐ
Avec voyelle mobile	*(génisse)*	ܥܓܠܐ	ܥܓܠܬ	ܥܓܠܬܐ	ܥܓܠ̈ܢ	ܥܓܠ̈ܬ	ܥܓܠ̈ܬܐ
	(plaine)	ܦܩܥܐ	ܦܩܥܬ	ܦܩܥܬܐ	ܦܩ̈ܥܢ	ܦܩ̈ܥܬ	ܦܩ̈ܥܬܐ
	(mesure)	ܡܫܘܚܐ	ܡܫܘܚܬ	ܡܫܘܚܬܐ	ܡܫܘ̈ܚܢ	ܡܫܘ̈ܚܬ	ܡܫܘ̈ܚܬܐ
	(veuve)	ܐܪܡܠܐ	ܐܪܡܠܬ	ܐܪܡܠܬܐ	ܐܪ̈ܡܠܢ	ܐܪ̈ܡܠܬ	ܐܪ̈ܡܠܬܐ
Avec diphthongue variable	*(vache)*	ܬܘܪܐ	ܬܘܪܬ	ܬܘܪܬܐ	ܬܘܪ̈ܢ	ܬܘܪ̈ܬ	ܬܘܪ̈ܬܐ
	(cueillette)	ܓܘܠܐ	ܓܘܠܬ	ܓܘܠܬܐ	ܓܘ̈ܠܢ	ܓܘ̈ܠܬ	ܓܘ̈ܠܬܐ
de lâmadh-aleph	*(folle)*	ܫܢܝܐ	ܫܢܝܬ	ܫܢܝܬܐ	ܫܢ̈ܝܢ	ܫܢ̈ܝܬ	ܫܢ̈ܝܬܐ
	(créature)	ܒܪܝܐ	ܒܪܝܬ	ܒܪܝܬܐ	ܒܪ̈ܝܢ	ܒܪ̈ܝܬ	ܒܪ̈ܝܬܐ
	(coup)	ܡܚܘܐ	ܡܚܘܬ	ܡܚܘܬܐ	ܡܚ̈ܘܢ	ܡܚ̈ܘܬ	ܡܚ̈ܘܬܐ
	(animal)	ܚܝܘܐ	ܚܝܘܬ	ܚܝܘܬܐ	ܚܝ̈ܘܢ	ܚܝ̈ܘܬ	ܚܝ̈ܘܬܐ
	(chose)	ܨܒܘ	ܨܒܘܬܐ	ܨܒܘܬ	ܨܒ̈ܘܢ	ܨܒ̈ܘܬ	ܨܒ̈ܘܬܐ

Pluriels forts : ܥܡܡܝܢ ܥܡ̈ܡܝ ܥܡ̈ܡܐ de ܥܡܐ *peuple*

ܟܠ̈ܠܢ ܟܠ̈ܠܬ ܟܠ̈ܠܬܐ de ܟܠܬܐ *fiancée*

ܐܒܗ̈ܝܢ ܐܒܗ̈ܝ ܐܒ̈ܗܐ
ܐܒ̈ܗܢ ܐܒ̈ܗܬ ܐܒ̈ܗܬܐ de ܐܒܐ *père*

ܐܡ̈ܗܢ ܐܡ̈ܗܬ ܐܡ̈ܗܬܐ de ܐܡܐ *mère*

ܐܡ̈ܘܢ ܐܡ̈ܘܬ ܐܡ̈ܘܬܐ de ܐܘܡܬܐ *peuple*

ܕܘ̈ܟܝܢ ܕܘ̈ܟܝܬ ܕܘ̈ܟܝܬܐ de ܕܘܟܬܐ *lieu*

ܢܗܪ̈ܘܢ ܢܗܪ̈ܘܬ ܢܗܪ̈ܘܬܐ de ܢܗܪܐ *fleuve*

Table XIV. Noms avec les suffixes possessifs. §§ 281—284.

État const. sing.	ܡܠܟ *roi*	ܛܠܝܐ *garçon*		ܡܠܟܬ *reine*	ܛܠܝܬ *fille*
Sing. 1. c.	ܡܠܟܝ	ܛܠܝܝ		ܡܠܟܬܝ	ܛܠܝܬܝ
2. m.	ܡܠܟܟ	ܛܠܝܟ		ܡܠܟܬܟ	ܛܠܝܬܟ
2. f.	ܡܠܟܟܝ	ܛܠܝܟܝ		ܡܠܟܬܟܝ	ܛܠܝܬܟܝ
3. m.	ܡܠܟܗ	ܛܠܝܗ		ܡܠܟܬܗ	ܛܠܝܬܗ
3. f.	ܡܠܟܗ	ܛܠܝܗ		ܡܠܟܬܗ	ܛܠܝܬܗ
Plur. 1. c.	ܡܠܟܢ	ܛܠܝܢ		ܡܠܟܬܢ	ܛܠܝܬܢ
2. m.	ܡܠܟܟܘܢ	ܛܠܝܟܘܢ		ܡܠܟܬܟܘܢ	ܛܠܝܬܟܘܢ
2. f.	ܡܠܟܟܝܢ	ܛܠܝܟܝܢ		ܡܠܟܬܟܝܢ	ܛܠܝܬܟܝܢ
3. m.	ܡܠܟܗܘܢ	ܛܠܝܗܘܢ		ܡܠܟܬܗܘܢ	ܛܠܝܬܗܘܢ
3. f.	ܡܠܟܗܝܢ	ܛܠܝܗܝܢ		ܡܠܟܬܗܝܢ	ܛܠܝܬܗܝܢ
État const. plur.	ܡܠܟ̈ܝ	ܛܠ̈ܝ	ܛܠܝ̈ܝ	ܡܠܟ̈ܬ	ܛܠܝ̈ܬ
Sing. 1. c.	ܡܠܟ̈ܝ	ܛܠ̈ܝ	ܛܠܝ̈ܝ	ܡܠܟ̈ܬܝ	ܛܠܝ̈ܬܝ
2. m.	ܡܠܟ̈ܝܟ	ܛܠ̈ܝܟ	ܛܠܝ̈ܝܟ	ܡܠܟ̈ܬܟ	ܛܠܝ̈ܬܟ
2. f.	ܡܠܟ̈ܝܟܝ	ܛܠ̈ܝܟܝ	ܛܠܝ̈ܝܟܝ	ܡܠܟ̈ܬܟܝ	ܛܠܝ̈ܬܟܝ
3. m.	ܡܠܟ̈ܘܗܝ	ܛܠ̈ܘܗܝ	ܛܠܝ̈ܘܗܝ	ܡܠܟ̈ܬܗ	ܛܠܝ̈ܬܗ
3. f.	ܡܠܟ̈ܝܗ	ܛܠ̈ܝܗ	ܛܠܝ̈ܝܗ	ܡܠܟ̈ܬܗ	ܛܠܝ̈ܬܗ
Plur. 1. c.	ܡܠܟ̈ܝܢ	ܛܠ̈ܝܢ	ܛܠܝ̈ܝܢ	ܡܠܟ̈ܬܢ	ܛܠܝ̈ܬܢ
2. m.	ܡܠܟ̈ܝܟܘܢ	ܛܠ̈ܝܟܘܢ	ܛܠܝ̈ܝܟܘܢ	ܡܠܟ̈ܬܟܘܢ	ܛܠܝ̈ܬܟܘܢ
2. f.	ܡܠܟ̈ܝܟܝܢ	ܛܠ̈ܝܟܝܢ	ܛܠܝ̈ܝܟܝܢ	ܡܠܟ̈ܬܟܝܢ	ܛܠܝ̈ܬܟܝܢ
3. m.	ܡܠܟ̈ܝܗܘܢ	ܛܠ̈ܝܗܘܢ	ܛܠܝ̈ܝܗܘܢ	ܡܠܟ̈ܬܗܘܢ	ܛܠܝ̈ܬܗܘܢ
3. f.	ܡܠܟ̈ܝܗܝܢ	ܛܠ̈ܝܗܝܢ	ܛܠܝ̈ܝܗܝܢ	ܡܠܟ̈ܬܗܝܢ	ܛܠܝ̈ܬܗܝܢ

Avec ܒܪܐ *fils* : ܒܪܝ ܒܪܟ ܒܪܟܝ ܒܪܗ ܒܪܗ ܒܪܢ ܒܪܟܘܢ ܒܪܟܝܢ ܒܪܗܘܢ ܒܪܗܝܢ

» ܐܒܐ *père* : ܐܒܝ ܐܒܘܟ ܐܒܘܟܝ ܐܒܘܗܝ ܐܒܘܗ ܐܒܘܢ ܐܒܘܟܘܢ ܐܒܘܟܝܢ ܐܒܘܗܘܢ ܐܒܘܗܝܢ

» ܡ̈ܝܐ *eaux* : ܡ̈ܝ ܡ̈ܝܟ * ܡ̈ܝܘܗܝ ܡ̈ܝܗ ܡ̈ܝܢ ܡ̈ܝܟܘܢ * ܡ̈ܝܗܘܢ ܡܝ̈ܝܗܘܢ*

Table XV. Noms de nombre. §§ 285—287.

Cardinaux.

	masc.	fém.		masc.	fém.
1	ܚܰܕ	ܚܕܳܐ	11	ܚܰܕܥܣܰܪ	ܚܕܰܥܶܣܪܶܐ
2	ܬܪܶܝܢ	ܬܰܪܬܶܝܢ	12	ܬܪܶܥܣܰܪ	ܬܰܪܬܰܥܶܣܪܶܐ
3	ܬܠܳܬܳܐ	ܬܠܳܬ	13	ܬܠܳܬܰܥܣܰܪ	ܬܠܳܬܰܥܶܣܪܶܐ
4	ܐܰܪܒܥܳܐ	ܐܰܪܒܰܥ	14	ܐܰܪܒܰܥܣܰܪ	ܐܰܪܒܰܥܶܣܪܶܐ
5	ܚܰܡܫܳܐ	ܚܰܡܶܫ	15	ܚܰܡܫܰܥܣܰܪ ܚܰܡܶܫܬܰܥܣܰܪ	ܚܰܡܶܫܰܥܶܣܪܶܐ
6	ܫܬܳܐ	ܫܶܬ	16	ܫܬܰܥܣܰܪ ܫܬܬܰܥܣܰܪ	ܫܬܰܥܶܣܪܶܐ
7	ܫܰܒܥܳܐ	ܫܒܰܥ			
8	ܬܡܳܢܝܳܐ	ܬܡܳܢܶܐ	17	ܫܒܰܥܣܰܪ	ܫܒܰܥܶܣܪܶܐ
9	ܬܶܫܥܳܐ	ܬܫܰܥ	18	ܬܡܳܢܰܥܣܰܪ ܬܡܳܢܬܰܥܣܰܪ	ܬܡܳܢܰܥܶܣܪܶܐ
10	ܥܣܳܪܳܐ	ܥܣܰܪ	19	ܬܫܰܥܣܰܪ	ܬܫܰܥܶܣܪܶܐ

20 ܥܶܣܪܝܢ, 30 ܬܠܳܬܝܢ, 40 ܐܰܪܒܥܝܢ, 50 ܚܰܡܫܝܢ, 60 ܫܬܝܢ, 70 ܫܰܒܥܝܢ, 80 ܬܡܳܢܝܢ, 90 ܬܶܫܥܝܢ, 100 ܡܳܐܐ ou ܡܐܳܐ, 200 ܡܳܐܬܶܝܢ ou ܡܐܬܶܝܢ, 300 ܬܠܳܬܡܳܐܐ ou ܬܠܳܬ ܡܳܐܘ̈ܳܢ etc., 1000 ܐܰܠܦ ܐܰܠܦܳܐ pl. ܐܰܠܦ̈ܝܢ ܐܰܠܦ̈ܶܐ, 2000 ܬܪܶܝܢ ܐܰܠܦܝܢ, 3000 ܬܠܳܬܳܐ ܐܰܠܦܝܢ etc., 10,000 ܪܶܒܘܳܐ ܪܶܒܘ pl. ܪ̈ܶܒܘܳܬܳܐ ܪ̈ܶܒܘܳܢ.

Ordinaux.

	masc.	fém.		masc.	fém.
1er	ܩܰܕܡܳܝܳܐ	ܩܰܕܡܳܝܬܳܐ	6e	ܫܬܝܬܳܝܳܐ	ܫܬܝܬܳܝܬܳܐ
2e	ܬܪܰܝܳܢܳܐ	ܬܪܰܝܳܢܝܬܳܐ	7e	ܫܒܝܥܳܝܳܐ	ܫܒܝܥܳܝܬܳܐ
3e	ܬܠܝܬܳܝܳܐ	ܬܠܝܬܳܝܬܳܐ	8e	ܬܡܝܢܳܝܳܐ	ܬܡܝܢܳܝܬܳܐ
4e	ܪܒܝܥܳܝܳܐ	ܪܒܝܥܳܝܬܳܐ	9e	ܬܫܝܥܳܝܳܐ	ܬܫܝܥܳܝܬܳܐ
5e	ܚܡܝܫܳܝܳܐ	ܚܡܝܫܳܝܬܳܐ	10e	ܥܣܝܪܳܝܳܐ	ܥܣܝܪܳܝܬܳܐ

11e ܚܰܕܥܣܝܪܳܝܳܐ ou ܚܕܰܥܣܝܪܳܝܳܐ, 12e ܬܪܶܥܣܝܪܳܝܳܐ ou ܬܪܶܥܣܝܪܳܝܳܐ etc., 20e ܥܶܣܪܝܢܳܝܳܐ f. ܥܶܣܪܝܢܳܝܬܳܐ, 30e ܬܠܳܬܝܢܳܝܳܐ f. ܬܠܳܬܝܢܳܝܬܳܐ etc.

½ ܦܶܠܓܳܐ, ⅓ ܬܘܠܬܳܐ, ¼ ܪܘܒܥܳܐ ou ܪܘܒܥܳܐ, ⅕ ܚܘܡܫܳܐ ou ܚܘܡܫܳܐ etc.

LIVRE PREMIER.

L'écriture, la phonétique et l'orthographe.

Chapitre I.

Objets employés par les Syriens pour écrire, manière d'écrire.

1. L'encre dont se servaient les Syriens, ܕܝܘܬܐ ou ܚܒܪܐ, était faite d'une solution de noix de galle, additionnée d'un peu de vitriol, à laquelle on ajoutait souvent de la gomme arabique, pour la rendre plus dense[1]. Dans les derniers siècles on faisait aussi usage d'une préparation de noir de fumée, ܫܘܫܘܡܐ[2]. Les Syriens, établis en Égypte dans les couvents du désert de Scète, composaient leur encre avec les racines de la plante appelée أَرْطَى, qui croît dans ce désert; ils faisaient de ces racines une décoction, à laquelle ils mêlaient du vin chargé en couleur, du vinaigre de vin, un peu de vitriol et de la gomme arabique[3]. On écrivait de diverses couleurs les parties qui devaient ressortir sur le texte, telles que rubriques, clausules, renvois ou signes diacritiques. La plus commune était le rouge de minium, avec lequel on traçait aussi au copiste le cadre de la page qu'il avait à remplir[4]. Les couleurs vertes, bleues, violettes ou jaunes

---

[1] V. les formules reproduites par le catalogue de M. W. Wright des manuscrits syriaques du British Museum, p. 581*a*, 1085*a*, 1207*b*, préface de la 3ᵉ partie X*b*.

[2] V. Land, *Anecdota syriaca* I, p. 58; comp. Herbin, *Essai de calligraphie orientale*, à la suite des *Développements des principes de la langue arabe moderne*, Paris 1803, p. 228.

[3] Catal. Wright, p. 580*b*.

[4] V. dans ce sens le mot ܫܘܫܘܡܐ dans la lettre de Jacques d'Edesse sur l'orthographe syriaque, publiée par M. l'Abbé Martin, Paris 1869, p. ܒ, l. 22 et 25 et par M. Philipps, London 1869, p. ܕ, l. 17 et p. ܗ, l. 12.

étaient produites par des acides de fer, ou de cuivre, ou par des laques [1].

2. Tous les manuscrits anciens sont sur parchemin, mais le papier dut être employé de bonne heure [2] pour les actes de commerce ou les écrits courants qui n'étaient pas destinés à une longue durée. Les manuscrits sur papier ne remontent pas au-delà du XIe siècle; à partir de cette époque, le bon marché de cette matière est plus à la portée des couvents peu prospères; une meilleure préparation lui assure peut-être aussi plus de chance de durer.

3. Les Syriens empruntèrent aux Arabes leur roseau à écrire ou qalam; on en trouve l'usage établi au XIIe siècle. Auparavant ils avaient recours aux plumes d'oiseau, comme il résulte de plusieurs clausules de manuscrits [3]. Peut-être même ne les abandonnèrent-ils pas d'une manière absolue; il est difficile de croire qu'une écriture aussi fine que celle des manuscrits minuscules du XIIIe siècle, dont M. Land a donné deux spécimens dans sa table *e codicibus Hartwellianis* [4], ait pu être tracée autre-

---

[1] La Mišna, *gittin* 2—3, distingue, outre l'encre, quatre matières avec lesquelles on écrit : « On écrit, dit-elle, avec toute chose, avec de l'encre, avec de l'orpiment, avec du minium, avec de la gomme-gutte, avec du vitriol ». בכל כתבין בדיו בסם בסיקרא בקומוס בקנקנתום. L'orpiment ou arsenic jaune donnait cette belle couleur d'or que les Arabes appellent ماء الذهب v. Herbin l. c. Le minium, סיקרא de la mišna, s'appelle en syriaque ܣܪܝܩܘܢ v. Catal. Wright, p. 105 *b*, l. 7, 10, 21 et 22, man. add. 12138, écrit ܣܝܪܝܩܘ dans un passage du man. add. 14667 reproduit par M. l'Abbé Martin dans la Massore chez les Syriens, *Journ. Asiat.* 1875, 1er sem. pl. V. La racine ܣܪܩ dans le sens de *être rouge* est une métathèse de ܣܩܪ comme en arabe شقر et شرق et en hébreu שרק et שקר (Isaïe 3—16).

[2] La Mišna en fait mention et défend de se servir du papier gratté ou palimpseste נייר מחוק pour les contrats. Le parchemin était préparé de trois manières dont la plus défectueuse était le דיפתרא διφθέρα; l'usage en était prohibé au même titre que le papier gratté, comme trop fragile, V. gittin 2—4.

[3] V. Catalog Wright, p. 107 *a*, man. add. 12138, p. 745 *a* man. 14606 add., catal. de Rosen et Forshall, p. 4—6, man. rich. 7149. Comp. Land *Anecd. syriaca* I, p. 58 et 59 et II, p. 13 citant le man. add. 14451 et Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 116 citant le man. add. 12138. Ces clausules se composent de trois ou quatre vers de douze syllabes, souvent boiteux par suite de l'ignorance des copistes, ou des changements de la formule, lorsque le qalam fut substitué aux plumes.

[4] V. *Anecdota syriaca*, la première planche du tome I et p. 87, n° 17.

ment que par une plume d'oiseau. On peut comparer aussi les caractères évidés, dit doubles § 9.

4. Les Syriens divisaient leur parchemin par colonnes; cependant ils prirent de bonne heure l'habitude d'écrire le feuillet dans toute sa largeur, quand il était de moyenne dimension. On trouve déjà au Ve siècle des manuscrits écrits de cette manière.

Les Jacobites n'écrivaient pas horizontalement mais verticalement[1], renversant leur cahier de manière que le sommet fut à la place du côté gauche et la base à la place du côté droit. Mais ils lisaient de droite à gauche, après avoir redressé le feuillet. Cette observation a son importance, car elle rend compte d'expressions familières aux grammairiens, qui en dehors de cette hypothèse sont incompréhensibles. Ainsi veut-on désigner les deux points qui notent la voyelle *a* dans le mot ܟܬ݂݁ܒ *k'thabh*, on pourra dire, en songeant à la position verticale de la ligne qu'on écrit un point en avant et un point en arrière du taw; mais, si on lit, on dit que le taw est marqué d'un point en haut et d'un point en bas. Cette habitude date sans doute de l'usage du qalam et fut nécessitée par la position oblique que celui-ci prenait dans la main des écrivains. Les Jacobites passés maîtres dans l'art de la calligraphie, trouvaient dans cette manière d'écrire plus de facilité à lier les traits et à leur donner de la souplesse et de la grâce. Il est douteux que les Nestoriens aient jamais pratiqué cette méthode et aient renoncé à l'usage ancien d'écrire horizontalement. Les Monophysites eux-mêmes après s'être rapprochés des Nestoriens revinrent à l'écriture horizontale. Maints passages des œuvres grammaticales de Barhébræus[2], du XIIIe siècle, ne s'entendent que de l'écriture verticale. Bientôt après lui cependant l'écriture horizontale dut reprendre ses droits, et alors on ne comprit plus toujours le sens de ses expressions *avant* ou *après* la lettre, comme le montrent certaines corrections interlinéaires (p. 245, l. 17 et 18 de ses œuvres t. I).

---

[1] *Syriens orientaux et occidentaux*, par M. l'Abbé Martin. Paris 1872, p. 327 et suiv. et 439; Land l. c. p. 60; Hoffmann, *Gramm. Syr.* Hal. 1827, p. 72.

[2] V. *Œuvres grammaticales d'Abou'lfaradj dit Barhébræus*, par M. l'Abbé Martin. Paris 1782, t. I, 4e partie, ch. V et suiv.

CHAPITRE II.

De l'écriture en général.

5. Antérieurement au Ve siècle avant notre ère, la Syrie ne connaissait pas d'autre alphabet, que l'ancien alphabet phénicien, commun à tous les peuples sémitiques. A partir de cette époque, les caractères des inscriptions accusent des formes plus cursives qui, progressivement, à travers les six siècles qui conduisent à l'ère chrétienne, aboutissent à l'alphabet à forme carrée. A ce moment, le rameau araméen est divisé en palmyrénien, édessénien, auranite, nabatéen etc.[1] Les formes des lettres ne sont pas encore arrêtées d'une manière fixe et régulière; souvent elles varient suivant les temps et les localités. Dans la première colonne de notre tableau synoptique des alphabets syriaques (pl. 2), nous donnons l'alphabet des inscriptions palmyréniennes des IIe et IIIe siècles après J.-Ch., d'après les estampages reproduits par M. le comte Melchior de Vogué. Ce type peut passer pour le chaînon qui relie à l'écriture carrée hébraïque l'écriture d'Edesse, appelée aujourd'hui estrangélâ.

50 ? La forme la plus ancienne que nous ayons de cette dernière écriture, nous est donnée par quelques monnaies d'Edesse du Ier siècle après J.-Ch. publiées par M. Scott dans le *Numismatic Chronicle* (vol. XVIII, Lond. 1855) et reproduites en partie par M. Land (o. l. t. I, p. 64 et tab. B). Ces caractères archaïques rappellent assez bien l'estrangélâ des manuscrits; les lettres sont encore souvent isolées, quelquefois cependant jointes entre elles par un trait, comme cela se présente fréquemment en palmyrénien. C'est là qu'apparaissent les premiers essais de la liaison des lettres qui devient générale quelques siècles plus tard et se transmet dans les diverses écritures dérivées de l'édessénien.

6. Dans vingt-quatre tables annexées à son premier volume des *Anecdota syriaca*, M. Land a donné 117 spécimens d'écriture tirés des manuscrits syriaques de la riche collection du British Museum de Londres. Ces tables avec les 20 autres que M. Wright

---

[1] V. M. Melchior de Vogué : *Revue archéologique*, av. 1865, p. 329 et *Syrie centrale, inscriptions sémitiques*, fol. Paris 1868.

a jointes à son catalogue[1] forment les documents les plus complets pour l'étude de la paléographie syriaque.

Les plus anciens manuscrits du commencement du Ve siècle montrent l'alphabet édessénien arrivé à son complet développement. Les lettres sont reliées entre elles dans le mot, à l'exception des 9 suivantes : ܐ ܕ ܗ ܘ ܙ ܫ ܨ ܪ ܬ, qui s'unissent à la précédente mais non pas à la suivante; ܟ ܡ ܢ affectent à la fin du mot la forme particulière que l'on sait. Déjà l'alphabet palmyrénien possédait un noun final; l'hébreu carré qui exclut les ligatures a de plus un pé final et un sâdé final.

Si on cherche les mobiles qui guidèrent les inventeurs de l'écriture édessénienne, on reconnaîtra avec M. Land (o. l. p. 64) qu'ils s'ingénièrent à former une écriture gracieuse claire et expéditive. De la recherche de l'art et de celle de la promptitude naissent la liaison des lettres et le trait final qui distingue les trois lettres dont nous venons de parler. Aux besoins de la clarté répond le point diacritique du dâlath et du riš; le premier porte un point intérieur, le second un point supérieur. Les inscriptions palmyréniennes du IIe siècle ont déjà le point du riš, mais non pas celui du dâlath (M. de Vogué, *Syrie centr.* p. 3). Ce fait est d'autant plus remarquable qu'il se reproduit en syro-palestinien (voy. notre tabl. synopt.), tandis que l'hébreu carré ne connaît pas un tel point.

7. Les caractères du Ve siècle possèdent donc leur dernière forme; on les trouve aussi bien comme minuscules que comme majuscules; cependant ils n'ont pas encore la plénitude, la régularité, et la symétrie de ceux du VIe et du VIIe siècles. Mais ici il y a lieu d'établir une distinction entre les deux principales fractions des Syriens qui se séparent à la fin du Ve siècle et se partagent la Mésopotamie.

Les Nestoriens plus absorbés par les études scientifiques, paraissent moins soucieux de l'art de la calligraphie, dans lequel les Jacobites excellent. La réputation de ces derniers traverse les siècles : « en troisième lieu, dit Barhébræus dans son parallèle des dialectes syriaques (*Œuv. gram.*, t. II, p. 5., l. 21), si ces deux dialectes, l'occidental et l'oriental, sont comparés dans leur écriture, on ne peut nier, serait-on d'une audace insigne, que l'occidental est plus vivant[1], tandis que l'oriental a l'air d'être écrit par des vieillards d'un âge très avancé ». Quelle que soit la partialité de Barhébræus pour ses coreligionnaires, on ne peut nier qu'il a parfaitement raison, au point de vue de l'esthétique orientale qui envisage la plénitude des traits comme le cachet de la beauté. Chez les Jacobites le qalam arabe devint par la suite un instrument précieux pour la calligraphie; ils savaient le tourner et l'obliquer dans leurs doigts, incliner leur cahier, prendre les positions les plus propres à donner de la grâce aux traits de l'écriture, comme nous l'avons dit sous le chapitre précédent § 4. Le caractère nestorien a des formes moins pleines et moins assurées; il ressemble en effet à l'écriture d'un vieillard qui tremble : qu'on jette un coup d'œil sur les spécimens du manuscrit addit. 12138 du British Museum de l'année 899, donnés par M. Land (tabl. XVI) et par M. l'Abbé Martin (*Syriens orient. et occident.*, Paris 1872, pl. 17), et on se convaincra de la vérité de cette assertion. Mais le jugement de Barhébræus est surtout vrai pour les cursifs en usage chez ces peuples (v. notre tabl. synopt.).

---

[1] *Catalog. of syr. manusc. in British Museum,* acquired sime 1838 by W. Wright part. III, Lond. 1872. Comp. Adleri *Novi testamenti versiones* . . . . Hafniæ 1789 et J. B. Silvestre, *Paléographie universelle*, Paris 1841, 1re partie.

8. Dès le VIe siècle les Jacobites se servent d'un cursif, libre d'allure, indécis dans ses premiers essais, mais qui n'est qu'une modification de l'ancien caractère. L'inclinaison vers la gauche n'est plus aussi prononcée, les angles s'arrondissent; les altérations sont surtout sensibles pour les lettres ܐ ܕ ܗ ܘ ܙ ܨ ܪ ܬ, dont les traits sont déjà tels qu'on les trouve plus tard, mais moins fermes et moins réguliers. Le dâlath ayant effacé son angle et ne faisant plus ventre, prend un point inférieur, au lieu d'un point intérieur; ܐ ܘ et ܬ sont quelquefois liés à la lettre suivante, mais cette licence n'a pas été consacrée par l'usage et n'a été qu'une tentative isolée, ܨ au contraire est toujours uni à la suivante. On n'aperçoit pas encore le prolongement du trait final des lettres ܟ ܟ, qui en remontant le long du trait principal en forme le redoublement; les premiers exemples de ce trait double apparaissent dans les manuscrits du VIIIe siècle (v. Land, tabl. XII, sp. 59 et 62). C'est sans doute à cette

---

[1] Au lieu de ܚܢܐ que porte le texte il vaut mieux lire ܚܝܐ.

époque que le cursif jacobite parvint à son complet développement. Auparavant il n'avait dû guère être usité que pour les notes et clausules hors texte ou pour les contrats particuliers; son élévation au même rang que l'ancien caractère porta à celui-ci un coup sensible.

9. A la fin du VIIIe siècle en effet, remarque M. Land (o. l. p. 75), à Edesse même on avait perdu cette puissance d'écrire en beaux caractères majuscules. Cette décadence se prolongea pendant le IXe siècle; les lettres sont serrées les unes contre les autres et prennent une forme presque horizontale, comme si les copistes n'avaient visé qu'à l'économie du parchemin. L'éclipse du vieux caractère édessénien devient bientôt totale: à la fin du Xe siècle, Jean de Qartemin est obligé de le reconstituer dans le Ṭour ʿabdin, aux environs de la célèbre Mardin, par l'étude des anciens manuscrits[1]. Déjà en effet une renaissance des anciennes études a succédé à l'ère d'obscurantisme qui pendant deux cents ans de la conquête musulmane a pesé sur la Syrie; on revient aux sources primitives; on soumet à un nouveau travail la Bible et les œuvres des Pères de l'Église; l'écriture profite de ce mouvement et recouvre sa vieille noblesse avec ses traits d'autrefois. Cependant le cursif ne perd pas ses droits et continue d'être l'écriture courante; aussi est-ce vers cette époque qu'on doit faire remonter l'appellation d'Estrangélâ ܐܣܛܪܢܓܠܐ = سَطْر أَنْجِيلِيّ, *écriture de l'Evangile*[2], donnée à l'ancien caractère édessénien et celle de ܣܶܪܛܳܐ ܦܫܺܝܛܳܐ *trait simple*, que reçoit le cursif, nommé aussi quelquefois d'un seul de ces mots, ܣܶܪܛܳܐ *le trait*, ܦܫܺܝܛܳܐ *le simple*[3]. Le caractère majuscule des Evangéliaires de la basse époque se distingue effectivement par l'empâtement des traits de celui des siècles antérieurs; précédemment le cursif se confondait avec l'ancien édessénien dont il n'était qu'une modification et ne nécessitait pas une dénomination spéciale.

---

[1] Assemani, *Bibl. Orient.* II, p. 352; Land, o. l. t. I, p. 79; Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, I, p. 85 et 100.

[2] Cette étymologie due à J. D. Michaelis, *Gr. syr.*, p. 15, a fait oublier celle proposée par Assemani (*Bibl. Or.*, t. III, pars II, p. 378) de στρογγύλος *rond*.

[3] Assemani, t. III l. c. — Amira, *Gram. syr.*, p. 1. — Hoffmann, *Gr. syr.*, p. 69.

On considéra comme un embellissement de l'écriture de ne tracer que le contour des lettres, laissant l'intérieur en blanc; ce genre d'écriture fut appelé ܟܦܝܦܬܐ *double;* il est surtout usité pour distinguer du contexte les parties hors texte, comme titres et clausules, mais on le rencontre aussi en dehors de ces cas. Il n'était pas étranger au syro-palestinien, à en juger par un fragment de Londres (Land, tab. VI du tom. IV). Un certain mélange des deux écritures en usage, estrangélâ et cursif, devait finalement se produire, comme on le remarque dans les manuscrits postérieurs au XIe siècle, qui n'ont plus cette sûreté et cette précision des lignes qui distinguent ceux d'une époque antérieure.

10. L'écriture chez les Nestoriens n'a pas suivi les mêmes phases. Les manuscrits de cette secte nous sont parvenus en bien moins grand nombre que ceux des Jacobites; néanmoins les plus anciens n'accusent qu'un estrangélâ qui se transmet à travers les siècles et ne varie guère, car on le retrouve presque sans changement au IXe siècle, dans le manuscrit 12138 add. du British Museum de l'an 899 et dans le manuscrit 15 de la Bibliothèque Nationale du Xe ou XIe siècle [1]. Ce n'est qu'à partir du XIVe ou XVe siècle, que le cursif nestorien prend des formes bien arrêtées (Land, o. l. t. I, tab. 22 et Abbé Martin, o. l. pl. I et VI à VIII), telles qu'on les trouve encore usitées aujourd'hui chez les Néo-Syriens des environs de Mossoul, du lac Ormiah et même chez les chrétiens de St.-Thomas établis sur la côte du Malabar [2]. Ce caractère se signale surtout par la forme du dâlath et du riš qui se rapproche de celle du kaph et une forme toute particulière du taw (v. notre tabl. synopt.). Malgré ces anomalies et ses traits grêles, le cursif nestorien, pris dans son ensemble, décèle avec l'estrangélâ une parenté beaucoup plus proche que le cursif jacobite, fait qui s'explique par le peu de vicissitudes que l'ancien caractère édessénien subit dans la Syrie orientale et dans l'Adiabène.

11. Un caractère très voisin de l'estrangélâ est le syro-palestinien (v. tabl. synopt.). Il ne nous était d'abord connu

---

[1] Abbé Martin, *Syriens orient. et occid.*, planches II à V et p. 324 à 326 et 385.

[2] Land, o. l. t. I, p. 89. — Silvestre, *Paléogr. univ.* 1re partie, IIe pl. des caractères syriaques.

que par le manuscrit XIX de la Bibliothèque du Vatican du XIe siècle, dont Adler avait pris un bon spécimen mal reproduit dans la table VIII de son ouvrage cité ci-dessus : *Novi testamenti versiones syriacæ.* C'est ce qui a engagé M. Land à reproduire par la photographie la copie originale d'Adler qui se trouve à la Bibliothèque de Kiel et à la publier dans la table V du 4e volume de ses *Anecdota syriaca* (comp. ibid. p. 180). Ce savant nous a donné en outre des spécimens de divers fragments du Musée de Londres (tab. VI à VIII comp. p. 181) et de quelques autres rapportés d'Orient par M. Tischendorf et déposés à la Bibliothèque de St.-Pétersbourg. Le catalogue de M. Wright contient également plusieurs spécimens de cette écriture. La plupart de ces fragments sont écrits avec ces caractères raides mais symétriques qu'offre l'alphabet d'un lectionnaire de la Bibliothèque de St.-Pétersbourg publié par M. Land au bas de sa VIIIe table. Le manuscrit du Vatican ainsi que quelques fragments de Londres (tabl. VII et VIII de M. Land), d'une écriture moins bonne, se distinguent par une brisure du trait supérieur des trois lettres gâmal, ṭeth et lâmadh (v. notre tabl. synopt.); cette brisure propre à ces lettres ne se rencontre pas dans les autres fragments.

Au premier coup d'œil la parenté du syro-palestinien avec l'édessénien apparaît d'une manière indiscutable, mais aussitôt surgit la question de savoir si ce caractère n'est qu'un estrangélâ altéré ou s'il ne nous a pas conservé au contraire des formes archaïques de l'ancien édessénien antérieur au Ve siècle? M. Land (t. IV, p. 212 et 232) se déclare pour la première hypothèse. Il trouve à ce caractère une analogie frappante avec l'onciale grecque et suppose que les Melkites, par haine des Jacobites, modifièrent le caractère édessénien en imitant le grec que la domination des Séleucides avait fait prévaloir dans toute la région en deçà de l'Euphrate. Cette opinion que M. Nœldeke rejette [1], nous paraît combattue par l'examen de ces alphabets. Le ḥet syro-palestinien présente suivant les fragments quatre types différents que nous avons reproduits dans notre tableau, et que M. Land avait déjà remarqués mais mal classés à notre avis (v. p. 213). Ne semble-t-il pas évident que les deux types de gauche sont presque identiques aux deux formes les plus usitées du ḥeth palmyrénien, tandis que les deux types de droite qui rappellent le ḥet édessénien ne sont qu'une modification de ceux de gauche, nécessitée par l'habitude qu'on prit de relier les lettres entre elles par un trait continu? Le trait qui relie les lettres est resté grèle et se distingue parfaitement du corps de la lettre; en estrangélâ au contraire il en a la grosseur et se confond avec lui. La queue du gâmal très tenue et terminée par un point n'est qu'un simple appendice plus voisin du petit prolongement de cette lettre en palmyrénien et en hébreu carré que du jambage inférieur du gâmal estrangélâ qui est le principal membre de la lettre. Le pé et le šin appartiennent également à une époque reculée. Nous avons déjà noté que le riš seul avait un point diacritique, fait qui concorde avec les inscriptions palmyréniennes du IIe siècle. Enfin la brisure du gâmal, du ṭeth et du lâmadh dans quelques manuscrits ne doit-elle pas être considérée comme un vestige de la ligne torse qu'affectent ces lettres dans les alphabets palmyréniens et hébreu cassé? Ces considérations paléographiques sont confirmées par l'histoire. Si en effet le petit monde chrétien de la Palestine et de la Pérée reçut son écriture de l'Osrhoène avec la version des écritures qu'il appropria à sa langue, en la révisant sur le texte grec, ne dut-il pas faire cet emprunt dès les premiers temps de son établissement dans la Décapole, qui eut lieu au premier siècle comme le constate Eusèbe (*Hist. eccles.* III. 5, comp. Land, l. c., p. 229)? Ne dut-il pas le faire avant que l'Osrhoène, devenue le foyer du Jacobitisme, ne fût odieuse aux Melkites? Ne le dût-il pas surtout avant que le grec, dont l'usage s'était généralisé dans les contrées en deçà de l'Euphrate avant l'ère chrétienne, n'eût complètement évincé le dialecte national? Plus tard, même sous la domination musulmane, l'église palestinienne, à l'instar des autres églises de Syrie, conserva les anciens monuments de sa foi, qu'elle reproduisit et multiplia autant que les besoins du culte l'exigeaient, mais comme un texte stéréotypé qui n'est plus susceptible de perfectionnement. Ainsi s'explique comment l'ancien édessénien dans les petites confréries de la Palestine et de la Pérée conserva ses formes archaïques, à l'abri des modifications qu'éprouva l'estrangélâ pendant l'ère florissante de la culture mésopotamienne.

---

[1] *Zeitschr. der D. M. G.*, t. XVI, p. 446.

On remarquera que le pé affecte une double forme : celle de gauche dans notre tableau est le type primitif, celle de droite n'est qu'un pé renversé qui rend le π grec. Nous verrons plus loin § 25 *b* que lorsque l'influence du grec prévalut à Edesse, Jacques, évêque de cette ville, inventa également un signe distinctif du pi grec ; il n'est pas étonnant que les Syro-Palestiniens qui subirent plus tôt l'influence du grec, l'aient devancé dans cette invention.

En syro-palestinien le principe de la liaison des lettres est étendu à des lettres qui restent isolées en estrangélâ ; le dâlath, le riš et le zaïn sont les seuls qui ne sont pas joints à la lettre suivante. Nous avons vu plus haut que le cursif jacobite avait fait une tentative en ce sens.

12. Les peuples orientaux attachent un caractère sacré à l'écriture qu'ils considèrent comme révélation divine. Aussi ont-ils toujours reçu plus volontiers les mœurs et la langue des conquérants que leur écriture, fut-elle mieux appropriée que la leur à exprimer les sons de la langue importée. Les Syriens, à l'exemple de plusieurs autres peuples, conservèrent leur alphabet et s'en servirent souvent pour écrire l'arabe, lorsqu'ils eurent adopté cette langue ; mais comme l'arabe a porté à vingt-huit lettres l'ancien alphabet sémitique qui n'en compte que vingt-deux, une même lettre syriaque dut représenter plusieurs lettres arabes, ainsi : ܬ = ت ou ث, ܓ = ج ou غ, ܟ = خ ou ك, ܕ = د ou ذ et ܛ = ط ou ظ ou ض. Cette valeur multiple d'une même lettre était tout indiquée, car nous verrons sous le chapitre IV, que ces lettres étaient également susceptibles de plusieurs articulations en syriaque, mais un tel procédé faisait une véritable énigme d'une écriture peu claire qui n'exprimait pas les voyelles. On remédia à cet inconvénient au moyen du point diacritique, dont furent affectés le gâmal, le ṭeth et le kaph, quand ils avaient la valeur du ghaïn, du ṭha et du ḍhad arabes ; quelquefois cependant ce point est omis.

Ce genre d'écriture est appelé *karšounique* سَطْر كارشونى, nom encore inexpliqué [1].

---

[1] L'explication de ce nom par celui d'un soi-disant *Karšoun* qui en serait l'inventeur n'est qu'une hypothèse ; il en est de même de celui de *gerisoni* que porte cette écriture au Malabar. V. Land, *Anecd. syr.*, t. I, p. 11. Il y a tout lieu de croire qu'elle se forma d'elle-même, sans avoir

Les Chrétiens de la Palestine écrivirent également l'arabe avec leurs propres caractères à en juger par une clausule reproduite par M. Land (o. l. t. I, tabl. XVIII, spéc. 88 et p. 90). Cet usage est également très répandu chez les Chrétiens de la côte du Malabar. Ils écrivent avec les caractères syriaques la langue de ce pays, le malayalam, et comme celle-ci comprend beaucoup plus d'articulations que le syriaque, ils ont dû inventer un certain nombre de lettres additionnelles, dont on peut voir un facsimile publié par M. Land dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. 22, p. 55 (comp. *Anecd. syr.*, t. 1, p. 11 et 91).

13. Un alphabet cursif admet facilement des enchevêtrements ou ligatures de lettres; le syriaque cependant s'en est généralement abstenu. L'aleph et le lâmadh en présentent quelques exemples, ainsi : ܟܠܢܫ *tout homme;* la symétrie fait que dans un même mot ces deux lettres prennent la même position oblique ou droite, comme ܐܠܐ ܠܐ ܐܠܦ suivant que le lâmadh suit ou précède. Les queues du ṣadé et du noun se croisent dans les quelques mots où elles se rencontrent ܠܘܨܢ ܕܝܨܢ.

14. Il n'est pas rare de rencontrer dans les notes finales qui scellent un manuscrit, un nom ou même une formule entière [1] écrite en chiffres syriaques dont nous avons donné les signes dans notre table III. Mais un autre jeu de l'esprit auquel les Syriens ne demeurèrent pas étrangers consiste à écrire une lettre pour une autre à laquelle elle correspond dans un alphabet artificiel. Ceux-ci furent cependant bien plus sobres à cet égard que les cabalistes juifs; ils se contentèrent d'une seule espèce d'alphabet fictif, répondant à l'*aṭbaḥ* de la cabale [2], et qui chez eux porte le nom d'alphabet de Bardesanes ܐܦܘܟܐ ܕܒܪܕܝܨܢ, ou ܐܠܦ ܕܒܪܕܝܨܢ ܐܦܘܟܐ. Non pas que celui-ci en fut l'inventeur, car les Syriens le reçurent vraisemblablement des Juifs, que

---

besoin d'un inventeur spécial; son nom est peut-être né d'une légende qui voulait en attribuer la paternité au fils aîné de Moïse, Gerson, comme on croyait Moïse l'inventeur de l'écriture.

[1] V. notamment Wright, *Catalog. of syriac manusc.*, p. 587*a*.

[2] Outre l'*aṭbaḥ* את״בח, la cabale a l'*athbaš* את״בש qui était l'inversion complète de l'alphabet, le ת valant le א etc., et l'*albam* אל״בם, suivant lequel l'alphabet était coupé en deux au ל et les lettres d'une moitié étaient prises comme l'équivalent de celles correspondantes de l'autre moitié, v. Buxtorf, *Lexicon talmudicum* à ces mots et les *abbreviaturæ* de la lettre א dans la nouvelle édition du Dr. Fisher.

les subtilités des discussions talmudiques poussaient dans cette voie, mais parce que Bardesanes est le premier et le plus célèbre des gnostiques de la Syrie et devait naturellement endosser la paternité de tout ce qui touchait aux sciences occultes. Son introduction dans la littérature syriaque est due sans doute à la secte des gnostiques; elle remonte du reste haut, car on en rencontre déjà des traces dans les manuscrits du VIe siècle[1]. Voici, d'après les manuscrits[2] l'ordre que présentait cet alphabet comparé avec l'alphabet ordinaire :

Bardesanes: ܛܚܙܘ ܗܕܓ ܒܐܨ ܦܥܣܗ ܡܠܟܝ ܩܪܫܬ
Ordinaire: ܐܒܓܕ ܗܘܙ ܚܛܝ ܟܠܡܢ ܣܥܦܨ ܩܪܫܬ

Dans cet alphabet la permutation des lettres n'était pas obtenue par un renversement des pieds à la tête, comme dans l'*athbaš* ou par une coupe en deux moitiés égales, comme dans l'*albam* de la cabale juive, mais par une combinaison de la valeur numérique des lettres. Deux lettres permutaient en effet, lorsque l'addition des nombres qu'elles représentaient, donnaient au total 10,100 ou 1000; à cet effet une unité prenait la valeur d'une dizaine pour s'additionner avec une dizaine, une dizaine valait une centaine, quand elle entrait en calcul avec une centaine, ce qui n'a rien que de très normal, comp. § 17 ci-après[3]. De cette manière ܛ représente ܐ, ܚ représente ܒ etc., parce que leur total est dix, ܢ qui vaut 50 forme un total de 100 avec ܗ qui a la même valeur, élevé au rang des dizaines. Mais pour les quatre dernières lettres ܩܪܫܬ, l'alphabet syriaque s'écarte de la règle, à laquelle l'aṭbaḥ juif était resté fidèle.

15. Les noms des lettres dont quelques-uns seulement donnent un sens incontestable paraissent être réellement d'origine phénicienne[4] et non pas araméenne comme on l'a pensé. Ils remontent à une époque lointaine et sont le bien commun de

---

[1] *Catalog.* Wright, p. 14*b*.

[2] Id. p. 349*a* et 1182*b*, comp. p. 467*a*, 744*b*, 1001*b*, 1073*a*, 1182*a* et 1207*b*.

[3] M. Merx est le premier, croyons nous, qui ait étudié cet alphabet dans son livre sur *Bardesanes* (Halle 1863), p. 61, note 1, d'après le catalogue d'Assemani qui l'avait trouvé dans le manuscrit 96 de la Bibliothèque Vaticane. Il s'est livré à cet égard à des calculs que ne comporte pas le sujet; il est évident que ce n'est rien autre que l'aṭbaḥ des juifs qui a dû suivre la valeur numérique des lettres.

[4] V. M. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. XXXII, p. 592.

toutes les langues sémitiques; ils restent donc en dehors du cadre d'une grammaire syriaque. Nous en dirons autant de la question d'origine de l'ancien alphabet sémitique que certains auteurs font descendre des hiéroglyphes égyptiens, tandis que d'autres le rapportent aux cunéiformes de l'Assyrie [1]. Nous avons donc cru devoir exclure de notre tableau synoptique des alphabets syriaques ceux qui n'ont pas un rapport immédiat avec eux, tels que le phénicien, l'ancien hébreu, le sinaïtique, le coufique etc., que l'on trouve facilement dans les ouvrages spéciaux [2].

CHAPITRE III.

Des signes de numération.

16. Les signes de numération syriaques tels qu'on les trouve usités dans quelques manuscrits (Land, o. l. I, p. 94, comp. notre pl. 3) descendent au premier degré de ceux des inscriptions palmyréniennes, recueillies par M. de Vogué (Syrie cent.) et à un degré plus éloigné du système de numération phénicien. De plus que le palmyrénien le syriaque possède un signe pour le nombre 500; ce nombre était exprimé en palmyrénien par le signe de 5 placé devant le signe de 10, tandis que le nombre 50 était indiqué par deux signes de 20 suivis du signe de 10. Dans les inscriptions palmyréniennes du VIe siècle de l'ère macédonienne, le signe du nombre 500 est souvent sous-entendu, comme allant de soi, et on n'exprime que les dizaines et les unités; le même fait se reproduit aussi dans les nombres syriaques où souvent l'antécédent ÷ est omis. Comme en palmyrénien le nombre 100 est noté par le signe de *un* suivi du signe 10, mais ce dernier un peu modifié; le nombre 300 est donc formé de trois signes de 10, tandis que 30 se compose du signe de 20 et de celui de 10. Le signe de 2 n'existe pas non plus en palmyrénien; en syriaque il affecte la même forme que celui arabe, ce qui portait M. Land (l. c. p. 96) à croire que ce signe aurait été importé de l'Inde; M. Rœdiger [3] au

---

[1] V. M. Deecke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. XXXI, p. 102 et suiv.

[2] V. notamment la *Semitische Schrifttafel*, entworfen von J. Euting, Strasbourg, 1877.

[3] V. *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. XVI, p. 578.

contraire, avec peut-être plus de raison, n'y voit qu'une fusion de deux signes de 1 ; on le retrouve aussi dans une inscription cypriote du musée du Capitole.

Un léger examen de notre troisième planche rendra compte des diverses associations des signes de numération que nous empruntons à la table XXV du premier tome des *Anecdota syriaca* de M. Land.

Il est difficile de préciser jusqu'à quelle époque ce système de numération fut en vigueur. Dans les manuscrits les nombres sont généralement écrits par des lettres, rarement figurés par des signes. M. Wright[1] a trouvé ces derniers dans des manuscrits du VIe et du VIIe siècles et pense qu'ils sont rares après cette époque. En effet, dans un manuscrit du VIIIe siècle on voit des nombres exprimés en partie par des signes et en partie par des lettres (voyez notre planche et table XXV de M. Land). On serait donc autorisé à croire que vers cette époque l'usage des lettres pour les nombres commença à supplanter le vieux système de signes.

17. La valeur numérique des lettres de l'alphabet est indiquée dans la dernière colonne de notre première planche ; elle est la même chez les Juifs et les Arabes. Les lettres suffisent par elles-mêmes pour les nombres qui ne dépassent pas 499 ; pour éviter toute confusion, elles sont généralement marquées d'un trait supérieur, ainsi ܬܥܙ = 477. Au-dessus de 499, le nombre peut être exprimé par un groupe de lettres, ainsi ܬܪ = 600 ou par un point au-dessus de la lettre qui vaut la dizaine correspondante : ܣ̇ = 600. Par analogie les premières centaines peuvent être indiquées de même : ܝ̇ 100, ܟ̇ 200, ܠ̇ 300, ܡ̇ 400.

Les neuf premières lettres désignent les mille quand elles ont une virgule au-dessous d'elles : ܐ̗ 1000, ܒ̗ 2000, ܛ̗ 9000 ; un trait horizontal inférieur leur donne la valeur de dizaines de mille : ܐ̱ 10,000, ܒ̱ 20,000, ܛ̱ 90,000 ; et en suivant on a les nombres plus forts : ܝ̱ 100,000, ܟ̱ 200,000, ܨ̱ 900,000, ܩ̱ 1,000,000, ܬ̱ 4,000,000.

Pour exprimer les dizaines de millions et les milliards, on se sert d'une double virgule : ܐ̗̖ 10,000,000, ܒ̗̖ 20,000,000,

---

[1] V. *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. XVI, p. 579.

ܩ 1,000,000,000, ܪ 2,000.000.000. Enfin une virgule supérieure et une inférieure notent les dizaines de milliards : ܐ 10,000,000,000, ܒ 20,000,000,000. Cependant les grammairiens maronites qui ont traité de cette numération ne sont pas tous d'accord sur la valeur de ces différents traits diacritiques. On ne voit pas du reste comment on exprimerait les nombres 5,000,000 à 9,000,000 et 5,000,000,000 à 9,000,000,000.

Ces grammairiens notent les fractions au moyen des lettres et d'une virgule oblique au-dessus de la lettre ܒ = $^1/_2$, ܓ = $^1/_3$, ܩ = $^1/_{100}$, ܬ = $^1/_{400}$; mais ils n'indiquent aucun signe pour les fractions supérieures.

CHAPITRE IV.

Des consonnes.

18. L'ordre des consonnes dans l'alphabet (pl. I) est ancien, car on le retrouve le même dans l'alphabet grec emprunté des Phéniciens et dans les poésies alphabétiques de l'ancien testament. Il n'est pas fixé suivant les organes qui servent à l'articulation des lettres, mais selon la qualité de celles-ci. Les grammairiens distinguaient trois espèces de sons : les tenus ou grèles, ܕܩܝ̈ܩܐ ou ܡܚܝ̈ܠܬܐ, les épais ou larges ܥܒܝ̈ܬܐ ou ܦܬܝ̈ܬܐ et les moyens ܡܨܥܝ̈ܬܐ qui tenaient le milieu entre les deux [1]. A la première espèce appartiendraient les neuf premières lettres, les sons épais comprendraient les dix suivantes et les moyens, les trois dernières. Chaque catégorie se subdiviserait en dures ܩܫܝ̈ܬܐ, molles ܪܟܝ̈ܟܬܐ et fortes ܥܫܝ̈ܢܬܐ[2], de la manière suivante [3] :

	dures	molles	fortes
tenues.	ܐ ܒ ܓ ܕ	ܗ ܘ ܙ	ܚ ܛ
épaisses	ܝ ܟ	ܠ ܡ ܢ ܣ	ܥ ܦ ܨ ܩ
moyennes . . .	—	ܪ ܫ	ܬ

---

1. V. *Fragments of the syriac grammar of Jacob of Edessa by Wright for priv. circ. p.* ܓ *col. a*, réédités dans le *Catalog. of the syriac manusc. part. III, p. 1169, col. a.* La même division s'appliquait aussi aux voyelles v. *Jacobi Edesseni epistola de syr. orthogr.* par M. l'Abbé Martin, Paris 1869, p. ܘ avant-dernière ligne.

2. Comp. Barhébræus, *Œuv. gram.* I, p. 197, l. 4 et suiv.

3. Cette division a été proposée pour l'hébreu avec quelques modifications par M. Ed. Böhmer dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. XVI, p. 579.

Ce classement prête assurément le flanc à la critique, mais il est assez spécieux pour être venu à l'esprit des auteurs de l'alphabet[1]. Suivant Barhébræus (*Œuv. gram.* I, p. 195, dern. lig.), les lettres n'auraient pas été classées suivant leurs organes, à cause de la difficulté qu'on aurait eue à les articuler l'une après l'autre, tandis que dans leur groupement actuel, elles se laissent diviser en vocables faciles à retenir. Cette raison d'ordre pédagogique a quelque poids, si l'on admet que les maîtres d'école ont dû s'occuper de ces questions avant les philosophes.

19. Le tableau suivant donne la division des consonnes suivant leur qualité et suivant leurs organes.

Tableau des consonnes.

		suivant leur qualité					
		explosives			continues		
		sonores	sourdes	emphat.	sonores	sourdes	emphat.
suivant leurs organes	gutturales	ܐ	—	ܥ	—	ܗ	ܚ
	palatales linguales	ܓ	ܟ	ܩ	ܠ	ܝ ܢ	ܪ
	dentales	ܕ	ܬ	ܛ	ܙ	ܣ ܫ	ܨ
	labiales	ܒ	ܦ	—	ܡ	ܘ	—

---

[1] Les raisons qui militent en faveur d'une coupe en deux moitiés égales de l'alphabet, ne prévalent en rien contre l'hypothèse de ce classement qui est antérieur. Cette coupe s'explique par le genre d'écriture appelé boustrophédon, d'après lequel l'alphabet présentait la forme suivante:

ܐ ܒ ܓ ܕ ܗ ܘ ܙ ܚ ܛ ܝ ܟ
ܬ ܫ ܪ ܩ ܨ ܦ ܥ ܣ ܢ ܡ ܠ

On prit ensuite chaque moitié à part et on la considéra comme l'égale de l'autre avec laquelle elle pouvait permuter; ainsi se forma l'alphabet cabalistique appelé atbaš; on put aussi, en lisant de gauche à droite commencer l'alphabet par les lettres *l, m, n,* comme le montrent l'alphabet éthiopien et peut-être aussi l'étymologie du mot *elementum.* V. Dillmann

Cette classification a une grande importance au point de vue des modifications ou des permutations dont les consonnes sont susceptibles [1]. Elle ne saurait être cependant plus parfaite que l'alphabet lui-même qui, en donnant les grands traits de la prononciation, en a négligé les nuances. Ces nuances, on ne saurait les omettre, car elles donnent la clef de phénomènes linguistiques qui sans elles resteraient inexplicables; elles naissent de la tendance qu'ont les muettes ou explosives à s'aspirer et à devenir fricatives ou chuintantes, comme nous le verrons sous les paragraphes suivants.

20. *Des gutturales.*

a) Aleph n'est qu'un léger éclat de voix ou spiritus lenis, il représente l'articulation la plus faible. En dehors des racines où il est radical, il sert à émettre une voyelle et à maintenir l'hiatus entre deux voyelles qui se rencontrent. Mais son rôle est bien plus amoindri en araméen qu'en hébreu et surtout en arabe; il ne se maintient guère que comme première radicale, si on excepte quelques racines très faibles où il demeure comme deuxième ou troisième radicale. Il disparaît comme hiatus, dans la prononciation qui nous est indiquée par la tradition, quoique l'écriture témoigne d'un état plus ancien, § 56. Du rôle actif de porte-voix qu'il remplissait primitivement, il passe au rôle passif de signe voyelle; il désigne notamment à la fin du mot les voyelles *å é* que l'hébreu et l'arabe qui lui conservent sa force de gutturale, notent par un hé [2].

b) Le *'é* est la gutturale forte ou emphatique du même ordre,

---

Gramm. der ethiop. Spr., Leipzig 1857, p. 17. En tous cas, la classification proposée par Ewald (*Lehrbuch der hebr. Spr.*, 7e édition, § 12) ne saurait être admise, quelqu'ingénieuse qu'elle soit, car elle suppose des transpositions de lettres que tous les documents s'accordent à démentir.

[1] Les Syriens désignent les consonnes plus volontiers d'après leur qualité que suivant leurs organes. Barhébræus dans son chap. 3 de la quatrième partie, t. I, p. 194, traite, il est vrai, des différentes places où les consonnes ont leur siége dans le gosier ou dans la bouche, mais sans donner, comme nous faisons, une appellation spéciale à celles qui appartiennent à un même organe.

[2] L'écriture mixte que l'on trouve dans l'araméen biblique, se rencontre aussi dans les inscriptions palmyréniennes et nabatéennes et aussi dans celle de Carpentras, v. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. XXIV, p. 87. On sent là une époque indécise, où l'on hésitait entre les deux gutturales les plus faibles.

aussi apparaît-il dans les permutations de consonnes comme renforcement d'aleph § 33 *b*. Son articulation diffère de celle-ci, en ce que le larynx se soulève en se contractant et exige un effort plus grand que pour celle d'aleph.

En dehors de son articulation naturelle, le *'é* syriaque (ou l''aïn hébreu) était-il susceptible d'une seconde prononciation dans laquelle, perdant sa force explosive, il devient fricatif, comme le gaïn arabe qui contracte le larynx sans le fermer hermétiquement et fait entendre un son rauque, au passage de l'air sur les parois de celui-ci ? Cette question surgit à la pensée que les Arabes distinguent par cette double prononciation deux racines différentes que l'écriture confond, comme ܥܢܐ ענה *être soucieux* et *chanter* = عنى et غنى, en outre les racines arabes ont tantôt un 'aïn tantôt un gaïn, quoiqu'elles ne diffèrent pas pour le sens de celles syriaques et hébraïques, comme : عجل سبع بعد à côté de صبغ صغر غلم = ܨܒܥ ܙܥܪ ܥܠܡ ܣܒܥ ܒܥܕ ܥܓܠ, צבע זער עלם שׂבע בעד עגל etc. A considérer avec quelle souplesse l'arabe se prête aux diverses nuances des sons et des formes, combien aussi il offre d'acceptions pour une même racine, ne serait-on pas tenté de croire que la distinction de gaïn du 'aïn fut une conséquence de cette grande variété qui naît de la fusion des dialectes, mais n'a rien de primitif? Ne pourrait-on pas admettre que le gaïn était une prononciation propre à quelque dialecte et qu'elle aura reçu droit de cité dans l'arabe à côté de l'ancien 'aïn ? On comprendrait dans cette hypothèse que le gaïn exprimât les acceptions secondaires ou figurées d'une racine, mais on s'expliquerait difficilement pourquoi des racines qui se retrouvent dans toutes les langues sémitiques avec le même sens, comme celles que nous venons de citer, fussent tantôt prononcées avec un 'aïn tantôt avec un gaïn, si cette double prononciation n'avait pas existé à l'origine des langues [1]. Les articulations avec le temps s'usent, se rapprochent et se confondent, plutôt qu'elles ne se développent, se diversifient et se multiplient. En araméen, ce principe trouve une large application; nous aurons occasion de le constater souvent en traitant des autres consonnes. Au reste les Septante connaissaient cette double prononciation, à en juger par leurs transcriptions des noms bibliques, où ʿaïn muet est rendu par un spiritus lenis et ʿaïn fricatif par un gamma, comme Ἔσαϋ עֵשָׂו, Ἀβδίας עֹבַדְיָה, mais Γομμόῤῥα עֲמֹרָה (غمر), Γάζα עַזָּה غَزَّة etc. Nous pensons que la prononciation fricative est secondaire et qu'elle exprimait surtout des sens figurés; mais elle a dû exister déjà pendant la vie commune des langues sémitiques. Son effacement ultérieur dans le rameau du nord a pu contribuer à l'appauvrissement de ces langues. Avant l'ère chrétienne, elle existait encore, puisque les Septante en portent trace, mais elle avait déjà perdu la valeur étymologique que les Arabes lui ont conservée. Nous verrons en effet sous le chapitre suivant, que les modifications que les consonnes subissent, donnent en principe les divers sens que l'on peut dériver d'une idée; mais en araméen, comme en hébreu, elles deviennent ensuite purement euphoniques. On peut admettre que dès les premiers siècles de l'ère chrétienne toute distinction avait disparu entre les deux prononciations dans le nord, car la *Massore* qui au VIIe siècle s'occupe de ces questions paraît l'avoir complètement ignorée. Cette disparition explique pourquoi le karšounique exprime le gaïn arabe non pas par un ʿ*é* mais par un gâmal, voyez § 12. Elle est due sans doute à l'affaiblissement de cette gutturale qui, comme on sait, perd toute valeur dans certains dialectes, tels que le galiléen, le mandéen et le néo-syriaque.

---

[1] L'éthiopien qui pour les sons se rapproche de l'arabe n'a pas, il est vrai, de gaïn, ce qui n'a rien d'étonnant vu l'état de confusion et d'altération des gutturales dans cette langue, mais il exprime souvent cette prononciation fricative au moyen du ḥarm. V. Dillmann, *Gramm. der ethiop. Spr.*, p. 37.

c) Le hé est la gutturale continue faible; elle se prononce par une légère contraction du larynx qui laisse libre le passage de l'air. Par la tendance qu'éprouve une explosive à s'aspirer et à devenir continue, s'explique la permutation des deux gutturales hé et aleph, qui cependant n'a guère lieu que d'une langue à une autre, voyez § 33 *b*. En syriaque, le hé ne fait fonction d'aleph que dans quelques pluriels où il maintient l'hiatus entre deux voyelles, comme ܫܡܗ̈ܬܐ ܐܡܗ̈ܬܐ.

d) Le ḥeth se prononce par la même position du larynx que pour le hé, mais en chassant l'air des poumons avec un grand effort. De toutes les gutturales, c'est celle qui possède le plus de fermeté.

Les mêmes raisons qui militent en faveur de l'admission d'une double prononciation primitive du *'é* font supposer également une prononciatien fricative du ḥeth à côté de sa prononciation aspirée, comme en arabe. Aux racines ܦܬܚ ܠܚܡ ܚܠܒ פתח לחם חלב correspondent celles arabes فتح لحم حلب, mais d'autres telles que ܛܒܚ ܐܚܪ ܚܛܦ טבח אחר חטף rappellent le hâ fricatif des racines طبخ اخر خطف. Une même racine renferme également ici deux sens différents distingués en arabe par le hâ aspiré et le hâ fricatif : ܚܦܪ חפר = حفر *creuser* et خفر *être honteux*, ܚܒܠ חבל = حبل *être enceinte* et خبل *corrompre*, ܚܘܛ = حوط *entourer* et خيط *coudre*. Les Septante traduisirent cette double prononciation dans les noms propres : le ḥeth aspiré est exprimé par un spiritus lenis, ainsi : חַוָּה Εὔα (حى), יִצְחָק Ἰσαάκ (ضحك), mais le ḥeth fricatif, par un chi, comme : רָחֵל Ῥαχήλ (رخل), חֹרֵב Χωρήβ (خرب)[1]. Cette double prononciation du ḥeth se retrouve encore en néo-syriaque, quoique la prononciation fricative tende à se généraliser (Nœldeke, *Neu-syr. gramm.* § 26). En syriaque elle a dû disparaître en même temps que celle du *'é*, car en karšounique, le ḥa fricatif est rendu par le kaph syriaque.

21. *Des palatales.*

a) Les trois muettes palatales ܩ ܓ ܟ ont leur siége à la partie postérieure de la voûte palatine; ܩ s'articule à la racine de la langue appuyée au fond du palais, ܓ et ܟ un peu plus en avant[2].

Ces deux dernières, ainsi que les dentales ܕ ܬ et les labiales ܦ ܒ, réunies dans le mot mnémotechnique ܒܓܕܟܦܬ s'aspirent en syriaque comme en hébreu, sous l'influence d'une voyelle qui précède, voyez chap. 22. Cette aspiration est tout euphonique et nullement distinctive du sens des racines. Au contraire on peut à bon droit envisager la prononciation aspirée du *gâmal* et du *kaph* comme une cause de la disparition fricative du *'é* et du

---

[1] Une certaine confusion entre ces deux prononciations n'aurait rien d'étrange, puisque le sentiment de l'étymologie s'était effacé de bonne heure, ainsi le nom Χάμ חָם paraît se rapporter à la racine حمّ *être noir;* cependant cette prononciation peut faire allusion à خام *grossier brut.*

[2] Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 195, l. 11 à 13, où on doit lire ligne 11 d'après la ligne 13 ܡܢ ܥܩܪܐ ܕܠܫܢܐ ܘܡܢܬܐ ܫܡܝܐ ܕܚܟܐ ܡܩܒܠܬܗ *à la racine de langue et à la partie de la voûte du palais, qui lui correspond.*

ḥeth, qu'elle confinait de très près, de sorte qu'elle serait un exemple de l'euphonie prévalant sur l'étymologie. En effet, dans les transcriptions des Septante, le *gamma grec* représente aussi bien le *gâmal aspiré* que le *'aïn fricatif,* comme en karšounique le *gâmal* rend le *gim* et le *gaïn arabes;* de même, le *chi* des Septante exprime et le *kaph aspiré* et le *ḥeth fricatif,* comme le *kaph* en karšounique répond aux deux lettres arabes ک et خ.

b) Bien que les Syriens distinguassent les muettes dures des aspirées, les premières avaient cependant perdu de la force explosive qu'elles avaient conservée en grec. Barhébræus remarque que dans les transcriptions du grec en syriaque, les muettes de ces langues ne se correspondaient plus exactement. Le gamma grec n'était pas l'équivalent du gâmal syriaque, mais était beaucoup plus fort; il affectait dans la bouche d'un Syrien un son chuintant qui le rapprochait du gim arabe, comme dans les mots ܐܘܢܓܠܝܘܢ *évangile,* ܓܐܘܡܛܪܝܐ *géométrie,* ܓܐܘܓܪܦܝܐ *géographie*[1]. Ce gâmal chuintant était distingué chez les Syriens occidentaux par un point intérieur, du gâmal dur qui avait un point supérieur et du gâmal aspiré qui avait un point inférieur[2].

c) Le kaph n'avait pas non plus la valeur du kappa grec; il n'en avait plus le son détonant comme le montre en hébreu la transcription des Septante qui le rend par un *chi.* En syriaque également, le *chi grec* est exprimé par un *kaph,* comme dans ܐܘܟܠܘܣ = ὄχλος *foule,* ܐܣܟܡܐ σχῆμα *forme.* Rarement le kappa rendait le kaph, comme dans Κηφᾶς = ܟܐܦܐ *pierre;* mais ce nom n'en était pas moins entaché d'une aspiration qui trahissait son origine araméenne, comme l'indique son passage en syriaque sous la forme ܓܐܦܐܣ Jean 1—43[3]. Nous verrons plus loin, en parlant du taw qu'un effet semblable s'est produit pour le nom Θωμᾶς = ܬܐܘܡܐ. D'une manière générale le kappa était représenté par un qoph syriaque, comme ܩܘܪܝܠܠܘܣ = κυριλλος.

---

[1] Barhébræus, *Œuv. gr.*, II, p. 37, l. 15 et suiv. Dans d'autres noms cependant, le gamma était assimilé à un gâmal aspiré, v. § 133.

[2] V. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 417 et *La Massore chez les Syriens*, 2e partie, p. 202, 203; et Wright, *Catalogue of syriac manusc.*, p. 111*d*.

[3] Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 207, l. 22, comp. ibid. p. 212, l. 6 et II, p. 37, l. 15 et suiv. Voir aussi G. Hoffmann dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 746. Barhébræus dit I, p. 206, l. 19 que ܓܒܝܒܬܐ = γαββαθᾶ (Jean, 19—13) est pour ܟܒܝܒܬܐ.

d) Le qoph est la palatale forte et emphatique. Il était aussi sans doute susceptible d'une prononciation plus faible qui le rapprochait de celle du kaph, suivant la distinction établie par quelques grammairiens et mentionnée par Sa'adia[1], car ces deux consonnes permutent quelquefois suivant les dialectes, § 34. Cependant cette prononciation affaiblie était bien plus restreinte qu'en arabe où le groupe قت n'est pas rare, tandis qu'en syriaque, suivant la loi d'affinité dont nous parlerons plus loin § 39, l'emphatique qoph attire toujours l'emphatique ṭeth; en voici quelques exemples : ܩܛܠ et قتل *tuer*, ܡܩܛܝܬܐ et مَقْثَاة *champ du concombres*, ܩܛܢ et قتن *être chétif*, tandis que la racine arabe قطن avec qoph emphatique a le sens d'*habiter*. De la même manière s'explique ܩܛܡܐ, à côté de l'hébreu et du syro-palestinien קֶסֶם.

22. Les palatales-linguales continues ont leur siége à la partie antérieure de la voûte palatine : youdh et riš se prononcent au milieu de la langue et du palais, lâmadh avec le bout de la langue appuyée à la naissance du palais et noun à la même place avec le côté de la langue.

Ces palatales sont séparées des muettes du même organe par une ligne de démarcation bien tranchée qui peut être difficilement franchie.

a) Youdh est moins dur que notre *j* et à plus forte raison que le *j* guttural des Espagnols; il répond plutôt à l'*y*; il passe facilement en la voyelle *i* et rentre dans la classe des semi-voyelles, § 106. La prononciation dure et chuintante de youdh redoublé qui, dans certains dialectes arabes, confondait cette lettre avec le gim[2] ne paraît pas avoir pénétré en syriaque ou y avoir laissé de traces[3].

---

[1] V. J. Derenbourg, *Manuel du lecteur*, p. 209.

[2] V. J. Derenbourg, *Manuel du lecteur*, p. 209, et les citations note 2, ajout. Freytag, *Einleitung in das Studium der arabischen Sprache*, Bonn 1861, p. 67 et 81. M. Derenbourg pense avec raison que le nom arabe si répandu de Dja'far peut être une prononciation de ce genre pour يَعْفَر. Ne pourrait-on pas aussi considérer que le mot araméen דיוקן *image* qui paraît avoir été aussi usité en syriaque, répond de la même manière au grec εἰκών, syr. ܝܘܩܢܐ ?

[3] Le rapprochement que fait Ewald, *Lehrb. d. hebr. Spr.*, p. 135, entre

b) Le riš se distingue du youdh par le roulement que fait entendre l'air, lors de l'articulation de cette consonne. Si ce roulement, au lieu d'être effectué au bout de la langue, est produit par le refoulement de l'air au fond du gosier, comme dans les prononciations grasseyantes, cette consonne confine les gutturales, des propriétés desquelles elle participe dans le groupe sémitique du nord, v. § 88. C'est pourquoi Barhébræus (*Œuv. gr.*, I, p. 196, l. 13) l'appelle une gutturale bâtarde ܚܘܣܝܬܐ ܓܣܘܪܬܐ. Mais cette aspiration était une cause d'affaiblissement qui le faisait rentrer dans la classe des liquides; il permute en effet facilement avec une autre liquide, § 34*a*, ou est évincé, § 110*c*. En syriaque, il apparaît dans des compositions syllabiques, où on est habitué à rencontrer la nasale noun, dans d'autres dialectes [1]. On doit donc admettre une double espèce de riš : un riš dur et un riš aspiré [2]. Le riš aspiré était devenu de règle, le riš dur susceptible de redoublement ne se rencontrait que dans quelques mots, § 115.

c) Le lâmadh prenait quelquefois dans la bouche des Syriens occidentaux une prononciation emphatique ܠܡܕ ܡܥܒܝܬܐ. Cette prononciation dans le mot alâhâ *Dieu*, était empruntée de l'arabe *allah;* mais dans les mots syriaques, elle avait lieu lorsque deux lâmadh se suivaient sans être séparés par une voyelle pleine, comme ܡܠܠܝܢ *mallin;* c'est un tort, dit Barhébræus, car, suivant la grammaire on devait faire entendre deux articulations distinctes, *mal'lin;* les Orientaux qui avaient conservé le redoublement n'étaient pas entraînés à faire cette contraction, et ils prononçaient *mallᵉlin* [3].

Dans d'autres cas, au contraire, il était très faible et faisait entendre un son mouillé, comme chez nous le double *l* dans

---

כשר et ישר être *droit, juste* n'est pas immédiat. On doit supposer les intermédiaires עשר et אשר, v. plus loin § 31. Que la racine אשר avait autrefois le même sens, c'est ce qui résulte notamment de Isaïe 1, 17; 3, 12; 9, 15; de même ܩܫܝܫ *vieux* comparé avec יָשִׁישׁ suppose un intermédiaire, comme عسا.

[1] V. plus loin § 117 et 172, 7°.

[2] Sur le riš aspiré en hébreu v. *Manuel du lecteur*, p. 151 et 187 et *Die dikduke Ha-te amin des Ahron ben Ascher* par MM. J. Baer et H. L. Strack. Leipzig 1879, p. 7, § 7.

[3] Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 194, l. 13; Abbé Martin, *Syriens orient. et occident*, p. 375; J. Derenbourg, *Manuel du lecteur*, p. 208.

certains mots; il devient alors quiescent ou tombe, v. les verbes ܐܙܠ et ܣܠܩ, § 217[1].

d) Noun se signale en syriaque par sa faiblesse, il se maintient difficilement à la fin de la syllabe, § 110*a*, tandis que d'autres dialectes tels que le mandéen et l'araméen biblique se servent volontiers de cette nasale pour décomposer une lettre redoublée, § 117.

Comme nasale, il permute suivant les dialectes avec l'autre nasale mim, notamment dans les terminaisons du pluriel (comp. Esra לְהוֹם *à eux*, Daniel לְהוֹן); comme palatale, il permute avec lâmadh et quelquefois avec youdh, voyez § 35*b*. Que l'articulation nasale *gn* n'était pas absolument inconnue aux Syriens, c'est ce que prouve la forme ܫܓܢܝ *šagni* à côté de ܫܢܝ *šanni*.

23. Les trois consonnes ܕ ܬ ܛ sont les dentales explosives; les deux premières appartiennent aux muettes aspirables, voyez chap. 22. Leur facilité à s'aspirer leur enlevait de leur force détonante et elles ne répondaient plus exactement à la prononciation des mêmes consonnes en grec.

a) Le dâlath est rendu par le delta grec et réciproquement, mais le tau grec que Barhébræus appelle un dâlath dur, est exprimé par le ṭeth, tandis que le ܬ est représenté par le θ grec, ainsi : ܦܶܛܪܳܘܣ Πέτρος, ܛܺܝܡܳܬܶܐܘܣ Τιμόθεος[2]. Le *t* latin était transcrit de la même manière, ainsi ܩܶܢܛܽܘܪܝܽܘܢܳܐ *centurio*[3]. Cette aspiration dont était entaché le taw dur syriaque aux oreilles d'un Grec se trahit notamment dans le nom Θωμᾶς = ܬܳܐܘܡܳܐ *jumeau* avec taw dur, lequel passe ensuite dans la version syriaque avec un taw aspiré ܬܳܐܘܡܳܐ Jean 20, 24.

Le thêta grec tenait donc le milieu entre le taw dur et le taw aspiré syriaques. Le mot ܛܰܓܡܳܐ *armée* = τάγμα fait exception à cette règle et dénote une importation qui remonte loin; de même le mot ܫܠܕܐ *cadavre* avec *d* dur = σκελετόν, comp. ܓܕܣܡܢ = Γεθσημανεῖ, ܕܘܡܐ = δῶμα, ܦܕܓܪܐ = ποδάγρα.

---

[1] L'écriture ܕܐܣܩܬ *tu as retiré,* avec aleph, n'indique pas un affaiblissement du lâmadh, mais un paʿel, v. p. 57, note 1 ci-après; à l'exemple de Castelli, dans son *Lexicon*, ajoutez Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 1, l. 8.

[2] Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 207, l. 22, 208, l. 17, 212, l. 6; II, p. 37, l. 15; c'est ce qui faisait dire à Barhébræus (I, p. 212, l. 7) que le taw n'avait aucun équivalent en grec.

[3] M. Renan a judicieusement observé que les mots latins se transmettaient en syriaque par les Grecs et recevaient la prononciation propre à ceux-ci. V. *Éclaircissements tirés des langues sémitiques sur quelques points de la prononciation grecque*, Paris 1849, in 8°, p. 17.

b) L'aspiration qui dans le groupe sémitique affecte les muettes sourdes et sonores, est tout euphonique[1]; mais il est vraisemblable qu'elle succéda, en la supplantant, à celle qui à l'origine avait une valeur étymologique. Ainsi les racines ܕܒܪ ܩܕܫ ܥܡܕ devaient avoir un dâlath dur, comme en hébreu et en arabe עמד קדש דבר عمد قدس دبر; mais d'autres, comme ܕܒܚ ܒܕܪ ܐܚܕ, avaient un dâlath aspiré, comme en arabe اخذ بذر ذبح, lequel en hébreu est devenu spirant et a passé en zaïn אחז בזר זבח[2].

c) Le taw subit les mêmes modifications. Les racines ܫܒܬ ܟܬܒ ܦܬܠ ܬܡ avaient un *t* dur, comme en hébreu et en arabe: שבת כתב פתל תם سبت كتب فتل تم; mais ܬܠܬ ܚܕܬ ܡܬܠ avaient un taw aspiré comme en arabe ثلث حدث مثل, lequel devient chuintant en hébreu : שלש חדש משל. Cette prononciation chuintante n'était pas inconnue au syriaque, comp. ܫܒܩ ترك *laisser;* elle explique le pluriel ܢܫ̈ܐ femmes (נָשִׁים) du singulier ܐܢܬܬܐ אִשָּׁה, lequel se retrouve encore dans l'arabe نِسوان à côté du sing. أُنْثَى.

Cette triple prononciation du taw, dure, aspirée, chuintante est parfaitement distincte dans le dialecte syriaque, parlé encore aujourd'hui à Ma'loula au nord de Damas[3]. Mais elle n'avait pas pris d'extension en syriaque, car les grammairiens n'en parlent pas.

---

[1] Ainsi en allemand *p* et *t* se sont aspirés en *b* et *d*, et par contre, *b* et *d* se sont endurcis en *p* et *t*.

[2] L'araméen דִּי se prononçait autrefois זי comme dans les autres langues, ainsi qu'en témoigne l'inscription de Carpentras et le syriaque ܐܦܠܢ où ܐ devant ܦܠܢ est peut-être le démonstratif (ذا), comme en grec on dit avec l'article ὁ ἡ δεῖνα. En mandéen la prononciation oscille entre ד et ז (Nœldeke, *Mand. gram.*, p. 43). Ainsi en Saho *d* peut être dur, aspiré ou spirant dans un même mot, suivant les dialectes. V. Reinisch dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 417.

[3] V. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXI, p. 183 et suiv. et notre notice dans le *Journal Asiatique*, année 1879, 1er sem., p. 466. On serait tenté d'expliquer par une prononciation semblable un point placé quelquefois au milieu du taw dans la massore karkaphienne et un double point horizontal placé sous le taw dans certains manuscrits nestoriens, comme celui de l'édition de Bar'ali par M. Hoffmann.

d) Le ṭeth pouvait aussi s'aspirer suivant l'étymologie. Il était dur dans des racines, comme ܠܩܛ ܩܛܦ ܛܥܡ = טעם لقط قطف طعم לקט קטף, il était aspiré ou spirant dans d'autres comme ܛܶܦܪ̈ܐ ظُفُر צִפֹּרֶן ongle, ܛܒܝܐ ظَبْيَة צְבִי gazelle, ܢܛܪ נצר نظر ou ܚܦܛ حفظ חפץ *observer, prêter attention.* Ainsi une même racine syriaque peut avoir les sens de deux racines hébraïques ou arabes, comme ܛܠ = طل טל *rosée* ou ظل צל *ombre.* Tandis qu'en hébreu cette aspiration passait en sifflante, en syriaque elle disparaissait.

24. Les sifflantes sont les dentales continues par excellence : ܙ ܫ ܨ correspondent aux muettes ܛ ܬ ܕ qui en s'altérant permutent avec elles, voyez ci-dessus § 23 et plus loin § 35 *b.*

a) Les sifflantes permutent également avec les gutturales, en s'aspirant; nous en verrons plusieurs exemples sous le chapitre suivant § 36 *b.* En syriaque, il faut distinguer dans les racines deux espèces de ṣâdhé : le premier pur se trouve dans les racines ܡܨܥ ܢܨܒ ܨܘܪ ܨܘܡ ܨܘܕ ܨܕܐ ܨܕ etc. qui ont également en hébreu et en arabe un ṣâdhé ou un ṣâd; le deuxième aspiré apparaît dans des racines comme ܨܡܕ ܡܨܐ ܚܡܨ, qui ont bien un ṣâdhé en hébreu חמץ מצה צמד, mais en arabe ont un dâd حمض مضى ضمد. Le premier se maintient intact, mais le deuxième s'est souvent altéré en *'é*, comme ܥܳܢܳܐ *troupeau* ضان צאן, ܡܪܥ *être malade* مرض מרץ, ܐܰܪܥܳܐ *terre* ارض ארץ. Il peut même arriver que *'é* naturel et *'é* venant de ṣâdhé se trouvent dans des racines différentes qui affectent la même forme, comme ܪܥܐ = رعى רעה *paître* et رضى רצה *être satisfait,* ܪܒܥ = רבע ربع *être carré* et ربض רבץ *être accroupi.* D'autrefois ces deux espèces de *'é* se rencontrent dans une même racine : dans ce cas, le premier s'affaiblit devant celui qui suit et passe en aleph, comme ܐܶܥܠܳܐ *côte* ضِلَع צֵלָע, ܐܶܥܦܳܐ *double*[1] ضِعْف (peut-être aussi צָעִיף *voile double?*), ܐܪܥ *rencontrer* عرض ערץ.

---

[1] Sic Ewald, *Lehrb. d. hebr. Spr.*, p. 145. Les mots ܥܘܦܦܐ ܥܘܦܦܐ ܥܦ ܥܘܦ sont de formation secondaire. Les sens de *doubler* et *être faible* que contient la racine arabe s'expliquent par cette raison que *doubler* est aussi *diviser, plier en deux.* Les diverses racines qui ont le premier sens renferment aussi le second, comme كِفْل *double* et *partie,* ܦܠܓ *soustraire* et *doubler,* ثَنَى *plier* et *doubler.*

L'arabe أَفْعَى *serpent* est une forme araméenne correspondant à l'hébreu צֶפַע, tandis que le syriaque ܐܶܦܥܳܐ *hyène* = צָבוּעַ. En néo-hébreu צָבוּעַ per-

b) La sifflante naturelle semkath se retrouve dans les mêmes racines des langues sémitiques telles que : ܣܓܶܕ ܣܬܰܪ ܐܣܰܪ סגד סתר אסר سجد ستر اسر.

c) La chuintante ܫ n'est qu'une forte aspiration de semkath [1], avec une valeur différente dans les racines, ainsi : فرس *étendre*, فرش *briser*. Mais, si en arabe les consonnes gardent leur aspiration première, dans le groupe sémitique du nord, elles la perdent dans le sens étymologique, comme nous l'avons vu pour les muettes : le šin se rapproche alors de la prononciation du semkath et devient un sin en hébreu ; en araméen, la fusion est complète et on ne distingue plus le sin du semkath, de sorte que فرش devient en hébreu פרש et en syriaque ܦܪܰܫ, comp. ܥܣܰܪ ܣܢܐ ܣܒܰܥ עשר שנא שבע شبع شنى عشر. La nuance qui distinguait le sin du semkath finit par disparaître, en hébreu même, où un mot est écrit quelquefois par l'une ou l'autre lettre indifféremment. Ce fait se présente aussi dans les inscriptions de Palmyre (Nœldeke, *Zeitschr. d. D. M. G.* XXIV, p. 95) [2].

Mais à l'aspiration étymologique disparue, succéda en hébreu et en araméen une aspiration euphonique, de sorte qu'un semkath primitif devient souvent de cette manière un šin. Ainsi s'explique comment des racines qui ont un sin en arabe, ont un šin en hébreu et en syriaque comme : سلم قسا قدس ܩܕܰܫ ܩܫܳܐ ܫܠܶܡ שלם קשה קדש. Mais il est digne de remarque que cette aspiration ne s'est pas généralisée et que la sifflante s'est maintenue dure dans quelques racines, comme nous l'avons dit plus haut. Le rapport entre ces langues est donc celui-ci : ܣ ס = س

---

mute avec אפעה dans le sens de *serpent*. La théorie de M. Bernard Fischer dans la nouvelle édition du *Lexicon* de Buxtorf, p. 783, d'après laquelle ʿé serait primitif, mais se serait affaibli en spiritus lenis et aurait passé ainsi en sifflante, n'est pas soutenable en face de l'arabe ; du reste cette sifflante devrait être semkath ou šin, mais non pas l'emphatique ṣâdhé.

[1] L'aspiration de šin résulte de ce fait, qu'il est quelquefois transcrit en grec par un χ (v. Renan, *Éclaircissements tirés des langues sémitiques*, p. 10) et qu'il peut venir de gâmal ou de taw fortement aspirés § 23*c* et 39*g* ; c'est pourquoi Barhébræus l'appelle une sifflante bâtarde (*Œuv. gr.*, I, p. 196, l. 20).

[2] Par suite de cette confusion de sin avec semkath, cette dernière consonne a disparu en arabe et son signe a représenté le sâd qui correspond au ṣâdhé hébreu et araméen.

ou ش, ܫ שׁ = ش, ܣ שׂ = س[1]. Ce rapport une fois établi s'est maintenu d'une manière fixe : les mots araméens qui ont un šin passent en arabe avec un sin, comme כְּנִישָׁה ܟܢܘܫܬܐ[2] *église* devient en arabe كَنيسة, ܩܫܝܫܐ *prêtre* قسّيس.

Le grec n'a qu'une sifflante pour exprimer les sifflantes syriaques, c'est le sigma qui lui même est rendu par le semkath, comme ܦܝܠܘܣܘܦܐ φιλόσοφος, mais dans les noms sémitiques qui avaient un šin, celui-ci reparaît comme dans Ἰησοῦς Σίμων Σιλᾶς ܝܫܘܥ، ܫܡܥܘܢ ܫܝܠܐ.

d. Nous avons vu plus haut § 23*c*, que la prononciation chuintante du taw dégénérait en šin; en sens inverse, les Nestoriens donnaient au šin la prononciation forte du gim arabe, quand il précédait une des muettes sonores dures ܒ ܓ ܕ § 39*g*[3].

25. *Des labiales.* Les labiales comprennent les quatre consonnes réunies par les grammairiens sous le mot mnémotechnique ܒܘܡܦ. Les deux explosives ܒ et ܦ appartiennent aux muettes sujettes à l'aspiration euphonique ; les deux autres sont naturellement aspirées ou continues. La prononciation du waw est tellement voisine de la voyelle *ou-o*, que cette consonne passe facilement en cette voyelle § 106 et la voyelle au contraire se consolide quelquefois en waw. Mais cette affinité n'est pas exclusivement propre au waw : elle s'étend aux autres labiales, par suite de l'affaiblissement, auquel les consonnes sont si exposées en araméen. Nous aurons souvent occasion, en traitant des formes, de constater la prédilection des labiales pour la voyelle *ou*; les noms propres y sont eux-mêmes assujettis, ܦܡܦܝܠܐ πάμφιλος. Une conséquence de cette affinité est la confusion de ܒ et ܦ aspirés avec la voyelle *ou* ou *a* qui précède, formant une diphthongue *au* avec cette dernière ; dans ܐܘܪܓܒܐ ܫܘܒܐ le ܒ n'était plus sensible chez les Nestoriens, qui prononçaient ܒ et ܦ comme le waw d'une diphthongue dans ܢܦܫܐ ܐܦܐ ܐܦܪܐ ܢܦܩܘ ܢܦܩܘܢ ܢܦܫܟܝܢ etc. (Barhébr., *Œuv. gr.*, I, 206, 12,

---

[1] V. M. Philippi dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 30.

[2] En syro-palestinien v. Land, *Anecd. syr.*, IV, p. 217.

[3] V. Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 196, l. 20; comp. Nœldeke, *Neusyr. Gramm.*, § 27; cette prononciation est également mentionnée par Sa'adia dans le passage cité par M. J. Derenbourg, *Manuel du lecteur*, p. 209; comp. aussi Wright, *Catalog. of the syriac manusc.* 104*a*, l. 4 et 5.

II, 40). Cette prononciation vicieuse se retrouve en néo-syriaque (Nœldeke, *Neu-syr. Gramm.*, § 23). Les Jacobites se défendirent mieux contre une altération aussi forte, mais ils décèlent aussi une tendance analogue[1]. Il est de règle que dans les noms formés par réduplication d'une racine géminée, le ܒ ou ܦ seconde radicale se confonde avec la voyelle de la première. V. § 110 ~~e~~.

a) Beth et pé durs n'avaient pas conservé la même force explosive qu'en grec. En fait, le pé syriaque était l'équivalent du bêta grec, comme le remarque Barhébræus[2] et son observation est confirmée notamment par la forme γαββαθᾶ de ܓܦܝܦܬܐ, Jean, 19, 13[3]. Cependant en général *bêta grec* est rendu par *beth syriaque,* comme le πι par le *pé* dur, quoique le πι eût une prononciation beaucoup plus forte[4]. Le φ était aussi exprimé par un pé syriaque, ce qui devait nécessairement susciter de l'embarras à un Syrien. Dans sa propre langue, nul n'a besoin d'un signe pour connaître la prononciation dure ou aspirée d'une lettre, mais dans un mot étranger une distinction était nécessaire. Comme le pé syriaque aspiré correspondait bien au φ, on songea à distinguer le πι. Les Syro-Palestiniens ressentirent plus tôt le besoin de créer une lettre spéciale pour le πι; ils lui donnèrent la forme d'un ܦ renversé, v. pl. 2, col. 5 et ci-dessus p. 11. En dehors des mots grecs, ce pé renversé est souvent usité pour le pé redoublé dans les mots syriaques[1].

---

[1] Comp. ܦܶܠܟܳܐ ou ܦܘܠܟܳܐ *fuseau,* Bar Ali, éd. Hoffmann 45, 90, en hébreu חבל et חול *avoir les douleurs de l'enfantement*, חור *trou* ܡܚܳܪܳܐ *caverne* v. חפר *creuser,* שׁוּל et שֹׁבֶל *traîne de robe* v. שׁפל *descendre bas*, comp. ar. سبل سَوِلَ et سيل, ذبل et ذيل.

[2] *Œuv. gr.*, I, p. 212, l. 5, II, p. 37, l. 15.

[3] Barhébræus, id. p. 206, l. 19, veut que la forme primitive soit כפיפתא ce qui ne paraît pas justifié.

[4] V. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 375 et suiv., *Josephi Accurensis. gr. syr.*, p. 108; Merx, *Gr. syr.*, p. 73; G. Hoffmann, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 746. La prononciation emphatique du π grec explique la présence de l'emphatique ܛ au lieu de taw dans le réfléchi ܐܶܬܛܦܝܣ, formé du grec πεῖσις; la distinction que les grammairiens établissent entre ܐܶܬܛܦܝܣ et ܐܶܬܬܦܝܣ (Jacques d'Edesse, *Epistola de orthogr. syr.*, éd. Martin, ܟ, l. 22; éd. Philipp, ܗ, l. 20; Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 38, l. 20) n'a rien de primitif.

La différence de la prononciation du πι grec avec celle du pé sémitique remonte haut, car on en trouve trace dans les psaumes alphabétiques 25 et 34, où le pé sémitique a sa place ordinaire et le pé emphatique, la dernière place. L'éthiopien a aussi un pé de provenance grecque. V. Dillmann, *Ethiop. Gr.*, § 28.

b) En Mésopotamie, cette nécessité ne s'imposa qu'avec le développement que prirent les études grecques au VIe et VIIe siècles. Aussi est-ce dans la deuxième moitié de ce dernier siècle que Jacques d'Edesse[2] songea à inventer une type pour le pi grec, en même temps qu'il créait ses voyelles intercalées (v. pl. 3, spécimen III). Dans l'édition des œuvres de Barhébræus par M. l'Abbé Martin l. c., cette lettre a de l'analogie avec le ט hébreu, mais d'après un manuscrit de Londres, cité par M. Wright dans ses *Fragments of the syriae grammar of Jacob of Edessa*, p. 1, col. a, elle ressemble au delta grec majuscule Δ. C'est aussi la forme du quatrième des huit signes que M. Land a trouvés dans un manuscrit de Londres et qu'il a publiés dans la *Zeitschr. d. D. M. G.* XXII, p. 550 (v. notre pl. 3, spécimen VI); mais comme ce signe paraît être celui de *i* bref, cette similitude est sans doute de pur hasard.

c) Le type inventé par Jacques d'Edesse pour le pi grec n'eut pas d'ailleurs meilleur sort que ses voyelles et il n'en reste pas trace dans les manuscrits. Il faut sans doute attribuer cette malechance au développement du système des points diacritiques qui eut lieu vers cette époque dans la massore karkaphienne, et qui remplaça avantageusement ces types difformes. Le pi grec fut donc finalement indiqué par un point diacritique. Les Orientaux se séparent dans cette notation des Occidentaux; ils superposaient à ce pé deux points, un seul point marquant le pé dur syriaque, et un point inférieur le pé aspiré; les Occidentaux donnèrent un point inférieur au pé syriaque aspiré, un point intérieur au pé syriaque dur et un point supérieur au pi grec [1].

---

[1] V. Land, *Anecdota syriaca*, IV, p. 214. Ce fait témoigne du maintien en syro-palestinien du redoublement des consonnes qui avait disparu en mésopotamien occidental, mais s'est conservé dans le dialecte syriaque de Maʿloula. V. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXI, p. 183 et suiv. et notre notice dans le *Journal Asiatique* 1879, 1er sem., p. 464. Selon M. Land, ce fait prouverait encore qu'en dehors du redoublement, l'aspiration du pé s'est généralisée en palestinien.

[2] V. Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 194, l. 23 à 27.

Chapitre V.

Des consonnes dans la composition des racines.

26. L'étude des racines syriaques comparées avec celles des autres langues sémitiques et surtout de l'arabe nous fait remonter jusqu'à l'âge le plus ancien, où le syriaque n'avait pas encore subi dans ses éléments les profondes altérations qu'il décèle à l'époque où il devient langue littéraire.

Sous le chapitre précédent nous avons constaté, surtout à l'aide de rapprochements, les modifications qui s'étaient introduites dans la prononciation des consonnes syriaques et hébraïques. Cette thèse est aussi confirmée par l'examen des lois qui président à la composition des racines. En effet les muettes apparaissent comme les premières articulations qui expriment l'idée simple et naturelle, les aspirées ou sifflantes au contraire sont les articulations secondaires qui expriment les nuances ou les sens dérivés : ܕܟܐ *être pur*, ܙܟܐ *être victorieux* (v. *Lexicon Castelli* sous ܕܟܝ). ܦܬܚ *ouvrir*, ܦܫܚ *fendre*, ܛܒܥ *imprimer*, ܨܒܥ *teindre*. Dans un groupe de racines, comme ܛܒܚ *égorger*, ܕܒܚ *immoler en sacrifice*, ܫܒܚ *sacrifier à une divinité, la célébrer*, où il y a une gradation bien marquée, on admettra en ce qui concerne ܕܒܚ que l'arabe a conservé la prononciation primitive aspirée ذبح qui se reflète dans l'hébreu זבח. On pourrait multiplier les racines de cette espèce : ܕܚܳܐ *repousser, chasser*, d'ou ܕܪܐ *disperser* (זרה), ܓܙܪ *retrancher*, d'où ܢܙܪ *réserver, consacrer* (נזר); ainsi ܒܪܩ *éclairer, fendre la nue* s'explique par l'aspiration du ܦ de ܦܪܩ *fendre;* de la même manière, ܚܢܩ *étrangler* devient ܚܢܟ *suffoquer*, ܣܩܪ *fermer*, ܩܥܐ *crier*, ܩܠܦ *écorcer* deviennent avec des nuances de sens souvent difficiles à saisir, ܣܟܪ ܟܥܐ ܟܠܦ. En principe donc une muette passe en la muette plus faible de même organe, au moyen de l'aspiration.

27. Un degré d'aspiration de plus et une palatale passe en la gutturale *ʿé* qui en est très proche voisine ; ܦܬܠ *tordre*, ܥܒܠ

---

[1] V. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 417; *La Massore chez les Syriens*, IIe partie, p. 202, 203; Wright, *Catalogue of syriac manusc.*, p. 111*a*, et Barhébræus, I, p. 242, l. 10 et suiv.

filer, ܟܡܐ *cacher,* ܥܡܐ *ensevelir,* ܟܬܦܐ *épaule,* ܥܛܦ *se couvrir* (les épaules), ܒܨܐ *scruter,* ܒܥܐ *chercher, vouloir*[1].

Le *ʿé* s'abaisse ensuite facilement jusqu'au spiritus lenis, comme : ܥܨܪ *serrer,* ܐܣܪ *lier.*

28. Un effet contraire est l'endurcissement d'une aspirée ou le renforcement d'une lettre faible pour exprimer un sens énergique, comp. ܥܨܐ (ܥܨܘ) *presser,* ܥܨܒ *bander, panser,* ܕܠܐ *puiser* (de ܬܠܐ *pendre*), ܙܠܚ *verser,* ܕܠܚ *troubler* (en puisant trop), ܣܘܐ *désirer* (شهي), ܨܒܐ *vouloir,* ܙܥܪ *être petit,* ܨܥܪ *mépriser* (regarder comme peu de chose). Quelquefois ce renforcement n'est qu'euphonique, ainsi dans ܓܚܟ *rire,* comparé avec ضحك צחק, la première radicale devrait être *ʿé,* voyez § 24 *a,* mais à cause de la gutturale qui suit, *ʿé* s'est changé en la palatale voisine gâmal[2].

29. Les continues s'associent, soit entre elles, soit avec les explosives pour composer toute la série des racines qui, à la suite de l'idée mère, rendent les nuances, les sens secondaires et les sens dérivés qui forment le troisième degré dans l'échelle des dérivations. Les liquides et les sifflantes sont les plus malléables et se prêtent à des combinaisons multiples avec les autres consonnes. Mais ces combinaisons ne naissent pas de la simple juxtaposition des lettres appropriées au sens, mais d'une agglutination dans laquelle les articulations se modifient suivant les lois de l'euphonie : une emphatique appelle une emphatique, une sourde suit une sourde, une sonore est attirée par une sonore, toutes les fois que l'association de deux consonnes de qualité différente serait choquante à l'oreille. Ainsi les groupes ܛܓ ܒܛ ܦܬ ܙܓ ܛܓ ܛܬ sont possibles étymologiquement, mais en araméen ils sont évités et ne se rencontrent guère. L'euphonie s'attaque même aux groupes de consonnes qui n'ont rien de dur et elle est la cause des permutations qui s'observent dans

---

[1] Ainsi en néo-hébreu דקדק ayant pris le sens de *discuter minutieusement,* ce radical est devenu דעדק dans le sens de *diminuer.*

[2] Par une cause semblable le ܥ de ܐܪܥܐ *terre,* mot composé de lettres faibles, se change en qof dans certain dialecte araméen, où on trouve ארקא. Ainsi ܩܝܣܐ *bois* se compare avec hébreu עֵץ, araméen אָע, arabe عضاه, d'autant mieux que l'idée de dur qui est l'idée première de bois, est exprimée par les deux racines عصى et قسا (comp. صلب *dur* et *bois pour crucifier,* אִילָן *arbre* de איל *être dur* et *fort).*

les langues congénères ou dans leurs dialectes. Ces permutations feront l'objet du chapitre suivant.

30. Chaque lettre ayant sa valeur propre ne peut se trouver deux fois dans la même racine ; les racines géminées s'expliquent par l'assimilation des deux dernières radicales. D'autres exceptions à cette règle s'expliquent, soit par le redoublement partiel d'une racine faible, soit par des permutations, soit par la chute d'une radicale faible, ainsi : ܣܒܣܒ *être épais* ou שבש *être entremêlé* se retrouve en arabe sous la forme شاب ou شبث, ܚܕܪ *entourer* se compare avec كور *rouler*, ܫܡܫ *servir une divinité* vient de שמר *la garder*, ܐܘܐ *convenir* de ܫܘܐ *être égal*. On remarquera que la disparition des éléments faibles d'une racine est facilitée par la tendance d'une telle racine à se redoubler, ainsi בבה *trou, porte* (باب), se ramène à la racine בוא *entrer*. De cette manière, on comprendra la formation de noms anciens d'animaux, de plantes et d'outils, comme : ܥܘܟܒ *araignée*, ܣܘܣܝܐ *cheval*, ܣܣܐ *mite*[1], ܩܩܐ *pélican*, ܙܝܙܢܐ *ivraie* زؤان, ܬܘܬܐ *mûrier*, ܟܕܟܕܐ *créneaux*, ܙܙܐ *clou* etc., comp. en hébreu חָח צִיץ וָו זִיז. Quant aux formes comme ܥܟܒܝܬܐ ܥܟܒܪܐ ܙܙܐ ܩܩܒܬܐ etc., voyez ci-après § 110 *e f*.

31. On se rendra compte du jeu des consonnes dans la composition des racines, si, prenant une idée avec ses sens secondaires et dérivés, comme : *être dur, lier, bander, serrer, opprimer, être ferme, droit, juste, heureux* etc., on groupe les nombreuses racines qui donnent ces sens : 1° קשר *être dur* et *lier*, ܩܫܐ *être dur*, ܩܪܫ *être gelé*, ܩܪܛܒ *être glacé*, ܩܪܛܫ *glace*, קשב *fixer les yeux* ou *l'esprit*, כשר *être droit, juste ;* 2° ܥܨܪ *presser*, ܥܨܐ *comprimer*, ܥܨܒ *bander*, ܥܨܕ et ܥܩܕ *serrer*, עטר *ceindre, couronner*, ܥܣܩ *être dur, difficile*, ܥܣܩܐ *être opiniâtre*, עשר *être noble et riche ;* 3° ܣܟܪ *cerner*, ܣܩܕ et ܣܟܕ *presser*, ܣܘܓ *entourer*, ܣܚܒ *l'emporter*, ܣܚܠ *sevrer*, ܣܚܪ *contenir, empêcher ;* 4° ܐܣܪ *lier*, אשר *marcher droit et ferme, imprimer une trace, être heureux*, ישר *être juste*, ישב *se fixer* etc. ; 5° ܙܪܪ *lier*, ܙܪܦ *comprimer ;* 6° ܚܙܪ *être solide*. Ces racines que le sens rapproche les unes des autres, peuvent sans doute s'expliquer par des modifications successives des articulations : la

---

[1] Le mot ܣܘܣܝܐ *cheval* est considéré comme un mot étranger par quelques savants, v. Nœldeke, *Mand. gramm.* p. 147. Il en est peut-être de même du mot ܣܣܐ comp. σής, hébreu עָשׁ.

palatale qof passe en la gutturale ʿé § 27, celle-ci s'affaiblit en aleph, aleph lui-même se consolide en youdh ou tombe et disparaît, de sorte que la racine קשר peut en dernier lieu devenir שר ou avec renforcement de la sifflante צר [1]. La deuxième radicale, šin, peut permuter avec une autre sifflante plus faible ou plus forte, se fortifier en la muette dentale ܬ ou ܛ après une emphatique. La troisième radicale, la liquide *r*, permute avec la deuxième qui est une consonne faible ou s'aspire, et en s'aspirant s'affaiblit, ou se consolide, suivant les exigences du sens, en une gutturale ou autre consonne. Cette grande latitude dans l'échange des consonnes, on peut l'accepter sans crainte pour la formation des racines, car la faculté du langage agit en pleine liberté sur le vaste champ où elle se meut, mais on ne saurait, sans confusion, la transporter dans le domaine des permutations euphoniques. Là tout doit être nécessairement limité par les lois d'une comparaison étroite et précise.

On pourrait de cette manière distinguer un certain nombre de racines principales autour desquelles se grouperaient une foule d'autres voisines par le sens et la forme. Partout on verrait la langue associer les sons forts aux sons faibles et agir en toute indépendance, sans autre restriction que le principe de la trilittérité dans lequel la racine est renfermée en sémitique. Vouloir remonter plus haut et chercher une couche primaire où la racine n'aurait eu que deux consonnes, c'est tomber dans l'arbitraire [2]. Si la faiblesse dont les racines sont entachées vient souvent de la dernière radicale, elle est souvent aussi occasionnée par la deuxième ou la première, comme dans les racines concaves ou celles pé-aleph, comp. نقز *sauter* avec ܦܘܙ, رسم *marquer* et وسم etc.

---

[1] Pour le passage de qoph en ḥeth, voyez ci-après § 33*d*.

[2] M. Merx, *Gramm. syr.* p. 144 et suiv. compare l'éclosion des langues sémitiques à la pousse d'une plante. Le germe, dit-il, donne naissance à la racine qui produit la tige d'où sortent les feuilles; de même un germe bilittère engendre une racine trilittère qui elle même engendre les radicaux. Cette comparaison est évidemment mauvaise, car la tige sort du germe aussi bien que la racine. Mais comment comprendre ces deux états successifs de la bilittérité et de la trilittérité? Une racine n'est qu'une analyse, une abstraction fictive, dont la réduction aux consonnes seules a pu se présenter facilement à l'esprit des Sémites, aux yeux desquels les consonnes sont les éléments constitutifs des mots (ܐܬܘ̈ܬܐ ܐܣܛܘܟܣ̈ܐ στοιχεῖα), tandis que les voyelles n'en sont que les accidents qui les mettent en jeu (ܢܩ̈ܫܬܐ *pulsations*). Mais une racine suppose nécessairement un mot, comme une analyse suppose un composé; on se demande donc par quel phénomène linguistique, l'état bilittère serait devenu trilittère.

Quelques mots sont, il est vrai, monosyllabiques, et la tendance qu'ils affectent à prendre la forme trilittère n'a peut-être rien de primitif[1], tels sont par exemple : ܝܕ *main,* ܫܡ *nom* etc.; mais ce ne sont là que des exceptions qui ne préjugent en rien la question. On rencontre également quelques rares quadrilittères, qui ne s'expliquent pas par le redoublement d'une racine faible ou d'une radicale, et qui témoignent de la puissance créatrice d'une langue, mais le principe de la trilittérité n'en domine pas moins tout le groupe sémitique.

CHAPITRE VI.

Des permutations euphoniques des consonnes.

32. Dans le chapitre précédent, nous nous sommes reportés vers le premier âge du sémitisme où les diverses ramifications en lesquelles il se divise, n'existent pas encore. Nous arrivons maintenant à la deuxième période : chaque rameau suit sa voie propre et se subdivise à son tour en dialectes ; les racines sont définitivement constituées, elles se prêtent encore aux besoins linguistiques, prennent de nouveaux sens dérivés ou figurés, mais les changements de forme qui se manifestent alors sont surtout euphoniques.

Suivant la nature des lieux ou la condition sociale des peuples, les articulations sont entraînées dans la voie de l'aspiration, comme nous l'avons déjà constaté sous le chapitre IV, pour le groupe sémitique. C'est à cette cause que sont dues la plupart des permutations que présente le syriaque, comparé dans ses dialectes ou avec les autres langues congénères et que nous nous proposons d'examiner ici.

Cette question que M. Renan avait posée (*Histoire générale des langues sémitiques*, 4e édition, p. 97 à 99) est loin d'avoir reçu sa solution par la comparaison de M. Merx que celui-ci aurait dû laisser de côté.

[1] Sic Nœldeke, *Mandaische Gramm.* § 87, contra Ewald, *Lehrb. der hebr. Spr.* p. 380 et 389, v. ci-après 2e partie, chap. IX.

La même cause engendre des altérations encore plus profondes, telles que la chute ou l'absorption d'une consonne ; mais comme ces phénomènes sont intimement liés à la composition de la syllabe, c'est-à-dire aux rapports entre consonnes et voyelles, les permutations euphoniques seront étudiées en premier lieu. Dans le chapitre suivant nous parlerons seulement des métathèses ou transpositions des consonnes.

33. Si on excepte aleph, deux gutturales ne se suivent pas dans les mots. Des groupes, comme ܥܗܕ ܥܗܝ ܥܗܪ, sont cependant possibles, mais dans le dialecte occidental de Syrie, le *'é* s'affaiblit et se prononce comme un aleph[1].

a) Aleph se consolide en hé dans ܗܒܠܐ *troupeau de porcs* comparé avec ܐܒܠܐ *troupeau de chameaux,* إبل, ܒܗܬ *être honteux* באש, ܗܛܪܐ *buisson* אָטָד ; quelquefois en *'é* comme ܩܘܢܐ *azur* (قنأ) et ܩܘܢܥܐ. En sens inverse *'é* s'affaiblit en aleph dans ܐܒܪܐ *plomb,* hébreu עֹפֶרֶת, ܩܪܐ *courge,* arabe قرع ; il permute avec ḥeth dans ܓܦܦ *embrasser,* hébreu et néo-syriaque חבק.

34. Les palatales permutent facilement entre elles : ܙܠܓܐ et ܙܠܩܐ *rayon,* ܩܫܬܐ *arc,* ܩܫܛܐ *sagittaire,* ܡܕܘܟܬܐ ou ܡܕܘܩܬܐ *mortier* (rac. ܕܩ), ܥܘܟܒܪܐ *rat,* hébreu עכבר, ܟܒܪܝܬܐ *soufre,* hébreu et syro-palestinien גָּפְרִית, ܙܓܘܓܝܬܐ *verre,* hébreu זְכוּכִית.

a) La permutation d'une palatale avec la gutturale *'é* que nous avons constatée dans la formation des racines, § 27, est également dialectale, ainsi : ܫܪܘܓܐ et ܫܪܘܥܐ[2] *jaune paille* ou *citron* (*Bar 'ali,* édition Hoffmann n° 4046), ܣܘܪܕܩܐ et ܣܘܪܕܥܐ *balbutiement* (id. n° 3765), ܢܓܓܪܐ et ܢܓܥܪܐ *désert,* et quelques autres mots dont la prononciation est aussi peu fixe que leur origine est obscure. Comp. aussi ܠܥܓܐ *bègue,* arabe لكن. C'est par le changement de qoph en 'aïn qui dans les dialectes du nord de la Palestine n'était plus articulé, comme on sait, que s'explique la prononciation du qoph comme aleph dans ces dialectes, dans les mots ܩܘܩܐ *amphore,* ܩܘܐܡ etc., si on en croit Barhébræus, *Œuv. gramm.* I, p. 206, l. 24.

---

[1] V. Barhébræus, *Œuv. gr.* I. p. 205 l. 25 et 240 l. 17. Les Hébreux dans ce cas, changent le hé en voyelle, comp. עִיר עֵד, mais les Arabes conservent l'articulation naturelle.

[2] Ce mot se compare avec l'hébreu חָרוּץ *or,* par le changement de ṣadhé en *'é,* § 24 *a* ; dans ܫܪܘܓܐ le gâmal vient donc de *'é,* au contraire ܥܠܥܠܐ *tempête* est formé d'un radical ܓܠܓܠ *rouler.* Le mot ܓܠܓܠܐ *tempête* dans le lexicon de Castelli ne s'appuie sur aucune autorité.

b) La prononciation peu différente du kaph aspiré et du ḥeth rauque (§ 21 *a*) explique la possibilité d'une permutation entre ces consonnes. Cette permutation fréquente en néo-syriaque (Nœldeke, *Neu-syr. Gr.* § 20) est plus rare en syriaque, comp. ܐܘܟܡ et ܐܘܚܡ *être noir,* ܠܚܟ et ܠܚܚ *lécher.* Puis la permutation de kaph en qoph rend possible le passage de cette dernière palatale en ḥeth, comp. בִּקֵּשׁ et بحث *chercher,* זרח *lever du soleil* et شرق dont le premier sens est *être rouge, aurore*[1] (voyez ci-dessus, p. 2, note 1).

c) Le passage d'une palatale en dentale paraît plus difficile; ces articulations se rapprochent cependant en s'aspirant. Le gâmal chuintant ou ǵim arabe, *dsch,* est en effet analogue à un dâlath chuintant. Nous avons vu aussi, § 23 *c*, que le taw par une prononciation chuintante se rapprochait du šin, et § 24 *d* que le šin avait quelquefois la prononciation d'un gâmal chuintant : de cette manière ܐܬܐ *venir* se compare avec جى, ܪܛܢ *murmurer* avec רגן, ܚܬܟ *préciser* avec חקק, ܛܘܙ avec ܩܘܙ *sauter,* ܐܫܬܝ *boire* avec ܐܫܩܝ *donner à boire,* ܠܚܬܐ *oppression* avec ܠܚܩܐ etc.[2] Voyez ci-après § 172, 6°.

35. *a)* Les liquides ܠ, ܢ, ܪ permutent fréquemment. Le syriaque affecte une prédilection marquée pour le son clair ܪ, au lieu de la nasale ܢ qu'affectionnent d'autres dialectes, comp. § 22 *b* et 117, ainsi : ܒܪ *fils* = בֵּן, ܬܪܝܢ *deux* שְׁנַיִם etc. ܕܢܚ *lever du soleil* et זרח offrent un exemple de permutation en sens inverse, comp. aussi ܙܡܪܐ et נגינה *musique,* رقز et نقز *sauter* — au lieu de ܠ, dans ܐܪܡܠܬܐ *veuve,* hébreu אַלְמָנָה, en sens opposé ܣܦܝܠܐ *saphir* סַפִּיר. ܠ et ܢ se rencontrent dans un pareil échange : ܡܪܓܢܝܬܐ *perle,* targ. מַרְגָּלִיתָא, ܢܬܠ *il donnera,* hébreu יִתֵּן, ܣܟܠܐ et ܣܟܢܐ *impie,* ܟܠܬܐ et كَنَّة *bru.*

---

[1] La permutation de qoph et de ḥeth s'expliquerait également par le passage de la palatale en la gutturale *'é* et de celle-ci en la gutturale voisine ḥeth, comp. § 34 *b* et 39, 1.

[2] Comp. dans les *Targoums* דלוסקמא à côté de גלוסקמא = γλωσσόκομον *boîte,* en arabe مَتِين *solide* et مَكِين. Mais il ne paraît pas qu'une palatale permute avec une labiale; il faudrait se garder de rapprocher ܨܡܕܐ *attelage* et ܨܡܕܐ qui appartiennent à des racines différentes, cependant dans l'hébreu פֹּא *ici* et l'éthiop. እፎ *comment?* le phé vient d'un kaph.

b) La semi-voyelle youdh prend quelquefois le son nasal ܢ. En dehors de la préformante de la troisième personne du futur qui est noun en syriaque et youdh dans les autres langues, on rapprochera ܢܫܦ *déchausser* de יָחֵף *déchaussé*, en hébreu נאה et יאה *être beau*[1].

36. *a)* Les dentales muettes offrent de nombreux exemples de permutation entre elles, en voici quelques-uns : ܬܢܢܐ *rumeur* de דִּבָּה (v. دبّ *ramper*), ܩܛܠ *tuer* قتل, ܥܛܪ *encenser* עתר, v. § 21 *d*, ܩܘܫܬܐ *vérité* קֹשֶׁט.

b) En s'aspirant, ces muettes peuvent devenir sifflantes, v. § 23 *b, c, d*, ܢܘܩܙܐ *point* נקד, ܫܪܟ *rester* ترك.

37. *a)* Les sifflantes en sémitique offrent la plus grande variété § 24 *c*, comp. ܢܝܫܐ *signe* נס نص. Quelques permutations sont facilitées par le voisinage d'une consonne de même qualité, comme ܙܕܩ *justice*, hébreu צדק, arabe صدق, ܩܨܡܐ *divination*, hébreu et syro-palestinien קֶסֶם, ܦܣܐ et ܦܨܐ *sort*, בזה *mépriser*, ܒܣܐ etc.

b) Une sifflante peut s'aspirer et passer en gutturale § 24 *a*; une gutturale peut aussi devenir sifflante, comp. ܡܨܪܦܢܐ *changeur* arabe صَرَّاف, ܣܗܕ *être témoin* עֵד de ܥܗܕ § 33, ܐܘܟܡ et ܫܘܟܡ *être noir*, ܣܚܪܡ *mutilé* חָרוּם أَخْرَمُ, ܣܡܝܐ *être aveugle* عمى, araméen סַנְוֵר *aveugler* עִוֵּר عَوَّر[2], ܚܢܩ *étrangler*, ܫܢܩ *torturer*, ܫܗܪ *veiller*, ܫܥܪ *éveiller*.

38. L'aspiration apparaît encore comme la principale cause

---

[1] Comparez les autres exemples cités par Gesenius dans son *Thesaurus* sous la lettre yodh, et qui contredisent l'assertion de M. Merx prétendant que ces deux lettres ne permutent pas, *Gramm. syr.*, p. 199.

[2] Il est vrai que dans la plupart de ces mots, on pourrait voir une forme saphʿel ou šaphʿel contractée par élimination de la gutturale; on pourrait dériver ܫܘܟܡ de حمّ et comparer d'autres formes comme ܫܪܩ *évacuer* de ܪܝܩ *vide*. Cependant la fusion de la gutturale avec la sifflante ne s'est opérée dans ces cas que grâce à la facilité avec laquelle ces lettres permutent.

Comp. aussi ܫܪܛ *transcrire*, ܫܘܪܛܐ *écriture*, v. p. 7, شرط שׂרט *faire des incisions*, avec ܚܪܛ *graver*, חֶרֶט *écriture*, Isaïe, 8, 1. Par une permutation ancienne de riš, il s'est formé une racine analogue, سطر qui a aussi le sens d'écrire et a fait souche en arabe; mais en hébreu et en araméen, elle n'a laissé que quelques dérivés, שֹׁטֵר *scribe*, שְׁטַר ܐܫܛܪܐ ou ܫܛܪܐ *acte écrit, contrat*.

des permutations des labiales entre elles ; mais souvent aussi elles sont dues à un effet contraire de renforcement, comp. ܐܒܪܐ *plomb* עֹפֶרֶת, ܟܒܪܝܬܐ *soufre* عِبْرِيت גָּפְרִית, ܦܩܥܬܐ *plaine* בִּקְעָה بُقْعَة, ܦܪܙܠܐ *fer* בַּרְזֶל, ܦܪܛܥܢܐ *puce* פַּרְעֹשׁ بُرْغُوث (racine éthiopienne **ፈርዐጸ** *sauter*), ܒܣܕܝܐ *coussin*, néo-hébreu פסדיות وساد, ܒܣܝ et ܐܒܣܝ *mépriser*, ܙܒܢܐ *temps*, targ. זְמַן, arabe زمن, ܓܘܡܨܐ et ܓܘܒܨܐ *fosse*, ܨܡܚ et צמח *germer*, ܬܘܒ *rursùs* (ܬܒ *revertere*), araméen תוּ (pour תוּב) et תוּף[1] arabe ثُمَّ.

Dans quelques dialectes de Syrie, le pé avait dans certains mots une prononciation chuintante qui le faisait permuter avec taw chuintant, ainsi ܦܘܡܐ *bouche* devenait ثُمّ (*Zeitschr. d. D. M. G.*, XXI, p. 193). En sens inverse, les Palestiniens auraient changé le ܬ en ܦ dans les mots ܐܬܪܐ *lieu*, ܐܬܐ *venir* etc., selon Barhébræus (*Œuv. gr.*, I, p. 206, l. 23).

39. Telles sont les permutations euphoniques qui s'établissent par la comparaison des langues et des dialectes de même origine. Cependant ces prononciations avaient pris dans le parler vulgaire beaucoup plus d'extension : le sentiment de l'harmonie, en vertu duquel une emphatique appelle une emphatique, une sourde attire une sourde, et une sonore une autre sonore, n'agissait plus exceptionnellement mais était devenu une loi dont Barhébræus nous donne les diverses applications dans le chapitre X du quatrième livre de la première partie de ses *Œuvres grammaticales* (éd. Martin, p. 205 à 208 ; comp. *Gr. métrique*, éd. Martin, p. 39, éd. Bertheau, p. 36). Que ces prononciations n'étaient pas des altérations tardives, mais remontaient haut, c'est ce qui résulte des fragments de la grammaire de Jacques d'Edesse, publiés par Wright (p. ܝ, col. *a*, dans le catalogue des manuscrits syriaques, p. 1170, col. *b*), où cette harmonie des sons est parfaitement établie suivant la division des consonnes en tenues, épaisses et moyennes. Comme elles expliquent souvent les permutations que l'on constate dans la langue écrite, nous allons les résumer succinctement en quelques paragraphes.

---

[1] Cette forme se trouve dans le texte palestinien de Tobie, publié par M. Ad. Neubauer, Oxford 1878 et dénote un dialecte où le pé aspiré se prononçait comme un beth, comparé ci-dessus § 25.

1. ܓ dur[1] était prononcé comme ܩ devant ܬ aspiré, ܚܓܬܐ ܪܓܬܐ ܪܘܓܬܢܐ[2]; dans les mots empruntés du grec où il suivait ܣ, il était prononcé comme ܟ par les Occidentaux qui ne supportaient pas facilement un groupe ܣܓ § 29, comme dans ܣܓܢܐ, tandis qu'au contraire ils prononçaient ܟ comme ܓ devant ܒ dans ܟܒܪܐ ܟܒܪܐ. Les Nestoriens prononçaient ܟ comme ܚ devant ܒ, dans ܐܬܟܒܪ par exemple, sans doute parceque l'affaiblissement que cette gutturale avait éprouvé dans leur dialecte, lui avait fait perdre le caractère emphatique que le ḥet avait conservé et qui répondait à celui de qoph.

2. ܒ était prononcé ܦ dur devant ܬ aspiré dans ܩܪܒܬܐ ܟܪܒܬܐ ܡܫܢܒܬܐ ܟܒܬܐ ܐܫܒܬܐ ܐܢܒܬܐ ܟܘܒܒܬܢܐ et chez les Nestoriens devant ܫ et ܬ dur, ex. : ܡܒܒܬܐ ܡܫܒܒܬܐ ܩܪܒܬܢ ܐܫܒܬܢ ܟܘܒܫܐ. En outre ceux-ci prononçaient ܒ comme ܓ dur devant ܒ ܕ durs et ܙ, ex. : ܥܘܟܒܪܐ (עכבר) ܩܘܒܪܐ ܡܒܪܐ ܢܒܕܬܐ ܢܒܕܐ ܐܒܘܕ ܢܒܪܐ.

3. ܙ se prononçait comme ܣ devant ܬ aspiré et ܦ dur et aspiré, ex. : ܙܘܓܙܬܐ ܦܙܬܐ ܓܙܬܐ ܐܙܠܬ ܢܙܦܐ, et comme ܨ chez les Nestoriens dans ܩܪܙܬܐ, à cause de l'emphatique qoph.

4. Au contraire ܣ prenait le son de ܙ devant ܕ dur, ex. : ܢܣܕܘܢ ܡܣܕܐ ܚܣܕܐ, et en outre devant ܒ et ܓ durs chez les Nestoriens, ex. : ܡܣܒܪܢܘܬܐ ܢܣܒܬܐ ܢܣܒܘܢ ܡܣܓܝ ܢܣܓܐ ܢܣܓܘܢ ܡܣܓܝܢ ܢܣܒܘܢ ܢܣܒܘܗ.

Les Nestoriens avaient encore d'autres manières de prononcer qui leur étaient propres; ils articulaient[3] :

a) ܒ comme ܦ dur et ܛ comme ܬ dur devant ܬ aspiré et ܚ dans les mots ܡܟܒܬܐ ܢܘܒܬܢܐ ܟܘܛܬܐ ܢܚܬܐ ܢܚܬܐ ܣܚܬܐ ܐܬܚܒܛܬ; en sens inverse, ܦ comme ܒ devant ܕ aspiré ܚ et ܛ, ex. : ܩܦܕܐ ܢܦܚܬ ܡܬܦܚܛܢܘܬܐ, comp. § 25.

b) ܕ comme ܬ dur devant ܬ aspiré ܚܕܬܐ ܦܕܬܐ ܐܚܝܕܬܐ.

c) ܬ comme ܕ aspiré devant ܒ dur et ܓ aspiré et dur dans ܦܬܓܡܐ ܬܓܒܘܢ ܬܬܒܪܘܢ; les Occidentaux le prononçaient comme ܛ devant *ʿé* qui chez eux avait conservé sa force emphatique, ainsi : ܦܘܬܥܡܐ.

d) ܛ comme ܕ dur devant ܦ dans ܢܛܦܘܢ ܢܛܦܘܢ, à cause de l'affaiblissement du *p* dans leur dialecte, § 25. Les Occidentaux prononçaient ܨ comme ܛ dans ܨܛܪ *auprès* = צד; les deux prononciations arabes ضِدّ et صَدَد expliquent les diverses prononciations syriaques, comp. § 23 *d*.

---

[1] Sur la distinction des muettes dures et des muettes aspirées voyez le chapitre XXII, ci-après.

[2] Comme dans *ac-tus* de *ag-ere*. V. pour la classification des consonnes notre tableau sous le paragraphe 19.

[3] Comp. aussi Wright, *Catalog. of the syriac. manusc.*, p. 104*a*.

e) ܨ comme ܙ devant ܒ et ܕ durs dans ܨܒܬܐ ܨܒܘܬ ܨܕܪܐ (comp. ܐܙܕܩ et צדק § 37 *a*), excepté dans ܨܒ ܕܨܡ Math. 20, 2 où il était prononcé ܣ de même dans ܨܘܬ ܨܡܝܬ Math. 20, 13.

f) ܣ comme ܨ devant ܛ représentant le τ grec, ܐܣܛܠܐ ܐܣܛܘܡܘܢ, parce qu'ils donnaient à ce ܛ la prononciation emphatique du ܛ syriaque.

g) ܟ comme un *ǵim arabe* devant ܒ ܓ et ܕ durs, comme dans ܟܘܒܫܬܐ ܟܒܫܘܢ ܟܒܪܘܢ, voyez § 24 *d*.

40. Enfin les consonnes emphatiques agissaient sur le timbre des voyelles qui les précédaient ou les suivaient et leur donnaient un son mat et obscur. Envisagées à ce point de vue, ce sont des consonnes assombrissantes dont l'effet est encore sensible en néo-syriaque et en arabe [1]. Le riš partageait cette propriété des emphatiques, et mérite sous ce rapport d'être rangé parmi elles, voyez § 88.

CHAPITRE VII.

Des transpositions ou métathèses.

41. Les métathèses en syriaque sont, comme en hébreu, plus rares qu'en arabe et surtout qu'en éthiopien; en voici quelques exemples : ܚܩܠܐ *champ (héréditaire)*, ܚܠܩܐ *part (d'héritage)*, ܙܘܓܠܐ *pigeon* גּוֹזָל جَوْزَل, ܩܠܡܐ *pou, puceron* قَمْل, où la métathèse s'explique par le caractère de *liquide* du lâmadh; ܦܘܪܛܥܢܐ *puce* פַּרְעֹשׁ بُرْغُوث, ܫܟܬ *être tranquille* (سكت *se taire*) et ܫܬܩ *se taire* (שתק), ܠܚܟ et ܠܟܚ *lécher;* ces dernières s'expliquent par le § 34 *b* et *c*. La liquide *r* se prête facilement aux métathèses : ܗܪܘܛ impératif de ܪܗܛ *courir,* ܣܡܩ et ܣܩܡ *être rouge*, comp. p. 2, note 1.

Dans le réfléchi des verbes, si le radical commence par une sifflante, le ܬ du préfixe ܐܬ passe derrière cette sifflante, ex. : ܐܣܬܒܪ ܐܫܬܒܚ ܐܫܬܠܡ ܐܙܕܗܪ de ܣܒܪ ܫܒܚ ܫܠܡ ܙܗܪ. Si cette sifflante est ܙ ou ܨ, le ܬ se change en la muette de même organe correspondant à la sifflante, c'est-à-dire en ܕ ou ܛ, § 24, comme dans ܐܶܨܛܰܠܰܠ ܐܶܙܕܰܒܰܢ ܐܶܙܕܩܶܦ ܐܶܨܛܒܰܥ de ܨܠܰܠ ܙܒܰܢ ܙܩܰܦ ܨܒܰܥ. Mais si le ܬ est géminé, la métathèse n'a pas lieu : ܐܶܬܬܣܺܝܡ ܐܶܬܬܣܰܡܰܠ. Ces transpositions euphoniques remontent à l'âge où le groupe sémitique ne s'était pas encore divisé, car on les rencontre dans toutes les langues de ce groupe.

---

[1] V. Nœldeke, *Gramm. d. neusyr. Sprache*, p. 7; Caussin de Perceval, *Gramm. arabe vulgaire*, 4ᵉ éd., p. 6, § 17; Caspari, *Gramm. d. arab. Sprache*, 3ᵉ éd., p. 5; de Sacy, *Gramm. arabe*, 2ᵉ éd., I, p. 35, § 67.

CHAPITRE VIII.

Des voyelles, des diphthongues et des voyelles furtives.

42. Les consonnes, comparées avec les voyelles, forment la charpente du mot et en sont les éléments stables considérés en sémitique comme constitutifs, ܐܳܬܘ̈ܳܬܳܐ ou ܐܶܣܛܽܘܟܣܶܐ στοιχεῖα; c'est pourquoi ils figurent seuls en principe dans l'écriture et à ce titre, sont appelés aussi ܟܬܺܝܒܳܬܳܐ les lettres écrites. Les voyelles, au contraire, sont le mouvement, ܙܘܳܥܳܐ ou ܢܶܩܫܳܐ, qui met en jeu et anime le corps des consonnes groupées en vocables.

Les trois voyelles simples *a, i, ou,* avec leur division en brèves et en longues, apparaissent à la base du vocalisme en sémitique; mais il est de leur nature mobile qu'au lieu de rester pures, elles se colorent des diverses nuances qu'un son peut recevoir et sont assujetties à des altérations bien plus profondes et plus variées que celles qui affectent les consonnes et dont nous avons rendu compte dans les chapitres IV à VI[1].

---

[1] En sémitique l'arabe littéral fait seul exception : il conserve pures les trois voyelles primitives ou du moins en néglige les nuances, n'attachant de valeur réelle qu'à leur quantité; ceci tient à la nature de leur rythme, inséparable de la déclamation de toute poésie. Ce rythme après s'être transmis d'âge en âge dans les tribus nomades d'Arabie fut appliqué aux lectures publiques du Coran et ainsi s'explique comment le vocalisme primitif s'est maintenu dans l'arabe littéral, tandis que l'arabe vulgaire se rapproche davantage de l'araméen. L'arabe littéral né du Coran est donc en face de l'arabe vulgaire une langue savante; mais il serait contraire à toute logique de prétendre avec M. Wetzstein (*Sprachliches aus der syrischen Wüste* dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 194) que les dialectes vulgaires offrent l'état primitif de la langue et que le syllabisme des anciennes poésies et du Coran n'est qu'artificiel, créé pour les besoins du rythme. La poésie et le rythme se plient nécessairement aux conditions linguistiques

43. Au premier degré de ces altérations se place l'obscurcissement des voyelles. Les brèves aiguës *i*, *ou* s'émoussent et s'obscurcissent en *e*, *o*, tandis que les longues offrent plus de stabilité et se maintiennent pures. La voyelle *a* qui est le son naturel par excellence n'a pas de nuance particulière, malgré une tendance remarquable à s'infléchir en *è*. Elle reste à la tête de la gamme qui se compose des six voyelles *ă ĕ ŏ ā ī ōū*, à laquelle viennent s'ajouter les sons intermédiaires *ē*, *ō*, quand *ĕ*, *ŏ* brefs doivent s'allonger.

44. La coloration des voyelles purement euphonique d'abord, devient ensuite un principe linguistique, forme antithèse à la loi de quantité et prend bientôt la haute main sur celle-ci qui finit par perdre toute valeur réelle : les longues ne se distinguent plus des brèves par la durée du son mais par la qualité du timbre; elles prennent un son obtus, et celles-ci, un son aigu. De cette manière *a* aigu se rapproche de *è* aigu, avec lequel il permute souvent, § 83, *i* bref devient *è* aigu d'une manière absolue; de même *ou* et *o* brefs ne sont plus distincts. Les longues se maintiennent pures, avons-nous dit, il en est ainsi au moins dans la prononciation orientale : *a*, *i*, *ou* sont les voyelles longues naturelles, *e*, *o* les voyelles longues par position. Si à ces sons on ajoute les aiguës ou brèves primitives *à*, *è*, car les nuances de *ou*, *o* brefs se confondent comme timbre avec celles de *ou*, *o* longs, on obtient la gamme de sept voyelles *á*, *à* *é è i o ou*, en usage non seulement chez les Nestoriens, mais chez tous les Sémites où la coloration a fait sentir son influence, excepté cependant les Syriens occidentaux [1]. Chez ceux-ci en

---

du milieu où ils se produisent, quoique une fois créés, ils deviennent un rempart contre le mauvais parler. Si le vocalisme des Hébreux et encore plus des Araméens décèle une période d'altération avancée c'est que leur poésie et leur rythme remontent à une époque moins lointaine que ceux des nomades arabes.

[1] M. J. N. P. Land, professeur à Leyde et l'auteur de l'ouvrage si justement apprécié des *Anecdota syriaca*, est le premier qui a reconnu pour l'hébreu que la coloration des voyelles s'est substituée au principe de leur quantité. V. *The principles of hebrew grammar by J. N. P. Land translated from dutch by R. Lane Pool*, London 1876, p. XVI à XVII et 44 et suiv. Mais il considère cette coloration comme un effet du principe de l'égalité de mesure des syllabes : « La quantité des voyelles, dit-il p. 44, ne se perdit pas d'un coup, mais s'effaça par degrés sous l'influence de

effet la coloration a atteint *a* long qui a été prononcé *o* et cette prononciation a entraîné la confusion de *o* et *ou*; ils ont confondu en outre la nuance *é* soit avec *è* soit avec *i*, de sorte qu'ils n'ont plus distingué que cinq voyelles *a â i e ou* [1].

45. Les Syriens occidentaux connurent cependant les mêmes nuances entre les sons aigus et les sons obtus que leurs voisins orientaux, mais ces nuances s'effacèrent dans la suite et laissèrent peu de traces.

La coloration de *a* obtus en *o* était un fait accompli, quand les voyelles grecques furent employées pour la notation des voyelles syriaques, v. § 73; car dans ce système c'est *o* grec (omicron ou oméga) qui est le signe de *a* obtus syriaque. En était-il de même avant l'introduction de ce système, c'est-à-dire avant la seconde moitié du VIIIe siècle ? On serait tenté de le nier, en considérant que Jacques d'Edesse dans les types qu'il inventa (v. notre planche III, spéc. 3 à 6) représentait *â* par

---

ce sentiment rythmique qui exige que chaque syllabe, comme chaque pas dans la marche, ait à peu près la même durée. On chercha à remplacer la distinction de quantité dès qu'elle disparut, par une distinction de son. » La coloration n'aurait donc été qu'une conséquence médiate de l'égalité de durée des syllabes. Nous croyons au contraire que la coloration des voyelles est un phénomène euphonique, comme les autres modifications que subissent les consonnes ou les voyelles et que cette coloration substitua une différence de timbre à une différence de quantité des voyelles et entraîna en conséquence l'égalité de mesure des syllabes; il s'est passé à cet égard en araméen et en hébreu le même phénomène que dans les langues romanes. (V. *Compte-Rendu de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, séance du 19 septembre 1879, lecture par M. Gaston Paris d'un chapitre préliminaire à une étude grammaticale du texte des serments de Strasbourg.)* La coloration des voyelles a lieu en effet en éthiopien et aussi en arabe vulgaire sans que la syllabe soit arrivée dans ces langues à l'unité de mesure.

[1] La notation de *a* primitivement long de cette manière *â* a l'avantage tout en indiquant la prononciation trouble et obscure de cette voyelle chez les Jacobites, de laisser voir au premier coup d'œil sa valeur grammaticale; elle évite en outre une double transcription pour répondre à la différence de prononciation des Orientaux et des Occidentaux. Du reste, même chez les Jacobites, cet *a* avait un son mixte entre *â* et *ô*, comme nous allons le dire sous le paragraphe suivant.

On sait que la différence de prononciation qui existait entre les Jacobites et les Nestoriens pour *â* se retrouve la même pour le qâmeṣ hébreu entre les juifs polonais et les juifs espagnols.

aleph; comme il prenait pour modèle l'écriture grecque, v. § 72, on est porté à conclure que *â* syriaque répondait à *ā* grec qui était écrit par alpha. Cependant on chercherait vainement la cause d'un changement de prononciation aussi brusque.

Il est plus probable que, dès une époque reculée *a* obtus dans le dialecte édessénien tenait le milieu entre *a* et *o*, à peu près comme l'*a* long des Suédois, de sorte qu'on pouvait le comparer à un *a*, si l'on envisageait plutôt sa valeur grammaticale comme le faisait Jacques dans sa grammaire, v. § 76, ou à un *o*, si on cherchait à exprimer sa prononciation exacte, ce qui était le but des Massorètes syriaques. Cette manière de voir semble confirmée par les transcriptions syriaques de noms propres pris du grec, comme ܐܓܪܝܦܘܣ ou ܐܓܪܝܦܐܣ Ἀγρίππας, ܐܩܘܠܘܣ ou ܐܩܘܠܐܣ Ἀκύλας, ܐܢܕܪܐܘܣ ou ܐܢܕܪܐܐܣ Ἀνδρέας etc.; le même échange entre aleph et waw se remarque dans les désinences des pluriels grecs ܐܪ̈ܟܘܣ ou ܐܪ̈ܟܐܣ de ἀρχή, ܕܝ̈ܬܩܘܣ ou ܕܝ̈ܬܝܩܐܣ de διαθήκη, ܐܐ̈ܪܘܣ ou ܐܝ̈ܪܐܣ de ἀήρ, où ܘܣ et ܐܣ répondent à ας grec[1]. On exprimait donc cet *a* tantôt par aleph et tantôt par waw[2].

46. Qu'autrefois les Occidentaux distinguaient *é* obtus de *i*, l'écriture en a conservé de nombreuses traces dans des mots comme ܟܐܦܐ *pierre*, ܙܐܦܐ *fraude*, ܟܐܢܐ *juste*, ܕܐܒܐ *loup*, ܢܦܐܫܐ *respiration* etc., que les Nestoriens prononçaient *képhá, zéphá, kéná, débhá, n'phéšá*, prononciation conforme à l'écriture avec aleph, tandis que les Occidentaux prononçaient *kiphå, ziphå, kinå, dibhå, n'phišå* (Barhébræus, l. c. p. 239, l. 11). L'aleph ne fut plus pour ceux-ci une *mater lectionis* convenable et on le remplaça quelquefois par un youdh qui était plus de saison, comme ܟܝܦܐ; plus souvent par respect de la tradition on le maintint, mais on inséra après lui un youdh comme ܟܐܝܦܐ ܕܐܝܒܐ. Mais en général

---

[1] Il est vrai qu'on a cru que l'écriture ܘܣ répond aussi à des terminaisons du pluriel αις ou ες; mais il est difficile de croire que le waw ait été pris pour un tel usage; des mots comme ܦܪ̈ܟܣܝܘܣ pour πράξεις, ܕܝܐܛܝܛܝܘܣ pour διαιτητής, ܕܝܐܠܘܣܝܘܣ pour διάλυσις, ܕܝܘܣܦܘܠܝܛܝܘܣ pour διοσπολίτης (v. Payne-Smith, *Thes.* et Wright, *Catalog.*, 114*a* et *b*), sont de mauvaises écritures qui s'expliquent soit par un génitif ionien ιος ou la terminaison ordinaire ος. Mais Barhébræus (II, p. 20, vers 144) ne distingue que les terminaisons ܐܣ ou ܣ pour les pluriels de cette espèce répondant à des accusatifs grecs.

[2] Comp. Hoffmann, *De Hermeneuticis*, Leipzig 1873, p. 147.

é s'est confondu chez eux avec *è*, notamment à la fin des mots ܩܢܘܡܐ ܩܕܡܝܬܐ ܚܕܐ, comp. aussi ܬܘܒܠܐ ܐܬܝܢ etc. Le hêta grec fut aussi prononcé *é* par eux, comme l'indique l'écriture avec aleph, comp. ܠܡܐܢܐ λιμήν, ܒܐܡܐ βῆμα, ܦܠܣܛܐܢܐ παλαιστίνη, ܕܝܬܐܩܐ διαθήκη, surtout avec hé ܦܗܣܛܘܣ φῆστος, ܦܗܣܛܐ[1], tandis que l'écriture ܦܠܣܛܝܢܝܐ ܕܝܬܝܩܐ ܠܝܡܝܢܐ ܒܝܡܐ ܦܝܠܝܟܣ Φῆλιξ ܪܗܘܡܝ Ρώμη trahit une prononciation postérieure où hêta grec est devenu *i* en syriaque. En présence de ces écritures, on n'admettra donc pas que l'itacisme du hêta est venu en Syrie d'un dialecte grec où il existait, comme en béotien; les Syriens jacobites en sont bien les auteurs, puisque les Nestoriens prononçaient encore *é* le hêta grec[2].

47. Nous avons dit que les nuances de *ou* obtus et de *ou* aigu n'étaient pas tranchées; l'écriture ne les distingue plus ni chez les Occidentaux, ni chez les Orientaux et on a pu douter que les Syriens aient jamais prononcé *u*[3]. Cependant le passage de *ou* en *è*, *i* si fréquent, § 91, ne s'expliquerait guère sans cette prononciation intermédiaire. Nous possédons d'ailleurs quelques documents qui nous permettent de l'établir. Les fragments publiés par M. Wright de la grammaire de Jacques d'Edesse nous apprennent que celui-ci avait inventé trois types pour cette voyelle: deux exprimaient les sons *ou*, *o*, le troisième indiquant la nuance *u* apparaît dans les mots ܨܠܘܬܐ *prière*, ܩܪܘܬܐ *copeau*, ܚܕܘܬܐ *joie*, ܙܥܘܪܬܐ *petite*, ܒܟܘܪܬܐ *jeune chamelle* etc. Que ce troisième type indiquait la prononciation aiguë *u*, voisine de *i*, quoique les Nestoriens prononçassent plutôt *o* dans ces noms, c'est ce qui apparaît clairement de sa

---

[1] Sans doute le choix de ܗ dans ces mots au lieu d'aleph est dû à l'aspiration du φ et du ρ grecs, comme dans ܪܗܘܡܝ, mais il n'en représente pas moins la voyelle *é*, comp. § 62 ci-après. Au temps de Jacques d'Edesse, ces hé ne se prononçaient plus, aussi cet auteur en blâme-t-il l'écriture dans sa lettre sur l'orthographe syriaque; mais Barhébræus, II, p. 25 comment., en rapportant cette opinion de Jacques d'Edesse, constate que c'est l'écriture en usage dans les anciens manuscrits. Il fait la même observation I, p. 205, l. 11 pour aleph, qui est l'écriture ancienne, et youdh celle moderne. Dans les inscriptions palmyréniennes פלקס sans youdh indiquerait une prononciation *è* du hêta de Φῆλιξ, contrà הגמונא = ἡγέμων.

[2] V. *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXIV, p. 91, not. 2.

[3] Renan, *Éclaircissements tirés des langues sémitiques*, p. 20.

forme ݂ [1] (plus tard signe de la voyelle *i*) et qui n'est autre que le η grec renversé. L'upsilon grec est généralement rendu en syriaque par un waw, bien plus rarement par un youdh[2]. Cette preuve est encore confirmée par un passage de la grande grammaire de Barhébræus (I, p. 3, l. 11) : « Le Religieux (Jacques d'Edesse) comptait aussi huit voyelles, mais il retranchait le r'wåṣå bref qui est nécessaire pour introduire entre "ṣåṣå bref et "ṣåṣå long un "ṣåṣå moyen qui n'est pas nécessaire. Le "ṣåṣå moyen se trouve dans ܐܘܪܝܐ *parcage,* comme le bref dans ܐܘܪܗܝ Edesse, mais cet "ṣåṣå est évidemment bref » [3]. On voit qu'au temps de Barhébræus près de six siècles après Jacques d'Edesse, la prononciation aiguë s'était perdue. Cependant les moines karkaphiens, dans leurs travaux de Massore sur le nouveau testament, faisaient encore cette distinction, à en juger par la ponctuation ܢܘܢܘܢ̈ܐ *des petits poissons*[4]. Si on observe que dans tous les mots où cette prononciation est indiquée, les Nestoriens mettaient un point au-dessus du waw, signe chez eux de la voyelle *o,* on en tirera la déduction que cette prononciation forma un degré intermédiaire dans le passage de *o* en *ou* chez les Occidentaux ; et c'est avec raison, que d'après Barhébræus, Jacques l'appelait un "såṣå intermédiaire. On peut même supposer qu'avant de prendre le son aigu *i, u,* la voyelle *o* avait dû passer dans ces mots en *è,* suivant une permutation bien fréquente, § 91. Les Nestoriens en effet avaient cette prononciation, au moins dans les siècles de la décadence, car ils donnaient quelquefois au waw les points de *i* ou *è,* comme en témoigne le manuscrit de Bar ʿali qu'a publié en partie M. G. Hoffmann, ainsi : ܐܗܘܡܐ *fétide,* ܗܘܠܐ ὕλη *matière,* ܟܘܠܘ̈ܣܐ pl. ܟܘܠܘܣ χυλός *chyle* (voyez n°s 3436, 4593, 4630 et 4631). Dans d'autres mots, cette prononciation intermédiaire est notée par un point au-dessus du waw et un autre

---

1. V. notre planche III, spécimen 5.

2. Renan, l. c. Peut-être est-ce à cause d'une prononciation semblable, accentuée dans les mots ܡܛܠ ܟܠ, que ceux-ci sont écrits comme s'ils étaient prononcés *kèll, metèll,* comp. en éthiopien *kuello* ኵሉ.

3. V. Abbé Martin dans le *Journal Asiatique* 1875, 1er sem., p. 169, corrigeant le texte reproduit dans le même journal 1869, 1er sem., p. 463.

4. V. Abbé Martin, *Tradition karkaphienne* ou *La Massore chèz les Syriens,* annex. tabl. IV, col. 3, le dernier mot de la colonne.

au-dessous : ܐܦܘܼܪܘܿܣ ἄφορος, ܐܘܼܡܝܼܪܐ *chant*, ܚܪܘܼܒܐ *caroubier*, ܡܪܘܼܪܐ *amer*, ܡܫܟܚܢܘܼܬܐ *possibilité*, ܚܬܘܼܬܐ *nouveauté*, ܐܬܘܼܬܐ *lettre*, ܒܘܼܪܟܐ *genoux* (v. nos 1800, 2314, 3459, 3683, 4045, 6691, 6808)[1]. En présence de ces divers témoignages, on ne devra donc pas s'arrêter à l'assertion d'Ewald qui dit dans ses *Abhandlungen zur orientalischen und biblischen Literatur* (Göttingen 1832, p. 79, § 28) : « Il n'y a aucune différence entre le point supérieur et le point inférieur du waw, et on ne rencontre jamais les deux points ensemble, comme l'enseignent à tort quelques grammairiens. »

48. Les Nestoriens distinguaient-ils des nuances de son, en dehors de leurs voyelles *á à é è i o ou*?

M. l'Abbé Martin (*Syriens orient. et occident.*, p. 449), s'appuyant sur un passage de Barhébræus (I, p. 132, l. 6 et suiv.) pense que ceux-ci prononçaient quelquefois *o* l'*a* long. Dans ce passage, le célèbre grammairien dit que les Nestoriens prononçaient les verbes à la forme pa'el, qui avaient pour deuxième radicale un riš ou un 'é, tels que ܒܪܶܟ ܩܪܶܒ ܪܥܺܝ, non pas selon le p'thâḥâ qui appartient grammaticalement à la première radicale, mais comme si cette lettre avait été marquée de z'qâphâ. Est-ce à dire qu'ils prononçaient *borekh, qorebh, ro'i,* au lieu de *barekh, qarebh, ra'i,* parce que la deuxième radicale ne pouvait être redoublée? Non certes. Nous verrons plus loin, § 79, que l'oreille d'un Jacobite ne distinguait plus *a* obtus de *a* aigu et qu'ils ne saisissaient la différence de ces deux sons dans la prononciation orientale qu'autant qu'il y avait redoublement de la consonne suivante; dans ce cas, en effet, *a* était nécessairement aigu, puisque le redoublement n'avait pas lieu après *a* obtus (*a* primitivement long). Dans le passage en question, Barhébræus dit seulement que les Nestoriens prononçaient la première lettre des mots ܒܳܪܶܟ ܩܳܪܶܒ ܪܳܥܺܝ comme si elle avait été marquée de z'qâphâ, bien qu'elle le fût en fait de p'thâḥâ, parce qu'ils ne faisaient pas entendre de redoublement de la deuxième radicale, comme ils le faisaient dans les autres radicaux. M. l'Abbé Martin ajoute :

---

[1] En néo-syriaque la prononciation aiguë n'est pas inconnue. (V. Nœldeke, *Neusyr. Gramm.*, p. 11, 12); en syro-palestinien on trouve aussi ponctué ܡܘ̈ v. *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 452.

« On trouve, du reste, la même habitude chez leurs descendants d'Urmiah » (Nœldeke, *Gramm. der neusyr. Spr.*, p. 7 et 8). Mais comme l'a parfaitement observé M. Nœldeke, cette prononciation *å* n'a lieu qu'avec des consonnes assombrissantes, v. § 40; elle est donc inhérente à la nature de ces consonnes et ne vient nullement de l'altération de la voyelle.

49. Si les Orientaux conservèrent les nuances de *a* obtus et *a* aigu, ils finirent par perdre celles de *é* obtus et *è* aigu. Dans les manuscrits anciens, les points qui distinguent ces voyelles sont placés exactement, selon qu'il s'agit de *e* primitivement long ou de *e* primitivement bref, mais dans les manuscrits des derniers siècles on remarque une confusion fâcheuse qui ne peut s'expliquer que par l'effacement des nuances de cette voyelle[1]. Une semblable confusion règne aussi en néo-syriaque (Nœldeke, *Neusyr. Gramm.* p. 9 à 10).

50. Nous avons montré sous le § 47 que les Nestoriens distinguaient encore *u* de *ou;* cette double prononciation venait sans doute d'une première distinction de *ou* obtus et *ou* aigu qui correspondait elle-même à celle de *ou* long et *ou* bref.

C'est donc par erreur que les anciens grammairiens enseignaient que le son *ou* indiquait *ou* long et le son *o*, *ou* bref. La vérité est que *ou* long naturel se maintient intact, comme ܢܩܘܡ *il se lèvera,* ܢܘܪܐ *feu,* ܬܚܘܡܐ *limite,* ܨܒܘܬܐ *chose,* ܡܠܟܘܬܐ *royaume,* à quelques nuances près; de même *o* long par position, comme ܗܢܘܢ *eux,* ܢܩܛܠܘܢ *ils tueront,* ܩܛܘܠܐ *meurtrier* etc. Mais, où il y a plus d'arbitraire, c'est quand il s'agit de *ou* bref dans une syllabe fermée ayant ou précédant l'accent tonique, comme ܩܘܕܫܐ *sainteté,* ܕܘܒܪܐ *action de conduire*, ܬܕܡܘܪܬܐ *merveille,* ܡܪܩܘܕܬܐ *pleurs* etc., à côté de ܓܘܪܢܐ *auge* جُرْنٌ גֹּרֶן, ܬܫܒܘܚܬܐ *cantique.*

Dans les mots grecs, upsilon est généralement rendu par *ou* avec le point au-dessous du waw, et omicron ou omega par *o* avec le point au-dessus du waw, comme ܐܘܪܘܣ ὅρος, ܐܘܪܝܙܘܢ ὁρίζων, ܐܙܘܢܐ ζώνη, ܛܘܦܣܐ τύπος, ܐܙܘܬܘܣ ζύθος; quelquefois cependant *ou* syriaque apparaît pour *o* grec, comme ܡܘܟܠܘܣ μοχλός, ܠܘܓܘܣ λόγος, ܩܒܘܬܐ κιβωτός.

---

[1] V. Notamment l'édition de Barʿali par M. Hoffmann.

51. *Des diphthongues.* Les diphthongues ordinaires en syriaque sont les trois suivantes : *ai*, *åi*, *au* chez les Occidentaux, *ài*, *ái*, *áu* chez les Orientaux, ou suivant leur ponctuation ܰܝ ܳܝ ܰܘ chez les premiers, et ܲܝ ܵܝ ܵܘ chez les seconds ; *ai* est composé de *a* aigu et *i*, *åi* de *a* obtus et *i*, *au* de *a* aigu chez les Occidentaux, mais *a* obtus chez les Orientaux et de *ou*. Cependant il est généralement admis que les Nestoriens ne prononçaient plus la diphthongue *au* qui s'était contractée chez eux en *o*, comme dans le néo-syriaque oriental [1]. Cependant la seule différence d'écriture que nous venons de constater pour cette diphthongue entre les Syriens occidentaux et les Syriens orientaux n'autorise pas à admettre qu'à l'époque de cette écriture, vers la fin du VIIIe siècle, *au* était déjà prononcé *o* par les derniers. Ce serait se faire illusion que de considérer le z′qâphâ ܵ qui précède le waw comme un signe de la prononciation *o*, car il n'a cette valeur que dans le dialecte occidental, *a* long étant devenu *a* obtus chez les Orientaux, comme nous l'avons dit plus haut. Si ceux-ci avaient prononcé *o*, ils se seraient servis du signe de cette voyelle, c'est-à-dire du point au-dessous du waw, comme les Massorètes hébreux s'en servirent pour le ḥolem. Or cette ponctuation ne se rencontre que dans les manuscrits de la basse époque ; et non pas encore au temps de Barhébræus qui fait parfaitement la distinction dans sa *Grammaire métrique* (éd. Bertheau, p. 4, éd. Martin II, p. 7) : « Les Orientaux, dit-il, marquaient de z′qâphâ le waw des mots ܙܵܘ̈ܪܐ ܐܒ݂ܠܵܘܗܝ ܒ݂ܟܠܟܠܵܘܗܝ, ce qu'ils ne faisaient pas pour les mots ܢܵܘܣܐ ναῦς = ναός, ܙܐܢܘܿܢ *Zénon* [2], tandis qu'eux Occidentaux ne se servaient pas du z′qâphâ pour les premiers mots, mais

---

[1] Sic Merx, *Gramm. syr.*, p. 42, § III ; Nœldeke, *Mand. gramm.*, p. 21, note 3 et *Neusyr. Gramm.*, p. 12 ; Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 453. Les juifs ne prononçaient plus la diphthongue *au*, mais elle s'est encore maintenue dans le dialecte syriaque de l'Anti-liban, en mandéen (Nœldeke l. c.), en arabe vulgaire et en éthiopien (Dillmann, *Aethiop. Gramm.*, § 39) malgré sa tendance à passer en *o* ; comp. *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXIV, p. 94, note 1.

[2] M. Bertheau dans son édition p. 95, explique la différence de ces prononciations et dit que les Nestoriens articulaient sûrement nousâ et zinoun, ce qui est non moins sûrement faux ; αυ, ω et ο grecs étaient prononcés par les Syriens *o* et transcrits par les Occidentaux au moyen du z′qâphâ ܘܳ et par les Orientaux au moyen du point supérieur ܘ̇, v. § 70.

bien pour les seconds. » Admettre que z'qâphâ comme signe de la diphthongue, était prononcé *o*, tandis que comme signe de voyelle il avait le son *á* est une pure fantaisie qui ne repose sur aucun fondement[1]. On objectera, il est vrai, que dans quelques noms cette ponctuation répondait à un ο grec, comme ܝܵܘܣܸܦ = Ἰωσήφ du nouveau testament, mais la diphthongue *au* appartient étymologiquement à ce nom sémitique et apparaît également chez les Jacobites ܝܰܘܣܶܦ ou ܝܰܘܣܶܦ; et on sait que les noms sémitiques qui figurent dans le nouveau testament, reprennent dans les versions syriaques leur forme sémitique.

On doit donc admettre que les Nestoriens prononçaient cette diphthongue *áu* avec *a* obtus, comme *ái* répondant à celle *åi* des Jacobites, quand elle était suivie d'une consonne, ܝܵܘܡܵܐ *yáumá*, et qu'ils la décomposaient en *aw*, quand elle était suivie d'une voyelle, comme ܨܠܵܘ̈ܵܬܵܐ *ṣ'láwáthá.* Barhébræus, signalant la différence qui séparait les Orientaux des Occidentaux dans leur manière d'écrire cette diphthongue, non seulement ne dit pas qu'ils se distinguaient d'eux par la prononciation, mais il remarque que le waw vaut comme consonne ܘܐܘ ܡܦܩܢܐ, c'est-à-dire qu'il n'est pas simplement *mater lectionis,* ce qui aurait été le cas si les Orientaux avaient prononcé *o;* voici ses paroles qui méritent d'être citées (*Œuv. gr.*, I, p. 229, l. 21 et suiv.): « Toute lettre qui précède waw consonne (litt. waw articulé[2]) prend chez nous p'thâḥâ et chez les Orientaux z'qâphâ, que ce waw soit quiescent, comme dans ܐܬܠܘܗܝ ... etc., ou qu'il soit mû, comme dans ܫܘܢ ... Il faut en excepter quatre noms qui ont chez eux comme chez nous p'thâḥâ devant waw-consonne quiescent, ce sont ܫܘܝܐ ܗܘܝܐ ܕܘܝܐ et ܛܘܝܐ »[1]. Dans ces mots qui sont des participes de verbes intransitifs avec *a* primitivement bref, les Nestoriens prononçaient *a* aigu, tandis qu'avec *a* obtus ces mots donnaient un autre sens. Barhébræus ajoute que malgré ces différentes écritures, leur prononciation restait la même, ce qui s'explique par ce que le waw n'étant pas redoublé, ce grammairien ne savait plus distinguer *á* de *à* dans la bouche d'un Oriental, v. § 79. En effet la double prononciation *áu* et *àu*, possible dans le dialecte oriental, ne l'était plus dans le dialecte occidental, puisque *á* étant devenu *o*, z'qâphâ devant waw n'indiquait qu'*o* simple comme ܦܛܪܘܣ = πετρός. Au contraire les Nestoriens, comme nous l'avons dit, ne se servaient jamais, pour représenter *o* grec, de z'qâphâ mais du point au-dessus du waw. Mais que penser d'une ponctuation où le waw était en même temps précédé de z'qâphâ et accompagné d'un point supérieur ou inférieur, comme dans l'édition de Bar'ali par M. Hoffmann, ܒܘܬܐ *gîte* n° 5510, ܡܥܒܪܬܐ *gué* n° 2821, ܡܘܒܕ *qui perd* n° 2821 ? Nous pensons que dans le manuscrit, relativement jeune (1557), qui a servi à cette édition, le z'qâphâ représente l'ancienne prononciation ; le point supérieur ou inférieur aura été ajouté plus tard, lorsque la diphthongue eut passé en la voyelle *o*, *ou* ; il y a là évidemment les signes de deux prononciations successives.

---

[1] M. l'Abbé Martin (*Syriens orient. et occident.*, p. 453) pour appuyer cette théorie dit 1° que c'est à cause d'une telle prononciation que z'qâphâ a pu être emprunté par les Occidentaux aux Orientaux pour noter leur *o* (*a* long primitif), mais nous avons vu § 45 que cet *o* se rapprochait assez de *a* pour qu'on pût lui donner le signe de cette voyelle, comme en effet Jacques d'Edesse la notait par aleph; il était tout naturel au surplus qu'en empruntant les points-voyelles, les Jacobites leur conservassent leur valeur grammaticale. La deuxième raison qu'il donne est que les Nestoriens prononçaient quelquefois *a* long comme *o*, ce qui n'est nullement prouvé, comme nous l'avons dit sous le paragraphe 48. Sa troisième raison que les Néo-Syriens possèdent une prononciation analogue, n'est pas plus concluante, puisque cette prononciation n'a lieu qu'avec des consonnes assombrissantes, v. le même paragraphe. Dire enfin que le son *a* du z'qâphâ « n'est peut-être pas le son primitif, mais qu'il y a eu déviation et transformation de *o* en *â* », n'est pas soutenable quand il s'agit de *a* long primitif.

[2] ܡܦܩܢ dans ce sens est opposé à ܡܒܠܥ absorbé, comp. Barhébræus, I, p. 242, l. 24 et suiv.

Enfin un dernier argument qui nous paraît décisif en faveur du maintien de la diphthongue *au* chez les Nestoriens jusqu'à leur décadence, est la non-aspiration d'une des muettes ܒܓܕܟܦܬ après cette diphthongue, comme après la diphthongue *ai*, v. § 121. Il est en effet tout à fait exceptionnel que la muette ne s'aspire pas après la contraction de la diphthongue, comme dans le pluriel ܒܬܐ *maisons*, hébreu בָּתִּים comp. ci-dessus ܒܘܬܐ ; l'aspiration dans ce cas est de règle, comp. ܒܝܬ de ܒܝܬܐ, ܐܝܟ pron. *àkh* etc.

---

[1] Il faut ajouter le cas où *a* final se contractait avec la voyelle *ou* du pronom ܗܘ, comme ܚܙܝܐ ܗܘ, v. § 109.

52. En dehors de ces trois diphthongues *âi ài au*, les Syriens en connaissaient-ils d'autres?

La diphthongue *oui* naît de la suffixation du pronom de la troisième personne masc. sing. à un nom ou à un verbe, comme ܐܰܒ݂ܽܘܗ̱ܝ *aboui, son père,* ܩܰܛܠܽܘܗ̱ܝ *ils le tuèrent.* Mais elle est limitée à ces cas, moins fréquente qu'en hébreu. Le mot ܪܶܒ݂ܽܘܝ *riboui* dont se servent les grammairiens maronites du Liban pour désigner les deux points du pluriel n'est pas syriaque; il a été emprunté à la terminologie des grammairiens juifs [1].

53. On s'est demandé si les Syriens prononçaient comme nous la diphthongue *eu* (v. Merx, *Gramm. syr.*, p. 43 adnot. 2). Le concours de ces deux voyelles dans une syllabe est rare en syriaque. Il naît notamment de la suffixation du pronom personnel dans les verbes, comme ܢܶܩܪܶܘܗ̱ܝ ou de la contraction du pronom ܗܽܘ avec un *é* qui précède, comme ܙܟ݂ܶܗܘ. Prononçait-on *nèqreu z'kheu* ou *nèqrèw z'khèw?* La même question se pose quand *i* précède waw dans les formes verbales, comme ܢܶܩܛܠܺܝܘܗ̱ܝ; doit-on prononcer *nèqt'liw* ou *nèqt'liou?* Les moines karkaphiens ponctuaient, comme pour les autres diphthongues, en rapprochant les signes des deux voyelles de la manière suivante ܙܟ݂ܶܗܘ ou en les plaçant de gauche à droite ܢܶܩܪܶܘܗ̱ܝ ܢܶܩܛܠܺܝܘܗ̱ܝ [2]. Mais si cette notation vise une diphthongue, elle ne tranche pas en faveur d'une prononciation *eu, iou,* ou d'une prononciation *ew, iw,* car les Grecs qui servaient de modèle, prononçaient *ew, iw* leurs diphthongues ευ, ιυ. La question n'a au fond qu'une im-

---

[1] En syriaque cette diphthongue ne se maintient pas dans le corps du mot, v. § 104, 3°. Mais en palmyrénien (v. n° 15 et sans doute n° 16 du recueil de M. de Vogüé), on la rencontre dans le mot singulier מתיתא *venue* (v. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXIV, p. 94 et Merx dans id. XXII, p. 677 et *Gramm. syr.*, p. 132). Ce mot se trouve encore avec ce sens, ܒܡܐܬܝܬ[ܗ] ܠܘܬ[ܢ] *lors de sa venue (de Jésus) vers nous,* dans un des hymnes syro-palestiniens publiés par M. Land dans ses *Anecdota syriaca*, IV, p. 197 du texte l. 15 de la 2° col.

[2] V. Merx, l. c. et Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 398; Wright, *Catal.*, p. 112*a* et 113*a*; comp. G. H. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes*, p. IX, qui veut voir dans la ponctuation ܢܶܩܛܠܺܝܘܗ̱ܝ une prononciation plus ancienne et plus pleine que ܢܶܩܛܠܺܝܘܗ̱ܝ. Nous croyons que la prononciation était la même, mais la première ponctuation voulait être plus exacte et indiquer que le waw n'était pas quiescent.

portance secondaire, et, à défaut de preuves contraires, on devra s'en tenir à la prononciation reçue *ew*, *iw* [1].

54. *Des demi-voyelles ou voyelles furtives.* Ce serait une erreur d'induire de l'absence des semi-voyelles dans la Massore syriaque et du silence des grammairiens, que l'araméen était trop lourd pour distinguer ces nuances délicates de voyelles, que les Massorètes hébreux ont notées au moyen de leur s̆'wâ mobile, simple ou composé. Non seulement la composition de la syllabe suppose nécessairement l'existence d'une semi-voyelle, espèce de *e* ouvert que nous notons dans le transcription des mots par une virgule, mais cette demi-voyelle était elle-même susceptible des diverses nuances *ă ĕ ŏŭ*, quand elle se prononçait avec une emphatique, gutturale ou palatale. Les voyelles adjuvantes qui facilitent la prononciation de deux consonnes qui se suivent sans voyelle propre, celles qui servent en poésie à compléter la mesure des vers ne sont que des voyelles furtives qui dans certains cas ont pris l'ampleur d'une voyelle pleine. On s'explique de même la présence d'une voyelle qui apparaît devant une liquide ou une gutturale, quoique étrangère à la forme du mot, comme ܦܳܦܰܪܘܦܘܣ pour ܦܳܦܪܳܘܦܘܣ [2], ܟܡܰܢܫܘܣ pour ܟܡܢܫܘܣ [3], ܡܫܰܡܫ pour ܡܫܡܫ [4]. Le s̆'wâ était noté autrefois d'une manière régulière par un point au-dessous de la consonne, v. § 65. Nous verrons sous les §§ 98 et 143 à 147 dans quels cas ces demi-voyelles existaient et faisaient sentir leur influence sur la prononciation des mots.

Chapitre IX.

De la désignation des voyelles au moyen des consonnes ܐ ܘ ܝ.

55. L'araméen se distingue de l'hébreu ancien et du phénicien par un usage plus large des consonnes ܐ ܘ ܝ comme *matres*

---

[1] L'hébreu קְטַלְתִּיו ne peut être invoqué ici, car cette langue ne possède pas de vraies diphthongues.

[2] Ewald, *Abhandlungen zur orient. und bibl. Literatur,* p. 83, note.

[3] V. *Notes marginales* à la suite de la *tradition karkaphienne* par M. l'Abbé Martin, p. 11, l. 3.

[4] Barhébræus, l. c. I, p. 199, l. 21. Le palestinien écrit par waw *ou* bref dans une syllabe ouverte, ce qui d'après le syllabisme araméen doit s'entendre d'un ḥaṭèph kâmèṣ; de même youdh pour ḥaṭeph-ségol, comme dans le talmud de Jérus. מדינחא correspond à ܡܰܕܶܢܚܳܐ *orient,* v. § 98 ci-après.

lectionis. On doit cependant reconnaître que leur fréquence est en raison directe de l'âge des documents. Les inscriptions du commencement de notre ère montrent une sobriété beaucoup plus grande que les manuscrits syriaques plus modernes où domine avant tout le souci de la clarté.

Dans les inscriptions de Palmyre du premier siècle [1] les voyelles brèves ne sont jamais exprimées, si on en excepte dans quelques cas l'omicron grec; mais nous verrons sous le § 93 que cet *o* était souvent confondu par les Syriens avec l'oméga. Dans le corps du mot on rend par waw ou youdh *ōū*, *ī*, ordinairement *ō*, *ē* venant d'une diphthongue; on n'exprime pas un autre *ē* ni *ā*; à la fin du mot *ī*, *ōū* sont désignés par youdh waw, *ā* par aleph et quelquefois par hé, *ē* venant d'une diphthongue par youdh ou aleph, un autre *ē* par aleph ou hé.

Le syro-palestinien montre un système déjà plus développé [2]: non seulement *ā* mais aussi *ă* sont quelquefois indiqués par aleph dans le corps du mot; il est vrai que *ē*, *ī*, à cette place, ne sont pas exprimés d'une manière constante, mais *ou* l'est régulièrement, à de rares exceptions près, sans distinction de longues ou de brèves.

En syriaque les voyelles avaient achevé leurs dernières évolutions phonétiques et le système de leur notation par les semi-voyelles avait reçu son complet développement au Ve siècle, époque à laquelle remontent les plus anciens manuscrits [3]. A partir de cette époque le système du point diacritique, qui fera l'objet de notre chapitre suivant, va prévaloir et attirer l'attention des grammairiens. Cependant une saine écriture des *matres lectionis* ne fut pas perdue de vue, car si celles-ci étaient moins nécessaires pour la prononciation exacte des mots, elle importait encore à leur étymologie et à la distinction des formes. Ainsi au VIIe siècle, Jacques d'Edesse établit sur ce sujet des règles auxquelles se conforment les écrivains occidentaux qui le suivent (voyez sa lettre sur l'orthographe).

56. Voici l'écriture consacrée par l'usage : *à* et *â* ne sont pas

---

[1] V. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXIV, p. 87 à 93.

[2] Nœldeke, l. c. XXII, p. 447.

[3] L'écriture des semi-voyelles ne tient pas compte de la quantité des voyelles, car *a* même long n'est jamais écrit, au contraire *ou* même bref l'est toujours, ce qui prouve que toute distinction à cet égard avait disparu.

écrits dans le mot[1]; à la fin du mot *â* est écrit par aleph. Là où aleph dans un mot paraît figurer *à*, *â*, il faut admettre que dans l'esprit des grammairiens, cet aleph est consonne et représente un *hamza*, comme ܡܣܐܢܐ ou ܡܣܐܢܐ *soulier* (racine ܣܐܢ), ܦܐܬܐ ou ܦܬܐ *moustache* (racine ܦܐ, comp. פֶּה *bouche*)[2]. Dans les participes actifs des verbes ʿaïn-waw, comme ܩܐܡ pron. *qâyèm*, aleph ne représente pas *â* mais il est le *hamza* qui maintient l'hiatus entre deux voyelles et appartient à une prononciation ancienne *qâ'èm*, v. § 107; ainsi par assimilation à ces racines, les racines double ʿaïn ont un aleph pareil, comme ܥܐܠ (racine ܥܠܠ), comp. ܡܐܟܐ *humble* (racine ܡܟ). Il faut donc se garder de penser que dans ܩܪܐܘܘܢܝ *ils m'ont appelé*, aleph représente la voyelle *a*, car on rencontre deux autres formes plus usuelles : ܩܪܐܘܢܝ et ܩܪܘܘܢܝ; la première indique la prononciation primitive avec hamza *q'ra'oun*, la deuxième une prononciation secondaire *q'rawwoun*, v. § 106. L'écriture ܩܪܐܘܘܢܝ concilie la nouvelle prononciation avec l'étymologie (rac. قرأ) suivant un procédé que nous avons déjà vu employer pour les mots de la forme ܪ̈ܐܡܐ, v. § 46. La même observation s'applique à toutes les autres formes analogues, comme ܡܘܠܘܐܐ *plénitude* comparé avec ܡܘܠܐܐ d'une part et ܡܘܠܘܐ d'autre part; ainsi les noms hébreux ܝܘܐܝܠ ܫܡܘܐܝܠ ܚܙܩܝܐܝܠ ܡܝܟܐܝܠ décèlent une prononciation *You'èl*, *š'mou'èl*, *ḥèzqi'èl*, *mika'èl* antérieure à celle *Youyèl*, *š'mouyèl*, *ḥèzqiyèl*, *mikayèl*[3].

57. *i* naturel est toujours écrit par youdh. Dans un certain nombre de mots où les Occidentaux prononçaient *i* une ancienne voyelle *é*, l'écriture n'était généralement pas modifiée; on conservait l'orthographe défective ou avec aleph, comme

---

[1] Les exceptions sont assez rares, ܢܐܬܐ et ܢܬܐ fut. aphʿel de ܐܬܐ, ܐܬܐܬܝ ethpaʿal du même verbe, ܡܐܣܝܘܬܐ ܢܐܣܘܢ ܬܐܣܐ ܢܐܣܐ ܡܐܣܝܘܬܐ ܡܐܣܝܐ ܐܣܝܐ etc., où aleph sert à distinguer le paʿel ou l'aphʿel des formes plus simples du p'ʿal.

[2] L'écriture ܬܡܐܢܝܢ *quatre-vingt* indique, il est vrai, une prononciation t'mânaïn (Nœldeke, *Mand. gramm.*, p. 22); mais cette écriture ne fut possible qu'à cause de celle de ܬܡܐܢܐ *huit;* on la trouve dans Land, *Anecdota syriaca,* I, p. 45 à 48 passim et la lettre de Jacques sur l'orthographe § V, p. ܣܗ, l. 4, édition Martin.

[3] V. Barhébræus, l. c. I, p. 205, dern. ligne. Les Nestoriens prononçaient Youwel, šmouwel etc., v. id. p. 208, l. 22.

mater lectionis, suivant les distinctions que nous allons indiquer sous le paragraphe suivant; quelquefois aussi cette prononciation était marquée par un youdh, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, § 46.

58. *è* représentant *i* bref n'était pas écrit. *é* des Orientaux, *i* ou *è* des Occidentaux, § 46, représentant *e* long, était écrit par aleph : ܡܠܟܐ *rois,* ܓܠܐ *découvert,* ܗܕܐ *celle-ci,* ܐܟܘܬ *comme,* ܨܐܕܝ *chez moi,* ܟܡܐܢܐ *embûches,* ܥܐܕܐ *fête,* ܦܐܪܐ *fruit,* ܢܐܒܫ *il sera sec,* ܢܐܠܕ *il enfantera* etc., où les Nestoriens prononçaient dans tous les cas *é.* Chez les Occidentaux la prononciation *è* au lieu de *i*[1] avait lieu aussi dans ܓܐܪܐ *flèche,* ܫܐܪܐ *nombril,* ܨܐܦܐ *natte,* que quelques-uns d'entre eux prononçaient cependant *girå, širå, ṣiphå* (Barhébræus I, 23, dern. ligne) et dont la forme ancienne était *gĕrra, šĕrra, ṣĕppa* (comp. صُفَّة سُرَّة جُرَّة), mais l'écriture par aleph indique que le redoublement avait disparu de bonne heure dans ces mots.

è était écrit par youdh, lorsqu'il venait d'une diphthongue ou de *a o* longs, §§ 82 et 84, ܒܝܬ *maison,* ܗܠܝܢ *ceux-ci* ou *celles-là,* ܩܛܠܝܢ *elles ont tué* etc. ; *é i* était représenté par youdh dans les mots ܐܝܠ אֵל, ܒܝܠ בַּעַל.

L'écriture défective pour *é i* avait lieu dans quelques mots : ܪܫܐ *tête*[2], ܒܪܐ *puits,* ܥܕܬܐ *église,* ܬܬܐ *figuier,* où la voyelle venait de *ă ĕ,* § 83; ܐܚܪܢܐ fém. ܐܚܪܬܐ *autre,* de *å,* § 87; ܠܠܝܐ *nuit,* ܒܥܬܐ *œuf,* de la diphthongue *ai,* comp. لَيْل بَيْضَة, ajout. ܩܕܡܗܘܢ *en leur présence* de ܩܕܡܐ (Barhébræus, l. c. p. 233, l. 11). Elle était de règle dans certaines formes qui laissaient tomber une liquide radicale, comme ܩܩܠܬܐ *fumier,* ܫܫܠܬܐ *chaîne,* ܨܨܠܐ *cymbale,* de *qèlq'lå, šèlš'lå, ṣelṣ'lå,* § 110*d.* *é* à la fin du mot se maintenait chez les Jacobites comme chez les Nestoriens et était figuré par aleph, ܡܠܟܐ *rois,* ܢܓܠܐ *il découvrira* etc.

---

[1] Les manuscrits jacobites soigneusement ponctués portent souvent des traces de l'hésitation qu'il y avait entre ces deux prononciations. V. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes,* Vorber. VI.

[2] Cette écriture sans youdh est blâmée par Jacques d'Edesse dans sa lettre sur l'orthographe syriaque, éd. Martin, p. ܝ, l. 12; éd. Philipps, p. ܘ, l. 4 et suiv. Les Occidentaux prirent l'habitude d'écrire le youdh, tandis que les Orientaux qui prononçaient *rêš* conservèrent l'écriture défective, v. Barhébræus, I, p. 233, l. 13.

59. *o ou* sont toujours exprimés par un waw qu'ils viennent de voyelles longues ou brèves. Il n'y a d'exception que pour les deux mots ܟܠ et ܡܛܠ dont l'écriture défective est de beaucoup plus fréquente que l'écriture pleine, sans que cependant on puisse établir à cet égard une distinction sur l'âge ou la source des manuscrits [1].

60. Les diphthongues *ai âi* sont figurées par youdh; *au* par waw; *èw iw* par youdh suivi de waw.

61. Les exemples que nous avons donnés sous les §§ 46 et 56 montrent clairement que l'on se faisait un devoir de conserver l'orthographe ancienne, tout en insérant dans les mots de nouvelles *matres lectionis* qui indiquaient les modifications survenues dans la prononciation. En vertu de ce principe, les semi-voyelles ܐ ܘ ܝ continuèrent à être écrites, lorsqu'elles devinrent quiescentes, qu'elles fussent radicales ou seulement *matres lectionis*. En ce qui concerne aleph, voici quelques exemples à ajouter à ceux du § 56 : ܣܢܐܐ *ennemi*, ܣܢܐܬܐ *haine*, ܡܐܐ *cent*, ܣܓܝܐܐ *nombreux*, ܣܓܝܐܬܐ *nombreuse*, ܣܘܓܐܐ *multitude*, ܩܪܐܐ *concombre* etc. Youdh et waw, signes de désinences tombées, sont également maintenus par l'écriture pour l'intelligence des formes, comme ܩܛܠܘ ܩܛܠܬܝ ܩ̈ܛܠܝ ܢܩܛܘܠܘܢ ܩܘܪܒܝ ܐܢܬܝ etc.

Jacques d'Edesse nous a transmis quelques règles à cet égard dans sa lettre sur l'orthographe syriaque, où il se montre aussi soucieux de la distinction des formes que de l'étymologie. Les mots ܐܬܡܠ *hier*, ܡܢܬܡܠ *avant-hier*, doivent être écrits, dit-il [2], sans youdh à la fin du mot, de peur qu'on ne confonde le premier avec le verbe ܐܬܡܠܟ. Cependant cette recommandation ne fut pas suivie et on continua d'écrire le youdh, à l'exemple des adverbes ܐܡܬܝ ܐܝܡܬܝ [3].

Les Syriens orientaux réglèrent leur orthographe plutôt sur la prononciation que sur l'étymologie; ils n'écrivaient pas le youdh ni le waw quiescent, signe du pluriel dans les verbes [4], ainsi ܛܒ̇ܢ ܢܫ̈ܐ au lieu de ܛܒܝܢ ܢܫ̈ܐ. Ils laissaient aussi de côté le youdh de la troisième pers. fém. sing. du futur ܬܶܟ̣ܬ݁ܒ̣ܝ au lieu de ܬܶܟ̣ܬ݁ܒ̣ܝܢ[1].

---

[1] V. Ewald, *Abhandlungen zur orient. und bibl. Literatur*, p. 97, note 1; Merx, *Gramm. syr.*, p. 35.

[2] V. éd. Martin ? l. 1; éd. Philipps ܐ l. 4.

[3] Barhébræus, I, p. 203, l. 2. Du reste l'écriture avec youdh était celle des anciens manuscrits, comme le rappelle Barhébræus, II, p. 25 comm., à propos de la réforme de Jacques.

[4] V. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 463, et Barhébræus, I, p. 243, l. 11; J. D. Michaelis, *Abhandl. von der syr. Sprache* dans sa

Les formes singulières de la suffixation du pronom de la troisième personne, comme ܥܰܒ̣ܕܰܘܗ݈ܝ *'abdau,* ܢܶܩܛܠܺܝܘܗ݈ܝ *nèqṭ'liw,* ܢܶܩܪܶܝܘܗ݈ܝ *nèqrèw,* ܢܶܩܪܳܝܗ݈ܝ *nèqrâi,* ܢܶܩܛܠܽܘܢܳܝܗ݈ܝ *nèqṭ'lounâi* etc., ne sont pas dues à deux prononciations différentes qui se seraient succédées comme on pourrait être tenté de le croire, en se reportant à ce que nous avons dit plus haut; non, l'écriture ܗܝ n'a pas d'autre objet que de reproduire pour l'œil le suffixe, qui en s'agglutinant avec le nom ou le verbe était devenu méconnaissable[2].

63. C'est surtout dans la transcription des noms étrangers que les grammairiens et les auteurs s'ingénièrent à exprimer les voyelles de la manière la plus complète. Là aleph représente non seulement *e* mais aussi *a,* que ces voyelles fussent brèves ou longues. On comprend en effet que le lecteur, transporté sur un terrain qui lui était inconnu, avait besoin d'être guidé plus sûrement.

Cette abondance de *matres lectionis* qui fait encore défaut dans les inscriptions de Palmyre apparaît déjà dans la P'ṣiṭṭâ, comme ܐܢܛܝܘܟܝܐ ἀντιόχεια, ܬܐܘܡܐ Θωμᾶς, ܦܝܣܝܕܝܐ πισιδια, quoique

---

Chrestomathie, p. 111. La chute du waw apparaît déjà dans les inscriptions de Palmyre נחת au lieu de נחתו; elle est fréquente dans les talmuds, où même le waw passe devant la dernière radicale, v. Luzzatto, *Elementi,* p. 79, § 69.

[1] V. Barhébræus, I, p. 90, l. 2 et II, p. 47, *Comment.* Dans ce dernier endroit, ce savant auteur attribue l'écriture du youdh chez les Jacobites à Jacques d'Edesse. Cette assertion semblerait confirmer l'opinion de ceux qui pensent que dans cette forme le youdh était purement diacritique et n'avait jamais été prononcé : v. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.,* p. 463, note 2, et les auteurs par lui cités, et Merx, *Gramm. syr.,* p. 119. Mais M. Nœldeke a rejeté cette hypothèse par la raison que ce youdh se retrouve non seulement en samaritain mais aussi en palestinien *(Zeitschr. d. D. M. G.,* XXII, p. 491). Une écriture ancienne ܢܫܰܡܠܽܘܢܳܝܗ݈ܝ au lieu de ܢܫܰܡܠܽܘܢܢܳܝܗ݈ܝ vise le son aigu de la voyelle et peut-être le redoublement de noun qui suit.

[2] La ponctuation des Targoums מַלְכוּהִי qui se retrouve dans l'araméen biblique et en hébreu dans le psaume 116, 12 est artificielle, *contrà* Ewald, 638, note 2.

dans cette question on doive tenir compte de l'âge des manuscrits. Jacques d'Edesse paraît en effet avoir recommandé plus que ses devanciers cette écriture surchargée qui nous paraît si choquante. Voici les spécimens d'écriture qu'il donne en modèle dans sa lettre sur l'orthographe (éd. Martin ܛ l. 13, éd. Philipps ܝ l. 4) ܩܐܛܐܣܛܐܣܝܣ κατάστασις, ܦܐܢܛܐܣܝܐ φαντασία, ܬܐܘܠܘܓܝܐ θεολογία, ܦܠܐܪܘܦܘܪܝܐ πληροφορία, ܦܝܠܘܣܘܦܝܐ φιλοσοφία, ܩܘܣܛܐܢܛܝܢܘܣ *Constantin*, ܐܬܐܢܐܣܝܘܣ *Athanasius*, ܐܡܦܝܠܘܟܝܘܣ *Amphilachius*, ܐܘܐܢܓܠܝܐ εὐαγγέλια, ܐܘܐܢܓܠܝܣܛܐ εὐαγγελισταί. Car à son époque, le goût du grec s'était développé en Mésopotamie avec les études philosophiques et on l'imitait servilement dans ses éléments même les plus éloignés du syriaque. A ce moment remontent, comme nous le dirons sous le § 72, les premières tentatives d'adapter les voyelles grecques à l'écriture syriaque.

Par ces exemples ou d'autres on voit que alpha grec était exprimé par aleph syriaque ; η l'était par ܐ ܝ et quelquefois par ܗ, v. § 46 ; ε par ܐ, souvent aussi par ܗ, ܡܗܬܘܕܘܣ ܡܗܛܐܬܗܣܝܣ ܠܗܟܣܝܣ = μέθοδος, μετάθεσις, λέξις ; αι par ܐ ou d'une manière défective ܩܦܠܐܘܢ κεφαλαίον, ܦܪܛܘܪܝܢ πραιτώριον[1], ܩܐܣܪ ou ܩܣܪ κᾶισαρ, ܩܐܪܘܣ ou ܩܪܘܣ καιρός (v. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 513) ; ει par youdh, ܦܝܣܐ πεῖσις, ܦܘܣܝܕܘܢ Ποσειδῶν ; ο ω αυ ου οι par ܘ, v. § 50, comp. ܦܘܠܘܣ πᾶυλος, ܦܘܢܝܩܣ Φοίνιξ, et les pluriels grecs en οι, comme ܐܘܪܬܘܕܘܟܣܘ ܗܪܛܝܩܘ ܟܘܠܘ ܟܘܡܘ etc. ὀρθόδοξοι, ἀιρετικοί, χύλοι, χύμοι[2] ; quelquefois aussi ο ω par ܘ ܐ, ܬܐܘܡܐ Θωμᾶς, ܦܘܐܛܐ ποιετής, comme si on avait prononcé *au*.

CHAPITRE X.

Du point distinctif des voyelles.

63. Malgré l'usage des consonnes ܐ ܘ ܝ pour désigner les voyelles, il n'en restait pas moins un nombre assez important de mots qui avaient la même forme apparente, quoique distingués

---

[1] Ce mot était prononcé *prétorion* par les Jacobites et *pratorion* par les Nestoriens (Barhébræus, I, p. 237, l. 2) ; on trouve aussi ܦܪܘܛܪܝܢ (*Chrestomathie Michaelis*, p. 77, l. 2), ce qui indique une prononciation *proutarion* occasionnée par l'emphatique qui précède et celle qui suit la voyelle, v. § 40.

[2] De même en palmyrénien (Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXIV, p. 93).

par la prononciation. C'était là, même pour un indigène, un sujet d'embarras qui attira l'attention des grammairiens ; on trouve en effet un certain nombre de traités sur les vocables semblables par la forme mais distincts par le sens ܡܠ̈ܬ ܩ̈ܠܐ ܕܡܫܬܘ̈ܝܢܝܬܐ ܘܡܬܦܫܩ̈ܢܝܬܐ. Ces traités avaient pour principal objet d'assurer une lecture exacte et normale du texte des livres sacrés et on ne peut douter que les débuts de la Massore syrienne portèrent sur ce point.

Le moyen le plus simple d'indiquer les différentes prononciations d'un même mot était de placer un point auprès de ce mot suivant diverses positions. Ce point, on le trouve dans les plus anciens manuscrits, ceux du Ve siècle, mais son usage remonte au moins un siècle plus haut, au temps de St.-Ephrem. Un passage bien connu de ce père de l'église syriaque dit au sujet du mot ܚܡ̈ܪܐ *ânes* ce qui suit[1] : « Il faut savoir que jusqu'ici nous avons lu dans les deux testaments ḥemré et non ḥ'måré, comme le prétendent quelques ignorants. » Ce passage dont l'authenticité n'a pu être révoqué en doute par des arguments sérieux[2] ne s'explique que par la présence d'un point diacritique dans les manuscrits de cette époque, puisque le mot ܚܡ̈ܪܐ, qu'on le prononçât d'une manière ou de l'autre, avait la même forme.

M. Ewald est le premier qui dans ses *Abhandlungen zur orientalischen und biblischen Literatur* (p. 60 et suiv.) reconnut avec une singulière perspicacité la nature de ce point et en décrivit les diverses applications.

64. Un point unique n'offrait que deux positions pour indiquer la voyelle qui meut une consonne : il pouvait être placé au-dessus ou au-dessous de la consonne. Les voyelles furent donc divisées en deux classes : les voyelles hautes *å à o* furent marquées du point supérieur, les voyelles basses *i è é* par le point inférieur, ainsi : ܡܢ *qui*, ܫܢܬܐ *année*, ܥܒܕܐ *agissant*, ܝܠܘܕ *père*, pron. *man, šattå, ʿåbhdå, yålodh;* mais ܡܢ *de*, ܫܢܬܐ *sommeil*, ܥܒܕ *esclave*, ܝܠܘܕ *enfant*, pron. *mèn, šènthå, ʿbhèdh, yalloudh.* Les

---

[1] St.-Ephrem, *Op. syr.*, I, p. 184.

[2] V. Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens* dans le *Journ. Asiat.* 1875, 1er sem., p. 92. On ne saurait être surpris de trouver établi l'usage du point diacritique à cette époque, puisqu'au deuxième siècle déjà le point du riš sert à distinguer cette lettre du dâlath dans les inscriptions de Palmyre.

diphthongues *åi ai au* étaient considérées comme voyelles hautes et se distinguaient de cette manière des voyelles *i, ou,* ܨܝܕܐ *chasseur,* ܩܪܝܬܐ *leçon,* ܗܝ *celle-là,* ܗܘ *celui-là,* pron. *ṣayyådhå, q'råitå, håi, hau,* mais ܨܝܕܐ *chassé,* ܩܪܝܬܐ *poutre,* ܗܝ *elle,* ܗܘ *lui,* pron. *ṣidhå, q'rithå, hi, hou.* Tel est ce point dans sa simplicité originaire : IL A UNE VALEUR PHONÉTIQUE ET NON PAS SEULEMENT CONVENTIONNELLE OU DIACRITIQUE. Il était cependant insuffisant, car deux mots de même forme pouvaient avoir chacun une voyelle haute ou basse comme ܒܪܝܬܐ qui prononcé *bàryåthå* signifie *créées,* et *båryåthå* a le sens de *créantes;* ܐܡܪ était susceptible de quatre prononciations : *émar* (chez les Occidentaux *imar*) *je dirai, èmar il a dit, amar il a rendu amer* et *èmmar agneau.*

65. Ce système de ponctuation reçut alors un développement nécessaire, où le principe de la distinction des voyelles suivant leur timbre fut tempéré et modifié par celui de l'analogie et de l'antithèse. Un mot avec un suffixe reçut la même ponctuation que le radical, malgré le changement de la voyelle, ainsi ܥܒܕܐ *esclave,* et les noms de cette forme avaient le point inférieur comme leur radical ܥܒܕ, de même ܒܟܬܐ *pleurs,* ܚܠܡܬܐ *songe* avaient le point sous la deuxième radicale, parce qu'ils étaient formés de ܚܠܡ ܒܟܐ ; ܚܘܒܐ *crime* eut le point inférieur malgré la diphthongue par antithèse à la forme plus lourde ܚܘܒܐ *criminel,* car une diphthongue se décompose facilement en voyelle basse, *état absolu* ܚܘܒ ; ܚܕܬܐ *nouveau* a le point en bas du ḥèth comme venant de ܚܕܬ où la gutturale a un š'wå ou *e* ouvert, tandis que le féminin ܚܕܬܐ *nouvelle* a par antithèse le point en haut, l'état absolu étant ܚܕܬܐ (v. Barhébræus, I, p. 242, l. 2).

Souvent en effet on indique par un point inférieur le š'wå mobile pour le distinguer d'une voyelle pleine appartenant à une autre forme, ainsi ܩܛܠ opposé à ܩܛܠ, ܩܕܡ *devant* ou ܩܕܡ *précéder,* mais ܩܕܡ *préposer,* ܩܐܡ *être debout,* ܩܘܡ *constituer;* le mot ܡܕܡ *quelque chose* a le point supérieur pour avertir que le premier mim a une voyelle pleine et non pas un š'wå. Il devint aussi de règle de marquer d'un point supérieur la consonne ܐ, quand elle devait être articulée et d'un point inférieur quand elle cessait de l'être, ܐܢܐ ܥܒܕ ܐܢܐ *moi, j'agis* [1].

---

[1] V. Barhébræus, I, p. 245, l. 20. Analogue est le point au-dessus d'aleph dans quelques manuscrits nestoriens, pour marquer que cet aleph

66. A ces extensions du point diacritique se rapporte le double-point du pluriel et du *m'pagg'dhânâ.*

Toutes les fois que le pluriel ne se distingue pas du singulier comme ܡܠܟܐ qui prononcé *malkâ* signifie *le roi* et *malké les rois*, on met deux petits points horizontaux au-dessus de l'une des consonnes du mot au pluriel ܡܠܟ̈ܐ *malké.* Mais cette règle est susceptible de diverses applications qui méritent d'être traitées à part. Voir chapitre XXIII ci-après.

67. Quant au double point appelé m'pagg'dhânâ, ܡܦܓܕܢܐ *qui refrène* ou *retient*, il avait pour objet de distinguer la troisième personne fém. sing. du prétérit ܩܛܠܬ de la deuxième qui avait le point supérieur ܩܛܠܬ et de la première qui avait le point inférieur ܩܛܠܬ. Cette ponctuation prouve que l'*a* de qèṭlath s'infléchissait dans la prononciation vers le son de *è* et formait une nuance intermédiaire qui était *refrénée*, maintenue entre *à*, *è*. Jacques d'Edesse qui avait classé les consonnes en *épaisses, tenues* et *moyennes*, v. § 18, renouvelle cette division pour les voyelles dans un fragment publié par M. l'Abbé Martin à la suite de la lettre sur l'orthographe, § II, p. ܘ (comp. éd. Philipps, p. ܒ). Le point en haut suivant lui désigne une voyelle épaisse, le point en bas, une voyelle tenue et le m'pagg'dhânâ une voyelle intermédiaire[1]. Cette prononciation infléchie était commune aux Nestoriens, quoiqu'ils ne fissent pas usage du m'pagg'dhânâ, car ils se servaient dans ce cas des deux points de la voyelle *è* ܩܛܠܬ. Le syro-palestinien employait aussi ces deux points pour distinguer un *e* intermédiaire entre *a* et *i* (v. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 452)[2]. Le

---

doit avoir la force d'un hamza par réaction contre la prononciation de cet aleph comme youdh, prononciation qui s'était généralisée chez les Jacobites, § 104, ainsi ܩܐܡ ܫܐܠ *qâ'em, ša'el* et non *qâyèm, šayèl;* de même en hébreu יָבִיאוּ et רָאוּ pour mettre en garde contre une prononciation vulgaire *yabiyou, rouyou, contrà* Ewald, *Abhandlung.*, p. 89, § 42 et *Lehrb. d. hebr. Spr.*, § 21*e.* De même le ܗ̇ suffixe de la troisième personne fém. sing. porte le point en haut pour indiquer que cette gutturale a toute sa force; ce point répond au *mappiq* hébreu.

[1] Cette division montre que Jacques avait encore le sentiment de la valeur phonétique du point usité pour la notation des voyelles.

[2] C'est à cause de cette tendance de *à* à s'infléchir que cette voyelle est appelée ܦܓܕܐ par le grammairien Jacques de Tagrith ou de Mar

m'pagg'dhânâ servit quelquefois aussi à distinguer le féminin singulier des noms à l'état construit, comme ܡܠܟܬ݂ ܫܡܝܐ *malkath s'mâyâ, la reine des cieux* (Ewald, *Abhandl.*, p. 102, § 57). Mais il fut étendu ensuite aux cas où il y avait lieu de distinguer une troisième prononciation d'un mot, dont le point supérieur et le point inférieur indiquaient deux premières formes, alors même que cette troisième prononciation n'était pas phonétiquement l'intermédiaire entre les deux autres, ainsi : ܒܪܐ *bâré, créant,* ܒܪܐ *b'râ, il créa,* ܒܪܐ *b'ré, créé;* ܐܘܕܐ *audé, je confesserai,* ܐܘܕܐ *audâ, confesse,* ܐܘܕܐ *oudhâ, tison;* on distinguait ainsi : ܐܬܐ *il vint,* ܐܬܐ *je viendrai,* ܐܬܐ *signe;* ܐܡܪ *il dit,* ܐܡܪ *je dirai,* ܐܡܪ *il a rendu amer;* ܐܠܝܐ *gémissement,* ܐܠܝܐ *gémissante,* ܐܠܝܐ *qui fait gémir* etc. (Barhébræus I, p. 245, l. 21 et suiv.); ܡܢܘ *manou, qui est-ce* se distinguait par le m'pagg'dhânâ de ܡܢܘ *mânou, qu'est-ce,* qui avait le point supérieur (id. p. 245, l. 18). D'autres fois une troisième forme se distinguait de deux autres par l'absence de points, ainsi : ܒܪܟ sans point-voyelle se prononçait *b'râkh, génuflexion,* tandis que ܒܪܟ *b'rakh* signifiait *il s'est agenouillé* et ܒܪܟ *barèkh, il a béni.* Le nom du prophète Élie ܐܠܝܐ se distinguait des trois autres prononciations que nous avons indiquées par l'absence du point (id. p. 245, l. 5 et suiv.).

68. La réforme grammaticale de Jacques d'Edesse porta principalement sur la position des points sur les mots, à en juger par sa lettre sur l'orthographe ; il écrivit sur ce sujet des *traités de points* ܡܐܡܪ̈ܐ ܕܢܘܩܙ̈ܐ auxquels Barhébræus renvoie dans sa grande grammaire (p. 246, l. 17). En principe un mot ne recevait qu'un seul point dont la position au-dessus ou au-dessous, en avant ou en arrière de la consonne n'avait rien d'arbitraire, quoiqu'en disent les grammairiens des derniers siècles qui ne s'expliquaient pas les anomalies apparentes de cette prononciation (v. Barhébræus, p. 245, l. 2 à 10). Il régnait cependant une certaine latitude sur le choix de la consonne auprès de laquelle on mettait le point, quand il ne devait pas en résulter de confusion, ainsi ܩܛܠ ou ܩܛܠܘ recevait indifféremment le point sous l'une des trois radicales ; le participe

---

Mathai (v. les passages cités par M. l'Abbé Martin dans *Syriens orient. et occident.*, p. 439 et *La Massore chez les Syriens,* p. 153), et que les Nestoriens la notent par un point haut et un point bas ÷.

pa'el ܡܦܥ avait le point au-dessus du mim, parce que ce verbe ne formait pas d'aph'el, mais ܡܦܣܗ avait le point au-dessus du semkath, parce que ce verbe avait l'aph'el ܡܦܣܗ (Barhébræus, p. 245, l. 11).

Les deux points du *m'pagg'dhânâ* étaient d'abord restreints à quelques mots ambigus; mais dans les verbes il eut une application bien plus fréquente, parce que les formes sont plus nombreuses que pour les noms. On ne se fit donc pas faute de marquer de deux points deux voyelles d'un même mot, toutes les fois qu'il paraissait nécessaire de le faire, ainsi ܐܬܦܢܝ *èthpanni, il fut répondu,* ܐܬܦܢܝ *èthpannâi, sois répondue,* par distinction de ܐܬܦܢܝ *èthp'ni, il s'est retourné* (Barhébræus, p. 246, l. 7).

On finit par établir de cette manière des règles complètes dont voici le résumé:

Prétérit 3e pers. sing. masc. ܩܛܠ avec faculté de porter le point sous la deuxième ou la troisième radicale.

3e pers. sing. fém. ܩܛܠܬ, quelquefois l'un des deux points est omis.

2e pers. sing. ܩܛܠܬ, fém. ܩܛܠܬܝ.

1re pers. sing. ܩܛܠܬ.

Le point peut également avancer près de la deuxième ou de la troisième radicale.

Les personnes du pluriel ont le point inférieur, excepté la deuxième qui n'en a pas.

Le futur a aussi le point inférieur ܢܩܛܠܘܢ ܬܩܛܠܘܢ ܢܩܛܠܢ ܬܩܛܠܢ, excepté la première qui, par analogie du parfait, a le point supérieur ܐܩܛܘܠ.

De même l'impératif ܩܛܘܠ ܩܛܘܠܝ[1]; l'infinitif ܡܩܛܠ; le participe passif ܩܛܝܠ. Le participe actif a le point supérieur ܩܛܠ.

La forme pa'el se distingue de p'al par le point supérieur; il prend le second point assez souvent: ܩܛܠ ou ܩܛܠ, ܡܩܛܠ, ܡܩܛܠ.

Par antithèse aph'el, comme forme moins forte, a le point inférieur ܐܩܛܠ ܐܩܛܠ ܡܩܛܠ mais ܡܩܛܠ, participe passif, par distinctif de ܡܩܛܠ infinitif p'al.

---

[1] Il faut se garder de confondre avec ce point celui du pouqdânâ qui appartient à l'accentuation métrique, § 171, 2° et qui est un point supérieur en tête d'un impératif.

Les formes passives suivent les mêmes règles : ܐܶܬܩܛܶܠ ܐܶܬܩܰܛܰܠ.

69. Cette extension du point dans les verbes et les noms est propre aux Occidentaux et ne remonte guère au delà du VIIe siècle[1]. Jacques d'Edesse, comme nous l'avons déjà dit, y contribua pour une large part et ses successeurs continuèrent sa tâche d'après les règles qu'il avait posées. Quelqu'incomplet et ardu que fût ce système développé, les Occidentaux ne s'en départirent pas, même après l'introduction des voyelles grecques ; car l'usage de ces voyelles ne fut jamais assez général pour évincer l'emploi du point.

Les Nestoriens, au contraire, s'en tinrent à l'ancien procédé plus sobre, en vigueur avant leur séparation des Jacobites. La raison en est qu'au lieu d'étendre l'usage du point distinctif dans le sens de ceux-ci, ils en tirèrent un nouveau système bien plus régulier et plus précis, en cherchant une combinaison de points propre à chaque voyelle.

Le point distinctif des voyelles conserva donc mieux, chez eux, sa valeur phonétique. Ils ne connurent pas le m'pagg'dhânâ et notaient la troisième pers. du fém. sing. du prétérit par les points de la voyelle *è* ܩܛܠܶܬ, comme nous l'avons déjà observé (comp. Barhébræus I, p. 242, l. 21 et Ewald, *Abhandl.* p. 102, § 57).

Chapitre XI.

Des points-voyelles chez les Nestoriens.

70. Les Nestoriens, avons-nous dit, substituèrent au point distinctif des voyelles, un nouveau système de points-voyelles qui en découle, mais auquel les Occidentaux demeurèrent longtemps étrangers. L'esprit de haine et de rivalité qui séparait les sectes religieuses, le goût passionné des Jacobites pour les études grecques, goût partagé d'ailleurs par les Nestoriens, ne suffiraient pas à expliquer pourquoi ceux-ci s'écartèrent d'une voie qui leur était tracée par les usages précédents et préférèrent emprunter aux Grecs leurs voyelles qui juraient dans une écriture sémitique. Il n'est pas vraisemblable du reste que l'invention des points-voyelles chez les Nestoriens fût de

---

[1] Ewald, *Abhandl.*, p. 102, § 60, remarque que dans les manuscrits du sixième siècle on trouve un seul point, dont l'usage n'est même pas très-fréquent.

beaucoup postérieure à l'adaptation des voyelles grecques au syriaque d'Edesse et du couchant; ces deux systèmes sont très probablement contemporains et de la seconde moitié du huitième siècle [1]. Les causes de ces divergences doivent plutôt être cherchées dans la différence du vocalisme chez les uns et chez les autres : nous avons vu § 44 que les Nestoriens admettaient sept voyelles, tandis que les Occidentaux n'en comptaient que cinq, les mêmes signes pouvaient donc être difficilement utilisés par les uns et les autres. Le nombre de voyelles, moins grand chez les Jacobites, permit à ceux-ci de se servir de l'ancien point, en en multipliant les applications; voulaient-ils être précis, la division des voyelles grecques répondait bien à celle de leurs propres voyelles. Les Nestoriens au contraire ne pouvaient avec l'ancien point reproduire toutes les nuances de leur vocalisme, qui d'un autre côté cadrait moins bien avec le vocalisme grec, puisque celui-ci n'avait pas de signe pour *a* long correspondant à leur *a* obtus. De cette manière ils furent amenés à créer un système de combinaisons de points, bien supérieur à la notation des voyelles pratiquée par leurs rivaux. Il a cependant l'inconvénient de surcharger le texte de points qui en s'enchevêtrant avec les divers autres points diacritiques forment un réseau qu'on ne peut débrouiller sans quelque habitude.

De leurs sept voyelles *à á è é i o ou*, ces deux dernières étaient toujours écrites dans le texte par waw, § 59; le point placé au-dessus ou au-dessous du waw suffisait à les distinguer, § 64; *i* l'était également, § 57 [2], il se distinguait donc suffisamment par le point inférieur des diphthongues *åi, ai* qui avaient le point supérieur. Pour ces trois voyelles, l'ancien système ne subit donc aucun changement ܗܺܝ ܝܵܠܘܿܕ ܝܲܠܠܘܼܕ *hi, yålodh, yalloudh*, Il ne restait donc à trouver que quatre combinaisons pour les voyelles *à á è é*, dont les signes furent composés de deux points groupés de la manière suivante : ـܵ *á*, ـܲ *à*, ـܹ *é*, ـܸ *è*, ex. : ܩܲܛܵܠܵܐ *qàṭṭálá, meurtrier*, ܟܹܐܦܵܐ *képhá, pierre*, ܩܵܛܸܠ *qáṭèl, tuant* [3]. Ces

---

1. Voyez plus loin §§ 71 et 73.

2. Nous avons remarqué § 58 que dans les mots où les Jacobites prononçaient *i* non écrit ou écrit par aleph, les Nestoriens prononçaient *é*.

3. Plus tard les grammairiens voulurent établir leur division des voyelles d'après la distinction des longues et des brèves et ils créèrent un signe ـܼ pour *i* bref qui formait la huitième voyelle; cette fausse théorie ne

points-voyelles furent appliqués également aux diphthongues que le point unique ne distinguait pas suffisamment, comme ܗܰܘ ܗܽܘ ܐܶܬ݂ܓ݁ܠܰܝ *hau, hôu, èthg'lai.*

71. En l'absence de manuscrits anciens, il est difficile de préciser l'âge de ces points-voyelles et d'en connaître l'auteur. M. l'Abbé Martin croit qu'ils ne remontent pas au delà du milieu du VIIIe siècle et sont peut-être postérieurs à l'introduction chez les Jacobites des voyelles grecques[1]. Cependant, faute d'éléments nécessaires à sa solution, la question reste en suspens.

Dans le système de ponctuation, les points-voyelles formaient les petits points par opposition à ceux de l'accentuation qui étaient les gros points; on les nommait ܫܘܡ̈ܗܐ ܦܘܪ̈ܫܢܐ[2], *les signes distinctifs du sens,* tandis que ceux qui marquaient l'accent prosodique étaient appelés ܫܘܡ̈ܗܐ ܕܦܘܣܩ̈ܐ *les signes de la mesure.*

Au XIIIe siècle, les points-voyelles appartiennent encore exclusivement aux Nestoriens. Les Jacobites, transplantés au milieu d'eux au delà du Tigre sont les seuls parmi leurs coreligionnaires qui en fassent usage[3].

CHAPITRE XII.

Des voyelles grecques dans l'écriture des Syriens occidentaux.

72. Jacques d'Edesse († 710) ne fut pas le premier chez les Occidentaux à constater l'insuffisance de l'écriture syriaque. En réponse à Paul d'Antioche qui lui demandait de combler les lacunes de l'écriture, il répondit que c'était une affaire ardue, à laquelle ses prédécesseurs avaient aussi songé, mais devant laquelle ils avaient reculé, de peur de porter atteinte aux anciens monuments de leur littérature[4]. Saisi des mêmes

---

contribua pas peu à la confusion qu'on rencontre dans la ponctuation des voyelles dans les manuscrits de la basse époque. Les anciens grammairiens orientaux ne connaissent pas cet *i*, v. § 76.

[1] *La Massore chez les Syriens*, p. 149, comp. p. 177 et 190.

[2] Le mot ܫܘܡܐ avait alors son premier sens de *signe.*

[3] Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 440.

[4] Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 196, l. 16 à 22; Assemani, *Bibl. or.*, I, p. 477 et le premier des fragments de la grammaire de Jacques d'Edesse

scrupules, il estime que le meilleur moyen de concilier le respect de la chose établie avec la nécessité de remédier à l'imperfection de l'écriture, est de créer des lettres additionnelles, mais de n'en faire usage que dans les exemples qu'il apporte à l'appui de ses règles sur l'orthographe. Et, en effet, dans les autres fragments de son traité « de l'orthographe du dialecte édessénien » ܬܘܪܨ ܡܡܠܠܐ ܢܗܪܝܐ, il ne se sert pas de ses types-voyelles en dehors de ce cas [1].

Il est inutile de s'étendre sur la forme et la valeur de ces types qui ne paraissent pas avoir joui d'un grand succès; on en trouvera différents spécimens dans notre troisième planche, spéc. 3 à 6; le cinquième est le plus authenthique, car il est fourni par les fragments mêmes de Jacques. Il est clair que celui-ci prit pour modèle les voyelles grecques, comme il donne à l'entendre lui-même par l'extrait que nous venons de traduire; ses types se ramènent facilement aux voyelles grecques, le rapprochement en a déjà été fait en partie par l'auteur du spécimen VI.

Personne ne songe plus à considérer ce savant évêque comme l'inventeur des points-voyelles, dont les Jacobites ne firent pas usage, comme nous l'avons déjà dit sous le chapitre

publiés par M. Wright (commencement et fin — ce fragment appartenant à la Bodléienne ne figure pas parmi ceux réédités dans le catalogue des manuscrits syriaques du British Museum).

[1] Voici le commencement du fragment dont il est parlé ci-dessus: « Autrefois aussi les Grecs, comme le dit un de leurs grammairiens, n'avaient pas un alphabet complet; ils ne possédaient en effet que 17 lettres. Cependant, lorsqu'on le compléta, ce ne fut pas d'un coup, mais une fois l'un ajouta une ou deux lettres, d'autres à diverses reprises en apportèrent de nouvelles jusqu'à ce qu'elles montassent à 24 et que l'alphabet fût constitué d'une manière définitive. Je sais bien la cause qui empêcha qu'on ne complétât nos lettres : je veux parler de la crainte que tous les livres qui avaient été écrits auparavant dans l'alphabet imparfait édessénien ne fussent perdus et je compatis aussi sur le sort des écrivains qui nous ont précédés. [C'est pourquoi] je m'étais refusé [à tout changement] jusqu'à ce que j'aie reçu ta prière (celle de Paul d'Antioche), demandant que ce [perfectionnement] eut lieu et reçoive son accomplissement. Je pense donc qu'on pourrait établir des règles sur l'orthographe de cette langue, en dehors de *lettres additionnelles* pour les voyelles qui manquent à cet alphabet; au moyen de celles-ci, on pourrait montrer l'application de ces règles et l'orthographe des noms et des verbes qui s'y

précédent[1]. On ne saurait non plus lui attribuer légitimement l'introduction des voyelles grecques et leur adaptation aux voyelles syriaques, telle que nous la trouvons établie dans les manuscrits jacobites. M. l'Abbé Martin[2] a montré ce qu'une telle hypothèse a d'invraisemblable; nous ajouterons qu'elle est également contredite par la comparaison des types-voyelles de Jacques avec les signes-voyelles empruntés des Grecs. Dans les premiers, en effet, *â* n'a pas de figure particulière, mais il est écrit par aleph; dans les seconds au contraire il est indiqué par un ο grec (omicron, oméga) ce qui suppose une manière toute différente d'envisager cet *â*, v. § 45. En outre Jacques voulait au moyen de ces types distinguer huit

---

réfèrent. Étant tiraillé en deux sens, d'un côté par ta demande, et de l'autre par la crainte de la perte des livres, crainte qui avait ému mes devanciers, voici ce que j'ai imaginé : pour l'intelligence et la confirmation de ces règles-là seulement, on ajouterait des lettres qui indiqueraient les modifications et la prononciation des voyelles, mais qui n'auraient pas pour objet de compléter et de reconstituer l'alphabet; de cette manière, je satisferais à ta demande . . . etc. »

[1] Ce qui put faire illusion, c'est qu'on parlait toujours des sept voyelles de Jacques d'Edesse (Barhébræus, I, p. 194, l. 23) qui paraissaient répondre aux sept voyelles nestoriennes, tandis que les Jacobites dans leur système de figuration n'ont que cinq signes empruntés des Grecs. Mais depuis la publication des fragments de Jacques d'Edesse par M. Wright, on sait que cet évêque distinguait huit voyelles (comp. Barhébræus, I, p. 3, l. 11), quoiqu'il n'eut inventé que sept types-voyelles, parce qu'il écrivait *â* par aleph.

[2] V. *Jacques d'Edesse et les voyelles syriennes* dans le *Journ. Asiat.* 1869, 1er sem., p. 456 et suiv. et la *La Massore chez les Syriens* dans le même journal 1875, 1er sem., p. 132. M. Wright dans ses fragments de Jacques, *Catalog. of syriac manusc.*, part. III, p. 1168, admet le système des points-voyelles comme le plus ancien, auquel aurait succédé au temps de Jacques l'invention des voyelles imitées de celles grecques, soit par cet évêque, soit par un autre; puis quelque temps après, Jacques aurait imaginé ses types intercalés. Cette opinion se base, en ce qui concerne les voyelles imitées de celles grecques, sur un manuscrit de la seconde moitié du septième siècle où elles figurent, mais M. Martin a observé que ces voyelles avaient été ajoutées dans les manuscrits anciens après coup (v. *La Massore chez les Syriens*, p. 172). Nous avons vu sous le chapitre précédent que les points-voyelles étaient vraisemblablement de la seconde moitié du VIIIe siècle. Les types de Jacques apparaissent donc comme la première tentative dans cette voie, ce qui résulte d'ailleurs de ses paroles que nous avons traduites plus haut.

voyelles, comme nous venons de le dire, tandis que les signes en usage chez les Jacobites se réduisent à cinq voyelles. Cependant Jacques par cette tentative fut véritablement l'instigateur du système reçu après lui chez ses coreligionnaires; il ouvrit la voie dans laquelle ceux-ci le suivirent facilement : ils n'eurent qu'à modifier ses types et, au lieu de lettres intercalées, en faire de simples signes apposés auprès des consonnes. Ces types, en effet, Jacques les avait créés en s'inspirant de la forme des voyelles grecques, ceux de *à*, *è*, *u* répondent visiblement à alpha, epsilon et hêta, ceux de *i*, *oú* et *où* peuvent être, il est vrai, rapprochés plutôt d'un youdh ou d'un waw archaïque (v. les spécimens planche III).

73. A défaut de meilleures preuves, on devra donc s'en tenir pour les signes-voyelles des Jacobites à l'ancienne tradition [1] qui considère Théophile d'Edesse († 785) comme le premier qui en fit usage dans sa traduction de l'Iliade d'Homère.

En tous cas, l'invention de ces signes doit être attribuée, vers cette époque, aux moines karkaphiens qui se livraient aux pénibles travaux de la Massore pour fixer le texte des écritures : ce sont eux qui ont ramené les voyelles à cinq espèces seulement, comme le constate Barhébræus (I, p. 3, l. 13).

Les cinq signes-voyelles sont ـܰـܳـܶـܺـܽـ qu'on met indifféremment au-dessus et au-dessous de la ligne; ـܰـܳـܽـ sont cependant plus souvent superposés, ـܷـܻـ plus souvent écrits au-dessous de la consonne. Ils tirent leur origine des voyelles grecques A, O, E, H, OY et affectent par rapport à celles-ci une position renversée et oblique. On voit que, comme nous l'avons fait observer § 45, *â* avait déjà le son *o* puisqu'il est figuré par omicron; cependant on pourrait s'étonner qu'on n'eût pas choisi de préférence oméga que répondait mieux à la valeur grammaticale de cette voyelle. Ceci prouve que les Syriens ne distinguaient plus une longue d'une brève et que pour eux omicron ou oméga était tout un; ces deux voyelles grecques avaient en effet la même valeur aux yeux des Syriens, comme le montrent les transcriptions en syriaque des mots grecs. On se servait donc d'abord de omicron ou oméga indifféremment;

---

[1] Assemani, *Bibl. or.*, I, p. 64, 521, 607; III, II, 378; Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 175.

les manuscrits antérieurs au Xe siècle ont tantôt l'une, tantôt l'autre de ces deux voyelles, sans aucune distinction [1]. Dans ces manuscrits aussi le signe ܰ a une forme plus archaïque et affecte les formes suivantes ů ŏ ou 8 [2].

Les diphthongues *au âi ai ew iw* sont exprimées par le signe de la première voyelle précédant la *mater lectionis* ܰܘ ܳܝ ܰܝ ܶܘ ܺܘ Cependant dans quelques manuscrits karkaphiens les signes des deux voyelles sont marqués l'un au-dessus de l'autre : ܰܳ ܳ ܶ ou l'un près de l'autre, mais dans la direction de gauche à droite ܰܳ ܶܳ ܺܳ [3].

74. Au XVIIIe siècle, alors que le syriaque était langue morte, un Maronite du Liban, Gabriel Héva songea à faire figurer les voyelles dans l'écriture, à l'instar du mandéen, en insérant les semi-voyelles ܐ ܘ ܝ; les deux dernières ܘ ܝ indiquaient les voyelles *ou*, *i*, et aleph prenait des positions différentes suivant qu'il devait représenter l'une des trois autres voyelles *a*, *â*, *é*. On imprima, en fait, une édition des psaumes avec cette écriture bizarre, à Rome en 1737 [4]. Mais on s'en tint là; l'essai de Gabriel Héva n'eut pas plus de succès que n'en avait eu dix siècles plus tôt la tentative de Jacques d'Edesse.

CHAPITRE XIII.

Les voyelles suivant les grammairiens syriaques.

75. Envisagées au point de vue des signes qui servent à leur notation, les voyelles sont appelées par les grammairiens ܣܝ̈ܡܳܐ *positions*, parce qu'elles ne font pas partie intégrante du mot, mais sont apposées auprès des consonnes, ou ܢܘܼܩܙ̈ܶܐ *points*, parce que ce sont les points qui sont le plus communément employés pour cet objet, ou encore ܡܫܰܡ̈ܥܳܢܘܳܬܐ ܦܘܼ̈ܚܳܡܐ, comme nous l'avons dit à la fin du chapitre onze.

Chaque voyelle a son nom propre; quelquefois elle est désignée sous plusieurs noms suivant les écoles; chez les Occidentaux elles sont appelées comme il suit :

---

[1] Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 174.

[2] Id., p. 171.

[3] Abbé Martin, l. c., p. 170. Merx, *Gramm. syr.*, p. 43 adnot. 2; Wisemann, *Horæ syriacæ*, p. 161.

[4] Hoffmann, *Gramm. syr.*, p. 88; Land, *Anecd. syr.*, I, p. 98.

a ܰ	ܦܬܚܐ	*p'thâḥâ,*	c'est-à-dire	*ouverture,*
â ܳ	ܙܩܦܐ	*z'qâphâ,*	«	*érection,*
e ܶ	ܪܒܨܐ	*z'wâṣâ,*	«	*compression,*
i ܺ	ܚܒܨܐ	*ḥ'wâṣâ* (خَفْض)	«	*dépression,*
ou ܽ	ܥܨܨܐ	*''ṣâṣâ* (غَصّ)	«	*étranglement.*

Ces noms sont formés d'après la position que prennent les organes affectés à la prononciation des voyelles : ܦܬܚܐ est l'ouverture naturelle de la bouche qui laisse libre le passage de l'air, lequel dans la prononciation de ܙܩܦܐ est refoulé vers le haut du palais. Les autres noms ܚܒܨܐ ܥܨܨܐ ܪܒܨܐ sont empruntés aux mouvements des lèvres et des dents plus ou moins contractées et serrées pour faire entendre les voyelles *e, i, ou.*

76. Voici maintenant les dénominations en usage chez les Nestoriens[1]:

à ܐܲ ܦܬܝܚܬܐ *(consonne) affectée d'un p'tháḥá;*

á ܐܵ ܙܩܝܦܬܐ « « « *z'qáphá;*

è ܐܸ ܪܒܝܨܬܐ « « « *r'wáṣá;*

é ܐܹ ܒܹ ܡܩܒܨܬܐ ܕܩܕܡ *celle (consonne) qui est devant un (youdh ou aleph) élevé,* comme ܒܹܠ *bél,* ܟܹܐܦܐ *képhá;*

i ܒܝ ܚܒܝܨܬܐ ܕܩܕܡ *celle qui est devant un (youdh) déprimé,* comme ܙܕܝܩܐ *zaddiqá;*

o ܘܿ ܪܘܝܚܬܐ ܕܩܕܡ *celle qui est devant un (waw) dilaté,* comme ܐܪܟܘܢ αρχῶν;

ou ܘܼ ܐܠܝܨܬܐ ܕܩܕܡ *celle qui est devant un (waw) comprimé,* comme ܢܘܼܪܐ *nourá.*

77. L'école mixte, comme Paul le grammairien, Jacques de Tagrith[2], ne tenant plus compte des nuances de *è* et *é,* mais encore de celles de *o* et *ou,* comptait six voyelles, avec les

---

[1] Suivant Elias le grammairien, v. un passage cité par M. l'Abbé Martin dans *La Massore chez les Syriens,* p. 176; comp. Merx, *Gramm. syr.,* p. 31, qui confond *é obtus* (*e* long) avec *i bref,* v. ci-après § 81.

[2] Merx, *Gramm. syr.,* p. 31; Abbé Martin, *Syriens orient. et occid.,* p. 438 à 440 et *La Massore chez les Syriens,* p. 153; comp. aussi *Josephi Accurensis gramm. syr.,* p. 18. Ce Maronite, tout en énonçant six voyelles, déclare qu'en fait, il n'y en a que cinq.

noms suivants : *a* ܦܬܚܐ, *ou* ܦܘܓܡܐ [1], *â* ܐܙܩܦܐ, *e* ܐܙܠܡܐ [2], *o* ܐܪܘܡܐ, *ou* ܥܨܨܐ, c'est-à-dire *ouverture, action de refréner, érection, obliquité, élévation, dépression.*

78. Ces dénominations sont conformes aux dernières évolutions des voyelles en syriaque, § 44. Cependant la division des voyelles en brèves et en longues, que les grammairiens voulaient maintenir, ne pouvait manquer d'amener de la confusion dans ce sujet. Jacques d'Edesse comptait encore (voyez § 72) huit voyelles, sans doute pour se conformer à la tradition, car c'est par la distinction subtile des nuances des sons qu'il cherchait à établir la quantité des voyelles comme on le voit par ses types. Barhébræus dans le tableau qu'il dresse des voyelles (I, p. 4) admet la classification en brèves et en longues, non seulement pour les Jacobites mais aussi pour les Nestoriens. La différence même des noms des voyelles chez les uns et les autres semble prouver que ces classifications étaient réellement reçues dans les écoles et ne sont pas dues seulement à l'imaginative du grammairien jacobite. Voici les noms :

	Chez les Occidentaux :		Chez les Orientaux :
ā	ܐܙܩܦܐ	*z'qâphâ*	*id.*
ă	ܦܬܚܐ	*p'thâḥâ*	*id.*
ē	ܪܒܨܐ ܐܪܝܟܐ	*r'wâsâ long*	ܐܙܠܡܐ ܦܫܝܩ *z'lámá étendu*
ĕ	ܪܒܨܐ ܟܪܝܐ	*r'wâsâ bref*	ܐܙܠܡܐ ܩܫܝܐ *z'lámá dur*
ī	ܚܒܨܐ ܐܪܝܟܐ	*ḥ'wâsâ long*	ܝܘܕ ܚܒܝܨܬܐ *youdh déprimé*
ĭ	ܚܒܨܐ ܟܪܝܐ	*ḥ'wâsâ bref*	ܝܘܕ ܡܪܝܡܬܐ *youdh élevé*
oū	ܥܨܨܐ ܐܪܝܟܐ	*'ṣâṣâ long*	ܘܐܘ ܐܠܝܨܬܐ *waw comprimé*
oŭ	ܥܨܨܐ ܟܪܝܐ	*'ṣâṣâ bref*	ܘܐܘ ܪܒܝܚܬܐ *waw dilaté.*

---

[1] Sur l'origine et la signification de ce nom v. p. 64, note 2.

[2] M. Merx, l. c. p. 36, § 8, suppose que ce nom vient de la position oblique des points de cette voyelle ܷ ou ܶ ; cette hypothèse est confirmée par un passage de Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 254, l. 20 qui traite d'un accent composé de deux points obliques et se sert dans ce sens du mot ܐܙܠܝܡܘܬܐ; quand donc ce grammairien, I, p. 231, l. 11, veut expliquer le nom de cette voyelle par l'inclinaison de l'air sur le côté du palais, pendant sa prononciation, c'est qu'il se laisse aller à une fausse analogie, en comparant les noms des autres voyelles.

En fait ces distinctions reposent sur des différences de timbre des voyelles comme nous l'avons dit § 44, et nullement sur des différences de quantité ; les dénominations nestoriennes en portent la marque. C'est donc de cette manière qu'il faut entendre les quatre chapitres que Barhébræus a écrits (I, p. 229 à 237) sur ce sujet, bien qu'il parle toujours de brèves et de longues, comme nous allons le montrer par une analyse succincte de ces chapitres.

79. Pour ce prélat jacobite, *o* est *a* long, *a* est *a* bref. Comme les Nestoriens, dans les deux cas, prononçaient *a*, avec les nuances d'*a* obtus ou d'*a* aigu, que l'oreille d'un occidental ne pouvait plus distinguer, Barhébræus prétend qu'ils confondent *a* long et *a* bref. « On ne peut faire de distinction, dit-il, que dans le cas où la consonne qui suit cette voyelle est redoublée, parce qu'alors c'est nécessairement *a* bref, le redoublement n'ayant jamais lieu après une voyelle longue, ainsi ܚܠܐ *vinaigre* diffère de ܚܠܐ *sable*, parce qu'on entend le redoublement du lâmadh dans le premier ; mais dans ܙܰܪܥܳܐ *semence* et ܙܳܪܥܳܐ *semante*, il y a confusion complète, parce qu'aucun de ces deux mots ne fait entendre de redoublement[1]. La confusion de *á* et *à* existait effectivement chez les Nestoriens quand la syllabe où cette voyelle se trouvait, était close par une gutturale emphatique ou un riš, parce que sous l'influence de ces consonnes assombrissantes, ils prononçaient *à* comme *á*, § 93, 3° ; Barhébræus a donc raison de les plaisanter, en disant que dans la pronon-

---

[1] V. *Œuv. gr.*, II, p. 7, vers. 33 et suiv. avec le commentaire, p. 6, I, p. 229, l. 9 et suiv. M. Bertheau dans son édition de la grammaire métrique p. 96 dit que Barhébræus méconnaît la nature des syllabes, que dans ܙܰܪܥܳܐ il y a une syllabe fermée *zar'â* et dans ܙܳܪܥܳܐ, une syllabe ouverte, *zâ-r'â*. M. Nœldeke dans sa *Neusyr. Gramm.*, p. 3, note 2, montre l'erreur de M. Bertheau ; en syriaque la syllabe était devenue également fermée dans le second cas, mais le savant professeur est aussi à côté de la vérité, quand il dit que les Nestoriens ne distinguaient plus *a long* de *a bref* dans une syllabe fermée, parce que dans ce cas, la longue s'abrégeait toujours. Phonétiquement, il ne saurait plus être question de longues ni de brèves en araméen. La confusion de z'qâphâ et de p'thâḥâ qui dans ce cas aurait été inévitable (v. M. Philippi dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 94, note 1), n'apparaît que dans les derniers siècles et doit être attribuée le plus souvent à la ponctuation de l'école mixte où les nuances étaient plus effacées. En général, les cas où les Nestoriens avaient z'qâphâ et les Jacobites p'thâḥâ sont très restreints (v. Barhébræus, I, p. 238, l. 23).

ciation, ils ne distinguaient pas ܐܰܠܳܗܳܐ ܒܳܪܝܳܐ *Dieu créateur* de ܒܰܪܢܳܫܳܐ ܒܰܪܳܝܳܐ *un homme sauvage;* mais sauf ces cas, c'est son oreille qui est en défaut et son raisonnement qui est mauvais, car les nuances de *á* et *à* étaient parfaitement sensibles, en dehors même du redoublement. Lorsque les signes de ces voyelles sont confondus, comme dans le manuscrit de Bar ʿali qui a servi à l'édition de M. Hoffmann, où z'qâphâ apparaît souvent à la place de p'thâḥâ et réciproquement, c'est par suite d'une mauvaise ponctuation due vraisemblablement à une école mixte.

80. Barhébræus prétend encore que ses coreligionnaires savaient mieux distinguer *e* long de *e* bref que les Nestoriens : comme ceux-ci, dit-il, ne font pas de différence entre *ā* et *ă*, à moins que le redoublement ne suive *ă*, ainsi *ĕ* n'est distinct de *ē*, qu'autant que la consonne suivante est redoublée; mais si le redoublement n'a pas lieu comme dans ܩܶܣܡܳܐ *divination,* il n'y a plus de distinction possible (p. 231, l. 12). Mais dans quels cas les Jacobites savaient-ils que *e* était bref ou long? Quelle règle les fixait donc à cet égard? A en juger d'après les exemples donnés par Barhébræus, il faut répondre que c'était là une question de timbre, suivant que la voyelle avait le ton ou ne l'avait pas. L'accent tonique portant en principe sur la pénultième, § 157, *e* était long suivant Barhébræus dans ܩܶܣܡܳܐ *divination,* ܕܶܚܠܬܳܐ *crainte,* ܛܶܒܳܐ *renommée,* mais bref dans ܩܳܣܶܡ *devinant,* ܕܳܚܶܠ *craignant.*

Dans les racines *double-ʿé* où les préformantes du futur occasionnaient le redoublement réel ou virtuel de la consonne suivante, § 113, la voyelle de ces préformantes était dite longue : ܐܶܚܰܫ *je souffrirai,* ܬܶܥܽܘܠ *tu entreras,* ܬܶܪܰܬ *tu trembleras* etc. ; dans les racines *ʿé-waw,* au contraire, la voyelle était aiguë et dite brève. Dans ܟܰܣܺܝ *il a habillé,* ܪܟܶܒ *il est allé à cheval,* ܣܓܶܕ *il a adoré,* la voyelle avait nécessairement l'accent et était dite longue; celle des suffixes ne l'avait pas et était considérée comme brève : ܐܰܪܺܝܡܶܝܗ̇ *élève-la,* ܐܶܚܙܶܝܗ̇ *je la verrai,* ܟܰܣܳܝܗܝ *habille-le;* il en était ainsi dans les formes du pluriel, comme ܚܳܙܝܳܢܬܶܝܢ *vous voyez (femmes),* ܚܙܳܟܽܘܢ *il vous vit,* ܡܶܬܚܙܶܝܢ *qui sont vus* etc. Dans ܐܶܚܙܶܐ *je verrai,* ܬܶܚܙܶܐ *tu verras,* ܣܶܓܕܶܬ *j'ai adoré,* la première voyelle était accentuée et considérée comme longue; cependant à la première personne du futur ܐܶܣܓܽܘܕ *j'adorerai, e* était traité comme bref; il y avait peut-être là un déplacement de l'accent, comme dans les *pé-aleph* qui avaient la voyelle *ou* au futur, ex. : ܐܪܘܥ *je rencontrerai*, ܬܐܪܘܥ *tu rencontreras,* tandis que dans ceux qui avaient *a*, la voyelle des préformantes s'était allongée et avait passé en *i*, comme ܐܡܪ *je dirai*, ܬܐܡܪ *tu diras.* Au prétérit de ces verbes *e* était long, ܐܡܪ *il dit;* dans les mots ܐܟܪܐ ܫܐܪܐ ܐܦܐ, v. § 58, il était encore considéré comme bref, parce que long, il aurait dû passer en *i*.

On voit par ces exemples, combien les distinctions établies par Barhébræus concordent peu en général avec les règles de la grammaire et de l'étymologie. Cette contradiction s'explique facilement si on considère que ce grammairien voyait dans des différences de timbre un effet de la quantité, quand il n'y avait qu'une influence du ton.

81. Quant à la voyelle *i*, l'accent tonique n'influe pas sur son timbre, parce que cette voyelle doit rester pure; en s'assombrissant en effet, elle passerait en *e* comme ce fut le cas pour *i* primitivement bref, § 44. Comment donc Barhébræus établit-il sa division de *i* long et *i* bref? D'une manière bien simple: *i* est long toutes les fois qu'il est écrit par youdh, bref quand il n'est pas figuré ou qu'il l'est par aleph. Il est donc long dans ܕܝܢܐ *jugement,* ܒܝܫܐ *mauvais,* ܙܕܝܩܐ *juste* etc., mais bref dans ܒܥܬܐ *œuf,* ܒܐܪܐ *puits,* ܬܐܬܐ *figuier,* ܕܐܒܐ *loup,* ܟܐܢܐ *juste,* ܟܐܒܐ *douleur* etc. Cependant, même écrit par youdh, il était considéré comme bref dans quelques mots où il précédait ou suivait une consonne assombrissante, § 40, comme ܦܝܪܘܡܐ avec pi grec emphatique πύρομα, ܛܝܓܢܐ ou ܬܝܓܢܐ τήγανον, ܦܝܓܢܐ ou ܦܝܓܢܐ πήγανον, ܥܒܝܫܐ *épais,* ܪܝܫܐ *tête,* ܪܝܚܐ *odeur;* d'une manière générale dans les mots où les Nestoriens prononçaient encore *é*, comme ܒܝܠ *Bél,* ܐܝܠ *El*[1].

82. Enfin pour la voyelle *ou*, la distinction des brèves et des longues repose sur une base non moins erronée, car elle est établie d'après les nuances de *o* et *ou* : *o* est bref, *ou* est long; nous n'avons pas à revenir sur ce que nous avons dit § 50. Dans son chapitre 4, page 234, Barhébræus dresse une longue liste des mots et des formes où cette voyelle est longue ou brève,

---

[1] De là est née l'erreur que ܶ est *i bref*, v. Merx, *Gramm. syr.*, p. 31, § III, comp. ci-dessus § 76 note.

suivant que la tradition ou la prononciation nestorienne lui donne l'une ou l'autre nuance.

On voit par ce résumé de la doctrine du docte grammairien jacobite, combien le sentiment de la durée des voyelles s'était perdu en araméen, sous l'influence de leur coloration.

CHAPITRE XIV.

Des modifications des voyelles.

83. Nous avons dit § 43, que le premier pas dans la voie des altérations des voyelles avait été l'obscurcissement des brèves ĭ, *oŭ* en è, ò, tandis que ă se maintenait pur et n'avait pas de nuance propre, malgré une tendance bien prononcée à s'infléchir en è. Nous verrons sous le § 96 que dans une syllabe ouverte *a* se décompose en simple š'wa ou disparaît tout à fait, sauf exceptions. C'est donc dans une syllabe fermée qu'il se maintient, comme toute brève primitive : ܡܰܠܟܳܐ *roi,* ܟܬܰܒ *il a écrit;* et c'est à cette place qu'il peut s'affaiblir en è. Dans quels cas a lieu cet affaiblissement? L'étymologie et l'étude des formes servent ici de critérium, mais nous devons faire observer en premier lieu, que *a* résiste à l'affaiblissement, quand il est suivi dans la syllabe d'une gutturale ou d'un riš, comme ܝܺܕܰܥ *il connut,* ܓܒܰܪ *homme;* nous verrons même § 88 que è dans ce cas se change en *a*[1].

Sous cette réserve *a* passe en è:

1° Au prétérit p''al sous l'influence d'un youdh, première radicale : ܝܺܠܶܕ *il enfanta,* ܝܺܠܶܦ *il apprit,* et dans les noms d'action de ces verbes : ܝܽܙܦܳܐ *emprunt,* ܝܽܨܦܳܐ *soin,* ܫܶܢܬܳܐ *sommeil;* le même phénomène a lieu dans les noms d'action de radicaux forts, comme ܢܶܫܡܬܳܐ *respiration,* ܢܶܗܡܬܳܐ *rugissement,* et après le passage de è en *i* dans une syllabe ouverte, ܟܡܺܝܢܶܐ *embûches.* Aux autres temps l'affaiblissement est plus rare : ܙܶܠ *va* (fut. ܢܺܐܙܰܠ) ܬܶܒܐܶܫܺܝܢ *tu seras méchante* (de ܒܐܶܫ).

---

[1] Au contraire *ou* se maintient avec une gutturale même au futur, tandis que dans les autres langues sémitiques il est généralement remplacé par *a*, comp. ܢܶܕܒܘܿܚ ܢܶܩܛܘܿܥ avec יִזְבַּח يَذْبَح يَقْطَع; en éthiopien les gutturales montrent encore une plus grande attraction pour la voyelle *a*, v. Dillmann, *Aethiop. Gramm.*, § 44.

2° Dans la plupart des noms de la forme فَعْل à l'état absolu : ܡܶܠܶܟ *roi,* ܥܒܶܕ *esclave,* ܟܪܶܣ *ventre,* ܒܥܶܠ *maître* etc. qui à l'état emphatique font ܡܰܠܟܳܐ ܥܰܒܕܳܐ ܟܰܪܣܳܐ ܒܰܥܠܳܐ[1]; d'une manière moins générale dans divers noms, comme : ܩܶܛܠܳܐ *meurtre* قَتْل, ܙܶܕܩܬܳܐ *aumône* صَدَقَة, ܚܕܶܬ *nouveau* חָדָשׁ, ܟܶܢܦܳܐ *aile* كَنَف, ܕܶܟܪܳܐ *mâle* זָכָר, ܥܶܩܒܳܐ *talon* עָקֵב, ܛܶܟܣܳܐ τάξις, ܛܶܓܡܳܐ τάγμα etc.

3° Avec une préformante du futur, au p''al : ܢܶܩܛܽܘܠ ܬܶܩܛܽܘܠ etc., et dans quelques noms abstraits formés au moyen d'une préfixe, comme : ܬܶܕܡܽܘܪܬܳܐ *merveille,* ܬܶܫܡܶܫܬܳܐ *service.*

4° L'influence d'un aleph qui suit la voyelle est sensible : ܡܶܐܟܽܘܠܬܳܐ *nourriture,* ܡܶܫܬܽܘܬܳܐ *festin* (de ܐܶܫܬܺܝ), ܬܶܐܓܽܘܪܬܳܐ *négoce;* ܫܶܐܶܠ *il demanda,* ܐܶܣܰܪ *il noua,* ܪܺܫ רֵאשׁ ar. رَأس[2]. Il ne manque

---

1. Il est probable, il est vrai, que ces noms sont contractés d'une forme originaire فَعَل, v. Ewald, *Lehrb.*, p. 376, note 1; mais la contraction فَعْل se trouve déjà dans tout le domaine sémitique et doit être prise comme la forme du radical. Le syriaque connaît encore des noms avec *a,* comme ܚܰܩܠ que dans d'autres dialectes on prononçait aussi *ḥᵃqèl,* comme dans Math. ἀκελδαμά. Y a-t-il, en sens inverse, mutation de *è* en *a* dans ܕܒܰܫ *miel,* emph. ܕܶܒܫܳܐ دِبْس? Non l'*a* devant la deuxième radicale qui est une labiale s'est changé en *ou* דּוּבְשָׁא, et de là en *è*, § 91. De même dans ܟܰܪܣܳܐ comp. avec كِرْش, l'*a* ne vient pas de *è* sous l'influence du riš qui suit, mais il est organique, car كِرْش est abrégé d'une forme plus pleine كَرِش, comp. éthiop. *Kars,* assyr. *Karšu.*

2. En araméen, les noms de la forme فَعْل qui ont un aleph pour seconde radicale éprouvent une modification pareille; aleph étant devenu quiescent, *è (ĕ)* passe en *é (ē)* chez les Nestoriens et en *i* chez les Jacobites, comp. ܐܺܝܠ אֵל; de même ܒܥܶܠ par affaiblissement de la gutturale chez les Orientaux, est devenu *Bél* prononcé *Bil* par les Jacobites. Mais l'affaiblissement de la gutturale n'entraîne pas les mêmes phénomènes dans les diverses langues du groupe sémitique; on remarque là une certaine oscillation entre *a* organique et *e*, ainsi : رَأْس est devenu en arabe vulgaire رَاس, hébr. רֹאשׁ, amh. *râs,* mais syr. *riš,* éthiop. *rès.* Cette oscillation est sensible en hébreu même, car *â* s'infléchit en *é*, *i* devant un suffixe lourd, comme רִאשׁוֹן רֵאשִׁית; ce dernier mot était encore prononcé *rášith* par les Nestoriens, tandis que les Jacobites disaient *rišith* (Barhébræus, I, p. 233, l. 17). Les deux voyelles ne sont quelquefois dans une même langue que des distinctions dialectales, comme בְּאֵר et בָּאר. En syriaque *a* ne se maintient que dans des radicaux très faibles, comme ܙܐܙܳܐ, souvent il s'obscurcit en *â*, *au* ܥܳܐܢܳܐ ضَأْن, ܒܳܬܰܪ = בְּאַתַר *après,* comp. آكُل pour أَأْكُل avec ܐܳܟܶܠ. Cette oscillation entre les deux prononciations *a, e* s'explique d'autant mieux que *â* passe

pas de mots au surplus où les Nestoriens prononçaient *a* et les Jacobites *è* et réciproquement [1].

84. Quand une gutturale à la fin de la syllabe s'affaiblit et tombe, *a* s'allonge et s'obscurcit souvent en *å (ā)*, comme : ܥܳܢܳܐ *petit bétail* ضَأْنٌ, ܚܕ̈ܳܕܶܐ *les uns les autres* (contr. de ܚܰܕ ܚܰܕ), ܫܒܰܥܬܰܥܣܰܪ *dix-sept* (contr. de ܫܰܒܥܳܐ ܥܣܰܪ), ܒܳܬܰܪ *après* (de בַּאֲתַר).

85. Le passage de *å* en *o, ou*, si fréquent en sémitique, est d'autant plus facile dans le dialecte occidental, qu'*a* obtus est prononcé *o*; on rencontre donc ܢܶܣܝܽܘܢܳܐ *tentation*, ܓܶܠܝܽܘܢܳܐ *révélation*, ܦܽܘܢܳܩܽܘܢܳܐ *délices*, ܡܽܘܢ *quoi* pour ܢܶܣܝܳܢܳܐ ܓܶܠܝܳܢܳܐ ܦܽܘܢܳܩܳܢܳܐ ܡܳܢ [2]. Dans certains noms, comme ܨܠܽܘܬܳܐ *prière*, *ou* vient de *å*; dans le second livre de cet ouvrage, nous aurons occasion de le constater, en traitant des formes, § 230.

86. *å* se décompose en une diphthongue *au, ai* [3] dans les formes فَاعَلَ تَفَاعَلَ : ܣܰܘܒܰܪ ou plus souvent ܣܰܝܒܰܪ *il supporta*, ܣܰܘܓܰܪ *il enferma* ou *il repoussa* (סגר ou שגר ar. شجر), ܐܶܬܥܰܘܩܰܡ *il s'est tordu*, ܓܰܘܙܶܠ [4] *il a enflammé*, ܫܰܘܬܶܦ *il associa*, comp. éth. ሰ·ቴፍ፡ et les réfléchis des IIIe et IVe formes. La facilité avec laquelle *å* dégénère en *au, ai* d'une part, celle d'autre part avec

---

souvent en *ai, é*, §§ 86 et 87; aussi les adjectifs de la forme فَعِل ou فَعِيل prennent souvent en syriaque dans les racines ʿé-aleph, ou par assimilation ʿé-waw, les formes فَعَل ou فَعَال, comme ܣܳܒܳܐ *vieillard* (r. ܣܐܶܒ), ar. شَيْخ, comp. ܣܰܝܒܽܘܬܳܐ *vieillesse*, ܛܳܒܳܐ *bon* طَيِّب, ܛܰܝܒܽܘܬܳܐ *bonté*, ܬܳܐܡܳܐ *jumeau* a en arabe la forme تَيِّم تَيْم ou تُؤَام تَوْءَم تُوم analogue à celle que traduit l'écriture ܬܐܘܡܐ Θωμᾶς. En hébreu, on trouve au pluriel les deux formes תְאוֹמִים et תְּאֹמִים. Ainsi les adjectifs de ces racines tendent à dépouiller en syriaque la forme فَعِل ou فَعِيل qui, au contraire, dans les radicaux forts est prépondérante, si on compare ܚܰܕܬ حَدِيث avec חָדָשׁ, ܚܟܺܝܡ حَكِيم avec חָכָם, ܪܰܫܝܥ avec רָשָׁע etc.

[1] V. Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 237 et 238 et Abbé Martin dans *Syriens orient. et occident.*, la liste orthographique annexée, p. 1 et suiv. En syro-palestinien, l'affaiblissement de *a* en *e* dans une syllabe fermée est encore plus fréquent, v. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 454.

[2] Comp. pour le mandéen et le syro-palestinien, Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 474 et *Mand. gramm.*, p. 21, note 2.

[3] M. Philippi dans le même journal XXXII, p. 65 a donné un certain nombre de noms propres où la terminaison *aïm aïn* permute suivant les dialectes avec celle *âm ân*, comp. Nœldeke, *Neusyr. Gramm.*, p. 107, note 1.

[4] De là vient sans doute جَوْزَل גּוֹזָל *pigeonneau*, comp. حَمَامَة *pigeon* de حم *être bouillant*.

laquelle les formes des pé-aleph se confondent avec celles des pé-waw et des pé-youdh, expliquent la présence de ces diphthongues aux formes aphʿel et šaphʿel (saphʿel) de ces verbes, comme ܐܘܟܠ = أَكَلَ, آكَلَ, ܐܘܬܝ = آتَى, ܫܘܙܒ *il sauva*, judéo-araméen שֵׁיזִב (rac. أزب *couler*), ܫܘܦܣ *il soigna* (rac. ܐܦܣ)[1]. Dans les noms, la modification de *å* en *au* est plus rare : ܬܘܠܬܢܐ *triennal* ثالث, ܡܘܪܘܡܐ[2] *hauteur* מרום, ܐܘܨܪܐ *trésor*, ܬܘܠܥܐ *ver*, v. § 231.

87. Par l'intermédiaire de *ai*, *å* passe en *e*, *i* dans un certain nombre de pronoms ou adverbes formés de pronoms, ܗܕܐ *celle-ci* הָדָא (*å* reparaît dans le composé ܗܕܐ ܗܝ hådåi, *c'est elle*, § 109), ܗܝܕܝܢ ܕܝܢ comp. הֵדֵין דֵין *Daniel* אֱדַיִן ar. إذان, ܐܝܟܢܐ *comme* comp. كَيما כְּמוֹ ܡܐ et ܡܢ ; ainsi : ܗܝ *elle* هى et ܗ̇ suffixe ها appartiennent à une même forme, comp. aussi les impératifs ܬܐ *viens*, ܝܡܝ *jure*, ܓܠܝ *découvre*; dans ܐܚܪܢܐ *autre*, pl. ܐܚܪ̈ܢܐ, l'*å* s'est infléchi sous l'influence d'un *o* précédent qui lui-même a disparu, comp. le palestinien חוֹרָן (v. aussi Nœldeke, *Mand. Gramm.*, § 149). Il en est de même dans ܫܘܫܒܝܢ *garçon d'hon-*

---

[1] Il n'est guère vraisemblable que dans les verbes ܐܘܬܝ ܗܝܡܢ la diphthongue vienne de *é*, comme le feraient supposer les formes הֵיתִי הֵימִין הֶאֱמִין dans Daniel, אֵתִי en palmyrénien (de Vogüé nº 15), en syro-palestinien ܐܬܐܝ et ܬܝܡ (où il n'est pas nécessaire de voir des fautes d'écriture, comme le pense M. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 457, note 2). Nous nous éloignons en cela de l'avis de M. Philippi (même journal XXXII, p. 65) et nous pensons qu'au contraire c'est *é* qui vient de *ai*, en songeant avec quelle facilité les diphthongues *au* et *ai* permutent, comp. הֵיבִיל dans Esra pour הוֹבִיל. Le passage de *é* en *ai* en syriaque n'est guère possible : l'état construit ܛܝܡܝ (Math. 27, 6) de ܛܝܡܐ τιμή est formé par analogie de ܕܡܝ son synonyme, v. § 258.

L'arabe a conservé quelques prononciations araméisantes où la diphthongue *ai* vient de *a* primitif, comme صَيرَف *changeur*, صَيقَل *polisseur* de صَرَّاف صَقَّال; dans ces mots le redoublement cessant, la voyelle du ṣâd s'est allongée, tout en s'infléchissant devant la voyelle forte de la syllabe suivante, laquelle s'est abrégée pour éviter la lourdeur de deux voyelles longues. Ainsi en syriaque ܫܝܦܘܪܐ ou ܫܝܦܘܪܐ *clairon* se compare avec שׁוֹפָר. Nous croyons donc que ܐܘܬܝ et ܐܘܟܠ appartiennent à la même forme et que la différence de prononciation ne vient pas d'une différence de forme.

[2] M. Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 129, note 1, voit là une forme savante, comme si c'était מְרוֹם, ce qui n'est guère possible.

neur pour šoušbån, v. § 110*f*. Cet affaiblissement est devenu général dans les désinences du féminin pluriel des pronoms et du prétérit et de l'impératif des verbes, comme : ܗܶܢ̈ܶܝܢ *elles*, ܗܳܢ̈ܶܝܢ *celles-là*, ܐܶܢ̈ܶܝܢ ܗܶ̈ܝܢ suff. *elles*, ܗܳܠܶ̈ܝܢ *celles-ci*, ܐܰܝܠܶ̈ܝܢ *quelles*, ܩܰܛܠ̈ܶܝܢ *elles ont tué*, ܩܛܰܠܬܶ̈ܝܢ *vous avez tué*, ܩܽܛܽܠ̈ܶܝܢ *tuez* (fém.)[1], v. § 257.

88. *i* primitivement bref se colore toujours en *è*, § 44, et ne se maintient que dans une syllabe fermée : ܟܳܬܶܒ *écrivant*, ܙܶܕܩܳܐ *justice*, ܓܰܪܶܒ *lépreux*. Cependant quand la syllabe est close par une gutturale ou un riš, il prend un son clair et se change en *a* : ܬܳܡܰܗ *qui s'étonne* (forme فَاعِل), ܓܳܙܰܪܬܳܐ *île* (même forme). Devant une gutturale emphatique *a* prenait le son obscur de *å* et était écrit quelquefois par z'qåphå, comme ܡܳܚܳܛ ܢܳܚܳܨ ܫܳܚܳܣ (Barhébræus, I, p. 231, l. 6)[2]. En dehors de ces cas *a* apparaît à la place de *è* dans quelques futurs où il fait antithèse à un *è* du parfait, comme ܢܶܠܒܰܫ de ܠܒܶܫ, comp. § 83.

Dans une syllabe ouverte *è* tombe, comme nous le dirons en parlant des syllabes, § 96.

---

[1] La forme *ån* ܳܢ est demeurée dans les noms absolus ܡܰܠܟ̈ܳܢ *reines*, ܛܳܒ̈ܳܢ *bonnes* et au futur ܢܶܩܛ̈ܠܳܢ ܬܶܩܛ̈ܠܳܢ; et, abrégée en *å*, en judéo-araméen et en éthiopien *q'ṭålå, nagarâ*. Dans les pronoms, l'éthiopien a conservé cette terminaison dans *emân-tou elles, elân-tou celles-ci*, tandis que dans les autres pronoms et les suffixes *å* s'est coloré en *o*, comme en arabe. De cette manière, le féminin se serait confondu avec le masculin, si celui-ci n'avait renforcé le noun, en le changeant en mim : *antᵒmou antᵒn*, *hômou hôn*, *kᵒmou kᵒn*, comp. أَنْتُمْ أَنْتُنَّ, هُمْ هُنَّ, كُمْ كُنَّ, يَكْتُبْنَ كَتَبْنَ. L'hébreu a suivi la même voie, mais *o* s'est affaibli en *è* aussi bien pour le masculin que pour le féminin אַתֶּן אַתֶּם כְּתַבְתֶּן כְּתַבְתֶּם. En syriaque au contraire et en araméen en général, la voyelle *o, ou* s'est maintenue dans les désinences du masculin pluriel, excepté dans ܗܳܠܶ̈ܝܢ *ceux-ci*, ܐܰܝܠܶ̈ܝܢ *quels*, où le masculin se confond avec le féminin comp. أُولَاءِ, hébr. אֵלֶּה, néo-hébr. אֵלּוּ, éthiop. *eloûn-tou*.

Suivant M. Philippi, *Ursprung und Wesen des Status constructus*, Weimar 1871, p. 160, note 2; cette terminaison ܶ̈ܝܢ des fém. plur. serait affaiblie de *în;* mais on ne trouve nulle trace d'une terminaison *în* pour le féminin pluriel et en outre *î* ne se trouble jamais en *e*, v. § 89.

[2] Y avait-il dans ce cas un effet de l'affaiblissement des gutturales, effet qui se produit d'une manière régulière, en éthiopien. V. Dillmann, *Aethiop. Gramm.*, §§ 46 et 47 ? On pourrait le croire, puisqu'on ne mettait pas z'qåphå devant d'autres emphatiques. Cependant si cet affaiblissement est très-admissible pour *'é* et riš, il l'est moins pour ḥèth.

89. *i* long naturel résiste à toute coloration et se maintient pur, v. § 44.

90. *é* se maintient chez les Nestoriens mais passe généralement en *i* chez les Jacobites, v. §§ 46 et 58.

91. *ou* primitivement long se maintient pur ; *ou* bref ne demeure que dans une syllabe fermée, comme nous le verrons sous le chapitre suivant.

Mais à cette place même, en dehors des nuances *o, u* dont il est susceptible, v. § 50, il s'altère souvent en *è*, phénomène qui est devenu de règle en éthiopien : ainsi la forme des verbes intransitifs فَعُلَ a disparu en syriaque, à de rares exceptions près, comme ܩܦܰܕ *il fut hérissé;* elle s'est confondue avec celle فَعِلَ, comme : ܩܪܶܒ *il s'approcha* قَرُبَ, ܕܡܶܟ *il dormit* judéo-aram. דְּמֵיךְ. Dans les noms la modification de *ou* en *è* est fréquente : ܐܶܕܢܳܐ *oreille* אֹזֶן, أُذُن, ܕܶܒܳܐ *ours* דֹּב, دُبّ, ܐܶܡܳܐ *mère* أُمّ, ܠܶܒܳܐ *cœur* لُبّ, ܛܶܦܪܳܐ *ongle* ظُفْر, et ainsi dans d'autres noms où la voyelle *ou* attirée par une labiale qui suit s'affaiblit en *è;* ajoutez ܫܶܪܫܳܐ *racine* שֹׁרֶשׁ, ܫܶܪܳܐ *nombril* שֹׁר, سُرَّة, ܬܶܫܡܶܫܬܳܐ à côté de ܬܶܫܡܫܬܳܐ etc. ; ainsi dans ܗܶܠܶܝܢ *ceux-ci*, ܐܰܝܠܶܝܢ *quels*, *è* est venu de *ou*, v. ci-dessus p. 83, note 1, ܬܫܡܘܫܬ et ܬܫܡܶܫܬ[1].

92. *Des modifications des diphthongues.* Les diphthongues *au, ai* se maintiennent dans une syllabe ouverte ܝܰܘܡܳܐ ܒܰܝܬܳܐ, mais se simplifient dans une syllabe fermée en *o, é* chez les Nestoriens et de là en *ou, i* chez les Jacobites, v. § 40, ܝܘܡ ܒܝܬ, ainsi ܥܠܰܝܡܳܐ *jeune homme*, ܥܰܘܠܳܐ *faon*, ܦܰܪܕܰܝܣܳܐ *paradis* font à l'état absolu ܥܠܝܡ ܥܘܠ ܦܪܕܝܣ, et l'état absolu de ܬܳܘܪܳܐ *vache*, ܩܰܘܛܳܐ *cueillette* devient emphatique ܬܘܪܬܳܐ ܩܘܛܬܳܐ. Cette règle subit quelques exceptions, en ce qui concerne *ai* : ܒܶܝܬ conserve le son intermédiaire *e* aussi bien dans le sens de maison, que comme préposition *entre*[2]. La diphthongue *ai* demeure dans une syllabe fermée à la fin du mot avec les suffixes : ܡܰܠܟܰܝܗܘܢ

---

[1] Dans ce mot *ou* se maintient dans une syllabe ouverte avec les suffixes ܬܫܡܘܫܬܗ, mais passe en *è* dans une syllabe fermée ܬܫܡܶܫܬ sans suffixe.

[2] Dans le sens de maison la racine est ܒܘܬ, *è* vient alors de *au* (sur cette permutation v. § 86) qu'indique le pluriel ܒܳܬܶܐ בָּתִּים ; comme préposition la racine est ܒܝܢ et ܒܶܝܬ est pour ܒܝܢܬ par contraction de *ai-a*, après la chute de noun, comme ܡܰܠܟܶܐ *les rois*, pour *malkaia*, v. § 104, 2°.

tes rois, ܡܠܟܝܢ *nos rois;* dans ܠܝܬ *il n'est pas,* ܐܝܟ *comme* (pron. *akh*).

Dans une syllabe ouverte, l'affaiblissement de *ai* est rare : ܐܡܬܝܢ ܡܐܬܝܬ, v. § 87; comp. l'état construit ܡܫܪܝܐ *chemin,* ܡܣܝܚܐ *reflet,* ܡܫܡܝܐ *jet,* avec l'état absolu ܡܫܡܝܬ, § 258; celui de *au* est également rare ܐܘܙܠܐ *pigeonneau,* par métathèse de جوزل, ܐܝܡܡܐ יוֹמָם. Dans une syllabe fermée *au* s'affaiblit en *a-è* dans ܩܫܬܐ *arc* קֶשֶׁת ar. قَوْس. Chez les Nestoriens la diphthongue *au* finit dans les derniers siècles par passer en *o* d'une manière générale, § 51.

93. *De l'influence des consonnes sur les voyelles.* Résumons sous ce paragraphe les modifications qu'une voyelle peut subir sous l'influence d'une consonne qui précède ou qui suit, et que nous avons déjà eu occasion de constater, en partie, dans le cours de ce chapitre :

1° Une gutturale maintient la voyelle *a* devant elle; si la voyelle est *è*, elle doit se changer en *a*, mais *ou* demeure, parce que *ou* ne se change pas facilement en *a*, v. §§ 83 et 88.

2° Une labiale a une prédilection visible pour la voyelle *ou* devant elle, comp. ܐܘܡܢܐ *artisan* אָמָּן, ܓܘܦܢܐ *vignes* جَفْن, ܫܘܡܠܢܐ ou ܫܡܠܢܐ *rempart,* ܦܘܡܐ *bouche.*

3° Les consonnes assombrissantes, § 40, entraînent quelquefois une permutation de voyelles : les gutturales ܥ ܚ ܪ changent *a* qui précède en *å*, § 88. Entre deux emphatiques *a* s'assombrit et passe quelquefois en *ou*, ܥܘܩܒܪܐ *rat* עַכְבָּר, mais dans ܥܩܪܒܐ *scorpion* עַקְרָב, la voyelle *a* est attirée par le riš, v. § 83, comp. aussi ܚܘܒܪܐ *outarde* خَرَب.

CHAPITRE XV.

De la syllabe.

94. La mobilité d'une voyelle aiguë (brève) en syriaque est telle, que cette voyelle ne peut demeurer dans une syllabe ouverte, où elle ne se trouve pas suffisamment contenue. A cette règle fait exception une voyelle nécessaire à l'articulation d'un aleph, radical ou formatif, comme ܒܝܐ *il consola,* ܛܡܐ *il fit impur,* ܐܟܝܠ *mangé,* ܐܪܝܡ *il éleva.* Cette voyelle demeure après qu'aleph affaibli cesse de se faire entendre et devient quiescent,

comme ܟܐܰܒܶܝܢ *souffrez* (fém.), ܡܶܐܟܽܘܠܬܳܐ *nourriture*, ܬܶܐܓܽܘܪܬܳܐ *négoce*, ܣܶܐܢܬܳܐ *haine*, ܦܶܐܬܳܐ *parabole*, § 108. On rencontre également une légère voyelle *è*, *a* facilitant la prononciation d'une autre gutturale, ܗܰܠܰܟܬܳܐ *marche*, ܥܰܪܰܩܬܳܐ *courroie*, ܥܩܰܪܒܳܐ *scorpion*[1], ܚܰܕܽܘܬܳܐ *joie*. Cette voyelle qu'on peut comparer à un ḥaṭeph-ségol ou ḥaṭeph-pathaḥ hébreu, se maintient quelquefois encore devant une autre voyelle, introduite pour faciliter la prononciation de deux consonnes qui se suivent sans voyelle propre, comme ܫܰܡܰܥܬܳܐ pour ܫܡܰܥܬܳܐ, v. § 98. C'est donc d'une manière tout-à-fait anormale que *a* demeure dans les formes du pluriel fémin. prétérit, comme ܫܡܰܥܶܝܢ[2], par analogie de ܫܡܰܥ̈.

95. En dehors de ces cas, une voyelle aiguë, pour demeurer dans une syllabe ouverte, doit passer en la voyelle obtuse qui lui correspond, ou s'appuyer sur la consonne suivante, dont elle occasionne le redoublement. Nous traiterons de ce dernier cas, en parlant du redoublement des consonnes, §§ 113, 114; quant à l'obscurcissement d'une aiguë en obtuse, les exemples en sont rares pour *a* et *ou* : *a* devient *â* après la chute d'une gutturale, § 84, quelquefois avec aleph, comme ܐܠܳܦ *mille* (état emphatique ܐܰܠܦܳܐ); *ou* primitivement bref se maintient dans les formes de l'impératif ܫܡܽܘܥܶܝܢ par analogie de ܫܡܽܘܥܘ; en dehors de ce cas et de quelques autres exemples, comme ܥܽܘܠܳܐ *faon* (comp. ܥܠܰܝܡܳܐ *jeune homme*, forme فُعَيل), cette voyelle tombe toujours dans une syllabe ouverte[3] : ܓܘܪ̈ܐ *petits de fauves*, ܕܡܰܝ̈ܳܐ *prix*, ܕܶܡ̈ܥܳܬܳܐ *pleurs*, ܬܶܕܡ̈ܪܳܬܳܐ *miracles* etc., du singulier ܓܽܘܪܝܳܐ ܕܡܽܘܝܳܐ inus. ܕܡܽܘܥܬܳܐ ܬܶܕܡܽܘܪܬܳܐ. Mais la mutation de *è (ĕ)* en *é (ē)* a lieu facilement, quand le maintien de la voyelle est utile à la distinction de la forme. Nous avons vu sous les paragraphes 44 et 46 que cet *é* demeure chez les Orientaux, mais que chez les Occidentaux, il se confond tantôt avec *i* et tantôt avec *è*, de sorte que par

---

[1] Cette prononciation était propre aux Jacobites, v. Barhébræus, I, p. 239 dernière ligne. Ceux-ci prononçaient aussi avec la voyelle *è* la gutturale ܥ suivie de hé, comme ܥܶܗܰܕ, v. § 33*a*.

[2] Dans ce cas la consonne qui suit n'était pas redoublée, v. *Jacobi Edesseni epistola*, éd. Martin, § II, p. ܐ, l. 13.

[3] C'est pour cette raison que le passif فُعِل a fini par disparaître en araméen, quoiqu'on en trouve encore des traces dans Daniel 2. 19. 30, 3. 21, 5. 27, 28 et 30. Il est curieux qu'en palestinien *ou* bref est souvent écrit par waw alors même qu'il ne vaut que comme mi-voyelle, v. p. 90, note 3.

cette modification postérieure, nous avons de nouveaux cas d'une voyelle aiguë dans une syllabe ouverte, comme ܡܰܐܟܰܠܬ ܐܶܓܪܳܐ ܓܪܳܐ[1].

96. Une voyelle aiguë tombe dans une syllabe ouverte toutes les fois qu'elle peut le faire sans nuire à la distinction de la forme. Tel est surtout le cas, quand il lui est donné de se reproduire dans une syllabe voisine; car c'est une propriété de l'araméen qu'une voyelle chassée de sa place tend à reparaître dans le mot à un autre endroit.

Faiblesse et mobilité des voyelles aiguës sont les deux causes qui donnent au vocalisme araméen le cachet particulier qui le distingue en sémitique. Dans les formes فِعْل la voyelle formative saute de la première sur la seconde radicale : ܚܩܰܠ *champ*, ܙܕܶܩ *justice*, ܩܕܘܽܫ *sainteté*; mais, à l'état emphatique, elle reparaît à sa place ܚܰܩܠܳܐ ܙܶܕܩܳܐ ܩܘܽܕܫܳܐ. Ces formes se confondent ainsi avec d'autres plus pleines فَعَل et فَعِل, comme ܓܪܰܒ *lèpre*, ܓܪܳܒ *lépreux*, à l'état emphatique ܓܰܪܒܳܐ, §§ 226 et 229.

Cependant la voyelle *a* se distingue dans ce cas des autres voyelles *è*, *ou*, en ce que celles-ci tombent sans laisser de traces, tandis que *a* se survit quelquefois dans la syllabe en faisant encore entendre un *š'wâ mobile;* par suite la syllabe, au lieu de devenir fermée, comme elle le devient par la chute de *è*, *ou*, forme une syllabe mi-close : ܓܰܪܒܳܐ prononcé *garbâ*, signifiera donc *lépreux* de ܓܪܳܒ, et prononcé *gar'bhâ*, *lèpre* de ܓܪܰܒ. Ces distinctions ayant surtout de l'objet quand la consonne qui suit est une muette sujette à aspiration, nous en parlerons plus au long sous le chapitre 22, § 120.

97. A la fin du mot, une voyelle se maintient en s'obscurcissant (longue par position). Mais, comme elle n'est pas soutenue par le ton qui porte en principe sur la pénultième, elle est assujettie à tomber. Tel est le cas pour les désinences des pronoms et des verbes, ܐܰܢ̱ܬܝ *toi* (fém.), ܟܬܰܒܬܝ *tu as écrit* (fém.), ܟܬܰܒܘ

---

[1] Ceci n'a rien de surprenant, car la syllabe ne souffre pas, une fois qu'elle est constituée définitivement, des nouvelles altérations qui peuvent survenir, telles que cessation du redoublement des consonnes, chute d'une liquide etc. De même la voyelle *i* venant de *é* demeure alors que la syllabe devient fermée, comme ܥܺܕܬܳܐ *église* de ܥܺܐܕܳܐ *fête* (rac. ܥܝܕ comp. ܢܶܦܬܳܐ de la racine ܢܘܦ).

ils ont écrit, ܟܬܒܝ̈ *elles ont écrit,* ܬܟܬܘܒܝ *elle écrira,* ܡܠܟܝ *mon roi,* ܙܕܩܝ *ma justice,* ܩܘܕܫܝ *ma sainteté,* § 61. Cette chute peut ne pas exercer d'influence sur les syllabes qui précèdent, comme on le voit par les exemples que nous venons de citer; cependant, s'il devait en résulter quelque confusion, la voyelle se porte en avant et reparaît dans le corps du mot : ܟܬܒܬ *j'ai écrit,* comp. כָּתַבְתִּי, par distinction de ܟܬܒܬܝ *tu as écrit* (fém.); ainsi dans les suffixes ܗܿ ܗ ܟܝ ܢ la voyelle qui suivait la consonne a passé devant elle; ܐܒܝ *mon père,* ܐܚܝ[1] *mon frère,* pour *aboui, aḥoui,* prononciation qui a été conservée avec le sens de *son père, son frère;* dans ܦܐܪܐ comparé avec פְּרִי *fruit,* il y a également une transposition de voyelle.

98. Il naissait ainsi des prononciations lourdes, surchargées de consonnes, qui dans la plupart des cas devaient être facilitées par un *e* ouvert qui se faisait entendre après une syllabe fermée par deux consonnes, comme ܓܒܪܝ, ܙܕܩܝ pron. *gabhr*^{e}, *zèdhq*^{e}[2]; mais dans les verbes la dentale muette taw s'articulait facilement avec la consonne précédente ܟܬܒܬ *k'thabht.* Dans le corps du mot, quand deux consonnes se suivent dépourvues de voyelle, la seconde s'appuie sur la syllabe qui suit, tandis que la première clôt la syllabe précédente, ܢܟܬܒܘܢ *nèkh-t'bhoun.* Cependant si cette deuxième consonne est une liquide ou une

---

[1] L'*â* de ces mots vient par coloration de la voyelle *ou* qu'ils font entendre devant un suffixe; ainsi en néo-hébraïque on dit, après la chute du suffixe, *abâ, mon père;* en éthiopien, on trouve une forme semblable pour le vocatif, v. Dillmann, *Aethiop. Gramm.*, § 142; il est possible que l'*a* d'un ancien accusatif qu'on rencontre encore parfois, v. *id.* § 154*d*, ait eu de l'influence en pareil cas. De la même manière s'explique en hébreu l'*â* de אָבִי; en arabe *a* long apparaît aussi devant le suffixe dont il est séparé par un ت euphonique, au vocatif يَا أَبَاتِ ou abrégé يَا أَبَتِ, où le suffixe est lui-même abrégé ou évincé par la voyelle de l'accusatif, v. Ewald, *Gramm. ling. arab.*, § 414. Au surplus l'*â* était possible parce que ces mots avaient la voyelle *a (ab, aḥ)*, mais dans ܚܡܐ *beau-père,* חָם, où la voyelle *a* s'était affaiblie en *è*, on disait ܚܡܝ *mon beau-père,* comme ܒܪܝ *mon fils,* où la voyelle *è* était organique, comparez בֵּן, l'*a* de ܒܪ étant occasionnée par le riš; en palestinien on disait ביר.

[2] L'éthiopien fait également entendre un *e* ouvert après la dernière consonne de groupes qui ne pourraient facilement s'articuler ensemble, v. Dillmann, l. c. § 38, Eduard König, *Neue Studien über das Aethiopische,* Leipzig 1877. p. 92, comp. ܒܪܝ *bè-r'*.

aspirée, elle attire à elle, pour faciliter sa prononciation la voyelle qui précède, ܥܶܓܠܬܳܐ *génisse* de ܥܶܓܠܐ *veau*, ܡܫܰܚܬܳܐ *mesure* pl. ܡܰܫ̈ܚܳܬܳܐ, ܦܩܰܥܬܳܐ *plaine* pl. ܦܰܩ̈ܥܳܬܳܐ, ܥܰܩ̈ܪܳܘܳܬܳܐ *vertus civiles* du sing. ܥܶܩܰܪܘܬܳܐ, ܥܩܰܪܒܳܐ *scorpion* de עַכְבָּר. Quelquefois la voyelle, surtout *è*, se maintenait comme ḥaṭeph-ségol sur la première radicale ܚܶܟܶܡܬܳܐ *sagesse* ou ܚܟܶܡܬܳܐ; quelquefois aussi la forme était maintenue intacte, surtout par les Nestoriens, de sorte qu'à côté des deux énoncées ci-dessus, on trouve aussi celle plus primitive ܚܶܟܡܬܳܐ. Si la voyelle était immuable, la deuxième consonne faible prenait une voyelle adjuvante *è*, ou *a* devant une gutturale [1], ܚܰܝܶܠܬܳܢܳܐ *vigoureux* ou ܚܰܝܠܬܳܢܳܐ.

De ce mouvement des voyelles résultait encore une confusion des formes فِعْلَة et فَعِلَة, mais aussi une commodité pour la composition des mètres syriaques; car un poète, pouvait suivant les besoins de la mesure se servir d'une voyelle adjuvante ou la laisser de côté. Dans l'écriture cette voyelle est souvent indiquée par un trait inférieur appelé m'hagg'yânâ, dont l'étude fera l'objet du chapitre XXIV ci-après.

99. Au commencement du mot, une consonne dépourvue de voyelle ne s'articule pas avec la consonne suivante et ne forme pas avec elle un groupe, comme dans nos langues *cr*, *st*, *pl* etc., mais elle en est séparée par un š'wâ mobile ou *e* ouvert qui fait sentir son aspiration sur la muette suivante : ܟܬܰܒ *k'thabh*. Dans les mots étrangers qui commencent par un groupe de consonnes, ce groupe est décomposé en syriaque au moyen d'une voyelle disjonctive, jetée en tête du mot et introduite par une légère aspiration ou aleph; car un Sémite ne conçoit pas une voyelle sans consonne, comp. § 42 : ܐܶܣܛܰܕܝܳܢ ܐܶܣܟܺܝܡܳܐ ܐܶܣܦܶܝܪܳܐ ܐܶܣܦܳܘܓܳܐ ܐܰܟܣܢܳܝܳܐ de στάδιον, σχῆμα, σφαῖρα, σπόγγος, ξένος; cependant le groupe *st* s'articulant facilement [2], une voyelle disjonctive est moins nécessaire et on écrit aussi ܣܛܰܣܺܝܣ στάσις, ܣܛܪܰܛܶܠܰܛܶܣ στρατηλατής; dans d'autres cas, c'est la voyelle de la syllabe suivante qui vient se loger dans le groupe, comme ܦܳܘܪܳܡܳܘܣ

---

[1] La voyelle *a* apparaît quelquefois aussi devant une autre consonne qu'une gutturale ou un riš, surtout devant une emphatique; mais celle *è* est de beaucoup plus commune, v. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes*, Vorbericht, p. VII et VIII.

[2] V. § 148 ci-après.

κροκόδειλος, ܦܠܐܪܘܦܘܪܝܐ πληροφορία, ܩܘܣܛܢܛܝܢܘܣ Constantinus, ܐܓܪܘܣ ἄγρος. Dans les mots syriaques, commençant par la liquide *r*, la prononciation peut être facilitée par une voyelle prosthétique; ܪܓܝܓܐ *passionné* est écrit quelquefois avec un aleph de cette sorte ܐܪܓܝܓܐ [1]; cette prononciation était plus accentuée, quand riš avait une voyelle organique *ou aigu*, qui était tombée dans une syllabe ouverte, mais se reproduisait en tête de cette consonne, ainsi : ܐܘܪܩܥܬܐ *miette* [2], ܐܘܪܗܝ *Edesse* ٱلرُّهَا et ܐܘܪܫܠܡ יְרוּשָׁלַיִם. On doit admettre que dans ces mots le riš faisait encore entendre une mi-voyelle *ou*, analogue à un ḥaṭeph-qâmèṣ, et qu'on prononçait *'our°qa'thâ, 'our°hâi, 'our°šlèm;* ainsi quand les abstraits ܩܘܕܡܐ *le devant*, ܩܘܒܠܐ *l'opposé* deviennent préposition au moyen d'un lâmadh proclitique, ܠܘܩܕܡ ܠܘܩܒܠ, la voyelle organique du qoph passe en avant de celui-ci, et on prononce *louq°dham, louq°bhal*, comp. dans Daniel לָקֳבֵל, hébreu קֳדָם [3].

---

[1] Comp. ܐܪܘܝܐ *satisfait* pour ܪܘܝܐ, *spicilegium syriacum de Cureton*, p. ܘ, l. 16 et 19, ܒ 2, 6, 18.

[2] La forme originaire est ܐܘܪܩܥܬܐ رُقْعَة, (comp. le plur. ܪܘܩܥܐ Abraham Ecchellensis, *Gr. syr.*, p. 37, l. 4), mais le *'é* suivant une consonne quiescente a attiré la voyelle adjuvante *a*, § 98, la voyelle *ou* se trouvant alors dans une syllabe ouverte tombe et reparaît en tête du riš; si on se demande pourquoi cette voyelle *ou* n'a pas plutôt passé devant le *'é*, comme il arrive dans ܡܘܫܚܬܐ pour ܡܫܘܚܬܐ, on répondra que dans ce mot la voyelle *ou* n'est pas organique, mais est une permutation de *a*, à cause des deux consonnes assombrissantes riš et qoph § 93, 3°; *a* apparaît dans ῥακά *(guenille)* Math. 5. 22. Dans le mot ܐܘܪܕܥܐ *grenouille*, la forme n'est pas la même et aleph est radical, si on compare ce mot avec l'hébreu צְפַרְדֵּעַ et l'arabe ضِفْدَع : צ ض a été affaibli d'abord en *'é*, comp. targ. עורדעניא, puis en aleph à cause du *'é*, dernière radicale, v. § 24*a*; le pé a passé en waw et de là en la voyelle *ou*, § 25. Mais ici se rapporterait plutôt le mot ܐܘܚܕܬܐ *énigme*, comparé avec l'arabe أُحْجِيَّة ou حُجَيَّا, d'une racine حجا *arrêter son esprit sur quelque chose,* analogue à ܗܓܐ en syriaque; sur le changement du ج en ܕ, v. § 34*c*. L'hébreu חִידָה et l'aram. bibl. אחידה peuvent être également ramenés à cette racine.

[3] Le palestinien écrit souvent une voyelle *ou* brève dans une syllabe ouverte, comme nous l'avons déjà fait observer, de sorte qu'une forme חולף קודם עובדא etc. répond au syriaque ܚܠܦ ܩܕܡ ܥܒܕܐ; souvent aussi un pareil *ou*, qui en fait n'est qu'un ḥaṭeph-qâmèṣ, apparaît comme un écho de *ou* qui suit, comme ܫܘܒܘܩ *laisse*, ܥܘܪܘܩܘ *fuyez*, ܥܘܡܘܠܘ *tra-*

Les autres langues sémitiques sont souvent allées plus loin dans cette voie[1]. Mais il faut se garder d'expliquer de cette manière un aleph qui appartient à la forme : ܐܶܫܟܰܚ *trouver* est affaibli d'une forme aph'èl, targ. השכח, comp. infin. ܡܶܫܟܳܚܽܘ; peut-être en est-il ainsi de ܐܶܫܬܺܝ *boire,* quoique ce verbe ait la forme p'ʿal dans les autres langues sémitiques, comp. l'impératif ܐܶܫܬܰܝ. On trouve écrit quelquefois ܐܶܫܬܳܐ *six* au lieu de ܫܬܳܐ[2], surtout avec une proclitique ܘܶܐܫܬܳܐ ܒܶܐܫܬܺܝܢ ou sans aleph mais avec la voyelle è ܘܶܫܬܳܐ ܕܶܫܬܺܝܢ; mais cet aleph avait un but tout autre, celui de former une syllabe fermée devant le taw et de maintenir de cette manière la prononciation dure de cette muette, qui était primitivement redoublée, comp. שִׁשָּׁה سِتّ, éthiop. *sid's* contracté *sessou*[3].

100. Il résulte de ce que nous avons dit sous les paragraphes qui précèdent, que la syllabe présente en syriaque comme en hébreu une triple forme : elle est ouverte dans ܠܳܐ, fermée dans ܩܛܰܠܬܽܘܢ, mi-close dans ܠܽܘܩܕܰܡ *louqᵉdham,* ܕܰܗܒܳܐ *dahᵃbhâ,* quand une consonne, à défaut de voyelle propre, est articulée avec un š'wâ mobile. Dans quels cas, une syllabe est-elle mi-close? Cette question qui n'a plus guère d'intérêt que lorsque la consonne qui suit la syllabe est une muette sujette à aspiration, sera traitée plus opportunément en parlant du *qouššâi* et du *roukkâkh*

---

vaillez, ܐܽܘܠܨܳܢܳܐ *oppression* etc. V. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 458, 459.

[1] Comp. אֶשְׁכֹּל avec ܣܓܽܘܠܳܐ, אֶזְרוֹעַ avec ܕܪܳܥܳܐ etc.; devant une emphatique, aleph prosthétique se change quelquefois en ʿaïn, عُصْفُور *petit oiseau,* hébr. צִפּוֹר, syr. ܨܶܦܪܳ, dans l'Antiliban on dit ܥܨܶܦܪܳܐ *aurore* = ܨܶܦܪܳܐ (voy. *Zeitschr.,* XXI, p. 185 et 189), comp. § 39. Un certain nombre de noms d'animaux de forme quadrilittère ont pour première radicale un ʿaïn qui vient de la même manière d'un aleph formatif; dans עַקְרָב *scorpion,* σκορπίος, l'ʿaïn n'est vraisemblablement qu'une prononciation aspirée de la sifflante σ; en arabe, on peut considérer qu'ʿaïn est venu d'aleph à cause de l'emphatique qui suit dans des mots comme عُصْلُب *robuste* de صلب *être dur,* عُطْبُل *jeune femme* comp. طفل, عِظْلِم *nuit obscure* de ظلم etc.

[2] En poésie, suivant les besoins de la mesure, v. Barhébræus, I, p. 204, l. 1 et suiv., en prose plus rarement, v. notamment Sindebad, éd. Baethgen, Leipzig 1879, p. 1 et suiv.

[3] Ainsi en hébreu on a formé שְׁתַּיִם ou אֶשְׁתַּיִם de šittaïm pour šintaïm, fém. de š'naïm *deux,* v. Derenbourg, *Manuel du lecteur,* p. 164, note 2 et Philippi, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 85 à 95.

sous le chapitre 22, § 122. Nous ferons seulement observer ici qu'une voyelle primitivement longue n'est pas un obstacle à ce qu'une syllabe fermée résulte du développement des formes, comme ܟܬܒܐ *kâth-bâ* de ܟܬܒ, ܩܕܝܫܬܐ *qaddiš-tâ*, ܨܘܪܬܐ image *ṣour-tâ*. Il y a sur ce point une notable différence entre l'hébreu et le syriaque, due sans doute aux règles grammaticales que les Massorètes hébreux établirent sur une distinction factice de longues et de brèves, qui dans la prononciation n'était pas observée [1].

101. Le syriaque avait perdu tout sentiment de quantité, au point que la voyelle obtuse se maintenait, même suivie de deux consonnes quiescentes, comme ܩܡܬ *tu t'es levé*, ܐܩܝܡܬ *tu as élevé*, ce qui cependant n'était possible qu'à la fin du mot avec une dentale muette; mais une diphthongue, qui par elle-même valait comme une syllabe fermée, v. § 121, devait en principe se simplifier en voyelle quand elle était suivie d'une consonne quiescente, v. § 92; ܠܝܬ par exemple équivalait à un composé *lajt*. Si la diphthongue se maintenait, la prononciation était aidée par une voyelle adjuvante, comme ܚܝܠܬܢܐ.

102. Ce serait une erreur de croire, en songeant au syllabisme des grammairiens hébreux que les Syriens abrégeaient la voyelle dans une syllabe fermée [2]. On trouve bien quelquefois une voyelle aiguë au lieu d'une voyelle obtuse, comme ܩܪܒܬܢܐ *belliqueux* de ܩܪܒܐ *combat*, ܕܩܪܒܬ contracté de ܕܩܪܒܐܗܝܬ, ܫܘܡܠܝܬܐ fém. de ܫܘܡܠܝܐ, ܟܡܘܬ = כְּמוֹת, mais souvent dans ces cas, il n'y avait pas une syllabe fermée, ainsi on prononçait *q'rabh'thânâ;* dans ܐܟܘܬ la diphthongue *ai* a été abrégée dans une syllabe ouverte.

Il y avait donc plutôt là une oscillation entre les sons clairs

---

1. En araméen biblique on trouve des syllabes de cette nature, voyez Luzzatto, *Elementi del caldeo biblico,* p. 12, § 3.

2. L'Arabe abrégeait la voyelle dans une syllabe fermée (sauf le cas de redoublement) قُمْتُ قُلْ; mais les langues qui ont subi la coloration euphonique des voyelles ne sont plus aussi sensibles : l'Éthiopien prononce *nômkou, j'ai dormi;* l'abréviation n'a lieu que lorsque la longue est suivie de deux consonnes quiescentes, comme *fesèmt* féminin de *fesoûm*, v. Dillmann, *Aethiop. Gramm.,* §§ 36 et 38; l'hébreu selon la ponctuation des Massorètes est devenu קַמְתְּ, tandis que suivant la tradition, on devait ponctuer קָמְתְּ, v. J. Derenbourg, *Notes épigraphiques,* p. 132; on trouve encore נֵרְדְּ קֹשְׁטְ.

et les sons obscurs, fréquente dans les manuscrits de la basse époque, où on trouve par exemple : ܬܡܝܡܘܬܐ *intégrité,* ܓܘܪܐ *adultère,* ܡܚܛܐ *aiguille* etc. ponctués indifféremment avec p'thâḥâ ou z'qâphâ de ܫ ܐ et ܫ, v. § 79[1].

103. Les syllabes subissent des modifications importantes, occasionnées par le choc de deux voyelles qui se rencontrent, ou la faiblesse des gutturales et des liquides; ces phénomènes vont faire l'objet des chapitres suivants.

Chapitre XVI.

Du concours des voyelles.

104. Le concours de deux voyelles dans un mot résulte du développement des formes ou de la chute d'une consonne. Si les deux voyelles sont fortes ou nécessaires à la distinction du sens, l'écart entre elles est maintenu au moyen d'une semi-voyelle; au cas contraire, elles se contractent ou la plus faible est éliminée par la plus forte, si la contraction n'est pas possible. Trois cas sont donc possibles : 1° *Séparation des voyelles au moyen d'une semi-voyelle intermédiaire;* 2° *contraction;* 3° *élision.*

1° *Séparation des voyelles par une semi-voyelle.* Une légère aspiration, aleph ou hamza arabe, est le premier moyen qui se présente dans ce cas ܩܐܡ *se levant* du parfait ܩܡ, ܩܕܡܐܝܬ *qadhmâ'it* pour *qadhmâït* abrégé de *qadhmâyat* ܬ + ܩܕܡܝ. En araméen cependant aleph est entaché d'une telle faiblesse qu'il est en général insuffisant pour contenir deux voyelles dont il est flanqué. Les Jacobites le prononçaient comme un youdh d'une manière constante, qu'il soit radical ou consonne disjonctive. Néanmoins l'écriture était assez fidèlement conservée, ils écrivaient donc : ܩܐܡ ܩܕܡܐܝܬ ܐܐܪ ܡܐܠܐ, tout en prononçant *qâyèm, qadhmâyit, âyar, mèlèya;* quelquefois ils indiquaient cette prononciation secondaire par un youdh après l'aleph : ܫܪܝܐܝܬ ܡܩܕܡܐܝܬ, v. Barhébræus, I, p. 205, dern. ligne, comp.

---

[1] Dans l'araméen biblique et targoumique, on remarque une pareille tendance : חַשְׁחִין pour חָשְׁחִין, surtout à l'état construit שִׁמְהַת pour שְׁמָהָת, יַת אִלֵּין מִנֵּין etc.; mais il en est ainsi également dans une syllabe mi-close, comme כַּהֲנָא כַּהֲנַיָּא pour כָּהֲנַיָּא כָּהֲנָא; on ne peut donc pas dire que les ponctuateurs juifs agissaient d'après des principes grammaticaux déterminés; ils cherchaient plutôt à exprimer leur prononciation vague. Comp. Luzzatto, *Elementi del caldeo biblico*, p. 17, §§ 18, 19 et 30.

§ 56. Les Nestoriens paraissent avoir encore prononcé le hamza (*Syr. Gramm. des Elias von Tirhan*, p. 58)[1].

Le passage d'aleph en youdh était d'autant plus facile, que cette semi-voyelle faisait office de consonne séparative, quand une voyelle *i* ou une diphthongue *ai* l'appelait, comme : ܪ̈ܥܝܐ *paissants*, ܛܒ̈ܝܐ *gazelles*, ܩܕܡܝܐ *premier*, ܗܝܡܢܗܝܘܬܐ *identité*, composé de ܗܝ ܡܢ ܗܝ et le suffixe ܘܬܐ. Waw servait également au même usage, surtout quand la voyelle *ou* suivait ou précédait ܡܫܡܫܘܬܐ ܩܘܘܡ ; les Nestoriens prononçaient *š'mouwel*, *youwel* les noms de prophètes que les Jacobites écrivaient ܫܡܘܐܝܠ ܝܘܐܝܠ, v. Barhébræus, I, p. 208, l. 22 et § 56 ci-dessus. Le waw paraît avoir eu encore plus de force coërcitive que le youdh et est employé de préférence dans les formes lourdes du pluriel féminin, par antithèse à celles du pluriel masculin, comme : ܪ̈ܥܘܬܐ *bergers*, ܢܗܪ̈ܘܬܐ *fleuves*, comp. ܫܘܠܛܢ̈ܐ pour ܫܘܠܛܢ̈ܐ, ܪ̈ܥܘܝܐ § 254.

Rarement aleph est consolidé en hé ; les cas de ce renforcement sont limités au pluriel de quelques radicaux faibles, comme : ܐܒ̈ܗܬܐ ܐܡ̈ܗܬܐ ܫܡ̈ܗܐ ܚܡ̈ܗܐ de ܐܒ *père*, ܐܡ *mère*, ܫܡ *nom*, ܚܡ *beau-père*, § 262.

2° *Contraction.* Lorsque le maintien des deux voyelles n'est pas nécessaire à la distinction des formes, il y a contraction des deux en une seule, si la nature des voyelles s'y prête : *a* + *a* = *å*, *ou* + *ou* = *oú*, *i* + *i* = *i*, *a* + *ou* = *au*, *a* + *i* = *ai*, *å* + *i* = *åi*, comp. ܡܢܬܐ *part* (forme فُعْلَة), ܪܘܚܐ *vent*, ܣܝܡܬܐ *dépôt*,

---

[1] En hébreu la prononciation mouillée, au lieu de hamza, se manifeste déjà de bonne heure, surtout dans les noms propres, et les Massorètes rectifient cette prononciation au moyen d'un *q'ri*, v. Ewald, *Lehrb. d. hebr. Spr.*, § 46*d*; mais dans les derniers livres du canon biblique, aleph et youdh permutent avec une facilité singulière, comp. Néhémie מְנָאוֹת et מְנָיוֹת, עַרְבִיאִים pour עַרְבִיִּים; c'est surtout dans l'araméen de Daniel et d'Esra que les *q'ri* sont entassés pour corriger les *k'thibh*. Nous avons déjà dit page 63, note 1, que nous considérions le point que l'on rencontre quatre fois dans la Bible au-dessus d'aleph comme ayant pour but de maintenir à cette gutturale toute sa force de consonne. La même variété de prononciation entre hamza et youdh se retrouve dans les diverses tribus arabes, v. Sprenger dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 75 et Freytag, *Einleitung in das Studium der arabischen Sprache*, p. 88 et 89. L'éthiopien fait aussi usage d'aleph et de youdh comme consonnes séparatives, mais il montre une prédilection pour le waw, v. Dillmann, *Aethiop. Gramm.*, § 41.

ܡܰܘܬܳܐ *mort*, ܒܰܝܬܳܐ *maison*, ܬܽܘܪܣܳܝܬܳܐ *nourriture* de racines lâmadh-aleph ou concaves; *ai* + *â* se contracte en *é* dans les pluriels des noms à l'état emphatique ou avec le suffixe de la troisième personne fém. ܡܰܠܟ̈ܶܐ *les rois*, ܡܰܠܟ̈ܶܝܗ̇ *ses rois*, ܩܛܘܠܝܗ̇ *tue-la*[1]; *ai* + *ou* se contracte en *au* dans les pluriels des noms avec le suffixe de la troisième personne masc. ܡܰܠܟ̈ܰܘܗܝ *malkau, ses rois*[2].

3° *Élision.* Si les voyelles ne sont pas susceptibles de se contracter, la moins forte ou la moins nécessaire tombe et disparaît : ܐܰܩܺܝܡ *j'élèverai*, ܐܶܟܬܽܘܒ *j'écrirai*, ܐܰܘܟܶܠ *je ferai manger*, pour ܐܶܐܩܺܝܡ ܐܶܐܟܬܽܘܒ ܐܶܐܘܟܶܠ, ܫܘܕܗܝܐ ou ܫܘܝܕܗܝܐ *šoudhâyâ* pour *šouidhâyâ*.

105. Ces distinctions établies, nous en ferons l'application dans les chapitres suivants, aux racines qui ont une ou plusieurs lettres faibles, soit une gutturale, soit une semi-voyelle, youdh ou waw. Les dernières qui ont un youdh ou waw radical, se distinguent surtout par la facilité qu'ont le waw et le youdh à passer en la voyelle *ou* et *i*.

Chapitre XVII.

De la syllabe dans les racines qui ont une semi-voyelle comme radicale.

106. Les modifications que subit la syllabe, diffèrent selon la place qu'occupe la semi-voyelle radicale. Il y a lieu d'examiner les deux hypothèses, où elle se trouve : 1° *en tête de la syllabe ;* 2° *à la fin de la syllabe.*

I. De la semi-voyelle radicale en tête de la syllabe.

a) Au commencement du mot, youdh apparaît à l'exclusion de waw, de sorte que l'araméen ne connaît plus en principe de racines pé-waw, ce youdh introduit les voyelles de la forme : ܝܬܝܒ ܝܬܘܒ ܝܬܒ ܝܘܬܒܐ, mais il est trop faible pour soutenir un *e* ouvert ou š'wâ mobile qui doit passer en *i* : ܝܺܠܶܕ *il enfanta*, ܝܺܪܚܳܐ *mois*, ܝܺܕܰܥܬܳܐ *science*. La syllabe *yi* peut s'affaiblir en *i* qui, d'après les lois de l'orthographe, doit être introduit par aleph ܐܝܬ *il est*, ܐܝܩܪܐ *honneur*, ܐܝܘܡܐ *jour*, ܐܝܕܐ *main*. Cette écriture est plus rare pour les verbes, en voici quelques exemples : ܐܝܬܒ ܐܝܕܥ ܐܝܬܒܬ [1]. Ainsi réduite à une simple voyelle, elle est sujette à tomber : ܝܨܦܬܐ *soin*, ܫܢܬܐ *sommeil* des racines ܝܨܦ ܝܫܢ, ܕܥ *sache*, ܬܒ *assieds-toi*, ܗܒ *donne* des verbes ܝܕܥ ܝܬܒ ܝܗܒ.

---

[1] La forme non contractée ܝܳܐ est l'exception et n'est demeurée qu'avec les radicaux faibles des lâmadh-aleph, tandis que dans d'autres dialectes araméens elle est la règle et la forme יֵא n'a lieu qu'après le suffixe de la *nisba âi*, comme כַּשְׂדָּיֵא *Chaldéens*, § 259.

[2] L'hébreu מַלְכֵי a conservé trace de la diphthongue *ai*.

La voyelle *è* est généralement évitée avec youdh et *ou* apparaît de préférence dans les abstraits de premier degré, comme ܝܘܩܪܐ *poids*, ܝܘܩܕܢܐ *incendie*, ܝܘܬܪܢܐ *avantage*, ܝܘܪܬܢܐ *héritage*.

La fusion des racines qui ont un waw pour radicale avec celles qui ont un youdh, existe non seulement quand cette radicale est la première lettre, mais aussi quand elle est la deuxième ou la troisième de la racine. Cette assimilation s'explique par la suprématie que prend la forme sur la racine, mais elle dénote en même temps la prédilection de certains peuples sémites pour la consonne youdh, de préférence au waw qui apparaît surtout comme antithèse de celle-ci dans quelques formes. Un fait digne de remarque est que les Sémites du sud, à l'opposé de ceux du nord, possèdent un nombreux groupe de racines pé-waw et très-peu de pé-youdh, et qu'en assyrien une racine pé-aleph correspond à une racine pé-waw arabe et pé-youdh hébraïque ou araméenne [2].

En syriaque donc les racines avec waw sont très-rares; le waw acquiert dans ces racines la consistance d'une consonne forte et suit les règles ordinaires. Il apparaît : 1° dans les racines doublement faibles qui ont deux semi-voyelles, ou une semi-voyelle et une gutturale : ܘܥܕ *il promit*, ܥܘܝܪ *aveugle*, ܘܠܐ *convenable*, ܚܘܪܐ *blanc*, ܚܘܝ *il montra*, ܫܘܪ *il sauta*, ܬܘܪ *il fut stupéfait* (ܪ valant comme gutturale); ajoutez quelques racines terminées par la sifflante douce ܙ : ܒܘܙ *il fut honteux,* ܢܘܙ *il rua,* ܫܘܙ *il bondit,* ܕܘܙ *il exulta,* ܛܘܙ *il s'élança;* 2° dans des dénominatifs, comme : ܐܙܘܕ *munir de provisions,* ܙܘܕܐ, ܠܘܬ *joindre* de ܠܘܬ *auprès,* § 211.

---

[1] V. *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX, p. 259, l. 16 et XXXI, p. 369, note 12, p. 378, note 7. Jacques d'Edesse dans sa lettre sur l'orthographe, éd. Martin, p. ܗ, l. 26, confirme la règle que ܝܕܥܬܐ ne doit pas prendre d'aleph; cependant, d'après Barhébræus (I, p. 205, l. 1 et p. 206, l. 1), les Jacobites prononçaient *ida'thâ*, tandis que les Nestoriens avaient conservé la prononciation *yida'thâ;* il en était ainsi aussi bien dans les verbes que pour les noms. La même divergence existait également dans les diverses écoles juives, v. J. Derenbourg, *Notes épigraphiques*, p. 118.

[2] V. Oppert, *Éléments de grammaire assyrienne*, § 16.

b) Dans le corps du mot, la semi-voyelle se maintient 1° quand elle est redoublée : ܩܘܡ ܩܘܡܬ ܩܘܡܐ ܩܘܘܡܐ; 2° quand elle est suivie d'une voyelle forte : ܫܘܝܐ *solution,* ܩܘܡܐ *contrat,* ܩܘܘܡܐ *préfet,* ܐܣܘܬܐ *médecine*[1], ܫܬܝܐ *breuvage;* dans quelques noms waw demeure et ne passe pas en youdh : ܚܕܘܐ *joie,* ܡܚܘܐ *coup,* ܣܚܘܐ *bain* (état absolu de ܚܕܘܬܐ ܡܚܘܬܐ ܣܚܘܬܐ) ܚܙܘܐ *songe;* 3° quand elle est suivie d'une voyelle faible qui meut une consonne redoublée : ܡܝܩܪ *honoré;* 4° quand suivie d'une voyelle faible dans une syllabe fermée, elle est précédée d'une voyelle forte : ܩܘܡܬܐ *statue.*

En dehors de ces cas, la semi-voyelle se contracte avec la voyelle de la forme ou est évincée par elle, suivant les règles établies dans le chapitre précédent, ex. : ܩܡ ܡܝܬ ܢܩܘܡ ܐܩܝܡ ܡܩܝܡ ܡܩܡ ܓܠܬ ܓܠܝܬ ܚܙܬܐ ܥܠܬܐ ܬܘܬܐ etc. pour *qawam, mawet, nèqwom, aqwèm, maqwèm, mèqwam* (ou *maqwam*), *g'layath, gèlyèth, ḥ'zayathå, ʿlayathå, t'wayathå,* ܒܪܝܬܐ *création,* ܓܒܝܬܐ *choix,* ܡܚܘܬܐ *coup,* ܚܕܘܬܐ *joie,* etc. (forme فِعْلَة); dans ces noms la semi-voyelle, à défaut d'autre voyelle, passe en la voyelle qui lui correspond. Il en est de même dans ܐܣܘܬܐ *médecines,* pluriel de ܐܣܘܬܐ, quoique souvent la semi-voyelle tombe dans ce cas, comp. ܐܣܘܬܐ.

Une proclitique ne modifie pas l'orthographe du mot sur lequel elle s'appuie ܘܐܘܡܬܐ ܘܐܝܟ.

Une semi-voyelle en tête du mot peut former une diphthongue avec la voyelle du mot précédent, quand ces deux mots se contractent en un seul : ܠܝܬ *il n'est pas* de ܠܐ ܐܝܬ, ܠܘ *non pas* de ܠܐ ܗܘ, comp. § 160 ci-après.

II. De la semi-voyelle a la fin de la syllabe.

La semi-voyelle se contracte avec celle de la forme ou est // la voyelle évincée par elle. Elle forme une diphthongue avec *a, å* de la forme, quand ces voyelles précèdent : ܚܝܠܐ *force,* ܐܝܢܩ *il allaita,*

---

[1] Except. quelques noms qui devant le suffixe ܘܬܐ laissent tomber le youdh de la racine, v. § 255.

ܓܠܺܝܬ *tu manifestas,* ܐܶܬܩܪܺܝܬ *sois appelé,* ܡܣܰܟܰܝ *attendu,* ܩܳܝܡܳܐ *qui se lève,* ܩܪܳܝ *lis* (fém.), ܡܰܘܬܳܐ *mort,* ܝܰܘܡܳܐ *jour,* ܐܰܘܬܶܒ *il fit asseoir.* Une autre voyelle se confond avec la semi-voyelle ou l'évince : ܪܽܘܚܳܐ *vent,* ܛܽܘܒܳܐ *bonheur,* ܪܺܝܚܳܐ *odeur,* ܡܩܺܝܡܳܐ *levé;* ܢܺܬܶܒ *il s'asseoira,* ܢܶܕܰܥ *il connaîtra,* ܢܺܐܪܰܬ *il héritera,* ܡܺܐܠܰܕ *enfanter* etc., v. § 206.

Les semi-voyelles waw et youdh se distinguent encore dans les noms, comme on le voit par ces exemples, mais dans les verbes, la conjugaison tend à devenir uniforme, sans distinction des racines. Dans les lâmadh-aleph, la confusion des racines est devenue générale, que la troisième radicale fût primitivement waw ou youdh, ou qu'elle fût aleph ; il n'y a d'exception que pour quelques racines faibles, dans lesquelles aleph conserve sa force de consonne, comme ܒܰܝܺܐ *il consola,* ܕܰܐܶܐ *il souilla* etc. En raison de ce mélange, il n'est pas étonnant que les voyelles formatives se fassent valoir au détriment de la semi-voyelle ; ܓܠܳܐ ܡܓܠܳܐ ܬܓܠܳܐ ܓܠܶܐ ܓܠܳܐ ܓܠܰܘ ܓܠܰܝ ; cependant youdh semi-voyelle a exercé son influence dans ܡܰܐܬܺܝܬܳܐ *venue,* ܡܚܙܺܝܬܳܐ *miroir,* ܡܪܕܺܝܬܳܐ *voyage par mer,* ܡܫܪܺܝܬܳܐ *campement* etc., parce que ces mots se forment d'un masculin ܡܰܐܬܝܳܐ ܡܚܙܝܳܐ etc. (absolu ܡܰܐܬܶܐ ܡܚܙܶܐ).

Après *ou long,* la semi-voyelle disparaît également dans ces racines, comp. ܚܳܢܽܘܬܳܐ *boutique,* ܡܫܬܽܘܬܳܐ *festin,* ܬܪܰܘܳܬܳܐ *satisfaction,* §§ 233, 246 et 248.

CHAPITRE XVIII.

Des racines qui ont un aleph radical.

107. *a)* En tête du mot, aleph radical introduit la voyelle de la forme ܐܟܶܠ ܐܶܟܰܠ ܐܽܘܟܠܳܐ ou il s'articule à l'aide d'une voyelle légère *e* ܐܶܟܰܠ form. ܩܛܰܠ. Cependant avec une voyelle faible, il est assujetti à tomber à cette place ; dans quelques impératifs, comme : ܙܶܠ *va,* ܬܳܐ *viens,* rac. ܐܙܠ ܐܬܐ, plus souvent dans les noms, ܚܰܕ *un,* rac. ܐܚܕ, ܚܰܪܬܳܐ *fin* de ܐܚܪ, ܐ̱ܚܪܺܢܳܐ *autre,* fém. ܐ̱ܚܪܺܬܳܐ, ܚܳܬܳܐ *sœur,* ܐ̱ܚܳܢܳܐ *parent* de ܐܰܚ, à cause du ḥeth qui suit ; ܐ̱ܢܳܫ *homme* (et dans les composés ܢܳܫ), ܐ̱ܢܳܐ *je suis,* ܐ̱ܪܳܙܳܐ *secret,* à cause de la liquide *n* ou *r;* comp. aussi devant la sifflante douce ܙ ܙܽܘܦܳܐ *hysope* אֵזוֹב ὕσσωπος.

Dans le mot, il se fait encore valoir après une syllabe fermée

1) Prononcez senʾthâ, pelèʾtha etc.

dans quelques formes verbales, comme : ܐܬܐܟܠ ܐܬܐܣܝ, dans quelques noms ܣܢܐܬܐ *haine,* ܦܠܐܬܐ *parabole,* ܩܢܐܬܐ *acquisition* (form. فِعْلَة). 1) Plus souvent il tombe, ou, si l'orthographe le conserve dans un intérêt étymologique, il est quiescent : ܢܒܐܫ *il agira mal,* ܐܟܐܒ *il a affligé,* ܐܬܬܚܕ *il fut pris,* ܐܬܬܢܚ *il gémit* de ܐܚܕ ܐܢܚ[1]; ܡܠܦ *qui enseigne,* ܡܠܦܢܐ *maître,* rac. ܐܠܦ, ܡܣܢܐ pour ܡܣܐܢܐ.

b) En général donc, tout aleph qui n'est pas en tête du mot, perd son aspiration et devient quiescent. La prononciation n'en conserve pas d'autre trace qu'une voyelle faible qui demeure dans une syllabe ouverte, comme : ܡܬܐܡܪܢܘܬܐ ܬܐܘܡܐ ܬܐܡܘܠ, ܬܐܡܫܘ, comp. § 94; l'écriture le garde : ܣܐܒ ܢܒܐܫ, ܟܐܒܐ *douleur,* ܢܐܡܪ *il dira,* ܡܐܬܝܬܐ *venue,* ܣܢܐܐ *ennemi,* ܡܐܐ *cent;* quelquefois cependant elle l'omet : ܥܢܐ *petit bétail* ضأن, ܒܬܪ *après* באתר, ܪܝܫ *tête* رأس, ܣܒܐ *vieillard* (rac. ܣܐܒ), ܛܒܐ *renommée* (rac. ܛܐܒ), ܟܝܒܐ *triste* (rac. ܟܐܒ), ܒܝܫܐ *mauvais* (rac. ܒܐܫ).

Aleph était trop faible pour être redoublé; il passait dans ce cas en youdh ܛܝܒ *il prépara,* ܡܛܝܒ *préparé,* ܟܝܒܐ *triste;* souvent il est maintenu dans l'écriture ܫܐܠ *il demanda,* ܐܫܬܐܠ *il fut interrogé,* quoiqu'on prononçât *šayèl, èštayal,* v. § 104. De cette manière les verbes ʿé-aleph se confondaient avec ceux ʿé-youdh, comp. ܟܝܒܐ *affligé,* r. ܟܐܒ avec ܟܝܒܐ. Nous avons dit sous le chapitre précédent que cette confusion était devenue générale dans les lâmadh-aleph, à l'exception de quelques racines où il avait la force d'une muette. Nous n'avons donc pas à parler d'aleph à la fin du mot.

---

[1] Dans ces formes aleph dont la chute était facilitée par la gutturale ou la liquide suivante, s'est modifié suivant la consonne du préfixe et a passé en taw; le même phénomène a lieu au passif de l'aphʿel ܐܬܬܩܛܠ ܐܬܬܥܡܣ pour ܐܬܐܩܛܠ ܐܬܐܥܡܣ comp. l'arabe اِيْتَخَذَ et اِتَّخَذَ. L'orthographe de l'èthpʿel ܐܬܬܥܡܣ est venue par confusion de l'èthpaʿal; on trouve d'ailleurs la forme normale ܐܬܥܡܣ. V. *Carmina Nisibena,* éd. Bickell, p. 2, note 1.

En judéo-araméen, les deux taw étaient assimilés en un seul qui était redoublé, v. Luzzatto, *Elementi grammat.,* §§ 46 et 85. Suivant ce savant, le taw serait redoublé par compensation de la chute de l'aleph qui suit, mais on ne s'explique pas dans cette hypothèse pourquoi le syriaque aurait écrit deux taw.

CHAPITRE XIX.

De la chute d'une gutturale ou d'une liquide.

108. Nous avons vu sous les deux chapitres précédents dans quels cas les semi-voyelles youdh et waw ou la gutturale aleph, faisant partie de la racine, étaient entraînées à leur chute et disparaissaient; il nous reste à parler des autres gutturales ou liquides, qui en s'affaiblissant cessent de se faire entendre et se dérobent, comme disent les grammairiens ܐܬܘ̈ܬܐ ܡܬܟܣܝ̈ܢܝܬܐ.

109. Les gutturales ܚ ܥ ܗ offrent bien plus de résistance que aleph.

Hé ne devient quiescent que dans les cas suivants :

1° Dans le pronom de la troisième personne du singulier, ܗܘ fém. ܗܝ, employé dans le même sens que notre verbe *être*. La voyelle de ce pronom passe sur la consonne finale du mot qui précède ܐܢܬܗܘ *attou, c'est toi,* ܡܢܗܝ *qui est-elle?* Si ce mot est terminé par une voyelle, cette voyelle se contracte avec celle du pronom : la voyelle *a* forme une diphthongue *au, ai* avec la voyelle *ou, i* du pronom, ܕܡ̈ܝ ܕܕܡܐ ܗܘ *c'est le prix du sang,* ܥܛܠܐ ܗܝ *il est difficile,* pron. *d'mau 'aṭlâi;* le pronom démonstratif féminin ܗܕܐ *celle-ci* affaibli de *hâdâ*, § 87, faisait reparaître dans ce cas l'*â* final ܗܕܐ ܗܝ, qu'on écrivait quelquefois d'un seul mot ܗܕܐܗܝ. Les Nestoriens se distinguaient des Jacobites en ce qu'ils ponctuaient la diphthongue *ai* comme celle *au,* avec p'thâḥâ au lieu de z'qâphâ que lui donnaient ceux-ci (v. Barhébræus, I, p. 230, l. 5 et suiv.). Suivant ce grammairien, la contraction n'aurait lieu qu'avec un mot court, composé de trois lettres, comme : ܡܢܐ ܗܢܐ ܢܦܐ ܫܡܐ; mais cette règle qui n'est pas suffisamment justifiée, n'est pas suivie en pratique. Les voyelles *è, i* formaient également une diphthongue, *ew, iw,* ܐܚܪܢܐ ܗܘ *ḥ'rânèw,* ܓܠܐ ܗܘ *g'liw.* Dans la Massore des Karkaphiens les diphthongues qui naissaient de cette manière étaient indiquées par le signe propre à chacune des deux voyelles, v. § 53. Avec le pronom féminin *è, i* forment un groupe *èyi, iyi,* ܗܝ ܗܝ *hiyi, c'est elle;* ܗܘ ܗܘ contracté devient ܗܘܝܘ; ainsi

ܗܘ ܗܢܘ ܐܢܘ ܡܢܘ ܟܘ sont contractés de ܗܐ ܗܢܐ ܐܢܐ ܡܢܐ ܐܢ et ܗܘ, ܗܝ, de ܗܐ et ܗܝ, ܡܢܘ ܡܪܘ de ܡܢ ܡܪ et ܗܘ[1].

Dans la suffixation de ce pronom aux verbes ou aux noms, la faiblesse de *hé* donne lieu aussi à des formes contractes ܚܙܝܬܘܗܝ ܬܩܛܠܘܢܗܝ ܬܩܛܠܢܗܝ (sur l'écriture explétive de ܗܝ, v. § 61), ܩܛܠܘܗܝ ܐܒܘܗܝ, v. § 52. Par un affaiblissement analogue le *hé* du pronom pluriel de la même personne, qui en syriaque ne s'agglutine pas en suffixe, se change en aleph, quand il est régime ܩܛܠܐܢܘܢ ܩܛܠܐܢܝܢ *il les tua (eux* ou *elles)*, ou lorsqu'il remplace le verbe substantif.

2° Dans le verbe ܗܘܐ, quand il est enclitique, ܗܘܐ ܐܡܪ *il disait*, ܗܘܝܬ ܐܟܣܢܝܐ *j'étais étranger.*

3° Dans le verbe ܝܗܒ *il donna*, où le *hé* se fait valoir difficilement après la semi-voyelle youdh.

4° Chez les Nestoriens, où les gutturales avaient moins de consistance que chez les Jacobites, *hé* était quiescent à la fin de la syllabe, dans les verbes ܬܡܗܬ ܐܬܬܡܗܬ (Barhébræus, I, p. 202, l. 24).

5° Dans les noms grecs où *hé* traduisait un *spiritus asper*, comme ܗܪܘܡܝ ῥώμη, ܦܪܗܣܝܐ παῤῥησία, ܣܘܢܗܘܕܘܣ σύνοδος (Barhébræus, l. c., p. 202, l. 22). Jacques d'Edesse dans sa lettre sur l'orthographe (éd. Martin, p. ܝ, l. 15) voulait même qu'on supprimât ce hé explétif[2]. Les Syriens ne prononçaient pas non plus le hé de ܝܗܘܕܝܐ *juif.*

Quant au *'é*, nous avons vu qu'il s'affaiblissait en aleph quand il était suivi d'un autre *'é*, v. § 24 *a*, ou quand il était suivi immédiatement de *hé*, § 33. Dans les noms de nombre deux *'é* qui se rencontrent, se contractent en un seul : ܐܪܒܥܣܪܐ *quatorze* (d'où le masc. ܐܪܒܥܬܥܣܪ) ܫܒܥܣܪܐ ܫܒܥܣܪ et ܫܒܥܬܥܣܪ *dix-sept*, ܬܡܢܥܣܪܐ

---

[1] Chez les Nestoriens, cette écriture était étendue à d'autres cas, ainsi on trouve ܐܝܟܗ pour ܐܝܟ ܗܘ. V. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 463.

[2] Il est possible que ce hé fut vraiment prononcé autrefois et n'était pas seulement une écriture pédante qui voulait être exacte, comme on l'a cru, car Barhébræus, II, p. 25, *Comm.*, en rapportant la décision de Jacques, constate que le ܗ de ces mots est l'orthographe des anciens manuscrits. Elle est du reste usuelle en araméen en général et en néo-hébraïque.

ܬܫܣܪ *dix-neuf*, de ܬܫܥ ܫܒܥ ܐܪܒܥ et ܥܣܪ. ܥ est tombé dans ܗܫܐ *maintenant* pour ܗܐܫܥܬܐ, ܥܕܡܫ *jusqu'à présent* pour ܥܕܡܐܗܫܐ. Le mot ܒܝܠ *Belus* de ܒܥܠ est une prononciation babylonienne dans laquelle la chute du *'é* s'explique naturellement.

L'élimination de *ḥeth* est très-rare et ne se rencontre que : 1° Dans le pronom ܚܢܢ, employé dans le sens de notre verbe *être*, ou avec le participe présent dans le sens de notre présent ܩܛܠܝܢ ܚܢܢ *nous tuons;* 2° dans le pronom ܚܕܕܐ *les uns les autres*, contracté de ܚܕܚܕ *chacun.*

110. *Des liquides. a)* La nasale *noun* perd son articulation à la fin de la syllabe, dans les cas suivants :

1° Comme première radicale dans les pé-noun, il ne laisse pas d'autre trace dans l'écriture que le redoublement de la consonne suivante, nécessaire au maintien d'une voyelle aiguë, ܐܦܠ *il fit tomber*, ܡܦܘܠܬܐ *cas*, ܬܦܘܩ *tu sortiras*, ܡܦܩܐ *issue*, ܡܒܥ *jaillir*, ܡܒܘܥܐ *source*, ܢܦܘܚ *il soufflera*, ܡܦܚܐ *souffle* etc., des racines ܢܦܚ ܢܒܥ ܢܦܩ ܢܦܠ. Lorsque la deuxième radicale est la gutturale forte ܚ l'élimination du noun est possible, parce que cette gutturale peut être redoublée en syriaque, § 115, ܡܚܬܬܐ ܐܚܬ rac. ܢܚܬ ; il y a cependant des exceptions, comme : ܐܢܚܦ *il déchaussa.* Les autres gutturales (riš compris) ne supportant pas le redoublement, noun demeure : ܐܢܗܪ *il brilla*, v. § 208.

2° Comme deuxième ou troisième radicale, le noun disparaît et entraîne également le redoublement de la consonne qui suit; quelquefois cependant il est encore écrit dans un intérêt étymologique, mais il est marqué de la ligne occultante, § 151 : ܓܒܐ *côté* [1], ܓܦܬܐ *vigne*, pl. ܓܘܦܢܐ, ܓܒܬܐ *fromage*, pl. ܓܘܒܢܐ, ܠܒܬܐ *tuile* לְבֵנָה, ܐܢܬܬܐ *femme*, ܐܢܬ fém. ܐܢܬܝ *toi*, ܐܢܬܘܢ fém. ܐܢܬܝܢ *vous*, ܙܒܢܬܐ *une fois*, ܫܢܬܐ *année.* Nous avons dit, § 100, qu'une voyelle primitivement longue ayant perdu toute valeur de quantité, n'était pas un obstacle à ce qu'une syllabe soit close : *noun* pourrait donc aussi tomber après une syllabe de cette nature, comme le cas est fréquent après un *i* : ܬܬܐ ou ܬܐܢܬܐ *figuier*, ܐܚܪܬܐ *autre* (fém.) pour ܐܚܪܢܬܐ, ܡܕܝܢܬܐ *ville*, ܡܣܟܝܢܬܐ *pauvre* (fém.), ܙܒܝܢܬܐ

---

[1] Le mot ܓܒ pour ܓܢܒ indique le côté du corps d'un animal ou la partie formée par les côtes, tandis que ܓܢܒ est employé comme préposition ܠܓܢܒ ܛܘܪܐ *auprès de la montagne*, v. Barhébræus, I, p. 203, l. 16.

vendue, ܣܦܝܢܬܐ *barque*. Mais si le noun conserve un reste de voyelle, un šʹwâ mobile qui le meuve et aspire la muette qui suit, il se maintient nécessairement ܟܢܦܐ *aile*, ܫܢܬܐ *sommeil*, ܫܘܫܢܬܐ *lis;* tel est notamment le cas quand il est redoublé ܓܢܬܐ *jardin*, rac. ܓܢܢ. Suivant Barhébræus (I, p. 203, l. 12) *noun* ne tomberait pas après *ou*, même dans une syllabe fermée, comme ܠܒܘܢܬܐ *encens*, ܐܘܢܬܐ [1].

3° A la fin du mot *noun* ne tombe que dans les désinences des troisièmes personnes masc. et fém. du pluriel, au prétérit des verbes, comme : ܩܛܠܘ de ܩܛܠܘܢ, ܩܛܠܝ de ܩܛܠܝܢ. Les particules ܐܢ ܡܢ perdent leur noun en se contractant dans ܐܠܐ *sinon* de ܐܢ et ܠܐ, ܡܚܕܐ *de suite* de ܡܢ et ܚܕܐ, ܡܡܬܘܡ de ܡܢ et ܡܬܘܡ; de même les participes au pluriel, contractés avec les pronoms personnels, comme ܩܛܠܝܬܘܢ ܩܛܠܝܢܢ pour ܩܛܠܝܢ et ܐܢܬܘܢ, ܩܛܠܝܢ et ܚܢܢ, v. § 183.

b) Lâmadh est quiescent dans le verbe ܐܙܠ *il alla* quand le zaïn, seconde radicale, n'est mû par aucune voyelle; dans ce cas il attire à lui la voyelle du lâmadh qui devient quiescent : ܐܙܠܬ *elle alla*, ܢܐܙܠܘܢ *ils iront*, ܐܙܠܝܢ *qui vont* etc., au lieu de ܐܙܠܬ ܢܐܙܠܘܢ ܐܙܠܝܢ qui ainsi prononcés signifient *elle fut utile, ils furent utiles, qui sont utiles*, comp. § 217. Il tombe aussi dans ܕܡ *de peur que* pour ܕܠܡܐ, ܐܣܩ ܢܣܩ de ܣܠܩ *monter*, § 217, comp. ܐܬܒ *être assis* et جلس.

c) riš est éliminé dans ܚܨܐ *reins* (comp. judéo-araméen חרצא hébreu חלצים), où il présente d'autant plus de faiblesse qu'il vient de lâmadh; dans ܗܛ *cours* (impér. de ܪܗܛ), où il est précédé d'une gutturale, v. § 41; dans ܒܬ état construit de ܒܪܬܐ *fille*, où il vient de noun, § 35 *a*; dans ces deux derniers exemples, il était d'autant plus entraîné à sa perte qu'il était suivi d'une muette quiescente. En tête ou à la fin du mot, il se maintient d'une manière constante [2].

---

[1] Ce mot est sans doute pris dans le sens d'*intelligence* pour ܐܘܢܝܬܐ, car s'il signifiait *tristesse* de la racine ܐܢܢ le *noun* redoublé entraînerait l'aspiration du taw. Quant au mot ܠܒܘܢܬܐ Barhébræus explique à tort le maintien du noun, parce que ce mot est le grec λιβανωτός (II, p. 38, l. 22); c'est le grec qui est emprunté de l'araméen.

[2] Barʿali (éd. Hoffmann, n° 2519) donne la forme apocopée ܠܡܐܡ pour ܠܡܐܡܪ *pour dire*, mais cette aphérèse si fréquente dans ce verbe

d) Mim a disparu dans certains noms formés d'un participe pa'el, comme : ܕܒܪܢܐ *président,* comp. ܡܥܠܠ *qui introduit la cause de qq.*, ܚܝܬܐ *accoucheuse* pour ܡܚܝܬܐ [1], ܬܡܪܚܢܐ *présomptueux* d'un participe ܡܬܡܪܚܢܐ.

e) La chute d'une liquide devient de règle dans les noms formés du redoublement de racines géminées, tels que : ܓܓܘܠܬܐ *crâne* גֻּלְגֹּלֶת, ܓܓܠܐ *roue* גַּלְגַּל, ܓܓܪܬܐ *gosier* גַּרְגְּרוֹת, ܓܘܓܪܐ *rumination* جِرّ, ܒܘܒܠܐ ou ܒܘܠܒܠܐ *confusion* de ܒܠܒܠ, ܫܘܫܪܬܐ *gâteau* rac. ܫܪ, ܟܟܪܐ *talent*, ܟܟܪܝܬܐ *gâteau de miel* rac. ܟܪ, ܨܨܠܐ *cymbale* צֶלְצְלִים, ܩܩܠܬܐ *fumier* גָּלָל, ܫܫܠܬܐ *chaîne* سِلْسِلَة[2]. Une gutturale suit la même forme ܪܘܓܓܐ *désir* de ܪܓ, ܐܘܬܬܐ pour ܐܘܬܐܬܐ *tremblement.*

f) La chute d'une labiale est également de règle dans ces formes, v. § 25, ܟܘܟܒ *étoile,* ܪܘܪܒ *grand,* ܫܘܫܒܝܢܐ *garçon d'honneur, camarade,* § 87 [3], ܫܘܫܡܐ *sésame* سِمْسِم, ܫܘܫܡܢܐ *fourmi* سُمْسُم, ܫܘܫܦܐ *manteau, voile de femme* rac. ܟܒ ܪܒ ܫܒ ܫܡ ܫܦ (comp. hébreu טוֹטָפוֹת rab. לוּלָב de לבלב).

g) Les muettes qui sont les consonnes fortes par excellence ne se laissent pas évincer; cependant dâlath n'a pas en araméen la même consistance que les autres dentales (comp. néo-

---

dans l'araméen des talmuds, appartient plutôt à un dialecte araméen vulgaire qu'au syriaque.

L'aphérèse de riš en tête du mot est admissible en sémitique, si l'on compare ܪܡܫܐ *soir* avec مسى, פת *briser,* פִּתָּה *morceau de pain* avec رفت, רִפְתָּא, ܩܘܙ *sauter* avec رقز (ou نقز); dans شرب *boire* comparé avec l'hébreu סבא, le ris appartient à une formation secondaire, § 117, comp. צבע *humecter,* שׂבע *rassasier.*

[1] La forme pa'el du verbe ܚܝܐ ne se rencontre pas, il est vrai en araméen, mais elle est encore très-usuelle en hébreu; à la forme ܚܝܬܐ correspond le nom hébreu d'Eve חַוָּה, *celle qui donne la vie,* v. *Gen.* 3 à 20. L'hébreu laisse aussi parfois tomber la préformante mim au participe pa'el ou pou'al, v. Ewald, *Lehrb. der hebr. Spr.,* § 169 *d* et Gesenius, *Thesaur.* sous le mot שׁמם.

[2] On pourrait multiplier ces exemples; ܫܘܫܢܬܐ *lis* est une forme redoublée de ܫܢܬܐ que quelques auteurs admettaient dans le psaume 90. 5, mais que Bar-ṣalibi rejette, v. Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens,* p. 157.

[3] Ce mot est formé שַׁבְשֶׁבֶת *rameau: celui qui porte les rameaux devant le fiancé.*

syriaque ܚܐ pour ܚܕܐ, קמא pour קדמא); en syriaque, la disparition de dâlath se constate dans le pronom ܗܢܐ *celui-ci*, § 173, 3° et 175, et dans ܐܣܐ אָסָא *myrte*, hébreu הֲדַס, arabe هدس ou آس. Il est quiescent dans ܚܕܬܐ ḥathâ *nouveau*.

Chapitre XX.

De l'assimilation des consonnes.

111. Une consonne s'assimile avec la consonne qui suit, lorsqu'étant de même organe qu'elle, elle n'en est tenue séparée par aucune voyelle; on dit alors qu'elle est occultée ou cachée dans la consonne suivante ܐܬܘܬܐ ܡܬܛܫܝܢܝܬܐ ou ܐܬܘܬܐ ܡܬܛܡܪܢܝܬܐ. En principe cependant, les cas d'assimilation étaient assez restreints, tels étaient ܥܕܬܐ *église* pron. *'ittâ*, ܚܕܬܬܐ *neuves*, v. § 279. Il suffisait que la première consonne fut prononcée avec un š'wâ mobile pour que l'assimilation n'eût pas lieu, lorsque, par exemple, elle était redoublée, comme dans ܡܛܠܠܝܢ ܡܩܣܣܝܢ, ou en dehors du redoublement, dans ܩܘܣܒܬܐ ܢܒܒܒܬܐ de ܒܒܒܬܐ et dans quelques pluriels qui primitivement avaient la voyelle *a* entre les deux consonnes, comme ܐܡܗܬܐ ܟܠܬܐ ܫܡܗܬܐ ܟܡܩܬܐ, v. § 261.

Cependant cette demi-voyelle fut négligée dans la prononciation des Occidentaux qui ne faisaient plus sentir le redoublement d'une consonne et ils assimilèrent les deux consonnes en une seule articulation, qui était quelquefois plus dure que celle de la consonne simple, v. § 22*c*; ils marquaient donc la première d'un trait inférieur ou linea occultans, v. § 151.

L'assimilation n'allait pas non plus de soi, quand les consonnes étaient deux muettes dont l'une était aspirée et l'autre dure; dans les mots ܐܬܬܒܪ ܐܬܕܢܝ ܐܬܛܝܒ ܡܨܝܕܬܐ, quelques grammairiens voulaient qu'on prononçât *èthtabbar, èthd'ni, èthṭayyab, m'ṣidhtâ,* mais le plus grand nombre, d'accord avec les manuscrits ponctués, admettent la prononciation *èttabbar, èdd'ni, èṭṭayyab,* comme un point indiscutable ܡܦܣܩܬܐ [1]. Mais l'assimilation n'avait pas lieu lorsque la première était dure et la seconde aspirée, comme ܐܢܬܬܐ pron. *att'thâ*, ou selon les Jacobites *atthâ* (Barhébræus, p. 213, l. 3); une prononciation *attâ* (v. Ewald, *Abhandl.*, p. 88) doit donc être considérée comme vulgaire, au même titre que les formes ܬܬܝܢ ܡܬܬܝܢܝ ܬܬܝܢܗ ܬܬܡܐ̈ ܡܬܬܝܢܘܬܐ signalées par M. Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 212, pour ܬܪܬܝܢ ܡܬܪܬܝܢܝ ܬܪܬܝܢܗ ܬܪܬܡܐ̈ ܡܬܪܬܝܢܘܬܐ.

---

[1] V. Barhébræus, I, p. 198, l. 4, p. 221, l. 5; II, p. 38 et 39; Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 356 et suiv.; Ewald, *Abhandlungen zur orient. und bibl. Literatur*, p. 87 et 88. J. B. Bernstein dans son petit lexique syriaque, suivant Amira et Ferrarius, a ponctué chaque consonne sans admettre l'assimilation, mais il reconnaît dans la préface de

Dans le parler vulgaire, en effet, les liaisons euphoniques se forment facilement et sans entraves; et l'accueil plus ou moins libéral qu'elles trouvent chez les grammairiens syriaques, explique les divergences qui existent entre eux sur la manière de traiter ce sujet. Nul doute aussi que, comme le pense M. l'Abbé Martin (*Syriens orientaux et occidentaux*, p. 358), l'arabe n'ait exercé une influence prépondérante sur le syriaque et ne soit cause de ces liaisons entre les mots, qui au siècle de Barhébræus étaient déjà très-multiples. Suivant cet auteur (I, p. 198), ܐܢܬ ܛܠܝܐ ܕܣܝܬ ܛܒܚܝܐ se prononçait *aṭṭaliâ d'ṣiṭṭabhiâ*, ܦܠܚܬ ܛܘܪܐ ܚܒܚܬ ܬܠܓܐ, *pâlèṭṭaurâ ḥâbhèṭṭalgâ;* le ḥeth absorbait le hé ou le *'é* qui le suivait en tête du mot voisin, ou le précédait à la fin du mot qui le devançait, ܠܚܝܐ ܣܥܕܗ, I Sam. 25. 37, pron. *naphṣèḥḥamrèh*, ܦܪܚ ܚܘܪܒܐ, *p'raḥḥourbhâ.* Un noun final était absorbé par la première lettre du mot suivant, quand cette lettre était l'une des consonnes suivantes : ܪ ܡ ܠ ܘ ܩ ܦ ܨ ܟ ܕ(?) ܓ ܙ ܫ ܝ ܛ ܬ[1]; les sept autres consonnes ܐ ܗ ܚ ܥ ܣ ܟ ܒ ne s'assimilaient pas le noun final du mot précédent. Les liaisons dans les exemples que nous venons de citer étaient propres aux Jacobites; les grammairiens orientaux ne les connaissaient pas, ou du moins ne les avaient pas sanctionnées[2]. Cependant ils confondaient dans la prononciation deux con-

---

son édition de l'évangile de Saint-Jean, p. XXIII, que l'opinion de ces auteurs est isolée. Les Massorètes karkaphiens mettaient dans ce cas un seul point entre les deux consonnes ܐܬܬܡܪ, v. Bernstein l. c. et Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 204, comp. § 131 ci-après. Ce qui est dit ci-dessus s'applique également aux formes ܐܬܬܣܝܡ ܐܬܬܣܒܠ, v. p. 99, note 1.

[1] Le dâlath n'est pas mentionné, mais par une omission du copiste, car l'exemple cité s'y rapporte et non au gâmal, dont l'exemple a été omis également (v. p. 198, l. 22).

[2] V. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 357.

sonnes semblables qui se rencontraient à la fin d'un mot et au commencement du mot suivant, comme ܗܥܡܟܬܗ ܡܠܐ ـ ܥܡܥܡ ـ ܢܥܡ, v. § 154; dans ce membre de phrase, les deux traits qui unissent entre eux les mots ܢܥ ܥܡܥܡ et ܡܠܐ servent, comme le fait observer la Massore nestorienne, à noter l'assimilation des deux *'é* et des deux mim [1].

Dans le mot composé ܪܰܒܰܝܬܳܐ *intendant* de ܪܰܒܒܰܝܬܳܐ les deux beth se sont confondus en un seul (Barhébræus, I, p. 199, l. 2), ܥܳܬܳܐ *oppression*, ܢܶܬܳܐ *fumier* viennent, par assimilation de qoph dans le taw du féminin, des racines ܥܩ ܢܩ, comp. hébr. צֵאָה.

Chapitre XXI.

Du redoublement et de la dissimilation des consonnes.

112. Dans les racines géminées les deux radicales semblables se confondent en principe en un seul son prolongé, lorsqu'aucune voyelle ne les sépare, ou que la voyelle faible qui appartient à la première peut reculer sur la consonne précédente, comme [illegible] pour [illegible]. Si la deuxième est redoublée, la contraction n'est plus possible, ܐܶܬܥܰܠܰܠܬ *elle s'est excusée,* ܡܡܰܠܠܺܝܢ *qui parlent.* Nous avons vu sous le chapitre précédent que quelques noms conservent encore l'écriture distincte des deux consonnes séparées par un simple š'wâ, alors même que la première n'est pas redoublée; à la forme èthp''el des verbes, les deux radicales se maintiennent aussi ܐܶܬܪܰܣܣܰܬ ܐܶܬܪܰܣܣܶܬ et sont écrites même à l'impératif où la prononciation ne les distingue plus ܐܶܬܪܰܣܣ.

---

[1] Abbé Martin, l. c. p. 394, Wright, *Catalog. of the syriac manusc.*, p. 104*a*, Elias de Tirhan, p. 58. Les assimilations et les liaisons euphoniques ne sont étrangères à aucune langue sémitique; on sait avec quelle précision elles sont indiquées dans le Coran par le tešdid; les Massorètes hébreux en tinrent également compte (Ewald, *Lehrb.*, § 80); en éthiopien elles sont très-multiples. Cependant les différences si notables qui distinguent non seulement chaque langue mais les dialectes d'une même langue autorisent à voir dans ces phénomènes des altérations phonétiques qui se développèrent à un âge relativement moderne du sémitisme, mais qui étaient étrangères au vieux fonds commun. Le néo-syriaque de l'Anti-Liban offre un exemple frappant du progrès de ces altérations. V. *Journal Asiatique,* année 1879, 1er sem., p. 467.

Au point de vue de la syllabe, une consonne redoublée a en principe les mêmes effets que si elle formait deux articulations: elle clôt d'une part la syllabe dont elle suit la voyelle et est d'autre part à la tête de la syllabe suivante, de sorte que ܓܙܐ équivaut à *gèz-zâ*. Une première conséquence de ce principe est qu'une voyelle aiguë demeure devant une lettre redoublée.

113. Un phénomène propre à l'araméen [1] est le redoublement de la première consonne des racines géminées, lorsqu'elle est précédée d'une préformante, dont la voyelle aiguë cherche de cette manière à se maintenir, § 95 : ܐܟܣ ܢܒܘܙ ܡܚܐ ܡܚܒ pron. *akkès, nèbboz, maḥḥè* (Barhébræus, I, 239. 11), *maḥḥèbh* des racines ܟܣ ܒܙ ܚܣ ܚܒ. Le redoublement de la deuxième radicale cesse dans les exemples que nous venons de citer, parcequ'à la fin du mot il n'est guère sensible; mais il se maintient avec une telle fermeté sur la première radicale qu'il disparaît de la seconde, alors même qu'il aurait pu se faire entendre sur celle-ci : ܡܥܠܬܐ *entrée,* ܢܒܙܘܢ *ils pilleront,* ܡܟܣܢܐ etc. se prononcent en conséquence *maʿʿaltâ, nèbb'zon, makk'sânâ*, v. §§ 129 et 157 [2].

114. Une autre espèce de redoublement est celui qui vient du renforcement d'une forme, comme ܩܕܫ *qaddèš,* ܨܝܕܐ *ṣayyâdhâ,* ܝܕܘܥܐ *yaddouʿâ.* L'étude des formes nous apprendra dans quels cas ce redoublement a lieu.

On doit donc distinguer trois causes particulières de redoublement. La première est l'euphonie qui assimile et confond en une articulation prolongée deux consonnes semblables ou de même organe; nous renvoyons à cet égard aux distinctions établies sous le chapitre précédent et le § 112 de ce chapitre-ci. Ce redoublement est le *redoublement euphonique.*

La seconde cause est le renforcement d'une forme simple, dont nous venons de parler. Ce redoublement est le *redoublement formatif* ou *organique.*

Enfin la troisième cause est le maintien d'une voyelle faible dans une syllabe ouverte qui de cette manière devient fermée, si cette voyelle est nécessaire à la distinction des formes. Nous en avons déjà vu une application sous le § 113. Ce redoublement a lieu : 1° Par suite de la chute d'une consonne faible, comme ܐܦܶܠ ܢܶܕܰܥ ܛܶܒܳܐ ܣܶܒܶܬ *appèl, nèddaʿ, ṭèbbå, sèbbèth* rac. ܢܦܠ ܝܕܥ ܛܒܥ ܢܣܒ, v. §§ 106, II, 107*b*, 110*a*; 2° quand un suffixe objectif s'ajoute à un radical verbal, dans des cas tels que ܚܰܘܝܰܬ݂ܢܝ[1] ou ܚܰܘܝܰܬ݁ܢܝ *elle m'a montré;* 3° dans les mots composés, comme ܡܰܢܘ ܒܰܪܢܫ ܒܰܪܢܳܫܳܐ ܒܰܪܬ݂ܐ; 4° après un préfixe dans les racines géminées, § 113, et après la préformante ܐ du futur dans les autres racines, quand elle est dans une syllabe ouverte, comme ܐܶܕ݁ܽܘܢ *je jugerai,* ܐܶܕ݁ܰܒ݁ܰܪ *je conduirai,* pron. *èddoun, èddabbar*[2].

---

[1] En hébreu, il est l'exception, v. Ewald, *Lehrb.*, § 112 *e*; pour l'araméen biblique, v. Luzzatto, *Elementi,* § 101; comp. aussi § 157 ci-après.

[2] En hébreu, on pourrait de cette manière rattacher à la racine סכך מַסֶּכֶת *fil* et מַסֵּכָה *couverture* et expliquer le qâmèṣ immuable de מָסָךְ מָעוֹז etc., comme une provenance du redoublement virtuel de la deuxième consonne.

On peut appeler ce redoublement *corroboratif.*

Dans cette espèce rentre aussi le redoublement de la liquide lâmadh qui résiste à l'amollissement, comp. § 22 *c* : ܥܰܪܛܶܠ *nu,* ܥܰܪܦ݁ܶܠܳܐ *nuage* (comp. hébreu כַּרְמִלּוֹ בַּרְזִלַּי).

115. Le redoublement pouvait affecter toute consonne, les gutturales exceptées; cependant parmi ces dernières ḥeth avait assez de consistance pour être redoublé, on prononçait donc ܡܰܚ݁ܶܐ *maḥḥé;* aleph, hé et *ʿé* étaient trop faibles pour avoir cette faculté, et une liquide se maintenait devant elles comme nous l'avons vu § 110*a*. Riš dur pouvait être redoublé, mais riš aspiré n'en était pas capable, v. § 22*b*; le riš dur ne se trouvait en syriaque que dans les trois formes suivantes du verbe ܫܰܪܺܝ *il commença :* ܡܫܰܪܝܳܐ ܠܫܰܪܝܳܐ ܫܰܪܝܳܐ[3].

116. Le redoublement (ܬܘܩܦܐ) cessa de bonne heure de se faire entendre chez les Jacobites, tandis qu'il resta en vigueur chez les Nestoriens même jusqu'à nos jours[4]. Malgré cette disparition dans le dialecte occidental, les effets grammaticaux qu'il avait produits n'en subsistèrent pas moins. On ne peut méconnaître dans ce fait l'influence des altérations euphoniques qui tendent à adoucir par une prononciation aisée les articulations dures ; nous avons eu souvent occasion d'en constater

---

[1] Comp. hébr. בְּקִתְהוּ; les deux prononciations paraissent possibles.

[2] V. Barhébræus, I, p. 222, l. 16, p. 225, l. 16; II, p. 61, v. 643; et J. H. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes,* p. XVI, comp. ci-après § 157.

[3] V. Barhébræus, I, p. 132, l. 6 et suiv., p. 229, l. 11 et 19.

[4] V. Nœldeke, *Gramm. der neusyr. Spr.,* p. 26 et 27 ; Assemani, *Bibl. orient.,* III, 2ᵉ partie, CCCLXXIX ; Amira, *Gramm. praelud.*

les effets sous les chapitres IV et VI, nous verrons sous le chapitre suivant, §§ 126, 129, 135, que les muettes sont aussi quelquefois aspirées, en dehors de la règle. Il n'est guère possible de remonter jusqu'à l'origine de ces défaillances d'une langue; à défaut de tradition, le souvenir s'en efface graduellement et les grammairiens indigènes n'en ont plus conscience[1]. On en voit encore des traces dans des mots très-anciens, comme ܨܦܪܐ *moineau*, état abs. ܨܦܪ, hébreu צִפּוֹר.

Il va de soi que les Jacobites ne possédaient pas de signe du redoublement, mais on est en droit de s'étonner que les Nestoriens n'en aient pas introduit un dans leur Massore, correspondant au *dageš forte* hébreu et au *tešdid* arabe. L'éthiopien ne note pas, il est vrai, le redoublement quoiqu'il le fasse entendre (Dillmann, § 54), mais ce fait s'explique par l'absence d'une Massore éthiopienne.

117. Parallèle au redoublement est le renforcement de la syllabe, au moyen d'une liquide. Dans quelques dialectes araméens, la nasale noun sert souvent dans ce cas, mais en syriaque elle est trop faible pour se maintenir à la fin de la syllabe, § 110*a*; on n'en trouve pas d'autres traces que dans ܢܢܓܪܐ, où l'écriture l'a maintenue pour distinguer ce mot de ܢܓܪܐ, et dans quelques mots où la nasale s'est consolidée en une articulation plus forte, ܡ ou ܒ, comme ܚܡܣܢ *il confirma* de ܚܣܢ, ܨܘܡܚܪܢܐ *honte* de ܨܚܪ, ܚܒܠܦ *il changea* de ܚܠܦ, comp. § 22 *d*. Riš se maintient mieux, on le rencontre surtout dans des racines commençant par *'é*, comme ܥܪܩܠ ܥܪܛܠ ܥܪܦܠ ܥܪܓܠ, moins souvent après une autre consonne : ܩܪܦܕ *se contracter* de ܩܦܕ (comp. קלט), ܣܪܥܦ *propager* סעף, ܐܬܦܪܠܓ *douter* de ܦܠܓ *différencier*. A ces formes correspond presque toujours un pa'el régulier avec un sens un peu différent : ܥܩܠ ܥܛܠ ܥܦܠ ܩܦܕ.

Le renforcement de la syllabe se manifeste donc de trois manières différentes : *redoublement d'une consonne, insertion d'un noun ou insertion d'un riš après la première radicale.* La faiblesse du noun ou du riš à la fin de la syllabe explique comment le redoublement l'emporta, devint la forme régulière et évinça, à quelques exceptions près, les liquides. Mais le sentiment que ces différentes formes se correspondaient n'en subsista pas moins et il arriva parfois que l'insertion d'une liquide apparut à la place du redoublement. En syriaque le riš seul est possible comme lettre de dissimilation; on le rencontre surtout après la palatale qoph, soit dans les racines faibles redoublées, v. § 110*e*, comme ܩܰܪܩܶܦܬܳܐ *crâne*, comp. la racine ܩܦ ou ܟܦ, ܩܰܪܩܥܳܐ *sol*, ar. قاع, soit dans les racines fortes, comme ܩܘܪܢܣܐ *forgeron* de ܩܢܣ *chauffer*, ܩܘܪܛܒܐ *ortie*, rac. קטב قضب[1].

---

[1] Aux yeux de Barhébræus, le redoublement que font sentir les Orientaux n'est qu'une mauvaise prononciation occasionnée par la confusion des voyelles longues et brèves, v. ci-dessus § 79 et les passages cités, surtout le commentaire, II, p. 6.

118. Le mouillement du lâmadh, § 22*c*, explique la dissimilation de cette consonne au moyen de la gutturale hé, dans ܦܰܠܗܶܛ[2] *dissiper*, ar. فلذ, éth. *falaṭa*, et dans ܐܰܙܠܗܶܠ *diminuer, avilir* (pour ܐܰܙܠܶܠ contr. de ܐܰܙܠܶܙܠ, néo-hébr. זִלְזֵל).

---

1. Mais le riš est radical dans ܦܰܪܣܳܬܳܐ ܕܪ̈ܶܓܠܰܝ̈ *plante des pieds*, Ezech. 43, 7, Chrestom. Michaelis, p. 79, de la racine ܦܪܣ; il est tombé dans la forme plus commune ܦܣܬܐ, ainsi que dans ܕܡܣܘܩ *Damas*, pour ܕܪܡܣܘܩ plus fréquent, comp. ἀτροπατηνή de ܐܬܘܪܦܛܓܢ.

Sur la prédilection du syriaque pour le riš, v. § 22*b* et 35*a*. En néo-syriaque les formes avec noun sont également rares, celles avec riš plus fréquentes, Nœldeke, *Neusyr. Gramm.*, p. 190 et 191; l'hébreu ignore presque ces formes (Ewald, *Lehrb.*, p. 170 et 278, comp. סַנְוֵר avec עִוֵּר, § 37*b* ci-dessus), mais d'autres dialectes araméens avaient un goût prononcé pour la dissimilation d'une consonne redoublée au moyen de noun, comme il ressort de l'araméen biblique (comp. הַנְעֵל אִנְדַּע, syr. ܐܰܥܶܠ ܐܶܕܰܥ, dans אִנְבֵּהּ *son fruit*, syr. ܐܶܒܶܗ le noun peut être radical, si on compare ce mot avec עֵנָב), et du mandéen, qui connaît aussi la dissimilation au moyen du riš (v. Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 55 et 75). L'éthiopien se rapproche beaucoup de ce dialecte araméen (Dillmann, §§ 58 et 72, Eduard König, *Neue Studien*, p. 102 à 103).

En arabe les mots avec noun ne sont pas rares, qui en hébreu et en syriaque ont le redoublement; mais comme ces mots sont archaïques, nous pensons qu'ils présentent la forme primitive (noun radical ou formatif), d'autant plus qu'en éthiopien ce noun apparaît également, comp. جُنْد ܓܘܕܳܐ *troupe*, عَنْز ܥܶܙܳܐ *chèvre*, عَنْبَس à côté de عَبّاس *lion*, سُنْبُل à côté de سَبَل *épi*, خِنْزِير *porc*, قُنْفُذ *hérisson*, خَرْنُوب pour خَرُّوب *caroubier* etc. Il existe également en arabe un grand nombre de racines quadrilittères formées de racines trilittères, au moyen d'un riš inséré après la première lettre.

2. Dans l'arabe فَلْهَد *jeune homme gras* ou contr. افلود, le *lam* est permutation du *ra* de فَرْهَد qui a le même sens et est une forme étendue de la racine فهد.

CHAPITRE XXII.

Du roukkâkh et du qouššâi.

119. En syriaque, comme en hébreu, les trois muettes sonores ܒ ܓ ܕ et les trois sourdes ܟ ܦ ܬ, réunies dans le mot mnémotechnique ܒܓܕܟܦܬ s'aspirent quand elles sont précédées d'une voyelle. Elles conservent leur prononciation dure originelle dans le cas contraire, c'est-à-dire lorsqu'elles suivent une syllabe fermée par une consonne. Au commencement du mot, elles restent dures, si le mot précédent est terminé par une consonne ou est en pause. Cette règle était trop peu compliquée pour qu'il fût besoin d'indiquer par des signes particuliers les cas d'aspiration et de non-aspiration; cependant la difficulté, souvent grande, de reconnaître une syllabe fermée d'une syllabe mi-close, la marche progressive de l'aspiration franchissant les limites dans lesquelles elle devait se mouvoir, rendirent cette distinction nécessaire.

Jacques d'Edesse fut le premier qui porta son attention sur ce sujet : la prononciation dure étant devenue l'exception, il marqua d'un point inférieur les muettes ܒܓܕܟܦܬ non aspirées, celles aspirées se distinguant par l'absence de point; il créa en outre un type spécial pour le pé représentant le pi grec [1]. Il est probable, comme le suppose M. l'Abbé Martin [2], que ce point ne fut appliqué par Jacques qu'aux exemples de sa grammaire ou traité sur l'orthographe ܬܘܪܨܐ ܕܡܡܠܠܐ; nous avons vu § 72 que ces types-voyelles n'avaient également servi que dans ce cas. D'un usage aussi restreint, ce point était insuffisant et il devenait utile de distinguer les cas d'aspiration. Telle fut sans doute la cause d'une autre tentative, celle de couper d'un petit trait la partie supérieure ou la partie inférieure de la consonne, selon qu'elle était dure ou aspirée [3]. Mais cette tentative demeura stérile; on en revint au point que l'abondance des points diacritiques déjà adoptés avait pu faire écarter un moment, et on évita la confusion qu'aurait engendrée cette nouvelle extension du point, en le marquant avec de l'encre rouge; en outre il est gros, souvent adhérent à la lettre. Au-dessus de la lettre, il indique la prononciation dure et il est appelé *qouššâi* ܩܽܘܫܳܝܳܐ *induration*, au-dessous, la prononciation aspirée, et il est appelé *roukkâkh* ܪܽܘܟܳܟܳܐ *amollissement*. Dans ses débuts ce système ne fut appliqué qu'aux cas d'exception; la règle était, suivant les grammairiens, que les six lettres en question étaient dures au commencement et aspirées au milieu des mots, les cas qui sortaient de cette règle étaient indiqués par le roukkâkh ou le qouššâi[1]. Plus tard, vers le Xe siècle, quand le roukkâkh et le qouššâi sont marqués, ils le sont sans distinction de cas réguliers ou de cas exceptionnels.

---

[1] V. Barhébræus, I, p. 194, l. 23 et 24, Abbé Martin, *Jacques d'Edesse et les voyelles syriennes* dans le *Journal Asiatique* 1869, I, p. 477 et suiv., et *La Massore chez les Syriens*, même journal 1875, I, p. 196 et suiv. Comp. ci-dessus § 25*a*.

[2] *La Massore chez les Syriens,* p. 199.

[3] *La Massore chez les Syriens,* p. 199.

Le pé suivait une voie à part : dur, il avait le point dans le ventre ܦ, le point en bas ܦ݂ marquant la prononciation aspirée et le point en haut ܦ݁ la prononciation propre au pi grec, v. § 25 *c*. Le gâmal, au contraire, suivait l'analogie : le point en haut était le qouššâi, le point en bas le roukkâkh, le point au milieu indiquait la prononciation du gamma grec[2]. Ces distinctions ne se rencontrent cependant que dans les travaux des Massorètes, les textes ordinaires même soignés ne séparent pas le pi grec ni le gamma grec du pé et du gâmal durs syriaques.

Telle est la voie suivie par les Occidentaux : les Orientaux, chez lesquels l'absence de manuscrits anciens ne permet pas de remonter aux débuts de leur Massore, adoptèrent un système peu différent. Le roukkâkh et le qouššâi sont indiqués par un point inférieur et un point supérieur, mais le pi grec est noté par deux points supérieurs et se distingue de cette manière du pé dur syriaque, qui n'a qu'un point, v. § 25*c*; quant au gâmal équivalent du gamma grec, il n'avait pas de signe particulier chez eux, il était marqué du point supérieur du gâmal syriaque dur. Les Nestoriens se distinguaient surtout des Jacobites, en ce que les points dont ils se servaient pour cet usage, étaient noirs très-ténus et séparés de la consonne [1].

---

[1] *La Massore chez les Syriens*, p. 200.

[2] V. ci-dessus §§ 21 *b* et 25 *c*; le point du pi grec et du gamma grec, considéré comme point intermédiaire, était appelé m'phagg'dhânâ ܡܦܰܓܕ݂ܳܢܳܐ, comp. § 67.

120. Les points du qouššâi et du roukkâkh ne sont que rarement notés dans les manuscrits. C'est une lacune regrettable; car, si la recherche d'une prononciation exacte paraît minutieuse, quand il s'agit d'une langue morte, elle devient de premier ordre, lorsque seule elle conduit à la connaissance de formes différentes, que des altérations phonétiques ont confondues. A ce point de vue les travaux des grammairiens syriaques sont d'un grand secours; c'est à leur aide que nous allons établir les principales règles du qouššâi et du roukkâkh [2].

121. *Au commencement du mot* les muettes ܒܓܕܟܦܬ sont aspirées, lorsque le mot précédent est terminé par une voyelle et n'est pas suivi de la pause; au cas contraire elles restent dures: ܒܪܫܝܬ ܒܪܐ ܐܠܗܐ, avec qouššâi des deux beth, ܦܪܫ ܐܠܗܐ ܒܝܬ ܢܘܗܪܐ, avec qouššâi du pé et roukkâkh du beth.

Une diphthongue a la valeur d'une syllabe fermée, la muette qui suit est donc dure : ܥܒܕܘܗܝ ܕܡܠܟܐ *'abdau d'malkâ*, ܐܒܘܗܝ ܕܡܠܟܐ *aboui d'malkâ*, ܩܪܝ ܟܬܒܐ *q'râi k'thâbhâ;* il en est de même après les diphthongues *èw*, *iw* dans ܠܦܩܘܗܝ ܠܩܛܠܢܘܗܝ, § 53 [3].

---

1. Barhébræus, I, p. 242, l. 17; Abbé Martin, *Jacques d'Edesse et les voyelles syriennes*, p. 477, corrigez en ce sens *La Massore chez les Syriens*, p. 205.

Le syro-palestinien distinguait aussi la prononciation dure de la prononciation aspirée de ces muettes; mais dans le manuscrit XIX du Vatican, le point du roukkâkh est seul indiqué par un point supérieur, d'une manière constante sur le taw, souvent sur le kaph, une fois sur le gâmal; le pé renversé qui indique le pi grec est souvent marqué de deux points, v. Nœldeke, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XVI, p. 453.

2. Les points du qouššâi et du roukkâkh sont marqués d'une manière constante dans un manuscrit du Vatican, contenant la version héracléenne des évangiles, dont Bernstein a publié, muni de ces points, l'évangile de saint Jean, *Das heilige Evangelium des Johannes, syrisch*, par Georg Heinrich Bernstein, Leipzig 1853.

3. V. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes*, p. XIII; ce savant pense que la non-aspiration de la muette après ܘܗܝ dans ܐܒܘܗܝ est due à la consonne ܗ du suffixe; mais ce ܗ est quiescent et toujours marqué de la ligne occultante.

Le hé des suffixes ܗ ܗܝ ܗ étant articulé et non pas quiescent, la muette qui suit est dure.

Après un suffixe de la troisième personne la prononciation dure a donc toujours lieu.

122. *Dans le corps du mot* une muette ܒܓܕܟܦܬ s'aspire sous l'influence d'une voyelle ou d'une demi-voyelle (š'wå mobile) qui précède; elle est donc dure après une syllabe fermée, aspirée après une syllabe ouverte ou mi-close, § 100. Elle est encore aspirée à la fin de la syllabe ou quand elle est précédée d'une autre consonne qui, à défaut de voyelle propre, s'articule avec un š'wå mobile, ainsi : ܢܟܬܘܒ *nèkhtoubh*, ܟܬܒܐ *kåthbå*, ܟܬܒܐ *k'thåbhå.*

123. Une syllabe mi-close se distingue de cette manière d'une syllabe fermée. Voici les règles qu'on peut établir à ce sujet :

a) Dans les conjugaisons des verbes une voyelle faible tombe et disparaît totalement; par sa chute il se forme une syllabe fermée : ܟܬܒܬ *kèthbath,* ܟܬܒܗ *kathbèh,* de ܟܬܒ.

b) Cependant la voyelle *a* se survit dans un š'wå mobile qui aspire la muette suivante à l'impératif ethpaʿal des verbes, tandis que le *è* de l'ethp'ʿel disparaît sans laisser de trace, ainsi ܐܬܚܫܒ *èthḥaš'bh* est l'impératif de ܐܬܚܫܒ et signifie *médite,* tandis que ܐܬܚܫܒ *èthḥašb* est celui de ܐܬܚܫܒ et veut dire *sois compté* [1].

c) Le ܬ de la désinence de la troisième personne fém. ܟܬܒܬ était aspiré devant un suffixe; on prononçait donc ܡܫܟܚܬܢܝ ܚܙܬܢܝ ܐܐܡܟܬܢܝ ܕܢܬܢܝ, avec roukkåkh du taw, quand il s'agissait de la troisième personne fém. et avec qouššåi, quand c'était celui de la deuxième ou de la première [2].

d) Mais cette distinction entre *à* et les autres voyelles faibles *é, ou,* était surtout sensible dans les formes nominales, où la chute de *à* donne lieu à une syllabe mi-close, celle de *è, où,* à une syllabe fermée, ainsi : ܒܪܕܐ *grêle*, ܓܪܒܐ *lèpre*, ܕܗܒܐ *or*, ܚܠܒܐ *lait*, ܟܕܒܐ *mensonge*, ܟܢܦܐ *aile*, ܚܢܟܐ *gosier*, ܚܘܪܒܐ *outarde*, ܥܘܪܒܐ[1] *corbeau*, comp. بَرَدٌ جَرَبٌ ذَهَبٌ حَلَبٌ كَذِبٌ كَنَفٌ حَنَكٌ خَرَبٌ غُرَابٌ. La prononciation dure indique une autre forme : ܟܬܒܐ *écrivant*, ܝܠܕܐ *enfantant*, ܢܟܦܐ *chaste*, ܢܟܕܐ *pur*, de ܟܬܒ ܝܠܕ ܢܟܦ ܢܟܕ, ܟܬܦܐ *épaule*, ar. كَتِفٌ[2], ܢܩܒܬܐ *femelle*, hébreu נְקֵבָה etc.

---

[1] V. Barhébræus, p. 153, l. 14 et suiv., p. 227, l. 21 et suiv. et ci-après, § 149. Cette distinction n'avait pas lieu chez les Nestoriens qui prononçaient l'impératif ethpaʿal comme le prétérit, n'ayant pas cessé de faire entendre le redoublement de la deuxième radicale.

[2] V. Barhébræus, II, p. 62, dern. ligne du commentaire, et I, p. 75. 6. 24, 76. 1. 25, 102. 3 et 15, 123. 5, 131. 12 et 19, 138. 24.

De cette manière les formes فَعَل se distinguent des formes فَعِل ou فُعْل, ainsi ܓܪܒܐ *lèpre*, ܚܘܪܒܐ *outarde*, mais ܓܪܒܐ *lépreux* de ܓܪܒ, ܚܘܪܒܐ *désert*, hébreu חָרְבָּה, Barhébr. I, 212. 22 et 23.

e) Au pluriel des noms de la forme فُعْل, on trouve trace de l'*à* qui affectait la deuxième radicale[3]. Voici les mots où cette voyelle influait encore sur la muette suivante : ܫܪܒܬܐ *races*, ܚܘܪܒܬܐ *solitudes*, ܓܢܒܐ *larcins* des sing. ܫܪܒܬܐ ܚܘܪܒܬܐ ܓܢܒܬܐ, et chez les Nestoriens seulement ܥܣܒܐ *herbes*, ܦܠܓܐ *moitiés*, ܡܪܓܐ *prairies*, ܐܠܓܐ *rayons*, des sing. ܥܣܒܐ ܦܠܓܐ ܡܪܓܐ ܐܠܓܐ[4].

Mais la distinction que nous venons d'établir entre les voyelles faibles *a*, *è*, *ou* souffrent plusieurs exceptions qui vont être indiquées.

124. Dans la terminaison ܬܐ de l'état emphatique féminin, le taw est généralement dur, quand il suit une consonne, quoique cette désinence soit formée de *at* + *â*, ainsi ܩܕܝܫܬܐ *sainte*, ܒܝܫܬܐ *mauvaise*, ܨܘܪܬܐ *image*, ܕܘܥܬܐ *sueur*, ܒܬܘܠܬܐ *vierge*, ܙܥܘܪܬܐ *petite*, ܡܪܬܐ *maîtresse*, ܡܣܝܒܪܬܐ *patience*, ܓܙܪܬܐ *île*, ܥܓܠܬܐ *char*, ܥܓܠܬܐ *génisse*, ܢܓܪܬܐ *rivière*, ܢܨܒܬܐ *plante*, ܢܟܦܬܐ *pudique*, ܡܒܪܟܬܐ *bénie*, ܡܥܒܪܬܐ *passage*, ܬܕܡܘܪܬܐ *miracle*, ܬܫܒܘܚܬܐ *glorification*, ܬܫܡܫܬܐ *service*, ܡܪܩܘܕܬܐ *pleurs* etc.

Cependant la voyelle *a* originelle fait sentir encore son influence dans de nombreux mots, surtout quand elle suivait une gutturale (riš compris), la palatale qoph, la liquide lâmadh ou une labiale : ܒܳܒܬ݂ܳܐ *prunelle*, ܛܳܒܬ݂ܳܐ *bonté*, ܣܳܒܬ݂ܳܐ *matrone*, ܚܳܒܬ݂ܳܐ *nécessité*, ܪܳܡܬ݂ܳܐ *lieu élevé*, ܫܳܥܬ݂ܳܐ *heure*, ܦܳܪܳܟ݂ܬ݂ܳܐ *voile*, ܦܪܳܡܬ݂ܳܐ *épistyle*, ܫܽܘܡܬ݂ܳܐ *écot*[1], ܣܒܰܪܬ݂ܳܐ *évangile*, ܣܟ݂ܰܠܬ݂ܳܐ *sotte*, ܥܰܣܩܬ݂ܳܐ *difficile*, ܦܪܰܚܬ݂ܳܐ *oiseau*, ܙܰܠܚܬ݂ܳܐ *foudre*, ܥܡܰܪܬ݂ܳܐ *terre habitée*, ܐܰܡܩܬ݂ܳܐ *espèce de lézard*, ܦܰܪܩܬ݂ܳܐ *vertèbre*[2], ܐܰܢܩܬ݂ܳܐ et ܬܰܢܚܬ݂ܳܐ *soupir*, ܡܶܢܰܩܬ݂ܳܐ[3] *nourrice*, ܒܰܪܬ݂ܳܐ *fille*, ܥܰܪܩܬ݂ܳܐ *lanière*, ܡܚܰܘܕܰܥܬ݂ܳܐ *indicatrice*, ܡܪܰܟܰܒܬ݂ܳܐ *composée*, ܡܰܚܫܰܒܬ݂ܳܐ *pensée*, ܝܰܙܦܬ݂ܳܐ *prêt*, ܢܶܫܡܬ݂ܳܐ *souffle*, ܝܺܕܰܥܬ݂ܳܐ *science*, ܫܶܢܬ݂ܳܐ *sommeil*, ܙܒܰܨܬ݂ܳܐ *soin*, ܝܒܶܡܬ݂ܳܐ *belle-sœur*.

---

[1] V. Barhébræus, I, p. 213 *ult.*, 215, l. 22; Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 106 à 107.

[2] V. Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 485.

[3] Cet *a* apparaît non seulement en hébreu, comme dans מַלְכֵי מְלָכִים, mais aussi en néo-syriaque, en arabe et en éthiopien, v. Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 163, note 1 et § 261 ci-après.

[4] Nœldeke, l. c.; Barhébræus, I, p. 212, l. 10; p. 215, l. 2; p. 240, l. 2; *Josephi Accurensis gramm. syr.*, p. 111; Barʿali, éd. Hoffmann, sous le mot ܡܪܓܐ, nº 6628.

D'après Barhébræus l'aspiration serait la régle, quand dans le corps du mot la voyelle est p'thâḥâ, comme ܚܰܩܠܬܳܐ *campagne*, ܛܠܰܝܬܳܐ *fillette*, ܫܦܰܠܬ݂ܳܐ *abjection*, ܪܘܰܚܬܳܐ *latitude*, ܬܢܰܚܬܳܐ *soupir*, ܬܩܰܢܬ݂ܳܐ *établissement*, ܫܚܰܠܦܬܳܐ *mutation*; il n'y avait d'exception que ܢܰܟ݂ܦܬܳܐ *pure* et ܫܒܰܚܬܳܐ *gloire* (Barhébræus, 216, 6 et 218, 3). Au contraire la non-aspiration apparaissait dans les mots qui avaient la voyelle *è* ܥܶܓܠܬܳܐ *génisse*, ܣܶܒܠܬ݂ܳܐ *échelle*, mais ܫܶܒܠܬܳܐ *épi*[4].

L'aspiration du taw a toujours lieu dans la terminaison d'adjectifs en ܬ݂ܳܢܳܐ comme ܪܽܘܓܙܬ݂ܳܢܳܐ *très-irascible*, ܪܶܓܬ݂ܳܢܳܐ *très-cupide*, § 251.

125. La prononciation aspiré du kaph des pronoms suffixes ܟ݂ܽܘܢ ܟ݂ܶܝܢ après une consonne fermant la syllabe, fait supposer également une voyelle *a* intermédiaire qui est tombée, comp. ܡܰܠܟܟ݂ܽܘܢ ܡܰܠܟܟ݂ܶܝܢ ܡܰܠܟܘܬ݂ܟ݂ܽܘܢ ܡܰܠܟܘܬ݂ܟ݂ܶܝܢ. Le syriaque se rencontre

---

[1] Ces trois derniers mots avaient le taw dur chez les Nestoriens, Barhébræus, p. 216, l. 2, où ܫܽܘܦܠܳܐ doit être corrigé en ܫܽܘܡܠܳܐ d'après p. 240, l. 4.

[2] Suivant Barhébræus, I, p, 217, l. 1 et suiv., les mots ܥܶܓܠܬܳܐ ܐܶܕܪܰܥܬܳܐ sont les seuls de cette forme qui ont un taw dur; ܙܥܽܘܡܩܬ݂ܳܐ *gouffre* avait taw aspiré chez les Occidentaux et taw dur chez les Nestoriens. Dans ces noms le p'thâḥâ était considéré comme voyelle adjuvante et sans influence sur la prononciation, § 128; c'est comme si on avait dit pârḥ'thâ pour ܦܪܰܚܬ݂ܳܐ etc. Il en est de même dans les autres noms de cette forme qui ont r'wâṣâ, comme ܩܽܘܡܣܬ݂ܳܐ ܦܽܘܟ݂ܠܬ݂ܳܐ ܪܽܘܡܣܬ݂ܳܐ ܩܽܘܡܬ݂ܳܐ ܡܶܟ݂ܪܬ݂ܳܐ, v. Barhébræus, p. 217, l. 4 et 5.

[3] V. Barhébræus, p. 205, l. 24.

[4] Barhébræus, p. 217, l. 25. Les Nestoriens prononçaient ܥܶܓܠܬ݂ܳܐ, comp. ar. عِجْلَة, avec le taw aspiré, Barhébræus, p. 240, l. 2.

ici avec l'hébreu; mais après une diphthongue, ce kaph est dur : ܡܰܠܟܰܘܟܽܘܢ ܡܰܠܟܰܘܟܝ, v. § 132.

126. L'aspiration a lieu quelquefois aussi après une gutturale (riš compris), la palatale qoph, ou les liquides, lâmadh et noun, en dehors même de l'influence d'une voyelle *a* tombée, ex.: ܬܰܟܣܺܝܬܐ *voile* (forme تَفْعِيل), ܩܶܢܝܳܢܐ *possession* (forme فُعْلان), ܩܽܘܪܒܳܬܐ ou ܩܽܘܪܒܳܬܐ *bénédiction*, ܩܽܘܪܒܳܢܐ ou ܩܽܘܪܒܳܢܐ *sacrifice*, ܥܶܩܒܐ (Barhébr., p. 213, dern. ligne) ou ܥܶܩܒܐ, hébr. עָקֵב, ܥܶܩܒܰܝܗܘܢ ܥܶܩܒܳܟ, v. § 99, ܬܽܘܩܦܐ *force*, ܐܰܠܦܐ *mille* de ܐܠܦ, ܣܰܟܠܐ ou ܣܰܟܠܐ *pervers*, ܚܰܢܦܐ *impie*, de ܚܢܦ ܚܢܦ, ܬܽܘܪܒܳܝܐ *éducation*, ܬܽܘܠܬܐ *tiers* ثُلْث ou ثُلُث.

127. Nous avons dit, § 100, qu'une voyelle primitivement longue n'était pas un obstacle à ce qu'une syllabe fût fermée, les muettes ܒܓܕܟܦܬ qui suivent sont donc dures ܩܳܕܡܬܐ ܡܳܬܒܺܝܢ etc. Les participes des quatre verbes ܚܦܛ ܚܒܨ ܕܒܩ ܦܬܚ ont seuls conservé l'ancienne prononciation aspirée : ܚܳܦܶܛ ܚܳܒܶܨ ܕܳܒܶܩ ܦܳܬܶܚ (Barhébræus, p. 224, l. 18).

128. Une voyelle adjuvante, § 98, ne change pas la prononciation d'une muette aspirable : ܬܶܩܦܳܬܐ ܣܶܩܒܳܬܐ ܚܶܡܬܳܐ ܕܶܚܠܳܬܐ ܐܶܬܦܰܩܰܕ, rac. ܐܦܩ, et autres mots où la voyelle adjuvante de la deuxième consonne est généralement indiquée, non pas par r'wâṣâ, mais par m'hagg'yânâ, §§ 143 et 159. Autre est le cas, quand une voyelle faible passe d'une consonne sur une suivante, § 98, comme ܢܶܦܩܬܳܐ pour ܢܦܶܩܬܳܐ. Cependant dans le mot ܦܶܪܕܬܐ *grain* (Luc. 17, 6), la prononciation dure du dâlath et molle du taw s'explique par la prononciation ancienne ܦܶܪܕܬܐ conservée par les Nestoriens (Ewald, *Abhandl.*, p. 93).

129. Une lettre redoublée est toujours dure par assimilation, ܡܶܢܶܗ ܩܽܘܫܳܬܐ ܬܶܩܦܳܘ ܚܶܩܠܳܐ ܕܶܚܠܬܐ etc., c'est une seconde exception à la règle qu'une muette est aspirée après une voyelle. Une lettre redoublée n'ayant pas de signe distinctif propre, la notation du roukkâkh et du qouššâi est encore, à ce point de vue, d'une importance réelle.

A la fin du mot cependant le redoublement cesse de se faire entendre et la muette devient aspirée, comme dans les racines géminées, ܪܰܒ ܡܰܟ ܐܶܬܚܰܒ. Nous avons vu, § 113, que lorsque ces radicaux recevaient une préfixe, la première radicale était redoublée et la deuxième cessait de l'être, même suivie d'une voyelle, comme ܡܚܒܐ *maḥḥ'bhâ*, ܢܦܣܘܢ des rac. ܚܒ ܦܣ. Il en était de même au parfait, où il n'y avait pas de préfixe, la deuxième radicale cessait d'être redoublée et s'aspirait quand elle n'était pas suivie d'une voyelle, comme ܦܣܬܘܢ ܦܣܬܝܢ ܦܣܘ et par analogie ܦܣܘܢ, comp. l'impératif ܦܘܣܘ et par analogie ܦܘܣܘܢ [1].

130. Une muette ܡܪܟܟܢܬܐ est toujours aspirée après une consonne redoublée, alors même que celle-ci est dépourvue de voyelle pleine, car elle ne peut s'articuler sans un s̆'wâ mobile: ܪܓܬܐ *règg'thâ*, ܡܚܒܐ *maḥḥ'bhâ* etc. Nous avons dit, § 116, que le redoublement cessa d'être en usage chez les Jacobites, néanmoins l'influence qu'il avait exercée sur la prononciation des muettes subsista, sauf quelques exceptions isolées.

131. Les proclitiques ܒ *dans*, ܕ *de*, ܘ *et*, ܠ *à*, réunies dans le mot mnémotechnique ܒܕܘܠ, aspirent la première lettre du mot sur lequel elles s'appuient, ܠܒܝܬܐ *à la maison*, mais elles ne s'agglutinent pas; elles ne forment qu'une syllabe mi-close avec la première lettre du mot et la consonne qui suit cette syllabe reste aspirée, ex. : ܠܟܬܒܐ ܒܟܬܒܐ. Si cette première lettre a une voyelle pleine, elles ne changent pas la composition de la syllabe ܒܡܠܟܐ ܕܡܠܟܐ; si une seconde proclitique vient s'appuyer sur la première, les deux proclitiques ne font pas une syllabe fermée ܕܒܟܘܢ *qui est en vous.* Cependant la particule waw, en raison de sa nature faible, dénotait une certaine propension à adhérer plus étroitement au mot; tel était le cas, lorsque en tête du mot se trouvait un taw ou un dâlath sans voyelle propre, suivi lui-même d'un taw, d'un dâlath ou d'un ṭèth; à la faveur de la voyelle que recevait le waw, les deux consonnes qui suivaient étaient assimilées et prenaient le qous̆s̆âi au lieu du roukkâkh, ex. : ܘܕܒܚܬܐ ܘܬܘܕܝܬܐ ܘܕܝܐ ܘܕܒܚܬ ܘܕܐܬ ܘܬܘܕܝܢ ܘܬܬܘܒ pron. *waddèbhḥ'thâ, wattauditha, waddayâ* etc., v. § 111; quelques grammairiens voulaient appliquer la même règle aux autres proclitiques et prononçaient en conséquence ܠܬܕܝܐ *laddayâ,* au lieu de *lath'dhayâ,* mais leur opinion demeura isolée [2].

---

[1] V. Barhébræus, p. 222, l. 24.

[2] V. Barhébræus, I, p. 211, l. 13 et suiv., p. 220, dern. ligne, et p. 221, prem. ligne.; II. p. 61 vers 644 et *commentaire.* Cette règle qui suit l'ana-

132. Une muette qui suit une diphthongue est dure, nous l'avons déjà fait observer § 121 : ܒܝܬܐ ܬܘܣܦܬܐ ܡܘܬܒܐ, ܡܟܝܟܘ ܟܘܟܒܐ ܐܘܟܡ ܐܘܟܡ ܢܟܝܟ ܒܝܬ; mais l'aspiration a lieu quand la diphthongue se simplifie en voyelle, § 92, ܒܝܬ, excepté le pluriel ܒܬܐ qui, comme en hébreu, a conservé la prononciation dure du taw, et les abstraits de la forme ܡܘܬܒܢܘܬܐ ܡܘܬܒܢܘܬܐ de ܡܘܬܒ ܡܘܬܒ.

Quelques mots qui ont une muette aspirée après une diphthongue font exception à cette règle, ce sont : ܐܝܟ pron. *akh*, ܣܝܒܘܬܐ *vieillesse* (Barhébræus, 218, l. 17), ܣܘܦܐ *fin*, ܣܝܦܐ et ܚܝܦܐ *entourant* (Barhébræus, p. 222, l. 21). Par une semblable anomalie, on prononçait ܐܝܠܬܐ *biche*, ܪܝܬܐ *daim femelle*, par abréviation sans doute de ܐܝܠܬܐ hébreu אַיֶּלֶת, ܪܝܬܐ (v. Barhébræus, p. 214, dern. ligne et p. 215, prem. ligne).

133. Dans les mots étrangers, notamment les mots grecs, introduits en syriaque, les muettes ܒܓܕܟܦܬ conservent leur prononciation originelle : aspirées sont les consonnes ܒ ܕ ܬ ܦ ܟ = β δ θ φ χ, dures, celles ܦ ܟ = π ξ, quelle que soit leur position dans le mot; quant à τ et κ, ils étaient exprimés par ܛ et ܩ, v. § 21 *c*, ex. : ܒܣܝܠܝܘܣ *Basile*, ܬܐܘܠܘܓܘܣ *théologien*, ܕܝܡܐ *crainte* δεῖμα, ܟܪܝܣܛܘܣ χριστός, ܟܠܡܘܣ χλαμύς, ܦܝܠܘܣܘܦܐ *philosophe*, ܩܣܝܦܐ ξίφος, ܠܟܣܝܣ λέξις, ܛܟܣܐ τάξις, ܠܡܦܕܐ λαμπάς, ܐܟܕܐ ἐχθός, ܦܟܢܐ *tambour* πλῆξις, ܦܠܝܓܝܐ بيغام[1]. Cette ponctuation, pour ce qui concerne les termes techniques empruntés à la science grecque, n'avait guère cours que chez les savants, le vulgaire les prononçait comme des mots syriaques; les

---

logie de ܐܬܕܒܪ ܐܬܬܒܪ *èddabhar*, *èttabhar*, v. § 111, a été mise en évidence par la publication des œuvres grammaticales de Barhébræus. Cet auteur paraît avoir déjà admis, au moins dans sa grammaire métrique, une extension de la règle au taw ou au dâlath, même non suivi d'une consonne de même organe. Il naquit d'extensions semblables une confusion singulière dans les textes ponctués et les grammaires postérieures, notamment celle d'Amira, v. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes*, XVII à XVIII. On ne doit d'ailleurs accorder aucune créance aux points du roukkâkh et du qoušsâi apposés en contradiction avec cette règle dans les manuscrits de Barhébræus, et notamment dans celui qui a servi à l'édition de Bertheau.

[1] V. Barhébræus, I, p. 211, l. 24; II, p. 37 et *commentaire*; Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes*, XX.

Nestoriens faisaient comme le vulgaire, à en croire Barhébræus (p. 211, l. 24).

Nous avons déjà fait observer §§ 21 *b*, *c*, 23 *a*, 25 *a*, *c* et 119, que les muettes grecques ne correspondaient pas exactement aux muettes syriaques ; on notait d'un signe particulier le pi grec qui était beaucoup plus dur que le pé syriaque. Les Massorètes jacobites avaient agi de même, v. § 119, pour le gamma grec qui, en général, avait le son chuintant du djim arabe, comme dans ܓܐܘܡܛܪܝܐ *géométrie*, ܐܘܢܓܠܝܘܢ *évangile*, ܐܓܝܘܣ *saint*, ܓܐܘܓܪܦܝܐ *géographie* etc. ; dans certains mots cependant, il était prononcé comme un gâmal aspiré, ܓܪܝܓܘܪܝܘܣ *Grégoire*, ܓܪ *car* γάρ, ܐܝܓܢܛܝܘܣ *Ignace*.

134. Les particularités que présente l'aspiration des muettes en syriaque, si on en rapproche les règles suivies en hébreu, tiennent aux altérations que subissent le vocalisme et le syllabisme araméens. Ces altérations gagnèrent du terrain avec le temps, le néo-syriaque en est un exemple frappant (v. *Neusyr. Gramm.*, § 17); les Massorètes qui s'appliquaient à assurer une lecture exacte des textes sacrés devaient hésiter souvent entre la prononciation qui leur était familière et la règle qui condamnait cette prononciation. Cette hésitation est souvent traduite par une double ponctuation dans la Massore karkaphienne, qui ne parvint jamais à cette régularité d'ensemble, admirable dans la Massore hébraïque; ainsi on trouve ܩܘܪܒܢܐ ܕܟܐ, c'est-à-dire *qourbânâ dâ'kâ* ou *qour'bhânâ dâ''khâ*[1]. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer dans cette matière des dissentiments non seulement entre les diverses écoles, mais même entre les adeptes d'une même secte[2]. Nous ne nous appesantirons pas sur ces divergences, mais il est intéressant de montrer jusqu'à quel point les Nestoriens se séparaient des Jacobites sur ce sujet.

La différence la plus notable concernait le pé. Les Nestoriens suivaient les mêmes règles que les Jacobites pour les cinq autres muettes ܒ ܓ ܕ ܟ ܬ, mais ils voulaient que le pé fût toujours dur au commencement ou à la fin du mot; une des proclitiques ܦܘܠ n'aspirait même pas le pé initial, si on excepte le passage

---

[1] V. Abbé Martin, *Tradition karkaphienne*, pl. I, col. *a* et pl. 2, col. *b*.

[2] Comp. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes*, XIV et XV.

Exod. 20, 25, où dans le mot ܦܣܝܠܬܐ *en pierre de taille* le pé était aspiré. Au milieu du mot le pé était aspiré quand il n'avait pas de voyelle; il était toujours dur quand il en avait une, ainsi pé était aspiré dans ܢܦܫܐ mais dur dans ܢܦܐܫܐ. On voit combien les Orientaux s'écartaient, à propos de cette muette, du principe d'amollissement ou d'aspiration, et Barhébræus qui retrouvait dans le dialecte édessénien une prononciation plus normale, ne manque pas de leur en faire un crime [1].

Les autres différences étaient moins générales et nous échappent pour la plupart; nous avons dit §§ 123 et 124 que ܨܡܪܬܐ ܥܓܠܬܐ avaient le taw dur chez les Occidentaux et aspiré chez les Nestoriens qui prononçaient *ṣåmr'thå 'ègl'thå* et non *såmartå ''gèltå* comme les premiers; ܣܝܒܬܐ *rideau,* ܝܒܡܐ *beau-frère* avaient taw et beth aspirés chez ceux-ci et durs chez ceux-là. En sens inverse, les Nestoriens prononçaient ܫܬܝܬܝܐ *sixième* de ܐܫܬܐ *six,* § 99 *sub fine,* ܪܒܝܥܝܐ *quatrième* de ܐܪܒܥ, ܫܒܝܥܝܐ *septième,* ܩܝܡܬܐ *écot,* que les Jacobites prononçaient amollis ܫܬܝܬܝܐ ܪܒܝܥܝܐ ܫܒܝܥܝܐ ܩܝܡܬܐ [2].

135. Une différence de prononciation indiquait parfois une différence de forme et de sens dans un même mot, ainsi ܐܬܚܫܒ ܓܪܒܐ ܚܘܪܒܐ signifiait *médite, lèpre, outarde,* ou *sois compté, lépreux, désert,* suivant qu'on prononçait le beth aspiré ou dur, v. § 123. De là à faire de la prononciation aspirée ou dure un moyen de distinguer deux acceptions d'une même racine, il n'y avait qu'un pas; le syriaque littéral n'est pas cependant allé dans cette voie aussi loin que le néo-syriaque (v. *Neusyr. Gramm.,* § 17). Nous venons de dire que les Jacobites prononçaient ܩܝܡܬܐ avec roukkâkh dans le sens de *écot, part convenue* (de ܩܝܡܐ *contrat),* c'était par distinction de ܩܝܡܬܐ qui signifie *résurrection* [3]; ܣܝܡܬܐ avec roukkâkh signifiait *dépôt,* avec qouššâi

---

[1] Barhébræus, I, p. 211, l. 6 à 13, II vers 336 à 340 et *Comment.* p. 35 à 36, Abbé Martin, *Jacques d'Edesse et les voyelles syr.,* p. 478 à 482 et *Syriens orient. et occident.,* p. 364 et suiv. La règle adoptée par les Nestoriens fut acceptée par les Jacobites du Tigre et même plus tard par quelques Occidentaux, car Joseph d'Angora la formule d'une manière bien claire dans sa grammaire, p. 108 à 109.

[2] Barhébræus, p. 240, l. 2 à 5, comp. avec 216. 2 et ci-dessus § 124.

[3] *Abraham Ecchellensis Gramm. syr.,* p. 87.

déposée, ܐܒܐ *père charnel,* ܐܒܐ *père spirituel,* ܐܟܠ *mangé,* ܐܟܠ *il a mesuré,* ܐܟܢ *il a établi,* ܐܟܢ *il a pris la nature de* (ܟܝܢܐ)[1], ܚܣܕ *être bienveillant,* ܚܣܕ *être jaloux,* et leurs dérivés ܚܣܕܐ *bienveillance,* ܚܣܕܐ *opprobre,* ܬܘܠܬܐ *tiers,* ܬܘܠܬܐ *veau de trois ans,* Barhébræus, II, p. 122 *comment.* ܚܕܘܬܐ *joie* ou *riz,* ܚܕܘܬܐ *tas de blé*[2].

Le taw final au prétérit des verbes lâmadh-aleph était aussi susceptible d'une double prononciation : 1° Pour distinguer la première de la deuxième personne, ܨܗܝܬ *j'eus soif,* ܨܗܝܬ *tu eus soif* (par analogie de ܓܠܝܬ *tu as découvert,* v. Barhébræus, I, p. 110, l. 18); 2° avec les suffixes, par distinction du p'ʿal ܚܙܝܬܟ *je t'ai vu* du paʿel ܚܘܝܬܟ *je t'ai montré* et par analogie l'aphʿel ܐܘܡܝܬܟ *je t'ai adjuré* (Barhébræus, I, p. 220, l. 25; II, p. 62, l. 4 du *commentaire,* p. 92 *penult.).*

Une autre particularité des verbes était le redoublement de la première radicale après la préformante de la première personne au futur du paʿel ܐܒܕ ܐܦܝܣ, mais au p'ʿal ܐܒܕ ܐܦܘܣ; la forme forte du paʿèl n'était pas sans influence dans ce cas.

Chapitre XXIII.

Du ribbouï.

136. Deux points horizontaux servent à noter le pluriel qui, à défaut de ce signe, se serait souvent confondu avec le singulier, comme ܡ̈ܠܟܐ *les rois,* ܡ̈ܠܟܬܐ *les reines,* ܪ̈ܥܝܐ *paissants,* ܨ̈ܒܘܬܐ *choses* etc. par distinction de ܡܠܟܐ *le roi,* ܡܠܟܬܐ *la reine,* ܪܥܝܐ *paissant,* ܨܒܘܬܐ *chose.*

L'usage de ces points remonte haut, car on les rencontre dans les anciens manuscrits et les Nestoriens ne se divisent pas sur leur emploi des Jacobites; on conçoit d'ailleurs qu'ils aient dû précéder l'invention des signes-voyelles qui en auraient rendu le besoin moins urgent. Ils sont connus sous le nom de ribboui ܪܒܘܥ, mot emprunté à la terminologie des grammairiens juifs et qui signifie chez ceux-ci *pluriel;* son introduction en syriaque n'est pas très-ancienne, on le trouve surtout dans les grammaires des Maronites, mais il était inconnu à Barhébræus et à ses prédécesseurs qui désignent ces points par ܣܘܓܐܐ *pluriel*, ܢܘ̈ܩܙܐ ܕܣܘܓܐܐ *points du pluriel* ou ܢܘ̈ܛܦܐ *gouttes.*

---

[1] Cette distinction établie par les grammairiens postérieurs pour ܐܟܢ, ne jouit pas absolument de l'autorité de Barhébræus, qui dit bien p. 227, l. 6 que les trois mots ܐܟܕ ܐܟܠ ܐܟܢ ont la deuxième lettre dure, mais l'exemple qu'il donne pour ܐܟܢ, pris de Job 22. 16, ܐܟܢ ܫܬܐܣܝܗܘܢ *il a posé leurs fondements,* montre qu'il l'entendait autrement.

[2] Barhébræus, I, p. 212. 22, 217. 18.

Les points du ribboui se placent indifféremment sur l'une des consonnes du mot, de préférence cependant sur le riš dont le point se confond avec ceux du pluriel, ainsi ܪ̈ܫܐ *têtes*, ܓܒ̈ܪܐ *hommes*, ܫܪ̈ܒܬܐ *tribus*. Si on les pose sur un lâmadh ou un 'é, ils suivent l'inclinaison de la lettre, ܓܠ̈ܠܐ *flots*, ܥܡ̈ܡܐ *peuples.*

137. Ribboui fait défaut dans les pluriels masculins qui se distinguent par leurs désinences du singulier, comme ܡܠܟܝܢ *rois*, ܟܬܒܝܢ *écrivants*, ܟܬܒܘ *ils écrivirent*, ܢܟܬܒܘܢ *ils écriront*, ܗܢܘܢ *eux*, ܗܠܝܢ *ceux-ci*. Il peut cependant être placé sur des adjectifs pris substantivement, comme ܪ̈ܚܡܝܢ *des amis*, ܟܐܢ̈ܝܢ *des justes*, par distinction de ܪܚܝܡܝܢ *aimés*, ܟܐܢܝܢ *justes*[1]. Le ribboui est aussi usité, qnand le noun est le suffixe du pronom de la première personne du pluriel, ܪ̈ܚܡܝܢ *nos amis*, ܟܐܢ̈ܝܢ *nos justes*[2]. Ces règles ne sont pas cependant assez absolues pour exclure tout arbitraire, on trouve souvent le ribboui placé sur un pluriel qui se distingue du singulier; les Nestoriens en faisaient un large usage et ponctuaient ܝܘ̈ܡܝܢ *jours*, ܝܪ̈ܚܝܢ *mois* etc.[3]

138. Ribboui est la règle pour les pluriels féminins : dans les noms, à l'état absolu, construit ou emphatique : ܡܠ̈ܟܢ ܡܠ̈ܟܬ ܡܠ̈ܟܬܐ *reines*, ܟܬ̈ܒܢ ܟܬ̈ܒܬ ܟܬ̈ܒܬܐ *qui écrivent;* dans les verbes ܟܬ̈ܒ ܟܬ̈ܒܝܢ *elles écrivirent*, ܢܟܬ̈ܒܢ *elles écriront*[4].

139. Les collectifs qui ont la forme du singulier, prennent

---

[1] Barhébræus, I, p. 243, l. 16.

[2] *Jacobi Edesseni epist. de orthogr. syr.*, éd. Martin, p. ܐ, l. 15, éd. Philipps, p. ܟܗ, l. 2.

[3] V. Land, *Anecdota syriaca*, I, p. 46 passim.

[4] Barhébræus, I, p. 243, l. 9. Le ribboui ne paraît pas avoir été en usage en dehors de la troisième personne. Les Nestoriens qui ne distinguaient pas par un youdh la troisième personne plur. fém. ne mettaient pas non plus de ribboui; ils écrivaient ܩܛܠ *elles ont tué*, v. Barhébræus, II, p. 47 *comment.*

ribboui, lorsqu'ils ne forment pas de pluriel, comme ܥܢ̈ܐ *petit bétail*, ܪ̈ܚܫܐ *reptiles*, ܪ̈ܟܫܐ *chevaux;* mais ceux qui ont un pluriel, comme ܒܩܪܐ *gros bétail*, ܒܥܝܪܐ *bêtes de somme*, ܗܒܓܠܬܐ *troupeau de porcs*, le prennent seulement au pluriel ܒ̈ܩܪܐ ܒ̈ܥܝܪܐ ܗ̈ܒܓܠܬܐ. Les mots ܫܡܝܐ *ciel*, ܐ̱ܢܫܐ *quelqu'un* n'ont également le ribboui que lorsqu'ils ont le sens du pluriel *cieux*, *quelques-uns* et sont construits avec le pluriel; mais ܡܝ̈ܐ *eaux*, ܕܡ̈ܝܐ *prix*, ܩܘܪ̈ܝܐ *bourgs* qui sont toujours employés comme pluriels, ont invariablement ribboui [1].

140. Les noms de nombre, suivant Barhébræus [2], n'avaient pas le signe du pluriel. Cependant les nombres deux à vingt inclusivement prenaient le ribboui avec un suffixe, comme ܬܪ̈ܝܗܘܢ *eux deux*, ܬܠܬ̈ܝܢ *nous trois* etc., mais au-dessus de vingt, ribboui faisait défaut, même avec les suffixes. Ici encore les règles de Barhébræus ne sont pas en parfait accord avec celles admises par d'autres grammairiens : les uns mettent les deux points sur ܬܪ̈ܬܝܢ *deux* fém., d'autres sur tous les nombres féminins, d'autres encore sur tous les nombres sans distinction de masculin ni de féminin.

141. Les pronoms personnels isolés ou suffixes n'ont pas le ribboui [3].

142. Les prépositions qui s'adjoignent les suffixes pronominaux avec la forme du pluriel ont généralement ribboui : ܚܕܪ̈ܝ *autour de moi*, ܠܘܬ̈ܟ *chez toi*, ܒܠܥܕ̈ܝܗܘܢ *sans eux*, ܒܝܢ̈ܝ *entre moi*, ܒܠܚܘܕ̈ܘܗܝ *lui seul;* dans ܒܠܚܘܕ̈ܝ les uns mettaient ribboui, d'autres l'omettaient; on ne l'écrivait pas dans ܩܕܡܝܗܘܢ *devant eux*, ܬܚܝܬܝܗܘܢ *sous eux*, ܛܘܒܝܗܘܢ *bonheur à eux*.

Chapitre XXIV.

Du m'hagg'yânâ et du marh'ṯânâ.

143. Nous avons dit, § 98, que lorsque deux consonnes dépourvues de voyelles se rencontraient dans le corps d'un mot, elles pouvaient pour la facilité de la prononciation attirer au

---

[1] Barhébræus, I, p. 243, l. 26 à p. 244, l. 5 et II, p. 20 avec *comm.*

[2] Barhébræus, p. 244, l. 19 et suiv.

[3] Barhébræus, II, p. 21, l. 8, on trouve cependant les féminins des pronoms isolés marqués du ribboui, comme ܐܢ̈ܬܝܢ ܗܢ̈ܝܢ ܗ̈ܢܝܢ.

milieu d'elles une voyelle faible qui les précédait, ou recevoir une voyelle adjuvante (*è* ou *à* devant une gutturale ou un riš et quelquefois devant une emphatique), comme ܫܘ̈ܥܒܕܳܬܳܐ ܕܫܒ̈ܚܳܬܳܐ ܡܰܕܢܚܳܐ[1] ܡܰܥܡܪܳܐ pour ܫܘ̈ܥܒܕܳܬܳܐ ܕܫܒ̈ܚܳܬܳܐ ܡܰܕܢܚܳܐ ܡܰܥܡܪܳܐ. Cette voyelle fut d'abord écrite par r'wâṣâ (ou p'thâḥâ) : « Sachez, dit Joseph d'Angora, que le r'wâṣâ qui est le kesra remplace le tešdid qui est le m'hagg'yânâ, c'était une habitude des anciens[2]. » Ces anciens étaient surtout les anciens poètes pour lesquels la voyelle adjuvante était une précieuse ressource, car ils l'écrivaient pour compter une syllabe de plus, ou la laissaient de côté, suivant les besoins de la mesure.

Cependant la Massore syriaque qui avait un autre objectif, à savoir la prononciation distincte et exacte d'une liquide ou d'une gutturale, ni précédée ni suivie d'aucune voyelle pleine, dut inventer un signe spécial; c'est un trait horizontal placé sous la consonne qui reçoit la voyelle adjuvante; on appelle ce trait m'hagg'yânâ ܡܗܰܓܝܳܢܳܐ *qui fait prononcer distinctement*[3]. Il est rare que la voyelle adjuvante soit écrite, quand la consonne est marquée de ce signe (v. Ewald, *Abhandl.*, p. 95, § 50).

144. Les Orientaux firent de ce signe un usage bien plus

---

[1] Comp. palestinien מדינחא.

[2] V. *Josephi Accurensis gramm. syr.*, p. 11. M. Merx (*Gramm. syr.*, p. 76) qui ne cite que les derniers mots, croit à tort que ce grammairien n'attachait pas d'importance au m'hagg'yânâ, tandis qu'il dit que les anciens ne connaissant pas ce signe, écrivaient un r'wâṣâ. Joseph compare le m'hagg'yânâ au tešdid arabe, parce que la consonne entourée de deux voyelles se prononce fortement et est comme redoublée, v. ci-après § 146; on pourrait aussi le comparer plus exactement avec le *dageš dirimens* hébreu, v. Ewald, *Lehrb.*, § 28.

[3] Telle est à notre avis la meilleure traduction de ce mot, car elle rend bien l'idée que les Massorètes attachaient au m'hagg'yânâ; elle nous est fournie par le verbe arabe هجّى *épeler*, *articuler distinctement les lettres;* or il est très-vraisemblable que l'invention de ce signe et de son nom n'est pas d'une époque antérieure à celle de l'influence de l'arabe en Syrie. Traduire *qui fait méditer,* comme le veut M. l'Abbé Martin après Amira (v. *Syriens orient. et occident.*, p. 348, note 1) est plus proche du syriaque, mais précise moins le sens du mot. Quant à l'opinion de Michaelis et de Merx (*Gramm. syr.*, p. 76) qui expliquent *qui forme une syllabe* ܗܓ̈ܝܳܢܳܐ, elle est assurément ingénieuse, et serait vraie selon les anciens poètes dont parle Joseph d'Angora, mais elle ne correspond pas à la pensée des Massorètes qui créèrent ce mot.

restreint que les Jacobites et s'éloignèrent moins de ses origines. Ils en bornaient en général l'application aux consonnes les plus faibles[1], à savoir les liquides et nasales ܠ ܪ ܡ ܢ et la gutturale ܥ qui chez eux avait une tendance bien connue à s'affaiblir en *spiritus lenis*. Ils prononçaient donc ܕܚܠܬܐ *crainte*, ܡܫܪܝܐ *demeure*, ܚܡܪܗܘܢ *leur vin*, ܚܟܡܬܐ *sagesse*, ܡܕܢܚܐ *levant*, ܡܒܥܕܐ *éloigné*, ܐܪܥܗܘܢ *leur terre* etc., *dĕhĕlthâ, mašaryâ, ḥamarhoun, ḥĕkhĕmthâ, madhĕnḥâ, mabhaʿdhâ, araʿhoun.* On marquait aussi de ce signe les semi-voyelles ܐ ܝ qui étaient prononcées comme voyelles ܐܬܐܣܕ *ĕthĕšĕdh*, ܐܬܝܠܕ *ĕthilĕdh.* Quant au waw, on lui préposait le m'hagg'yânâ, lorsqu'il était articulé comme consonne, § 106 *a*, ܡܚܘܪܐ *blanchi*, ܚܕܘܗܘܢ *leur joie*, ܢܫܘܪܘܢ *ils sauteront*, prononcez *maḥĕwrâ*, *ḥadhĕwhoun*, *nĕšĕwroun;* sous le waw, le m hagg'yânâ apparaît dans des mots tels que ܡܘܥܝܢܐ *producteur*, *mawĕʿyânâ* (du part. ܡܘܥܐ *qui fait sortir*), ܡܠܘܬܘܬܐ *malĕwthouthâ*, *rapport d'annexion* (abstrait du participe ܡܠܘܬ *qui joint*, v. Barʿali, éd. Hoffmann, nº 5975), mot que les Syriens occidentaux prononcent ܡܠܘܬܘܬܐ, en changeant le waw dépourvu de voyelle en la voyelle correspondante[2].

D'autres docteurs nestoriens admettaient également le m'hagg'yânâ pour faciliter la prononciation exacte du hé, comme ܡܢܗܪܐ *étincelant*, ܬܡܗܗܘܢ *leur stupeur*, ܐܬܗܦܟ *il se retourna* etc., *manĕhrâ, tĕmahhoun, ĕthĕhphĕkh* (Barhébræus, I, p. 201, l. 2 et suiv.).

145. Les Occidentaux agrandirent davantage le domaine du m'hagg'yânâ. Il suffisait, à leurs yeux, que la prononciation fut rendue moins aisée par le groupement de deux consonnes dépourvues de voyelles pour que le m'hagg'yânâ fit valoir ses droits. Ils prononçaient donc avec une voyelle adjuvante ܒܢܘܬܐ

---

[1] V. Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 200, l. 2. Dans son *Commentaire* II, p. 8 il dit à tort que le m'hagg'yânâ avait lieu chez les Nestoriens, quand la voyelle *a* précédait, et marh'ṭânâ quand *e* était la voyelle précédente.

[2] Suivant cette prononciation le p'tâḥâ du mim se change en z'qâphâ pour ne pas disparaître d'une syllabe ouverte, v. § 95. Dans la prononciation nestorienne, au contraire, il demeure dans une syllabe fermée, car une voyelle adjuvante ne change pas la nature de la syllabe, § 128

anneau, ܙܕܩܬܐ *aumône,* ܚܪܕܠܐ *moutarde,* ܢܩܪܡܘܢ *ils incrusteront,* ܢܩܪܝܢ *elles liront,* ܢܒܥܘܢ *ils rechercheront* etc.[1]

146. Le m'hagg'yânâ se rencontre dans quelques manuscrits sous une lettre redoublée, suivie d'une voyelle, comme ܫܕܪ *il envoya,* ܐܬܟܢܫ *il fut rassemblé,* ܢܦܠ *il tombera,* ܐܒܝܕ *perdu,* ܒܢܝܐ *fils.* C'est là une application bien remarquable du m'hagg'yânâ, qui prouve que le but de ce signe était dans la pensée des Massorètes d'indiquer une prononciation exacte de la consonne, qui redoublée et flanquée de deux voyelles devait être articulée avec toute l'énergie nécessaire. C'est bien le cas de répéter avec Joseph d'Angora, § 143 ci-dessus, que le m'hagg'yânâ est le tešdid arabe[2].

147. Les Nestoriens marquaient aussi du m'hagg'yânâ le pronom ܐܢܐ *énâ,* quand il avait le sens énergique de *moi,* tandis que par le trait supérieur ܐܢܐ, ils indiquaient la prononciation *nâ* avec le sens simple de *je*[3]. Les Jacobites se servaient dans ce cas d'un point, ܐܢܐ ܥܒܕ ܐܢܐ *moi j'agis, énâ âbhedh nâ,* le point supérieur indiquant l'aleph articulé et l'inférieur l'aleph quiescent[4].

148. *Du marh'ṭânâ.* A l'opposé du m'hagg'yânâ, le marh'ṭânâ ܡܪܗܛܢܐ *qui accélère* la prononciation, est un trait superposé à une lettre pour indiquer que cette lettre doit être prononcée sans voyelle et s'appuyer sur la syllabe suivante. On le trouve rarement au commencement des mots, comme ܬܢܢ *ici,* ܬܠܬ *trois,* ܫܬܐ *six,* ܫܛܘ *ils étaient sots*[5], où il indique vraisemblablement une articulation complexe *tnân, tlâth, štâ, šṭau* au lieu de *t'nân, t'lâth, š'tâ, š'ṭau,* § 99.

Dans le milieu des mots, on le trouve là où on pourrait faire entendre une voyelle qui n'existe pas, en confondant une forme légère avec une forme lourde (èthp'ʿel avec èthpa'ʿal, p'ʿal ou aphʿel avec paʿel), comme ܐܬܬܪܝܡ ܐܬܬܢܝܚ ܐܬܩܛܠ ܢܬܩܛܠܘܢ، ܢܩܛܠܘܢ، ܐܬܪܡܝ mais ܐܬܪܡܝ; ܢܬܚܙܐ *il verra;* et dans les noms, comme ܡܟܫܘܠܐ *scandales,* ܡܕܒܚܐ *autel,* ܢܘܗܪܐ *lumière,* ܢܘܗܪܗܘܢ، où il avertit que le ܗ a toute sa force de consonne et doit être prononcé sans voyelle.

---

[1] Barhébræus, I, p. 199, l. 15 et suiv. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 350.

[2] Ewald qui le premier a observé cet usage du m'hagg'yânâ *(Abhandl.,* p. 97), croit que son objet était de maintenir la voyelle faible qui précédait, après que le redoublement eut cessé d'être en vigueur. Mais justement ses observations portent sur un manuscrit nestorien *(Biblioth. nation. anc. fonds* n° 15, n° 36 *actuel);* or les Nestoriens ne cessèrent jamais de faire entendre le redoublement des consonnes.

[3] Ewald, *Abhandl.*, § 51.

[4] Barhébræus, p. 245, l. 20 et ci-dessus, § 65 *sub fine.*

[5] Ewald, *Abhandl.*, § 46.

Il était superposé à une consonne redoublée non suivie de voyelle, par distinction du cas où une voyelle suivait, § 146, comme ܢܒܟܘܢ، ܢܒܟܘܢ[1].

Comme le waw-consonne prenait le m'hagg'yânå, § 144, de même le waw-voyelle pouvait être marqué du marh'ṭânå ܠܒܘܫ *vêtement,* ܥܘܠܐ *méfait* (Ewald, l. c. p. 92).

Placé sur l'avant-dernière lettre d'un mot, il indiquait que celle-ci et la finale étaient toutes deux dépourvues de voyelles ܣܡܬ *tu as placé,* ܙܪܥܬ *tu as semé,* ܐܫܬܟܚܬ *tu fus trouvé,* ܐܝܬܝܬ *tu as apporté,* ainsi se distinguait la deuxième personne sing. du prétérit, de la première ou de la troisième fém.; on le trouve dans les noms qui ont un suffixe quiescent ܟܣܦܝ *mon argent* etc. (Ewald, l. c. p. 94).

149. Nous avons dit, § 123*b*, que l'impératif èthpaʿal se distinguait chez les Jacobites de celui èthp'ʿel, quand la dernière consonne était une muette aspirable, et qu'on prononçait ܐܬܚܫܒ, *èthḥaš'bh* dans le premier cas, et *ethḥašb* dans le deuxième. Il paraîtrait logique de donner, conformément à cette prononciation, le marh'ṭânå à la deuxième radicale, quand il s'agit de l'impératif èthp'ʿel, et le m'hagg'yânå, quand c'est l'impératif èthpaʿal[2]; cependant les grammairiens n'ont pas fait cette distinction[3].

150. Le marh'tânå était d'autant plus fréquent chez les Syriens orientaux qu'ils faisaient moins souvent usage du m'hagg'yânå. Il n'est donc pas surprenant que dans les manus-

---

[1] Ewald, l. c. p. 93.

[2] Telle est l'opinion de M. Merx, *Gramm. syr.*, p. 81.

[3] Barhébræus n'en parle pas dans le chapitre qui traite de ces signes p. 199; à la page 227, dern. l., on trouve le marh'tânå sur l'impératif èthpaʿal, mais à la page 153, l. 17 et 18, tantôt le marh'tânå et tantôt le m'hagg'yânå; il est peu vraisemblable que ces signes soient de la main de l'auteur. Ewald (*Abhandl.*, p. 94) n'a pas rencontré de signe pour cet impératif; il est vrai que ses observations portent surtout sur des manuscrits nestoriens.

crits, selon qu'ils appartiennent à l'école des Jacobites ou à celle des Nestoriens, un même mot présente soit le premier signe soit le second; ainsi les mots ܦܪܕܬܐ ܕܚܪܕܠܐ *grain de moutarde* (*Luc.* 17. 6), ܚܪܫܬܐ *muette* (*Marc.* 9. 25) étaient prononcés par les Nestoriens sans voyelle intermédiaire ܦܰܪܕܬܳܐ ܕܚܰܪܕܠܳܐ - ܚܰܪܫܬܳܐ (Ewald, l. c. p. 93) et par les Jacobites avec une telle voyelle ܦܰܪܕܶܬܳܐ ܕܚܰܪܕܶܠܳܐ - ܚܰܪܶܫܬܳܐ[1]. De cette divergence devait naître une confusion des deux signes, dont nous verrons un effet sous le chapitre suivant.

Chapitre XXV.

De la ligne occultante.

151. Les chapitres XVIII à XX qui précèdent, traitent des cas où une consonne est quiescente par occultation ou par assimilation. Lorsque cette consonne est conservée par l'écriture, elle est marquée d'un trait inférieur qui avertit qu'elle ne doit pas être articulée, comme ܡܕܺܝܢ݈ܬܳܐ ܐܰܢ݈ܬ ܚܰܕ݈ܬܳܐ etc., pron. *m'dittå, att, ḥattå.* Aleph quiescent n'a ce trait que lorsqu'il est en tête du mot, comme ܐ݈ܣܝܳܐ ܐ݈ܬܳܐ ܐ݈ܢܳܫ, car dans le mot il est de règle qu'il n'est pas prononcé; il est quiescent dans la voyelle qui précède, comme disent les grammairiens; il faut excepter le cas où la consonne précédente n'a pas de voyelle, ܣܳܢܐܝ *mon ennemi,* ܣܳܢܐܗܘܢ *leur ennemi* etc. Waw et youdh ne sont jamais marqués de la ligne occultante, même dans les cas où, à la fin du mot, ils ne sont pas précédés d'une voyelle, comme ܩܛܰܠܘ ܩ̈ܛܰܠܘ, v. § 97.

Ce signe est un des derniers fruits, sans doute même le dernier, des travaux de la Massore syriaque; il est inconnu aux anciens grammairiens et ne porte pas de nom propre; les Maronites qui en recommandent l'usage le désignent sous le nom de *linea occultans.*

Dans les manuscrits nestoriens, au lieu d'être placé sous la lettre quiescente, il lui est superposé. Il apparaît donc, tout d'abord, comme une extension du marh'tânâ, dont nous avons parlé sous le chapitre précédent, et on serait en droit de supposer que la confusion qui s'était établie entre le marh'tânâ et le m'hagg'yânâ, par suite de la prononciation différente des Jacobites et des Nestoriens, § 150, fut la cause de la différente position que ce signe occupe chez les uns et les autres. Ewald (*Abhandl.*, § 53) et après lui M. Merx (*Gramm. syr.*, p. 80) pensaient donc qu'il fallait faire disparaître de la grammaire la ligne occultante et marquer les lettres quiescentes du marh'ṭânâ. Cette simplification aurait cependant l'inconvénient de ne pas tenir compte des différences qui séparaient les Nestoriens des Jacobites, différences réelles que ces deux savants n'ont généralement pas aperçues. M. l'Abbé Martin (*Syriens orient. et occident.*, p. 380 et suiv.) a soumis la question à un nouvel examen des manuscrits et est arrivé aux résultats suivants qui confirment l'authenticité de cette ligne : c'est au XIIIe siècle seulement que l'usage en devient régulier dans les manuscrits; les Orientaux la superposent, les Occidentaux la souscrivent. Mais déjà dès le Xe siècle, on en trouve trace : chez les premiers elle est figurée par un trait perpendiculaire qui domine la lettre, chez les seconds par un trait oblique, attaché au-dessous de la lettre dont il semble être un prolongement.

---

[1] Barhébræus, p. 199, l. 16, v. aussi *Pešiṭtâ,* éd. Sam. Lee; sur le mot ܦܰܪܕܶܬܳܐ v. ci-dessus § 128.

Barhébræus semble, il est vrai, ne pas connaître cette ligne. Il parle seulement d'un signe pour distinguer le cas où le hé du pronom ܗܘ ܗܝ et du verbe ܗܘܐ était quiescent de ceux où il était articulé, § 109. Ce signe était chez les Nestoriens *deux petits points* placés sous le hé articulé, chez les Jacobites *un moyen;* le hé quiescent recevait chez les premiers un point unique, mais n'avait pas de marque particulière chez les seconds[1].

En résumé nous croyons que la ligne occultante est née du besoin de distinguer une consonne quiescente d'une consonne prononcée sans voyelle pleine, et que son authenticité est aussi réelle que son utilité. Nous continuerons donc à nous en servir pour les mots syriaques, cités comme exemples.

---

[1] Barhébræus, I, p. 242, l. 24 et suiv. A corriger en ce sens Ewald (*Abhandl.*, § 58). Très-curieux est le double point observé par Ewald sous le taw et qu'on rencontre souvent dans les gloses de Bar'ali dont M. Hoffmann a publié une partie. Nous pensons que ces deux points représentaient dans les manuscrits nestoriens une prononciation dure et chuintante du taw, v. § 23*c*.

CHAPITRE XXVI.

Du nâghodhâ et du m'ṭapp'yânâ.

152. Aux liaisons des mots dont nous avons déjà parlé à la fin du § 111 se rapportent deux autres lignes : le nâghodhâ ܢܳܓܽܘܕܳܐ *conducteur* et le m'ṭapp'yânâ ܡܛܰܦܝܳܢܳܐ *qui ferme*[1]. Les Nestoriens seuls en firent usage. Le nâghodhâ est un trait incliné qui se met au-dessus de la dernière lettre d'un mot uni par le sens au mot suivant; il indique que la voix du lecteur doit être soutenue et prolongée sur le deuxième mot; c'est le *Hemmungsstrich* d'Ewald (*Abh.*, p. 110). Le m'ṭapp'yânâ au contraire, qui est un trait incliné placé au-dessous de la lettre finale du mot, avertit que la voix doit être baissée. Ces lignes rentrent donc dans le système d'accentuation dont nous parlerons sous le chapitre XXIX, mais il nous a paru préférable, pour éviter toute confusion, de placer ici les explications qu'elles nécessitent.

« En poésie, dit Barzouʿbi (l. c. p. 19, l. 11) le nâghodhâ sert à compléter la mesure. » Il s'agit du cas, où pour compter une syllabe de plus, on fait entendre une légère voyelle après la dernière consonne d'un mot, quand le mot suivant commence par une lettre dépourvue de voyelle pleine. Si, au contraire, la mesure est parfaite sans cette addition, on met le m'ṭapp'yânâ. Dans cette hypothèse le nâghodhâ remplit donc entre deux mots le même rôle que le m'hagg'yânâ joue entre deux lettres d'un même mot, § 143. C'est en se plaçant à ce point de vue que Barhébræus (l. c.) pose la règle que nâghodhâ a lieu sur la dernière lettre d'un mot, quand le mot suivant commence par une consonne dépourvue de voyelle, comme ܡܪܰܡܪܡܳܢܶܗ ܕܗܪܺܝܣ *m'ramr'mânĕhᵉdhrîš*, ܠܡܶܬ݂ܒܰܪܠܢܰܦ݂ܫܗ *l'mèthbarᵉlnaphš*, ܒܪܶܗ ܕܡܰܠܟܳܐ *b'rehᵉdhmalkâ*. Si la première lettre du deuxième mot a une voyelle, c'est le cas du m'ṭapp'yânâ ܠܡܰܠܟܽܘܬ݂ܳܐ ܐܰܩܺܝܡܶܗ, ܠܟ ܕܐܢܐ, ܒܪܶܗ ܕܐܰܠܳܗܳܐ. Cette règle qui comme nous le verrons plus loin, s'explique de la part d'un Jacobite, était beaucoup trop étroite pour les Nestoriens.

---

[1] Voir sur ce sujet : Barhébræus, p. 201, Barzouʿbi, *Traité sur l'accentuation,* éd. Abbé Martin, Paris 1877, p. 18 et suiv. et Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 398 et suiv.

Dans un sens plus large nâghodhâ note une liaison lâche qui permet à la voix de s'étendre, m'ṭapp'yânâ une union étroite des mots qui, pour le rythme, forment un tout, ainsi nâghodhâ marque le rapport exprimé par ܕ dans ܡܕܝܢܬܐ ܕܟܗܢܐ, ܡܠܟܐ ܕܫܡܝܐ et m'ṭapp'yânâ, l'état construit ܡܕܝܢܬ ܟܗܢܐ, ܡܠܟ ܫܡܝܐ. Ce dernier est le signe de l'union d'une préposition avec le nom suivant ܡܢ ܡܘܬܐ, ܠܘܩܒܠ ܢܦܫܐ; mais après un suffixe c'est le nâghodhâ qui a lieu ܡܢܗ ܢܦܫܗ, ܠܘܬܗ ܟܠܗ.

Le rapport d'une conjonction avec la phrase sous sa dépendance étant moins étroit, il est indiqué en principe par nâghodhâ, ܡܢ ܐܢܫܝܢ, ܟܕ ܐܬܐ, ܐܘ ܐܢܬܬܟ, ܡܢ ܡܟܟܠܐ ܗܘܐ. Cependant si le deuxième mot commence par une consonne sans voyelle pleine, le lien est plus serré et m'ṭapp'yânâ est de règle ܡܢ ܫܪܐ, ܡܢ ܟܬܒ.

Quand le deuxième mot commençait par deux consonnes semblables dont la première n'avait pas de voyelle, la prononciation devait être claire et distincte, on mettait donc nâghodhâ ܐܢ ܐܬܬܐ ܡܫܡܫܢ, mais avec m'ṭapp'yânâ ܡܫܡܫ ܐܬܬܐ. On comparera dans ce cas nâghodhâ avec m'hagg'yânâ apposé sous une lettre redoublée, § 146.

153. Ces deux lignes, avons-nous dit, étaient propres aux Orientaux, mais la prononciation qu'elles notaient n'était pas étrangère aux Occidentaux, comme on le comprend déjà par la règle établie par Barhébræus. Selon ce grammairien (p. 199, l. 17 à 20) deux mots unis par le sens reçoivent chez les Occidentaux une voyelle adjuvante, lorsque la dernière consonne du premier et l'initiale du deuxième n'ont pas de voyelle propre. Cette voyelle auxiliaire est indiquée par un trait horizontal à l'extrémité inférieure du premier mot ܡܢ ܐܝܫܘܥ ܠܟܗܢܐ (*yéšou'èlkhenšé*), ܘܐܢܦܠ ܒܢܘܪܐ (*wan'phèlèbnourâ*), ܐܡܬܝ ܕܐܬܠܕ ܗܘ (*métoulèdhou*). On voit que ce trait répondait par sa forme au m'ṭapp'yânâ des Nestoriens, et par son principe à leur nâghodhâ.

CHAPITRE XXVII.

Du trait d'union et des autres lignes diacritiques.

154. On trouve encore dans des manuscrits nestoriens, écrits avec soin et ponctués avec minutie, un trait intermédiaire entre deux mots qui doivent être prononcés d'une manière continue et sans intervalle. Nous avons déjà vu, en fin du paragraphe 111, que ce trait se mettait entre deux mots soudés l'un à l'autre par l'assimilation de leurs consonnes finale et initiale; mais son usage n'était pas restreint à ce cas, il se plaçait : 1° après un mot dépourvu de l'accent tonique, qui s'appuyait comme proclitique sur le mot suivant ܩܘܡ-ܥܒܕ; 2° après un mot auquel se rattachait le mot suivant sans accent, comme enclitique ܩܘܡ-ܐܢܬ, surtout s'il y avait fusion des deux mots en un seul : ܡܫܡܫܢܬ ܥܒܪܝܐ-ܗܘ ܗܘܐ (*ebhrâyyew*), v. § 109. On le rencontre quelquefois aussi entre deux mots, rapprochés par le sens, sans être aussi étroitement unis ܝܘܚܢܢ-ܡܥܡܕܢܐ *Jean-Baptiste,* ܫܒܩ-ܝܫܘܥ *Jésus quitta,* ܘܐܬܐ-ܩܡ *et il vint se placer.*

Le trait d'union qui dans la plupart de ses applications rappelle le *maqqeph* hébreu, fait complètement défaut à la Massore des Jacobites. Quelques manuscrits karkaphiens, il est vrai, par une certaine analogie avec ce trait, intercalent le signe de la diphthongue entre le mot principal et le pronom ܗܘ ܗܝ qui se contracte avec lui, v. § 109 1°, comme ܐܢܫܐ<ܗܘ ܗܕܡܐ<ܗܘ [1].

---

[1] Nous avons emprunté les exemples cités ci-dessus au travail de M. l'Abbé Martin, *Syriens orient. et occid.*, p. 395 à 398. Ce savant syrologue pense (p. 396) qu'on doit chercher dans le trait d'union l'origine de la ligne occultante. Cette opinion est très-vraisemblable si on considère que l'occultation du hé du pronom ܗܘ ܗܝ attirait surtout l'attention des Massorètes, v. § 151, et que ce mot était, d'un autre côté, uni au mot précédent par le trait d'union. Dans ce cas le trait d'union pouvait facilement passer sous la lettre initiale du pronom (ou au-dessus chez les Nestoriens) et devenir ligne occultante. Ce sont du reste les lettres initiales occultées, qu'il importait de noter; aleph, avons-nous dit, ne reçoit cette ligne que lorsqu'il est en tête du mot.

L'invention du trait d'union est due, suivant une note marginale, à Ram-Išou de Séleucie (VIe siècle), v. Abbé Martin, l. c. p. 395 et *La Massore chez les Syriens*, p. 196, note 2.

155. La ligne diacritique était encore employée dans quelques autres cas particuliers : 1° au-dessus d'un mot qui n'était indiqué que par quelques consonnes, son usage fréquent permettant cette abréviation, ܐܫܘ̄ ܡܫ̄ pour ܐܺܝܫܽܘܥ ܡܫܺܝܚܳܐ ; 2° au-dessus des noms des lettres de l'alphabet ܘܐ̄ܘ *waw*, ܝܘ̄ܕ *youdh*, ܬܘ̄ *taw ;* 3° au-dessus ou au-dessous des lettres de l'alphabet prises comme signes numériques, selon la valeur qui leur était attribuée, v. ci-dessus § 17; 4° au-dessus de la particule du vocatif ܐܘ̄, par distinction de la conjonction ܐܘ̇ qui avait un point supérieur; au lieu d'une barre, on lui superposait quelquefois aussi un oméga ܐܘ̈, pour indiquer qu'elle a la valeur de la particule grecque ὦ.

CHAPITRE XXVIII.

De l'accent tonique.

156. L'accent tonique ne joue pas en syriaque, à beaucoup près, un rôle aussi important qu'en hébreu. Il est cependant utile à connaître, car il rend compte de phénomènes grammaticaux importants; il est donc très-regrettable que les grammairiens indigènes, tels que Barhébræus, ne nous donnent aucun renseignement sur ce sujet et que nous en soyons réduits à de simples inductions.

En néo-syriaque, selon Stoddart [1], le ton porte presque toujours sur la pénultième. Sans nul doute, cette règle s'applique également au syriaque ancien. Le rejet de l'accent sur la dernière syllabe caractérise, on le sait, d'autres dialectes araméens et surtout l'hébreu, mais l'arabe qui, dans cette question comme dans les autres questions grammaticales en général, porte l'empreinte d'un cachet archaïque, suit la même voie que le syriaque [2].

157. On peut donc formuler de la manière suivante le prin-

---

[1] *A grammar of modern syriac*, p. 20.

[2] Il faudrait se garder de croire que des formes comme ܟܬܰܒ ܡܰܠܟ̣ (ar. *kátaba málik*^{oun}) soient dues à la puissance de l'accent tonique, portant primitivement sur l'ultième; dans ces formes l'accent a été déplacé, par suite de l'appauvrissement du vocalisme en araméen; l'hébreu, au contraire, où l'accent a été rejeté sur l'ultième témoigne d'un état antérieur où il portait sur la pénultième (comp. les noms de la forme קֹדֶשׁ מֶלֶךְ etc.).

cipe de l'accent tonique en syriaque : l'antépénultième n'a jamais le ton, l'ultième ne le reçoit, en dehors des monosyllabes, comme ܡܰܠܟ ܩܛܰܠ, que lorsqu'elle est close par une consonne et renferme une voyelle forte (longue à l'origine), comme ܡܰܠܟܽܘܬ݂ ܡܰܠܟܳܢ ܡܰܠܟܺܝܢ.

Par application de ce principe, les préformantes du futur ont l'accent ܢܶܩܛܽܘܠ ܢܶܩܛܠܽܘܢ nèqṭol, nèqt'lon; et sous l'influence de cet accent une voyelle faible se maintient dans une syllabe ouverte, au moyen du redoublement de la consonne qui suit : ܡܶܢܽܘ ܫܰܡܶܫܬ݁ܳܐ ܢܶܬ݁ܰܪ ܢܶܬ݁ܶܠ ܢܶܦ݁ܶܩ etc., v. §§ 113 et 114. Mais dans les racines 'é-waw, où la voyelle de l'ultième est forte, la voyelle faible de la préformante tombe : ܡܩܽܘܡ ܢܩܽܘܡ. Il ne serait pas étonnant cependant, que, lorsque la valeur de quantité des voyelles se fut perdue, l'accent n'ait rétrogradé sur la pénultième, alors même que l'ultième avait une voyelle forte; ainsi s'expliquerait le redoublement des formes ܒ݁ܶܥܡܶܠ ܡܶܢܡܰܪ, § 114, comparées avec celles ܒ݁ܶܡܳܐ ܒ݁ܶܡܰܚܒ ܒ݁ܶܡܶܠܳܐ, où l'influence du ton sur le redoublement de la troisième consonne n'est pas méconnaissable.

158. La puissance de l'accent tonique, portant sur la pénultiéme, explique la faiblesse de l'ultième et sa chute, si c'est une syllabe ouverte, ܡܰܠܟ̈ܶܐ ܡܰܠܟܶܗ ܐܰܢ̱ܬ݁, § 97.

159. Une voyelle adjuvante qui n'a d'autre but que de faciliter la prononciation, n'attire pas l'accent; ainsi s'explique qu'une voyelle de cette nature ne modifie pas la composition des syllabes, § 128. L'accent demeure donc sur l'ultième dans les mots suivants, considérés comme monosyllabiques, ܝܰܪܚ mois, ܝܰܪܩ légume, ܝܬ݂ܶܒ il s'assit, ܓܪܰܫ il ~~hésita~~ et sur la première syllabe dans les mots comme ܩܶܕ݂ܡܬ݂ܳܐ ܫܶܒ݂ܩܬ݂ܳܐ ܢܶܦܩܬ݂ܳܐ, § 143.

hērītā/

160. Une particule ou un pronom qui n'a pas l'accent, s'appuie comme proclitique ou enclitique sur le mot qui suit ou qui précède. Il en résulte souvent une agglutination qui de deux mots n'en fait qu'un, tel est le cas notamment dans la suffixation des pronoms ܡܰܠܟܶܗ ܡܰܠܟܗܽܘܢ; un pronom sujet peut également s'agglutiner au participe ܩܳܛܶܠܢܳܐ[1] ܩܳܛܠܳܬ݂ etc. pour ܩܳܛܶܠ ܐ̱ܢܳܐ ܩܳܛܠܳܐ ܐ̱ܢ̱ܬ݁

---

[1] Jacques d'Edesse dans sa lettre sur l'orthographe répudie cette forme, mais uniquement par crainte qu'on ne la confonde avec des noms d'agents terminés en *ânâ*, v. éd. Martin, p. ܒ, l. 16, Philipps, p. ܐ.

La fusion est inévitable quand il s'agit de mots courts, comme deux particules ou deux pronoms qui se réunissent pour former un nouveau sens, comp. ܐܠܐ ܐܦܢ ܗܢܘ ܟܠܡܐ etc. de ܠܐ ,ܐܢ ,ܐܢ ܐܦ, ܗܘ ܗܢܐ, ܡܐ ܟܠ. Deux mots qui ont plus de corps se fondent plus difficilement en un seul ; nous avons dit que souvent on les trouvait réunis par un trait, § 154 ; voici des exemples où ils sont traités comme un tout, n'ayant qu'un accent principal ܡܢܕܪܝܫ *de nouveau*, ܡܚܝܒܡܘܬܐ *condamnation capitale*, ܒܪܢܫܐ *être humain*, ܒܟܠܕܘܟ *en tous lieux*, ܡܛܠܗܢܐ *à cause de cela*, ܡܢܫܠܐ *tout d'un coup*, ܡܢܟܕܘ *de suite*; mais on rencontre fréquemment aussi ces mots divisés.

161. Les mots grecs en passant en syriaque emportent avec eux la marque de leur accent. Cependant s'il était paroxyton, les Syriens le reportaient sans doute sur la pénultième.

CHAPITRE XXIX.

De l'accentuation.

162. Les points dont se servent les Syriens pour marquer les accents et les divisions de la phrase complètent le réseau si compliqué de la ponctuation. Pour éviter la confusion au milieu d'un tel dédale de points, les Jacobites les divisaient en trois catégories : *les petits, les moyens* et *les grands* ܢܘܩܙܐ ܙܥܘܪܐ ܡܨܥܝܐ ܘܪܘܪܒܐ ; les petits points étaient réservés aux voyelles, les points moyens, aux divers points diacritiques du roukkâkh, du qouššâi, du ribboui etc., et les gros points, à l'accentuation [1]. Ces distinctions sont cependant étrangères aux manuscrits anciens qui étaient bien plus économes de points. Les Nestoriens n'ont que deux espèces de points : les petits qui comprennent tous les points autres que ceux de l'accentuation, et les gros réservés à l'accentuation.

Mais avant d'entrer dans le détail de ces points il est nécessaire de remonter à l'origine du système d'accentuation et de le suivre dans ses développements.

§ 1. **Historique du système d'accentuation.**

163. On sait que l'art de la déclamation consiste chez les Orientaux non seulement en une récitation solennelle, mais aussi

---

[1] Barhébræus, p. 229, l. 3.

en un plain-chant qui accompagne le débit, suivant une marche égale et monotone, ou grave et lente, ou alerte et précipitée, selon la nature du sujet. Cette manière de chanter ou de psalmodier s'appliquait surtout aux lectures publiques des Écritures. La p'šiṭtå, une fois acceptée par les Églises de Syrie, devint un sujet d'exercice assidu pour les lecteurs publics ܡܩܪܝܢܐ, et le plain-chant ne dut pas être séparé des autres études, auxquelles cette version servait de thème. Il paraît, au contraire, que les accents furent de bonne heure l'objet d'un enseignement oral dans les célèbres Écoles d'Edesse. Barhébræus (p. 261, l. 2), en parlant d'un accent composé, appelé ܡܫܠܡܢܘܬܐ *tradition*, dit qu'il était inconnu aux Occidentaux, parce qu'il aurait été enseigné (ܐܫܬܠܡܬ) par les *maqr'yånê* de l'école persane, après son transfert d'Edesse à Nisibe. Quoi qu'il soit de cette étymologie, il en ressort comme un fait historique, que cette étude était déjà prospère avant la séparation des sectes religieuses de la Mésopotamie, c'est-à-dire au Ve siècle.

Cependant le rythme devait être limité à un nombre de modulations assez restreint pour être enseigné et appris par la simple tradition, sans le secours d'aucune notation. En effet dans les manuscrits anciens, notamment du VIe siècle [1], les accents ne se montrent pas encore; on n'y rencontre guère qu'un point unique indiquant la pause, très-rarement un double point marque la coupe de la période. Mais au VIe siècle, il se produit à Edesse et à Nisibe, séparées par les dissensions religieuses, un mouvement accentué vers l'étude de la philosophie grecque, qui fut surtout favorisée dans l'Adiabène et la Mésopotamie orientale par le règne de Kosroès Anouchirwan [2]. Aux polémiques religieuses, ardentes à cette époque, nous devons la plupart des traductions syriaques qui sont parvenues jusqu'à nous; alors la phrase syriaque se modifie d'une manière sensible, elle se dégage des liens qui l'enchaînent, prend une allure plus mouvementée et emprunte au grec sa souplesse et sa grâce. Sous cette influence, le système d'accentuation subit dans son développement une importante transformation; les grammairiens, pleins de la rhétorique d'Aristote, songent à découper la phrase en autant de membres qu'ils distinguent de propositions logiques, à noter les nuances les plus délicates du discours, à traduire les divers mouvements de l'âme : la crainte, la douleur, la tristesse ou la joie, l'admiration etc. Un auteur, dont le nom ne nous est pas parvenu [1], mais qui était sans doute contemporain de Jacques d'Edesse [2], reconnaît pour ses maîtres les philosophes grecs (ܦܝܠܣܘܦ̈ܐ ܡܪ̈ܝ) et notamment Aristote (ܡܪܝ ܐܡܢܐ ܐܪܝܣܛܘܛܠܝܣ), qui avait, dit-il, spécifié cinq modes du discours : ܡܫܐܠܢܝܐ = ἐρωτηματικός, ܩܪܝܐ = κλητικός, ܡܨܠܝܢܐ = εὐκτικός, ܦܘܩܕܢܐ = προστατικός et ܦܣܘܩܝܐ = ἀποφαντικός. Ces cinq catégories, comme le fait remarquer M. Philipps, se retrouvent dans le commentaire de Probus sur l'herméneutique, publié en syriaque par M. G. Hoffmann [3]; or elles répondent à cinq accents syriaques qui ont ces noms [4]. D'autres grammairiens avaient porté, continue l'auteur en question, ces catégories au nombre de dix, et c'est par l'intermédiaire de Saint-Épiphane (sans doute dans un petit traité du traducteur des œuvres de ce père, du VIe siècle, placé en tête de la traduction) qu'elles parvinrent aux Syriens [5]. Cependant, suivant une tra-

---

[1] Ewald, *Abhandl.*, p. 108; Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 181.

[2] C'est à cette époque que Jacques d'Edesse dans sa lettre sur l'orthographe (ܩܕܡ ܡܐܐ ܫܢܝܢ *il y a cent ans passés*, dit-il, v. éd. Martin, p. ܕ; éd. Philipps, p. ܫ) rapporte l'introduction en syriaque de mots philosophiques grecs, comme ܐܘܣܝܐ οὐσία, ou formés d'après la terminologie grecque, comme ܕܝܠܝܘܬܐ *propriété*, ܐܝܟܝܘܬܐ *qualité* etc.; et il constate qu'on ne les rencontre pas dans les auteurs anciens, depuis Saint-Ephrem jusqu'à Mar Xenaias (ou Philoxène, fin du Ve siècle). Cependant les traductions des œuvres d'Aristote commencèrent en Syrie dès le Ve siècle,

---

suivant de près celles des œuvres de Théodore de Mopsueste et de Nestorius. Le développement de l'accentuation est étroitement lié à l'étude de la logique d'Aristote comme nous le verrons plus loin, mais ce n'est qu'au VIe siècle que l'influence grecque est décisive sur la grammaire syriaque.

[1] V. Philipps, *A letter by mar Jacob of Edessa*, avec trois appendices, appendice I, p. 68.

[2] V. ci-après § 168.

[3] *De hermeneuticis apud Syros Aristoteleis,* Leipzig 1873, p. 66 et 115.

[4] L'auteur que nous citons appelle ces modes ܙܢ̈ܝܐ; les grammairiens adoptent la même division pour les modes du verbe; v. Barhébræus, I, p. 90, l. 12 et Abbé Martin, *La tradition karkaphienne*, p. 47.

[5] Barzou'bi dans son traité sur l'accentuation (publié par M. l'Abbé Martin, Paris 1877) en parlant (p. 8 texte et p. 12 traduction) d'un de

dition nestorienne, Joseph d'Ahwaz (VIe siècle) serait l'inventeur d'un système d'accentuation, comprenant neuf accents seulement, qu'il aurait appliqué à la traduction d'Ibas d'Edesse de la version grecque des Écritures, faite par Théodore de Mopsueste : « Sachez, dit une note d'un manuscrit nestorien de l'an 899 [1], que les *sâmkâ,* les *'ésyânâ,* les *zaugâ,* les *pâqodhâ,* les *m'niḥânâ,* les *m'šalânâ,* l'accent composé de *deux zaugâ,* les *'élâyâ* et les *taḥtâyâ* qui se trouvent dans les Écritures appartiennent tous à Joseph d'Ahwaz ; ce sont en effet les neuf accents qu'il a faits suivant le sens de la traduction littérale. Car Théodore de Mopsueste avait traduit en grec les Écritures, et la version du grec en syriaque en fut faite par Ibas, évêque d'Edesse [2] avec d'autres docteurs en théologie. » Cette note est confirmée par un passage d'Amrou ben Matai mal compris par Assemani et dont M. l'Abbé Martin a donné le vrai sens : « C'est lui (Joseph d'Ahwaz) qui est l'inventeur de la ponctuation au moyen des neufs accents [3]. »

Les signes de l'accentuation sont donc inventés, suivant ces autorités, pour adapter le mieux possible les traductions syriaques aux originaux grecs : de quatre ou cinq, leur nombre primitif, ils auraient été portés bientôt à neuf ou dix. La tradition ne paraît prêter à aucun doute ; les différences que l'on

---

ces accents, ܦܘܣܩܐ, lui attribue vingt espèces, dont dix qui se rapportent à la logique (ܡܠܬܐ ܕܡܠܝܠܘܬܐ) sont les suivantes : ܐܦܘܦܢܣܝܣ = ἀπόφανσις, ܩܛܐܦܣܝܣ = κατάφασις, ܐܦܘܦܣܝܣ = ἀπόφασις, ܦܪܘܛܣܝܣ = πρότασις, ܐܟܣܝܘܡܐ = ἀξίωμα, ܡܬܬܣܝܡܢܘܬܐ = ὑπόθεσις, ܦܪܘܒܠܡܬܐ = προβλημάτα, ܣܘܡܦܪܐܣܡܐ = συμπέρασμα, ܫܐܠܬܐ = ἄιτησις et ܬܚܘܡܐ = ὅρος. Cette division ne se trouve pas dans le commentaire de Probus publié par M. Hoffmann, qui ne nous paraît pas antérieur au VIe siècle, époque florissante de l'accentuation ; il parle en effet (p. 66) du ܦܘܪܫܐ et du ܦܘܣܩܐ dans les mêmes termes que les grammairiens qui traitent des accents et cite comme eux les passages de Matth. XI, 28 et 1. Sam. XX, 36 ; M. Hoffmann (p. 146) le fait remonter au Ve siècle.

Comp. sur la division grammaticale des dix catégories Barhébræus, II, p. 1, commentaire.

[1] *Add.* 12138 British Museum, v. *Catalog. of Syriac manusc. by W. Wright,* p. 107, V—3 ; et Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens,* p. 190.

[2] Après la mort duquel les Nestoriens furent chassés d'Edesse et l'École persane détruite, en 485.

[3] *La Massore chez les Syriens,* p. 184 à 191.

constate dans les récits s'expliquent par la voie à part, suivie d'un côté par les Nestoriens et de l'autre par les Jacobites. Elle est encore vivante au XIIIe siècle, car Barhébræus qui ignore sans doute l'existence de l'accentuation hébraïque, fait un honneur au grec et au syriaque d'être les seuls à posséder les signes de l'accentuation[1]. Quelques pages plus loin[2], parlant d'un accent dont il ignore la valeur, il dit que Jacques d'Edesse, son inventeur, l'a sans doute appris du grec, quoiqu'il soit inconnu aux Grecs de Syrie. On peut faire également observer qu'un accent, outre son nom syriaque, était aussi appelé ܦܪܘܟܣܘܛܘܢܘܣ παροξύτονος, parce que à l'instar du paroxyton grec, il affectait l'antépénultième[3].

Il n'est donc nullement surprenant que l'accentuation et les travaux de la Massore syriaque n'aient pas été limités au texte seul des Ecritures, mais aient été appliqués aussi aux œuvres des Pères grecs qui furent reçues dans le canon de l'Eglise et firent partie des lectures publiques[4]. Barhébræus, dans son exposé des accents, tire à plusieurs reprises des exemples de Saint-Grégoire de Naziance. Plus tard même la valeur musicale des accents fut tout-à-fait négligée, comme nous le verrons plus loin § 168; on se contenta de psalmodier suivant le rythme transmis oralement et les accents ne furent plus étudiés que grammaticalement et comme signes d'interponction.

164. L'ère florissante de l'accentuation s'étendit du VIe au VIIIe siècle. Les Nestoriens surtout jouissaient d'une grande réputation dans cette matière : parmi eux se distinguent Mar Marsai, Abraham et Jean de Beth-rabban, Joseph d'Ahwaz, Ram Išou et Enan Išou etc.[5] Chez les Jacobites, Thomas d'Harqel fait autorité et Barhébræus le cite souvent. Mais c'est à Jacques d'Edesse qu'un grand renom était réservé dans cette science, comme dans celle de la grammaire en général. Il est

---

[1] *Œuv. gramm.*, p. 247, l. 14.

[2] Id., p. 259, l. 2.

[3] V. Philipps, *A letter of Jacob of Edessa*, p. 84; Abbé Martin *Jacobi Edesseni epistola*, § 3, l. 1.

[4] Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 117. Le catalogue de Rosen et Forshall des manuscrits du British Museum indique les écrits des Pères grecs soumis à la Massore, v. p. 68.

[5] Abbe Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 115.

l'inventeur de nouveaux accents et son traité sur ce sujet est le plus complet jusqu'à Barhébræus et sert de modèle à celui-ci.

165. Mais au IXe siècle, cette science est arrivée à son apogée, elle demeure encore en vigueur pendant quelques siècles; au XIIIe siècle, nous dit Barhébræus (p. 284, l. 14), plusieurs maîtres et des plus distingués n'y entendant plus rien déclaraient « que les accents avaient été révélés par le Saint-Esprit avec le corps des Écritures et qu'on ne pouvait apprendre à ponctuer sans changement les livres saints, comme ils l'avaient été autrefois, car c'était une science au-dessus de l'intelligence humaine; mais qu'on devait se contenter de savoir le nom des accents et de lire selon le rythme transmis par les maîtres ». L'accentuation est, à partir de cette époque, copiée plus ou moins correctement avec le texte des Écritures, mais dans la prose on ne sert plus que de quatre accents principaux.

166. L'accentuation serait pour nous d'un grand intérêt si nous possédions un texte massorétique reconnu, comme l'est le texte hébreu; une bonne accentuation vaut en effet un commentaire. Malheureusement les divergences des Jacobites et des Nestoriens d'une part, l'ignorance des copistes de basse époque d'autre part, sont cause que les manuscrits d'un âge peu reculé n'offrent qu'un tableau insuffisant ou défectueux des accents. Parmi les anciens même il en est peu qui contiennent des systèmes complets ou concordant les uns avec les autres; les éditions imprimées laissent encore plus à désirer. Nous nous en tiendrons donc dans notre exposé aux traités des grammairiens indigènes et aux indications que nous fournissent les noms mêmes des accents, qui heureusement sont clairs, à l'opposé des accents hébreux[1].

167. Des traités qui ont été publiés jusqu'à ce jour, les plus importants sonts ceux de Jacques d'Edesse et de Barhébræus pour les Jacobites, et de Barzouʿbi pour les Nestoriens.

Celui de Barhébræus du XIIIe siècle est de beaucoup le plus complet et le plus clair; il fait partie des œuvres grammaticales de cet illustre Jacobite, publiées par M. l'Abbé Martin (I, p. 246 à 261), en outre M. Philipps en a donné une édition d'après d'autres manuscrits à la suite de la lettre de Jacques d'Edesse sur l'orthographe. Il concorde généralement avec celui de l'évêque d'Edesse, qui a dû lui servir de guide; il compte 40 accents : 4 radicaux et 36 dérivés, dont 28 simples et 8 composés.

---

[1] Ewald qui n'avait d'autres ressources que des manuscrits a pu avec tout son génie reconstituer un système généralement juste, mais forcément incomplet. V. *Abhandl. zur orient. und bibl. Literatur,* p. 103, comp. *Zeitschrift für die Kunde des Morgenl.*, vol. I, p. 205 et suiv.; II, p. 110 et suiv., où il a mis à contribution le travail de Barhébræus.

Le traité de Jacques, qui appartient à la fin du VIIe siècle, a été publié par MM. l'Abbé Martin et Philipps dans leur édition de la lettre sur l'orthographe syriaque, d'après des manuscrits différents. Au point de vue historique, il a une grande importance, car il montre le système d'accentuation arrivé à son complet développement.

Celui de Barzouʿbi, dont la publication est également due à M. l'Abbé Martin appartient au XIIe ou au XIIIe siècle; ce n'est qu'un résumé écourté du système nestorien, probablement d'après le Katolikos Mar Elias [1] qui vivait au commencement du XIe siècle. Après avoir concentré toute sa théorie sur quelques accents, il explique d'après ce patriarche les noms de trente accents.

Un quatrième petit traité jacobite, portant le nom de Thomas le diacre, est compris dans l'édition de M. l'Abbé Martin de la lettre sur l'orthographe sous le § 3; l'édition de M. Philipps n'en renferme qu'un fragment (2e appendice). Mais ce fragment est la partie la plus importante, une liste de dix-huit accents, en tête du traité.

Fait remarquable! Cette liste, pour le nombre des accents, coïncide avec celle qu'Ewald trouva en tête d'un manuscrit et qu'Assemani avait déjà reproduite dans son catalogue [2]. Les noms des accents sont différents, à quatre près, car les uns appartiennent à l'École jacobite et les autres à l'École nestorienne, mais de cette singulière coïncidence on peut conclure que ces deux écoles, après avoir emprunté, chacune de son côté, leurs premiers accents aux catégories de la logique grecque, comme nous l'avons dit plus haut, développèrent leurs systèmes, selon un même esprit, entretenu par le courant scientifique qui ne cessa d'exister entre ces deux fractions des Syriens. Que ce courant s'établit de l'Orient à l'Occident, la supériorité connue des Nestoriens suffirait à le prouver, mais, en outre les écrits des Jacobites en portent témoignage. Dans leurs traités Barhébræus et Jacques d'Edesse se servent pour leurs explications de noms nestoriens (ܪܘܡܐ au lieu de ܐܘܡܐ par exemple), qui trahissent la source où ils puisent ces explications. Ils connaissent parfaitement les différences qui les distinguent de leurs rivaux, différences qui tendent du reste à disparaître au fur et à mesure que l'accentuation arrive à son complet développement.

---

[1] V. p. 12 et 19 texte, p. 18 et 28 traduction. Comp. aussi Philipps, *A letter of Jacob of Edessa, 3e appendice,* p. 85.

[2] *Zeitschrift für die Kunde des Morgenl.*, v. I, p. 205 à 206.

Cette liste est donc ancienne et nous nous rangeons à l'avis de M. Philipps qui voit (p. 90) dans ce Thomas-le-diacre le même personnage que Thomas d'Harqel, bien connu pour sa révision en 616 du Nouveau Testament. Cette opinion est, du reste, corroborée par la réputation que ce prélat s'était faite dans la science des accents, comme nous avons eu occasion de le remarquer plus haut.

Après cette liste, vient dans l'édition de M. l'Abbé Martin un commentaire fait de plusieurs morceaux et comprenant plus d'accents que ceux énoncés en tête, notamment des accents composés. On peut donc le considérer comme postérieur.

168. Enfin sous l'appendice premier, M. Philipps nous donne un cinquième petit traité Jacobite qui énumère vingt-trois accents, suivis d'une courte analyse de chacun d'eux, avec citation à l'appui d'un passage biblique[1]. Cet écrit sans nom d'auteur est surtout intéressant pour ses données historiques sur l'étude de la philosophie grecque en Syrie. Il paraît appartenir au siècle où les travaux sur l'accentuation florissaient le plus et atteignaient leur couronnement avec Jacques d'Edesse. Nous ne pensons pas qu'on doive le faire remonter au-delà du VIIe siècle. Tel n'est pas l'avis de M. Philipps qui le considère comme un des plus anciens traités, du commencement du VIe siècle. Le principal motif qui le décide pour un âge aussi reculé est que cet écrit ne traite pas des accents composés;

---

[1] C'est de ce traité que s'est servi Elias de Tirhan dans sa grammaire, éditée par M. Baethgen, v. chap. XXIX.

il en conclut qu'ils n'étaient pas encore inventés ni traités dans aucun écrit (préface p. IV). Il ajoute (p. 66) : « *la raison était que le sujet était nouveau et qu'il n'y avait* ܠܐ ܡܬܥܡܠܢܘܬܐ ܘܠܐ ܡܬܪܢܝܘܬܐ ܕܐܢܫܝܢ ܕܒܗܠܝܢ *no publication nor disquisition of men on these accents.* » Mais le docte professeur s'est mépris sur le sens de ce passage. L'auteur qui écrivait pour les moines d'un couvent, comme il est vraisemblable, dit seulement qu'il lui paraît inopportun de traiter de la *valeur temporelle* (ܐܡ̈ܢܐ) des accents ainsi que des *accents composés, parce qu'on n'en avait pas l'habitude, faute de pratique et d'étude de ce sujet* ܡܛܠ ܠܐ ܡܬܥܡܠܢܘܬܐ ܘܠܐ ܡܬܪܢܝܘܬܐ ܕܒܗܠܝܢ (v. p. 69, l. 18). Ceci établit que les accents étaient étudiés par les Syriens, suivant les règles de l'analyse logique et grammaticale, et non pas au point de vue du rythme.

169. Mais il est temps de terminer cet historique déjà trop long, que peut seul excuser l'intérêt qui s'attache à une question encore neuve. Pour nous résumer, nous croyons qu'il faut distinguer trois périodes dans l'évolution du système d'accentuation:

1° La déclamation psalmodiée qui accompagne toute lecture solennelle, a eu lieu dès le principe suivant un rythme que nous ignorons et qu'il nous importe peu de connaître, mais qui a donné naissance à un enseignement traditionnel. Dès les premiers siècles, cet enseignement est oral et se transmet dans les célèbres Écoles d'Edesse, parmi lesquelles se distingue surtout l'École persane. A la suite du transfert de cette école à Nisibe, à la fin du Ve siècle, la suprématie est acquise aux Nestoriens dans cette science.

2° Au VIe siècle, sous l'influence des études de la logique grecque, il se forma parallèlement chez les Nestoriens et chez les Jacobites un système d'accentuation notée, qui parvint à son complet développement au IXe siècle, et dut modifier sensiblement le plain-chant en usage, en le pliant à de nouvelles variations. Cependant le but que poursuivent les docteurs est exégétique; leur ponctuation peut être considérée comme un commentaire des Écritures. Les Nestoriens continuent d'exceller dans ces études, et les Jacobites mettent leurs travaux à profit. La ponctuation fait partie dès lors de l'orthographe syriaque et est appliquée à toute matière littéraire. Les traités d'accentuation publiés jusqu'à ce jour ne remontent pas au-delà du VIIe siècle.

3° A partir du IXe siècle, la science de l'accentuation demeure stationnaire, puis tombe peu à peu dans l'oubli, où on la trouve plongée, quand le syriaque cesse d'être langue vivante.

§ 2. Classification des accents.

170. Les accents, qui servent à la division de la phrase sont appelés ܢܝ̈ܫܐ *notes* ou ܡܙܝܥܢܘ̈ܬܐ *motions* ou plus explicitement ܢܝ̈ܫܐ ܕܦܘܚܡܐ *notes métriques*, ܢܝ̈ܫܐ ܕܢܥ̈ܡܬܐ *notes musicales*, ܡܙܝܥܢܘ̈ܬܐ ܕܦܘܚܡܐ *motions métriques*. Le mot ܢܝܫܐ est plus familier aux Occidentaux, celui de ܡܙܝܥܢܘܬܐ aux Orientaux.

Ils sont la notation du rythme ܩܠܐ ou ܡܫܘܚܬܐ, c'est-à-dire, des diverses modulations de la voix propres à rendre toutes les nuances du sens que les mots présentent, suivant leur position dans la phrase. Nous donnerons, en premier lieu, leur liste d'après Barhébræus, dont le traité est le plus complet. Il compte 40 accents, dont 4 radicaux ܥܩܪ̈ܢܝܐ [1] et 36 dérivés ܦܪ̈ܘܥܝܐ, soit simples ܦܫܝ̈ܛܐ, soit composés ܡܪ̈ܟܒܐ ou ܡܫܚ̈ܠܦܐ; mais nous suivrons un groupement plus rationnel, indiqué par Ewald[2], et nous les diviserons en : 1° *Accents de la phrase ;* 2° *accents du sentiment ;* 3° *accents grammaticaux ;* 4° *accents composés* ou *groupes d'accents.*

1° Accents de la phrase.

Accents radicaux.

1 · — ܦܣܘܩܐ *pâsoqâ, secteur.*

2 : — ܙܘܓܐ *zaugâ, le couple* (ou chez les Occidentaux ܫܘܝܐ *les pareils).*

3 . — ܬܚܬܝܐ *taḥtâyâ, l'inférieur.*

4 · — ܥܠܝܐ *'élâyâ, le supérieur.*

Accents dérivés.

5 : — ܫܘܚܠܦ ܙܘܓܐ ou ܫܘܚܠܦ ܫܘܝܐ *variation de zaugâ* ou *de š'wâyâ,* ne se distingue pas par le signe du n° 2 ; on l'appelle aussi ܦܪܫ ܬܫܠܡܬܐ *séparation de l'apodose.*

---

[1] Barzou'bi qui appartient à l'École nestorienne, les appelle (p. 3, l. 7 et passim) ܫܘܬܦܘܬ ܫܡܐ = ὁμωνυμία, c'est-à-dire *qui donne son nom à diverses espèces et est générique.*

[2] *Zeitschrift für die Kunde des Morgenl.*, II, p. 116 et suiv.

6 .— ܫܘܚܠܦ ܬܚܬܝܐ *variation de taḥtâyâ*, les Orientaux lui donnent trois points ·.— et l'appellent *le taḥtâyâ aux trois points* ܬܚܬܝܐ ܕܬܠܬ.

7 ·— ܫܘܚܠܦ ܥܠܝܐ *variation d'ʿèlâyâ*.

8 ܦܫܝܛܐ *simple*. Ce n'est pas un accent particulier, mais l'un des accents radicaux sans les accents qui le précèdent ordinairement.

9 —· ܪܬܡܐ *rèthmâ, mouvement des lèvres;* chez les Occidentaux ܙܘܥܐ *motion*.

10 —· ܣܡܟܐ *sâmkâ, qui soutient*.

11 ܫܘܚܠܦ ܣܡܟܐ *variation du précédent*, ne s'en distingue que par le rythme.

12 .— ܩܘܡܐ *qaumâ, érection* est une modification de *pâsoqâ*.

13 ·.— ܪܗܛܐ ܕܦܣܩ *accéléré qui tranche*, c'est-à-dire qui accélère la marche du rythme et est suivi de la pause.

14 ··— ܪܗܛܐ ܕܠܐ ܦܣܩ *râhṭâ, qui ne tranche pas;* râhṭâ non suivi de la pause. Les Orientaux possèdent un troisième râhṭâ, composé de trois points en forme de triangle isocèle ∴—; ils l'appellent ܪܗܛܐ ܕܨܒܪܬܗ *râhṭâ au pouce*, à cause de l'analogie de sa forme avec celle d'un pouce plié [1].

15 ·— ܬܚܡܐ *modérateur*, est appelé par les Orientaux ܡܙܝܥܢܐ ܪܒܐ *le grand moteur*, par opposition au rethmâ qu'ils appellent ܡܙܝܥܢܐ ܙܥܘܪܐ *le petit moteur*. Ceux-ci distinguent encore deux autres espèces de cet accent : l'une est le ܢܝܫܐ *note* et l'autre le ܡܪܝܡܢܐ *qui élève*.

16 —· ܡܢܚܬܐ *qui abaisse*.

17 .— ܡܫܠܝܢܐ *qui fait cesser*.

18 —· ܓܪܘܪܐ *qui attire*.

19 ܫܘܚܠܦ ܓܪܘܪܐ *variation du précédent;* ne s'en distingue que par le rythme.

20 —·· ܐܠܝܨܐ *contrainte*. Jacques d'Edesse et Thomas le diacre

---

[1] Cette explication a été donnée par Ewald, guidé par Barhébræus, dans la *Zeitschrift für die Kunde des Morgenl.*, vol. II, p. 112. C'est également celle de Mar Elias, d'après Barzouʿbi (v. Philipps, p. 88). Nous ne croyons pas qu'on admette celle proposée par M. Philipps (p. 48, note *l*) qui voit dans ce mot le grec ἀκρότης; car le ܗ n'est pas l'équivalent de la terminaison ης et le τ est toujours rendu par un ܛ.

ne lui donnent qu'un point, comme le rèthmâ (Martin ܒ l. 9 et ܡ dern. ligne).

21 ˙— ܫܘܚܠܦ ܬܚܬܝܐ *variation du précédent.*

22 Les Orientaux distinguaient encore le *n'phâṣâ* ܢܦܨܐ *secousse*, dont le signe était un point inférieur.

2° Accents du sentiment.

23 ·.— ܡܒܟܝܢܐ *qui fait pleurer* ou ܡܫܦܠܢܐ *qui humilie.*

24 —˙ ܦܩܘܕܐ *qui ordonne.*

25 —˙ ܡܫܒܚܢܐ *qui fait l'éloge.*

26 —˙ ܛܘܒ ܙܘܥܐ *qui félicite.*

27 —˙ ܩܪܘܝܐ *qui appelle.*

28 —˙ ܡܚܘܝܢܐ *qui indique.*

29 —˙ ou —˙ ܡܨܠܝܢܐ *qui prie* ou ܡܬܟܫܦܢܐ *qui implore* ou ܡܦܝܣܢܐ *qui persuade.*

30 —˙ ܡܫܐܠܢܐ *qui interroge.*

31 —˙ ܡܬܕܡܪܢܐ *qui admire.* Quelques auteurs lui donnaient un seul point supérieur; d'autres, un point inférieur unique.

3° Accents grammaticaux.

32 .— ܡܚܝܕܢܐ *qui unit* ou ܐܦܘܕܐ *qui tisse.*

33 ܫܘܚܠܦ ܡܚܝܕܢܐ *variation du précédent.*

34 ·— ܡܗܦܟܢܐ *qui retourne* ou ܡܟܪܟܢܐ *qui fait le tour*, d'après Jacques d'Edesse.

4° Accents composés ou groupes d'accents.

35 :·— ·· — ܪܗܛܐ ܕܐ ܦܣܩ ܘܦܣܩ, combinaison du râhtâ simple suivi du râhṭâ avec pause.

36 :·— ·· — ·· — ou ·· — ·· — ·· — ܬܠܬܐ ܪܗܛܐ trois râhtâ, dont les deux premiers sont simples et le troisième, suivi de la pause, ou dont le premier est simple et les deux autres suivis chacun de la pause.

37 .— ˙— ܬܟܣܐ ܘܡܫܐܠܢܐ tâkhsâ suivi de taḥtâyâ avec interrogation; cette suite d'accents est appelée par Bar Zouʿbi ܫܫܠܬܐ *la chaîne.*

38 .— ˙— : — même suite d'accents avec zaugâ en tête.

39 : — —˙ —˙ ܬܟܣܐ ܘܙܘܥܐ ܘܫܘܝܐ tâkhsâ suivi de zauʿâ et de s̆'wâyâ; les Nestoriens appelaient cette suite ܡܫܒܪܢܐ

chaussé de sandales, parce que la fin de la proposition, les pieds pour ainsi dire, a le double point qu'ils appellent la paire ܙܰܘܓܳܐ, et non pas taḥtâyâ, l'accent ordinaire à cette place.

40 ·— ·— ܬܪܶܝܢ ܛܳܟ̈ܣܶܐ deux tâkhsâ, suivis de taḥtâyâ avec interrogation.

41 .— ̣— ܡܢܰܚܬܳܐ ܘܬܰܚܬܳܝܳܐ m'naḥtâ suivi de taḥtâyâ avec interrogation.

42 ̣— ·— ܙܰܘܥܳܐ ܘܣܳܡܟܳܐ zau'â suivi de sâmkâ.

43 .— ̣— ܣܳܡܟܳܐ ܘܡܒܰܛܠܳܢܳܐ sâmkâ suivi de m'baṭṭ'lânâ.

44 :·— ·— ·— ܡܫܰܠܠܳܢܳܐ ܙܰܘܥܳܐ ܘܪܳܗܛܳܐ ܕܦܣܩܳܐ m'šallânâ suivi de zau'â et de râhṭâ avec pause.

45 ..— ·— ·— ܦܳܩܽܘܕܳܐ ܙܰܘܥܳܐ ܘܪܳܗܛܳܐ ܕܠܳܐ ܦܣܩܳܐ même groupe que le précédent, sauf que pâqodhâ remplace m'šallânâ et que râhṭâ n'est pas suivi de la pause.

46 .— ·— ·— Les Nestoriens distinguaient ce groupe, inusité chez les Occidentaux, où plusieurs tâkhsâ, au lieu de rèthmâ, se suivent devant taḥtâyâ, sans qu'il y ait interrogation.

§ 3. Exposé du système d'accentuation.

171. Nous admettrons pour l'exposé les mêmes divisions que pour la liste des accents. Au préalable, nous ferons deux observations qui se dégagent de l'examen de cette liste : la première est que le point supérieur indique une note haute et le point inférieur, une note basse, suivant un système que nous avons vu appliqué aux points qui désignent les voyelles, v. ch. X; la deuxième est que le double point dérive du point unique et en forme une division, le point triple est une sous-division qui forme le troisième degré de l'échelle des accents.

1° DES ACCENTS DE LA PHRASE.

La phrase est divisée en propositions ܦܶܬܓ̈ܳܡܶܐ, qui elles-mêmes se subdivisent en membres ܗܰܕ̈ܳܡܶܐ ou ܦܶܣ̈ܩܳܬܳܐ. Nous avons dit plus haut que le premier pas du système de ponctuation avait été de marquer les coupes de la phrase par un point unique qu'on rencontre presqu'exclusivement dans les anciens manuscrits [1].

---

[1] De là vient que la Massore syriaque compte les propositions ܦܶܬܓ̈ܳܡܶܐ que renferme chaque livre de la Bible, et dont le nombre excède de beau-

Nous signalerons quelques traces de cet état primitif dans le cours de notre exposé. Plus tard, le point sur la ligne après le mot fut réservé pour la grande pause qui suit la fin de la phrase, et reçut le nom de pâsoqâ (n° 1); il correspond au *sillouq* ou *soph-pâsouq* hébreu. La chute de la voix qui précède la pause, est notée par un point inférieur, le sâmkâ (n° 10); l'élévation que cette chute suppose a par antithèse le point supérieur, rèthmâ ou zauʿâ (n° 9). Ces trois points expriment donc le rythme dans toute sa simplicité : *mise en mouvement de la voix, chute, arrêt:*

Matth. 19, 3. ܘܡܢܣܝܢ ܗܘܘ ܠܗ ܘܐܡܪܝܢ .

Dans le cours de la phrase, la chute de la voix se confond souvent avec la pause moins forte qu'à la fin, et celle-ci peut être précédée directement de rèthmâ sans sâmkâ.

Suivant la logique grecque, les grammairiens divisent la phrase en deux propositions : *proposition antérieure,* ܡܘܠܟܢܐ *promesse* = πρότασις et *proposition conséquente,* ܦܘܪܥܢܐ *rétribution* = ἀπόδοσις. Si la phrase est courte et simple, la protase renferme le sujet et le verbe et l'apodose, le régime. Dans les longues périodes, l'apodose commence avec la proposition qui est l'objet principal du récit et la protase comprend tout ce qui précède. Ces deux propositions sont donc plus ou moins longues, elles peuvent se diviser en un plus ou moins grand nombre de membres susceptibles de diverses intonations : de là, la grande variété de l'accentuation.

Observons qu'une phrase rythmée peut être composée de très-longues périodes et n'est pas enfermée dans les limites étroites des versets bibliques; elle peut comprendre trois ou quatre de ces versets.

L'apodose, terminant la phrase, a comme accent de pause le pâsoqâ; la protase a une pause de moitié moins forte et prend en conséquence le double point; mais avec cette pause se confond la chute de la voix, comme nous l'avons dit ci-dessus, et le zaugâ (n° 2) qui est le type primitif du double point est dit

---

coup celui des versets du texte hébreu. On ne s'étonnera donc pas que la supputation de ces propositions varie suivant les manuscrits, chaque école jouissant d'une certaine latitude pour les divisions logiques des textes. V. Abbé Martin, *Tradition karkaphienne,* p. 133 à 134 et *Notes marginales*, p. 18.

inférieur et devient taḥtâyâ (n° 3). Dans quelques cas, cependant, où le sens exige une pause moins forte, zaugâ demeure comme nous le dirons plus loin. Voici un exemple des deux propositions :

Matth. 19, 3. ܘܩܪܒܘ ܠܘܬܗ ܦܪܝܫܐ ܂ ܘܡܢܣܝܢ ܗܘܘ ܠܗ ܘܐܡܪܝܢ .

Ces deux pauses peuvent suffire à une phrase même longue, quand les mots sont étroitement unis et que le sens n'autorise pas de sous-divisions. La voix doit être alors soutenue jusqu'à la fin de la proposition, ce que l'on indique par des accents sans pause, tels que rèthmâ (n° 9), sâmkâ (n° 10) ou gârorâ (n° 18). Les ponctuateurs distinguent, dans ce cas, si les mots sont reliés entre eux par le waw de la copule ou non ; s'ils ne le sont pas, leur union est indiquée par une intonation spéciale sur la première syllabe du mot et notée par le gârorâ que les grammairiens comparent avec le paroxyton grec :

ܒܡܣܝܒܪܢܘܬܐ ܣܓܝܐܬܐ ܒܐܘܠܨܢܐ ܒܐܢܢܩܐ ܒܩܛܝܪܐ ܒܡܚܘܬܐ ܒܐܣܘܪܐ ܒܫܓܘܫܝܐ
ܒܥܡܠܐ ܒܫܗܪܐ ܒܨܘܡܐ ܒܕܟܝܘܬܐ ܒܝܕܥܬܐ ܒܢܓܝܪܘܬ ܪܘܚܐ
2 Cor. 6, 4—6. ܒܒܣܝܡܘܬܐ

Tous ces mots ont gârorâ, la phrase continue dans des termes semblables, mais les mots suivants sont reliés par le dâlath qui marque le rapport du génitif et reçoivent le nâghodhâ, conformément au § 152.

Si les mots sont joints par le waw de la copule, cette intonation n'a pas lieu, mais on note, à la place de gârorâ, rèthmâ avec élévation de la voix et sâmkâ, si la voix incline vers sa chute. Ces deux accents sont alors considérés comme variations de gârorâ ܡܫܚܠܦ ܓܪܘܪܐ (n° 19) :

Gal. 4. 10. ܝܘܡܬܐ ܘܝܪܚܐ ܘܙܒܢܐ ܘܫܢܝܐ ܢܛܪܝܢ ܐܢܬܘܢ .

Pour les sous-divisions, on se sert du zaugâ (n° 2) ; mais à l'apodose, la voix doit être d'autant plus soutenue que la chute est plus grande à la fin de la phrase, le zaugâ devient alors ʿêlâyâ (n° 4). C'est donc à la protase que zaugâ trouve son application.

Nous pouvons avec ces points noter le cours ordinaire du rythme, suivant ses divisions et sous-divisions :

. —.   .˙—˙   :—   :—˙

1° zaugâ, précédé d'un ou plusieurs rèthmâ (ou sâmkâ), forme la sous-division de la protase terminée par taḥtâyâ avec un ou plusieurs rèthmâ (ou sâmkâ) devant lui. 2° ʻélâyâ précédé d'un ou plusieurs accents sans pause, ouvre l'apodose que ferme pâsoqâ précédé de sâmkâ:

ܘܗܘܐ ܕܟܕ ܣܠܩܝܢ ܗܘܘ ܫܡܥܘܢ، ܟܐܦܐ ܘܝܘܚܢܢ ܐܟܚܕܐ ܠܗܝܟܠܐ : ܒܥܕܢܐ
ܕܨܠܘܬܐ ܕܬܫܥ ܫܥܝܢ. ܘܗܐ ܓܒܪܐ ܚܕ ܚܓܝܪܐ ܕܡܢ ܟܪܣ ܐܡܗ : ܡܝܬܝܢ
ܗܘܘ ܐܢܫܐ ܐܡܝܢ ܕܟܠܝܘܡ ܘܡܘܬܒܝܢ ܘܣܝܡܝܢ ܠܗ : ܠܬܪܥܐ ܕܗܝܟܠܐ
ܕܡܬܩܪܐ ܫܦܝܪܐ . Act. 3, 1. 2.

Zaugâ à la protase et ʻélâyâ à l'apodose sont répétés autant de fois que la phrase comporte de membres simples. Si la phrase s'arrête brusquement, ʻélâyâ peut précéder directement pâsoqâ sans sâmkâ, quoique ce soit rare.

Si le sens exige, à la protase, une pause plus grande que celle de zaugâ, cet accent est remplacé par taḥtâyâ qui peut être répété plusieurs fois:

ܢܣܒ ܒܐܦܐ: ܐܦܩ ܠܘܩܕܡ ܩܪܝܬܐ ܡܢ ܥܝܢܟ: Matth. 7, 5.

Telle est la physionomie ordinaire du rythme, mais il peut subir bien des variations.

Lorsque la protase comprend des membres qui, pris isolément, forment par eux-mêmes une petite phrase, ils sont distingués chacun par un pâsoqâ, mais ils sont reliés à l'apodose au moyen de taḥtâyâ ou quelquefois de ʻélâyâ. Ces pâsoqâ sont dits ܫܐܝܠܐ *empruntés,* par opposition au pâsoqâ final que l'on appelle ܕܝܠܢܝܐ *propre* ou ܚܬܝܬܐ *exact.* Le psaume XXIX est un exemple frappant de cette accentuation : ses dix premiers versets sont divisés par le pâsoqâ šilâ, le onzième et dernier a taḥtâyâ et pâsoqâ ḥ'thithâ. Ce rythme monotone est le type du rythme primitif.

Le pâsoqâ šilâ sert notamment à séparer les diverses énonciations d'un titre, comme 1 Timoth. 1, 1; Rom. 1, 1 (dans ce dernier endroit, il est suivi de ʻelâyâ au lieu de taḥtâyâ), ou celles d'une longue période; dans ce cas il est généralement précédé de sâmkâ :

ܣܡܝܐ ܚܙܝܢ . ܘܚܓܝܪܐ ܡܗܠܟܝܢ . ܘܓܪܒܐ ܡܬܕܟܝܢ . ܘܚܪܫܐ ܫܡܥܝܢ .
ܘܡܝܬܐ ܩܝܡܝܢ . ܘܡܣܟܢܐ ܡܬܣܒܪܝܢ: Matth. 11, 16.

Dans une période analogue (Matth. 15, 31) où le relatif ܕ est placé entre le substantif et le participe, les membres sont divisés par ʿélåyå, l'accent ordinaire de l'apodose, parce que la tournure est plus naturelle et moins solennelle :

ܚܪ̈ܫܐ ܕܡܡܠܠܝܢ: ܘܦܫܝ̈ܓܐ ܕܚܠܝܡܝܢ: ܘܚܓܝܪ̈ܐ ܕܡܗܠܟܝܢ: ܘܣܡܝ̈ܐ
ܕܚܙܝܢ .

Dans les petits membres, la marche du rythme est ralentie et on dit alors qu'il y a variation de såmkå ܫܘܚܠܦ ܣܡܟܐ (nº 11) :

ܠܐ ܡܘܬܐ . ܘܠܐ ܚܝ̈ܐ . ܘܠܐ ܡܠܐܟ̈ܐ . ܘܠܐ ܫܘܠܛܢ̈ܐ . ܘܠܐ ܚܝ̈ܠܐ . ܘܠܐ ܕܩܝܡܢ . ܘܠܐ
ܕܥܬܝܕܢ . ܘܠܐ ܪܘܡܐ . ܘܠܐ ܥܘܡܩܐ . Rom. 8, 38, 39.

Quand påsoqå šilå était, comme dans ces exemples, entre deux membres joints par le waw de la copule, il y avait modification de la pause et le påsoqå était appelé ܦܘܫܐ (nº 12). Ce point qui apparaît comme un vestige du système élémentaire de ponctuation est très fréquent dans certains manuscrits.

Les trois accents taḥtåyå, ʿélåyå et zaugå sont dits simples ܦܫܝ̈ܛܐ (nº 8), quand ils ne sont pas précédés de rèthmå. Påsoqå ḥʿthithå est qualifié ainsi, quand il n'est pas précédé d'un autre accent que såmkå.

La note de ces trois mêmes accents peut être étendue et prolongée, leur signe restant le même ; c'est en quoi consistent leurs variations (nºs 5, 6 et 7).

Il y a variation du taḥtåyå ܫܘܚܠܦ ܬܚܬܝܐ, quand le mot que cet accent suit est rehaussé d'une manière spéciale :

Act. 9, 17. ܘܣܡ ܥܠܘܗܝ ܐܝܕܐ ܘܐܡܪ ܠܗ ܫܐܘܠ ܐܚܝ .

Dans ce cas les Orientaux, à la différence des Occidentaux, ajoutent un troisième point aux deux du taḥtåyå (nº 6).

La variation d'ʿélåyå apparaît à la place de taḥtåyå dans une phrase reliée à une autre qui l'explique et la complète, de sorte que le rythme s'étend à l'une et à l'autre :

[illegible]

Jud. 1, 2. [illegible]

Le premier påsoqå a la valeur d'un påsoqå šilå.

La variation de zaugå se met à la place de taḥtåyå, entre deux propositions dont la seconde n'est pas la réponse ou le complément de la première, mais sa répétition partielle :

Gen. 6, 4. ܘܝܠܕܝ ܠܗܘܢ܁ ܓܢܒܪܐ ܕܡܢ ܥܠܡ: ܓܢܒܪܐ ܕܫܡܗܐ.

Ps. 117, 23. ܡܢ ܠܘܬ ܡܪܝܐ ܗܘܬ ܗܕܐ: ܘܐܝܬܝܗ ܬܕܡܘܪܬܐ ܒܥܝܢܝܢ.

La chute de la voix n'est pas aussi sensible que devant taḥtâyâ, mais la pause est plus grande que celle du zaugâ ordinaire. C'est pourquoi on appelle cet accent ܫܪܝܐ ou ܫܪܐ ܢܦܩܬܐ *solution de l'apodose,* parce que celle-ci est séparée de la protase.

Lorsque le sujet demande un rythme accéléré, on se sert du râhṭâ (nos 13 et 14). Si cet accent porte seulement sur un mot ou un membre non suivi de la pause, on dit qu'il est sans pause ܕܠܐ ܦܣܩ, ex.:

Jacq. 5, 9. ܠܐ ܬܬܪܥܡܘܢ܁ ܚܕ ܥܠ ܚܕ ܐܚܝ̈ ·· ܕܠܐ ܬܬܕܝܢܘܢ܁ .

Gal. 3, 1. ܐܘ ܚܣܝܪܝ ܪܥܝܢܐ ܓܠܛܝܐ ·· ܡܢܘ ܚܣܡ ...

Il est dit, au contraire, ܦܣܩ lorsqu'il est suivi de la pause. Cette pause est indiquée par un point additionnel au-dessous des deux points de l'accent :

Lam. 1, 12. ܠܐ ܠܟܘܢ܁ ܟܠ ܥܒܪ̈ܝ ܐܘܪܚܐ ·:· ܐܣܬܟܠܘ ܘܚܙܘ

Les Orientaux emploient une troisième espèce de râhṭâ, le ܪܗܛܐ ܕܡܦܪܬܗ (n° 14), devant le påsoqâ, à la place de sâmkâ, lorsqu'ils veulent faire ressortir le mot après lequel il est placé :

Matth. 25, 41. ܐܙܠܘ ܠܟܘܢ܁ ܡܢܝ ܠܝ̈ܛܐ ∴ ܠܢܘܪܐ ܕܠܥܠܡ

L'opposé du râhṭâ est le tâkhsâ (n° 15), qui remplace le rèthmâ, quand la voix au lieu de suivre son cours s'arrête un instant sur le mot. Cet accent se rencontre donc au commencement ou au milieu de la proposition, jamais à la fin. Il convient aux actions admirables, aux interrogations qui contiennent une admonestation ou une plainte :

Ps. 58, 1. ܐܢ ܫܪܝܪܐܝܬ ܙܕܝܩܘܬܐ ܡܡܠܠܝܢ ܐܢܬܘܢ܁ ܩܘܫܬܐ ·:
ܐܦ ܬܪܝܨܐ ܕܝܢܝܢ ܐܢܬܘܢ ܒܢܝ̈ ܐܢܫܐ : ܐܢ ܬܠܡ̈ܐ ܡܬܚܫܒܝܢ ܒܠܒܟܘܢ
Lam. 2, 20. ܕܡܪܝܐ: ܚܙܝ ܘܐܣܬܟܠ .

Les Orientaux ne se servent pas pour cet accent du nom tâkhsâ, mais du mot ܡܙܝܥܢܐ *moteur.* Ils distinguent notamment divers taḥtâyâ, ʻélâyâ ou zaugâ, suivant que ces accents sont précédés de rèthmâ ou de m'ziʻânâ. Ils parlent aussi d'un ܢܝܫܐ *note,* comme d'une espèce de m'ziʻânâ (Bar Zouʻbi, p. 18), sans qu'il apparaisse en quoi il se distingue de celui-ci.

Enfin ils avaient encore une troisième espèce de rèthmâ, le *m'qimânâ* qui remplaçait le m'zi'ânâ à la protase, quand celle-ci était particulièrement accentuée pour marquer la colère ou la contrainte. Une sous-division était le *demi-m'qimânâ* ܦܠܓܘܬ ܡܩܝܡܢܐ qui traduisait la crainte et le dégoût.

Mais s'agit-il d'un langage énergique ou plaintif, au lieu de rèthmâ, l'accent sans pause est noté par 'éṣyânâ (nº 20). Son signe particulier qui le distingue de tâkhsâ est d'être suivi de zaugâ, aussi bien à l'apodose qu'à la protase; ce zaugâ est appelé en conséquence zaugâ d''éṣyânâ :

ܘܠܘ ܠܐ ܡܪܝܐ ܕܚܝܠܬܢܐ ܐܘܬܪ ܠܢ ܫܪܝܕܐ. ܐܝܟ ܣܕܘܡ ܗܘܝܢ ܗܘܝܢ : ܘܠܥܡܘܪܐ
Isaïe 1. 9. ܡܬܕܡܝܢ ܗܘܝܢ

ܡܛܠ ܕܟܠ ܐܡܬܝ ܕܒܟܒܠܐ ܘܒܫܫܠܬܐ ܐܣܝܪ ܗܘܐ. ܫܫܠܬܐ ܡܦܣܩ ܗܘܐ :
Marc. 5. 4. ܘܟܒܠܐ ܡܬܒܪ ܗܘܐ : ܘܠܐ ܐܢܫ ܡܫܟܚ ܗܘܐ ܠܡܟܒܫܗ

Les Occidentaux disaient du rèthmâ qu'il était une variation de 'éṣyânâ ܥܨܝܢ ܕܪܬܡܐ (nº 21), quand il précédait immédiatement taḥtâyâ à la protase ou 'élâyâ à l'apodose:

Ezek. 23, 31. ܥܠ ܕܗܠܟܬܝ ܒܐܘܪܚܬܗ ܕܚܬܟܝ .

Jean 14, 20. ܘܐܢܬܘܢ ܒܝ ܐܢܬܘܢ .· ܘܐܢܐ ܒܟܘܢ .

L'abaissement de l'âme, la tristesse est exprimée par *m'naḥḥ'thâ* ܡܢܚܬܐ, qui apparaît comme une modification rythmique de sâmkâ. A la protase, où il a sa place ordinaire, il précède taḥtâyâ ܗܦܟ ܘܦܠܚ ܐܪܥܗ. Is. 28, 24; quelquefois sous le même mot ܡܪܢ. Matth. 25, 37. A l'apodose, il précède quelquefois 'élâyâ mais plus souvent pâsoqâ; il semble que dans ce cas les Nestoriens l'appelaient ܡܬܢܝܚܢܐ *qui repose* (Bar Zou'bi, p. 12, texte l. 10).

Parmi les notes basses se trouve aussi le n'phâṣâ *secousse* (nº 22), un point inférieur qui servait à introduire le discours chez les Nestoriens et accompagnait le verbe ܐܡܪ. Il tirait son nom de son intonation saccadée. Quelques auteurs s'en servaient aussi d'une manière impropre, en dehors du verbe *émar*. Mais cet accent n'avait pas été accepté par les Occidentaux qui le trouvaient peu harmonieux.

Si une courte phrase ou un membre de phrase doit être prononcé avec emphase, à cause de la grandeur du sujet, on le distingue par un point final qui porte le nom de ܡܒܛܠܢܐ *m'baṭṭ'lånå, qui fait cesser le rythme,* parceque cette phrase se trouve séparée de celles qui la précèdent ou la suivent et qui s'y rattachent par le sens. Ainsi dans l'Évangile de Saint-Jean 3, 7, après ces mots « ne t'étonne pas de ce que j'ai dit qu'il faut être engendré de nouveau » vient l'axiome : ܪܘܚܐ ܐܝܟܐ ܕܨܒܝܐ ܢܫܒܐ. « le vent souffle où il veut ». De même :

Rom. 3, 4. ܚܣ ܐܠܗܘܬܗ ܫܪܝܪ ܟܠܗ ܟܕܒܐ.

Ce point, on le voit, est une application spéciale du påsoqå šilå. Une phrase peut ainsi être jetée en tête du récit avec såmkå devant m'baṭṭ'lånå :

Jean 1, 1. ܒܪܫܝܬ ܐܝܬܘܗܝ ܗܘܐ ܡܠܬܐ.

id. 1, 18. ܠܐܠܗܐ ܠܐ ܐܢܫ ܚܙܐ ܡܡܬܘܡ.

Bar Zou'bi (p. 20, texte l. 12) énonce encore un accent appelé ܚܒܝܫܐ *contracté,* mais il nous laisse ignorer en quoi il consiste, et à quel accent des Occidentaux il correspond.

En résumé :

1° Les deux principales divisions de la phrase, la protase et l'apodose sont terminées, l'une par taḥtåyå, l'autre par påsoqå. Mais påsoqå sert aussi à distinguer, dans une période, des petites phrases complètes par elles-mêmes ; il est dit alors šilå ; s'il y a emphase, il est dit m'baṭṭ'lånå ; si la phrase qu'il ferme est jointe à une autre par le waw de la copule, il est appelé qaumå.

2° Les sous-divisions ou membres sont distingués, à la protase par zaugå, à l'apodose par 'élåyå. Mais zaugå peut être remplacé par taḥtåyå avec une pause plus forte : en sens inverse, la variation rythmique de zaugå ou de 'élåyå tient lieu dans certains cas de taḥtåyå.

3° Devant chacun des accents qui viennent d'être énoncés peut prendre place un ou plusieurs accents sans pause : rèthmå, si le ton est haut, såmkå, si le ton est bas ; ce dernier précède généralement påsoqå. Gårorå note les mots d'une longue période étroitement unis par le sens, sans le waw de la copule.

4° Le rythme est précipité au moyen de råhṭå et ralenti au moyen de tåkhså.

5° Un discours énergique est indiqué par 'eṣyånå comme renforcement de rèthmå avec ton haut, ou par m'naḥḥ'thå, comme renforcement de såmkå avec ton bas.

2° Des accents du sentiment.

Ces accents notent les nuances du rythme qui rendent les différentes affections de l'âme; ils sont essentiellement du domaine de la rhétorique.

ܡܥܨܝܢܐ ou ܡܫܥܒܕܢܐ (n° 23) exprime l'angoisse et le découragement. Il est noté par le taḥtåyå aux trois points ܬܚܬܝܐ ܕܬܠܬ chez les Orientaux, mais chez les Occidentaux, soit par le taḥtåyå simple, soit par le taḥtåyå accompagné de m'naḥḥ'thå:

Gen. 32, 9. ܐܠܗܗ ܕܐܒܝ ܐܒܪܗܡ܆ ܐܠܗܗ ܕܐܒܝ ܐܝܣܚܩ܆

En fait, cet accent est un composé de taḥtåyå et de m'naḥḥ'tå.

ܦܩܘܕܐ (n° 24) se met en tête d'un impératif ܙܠ Matth. 8, 13. ܠܐ ܬܬܠܘܢ، ܩܘܕܫܐ ܠܟܠܒܐ id. 7, 6.

Barhébræus donne cet accent aux mots suivants de Saint Paul:

Rom. 1, 30. ܡܐܟ̈ܠܝ ܩܪ̈ܨܐ ܣ̈ܢܝܐܝ ܐܠܗܐ ܨܥܘ̈ܪܢܐ ܫܒ̈ܗܪܢܐ ܡܬܪ̈ܥܡܢܐ ܡܫ̈ܟܚܝ ܒܝ̈ܫܬܐ

mais par une confusion évidente avec gårorå.

ܡܫܒܚܢܐ (n° 25). Cet accent avait un emploi très-restreint; les Occidentaux ne s'en servaient que pour le mot ܝܗܘܕܐ dans le passage suivant: ܓܘܪܝܐ ܕܐܪܝܐ ܝܗܘܕܐ Gen. 49, 9. A son intonation qui portait sur la première lettre était jointe celle de rèthmå sur la deuxième syllabe et celle de såmkå sur la troisième, de sorte que ce nom seul comprenait tout un rythme, ce qui lui donnait un cachet particulier de caresse. Certains auteurs l'appelaient paroxyton ܦܪܘܟܣܘܛܘܢ et le confondaient avec gårorå et avec l'accent suivant (v. Philipps, p. 83, Martin, ܡܦ l. 13).

ܡܚܘܐ ܛܘܒܐ (n° 26) se mettait au-dessus du mot ܛܘܒܘܗܝ dans les formules d'éloge, commençant par ce mot qui correspond à notre locution *heureux celui*..., comme Psaumes 1, 32, 41, 112, 118, 127; Thomas d'Harqel ne distinguait pas ce signe du précédent.

ܩܪܘܝܐ (n° 27) se place sur le mot dont on se sert pour appeler: ܬܘ ܠܘܬܝ ܟܠܟܘܢ، ܠܐ̈ܝܐ Math. 11, 28.

ܡܚܘܝܢܐ (n° 28) porte sur les particules ou pronoms qui servent à indiquer:

Jean 1, 29. 30. ܗܐ ܐܡܪܗ ܕܐܠܗܐ ܗܘ ܕܐܡܪܬ ܥܠܘܗܝ ܕܒܬܪܝ ܐܬܐ

Les Nestoriens confondaient ces derniers accents avec gârorâ.

ܡܪܟܢܐ ou ܡܬܟܫܦܢܐ (n° 29) est usité pour les prières et les supplications. Il a cela de particulier qu'il est suivi de zaugâ au lieu de taḥtâyâ, à la fin de la protase et de pâsoqâ šilâ dans les membres qui suivent:

ܐܒܘܢ ܕܒܫܡܝܐ : ܢܬܩܕܫ ܫܡܟ . ܬܐܬܐ ܡܠܟܘܬܟ . ܢܗܘܐ ܨܒܝܢܟ
Matth. 6, 9. 10.

On distingue encore ܡܫܡܥܢܐ dont le signe est le même que celui de m'sall'yânâ; le rythme seulement en est plus étendu.

ܡܫܐܠܢܐ (n° 30) prend généralement place sur les pronoms ou adverbes d'interrogation, comme ܡܢܘ ܡܢܐ ܐܝܡܬܝ ܐܝܟܐ etc.

ܡܬܕܡܪܢܐ (n° 31). Cet accent porte principalement sur une particule d'exclamation comme ܐܝܟܢܐ *comment!* Suivant Barhébræus, il est noté par deux points obliques, semblables au tâkhsâ avec cette différence qu'il est mis en tête du mot au lieu de l'être à la fin. Ce grammairien ajoute que d'autres auteurs le notent comme le m'šalânâ, c'est-à-dire, par un point supérieur; mais dans Jacques d'Edesse, Thomas-le-diacre et le premier appendice Philipps, il est marqué par un point inférieur, indiqué d'une manière expresse ܠܬܚܬ ܡܢ ܐܬܘܬܐ *au-dessous de la consonne* (Martin, p. ܟܒ, l. 10, Philipps, p. 73, l. 12). Cette divergence s'explique par le fait que ces accents appartiennent à la dernière période du système, où les auteurs ne sont plus conduits par la tradition.

Une particularité du mèthdamm'rânâ est qu'il est suivi de 'élâyâ, au lieu de taḥtâyâ, dans Lam. 4, 1:

ܐܝܟܢܐ ܐܬܥܡܛ ܕܗܒܐ : ܘܐܫܬܢܝ ܣܐܡܐ ܛܒܐ .

3° Des accents grammaticaux.

Sous ce titre nous réunissons quelques signes qui marquent les rapports grammaticaux de deux mots liés par le sens.

Le *m'ḥayy'dhânâ* ܡܚܝܕܢܐ ou *zâqorâ* ܙܩܘܪܐ[1] est un point sous la dernière lettre d'un mot suivi d'un deuxième, quand ces deux mots sont la traduction d'un seul mot grec, comme ܒܪ ܐܘܣܝܐ = ομόυσιος, ܐܚܝܕ ܟܠ παντοκράτωρ, ܠܐ ܡܝܘܬܐ ἀθάνατος, ܠܐ ܡܬܝܠܕܐ ἀγέννητος, ܠܐ ܡܫܬܚܠܦܢܐ ἄτρεπτος etc. La variation de cet accent ܦܘܫܚܐ ܡܫܚܢܐ a lieu quand les deux mots liés formaient également plusieurs mots en grec, comme 1 Cor. 15, 42 : ܡܙܕܪܥ ܒܚܒܠܐ ܘܩܐܡ ܒܠܐ ܚܒܠܐ σπείρεται ἐν φθορᾷ, ἐγείρεται ἐν ἀφθαρσίᾳ.

---

[1] Ces deux mots traduisent le grec ὑφὲν *en un seul*, le premier, d'une manière exacte, le second par une fausse dérivation de ὑφαίνω *tisser*, comme l'a judicieusement observé M. Bæthgen dans son édition de la grammaire d'Elias de Tirhan, p. 53, note 4.

Il est inutile de revenir sur le nâghodhâ et le m'tapp'yânâ, chapitre XXVI. Nous ajouterons seulement que le nâghodhâ servait aussi chez les Orientaux à désigner le lien non seulement de deux mots, mais aussi de deux phrases et se plaçait à la suite d'une proposition interrogative suivie de la réponse, comme Gen. 18, 31 :

ܐܘ ܡܫܬܟܚܝܢ ܬܡܢ ܥܣܪܝܢ.......

ܐܘ ܡܫܬܟܚܝܢ ܬܡܢ ܥܣܪܐ......

v. Bar Zou'bi, p. 15, l. 13 et 21, l. 10 texte.

Quelques auteurs, notamment Barzou'bi, avaient aussi coutume de compter parmi les accents, outre les lignes du nâghodhâ et du m'tapp'yânâ, celles du marh'ṭânâ et du m'hagg'yânâ. C'est sans doute, par suite de cette manière de voir, qu'est née une certaine confusion au sujet d'un accent de Jacques d'Edesse appelé *m'happ'khânâ* ܡܗܦܟܢܐ *qui retourne* ou *m'qarq'sânâ* ܡܩܪܩܣܢܐ *qui fait le tour*[1]. D'après la rédaction actuelle du traité de Jacques (v. Martin, ܢ l. 18, ܢܓ l. 24 et Philipps, p. 19 et 29), rédaction que Barhébræus avait sous les yeux, le célèbre évêque aurait distingué deux variations de cet accent, l'une *relative aux lettres* ܦܘܫܚܐ ܡܗܦܟܢܐ ܥܠ ܐܬܘܬܐ, et l'autre *relative aux lignes* ܥܠ ܣܘܪܛܐ. Le m'happ'khânâ suivi de ses deux variations aurait noté les trois premières propositions du chapitre 32 du Deutéronome :

ܨܘܬܘ ܫܡܝܐ ܘܐܡܠܠ ܘܬܫܡܥ ܐܪܥܐ ܡܐܡܪܗ ܕܦܘܡܝ

ܢܪܣܡ ܐܝܟ ܡܛܪܐ ܡܠܦܢܘܬܝ

Barhébraeus (p. 259, première ligne) dit que, suivant les renseignements qu'il a pris auprès de personnes bien informées, cet accent est parfaitement inconnu et ne se trouve pas dans le texte reçu, qui a après le premier membre *råhṭå d'lå påsèq*, après le deuxième *påsoqå*, et après le troisième *taḥṭåyå*.

---

[1] Ces deux noms doivent avoir le même sens : le deuxième serait formé de ܩܪܩܘܣ = *circus*.

Si on remarque que les deux premiers membres forment un mètre heptasyllabique et le troisième une moitié ou hémistiche, on admettra que Jacques d'Edesse entendait par m'happ'khånå ou m'qarq'sånå un accent qui marquait la fin d'une phrase poétique, après laquelle le rythme retourne à son point de départ. Quant à la soi-disant *variation relative aux lettres*, il s'agit là évidemment du point diacritique qui distingue le dâlath du riš, à en juger par les termes mêmes du texte (Martin ܦ 26 et Philipps, p. 23). La soi-disant *variation relative aux lignes* doit s'entendre du m'hagg'yånå et du marh'ṭånå. Ce point et ces lignes pouvaient aussi porter le nom de m'happ'khånå, puisqu'ils distinguaient des choses *opposées;* et comme le sens et la valeur de l'accent n'avaient pas été compris, on put facilement confondre avec lui des signes si différents, mais qui portaient le même nom.

Si cette explication est fondée, comme nous le croyons, Jacques aurait fait un premier pas vers l'accentuation poétique, mais trop tardivement pour que cette tentative ait pu porter ses fruits. L'accentuation poétique aurait d'ailleurs trouvé un champ bien restreint dans la bible, principal objectif des grammairiens; car, si des éléments de poésie s'y trouvent, comme en témoigne le chapitre 32 du Deutéronome, on ne peut s'attendre à les rencontrer bien saillants ni fréquents dans une version comme la P'šiṭṭå qui visait à être littérale et n'avait probablement pas été faite sur l'original hébreu.

4° DES ACCENTS COMPOSÉS OU GROUPES D'ACCENTS.

Les accents composés ne sont autre chose que des accents simples groupés suivant diverses combinaisons. Bar Zouʿbi qui nous présente le système nestorien, n'en traite pas à part, mais sous chacun des quatre principaux accents de la pause, il énumère de quelle manière et sous quel nom ils s'associent les accents secondaires. Les soi-disant accents composés appartiennent donc, au même titre que les accents simples, au développement du système de l'accentuation et on aurait tort de voir en eux une catégorie spéciale créée à une époque déterminée.

Nous avons eu occasion dans l'exposé qui précède de traiter de plusieurs de ces groupes, les autres s'expliquent facilement par eux-mêmes. Nous aurions pu nous dispenser de les reproduire dans notre classification; nous avons cependant trouvé quelque intérêt à le faire, parce qu'ils présentent des combinaisons intéressantes parmi les moins ordinaires.

LIVRE DEUXIÈME.

Les différentes parties du discours et les formes des mots.

CHAPITRE I.

Les interjections.

172. Les interjections ܡܶܨܥܳܝܽܘܬ ܡܚ̈ܫܳܐ[1], ces exclamations instinctives de l'individu rentrent dans le domaine du langage, car elles ne sont pas les mêmes chez tous les hommes, mais elles varient suivant le degré de culture des peuples.

Elles sont formées en majeure partie de sons gutturaux, accompagnés quelquefois d'une nasale; rarement les muettes entrent dans leur composition.

L'admiration est exprimée par ܐܰܚ ܐܽܘܝ ܐܳܘܗ ܐܳܘ; cette dernière, ponctuée ܐܘ̇ ܐܘ̄ ou ܐܘ̈ traduit l'interjection grecque d'admiration et du vocatif ὤ ὦ. Les grammairiens maronites ajoutent ܐܺܝܢ *oui,* mais ce mot appartient aux particules démonstratives, § 173.

La tristesse et la douleur sont rendues par ܘܳܝ ܘܳܝܳܐ ܘܳܝ[2] ܐܳܘܝ ܐܳܘܗ ܗܳܘܝ.

---

[1] Ce mot a été créé par les grammairiens maronites pour traduire le latin *interjectio;* les anciens grammairiens ne distinguaient pas les interjections des autres particules, qu'ils comprenaient sous le nom générique de ܐܶܣܳܪܳܐ *copule.*

[2] Des fautes de typographie ont fait imprimer quelquefois ܘܳܝ̇ que M. Merx, p. 156, n° 1 prend pour la bonne leçon, mais il n'a pas pris garde qu'en araméen une voyelle à la fin d'un mot doit toujours être écrite par une *mater lectionis;* le targoum *Prov.* 31, 2 se sert du même mot וי. Barhébræus semblait avoir prévu cette confusion, en disant *avec z'qâphâ du youdh* (II, p. 70 *comm.* I, p. 179, l. 5).

La moquerie, par ܐܗܐ.

Le blâme et le dégoût, par ܦܘܚ ܘܝܠܘ ܫܡܗ ܠܐ.

L'exclamation ܝܐ, arab. يَا, se rencontre même dans les anciens textes, Barhébræus, I, p. 179, l. 1, *Mand. Gramm.*, p. 80.

Chapitre II.

Les particules démonstratives.

173. Au premier degré de la formation du langage se placent les particules démonstratives qui, demeurées en dehors du principe de la trilittérité se meuvent dans le cercle étroit de quelques éléments, mais, dans ces limites, expriment par des combinaisons variées les nuances les plus délicates. Elles indiquent l'objet par lui-même, ou suivant le temps et le lieu où il se trouve, d'une manière absolue ou interrogative, dubitative, négative ou affirmative. Ces diverses idées sont exprimées, soit par des thèmes différents, soit par les modifications d'un même thème.

Voici les thèmes démonstratifs qui se distinguent en syriaque:

1° Le thème ܗ apparaît dans la particule indicative ܗܐ *voici* et dans le pronom personnel ܗܘ *il lui*, ܗܝ *elle*, ܗܢܘܢ *eux*, ܗܢܝܢ *elles*, qui combiné avec ܗܐ, forme le pronom démonstratif ܗܘ *celui-là*, ܗܝ *celle-là*, ܗܢܘܢ *ceux-là*, ܗܢܝܢ *celles-là;* ܗܐ entre encore dans divers composés ܗܢܐ *celui-ci*, ܗܕܐ *celle-ci*, ܗܠܝܢ *ceux-ci*, ܗܟܘܬ *de même*, ܗܟܢܐ *ainsi*, ܗܟܝܠ *donc*, ܠܗܠ *au delà*, ܗܪܟܢ *là*, ܗܪܟܐ *ici*, ܗܫܐ *maintenant*.

Ce hé démonstratif se maintient en syriaque, comme on le voit par ces exemples; il tombe cependant dans les pronoms ܗܘ ܗܝ ܐܢܘܢ ܐܢܝܢ employés comme verbe substantif, § 109, 1°[1].

2° ܐܝ, l'interrogatif *où?*, ne se trouve plus isolé en syriaque, comme dans les autres langues sémitiques (אֵי אַיֵּה, targ. הֵי אֵי, أَىُّ أَىْ **አይ**), mais il entre dans la composition des particules et pronoms interrogatifs: ܐܝܟܐ *où?* ܐܝܡܟܐ *d'où?* ܐܝܟܢܐ *comment?* ܐܝܢܐ ܐܝܕܐ ܐܝܠܝܢ *quel, quelle, quels?* ܐܡܬܝ *quand?* ܟܝ, enclitique marquant le doute, l'interrogation, comme *ne* en latin, **ሁ** en éthiopien.

---

[1] Dans d'autres dialectes araméens, l'affaiblissement de ce hé est plus fréquent, comp. אֲלֵין *Dan.* pour הדין, ܗܡܝܢ, אידך אדך *celle-là* אהן et ההן *celui-ci,* en palestinien.

Ce thème est composé de deux éléments, l'un interrogatif *a* ou *ha*, hébr. הֲ הֲל, ar. أَ هَلْ[1] *est-ce que?* L'autre relatif, *y*, indique le milieu dans lequel se trouvent les objets, ህየ *ici*[2].

Affaibli en simple voyelle, l'interrogatif apparaît en tête des particules d'interrogation, de doute, de souhait, de négation ou de comparaison : ܐܶܢ *si* (hébr. הֵן *est-ce que?* אִם *si,* אַיִן *non,* targ. אִין אֵין, talm. et éthiop. אִי *non*)[3], ܐܰܘ *ou, même,* ܐܳܦ *même, bien plus,* ܐܺܝܢ *oui.*

3° ܕ primitivement aspiré, § 23 *b*, entre dans la composition des pronoms démonstratifs; mais en araméen, le pronom ܕ דִּי (ዝ ذا זֶה) n'est plus démonstratif; il est devenu relatif[4]. Cet élément est éliminé en syriaque dans les pronoms ܗܳܘ ܗܳܢܳܐ *celui-ci,* ܐܰܝܢܳܐ *quel?* ܡܳܢ ܡܳܢܳܐ *quoi?* tandis que dans d'autres dialectes il se maintient אידין הדין; mais il demeure au féminin ܗܳܕܶܐ *celle-ci,* ܐܰܝܕܳܐ *quelle?* = הידא הדא (comp. hébr. זוֹ, talm. אֵיזוֹ). Le radical ܕܺܝܢ qui se combinait avec ܗܳܘ et ܐܰܝ pour la composition de ces pronoms, n'existe plus que comme adverbe *or, donc*; ܗܳܝܕܶܝܢ *alors,* ܡܶܕܶܝܢ *donc* en sont aussi formés.

4° *Kaph* et *taw* sont deux éléments opposés aux autres ou entre eux dans le développement des particules et des pronoms démonstratifs.

---

[1] C'est pour suppléer au manque de cet interrogatif, que le syriaque a emprunté au grec le mot ܐܳܪܳܐ ἄρα.

[2] Comp. إِيَّا qui sert de support aux pronoms suffixes en arabe, comme en éthiopien *ya* unit les suffixes aux noms (v. Dillmann, §§ 150 et 153); en syriaque ܝܳܬ, targ. יָת, hébr. אוֹת avec les suffixes; ce dernier même est employé comme démonstratif *ce cette* dans la Mišna, en samaritain יתה et en syro-palestinien ܝܬܗ, v. Nœldeke, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 471. Suivant ce savant (même journal XXXI, p. 771), le démonstratif أَنَّ viendrait de l'interrogatif أَنَّى.

[3] Ainsi en arabe le démonstratif أَنْ peut être interrogatif et négatif; et le conditionnel إِنْ peut être également négatif.

[4] Ceci tient à ce que ce pronom est toujours à l'état construit, voy. § 316; et l'état absolu, ne se distinguant plus de l'état construit, a fini par disparaître. En éthiopien les deux états sont distincts et se sont maintenus: ዝ à l'état absolu, demeure démonstratif, ዘ à l'état construit, devient relatif. En hébreu les deux états ne sont pas séparés, aussi n'est-ce que très-rarement que זֶה vaut comme relatif. L'arabe a conservé à ذا son sens de démonstratif; pour le relatif, il emploie une forme déterminée de ce pronom, où la relation est marquée par le génitif ٱلَّذِى.

Par opposition à ܗ et à ܕ, kaph indique l'éloignement, comp. هُنَا *ici* ذا דֵין ዝ ፡ ዝንቱ ፡ *celui-ci* avec هُنَاكَ *là* ذاك ذلك דֵיךְ ዝኩ ፡ ዝክቱ ፡ *celui-là.* Taw est opposé à ܗ de la troisième personne dans les pronoms de la deuxième ܐܢܬܝܢ ܐܢܬܘܢ، ܐܢܬܝ ܐܢܬ, tandis que kaph se rencontre dans le pronom de la première personne אֲנַחְנוּ אָנֹכִי (où ח vient par permutation de כ) et dans les suffixes ܟܝܢ ܟܘܢ، ܟܝ ܟ +. Dans les désinences des 1e et 2e personnes, au prétérit des verbes, apparaît taw, excepté en éthiopien et en samaritain moderne [1], où se trouve kaph.

En araméen comme en hébreu, kaph sert à composer l'adverbe de lieu de proximité כֹּה כָּא ܟܐ qui se trouve en éthiopien dans አከ *non pas* [2], tandis que dans አይቴ = ܐܝܟܐ *où?* taw permute avec lui.

L'adverbe de lieu, kaph est devenu le signe de la comparaison ou de l'équivalent, *à la place de, au lieu de,* lorsque deux propositions ou deux mots sont mis en parallèle : כְּ כִּי كَ كَمَا ܐܝܟ ܐܝܟܢܐ ܐܟܘܬ ܗܟܘܬ ܟܡܐܬ *comme,* ܗܟܢܐ *ainsi,* ܐܘܟܝܬ ܟܝܬ *à savoir.*

Nous avons vu qu'en arabe et en éthiopien principalement, le kaph ajouté à un pronom indiquait l'éloignement, quelquefois cependant il n'est qu'intensif, comme هُنُو et هُنُوكَ *lui-même,* هُنَاكَ se prend aussi dans le sens de *ici.* En éthiopien on se sert dans ce cas d'un taw qui forme l'appendice des pronoms ውእቱ ፡ *lui-là,* ዝንቱ ፡ *celui-ci;* il est probable qu'il faut expliquer de même le ת que l'on rencontre, à la fin du mot הֵמַּת en phénicien, dans אֲדָמִם הֵמַּת *ces hommes-là* (Inscr. d'Ešmounazar, dern. l., et de Marseille, l. 17). En hébreu ce taw final s'est altéré, la terminaison *at* est devenue *â* et on dit הֵנָּה הֵמָּה [3]. Mais, on le comprend, cet appendice ne peut se trouver dans les noms qu'à l'état absolu et non point dans ceux qui sont à l'état construit, comme une préposition ou une conjonction. Il faudrait donc se garder d'expliquer ainsi la terminaison des particules de comparaison dont nous venons de parler ܐܟܘܬ ܗܟܘܬ ܟܡܐܬ (avec *a* primitivement long כְּמוֹת). Cette terminaison est celle du féminin pluriel, qui dans les constructions des prépositions avec les noms permute avec celle du masculin pluriel, comme ܒܝܢܬ et ܒܝܢܝ, hébr. בֵּינוֹת et בֵּינֵי avec les suffixes; ainsi le phénicien a des formes féminines עלת *sur*, פנת *en face*, correspondant à celles masculines de l'hébreu פְּנֵי עֲלֵי avec les suffixes. Quant aux mots ܐܘܟܝܬ ܟܝܬ, ils sont formés de la particule ܟ et de ܐܝܬ.

---

[1] Nœldeke, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX, p. 30.

[2] Ce mot est formé de la négation et de l'adverbe de lieu, comme le talm. לֵיכָּא de לֵית כָּא, comp. אִיכָּא de אִית כָּא.

[3] Le même émoussement s'est produit pour la terminaison du féminin *(â* de *at)* que le phénicien a maintenue intacte.

Le taw démonstratif se trouve encore dans les terminaisons du féminin (comp. aussi تِلْكَ تَاكَ fém. de ذَلِكَ ذَاكَ), dans les préformantes du futur, et dans le préfixe ܐܬ qui sert à former les réfléchis.

Taw démonstratif était chuintant, § 23*c*, dans ܬܡܢ ou ܬܢ *là*, (ثَمَّ שָׁם) ܐܝܬ *il est*, hébr. יֵשׁ, avec la négation لَيْسَ ܠܝܬ.

5° *Le lâmadh* indique la direction vers un endroit, אֶל־: ܠܟܐ *huc*, ܠܐܝܟܐ *quò*, ܠܬܡܢ *illuc*, ܠܗܠ *au delà*, ܠܥܠ *au dessus*, ܠܬܚܬ *en bas*, etc. C'est pourquoi il est le signe de l'accusatif après un verbe et du datif après un nom. Mais il entre aussi dans la composition des pronoms ܗܠܝܢ *ceux-ci*, ܐܝܠܝܢ *quels?* et des adverbes, ܗܠ dans ܠܗܠ, hébr. הֲלֹם הָלְאָה. Il sert à former un déterminatif (اَلْ), un interrogatif הֲל هَلْ, un négatif لَا אַל לֹא ܠܐ.

6° *Le noun* est un son nasal qui s'allie à tout démonstratif pour le soutenir et le fortifier, ainsi s'explique l'accumulation de cette lettre dans les pronoms araméens, comp. ܐܢܚܢܢ *nous*, נִנְהוֹ *eux*. Il est fréquent dans les pronoms ou les particules que forme un élément léger, comme ܗܢ ܐܝܢ ܐܢ נָא הִנֵּה הֵן إِنَّ أَنَّ de ܐ הא, ܐܝ, דִּין de דִּי, comp. ܐܢܘܢ ܗܢܘܢ et les pronoms personnels ܐܢܬܘܢ ܐܢܬ etc. En hébreu le mim permute avec noun dans ce sens. En syriaque noun est devenu préformante du futur par permutation de youdh.

Quel que soit le sens primitif de noun, cette lettre a acquis la valeur d'un thème pronominal dans les langues sémitiques et sert notamment à former la première personne du pluriel dans les verbes et le réfléchi de la forme radicale, en hébreu et en arabe إِنْفَعَلَ נִפְעַל. On la trouve aussi comme préfixe dans quelques noms, § 249.

7° *Youdh*, préfixe de la troisième personne à l'imparfait des verbes en sémitique, ne s'est pas maintenu en syriaque, § 181, mais on le rencontre encore dans quelques noms quadrilittères, § 244.

8° *Riš* est-il un thème démonstratif? On rencontre cette lettre dans les adverbes de lieu sans mouvement : ܐܝܟܐ *où*, ܗܪܟܐ *ici*, ܗܪܟܡܢ *là;* mais elle fait défaut dans les autres dialectes araméens, comp. התמן הכא כא palest. Il n'y a donc pas lieu de lui donner une valeur propre et il est très-admissible qu'elle vient par permutation d'un noun, comp. talm. כאן *ici*, ar. هُنَا هُنَاكَ[1].

9° *Mim* est thème pronominal dans ܡܕܡ *quelque chose,* qui est démonstratif, interrogatif ou admiratif; comme l'idée vague de *quelque chose* est bien près de celle de *rien,* il est aussi négatif, en arabe par exemple; en syriaque, il ne se trouve avec ce sens que dans ܕܠܡܐ et ܕܠܡ *ut non* (targ. דִלְמָא, talm. שֶׁמָּא). ܡܢ *qui?* ܡܢ *une partie, de,* sont aussi composés avec ce thème, qui sert encore, comme préfixe, à former des noms, § 246.

CHAPITRE III.

Des pronoms.

174. Les *pronoms* ܚܠܦ ܫܡܗܐ, sont *démonstratifs* ܡܚܘܝܢܐ ou *personnels* ܩܢܘܡܝܐ; ceux-ci se distinguent en *pronoms isolés* ܦܪܝܫܐ et en pronoms suffixes ܢܩܝܦܐ.

Les pronoms personnels diffèrent peu, en syriaque, de ceux des autres langues sémitiques.

A la forme *ana* de la première personne singulière, qui se trouve en araméen, en arabe et en éthiopien, correspond ܐܢܐ,

---

[1] M. Merx, *Gr. syr.*, p. 179 voit dans ܗܪܟܐ ܗܪܟܡܢ une contraction du pronom ܗܝ avec ܟܐ ܟܡܢ; il a sans doute raison, car les adverbes de lieu et les pronoms démonstratifs permutent facilement, comp. palest. אהן *celui-ci* (de האהן) et ar. هاهُنَا *ici.* Mais on ne doit pas comparer הלכא des targoums, où le lamed marque le mouvement, *hùc.* On trouve encore un riš dans הרי talm., ארי targ., ארו Dan., pour הא *voici;* dans ces mots il vient également d'un noun, comp. l'hébreu הִנֵּה הֵן; la forme אֲלוּ dans Daniel vient par permutation de אֲרוּ qui se trouve dans le même chapitre et est plus usuel. Ewald a expliqué par une permutation du lamed pronominal le riš de אֲשֶׁר en hébreu, sans doute avec plus de raison que ceux qui voient dans ce mot une *nota relationis* et le comparent avec l'arabe أَثَرٌ; des tournures comme Gen. 44, 1 et 1 Sam. 30, 27. 31, montrent qu'on a affaire à un vrai pronom.

dont l'aleph est quiescent quand il traduit le verbe substantif *je suis :* ܥܰܪܛܶܠܳܝܳܐ ܐ̱ܢܳܐ *je suis nu,* ܐ̱ܢܳܐ ܐ̱ܢܳܐ *je le suis.* La forme hébraïque *ani* apparaît dans les suffixes ܢܝ ܝ. Le pluriel de cette personne est caractérisé par le ḥeth ; la forme ancienne ܐܶܢܰܚܢܰܢ (sam. אנחנן, targ. נחנא אנחנא, hébr. אֲנַחְנוּ, نَحْنُ[1], ንሕነ) est devenue rare ; la forme ordinaire est ܚܢܰܢ, dont le ḥeth devient quiescent (talm. et sam. אנן) dans le sens du verbe substantif *nous sommes,* ܥܰܪܛܶܠܳܝܶܝܢ ܚܢܰܢ *nous sommes nus,* ainsi que dans les désinences des verbes, au prétérit et dans les suffixes, ܩܛܰܠܢܰܢ ou ܩܛܰܠܢ *nous avons tué,* ܩܰܛܠܰܢ *il nous a tués.*

Dans le pronom de la deuxième personne, le noun qui suit aleph est toujours quiescent, ainsi que le youdh final qui distinguait autrefois le féminin singulier du masculin : ܐܰܢ̱ܬ ܐܰܢ̱ܬܝ *toi,* ܐܰܢ̱ܬܽܘܢ ܐܰܢ̱ܬܶܝܢ *vous.* Au taw, caractéristique du pronom isolé, correspond kaph dans les suffixes, § 173, 5° et 6°.

Le hé du pronom de la troisième personne, ܗܽܘ ܗܝܼ، ܗܢܽܘܢ ܗܢܶܝܢ, n'est pas prononcé lorsque celui-ci fait office de verbe substantif, v. § 308 ; au singulier il est marqué de la *linea occultans* ܗ̱ܘ ܗ̱ܝ et sa voyelle est prononcée avec la dernière lettre du mot qui précède ou confondue avec elle, si c'est une voyelle, v. § 109 ; au pluriel le hé se change en aleph ܐܶܢܽܘܢ ܐܶܢܶܝܢ ; cette forme remplace également le suffixe du pluriel, inusité avec les verbes en syriaque, § 220. La forme ܗܽܘܢ ܗܶܝܢ que l'on s'attendrait à trouver comme pluriel de ܗܽܘ ܗܝܼ (comp. הֵם הֵן هُمْ هُنَّ) n'existe plus que comme suffixe des noms ܡܰܠܟܗܽܘܢ ܡܰܠܟܗܶܝܢ *leur roi (à eux, à elles),* le pronom isolé s'est fortifié par redoublement ; ܗܶܢܽܘܢ ܗܶܢܶܝܢ, jud. aram. הִנּוּן הִנִּין, est en effet contracté de ܗܽܘܢܗܽܘܢ ܗܶܝܢܗܶܝܢ[2].

175. *Les pronoms démonstratifs* sont ܗܳܢܳܐ ܗܳ، *celui-ci,* ܗܳܕܶܐ *celle-ci,* se rapportant à un objet proche, ܗܰܘ *celui-là,* ܗܳܝ *celle-là,* se rap-

---

[1] La voyelle à la fin du pronom, en hébreu et en arabe, est un signe du pluriel, comp. أَنْتُمْ هُمْ.

[2] Il serait séduisant de voir dans ces formes une particule démonstrative הִנֵּה הֵן avec les suffixes, comp. הִנְנִי הִנָּם, mais cette particule n'existe pas en araméen. Du reste הִמּוֹן dans Daniel est formé de la même manière et là le mim vient du pronom hébreu = הֵם הוֹן, par mélange de l'araméen et de l'hébreu. *Contrà* Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 86, note 3.

portant à un objet éloigné ; ils s'emploient également comme adjectifs démonstratifs ܗܳܢܳܐ ܙܰܒܢܳܐ *ce temps-ci,* ܗܰܘ ܓܰܒܪܳܐ *cet homme-là.*

Le premier est formé de la particule indicative ܗܳܐ, § 173, 1° et d'un ancien pronom *dân, d'nâ,* fém. *dâ,* (jud. aram. דֵּין, הָדֵין fém. הָדָא דָּא) qui n'existe pas sous cette forme en syriaque, mais qui se trouve dans les autres langues (זֶה ذا ዝንቱ), comp. §§ 87, 109, 110 *g,* 173, 3°. Tandis que la dentale ܕ, primitivement aspirée, est la caractéristique de ce pronom au singulier, le pluriel a le lâmadh ܗܳܠܶܝܢ (أُولى אֵלֶּה talm. אִלּוּ አሎንቱ) ; la même particule ܗܳܐ est visible dans ce pluriel qui rappelle l'arabe هَاؤُلَا. On trouve aussi, mais rarement, une forme ܗܳܠܽܘܢ ou, peut-être plus archaïque, ܗܳܠܶܟܽܘܢ, ar. أُلَآئِكَ.

Dans le deuxième pronom, ܗܰܘ ܗܘ, la particule ܗܳܐ se contracte avec le pronom personnel ܗܽܘ ܗܘ ; de même le pluriel ܗܳܢܶܝܢ ܗܳܢܽܘܢ est contracté de ܗܳܐ ܗܶܢܶܝܢ ܗܳܐ ܗܶܢܽܘܢ.

176. Le pronom interrogatif ܐܰܝܢܳܐ f. ܐܰܝܕܳܐ *qui? quel?* est formé de la particule interrogative ܐܰܝ, § 173, 2°, et du même pronom *d'nâ, dâ,* dont nous venons de parler sous le paragraphe précédent.

Le pluriel a le lâmadh pronominal, ܐܰܝܠܶܝܢ par contraction de *ai* et *èllèn,* comme ܗܳܠܶܝܢ est contracté de *hâ* et *èllèn.*

Il est employé aussi comme adjectif interrogatif, ܐܰܝܢܳܐ ܓܰܒܪܳܐ *quel homme?*

ܡܰܢ *qui?* est l'interrogatif indéfini ; il n'est pas pris adjectivement et ne se dit que des individus. Pour les choses, le pronom est ܡܳܐ ou, contracté avec le pronom inusité *dân, d'nâ,* § 173, 3°, ܡܳܢܳܐ ܡܳܢ *quoi? qu'est-ce que?* ; on disait aussi ܡܽܘܢ pour ܡܳܢ, par coloration de *â* en *ou,* § 85.

177. Le *relatif* ܕ exprime les rapports qui existent entre les mots ; il suit un nom ou un pronom et compose des pronoms relatifs, non seulement avec les pronoms démonstratifs, mais aussi avec les interrogatifs : ܗܳܢܳܐ ܕ *celui qui,* ܗܰܘ ܕ *celui-là qui,* ܐܰܝܢܳܐ ܕ *celui qui,* ܡܰܢ ܕ *quiconque qui,* ܡܳܐ ܕ, ܡܳܢܳܐ ܕ *ce qui.*

178. Au moyen du relatif et du lâmadh du datif suivi du pronom suffixe, se forment le pronom et l'adjectif possessifs, *le mien, le tien, le sien, mon, ton, son :*

ܕܝܠܝ pour la 1e pers. com., ܕܝܠܢ 1e pers. plur.
ܕܝܠܟ » » 2e » masc. sing., ܕܝܠܟܘܢ 2e » masc. plur.
ܕܝܠܟܝ » » 2e » fém. » ܕܝܠܟܝܢ 2e » fém. »
ܕܝܠܗ » » 3e » masc. » ܕܝܠܗܘܢ 3e » masc. »
ܕܝܠܗ » » 3e » fém. » ܕܝܠܗܝܢ 3e » fém. »

On remarquera que dans ce nom le youdh de l'ancien relatif דִּי s'est maintenu, c'est le seul cas où on le retrouve en syriaque [1].

Nous renvoyons au chapitre III de la syntaxe, au sujet de l'emploi de ce pronom et des pronoms réfléchis. Il sera également traité dans cette partie-là de l'usage des autres pronoms, v. chap. I à V.

CHAPITRE IV.

Des temps et des personnes dans les verbes.

179. Le syriaque a les trois temps principaux, communs aux langues sémitiques : le parfait, l'imparfait et l'impératif; il forme, en outre, un présent au moyen du participe actif et des pronoms personnels qui se contractent souvent en un seul mot, § 183.

Les personnes se distinguent au parfait par des suffixes et à l'imparfait par des préfixes; l'impératif n'a que la seconde personne.

180. *Au parfait,* le radical nu ܩܛܠ sert pour la troisième personne du singulier masculin; celle du féminin a la terminaison *at* qui ne s'est pas émoussée en *â* comme dans les noms. Les autres personnes du singulier sont formées au moyen du taw démonstratif dont nous avons parlé, § 173, 4°, suivi de différentes voyelles, selon qu'il s'agit de la seconde personne du masculin, de la seconde personne du féminin ou de la première com.[2]; mais en syriaque, ces voyelles finales sont tom-

---

[1] Dans les dialectes judéo-araméens on se sert également de דִּילָךְ דִּילִי etc., répondant au néo-hébraïque שֶׁלָּךְ שֶׁלִּי; on emploie encore une autre forme דִּידָךְ דִּידִי, composée du relatif et de יַד *côté, part.*

[2] L'arabe et l'éthiopien ont conservé intacte la gamme des voyelles *a* pour la deuxième masc., *i* pour la deuxième fém. et *ou* pour la première com. En hébreu *ou* a passé en *i*, suivant une permutation fréquente, et la voyelle *i* de la deuxième personne fém. s'est décomposée en simple s̆'wâ, à quelques exceptions près.

bées, § 97, sans compensation pour la deuxième personne, où l'écriture seule distingue le féminin du masculin par un youdh quiescent; mais pour la première personne, la voyelle finale *i* a rétrogradé dans le corps du mot ܩܛܠܬ[1].

Au pluriel de la troisième personne, les voyelles finales ont également disparu, le masculin et le féminin se confondent entre eux et avec le singulier masculin de la même personne, mais l'écriture conserve, comme signes diacritiques, waw pour le masculin et youdh pour le féminin qui, de plus, a ribboui ܩܛܠܘ ܩܛܠܝ̈. Cette écriture était devenue la règle chez les Jacobites, depuis Jacques d'Edesse qui l'avait recommandée; avant lui elle était moins constante. Quant aux Nestoriens, ils omettaient souvent ces lettres, surtout le youdh du féminin, § 61, comp. Elias de Tirhan, chap. XXV.

La terminaison forte et archaïque du masculin ܘܢ est peu usitée au parfait et à l'impératif[2], mais elle reparaît souvent avec les suffixes, § 220; celle du féminin ܝܢ est moins rare; elle explique le youdh de la forme abrégée ܩܛܠܝ̈ et elle vient, comme les autres terminaisons féminines de cette espèce, d'une ancienne forme *ân*, conservée par l'imparfait et l'état absolu des noms, v. § 87.

L'analogie des formes usuelles ܩܛܠܘ ܩܛܠܝ̈ ܩܛܘܠܘ ܩܛܘܠܝ̈ explique celles peu usitées ܩܛܠܘܢ ܩܛܠܝܢ ܩܛܘܠܘܢ ܩܛܘܠܝܢ, qui échappent aux lois du syllabisme, suivant lesquelles une voyelle aiguë ne se maintient pas dans une syllabe ouverte, §§ 94 et 95. Ces dernières sont donc des formes savantes qui devaient être inconnues au vulgaire, mais elles ont conservé une ancienne terminaison que l'on trouve encore, plus ou moins répandue, dans divers dialectes araméens, en saho et en hébreu même dans deux passages du Deutéronome 8, 3. 16. (Voyez Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 223; Ewald, *Lehrb.*, § 190 *b*.)

La deuxième personne du pluriel est caractérisée, comme le pronom, par le taw démonstratif, § 173, 4°, et les terminaisons fortes du pluriel : ܩܛܠܬܝܢ ܩܛܠܬܘܢ.

---

[1] En arabe vulgaire, où les voyelles finales sont également tombées, ce recul n'a pas eu lieu et *katabt* s'emploie pour la deuxième pers. masc. et la première.

[2] Elle est donnée par Barhébræus, comme régulière, I, 74. 12, 121. 21. 23; comp. J. D. Michaelis, *Abhandl. der syr. Sprache,* en tête de sa *Chrestomathie,* p. 49.

La première personne a la terminaison ܢܢ, abrégée ܢ, qui est également celle du pronom ܚܢܢ.

181. *A l'imparfait,* le taw, qui au parfait entre dans les désinences de la troisième personne du fém. sing. et des deuxièmes personnes fém. et masc., devient préfixe ; la préformante de la première personne est aleph au singulier et noun au pluriel.

Quant à la troisième du masculin, le syriaque partage avec le mandéen cette particularité, que le préfixe est noun au lieu de youdh. Ce noun apparaît également à la troisième personne du féminin du pluriel qui dans les autres dialectes araméens a youdh.

Nous avons dit, § 106, I*a*, que youdh s'articulait difficilement avec *è* ou *e ouvert* (š'wâ), telle est sans doute la raison qui a produit le renforcement de youdh en noun dans ܢܩܛܘܠ et les dérivés ܢܩܛܠܘܢ ܢܩܛܠܢ ; ܢܩܛܠܢ a suivi l'analogie.

Ewald, *Lehrb.*, p. 504, note 4, prenait comme élément de formation de la troisième personne le lâmed qui apparaît dans les pronoms (v. ci-dessus § 173, 5°) ; la forme primitive aurait été לִכְתֹּב, et par altération נִכְתֹּב ou יִכְתֹּב. Ces deux dernières formes se confondent assez fréquemment dans l'araméen talmudique et en mandéen (v. *Mand. Gramm.*, p. 216, aj. *bâbâ qâmâ* 5*b* et 40*a*), au point que l'on trouve même לימא au lieu de נימא pour la première personne du pluriel, לימא ליה אנן *nous lui dirons* (*bâbâ b.* 41 *a*). Dans l'araméen biblique yod est la préformante de l'imparfait, mais on trouve le lâmed avec le verbe הוה. Nous croyons que la forme לִכְתֹּב ou לִיכְתֹּב avait en principe le sens d'un subjonctif, d'un conditionnel ou d'un volontatif (*contrà* Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 217) ; quand ce sens n'est pas sensible, le verbe est en dépendance d'une conjonction conditionnelle *si ;* ainsi dans ܐܢ ܢܦܩ en syriaque, l'imparfait n'est possible qu'à cause de ܐܢ. Les formes לִכְתֹּב et נִכְתֹּב (ou יִכְתֹּב) étaient donc d'abord distinctes en araméen et ne furent confondues que lorsque l'imparfait ne fut plus guère usité, que comme subjonctif, conditionnel ou volontatif, le participe présent exprimant le plus souvent le futur exact.

En tous cas יִכְתֹּב est trop général en sémitique et לִכְתֹּב ou

נכְתֹב trop isolé, même en araméen, pour que יכְתֹב ne soit pas la forme première.

M. Merx, *Gramm. syr.*, p. 200, niant la permutation de noun et de youdh (v. ci-dessus § 35*b*) admet deux éléments formatifs, noun d'une part, youdh d'autre part. Mais est-il possible que la langue mère (car c'est jusque-là qu'il faut remonter quand il s'agit d'éléments de formation) ait employé tantôt un youdh, tantôt un noun pour une même forme? Et, si c'est possible, pourquoi un seul rameau, l'araméen, aurait-il conservé יכְתֹב (à l'occident : palestinien, samaritain, anti-libanien, palmyrénien, nabatéen) et נכְתֹב (à l'orient : syriaque, mandéen, babylonien), tandis que les autres rameaux n'auraient rien su de cette dernière forme?

Les terminaisons du féminin et du pluriel ne sont pas étrangères à ce temps. Le youdh quiescent de la troisième personne du féminin sing. ܬܶܩܛܽܘܠܝ vient sans doute d'une ancienne voyelle *i*, *ou* qui formait la désinence de l'imparfait[1], comp. تَكْتُلُ يَكْتُلُ; elle est tombée en araméen, comme voyelle finale, mais elle reparaît avec les suffixes de la troisième personne, § 220*b*; en dehors des suffixes, le youdh est demeuré comme signe diacritique du féminin. Nous avons vu, § 61, que les Nestoriens ne l'écrivaient plus.

La terminaison *in* distingue la deuxième personne du féminin, ܬܶܩܛܽܘܠܺܝܢ (תִכְתְבִין تَكْتُبِينَ). Après le noun on trouve quelquefois un youdh additionnel, ܠܳܐ ܬܶܬܪܰܥܶܝܢܝ *ne pense pas* (Rœdiger, *Chrestom. syr.*, p. 46, l. 10); ce youdh reparaît encore avec les suffixes dans les verbes de radicaux faibles, § 220*c*; il s'explique comme voyelle finale, تَكْتُبِينَ.

182. *L'impératif* se rattache à l'imparfait par le sens et le vocalisme, mais il n'a pas de préformante, puisqu'il n'a qu'une personne, dont le genre et le nombre sont indiqués par les terminaisons.

Le féminin du singulier a pour signe distinctif youdh quiescent, qui à l'imparfait termine la troisième personne du féminin singulier.

---

[1] La terminaison entière était primitivement *in*, *oun*, v. *Lehrb.*, §§ 137*b* et 191*a*; elle apparaît encore à la deuxième pers. du fém.

La terminaison *in* de la deuxième personne de l'imparfait apparaît aussi à l'impératif des verbes 'é-waw ou double-'é, comme ܨܘܡܝܢ *jeûne (femme)*, ܥܘܠܝܢ *entre*, Barhébræus I, p. 145, l. 10, 22; p. 146, l. 1[1]; et aussi avec les suffixes, § 220*c*.

Le pluriel a les mêmes désinences qu'au parfait : ܩܛܘܠܘ ou ܩܛܘܠܘܢ, ܩܛܘ̈ܠܝ ou ܩܛܘܠܝܢ. Les verbes qui n'avaient pas waw après la seconde radicale à l'imparfait, ne se distinguaient pas, à première vue, au parfait et à l'impératif. Les grammairiens, auxquels une double forme paraissait inutile pour un même temps, cherchaient à établir une différence, ܩܛܠܘ et ܩܛܠ̈ܝ étant plutôt les formes propres du parfait, ܩܛܘܠܘܢ et ܩܛܘܠܝܢ appartenant en principe à l'impératif[2], mais ils étaient contredits par l'usage; ܐܬܩܛܠܘܢ et ܐܬܩܛܠܝܢ ne se disaient qu'au parfait, l'impératif n'avait que la forme ܐܬܩܛܠܘ et ܐܬܩܛܠ̈ܝ conformément au § 191, v. Barhébræus II, p. 55, *comm.* l. 1.

183. L'araméen a formé un nouveau temps pour le présent et le futur, au moyen du participe actif ou passif. Comme dans le verbe fini, le radical seul suffit pour la troisième personne, même quand le sujet n'est pas exprimé par un nom, § 339. Mais, pour la première et la seconde personnes, les pronoms personnels doivent être nécessairement exprimés; ils sont placés après le participe; comme enclitiques, ils perdent le ton et laissent tomber une consonne initiale qui, encore écrite, est marquée de la *linea occultans* : ܐܢܐ ܐܢܬ, § 174; le pronom de la seconde personne dont le noun est quiescent, ne subit pas d'autre perte.

Voici les formes de ce temps :

Singulier

	Actif		*Passif*	
I.	ܩܛܠ ܐܢܐ	ܩܛܠܐ ܐܢܐ	ܩܛܝܠ ܐܢܐ	ܩܛܝܠܐ ܐܢܐ
II.	ܩܛܠ ܐܢܬ	ܩܛܠܐ ܐܢܬܝ	ܩܛܝܠ ܐܢܬ	ܩܛܝܠܐ ܐܢܬܝ
III.	ܩܛܠ	ܩܛܠܐ	ܩܛܝܠ	ܩܛܝܠܐ

---

[1] Comp. זבנין *achète (femme)* talm. ier. Berach. 5*a*.

[2] Sur ܩܛܘܠܘܢ et ܩܛܘܠܝܢ, v. Barhébræus, I, 121, 21; 138, 1; 143, 22 et ult.; 145, 9 et 21; II, vers 497, 500, 501, 513, 523, 541. Elias de Tirhan, *Syr. Gramm.*, éd. Baethgen, chap. XV et XXIII veut aussi faire une distinction entre les deux formes avec les suffixes.

Pluriel

I.	ܟܬܒܝܢ ܚܢܢ	ܟܬܒ̈ܢ ܚܢܢ	ܟܬܝܒܝܢ ܚܢܢ	ܟܬܝܒ̈ܢ ܚܢܢ
II.	ܟܬܒܝܢ ܐܢܬܘܢ	ܟܬܒ̈ܢ ܐܢܬܝܢ	ܟܬܝܒܝܢ ܐܢܬܘܢ	ܟܬܝܒ̈ܢ ܐܢܬܝܢ
III.	ܟܬܒܝܢ	ܟܬܒ̈ܢ	ܟܬܝܒܝܢ	ܟܬܝܒ̈ܢ

La première personne du masc. et la seconde du masc. et du fém. admettaient une forme contracte :

Singulier

I. *masc.*	ܟܬܒܢܐ			
II.	ܟܬܒܬ	ܟܬܒܬܝ	ܟܬܝܒܬ	ܟܬܝܒܬܝ

Pluriel

I. *masc.*	ܟܬܒܝܢܢ		ܟܬܝܒܝܢܢ	
II.	ܟܬܒܝܬܘܢ	ܟܬܒ̈ܬܝܢ	ܟܬܝܒܝܬܘܢ	ܟܬܝܒ̈ܬܝܢ

Ces formes étaient également usitées avec les participes des classes dérivées : ܐܢܬ ܡܒܪܟ ou ܡܒܪܟܬ *tu bénis,* ܐܢܬ ܡܣܒܥ ou ܡܣܒܥܬ *tu es rassasié.*

La forme contracte de la première personne était considérée comme vicieuse par les grammairiens jacobites, depuis que Jacques d'Edesse l'avait prohibée dans sa lettre sur l'orthographe (éd. Martin, p. ܓ; éd. Philipps, p. ܙ), comme susceptible d'engendrer de la confusion : ܡܟܬܒܢܐ prononcé *makhtèbhnâ,* signifiait *j'écris,* mais *makht'bhânâ, écrivain;* ܨܒܝܢܢ pouvait signifier *nous voulons, ṣâbhènan,* ou *notre volonté, ṣèbhyânan.* Cependant on la rencontre fréquemment chez les Nestoriens ou les Jacobites antérieurs à Jacques; ceux mêmes qui lui furent postérieurs ne l'abandonnèrent pas, Barhébræus, II, p. 26, *comm.,* constate qu'on s'en servait de son temps, ܡܐܡܪܐ ܗܢܐ ܐܫܪܝܪܐ.

CHAPITRE V.

Du verbe simple ou radical.

184. Dans les verbes comme dans les noms, l'altération des sons que nous avons constatée presque à chaque page dans notre première partie, a eu pour effet d'engendrer la confusion des formes internes et, par contre, l'extension des formes externes qui tendent en araméen à se substituer aux premières.

Ainsi a disparu des verbes le passif interne[1], dont les participes et quelques noms d'action ont seuls conservé des vestiges; l'araméen lui a substitué les réfléchis[2].

185. Le verbe actif a *a* au parfait, *ou* à l'imparfait, ܩܛܠ ܢܩܛܘܠ; cet *ou* demeure devant une gutturale et riš, ܢܩܒܘܪ ܢܩܒܘܥ ܢܫܟܘܚ, v. p. 79, note 1.

Quelques verbes seulement ont la seconde forme des actifs فَعَلَ يَفْعِلُ : ܥܒܕ ܢܥܒܕ *faire* (יַעְבֵד), ܙܒܢ ܢܙܒܢ, targ. יזבון *acheter*, ܢܓܕ ܢܓܕ *tirer*, ܦܫܛ ܢܦܫܛ *étendre*, ܢܦܨ ܢܦܨ *secouer*, ܢܬܠ *il donnera*. On trouve, comme en arabe et en hébreu, quelques verbes neutres avec ces formes : ܢܦܩ ܢܦܘܩ *sortir*, ܐܪܥ ܢܐܪܘܥ *survenir, rencontrer*, ܢܦܠ ܢܦܠ *tomber* (יִפֹּל), ܝܬܒ ܢܬܒ *s'asseoir* (יֵשֵׁב), ܛܥ ܢܛܥ *errer*[3].

186. Sauf ces quelques cas, le verbe neutre a *è* au parfait et *a* à l'imparfait ܛܥܢ ܢܛܥܢ *être chargé, porter*, ܫܠܡ ܢܫܠܡ *être intact*, ܫܡܢ ܢܫܡܢ *être gras*, ܓܚܟ ܢܓܚܟ *rire*, ܟܦܢ ܢܟܦܢ *être affamé*, ܣܗܕ ܢܣܗܕ *témoigner*, ܪܓܙ ܢܪܓܙ *s'irriter*, etc. Quand la dernière radicale est une gutturale ou un riš, *è* se change au parfait en *a*, § 91 1°, ܕܢܚ ܢܕܢܚ *se lever*, ܦܓܥ ܢܦܓܥ *rencontrer*, ܬܡܗ ܢܬܡܗ *être stupéfait*, ܝܬܪ ܢܐܬܪ *être abondant*.

Dans quelques verbes cette permutation a lieu en dehors des gutturales : ܦܪܥ ܢܦܪܥ *paraître, pousser*, ܒܙܥ ܢܒܙܥ *percer, fendre*, ܥܩܬ ܢܥܩܬ *être étroit*, ܢܣܒ ܢܣܒ *prendre*, ܫܠܚ ܢܫܠܚ *écorcher*, ܫܠܛ ܢܫܠܛ *dominer*; aj. ceux qui avaient waw comme deuxième radicale, ܙܐܥ *être craintif*, ܒܐܥ *ruer*, ܫܐܥ *sauter*, etc.

La deuxième forme des neutres فَعُلَ يَفْعُلُ n'apparaît plus au parfait que dans le verbe ܩܦܕ ܢܩܦܘܕ *se contracter* (peut-être aussi ܐܘܟܡ *être noir*, *Mand. Gramm.*, p. 218). Généralement *ou* se change en *è* au parfait, comp. § 91 : ܩܪܒ ܢܩܪܘܒ *s'approcher*, ܫܬܩ ܢܫܬܘܩ *se taire*, ܣܓܕ ܢܣܓܘܕ *se prosterner*, ܢܚܬ ܢܚܘܬ *descendre*,

---

[1] Le passif du prétérit פְּעִיל ne se trouve que dans l'araméen biblique, Luzzatto, *Elem. gramm.*, p. 22, § 44; il est digne de remarque car on ne peut y voir une influence de l'hébreu, comme pour פֻּעַל ou הָפְעַל; la forme שְׂמַת *elle fut jetée*, Dan. 6, 18 est tout à fait isolée.

[2] Il en est de même en arabe vulgaire où le passif interne a disparu.

[3] Barhébræus, I, p. 145, l. 18, dérive cet imparfait d'une racine double-ʿé, qu'il admet comme seule correcte, v. I, p. 100, l. 1 et suiv.; mais les racines ܛܥܥ ܛܘܥ et ܛܥܐ permutent quelquefois entre elles, comme d'autres racines faibles, v. § 217.

ܢܫܘܫ ܢܫܫ *être épuisé, languir*. D'autres fois, ces verbes rentrent dans la catégorie plus usuelle de يَفْعَلُ فَعِلَ, comme ܢܕܡܟ ܕܡܟ *dormir*, targ. ידמוך דמוך, ܢܪܗܛ ܪܗܛ *courir*, targ. ירהוט רהיט.

187. Un certain nombre de verbes ont un sens actif et un sens neutre et présentent une double forme : ܢܥܪܒ ܥܪܒ *se coucher* (se dit d'un astre), ܢܥܪܘܒ ܥܪܒ *donner un gage*, ܢܚܪܒ ܚܪܒ *se briser*, ܢܚܪܘܒ ܚܪܒ *passer au fil de l'épée* ܚܪܒܐ, ܢܦܠܓ ܦܠܓ *être à moitié*, ܢܦܠܘܓ ܦܠܓ *partager en deux*, ܢܛܒܥ ܛܒܥ *plonger*, ܢܛܒܘܥ ܛܒܥ *imprimer, sceller*, ܢܦܪܥ ܦܪܥ *fleurir*, ܢܦܪܘܥ ܦܪܥ *payer* (prem. sens, *ouvrir, délier*), ܢܚܣܢ ܚܣܢ *être fort*, ܢܚܣܘܢ ܚܣܢ *vaincre*.

Quelques différences de prononciation étaient seulement dialectiques : les Occidentaux disaient ܒܪܟ *se mettre à genoux*, ܒܪܟ *tomber sur ses genoux*, les Orientaux prononçaient ܒܪܟ dans les deux cas. Les premiers donnaient *è*, les seconds *a* au prétérit des verbes ܪܛܢ *murmurer*, ܛܚܢ *moudre*, ܣܡܩ *rougir*, ܓܚܢ *être accroupi*. Suivant les auteurs, on trouve ܢܬܒܪ ou ܢܬܒܘܪ de ܬܒܪ *briser*, ܢܚܣܡ ou ܢܚܣܘܡ de ܚܣܡ *envier*, ܢܒܥܛ ou ܢܒܥܘܛ de ܒܥܛ *ruer*, ܢܛܪ ou ܢܛܘܪ de ܢܛܪ *garder*. On disait aussi ܢܦܠܚ dans le sens d'*adorer* et ܢܦܠܘܚ dans celui de *cultiver*, ܢܒܨܪ *diminuer* (neutre), ܢܒܨܘܪ *diminuer* (neutre ou actif).

188. Le p"al, comme tout actif, forme des dénominatifs: ܒܥܠ *agir en mari* ܒܥܠܐ, ܩܠܦ *prendre l'écorce* ܩܠܦܐ (comp. nos verbes *peler, plumer* etc.), ܒܪܡ *renouveler, faire les crevasses* ܒܪܡܐ [1], ܣܦܪ *étudier les livres* ܣܦܪܐ, ܕܥܬ *suer* de ܕܘܥܬ, hébr. זֵעָה.

Quelques verbes ayant le sens actif et le sens neutre, n'avaient qu'une seule forme : ܡܠܐ *emplir* et *être plein*, ܗܦܟ *tourner*, actif et neutre, ܢܦܚ *souffler* neutre et *gonfler* actif, ܦܪܩ *s'éloigner, se séparer* et *sauver quelqu'un*.

189. La distinction des actifs et des neutres se maintenait au parfait avec les personnes qui avaient la voyelle sur la deuxième radicale, comme ܟܬܒܬ ܟܬܒ, ܟܬܒܬܘܢ ,ܟܬܒܬܝܢ, ܕܚܠܬ ܕܚܠ, ܕܚܠܬܘܢ ,ܕܚܠܬܝܢ, mais elle disparaissait à la troisième du féminin singulier et à la première du singulier ܟܬܒܬ ܟܬܒܬ ܕܚܠܬ ܕܚܠܬ où *è* de la première consonne était affaibli de *a* par distinction des mêmes personnes du paʿel.

---

[1] Le sens ordinaire est neutre, *se crevasser;* de cette manière s'expliquent quelques-uns des verbes ayant deux sens tout à fait opposés, phénomène assez commun en arabe. Sur ܒܪܡܐ v. Barhébræus, II, v. 1066, p. 91.

L'infinitif a la forme commune ܡܩܛܠ ܡܟܬܒ, tandis que les dérivés ajoutent le suffixe ܘ; au p'ʿal, ce suffixe se rencontre quelquefois dans les verbes ʿé-waw, § 210.

A l'imparfait, le waw de la forme active ܢܟܬܘܒ avait un point supérieur chez les Nestoriens qui prononçaient *nèkhtobh;* cet *o, ou* primitivement bref tombe dans une syllabe ouverte ܢܟܬܒܘܢ ، ܬܟܬܒܝܢ, comme l'*a* du neutre ܢܕܚܠܘܢ ، ܬܕܚܠܝܢ, excepté à l'impératif ܟܬܘܒܝܢ ܕܚܠܝܢ, § 180.

La voyelle des préformantes est *è* affaibli de *a*, par distinction du paʿel.

CHAPITRE VI.

Des verbes dérivés.

190. Les dérivés du verbe simple ou radical sont au nombre de sept : trois actifs, paʿel, aphʿel et šaphʿel; quatre réfléchis, formant le passif du verbe simple et des trois actifs dérivés, dont ils se distinguent par les voyelles et la particule des réfléchis ܐܬ, v. § 173, 4°. Cette particule s'agglutine en tête du radical; si celui-ci commence par une sifflante, le taw du préfixe passe après elle, en se modifiant suivant la nature de celle-ci, v. § 41.

191. Le passif du verbe simple ܐܬܟܬܒ a pour voyelle de la seconde radicale *è* par opposition à l'*a* de l'actif et garde cet *è* dans toute sa conjugaison. Quand *è* tombe dans une syllabe ouverte, la première radicale a la voyelle *a*, ܐܬܟܬܒܬ ܐܬܟܬܒܬ.

L'impératif ramène l'accent tonique en avant, la voyelle de la deuxième radicale tombe et il naît une forme apocopée ܐܬܟܬܒ, avec marh'ṭânå.

Cette forme s'étendait à tous les verbes, autres que les lâmadh-aleph, même à ceux qui avaient une gutturale ou un riš : ܐܬܩܛܠ ܐܬܦܬܚ ܐܬܫܡܥ ܐܬܕܒܪ. Dans ces cas, ou lorsque la dernière lettre était une liquide, on devait faire entendre un *e* ouvert pour la facilité de la prononciation ܐܬܚܡܠ *èthḥamlᵉ*; mais si c'était une muette, elle s'appuyait sur la précédente et elle était dure ܐܬܟܬܒ *èthkatb,* v. § 123 *b*.

Ethp'ʿel a encore quelquefois le sens réfléchi, ܐܫܬܐܠ *se faire prier, refuser,* παραιτέομαι.

192. *Paʿel* se distingue de p'ʿal par le redoublement de la deuxième radicale et les voyelles qui meuvent les deux premières radicales.

Dans les verbes dont la deuxième radicale n'était pas susceptible de redoublement, § 115, la voyelle légère *a* demeurait sans s'allonger. Cependant les Nestoriens prononçaient le p'thâḥâ comme z'qâphâ dans les verbes qui avaient riš ou ʿé, comme ܩܰܪܶܒ ܪܰܚܶܒ ܒܰܪܶܟ; il faut excepter les trois formes ܡܫܰܪܝܳܐ ܫܽܘܪܳܝܳܐ ܠܡܫܰܪܳܝܘ de ܫܰܪܺܝ *commencer,* où le riš renforcé supportait le redoublement (Barhébræus, I, p. 132, l. 6, v. ci-dessus §§ 48 et 115).

A la première personne de l'imparfait, la première radicale était également redoublée ܐܰܠܦܳܐ ܐܰܠܶܦ, v. § 135 *fin*.

Paʿel indique la répétition de l'action exprimée par p'ʿal, ܡܚܳܐ *frapper,* ܡܰܚܺܝ *frapper de coups,* ܦܫܰܚ *séparer,* ܦܰܫܰܚ *mettre en pièces,* ܕܚܳܐ *pousser,* ܕܰܚܺܝ *repousser,* ܠܩܰܛ *récolter,* ܠܰܩܶܛ *glaner ;* il embrasse plusieurs choses, ܦܟܰܪ *lier qq.,* ܦܰܟܰܪ *lier ensemble, embrouiller;* et se prend dans un sens figuré, ܩܛܰܥ *couper,* ܩܰܛܰܥ *torturer* (se dit des douleurs), ܒܢܳܐ *construire,* ܒܰܢܺܝ *édifier, consoler,* ܙܪܰܥ *semer,* ܙܰܪܰܥ *disséminer,* ܪܚܶܡ *aimer,* ܪܰܚܶܡ *avoir pitié.*

Quand p'ʿal est neutre, paʿel donne le sens actif, ܒܠܳܐ *être usé,* ܒܰܠܺܝ *user,* ܩܪܶܒ *s'approcher,* ܩܰܪܶܒ *approcher, offrir,* ܕܠܶܩ *brûler,* ܕܰܠܶܩ *enflammer,* ܓܗܳܐ *s'incliner,* ܓܰܗܺܝ *fléchir, prier.* Paʿel est doublement transitif, quand p'ʿal est transitif, ܙܟܳܐ *vaincre,* ܙܰܟܺܝ *faire vaincre,* ܫܠܶܛ *gouverner,* ܫܰܠܶܛ *faire gouverner,* ܚܬܰܡ *signer,* ܚܰܬܶܡ *faire signer.* Dans ce sens il confine à l'aphʿel, le vrai causatif.

Il forme des dénominatifs, ܕܰܗܶܒ *dorer* de ܕܗܒܳܐ, ܛܰܟܶܣ *mettre en ordre* de ܛܶܟܣܳܐ, ܛܰܦܶܣ *former* de ܛܘܦܣܳܐ *type,* ܒܰܬܶܠ *déflorer* de ܒܬܘܠܬܳܐ *vierge,* ܫܰܡܗܺ *nommer* de ܫܡܳܐ, par renforcement d'aleph en hé, § 33 *a*, ܙܰܘܶܕ *approvisionner* de ܙܘܳܕܳܐ, ܪܰܘܰܚ *dilater* de ܪܘܚܳܐ *vent.*

Paʿel peut avoir un sens neutre, comme intensif de p'ʿal: ܐܰܙܶܠ *s'en aller* (Barhébræus, II, v. 966), ܫܰܦܰܥ *déborder, se répandre* (id. II, p. 105, *comm.*, l. 11) ܡܰܛܺܝ *arriver peu à peu* (Esth. 4, 3; Jean 4, 35, on se sert aussi d'aphʿel, Barhébræus, I, p. 106, l. 20 et 22), ܗܰܠܶܟ *aller* (paʿel a même évincé p'ʿal inusité, l'hébreu a les deux formes, Ewald, *Lehrb.*, § 120 *d*).

Il réunit parfois le sens actif et le sens neutre, ܫܰܢܺܝ *partir* et *changer*[1], ܓܰܠܶܙ *priver* et *être privé* (Barhébræus, I, p. 94, l. 10).

193. *Ethpa'al* sert de passif à pa'el, dont il se distingue, outre le préfixe ܐܶܬ݂, par la voyelle *a* de la seconde radicale qui est redoublée.

Chez les Jacobites, l'impératif est apocopé, comme celui d'èthp''el ܐܶܬ݂ܟܰܬ݂ܒ݂, mais avec cette différence qu'un *e* ouvert se fait entendre après la seconde radicale, marquée de *m'hagg'yânâ*; la dernière consonne était donc aspirée, quand c'était une muette sujette à l'aspiration et on prononçait *èthkath'bh*, v. § 123 *b*. Les Nestoriens ne distinguaient pas l'impératif du parfait; Barhébræus (I, p. 154, l. 1), prétend que la forme apocopée se trouve encore dans de nombreux passages de la Massore nestorienne[2], cependant la forme pleine était la plus ancienne, car les autres dialectes araméens et les anciennes poésies syriaques ne connaissent qu'elle (*Mand. Gramm.*, p. 229, not. 2).

Les Jacobites prononçaient aussi ܐܶܬ݂ܪܰܚܰܡ *aie pitié*, à cause de la gutturale, Matth. 9, 27, Barhébræus, p. 153, 10.

Ils avaient encore la forme apocopée à l'impératif des passifs de aph'el, šaph'el ou saph'el et des radicaux redoublés, ܐܶܣܬܰܪܗܶܒ ܐܶܫܬܰܪܺܝܠ, Barhébræus, I, p. 155, l. 23.

Souvent èthpa'al a encore le sens réfléchi : ܐܶܣܬܰܟܰܠ *se rendre intelligent, comprendre*, ܐܶܬ݂ܕܰܡܰܪ *s'étonner, admirer*, ܐܶܬ݂ܚܰܫܰܒ *se rendre compte, réfléchir*; surtout dans les dénominatifs, ܐܶܬ݂ܒܰܣܰܪ *se faire chair* de ܒܶܣܪܳܐ, ܐܶܬ݂ܡܰܕܰܥ *avoir conscience* de ܡܰܕܥܳܐ, targ. אִשְׁתְּמוֹדַע *avoir connaissance* de מוֹדַע, ܐܶܬ݂ܚܰܡܰܬ݂ *se mettre en colère* de ܚܶܡܬ݂ܳܐ, ܐܶܬ݂ܪܰܫܰܢ *devenir prince* ܪܺܫܳܢܳܐ, ܐܶܬ݂ܡܰܪܰܐ *devenir maître*. Le syriaque jouit d'une grande liberté dans ces formations, comp. ܡܙܰܘܶܙ ܐܢ̄ܬ ܬܶܬ݂ܙܰܝܰܦ, *Chrestom. Mich.*, p. 34, l. 5; « tu fais le zouz (pièce de monnaie courante), mais tu seras traité en pièce fausse », c'est-à-dire, *tu t'enorgueillis, mais tu seras méprisé*, de ܙܽܘܙܳܐ et ܙܺܝܦܳܐ.

194. Pa'el et èthpa'al servent de paradigme aux dénominatifs

---

[1] Dans ce verbe le sens neutre *(castra movit)* vient de l'actif, comme les verbes qui ont le sens d'*ôter*, *enlever (les tentes)* ont aussi celui de *partir*, comp. ܫܩܰܠ נסע, néo-hébr. נטל, ἀπαίρω ἀναλύω ἀνασπάω; aj. ܫܰܪܶܦ *sangler* et *partir*, ܫܪܳܐ *délier* et *se fixer*.

[2] V. Elias de Tirhan, chap. XXIV, qui confirme le dire de Barhébræus et cite les mêmes passages.

quadrilittères qui ne diffèrent des trilittères que par l'absence du redoublement : ܬܠܡܕ *faire des disciples,* ܐܬܬܠܡܕ *devenir disciple,* ܡܣܟܢ *appauvrir,* ܐܬܡܣܟܢ *s'appauvrir* de ܡܣܟܝܢ, ܐܬܒܠܚܕ *s'isoler* de ܒܠܚܘܕ *seulement,* ܐܬܒܣܬܪ *tourner le dos* de ܒܣܬܪܐ *derrière,* ܐܬܒܪܢܫ *se faire homme* de ܒܪܢܫ, ܐܬܠܩܒܠ *s'opposer* de ܠܘܩܒܠܢܐ *adversaire, celui qui est en face,* ܦܛܪܟ *faire patriarche,* ܐܬܐܦܣܩܦ *devenir évêque* (ἐπίσκοπος), ܩܛܪܓ *accuser* de κατήγορος.

Le syriaque a aussi des formes étendues, ܐܬܩܒܪܢܛ *devenir gouverneur* de κυβερνήτης, ܐܬܟܪܣܛܢ *devenir chrétien,* ܐܬܡܛܪܦܘܠܛ *devenir métropolitain*[1]. Le youdh d'un participe ou adjectif demeure dans ܐܬܦܣܝܣ *il fut permis* de ܦܣܝܣ, ܐܬܝܬܪ *augmenter* de ܝܬܝܪ, ܐܬܟܪܝܗ *tomber malade* de ܟܪܝܗ (Didasc. apost. de Lagarde 5, 17; 80, 16).

195. *Paʿli.* Quelques verbes ont la forme paʿli, c'est-à-dire, un paʿel sans redoublement, mais avec un suffixe *i.* Ces verbes de formation secondaire substituent la forme externe à celle interne et se conjuguent comme les paʿel des lâmadh-aleph; ils comprennent, en majeure partie, des dénominatifs et des mots importés : ܫܒܝ *emmener en captivité* ܫܒܝܬܐ, ܓܪܝ et ܐܬܓܪܝ *être privé de,* comp. جَرَّدَ, ܦܪܓܝ *réjouir,* comp. فَرَّجَ, ܦܪܣܝ *ôter le voile* ܦܪܣܐ, ܒܠܬܝ *familiariser* de ܒܠܬܐ, ܒܠܗܝ *effrayer,* hébr. בַּלָּהָה et בְּהָלָה *terreur,* ܬܚܬܝ *soumettre* de ܬܚܬ *sous,* ܐܬܚܪܝ *altercari* de ܐܚܪܢܐ *alter,* ܐܬܥܢܝ *être préoccupé* إعتنى. Les lexicographes ajoutent ܡܬܚܝ *étendre* de ܡܬܚ, ܬܚܡܝ *contrôler* de ܬܚܘܡ, ܐܬܦܪܥܝ *sortir, se dit du fruit,* de ܦܪܥ; ܬܪܣܝ *nourrir* est d'une forme incertaine; ܫܚܠܝ vient de ܫܚܠ, § 22 *d.*

196. *Parʿel,* également usité dans les targoums et en néo-hébraïque, est une forme analogue à paʿel, où le redoublement est remplacé par l'allongement de la syllabe au moyen d'un riš, § 117; tels sont ܥܪܓܠ *rouler,* ܥܪܒܠ *enchevêtrer,* ܥܪܩܒ *supplanter,* ܩܪܛܡ *mutiler,* ܥܪܛܠ *mettre à nu,* ܣܪܥܦ *pousser des rejetons,* ܦܪܬܟ *douter,* ܕܪܦܣ *souffleter,* ܫܪܩܒ *solliciter* (Ephr. II, 440 *a*). Riš est formatif dans ces verbes, car on rencontre la forme paʿel avec un sens un peu différent, comme ܥܙܠ *filer,* ܦܠܓ *varier,*

---

[1] Ce verbe était cependant considéré comme une mauvaise locution, Barhéb. I. 148. 23.

De ܐܫܝܢܐ *consanguin,* on formait un paʿal ܫܝܢ *avoir de l'affinité.*

ܢܰܩܶܫ *frapper*, mais il est euphonique dans les radicaux faibles redoublés, dont la seconde radicale avait été éliminée et la consonne suivante, redoublée, v. § 201; il est dans ce cas produit par dissimilation, § 117, ܡܰܟ݂ܡܶܟ݂ *être humble*, ܙܰܡܙܶܡ *murmurer*, ܙܰܠܙܶܠ *bouillonner, bouillir*, ܙܰܪܙܶܫ *barbouiller*, ܐܶܬ݂ܦܰܢܦܰܩ *jouir*, ܐܶܬ݂ܦܰܪܦܰܫ *être effrayé*.

197. *Pau'el* ou *pai'el*. Cette forme, qui se compare avec l'arabe فَاعَلَ, v. § 86, ne comprend que peu des verbes : ܣܰܘܒܰܪ, plus fréquent ܣܰܝܒܰܪ *supporter*, ܓܰܘܙܶܠ *enflammer*, ܫܰܘܬܶܦ *associer*, ܥܰܘܩܰܪ *tordre*, ܫܰܘܓܰܪ *repousser*, ܐܶܬ݂ܒܰܕܰܠ *être changé* بَادَلَ.

198. *Aph'el* et *èttaph'al* suivent la conjugaison de pa'el et èthpa'al; ils ont ܐ comme caractéristique, au lieu du redoublement, mais au passif aleph formatif se confond avec le préfixe du réfléchi ܐܬ, dont le taw redoublé est écrit deux fois ܐܶܬ݂ܬܰܟ݂ܬܰܒ, par distinction de èthpa'al ܐܶܬ݂ܟܬܶܒ, p. 99, note 1. Il y aurait eu quelque chose de choquant à écrire trois taw de suite aux personnes de l'imparfait qui ont un taw pour préformante; on n'en mettait donc que deux ܬܶܬ݂ܟ݂ܬܶܒ *elle a été écrite*. Cette observation s'applique aux passifs des pé-aleph et des 'é-waw, qui ont deux taw au parfait, §§ 204 et 210; cependant on trouve ܬܶܬ݂ܬܰܪܺܝܡ Job 39, 18[1].

Aph'el a le sens d'un causatif, ܥܒܰܪ *passer*, ܐܰܥܒܰܪ *faire passer*, ܠܒܶܫ *s'habiller*, ܐܰܠܒܶܫ *faire habiller, vêtir*, ܝܺܕܰܥ *savoir*, ܐܰܘܕܰܥ *faire connaître*, ܐܶܬ݂ܳܐ *venir*, ܐܰܝܬ݂ܺܝ *faire venir, amener*.

Ainsi on s'explique que le verbe à cette forme reçoive parfois un double régime ܐܰܣܶܐܢܽܘܗܝ ܡܣܳܢܶܐ *chaussez-le de souliers*, Luc. 15, 22; ܐܰܚܕ݂ܪܳܗ ܣܝܳܓ݂ܳܐ *il la fit entourer d'une haie*, Matth. 21, 33. L'action double se divise logiquement et chacune a son régime *(faites lui chausser des souliers)*.

Dans un autre sens, il est inchoatif, comme nos verbes neutres réfléchis et les verbes grecs et latins en σκω *esco*, ܐܰܢܗܰܪ ܐܰܙܗܰܪ ܐܰܒܠܶܓ *lucescit, splendescit, coruscit*, ܐܰܚܘܰܪ *albescit*, ܐܰܣܡܶܩ *rubescit*, ܐܰܪܚܶܩ *s'éloigner*, (caus.) *éloigner*, ܐܰܫܢܺܝ *partir*, (caus.) *faire partir*, ܐܰܨܠܰܚ et ܐܰܟ݂ܫܰܪ *réussir, prospérer*, ܐܰܣܟܶܠ *agir sottement*, ܐܰܓ݂ܪܶܒ *devenir lépreux*.

---

[1] Du reste, le syriaque ne répugne pas à l'écriture de trois consonnes de suite, ܐܶܬ݂ܠܰܠܠܰܠ *se montrer insensé* (*Anal. syr.*, 3, 27), ܡܫܰܬܬܬܳܐ *fondée* de ܫܰܬܶܬ. Sur la forme apocopée de l'impératif èttaph'al voyez § 193.

Aph'el forme des dénominatifs actifs (causatifs) ou neutres (inchoatifs), ܐܚܪܡ *anathématiser* de ܚܪܡ, ܐܩܪܒ *combattre* de ܩܪܒܐ *approche, combat,* ܐܡܠܟ *devenir roi* ܡܠܟ, ܐܪܙ *prendre un secret, dévoiler* de ܐܪܙܐ, ܗܝܡܢ *tenir pour sûr* ܐܡܝܢ, *croire,* ܐܫܪ *tenir pour vrai* ܫܪܪܐ[1], ܐܡܚܠ *rendre faible* ou *être faible* de ܡܚܝܠ (ancien participe d'une racine inusitée ܚܘܠ, néo-hébr. חוּל *être malade,* hébr. חֳלִי *maladie*), ܐܙܘܓ et ܙܘܓ *accoupler* de ܙܘܓܐ *joug* (aph'el ne se dit que d'une paire, pa'el se dit aussi de l'union matrimoniale, Barhébræus, II, v. 1096), ܐܥܘܠ *agir en impie* ܥܘܠܐ, ܠܘܬ *annexer*, de ܠܘܬ *auprès.*

Comme inchoatif, aph'el se trouve à côté de p'ʿal, sans différence de sens ܗܦܟ et ܐܗܦܟ *tourner,* ܟܬܒ et ܐܟܬܒ *écrire;* ou à côté de pa'el, ܬܩܦ et ܐܬܩܦ *fortifier*[2].

Cependant cette tendance d'aph'el à se généraliser n'a pas été suivie par son passif. Ettaph'al est assez rare et parfois aph'el emprunte le passif d'une autre forme, soit èthp'ʿel, ܐܬܡܚܠ ܐܬܓܠܠ ܐܬܡܠܟ ܐܬܚܟܡ, passifs de ܐܡܚܠ ܐܚܟܡ ܐܡܠܟ ܐܓܠܠ, soit èthpa'al, ܐܬܦܣܩ ܐܬܗܦܟ de ܐܦܣܩ ܐܗܦܟ.

Dans les verbes qui ont reçu deux acceptions, pa'el sert souvent pour l'une et aph'el pour l'autre : ܪܩܕ *sauter de joie,* ܐܪܩܕ *pleurer un mort,* ܩܪܒ *offrir,* ܐܩܪܒ *combattre,* ܨܠܚ *fendre,* ܐܨܠܚ *réussir,* ܚܠܠ *nettoyer,* ܐܚܠ *profaner,* ܩܒܠ *recevoir,* ܐܩܒܠ *aller à la rencontre,* ܓܢܝ *accuser,* ܐܓܢܝ *faire reposer*[3], ܫܢܝ *déménager,* ܐܫܢܝ *perdre la raison,* ܫܐܠ *interroger,* ܐܫܐܠ *prêter,* ܪܦܝ *amollir,* ܐܪܦܝ *lâcher,* ܫܪܝ *commencer,* ܐܫܪܝ *faire habiter,* ܦܢܝ *répondre* (s. e. ܦܬܓܡܐ), ܐܦܢܝ *diriger.*

199. *Šaph'el* et *èštaph'al* sont les formes fortes du causatif. Les nuances qui les distinguent d'aph'el et de èttaph'al sont légères; elles sont encore sensibles dans ܐܘܕܥ *faire connaître, annoncer* et ܫܘܕܥ *indiquer, mentionner,* ܐܘܚܪ *tarder* (de ܐܚܪܢ *der-*

---

[1] Dans ce sens, pa'el est aussi usité ܙܕܩ *tenir pour juste* ܙܕܝܩ, hébr. הִצְדִּיק.

[2] Comp. en hébreu קִנֵּא et הִקְנִיא *rendre jaloux,* כִּעֵס et הִכְעִים *irriter,* שִׁחֵת et הִשְׁחִית *se corrompre,* הִכְתִּיב et כָּתַב *écrire,* tandisque כִּתֵּב est employé dans un mauvais sens.

[3] Le premier sens est celui de *cacher*, comme ܓܢ; de là *abriter* et *insinuer une accusation,* v. Elias de Tirhan, p. 45, 16.

nier) et ܫܘܚܪ *retarder qq., hésiter,* ܐܘܫܛ *étendre la main,* ܫܘܫܛ *ordonner, consacrer,* ܐܥܒܕ *agir,* ܫܥܒܕ *faire esclave,* ܥܒܕܐ, ܐܚܠܦ *pousser, germer,* ܫܚܠܦ *changer.*

D'autres verbes qui ont šaph'el, n'ont pas aph'el, ܫܒܗܪ *glorifier,* ܫܟܠܠ *accomplir,* ܫܟܠܠ *achever,* ܫܘܚܕ *rendre solitaire,* ܫܠܗܒ *enflammer,* hébr. לַהַב *flamme,* ܫܕܠ *flatter,* comp. دَلّل *cajoler* (on a vu dans ce verbe une racine ܕܠ et on a fait un p'al ܕܠ, Eph. III, 673 *d*; *carm. nisib.* 9, 48).

Eštaph'al se forme régulièrement, ܐܫܬܘܕܝ *promettre,* ܐܫܬܒܗܪ *s'élever, se glorifier,* ܐܫܬܪܓܪܓ *aimer à croire;* ܐܫܬܚܪ *être de reste* a été simplifié de ܐܫܬܘܚܪ *demeurer.*

Sur la forme apocopée de l'impératif, v. § 193.

199 *bis. Saph'el* et *èstaph'al* sont des formes de causatif que présentent quelques verbes seulement, où ܣ apparaît au lieu de ܫ, sans autre différence dans les flexions : ܣܪܗܒ *hâter* ou (inchoatif) *se hâter,* ܐܣܬܪܗܒ *être pressé,* ܣܩܒܠ *combattre, se porter en avant,* ܐܣܬܩܒܠ *se présenter, survenir,* ar. إِسْتَقْبَلَ, targ. Prov. 12, 27, אסתקבל, ܣܘܣܝ *soigner,* comp. ܐܣܝ, ܣܪܩ *vider,* comp. רִיק ܪܘܩܦܬܐ, ܣܓܝ *chanter,* comp. הגה [1].

La forme *taph'el* ne se rencontre pas en syriaque, on trouve en hébreu תִּרְגִּיל *conduire,* comp. ܫܪܓܠ *égarer, Chrestom. Knös* 112, v. 71; le taw que l'on trouve en tête de radicaux, où il ne paraît pas appartenir à la racine, s'explique donc par une forme réfléchie ramenée à la forme simple, comp. ܬܟܣ et ܐܟܣ *blâmer,* ܬܒܥ *rechercher* et ܒܥܐ *chercher,* ܐܬܟܣ *faiblir* et ܟܣ *être vaincu,* ܬܟܠ *avoir confiance,* ar. تَكِلَ et إِتَّكَلَ de وكل [2], ܬܟܣ *être anxieux* et ܒܐܫ *être souffrant* [3].

Quand èštaph'al et èstaph'al avaient un sens actif, on en tirait un nouveau passif au moyen d'un second taw, ܐܫܬܬܘܕܥ *être rendu notoire, public,* ܐܫܬܬܘܐܡ *être rendu à la vie,* ܐܣܬܬܪܗܒ *être activé;* on disait dans un sens figuré ܐܫܬܬܠܗܒ *être en-*

---

[1] Dans le sens de *marcher* qu'a סגא en néo-hébreu, c'est un saph'el d'une racine *ga* جَى, la racine ܣܓܐ ayant le sens de *être nombreux.*

[2] Comp. ܡܣܟܠ *qui croit,* ܡܣܟܝܢܘܬܐ *attente,* Bar'ali 5910 et 5911 et Elias de Tirhan, p. 45, 20.

[3] ܬܪܐ n'est pas à comparer avec l'hébreu הוֹרָה ou תּוֹרָה, mais avec תנא de la gemârâ et שנה de la mišna, par permutation de noun en riš.

flammé d'amour (Barhébræus, I, p. 142 pénult.), mais ces formes artificielles ne paraissent pas avoir été très-usitées.

200. *Pa'lel* et *èthpa'lal*, rares dans les radicaux forts, comprennent quelques dénominatifs ܦܪܬܬ *réduire en miettes* ܦܪܬܘܬܐ, § 242, ܐܬܒܥܪܪ *être brutal* ܒܥܝܪܐ, ܐܬܚܡܠܠ *être paresseux* ܚܡܝܠܐ; de radicaux faibles : ܐܬܗܘܢܢ *se mettre dans l'esprit* ܗܘܢܐ, ܐܬܦܫܫ *s'éclipser* de ܦܘܫܐ *cessation*, ܐܬܦܕܪܪ *être hébété* de ܦܕܪܐ *grossier*, ܐܬܓܘܪܪ *ruminer* de ܓܘܪܪܐ, ar. إِجْتَرَّ, ܐܬܩܪܪ *se refroidir* de ܩܘܪܐ *froid*[1].

201. *Radicaux redoublés.* Le redoublement du radical indique la répétition fréquente de l'action, le fractionnement, la diminution, comp. § 242; on le trouve dans quelques radicaux forts, où il n'affecte que les deux dernières radicales : ܐܬܢܡܢܡ *sommeiller*, ܐܬܪܫܡܫܡ *être esquissé, dessiné*, ܐܬܟܡܪܡܪ *être noirâtre*, comp. שְׁחַרְחֹרֶת et Ewald, *Lehrb.*, § 157, ܐܬܟܡܟܡ *être muselé, rendu muet* (Barhébræus, I, p. 141, l. 23). Dans ces mots, le redoublement des deux dernières radicales était d'autant plus facile, que c'étaient des consonnes faibles. Quelques lâmadh-aleph ont aussi cette forme, ܐܬܚܙܘܝ *se faire regarder*, ܐܬܛܥܘܝ *être blâmable*, ܐܬܡܢܘܝ *être compté un à un*, ܐܬܛܠܘܝ *faire le jeune homme*, ܐܣܬܢܘܝ *se faire détester*, ܐܬܓܢܘܝ *avoir une forme penchée*, ܐܬܚܫܘܝ *faire sombre*, ܐܬܓܠܘܝ *se manifester souvent* (Barhébr., I, p. 141, l. 23; p. 142, l. 17). La seconde radicale était également une liquide ou un zaïn, qui participe de la faiblesse des consonnes[2]; le waw était un renforcement de youdh, avec lequel il permute dans les formes fortes, § 104, 1°.

Mais c'est principalement dans les 'é-waw ou les double-'é que le redoublement du thème est usité; ces radicaux sont traités comme des bilittères et se confondent dans une même forme *palpel*, *èthpalpal* : ܩܠܩܠ *dépouiller*, ܦܣܦܣ *mettre en pièces*, ܓܪܓܪ *traîner*, ܫܚܫܚ *charmer*, ܛܩܛܩ *crépiter*, ܡܪܡܪ *aigrir, irriter*, ܐܙܥܙܥ *mouvoir, troubler*, ܥܠܥܠ *exciter la tempête*, ܦܚܦܚ *souiller*, ܩܢܩܢ *disposer harmonieusement* de ܩܝܢܬܐ *mélodie*, ܚܓܚܓ *célébrer une fête* ܚܓܐ, ܪܘܪܒ *exalter*, ܐܬܪܓܪܓ *désirer ardemment*, ܐܬܚܠܡܠܡ *avoir des hallucinations*, comp. hébr. קִלְקֵל עִרְעֵר à côté de la forme ordinaire סוֹבֵב קוֹמֵם.

---

[1] Ces formes ne sont pas identiques à celles hébr. סוֹבֵב, קוֹמֵם, qui se développent de la racine et non pas d'un nom.

[2] Sur la faiblesse de zaïn, comp. §§ 106, I *a*, 107 *a*, 208.

Dans ces verbes la seconde consonne n'est pas éliminée en général, ܪܘܪܒ *magnifier* est dénominatif, de ܪܘܪܒܐ; dans les quelques verbes où elle disparaît et occasionne le redoublement de la consonne suivante, il se produit une dissimilation avec riš et le verbe prend la forme *par'el*, § 196.

Quelques-uns sont cependant ramenés à la trilittérité, ܓܪܓ *exciter* de ܓܪ, ܟܪܟ *envelopper*, comp. كار, ܐܟܪܗ *troubler* pour ܐܟܪ, § 118; ܟܢܥ *abaisser*, ar. كان f. *i*, hébr. כנע.

Les grammairiens donnent encore des redoublements de redoublements, comme ܐܬܩܡܩܡ de ܩܡ, ܐܬܢܩܦܩܦ de ܢܩܦ, ܐܬܢܠܠ ou ܐܬܢܠܠܠ de ܢܠ, ܐܬܦܐܐܐ ou ܐܬܦܐܐܐܐ de ܦܐܐ; mais ces formes sont vulgaires (Barhébræus, I, p. 142, l. 11).

Chapitre VII.

Des verbes faibles.

202. Des *pé-aleph.* Les verbes qui ont aleph pour première radicale, conservent cette lettre, d'une manière générale, même lorsqu'elle devient quiescente dans le mot, § 107. Au parfait, elle est articulée avec la voyelle è; les Nestoriens prononçaient avec *a* l'aleph des verbes ܐܦܐ ܐܢܐ ܐܙܠ ܐܟܠ ܐܡܪ (Barhébræus, I, p. 124, l. 21; 126, 22; 127, 8; 238, 6).

A l'imparfait, la voyelle è demeure dans les verbes qui ont *ou* après la deuxième radicale : ܢܐܟܘܢ ܢܐܛܘܡ ܢܐܟܘܠ ܢܐܚܘܕ ܢܐܓܘܪ ܢܐܒܘܕ ܢܐܣܘܪ ܢܐܙܘܠ; dans les autres elle s'obscurcit en *é* chez les Nestoriens et passe en *i* chez les Jacobites ܢܐܙܠ ܢܐܡܪ ܢܐܟܠ ܢܐܚܕ ܢܐܬܐ, § 90.

L'impératif se distingue de l'imparfait par le changement de cette voyelle, ܐܡܪ *dis,* ܐܐܡܪ *je dirais,* ܐܟܘܠ *mange,* ܐܐܟܘܠ *je mangerais;* ܐܬܐ *venir,* ܐܙܠ *aller* font à l'impératif : ܬܐ *viens,* ܙܠ *va,* § 213; les verbes ܐܦܐ *cuire,* ܐܢܐ *gémir* faisaient ܐܦܝ ܐܢܝ chez les Jacobites, mais chez les Nestoriens aleph conservait le p'thâḥâ qu'il avait au parfait (Barhébræus, I, p. 149, l. 2).

A l'infinitif, aleph a la même voyelle qu'à l'imparfait, ܡܐܟܠ ܡܐܡܪ.

Le participe passif, qui dans les verbes forts est prononcé avec un *e* ouvert de la première radicale, a toujours *a,* ܐܟܝܠ *mangé,* ܐܡܝܪ *dit.*

La voyelle de la seconde radicale diffère, comme dans les verbes forts, suivant le sens actif ou neutre du verbe, v. §§ 185 et 186 ; cependant cette différence n'est sensible qu'à l'imparfait et à l'impératif, le parfait a la voyelle *a* même chez les neutres, ܐܒܕ *périr,* ܪܓܙ *être irrité.*

203. Ces verbes passent quelquefois en pé-youdh, ܝܠܦ *apprendre* ne se conjugue comme un pé-aleph qu'à pa'el ܐܠܦ ܢܠܦ, où aleph tombe après un préfixe, ܡܠܦ *qui enseigne,* ܡܠܦ *instruit,* ܡܠܦܢܐ *maître.* Cette écriture défectueuse, commune aux idiomes araméens y compris le samaritain, apparaît aussi en hébreu (Job 35, 11). Le pa''el conserve quelquefois trace de l'aleph, ܐܝܠܦ, v. § 106, I*a.*

204. A èthp''el et èthpa'al, aleph demeure, suivant la règle, après le préfixe et s'articule avec *è,* quand il n'a pas de voyelle propre, ܐܬܐܟܠ ܐܬܐܡܪ, mais avec *a* de la forme, ܐܬܐܡܪ ; cependant il est assujetti à tomber, surtout dans les verbes dont la deuxième radicale est une gutturale ou une liquide ; il s'assimile alors au taw du préfixe qui est redoublé et écrit en double, comme à l'èttaph'al, comp. § 198, ܐܬܬܚܕ ܐܬܬܚܝܕ pour ܐܬܐܚܕ ܐܬܐܚܝܕ, ܬܬܠܝ de ܐܠܝ (*Didasc.* 3, 3).

L'impératif ne différait de celui des verbes forts qu'au pluriel qui ne prenait pas les terminaisons fortes, ܘܢ, ܝܢ, § 182.

205. Pa'el ne présente aucune irrégularité : aleph étant quiescent après un préfixe, sa voyelle passe au préfixe ; mais il se confond, à aph'el, à šaph'el et à leurs passifs, avec la voyelle *a* du préfixe et se trouble en *å* qui lui-même devient diphthongue, *au,* § 86 : ܐܘܟܠ ܐܬܬܘܟܠ, ܐܘܕܥ ܐܫܬܘܕܥ, et *ai* dans ܐܝܬܝ *apporter* de ܐܬܐ *venir,* ܗܝܡܢ *croire* de ܐܡܢ, § 198, par renforcement d'aleph en hé[1].

206. Des *pé-youdh.* Si on excepte ܘܠܐ *convenable* (usité seulement au participe) et ܘܥܕ *réunir,* le syriaque ne connaît que des pé-youdh, § 106, I*a.*

La conjugaison de ces verbes se distingue par les particularités suivantes : youdh première radicale, reçoit la voyelle *i,* quand il n'a pas de voyelle pleine, § 106, I*a* ; cette voyelle influe sur celle de la deuxième radicale qui s'infléchit en *è,*

---

[1] Comp. ar. هبلع هراق de بلع راق.

§ 83, 1°, ܝܺܬܶܒ ܝܺܠܶܕ; il n’y a d’exception que devant riš ou une gutturale ܝܺܬܰܪ ܝܺܕܰܥ, ou lorsque le radical est en même temps lâmadh-aleph ܝܺܡܳܐ. La conséquence de ces modifications euphoniques est l’uniformité de conjugaison, sans distinction d’actifs ou de neutres.

A l’imparfait et à l’infinitif, le préfixe est suivi d’aleph au lieu de youdh ; cette écriture indique que l’on prononçait le préfixe avec la voyelle *é*, § 58 ; telle était en effet la prononciation chez les Nestoriens, mais chez les Jacobites *é* passait en *i*, § 46, ܡܺܐܠܰܕ ܢܺܐܠܰܕ. Cependant ܢܶܕܰܥ *il saura,* ܢܶܬܶܒ *il s’asseoira* conservaient *è* aigu au moyen du redoublement de la consonne suivante ; l’aleph *mater lectionis* n’est pas écrit et toute trace de la première radicale disparaît. Il en est de même à l’impératif qui suit l’imparfait, ܕܰܥ *sache,* ܬܶܒ *assieds-toi.* De ܐܦܳܐ *cuire* on disait ܐܶܦܶܐ *je cuirai,* mais ܢܺܐܦܶܐ *il cuira,* Barhébræus, I, p. 126, ll. 23 et 26.

La voyelle de la deuxième radicale est *a* par opposition à *è* du parfait, ܢܶܬܶܒ seul a échappé à la loi d’uniformisation et a conservé *è* que présente également l’hébreu יֵשֵׁב [1].

207. L’èthp’ʿel conservait le youdh radical ; cependant ܝܢܶܩ *teter* faisait ܐܶܬܐܢܶܩ, Barhébræus, II, vers 1230. Le paʿel et l’èthpaʿal suivent la conjugaison des verbes forts.

L’aphʿel et le saphʿel avec leurs passifs sont remarquables par la diphthongue *au,* qui naît de la contraction de l’*a* du préfixe avec la première radicale. Ce phénomène ne fut possible que parce que dans la majorité de ces verbes la première radicale était waw, § 104, 2° ; l’arabe et l’éthiopien maintiennent cette consonne en tête du mot, mais en araméen et en hébreu, elle passe en youdh. L’analogie a ramené à une même forme toutes les racines de ce genre, ܐܰܝܠܶܠ *gémir,* ܐܰܝܢܶܩ *allaiter* ont seuls conservé youdh ; on trouve aussi ܐܰܘܢܶܩ, Barhébræus, I, p. 126, l. 17, comp. ܢܰܝܒܶܠ, *Spicil. Cureton* 5, 19, pour ܢܰܘܒܶܠ הֵיבֵל et הוֹבֵל aram. bibl.

208. Des *pé-noun.* L’irrégularité des pé-noun consiste dans

---

[1] Les verbes avec *è* à l’imparfait étant rares, v. § 185, il est probable que ܢܶܬܶܒ était le seul de cette espèce parmi les pé-youdh, et que l’uniformisation aura porté sur ceux qui avaient *ou.*

la chute du noun à la fin de la syllabe, § 110*a*, c'est-à-dire lorsque le radical prend un suffixe terminé par une voyelle faible ; dans ce cas le noun tombe et la deuxième radicale est redoublée pour soutenir la voyelle aiguë du préfixe. Font exception les verbes dont la seconde radicale est une gutturale non susceptible de redoublement, ܢܶܢܗܽܘܡ *qu'il mugisse,* ܐܰܢܗܰܪ *il brilla ;* ܐܰܢܚܶܦ *déchausser* conserve le noun, quoique le ḥèth soit susceptible de redoublement, § 115 ; aj. quelques verbes ayant une sifflante ܙ ou ܨ, ܢܶܢܙܰܪ ܢܶܢܨܰܚ ܢܶܢܨܰܒ (Barhébræus, I, p. 119, l. 9). Dans les anciens manuscrits, noun quiescent est souvent écrit (Barhébræus, I, p. 119, l. 25, Elias de Tirhan, chap. 8).

En dehors de cette irrégularité, ces verbes suivent les conjugaisons des verbes forts et ont comme eux les voyelles qui distinguent les actifs des neutres : ܢܓܰܕ ܢܶܓܽܘܕ *tirer,* ܢܓܶܕ ܢܶܓܰܕ *traîner,* ܢܣܰܒ ܢܶܣܰܒ *prendre,* ܢܟܶܠ ܢܶܟܰܠ *être rusé,* ܢܚܶܬ ܢܶܚܽܘܬ *descendre,* ܢܦܰܩ ܢܶܦܽܘܩ *sortir,* ܢܦܰܠ ܢܶܦܶܠ *tomber*, comp. §§ 185 et 186.

L'impératif suivant l'imparfait, laisse tomber la première radicale ܓܽܘܕ ܓܰܕ ܣܰܒ ܟܰܠ ܚܽܘܬ ܦܽܘܩ ܦܶܠ, excepté ܢܕܽܘܪ *consacre,* qui maintenait le noun (v. Ps. 76, 11 sic hébr. et targ., mais mišna דור, sanhéd. 3, 2). Les verbes qui ont le noun à l'imparfait, l'ont aussi à l'impératif, ܢܗܽܘܪ *brille* ; il en est de même dans les radicaux qui sont en même temps lâmadh-aleph, ܢܣܶܐ ܢܶܣܶܐ ܢܣܺܐ (Barhébræus, I, p. 121, l. 3).

L'èttaph'al se formait de l'aph'el et ne laissait pas reparaître le noun, ܐܶܬܬܰܦܰܩ de ܐܰܦܶܩ.

209. Des *'é-aleph.* La faiblesse de ces verbes réside dans aleph, seconde radicale, qui est quiescent à la fin de la syllabe, ܒܐܶܫ *bèš* pour *b'èš,* et qui se prononce comme youdh entre deux voyelles ܒܳܐܶܫ *bayèš* pour *ba'èš,* § 107. Cependant aleph est maintenu par tradition dans l'écriture, sauf quelques cas : il disparaissait généralement au participe passif, ܒܺܝܫ *méchant,* quelquefois au participe présent, ܟܳܒ̥ܳܐ *souffrante* ; le verbe ܒܐܶܫ fait à pa'el et èthpa'al ܒܰܝܶܫ ܐܶܬܒܰܝܰܫ.

Par suite de l'influence d'aleph sur la voyelle, § 83, 4°, ces verbes n'ont qu'un paradigme, sans distinction d'actifs ou de neutres, ܣܳܐܶܢ ܢܶܣܐܰܢ *chausser,* ܣܳܐܶܒ ܢܶܣܐܰܒ *être vieux.* A la faiblesse d'aleph est dû aussi le maintien de la voyelle du suffixe au moyen du redoublement de la première radicale, ܢܶܣܰܐܒܶܗ ܐܰܣܐܶܒ.

L'*a* de l'imparfait s'affaiblit en *è* dans une syllabe ouverte, ܬܶܒܶܐܫܽܘܢ ، ܬܶܒܶܐܫܳܢ, il demeure à l'impératif dans les pluriels forts ܒܰܐܶܫܘ ܒܰܐܶܫܶܝܢ ، par analogie de ceux faibles ܒܐܰܫܘ ܒܐܰܫܶܝܢ, comp. § 180.

A l'imparfait p''al, ces verbes se confondent quelquefois avec les pé-aleph ; on dit également ܢܶܒܰܐܫ . ou ܢܺܐܒܰܫ *il serait ennuyeux* de ܒܐܶܫ ، ܢܰܒܐܶܫ Act. 12, 1 et ܢܐܛܶܒ Ps. 36, 4, ܐܐܛܶܒ, Luc. 6, 33 et 35 et ܢܐܛܶܒ Ps. 41, 2, comp. § 217. Telle est l'origine de la voyelle *è* que reçoit quelquefois le préfixe à l'èthp''el ܐܶܬܒܶܐܫ ou ܐܶܬܒܐܶܫ, au lieu de ܐܶܬܒܰܐܫ.

210. Des ʿ*é-waw*. Les particularités que présentent les ʿé-waw, s'expliquent par ce que nous avons dit § 106.

Ils suivent une conjugaison uniforme, sans distinction d'actifs ou de neutres, ܨܳܕ ܢܨܽܘܕ *chasser*, ܕܳܩ ܢܕܽܘܩ *regarder*, ܨܳܪ ܢܨܽܘܪ *former*, ܩܳܡ ܢܩܽܘܡ *se lever*, ܪܳܩ ܢܪܽܘܩ *couler*, ܨܳܡ ܢܨܽܘܡ *jeûner;* excepté ܡܺܝܬ ܢܡܽܘܬ *mourir,* qui au parfait a conservé la voyelle des intransitifs, hébr. מֵת mais ar. مات. La voyelle *ou* est donc constante à l'imparfait; elle se confond avec la deuxième radicale, en s'allongeant; aussi a-t-elle le point en bas dans la massore nestorienne, tandis que dans les verbes forts de la forme ܢܶܩܛܽܘܠ waw avait le point en haut, § 189. ܣܳܡ ܢܣܺܝܡ fait seul exception et rappelle la distinction que l'arabe a maintenue entre les verbes de cette classe qui ont *ou* et ceux qui ont *i*, comp. § 106, I *b*.

Le participe actif ܩܳܐܶܡ se forme du parfait ܩܳܡ et ne porte plus trace de la deuxième radicale, l'aleph marque l'hiatus entre les deux voyelles et appartient à une prononciation primitive *qå'èm,* § 104, 1°, devenue ultérieurement *qåyèm.* Le passage d'aleph en youdh est sensible à l'œil, lorsque la voyelle aiguë tombe, parcequ'alors il se forme une diphthongue avec *å*, ܩܳܝܡܺܝܢ ܩܳܝܡܳܐ. Quelquefois un youdh additionnel indique la vraie prononciation ܩܳܐܝܶܡ (*Anal. syr.*, p. 48, l. 15; 89, 30), comp. § 46.

Ethp''el se confond avec èttaph'al et redouble le taw du préfixe, qui est écrit double; cependant l'ancienne écriture n'avait qu'un taw ܐܶܬܩܺܝܡ ܐܶܬܕܺܝܢ ܐܶܬܕܺܝܫ etc.[1] Le passif de ܐܰܦܺܝܣ *persuader*, était écrit tantôt normalement ܐܶܬܬܦܺܝܣ, tantôt avec ṭèth au lieu du second taw ܐܶܬܛܦܺܝܣ, à cause de la prononciation très dure du pi grec (de πεῖσις); les grammairiens voulaient attribuer à chaque forme un sens propre : ܐܫܬܡܥ se dirait *d'une obéissance volontaire ou forcée*, ܐܫܬܡܥ *d'une obéissance volontaire*, seulement. C'étaient des distinctions qu'il serait difficile de justifier par des textes, comp. p. 30, note 4.

---

[1] V. ci-dessus p. 99, note 1.

211. Les verbes qui ont pour seconde radicale un waw fort, n'éprouvent pas les modifications des ʿé-waw et suivent la conjugaison des verbes forts. Ce sont comme nous l'avons dit, § 106, I *a*, des dénominatifs qui ont la forme paʿel ou aphʿel, §§ 192 et 198, ou des radicaux qui ont deux consonnes faibles et dont la dernière est une semi-voyelle, une gutturale ou un zaïn.

Ceux qui sont terminés par zaïn sont des neutres, ils ont *a* au parfait et à l'imparfait du pʿal, comme ceux dont la troisième radicale est une gutturale, § 186.

Quelques verbes se distinguent par le waw fort d'autres radicaux ʿé-waw, comme ܫܘܚ *germer*, comp. שִׂיחַ *herbage*, et ܫܘܚ *être liquide*, ܚܘܪ *blanchir* et ܚܪ *regarder*, ܥܘܪ *aveugler* et ܥܝܪ *éveiller*.

Les ʿé-waw, outre le paʿel, ont souvent une forme redoublée, où toute trace de la seconde radicale disparaît, comme ܪܘܡܡ de ܪܘܡ, et où ils se confondent avec les double-ʿé, § 201.

212. Des *double-ʿé*. Pʿal, aphʿel et šaphʿel et leurs passifs contractent les deux dernières radicales en une seule, mais èthpʿel la maintient double, comme paʿel et èthpaʿal, voyez § 112.

Dans les formes contractes, la radicale double se prononce à la fin du mot, comme une consonne simple, § 113. En raison de la faiblesse de ces formes, la voyelle aiguë des préfixes se maintient au moyen du redoublement de la première radicale, § 113.

Le neutre se distingue à l'imparfait de l'actif, mais au parfait la voyelle est toujours *a*[1], ܢܒܘܙ ܒܙ *piller*, ܢܚܡ ܚܡ *être ardent, brûler*[2].

---

[1] L'è du neutre s'est éclairci en *a* devant la consonne double non suivie de voyelle, phénomène commun en hébreu, לַת de לֶדֶת, בַּז *proie* avec suff. בִּזָּהּ etc.; primitivement cette consonne était donc prononcée dure, mais plus tard on la prononça simple ܚܡ.

[2] Nous avons dit § 185 que l'imparfait ܢܚܡ devait être rapporté à une racine ܝܚܡ.

Le participe actif, dérivé du parfait, est semblable au participe des ʿé-waw, ܩܳܐܶܡ; mais avec les terminaisons du féminin ou du pluriel, aleph ne se change pas en youdh, comme dans les ʿé-waw, la seconde radicale est redoublée et aleph est maintenu pour la distinction de la forme ou il disparaît, ܫܳܐܠܺܝܢ ܟܽܠܗܶܝܢ ܐܢܬ̈ܢ (Matth. 10, 12. Jean 19, 42. Héb. 11, 16.) ou ܫܳܐܶܠܺܝܢ ܟܽܠܗܶܝܢ ܩܳܐܶܡ; le verbe ܫܐܠ avait toujours aleph (voyez Barhébræus, I, p. 99, l. 16. Elias de Tirhan, chap. XXIV).

Le šaphʿel qu'on ne trouve pas dans les ʿé-waw, apparaît dans ܫܰܟܠܶܠ, comp. ܫܰܟܠܶܠ, § 199.

Comme les ʿé-waw, les double-ʿé ont une forme redoublée ܩܰܐܩܶܐ, § 201.

213. Des *lâmadh-aleph. a)* Le syriaque a ramené à un type commun les lâmadh-aleph, les lâmadh-waw et les lâmadh-youdh, que l'arabe distingue avec précision; il n'y a pas d'autres exceptions que quelques verbes dont nous parlerons sous le paragraphe suivant. La dernière radicale s'est usée et confondue avec la voyelle de la forme, comp. § 106, II; dans les formes où elle est encore sensible, c'est youdh qui apparaît, la dénomination lâmadh-aleph n'est donc pas très-exacte et s'appliquerait mieux aux radicaux du paragraphe suivant. Cependant elle a été consacrée par l'usage, parce que lâmadh se trouve à la troisième personne masc. sing. du parfait, qui présente le radical.

Les neutres se distinguent des actifs au parfait pʿʿal seulement, ܫܠܺܐ *il se reposa*, ܓܠܳܐ *il découvrit.* L'actif a *â* au lieu de la diphthongue *ai* qui était assujettie à s'affaiblir en *è* et à entraîner la confusion des temps.

La troisième personne du féminin ܓܠܳܬ est contractée de *g'layat,* § 104, 2°; le radical *g'lai* apparaît à la seconde personne ܓܠܰܝܬ ܓܠܰܝܬܝ et aux pluriels ܓܠܰܝ̈ ܓܠܰܝܬܘܢ ܓܠܰܝܢ; la troisième du masc. plur. est ܓܠܰܘ par contraction de *g'layou,* § 104, 2°; cette diphthongue *au* est également sensible dans la ponctuation des Nestoriens ܓܠܰܘ, § 51; la terminaison forte est ܓܠܰܝܘܢ ou ܓܠܰܘܢ, §§ 56 et 104 (comp. Barhébræus, I, p. 112, l. 17 et 21), *f.* ܓܠܰܝ̈ܢ. A la première personne ܓܠܺܝܬ, l'*è* formatif (comp. ܩܶܛܠܶܬ) se confond avec le youdh radical.

Dans les neutres, la première personne se distinguait de la seconde, non par le vocalisme, mais par la prononciation du taw final, qui était aspiré dans celle-là, ܫܠܝܬ, dur dans celle-ci, ܫܠܝܬ, § 135. La troisième personne avait *å* au lieu de *i* quand le verbe était un låmadh-aleph primitif : ܡܛܐ *il arriva* מצא, ܐܬܐ *il vint* אתא, ܡܠܐ *il fut plein* מלא etc. Il se confondait ainsi avec l'actif : ܡܠܐ *remplir ;* c'était donc dans les låmadh-youdh et les låmadh-waw primitifs que les formes répondaient au sens : ܫܠܐ *tirer,* ܫܠܝ *être au repos.*

L'*è* des neutres se confond avec le youdh radical qui se maintient au parfait ; il forme une diphthongue avec la désinence du pluriel masculin de la troisième personne, ܫܠܝܘ. Il en est de même dans les conjugaisons dérivées, qui toutes ont *i* au parfait, sans distinction d'actif ou de passif : ܫܠܝ ܐܫܬܠܝ ܐܫܬܠܝ etc., pl. ܐܫܬܠܝܘ ܫܠܝܘ ܐܫܬܠܝܘ.

La troisième personne du féminin pluriel n'était pas distincte chez les Nestoriens de la même personne du masculin singulier, aussi bien au p'ʿal des neutres que dans les dérivés : ܓܠܝ ܐܬܓܠܝ ܫܠܝ ܓܠܝ se disaient de l'une et de l'autre. Nous avons vu, § 180, que dans les verbes forts la même confusion existait : l'écriture ne distinguait pas chez eux, ܟܬܒ *il a écrit* de ܟܬܒ *elles ont écrit.* Au contraire, les Jacobites donnaient le ribboui à la personne du pluriel féminin, ܫܠܝ̈ ܓܠܝ̈, et aux dérivés ils ajoutaient encore un youdh, ܓܠܝ̈ܝ ܐܬܓܠܝ̈ܝ, où le youdh de la forme était désigné avec celui du radical. Cette écriture était due aux réformes grammaticales de Jacques d'Edesse, ce qui explique qu'elle demeura étrangère aux Nestoriens (Barhébr., II, v. 442 avec le *comment.*, p. 47 et 48).

b) L'imparfait suit le même paradigme à p'ʿal et aux classes dérivées ; la voyelle formative est *è* (pour *oui, ei, ai*), par opposition à celle *i* du parfait (pour *ei, ai*), ܢܫܠܐ ܬܫܠܐ ܢܫܠܐ ܢܫܬܠܐ ܢܫܬܠܐ. La voyelle formative et la troisième radicale tombent devant la terminaison du pluriel masculin ܢܫܬܠܘܢ, ܢܫܠܘܢ, mais devant celle du pluriel féminin, youdh radical se maintient ܢܫܬܠܝܢ ܢܫܠܝܢ.

c) L'impératif a une physionomie toute particulière, qu'il doit à une voyelle finale *å*, provenant d'une ancienne terminaison *an,* que l'on retrouve dans l'impératif énergique arabe ; ainsi s'expliquent les pa'el, aph'el et šaph'el et leurs passifs : ܦܢܐ ܐܬܦܢܐ ܐܘܡܐ ܐܬܘܡܐ ܫܡܠܐ ܐܫܬܡܠܐ. Cet *å* s'affaiblit en *ai* à èthp''el ܐܬܓܠܝ et en *i* au p''al ܓܠܝ, excepté ܬܐ *viens*, ܝܡܝ *jure*[1], ܝܥܝ *germe*, ܐܫܬܝ *bois* de ܐܬܐ ܝܡܐ ܝܥܐ ܐܫܬܐ. A la seconde personne du féminin et à celles du pluriel, *å* forme une diphthongue avec la voyelle de la terminaison de ces personnes, ܓܠܝ ܓܠܘ, ܓܠܘܗܝ, ܓܠܝ̈, ܓܠܝ̈ܝܢ, et les dérivés ܐܬܓܠܝ ܓܠܘ ܐܓܠܝ̈ etc. Lorsque l'imparfait avait le sens d'un impératif prohibitif, il recevait la même terminaison ܠܐ ܬܢܣܐ *ne tente pas*, Matth. 4, 7.

Les Nestoriens se séparaient des Jacobites au sujet de l'impératif èthp''el ; au lieu de ܐܬܓܠܝ, ils disaient suivant l'analogie des verbes forts ܐܬܓܠܝܝ ; l'écriture des deux youdh quiescents indique sans doute une prononciation antérieure *èthgalji* (v. Barhébræus, I, p. 152, l. 12 et p. 154, l. 12). Mais pour les autres personnes, il n'y avait pas de différence entre la Massore d'Edesse et celle de Nisibe (Barhébræus, I, p. 155, l. 1 et 22).

La forme apocopée propre à èthp''el est suivie quelquefois par l'impératif de ܐܬܦܢܝ : ܐܬܦܢ ou avec youdh quiescent ܐܬܦܢܝ était usité par les Jacobites, quand ils s'adressaient à Dieu ; en parlant aux hommes, ils disaient ܐܬܦܢܝ ; quant aux Nestoriens, ils ne dérogeaient pas à leur règle, et prononçaient en tous cas *èthpan* (v. Barhébræus, I, p. 155, l. 14, comp. Ps. 69, 16).

De ܐܬܢܩܐ, èthpa'al de ܢܩܐ *frapper* (v. p. 57, note 1), on disait également ܐܬܢܩ (Barhébræus, II, v. 545).

d) L'infinitif avait la voyelle *å*, ܡܓܠܐ de ܓܠܐ, par analogie de ܡܦܩܕ de ܦܩܕ (mais aram. bibl. מִגְלֵא) ; le neutre ne se distinguait pas de l'actif.

e) Le participe actif ܓܠܐ suit la forme ܦܩܕ, mais le passif ܓܠܐ a celle d'un participe de verbe neutre فَعِل. Pa'el, aph'el et šaph'el distinguent comme les verbes forts un participe actif et un participe passif, qui conserve la diphthongue *ai*.

En formant le présent, v. § 183, les participes peuvent se contracter avec les pronoms personnels, de la manière suivante :

---

[1] Barhébræus, I, p. 128, l. 1, prétend que les anciens manuscrits portent ܝܡܝ, sans doute par analogie de la prononciation ܐܦܝ ܓܠܝ qui était propre aux Nestoriens, v. § 202.

	Singulier			
	Actif		Passif	
I. *masc.*	ܩܳܛܶܠܢܳܐ			
II.	ܩܳܛܶܠܬ	ܩܳܛܠܰܬ	ܩܛܺܝܠܶܬ	ܩܛܺܝܠܰܬܝ
	Pluriel			
I. *masc.*	ܩܳܛܠܺܝܢܰܢ		ܩܛܺܝܠܺܝܢܰܢ	
II.	ܩܳܛܠܺܝܬܽܘܢ	ܩܳܛܠܳܢ̈ܝܬܶܝܢ	ܩܛܺܝܠܺܝܬܽܘܢ	ܩܛܺܝܠܳܢ̈ܝܬܶܝܢ

A la troisième personne, le pronom n'est pas nécessaire; il peut précéder ou suivre le participe, comme le verbe fini, comp. § 183; en tous cas, il en est séparé.

Les participes des dérivés se contractaient de la même manière : ܡܰܘܕܺܝܢܰܢ *nous confessons,* ܡܶܬܦܢܺܝܢܰܢ *nous nous retournons.*

f) Les radicaux redoublés ܐܶܬܚܰܕܘܳܐܺܝܬ, § 201, suivent la conjugaison des dérivés, imparfait ܢܶܬܚܰܕܘܳܐ, impératif ܐܶܬܚܰܕܘܳܐ.

214. *Des verbes dont la troisième radicale est une gutturale.* Les verbes qui ont comme troisième radicale ܗ ܥ ܚ ou ܪ, ne souffrent pas d'autre irrégularité que le changement du è qui les précède en *a,* § 88; tel est le cas au parfait des neutres, § 186, au participe actif et aux conjugaisons d'èthp'el et des dérivés actifs.

Les lâmadh-aleph qui maintiennent l'aleph comme gutturale, sont les suivants : ܒܰܝܰܐ *consoler,* ܨܰܐܰܐ ou ܨܰܝܰܐ *décorer* ou *réjouir,* ܛܰܡܰܐ *rendre impur,* ܦܰܐܰܐ *orner,* ܓܰܐܰܐ *souiller,* ܬܰܢܰܐ *enseigner.* Ces verbes qui sont des pa'el changent è en *a* et aleph supporte la voyelle de la forme ou est quiescent :

Parfait ܒܰܝܰܐ ܒܰܝܰܐܬ ܒܰܝܰܐܬ ܒܰܝܰܐܬܝ ܒܰܝܺܐܬ ܒܰܝܰܐܘ (avec la diphthongue *au,* Barhébræus, I, p. 128, l. 16; 149, 11). ܒܰܝܰܐܝ (avec la diphthongue *ai*) ܒܰܝܰܐܬܽܘܢ ܒܰܝܰܐܬܶܝܢ ܒܰܝܰܐܢ.

Imparfait ܢܒܰܝܰܐ ܬܒܰܝܰܐ ܬܒܰܝܰܐܝܢ.... ܢܒܰܝܰܐܘܢ ܢܒܰܝܰܐܢ....

Impératif ܒܰܝܰܐ ܒܰܝܰܐܝ (avec la diphthongue *ai*) ܒܰܝܰܐܘ (avec la diphthongue *au*) ܒܰܝܰܐܝܢ.

Infinitif ܡܒܰܝܳܐܘ, *part. act. et pass.* ܡܒܰܝܰܐ.

Des prononciations moins correctes ramenaient quelquefois ces verbes aux conjugaisons des autres lâmadh-aleph, on trouve: ܐܶܬܛܰܡܰܐܝ̈ *elles ont été souillées,* comme ܐܶܬܓܰܠܝ̈ (Barhébræus, I, p. 129 ult.), ܐܶܬܒܰܝܳܐܝ *sois consolée,* comme ܐܶܬܓܰܠܳܝ (Barhébræus, I, p. 155, l. 7), au lieu de ܐܶܬܒܰܝܰܐܝ *èthbayai.*

215. *Les verbes doublement faibles,* qui ne consolident pas en gutturale la dernière radicale, sont traités comme monosyllabiques, mais l'écriture présente la forme trilittère : ܟܐܐ ܟܐܐ *gourmander,* ܕܐܒ ܕܐܐ *être faible.* ܚܐ *vivre* fait au pluriel ܚܘ (Barhébræus, I, p. 112, l. 19), à l'imparfait ܢܚܐ ou ܢܐܚܐ ܬܚܐ ܬܚܝܢ (Barhébræus, I, p. 195, l. 1; II, 47 ult.), infinitif ܡܚܐ ou ܡܐܚܐ, impératif ܚܝܝ (Barhébræus, II, v. 557).

Si la première et la dernière radicales sont faibles, le verbe suit les anomalies propres à chacune d'elles : ܝܡܐ *il jura,* imparfait ܢܐܡܐ, impératif ܝܡܝ ; ܐܬܐ *il vint,* imparfait ܢܐܬܐ, impératif ܬܐ, v. § 213 ; ܢܟܐ *il frappa,* imparfait ܢܟܐ, impératif ܢܟܝ, aph'el ܐܟܝ ܢܟܐ ou ܢܐܟܐ, èthpa'al ܐܬܢܟܝ ܢܬܢܟܐ, impératif ܐܬܢܟܝ, §§ 208 et 213.

ܐܒ ou ܐܝܒ *désirer,* avait le passif ܐܬܐܝܒ ou ܐܬܐܒܒ ou ܐܬܐܘܒ, comp. أَوِبَ (Barhébræus, I, p. 240, l. 21, citant Is. 26, 9).

ܗܘܐ *être* a, outre l'imparfait ordinaire ܢܗܘܐ, une forme apocopée ܢܗܐ ܬܗܐ ܢܗܘܢ.

216. Les verbes faibles suivent en général leurs conjugaisons ; cependant ils dénotent une tendance à permuter entre eux, ܥܦܐ ܥܦ et ܥܦ *doubler :* ܥܦܐ se disait des biens qu'on double, ܥܦ des vêtements auxquels on met une doublure (Barhébræus, II, vers 1351) ; ܩܪ et ܩܪ *être froid,* le premier s'entend de l'esprit, le second, du corps (Barhébræus, vers 1395) ; ܚܢ et ܚܢ *être clément,* ܡܟ et ܡܟ *être humble,* ܫܦ et ܫܦ *ramper,* ܫܦܦ ܫܦ et ܫܦܐ *limer,* ܚܡ et ܚܡܐ *être brûlant.* Ces confusions de racines faibles sont également fréquentes dans les talmuds (Luzzatto, *Elementi,* p. 81, § 75). Un verbe présentait ainsi une double signification, dont l'une était celle propre à la racine et l'autre, empruntée à une racine voisine ; en sens inverse, une racine se dédoublait pour exprimer un second sens, ܪܬ *trembler de peur,* ܪܬ *s'agiter, s'ébranler* (Barhébræus, II, vers 1412).

217. *Verbes anomaux.* ܐܫܬܝ *boire* suit la conjugaison de p'al, sauf l'impératif ܐܫܬܝ, l'imparfait est ܢܫܬܐ, le participe actif, ܫܬܐ, l'infinitif, ܡܫܬܐ.

ܐܫܟܚ *trouver* suit également p'al, ܢܫܟܚ ܫܟܚ, participe passif ܫܟܝܚ, excepté l'infinitif ܡܫܟܚܘ et le participe actif ܡܫܟܚ. Le passif a la forme èthp'el ܐܫܬܟܚ.

ܪܗܛ *courir,* n'est irrégulier qu'à l'impératif ܗܪܘܛ, avec riš quiescent, § 110*c.*

A l'impératif de ܛܫܐ, les Jacobites ramenaient la voyelle en avant et disaient ܛܫܘ *cachez-vous;* les Nestoriens prononçaient régulièrement, ܛܫܘ (Barhébræus, I, p. 147, l. 19).

ܐܙܠ *aller* a lâmadh quiescent dans les formes où la seconde radicale n'a pas de voyelle; le zaïn attire à lui la voyelle du lâmadh qui est inarticulé : ܐܙܠܬ ܐܙܠܬ، ܢܐܙܠܘܢ etc., § 110*b*; l'impératif laisse tomber aleph, ܙܠ.

Suivant Barhébræus, cette règle est applicable au verbe même dans le sens de *être utile,* excepté dans un seul passage, Matth. 5, 13, ܠܐ ܐܙܠ, où l'édition *Lee* porte à tort une *linea occultans,* v. Barhébræus, I, p. 130, l. 22; II, p. 38 *comm.;* ܣܠܩ *monter* laisse tomber le lâmadh après un préfixe, ܡܣܩ ܢܣܩ (*impér.* ܣܩ), aph'el ܐܣܩ; il suit la conjugaison des pé-noun et redouble la première radicale. Cette irrégularité est commune à tous les dialectes araméens, ce qui a porté quelques savants à voir dans ce verbe une double racine ܣܠܩ et ܢܣܩ, mais la nature de liquide du lâmadh explique suffisamment cette irrégularité. ܝܗܒ a la seconde radicale quiescente. Outre le parfait, il n'est usité qu'à l'impératif ܗܒ et les participes ܝܗܒ ܝܗܝܒ où le hé recouvre son articulation. Les autres temps sont fournis par ܢܬܠ, inusité en dehors de là : ܢܬܠ *qu'il donne,* ܡܬܠ *donner.* L'infinitif ܡܗܒ a été très-employé par Mar Isḥaq (v. Barhébræus, II, p. 56, première ligne du *comm.*), mais comme intensif du participe, ܡܗܒ ܝܗܒ, tournure que l'on trouve aussi dans le talmud babli (Luzzato, *Elementi,* p. 82, § 81)[1]. Le passif ܐܬܝܗܒ est régulier.

218. *Des verbes défectueux.* ܘܠܐ *il convient,* ܝܐܐ *il est beau,* ܦܐܐ *il est juste,* ne sont usités qu'au participe dans le sens du présent; ܥܣܩ était employé impersonnellement à la troisième personne du féminin du parfait p'ʿal, ܥܣܩܬ ܠܗ *il lui fut pénible*; le participe s'emploie aussi de cette manière : l'actif, comme présent, ܥܣܩܐ ܠܝ *il m'est pénible*; le passif, comme passé, ܥܣܝܩܐ ܠܝ

---

[1] La forme du parfait ܝܗܒ se trouve encore en poésie, v. Bickell, *Carm. nisib. gloss.* Quelques grammairiens donnent aussi le futur ܢܗܒ, v. Elias de Tirhan, chap. V, trad. p. 15.

il m'était pénible (Barhébræus, II, vers 1172; sur le sens du pa'el et de l'aph'el, v. vers 915). ܡܐܢ s'employait de la même manière : ܡܐܢܬ ܠܝ *il m'était importun,* ܡܐܢ ܠܢ *il nous est importun,* ܬܐܡܢ ܠܗ ou ܬܐܡܢ ܠܗ *qu'il lui soit importun,* comp. § 209.

CHAPITRE VIII.

Des verbes quadrilittères.

219. Tous les quadrilittères suivent le paradigme de pa'el et de son passif, ܡܫܡܫ ܐܬܡܫܡܫ, sans redoublement. Ils viennent, soit de dénominatifs, § 194, soit de pa'li, par'el, pau'el ou pai'el, §§ 195 à 197; quelques-uns peut-être, de racines quadrilittères; ܦܪܢܣ *nourrir* et *gouverner,* ܬܪܣܝ *nourrir* sont d'origine et de formation incertaines.

Quelques dénominatifs ont aussi des radicaux plus étendus, v. § 194.

CHAPITRE IX.

Des verbes avec les suffixes objectifs.

220. *a)* Les verbes prennent les pronoms suffixes du régime direct, à l'exception de ceux de la troisième personne du pluriel, masc. et fém., qui demeurent isolés, mais perdent leur hé, ܐܢܘܢ ܐܢܝܢ de ܗܢܘܢ *eux,* ܗܢܝܢ *elles,* § 174.

En s'agglutinant au verbe, les pronoms sont réduits à leurs éléments les plus simples; celui de la première personne du singulier conserve cependant le noun, qu'il n'a plus quand il est suffixe d'un nom.

Les suffixes de la seconde personne ont kaph au lieu du taw de la forme isolée.

b) Quand le radical verbal est terminé par une consonne, les suffixes s'ajoutent selon la forme suivante : ܢܝ ܗ̇ ܗ ܟ ܟܝ ܢ ܟܘܢ ܟܝܢ. Si l'on prend comme types de comparaison les suffixes de l'arabe, qui a conservé intact le vocalisme, نِى كِ كَ هُ ou هِ كُنَّ كُمْ نَا هَا, il devient évident que la voyelle qui unit en syriaque le suffixe au verbe est une ancienne voyelle finale qui, en devenant quiescente à la fin du mot, a passé devant la consonne, § 97. Il en est ainsi, du moins, pour les suffixes de la seconde et de la troisième personnes du singulier; quant à ceux de la seconde personne du pluriel, leur voyelle étant immuable dans une syllabe fermée, ils s'annexaient au moyen de *a*, qui n'est pas demeuré dans une syllabe ouverte, mais dont l'effet est encore sensible par l'aspiration du kaph, § 125. Cette voyelle est demeurée avec les suffixes de la première personne ܢܝ ܢ, dont le singulier ne se distingue du pluriel que par un youdh quiescent.

Les personnes du parfait terminées par une consonne, qui prennent les suffixes de cette manière, sont la troisième masculin et féminin et la première du singulier, ܟܬܒ ܟܬܒܬ ܟܬܒܬ; cette dernière ne laisse pas reparaître l'*i* final, qui a passé devant le taw, § 180, mais dont l'influence s'exerce encore sur le verbe avec un suffixe fort, comme nous allons le voir. L'annexion opère dans le verbe un changement de voyelles, nécessité par la nature de la syllabe en syriaque, § 96 : de ܟܬܒ on dit ܟܬܒܢܝ...... ܟܬܒܟܘܢ; de ܟܬܒܬ, ܟܬܒܬܢܝ..... ܟܬܒܬܟܘܢ, comp. כְּתָבַתְכֶם كَتَبَتْكُمْ; de ܟܬܒܬ, ܟܬܒܬܢܝ.... ܟܬܒܬܟܘܢ, comp. כְּתַבְתִּיכֶם كَتَبْتُكُمْ[1].

Les verbes qui, ayant *è* au parfait, ont pris un sens actif, laissent reparaître cet *è*, ܒܛܢܬܢܝ *elle m'a conçu*, ܪܚܡܬܗ *je l'ai aimé.*

En dehors de la première personne du singulier, une voyelle finale se maintient devant les suffixes, dont elle évince la voyelle initiale, si elle ne se contracte pas avec elle : ܟܬܒܘ fait ܟܬܒܘܢܝ ܟܬܒܘܟ; la contraction des voyelles en diphthongues a lieu avec le suffixe de la troisième personne du masc. sing., par suite de la faiblesse du hé qui devient quiescent, ܟܬܒܘܗܝ, § 52, ܟܬܒܬܝܗܝ ܟܬܒܬܘܗܝ, où ܗܝ est diacritique, § 62, mais dans ܟܬܒܘܗ̇ la voyelle du suffixe se fait valoir par distinction du suffixe du masculin ܟܬܒܘܗܝ.

La voyelle finale *å* apparaît : à la seconde personne du masc. sing. ܟܬܒܬ, comp. כָּתַבְתָּ كَتَبْتَ; à la première du pluriel ܟܬܒܢ, comp. كَتَبْنَا כָּתַבְנוּ; à la troisième du féminin pluriel ܟܬܒ̈ܝ, ce qui indique une forme antérieure *kathabå* (usitée encore dans

---

1. Sur la prononciation aspirée du taw à la troisième personne fém. voyez § 123 *c*.

les targoums et en éthiopien, v. §§ 87 et 180), excepté avec les suffixes forts ܟܬܒܟܘܢ; après les terminaisons fortes du pluriel ܘ, ܝܢ, ܟܬܒܘܢܢܝ ܟܬܒ̈ܝܢܢܝ ܟܬܒܬܘܢܢܝ ܟܬܒܬܝܢܢܝ ܢܟܬܒܘܢܢܝ ܢܟܬܒܢܢܝ, ainsi en arabe *a* se fait entendre après le noun des désinences du pluriel يَكْتُبُونَ.

Les deux formes du pluriel ܟܬܒܘ, ܟܬܒܘܢ, fém. ܟܬ̈ܒܝ ܟܬܒܝܢ, § 180, étaient également usitées avec les suffixes; on trouve aussi le féminin écrit sans youdh ܠܐ ܐܫܟܚܢܗ̇ *elles ne le trouvèrent pas, Anal. syr.* p. 87, l. 15, v. ci-dessus p. 60, note 1 et Barhébræus, I, p. 122, l. 25, et ܚܙ̈ܝܢܢܗ̇, ܚܙ̈ܝܢܗ̇, *id.* p. 76 ult.

c) Les personnes de l'imparfait terminées par une consonne s'adjoignent les suffixes suivant la forme ci-dessus, excepté ceux de la troisième personne, qui sont précédés de *i*, ܢܟܬܒܝܘܗܝ ܢܟܬܒܝܗ̇, ainsi en hébreu les suffixes sont annexés à l'imparfait avec la voyelle *è* et au parfait avec *a*; cet *i* peut être comparé avec la voyelle finale de l'imparfait arabe يَكْتُبُ, comp. p. 173. La forme ܢܟܬܒܗ̇ sans youdh était aussi usitée et régulière (Matth. 8, 13, Act. 15, 38; Barhébræus, I, p. 102, l. 8; 122, 20; 133, 24; 134, 3, 10; 150, 10).

La troisième personne du féminin prenait les suffixes comme la seconde du masculin: ܝܡܝܢܟ ܬܣܥܕܢܢܝ *que ta droite me secoure*, Ps. 18, 36, comp. Ps. 118, 13.

Le youdh quiescent qui suit dans quelques cas la terminaison *in* de la seconde personne du féminin, § 181 *fin.*, devient quelquefois articulé devant les suffixes : ܕܬܫܒܝܢܢܝ *pour que tu* (fém.) *me captives*, ܬܒܙܝܢܢܝ *que tu me pilles* (fém.), Barhébræus, I, p. 74 ult., 101, l. 19; 103, 4; 139, 6.

Les terminaisons du pluriel ܘ, ܢ insèraient *â* entre le verbe et le suffixe, ܢܟܬܒܘܢܢܝ ܢܟܬܒܘܢܝܗܝ. La forme ܢܟܬܒܘܢܗ̇ est également usuelle, Job 37, 3, Hos. 5, 6, Act. 23, 2. 10. 24, Jacq. 5, 14, Barhébræus, I, p. 123, l. 7; 134, 4. On trouve aussi une forme apocopée, analogue à celle du parfait, ܢܟܬܒܘܗܝ, comme dans Matth. 8, 25 : ܘܐܥܝܪܘܗܝ, Apoc. 22, 3 : ܢܫܡܫܘܗܝ suivant quelques manuscrits, comp. *Mand. Gramm.*, p. 278, note 1.

Lorsque l'imparfait était pris dans le sens d'un impératif (volontatif ou précatif), il s'annexait les suffixes de la même manière que celui-ci ܠܐ ܬܫܒܩܝܢܢܝ *ne m'abandonne pas*, ܠܐ ܬܬܟܠܢ

ne nous induis pas, Luc. 11, 4, comparez Elias de Tirhan, chap. 29 fin; ܬܬܠܝܘܗܝ *que tu le donnes*, Barhébræus, I, p. 76, l. 19.

d) L'impératif se distingue par ses formes lourdes : il prend les suffixes avec une voyelle *å (ai)* que nous avons déjà constatée dans les låmadh-aleph, § 213 *c*; en outre il conserve les voyelles légères dans une syllabe ouverte, ܟܬܘܒܝܢܝ ܟܬܘܒܝܘܗܝ ܟܬܘܒܝܗ̇ (par contraction de *k'thoubayåh*, § 104, 2°) ܟܬܘܒܝܢ. Les voyelles légères demeurent également à l'impératif de paʿel ou aphʿel, ܩܕܡܝܢܝ, ܦܩܕܝܘܗܝ, ܐܦܩܝܗ̇; elles tombent généralement au pluriel écourté : ܩܕܡܘܗܝ, ܟܬܒܘܗܝ; mais, ܟܬܒܘܢܝܗܝ (Barhébræus, I, p. 148, l. 13, 18; 149, 20 ult.; 150, 20). Quand la seconde radicale est une labiale, § 93, 2°, la voyelle *ou* du pluriel se reproduit souvent comme un écho devant cette consonne : ܐܡܘܪܘܗܝ Matth. 10, 27, ܦܓܘܥܘܢܝ Gen. 23, 8, ܕܒܘܪܘܗܝ Jean 18, 31 etc., (comp. Barhébræus, I, p. 146, l. 19 à 24; 148, 7 à 9, Elias de Tirhan, chap. XV). Le même effet se produit entre deux emphatiques, § 93, 3°, ܛܥܘܢܘܢܝ, Barhébræus, I, p. 146, l. 22. Hors ces cas, la voyelle *ou* de la forme passait de la seconde radicale sur la première aux pluriels écourtés, mais elle demeurait sur la seconde aux pluriels forts : ܩܘܛܠܘܗܝ ܟܬܘܒܘܢܝܗܝ (Barhébræus, I, p. 122 ult.).

Le féminin singulier présente la forme étendue que nous avons déjà rencontrée à l'imparfait, ܟܬܘܒܝܢܝܢ, ܩܘܡܝܢܝܢ de ܩܡ ܢܩܘܡ, ܐܩܝܡܝܢܝܢ de l'aphʿel ܐܩܝܡ (Barhébræus, I, p. 74, l. 23; 101, 16; 103, 2; 138, 8); mais elle était peu usitée.

ܗܒ *donne* perdait sa voyelle au pluriel chez les Jacobites, ܗܒܘܗܝ ܗܒܘܗ̇, mais il la gardait chez les Nestoriens, ܗܒܘܗܝ ܗܒܘܗ̇; au sing. masc., on disait ܗܒܝܗܝ ou ܗܒܝܗܝ mais ܗܒܝܗ̇; au sing. fem., ܗܒܝܗܝ ܗܒܝܗ̇; au plur. masc., ܗܒܘܗܝ. L'impératif ܣܒ *prends* avait des formes pareilles ܣܒܝܗܝ ܣܒܝܗ̇ mais ܣܒܘܗ̇ (Barhébræus, I, p. 147).

e) L'infinitif ܡܟܬܒ prenait les suffixes de la même manière que le parfait ܟܬܒ; quelquefois aussi il insérait *i* devant le suffixe de la troisième personne du singulier, comme l'imparfait; on disait donc ܡܟܬܒܗ ܡܟܬܒܗ̇ ou ܡܟܬܒܝܘܗܝ ܡܟܬܒܝܗ̇ (v. *Mand. Gramm.*, p. 278, note 1°). Les infinitifs qui sont terminés en ܘ, s'adjoignent les suffixes objectifs, suivant l'état construit ܘܝ, § 281.

Les participes suivent les noms pour les suffixes.

ܐܝܬ *il est* prend les suffixes pour exprimer les personnes du verbe *être;* c'est un ancien nom ܐܝܬܝ emph. ܐܝܬܝܐ *existence*[1], qui prend les suffixes avec la terminaison *ai*, comme les pluriels masculins des noms, § 281 : ܐܝܬܝ *je suis,* ܐܝܬܝܟܝ fém. ܐܝܬܝܟ *tu es,* ܐܝܬܘܗܝ *il est,* ܐܝܬܝܗ *elle est,* ܐܝܬܝܢ *nous sommes,* ܐܝܬܝܟܘܢ fém. ܐܝܬܝܟܝܢ *vous êtes,* ܐܝܬܝܗܘܢ *ils sont,* ܐܝܬܝܗܝܢ *elles sont.* Le négatif ܠܝܬ *il n'est pas,* composé de ܠܐ et ܐܝܬ, reçoit les suffixes de la même manière.

221. *Les suffixes avec les låmadh-aleph.* Les låmadh-aleph ayant des désinences propres, se distinguent des autres verbes.

a) Au parfait, les personnes qui sont terminées par une consonne, comme la première, la deuxième masc. et la troisième fém. du singulier, n'offrent rien de particulier. La troisième du masculin singulier conserve la voyelle *å* de l'actif, même avec le suffixe de la seconde féminine, ܪܡܟܝ ܪܡܢܝ ܪܡܟܘܢ ܪܡܗܘܢ etc.; mais les dérivés qui ont *i*, changent cet *i* en youdh avec lequel s'articule la voyelle du suffixe, ܫܘܝܟܝ ܫܘܝܢܝ ܫܘܝܟܘܢ ܫܘܝܗ etc., de ܫܘܝ. La troisième personne du féminin singulier conserve la voyelle *a* chez les Jacobites ܫܘܝܬܗ, les Nestoriens prononçaient avec *å* ܫܘܝܬܗ; on admettait cependant une forme ܫܘܝܬܗ dans la Massore karkaphienne, v. *Mand. Gramm.*, p. 285, note 2.

La deuxième pers. du fém. ܪܡܝܬܝ prenait les suffixes comme ܩܛܠܬܝ.

La diphthongue du pluriel ܪܡܘ se décomposait en deux voyelles, séparées par aleph ܪܡܐܘܢܝ ܪܡܐܘܗܝ; mais l'aleph étant devenu trop faible pour maintenir l'hiatus, on prononça ensuite *q'rawoun, q'rawoui* et l'on écrivit conformément à cette prononciation ܪܡܘܘܢܝ ܪܡܘܘܗܝ ou, en maintenant l'aleph traditionnel,

---

[1] Ce mot était très-usité, au lieu de ܐܘܣܝܐ, avant le VIe siècle (Lettre de Jacques d'Edesse, éd. Martin, ?, 22; éd. Philipps, ܝ, 2); voyez le pluriel ܐܝܬܝܐ dans le sens d'*éléments* dans *Analecta syriaca*, p. 49, l. 1; l'abstrait ܐܝܬܘܬܐ est formé de ܐܝܬ. Voyez sur ce mot *Mand. Gramm.*, p. 293, note 5.

ܩܪܘܐܘܢܝ ܩܪܘܐܘܗܝ, v. §§ 56 et 104, Barhébr., *Œuv. gr.* I, p. 206, l. 3; *Chroniq.* p. 216, ult. ܡܠܘܐܘܗܝ; Assemani, *Bibl. Orient.* III, I, p. 391; ܚܪܘܐܘܗܝ ܫܬܘܐܘܗܝ. Les dérivés ܐܣܝܘ ܡܣܝܘ etc., faisaient ܡܣܝܘܢܝ ܡܣܝܘܗܝ ܐܣܝܘܢܝ ܐܣܝܘܗܝ.

b) Les personnes de l'imparfait terminées en *è* maintiennent cette voyelle devant les suffixes. La seconde personne du fém. sing., outre la forme ordinaire ܬܩܪܝܢܢܝ, avait une forme étendue ܬܩܪܝܢܝܢܝ (Barhébræus, I, p. 112 ult., comp. § 220 *c*) et une forme poétique ܬܩܪܝܢܝܗܝ ܠܐ, qui étaient usitées dans le sens d'un impératif.

c) L'impératif masc. sing. prend les suffixes avec la voyelle qui forme sa désinence, *i* au p'ʿal et *å* aux dérivés. Le fém. sing. a une forme simple, où la diphthongue *åi* se maintient devant le suffixe et où la prononciation est facilitée par un ḥ'wâså, ܩܪܝܢܝ ܩܪܝܘܗܝ ܩܪܝܗ ܩܪܝܢ de ܩܪܝ; et une forme étendue avec les suffixes de la première personne ܩܪܝܝܢܝ ܩܪܝܝܢ (Barhébræus, I, p. 112, l. 25). Le pluriel masc. avait les deux formes ܩܪܐܘܗܝ et ܩܪܐܘܢܗܝ (Barhébr., p. 113, l. 23), mais le féminin, la forme forte seulement, ܩܪܝܢܝܗܝ (Barhébr., p. 113, l. 24).

d) Les verbes qui ont pour dernière radicale un aleph fort, § 214, prennent les suffixes comme les paʿels des verbes forts: ܡܠܐܢܝ ܡܠܐܟ ܡܠܐܗ ܡܠܐܘܗܝ suivant les Jacobites, ܡܠܐܘܗܝ suivant les Nestoriens (Barhébræus, I, p. 149, l. 17), fém. plur. ܡܠܐܢܝ ܡܠܐܢܝܗܝ; imparfait ܢܡܠܐܢܝ ܢܡܠܐܟ ܢܡܠܐܗ ou ܢܡܠܐܝܘܗܝ ܢܡܠܐܗ ܢܡܠܐܘܟ; impératif ܡܠܐܝܢܝ comme ܫܪܝܢܝ (Barhébræus, I, p. 128, l. 11), ܡܠܐܝܗܝ ܡܠܐܘܗܝ ou ܡܠܐܘܗܝ, ܡܠܐܘܢܝܗܝ (Barhébræus, I, p. 149, l. 17), fém. sing. ܡܠܐܝܢܝ ܡܠܐܝܘܗܝ plur. ܡܠܐܝܢܢܝ, ܡܠܐܝܢܝܗܝ.

CHAPITRE X.

Formation des noms; noms de racines bilittères.

222. En syriaque, l'état déterminé ou emphatique s'est généralisé au point qu'il s'applique même aux substantifs indéterminés et que l'état simple ou absolu est souvent difficile à rencontrer; parfois même il n'est plus usité. Nous prendrons donc, comme exemples des formes que nous exposerons, les substan-

tifs à l'état emphatique et nous indiquerons simultanément leur état absolu, toutes les fois qu'il y aura quelque intérêt à le distinguer et qu'il sera certain.

Quant aux adjectifs et aux participes, nous donnerons l'état absolu qui est usuel et nous n'ajouterons l'état emphatique, que lorsqu'il modifiera le radical d'une manière sensible.

223. Il serait trop systématique de prétendre que tous les noms composés de deux consonnes et dont les langues sémitiques offrent un certain nombre, doivent être ramenés à une racine trilittère qui aurait subi une perte totale dans un de ses éléments.

Si un radical, en recevant les différentes désinences ou les suffixes des pronoms, ne laisse pas paraître de troisième élément, ce serait lui faire violence que de lui en attribuer un; et alors même que ces noms revêtent exceptionnellement la forme trilittère, on doit se demander s'ils présentent là un état ancien, ou s'ils n'ont pas été ramenés par l'analogie au principe de la trilittérité. A cette dernière espèce appartiennent notamment les pluriels dont les terminaisons se redoublent d'autant plus facilement que le radical est plus faible, §§ 262 et 263. Il y a donc lieu d'établir des distinctions fondées sur l'examen de chacun de ces noms en particulier, en commençant par ceux qui ont la forme masculine.

224. *a)* Les mots ܐܰܒܳܐ *père,* ܐܰܚܳܐ *frère,* ܚܡܳܐ *beau-père* prennent les suffixes avec la voyelle *ou*, § 284, non seulement en araméen, mais aussi en arabe, en éthiopien et en hébreu (dans cette dernière langue, *i*, par changement de *ou* en *i*).

En arabe, cette voyelle apparaît encore à l'état construit et explique, en partie, les formes exceptionnelles du vocatif أَبَاهْ أَبَاتَاهْ أَبَتِى *mon père!* auxquelles correspond dans les talmuds אבא, éthiop. አበ [1] et, par le passage de la voyelle *å* en tête du mot, ܐܳܒܝ en syriaque, comme ܐܳܚܝ *mon frère,* § 284. Cette voyelle subsiste encore, à l'état de vestige, dans l'éthiopien እኍ *frère,* où elle demeure à la faveur de la gutturale; elle est manifeste dans les féminins de ces noms, comme ܚܳܬܳܐ *sœur,* ܚܡܳܬܳܐ *belle-mère,* אָחוֹת חָמוֹת حَمَاةٌ ሐማት, et elle explique par métathèse de la voyelle l'arabe أُخْتٌ, d'où l'éthiopien እኅት; elle n'a pas été sans influence sur le pluriel à forme féminine אֲבוֹת, d'où l'araméen a composé un nouveau pluriel ܐܒܗ̈ܐ ou ܐܒܗ̈ܬܐ, § 262, comp. አበው፡ አኀው. Le dérivé ܐܚܝܢܐ *consanguin* laisse également apparaître une troisième radicale, ajoutez p. 88, note 1, ci-dessus.

---

[1] Dans ces mots la modification de *ou* en *å* est occasionnée par le vocatif.

On ne peut donc nier que ces noms appartiennent à une racine trilittère, lâmadh-waw.

ܐܒܐ et ܐܚܐ n'ont ni état absolu ni état construit en syriaque (Barhébræus, I, p. 53, l. 23); ܫܡܐ fait ܫܡ, par le passage de *a* en *ou*, à cause de la labiale, § 93, 2°, et de là en è, § 91 [1], comp. avec les suffixes ܫܡܟ, § 284.

Dans le sens figuré de *père spirituel*, ܐܒܐ avait le beth redoublé.

b) ܐܝܕܐ *main*, abs. ܝܕ ne porte en araméen, comme en hébreu, aucune trace d'une forme plus étendue. Il est donc présumable que c'est par analogie des mots dont nous venons de parler que l'éthiopien a fait le pluriel እደው, tandis que c'est la voyelle ê qui sert de lien entre le radical et les suffixes des pronoms, *Aethiop. Gramm.*, § 154 *d.* L'arabe a formé un pluriel يُدِيٌّ sur un radical lâmadh-youdh, sans doute sous l'influence du youdh initial.

Ce mot est donc à classer parmi les bilittères.

c) ܕܡܐ *sang*, abs. ܕܡ, a été rapporté à la racine אדם *être rouge*. Le samaritain et les targoums ont en effet la forme אדם à côté de דם; le verbe dénominatif ܐܕܡ *saigner* montre que cette prononciation n'était pas inconnue aux Syriens. Cependant on n'en trouve pas trace dans les autres langues qui traitent ce mot comme s'il venait, soit d'une racine géminée, soit d'une racine lâmadh-waw ou lâmadh-youdh; le syriaque a aussi une forme redoublée propre à ces racines, § 201, ܡܕܡܕܡ *ensanglanté*, v. *Mand. Gramm.*, p. 96. En face de ces incertitudes, on est autorisé à considérer ces formes comme secondaires, et à ranger le mot ܕܡ parmi les bilittères primitifs.

d) ܐܡܐ *mère*, abs. ܐܡ, appartient à une racine géminée : le redoublement du mim est constant dans toutes les langues; sur le pluriel ܐܘܡ̈ܘܬܐ, v. § 262. ܐܘܡܬܐ *peuple,* אֻמָּה أُمَّة, est formé de ce mot; la voyelle *ou* est demeurée et ne s'est pas modifiée en *è*.

---

[1] Les mots ܐܡ *mère*, ܕܡ *sang*, ܫܡ *nom*, ont subi les mêmes modifications.

e) ܒܪܐ *fils,* abs. ܒܪ, est formé comme ابن בֵּן, par permutation de noun en riš qui a attiré *a* au lieu de *è*, §§ 35 *a* et 93, 1°. Riš est également au féminin ܒܪܬܐ *fille,* mais noun reparaît au pluriel ܒܢ̈ܝܐ, fém. ܒܢ̈ܬܐ. La voyelle organique *è* demeure avec les suffixes dans ܒܪܟ، ܒܪܟܘܢ etc., parce que, la syllabe étant mi-close, le riš n'exerce pas son influence sur la voyelle, pronon. *bè-r' bèr'khoun,* comp. §§ 98 et 125.

f) ܦܘܡܐ *bouche,* abs. ܦܘܡ est une forme étendue que l'on trouve aussi, en dehors des dialectes araméens, en arabe et en éthiopien فُمٌ ou فَمٌ ፉእም, tandis que la forme فو فوه פֶּה አፍ, pl. አፈው, ܦܐܬܐ, qui permute avec elle, indique un thème primitif *fa.* Le mim n'est qu'une lettre de prolongation de la voyelle *ou* qui elle-même est attirée par la labiale initiale. Il est vrai que ce mim est quelquefois redoublé, Dan. פֻּמָּא, sam. פממין, ar. فُمّ plur. أَفْمَام, mais ce redoublement peut n'être que corroboratif, si l'on considère la faiblesse dont le mim final est entaché dans certains dialectes araméens; les dernières formes arabes que nous avons citées sont peut-être venues par l'araméen en arabe (*contrà* Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 97, note 3).

Le pluriel ܐܦ̈ܐ appartient à une racine ܐܢܦ *respirer,* inusitée en syriaque, comp. hébr. אַפַּיִם[1].

g) ܡ̈ܝܐ *eaux,* abs. ܡܝܢ, est un pluriel formé d'un thème *mâ,* ar. ماء, comme l'a justement observé M. Nœldeke, *Mand. Gramm.,* p. 97. Ce thème donnait le sens de *masse* ou *quantité indéfinie* et a pu servir de cette manière comme pronom indéfini, § 173, 8°, et comme le nom de *cent* ܡܐܐ. Ce dernier mot a été traité comme un lâmadh-aleph; on prononçait primitivement *m'â,* comme l'indique l'écriture de deux aleph et la prononciation avec une proclitique ܡ ܕ ܘ ܠ, ܕܡܐܐ ܘܡܐܐ. Il forme un nom d'unité ܡܐܬܐ *un cent* et un pluriel ܡܐܘ̈ܬܐ, comp. מֵאָה مِئَة ምእት.

h) ܫܡܐ *nom,* abs. ܫܡ, ne trahit pas de racine trilittère d'une manière certaine; le pluriel hébreu שֵׁמוֹת peut avoir été influencé par un waw troisième radicale, qui apparaît dans les pluriels arabes اسامٍ اسماوات ; les dénominatifs سمّى ሰመየ ܫܰܡܺܝ seraient plutôt formés par analogie des lâmadh-youdh; ܫܡܗ̈ est une formation secondaire analogue à celle des pluriels ܫܡܳܗܳܬܳܐ ܫܡܳܗܶܐ, sur lesquels voyez § 262.

---

[1] ܐܦܬܐ *loisir, faculté* est formé de la même racine; le pé était dur et le taw aspiré, Barhébræus, I, p. 213, l. 24 et II, vers 946, p. 82, note 2.

Cependant, si l'on considère que ce nom a encore en syriaque le sens de *signe,* v. p. 69, note 2, on sera conduit à le rattacher à la racine سما *être élevé,* une marque distinctive se présentant à l'esprit comme quelque chose qui se détache sur un fond et frappe la vue. A la même racine se rapporte également ܫܡܰܝܳܐ *cieux,* سماء pl. سماوات, ሰማይ pl. ሰማያት, proprement *les hauteurs.*

i) ܐܶܫܬܳܐ *fondement* avec aleph prosthétique, § 99, état const. ܫܶܬ, targ. שֵׁית, hébr. שֵׁת, ar. إِسْتٌ, est formé d'un radical ܫܬ.

Au contraire ܐܶܣܬܳܐ *paroi,* pl. ܐܶܣ̈ܐ vient d'une racine géminée [1], إسّ ou أَسِيس, hébr. אָשִׁישׁ.

Ces deux mots ont formé le composé ܫܶܬܐܶܣܬܳܐ *base.*

j) ܬܕܝܳܐ *mamelle,* pl. ܬܕ̈ܝܳܐ, hébr. שָׁדַיִם, ar. ثَدْىٌ, vient d'une racine ثدى *humecter.*

k) ܙܢܳܐ *espèce* est isolé et propre à l'araméen; on le considère généralement comme d'origine étrangère; abs. ܙܢ ou ܙܢ.

225. Parmi les noms à forme féminine, les suivants ne paraissent pas venir d'une racine trilittère, malgré la tendance qu'ils affectent dans leurs flexions à prendre une forme plus pleine, comp. *Mand. Gramm.*, p. 98 :

ܐܰܡܬܳܐ *servante,* אָמָא أَمَةٌ, pl. ܐܰܡܗ̈ܳܬܳܐ אַמְהוֹת أَمَوَاتٌ, § 262.

Quant à ܐܽܘܡܬܳܐ *nation,* v. ci-dessus § 224 *d.*

ܫܰܢ݁ܬܳܐ *année,* abs. ܫܢܳܐ, שָׁנָה سَنَةٌ, pl. ܫ̈ܢܝܳܐ ܫܢܺܝܢ שָׁנִים سَنُونَ et سَنَوَاتٌ.

ܣܶܦ݁ܬܳܐ *lèvre,* שָׂפָה شفة, pl. ܣܶܦ̈ܘܳܬܳܐ שְׂפָתַיִם شفوات ou شِفَاهٌ.

CHAPITRE XI.

Noms de racines trilittères; formes internes sans redoublement.

226. *Noms avec voyelle faible après la première radicale.* De la racine même se forment des noms dont la voyelle organique,

---

[1] Le taw avait le roukkâkh, Barhébræus, I, p. 213 ult.

accentuée et primitivement brève, suit la première radicale, tandis que la deuxième est dépourvue de voyelle.

La voyelle organique est *a*, *è* ou *ou*.

a) Les noms avec *a* sont des concrets : ܐܪܥܐ *terre*, ܓܒܪܐ *homme*, ܚܩܠܐ *champ*, ܚܪܒܐ *glaive* חֶרֶב حَرْبَة, ܟܠܒܐ *chien*, ܢܦܫܐ *âme*, ܚܡܪܐ *vin*, ܠܚܡܐ *pain*, ܓܢܒܐ *côté*, ܩܒܪܐ *tombeau*, ܥܪܣܐ *lit*, ܩܪܢܐ *corne* קֶרֶן قَرْن, ܣܥܪܐ *poil* شَعْر ሥዕርት, mais hébr. שֵׂעָר.

A l'état absolu ou à l'état construit, la voyelle en passant sur la deuxième radicale, s'affaiblit en *è*, §§ 83, 2° et 96, excepté lorsque la consonne suivante est une gutturale ou un riš : ܢܦܫ ܟܠܒ ܚܪܒ ܩܪܢ, mais ܐܪܥ ¹ ܓܒܪ ܣܥܪ. Quelques noms, cependant, ont conservé la voyelle *a* devant une consonne autre qu'une gutturale ou un riš, tels sont : ܚܩܠ *champ*, ܐܠܦ *vaisseau* (d'origine douteuse), ܟܪܡ *vigne*, ܓܦܡ *lande*, ܦܣܟ *poing*, Jug. 3, 16, suivant les Jacobites, mais ܦܣܟ chez les Nestoriens, v. Barhébræus, I, p. 69, l. 24 et 70, 3.

Ces noms comprenaient aussi primitivement des abstraits de racines formant des verbes actifs, comme dans les autres langues sémitiques ; mais en syriaque ils se sont généralement confondus avec les noms de la forme فِعْل, en modifiant *a* en *è*, comme ܩܛܠܐ *meurtre* قَتْل קֶטֶל. En sens inverse, dans cette classe sont entrés quelques noms de la forme فَعِل فَعَل, dont la deuxième voyelle a disparu sans retour : ܡܠܟܐ abs. ܡܠܟ *roi*, hébr. מֶלֶךְ mais ar. مَلِك, ܝܠܕܐ abs. ܝܠܕ *enfant*, hébr. יֶלֶד avec suff. יַלְדוֹ sans dageš, ar. وَلَد, v. ci-dessus p. 80, note 1.

b) Les noms avec *è* comprenaient primitivement des abstraits de racines qui forment des verbes neutres ; puis avec eux se sont confondus ceux des racines formant les verbes actifs, comme nous venons de le dire : ܙܕܩܐ *justice*, ܕܢܚܐ *lever des astres (lueur)*, ܕܚܠܬܐ *frayeur*, ܟܐܒܐ *douleur*, ܚܠܡܐ *rêve*, ܥܒܪܐ *passage*, ܢܫܡܐ *souffle*, ܣܕܪܐ *ordre*, ܣܕܩܐ *scission*, ܩܣܝܐ *fragment*, ܩܣܡܐ *divination*, ܡܠܟܐ *conseil* etc.

A cette classe appartiennent également des concrets, soit avec *è* organique, soit avec *è* venant de *a* : ܥܣܒܐ *herbe* עֵשֶׂב عُشْب, ܓܠܕܐ *peau* גֶּלֶד avec suff. גִּלְדוֹ جِلْد, ܡܠܚܐ *sel* מֶלַח مِلْح,

---

[1] Aleph est articulé ici avec *a* au lieu d'une simple voyelle *è*, de même ܐܪܥ, emph. ܐܪܥܐ.

ܥܶܠܥܳܐ *côte* צֵלָע ضِلَع, ܣܶܦܪܳܐ *livre* סֵפֶר, ܪܶܓܠܳܐ *pied* רֶגֶל رِجْل, ܟܶܣܦܳܐ *argent* כֶּסֶף.

è demeure devant une gutturale ou riš, seconde radicale, ܦܶܚܡܳܐ *comparaison*, ܚܶܪܡܳܐ *anathème*.

Il passe sur la seconde radicale, à l'état absolu et à l'état construit, et à cette place se change en *a* si la troisième radicale est une gutturale ou un riš, ܥܠܰܥ ܣܦܰܪ, mais ܟܣܶܦ ܥܠܶܥ ܣܦܶܪ. Sur ܕܶܒܫܳܐ *miel*, abs. ܕܒܶܫ et ܟܶܪܣܳܐ *ventre*, abs. ܟܪܰܣ v. ci-dessus p. 80, note 1.

c) Les noms avec *ou* comprennent : 1° *des abstraits* de racines qui donnent des verbes neutres et se distinguent peu, pour le sens, de ceux avec è : ܩܽܘܕܫܳܐ *sainteté*, ܫܽܘܒܚܳܐ *gloire*, ܪܽܘܓܙܳܐ *colère*, ܩܽܘܕܡܳܐ *le devant*, ܩܽܘܒܠܳܐ *l'opposé*, ܐܽܘܪܟܳܐ *longueur*, ܐܽܘܪܥܳܐ *rencontre*, ܥܽܘܡܪܳܐ *habitation*.

2° *Des concrets,* substantifs ou adjectifs : ܐܽܘܪܚܳܐ *chemin*, ܒܽܘܟܪܳܐ *premier né*[1], ܟܽܘܡܪܳܐ *prêtre* (propr. *triste*, comp. ܐܒܝܠܳܐ *ascète*), ܚܽܘܪܒܳܐ *désert*, ܓܽܘܪܢܳܐ *auge, réceptacle* جُرْن גֹּרֶן, ܚܽܘܠܡܳܐ *cicatrice*, ܢܽܘܩܙܳܐ *point*, ܓܽܘܕܠܳܐ *gaucher*, ܥܽܘܪܠܳܐ *incirconcis*, ܬܽܘܠܬܢܳܐ *âgé de trois ans*.

3° Quelques *fractions* : ܬܽܘܠܬܳܐ *tiers*, ܪܽܘܒܥܳܐ *quart*, ܚܽܘܡܫܳܐ *cinquième*, targ. חומשא רובעא תולתא, hébr. חֹמֶשׁ רֶבַע, ar. ثُلْث رُبْع خُمْس. Cependant la forme plus pleine ܪܽܘܒܽܘܥܳܐ ܚܽܘܡܽܘܫܳܐ, rappelant la deuxième forme arabe ثُلُث رُبُع خُمُس, était également reçue, v. Barhébræus, I, p. 71, l. 16 et § 287, comp. pour l'assyrien, J. Oppert, *Élém. de gramm. assyr.*, p. 41.

Dans ces noms, la voyelle *ou* est souvent attirée par une labiale ou une emphatique qui précède ou qui suit, § 93, 2° et 3°, comp. ܓܽܘܣܪܳܐ *audace*, ܫܽܘܦܪܳܐ *beauté*, ܓܽܘܫܡܳܐ *corps*, etc.

A l'état absolu et à l'état construit, la voyelle passe à la seconde radicale ܩܕܽܘܫ, excepté quand la dernière est une gutturale : ܫܒܽܘܚ ܐܘܪܚ.

Les Nestoriens prononçaient généralement *ou* la voyelle de cette forme, mais on trouve aussi devant riš une prononciation inclinant vers le son *o*, le waw étant marqué d'un point supérieur, comme ܓܘܪܢܐ *auge,* ܐܘܚܕܢܐ *fermeture,* ܩܘܕܪܐ *marmite de pierre,* بُرْمَة, etc., Bar'ali, 2319, 3472, 4628.

---

[1] Comp. بُكْر *jeune chameau*, tandis que le syriaque ܒܽܘܟܪܬܳܐ *jeune chamelle* a le point au-dessus du waw, v. ci-dessus p. 47 et 48, et se compare avec בְּכוֹר ; on voit combien ces formes sont peu constantes et varient.

La première syllabe des noms de cette forme était close et la troisième radicale était dure, quand c'était une muette sujette à aspiration, excepté ܬܘܠܬܐ *tiers,* par distinction de ܬܘܠܬܐ *âgé de trois ans,* v. § 126.

Une racine peut former des noms avec les trois voyelles : ܚܒܠܐ *corde,* ܚܒܠܐ *douleur,* ܚܘܒܠܐ *obligation.*

227. Les noms de cette classe avec la terminaison du féminin ont, à l'état absolu, la même forme que l'état emphatique des masculins. A l'état emphatique, la voyelle organique demeure sur la première radicale, si la prononciation sans voyelle des deux consonnes qui suivent n'est pas pénible, sinon elle avance sur la deuxième, § 98 : ܛܠܝܬܐ *fillette,* de ܛܠܝܐ, ܫܪܒܬܐ *tribu,* ܦܩܥܬܐ *plaine,* pl. ܦܩ̈ܥܬܐ, comp. בִּקְעָה بُقْعَة, ܪܚܡܬܐ *amitié,* ܚܟܡܬܐ *sagesse,* ܣܓܕܬܐ *adoration,* ܕܡܥܬܐ *pleurs,* ܥܓܠܬܐ *génisse,* עֶגְלָה عِجْلَة, ܦܪܕܬܐ ou ܦܪܕܬܐ *grain,* pl. ܦܪ̈ܕܐ, §§ 128 et 150, ܢܨܒܬܐ *plantation,* pl. ܢܨ̈ܒܬܐ, ܪܓܠܬܐ *cours d'eau,* رِجْلَة, ܨܒܬܐ *parure,* pl. ܨܒ̈ܝܬܐ, ܬܒܥܬܐ *vengeance,* pl. ܬܒ̈ܥܬܐ, ܡܫܘܚܬܐ *mesure,* pl. ܡܫܘ̈ܚܬܐ, ܚܘܡܪܬܐ *globule,* pl. ܚܘ̈ܡܪܐ, ܓܘܡܪܬܐ *charbon ardent,* pl. ܓܘ̈ܡܪܐ, جُمْرَة, ܙܘܡܪܬܐ *dent molaire,* pl. ܙܘ̈ܡܪܐ (Abr. Ecchell. 39) ou ܙܘܡ̈ܪܬܐ (Barhébræus, I, p. 34, l. 6). La voyelle *ou* demeure sur la première radicale dans ܒܘܪܟܬܐ *bénédiction,* ܙܘܠܡܬܐ *blessure,* pl. ܙܘ̈ܠܡܬܐ, ܚܘܪܒܬܐ *ruine,* pl. ܚܪ̈ܒܬܐ, Ps. 19, 13; 56, 14; 115, 18, Dan. 11, 21, comp. Barhébræus, I, p. 22, l. 7 et 8 [1], ܬܘܪܥܬܐ *fente,* ܬܘܩܠܬܐ *trébuchement,* pl. ܬܘ̈ܩܠܬܐ. La voyelle de la seconde radicale n'est dans ce cas qu'une voyelle adjuvante.

ܕܘܢܒܬܐ *queue,* abs. ܕܘܢܒܐ, targ. דונבא, n'appartient pas à cette forme, mais à فُعَل, comp. ذُنَبَة זָנָב. La forme primitive était ܕܢܘܒܬܐ, par changement de *a* en *ou* à cause de la labiale, § 93, 2°, v. Barhébræus, II, vers 1070; puis, la faiblesse du noun facilitant le passage de la voyelle sur la première radicale qui avait perdu sa propre voyelle dans une syllabe ouverte, on prononça ܕܘܢܒܬܐ.

Quelques noms qui avaient *è* organique sur la première radicale, avaient à l'état emphatique *a* au lieu de *è*, même quand la consonne suivante n'était pas une gutturale, ܬܢܚܬܐ *soupir*, pl. ܬܢܚ̈ܬܐ, ܢܫܡܬܐ *souffle*, pl. ܢܫ̈ܡܬܐ.

---

[1] Ce pluriel ferait croire que la voyelle *ou* n'était pas organique dans ܚܘܪܒܬܐ, mais avait été attirée par l'emphatique riš.

228. *Noms de racines faibles.* *a)* Les pé-aleph ont l'une des trois voyelles *a*, *è*, *ou* et des formes masculines et féminines: ܐܬܪܐ *lieu*, abs. ܐܬܪ, ܐܢܬܬܐ *femme*, ܐܓܪܐ *salaire*, ܐܒܠܬܐ *troupeau* إبل, ܐܘܪܟܐ *longueur*, ܐܘܚܕܬܐ *énigme;* avec modification de la voyelle ܐܕܢܐ *oreille* אֹזֶן أُذُن.

b) Les pé-youdh ont *a* ou *ou*, mais *è* ne se maintient pas, § 106, I*a* : ܝܠܕܐ *enfant*, ܝܪܩܐ *légume*, ܝܨܪܐ *penchant* יֵצֶר, abs. ܝܠܕ ܝܨܪ ܝܪܩ; ܝܘܩܪܐ *charge.*

c) Les 'é-aleph ont *é* chez les Nestoriens et *i* chez les Jacobites, sans distinction de la voyelle primitive : ܪܫܐ ou ܪܝܫܐ[1] *tête* ראש رَأْس, ܕܐܒܐ *loup* זְאֵב ذِئْب[2], ܒܐܪܐ *puits* בְּאֵר ou בּאר بِئْر ܟܐܒܐ *douleur*, כְּאֵב كَآب, ܬܐܢܬܐ *figuier*, תְּאֵנָה تِينَ; plus rarement *å*, ܥܢܐ *petit bétail* צֹאן ضَأْن. Voyez sur ces formes p. 80 ci-dessus, note 2.

Les racines doublement faibles forment des noms avec *a*: ܦܐܬܐ *moustache*, ܣܐܬܐ *boisseau*, et avec *å* de *a*: ܪܐܬܐ *poumon* رِئَة; *è* apparaît devant le suffixe ܘܬܐ, § 255, ܠܐܘܬܐ *fatigue*, ܦܐܘܬܐ *délices.*

d) Les 'é-waw se distinguent des 'é-youdh, quand la voyelle est *a* : ܡܘܬܐ *mort*, ܥܘܠܐ *iniquité*, ܩܘܡܐ *station*, ܝܘܡܐ *jour*, ܪܘܡܐ *hauteur*, ܫܘܛܐ *fouet*, ܨܘܡܐ *jeûne*, ܣܘܦܐ *fin*, ܬܘܪܐ *bœuf;* ܩܝܛܐ *été*, ܨܝܕܐ *chasse*, ܚܝܠܐ *force*, ܥܝܢܐ *œil*, ܩܝܣܐ *bois*, ܟܝܠܐ *mesure*, ܒܝܬܐ *maison;* état absolu ou construit : ܝܘܡ ܪܘܡ ܫܘܛ ܨܘܡ ܣܘܦ ܬܘܪ; ܩܝܛ ܨܝܕ ܚܝܠ ܥܝܢ ܩܝܣ ܟܝܠ, mais ܒܝܬ, § 92.

Avec les voyelles *ou*, *i* toute distinction cesse : ܥܘܠܐ *enfant*, ܪܘܚܐ *vent*, ܛܘܒܐ *bonheur*, ܢܘܪܐ *feu*, ܫܘܥܐ *rocher*, ܢܝܪܐ *joug*, ܥܝܠܐ *petit de quadrupède*, ܟܝܡܐ *pléiades.*

Féminins avec *ou* de *au:* ܬܘܪܬܐ *vache*, pl. ܬܘܪ̈ܬܐ, ܫܘܒܠܬܐ *glane*, pl. ܫܒ̈ܠܐ; par le passage de *ou* en *è*, ܩܫܬܐ *arc*, hébr. קֶשֶׁת, ar. قَوْس; sans affaiblissement de la diphthongue ܩܘܡܬܐ *taille;* avec *ou* naturel ܨܘܪܬܐ *image*, pl. ܨܘܪ̈ܬܐ; avec *i* affaibli de *ai* ܒܝܥܬܐ *œuf*, pl. ܒܝ̈ܥܐ, בֵּיצִים بَيْضَة.

---

[1] Sur cette écriture v. p. 58, note 2 ci-dessus; Barhébræus, I, p. 20, l. 25, malgré Jacques d'Edesse, blâme l'écriture avec youdh.

[2] Le nom du fleuve *zâb* que les Grecs ont traduit λύκος, n'indique pas une prononciation différente; car la vraie étymologie est זָב *coulant abondamment.*

e) Les double-ʿé ont l'une des trois voyelles : ܝܡܐ *mer*, ܥܡܐ *peuple*, ܕܦܐ *planche*, ܓܒܐ *côté*, ܟܦܐ *paume de la main*, ܚܫܐ *passion*, ܕܒܐ *ours*, ܥܙܐ *chèvre*, ܠܒܐ *cœur*, ܫܢܐ *dent*, ܓܘܒܐ *fosse*, ܥܘܒܐ *sein*, ܚܘܒܐ *amour*, ܥܘܙܐ *élan*, ܟܘܒܐ *épine*, ܩܘܪܐ *froid*, ܕܘܓܐ *sourd-muet*, ܒܘܪܐ *sauvage*; *ou* passe quelquefois en *è* dans ces noms, § 91. Dans ܒܩܐ *cousin (insecte)*, ar. بَقّ, néo-hébr. בַּקָּא, *å* vient de *a*, à cause de l'emphatique qui suit, § 93, 3°.

Féminins : ܓܢܬܐ *jardin*, ܟܠܬܐ *fiancée*, كَنَّة, ܝܡܬܐ *lac*, ܪܓܬܐ *désir*, ܓܙܬܐ *toison*, ܩܨܬܐ *fin*, ܡܪܬܐ *fiel*, ܓܘܡܬܐ *canal*, ܕܘܟܬܐ *endroit*, ܦܘܪܬܐ *accouchée.*

f) Les låmadh-aleph distinguent également les trois voyelles : ܐܪܝܐ *lion*, ܓܕܝܐ *chevreau*, ܛܒܝܐ *gazelle*, ܓܥܝܐ *gémissement*, ܨܗܝܐ *aridité*, ܪܥܝܐ *pâturage*, ܐܘܪܝܐ *parcage*, ܓܘܪܝܐ *petit de fauve*, pl. ܓܘܪܝܐ, hébr. גּוּר, ܕܘܡܝܐ *ressemblance*, pl. ܕܡܝܐ *prix.*

L'influence du youdh sur la voyelle de la forme peut être cause que les noms avec *è* sont très-nombreux, ceux avec *ou*, très-rares. Waw n'apparaît, comme troisième radicale, que dans quelques mots, ܙܗܘܐ *splendeur*, ܫܠܘܐ *cesse*, ܚܙܘܐ *vision.*

La troisième radicale est tombée dans ܬܕܐ *mamelle*, § 224*j*, et dans ܦܐܪܐ *fruit*, § 97.

Féminins : ܓܒܝܬܐ *choix*, ܟܠܝܬܐ *queue de brebis*, ܫܠܝܬܐ *membrane qui enveloppe le fœtus*, שִׁלְיָה mais سَلًا, ܒܪܝܬܐ *créature.* Ces noms ont à l'état construit et au pluriel *è* après la consonne initiale, *a* étant propre aux participes ou adjectifs de la forme فَعِل[1], § 230 : ܓܒܝܬ ܓܒܝܬܐ etc. *ou* tend à se maintenir même dans une syllabe ouverte, ܐܘܠܝܬܐ *élégie*, ܟܘܒܥܬܐ *bonnet*, ܥܘܢܝܬܐ *chant*, ܠܘܛܬܐ *malédiction*, ܫܘܥܝܬܐ *récit*, mais ܩܪܝܬܐ *ville*, nom d'unité du collectif ܩܘܪܝܐ, aj. ܟܘܠܝܬܐ *reins*, כְּלָיוֹת.

Les noms qui avaient primitivement aleph pour troisième radicale articulent cet aleph avec une voyelle adjuvante *è*, § 107 *a*, ܦܠܐܬܐ *parabole*, ܣܢܐܬܐ *haine*, ܩܢܐܬܐ *jalousie*, plur. ܩܢܐܬܐ etc.

Ceux qui avaient waw, le conservent à l'état absolu et à l'état construit; à l'état emphatique, waw se change en *ou*, ܚܕܘܬܐ *joie*, abs. ܚܕܘ avec dålath aspiré, §§ 94 et 135, ܚܝܘܬܐ *animal*, abs. ܚܝܘ, judéo-aram. חיותא חיוה, comp. حَيَوة, ܡܚܘܬܐ, *coup*, abs. ܡܚܘܬܐ, héb. מְחִי, targ. מחתא. Ces deux derniers mots avaient le point au-dessus du waw chez les Nestoriens, comme les noms de la forme فَعُلَةٌ, § 230, mais ils se distinguent de ceux-ci par le pluriel, v. § 264; une certaine confusion des formes فَعْلَةٌ et فَعَلَةٌ dans ces noms n'a rien de surprenant, ainsi ܫܚܬܐ *aisselle,* plur. ܫܚܘ̈ܬܐ, Barhébræus, I, p. 31, ult., a en syriaque la forme فَعَلَةٌ, § 230 et en néo-hébraïque, celle فَعْل, שְׁחִי, comp. hébr. שְׁחִית *fosse.* ܫܥܘܬܐ *cire,* سَعْوَةٌ, appartient également à cette forme.

---

[1] Comp. hébr. לֵחַ *fraîcheur*, לַח *frais.*

229. *Noms avec une voyelle faible après la première et la seconde radicales.*

En syriaque, فَعَل et فَعِل ne se distinguent pas à première vue de فَعْل, la seconde voyelle tombant dans une syllabe ouverte à l'état emphatique. Lorsque la dernière radicale est une muette aspirée, la forme فَعَل peut être indiquée par le roukkâkh, فَعْل et فَعِل, par le qouššâi, § 123 *d.* En dehors de ces signes, les seuls moyens de distinction sont le sens et la comparaison avec les langues congénères.

a) فَعَل comprend quelques abstraits, noms d'actions de verbes neutres : ܟܦܢܐ *faim,* כָּפָן, ܕܓܠܐ *mensonge,* כָּזָב mais كَذِب, ܡܬܠܐ *proverbe* מָשָׁל مَثَل, ܣܒܥܐ *satiété* שָׂבָע شَبَع, ܪܛܒܐ *sève,* avec roukkâkh, Barhébræus, I, p. 123, l. 22; des concrets, substantifs ou adjectifs, ܓܡܠܐ *chameau* גָּמָל جَمَل, ܒܪܕܐ *grèle* בָּרָד بَرَد, ܓܪܒܐ *lèpre* גָּרָב جَرَب, ܚܠܒܐ *lait* חָלָב حَلَب, ܝܒܡܐ *beau-frère* יָבָם, ܚܬܢܐ *gendre* חָתָן خَتَن, ܕܩܢܐ *menton* זָקָן ذَقَن, ܙܩܦܐ *outre,* avec roukkâkh, Barhébræus, I, p. 123, l. 22, ܬܡܪܐ *datte* תָּמָר ثَمَر, ܚܕܬܐ *nouveau* חָדָשׁ حَدَث, ܣܟܠܐ *sot* סָכָל, ܫܦܠܐ *vil* שָׁפָל سَفَل.

Ces noms affectant en sémitique une tendance à se simplifier en فَعِل ou فَعْل, comp. § 226 *a,* on doit comprendre parmi eux ceux qui pourraient paraître douteux, comme ܒܪܩܐ *foudre* בָּרָק mais بَرْق, ܝܬܪܐ *corde,* יֶתֶר mais وَتَر, ܢܗܪܐ *fleuve* נָהָר نَهْر ou نَهَر.

A l'état absolu et à l'état construit *a* s'affaiblit en *è,* comme dans les noms de la forme فَعْل, ܓܒܪ, excepté dans ceux où il est suivi d'une gutturale ou d'un riš, § 93, 1°, et dans les suivants : ܫܩܠ, ܕܩܠ et ܐܩܠ, v. Barhébræus, I, p. 69, l. 24, 25; 70, 3; aj. ܓܡܠ et ܣܡܠ.

Il s'affaiblit aussi sur la première radicale, à l'état emphatique, dans ܕܶܟܪܳܐ *mâle* זָכָר ذَكَر, ܒܶܣܪܳܐ *chair* בָּשָׂר بَشَر, ܟܶܢܦܳܐ *aile*, où l'aspiration du phé se manifeste par le maintien du noun, §§ 110, 2° et 123 *d*, כָּנָף كَنَف, ܚܶܢܟܳܐ *gosier*, § 213 *d*, حَنَك, tandis que la seconde forme ܚܶܟܳܐ avec noun éliminé répond à l'hébreu חֵךְ, ܡܶܛܪܳܐ *pluie* מָטָר مَطَر.

Dans quelques noms d'action de verbes neutres, la voyelle demeure sur la seconde radicale à l'état emphatique, mais en s'allongeant, elle passe en *é*, *i* : ܢܦܶܫܳܐ ou ܢܦܝܫܳܐ *respiration* نَفَس, ܟܡܺܝܢܳܐ *embûche*, comp. §§ 46 et 58, ܪܬܺܝܬܳܐ *effroi* רְתֵת, ܥܺܐܕܳܐ *fête*, rac. ܥܐܕ, עֵדָה.

Avec la terminaison du féminin : ܢܫܰܡܬܳܐ *souffle* נְשָׁמָה نَسَمَة, ou ܢܗܰܡܬܳܐ *mugissement*, avec voyelle furtive de la seconde radicale, § 98, נְהָמָה mais نَهْمَة, ܙܕܰܩܬܳܐ *aumône* צְדָקָה صَدَقَة. De racines faibles, ܝܶܙܦܬܳܐ *emprunt*, devant une gutturale ou riš, ܝܺܕܰܥܬܳܐ *science*, ܠܶܐܘܬܳܐ *fatigue* ; avec chute de youdh radical, ܨܶܦܬܳܐ *souci*, ܫܶܢܬܳܐ *sommeil*, ܥܺܕܬܳܐ *église* de ܥܺܐܕܳܐ ; de racine géminée, ܐܶܢܚܬܳܐ *gémissement* ; de ʿé-aleph ܫܶܐܠܬܳܐ *demande* ; de pé-aleph, ܬܶܢܚܬܳܐ *soupir*.

Il est souvent difficile de distinguer ces noms de ceux de la forme فَعْلَة, comp. § 98.

b) فَعِل donne le participe ou adjectif verbal des verbes neutres dont فَعَل est le nom d'action, ܟܦܶܢ ܟܰܦܢܳܐ *affamé*, ܢܟܶܦ ܢܰܟܦܳܐ *tempérant*, ܢܰܡܪܳܐ *tacheté*, ܓܰܪܒܳܐ *lépreux*, ܚܰܨܦܳܐ *impudique*, ܚܰܢܦܳܐ *impie*, ܚܰܠܕܦܳܐ *pervers*, sur la prononciation aspirée du ܦ de ces mots, v. § 126, ܥܰܠܓܳܐ *bègue*, ܥܰܣܩܳܐ *difficile*, ܬܰܩܢܳܐ *ferme*. Il comprend quelques substantifs concrets, ܚܰܒܪܳܐ *camarade*, חָבֵר, ܟܰܬܦܳܐ *épaule* כָּתֵף كَتِف, *Mand. Gramm.*, p. 485 ; ܟܰܒܕܳܐ *foie* כָּבֵד كَبِد, et par affaiblissement de *a* en *è*, ܥܶܩܒܳܐ *talon*, § 126, עָקֵב عَقِب.

Le féminin فَعِلَة ne se distingue pas de فَعَلَة ou فَعْلَة, ܚܰܒܪܬܳܐ *compagne*, ܛܰܢܦܬܳܐ *impure*, ܬܰܩܢܬܳܐ *ferme*, ou selon la prononciation nestorienne, ܛܰܢܦܬܳܐ ܬܰܩܢܬܳܐ, Barhébræus, I, p. 240, l. 10, ܬܰܡܐܬܳܐ *impure*, ou suivant la prononciation plus ancienne des Nestoriens ܬܰܡܐܳܬܳܐ טְמֵאָה, Barhébræus, I, p. 129, l. 21, ܒܛܺܢܬܳܐ *enceinte*, ܢܩܶܒܬܳܐ *femelle* נְקֵבָה, ܠܒܶܢܬܳܐ *tuile* לְבֵנָה, ܓܒܶܢܬܳܐ *fromage*, גְּבִינָה mais جُبْن ; ܓܦܶܬܳܐ *vigne*, גֶּפֶן جَفْن, appartient à فَعْلَة, sur ces formes comp. § 110, 2°.

فِعَل et فُعَل ne se distinguent que dans les noms qui ont roukkâkh sous la troisième radicale ou qui maintiennent noun seconde radicale, ܥܢܒܬܐ *raisin*, pl. ܥܢܒܐ, עֵנָב عِنَب, ܥܘܪܒܐ *corbeau*, غُراب mais עֹרֵב, ܥܘܪܒܐ *outarde*, v. § 123 *d*. Cependant ܥܩܐ *collier*, hébr. עֲנָק, ar. عُنُق *cou*, a une forme contracte.

230. Les noms de racines faibles dont il n'a pas encore été question, présentent les formes suivantes:

a) Les ʿé-waw ont *å* à la forme فَعَل : ܩܠܐ *voix*, ܪܡܐ *élevé*, ܛܒܐ *bon*, ܥܩܬܐ *oppression*, comp. ܣܒܐ *vieux* de ܣܐܒ; *é* (*i* chez les Jacobites) à la forme فِعْل et à celle فِعَل, qui ne se distinguent guère que par le sens, فَعِل formant des concrets, فِعَل, des abstraits : ܟܐܢܐ *juste* כֵּן, ܟܐܦܐ *pierre* כֵּף, ܫܐܕܐ *démon* שֵׁד, ܫܐܦܐ *élan*, ܐܐܦܐ *altération*, ܦܐܡܐ *sourd-muet;* et aussi les suivants, écrits avec youdh, ܪܝܚܐ *odeur* רֵיחַ, ܥܝܪܐ *éveillé* עֵר, ܡܝܬܐ *un mort* מֵת, *Mand. Gramm.*, p. 108.

b) Les double-ʿé ont les formes suivantes: ܪܒ *grand*, ܥܪܬܐ *rivale* צָרָה ضَرَّة, ܚܐܪܐ *libres*, sing. ܚܐܪܐ ܚܪ, חר حُرّ.

c) Les lâmadh-aleph ont فَعِل : ܩܢܝܐ *roseau* קָנֶה قَنًا, ܚܕܝܐ *poitrine* חָזֶה; avec la terminaison du féminin, ܥܪܝܬܐ *froidure* عَرِيَة; adjectifs : ܛܠܐ emphatique ܛܠܝܐ *jeune* ou *jeune homme*, fém. ܛܠܝܐ emphatique ܛܠܝܬܐ *jeune fille*, ܟܪܐ ܟܪܝܐ *bref*, ܥܒܐ ܥܒܝܐ *épais*, ܡܨܐ ܡܨܝܐ *capable*, ܡܠܐ *plein* (de ܡܠܐ avec aleph radical). Les verbes lâmadh-aleph forment leurs participes passifs de la même manière : ܓܠܐ ܓܠܝܐ *découvert*, ܒܪܐ ܒܪܝܐ *créé*, ܛܫܐ ܛܫܝܐ *caché* etc.

فَعَلَة forme des noms d'action, aussi bien des verbes neutres que des verbes actifs; la troisième radicale, comprimée entre les voyelles de la forme, est éliminée et les voyelles se contractent en *å*, § 106, I *b*; ܒܟܬܐ *pleur*, ܒܥܬܐ *recherche*, ܒܨܬܐ *investigation*, ܓܥܬܐ et ܩܥܬܐ *cri*, ܚܙܬܐ *vue*, ܝܕܥܬܐ *connaissance, camarade*, ܡܢܬܐ *portion*, ܕܒܚܬܐ *sacrifice*. Comme concret, on trouve ܟܪܬܐ *pouce* (prop. *le bref*).

L'*å* passe quelquefois en *o* chez les Nestoriens et en *ou* chez les Jacobites : ܨܠܘܬܐ *prière*, d'où l'arabe صَلاة ou صَلوة, ܒܪܘܬܐ *copeau* بُرَايَة, ܚܪܘܬܐ *hanche*, r. ܚܪܐ = ܚܪܝ *être creux*, ܡܣܘܬܐ *lait caillé*, Barʿali, 6183, ou ܡܣܬܐ, Barhébræus, II, vers 1248 et *comment.*, ܚܣܘܬܐ ou ܚܣܬܐ *aisselle*, v. ci-dessus § 228 *fin;* ܣܚܘܬܐ *bain* ou ܣܚܬܐ, Tit. 3, 5, abs. ܣܚܘ, Act. 27, 42 et 43, pl. ܣܚܘܬܐ, Amira, p. 90.

Ces noms se distinguent surtout de ceux فُعْلَة, § 228*f*, par leur pluriel, v. § 264.

A cette forme appartiennent également ܡܘܡܐ *blâme* et ܛܘܡܐ *impureté* de ܡܐܡ ܛܐܡ, comme l'indique le pluriel ܛܐ̈ܘܡܐ, donné par Amira, p. 74, quoique celui-ci le rapporte à tort à ܛܐܘܡܐ ; on disait aussi au pluriel ܛܐ̈ܡܐ ܡܐ̈ܡܐ, § 271.

231. *Avec une voyelle forte après la première radicale.* Avec une voyelle forte, les formes résistent davantage aux altérations phonétiques et sont plus faciles à distinguer.

فَاعَل ne comprend que quelques mots : ܥܵܠܡܵܐ abs. ܥܵܠܲܡ *monde* עוֹלָם, ܚܵܬܡܵܐ *sceau* חוֹתָם, peut-être aussi ܐܵܘܨܪܵܐ *trésor* אוֹצָר, ܬܘܿܠܥܵܐ *ver* תּוֹלָע, ܫܝܼܦܘܿܪܵܐ ou ܫܘܿܦܘܿܪܵܐ *clairon* שׁוֹפָר, comp. Ewald, *Lehrb.*, p. 393 ; sur la modification de *â* en *au* ou *ai, i*, v. § 86 et p. 82, note 1. Nous verrons, § 235, que quelques diminutifs internes affectent une forme analogue.

فَاعِل forme du parfait des verbes le participe actif, non seulement des verbes actifs, mais aussi des verbes neutres, avec le sens d'un présent, § 179 : ܝܵܬܸܒ *qui est assis,* ܩܵܐܸܡ *qui se tient debout.*

Pris substantivement, les participes des verbes actifs donnent des noms d'agent et par extension des noms de métier : ܪܵܥܝܵܐ *pasteur,* ܩܵܪܝܵܐ *lecteur,* ܦܵܪܘܿܩܵܐ *sauveur,* ܒܵܪܝܵܐ *créateur,* v. Barhébræus, II, p. 125, l. 7 du *comment.* ܡܵܪܝܵܐ *maître, seigneur* est sans doute l'hébreu מוֹרֶה.

Comme nom d'agent, il peut être formé d'un nom[1], ܡܵܟܸܣ *percepteur* de ܡܲܟܣܵܐ *impôt.*

Avec *i*, au lieu de *è* : ܐܵܩܝܼܢܵܐ *bourbier,* ܐܵܪܝܼܦܬܵܐ *pluie d'orage* זֶרֶם, ܐܵܠܝܼܦܬܵܐ *massue,* ܢܵܝܘܿܠܵܐ *ensouple de tisserand,* ܦܵܣܝܼܩܬܵܐ *abréviation.*

Les mots arabes de cette forme se modifient en passant en syriaque : ܛܘܿܠܝܼܩܵܐ *habile, prompt,* Barhébræus, II, vers 1145, est l'arabe طَالِق, ܪܘܿܙܝܼܩܵܐ *amas de provisions,* Barhébræus, II, p. 118, l. 2 du *comment.*, ar. رَازِق *qui fournit des provisions ;* le passage de *â* en *ou* indique que ط et ر étaient prononcés emphatiquement, § 93, 3°.

---

[1] Cette formation n'est pas identique à celle d'un participe qui, comme temps, peut être usité, alors que les autres temps ne le sont pas, tel que ܙܵܕܸܩ *il est juste,* ܘܵܠܹܐ *il convient,* § 118.

Le féminin fournit quelques concrets : ܩܘܡܬܐ *statue;* avec *a*, à cause d'une gutturale ou d'une palatale, ܥܡܪܬܐ *terre habitée*, ܥܘܡܩܬܐ *gouffre*, ܐܩܡܬܐ *espèce de lézard*, ܦܩܪܬܐ *vertèbre*, ܓܙܪܬܐ *île*, ܦܪܚܬܐ *oiseau;* de lâmadh-aleph, ܩܪܝܬܐ *poutre* קוֹרָה, ܫܪܝܬܐ *articulation*, ܥܟܝܬܐ *obstacle*.

232. *Avec â après la première radicale et o (ou chez les Jacobites) après la seconde.* En araméen, פָּעוֹל فاعول avec deux voyelles fortes est une forme très-usitée pour les noms d'agent; sa lourdeur l'a fait peu estimer des Hébreux et encore moins des Arabes qui s'en servent rarement. Elle naît du participe actif par l'insertion de *o*, *ou* après la deuxième radicale : ܡܒܘܪܐ *père*, ܡܠܘܟܐ *conseiller*, ܩܒܘܪܐ *fossoyeur*, ܩܛܘܠܐ *meurtrier*, ܟܬܘܒܐ *écrivain*, ܬܪܘܥܐ *portier*, ܢܨܘܒܐ *planteur*, ܚܙܘܝܐ *visionnaire*, ܐܫܘܦܐ *magicien*, ܓܚܘܟܐ *rieur*, ܪܚܘܡܬܐ *amante*.

Le féminin prend souvent devant la terminaison un youdh, § 253, ܩܛܘܠܝܬܐ *meurtrière*, *Anecd. syr.*, IV, Physiologus, chap. 14, à l'état absolu ܡܪܘܕܝܐ *rebelle*, ܐܣܘܛܝܐ *intempérante*, Prov. 7, 11; dans les lâmadh-aleph, ܩܪܘܝܬܐ *qui appelle*, Barhébræus, I, p. 41, l. 2; 42, 15. 18, comp. ܙܗܘܪܝܬܐ *qui avertit*, Barhébræus, I, p. 42, l. 19.

Quand le participe actif est pris comme nom d'agent et que le nom de la forme فاعول est aussi usité, ces noms sont synonimes, on dit : ܩܪܝܐ ou ܩܪܘܝܐ *lecteur*, ܦܪܩܐ ou ܦܪܘܩܐ *sauveur*, ܒܪܝܐ et ܒܪܘܝܐ *créateur*, Barhébræus, II, p. 125, l. 7 du *comment.*

Par extension, ces noms désignent des choses inanimées, ܢܩܘܫܐ *cloche*, comme nous disons *le battant*, ܦܣܘܩܐ *section*, propr. *secteur*, ܐܡܘܡܐ *moule, matrice* de ܐܡܐ *mère*, ܢܕܘܦܬܐ *archet à carder*, ܓܙܘܪܬܐ *circoncision*.

Pris adjectivement, ils qualifient un substantif, ܢܦܫܐ ܦܪܘܫܬܐ *âme intelligente*, ܪܫܡܐ ܦܪܘܫܐ *signe distinctif*, ܐܬܘܬܐ ܦܬܘܚܬܐ *lettre qui attire un p'thâḥâ*, ܐܬܘܬܐ ܥܠܘܠܬܐ *lettre qui entre dans un nom comme préfixe.* Sur ܣܪܘܚܐ et ܟܢܘܪܐ, v. § 240.

A cette forme nous rapportons quelques lâmadh-aleph dont la prononciation du waw comme *o* était constante chez les Nestoriens, ܚܢܘܬܐ *boutique*, d'où l'arabe حانوت, حاناة, hébr. חָנוּת, ܫܪܘܬܐ *repas* [1].

---

[1] De la racine ܫܪܐ *délier, rompre le jeûne*, comp. فُطُور *déjeûner* de فطر *rompre;* il est possible que ܦܬܘܪܐ *table*, qui a été considéré comme un mot étranger, soit formé de même et ait un sens pareil, comp. rac. hébr. פתר.

233. *Avec å après la seconde radicale.* La première radicale ne conserve de la voyelle brève primitive qu'une mi-voyelle incolore ou š'wå simple, de sorte que les différentes formes فَِعَال, que distingue l'arabe, se confondent en araméen. Elles comprennent des concrets, substantifs ou adjectifs, et des abstraits, noms d'action de verbes.

a) Des adjectifs فَعَال sont : ܩܪܳܚ *chauve,* Bar'ali, 268, ܦܪܳܚ *bigarré*[1], ܣܡܳܠ *gaucher,* à côté de ܣܶܡܠܳܐ, p. 209; de double-'é ܫܒܳܒܳܐ *voisin;* de låmadh-aleph, ܫܢܳܐ *fou,* ܒܠܳܐ *usé.*

b) Substantifs concrets فِعَال et فَعَال : ܐ̱ܢܳܫܳܐ *homme* אֱנוֹשׁ إِنْس, ܐܰܠܳܗܳܐ *Dieu* אֱלוֹהַּ إِلٰه, ܐܰܬܳܢܳܐ *ânesse* אָתוֹן إِتَان, ܚܡܳܪܳܐ *âne* חֲמוֹר حِمَار, ܥܪܳܕܳܐ *onagre* עָרוֹד عَرْد, ܕܪܳܥܳܐ *bras* זְרוֹעַ ذِرَاع, ܥܢܳܢܳܐ *nuage* עֲנָנָה عَنَان, ܥܢܳܦܳܐ *rameau* עָנָף, ܥܢܳܩܳܐ *rejeton,* ܕܒܳܫܳܐ *abeilles,* de ܕܶܒܫܳܐ *miel,* Bar'ali 3037. ܐܰܒܳܪܳܐ *plomb* עֹפֶרֶת, § 33 *a*; dans ܣܥܳܪܬܳܐ *cheveu, å* est attiré par riš, § 93, 3°, la forme primitive est فَعَل ou فِعَل שֵׂעָר شَعَرَة; de même ܩܥܳܪܬܳܐ *pétiole du gland* קְעָרָה.

فُعَال apparaît dans ܠܘܥܳܒܳܐ *bave* لُعَاب, ܡܘܟܳܛܳܐ *morve* مُخَاط, dans lesquels *ou* de la première radicale peut avoir influé pour le changement de *å* en *o* de la seconde.

c) Des verbes actifs ou neutres se forment une foule d'abstraits, comme en arabe les noms d'action فَعَال et فِعَال quoiqu'ils ne forment pas l'infinitif p''al, comme en hébreu (פְּעוֹל) et en néo-syriaque, *Neusyr. Gramm.*, p. 93; tels sont par exemple : ܫܠܳܡܳܐ *paix,* ܟܬܳܒܳܐ *écrit, livre,* ܥܒܳܕܳܐ *fait,* ܦܣܳܩܳܐ *retranchement,* ܚܛܳܗܳܐ *péché,* ܚܨܳܕܳܐ *moisson,* ܩܪܳܒܳܐ *approche, combat,* comp. les noms des voyelles, p. 74 et 75 ci-dessus; de racines faibles : ܐܣܳܪܳܐ *lien,* ܐܝܩܳܪܳܐ *honneur,* ܢܝܳܚܳܐ *repos,* ܩܝܳܡܳܐ *pacte,* ܥܝܳܕܳܐ *habitude,* ܩܨܳܝܳܐ *fraction,* ܦܬܳܝܳܐ *longueur,* ܫܪܳܝܳܐ *solution.*

Avec la terminaison du féminin : ܟܬܳܒܬܳܐ *lettre,* ܗܦܳܟܬܳܐ *retour,* ܪܗܳܒܬܳܐ *précipitation,* ܫܟܳܚܬܳܐ *trouvaille,* ܢܝܳܚܬܳܐ *récréation,* ܬܝܳܒܬܳܐ *repentir,* ܟܝܳܠܬܳܐ *mesure,* Matth. 7, 2, ܩܪܳܝܬܳܐ *lecture;* ܬܘܪܳܣܬܳܐ et ܡܬܳܪܣܝܳܬܳܐ *nourriture* sont formés de même de ܬܰܪܣܺܝ ܡܬܰܪܣܶܐ[2].

---

[1] Dans ces mots, il est vrai, *å* peut être dû à la prononciation emphatique du ḥeth, § 93, 3°.

[2] Ces mots et d'autres, comme ܩܝܳܡܬܳܐ *résurrection* de ܐܩܝܡ, montrent qu'il ne répugnait pas au syriaque de former des abstraits de cette espèce de radicaux dérivés. Dans certains dialectes araméens, ils sont fréquents; en araméen biblique notamment, ils servent d'infinitif, comp. הִתְקְטָלָה הוֹבָדָה

Avec youdh devant la terminaison du féminin, § 253, ܣܥܘܕܝܬܐ *repas.*

234. *Avec i après la seconde radicale.* L'araméen forme avec *i* les participes passifs de p"al qui ont *ou* dans les autres langues. Par contre les adjectifs فَعِيل prennent souvent, par distinction, la forme intensive فَعِّيل, § 239. Les participes passifs se forment non-seulement des verbes actifs, mais aussi des verbes neutres, avec le sens d'un passé, comp. § 231, ܡܝܬ *qui est mort,* quoique parfois on se serve dans ce sens d'un adjectif verbal de la forme فَعِّيل, § 239.

Les adjectifs qui ont conservé la forme simple فَعِيل appartiennent surtout à des neutres : ܒܨܝܪ *défectueux,* ܡܗܝܪ *habile,* ܥܬܝܕ *prêt,* ܣܢܝܩ *besoigneux,* ܥܘܝܪ *aveugle,* ܦܬܝܚ *large,* ܬܪܝܨ *droit,* ܒܝܫ *méchant,* ܢܝܚ *doux.*

Quelquefois l'adjectif et le participe existent simultanément : ܪܚܝܡ *aimable* et *aimé,* ܕܚܝܠ *effroyable* et *effrayé.*

En syriaque le participe passif étant envisagé comme un passé, par opposition au participe actif, employé comme temps présent, il peut se construire activement et indiquer une action accomplie mais qui dure d'une manière continue ; tel est le cas avec les verbes suivants : ܐܚܝܕ *qui tient (d'une manière continue,* opposé à ܐܚܕ *qui tient maintenant),* ܟܒܝܫ et ܫܩܝܠ *qui saisit,* ܣܒܝܠ *qui supporte,* ܛܥܝܢ *qui porte,* ܚܕܝܪ et ܟܪܝܟ *qui entoure,* ܕܒܝܪ *qui conduit,* ܢܓܝܕ *qui tire,* ܓܪܝܪ *qui traîne,* ܕܟܝܪ *qui se souvient,* 1 Sam., 15, 2, ܣܡܝܟ *qui soutient.* Parmi les lâmadh-aleph qui ont la forme فَعِل, § 230 *c,* ܩܢܐ *qui possède,* Barhébræus, I, p. 159, l. 7, 26 ; 160, 9, etc.

Substantifs concrets : ܫܒܝܠܐ *chemin,* ܢܚܝܪܐ *narine,* ܟܠܝܠܐ *couronne,* ܥܣܝܪܐ *herbe cultivée,* ܚܡܝܪܐ *levain,* ܚܒܝܨܐ *brouet,* ܒܥܝܪܐ *bétail,* ܢܒܝܐ *prophète,* ܡܠܝܠܐ *rhéteur,* كَلِيم, ܐܓܝܪܐ *mercenaire,* ܫܒܝܒܐ *flamme* שָׁבִיב, Job 41, 10. ܚܙܝܪܐ *porc* est simplifié d'une forme plus pleine, חֲזִיר خِنْزِير, comp. § 116.

הַחֵיוָה קַמָּלָה, etc., dans Daniel et Ezra, הַצָּלָה הֲנָחָה dans Esther, הַפְּרָשָׁה הַבְדָּלָה הַשְׁפָּלָה, etc., dans les talmuds ; ܗܝܡܢܘܬܐ *foi* est encore en syriaque un vestige de cette forme, ainsi que quelques noms expliqués plus loin § 245.

Les abstraits ne sont pas nombreux : ܩܛܺܝܪܳܐ *nécessité.* Quant à ܪܬܺܝܬܳܐ *effroi* רְתֵת, v. § 229 *a.*

Avec la terminaison du féminin : ܚܣܺܝܪܬܳܐ *manque,* ܥܒܺܝܕܬܳܐ *fait,* ܚܛܺܝܬܳܐ *péché,* ܣܺܝܡܬܳܐ *trésor,* ܒܺܝܫܬܳܐ *mal,* ܡܛܺܝܠܬܳܐ *habitation,* ܙܡܺܝܪܬܳܐ *chant,* ܡܟܺܝܪܬܳܐ *fiancée,* ܚܒܺܝܫܬܳܐ *palme,* ܦܬܺܝܠܬܳܐ *mèche,* ܣܦܺܝܢܬܳܐ *barque,* ܓܪܺܝܨܬܳܐ *pain rôti.*

235. *Avec ai après la seconde radicale.* Le syriaque possède encore quelques vestiges de diminutifs internes qui ont en arabe la forme فُعَيْل, soit avec maintien de *ou* de la première radicale, comme ܥܽܘܠܰܝܡܳܐ *faon,* soit avec chute de cette voyelle, ܥܠܰܝܡܳܐ *jeune homme,* targ. עוּלִים, ar. غُلَام, ܚܙܰܝܢܳܐ *petit porc,* Bar'ali 3960, comp. § 95.

Sans doute ce diminutif était plus usité à l'origine, mais l'altération du vocalisme l'ayant affaibli en araméen, comme en hébreu, il fut remplacé par des formes externes, § 252. Si l'on observe qu'en arabe, la diphthongue se modifie quelquefois en *a,* comme dans غُلَام cité ci-dessus, ou dans هُذَلِىّ, le poète de la tribu هُذَيْل, on admettra que quelques mots de la forme פָּעוֹל, qui ont le sens de diminutifs, peuvent avoir eu une forme originelle فُعَيْل ; tels sont גּוֹזָל *poussin,* جُوَزْل *pigeonneau,* syr. ܐܽܘܙܰܠܳܐ, § 41, talm. גוזרות, ar. جُوزَر *petit veau,* גּוֹרָל *caillou,* comp. Ewald, *Lehrb.,* p. 434.

236. *Avec ou immuable après la seconde radicale. a)* Quelques adjectifs et substantifs concrets ont la forme פָּעוּל فَعُول : ܚܬܽܘܢܳܐ *fiancé,* ܟܫܽܘܪܳܐ *blé,* ܓܕ̈ܽܘܠܶܐ *tresses,* ܚܙܽܘܪܳܐ *porc,* à côté de ܚܙܺܝܪܳܐ, Bar'ali 3800, comp. ܚܙܽܘܢܳܐ *petit porc,* Bar'ali 2953, Chrest. Michaelis, 9, 1, à côté de ܚܙܰܝܢܳܐ ci-dessus § 235, ܢܥܽܘܡ̈ܶܐ *mets exquis,* ܡܣܰܘܢܳܐ *soulier* (avec la diphthongue *ew*), Jean 1, 27. Hrq., ܚܪܽܘܪܳܐ *trou.* Féminins : ܪܚܽܘܡܬܳܐ *chérie,* ܣܢܽܘܐܬܳܐ *haïe,* Prov. 30, 23, écrit aussi ܣܢܐܘܬܐ, Deut. 21, 15, ܒܬܽܘܠܬܳܐ *vierge,* ܕܪܽܘܡܬܳܐ *concubine,* ܚܬܽܘܬܳܐ *fiancée* [1], Bar'ali 3668, Barhébræus, II, p. 49, l. 9 du *comment.,* I, p. 96, l. 13.

Dans quelques noms la terminaison du féminin est précédée d'un youdh, § 253, ܣܢܘܢܝܬܐ *hirondelle,* Jer. 8, 7, targ. סנוניתא, ar. سُنُونُو, ܙܩܘܪܝܬܐ, *salamandre.*

---

[1] Ce mot ne vient pas de la racine ܚܬܐ, comme on pourrait le croire, mais c'est le féminin de ܚܬܽܘܢܳܐ, énoncé plus haut, par absorption du ܢ dans le taw du féminin, comp. p. 107, fin du § 111, et § 34 *c.* Quant à l'origine du mot, on peut comparer جَدْج *litière.*

b) Les abstraits de cette forme répondent à فُعُول פְּעוּל : ܫܘܦܠܐ *base, extrémité inférieure,* ܬܚܘܡܐ *limite* גְּבוּל, ܠܒܘܫܐ *habillement* לְבוּשׁ, ܬܩܘܠܐ *pesage,* ܩܒܘܪܐ *sépulture,* ܡܠܘܐܐ ou ܡܠܘܝܐ *plénitude,* § 56, ܐܣܘܪܐ *lien* etc.

Avec le suffixe *ai,* § 253, ces abstraits sont *objectifs* et indiquent l'action subie par le patient, abstraction faite de l'agent; ils sont donc opposés à ceux de la forme فَعَال, § 233 *c,* qui sont *subjectifs* et expriment l'action exercée par l'agent; tels sont: ܕܠܘܚܝܐ *trouble,* ܫܓܘܫܝܐ *agitation,* ܪܕܘܦܝܐ *persécution,* ܐܘܠܨܝܐ *angoisse, Anal. syr.,* p. 41, l. 11, ܚܒܘܫܝܐ *emprisonnement,* ܠܚܘܨܝܐ *oppression,* ܚܢܘܩܝܐ *suffocation,* ܟܢܘܫܝܐ *rassemblement,* ܥܡܘܪܝܐ *habitation,* ܚܛܘܦܝܐ *rapine,* ܡܪܘܕܝܐ *apostasie* etc.; des verbes neutres, ܥܪܘܩܝܐ *fuite,* ܚܙܘܩܝܐ *départ* (de ܚܙܩ *partir,* mais ܚܙܩܐ *ceinture* de ܚܙܩ *ceindre,* Barhébræus, II, p. 95, l. 5 du *commentaire).*

C'est la forme dont se servent très-souvent les grammairiens pour indiquer le nom d'action, ainsi ils diront que ܕܒܪ est de ܕܒܘܪܝܐ, tandis que ܕܒ̈ܪ est de ܕܒܪܐ.

c) Quelques noms appartenant primitivement à la forme فَعَال פָּעוֹל, § 233, se confondent, par coloration de *å* en *o, ou,* avec ceux de la forme فُعُول; cette confusion est complète chez les Jacobites qui ne distinguent plus *o* de *ou,* mais chez les Nestoriens le waw est marqué du point supérieur : ܓܢܘܢܐ *lit nuptial* جُنَان, targ. et talm. Berach. 15 *b* גנונא, ܚܠܘܠܐ *noces;* il est vrai que, suivant Barhébræus, I, p. 236, l. 3, on prononçait toujours *o* le waw entre les deux consonnes pareilles des radicaux géminés. ܐܠܘܠܐ *petit,* ܐܠܘܠܝܐ *id.,* Bar'ali 3552, sont formés de même. Les féminins avaient quelquefois youdh devant leur terminaison, ܐܠܘܪܝܬܐ *écarlate,* Bar'ali 3479, v. § 253.

CHAPITRE XII.

Formes internes avec redoublement de la seconde radicale.

237. *Avec une voyelle faible après la seconde radicale.* Les noms de cette classe ont une voyelle faible devant la consonne redoublée et une voyelle faible ou forte après elle.

Les noms avec une voyelle faible avant et après la consonne redoublée sont rares. Ils se distinguent des noms simples, §§ 226 à 230, par le maintien des deux voyelles à l'état absolu et à l'état construit, qui malheureusement ne se rencontrent guère dans les noms. Quand l'état emphatique est seul connu, la forme est indiquée par le qouššâi de la consonne redoublée, si c'est une muette sujette à aspiration, § 129, ou par la comparaison avec les autres langues sémitiques.

Noms masculins : ܐܡܪܐ *agneau,* إِمَّر targ. אִמַּר, ܚܨܪܐ *petit doigt* خِنْصِر, ܚܓܝܪܐ *paralytique,* Bar'ali 3694; ܩܘܦܕܐ *hérisson* קִפּוֹד قُنْفُذ ቍንፍዝ, Barhébræus, I, p. 208, l. 8. Quelques noms, notamment les adjectifs indiquant des défauts, ont perdu en syriaque la forme forte qu'ils ont encore dans les autres langues, comme ܚܪܫ *sourd,* Matth. 12, 22, comp. חֵרֵשׁ أَخْرَس, ܥܘܝܪ *aveugle,* עִוֵּר أَعْوَر. Dans ܨܦܪ ܨܦܪܐ *moineau,* les deux voyelles sont demeurées à l'état absolu, mais la muette s'est aspirée, § 116, ܐܝܠܐ *cerf* אַיָּל إِيَّل, et ܝܥܠܐ *daim* devaient avoir aussi, à l'origine, la seconde radicale redoublée, v. § 132.

Mais à cette forme est étranger ܥܓܪܝܐ *grossier,* qui est le grec ἄγριος, dont le gamma prononcé emphatiquement, §§ 21 *b* et 133, a occasionné la mutation de l'alpha en l'emphatique 'é, § 33. ܬܪܣܐ *bouclier* est sans doute aussi un mot étranger; sur le qouššâi dans ces mots, v. Barhébræus, p. 213, l. 18.

L'écriture de deux dâlath dans ܓܕܕܐ *absinthe* s'explique par le paragraphe 261; deux voyelles faibles se rencontrent dans ܡܠܐ *plein,* ܡܠܐܐ *inondation,* sans qu'il y ait de redoublement, à cause de l'aleph troisième radicale, § 107 *a.*

Noms féminins : ܣܒܠܬܐ *échelle,* mand. סומבילתא, *Mand. Gramm.*, p. 76 et 120, ܫܒܠܬܐ *épi,* שִׁבֹּלֶת سُنْبُلَة ሰንበልት, ܨܢܪܬܐ *hameçon,* où la voyelle *â* vient de *a* à cause de riš, § 93, 3°, l'état construit est ܨܢܪܬ, Barhébræus, I, p. 56, l. 19; on prononçait aussi ܨܢܘܪܬܐ[1]. ܚܪܫܬܐ *sourde,* Marc 9, 25, ne vient pas d'une forme forte, mais *è* est euphonique, § 150. ܪܒܝܬܐ *gain usure,* rac. ܪܒܐ, peut être rapporté à cette forme.

238. *Avec â après la consonne redoublée.*

a) Avec a devant elle. Cette forme est, en principe, celle des noms de métier : ܦܠܚܐ *cultivateur,* ܕܝܢܐ *juge,* ܚܙܝܐ *visionnaire,* ܙܢܝܐ *libertin,* ܓܝܪܐ *adultère,* ܦܚܪܐ *potier.* Comme on le voit par ces exemples, elle indique non seulement le métier, mais une habitude acquise ; elle est également très-usitée dans les autres langues sémitiques.

---

[1] Comp. صِنَّارَة, צִנּוֹרִיתָא targ.; cette prononciation altérée fait rentrer ce mot dans les noms du paragraphe suivant.

Elle se distinguait de celle فاعول, § 232, en ce que celle-ci indiquait plutôt chez l'individu une action exercée occasionnellement, dans le même sens que *conseilleur* diffère de *conseiller ;* mais ces nuances se sont souvent effacées et فَاعُول est aussi usité pour les noms de métier.

Comme les autres noms d'agent, ceux de cette forme se développent du participe présent p'ʿal des verbes actifs, les classes dérivées prenant le suffixe *ân,* § 250 ; cependant ܚܒܠܐ *corrupteur,* ܡܠܠܐ et ܦܩܩܐ *verbeux,* viennent d'un paʿel ; ܗܠܟܐ *marcheur* est formé de p'ʿal, quoique le paʿel ܗܠܟ soit seul usité en syriaque.

Mais ils sont formés souvent aussi d'un nom : ܡܠܚܐ *marin* de ܡܠܚܐ *eau salée,* ܣܦܢܐ *matelot* de ܣܦܝܢܬܐ *bateau,* ܢܚܫܐ *ouvrier en cuivre,* Barhébræus, II, vers 1478, ܗܦܠܐ et ܚܙܪܐ *porcher,* Barhébræus, vers 1083 et 1119, ܥܙܙܐ *chevrier,* Barhébræus, II, p. 110, l. 6 du *comment.,* ܐܟܪܐ *laboureur* אִכָּר أَكَّار (le verbe dénominatif ܐܟܪ n'existe qu'en syriaque).

Comme intensif de فَعَال, § 233 *a,* فَعَّال donne des adjectifs : ܚܢܢܐ *miséricordieux,* ܛܢܢܐ *jaloux,* ܚܠܫܐ *faible* חַלָּשׁ, ܥܘܠܐ *pervers* עַוָּל, ܒܛܠܐ *fainéant* بَطَّال, ܩܘܡܐ *stable,* ܙܟܝܐ *victorieux,* ܦܩܣ *préférable ;* ܓܢܒܪܐ *héros,* § 117, est une forme intensive de ܓܒܪܐ.

Des noms de choses sont : ܗܒܒܐ *fleur,* ܢܩܡܐ *base,* Barhébræus, I, p. 21, l. 8 ; 22, 15 ; II, vers 1150 (Barʿali 4306 ܢܩܡܐ), ܡܩܦܪܐ *espèce d'arbre,* Barhébræus, II, p. 120, *comment.*

Avec la forme féminine : ܓܝܪܬܐ *femme adultère,* ܐܠܝܬܐ *pleureuse, præfica,* ܗܓܓܬܐ *fantasmagorie.*

Devant la terminaison du féminin apparaît quelquefois youdh, ܚܟܟܝܬܐ *cancer,* 2 Tim. 2, 17.

Parfois *â* se colore en *o* : ܚܡܘܨܝܬܐ *oseille,* Barʿali, 3926, حُمَّاض, ܙܓܘܓܝܬܐ *verre* زَجَّاج, targ. זגוגיתא, hébr. זְכוּכִית ; sur le youdh dans ces mots, v. § 253.

b) Avec è devant la consonne redoublée. A cette forme appartiennent des substantifs : ܬܢܢܐ *fumée,* ܟܢܪܐ *cithare* כִּנּוֹר, ܒܛܡܐ *térébinthe* ou *amandier amer,* Barhébræus, II, vers 1416, ܥܩܪܐ *racine,* ܛܠܠܐ *ombre* ظِلَال[1] ; ܕܒܘܪ̈ܐ *frelons* et ܕܒܘܪ̈ܝܬܐ *abeilles,* targ. זִבּוּרָא, زُنْبُور ዘንብር, mand. זימבוריא, ont au singulier la forme simple ܕܒܪܬܐ, comme l'hébreu דְּבוֹרִים, v. Bar'ali 3017 à 3019 et *Mand. Gramm.*, p. 126. ܚܘܪܐ *blanc* fait partie des adjectifs suivants, è vient de *ou* et ainsi est évitée la confusion du waw radical avec la voyelle de la forme.

c) Avec ou devant la consonne redoublée. Quelques concrets, surtout des adjectifs de couleur : ܐܘܟܡܐ *noir,* fém. ܐܘܟܡܬܐ, ܣܘܡܩܐ *rouge,* fém. ܣܘܡܩܬܐ ou ܣܡܘܩܬܐ, § 102, ܝܘܪܩܐ *vert,* fém. ܝܘܪܩܬܐ, ܐܘܪܕܝܐ *tacheté de blanc et de noir,* hébr. בָּרֹד, Zach. 6, 3 et 6, ܪܘܡܢܐ *grenade* رُمَّان רִמּוֹן; ܩܘܢܝܐ ou ܩܘܢܐ κυανός *azur* a été ramené à cette forme.

Mais cette forme est surtout usitée pour les abstraits ou noms d'action de pa'el : ܩܘܕܫܐ *sanctification,* ܡܘܟܟܐ *humiliation,* ܣܘܟܠܐ *entendement,* ܚܘܠܛܐ *mélange,* ܒܘܝܐܐ *consolation,* ܦܘܢܩܐ *délectation,* ܙܘܥܙܥܐ *tremblement,* ܫܘܪܪܐ *confirmation,* ܕܘܒܪܐ *conduite,* ܒܘܨܝܐ *recherche,* ܡܘܠܝܐ *action d'emplir,* ܩܘܪܝܐ *récitation,* ܦܘܢܝܐ *réponse,* ܫܘܪܝܐ *commencement,* ܫܘܪܪܐ *confirmation,* etc.

Comme l'a reconnu M. Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 123, note 1, cette forme répond à l'infinitif pou'al, hébreu כֻּתַּב; le néo-hébraïque כִּתּוּב est, au contraire, une forme active dérivée de pi'el, comp. les formes actives et passives de p''al, ܦܬܠܐ et ܦܬܘܠܐ, §§ 233*b* et 236*c*.

Les dérivés analogues à pa'el, ainsi que šaph'el et saph'el, forment des abstraits de cette espèce : ܫܘܠܗܒܐ *inflammation* de ܫܠܗܒ, ܦܘܪܓܝܐ *réjouissance* de ܦܪܓܝ, ܣܘܝܒܪܐ *patience* de ܣܝܒܪ, ܫܘܚܠܦܐ *changement* de ܫܚܠܦ, ܒܘܗܬܐ *honte,* ܢܘܗܪܐ *éclairage* de ܐܢܗܪ, ܐܘܙܥܐ *agitation* de ܐܙܝܥ, § 110*e*, ܫܘܒܗܪܐ *ostentation* de ܫܒܗܪ, ܣܘܪܗܒܐ *précipitation* de ܣܪܗܒ, ܫܘܥܒܕܐ *asservissement,* ܫܘܡܠܝܐ *accomplissement,* ܫܘܘܕܝܐ *promesse,* ܫܘܘܕܥܐ *signification,* ܫܘܟܠܠܐ *achèvement.*

239. *Avec i après la consonne redoublée.* La première radicale a toujours *a* : فَعِّيل est en effet l'intensif des adjectifs ou parti-

---

[1] ܠܫܢܐ *langue* vient sans doute d'une racine géminée, comp. لَسَّ *lécher,* quoique dans les autres langues la seconde lettre ne soit pas redoublée, לָשׁוֹן لِسان ልሳን. Sur ܣܡܠܐ *gauche,* v. § 250.

cipes de فَعِيل. Cette forme est très-usitée pour les adjectifs, § 234 : ܩܕܝܫ *saint,* ܙܕܝܩ *juste,* ܚܣܝܢ *fort,* ܚܟܝܡ *savant,* ܩܛܝܢ *mince,* ܪܟܝܟ *tendre,* ܚܒܝܒ *ami,* ܩܫܝܫ *âgé,* ܓܡܝܪ *parfait,* ܝܩܝܪ *cher.* Elle l'est plus rarement pour renforcer un participe passif, on la rencontre surtout dans les radicaux faibles ; elle donne au nom le sens d'un adjectif verbal : ܩܕܝܡ *qui précède,* Marc. 10, 32, ܐܬܝ fém. ܐܬܝܐ *qui est venu* (Bernstein, *Das heilige Evangelium des Joh.* XXVI et *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXXII, 483, 21 ; 484, 13 ; 485, 18), ܩܐܝܡ *qui demeure, Chrest. Knös,* p. 107, v. 6, ܝܬܝܒ *qui est assis,* ܗܘܝܐ *qui est, Mand. Gramm.,* p. 123, note 2, ܗܕܝܐ *qui conduit,* ܚܕܝܐ *qui se réjouit,* Barhébræus, I, p. 38, l. 16 et Bar'ali 3272.

Quelquefois فَعِّيل se trouve simultanément avec فَعِيل, dont il se distingue par le sens : ܚܙܝܩ *qui voyage,* ܚܙܝܩ *ceint,* Barhébræus, II, v. 1118, ܚܪܝܒ *désert,* ܚܪܝܒ *passé au glaive, id.* vers 1135, ܚܫܝܫ *passionné,* ܚܫܝܫ *senti, connu, id.* vers 1136, ܝܨܝܦ *soucieux,* ܝܨܝܦ *soigné, id.* vers 1159, ܕܚܝܠ *qui craint,* ܕܚܝܠ *qui est craint, redoutable, id.* II, p. 91, ult., ܕܠܝܠ *rare,* ܕܠܝܠ *facile, léger, id.* vers 1072, ܕܢܝܚ *(astre) qui brille,* ܕܢܝܚ *(astre) qui est levé, id.* vers 1075, ܕܠܝܚ *(personne) troublée,* ܕܠܝܚ *(astre) trouble, id.* vers 1075.

Sont usités substantivement : ܚܟܝܡܐ *un sage,* ܚܒܝܒܐ *un ami,* ܩܫܝܫܐ *un vieillard, un prêtre,* πρεσβύτερος. Comme noms de choses : ܐܠܡܝܐ *rayon,* ܢܗܝܪܐ *luminaire,* ܣܟܝܢܐ *couteau* שַׂכִּין سِكِّين.

240. *Avec ou après la consonne redoublée.* فَعُّول, l'intensif de فَعُول, § 236, comprend : 1° des adjectifs ܫܥܘܥ ou ܫܥܘܥܐ *jaune paille,* v. p. 37, ܚܪܘܦܐ et ܚܐܘܦܐ *âpre,* ܚܪܘܫܐ *rauque,* ܚܫܘܟܐ *obscur,* Bar'ali, 4046, 4048, 4050, 4052, 4099, ܚܡܘܥܐ *aigre,* ܥܡܘܛܐ *sombre,* ܥܒܘܝܐ *très-grossier* de ܥܒܝܐ, § 237 ci-dessus, ܪܥܘܡܐ *retentissant,* Barhébræus, II, vers 3. Dans ces mots *a* se maintient d'autant mieux qu'il s'articule avec une gutturale, mais il se trouve aussi avec les autres consonnes : ܣܟܘܪܐ *sot,* Barhébræus, II, v. 117, ܝܩܘܪܐ *lourd,* Bar'ali 4497, ܩܫܘܝܐ *dur,* Barhébræus, II, p. 60, l. 9 du *comment.,* ܣܩܘܒܠܐ *adversaire* de ܐܣܬܩܒܠ[1].

---

[1] Le mot ܐܟܘܡ, Neh. 2, 11, considéré par Barhébræus comme un adjectif d'intensité, *très-noir,* est pris par M. Nœldeke pour un parfait de la

2° des substantifs (généralement des adjectifs pris substantivement) : ܐܰܫܽܘܦܳܐ *sorcier*, Barhébræus, II, p. 60, ܝܰܕܽܘܥܳܐ *devin*, Bar'ali, 4384 à 4386, ܦܰܪܽܘܓܳܐ *poulet* فَرُّوج, ܟܰܠܽܘܒܳܐ *hameçon*, ܚܰܙܽܘܪܳܐ *pommier*, Barhébræus, I, p. 22, l. 23, targ. חיזור, ܥܰܘܽܘܠܳܐ *jeune enfant*, ܩܰܛܽܘܪܳܐ *fumée de l'encens, id.*

فَعُّول est opposé quelquefois, comme forme passive, à la forme active فاعول, § 232 : ܪܰܚܽܘܡܳܐ *amoureux, pris d'amour*, ܪܳܚܽܘܡܳܐ *amant, qui inspire de l'amour*, Barhébræus, II, vers 59 et 1406, ܪܰܒܽܘܝܳܐ *enfant*, ܪܳܒܽܘܝܳܐ *père*, Bar'ali 4450 et 4451, comparez aussi ܝܳܕܽܘܥܳܐ *connaisseur* et ܝܰܕܽܘܥܳܐ *devin*.

La voyelle *a* de cette forme est quelquefois prononcée *â* devant une emphatique, § 93, 3°, ainsi ܩܳܛܽܘܠܳܐ ou ܩܰܛܽܘܠܳܐ. De là naît une certaine confusion de فَعُّول et de فَاعُول, même en dehors des emphatiques : ܥܰܡܽܘܕܳܐ *colonne* répond à l'hébreu עַמּוּד et à l'arabe عامود, ܫܳܒܽܘܥܳܐ *semaine* vient de ܫܰܒܽܘܥܳܐ ; en sens inverse, ܥܳܒܽܘܪܳܐ *passager* est pour ܥܰܒܽܘܪܳܐ.

De cette forme sont encore : ܐܰܒܽܘܒܳܐ *flûte* أُنْبُوب, ܕܰܫܽܘܫܳܐ *gâteaux de miel*, Hos. 3, 1, Bar'ali 3020, ܫܰܒܽܘܒܳܐ *rameau*, Ezech. 17, 6, ܥܰܪܽܘܒܝܳܐ et ܥܰܪܽܘܒܳܐ, *masse d'insectes*, Bar'ali 3015 et 3887, hébr. עָרֹב targ. ערובא, Exod. 8, 29 et 31, sans doute aussi ܐܰܬܽܘܢ *fourneau*, targ. אתונא, quoique ce mot soit d'origine incertaine.

Chapitre XIII.

Formes internes de radicaux redoublés et de radicaux quadrilittères.

241. Parmi les radicaux de cette espèce, un premier groupe naît du redoublement de la dernière radicale, un second groupe, du redoublement de deux radicales ou d'une racine faible, un troisième, de la dissimilation d'une consonne redoublée ; à une quatrième catégorie appartiennent les racines quadrilittères et à une cinquième, les noms composés.

242. *Radicaux formés par redoublement de la dernière radicale*, comp. § 200. Ce redoublement exprime *la division, la variation des couleurs et des sens, la défectuosité* et forme quelques diminutifs :

---

forme فُعَّل, *Mand. Gramm.*, p. 125, 158 et 218. Mais le redoublement du kaph plaide en faveur de Barhébræus.

ܙܗܪܝܪܐ *splendeur*, ܢܨܘܨܝܬܐ *étincelle* (avec youdh devant la terminaison du féminin, § 253)[1], ܚܕܪܘܪܐ *banderolle*, ܦܪܛܘܛܐ et ܦܪܬܘܬܐ *miette*, ܦܪܨܘܦܐ *visage*, ܦܟܘܟܐ *menton*, ܫܪܕܘܕܐ *cadavre* (si ce mot n'est pas par dissimilation pour ܫܕܕܘܕܐ), ܫܦܢܝܢܐ *tourterelle*, targ. שפנינא (Gen. 15, 9. Lev. 1, 14; 5, 7; 12, 6. Ps. 84, 3)[2], ܫܒܠܘܠܐ *mèche*, ܥܒܠܘܠܐ *rhubarbe*, ܡܪܛܘܛܐ *mantelet*, de ܡܪܛܐ مِرْط *manteau*, ܩܛܦܘܦܐ *cueillette*, ܙܗܪܘܪܐ *espèce de flûte*, Bar'ali 3523.

Des adjectifs de cette espèce, rappelant la IXe classe arabe, sont : ܚܒܢܢܐ *paresseux* (avec redoublement de la troisième radicale), ܥܪܣܢܒ *féroce*.

243. *Radicaux formés par redoublement de deux radicales ou d'une racine faible,* comp. § 201.

a) Dans les radicaux forts le redoublement porte sur les deux dernières radicales[3] : ܡܫܟܠܠܐ *parfait*, ܡܥܪܥܪܐ *myope*, *Anecd. syr.*, IV., Physiologus, chapitre 26; substantifs : ܚܠܚܠܐ *algue*, Eccles. 40, 16, Barhébræus, I, p. 22, l. 11; ܫܪܩܪܩܐ *mésange*, comp. شَرَقْرَق *pivert*, ܚܘܪܘܪܐ *tache blanche de l'œil*, targ. חברברא ou חורורא *cécité*, ܦܪܣܘܣܬܐ *étincelle*; comp. Dan. 6, 20, שְׁפַרְפָּרָא *aurore*[4].

b) Dans les radicaux double-'é ou 'é-waw la racine est redoublée : ܥܥܐܕܐ *jour de fête* de ܥܐܕܐ *fête*, ܥܠܥܠܐ *tempête*, ܡܢܡܘܢܐ *manne*, ܨܪܨܘܪܐ *grillon*, صَرْصَر, ܦܩܦܩܬܐ *bulles*, Bar'ali 2532, ܙܓܘܓܐ *clochette*, de ܙܓܐ, néo-hébr. זוג *sonnette*, ܥܓܥܓܐ *bégaiement*, Bar'ali 5258; et les noms d'action des verbes de cette espèce, § 201, comme ܪܘܓܪܓܬܐ *concupiscence* etc., comp. sur cette forme § 238 *c*. ܐܘܩܬܐ *anneau* vient sans doute par réduplication et chute de *'é* de ܥܘܩܬܐ; ܫܪܓܪܓܬܐ *hallucinations* est d'un šaph'el de ܪܓ.

c) Quand la deuxième consonne est une lettre faible ou une labiale, elle est assujettie à tomber : le mot commence alors par deux consonnes pareilles et prend la forme trilittère, v. § 110 *e f* et les mots cités sous ce paragraphe, auxquels on peut ajouter : ܟܥܟܬܐ *gâteau rond*, pl. ܟܥܟܬ̈ܐ, ܨܘܨܐ *espèce de tour-*

---

[1] Barhébræus, égaré par une mauvaise leçon de Sap. 11, 19, où il lisait ܚܝܠܐ ܕܢܨܝܬܐ, dit, I, p. 65, l. 15, que la forme première était ܢܨܘܨܝܬܐ.

[2] Peut-être la terminaison *in* de ce mot vient-elle d'un suffixe *ân*, § 250.

[3] Comp. Ewald, *Lehrb.*, § 157.

[4] ܦܪܓܘܓܐ *percepteur*, Ephr. II. 320 *a*, est formé du grec παραγώγιον *impôt;* de ce mot et de גבה est aussi composé le talmudique פַּרְהַגְבְנָא *collecteur d'impôt.*

terelle, talm. צילצלא et צוצילתא, ܙܪܙܐ *caillou* צְרוֹר 2 Sam. 17, 13; ܠܠܝܐ *nuit* est aussi formé par réduplication (comp. *Neusyr. Gramm.,* p. 111), ainsi que d'autres noms courts énoncés ci-dessus § 30.

d) Parfois, c'est la dernière consonne qui tombe et le nom, affectant la forme trilittère, commence et finit par la même lettre : ܙܝܙܐ *armé,* hébr. זַרְזִיר, ܢܚܚܢܐ *nonchalant,* Barhébræus, I, p. 16, l. 13, néo-hébr. טייל *flâneur,* ܫܒܫܬܐ *rameau,* targ. שבשתא, comp. § 30 ci-dessus.

244. *Radicaux par dissimilation d'une consonne redoublée,* comp. §§ 117 et 196. La dissimilation au moyen de riš apparaît dans les radicaux forts ou dans les radicaux faibles redoublés, dont la seconde consonne est tombée, § 243 *c*; aux noms de cette espèce cités p. 111, on peut ajouter : ܩܘܪܣܠܐ *talon,* hébr. קַרְסֻלַּיִם, targ. קרסלין, ܥܪܛܠܝ *nu* عطل, ܩܘܩܒܐ *chaudron,* ܩܪܩܠ *gril,* et les noms d'action des verbes de cette espèce, § 196, comme ܬܘܪܡܫܐ *barbouillage,* etc., comp. sur cette forme § 228 *c*.

244 *bis. Noms de racines quadrilittères.* Parmi les noms quadrilittères qui ne s'expliquent pas par les paragraphes précédents, on distingue ceux qui commencent par *'é, aleph* ou *youdh.* Dans quelques-uns *'é* peut venir d'un aleph prosthétique et avoir été occasionné par une emphatique qui suit, comme ܥܘܩܒܪܐ *rat* עַכְבָּר, où le kaph hébreu s'explique par le paragraphe 39, 2; ܥܩܪܒܐ *scorpion* עַקְרָב présente de l'analogie avec σκορπίος, p. 91, note 1. Il existe cependant d'autres noms en hébreu et en arabe où l'ʿaïn initial n'est pas suivi d'une emphatique.

Aleph apparaît notamment dans ܐܪܢܒܐ *lièvre,* אַרְנֶבֶת أَرْنَب, comp. § 245.

Dans quelques noms d'animaux youdh est un préfixe propre aux masculins : ܝܪܒܘܥܐ *rat des champs,* يَرْبُوع, rac. ܪܒܥ *être accroupi,* ܝܚܡܘܪܐ *buffle,* יַחְמוּר يَحْمُور, rac. ܚܡܪ *être rouge,* comp. ܚܡܪܐ *âne;* ܝܚܡܘܪܐ *fumée épaisse,* Barʿali 4443, a également cette forme.

Le préfixe taw pour les noms féminins ne se rencontre guère en syriaque que dans ܬܝܡܢܐ, § 248.

Quant aux noms composés, il en sera parlé à part, sous le chapitre XVI ci-après.

Chapitre XIV.

Formation des noms par préfixes.

245. Le syriaque ne forme pas, comme l'arabe, un élatif avec aleph préfixe; ܐܦܪܣܬܐ *ruse, filet,* ܐܘܪܝܬܐ *loi divine,* targ. אוריתא, sont des noms d'action d'aph'el, des racines ܦܪܣ ירה, v. ci-dessus p. 218, note 2.

ܐܩܡܬܐ *taille* est peut-être abrégé d'une forme analogue, de la racine ܩܘܡ.

Sur ܐܥܦܐ *double,* ܐܦܥܐ *hyène,* v. ci-dessus p. 27[1].

En dehors des préfixes dont nous avons parlé sous le paragraphe précédent, mim et taw servent aussi à former des noms.

246. *Noms avec mim préfixe.* Ce préfixe forme en syriaque non-seulement les participes des classes dérivées, mais aussi les infinitifs, même de p''al. Ces infinitifs sont nés de la confusion qui finit par mêler les abstraits et les concrets, car les noms avec mim sont, en principe, des concrets et le préfixe vient sans doute de la particule *ma* qui indique d'une manière indéfinie un objet matériel, § 173, 8°. 9°

En second lieu, il compose des noms de lieu et de temps et des noms d'instruments, mais sans les distinctions de voyelles que fait l'arabe entre مَفْعَل مَفْعِل et مِفْعَل مِفْعَال : Le préfixe a la voyelle *a*, excepté à l'infinitif p''al; cet *a* s'infléchit en è, *i* sous l'influence d'un aleph qui suit; la seconde voyelle varie suivant la forme : elle est faible et tombe dans une syllabe ouverte, ou forte et se maintient en tous cas.

1° *Avec une voyelle faible après la seconde radicale.*

a) Avec *a* ou è : ܡܥܪܒܐ *occident,* ܡܕܢܚܐ *orient,* ܡܪܒܥܐ *matrice,* ܡܦܩܢܐ *départ,* ܡܥܒܕܐ *fait,* ܡܐܡܪܐ *traité,* ܡܐܙܪ̈ܐ *ceintures,* talm. מֵיזְרַן, hébr. אֵזוֹר, ܡܘܒܠܐ *fardeau,* ܡܕܥܐ *conscience,* ܡܦܩܐ *issue,* ܡܘܗܒܬܐ *don;* ܡܥܠܢܐ *entrée,* ܡܡܠܠܐ *discours,* ܡܛܠܠܐ *ombrage,* de racines géminées, où مَفْعَل se distingue de مَفْعِل par la répétition de lâmadh, § 111; ܡܚܛܐ *aiguille*, ܡܘܬܒܐ *séance* مَقَام, § 106, ܡܪܘܡܐ *hauteur*, § 86; ܡܣܐܬܐ *balance*, ܡܥܟܒܐ *fourche*, ܡܫܬܝܐ *festin*, ܡܐܬܝܐ *venue*.

---

[1] Même page, note 1, nous avons comparé l'arabe أَفْعًى avec l'hébreu צֶפַע. Cependant la forme avec aleph initial est aussi usitée en hébreu et en éthiopien, אֶפְעֶה አፍዖት; nous sommes donc en présence d'une racine différente, v. Ewald, *Lehrb.*, p. 422, Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 59 et 147, note 1. Ce mot appartient à ces noms achaïques, dont on trouve une forme analogue dans les langues étrangères, comp. ὄφις.

Les noms suivants de lâmadh-aleph n'étaient usités qu'à l'état construit : ܡܦܩ ܦܐ παῤῥησία *franchise*, ܡܚܙܐ ܥܝܢܐ *vue*, ܡܒܝܐܐ ܢܦܫܐ *consolation*, ܡܩܪܐ ܬܪܢܓܠܐ *chant du coq*, ... ܡܪܕܐ *chemin de . . .*, ... ܡܫܕܐ *jet de* ...... Ces deux derniers étaient prononcés avec *é* du mim par les Nestoriens, Barhébræus, I, p. 238, l. 18.

Féminins : ܡܐܬܪܬܐ ou ܡܐܬܪܬܐ *lieu*, § 93, 3°, *const.* ܡܐܬܪܬ, Barhébræus, I, p. 57, l. 4, ܡܐܙܠܬܐ *voyage*, ܡܐܬܝܬܐ *arrivée*, ܡܘܗܒܬܐ *don*, ܡܘܡܬܐ *serment* avec chute de youdh troisième radicale; ܡܦܩܬܐ *sortie*, ܡܣܩܬܐ *élévation* de ܣܠܩ, § 216; ܡܨܝܕܬܐ *filet* مِصْيَدة, ܡܥܪܬܐ *grotte* מְעָרָה مَغَارَة, rac. غار; ܡܫܪܝܬܐ *camp*, ܡܥܒܪܬܐ *issue*, ܡܚܙܝܬܐ *miroir*.

b) Avec *ou*. Seulement des féminins : ܡܪܩܘܕܬܐ *pleur*, pl. ܡܪܩܕܬܐ, ܡܐܟܘܠܬܐ *nourriture*, pl. ܡܐܟܠܬܐ, comp. מַאֲכֶלֶת, ܡܥܙܘܠܬܐ *fuseau*, Bar'ali 6333 (la forme ܡܥܙܠܐ, targ. מעזלא, Prov. 31, 19, est conforme à l'arabe مِغْزَل), ܡܦܘܠܬܐ *cas, chute*, pl. ܡܦܠܬܐ; sur ܡܫܡܘܫܬܐ v. § 251. Dans les lâmadh-aleph *ou* devient immuable: ܡܪܕܘܬܐ *correction*, ܡܣܚܘܬܐ *bain*, ܡܨܘܬܐ *lutte* de ܢܨܐ, ܡܫܬܘܬܐ *festin*, ܡܟܣܘܬܐ *réprimande*, Elias de Tirhan, 45, 8.

2° *Avec une voyelle forte après la seconde radicale.*

a) Avec *â* : ܡܬܩܠܐ *poids* מִשְׁקָל مِثْقَال, ܡܦܫܩܐ *commentaire* מִדְרָשׁ, ܡܘܠܕܐ *nativité* مِيلاد מוֹלֶדֶת, ܡܣܪܐ *scie* مِنْشَار, ܡܣܐܢܐ *soulier*, ܡܒܢܝܐ *édifice*, avec *è* à cause du youdh qui suit, ܡܪܒܥܐ *bas-ventre*.

Suivant Barhébræus, I, p. 149, l. 11, مِفْعَال pouvait être intensif de مَفْعَل : ܡܥܠܐ ܡܦܩܐ ܡܣܩܐ ܡܢܗܪܐ, rac. ܢܗܪ *briller*, prononcés avec *â* après la seconde consonne, exprimaient la répétition de l'action; on disait de même ܡܕܢܚܐ et ܡܥܪܒܐ pour indiquer le lever et le déclin progressifs des astres [1].

Les noms avec mim, prenant souvent le sens d'abstraits, ce préfixe n'avait plus en syriaque la propriété de désigner les noms de lieu; pour préciser on leur préposait ܒܝܬ, ܒܝܬ ܡܥܪܩܐ *lieu de refuge*, Ps. 141, 4, hébr. מָנוֹס, Ps. 142, 5; ܒܝܬ ܡܣܚܝܐ, *latrine*, 2 Rois 10, 27, hébr. מַחֲרָאוֹת; il faut excepter ܡܕܢܚܐ et

---

[1] Dans ce cas, ces noms avaient la forme du pluriel, comp. Ps. 50, 1, Marc. 1, 32, Luc. 4, 40.

ܡܦܪܫܐ qui étaient suffisamment explicites, Barhébræus, I, p. 149, l. 16.

b) Avec o, ou. Comme en hébreu, *å* dans ces noms se colore souvent en *o*, et de là en *ou*, même chez les Nestoriens : ܡܙܡܘܪܐ *cantique* מִזְמוֹר مِزْمار, ou ܡܙܡܘܪܐ[1]; ܡܟܫܘܠܐ *obstacle*, מִכְשׁוֹל, Barhébræus, I, p. 235, l. 25, mais Barʿali 5939, ܡܟܫܘܠܐ; ܡܦܘܠܐ *chute d'eau*, rac. ܢܦܠ, Barʿali 6178; ܡܒܘܥܐ *source*, מַבּוּעַ مَنْبَع, Barʿali 5316; ܡܒܘܓ *Maboug* مَنْبِج, Barʿali 5315, comp. ci-dessus p. 47 et 48; ܡܥܘܦܐ *tempête*, Barhébræus, I, p. 235, l. 13; ܡܫܘܪܦܐ *peigne à carder*, Barʿali 3615 et 6182, par métathèse de waw et de riš, § 41.

Cette coloration est surtout fréquente dans les noms à terminaison féminine, qui, devant cette terminaison, prennent un youdh, § 253 : ܡܓܘܠܓܠܝܬܐ *pilule*, Barhébræus, I, p. 220, l. 10, ܡܨܘܕܝܬܐ *lacet*, ܡܪܘܕܝܬܐ *meute*, ܡܛܘܦܝܬܐ *grosse goutte*, Micha 2, 11, rac. ܢܛܦ, ܡܢܘܟܬܬܐ ou ܡܢܘܟܬܝܬܐ *morsure*, rac. ܢܟܬ, ܡܣܘܪܝܬܐ *vase* ou *boîte*, ܡܥܡܘܕܝܬܐ ou ܡܥܡܘܕܝܬܐ *baptême*, ܡܢܘܦܝܬܐ *van*, rac. ܢܦܨ, ܡܪܒܘܥܝܬܐ *tanière*, Amos 3, 4, targ. מרבועיתא[2], ܡܫܪܘܥܝܬܐ *endroit glissant*, ܡܫܪܘܩܝܬܐ et ܡܫܪܘܩܝܬܐ *cor*, מַשְׁרוֹקִיתָא, Dan. 3, 5, (v. ces noms dans Barʿali, sous la lettre mim). *O* ne passait pas ici en *ou ;* en se maintenant, il occasionnait le redoublement de la consonne suivante : ܡܥܡܡܘܕܝܬܐ, comp. aussi ܡܢܘܟܬܬܐ avec deux taw non assimilés.

247. Quelques noms de racines double-ʿé ou ʿé-waw ont *å* après mim ; ce renforcement de *a* en *å* s'explique par le redoublement de la première radicale après un préfixe dans ces radicaux, § 113 ; le redoublement ayant cessé de bonne heure de se faire entendre, la voyelle pour se maintenir s'est colorée en *å*, comp. § 95 : ܡܙܘܢܐ *vivres*, ܡܩܘܪܐ *réservoir*, hébr. מָקוֹר, ܡܦܢܐ *carrefour*, ܡܡܘܢܐ *richesse*, targ. מָמוֹנָא, comp. ܡܡܘܠܐ *déluge* avec מַבּוּל (v. ces noms dans Barʿali sous mim).

---

[1] La ponctuation ܘ̇ est celle du manuscrit nestorien 12138 add., Wright *Catalogue ;* dans d'autres manuscrits, waw a le point inférieur, comp. Barhébræus, I, p. 235, l. 13.

[2] Ces formes sont également communes au syro-palestinien, *Zeitschr. der D. M. G.*, XXII, p. 475 ; ܡܥܡܘܕܝܬܐ notamment était palestinien, *Anecd. syr.*, IV, p. 223.

248. *Noms avec taw préfixe.*

Comme youdh préfixe a formé quelques noms masculins, § 244, taw se rencontre avec le sens du féminin dans quelques noms archaïques, comp. § 173, 7°; mais, si on excepte ܬܝܡܢܐ *sud* de ܝܡܝܢ, ce préfixe a perdu ce sens en syriaque et a maintenu celui de *réfléchi* qu'il a encore dans les passifs des verbes. Il donne donc naissance à des abstraits qui, en principe, se distinguaient de cette manière des noms concrets avec mim. Ces abstraits se développent des verbes dérivés, actifs ou passifs[1], rarement de noms, comme ܬܓܪܡܘܬܐ *squelette,* Jug. 14, 8, de ܓܪܡܐ. Le préfixe a *a* ou *è*; cette dernière voyelle est de règle devant aleph. La seconde radicale a une voyelle faible, *a, è, ou,* ou une voyelle forte, *å, i, ou.*

a) Avec une voyelle faible après la seconde radicale. Des noms féminins : ܬܛܢܘܦܬܐ *impureté,* ܬܗܠܠܬܐ *moquerie,* ܬܨܠܝܬܐ *prière,* ܬܐܢܚܬܐ *soupir,* ܬܠܒܫܬܐ *habillement,* ܬܟܫܦܬܐ *supplication,* ܬܘܣܦܬܐ *addition,* ܬܫܡܫܬܐ *service,* ܬܕܡܘܪܬܐ *miracle,* pl. ܬܕܡܪ̈ܬܐ, ܬܫܒܘܚܬܐ *louange,* pl. ܬܫܒ̈ܚܬܐ, ܬܐܓܘܪܬܐ *négoce,* pl. ܬܐܓܪ̈ܬܐ. Avec une emphatique *a* est quelquefois écrit *å,* § 93, 3°, ܬܘܚܪܬܐ *retard,* ܬܘܩܕܬܐ *incendie,* Barhébræus, p. 50, l. 20. ܬܦܣܐ *type* est d'une forme incertaine.

b) Avec une voyelle forte après la seconde radicale. Des masculins : ܬܘܬܒܐ *colon,* propr. *colonisation,* ܬܘܬܪ̈ܐ *restes,* ܬܫܢܝܩܐ *torture,* ܬܨܒܝܬܐ *ornement,* ܬܟܬܘܫܐ *combat,* ܬܗܦܘܟܐ *retour.*

Les låmadh-aleph ont youdh ou waw, sans distinction de voyelle forte ou faible; ils comprennent des féminins : ܬܪܣܝܬܐ *entretien,* ܬܟܣܝܬܐ *couverture,* ܬܚܦܝܬܐ *voile,* ܬܪܨܝܬܐ *fondement,* ܬܕܟܝܬܐ *pureté,* ܬܘܕܝܬܐ *confession,* ܬܫܘܝܬܐ *lit,* ܬܫܥܝܬܐ *histoire,* ܬܪܥܝܬܐ *dessein,* ܬܪܥܘܬܐ *satisfaction.*

Par ces exemples on voit que quelques noms sont concrets, on peut ajouter, comme noms d'individus, ܬܠܡܝܕܐ *disciple,* ܬܪܓܡܢܐ *interprète,* avec le suffixe *ån,* § 250.

249. *Noms avec noun préfixe.*

---

[1] Nous avons vu, §§ 236 et 238 *c*, que les verbes actifs donnaient naissance à des noms d'action de forme et de sens passifs; il n'y a donc pas lieu de supposer avec M. Stade, *Lehrb. der hebr. Gramm.*, § 260, un taw causatif, pour expliquer تَفْعِيل de فَعَّلَ.

Noun qui forme en sémitique quelques noms, ne se rencontre guère en syriaque que dans ܢܘܪܒܐ *pousse,* rac. ܪܒܐ *croître,* ܢܐܪܒܐ *sommet,* même racine; encore, dans ces noms le noun peut venir de youdh, § 36*b*. ܢܚܬܘܡܐ *boulanger* est d'une forme incertaine.

CHAPITRE XV.

Formation des noms par suffixes.

250. *Suffixes ân, âm, ĕl, âr, qân.*

Dans la flexion des noms, le suffixe *ân* a la valeur d'un collectif et distingue le duel ou le pluriel du singulier, §§ 257 et 265.

Dans leur formation, il est d'un usage très-étendu, comme en général les formes externes, et engendre des concrets et des abstraits.

a) Il forme de radicaux simples, §§ 226 à 228, ou parallèlement à eux, des noms qui donnent un sens figuré ou nouveau; dans ce dernier cas, la racine offre généralement deux sens: ܝܩܕܢܐ *incendie,* ܡܘܬܢܐ *peste,* ܛܘܦܢܐ *déluge,* ܨܒܝܢܐ *volonté,* ܩܪܝܢܐ *lecture,* ܪܥܝܢܐ *esprit,* ܥܘܗܕܢܐ *souvenir,* ܡܘܠܟܢܐ *consultation,* etc., comp. ܝܩܕܐ *holocauste,* ܡܘܬܐ *mort,* ܛܘܦܬܐ *goutte,* ܨܒܘܬܐ *chose,* ܩܪܝܐ *contestation,* ܪܥܝܐ *pâture,* ܕܟܪܐ *mâle,* ܡܠܟܐ *conseil.* Dans un certain nombre de racines, cette forme existe à l'exclusion de la forme simple: ܥܘܕܪܢܐ *aide,* ܦܘܩܕܢܐ *ordre,* ܦܘܪܥܢܐ *rétribution,* ܫܘܠܛܢܐ *puissance,* ܟܘܪܗܢܐ *maladie,* ܚܘܠܡܢܐ *santé,* ܣܘܡܟܢܐ *appui,* ܦܘܠܚܢܐ *travail,* ܝܘܬܪܢܐ *avantage,* ܝܘܠܦܢܐ *enseignement,* ܣܘܠܝܢܐ ou ܣܘܐܠܢܐ, rac. ܣܠܐ *réprobation,* ܚܘܫܟܢܐ *ténèbres,* ܛܘܥܝܢܐ *faute.* Les lâmadh-aleph ont *é* après la première radicale, sous l'influence du youdh : ܬܢܝܢܐ *entretien,* ܢܣܝܢܐ *tentation,* ܒܢܝܢܐ *construction,* ܗܓܝܢܐ *syllabe.*

[illegible]
[illegible]
a fa —
mangiare più
una mangiata

ܩܘܪܒܢܐ *offrande* קָרְבָּן, est formé d'un pa'el.

b) Quelques adjectifs prennent ce suffixe : ܙܠܝܓܢܐ *lascif,* ܒܣܝܡܢܐ *délicieux,* ܫܒܗܪܢܐ *vaniteux, Anal. syriaca,* p. 4, l. 9; ܛܘܒܢܐ *bienheureux,* ܬܪܝܢܐ *double,* (ܡܘܬܐ ܬܪܝܢܐ Apoc. 2, 11; 20, 6, 14; 21, 8), ou *âgé de deux ans,* Barhébræus, II, vers 1465, ܬܪܝܢܐ *second,* ܐܚܝܢܐ *consanguin,* de ܙܠܝܓܐ, ܒܣܝܡܐ, ܫܒܗܪܐ, ܛܘܒܐ, ܬܪܝܢ, ܬܪܬܝܢ, ܐܚ qui laisse reparaître la troisième radicale, § 224*a*[1]. Ces adjectifs indiquent aussi la matière ou la substance des corps, ܐܪܥܢܐ, ܥܦܪܢܐ, ܪܘܚܢܐ, ܓܘܫܡܢܐ ou ܦܓܪܢܐ *qui est composé de terre, de poussière, d'esprit, qui a un corps*, ܫܡܝܢܐ *qui appartient au ciel*[1].

---

[1] Comp. en arabe شَبْعَان عَطْشَان سَكْرَان رَحْمَان غَضْبَان شَهْوَان, etc., avec *ă* des neutres après la première radicale. En néo-hébraïque, ce suffixe s'ajoute même aux noms d'agent avec *â* après la première consonne, comme גַּזְלָן *brigand.*

ܐܝܠܢܐ *arbre* est un des rares noms de choses de cette forme.

c) Avec ce suffixe, on forme du participe de tout verbe dérivé un nom d'agent ou un adjectif : ܡܦܫܩܢܐ *interprète* ou *explicatif*, ܡܦܪܝܢܐ *productif, propagateur de la foi* (titre des primats jacobites), ܡܟܬܒܢܐ *écrivain*, ܡܥܕܪܢܐ *protecteur*, ܡܛܠܡܢܐ *oppresseur*, ܡܦܨܝܢܐ *rédempteur*, ܡܚܒܠܢܐ *exterminateur*, ܡܘܕܝܢܐ *confesseur*, ܡܣܝܒܪܢܐ *patient*, ܡܚܘܝܢܐ *démonstratif*, ܡܫܬܡܥܢܐ *obéissant*, ܡܬܦܫܩܢܐ *explicable*, ܡܫܬܟܚܢܐ *possible*, ܡܬܪܓܫܢܐ *sensible*. Ces noms sont surtout usités dans les traductions faites du grec et suppléent à l'insuffisance des adjectifs de forme interne. Ils comprennent un certain nombre de termes techniques créés par les grammairiens ; voir la liste de ces termes après la syntaxe.

Rarement les abstraits qui ont un préfixe, prennent ce suffixe : ܡܦܩܢܐ *sortie*, ܡܥܠܢܐ *entrée*, ܡܣܩܢܐ *ascension*, comp. § 246.

Le féminin de ces noms a toujours youdh après le suffixe, § 253, ܛܘܒܢܝܬܐ *bienheureuse*. ܚܟܡܢܝܬܐ est pris substantivement dans le sens de *sagesse*, Assemani, *Bibl. Orient.*, II, p. 267, l. 23. Ce suffixe est explétif dans ܝܘܪܕܢܢ *Jourdain*, hébr. יַרְדֵּן.

d) L'*â* de ce suffixe se change en *ou* dans les noms cités, § 85, et dans ܛܪܘܢܐ *récent*, où le youdh troisième radicale est sans doute tombé, comp. hébr. טָרִי, ܥܣܪܘܢܐ עִשָּׂרוֹן, nom d'une mesure ; peut-être aussi dans ܐܝܫܝܡܘܢ *désert*, comp. שְׁמָמָה. De *ou* il passe en *i* sous l'influence d'un *ou* qui précède ou qui précédait, § 87 : ܫܘܦܝܢܐ *lime* de ܫܦ *limer*, Exode 32, 20 ; comparez Deut. 9, 21 ; ܐܚܪܝܢܐ *autre*, abs. ܐܚܪܝܢ, fém. ܐܚܪܝܬܐ sans état const. Barhébræus, I, p. 69, l. 3 ; ܫܘܫܒܝܢܐ *garçon d'honneur*, peut-être aussi ܩܘܒܥܝܢܐ *alouette ;* sur ܫܘܒܠܝܢܐ, v. ci-dessus § 242 ; ܫܪܒܝܢܐ ou ܫܘܪܒܝܢܐ *cyprès* est un mot étranger, comme l'indique l'indécision de sa forme, comp. targ. שׁוּרְבָן, ar. شَرْبِين, Lagarde, *Abhandl.*, p. 80, l. 2.

---

[1] Sur la différence de ces adjectifs et de ceux qui prennent *âi*, v. § 254, comp. Jacques d'Edesse, *Fragments*, p. ?, col. *a*, Barhébræus, I, p. 17, sect. 2, II, vers 209 à 212, Josephi Accur., p. 127 et 128, Amira, p. 106.

e) En hébreu *âm* permute avec *ân*, comme suffixe, Ewald, *Lehrb.*, § 163*g*; en syriaque *âm* n'apparaît que dans ܐܝܡܡܐ *jour*, opposé à la nuit.

journée

f) Le suffixe *èl*, comp. *Lehrb.* l. c., entre dans la composition de ܣܡܠܐ *gauche*, comp. شأم شِمَال שְׂמֹאל, ܥܪܦܠܐ *nuage* עֲרָפֶל; peut-être encore dans quelques autres mots; sur ܥܪܛܠܝ et autres noms, v. § 224. ܩܘܢܟܠܐ *bedeau*, Assem. B. O. I, 28, est sans doute une faute pour ܩܘܢܟܝܐ de κόγχη, qui s'entendait de la partie voûtée du temple, v. Lex. Buxtorf, éd. Fischer, sous le mot קונכי. ܒܪܐܘܢܐ ou ܒܪܐܝܢܐ *pâtre* est vraisemblablement un diminutif, § 252*b*.

g) L'araméen fait encore usage d'un suffixe *âr* : ܐܠܦܪܐ *marin* de ܐܠܦܐ *navire*, d'origine incertaine, ܐܣܛܘܢܪܐ *stylite* de ܐܣܛܘܢܐ p. ستون, ܡܘܣܝܩܪܐ *musicien* de μουσική, ܩܣܢܕܟܪܐ *directeur d'hospice*, Josué le Styl. 34, 10, de ξενοδόχος, ܣܛܣܝܪܐ *séditieux* de ܣܛܣܝܣ, στάσις[1]. Les suffixes grecs ωρ et αριος n'ont pas été sans influence sur la forme de ces noms.

Dans ܣܘܡܩܪܝ *roux*, targ. סמוקרי, hébr. אַדְמוֹנִי, Gen. 25, 25, la terminaison *râi* est sans doute abrégée de *ânâi* et *r*, une permutation de noun, §§ 22*b* et 35*a*.

h) Le suffixe persan *qân* se trouve dans ܚܡܪܩܢܐ *ânier*, ܩܝܛܘܢܩܢܐ *valet de chambre* de κοιτών. Dans ܦܪܕܝܣܩܢܐ *paradisiaque*, le suffixe est sans doute de même origine, v. Barhébræus, I, p. 19, l. 3.

251. *Suffixes â, at, thân.*

Le suffixe *â* forme l'état emphatique des noms, nous en parlerons, en traitant de la flexion des noms, § 259.

Le suffixe *at*, abrégé en *â*, indique l'individu par abstraction de l'espèce, ou l'espèce par abstraction du genre; dans les couples, il distingue la femelle du mâle et il est devenu d'une manière générale le signe du féminin, le masculin étant représenté par le radical nu; quand le radical est un collectif, il forme le nom d'unité, comme ܚܛܬܐ *un froment*, ܙܒܢܬܐ *une fois*, ܒܪ ܢܫܬܐ

---

[1] Barhébræus, I, p. 18, l. 24, ajoute d'autres mots qui ne rentrent pas dans cette catégorie : ܠܡܦܛܪܐ *torche* est λαμπτήρ, ܒܢܪܐ *maître de bains, balnearius*, ܦܪܡܘܢܪܐ *desservant* est le grec παραμονάριος.

En néo-hébraïque, on trouve avec ce suffixe : נַחְתּוֹמָר *pétrin*, de נַחְתּוֹמָא *boulanger*, חַלְטָר *marchand de dattes*, de חליטא, סַנְדְּלָר *marchand de sandales*, פַּיְלָר *marchand de bouteilles*, v. Buxtorf, *Lexicon*, sous le mot סנדלר.

בֶּן־שָׁנָה *d'un an*, Exod. 12, 5. Comme signe de l'abstraction, ce suffixe sert en arabe à rehausser chez l'individu une qualité qui lui est propre et qui le distingue des autres : عَلَّامَة *très-savant*, خَلِيفَة *khalife, lieutenant.* En syriaque, il a ce sens dans les deux mots ܡܘܕܥܬܐ et ܡܫܚܟܡܬܐ, traduisant l'hébreu מוֹדַע et מֹדַעַת, Ruth 2, 1 et 3, 2 : le premier signifie *un parent* d'une manière générale, le second, *un proche parent*[1] à qui incombe le devoir d'épouser la veuve sans enfant de son parent défunt; dans ce dernier sens, la racine ܚܟܡ a été choisie par allusion au sens de *connaître charnellement* que possède l'hébreu ידע. La terminaison *at* se trahit dans ces mots à l'aspiration du taw, Barhébr., I, p. 218, l. 19 et p. 219, l. 19; mais ils sont traités comme des masculins et ils font au pluriel ܡܘܕܥܬܢܐ ܡܫܚܟܡܬܢܐ, Barhébræus, I, p. 35, l. 18[2]. Peut-être ܟܢܬܐ כְּנָת *camarade, qui a la même* كُنْيَة, est-il formé avec ce suffixe, mais il est assimilé aux noms de la forme فَعَلَة, § 230 *c*.

En dehors de ces mots, le suffixe *at* ne se rencontre plus seul, mais il reçoit le suffixe *ân* dont nous avons parlé sous le paragraphe précédent, et se transforme en un nouveau suffixe *thân*, propre aux adjectifs d'intensité.

Il s'ajoute surtout aux adjectifs de la forme intensive فَعُّول, § 240, suivant le goût manifeste de l'araméen pour les formes externes : ܪܘܓܙܬܢܐ *très-irascible*, ܝܕܘܥܬܢܐ *très-savant*, ܢܟܘܠܬܢܐ *rusé*, Rom. 3, 13, Ewald, *Abhandl.*, p. 87, ܣܘܟܠܬܢܐ *très-intelligent*, ܢܟܦܘܬܬܢܐ *pudique*, ܝܨܘܦܬܢܐ *très-soigneux*, ܕܚܘܠܬܢܐ *timoré*, ܪܚܘܡܬܢܐ *miséricordieux*, ܪܓܘܫܬܢܐ *sensible*, ܚܫܘܫܬܢܐ *mélancolique*, ܪܓܘܓܬܢܐ *cupide*, ܫܓܘܫܬܢܐ *turbulent*, ܫܘܥܙܬܢܐ *adulateur*[3]. Mais il s'ajoute aussi à d'autres noms : ܛܘܒܬܢܐ *heureux,* par distinction de ܛܘܒܢܐ *bienheureux, défunt,* ܪܚܡܬܢܐ *clément,* ܫܟܚܬܢܐ *puissant,* ܟܐܒܬܢܐ *souffrant,* ܢܟܠܬܢܐ *insidieux,* ܒܥܝܪܢܐ *brutal,* de ܛܘܒܐ ܪܚܡܐ ܚܝܠܐ ܟܐܒܐ, ܟܐܒܢܐ pour ܟܐܒܐ, § 229 *a,* ܒܥܝܪܐ ; même à des noms importés, ܟܪܘܡܬܢܐ *versicolor* de χρῶμα, ܦܘܪܣܬܢܐ *astucieux* de πόρος, ܐܣܟܝܡܬܢܝܬܐ *belle* de σχῆμα, ܐܣܟܝܡܐ, ܢܚܫܝܪܬܢܐ *chasseur* de ܢܚܫܝܪܐ (v. sur ce mot Lagarde, *Abhandl.,* p. 65, l. 17).

---

[1] La valeur augmentative du taw avait déjà été reconnue dans מֹדַעַת par Aboul'walid, *Kitâb el ousoul*, éd. Neubauer, col. 277 : التاء فيه للمبالغة, et pour ܡܘܕܥܬܐ et ܡܫܚܟܡܬܐ par Barhébræus, I, p. 16, l. 14.

Le targoum se sert pour les deux expressions de l'abstrait אשתמודע *connaissance*, dérivé de מוֹדַע.

[2] Dans ܟܘܟܒܬܐ *l'étoile de Vénus*, ܝܡܬܐ *lac (mer du pays)* et quelques autres mots, le suffixe s'explique de la même manière; il a pris parfois, par extension, le sens d'un diminutif, v. G. Hoffmann, *Auszüge aus syr. Act.* dans les *Abhandl. d. D. M. G.*, 1880, p. 177.

[3] V. Jacq. d'Edesse, *Fragm. add.*, 17,217, au commencement; sur le qouššâi de la deuxième consonne et le roukkâkh du taw du suffixe, v. Barhébræus, I, p. 220, l. 11.

Le féminin a youdh après le suffixe, § 253, ܡܘܗܒܬܢܝܬܐ.

252. *Suffixes ôn, ôs et ôl.*

a) Les suffixes *ôn* et *ôs* forment les diminutifs et ont évincé en syriaque les formes internes de ce genre, dont il ne reste que quelques vestiges, §§ 235 et 242. Il n'existe pas de différence notable entre l'un et l'autre ; peut-être le second exprime-t-il la cajolerie de préférence au premier : ܓܒܪܘܢܐ et ܓܒܪܘܣܐ *petit homme,* ܟܬܒܘܢܐ *livret,* ܢܗܪܘܢܐ *petit fleuve,* ܒܪܘܢܐ *petit fils,* ܫܒܪܘܢܐ *petit enfant,* ܛܠܝܘܣܐ *petit garçon,* ܐܡܪܘܣܐ *agnelet,* ܝܪܩܘܢܐ *légumes verts,* ܐܟܠܘܢܐ *légumes secs* (comp. ܩܛܢܐ *Physiologus,* éd. Tychsen, chap. 12, targ. קִטְנִית, ar. قُطْنِيَّة). Ces diminutifs étant d'un usage très-fréquent dans le langage vulgaire, sont assujettis a bien plus de variations que les autres noms : les deux suffixes s'ajoutaient par superfétation à un même radical, ܓܒܪܘܢܘܣܐ, ou se répétaient, ܒܪܘܢܘܢܘܣܐ ; parfois cependant, chacun d'eux était pris dans un sens propre, ܒܒܘܢܐ signifiait *petite porte, coin de l'œil* ou *pupille,* ܒܒܘܣܐ *petit garçon,* Bar'ali 2229 et 2230, comp. κόρη. La forme redoublée ܘܢܘܢܐ était surtout usitée par les Palestiniens, Barhébræus, I, p. 66, l. 11.

Le féminin de ܘܢܐ avait le youdh après le noun, voyez paragraphe suivant, ܒܪܬܘܢܝܬܐ *fillette,* ܐܢܬܘܢܝܬܐ *petite femme,* ou avec redoublement du suffixe, ܐܢܬܘܢܬܘܢܝܬܐ, ܡܠܟܬܘܢܬܘܢܝܬܐ *petite reine.*

Le féminin de ܘܣܐ n'avait le youdh qu'au pluriel, ܡܠܟܘܣܬܐ pl. ܡܠܟܘܣܝܬܐ ; on disait aussi ܒܒܘܣܬܢܝܬܐ *petite fillette* pl. ܒܒܘܣܬܘܢܝܬܐ, Barhébræus, I, p. 35 ult. et p. 36, l. 1, sans doute par analogie du féminin ܡܘܗܒܬܢܝܬܐ, paragraphe précédent.

Les noms féminins à forme masculine prenaient le diminutif féminin, ܥܝܢܘܢܝܬܐ *petit œil,* ܟܟܪܘܢܝܬܐ *petit talent.*

Un nom composé avait le suffixe après le second nom, ܒܪܢܫܘܢܐ *petit individu,* ܐܟܠ ܩܪܨܘܢܐ *petite calomnie,* Barhébræus, I, p. 65, l. 6.

Le vulgaire faisait aussi un diminutif du pronom démonstratif ܗܳܢܳܐ ܗܳܕܶܐ et disait ܗܳܢܽܘܢܳܐ ܗܳܕܽܘܢܶܐ, Barhébræus, I, p. 66, l. 18.

Lorsque la voyelle *ou* dans le radical précédait l'*o* du suffixe, cet *o* se changeait quelquefois en *i*, comp. § 250*d*; cette prononciation était surtout familière aux habitants de Samosate, Barhébræus, I, p. 65, l. 18, comp. ܐܽܘܦܺܝܬܳܐ *raie au milieu de la moustache* ܐܶܦܳܐ; sans doute aussi ܦܽܘܫܡܺܝܬܳܐ *espèce d'herbe légère,* mais ܦܽܘܣܺܝܬܳܐ *mèche* vient de βύσσινος, comp. φλόμος et Bar'ali 2310.

ܦܽܘܪܥܳܢܬܳܐ *puce,* comp. avec les autres langues, v. § 38, décèle un suffixe affaibli *ån* ou *on.*

b) Le suffixe *ôl* a le sens d'un diminutif dans ܪܰܒܽܘܠܳܐ nom d'un évêque d'Edesse, propr. *petit maître, Chrestom. Michaelis* 59, 2, comp. Ewald, *Lehrb.*, p. 434, note 4; on trouve en syro-palestinien ܣܘܪܛܘܠܐ *petit trait,* ܝܘܛܘܠܐ *petit iôta, Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 475.

253. *Suffixes ai et it.*

a) Le suffixe *ai* est formé d'un élément démonstratif, § 173, 2°; il existe : 1° dans quelques noms féminins, concrets ou abstraits, ܓܽܘܓܝ *araignée* (syro-palestinien ܟܘܟܒܬܐ, *Anecd. syr.*, IV, p. 220), ܣܰܠܘܰܝ *caille* שְׂלָו سَلْوَى, ܟܽܘܟܒܰܝ *espèce de héron (étoilé?),* ar. طَيْطَوَى, Bar'ali 4624, ܓܰܪܒܝ *(pestiféré?) nord,* emph. ܓܰܪܒܝܳܐ (féminin Barhébræus, I, p. 10, l. 2), ܛܽܘܥܝܰܝ *erreur,* ܛܽܘܫܝܰܝ *secret, cachette,* ܬܰܢܐܰܝ *contrat,* talm. תנאי. Sauf ܓܰܪܒܝܳܐ, ces noms sont invariables. 2° dans des masculins susceptibles de flexion et usités surtout à l'état emphatique : ܣܽܘܣܝ ܣܽܘܣܝܳܐ *cheval,* hébr. סוּס, ܟܽܘܪܣܝ ܟܽܘܪܣܝܳܐ *trône* [1]; à l'état emphatique seulement dans les suivants, ܐܰܪܝܳܐ *lion,* hébr. אַרְיֵה, ܟܽܘܪܟܝܳܐ *grue* كُرْكِىّ, targ. כורכיא ኵርኵ, ܒܳܣܕܝܳܐ *coussin* وِسَاد.

En arabe, ce suffixe est fréquent dans les noms féminins, concrets ou abstraits, et sert à former notamment le féminin d'adjectifs à forme forte (فَعْلَانُ et أَفْعَلُ), mais en syriaque il est peu usité[1]. Existait-il, à l'origine, dans les noms qui ont un youdh avant l'*å* de l'état emphatique et qui n'ont plus l'état absolu? Nous l'avons admis *a priori* § 236, pour ceux de la forme ܦܘܼܚܡܵܝܵܐ. L'objection la plus sérieuse contre cette hypothèse est que ces noms sont masculins et ont un pluriel masculin, ܕ̣ܘܼܦܡܵܝ̈ܐ ܐܘܼܨܡܵܝ̈ܐ; mais il est à remarquer que ce suffixe avait perdu beaucoup de sa valeur primitive en syriaque et que le youdh ne s'était maintenu dans ces noms qu'euphoniquement, à cause d'*ou* précédent. En arabe, des noms d'action de la première classe ont ajouté la terminaison ordinaire du féminin à cet ancien suffixe, comme طَمَاعِيَة, comp. *Mand. Gramm.*, p. 148, note 1.

---

[1] Le riš dans ce mot paraît provenir de la dissimilation de la consonne suivante qui était redoublée primitivement, à en juger par l'hébreu כִּסֵּא; l'arabe a la prononciation araméenne, كُرْسِىّ, targ. כורסיא, qui se retrouve également en phénicien כרסים. Il est cependant peu probable que ce mot vienne d'une racine כסא qui ne fournit pas un sens convenable. Du reste, la forme archaïque en hébreu était כֵּס, Exod. 17. 15, Ewald, *Lehrb.*, p. 640; on est donc tenté de comparer ce mot avec כֶּבֶשׁ et de le dériver d'une racine כבס, dont le beth aurait été éliminé sous l'influence d'*ou* organique, comme dans ܟܽܘܡܳܐ de ܟܽܘܒܡܳܐ, p. 30, note 1 ci-dessus.

Tandis que ces noms d'action appartiennent à p'ʿal, d'autres dialectes araméens orientaux, le néo-syriaque et le mandéen, outre les talmuds, possèdent des noms d'action formés de la même manière, mais des classes dérivées, v. *Mand. Gramm.*, §§ 122 et 124[2].

Des grammairiens syriaques donnent un état absolu ܕ̣ܘܼܩܦ qui n'est pas usuel, *Abrah. Ecchell.*, p. 26, mais ils suivaient sans doute une ancienne tradition, comp. le néo-hébraïque לְגַמְרֵי avec ܠܓܡܪ *complètement.*

Youdh apparaît souvent en syriaque devant la terminaison du féminin singulier ou pluriel des radicaux qui ont une voyelle lourde, *å, o, ou.* Nous l'avons constaté fréquemment, en traitant des formes, dans les féminins singuliers, §§ 232, 233, 236, 238, 242, 246, 250, 251 et 252; il se rencontre également au pluriel de féminins qui ne le laissent pas paraître au singulier, § 266. Youdh s'explique bien dans la plupart de ces noms, comme un ancien suffixe *ai* qui, à la faveur de la voyelle lourde précédente, se serait maintenu, sous forme de voyelle. Mais on ne peut nier que, même en syriaque ancien, la prononciation avec youdh avait pu être étendue, par analogie, à quelques noms, chez lesquels elle n'était pas primitive, surtout à ceux dont la troisième radicale se prêtait facilement au mouillement, comme une liquide ou certaines muettes aspirées[2]. Ces extensions euphoniques sont devenues très-communes en néo-syriaque, v. *Neusyr. Gramm.*, § 70.

---

[1] L'arabe forme facilement des noms d'action des classes dérivées au moyen de ce suffixe : عُدْوَى دَعْوَى عُقْبَى عُتْبَى de la quatrième ou huitième classe. Il n'en est pas de même en syriaque.

L'éthiopien possède aussi des concrets avec cette forme, *Aethiop. Gramm.*, p. 219.

[2] Sur les formes אַפּוּקֵי שַׁבּוּחֵי etc., que Mr. Nœldeke trouve très-douteuses v. Luzzatto, *Elementi,* p. 80, § 71. L'éthiopien possède des noms d'action analogues, comme ፍጻሜ, qui viennent presque tous des classes dérivées, *Aethiop. Gramm.,* p. 203.

b) Le féminin de ce suffixe, *it,* se rencontre encore dans quelques noms, autres que ceux dont nous venons de parler et en dehors de l'influence d'une voyelle précédente : ܟܒܪܝܬܐ *soufre* גָּפְרִית, importé en arabe كِبْرِيت, ܪܫܝܬܐ *commencement* רֵאשִׁית, ܪܘܚܝܬܐ *gain,* ܙܘܥܝܬܐ *tremblement de terre,* ܟܢܘܥܝܬܐ *humilité,* Barhébr. I, p. 24, l. 1 ; 35, 1.

254. *Suffixe âi.*

De même nature que le suffixe du paragraphe précédent, celui-ci s'en distingue, et par la forme, car il demeure immuable grâce au renforcement de la diphthongue, et par le sens, car il ne donne que des adjectifs dérivés de noms, *adjectifs relatifs.*

En syriaque, ces adjectifs n'indiquent pas seulement l'origine ou la descendance, comme ܐܘܪܗܝܐ *édessénien,* ܪܗܘܡܝܐ *romain,* ܛܝܝܐ *arabe* (de la tribu de ṭai), ܥܒܪܝܐ *hébreu,* mais, en dehors des noms de personnes ou de lieux, ils peuvent être dérivés de tout autre nom, même d'un adverbe : ܝܚܝܕܝܐ *unique,* ܠܘܩܒܠܝܐ *opposé,* ܠܝܬܝܐ *non existant,* ܬܚܬܝܐ *inférieur,* ܥܠܝܐ *supérieur;* d'un autre adjectif dont la forme sans suffixe est peu usitée ou inusitée : ܚܕܢܝܐ *un,* ܬܠܝܬܝܐ *troisième,* ܥܣܝܪܝܐ *dixième.* Ils sont fréquents dans les ouvrages scientifiques et facilitent les traductions du grec en syriaque : ܟܝܢܝܐ *naturel,* ܢܡܘܣܝܐ *légal,* ܐܠܗܝܐ *divin,* ܡܠܬܢܝܐ *inhérent à un mot,* ܠܡܕܝܐ *pourvu d'un lâmadh;* d'un plur., ܫܡܗܝܐ *nominal,* ܐܡܗܝܐ *maternel.*

Il s'ajoute au suffixe *ân* des *adjectifs de la substance,* § 250 *b,* et indique, à la différence de ceux-ci, non pas qu'un corps est formé de telle substance, mais qu'il jouit des propriétés inhérentes à telle substance : ܓܘܫܡܢܝܐ *corporel,* ܪܘܚܢܝܐ *spirituel,* ܦܓܪܢܝܐ

---

[2] Comp. *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXII, p. 274 et suiv. et XXXIII, p. 293. Dans les pluriels araméens מַלְכְוָת, Dan. 8, 22, רְשֻׁוָת *pouvoirs,* le youdh a un autre sens : il sert à maintenir l'hiatus entre les deux voyelles.

ou ܦܓܪܢܝܐ *charnel,* ܫܡܝܢܝܐ *céleste,* ܐܪܥܢܝܐ *terrestre.* Ce suffixe répond donc à la terminaison grecque ικός; le double suffixe ܢܝܐ apparaît avec le même sens dans des adjectifs qui n'ont pas le suffixe *ân* seul : ܕܟܪܢܝܐ *masculin,* ܢܩܒܬܢܝܐ *féminin,* ܣܓܝܐܢܝܐ *pluriel,* ܕܝܠܢܝܐ *propre,* ܥܩܪܢܝܐ *principal,* ܓܘܢܝܐ *commun,* etc.; on disait ܓܕܫܝ *accidentel* et ܓܕܫܢܝܐ, fém. ܓܕܫܝܬܐ et ܓܕܫܢܝܬܐ, Barhébr., I, p. 18, l. 7 et suiv.[1]

On formait aussi un nouvel adjectif, au moyen de ce suffixe, des adjectifs en *thân,* § 251: ܛܝܒܘܬܢܝܐ *plein de bonté, miséricordieux,* de ܛܝܒܘܬܢܐ (le premier se disait de Dieu, le second, des hommes), ܢܦܫܐ ܐܣܟܡܬܢܝܬܐ *une belle âme,* mais ܐܢܬܬܐ ܐܣܟܡܬܢܝܬܐ *une belle femme,* Barhébræus, l. c.

Quand l'adjectif était formé d'un nom à forme féminine, le taw du féminin demeurait, si sa chute eût nui au sens du mot, ܬܫܥܝܬܐ ܣܒܬܢܝܬܐ *des contes de vieille femme,* Barhébræus, I, p. 19, l. 15, sinon il était éliminé, ܡܕܝܢܝܐ *citadin* de ܡܕܝܢܬܐ, ܟܪܟܦܝܐ *karkaphien* de ܟܪܟܦܬܐ, ܡܨܥܝܐ *médial* de ܡܨܥܬܐ.

Les lâmadh-aleph présentent comme troisième radicale devant ce suffixe lourd un waw : ܚܢܘܝܐ *boutiquier,* talm. חֶנְוָנִי, ܫܒܘܝܐ *qui fait prisonnier,* ܛܝܪܘܢܐ *novice,* ܟܠܘܝܐ *prohibitif,* mais ܙܘܝܝܐ *angulaire* de ܙܘܝܬܐ, v. Barhébræus, II, p. 27 fin.

Il modifie les voyelles du radical : on disait ܬܝܡܢܝܐ *de Téman,* par distinction de ܬܝܡܢܝܐ *méridional,* ܐܪܡܝܐ *araméen,* mais ܐܪܡܝܐ *païen,* Barhébræus, I, p. 19, l. 16 et II, p. 83, l. 65; ܕܪܡܣܘܩ *Damas* faisait ܕܪܡܣܘܩܝܐ, conformément au § 96; ܚܕܝܒܝܐ de ܚܕܝܐܒ *Adiabène,* ܕܩܠܬܢܝܐ de ܕܩܠܬ *nom de fleuve,* ܢܨܝܒܝܢܝܐ de ܢܨܝܒܝܢ, ܡܪܕܝܢܝܐ de ܡܪܕܝܢ; ܐܘܪܗܝܐ *Edessénien* ne se distinguait pas de ܐܘܪܗܝ *Edesse;* on disait ܐܝܣܪܝܠܝܐ *Israélite* de ܐܝܣܪܝܠ.

Un nom composé laisse tomber quelquefois la première partie; ܢܗܪܝܐ ou ܒܝܬܢܗܪܝܐ *mésopotamien,* ܐܟܣܢܝܐ *Xenaias* de Φιλόξενος.

Le suffixe ܢܝܐ ou ܢܝܐ se rencontre dans quelques noms de lieux : ܬܓܪܝܬܢܝܐ de Tagrit.

---

[1] ܕܝܠܢܝܬܐ est donc à rayer de Castelli; on rencontre de même dans les lexiques ܐܚܪܢܝܬܐ ܐܚܪܢܝܬܐ, comme féminin de ܐܚܪܢܝܐ *étranger,* mais c'est un tort, la forme simple ܐܚܪܢܐ n'existe qu'affaiblie en ܐܚܪܢܐ avec le sens de *autre,* et le féminin est ܐܚܪܬܐ sans état absolu, v. ci-dessus § 250*d.*

Les noms grecs perdent leur désinence : ܩܘܦܪܝ *cypriote* de Κύπρος, ܩܘܪܢܬܝܢܝ *corinthien* de Κόρινθος, ܦܘܠܝ *paulinien* de Παῦλος, ܐܦܣܝ *éphésien*, comp. ܗܘܡܪܝ de ܗܘܡܪܘܣ. Quelquefois, ils la conservent : ܦܠܛܘܢܝܩܝ *platonicien*, ܐܪܣܛܘܛܠܝܩܝ *aristotélien*, ܦܝܠܝܦܣܝ *philippien*.

Ces adjectifs, en dehors de ceux qui marquent l'origine ou la descendance, sont rarement pris substantivement. Tels sont : ܓܕ̈ܦܝܐ *blâme*, ܨܦܝܪܐ *bouc* צָפִיר, ܕܝܠܝܬܐ ou ܕܝܠܢܝܬܐ *propriété*, dans la lettre de Jacques sur l'orthographe, éd. Martin, p. ܕ, l. 21.

Mais avec la terminaison du féminin *at* ou *it*, ils forment des adverbes relatifs : ܩܕܡܝܬ ou ܩܕܡܐܝܬ *en premier lieu*, ܚܢܦܐܝܬ *en païen*, ܚܟܝܡܐܝܬ *sagement*. Ils répondent aux adverbes grecs en ως, lat. *ter*, fr. *ment*.

Barhébræus, I, p. 19, l. 25, prétend que ce suffixe peut être répété et qu'on dit ܝܚܝܕܝܝ *unique*.

255. *Suffixe out.*

A la différence du suffixe *âi* qui forme des concrets, celui *out* est propre aux abstraits et s'ajoute, à cet effet, à tout nom concret, substantif ou adjectif. Comme les suffixes de concrets *ân* et *âi*, il devient d'un usage très-fréquent dans la langue scientifique et se rencontre à chaque ligne dans les livres de philosophie ou de théologie. Voici des exemples de ce suffixe avec les noms des différentes formes, dont nous avons parlé sous les paragraphes précédents, 224 à 254 : ܒܪܘܬܐ *filiation*, ܐܚܘܬܐ *fraternité*, ܡܪܘܬܐ *domination*, ܣܟܠܘܬܐ *sottise*, ܕܟܪܘܬܐ *genre masculin*, ܫܒܒܘܬܐ *voisinage*, ܪܡܘܬܐ *élévation*, ܛܝܒܘܬܐ *bonté*, ܣܝܒܘܬܐ *vieillesse*, ܟܪܝܘܬܐ *tristesse*, ܕܟܝܘܬܐ *pureté*, ܦܠܝܓܘܬܐ *division*, ܫܦܝܘܬܐ *pureté*, ܒܝܫܘܬܐ *méchanceté*, ܥܒܝܘܬܐ *grossièreté*, ܙܥܘܪܘܬܐ *petitesse*, ܟܗܢܘܬܐ *prêtrise*, ܣܗܕܘܬܐ *témoignage*, ܦܪܝܫܘܬܐ *discernement*, ܒܪܝܘܬܐ *création*, ܕܓܠܘܬܐ *fausseté*, ܡܪܚܘܬܐ *audace*, ܪܘܝܘܬܐ *ivresse*, ܩܕܝܫܘܬܐ *sainteté*, ܕܘܪܫܘܬܐ *exercice*, ܚܫܘܟܘܬܐ *obscurité*, ܚܫܘܟܝܘܬܐ *obscurantisme*, ܡܫܚܠܦܘܬܐ *variété*, ܡܥܠܢܘܬܐ *introduction*, ܗܝܡܢܘܬܐ *foi*, ܡܬܪܨܢܘܬܐ *correction*, ܡܬܥܨܝܢܘܬܐ *oppression*, ܡܬܬܙܝܥܢܘܬܐ *mobilité*, ܡܫܬܡܥܢܘܬܐ *obéissance*, ܡܬܟܠܝܢܘܬܐ *empêchement*, ܡܪܚܡܢܘܬܐ *miséricorde*, ܬܠܝܬܝܘܬܐ *trinité*, ܐܝܢܝܘܬܐ *qualité*, ܟܡܝܘܬܐ *quantité* etc., ajoutez les infinitifs des classes dérivées.

Un nom étranger peut recevoir ce suffixe ܦܛܪܝܪܟܘܬܐ *patriarchat;* plus difficilement, un abstrait, ܦܘܠܓܘܬܐ *division* de ܦܘܠܓܐ, ܬܝܒܘܬܐ *repentir* de ܬܝܒܐ, ܟܘܡܪܘܬܐ de ܟܘܡܪܐ.

Les lâmadh-aleph conservent youdh radical devant le suffixe, § 106, I *b*; il faut en excepter quelques-uns qui le laissent tomber : ܕܡܘܬܐ *ressemblance,* ܨܒܘܬܐ *quelque chose, prop. désir,* comp. § 228 *fin*, ܨܐܘܬܐ *impureté*[1], ܓܘܬܐ *tarissement,* ܓܠܘܬܐ *captivité,* גָּלוּת, importé en arabe جَالُوت, ܙܟܘܬܐ *victoire,* importé en arabe زَكوة *pureté,* où l'*o*, sans doute euphonique, confond ces noms avec ceux de pareille forme, énoncés sous le § 232 *fin*.

CHAPITRE XVI.

Des noms composés.

256. Les composés naissent de l'union étroite de deux mots, en état construit ou en apposition.

a) Ils ne forment un vrai composé que, lorsque le premier se confond avec le second au point de demeurer invariable. C'est le cas le moins fréquent : ܫܬܐܣܬܐ *fondement,* pl. ܫܬܐܣ̈ܬܐ, de ܫܬ et ܐܣܬܐ, § 224 *i*; ܩܘܢܬܫܪܐ *nombril* ou ܩܘܢܫܪܬܐ (Physiologus Tychsen, ch. 6 et 28) et ܩܘܢܫܪܐ (Physiologus Land, *Anecd. syr.*, IV, ch. 47), targ. כונישר, Prov. 3, 8, de ܩܘܢܬ *base* (?) et ܫܪܐ *nombril,* سُرَّة שׁר; ܐܡܙܪܬܐ *petite coudée,* Saint-Ephrem, cité par Barhébræus, I, p. 20, l. 9, de ܐܡܬܐ *coudée* et ܙܪܬܐ *empan;* ²ܣܓܢܝܗܘܕ judéo-chrétien, Barhébr., l. c., ܒܥܠܕܒܒܐ *ennemi,* pl. ܒܥܠܕܒ̈ܒܐ, comp. hébr. בַּעַל זְבוּב; ܒܝܬ ܩܒܘܪ̈ܐ *tombeaux,* Matth. 27, 52; ܒܝܬ ܩܦܣ̈ܐ *greniers,* Luc. 12, 18; ܒܝܬ ܟܢܘܫ̈ܐ *assemblées,* Ewald, *Lehrb.*, p. 665, note 4; ܒܝܬ ܦܬܟܪ̈ܐ *temples païens,* Jul. 3, 5; dans ces derniers mots, ܒܝܬ a le sens d'un préfixe de lieu, § 246, 2° *a*[3].

---

[1] Il est vrai que, suivant Amira p. 74, le pluriel de ce mot était ܨܐܘ̈ܬܐ, comme s'il appartenait à la forme فُعَلَة; mais il est bien plus rationnel de rapporter ce pluriel au singulier ܨܐܬܐ, § 230 *c*.

[2] ܣܘܓܢܐ *couleur écarlate* est le grec ὕσγινον, v. Lexicon Buxtorf sous le mot סגונין; le spiritus asper s'est changé en sifflante, § 37 *b*, d'autant plus aisément qu'on songeait aux mots syriaques ܣܣܐ *mite, petit ver* et ܓܘܢܐ *couleur.*

[3] Si ܫܘܦܪܝܩܐ *adulateur,* Barhébræus, I, p. 25, l. 1, ܦܪܬܕܡܐ *cloaque* (cité par Castelli sans exemple), sont syriaques, comme semblent l'indiquer

b) Quand l'union est plus lâche, le premier nom est susceptible de flexion ܦܪܚܬ ܢܥܡܝܢ *oiseau fabuleux,* hébr. כְּנַף רְנָנִים, Job 39, 13 (il est construit comme un féminin singulier); ܨܝܕ ܢܘܢܐ *oiseau aquatique (attrape-poisson),* Lév. 11, 16; ܦܝܠ ܬܝܫܐ *elephas-hircus,* ܬܝܫ ܐܝܠܐ *hirco-cervus,* Barhébr., p. 20, l. 8; ܬܝܫ ܛܘܪܐ *hircus montanus,* Physiolog. Tychsen, ch. 4; ܓܡܠ ܫܡܪܝܐ *espèce de chameau,* Barhébr., l. c., comp. شَمَرِيَّة; ܣܘܣܒܪܢܫ *centaure,* ܪܒܝܬܐ *intendant;* ܪܒܘܬ ܟܗܢܘܬܐ *grande prêtrise,* de ܪܒ ܟܗܢܐ *grand prêtre.*

Les nombres 11 à 19, composés des unités et de dix, s'unissaient assez étroitement pour que les premières subissent une perte dans leurs lettres, § 109.

Le syriaque possède aussi des noms d'individus formés de deux mots, en dehors de ceux empruntés à l'onomastique hébraïque, comme ܝܗܒ ܐܠܗܐ *Dieudonné,* ܨܘܕ ܐܝܠܐ *chasse-cerfs,* etc., v. Barhébræus, I, p. 6, l. 18.

Les noms de parenté, si usités en arabe, en pareil cas, le sont moins en syriaque : ܐܒܐ *père,* ܐܚܐ *frère,* ne l'étaient pas, en dehors des noms empruntés de l'hébreu; ils avaient perdu l'état construit, § 224 *a*; Barhébræus, I, p. 6, l. 16, donne ܐܚܘܗ ܕܐܡܗ *frère de sa mère,* sans doute le sobriquet d'un individu qui avait épousé sa tante maternelle.

Cependant ܒܪ *fils* fait partie non-seulement de noms propres : ܒܪܕܝܨܢ *Bardesane,* ܒܪܨܘܡܐ *Barṣaumâ,* etc., mais des adjectifs, qui indiquent l'affinité, ܒܪ ܩܣܡܬܐ *contemporain,* ܒܪ ܟܝܢܐ ou ܒܪ ܐܝܬܘܬܐ ὁμούσιος, ܒܪ ܕܡܘܬܐ ὁμοιούσιος, ܒܪ ܥܩܒܢܐ *qui suit immédiatement,* Barhébr., I, p. 130, l. 8 et ult. 141, 1; des substantifs communs, ܒܪ ܒܝܬܐ *esclave, Anal. syr.,* p. 150, l. 22, ܒܪ ܕܟܬܐ *bât, (sudorifique?),* Barʻali, 2581, ܒܪ ܚܐܪܐ *homme libre,* ܒܪܢܫܐ *homme*[1]; des adverbes, ܒܪܫܥܬܐ ou ܒܪ ܫܥܬܗ *de suite,* ܒܪ ܝܘܡܗ *le jour même.*

ܒܥܠ *maître* est employé dans le même sens, mais substantivement : ܒܥܠ ܕܝܢܐ *adversaire,* ܒܥܠ ܡܠܟܐ ou ܒܪ ܡܠܟܐ *conseiller,* etc.

ܦܘܪܚܬܢܐ d'une part et targ. פרחת, hébr. פֶּרֶשׁ d'autre part, la seconde partie ܕܝܢܐ ou ܕܢܐ est un suffixe étranger.

[1] Mais ܒܪ ܐܢܫܐ signifie *grain de semence,* rac. ܒܪ, comp. בַּר بُرّ, *contrà Mand. Gramm.,* p. 183.

ܪܫ *tête* ou ܪܒ *grand, chef,* indique le premier rang et répond au grec ἀρχι, ܪܫ ܟܘܡܪܐ et ܪܒ ܟܗ̈ܢܐ *archiprêtre,* ܪܫ ܕܝܪܐ *archimandrite,* ܪܫ ܡܘܬܒܐ *président,* ܪܫ ܐܒܗ̈ܬܐ *patriarche,* ܪܒ ܡܐܬܐ *centurion,* etc. Dans un sens plus général, ܪܫ se rencontre en tête de noms d'organes ou de plantes.

Pour les féminins, on se servait de ܒܪܬ *fille,* ܒܪܬ ܩܠܐ *vocable,* φωνή.

c) Nous avons dit, § 252 *a,* que le suffixe du diminutif s'ajoutait au second mot; celui-ci recevait également les suffixes possessifs qui, après le premier, auraient rompu l'état construit: ܒܢ̈ܝ ܡܠܟܗ *ses conseillers,* ܒܪ ܣܝܒܘܬܝ (*Anal. syr.,* p. 67, l. 10) *mon frère en vieillesse.* Quant au pluriel, trois cas sont à distinguer : 1° le composé est traité comme un mot unique, ܒܢܝܟܪ̈ܝܐ *affligés,* ajoutez les noms cités ci-dessus *a)*; 2° le premier nom prend la désinence du pluriel, mais le second la reçoit aussi par analogie : ܐܟ̈ܠܝ ܩܪ̈ܨܐ *calomniateurs,* de ܐܟܠ ܩܪ̈ܨܐ; ܢܩ̈ܦܝ ܢܩ̈ܦܐ *licteurs,* de ܢܩܦ ܢܩܦܐ; ܪ̈ܒܝ ܒ̈ܬܐ *intendants,* comp. ܒܢ̈ܝ ܬܫܒܚܬܐ, cité plus haut, avec le targ. תרנגול ברא דשבחא; ܒܢ̈ܬ ܩ̈ܠܐ *vocables;* 3° le premier prend seul le pluriel : ܒܢ̈ܝ ܐܢܫܐ *hommes*[1]. ܫܩܠ ܢܝܪܐ *fardeau,* de ܫܩܠ ܢܝܪܐ *prendre charge* et ܡܣܒ ܒܪܝܫܐ *châtiment,* ne se rencontrent pas avec le pluriel.

CHAPITRE XVII.

Flexion des noms.

257. *État absolu.*

L'état absolu des noms est leur forme la plus simple; il est opposé à l'état emphatique, qui est propre à l'araméen et dont nous parlerons sous le paragraphe 259, et à l'état construit qui marque la relation entre deux noms, § 258. Les noms peuvent recevoir les désinences du féminin et du pluriel à chacun de ces états; telles sont les formes qui constituent la flexion des noms en syriaque.

a) Le radical nu donne l'état absolu du masculin singulier et présente les différents types que nous avons passés en revue sous les paragraphes 222 à 226 : ܓܪܒ ܩܕܘܫ ܚܡܪ ܡܠܟ ܚܩܠ ܓܪܒ ܟܬܝܒ ܟܬܒ, etc.

---

[1] Au sing., au lieu de ܒܪܐܢܫܐ, on trouve ܒܪ ܐܢܫ *un homme,* Dan. 7, 13.

Les låmadh-aleph ont comme désinence è ou *ai* : è, dans les participes actifs et les adjectifs, y compris le participe passif p'ʿal, § 230*c*; *ai*, dans les substantifs et les participes passifs des classes dérivées.

ܠܠܝܐ *nuit*, avait à l'état absolu ܠܠܝ (Saint-Ephrem, cité par Michaelis dans le Castelli lexicon), par redoublement d'un thème ܠܝ, § 243*c*; la forme ܠܠܝܐ était palestinienne, quoique Barhébræus, I, p. 31, l. 10 et suivantes, voie là un pluriel, qui devait être marqué du ribboui et considéré comme exceptionnel, le pluriel ordinaire étant ܠܠܘܬܐ, § 263. La prononciation avec è au lieu de *ai* est plus hébraïque, c'était sans doute celle du targoumique לילי, Ps. 1, 2.

L'état absolu des låmadh-aleph cités § 228*f* n'est pas usité, excepté ܡܢ ܫܠܝ *de suite*, où la troisième radicale est quiescente, et ܩܪܐ *bourg*, dont l'état emphatique ܩܘܪܝܐ est usité comme pluriel, le singulier étant un *nomen unitatis*, ܩܪܝܬܐ, comp. § 95. Les quelques noms qui ont pour troisième radicale waw, n'ont que l'état emphatique, ܕܠܐ ܫܠܘܐ *sans cesse* [1].

b) Le féminin singulier est formé par le suffixe *å*, abrégé de *at*, qui modifie le radical suivant les lois qui régissent la syllabe, § 96 : ܡܠܟܬܐ *reine*, ܥܓܠܬܐ *génisse*, ܬܘܪܬܐ *vache*, ܟܬܒܐ *écrivante*, ܟܬܝܒܐ *écrite*, de ܡܠܟ ܥܓܠ ܬܘܪ ܟܬܒ ܟܬܝܒ.

Dans les låmadh-aleph, les adjectifs et les participes en *ai*, è font indistinctement *yå*, ܓܠܝܐ *découvrante*, ܓܠܝܐ *découverte*, ܛܠܝܐ *jeune fille*, ܡܪܡܝܐ *jetante* ou *jetée*, de ܓܠܐ ܓܠܐ ܛܠܐ, § 230*c*, ܡܪܡܝܐ ou ܡܪܡܝ. Les substantifs qui ne se forment pas d'un masculin, §§ 228*f*, 246 et 248, ont *i* abrégé de *it* qui lui-même est contracté de *yat* : ܒܪܝ *créature*, ܡܪܒܝ *nourriture*, ܬܘܪܒܝ *éducation*.

Le suffixe *it*, § 253*b*, est également abrégé en *i* dans ܪܘܚܝ *gain*, mais il demeure dans ܪܫܝܬ *commencement* et les autres noms employés adverbialement, de la forme ܩܕܡܝܬ.

Les låmadh-aleph qui maintiennent waw radical, § 228*f*, articulent ce waw avec l'*å* du féminin : ܚܕܘܐ ܫܠܘܐ ܩܫܘܐ.

---

[1] Barhébræus, I, p. 68, l. 17 admet un état absolu de ܫܘܝܐ ܠܠܝܐ ܚܘܝܐ ܫܪܘܐ et ܠܠܘܐ de même forme que ܓܠܐ de ܓܠܝܐ, mais Amira, p. 164, doute qu'on le rencontre dans les auteurs, comp. Barhébræus, I, p. 68 ult.

Les noms qui ont le suffixe *out*, § 255, laissent tomber le taw: ܡܫܰܡܫܘ ܓܰܢܒܪܘ ܥܰܢܘܝܘ ܡܰܠܟܘ etc., même lorsque ce suffixe a entraîné la chute de la radicale, comme ܐܰܚܘ ܓܰܠܘ ܩܰܘ ܪܰܥܘ. Waw est également quiescent dans les noms de la forme فَعَلَّة et فَاعُولَة, § 230 *c* et 232, ܓܰܠܘ ܫܰܠܘ, chez les Nestoriens ܓܠܘ ܫܠܘ.

Les noms de la forme ܦܳܐܪܬܳܐ ܫܳܐܪܬܳܐ, § 228 *c*, conservent le taw, ܦܳܐܪܬ ܫܳܐܪܬ, Barhébræus, I, p. 68, l. 7.

Les formes particulières sont indiquées sous les paragraphes spéciaux, où il est traité des noms.

c) Le pluriel masculin a la terminaison *in*, ܡܰܠܟܝ̈ܢ *des rois*, ܟܳܬܒܝ̈ܢ *écrivants*, ܟܬܝܒܝ̈ܢ *écrits*.

Les lâmadh-aleph sont en ܶܝܢ, par contraction de *è*, *ai* avec la terminaison *in* : ܓܠܶܝܢ ܓܠܰܝܢ ܡܓܰܠܶܝܢ ܡܶܬܓܰܠܶܝܢ de ܓܠܶܐ ܓܠܳܐ ܡܓܰܠܝܳܐ ܡܶܬܓܰܠܝܳܐ. Quelques noms de la forme فَعْل, qui avaient sans doute *i* au singulier, ont *in* au pluriel, comme ܛܒܝ̈ܢ *gazelles*, hébr. צְבִי, ar. ظَبْي.

Les monosyllabiques, § 224, ont, en partie, la terminaison *in* : ܐܝ̈ܕܝܢ *mains*, ܡܝ̈ܢ *eaux*, ܒܢܝ̈ܢ *fils*, ܫܢܝ̈ܢ *années*, v. sur les autres formes, § 262 ci-après.

Cette terminaison vient du suffixe *ân*, qui forme le collectif, § 250, et qui a ce sens non-seulement dans le duel en arabe, mais aussi dans des pluriels : en éthiopien dans le pluriel externe, en arabe dans la forme فُعْلَانٌ, en araméen dans les pluriels de pluriel, § 265. Par distinction du pluriel féminin ou du duel, *â* a dû passer de bonne heure en *o*, *ou* dans les pluriels masculins, comme en témoignent encore les pronoms הִנּוּן הוּן ܗܶܢܽܘܢ, ܗܽܘܢ, où cette voyelle s'est maintenue par analogie du singulier הוּ ܗܽܘ; puis elle s'est modifiée en *è*, comme en hébreu אֵלֶּה הֵם, en syriaque ܗܳܠܶܝܢ *ceux-là*, ܐܰܝܠܶܝܢ *quels?* et, en dernier lieu, en *i*, comp. ci-dessus p. 83, note 1.

d) Le pluriel féminin conserve l'ancien suffixe *ân*, ܡܰܠܟܳܢ *reines*, ܟܳܬܒܳܢ *écrivantes*, ܟܬܝܒܳܢ *écrites*. L'araméen se distingue sur ce point des autres langues sémitiques.

Les noms qui sont terminés au singulier par ܝܳܐ ܝ ܘܳܐ ܘ, ajoutent au youdh ou au waw la terminaison *ân*, devant laquelle ceux-ci s'articulent comme consonne : ܡܰܠܟܘܳܢ, ܕܰܘܳܢ, ܐܰܣܘܳܢ, ܡܰܪܝܳܢ ܡܰܪܝܳܢ de ܡܰܠܟܘ ܕܰܘ ܐܰܣܘܳܐ ܡܰܪܝ ܡܰܪܝܳܐ.

258. *État construit.*

a) L'état construit du masculin singulier ne se distingue pas, en général, de l'état absolu; il peut donc servir à établir celui-ci dans les noms de forme douteuse, où il ne se rencontre pas; malheureusement ces deux états sont presqu'aussi rares l'un que l'autre.

ai demeure aussi à l'état construit, comme ܟܽܘܪܣܰܝ ܐܰܠܳܗܳܐ *le trône de Dieu,* except. dans ܡܰܢ̈ܝܳܐ ܡܰܢ̈ܕܝܳܐ ܡܰܣ̈ܢܝܳܐ ܡܰܣ̈ܡܝܳܐ ܡܰܣ̈ܝܳܐ ܡܰܟ̈ܠܝܳܐ, forme ܡܰܝܬܰܝ; il est vrai que ces noms ne sont usités que construits avec un autre nom, § 246, 1°*a*; ils rappellent la prononciation hébraïque מִקְנֶה, יָפֶה, const. מִקְנֵה, יְפֵה de *miqnai yâphai,* Ewald, *Lehrb.,* § 213 *d.*

Les noms en *è* à l'état absolu, conservent cette désinence à l'état construit: ܡܳܪܶܐ ܒܰܝܬܳܐ *le maître de la maison;* ܛܺܝܡܰܝ ܕܡܳܐ *le prix du sang,* Matth. 27, 6, est un pluriel construit, correspondant au mot syriaque ܕܡܰܝ dont on ne s'est pas servi, à cause de ܕܡܳܐ qui suit, (on disait au singulier ܛܺܝܡܳܐ τιμή et au pluriel emph. ܛܺܝܡ̈ܶܐ, Barhébr., I, p. 12, l. 1).

b) Le féminin singulier maintient le suffixe *at,* qui à l'état absolu s'affaiblit en *å*; ܡܰܠܟܽܘܬ, par exception, ramène la voyelle *ou* devant la troisième radicale, comp. § 98.

Les noms qui à l'état absolu ont ܝܳܐ ܘܳܐ font, à l'état construit, ܘܬ ܝܬ : ܘܬ ܫܘܬ ܡܣܘܬ, ܡܠܟܝܬ, ܛܠܝܬ; ceux qui ont ܝ ܝܬ ܘ font ܝܬ ܘܬ : ܕܡܘܬ ܠܘܬ ܡܢܝܬ ܬܝܣܝܬ ܕܡܝܬ.

c) Au pluriel masculin, le noun de la terminaison de l'état absolu *in* tombe et, au lieu de youdh, apparaît la diphthongue *ai,* hébreu et judéo-araméen *é,* ce qui dénote un degré intermédiaire dans les mutations de *ån* en *in,* dont nous avons parlé sous le paragraphe précédent, comp. § 86.

Dans les låmadh-aleph, la terminaison s'ajoute au youdh radical chez les adjectifs, ܠܰܟ̈ܝܰܝ ܛܰܟ̈ܝܰܝ, et se contracte avec lui chez les substantifs, ܕܡܰܝ, ܛܰܠܰܝ.

d) Le féminin pluriel ajoute un taw à l'état absolu *ån,* par analogie du singulier; mais cette terminaison *(ånt)* se contracte par élimination du noun en *åt,* comme dans les autres langues sémitiques : ܡܰܠܟܳܬ ܡܕܺܝܢܳܬ ܡܰܠܟ̈ܳܬ et après youdh ou waw, ܡܢܳܬܳܐ ܡܢܳܬܳܐ ܡܣܳܬܳܐ ܣܳܬܳܐ ܡܰܠܟܘܳܬܳܐ.

259. *État emphatique.*

a) L'araméen distingue encore dans les noms *l'état emphatique,* c'est-à-dire *déterminé* ἐμφατικός, dans lequel l'article s'adjoint au nom comme suffixe, au lieu de lui être préposé, comme en arabe et en hébreu. Qu'il s'agit bien là d'un véritable article, de la particule démonstrative ܗܳܐ, § 173, 1°, et non pas d'une désinence casuelle ou de quelque voyelle de prolongation, c'est ce qu'indique l'influence de cette terminaison sur le radical, qui devant elle prend la forme de l'état construit. Ainsi dans l'araméen biblique ou targoumique, מַלְכַיָּא est composé de l'état construit מַלְכֵי et de la particule *hâ,* dont le hé est tombé par l'agglutination. Quand, au contraire, cette particule est préposée, le hé demeure, comme dans les pronoms ܗܳܢܳܐ ܗܽܘ, § 173, 1° et dans l'article hébreu. Cette faculté de placer un démonstratif avant ou après le nom, l'araméen la possède aussi pour les pronoms[1]; on dit indifféremment, ܟܳܣܳܐ ܗܳܢܳܐ ou ܗܳܢܳܐ ܟܳܣܳܐ *cette coupe.* Quelquefois aussi un substantif est à l'état construit avec un pronom ܗܳܢܳܐ ܒܝܰܘܡܰܝ̈ *aux jours de celui-ci,* ܗܳܠܶܝܢ ܣܰܟ݂ܠܽܘܬ݂ *la sottise de ceux-ci,* Barhébræus, *Chron.* 388, 504, 596.

A l'état emphatique, le nom est donc déterminé et ܡܰܠܟܳܐ signifie, en principe, *le roi.* Cependant l'entassement si choquant des démonstratifs, par lequel une langue vulgaire cherche à atteindre à la clarté, comp. § 302, finit par enlever sa valeur au suffixe déterminatif et ܡܰܠܟܳܐ a le sens de *un roi* ou *le roi,* suivant la phrase.

L'état emphatique s'est alors généralisé au point de devenir la forme usuelle, et l'état absolu, que l'on ne rencontre plus que dans quelques tournures de phrase, est souvent difficile à constater. L'expression d'*emphatique* est donc inexacte, rigoureusement parlant, mais comme elle indique bien la nature de la désinence, nous la conservons.

b) L'état emphatique ajoute *â* à l'état construit; mais dans les noms qui ont une voyelle faible devant la dernière consonne, cette voyelle tombe ou passe devant la consonne précédente, si celle-ci n'a pas de voyelle propre, § 96; l'état emphatique masculin singulier se confond donc avec l'état absolu féminin singulier dans les adjectifs et les participes, ainsi que dans les substantifs qui forment un féminin : ܡܰܠܟܳܐ *roi,* ܥܶܓܠܳܐ *veau,* ܬܰܘܪܳܐ *taureau,* ܟܳܬܒܳܐ *écrivant,* ܟܬܺܝܒܳܐ *écrit,* ܓܳܠܝܳܐ *découvrant,* ܓܰܠܝܳܐ *découvert,* ܛܰܠܝܳܐ *jeune homme,* ܡܪܰܡܝܳܐ *jetant* ou *jeté* etc., comp. § 257 *b.*

---

[1] Le suédois et l'islandais agglutinent également l'article au nom déterminé et lui donnent les désinences casuelles.

c) Dans les féminins, la voyelle faible du suffixe de l'état construit *at* tombe devant *å* qui s'ajoute et la terminaison est *'thå* ou simplement *tå,* § 124 : ܡܰܠܟܬܳܐ *reine,* ܥܶܓܠܬܳܐ *génisse,* ܬܰܘܪܬܳܐ *vache,* ܟܳܬܒ݂ܬܳܐ *écrivante,* ܟܬܺܝܒ݂ܬܳܐ *écrite,* ܓܳܠܝܳܬܳܐ *découvrante,* ܓܠܺܝܬܳܐ *découverte,* ܛܠܺܝܬܳܐ *jeune fille,* ܡܶܐܬܺܝܬܳܐ *venue.*

Le participe passif des classes dérivés se distinguait du participe actif ou des substantifs dans les lâmadh-aleph, au moyen de la diphthongue *ai :* ܡܬܰܩܢܰܝܬܳܐ *établie,* mais ܡܬܰܩܢܺܝܬܳܐ *établissante* ou *établissement, camp,* Barhébræus, I, p. 38 ult.; ainsi dans les radicaux forts, ܡܟܰܬܒܰܝܬܳܐ ܡܟܰܬܒܰܝܬܳܐ etc., se distingue, comme passif, de l'actif ܡܟܰܬܒܳܢܺܝܬܳܐ ܡܟܰܬܒܳܢܺܝܬܳܐ, cependant de ܡܗܰܝܡܢܳܐ *croyant,* le féminin est ܡܗܰܝܡܢܬܳܐ, Act. 16, 1.

Dans ܥܠܰܝܡܬܳܐ *jeune fille,* ܐܰܝܠܬܳܐ et ܕܰܝܬܳܐ, § 132, la diphthongue *ai* demeurait contre la règle, § 92.

d) Au pluriel masculin, le suffixe *å* ajouté à la diphthongue *ai* de l'état construit, donne un groupe *ayå,* qui se maintient en judéo-araméen notamment[1]; mais en syriaque, il se contracte en *è* : מַלְכַיָּא גֻבְרַיָּא ܡܰܠܟ̈ܶܐ ܓܰܒ̈ܪܶܐ, § 104, 2°.

La terminaison forte demeure cependant, en syriaque, avec les lâmadh-aleph, parce que le youdh du suffixe se redouble, en se confondant avec celui de la racine : ܪ̈ܳܥܰܝܳܐ *paissants,* ܓܰܠ̈ܝܳܐ *découverts,* ܒܪ̈ܝܳܐ *créés,* ܛܰܒ̈ܝܳܐ *gazelles.* Quelques substantifs ont la forme contractée : ܓܰܠ̈ܶܐ *flots,* ܕܰܒ̈ܪܶܐ *solitudes,* ܗܢ̈ܶܐ *avantages,* Barhébræus, I, p. 19, l. 11, ܩܰܪ̈ܶܐ *froids,* Barhébræus, I, p. 30, l. 11, comp. § 277 ci-après.

Les monosyllabiques avaient également la forme forte : ܡܰܝ̈ܳܐ ܫܢ̈ܰܝܳܐ ܐܝ̈ܕܰܝܳܐ ܡܢ̈ܰܝܳܐ ܩܢ̈ܰܝܳܐ ܐܰܢ̈ܝܳܐ ܓܕ̈ܰܝܳܐ, § 224, excepté ܕܡ̈ܶܐ *sangs* (peu usité), par distinction de ܕܡ̈ܰܝܳܐ *prix,* ܦܺܐܪ̈ܶܐ *fruits,* ܐܰܦ̈ܶܐ *faces,* ܐܶܫ̈ܶܐ *bases.*

e) Au pluriel féminin, *å* s'ajoute à la terminaison *åt* qui n'est susceptible d'aucune modification, ܡܰܠܟ̈ܳܬܳܐ ܒܪ̈ܝܳܬܳܐ ܡܰܠܟܘ̈ܳܬܳܐ, etc.

---

[1] La contraction de *ayå* en *ē* n'a lieu dans ces dialectes qu'après le suffixe analogue *åi,* comme כַּשְׂדָּאֵא du sing. כַּשְׂדָּיָא. Le palmyrénien a aussi des formes contractes à côté des formes pleines, *Zeitschr. d. D. M. G.,* p. 100, § 16.

260. *Du duel.*

Le duel n'est plus usité en araméen, mais il a laissé quelques traces de son passage en syriaque : ܬܪܝܢ *deux*, fém. ܬܪܬܝܢ, ܬܪܝܢܐ *second*, ܡܐܬܝܢ *deux cents* de ܡܐܬܐ *un cent*, ܒܝܬ ܢܗܪܝܢ *Mésopotamie*, comp. le plur. ܢܗܪ̈ܘܬܐ.

La terminaison du duel est, en principe, la même que celle du pluriel ; c'est le suffixe *ân* du collectif qui, d'une manière générale, embrasse tous les individus d'une même espèce et, d'une manière restreinte, un petit groupe : le couple ou la paire, c'est-à-dire deux individus ou deux objets associés pour un but commun, un attelage, les membres doubles d'un corps ou d'un outil etc.

Limité à ces cas, le duel est d'un usage assez restreint pour pouvoir être considéré comme inutile et il s'est peu développé en araméen, comme en éthiopien ; finalement, il a disparu, à quelques vestiges près [1].

Le suffixe *ân* du duel conserve sa forme primitive en arabe, mais en syriaque, il s'affaiblit en *aïn*, hébr. *aïm*, et de là en *ên*, à cause de la syllabe fermée, comp. §§ 86, 87 et 92. La diphthongue *ai* reparaît dans une syllabe ouverte, ܬܪܝܢܐ.

Chapitre XVIII.

Pluriels forts et pluriels irréguliers.

261. Quelques noms de la forme فَعْل portent trace au pluriel d'une voyelle *a* qui se rencontre régulièrement en hébreu dans ces noms, מְלָכִים מְלָכוֹת, et d'une manière sporadique dans les autres langues sémitiques [2]. En syriaque, cette voyelle tombe dans une syllabe ouverte, mais elle se manifeste dans quelques radicaux forts à l'aspiration d'une muette ܨܦܪ̈ܬܐ, troisième radicale, § 123 *e*, et dans les double-ʿé, à la répétition de la radicale géminée, §§ 111 et 151 : ܥܡܡ̈ܐ *peuples*, hébr. עֲמָמִין, ܝܡܡ̈ܐ *mers*, ܐܒܒ̈ܐ *fruits*, ܣܡܡ̈ܢܐ *médicaments*, comp. pour ces deux noms § 265, et sans doute ܓܠ̈ܠܐ *vagues*, ܓܕ̈ܕܐ *absinthe*, dont

---

[1] En hébreu il n'a reçu qu'un développement incomplet. Mais en arabe, où les formes sont si abondantes, il est sorti du cadre restreint de la paire ou du couple ; il s'est appliqué à tout nombre deux et a reçu une flexion complète.

[2] V. *Mand. Gramm.*, p. 163, note 1.

le singulier est inusité[1]; et dans les féminins, ܟܠ̈ܢ *fiancées*, ܓܠ̈ܢ *manteaux*, ܥܠ̈ܠܬܐ *causes*.

262. Un certain nombre de monosyllabiques maintiennent, par allongement, cette voyelle devant la terminaison du pluriel et insèrent un hé intermédiaire[2]; ils forment ainsi un pluriel du pluriel et acquièrent la forme trilittère, vers laquelle le sémitisme tend constamment : ܐܒܗ̈ܐ ou ܐܒܗ̈ܬܐ *pères*, אָבוֹת اَبَوَانِ, comp. § 224 *a*, ܫܡܗ̈ܐ ou ܫܡܗ̈ܬܐ *noms*, שֵׁמוֹת اسماوات, ܚܡܗ̈ܐ *beaux-pères*, ܐܝܕܗ̈ܬܐ *manches*. Quelquefois elle tombe, mais le hé qu'elle avait attiré, demeure : ܐܡܗ̈ܬܐ *mères*, أُمَّات et أُمَّهَات אִמּוֹת, ܐܡܗ̈ܬܐ *servantes*, אֲמָהוֹת. Waw permute aussi avec hé, sans qu'on doive voir toujours là l'influence d'une troisième radicale tombée, ܐܡܘ̈ܬܐ *peuples*, qui se distingue de cette manière de ܐܡܗ̈ܬܐ *mères*, ܣܦܘ̈ܬܐ *lèvres*, شَفَوَات, ܐܚܘ̈ܬܐ *sœurs*, أَخَوَات אֲחָיוֹת, ܡܐܘ̈ܬܐ *cents*, ܐܬܘ̈ܬܐ *signes*, comp. § 224[3], ܡܬܘ̈ܬܐ *bourgs* du sing. ܡܬܐ, ܐܫܬܘ̈ܬܐ *fièvres* du sing. ܐܫܬܐ, comp. אֵשׁ.

263. La terminaison forte ܘ̈ܬܐ se rencontre : 1° dans des pluriels de substantifs låmadh-aleph qui au singulier ont la forme masculine *è*, *ai*, emph. *yå* : ܚܘܘ̈ܬܐ *serpents*, ܬܦܘ̈ܬܐ *cuisines*, ܐܘܪܘ̈ܬܐ *parcages*, ܩܘܩܘ̈ܬܐ *aqueducs*, Barhébræus, p. 1, l. 32 ult., ܠܠܘ̈ܬܐ *nuits*, ܚܛܘ̈ܬܐ *froments*, ܢܩܘ̈ܬܐ *brebis*, ܚܕܘ̈ܬܐ *poitrines*, Barhébr., II, vers 1108; ܡܩܫܘ̈ܬܐ *champ de concombres*, مَقْثَاوَة, ܡܕܪܝܘ̈ܬܐ *vans*, avec maintien du youdh; ܡܫܩܠܝܘ̈ܬܐ *fourchettes-à-pot;* le participe présent, pris substantivement comme nom d'agent, forme le pluriel de la même manière : ܐܣܘ̈ܬܐ *médecins*, ܪܥܘ̈ܬܐ *bergers*, ܫܩܘ̈ܬܐ *échansons* et ܫܩ̈ܐ, Barhébræus, I, p. 38, l. 5, ܡܪܘ̈ܬܐ *maîtres*[4]; 2° dans les substantifs masculins qui ont le suffixe *ai*, § 253 : ܟܘܪܣܘ̈ܬܐ *trônes*, ܣܘܣܘ̈ܬܐ *chevaux*, ܐܪܝܘ̈ܬܐ *lions*, où youdh

---

[1] ܢܫ̈ܐ *femmes* du sing. ܐܢܬܬܐ, § 23 *b*, comparé avec נָשִׁים, trahit un *a* de même provenance; l'aleph, première radicale, est tombé dans ce pluriel.

[2] Ce hé vient d'aleph, comme le montre l'hébreu dans les formes analogues טְלָאִים צְבָאִים, v. Ewald, *Lehrb.*, p. 487; plus communément, aleph se change en waw, v. les noms ci-après et § 104, 1°.

[3] Comme on le voit par ces exemples, l'arabe a tantôt *ă*, tantôt *ā* après la seconde consonne, l'éthiopien a toujours *ă* : **አበው፡ አኀው፡ እደው፡ አፈው፡**

[4] Les féminins avaient la terminaison ordinaire ܪ̈ܥܝܬܐ *bergères*, ܫ̈ܩܝܬܐ *femmes échansons*, Barhébræus, p. 38, l. 10.

radical reparaît, comme dans l'hébreu אֲרָיֵה, ܡܣܡܟܘܬܐ ou ܡܣܡ̈ܟܐ *coussins*, v. § 38, ܟܘܕܢܘܬܐ *mulets*, ܟܘܪܟܘܬܐ *grues;* ajoutez quelques noms étrangers, qui suivent l'analogie, ܦܠܛܘܬܐ *carrefours* de πλατεῖα, néo-hébr. פלטיות, ܐܣܛܕܘܬܐ *stades* de στάδιον, ܦܘܪܝܘܬܐ *lits* de φορεῖον [1], ܡܘܕܝܘܬܐ ou ܡܘ̈ܕܝܐ *boisseaux* de *modius*, sing. ܡܘܕܝܐ (le terme syriaque est ܣܐܬܐ, Matth. 5, 15), ܩܘܠܘܬܐ *membres*, κῶλον; 3° dans des double-ʿé ou ʿé-waw : ܠܒܘܬܐ *cœurs*, ܚܝܠܘܬܐ *armées* et, avec affaiblissement de ܘܬܐ en ܘܬܐ, ܢܘܪܘܬܐ *feux;* 4° dans quelques autres radicaux, ܢܗܪܘܬܐ *fleuves*, נְהָרוֹת, ܐܬܪܘܬܐ *lieux*.

Cette terminaison s'explique aisément dans les noms qui au singulier absolu finissaient par la diphthongue *ai* : le suffixe ܬܐ s'ajoutait à cette diphthongue sans autre modification que celle de youdh en waw.

Est-ce également un suffixe *ai* qui entre dans la composition des pluriels cités sous les numéros 3° et 4°? L'analogie nous engage à le croire, quoique ce suffixe ne puisse avoir ni la même origine, ni le même sens. Si l'on remarque que ces formes féminines du pluriel s'ajoutent à des noms masculins, qui ont la forme masculine au singulier, on admettra sans difficulté qu'elles se soient développées d'un pluriel masculin dont elles seraient le renforcement; dans cette hypothèse, le suffixe ܬܐ s'est agglutiné, non plus à l'état construit singulier, mais à l'état construit pluriel : ܠܒ̈ܝ ܢܗ̈ܪܝ. La même explication s'applique aux lâmadh-aleph qui avaient *è* à l'état absolu singulier : ܕܠܘܬܐ serait formé de ܕܠ̈ܝ et de ܬܐ. La présence de deux formes du pluriel dans quelques-uns de ces noms ne fait que confirmer cette manière de voir : ܡܟ̈ܝܐ et ܡܟܝܘܬܐ, où l'antériorité de la première se remarque à ce que, seule, elle prend les suffixes possessifs; ܠܒ̈ܝ et ܠܒܘܬܐ, ܚܝ̈ܠܝ et ܚܝܠܘܬܐ, etc., comp. § 271. Nous sommes donc ici en face d'un véritable pluriel de pluriel, qu'ont développé également l'arabe et l'éthiopien [2].

264. Il faut se garder de confondre avec les noms dont nous

---

[1] Les grammairiens syriaques dérivent ce pluriel d'un singulier ܦܘܪܝܬܐ, Barhébræus, I, p. 33, l. 22, *Abrah. Echell.*, p. 41, Amira, p. 75; mais ce mot a le sens de *mœurs*, *Chrestom. Knös*, 27, 2; ܦܘܪܝܘܬܐ, néo-hébr. פריותא, est peut-être usité au singulier, v. Ewald, *Lehrb.*, p. 421, note 2. Le pluriel se trouve dans Isaïe 60, 4.

[2] Voyez en ce sens Philippi, *Ueber die Zahl zwei*, dans la *Zeitschr. der D. M. G.*, XXXII, p. 753.

venons de parler, les pluriels des féminins lâmadh-aleph de la forme فَعَلَة, § 230 *c*, tels que : ܩܠܘ̈ܬܐ ܡܢܘ̈ܬܐ ܟܠܘ̈ܬܐ ܨܕܘ̈ܬܐ *pouces*, ܙܟܘ̈ܬܐ ܨܕܘ̈ܬܐ ܣܕܘ̈ܬܐ ܡܫܩܘ̈ܬܐ. Ces pluriels sont, en effet, occasionnés par la voyelle *å* qui, au singulier, suit la seconde radicale et qui, au pluriel, se décompose en la diphthongue *aw* devant un autre *å*[1].

265. Le syriaque a aussi quelques pluriels forts, à forme masculine, où la terminaison ܐ abs. ܝܢ, s'ajoute au suffixe du collectif *ån*, le prototype du pluriel masc. absolu, comme nous l'avons dit § 257 *c*. C'est le pluriel du pluriel, à forme masculine ; il est assez rare, on le rencontre dans ܐܒ̈ܒܢܐ de ܐܒܐ *fruit*, ܣܡ̈ܡܢܐ de ܣܡܐ *poison*, comp. § 261, sur le redoublement de ܒ et de ܡ, ܚܙ̈ܘܢܐ de ܚܙܘܐ *vision*, ܚܡܪ̈ܢܐ de ܚܡܪܐ *vin*, ܡܫܚ̈ܢܐ de ܡܫܚܐ *huile*, ܪܝ̈ܚܢܐ de ܪܝܚܐ *odeur*, ܫܠܝ̈ܛܢܐ de ܫܠܝܛܐ *gouverneur*, ܪܘܪܒ̈ܢܐ de ܪܘܪܒܐ *prince*, ܪܒ̈ܢܐ de ܪܒܐ *maître*, ܒܣܪ̈ܢܐ *viandes* de ܒܣܪܐ, comp. § 271. Cette forme est aussi usitée, plus ou moins, dans les autres dialectes araméens, v. *Neusyr. Gramm.*, § 68 et *Mand. Gramm.*, § 136.

266. Les féminins qui ont youdh devant la terminaison du singulier, § 253, le conservent au pluriel : ܐܟܣܢܝ̈ܬܐ ܣܦܝܢ̈ܬܐ ܩܕܪܘܙܝ̈ܬܐ ܢܘܨܠܝ̈ܬܐ ܡܕܘܠܝ̈ܬܐ, etc. d'un singulier ܐܟܣܢܝܬܐ ܣܦܝܢܬܐ ܩܕܪܘܙܝܬܐ ܢܘܨܠܝܬܐ ܡܕܘܠܝܬܐ.

Les noms suivants n'ont youdh que devant le suffixe du pluriel : ܓܡܘܪܝ̈ܬܐ *fragments d'hostie*, ܕܒܘܪܝ̈ܬܐ *abeilles*, ܕܘܟܝ̈ܬܐ *endroits*, ܕܘܢܒܝ̈ܬܐ *queues*, ܕܪܓܫܝ̈ܬܐ *lits*, Barhébræus, I, p. 35, l. 17, targ. דרגשא, ܐܟܘܪܝ̈ܬܐ *petites*, ܐܦܘܓܝ̈ܬܐ *étrilles*, ܚܘܓܝ̈ܬܐ *cercles*, ܟܘܟܝ̈ܬܐ *belettes*, ܚܘܦܢܝ̈ܬܐ *poignées de main*, ܟܢܘܫܝ̈ܬܐ ou ܟܢܘܫ̈ܬܐ *réunions*, ܡܐܣܪܝ̈ܬܐ *faisceaux*, ܡܘܡܬܝ̈ܬܐ ou ܡܘ̈ܡܬܐ *serments*, ܡܛܫܘܪܝ̈ܬܐ *cachettes*, ܡܚܕܪܘܢܝ̈ܬܐ *circuits*, ܡܬܩܠܢܝ̈ܬܐ *pesons*, ܣܘܣܝ̈ܬܐ *juments*, ܦܛܘܪܝ̈ܬܐ *champignons*, ܚܟܝ̈ܬܐ *hameçons*, ܩܘܠܝ̈ܬܐ *urnes*, ܫܘܒܛܝ̈ܬܐ *bâtons*, ܛܝܒܘܬܝ̈ܬܐ *boîtes à parfum*. Les singuliers ܡܛܫܘܪܬܐ, ܡܚܕܪܘܢܬܐ, ܡܬܩܠܢܘܬܐ appartiennent à la catégorie des noms qui ont généralement au singulier youdh après le radical, § 246, 2° ; ܐܟܘܪܬܐ *petite*, laisse paraître le youdh à l'état absolu ܐܟܘܪܝ ; ܣܘܣܬܐ *jument* vient du masculin ܣܘܣܝܐ *cheval*, ܟܢܘܫܬܐ *réunion*, de l'abstrait ܟܢܘܫܝܐ,

---

[1] De même, l'arabe a des pluriels semblables de singuliers différents, comme شَهَوَات de شَهْوَة, غَزَوَات صَلَوَات بَدَوَات, de غَزَاة صَلوة بَدَاة.

il est donc probable que ces deux noms avaient aussi youdh à l'état absolu.

Les noms féminins des formes فاعول et فَعُّول, §§ 232 et 240, qui ont quelquefois youdh au singulier, l'ont plus régulièrement au pluriel : ܐܒܘܒܝܬܐ *joueuses de flûte,* ܦܠܘܚܝܬܐ *laboureuses,* ܥܒܘܪܝܬܐ *passagères,* ܦܪܘܩܝܬܐ *libératrices,* Barhébræus, I, p. 35, l, 7, ܦܬܘܚܝܬܐ *gutturales qui attirent p'tâḥâ, id.* I, p. 117, l. 8, ܒܥܘܪܝܬܐ *grossières,* ܫܛܘܪܝܬܐ *sottes* etc. Les diminutifs féminins en ܘܢܬܐ n'avaient le youdh qu'au pluriel, ܘܢܝܬܐ, § 252*a*. Ces formes de pluriel sont très-répandues en néo-syriaque, v. *Neusyr. Gramm.*, § 70. Sur l'origine de ce youdh, voyez § 253*a* ci-dessus.

267. Les noms lâmadh-aleph qui conservent le youdh radical devant le suffixe ܘܬܐ, § 255, l'articulent au moyen d'une voyelle adjuvante *i* au pluriel, ou le laissent tomber : ܐܣܝܘܬܐ ou ܐܣܘܬܐ *médecines* de ܐܣܝܘܬܐ, ܡܫܡܠܝܘܬܐ *continuations* de ܡܫܡܠܝܘܬܐ, Barhébræus, I, p. 35, l. 12, *Bibl. orient.*, II, p. 312.

CHAPITRE XIX.

Noms féminins à forme masculine et noms masculins à forme féminine ; pluriel de paucité.

268. Certains noms quoique féminins ont conservé la forme du masculin ; d'autres n'ont développé le féminin qu'au singulier et ont la forme masculine au pluriel. Ces noms, qui se retrouvent en majeure partie dans toutes les langues sémitiques, appartiennent au premier âge de la langue.

a) Ont la forme masculine au singulier :

1° *Quelques noms féminins par leur objet même :* ܐܡܐ *mère,* ܐܬܢܐ *ânesse.*

2° *Des collectifs et des noms de troupeaux ou d'animaux,* sans distinction des mâles et des femelles : ܐܩܘܪܕܥܐ *grenouille,* ܐܪܢܒܐ *lièvre,* ܕܒܘܪܐ *frelon* ou *abeille,* nom d'unité ܕܒܘܪܬܐ, ܚܘܒܪܐ *outarde,* ܢܨܐ *oiseau de proie,* ܥܙܐ *chèvre,* ܝܘܢܐ *pigeon,* ܦܪܘܓܐ *chien sauvage,* ܢܩܝܐ *mouton,* ܨܦܪܐ *moineau,* ܬܘܠܥܐ *ver,* ܩܘܦܕܐ *hérisson,* ܒܥܝܪܐ *bétail,* ܒܩܪܐ *troupeau, gros bétail,* ܬܘܪܬܐ *vache,* Amos 4, 1, ܥܢܐ *petit bétail,* ܓܘܕܐ *troupe,* ܪܡܟܐ *troupeau* ou *chevaux,* ܪܟܫܐ *bêtes de somme,* ܐܟܐ *hyène,* ܩܠܡܐ *puceron ;* ܥܩܪܒܐ *scorpion* est féminin dans un passage d'Antoun cité par Barhébræus, I, p. 48, l. 16, comp. en arabe عَقْرَب.

3° *Des noms de végétaux :* ܨܠܦ *câprier*, Ecclés. 12, 6, ܫܘܫܢܐ *lis*, nom d'unité ܫܘܫܢܬܐ, ܓܘܫܐ *espèce de lentille*, ܕܘܒܝܐ *mauve.*

4° *Des noms de membres, surtout ceux qui sont doubles :* ܐܕܢܐ *oreille*, ܐܝܕܐ *main*, ܟܦܐ *paume de la main*, ܫܩܐ *cuisse*, ܟܬܦܐ *épaule*, ܟܢܦܐ *aile*, ܥܠܥܐ *côte*, ܐܫܟܐ *testicule* ou ܐܫܟܬܐ, Barhébr., p. 13, l. 16, ܥܝܢܐ *œil*, ܪܓܠܐ *pied*, ܥܩܒܐ *talon*, ܩܪܢܐ *corne*, ܒܘܪܟܐ *genou*, ܕܘܢܒܐ *queue*, plus souvent ܕܘܢܒܬܐ, ܓܒܐ *côté*, ܫܥܠܐ *gosier*, ܚܨܪܐ *petit doigt*, ܛܦܪܐ *ongle*, ܟܒܕܐ *foie*, ܟܪܣܐ *ventre*, ܫܢܐ *dent*, ܫܪܐ *nombril*, ܥܘܪܠܐ *prépuce*, ܝܡܝܢܐ *la droite*, ܣܡܠܐ *la gauche.*

5° *Des noms de vases, poids et mesures :* ܐܠܦܐ *navire*, ܩܘܠܬܐ *cruche*, ܠܩܢܬܐ *terrine*, ܒܐܪܐ *puits*, ܓܘܪܢܐ *auge*, ܙܩܐ *outre*, ܡܒܘܥܐ *fontaine*, ܣܐܐ *boisseau*, nom d'unité ܣܐܬܐ, ܟܟܪܐ *talent*, ܡܥܐ *obole*, ܡܘܒܠܐ *fardeau*, ܚܘܦܢܐ *poignée.*

6° *Des noms de meubles, d'outils et de vêtements :* ܓܝܓܠܐ *roue*, ܟܘܬܝܢܐ *tunique*, ܠܘܚܐ *planche*, ܬܪܣܐ *bouclier*, ܣܟܝܢܐ *couteau*[1], ܥܪܣܐ *lit*, ܢܝܪܐ *joug*, ܪܚܝܐ *meule*, ܪܘܡܚܐ *lance*, ܫܘܫܦܐ *manteau*, ܫܬܐ *chapiteau*, plur. ܫܬܝܢ, Barhébræus, I, p. 13, l. 17, ܡܚܛܐ *aiguille*, Barhébræus, I, p. 14, l. 7, ܩܕܪܐ *amphore*, ܢܪܓܐ *hache*, ܡܓܢܐ *bouclier.*

7° *Des noms d'éléments, de matière et de lieux :* ܐܪܥܐ et ܬܐܒܝܠ *terre*, ܟܐܦܐ *pierre*, ܢܘܪܐ *feu*, ܢܦܫܐ *âme*, ܥܪܦܠܐ *nuée épaisse*, ܥܢܢܐ *nuage*, ܥܠܥܠܐ *tempête*, ܫܝܘܠ, hébr. שְׁאוֹל *com.*, ܟܝܡܐ *pléiades*, ܐܘܪܚܐ *chemin*, ܚܩܠܐ *champ*, ܚܘܪܒܐ *désert*, ܦܪܟܐ *temple d'idoles*, ܬܝܡܢܐ *sud* (où le taw est sans doute signe du féminin, § 248), ܓܪܒܝܐ *nord*, ܡܕܢܚܐ *orient*, ܡܥܪܒܐ *ouest* (ces deux derniers, aussi masculins).

8° *Les noms des lettres de l'alphabet et des noms de nombre de 3 à 10.*

9° *Quelques noms qui ne rentrent dans aucune de ces catégories :* ܡܠܚܐ *sel*, ܣܩܪܐ *σάκρα lettre*, ܓܕܘܠܐ *mèche de cheveux*, ܦܚܬܐ *fossé*, ܣܘܟܐ *branche*, ܢܘܟܐ *rejeton*, ܓܘܪܐ *fétu*, ܓܙܐ *toison*, ܫܘܚܬܐ *rouille*, plur. ܫܘܚ̈ܬܐ ; mais ܥܨܬܐ *oppression*, rac. ܥܨ, ܕܘܥܬܐ *sueur*, hébr. זֵעָה, ܙܒܠܬܐ *fumier*, ܟܠܬܐ *fiancée* ont la terminaison du féminin, v. p. 107 et 220, note 1 ; sans doute aussi ܬܬܐ *glu* et ܓܦܬܐ *vigne*. ܐܣܬܪܐ est un nom d'idole, hébr. אֲשֵׁרָה ou עַשְׁתֹּרֶת[2].

---

[1] Ces deux derniers sont peut-être d'origine étrangère.

[2] Quant aux féminins qui ont le suffixe *ai*, v. ci-dessus § 253 *a*.

b) De genre commun étaient les noms suivants : ܕܝܪܐ *monastère,* ܟܢܫܐ *foule,* ܟܝܢܐ *essence,* ܣܗܪܐ *lune,* ܫܡܫܐ *soleil,* ܫܡܝܐ *ciel,* ܪܩܝܥܐ *firmament,* ܕܪܐ *générations,* ܪܘܚܐ *souffle* ou *esprit,* ܡܪܚܫܬ *gril,* ܣܦܣܪܐ *glaive,* ܚܡܪܐ *âne,* ܓܡܠܐ *chameau,* ܣܣܐ *mite,* ܪܘܫܡܐ *exemplaire,* ܙܘܥܬܐ *effroi,* où la forme du mot influait sur son genre; ܡܕܡ *quelque chose,* comme neutre, était aussi quelquefois construit avec le féminin; ܡܠܬܐ n'était masculin que dans le sens de Verbe, désignant la seconde personne de la trinité.

Les noms propres avaient le genre de l'individu qui les portait, abstraction faite de la forme; les noms de peuples étaient masculins, ceux de pays et de villes, féminins; on exceptait ܟܢܥܢ et ܡܘܐܒ.

c) Parmi les noms que nous venons d'énoncer, les suivants avaient au pluriel la terminaison du féminin : ܐܘܪܚܬܐ ܐܘܨܪܬܐ ܐܣܟܡܬܐ ܣܩܠܬܐ ܩܢܣܬܐ ܡܓܘܠܬܐ ܕܝܪܬܐ ܟܘܪܣܝܬܐ ܟܘܟܒܬܐ ܟܝܢܬܐ ܫܡܫܬܐ ܣܦܣܪܬܐ ܫܒܝܠܬܐ ܡܕܝܢܬܐ ܪܘܚܬܐ ܫܡܗܬܐ ܟܢܫܬܐ ܐܣܛܘܢܬܐ. Les autres avaient la terminaison du masculin; dans les parties doubles du corps, ce pluriel répondait au duel arabe et hébreu. Quelques-uns formaient aussi un pluriel à forme féminine traduisant un nouveau sens, v. § 272.

269. Les noms étrangers, notamment les noms grecs, passaient en syriaque avec le genre qui leur appartenait. Les mots qui par leur physionomie et leurs désinences trahissent leur origine, ne prêtent à aucun doute, comme ܕܝܐܬܝܩܐ ܛܝܡܐ ܣܘܢܗܕܘܣ ܢܘܡܐ *ulcère* ܐܣܦܝܣ, ἡ σύνοδος, ἡ τιμή, ἡ διαθήκη, ἡ νομή, ἡ ἀσπίς; ܐܐܪ *air,* ἀήρ, était du genre commun, comme en grec. Quelques neutres seulement étaient féminins, ܦܪܛܘܪܝܢ *prétoire,* ܬܐܛܪܘܢ *théâtre,* ܐܢܓܐ *coupe vase,* ἀγγεῖον, ܒܝܡܐ *autel,* βῆμα, ܘܠܐ *velum,* ܦܛܩܐ πιττάκιον ou πύκτιον, *livret, tablette,* ܫܠܕܐ *cadavre,* σκελετόν.

Quelques masculins grecs étaient, cependant, féminins en syriaque : ܐܣܦܘܓ ὁ σπόγγος, *spongia,* ܐܣܛܝܪܐ ὁ στατήρ, ܛܐܦܝܛܐ ὁ τάπης, ܟܪܛܝܣܐ ὁ χάρτης, *charta,* ܩܝܪܐ ὁ κηρός, *cera,* ܩܪܩܘܪܐ *chaloupe,* ὁ κέρκουρος.

Les féminins qui, en passant en syriaque, conservaient leur genre, mais modifiaient leur désinence, selon l'analogie des masculins, étaient les suivants : ܐܟܣܕܪܐ ἐξέδρα, ܐܟܕܢܐ ἔχιδνα, ܐܣܦܝܪܐ σφαῖρα, ܦܝܠܝ φιάλη, ܙܠܐ ζάλη, ܐܦܬܪܐ *indigestion,* φθορά, ܐܣܛܠܐ στολή,

ܗܘܠܐ ou ܗܝܘܠܐ ὕλη, ܠܓܝܘܢܐ *legio*, ܠܓܝܢܐ ἡ λάγηνος, *lagena*, ܐܘܣܝܐ οὐσία, ܫܝܪܐ *fil de métal*, σειρά, ܦܠܓܐ ἡ φάλαγξ, ܐܢܦܘܪܐ *messe*, ἀναφορά et d'autres encore.

Parmi les noms d'origine différente : ܣܦܣܝܪܐ *glaive*, v. Lagarde, *Abhandl.*, p. 72, l. 24, ܡܛܝܪܬܐ *carquois*, id., p. 80, l. 20; sans doute ܩܡܛܐ *coffre*, Barhébræus, I, p. 14, *pénult.*, ܐܡܠܐ *riche tapis, robe d'honneur*, targ. אימלין, comp. ar. خَمْلٌ.

270. Les féminins qui n'ont la forme féminine qu'au singulier et qui ne l'ont pas développée au pluriel forment une longue liste. A l'exception de ܐܢܬܬܐ, ce sont des noms de choses, chez lesquels le suffixe du singulier avait sans doute, en principe, le sens d'un *nomen unitatis*, § 251 ; voici cette liste qui n'est certainement pas complète :

ܐܡܬܐ *aune*,	pl.	ܐܡܐ
ܐܢܬܬܐ *femme*	»	ܢܫܐ, p. 252, n. 1.
ܐܫܬܐ *paroi*	»	ܐܫܐ
ܐܫܟܪܬܐ *mesure agraire*	»	ܐܫܟܪܐ
ܐܫܟܬܐ ou ܐܫܟܐ *testicule*	»	ܐܫܟܐ
ܐܦܪܘܬܬܐ *miette*, p. 90	»	ܦܪܘܬܐ
ܒܝܥܬܐ *œuf*	»	ܒܝܥܐ
ܒܣܪܬܐ *verjus*	»	ܒܣܪܐ
ܓܒܬܐ *fromage*, p. 102	»	ܓܘܒܢܐ
ܓܘܠܬܐ *vêtement*	»	ܓܘܠܐ
ܓܢܬܐ *jardin*	»	ܓܢܐ
ܓܘܡܪܬܐ *charbon ardent*	»	ܓܘܡܪܐ
ܓܘܢܒܬܐ *vol*, p. 116	»	ܓܘܢܒܐ
ܓܦܬܐ *vigne*, p. 102	»	ܓܘܦܢܐ
ܕܒܠܬܐ *gâteau de figues*	»	ܕܒܠܐ
ܕܡܥܬܐ *larme*	»	ܕܡܥܐ
ܗܘܬܐ *gouffre*	»	ܗܘܐ
ܙܩܬܐ *aiguillon*	»	ܙܩܐ
ܚܢܬܐ *épine*	»	ܚܢܐ
ܚܛܬܐ *froment*	»	ܚܛܐ
ܚܘܡܪܬܐ *perle*	»	ܚܘܡܪܐ
ܛܘܦܬܐ *goutte*	»	ܛܘܦܐ
ܟܘܬܐ *fenêtre*	»	ܟܘܐ

ܩܽܘܠܬܳܐ	*cruche*	pl.	ܩܽ̈ܘܠܶܐ
ܟܰܠܬܳܐ	*bru*	»	ܟܰ̈ܠܶܐ
ܟܶܠܬܳܐ	*manteau*	»	ܟܶ̈ܠܶܐ
ܟܣܳܣܬܳܐ	*rein*, masc. et fém.	»	ܟܶ̈ܣܳܣܐ
ܟܶܣܬܳܐ	*fourrage*	»	ܟܶ̈ܣܶܐ
ܝܰܪܟܬܳܐ	*cuisse*	»	ܝܰ̈ܪܟܶܐ
ܠܒܶܢܬܳܐ	*tuile*	»	ܠܒ̈ܶܢܶܐ
ܠܰܓܬܳܐ	*coupe*	»	ܠܰ̈ܓܶܐ
ܡܓܰܠܬܳܐ	*rouleau*	»	ܡܓܰ̈ܠܶܐ
ܡܰܓܰܠܬܳܐ	*faucille*	»	ܡܰܓ̈ܰܠܶܐ
ܡܟܽܘܢܬܳܐ	*base*	»	ܡܟܽ̈ܘܢܶܐ
ܡܢܣܽܘܠܬܳܐ	*crible*	»	ܡܢܣܽ̈ܘܠܶܐ
ܡܶܠܬܳܐ	*parole*	»	ܡܶ̈ܠܶܐ
ܡܰܛܰܠܬܳܐ ou ܡܰܛܠܳܐ	*tabernacle*	»	ܡܰܛ̈ܠܶܐ
ܡܶܢܬܳܐ	*poil*	»	ܡܶ̈ܢܶܐ
ܡܰܣܢܬܳܐ	*corbeille*	»	ܡܰܣ̈ܢܶܐ
ܡܥܰܪܬܳܐ	*grotte*	»	ܡܥܰ̈ܪܶܐ
ܡܨܰܠܬܳܐ	*filtre*	»	ܡܨܰ̈ܠܶܐ
ܡܩܰܒܬܳܐ	*alène*	»	ܡܩܰ̈ܒܶܐ
ܣܰܘܟܬܳܐ	*branche*,	pl.	ܣܰܘ̈ܟܶܐ et ܣܰܘܟ̈ܳܬܳܐ
ܣܦܺܝܢܬܳܐ	*vaisseau*,	pl.	ܣܦܺ̈ܝܢܶܐ ou ܣܦܺܝܢ̈ܳܬܳܐ
ܣܥܳܪܬܳܐ	*orge*	pl.	ܣܥܳ̈ܪܶܐ
ܥܶܢܒܬܳܐ	*raisin*	»	ܥܶܢ̈ܒܶܐ
ܥܰܪܩܬܳܐ	*courroie*	»	ܥܰ̈ܪܩܶܐ
ܦܳܪܬܳܐ	*son*	»	ܦܳ̈ܪܶܐ
ܦܶܪܕܬܳܐ	*grain*	pl.	ܦܶ̈ܪܕܶܐ
ܦܰܪܣܬܳܐ	*ongle*	pl.	ܦܰ̈ܪܣܶܐ et ܦܰܪܣ̈ܳܬܳܐ
ܦܶܨܬܳܐ	*sort*	pl.	ܦܶ̈ܨܶܐ
ܦܰܣܬܳܐ	*plante des pieds*,	pl.	ܦܶ̈ܣܶܐ et ܦܰܣ̈ܳܬܳܐ
ܟܟܽܘܪܬܳܐ	*grosse dent*	pl.	ܟܟܽ̈ܘܪܶܐ
ܩܰܘܡܬܳܐ	*taille*	pl.	ܩܰܘ̈ܡܶܐ et ܩܰܘܡ̈ܳܬܳܐ
ܩܶܛܪܬܳܐ	*nœud*	pl.	ܩܶ̈ܛܪܶܐ
ܩܠܳܦܬܳܐ	*écorce*	»	ܩܠܳ̈ܦܶܐ
ܫܰܒܬܳܐ	*sabbat*	»	ܫܰ̈ܒܶܐ
ܫܶܒܶܠܬܳܐ	*épi*	»	ܫܶܒ̈ܶܠܶܐ
ܫܶܓܕܬܳܐ	*amande*	»	ܫܶ̈ܓܕܶܐ
ܫܰܢܬܳܐ	*année*	»	ܫܢ̈ܰܝܳܐ

ܫܳܥܬܳܐ *heure* pl. ܫܳ̈ܥܝܢ
ܬܰܘܠܰܥܬܳܐ *ver* » ܬܰܘ̈ܠܥܶܐ
ܬܺܐܢܬܳܐ *figuier* » ܬܺܐ̈ܢܶܐ
ܬܶܡܪܬܳܐ *datte* » ܬܶܡ̈ܪܶܐ

Barhébræus, I, p. 32, l. 13, ajoute encore ܡܰܐ̈ܟܠܶܐ, mais ce mot est le pluriel de ܡܰܐܟ݂ܠܳܐ *le manger,* tandis que ܡܰܐܟ݂ܘܠܬܳܐ *nourriture* a le pluriel ܡܰܐ̈ܟܠܳܬܳܐ.

271. Sous l'influence du principe de la trilittérité, le syriaque a traité comme radical le taw du féminin dans quelques noms, et lui a ajouté le suffixe du pluriel masculin:

ܒܶܙܬܳܐ *butin* pl. ܒܶܙ̈ܬܶܐ
ܒܶܥܬܳܐ *sommet,* pl. ܒܶܥ̈ܬܶܐ, Barh., II, 14, ult.
ܒܥܳܬܳܐ *recherche* pl. ܒܥܳ̈ܬܶܐ
ܒܥܽܘܬܳܐ *id.* » ܒܥܽܘ̈ܬܶܐ
ܓܥܳܬܳܐ *cri* » ܓܥܳ̈ܬܶܐ
ܓܶܫܬܳܐ *sensation* » ܓܶܫ̈ܬܶܐ
ܕܽܘܥܬܳܐ *sueur* » ܕܽܘܥ̈ܬܶܐ
ܕܰܝܬܳܐ *espèce d'oiseau* » ܕܰܝ̈ܬܶܐ
ܚܙܳܬܳܐ *vue* » ܚܙܳ̈ܬܶܐ
ܚܶܡܬܳܐ *colère* » ܚܶܡ̈ܬܶܐ
ܡܙܳܬܳܐ *blâme* » ܡܙܳ̈ܬܶܐ
ܓܰܙܬܳܐ *dommage* » ܓܰܙ̈ܬܶܐ
ܡܰܕܶܐܬܳܐ *tribut* » ܡܰܕܶ̈ܐܬܶܐ
ܓܦܳܬܳܐ *fumier* [1] » ܓܦܳ̈ܬܶܐ
ܣܶܐܬܳܐ *boisseau* » ܣܶ̈ܐܬܶܐ
ܣܘܳܬܳܐ *sacrifice* » ܣܘܳ̈ܬܶܐ
ܨܳܐܬܳܐ *puanteur* » ܨܳ̈ܐܬܶܐ
ܨܶܦܬܳܐ *soin* » ܨܶܦ̈ܬܶܐ
ܩܥܳܬܳܐ *cri* » ܩܥܳ̈ܬܶܐ
ܩܶܪܬܳܐ *le froid,* Barh., I, 213, 23, » ܩܶܪ̈ܬܶܐ
ܪܽܘܥܬܳܐ *écume* » ܪܽܘܥ̈ܬܶܐ

---

[1] Ce mot a roukkâkh (corrigez la ponctuation p. 107), Barhébræus, I, p. 214, l. 16; mais le genre féminin de ce mot, Barhébræus, I, p. 11, l. 11, ne laisse pas de doute sur sa terminaison et autorise la dérivation de ܓܦܦ, proposée p. 107; le roukkâkh, au lieu de qouššâi, n'est sans doute pas primitif.

ܣܥܦܬܐ *palme*	pl. ܣܥ̈ܦܬܐ
ܪܚܫܬܐ *reptile*	» ܪ̈ܚܫܬܐ
ܢܛܦܬܐ *goutte*	» ܢ̈ܛܦܬܐ

ܡܘܪܒܬܐ et ܡܫܬܘܬܦܬܐ, pl. ܡܘܪ̈ܒܬܐ ܡܫܬܘܬ̈ܦܬܐ sont masculins et ont été expliqués § 251.

Avec la terminaison du féminin : ܩܫ̈ܬܬܐ *arcs* de ܩܫܬܐ, § 92, ܐܫ̈ܬܘܬܐ *fièvres* de ܐܫܬܐ, § 262.

Mais le taw était radical dans les noms suivants : ܚܡܬܐ *colère*, pl. ܚ̈ܡܬܐ ἄχθος, ܙܝܬܐ *olive* ܙ̈ܝܬܐ, ܦܬܘܬܐ *miette*, pl. ܦ̈ܬܘܬܐ, Marc Héraql. 7, 28, comp. § 242, ܦܚܬܐ *fosse* ܦ̈ܚܬܐ, rac. ܦܚܬ, ܢܚܬܐ *vêtement*, rac. ܢܚܬ, ܫܚܬܐ *rouille* ܫ̈ܚܬܐ, ܬܘܬܐ *mûrier* ܬ̈ܘܬܐ, masc. Barhébræus, I, p. 9, l. 26, ܬܨܒܬܐ *ornement*, rac. ܨܒܬ etc.

272. Quelques noms, outre le pluriel à forme masculine, ont un pluriel à forme féminine qui traduit un second sens, ordinairement un sens figuré : ܐܒ̈ܗܐ *les père et mère*, ܐܒ̈ܗܘܬܐ *ancêtres* ou *pères spirituels*[1]; ܫܡ̈ܗܐ *noms*, ܫܡ̈ܗܘܬܐ *réputations*; ܥܝ̈ܢܐ ܐܕ̈ܢܐ ܐܝ̈ܕܝܐ ܩܪ̈ܢܐ ܫܢ̈ܐ se disaient des organes des corps vivants; avec la forme du féminin pluriel, ils exprimaient des objets qui ressemblaient à ceux-ci : ܥܝ̈ܢܬܐ *sources*, ܐܕ̈ܢܬܐ *anses*, ܐܝ̈ܕܗܬܐ *manches*, ܩܪ̈ܢܬܐ *trompes*, ܫܢ̈ܬܐ *pointes de fer;* on employait aussi ces derniers, en parlant des membres des statues et des idoles. Dans un sens figuré, on disait d'un homme audacieux qu'il avait des cornes, ܩܪ̈ܢܬܐ, Barhébræus, I, p. 28, l. 18; II, vers 910 et 911 et *comment.* ܪ̈ܘܚܐ *vents*, mais ܪ̈ܘܚܬܐ *esprits;* ܒܝ̈ܥܐ *œufs de volatiles*, ܒܝ̈ܥܬܐ *objets qui ressemblent à un œuf;* ܒܣ̈ܪܐ *viandes*, ܒܣ̈ܪܢܐ *viandes des victimes*, ܒܣ̈ܪܬܐ *chairs d'animaux vivants*, Barhébræus, I, p. 13, l. 2; ܚܘ̈ܙܪܐ *perles*, ܚܘ̈ܙܪܬܐ *vertèbres;* ܕܝ̈ܪܐ *habitations*, ܕܝ̈ܪܬܐ *couvents;* ܙܒ̈ܢܐ *temps* et *fois*, ܙܒ̈ܢܬܐ *fois*[2], comp. ܪ̈ܒܐ ou ܪܘܪ̈ܒܐ *grands*, ܪ̈ܒܢܐ *maîtres*, § 265. Quelquefois les deux pluriels étaient usités sans différence du sens, nous en avons donné des exemples parmi les noms cités §§ 263, 270 et 279.

273. D'autres noms formaient un pluriel de paucité, ܒܨܘܪܐ

---

[1] Bar'ali, n° 27, Amira, p. 99; quoique ܐܒ̈ܗܘܬܐ soit pris souvent dans le sens d'ancêtres, il ne paraît pas qu'il ait été dit pour les père et mère vivants; ܐܒ̈ܗܐ se dit aussi des ancêtres.

[2] Comp. néo-hébr. תְּפִלּוֹת *prières*, תְּפִלִּין *phylactères;* תְּהִלִּים *psaumes*, תְּהִלּוֹת *louanges;* מִשְׁנִים *doubles*, מִשְׁנָיוֹת *des Mišna* etc.

ܕܙܥܘܪܘܬܐ, جَمْعُ ٱلْقِلَّة comprenant les nombres deux à dix, tels étaient : ܝܘ̈ܡܬܐ, ܐܡ̈ܗܐ, ܣܥܪ̈ܐ (collectif), ܕܪ̈ܐ, ܟܘܡܪ̈ܐ, ܕܠܝ̈ܐ, ܕܟܪ̈ܐ, ܫܢ̈ܝܐ, ܟܦ̈ܐ; au-dessus de dix, on disait : ܝܘܡ̈ܬܐ, ܐܡܗ̈ܬܐ, ܣܥܪ̈ܐ, ܕܪ̈ܬܐ, ܟܘܡܪ̈ܬܐ, ܕܠܝ̈ܬܐ, ܕܟܪ̈ܬܐ, ܫܢ̈ܝܢܬܐ, ܟܦ̈ܬܐ, Barhébræus, I, p. 28, l. 2 et suiv.[1]

Chapitre XX.

Anomalies propres à des noms ou à des groupes de noms.

274. Les lâmadh-aleph de la forme ܓܙܘܝܐ ܫܪܘܐ ܚܙܘܐ ܫܡܘܐ ne se rencontrent pas à l'état absolu, comme nous l'avons dit § 257 *a*; il en est de même des quelques noms qui commencent par un waw : ܘܡܚܐ *port*, ܘܣܩܐ *esclave d'importation* وَسْق, ܘܪܕܐ *rose* وَرْد, ܘܪܫܢܐ *ramier* وَرَشَان, Barhébræus, I, p. 68, l. 2. On cite encore ܐܝܠܐ *cerf*, ܩܝܛܐ *été*, auxquels on pourrait ajouter une longue liste de noms d'animaux ou de végétaux peu usités, comp. § 253 *a*.

De ܓܘܢܐ *couleur*, ܗܘܢܐ *intelligence*, les Nestoriens disaient régulièrement ܓܘܢܝ ܗܘܢܝ, § 92, mais les Jacobites faisaient ܓܘܢܝ ܗܘܢܝ, Barhébræus, I, p. 68, l. 15.

275. Les noms suivants ne formaient pas de pluriel : ܣܐܡܐ *argent*, ܡܢܢܐ *manne* מָן, ܪܘܙܐ *riz*, ܬܘܡܐ *ail*, ܢܩܦܐ *fente*, ܚܛܗܐ *froment*, ܡܡܠܠܐ *discours*, ܙܘܥܬܐ *effroi*, ܫܪܪܐ *vérité*, ܩܘܫܬܐ *id.*, ܩܢܬܐ *boue*, ܙܙܐ *colle*, ܫܘܡܢܐ *saindoux*, ܚܠܝܐ *douceur ;* avec la terminaison du féminin : ܣܢܐܬܐ *haine*, ܥܒܝܘܬܐ *grossièreté*, ܡܛܦܬܐ *stillation?*, ܢܫܡܬܐ *souffle* ܚܠܡܬܐ = חַלָּמוּת Job 6, 6, ܢܦܦܬܐ *poussière de farine*, ܢܘܪܬܐ *fleur*, ܪܗܒܬܐ *précipitation*, ܚܛܝܬܐ *péché*, ܒܪܘܬܐ *filiation*, ܫܥܘܬܐ *cire*, ܫܘܫܬܐ *forme*, ܕܝܘܬܐ *encre*.

Les collectifs qui suivent n'avaient pas de singulier et étaient marqués de ribboui, § 139 : ܒܥܝܪ̈ܐ *bétail*, ܢܫܪ̈ܐ *oiseaux de proie*, ܥܢܐ *petit bétail*, ܪܚܫܐ *reptiles*, ܪܟܫܐ *chevaux ;* ܩܘܦܣܐ *cellule* était employé comme singulier et comme pluriel ; ܩܘܪܝܐ *villages* est également un collectif.

ܪܘܡ ne paraît pas avoir été très-usité, en dehors du singulier[2];

---

[1] Suivant le même grammairien, II, p. 22 *comment.*, ܝܘ̈ܡܬܐ était ordinairement usité pour les nombres 2 à 7; rarement pour ceux supérieurs à sept, ܬܠܬܝܢ ܝܘܡܝܢ *30 jours*, Deut. 34, 8.

[2] ܪܓܬܐ *désir* ne formait pas non plus de pluriel ; on se servait dans ce sens de ܪܓܝܓܬܐ, Barhébræus, I, p. 31, l. 5.

ܐܢܫܐ, à l'état emphatique, n'est pris comme singulier que dans le composé ܒܪܢܫܐ *homme*, sinon il a le sens du pluriel et il est marqué du ribboui, ܐ̈ܢܫܐ, abs. ܐܢܫܝܢ *des gens, quelques-uns;* mais l'absolu ܐܢܫ est employé seul avec le sens de *quelqu'un.* ܡܘܡܬܐ *serment* était construit comme singulier et comme pluriel; dans ce dernier cas, on lui donnait ribboui; on disait aussi au pluriel ܡܘ̈ܡܝܬܐ, Barhébræus, I, p. 26, l. 9, II, l. 3 du *comment.*[1] et Rœdiger *Chrestom.* sous ܡܘܡܐ.

276. En sens inverse, n'ont pas de singulier : ܡ̈ܝܐ *eaux*, ܕܡ̈ܝܐ *prix*, ܬܕܡܪ̈ܬܐ dans le sens de *prodiges*, ܦܘܢ̈ܩܐ *délices*, ܓܠ̈ܠܐ *vagues*[2], ܓ̈ܕܐ *absinthe*, ܓܕ̈ܘܠܐ *tresses*, ܨܝ̈ܡܬܐ et ܦܠ̈ܚܘܬܐ *carrefours.* ܡܥ̈ܝܐ qui n'avait pas de singulier, était construit tantôt comme pluriel, tantôt comme singulier; de même ܚ̈ܝܐ *vie,* traité comme singulier et comme pluriel dans le même verset, Jean 1, 4, comp. Barhébræus, I, p. 27 et suiv.

Outre ܚ̈ܝܐ, quelques autres pluriels avaient aussi le sens d'abstraits : ܚܐܪ̈ܘܐ *liberté,* Rom. 8, 21, ܪ̈ܚܡܐ *miséricorde* (ܪܚܡܐ a le sens de *matrice*), ܒܬܘ̈ܠܐ *virginité,* בְּתוּלִים[3].

Dans le composé ܒܪ ܚܐܪ̈ܐ *libre,* pl. ܒܢ̈ܝ ܚܐܪ̈ܐ, le second mot avait toujours la forme du pluriel et ne s'employait isolé qu'au féminin ܚܐܪܬܐ, Barhébræus, I, p. 26, l. 13.

277. ܛܠܝܐ *jeune-homme,* ܩܨܝܐ *fraction,* ܚܕܝܐ *poitrine* faisaient au pluriel ܛܠ̈ܝܐ ܩܨ̈ܝܐ ܚܕ̈ܝܐ[4], par un mélange du pluriel des lâmadh-aleph et de celui des autres radicaux.

Les adjectifs des radicaux doublement faibles, de la forme ܓܐܝܐ *superbe,* ܠܐܝܐ *fatigué,* ܣܐܝܐ *puant,* ܦܐܝܐ *beau,* faisaient chez les Occidentaux ܓܐ̈ܝܐ ܠܐ̈ܝܐ ܣܐ̈ܝܐ ܦܐ̈ܝܐ, mais les Orientaux traitaient l'aleph, seconde radicale, comme une gutturale et disaient ܟܐܒܐ ܕܐܒܐ ܪܐܒܐ ܦܐܒܐ, avec une proclitique ܠܟܐܒܐ ܕܟܐܒܐ, v. Barhébræus, sur Jérém. 13, 9 et *Œuv. gramm.*, I, p. 30, l. 5 et suiv., comp. ci-dessus § 104, 1°.

---

[1] Comme le fait observer M. Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 168, note 1, Barhébræus se contredit II, p. 69 *comment.*

[2] Quelques auteurs admettent un sing. ܓܠܠܐ, v. Thesaur. Payne Smith; il est possible que la forme primitive fût ܓܠܐ, usitée encore par Josué le Stylite, éd. Martin, p. 56, l. 11, dans le sens de *tourbillon,* comp. ci-dessus § 261.

[3] Ewald, *Lehrb.,* p. 472, note 3, est donc trop exclusif, quand il dit qu'en dehors de ܚ̈ܝܐ, ces pluriels ne se rencontrent qu'en hébreu.

[4] Le pluriel ܚܕ̈ܝܐ se disait surtout des êtres animés, ܚܕܘ̈ܬܐ, § 263, s'appliquait plutôt aux chairs des victimes, v. Barhébræus, II, p. 15 *comment.* et 94, vers 1108.

278. Nous avons cité, § 246, 1° *a*, quelques noms qui n'avaient que l'état construit, tels étaient aussi : ܡܕܪܟ dans le sens de *marque*, ܡܕܪܟ ܦܣܬܐ ܕܪ̈ܓܠܐ *marque de la plante des pieds*, Deut. 2, 5; ܦܠܓܘܬ dans le sens de *moitié*, ܦܠܓܘܬ ܠܠܝܐ *la moitié de la nuit*, Luc. 11, 5, comp. Barhébræus, I, p. 67, l. 9.

D'autres n'avaient que l'état absolu, ܬܐܒܝܠ importé de l'hébreu תֵּבֵל et quelques autres noms, § 253.

279. Les noms suivants présentent des anomalies qui leur sont propres et qui n'ont pas été notées sous les paragraphes précédents :

ܐܠܦܐ *mille*, abs. et const. ܐܠܦ pl. ܐܠܦ̈ܐ et ܐܠܦ̈ܝܐ, Barhébræus, I, p. 30, l. 4.

ܫܘܝܐ *égal, unanime*, pl. ܫܘ̈ܝܐ.

ܒܪܐ *fils*, abs. et const. ܒܪ, pl. ܒܢ̈ܝܐ ܒܢ̈ܝ ܒܢ̈ܝܢ; ܒܪܬܐ *fille*, abs. ܒܪܐ const. ܒܪܬ, pl. ܒ̈ܢܬܐ ܒ̈ܢܬ ܒ̈ܢܢ.

ܒܝܬܐ *maison*, abs. ܒܝܬ, const. ܒܝܬ; pl. ܒ̈ܬܐ ܒ̈ܬܝ ܒ̈ܬܝܢ.

ܚܕܬܐ *nouveau*, abs. et const. ܚܕܬ, pl. ܚ̈ܕܬܐ; fém. ܚܕܬܐ *nouvelle*, const. ܚܕܬܬ, pl. ܚ̈ܕܬܬܐ.

ܡܪܝܐ et ܡܪܐ *seigneur;* le premier se disait de Dieu seulement, le second de Dieu et des hommes; l'état absolu et construit était dans les deux cas ܡܪܐ (ܡܪ n'était usité qu'avec les pronoms suffixes, § 284); le pluriel était ܡܪ̈ܝܐ ou ܡܪ̈ܘܬܐ, § 263.

ܥܠܝܡܬܐ *jeune fille* faisait au pluriel ܥܠܝ̈ܡܬܐ, par analogie de ܥܠܝ̈ܡܐ, § 277, tandis que le pluriel régulier ܥܠܝܡ̈ܬܐ avait été conservé dans le sens de *servantes*, Barhébræus, I, p. 33, l. 15; II, vers 1152.

Il est inutile de revenir sur les irrégularités des autres noms, que nous avons énoncées, soit dans la première partie en traitant des lois de la phonétique, soit dans la seconde en parlant des formes.

CHAPITRE XXI.

Des flexions des noms grecs introduits en syriaque.

280. Les noms étrangers qui ont passé dans la langue vulgaire, ont pris une physionomie syriaque : ܩܠܝܕܐ *clef* de κλειδά (acc. de κλείς), ܛܓܡܐ τάγμα, ܫܟܠܝܕܐ σκελετόν, ܦܝܣܐ πεῖσις, ܢܡܘܣܐ νόμος *loi,* ܐܕܫܐ *espèce* εἶδος, ܩܢܘܢܐ κανών, ܦܬܓܡܐ *réponse,* ܐܝܓܪܐ *messager* (sur ces deux mots, voyez Lagarde, *Abhandl.* p. 79, l. 21 et 187, 1). Cependant, ceux de ces noms qui étaient ou devenaient féminins, § 269, ne prenaient pas le suffixe syriaque du féminin. Ils formaient leur pluriel en ܐ̈, comme les masculins syriaques : ܩܠܝܕ̈ܐ ܛܓ̈ܡܐ ܫܟܠܝܕ̈ܐ, etc.

Ceux, au contraire, qui avaient été reçus dans la langue littéraire, à la faveur des traductions, gardaient leurs désinences grecques du singulier et du pluriel.

Les exemples que nous avons donnés, § 63, nous dispensent de revenir sur la transcription en syriaque des noms singuliers. Quelquefois, ils perdent leurs désinences : ܒܣܝܠ βασίλειος, ܐܝܓܢܛܝ *Ignatius;* ou ils sont pris au vocatif : ܦܘܠܐ, ܦܛܪܐ. Quant aux pluriels, ils présentent quelques particularités :

Les masculins et les féminins de la 1e et de la 3e déclinaison ont la terminaison ας, transcrite par ܐܣ ܘܣ ou ܣ, quelquefois par ܘܣ ܣ, voyez p. 46 ci-dessus et Barhébr., I, p. 27, l. 17 : ܣܝܪܝܢܘܣ, Jérém. 50, 39 ; Barhébr., I, p. 9, l. 5 et 13, σειρῆνας. Plus rarement, ils prennent celle ες εις, transcrite par youdh ou hé, suivi de semkath, ܦܪܟܣܝܣ πράξεις, ܗܪ̈ܣܝܣ αἱρέσεις, ܦܪܘܛܐܟܣܝܣ προτάξεις, Barhébræus, I, p. 27, l. 23, ܩܝܪܗܣ de *cera,* ܣܝܪܗܣ de σειρά et, par analogie, ܘܠܗܣ de *velum,* Barhébræus, I, p. 31, l. 8, comp. § 269. On rencontre aussi la terminaison ܐ̈ = αι, ܕܝܬܩ̈ܐ διαθῆκαι.

Les noms de la deuxième déclinaison changent la diphthongue οι du nominatif en ܘ, v. ci-dessus p. 61 ; plus rarement, ils ont la terminaison de l'accusatif ους, ܩܠܝܪܝܩܘ ou ܩܠܝܪܝܩܘܣ *clercs,* ܣܘܢܘܕܘ ou ܣܘܢܘܕܘܣ *synodes.* On disait aussi avec le suffixe syriaque ܩܠܝܪܝܩ̈ܐ.

Les désinences ܝܣ et ܘܣ étaient moins usitées, car elles avaient l'inconvénient de se confondre avec celles du singulier.

Les neutres en α conservaient la prononciation grecque: ܕܘܓܡܛܐ *dogmes,* ܩܦܠܐܐ *chapitres,* ܐܘܪܓܢܐ *instruments,* ܐܘܢܓܠܝܐ *évangiles,* ܐܦܪܘܒܠܡܛܐ *problèmes,* ou ܐܦܪܘܒܠܡܐ chez les Jacobites et ܐܦܪܘܒܠܡܐ chez les Nestoriens.

Le syriaque donnait à quelques noms grecs des désinences invariables, ܝܩܐ et ܛܝܩܐ[1], qui servaient pour le singulier et le pluriel. La terminaison ܝܩܐ comprenait des abstraits répondant aux neutres grecs en ικά : ܦܝܠܘܣܘܦܝܩܐ pour ܦܝܠܘܣܘܦܝܩܐ τα φιλοσοφικά, ܝܘܕܝܩܐ *le judaïsme,* ܣܒܠܝܢܝܩܐ *le sabellianisme,* ܐܪܝܢܝܩܐ *l'arianisme,* ܦܘܣܝܘܠܘܓܝܩܐ τα φυσιολογικά, ܐܣܛܪܘܢܘܡܝܩܐ *la science de l'astronomie,* ܓܐܘܡܛܪܝܩܐ τα γεωμετρικά, ܐܢܝܘܟܝܩܐ *l'art de l'automédon* ἡνιοχος, sans youdh, ܐܟܣܘܪܩܐ *un objet de bannissement,* de ἔξορος *banni,* ܢܘܐܓܝܩܐ *épaves,* de ναυάγιον, ܦܐܝܕܓܘܓܝܩܐ *la pédagogique.* Les noms en ܛܝܩܐ étaient des adjectifs intensifs, formés peut-être des participes passifs en θείς, ܦܝܠܘܣܘܦܝܛܝܩܐ *très-philosophiques,* de φιλοσοφέω, ܐܟܣܘܪܝܣܛܝܩܐ *expulsés,* de ἐξορισθείς, ܦܠܝܪܘܦܘܪܝܛܝܩܐ *plein de confiance,* de πληροφορέω, ܦܘܠܝܛܘܛܝܩܐ *homme politique.*

Les noms propres n'étaient pas susceptibles de flexion, mais ils étaient peu constants dans leur forme : on disait ܐܪܡܢܝܐ ܐܪܡܢܝܢ ou ܐܪܡܢܝ *Arménie,* ܩܦܕܘܩܝܐ, ܩܦܕܘܩܣ chez les Jacobites et ܩܦܕܘܩܣ chez les Nestoriens, *Cappadoce,* Barhébræus, I, p. 69, l. 5.

CHAPITRE XXII.

Noms avec les suffixes possessifs.

281. Les noms singuliers prennent les suffixes des pronoms personnels de la même manière que les verbes terminés par une consonne, § 160; les seules différences sont que le suffixe de la première personne est réduit à un youdh quiescent et

---

[1] V. Barhébræus, I, p. 47, l. 12 et suiv. comp. I, p. 162, l. 16. Ce grammairien ajoute encore une terminaison ܛܐ et cite le passage de Ezech. 16, 30, Hexap. ܐܠܛܠܐ ܐܠܝܛܐ ܕܦܪܗܣܝܛܐ ܟܣܦܐ, mais, si le mot est grec, la terminaison l'est aussi.

que les pronoms de la troisième personne du pluriel deviennent suffixes.

Voici la forme que ces suffixes affectent avec un nom : ـܝ ـܳܟ ـܶܟܝ ـܶܗ ـܳܗ ـܰܢ ـܟ݂ܽܘܢ ـܟ݂ܶܝܢ ـܗܽܘܢ ـܗܶܝܢ.

a) En s'agglutinant, ils modifient le vocalisme du radical, suivant les lois exposées sous le chap. XV. Quoique le youdh du suffixe de la première personne du singulier soit devenu quiescent, la forme du radical demeure ce qu'elle était, quand il était articulé : ܡܰܠܟܝ ܐܶܒܪܝ ܩܽܘܫܛܝ ܫܽܠܛܳܢܝ ܦܶܠܓܝ; mais, si la seconde ou la troisième consonne était une gutturale ou riš, on insérait souvent une voyelle auxiliaire qui facilitait la prononciation : ܡܰܪܟܒ݂ܝ ܡܰܪܩܫܝ ܡܰܪܥܝ ܐܶܓ݂ܪܝ ܦܶܬ݂ܚܝ ܩܽܘܪܒܝ; la prononciation ne différait pas alors de celle de l'état construit.

Cette similitude de prononciation entre l'état construit et la forme avec le suffixe, existait pour les noms féminins : ܡܰܠܟܬܝ ܡܰܪܟܒܬܝ ܫܰܦܝܪܬܝ ܬܶܫܒܘܚܬܝ ܬܰܠܡܺܝܕܬܝ ܩܽܘܪܒܳܢܬܝ, excepté dans ceux qui avaient, à l'état emphatique, la voyelle après la seconde radicale, que cette voyelle fût originelle ou qu'elle ait été déplacée, § 227, ܓܰܡܠܬܝ ܚܶܪܬܝ ܡܰܘܪܒܬܝ ܣܰܒܪܬܝ ܡܶܫܬܰܥܝ ܒܶܪܟܬܝ ܓܰܡܘܣܬܝ ܦܰܠܓܘܬܝ ܩܽܘܠܡܳܢܬܝ. Les noms de radicaux faibles ne faisaient pas entendre, en général, un *a* devant le taw du féminin : ܥܶܕܬܝ ܡܺܝܬܬܝ ܫܶܢܬܝ ܫܰܢܬܝ ܚܶܪܬܝ ܒܪܬܝ ܩܪܝܬܝ ܡܶܠܬܝ; except. ܫܰܥܬܝ ܩܰܫܬܝ ܒܰܥܬܝ ܟܰܠܬܝ ܚܰܠܬܝ ܟܶܪܬܝ ܥܶܪܬܝ et autres noms de racines géminées, ܡܰܓ݂ܠܬܝ ܡܶܠܬܝ ܡܰܓ݂ܠܟܝ ܡܶܓ݂ܠܠܝ (les Nestoriens disaient avec une voyelle adjuvante après la seconde consonne, ܡܰܓ݂ܠܠܝ ܡܶܓ݂ܠܠܝ), v. Barhébræus, I, p. 55.

Dans les noms où noun était quiescent à l'état emphatique, il ne redevenait pas articulé, comme à l'état construit, ܡܰܕܝܢܬܝ, Barhébræus, I, p. 56, l. 11, à plus forte raison dans ceux où il ne reparaissait plus à l'état construit, ܫܰܢܬܝ, de ܫܢܬܐ ܫܰܢܬ, pl. ܫܢܝܐ. De ܥܺܕܬܐ *église,* const. ܥܺܕܬ, les Jacobites faisaient ܥܺܕܬܝ et les Nestoriens ܥܺܕܬܝ, Barhébræus, I, p. 54, l. 10; ܡܳܪܬܐ qui avait riš articulé à l'état emphatique, l'avait aussi avec les suffixes, quoique celui-ci fût quiescent à l'état construit, on disait donc ܡܳܪܬܝ[1].

---

[1] ܡܳܪܬ était également la forme primitive de l'état construit, devenu par affaiblissement du riš ܡܳܪܬ; ܚܰܪܬ de ܚܰܪܬܐ *fin*, rac. ܐܚܪ, avait *a* eupho-

Les noms terminés à l'état construit par ܝܬ ܝܬ ܘܬ ܘܬ, § 258*b*, conservent cette prononciation avec les suffixes : ܛܒܝܬܝ ܓܒܝܬܝ ܚܕܘܬܝ ܟܦܘܬܝ ܨܒܘܬܝ, Barhébræus, I, p. 56, l. 24; II, p. 30, l. 3 du *comment.*

Les masculins qui ont la désinence ܐ à l'état absolu, § 257*a*, laissent paraître le youdh radical, prononcé avec ḥ'wâṣâ devant le youdh quiescent du suffixe : ܪܥܝܝ *mon berger*, ܓܒܝܝ *mon élu*, ܛܒܝܝ *ma gazelle*, ܚܕܝܝ *ma poitrine*, ܢܚܝܝ *mon repos*[1]. Telle était, du moins, la prononciation des Jacobites; les Nestoriens ne faisaient pas entendre de ḥ'wâṣâ, tout en écrivant les deux youdh, ܪܥܝܝ ܓܒܝܝ etc., Barhébræus, I, p. 54, l. 15; II, 30 *pénult.*

Ceux qui avaient *ai* ne modifiaient pas cette terminaison, avec laquelle se confondait le youdh du suffixe de la première personne du singulier : ܡܫܬܝ *mon breuvage*, ܟܘܪܣܝ *mon trône.*

Ceux qui avaient *âi*, § 254, prenaient le suffixe sans éprouver de modification : ܓܕܝܝ *mon bouc.*

b) Avec les autres suffixes commençant par une consonne, ܟܘܢ ܟܝܢ ܗܘܢ ܗܝܢ, le radical avait la même forme qu'avec le suffixe ܝ, les différences que l'on peut signaler s'expliquent par la latitude dont jouit le syriaque d'insérer une voyelle auxiliaire ou de ne pas s'en servir, v. § 143 et suiv. : ܡܠܟܟܘܢ, ܐܒܘܟܝܢ, ܩܘܪܒܗܘܢ, ܫܡܗܝܢ, ܫܡܟܝܢ, ܡܠܟܘܬܗܘܢ, ܛܒܬܗܘܢ, ܡܠܬܗܘܢ, ܨܒܬܗܘܢ, ܡܠܟܬܗܘܢ ou ܡܠܟܬܗܘܢ, ܡܕܝܢܬܗܘܢ, ܡܟܝܟܘܬܗܘܢ, ܫܡܥܬܗܘܢ ou ܫܡܥܬܗܘܢ, ܦܬܗܘܢ ou ܦܬܗܘܢ, ܛܒܝܬܗܘܢ, ܨܒܝܬܗܘܢ, ܚܕܘܬܗܘܢ, ܟܦܘܬܗܘܢ, ܛܒܝܗܘܢ, ܡܫܬܝܗܘܢ, ܓܕܝܗܘܢ.

Les suffixes qui ont une voyelle en tête ne modifient, en aucune façon, le radical à l'état emphatique, dont la désinence même était une voyelle : ܡܠܟܘܗܝ, ܐܒܘܟܝ, ܩܘܪܒܗ, ܫܡܗ, ܡܠܟܘܬܟ, ܡܠܬܟ, ܨܒܬܟ.

Les noms terminés à l'état construit en ܝܬ ܝܬ ܘܬ ܘܬ ܐ ܝ, faisaient uniformément, comme à l'état emphatique, ܝܬ ܘܬ ܝ devant le suffixe : ܛܒܝܬܗ, ܨܒܝܬܗ, ܚܕܘܬܗ, ܟܦܘܬܗ, ܛܒܝܗ, ܡܫܬܝܗ, ܟܘܪܣܝܗ.

---

nique avec ḥeth; dans ܥܪܬ ܦܪܬ de ܥܪܬܐ *rivale*, ܦܪܬܐ *génisse*, le riš était virtuellement redoublé.

[1] La voyelle faible de la consonne initiale demeurait ici, par ce que ces noms étaient contractés de *gabhyi*, *ṭabhyi* etc., comp. § 289.

Les féminins qui, à l'état emphatique, attirent la voyelle sur la seconde radicale, lui maintiennent cette place avec les suffixes : ܣܥܪܬܗ ܒܪܟܬܗ ܡܫܘܚܬܗ.

c) Dans les lâmadh-aleph, youdh radical précédé d'une voyelle forte demeure avec les suffixes : ܒܳܪܽܘܝܳܐ const. ܒܳܪܽܘܝ *créateur* fait ܒܳܪܽܘܝܶܟ, ܒܳܪܽܘܝܰܢ, ܒܳܪܽܘܝܶܗ, ܒܳܪܽܘܝܗܽܘܢ; ܢܽܘܟܪܳܝܳܐ const. ܢܽܘܟܪܳܝ *étranger*, ܢܽܘܟܪܳܝܶܟ, ܢܽܘܟܪܳܝܰܢ, ܢܽܘܟܪܳܝܶܗ, etc. Dans le cas contraire, il s'articule comme une voyelle, § 143 : ܬܠܬܝܗܘܢ, ܫܒܥܬܝܗܘܢ; les Occidentaux disaient de même, ܡܫܝܚܝܗܘܢ (mais les Orientaux, ܡܫܝܚܝܗܘܢ), de ܡܫܝܚܝ.

Dans les radicaux doublement faibles, aleph est mû ou quiescent selon le suffixe, quand il est précédé d'une voyelle forte; de ܒܽܘܝܳܐܳܐ const. ܒܽܘܝܳܐ *consolation*, on dit ܒܽܘܝܳܐܶܟ ܒܽܘܝܳܐܝ ܒܽܘܝܳܐܶܗ ܒܽܘܝܳܐܗܽܘܢ; de ܣܳܢܐܳܐ const. ܣܳܢܐ *ennemi*, ܣܳܢܐܶܟ ܣܳܢܐܝ ܣܳܢܐܶܗ ܣܳܢܐܗܽܘܢ, avec aleph quiescent dans tous les cas.

282. Les pluriels masculins prennent les suffixes avec la diphthongue *ai* de l'état construit. Cette diphthongue demeure intacte devant les suffixes commençant par une consonne, ܡܰܠܟܰܝܟܽܘܢ ܡܰܠܟܰܝܟܶܝܢ ܡܰܠܟܰܝܗܽܘܢ ܡܰܠܟܰܝܗܶܝܢ; elle demeure également avec celui de la première personne du singulier qu'elle absorbe (ܡܰܠܟܰܝ *mes rois* ne se distingue pas en effet de l'état construit) et avec ceux de la première personne du pluriel et de la seconde du singulier; ces derniers sont alors réduits à leurs consonnes, ܡܰܠܟܰܝܢ ܡܰܠܟܰܝܟ ܡܰܠܟܰܝܟܝ. Mais elle se contracte en *au* avec le suffixe de la troisième personne masc. sing. et en *è* avec celui de la même personne fém. sing., ܡܰܠܟܰܘܗܝ ܡܰܠܟܶܝܗ, conformément au § 104, 2°, comp. p. 60 ci-dessus.

Les lâmadh-aleph ont une double forme, quand ils sont adjectifs : où ils maintiennent le youdh radical ou ils le contractent avec le suffixe : ܓܠܝܟ ou ܓܠܝܝܟ, ܓܠܝܢ ou ܓܠܝܝܢ, ܓܠܘܗܝ ou ܓܠܝܘܗܝ, etc. Les vrais substantifs n'ont que la forme contracte, comp. § 258*c*. Les radicaux doublement faibles suivent l'analogie du singulier : ܣܳܢܐܰܝܟ ܣܳܢܐܰܝܢ ܣܳܢܐܰܘܗܝ ܣܳܢܐܰܝܗܽܘܢ, etc.; ܫܢܝܐ fait : ܫܢܰܝܟ, ܫܢܰܝܢ, ܫܢܰܘܗܝ, ܫܢܶܝܗ etc.

Les collectifs qui n'ont pas de pluriel, § 275, prennent les suffixes, comme un singulier, quoique marqués de ribboui, ܥܳܢܳܟ ܥܳܢܰܢ ܥܳܢܶܗ; mais ܐܢܳܫܳܐ, à l'état absolu ܐܢܳܫܺܝܢ, avec le sens du pluriel, fait ܐ̱ܢܳܫܰܝ ܐ̱ܢܳܫܰܝܟ݂ ܐ̱ܢܳܫܰܝܗܽܘܢ etc.; ܩܽܘܪ̈ܝܳܐ *villes* a avec les suffixes tantôt la forme du singulier, tantôt celle du pluriel : ܩܽܘܪܝܳܝ ou ܩܽܘܪ̈ܝܰܝ, ܩܽܘܪ̈ܝܶܗ ou ܩܽܘܪ̈ܝܰܝܗܽܘܢ.

Les féminins ajoutent les suffixes à la terminaison ܬܳ de l'état construit, que sa forme lourde garantit contre toute altération : ܡܰܠܟ݁ܬ݂ܳܟ݂, ܡܰܠܟ݁ܬ݂ܳܟ݂ܝ, ܡܰܠܟ݁ܬ݂ܶܗ, ܡܰܠܟ݁ܬ݂ܗܽܘܢ, ܢܶܟ݂ܣܳܬ݂ܗܽܘܢ, ܡܕܺܝܢܳܬ݂ܗܽܘܢ, ܫܢ̈ܝܳܬ݂ܗܽܘܢ, ܩܽܘܪ̈ܝܳܬ݂ܗܽܘܢ, etc.

283. Les participes et les infinitifs s'adjoignent les suffixes comme tout autre nom ; cependant, l'infinitif prend aussi les suffixes objectifs de la première personne du singulier et de la troisième du pluriel, comme les verbes : ܡܶܩܛܰܠܳܢܝ, ܡܶܩܛܰܠ ܐܶܢܽܘܢ, ܡܶܩܛܰܠ ܐܶܢܶܝܢ.

284. Les noms courts qui suivent, présentent quelques anomalies :

ܐܰܒ݂ܳܐ *père*, ܐܰܚܳܐ *frère*, ܚܰܡܳܐ *beau-père* s'unissent les suffixes autres que celui de la première personne du singulier avec un *ou* intermédiaire : ܐܰܒ݂ܽܘܟ݂ ܐܰܚܽܘܗ̱ܝ ܚܰܡܽܘܗ̇, § 224*a* ; avec le suffixe de la première personne singulier ils font ܐܳܒ݂ܝ ܐܳܚܝ ܚܶܡܝ, v. même paragraphe et p. 88.

ܒܰܪ *fils* laisse reparaître *è* organique devant les suffixes qui n'ont pas une voyelle en tête : ܒܶܪܟ݂, ܒܶܪܟ݂ܽܘܢ, ܒܶܪܟ݂ܶܝܢ, ܒܶܪܗܽܘܢ, ܒܶܪܗܶܝܢ, comp. § 224*e* et p. 88 ; devant ceux qui ont une voyelle initiale, *è* tombe : ܒܪܳܝ, ܒܪܶܗ etc.

ܕܡܳܐ *sang*, ܫܡܳܐ *nom*, qui ont l'état construit ܕܶܡ, ܫܶܡ, prennent les suffixes de la même manière : ܕܶܡܟ݂, ܫܶܡܟ݂, ܕܶܡܟ݂ܽܘܢ, ܫܶܡܟ݂ܽܘܢ, ܕܡܳܝ, ܕܡܶܗ, ܫܡܳܝ, ܫܡܶܗ. ܡ̈ܰܝܳܐ *eaux* suit l'analogie des lâmadh-aleph : ܡܰܝܟ݂, ܡܰܝ̈ܝ, ܡܰܝ̈ܟ݂ܽܘܢ ou ܡܰܝ̈ܰܝܟ݂ܽܘܢ.

ܡܳܪܝܳܐ ou ܡܳܪܳܐ *seigneur*, § 279, prenait les suffixes avec le radical ܡܳܪܝ, état absolu inusité du second de ces noms : ܡܳܪܝܟ݂, ܡܳܪܝܶܗ, ܡܳܪܝܟ݂ܽܘܢ, ܡܳܪ̈ܰܝܟ݂, ܡܳܪ̈ܰܘܗ̱ܝ, ܡܳܪ̈ܰܝܟ݂ܽܘܢ. Dans le Liban on disait ܡܳܪܝܳܟ݂ par analogie des lâmadh-aleph, Barhébræus, I, p. 54 *pénult*.

Youdh, suffixe de la première personne du singulier, était prononcé *i* dans ܪܰܒ݁ܝ̱ *maître!* On disait aussi de ܟܽܠ, ܟܽܠܟ݂ *moi tout entier*, ܟܽܠܳܟ݂ *toute ta personne*, Barhébræus, I, p. 53, l. 21 et 22.

Les mots étrangers qui conservaient leurs désinences propres, ne prenaient pas les suffixes.

CHAPITRE XXIII.

Des noms de nombre.

285. *Nombres cardinaux.*

Les nombres cardinaux dont nous avons donné la liste, table XXIV, diffèrent peu de ceux des autres langues sémitiques: ܚܰܕ *un,* fém. ܚܕܳܐ, a laissé tomber l'aleph initial, § 107*a*; ܬܪܶܝܢ *deux,* fém. ܬܰܪܬܶܝܢ est un des rares mots qui ont conservé trace du duel, § 260; riš correspond dans ce nom à noun en arabe et en hébreu, § 35*a*; ܚܰܡܶܫ *cinq* fait entendre une voyelle adjuvante *a* après le ḥeth, § 94; ܫܶܬ ܫܬܳܐ *six* ont taw dur, primitivement redoublé, ils avaient quelquefois aleph prosthétique, v. p. 91. Le taw répond à un *šin* hébreu et à un *tha* arabe dans ܬܪܶܝܢ ܬܠܳܬ ܬܡܳܢܝܳܐ, § 23*c*.

a) Les unités 3 à 10 présentent l'anomalie commune à tout le sémitisme : les noms à forme masculine sont féminins, ceux à forme féminine, masculins. Cette anomalie s'explique par la considération que ces noms n'étaient pas, en principe, des adjectifs susceptibles des flexions ordinaires, mais des mots archaïques qui prenaient le suffixe de l'abstraction, § 251, en se mettant à l'état construit avec un substantif. L'état construit est encore usité, plus ou moins, en hébreu, en arabe et en éthiopien; mais, en syriaque, le substantif ne se rencontre plus qu'en apposition avec le nom de nombre et il ne reste guère trace de la construction primitive [1]. Le propre des noms de nombre étant d'accompagner un substantif, on fut porté à les considérer comme des adjectifs et peu à peu la forme appositionnelle remplaça la forme construite; une seconde conséquence fut de modifier les noms de nombre suivant le genre du substantif. Le suffixe qu'ils avaient revêtu et qui leur donnait l'aspect d'un féminin était demeuré avec l'apposition; pour distinguer le féminin du masculin, on les ramena, par antithèse, à l'état simple et il se trouva, de cette manière, qu'avec la forme du masculin ils eurent le sens du féminin et avec celle du féminin, le sens d'un masculin.

---

[1] Plus tard, cependant, on a formé de nouveaux abstraits avec le même suffixe : ܥܶܣܪܰܬ ܡܕ̈ܝܢܳܬܳܐ *La Décapole,* Matth. 4, 25, proprem. *la dizaine des villes.* Cette construction donne une idée frappante de ce qu'étaient autrefois les noms de nombre devant les substantifs.

Cinq de ces noms reprennent la forme abstraite, non-seulement à l'état construit, mais aussi à l'état emphatique, pour former un collectif déterminé : ܐܪܒܥܬܐ ܫܒܥܬܐ ܬܫܥܬܐ *les quatre, sept, neuf* (avec roukkâkh du taw à cause de *'é*, § 124), ܚܡܫܬܐ *les cinq,* ܥܣܪܬܐ *la dizaine* (avec qouššâi), v. Barhébræus, I, p. 72, l. 7 et suiv. Ces formes s'employaient principalement pour le quantième du mois, quand le mot *jour* n'était pas exprimé : ܐܪܒܥܬܐ ܒܝܪܚܐ *le 4 du mois,* ܥܣܪܬܐ ܒܝܪܚܐ *le 10 du mois,* Lév. 16, 29, Nomb. 29, 7.

b) Les nombres 11 à 19 étaient composés des unités et de dix. L'union étroite des deux nombres se révèle non-seulement à leur fusion en un seul mot, mais aussi à la contraction de deux *'é* qui se rencontrent à la fin du premier mot et en tête du second, comme ܐܪܒܥܣܪ̈ܐ *14,* ܬܫܥܣܪ̈ܐ *19,* de ܐܪܒܥ, ܬܫܥ et ܥܣܪܐ, § 109. Contrairement aux unités et conformément aux autres noms, les masculins ont la forme masculine et les féminins, la forme féminine : ܚܕܥܣܪ ܬܪܥܣܪ ܬܠܬܥܣܪ etc., pour les masculins et ܚܕܥܣܪ̈ܐ ܬܪܬܥܣܪ̈ܐ ܬܠܬܥܣܪ̈ܐ pour les féminins, où ܥܣܪܐ, par analogie des pluriels, devient ܥܣܪ̈ܐ[1].

Ces formes secondaires n'étaient pas assez fixes pour ne pas donner prise à quelque arbitraire : en poésie, les unités pouvaient suivre la dizaine, à laquelle elles étaient reliées par la copule ܘ, ܡܢ ܥܣܪ̈ܐ ܘܬܪܝܢ ܝܪ̈ܚܝܢ *de douze mois,* Saint-Ephrem ap. Barhébræus I, p. 70, l. 23. Dans les quantièmes de mois, le nom de la dizaine avait *â* après le riš, au lieu de *é,* ܐܪܒܥܣܪܐ ܒܝܪܚܐ *le 14 du mois,* ܚܡܫܬܥܣܪܐ ܒܝܪܚܐ *le 15 du mois,* ܫܒܥ ܥܣܪܐ ܒܝܪܚܐ ou ܫܒܥܣܪܐ ܒܝܪܚܐ *le 17 du mois,* Gen. 7, 11; 8, 4; Exode 12, 6; Barhébræus I, p. 72, l. 3 et II, p. 96, *comment.* l. 8; *le dix* se disait ܥܣܪܐ ܒܝܪܚܐ, Lév. 16, 29; Nomb. 29, 7; comp. ܐܫܬܥܣܪܐ *le seize,* Aphraat. 229, 2.

La forme abstraite ܐܪܒܥܬܐ, ܚܡܫܬܐ etc., apparaît encore dans la seconde forme des masculins : ܐܪܒܥܬܥܣܪ *14,* ܚܡܫܬܥܣܪ *15,* ܫܬܬܥܣܪ *16,* ܫܒܥܬܥܣܪ *17,* ܬܫܥܬܥܣܪ *19,* Barhébræus, I, p. 71, l. 24 et *Chroniq.,* p. 418 et 424 (dans ces deux derniers le *'é* de ܚܡܫ et ܬܫܥ tombe, mais après avoir occasionné la coloration de la voyelle) ; ܬܡܢܬܥܣܪ *18.* On disait ܬܪܥܣܪܐ *les Douze* (apôtres), ܚܕܥܣܪܐ *les Onze,* Barhébræus, I, p. 72, l. 11.

---

[1] Cette tendance des nombres à suivre les flexions des autres noms non-seulement pour le genre, mais aussi pour le pluriel, est manifeste en araméen, comp. יום שְׁלִישָׁאֵי רְבִיעָאֵי חֲמִישָׁאֵי *targ. Onkelos* et pour le syro-palestinien, *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXII, p. 483. Ils prennent également la forme du pluriel avec les suffixes des pronoms, § 288.

c) Vingt se formait de ܥܣܪܐ au moyen du suffixe du pluriel absolu, comme dans les autres langues, ܥܣܪܝܢ ; les autres dizaines ajoutaient le même suffixe aux unités correspondantes : ܬܠܬܝܢ *30,* ܐܪܒܥܝܢ *40,* etc. Ces nombres se construisent avec les unités qui suivent, au moyen de la copule ܘ : ܬܠܬܝܢ ܘܬܪܬܝܢ *32,* ܐܪܒܥܝܢ ܘܐܪܒܥܐ *44,* etc. ; plus rarement, les unités précédaient : ܐܪܒܥܐ ܘܥܣܪܝܢ *24.*

ܡܐܐ *cent* était invariable : ܬܠܬ ܡܐܐ *trois cents,* ܬܡܢܐܡܐܐ *huit cents.* De ce nom on formait un abstrait ou nom d'unité, susceptible de flexions : ܡܐܬܐ *un cent,* ܡܐܬܝܢ *deux cents,* ܡܐܘܬܐ *des cents,* ܬܠܬ ܡܐܘܬܐ *300,* ܐܪܒܥ ܡܐܘܬܐ *400,* Barhébræus, I, p. 72, l. 23.

ܐܠܦ *mille* [1] servait pour le masculin et le féminin, mais on distinguait un état emphatique ܐܠܦܐ et un pluriel, ܐܠܦܝܢ, emph. ܐܠܦܐ ou ܐ̈ܠܦܐ, ܐܪܒܥܐ ܐܠܦܝܢ *4000,* ܫܒܥܐ ܐܠܦܝܢ *7000,* Marc. 8, 9 ; Rom. 11, 4. Devant l'unité, on mettait l'état emphatique ܐ̈ܠܦܐ ܚܡܫܐ *cinq mille,* Matth. 14, 21.

ܪܒܘܬܐ *dix mille* était un substantif formé avec le suffixe ܘܬܐ, § 255, et suivait les flexions propres aux substantifs.

286. *Nombres ordinaux.*

a) Excepté ܩܕܡܝܐ *le premier,* fém. ܩܕܡܝܬܐ, et ܬܪܝܢܐ *le second,* fém. ܬܪܝܢܝܬܐ, ces nombres se forment des cardinaux, au moyen du suffixe *âi,* v. § 254. Mais les unités, en prenant ce suffixe, modifiaient le radical suivant une forme d'adjectif فَعِيل qui n'est plus usitée ; le syriaque marche de pair ici avec l'hébreu : ܬܠܝܬܝܐ *3ᵉ* שְׁלִישִׁי, ܪܒܝܥܝܐ *4ᵉ* רְבִיעִי, etc.

Les nombres 20 à 90, qui avaient la terminaison du pluriel, ajoutaient le suffixe à cette terminaison, sans modification : ܥܣܪܝܢܝܐ *20ᵉ,* ܬܠܬܝܢܝܐ *30ᵉ.*

---

[1] Barhébræus, I, p. 72, l. 5, distingue une forme ܐܠܦ (sans doute *aleph*) propre aux masculins, tandis que ܐܠܦ était de genre commun. Mais la forme *aleph* existe-t-elle ? ou n'a-t-elle pas été imaginée comme l'état absolu de ܐܠܦܐ ?

De ܪܒܘܬܐ, on disait ܪܒܘܬܢܝܐ *dix-millième,* Barhébr., I, p. 71, l. 9; mais ܡܐܐ et ܐܠܦܐ ne formaient pas d'adjectif de ce genre.

Les nombres 11 à 19 présentent une double forme : le suffixe est joint au radical sans modification, ou le nom de la dizaine a la forme d'un adjectif ܦܥܝܠ : ܚܕܥܣܪܝܐ *onzième,* ܬܪܥܣܪܝܐ *douzième,* Barhébræus, I, p. 71, l. 9, *Anecd. syr.*, I, p. 45, 46 et 47 *passim,* ou ܚܕܥܣܪܝܐ ܚܡܫܬܥܣܪܝܐ, *Mand. Gramm.*, p. 192, note 1.

On évite d'avoir recours à ces adjectifs, en préposant au nombre le dâlath du génitif, § 316 : ܕܬܪܝܢ *second,* ܝܘܡܐ ܕܫܒܥܐ *le septième jour,* ܕܚܕܥܣܪ *onzième,* ܕܬܪܥܣܪ *douzième.*

b) Les nombres ordinaux forment des adverbes comme les adjectifs qui ont le suffixe *âi,* § 254 *fin* : ܩܕܡܝܬ ou ܩܕܡܐܝܬ *premièrement,* ܬܠܝܬܐܝܬ *troisièmement,* ܚܡܝܫܐܝܬ *cinquièmement* etc. On disait aussi ܩܕܡܝܢ, *Anal. syr.*, p. 28, l. 26, ou ܩܕܡܝܐ de ܩܕܡ *qui précède* dans le sens de *en premier lieu;* ܕܬܪܝܢ ou ܕܬܪܬܝܢ *secondement,* ܕܬܠܬܐ ou ܕܬܠܬ *troisièmement* etc., en sous-entendant ܙܒܢܐ ou ܙܒܢܬܐ *temps, fois.* Une troisième forme d'adverbes était tirée des abstraits en ܘܬܐ : ܬܢܝܢܘܬ *en second lieu,* Barhébræus, II, vers 151, ܬܠܝܬܝܘܬ *en troisième lieu.*

Une expression à désinence grecque, encore nouvelle au temps de Jacques d'Edesse, puisque celui-ci recommande de ne pas l'effacer de ses écrits (*Lettre sur l'orthographe,* éd. Martin, p. ܕ, l. 17, Philipps, p. ܝ, l. 12) est ܬܢܝܬܐ [1] *une seconde fois* ou ܬܐܢܝܬܐ chez Jacques d'Edesse, selon la règle que celui-ci s'était faite de multiplier les *matres lectionis* dans les mots peu usuels, comp. § 63. Cette forme anomale, où aleph est affecté de p'thâḥâ, n'était pas tout-à-fait isolée en syriaque; on peut, en effet, comparer ܠܩܘܕܡܝܐ de ܠܩܘܕܡ dans le sens de *une première fois:* ܠܩܘܕܡܝܐ ܘܬܢܝܬܐ ܐܒܥܝܘܗܝ *je le rechercherai une première et une seconde fois,* Barhébræus, I, p. 175, l. 8. Sur ܡܐܡܪܐ v. § 297.

287. Des noms de nombre on formait des verbes dénominatifs, de la forme paʿel, avec le sens de *prendre la partie indiquée par le nombre,* comp. § 182 : ܚܡܫ *prendre le cinquième* etc., Barhébræus, I, p. 71, l. 10. C'est pourquoi les fractions ont en

---

[1] Ce mot se trouve dans la version syriaque de l'Hexapla et en palmyrénien, v. *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXIV, p. 102, aj. *Anal. syr.*, p. 40, l. 10. On peut aussi rapprocher le syro-palestinien ܬܢܝܐ, même journal XXII, p. 483.

syriaque la forme des noms d'action de paʿel, § 238*c*, en dehors de celle des abstraits simples, comme ܪܘܒܥܐ ou ܪܘܒܥܐ $^1/_4$, ܚܘܡܫܐ ou ܚܘܡܫܐ $^1/_5$, ܫܘܬܬܐ $^1/_6$, § 226*c*.

Le syriaque, ne possédant pas de comparatif, n'avait pas de mots exprimant l'idée de *triple, quadruple* etc.; ils se servait, dans ce cas, de constructions dont nous parlerons, en traitant de la syntaxe des noms de nombre, § 370.

288. Ces noms prenaient les suffixes des pronoms, comme les substantifs pluriels, avec la diphthongue *ai :* ܬܪܝܢ *nous deux,* ܬܪ̈ܬܝܗܝܢ *elles deux*[1]; au-dessus de deux jusqu'à dix, le féminin ne se distinguait pas par le radical, mais par le suffixe seulement : ܬܠܬܝܗܘܢ *eux deux,* ܬܠܬܝܗܝܢ *elles trois;* à partir de quatre, le radical prenait la forme du pluriel féminin, comp. § 285*b* : ܐܪܒܥܬܝܗܘܢ، ܫܬܬܝܗܘܢ، ܫܒܥܬܝܗܘܢ، ܥܣܪܬܝܗܘܢ, Barhébr., I, p. 72, l. 16[2].

Le pronom demeure isolé dans ܬܪ̈ܬܝܢ ܐܢܝܢ ܩܪ̈ܝܢܟܝ *les deux choses te sont arrivées,* Isaïe 51, 19, comp. § 220*a*.

CHAPITRE XXIV.

Des particules proclitiques ܒܕܘܠ.

289. Les quatre particules ܒ ܕ ܘ ܠ, rassemblées dans le vocable artificiel ܒܕܘܠ, ne se rencontrent pas isolées; elles s'appuient sur le mot suivant avec lequel elles sont écrites. Elles ont chacune un sens propre : ܒ et ܠ sont des prépositions, ܕ est le pronom relatif et ܘ, une conjonction; mais elles sont régies par les mêmes règles dans leur union avec le mot, en tête duquel elles se placent, et c'est à ce point de vue que nous en parlerons ici.

Lorsque la consonne initiale du mot est pourvue d'une voyelle, elle se prononce avec un š'wå ou *e* ouvert : ܒܩܕܡܐ, ܘܩܕܡܐ, sinon, avec *a* ܒܡܫܝܚܐ, ܕܡܫܝܚܐ. Si une seconde proclitique prend place devant une première, elle s'articule également avec š'wå ou avec *a*, selon que celle-ci a elle-même *a* ou š'wå : ܕܒܡܫܝܚܐ,

---

[1] Le suffixe *ai* se confondait ici avec le youdh radical, comme cela arrive généralement dans les substantifs låmadh-aleph, § 282. Dans d'autres dialectes, pour se maintenir, youdh se changeait en waw : תרויהון targ. et palmyr. (inscription de Vogüé XV et XVI), comp. *Mand. Gramm.,* § 153.

[2] Ces formes sont fréquentes en araméen, y compris le Samaritain, v. *Neusyr. Gramm.,* § 80 et *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXII, p. 483.

ܘܠܡܫܝܚܐ, ܕܠܡܠܟܐ, ܘܠܡܠܟܐ; de même, si une troisième proclitique est devant deux autres : ܘܕܠܡܠܟܐ, ܒܕܠܡܠܟܐ, ܒܕܠܡܫܝܚܐ, ܘܕܠܡܫܝܚܐ. Toutes les quatre peuvent se rencontrer ensemble : ܘܒܕܠܡܫܝܚܐ, ܘܒܕܠܡܠܟܐ.

Avec ܫܬܐ *six* et ܫܬܝܢ *soixante*, les proclitiques avaient *è* au lieu de *a*, ܒܫܬܐ ܘܫܬܝܢ, § 99.

Si la consonne initiale avait reçu la voyelle de la consonne suivante devenue quiescente, la proclitique conservait *a* qu'elle avait avant l'altération de cette consonne. Ainsi les Jacobites prononçaient ܕܡܐܐ *de cent,* ܘܚܡܬܐ *et le courroux* dont la forme originelle ܕܡܐܐ ܘܚܡܬܐ s'était conservée dans le dialecte nestorien, Barhébr., I, p. 41, l. 16 et Abbé Martin, *Syr. orient. et occid.*, p. 469, comp. § 104, 1° et 277. On disait donc ܘܡܢ ܠܐܡܪ ܠܐܡܐ, Isaïe 45, 10, comme on aurait dit ܠܡܐܡܪ; mais au parfait ܐܡܪ, où aleph avait une voyelle adjuvante, on ponctuait ܠܐܡܪ, par analogie de ܠܡܐܡܪ, Barhébræus, I, p. 42, l. 7 et suiv. Dans les verbes commençant par le groupe ܥܗ, *'é* était assimilé à aleph, § 33; les proclitiques suivaient donc la même règle : ܠܥܗܕ ܠܥܗܕ. On prononçait également avec les pé-youdh ܠܝܗܒ ܠܝܗܒܐ, mais ܠܝܗܒ ܠܝܗܒܐ. Devant ܝܗܘܕܐ, cependant, la proclitique était affectée de p'thâḥâ, ܒܝܗܘܕܐ, ܘܝܗܘܕܐ; de même devant ܝܗܘܕܝܐ *juif,* ܛܝܡܬܐܘܣ ܒܪܗ ܕܝܗܘܕܝܬܐ, Act. 16, 1 (dans l'édition Lee ܕܝܗܘܕܝܬܐ); devant ܝܫܘܥ *Josué,* ܘܠܝܫܘܥ; devant ܪܗܘܡܝܐ, ܠܪܗܘܡܝܐ ܕܪܗܘܡܝܐ, Act. 22, 28 et 29; comp. Barhébræus, I, p. 42, l. 2 et suiv., et Abbé Martin, *Syr. orient. et occident.*, p. 468.

Les Nestoriens donnaient p'thâḥâ à la proclitique devant ܕܝܬܩܐ *Testament* et disaient ܒܕܝܬܩܐ ܕܕܝܬܩܐ, excepté dans Hos. 12, 2, où ils prononçaient comme les Jacobites ܘܕܝܬܩܐ, Barhébræus l. c.

En dehors de ces cas particuliers, la proclitique était articulée avec la voyelle d'aleph ou de youdh initial, ܕܐܡܐ, ܒܝܠܕܐ et une autre proclitique s'ajoutait sans voyelle pleine : ܠܕܐܡܐ, ܘܒܝܠܕܐ.

Chapitre XXV.

Des prépositions.

290. Les prépositions se composent, soit de particules, soit de noms qui se subordonnent un autre nom au moyen de l'état construit, pour marquer les circonstances de temps et de lieu, et qui, dans cette forme, demeurent invariables.

Proclitiques sont ܠ et ܒ, comme nous l'avons dit sous le chapitre précédent. ܠ est la préposition de *la direction* : elle indique soit un rapport de possession, soit le régime et répond au datif et à l'accusatif des langues qui possèdent les cas. ܒ, au contraire, exprime le repos dans un lieu ou dans un temps; il traduit les divers sens de *en, dans, parmi, à la place de, pour, au prix de, avec, par, grâce à.*

ܝܳܬ, comme signe de l'accusatif, targ. יָת, hébr. אֵת, ne se rencontre que dans une dizaine de passages de l'ancien Testament de la P'šiṭṭâ (v. Thesaur. Payne-Smith, sous ܝܳܬ).

ܡܶܢ *de* marque *l'origine, le point de départ, l'extraction, la division, l'éloignement* et *la répulsion* et confond les sens que l'arabe distingue par مِن et عَن, v. § 373.

ܥܰܡ *avec* exprime *la concomitance ou l'action simultanée* de deux choses et se distingue ainsi de ܒ qui, dans le sens de *avec,* indique *l'instrument ou la manière* dont une action est faite.

ܥܰܠ *sur, auprès, contre,* et dans un sens figuré, *au-dessus, selon, au sujet de :* ܥܰܠ ܗܳܢܳܐ ou ܥܰܠ ܗܳܕܶܐ *là-dessus, c'est pourquoi.* De cette particule est dérivé ܥܶܠܳܘܝ *au-dessus* dans le sens propre, ܥܶܠܳܘܝ ܡܰܫܟܢܝ *au-dessus de ma demeure,* Barhébræus, I, p. 85, l. 23, II, vers 1353, Job 29, 3 et 5. Dans ce mot, la terminaison *ai* que certaines prépositions laissent paraître avec les suffixes des pronoms, § 292, a été ajoutée à un radical assimilé aux noms lâmadh-aleph; waw y représente la troisième radicale au lieu de youdh à cause du suffixe, § 104, 1°[1].

ܒܶܝܬ *entre* est suivi du lâmadh de la direction répété devant chaque terme de comparaison, ܒܶܝܬ ܠܶܗ ܠܡܰܠܟܳܐ *entre lui et le roi;* mais, si les noms subordonnés à la préposition s'élèvent au-dessus de deux, ܒܝܬ est mis de nouveau après le second, comme dans Gen. 9, 15, ܒܝܢܝ ܘܒܝܢܬܟܘܢ ܘܒܝܬ ܟܠ ܢܦܫܐ ܚܝܬܐ ܕܥܡܟܘܢ ܘܒܝܬ ܟܠ ܒܣܪ, *entre moi et vous et entre tout être animé qui sera avec vous et entre toute chair.* Cette préposition est contractée d'une forme féminine ܒܝܢܬ, tandis que l'hébreu et l'arabe ont la forme masculine בֵּין بَيْنَ.

---

[1] Cette forme se rencontre aussi dans le targoum de 1 Sam. 13, 11, dans le talmud babl., v. Luzzatto, *Elem.*, p. 98 et en mandéen, *Mand. Gramm.*, p. 194.

La forme plurielle ܒܝܢܬ est usitée avec les suffixes; en dehors de ce cas, elle a le sens de *au milieu de,* mais elle permute aussi avec ܒܝܬ comme préposition de comparaison, comp. Gen. 9, 12. ܒܝܢܬ est employé aussi dans le même sens.

ܒܝܬ est pris substantivement dans ܒܝܬ ܢܗܪܝܢ Μεσοποταμία.

ܒܝܬ de la racine ܒܬ, qui comme substantif a le sens de *maison,* est pris aussi quelquefois comme préposition avec le sens de *à l'intérieur de,* comme dans Matth. 27, 6 : ܠܐ ܫܠܝܛ ܕܢܪܡܘܢܝܗܝ ܒܝܬ ܩܘܪܒܢܐ οὐκ ἔξεστι βαλεῖν αὐτὰ εἰς τὸν κορβανᾶν.

ܠܘܬ *auprès, chez* se distingue de ܓܒ qui a le même sens, en ce qu'il suit généralement un verbe de mouvement; il est contracté de ܠ et ܝܬ, dont il a été question plus haut, et le youdh s'est renforcé en waw, comp. également ܒܘܬ, targ. בְּוָת de בְּ et יָת[1]. ܓܒ, au contraire, indique *le repos, la possession,* hébr. צַד, comp. p. 42 ci-dessus. Cependant ܠܘܬ et ܓܒ sont aussi pris l'un et l'autre dans le même sens. Pour *près,* on se servait aussi de ܬܪ : ܬܪ ܡܫܟܢܗ ܢܨܒܬ ܡܫܟܢܝ *près de sa tente, j'ai planté ma tente,* Barhébræus, I, p. 86, l. 7. Cette préposition est abrégée de ܐܬܪ *endroit,* employé aussi comme adverbe de lieu *où,* § 294[2].

ܥܕ *jusqu'à* était peu usité, comme préposition; on disait ܥܕ ܩܠܝܠ *peu s'en faut,* Ps. 118, 87, Barhébræus, II, vers 729; ordinairement, on lui ajoutait ܡܐ suivi de lâmadh, ܥܕܡܐ ܠܥܠܡ

---

[1] Cette étymologie semble pressentie par Barhébræus, qui dans sa grammaire métrique, II, vers 676, dit que ܠܘܬ représente ܐܬܐ (ܘܠܘܬ ܠܘܬ ܡܫܩܠ ܐܬܐ).

[2] Avec elle se compare la locution du talmud אַלְתַר *sur place, de suite,* de על אתר; mais comme sens, le mandéen קאר ou אקאר est encore plus près du syriaque. On serait donc porté à voir dans ce mot une permutation de taw en qoph, comp. § 34 *c*. La prononciation du taw de ܐܬܪ n'était pas très-constante en araméen; les Palestiniens le prononçaient comme un pé, Barhébræus, I, p. 206, l. 24. M. Nœldeke, *Mand. Gramm.,* p. 195, verrait plutôt une racine קרא.

jusqu'à l'éternité, ܥܕܡܐ ܠܡܥܪ̈ܒܘܗܝ *jusqu'au coucher (du soleil),* Ps. 50, 1, comp. § 160.

ܠܦܘܬ *selon* est l'hébreu לְפִי, targ. לְפוּם, revêtu du suffixe des abstraits.

ܐܝܟ *comme* répond à l'interrogatif hébreu אֵיכָה (de אֵי et כָּא, v. § 173, 2°), mais il est usité comme préposition de comparaison et n'a plus le sens interrogatif.

ܬܚܝܬ *sous,* ܬܚܝܬ ܪ̈ܓܠܘܗܝ, Matth. 5, 35, *sous ses pieds.* La forme plus ancienne ܬܚܘܬ, d'où ܬܚܝܬ a été formé par affaiblissement d'*ou* en *è,* v. ci-dessus p. 84, note 1, n'était que rarement employée devant un nom, mais c'était elle qui recevait les suffixes des pronoms, § 292. ܬܚܝܬ était adverbe avec ܒ ou ܡܢ devant lui; cependant quelques auteurs en faisaient une préposition, en lui ajoutant le suffixe *ai*: ܥܠܡܐ ܟܠܗ ܕܐܚܝܕ ܐܢܐ ܬܚܝܬܝ ܫܘܠܛܢܝ *le monde entier que je tiens sous ma puissance,* Narsès cité par Barhébræus, I, p. 86, l. 1.

ܒܣܬܪ *derrière,* pers. پستر.

ܡܛܠ *à cause,* targ. מְטוּל, talm. מטול et אמטול, suivant Luzzatto, *Elem.*, p. 98, de נטל *porter,* dans le sens de *à charge de.*

ܥܠܬ *à cause, afin de,* de ܥܠܬܐ *fin.*

ܚܠܦ *pour, en échange de,* nom d'action de ܚܠܦ *changer.*

ܥܠ ܐܦ̈ܝ ou ܡܐܦ̈ܝ *pour, à cause de,* comp. מִפְּנֵי.

ܡܫܬ *selon,* ܡܫܬ ܕ *afin que,* comp. מַם.

ܕܘܟܬ *à la place de, pour,* de ܕܘܟܬܐ *endroit.*

ܚܕܪ *autour de,* nom d'action de ܚܕܪ *entourer,* et d'autres noms de forme analogue.

291. Les prépositions composées sont les suivantes : ܒܕܡܘܬ *à l'instar de,* de ܒ et ܕܡܘܬ; ܒܬܪ *après,* targ. et talm. בָּתַר, de ܒ et ܐܬܪ, §§ 84 et 107 *b*. Sur ܒܐܦܡܝܢ *à l'instar de* v. § 297 ci-après.

ܐܟܙ *selon,* de ܐܝܟ et ܗܿܝ. Cette préposition était surtout employée par les Nestoriens; les Jacobites disaient plutôt ܐܟܢܐ ܕ, Barhébræus, I, p. 174, l. 24.

Quand une préposition marque le mouvement, elle prend souvent en tête *le lâmadh de la direction,* quelques-unes même ne sont usitées qu'avec cette proclitique : ܠܘܩܒܠ *en face de,* ܠܩܘܕܡܝ *en avant de,* sur ces formes v. § 99, ܠܥܝܢ *aux yeux de,* ܠܬܚܬ *en dessous de,* ܠܥܠ *en haut de,* ܠܓܘ *à l'intérieur de,* ܠܒܪ *au dehors de.*

ܡܶܢ devant les prépositions indique le point de départ, la direction d'un endroit vers un autre : ܡܶܢ ܠܘܳܬ *de la part de,* ܡܶܢ ܓܶܒ *de chez,* ܡܶܢ ܒܳܬܰܪ *après,* ܡܶܢ ܒܶܣܬܰܪ *par derrière,* ܡܶܢ ܩܕܳܡ *par devant,* ܡܶܢ ܚܕܳܪ *autour,* ܡܶܢ ܬܚܶܝܬ *par dessous,* ܡܶܢ ܠܽܘܩܒܰܠ *en face de,* ܡܶܢ ܒܶܝܬ ou ܡܶܢ ܒܰܝܢܳܬ *d'entre.* Mais dans ܡܶܢ ܒܠܳܐ *sans,* ܡܶܢ est privatif et corrobore le sens de ܒܠܳܐ.

Après la préposition, ܡܶܢ exprime *le point d'arrivée* ou *l'extraction :* ܠܒܰܪ ܡܶܢ *au dehors de,* ܠܥܶܠ ܡܶܢ *en haut de,* ܠܬܰܚܬ ܡܶܢ *au-dessous de,* ܣܛܰܪ ܡܶܢ *excepté.*

292. *Les prépositions avec les suffixes des pronoms.*

La plupart des prépositions reçoivent les suffixes. Quelques-unes seulement ne subissent pas de modification, telles sont: ܒ, ܠ, ܡܶܢ, ܒܳܬܰܪ, ܒܶܣܬܰܪ, ܠܘܳܬ, ex.: ܒܝ, ܒܳܟ, ܒܶܟܝ, ܒܶܗ, ܒܳܗ, ܒܰܢ, ܒܟܽܘܢ, ܒܟܶܝܢ, ܒܗܽܘܢ, ܒܗܶܝܢ. Le youdh du suffixe de la première personne sing. ne s'articule avec la voyelle *i* qu'avec les proclitiques ܒ ܠ, mais il demeure quiescent, en dehors de ce cas.

Les autres prépositions prennent, avec les suffixes, la forme d'un masculin pluriel construit : ܥܠܰܝ, ܥܠܰܝܟ, ܥܠܰܝܟܝ, ܥܠܰܘܗܝ, ܥܠܶܝܗ, ܥܠܰܝܢ, ܥܠܰܝܟܽܘܢ, ܥܠܰܝܟܶܝܢ, ܥܠܰܝܗܽܘܢ, ܥܠܰܝܗܶܝܢ. On donnait même à plusieurs d'entre elles les points du ribboui, § 142.

ܡܶܛܽܠ formait une exception à part; cette particule prenait les suffixes avec la terminaison du pluriel féminin : ܡܶܛܽܠܳܬܝ, ܡܶܛܽܠܳܬܳܟ, ܡܶܛܽܠܳܬܶܟܝ, ܡܶܛܽܠܳܬܶܗ, ܡܶܛܽܠܳܬܳܗ, ܡܶܛܽܠܳܬܰܢ, ܡܶܛܽܠܳܬܟܽܘܢ, ܡܶܛܽܠܳܬܟܶܝܢ, ܡܶܛܽܠܳܬܗܽܘܢ, ܡܶܛܽܠܳܬܗܶܝܢ.

Dans ܠܽܘܩܒܰܠ *ou* passait après le qoph, sa place naturelle, lorsque le suffixe avait une voyelle en tête : ܠܩܽܘܒܠܳܟ, ܠܩܽܘܒܠܶܗ, ܠܩܽܘܒܠܳܗ etc.; mais ܠܽܘܩܒܠܶܟܝ, ܠܽܘܩܒܰܠܟܽܘܢ, ܠܽܘܩܒܰܠܗܽܘܢ.

ܩܕܳܡ ne prenait pas les suffixes; on employait une forme sans lâmadh : ܩܽܘܕܡܰܝ, ܩܽܘܕܡܰܘܗܝ, ܩܽܘܕܡܰܝܟܽܘܢ etc.

ܒܶܝܬ était toujours isolé; les suffixes s'ajoutaient à une forme plurielle masculine ou féminine : ܒܰܝܢܰܝ, ܒܰܝܢܰܝܟ, ܒܰܝܢܰܘܗܝ, ܒܰܝܢܰܝܢ ou ܒܰܝܢܳܬܝ, ܒܰܝܢܳܬܳܟ, ܒܰܝܢܳܬܶܗ, ܒܰܝܢܳܬܟܽܘܢ etc.

ܐܰܝܟ n'avait pas les suffixes sous cette forme, mais sous celle ܐܰܟܘܳܬ, targ. כְּוָת : ܐܰܟܘܳܬܝ, ܐܰܟܘܳܬܶܗ, ܐܰܟܘܳܬܟܽܘܢ etc. En poésie, cependant, ܐܰܝܟ se rencontre devant un pronom personnel : ܐܰܝܟ ܐܶܢܳܐ ܡܰܢܽܘ ܐܳܣܝܳܐ. ܠܦܰܓܪܳܐ ܕܫܺܐܕܳܐ ܡܫܰܢܶܩ ܠܶܗ *Quel médecin y a-t-il comme moi pour un corps que le démon tourmente?* Saint-Ephrem cité par Barhébræus, I, p. 87, l. 5 (à compléter suivant Amira p. 441).

ܠܘܬ était la forme usuelle pour les suffixes, v. ci-dessus, § 290.

ܠܥܝܢܝ, en prenant les suffixes, était ordinairement écrit sans youdh ܠܥܝܢܘܗܝ, Barhébræus, I, p. 67, l. 21, 233 ult., v. cependant Luc. 24, 43; Jean 15, 24, éd. Lee.

ܒܠܚܘܕ *seulement* était un adverbe qui prenait les suffixes, comme une préposition : ܒܠܚܘܕܝ *moi seulement*, ܒܠܚܘܕܘܗܝ *lui seul* etc.

Chapitre XXVI.

Des adverbes.

293. Les adverbes comprennent, en dehors des particules, des adjectifs ou des substantifs qui demeurent à l'état absolu devenu si rare. Les adjectifs ont la forme du masculin ou celle du féminin, mais les féminins ne laissent pas tomber le taw du suffixe *at*, § 251, ce qui dénote un état archaïque : ܩܠܝܠ *un peu*, ܝܬܝܪ *davantage*, ܣܓܝ *beaucoup*, ܛܒ et ܫܦܝܪ *bien*, ܒܨܝܪ *moins*, ܥܪܛܠܝ *nu*; ܚܝܬ *en vie* ou *cru*, ܪܒܬ *beaucoup*, ܥܪܛܠܝܬ *nu*, ܫܘܝܬ *également*, ܐܚܪܝܬ *finalement*, ܩܕܡܝܬ *en premier lieu* (on trouve aussi le masc. ܩܕܡܝ, *Anal. syr.*, p. 28, l. 26); aj. les adverbes de noms de nombre, comme ܬܢܝܢܘܬ ܬܠܝܬܝܘܬ etc., § 286.

Une désinence très-familière au syriaque est celle ܐܝܬ qui est également un féminin absolu des adjectifs en *âi*, § 254 *fin*, comp. § 104, 1°. Le suffixe ܐܝܬ forme des adverbes de la manière : ܚܟܝܡܐܝܬ *sagement*, ܝܘܢܐܝܬ *en grec*, ܚܢܦܐܝܬ *en païen*, ܐܠܗܐܝܬ *divinement*, ܩܕܡܐܝܬ *premièrement*, ܝܚܝܕܐܝܬ *uniquement*, ܒܨܝܪܐܝܬ *défectueusement*, ܢܝܚܐܝܬ *doucement*, ܦܓܪܢܐܝܬ *corporellement*, ܪܘܚܢܐܝܬ *spirituellement*. Ces adverbes sont très-communs dans les traductions faites du grec, où ils répondent aux adverbes grecs en ως.

Ce suffixe est ajouté quelquefois à une locution adverbiale formée au moyen de ܒ : ܒܣܘܪܝܐܝܬ *en syriaque*, ܒܪܗܘܡܐܝܬ *en latin*, ܒܐܪܡܢܐܝܬ *en arménien*, *Mand. Gramm.*, p. 201, note 1.

Les noms de temps et de lieu peuvent être construits comme des adverbes, sans préposition : ܙܒܢܬܐ ou ܚܕܐ ܙܒܢ *une fois*,

ܙܒ̈ܢܝܢ ܣܓܝ̈ܐܢ *de nombreuses fois*, ܢܘܓܪܐ *longtemps*, ܝܘ̈ܡܬܐ ܣܓܝ̈ܐܬܐ *pendant de nombreux jours*, ܝܘܡܢ ou ܝܘܡܢܐ *aujourd'hui* (de ܝܘܡܐ et ܗ̇ ou ܗܢܐ, syro-palest. ܝܘܡ ܕܢ ou ܝܘܡܝ), ܡܓܢܐܝܬ *gratis*, ܠܛܘܬ *à jeûn*, ܡܓܢ *gratis*, مجّان comp. héb. מִגָּן[1].

Mais plus souvent une préposition détermine le rapport du nom avec les autres mots de la phrase : ܒܪܫܝܬ *au commencement*, ܒܟܠ ܕܘܟ *partout*, ܒܥܓܠ ou ܥܓܠ *promptement*, ܒܛܘܫܝܐ ou ܒܛܘܫܝܬ *en secret*; ܡܢ ܬܟܝܦ *de suite*, ܡܢ ܬܟܝܦܐ *sans cesse*, ܡܚܕܐ de ܡܢ et ܚܕܐ, § 110 3° (s.-e. ܙܒܢܐ) *d'une fois, tout d'un coup*; avec ܕ du génitif, § 317, ܕܫܥܬܐ *sur l'heure*, ܕܛܒ *bien*.

Dans quelques locutions, ܐܝܟ ܕ se place devant le nom avec la proclitique ܒ : ܐܝܟ ܕܒܚܝܠܐ *virtuellement*, ܐܝܟ ܕܒܣܘܓܐܐ *souvent*, ܐܝܟ ܕܒܡܢܬܐ *partiellement*, ܐܝܟ ܕܒܦܣܝܩܐ *par abréviation*, ܐܝܟ ܕܒܦܘܪܫܢܐ *par distinction*; ܒܓܘܢ *c'est pourquoi*, était formé de ܓܘܢ *couleur, nuance, espèce*, de ܒ et du ܕ du relatif, targ. כְּגוֹן.

294. Les adverbes proprement dits comprennent des particules, simples ou composées, et quelques substantifs seulement. Ils se divisent en : *adverbes de lieu, adverbes de temps, adverbes d'affirmation, de négation, de comparaison et d'interrogation.*

1° *Adverbes de lieu :* ܟܐ et ܗܪܟܐ *ici*, ܠܟܐ ܠܗܪܟܐ *par ici*, ܡܢ ܗܪܟܐ ܡܟܐ *d'ici*; ܬܡܢ, ܗܪܬܡܢ et ܬܢܢ *là*, ܠܬܡܢ *par là*, ܡܢ ܬܡܢ *de là*; ܟܪ *où, ubi*, ܠܟܪ *où, quò*, ܐܝܟܐ *où?*, ܐܝܡܟܐ *d'où?*, avec ܗܘ, ܐܝܟܘ *là, où*, Job 3, 15; ܠܗܠ *au-delà*, ܗܪܠܗܠ *id.*, Barhébræus, I, p. 166, l. 14, v. sur la formation de ces mots § 173.

2° *Adverbes de temps :* ܕܝܢ *or* (ancien pronom, § 173, 3°), ܗܝܕܝܢ et ܗܝܕܝܟ *alors*, ܗܫܐ *maintenant*, de ܗܐ et ܫܥܬܐ, § 108, 5°, ܥܕܡܐ ܠܗܫܐ *jusqu'à présent* ou par contraction ܥܕܡܫ, v. p. 92 et 102, ܡܟܝܠ *maintenant*, ܥܕܟܝܠ *jusqu'à présent*, de ܡܢ, ܥܕ et ܟܝܠ *mesure*, ܠܐ ܥܕܟܝܠ *pas encore*, ܐܡܬܝ *quand?*, de ܐܝ, § 173 2° et ܡܬܝ, ܟܢ ou ܒܬܪܟܢ *ensuite*, targ. בתרכן comp. כן et כאן *ici*[2]; ܐܬܡܠ ou ܐܬܡܠܝ *hier*, hébr. תְּמוֹל ou אֶתְמוֹל, ܡܢܬܡܠܝ *avant-hier,* sans doute de ܡܢ et ܬܡܠܝ; ܐܫܬܩܕ ou ܐܫܬܩܕ *l'année passée,* targ. אשתקד, de ܫܢܬܐ, targ. שתא *année* et ܩܕܡ *précédent;* ܡܚܪ *demain,* hébr. מָחָר[1].

---

[1] ܗܠܘܟ était employé par Antonius le Rhéteur, v. Barhébræus I, p. 166, l. 1, dans le même sens que l'infinitif הָלוֹךְ en hébreu, pour marquer un mouvement continu, v. Ewald, *Lehrb.*, § 280 *b*.

[2] ܟܢ dans le sens de *ainsi* ne se rencontre plus en syriaque que dans les composés ܗܟܢܐ, ܐܟܢܐ et dans la locution ܠܐ ܟܢ *à plus forte raison, encore moins*, talm. לָא כָּל שֶׁכֵּן, targ. כָּל דְּכֵן. Voici un exemple, cité par Barhébræus, I, p. 164, l. 25, où ܠܐ ܟܢ est pris dans ce sens : ܗܐ ܫܟܝܢܐ ܘܫܟܝܢ

3° *Adverbes affirmatifs, négatifs, hypothétiques.* ܐܝܢ *oui,* ܠܐ *non,* avec ܗܘ, ܠܘ *ne pas* ou *non pas,* jud.-aram. לאו לא (avec ܕ du génitif, ܕܠܐ a le sens de la préposition *sans),* contracté avec ܐܢ, ܐܠܐ *sinon, mais,* avec un sens exclusif (la forme non contracte ܐܢ ܠܐ s'emploie comme conjonction, *à moins que);* ܠܡܐ *sans doute pas?* μήτι, Matth. 26, 22; Marc 14, 19, d'où par abréviation ܠܡ *sans doute;* ܕܠܡܐ et, par contraction, ܕܡ, § 110, 3° *b,* est formé de ܠܡܐ et de la conjonction ܕ et a le sens de : *de peur que, afin que ... pas, ut non, ne,* mais ces particules sont employées aussi comme adverbes du doute, *peut-être;* ܠܡܐ seul était aussi conjonction, *ne ... pas,* 2 Corinth. 6, 3. Dans ces mots ܡܐ avait encore la signification négative qu'il a ordinairement en arabe, v. § 172, 9°, comp. targ. לְמָא, כְּלְמָא, d'où le néo-hébr. a formé כְּלוּם pour כְּלַם, à cause du mim, § 93, 2°.

ܒܪܡ *mais,* de ܒܪ ܡܐ *hors quoi.*

ܟܒܪ *déjà, peut-être,* targ. כְּבַר, tirait sans doute son sens dubitatif de la particule ܒܪ.

ܗܟܝܠ *donc,* de ܗܐ et ܟܝܠ; ܬܘܒ *de nouveau,* de ܬܒ *retourner;* ܟܕܘ *suffit, assez,* propr. *tel quel.* ܐܫܬܘܦ *puisse!* ܠܘܝ *id.,* targ. לוי et לואי[2]; ܢܐ ou ܒܝ *quæso,* hébr. נָא, ܐܚܝ *soit,* propr. *fais-nous vivre.*

4° *Adverbes de comparaison, d'interrogation :* ܟܢܐ ܗܟܢܐ[3] *ainsi,* ܫܡܝܐ ܠܐ ܡܣܝܒܪܝܢ ܠܟ ܠܐ ܟܝ ܒܝܬܐ ܗܢܐ ܕܒܢܝܬ *Voici que les cieux et les cieux des cieux ne te contiennent pas, à plus forte raison cette maison que j'ai bâtie,* I Rois 8, 27, comp. hébr. לָכֵן, ar. لَكِنْ.

---

[1] N'est-ce pas ܠܡܚܪ qu'il faut lire, Luc. 13, 9, au lieu de ܠܡܚܣܢ, ܠܡܚܣܢܐ, ܠܡܚܐܣܢ etc., comp. Barhébræus, I, p. 4, l. 23? Le sens serait *tu le couperas (le figuier) le lendemain.*

[2] Ces deux adverbes peuvent être considérés comme des impératifs des verbes ܫܬܦ (inusité au p"al, v. § 86) et ܠܘܐ qui tous deux ont le sens d'*associer.* La forme ܠܘܝ des impératifs est archaïque, comp. ܐܫܬܝ ܫܒܩܝ, § 213; elle ne doit pas être confondue avec les particules לוּ לוא לו aux- quelles correspond ܠܘ. ܚܣ *loin de* est un parfait dans le sens d'un optatif: *Dieu épargne!* v. § 374*e.* ܫܒܘܩ *à plus forte raison,* v. Sindban, 6, 12, Josué le Styl. 14, 18, est un impératif, *laisse!*

[3] Cette particule est formée de la même manière que ܠܢܐ, v. § 290,

ܗܟܢܐ *id.*, targ. הכן de הא et כן (ces particules ont souvent comme antécédent ܐܝܟܢܐ ܕ *de même que)*; ܗܟܘܬ *de même*, §§ 87, 92 et 102, ܟܝܬ ou ܐܘܟܝܬ *à savoir*, de ܟ et ܐܝܬ, § 173, 4°; ܟܝ *num;* ܐܝܟܢܐ *comment?*

295. Les prépositions composées avec ܠ et ܡܢ étaient aussi employées comme adverbes : ܠܥܠ *au-dessus*, ܠܬܚܬ *en bas*, ܠܓܘ *au milieu*, ܠܒܪ *au dehors*, ܠܒܣܛܪ *de côté, à part;* ܡܢ ܠܥܠ *par dessus*, ܡܢ ܠܬܚܬ *par dessous.*

Quelques adverbes prenaient le suffixe du masculin pluriel absolu *in*, quoiqu'il ne puisse être question de singulier ni de pluriel, quand il s'agit de particules. Nous avons vu, § 292, qu'un certain nombre de prépositions prennent les suffixes avec la forme du pluriel. Ces terminaisons masculines ou féminines donnaient au radical le sens d'un abstrait, comme dans les quelques substantifs, énoncés sous le § 276.

Parmi les adverbes de cette forme, on rencontre ܡܢ ܠܩܘܕܡܝܢ *autrefois*, Ps. 102, 25; Is. 1, 26; ܕܡܚܕܬܝܢ *récemment*, rac. ܚܕܬ, Judith 4, 3; Cureton spicil. 2, 7; ܕܠܩܘܫܬܝܢ *véritablement*, de ܩܘܫܬܐ, *Anal. syr.*, p. 1, l. 4. Nous avons dit, § 275, que ܩܘܫܬܐ n'avait pas de pluriel.

CHAPITRE XXVII.

Des conjonctions.

296. *a)* Les conjonctions proprement dites sont : ܘ *et, même*, ܐܘ *ou, même*, ܐܦ *aussi, bien plus*, hébr. אַף, palest. אוֹף, ar. فَ; ܐܦܢ *quoique* de ܐܦ et ܐܢ, ܐܦܠܐ *pas même*, ܟܡܐ ܚܝܠ *à plus forte raison*, v. § 370 *j*. ܐܢ ܠܐ ou ܐܠܐ *si ne pas, à moins que;* ܐܠܘ *si* de ܐܢ et ܠܘ = לוּ لَو et ܐܠܘ ܠܐ *si ne pas* diffèrent de ܐܢ et ܐܢ ܠܐ, en ce que ces dernières particules posent la condition dans un temps non révolu, les premières, dans un temps accompli, pour le cas où un événement qui n'a pas eu lieu se serait réalisé ou, au contraire, un événement qui ne s'est pas produit serait arrivé, par exemple : Luc. 12, 49, ܢܘܪܐ ܐܬܝܬ ܕܐܪܡܐ ܒܐܪܥܐ. ܘܨܒܐ ܐܢܐ ܐܠܘ ܡܢ ܟܕܘ ܝܩܕܬ *Je suis venu mettre le feu à la terre, le voudrais-je, si elle était allumée déjà?* Is. 1, 9, ܘܐܠܘ ܠܐ ܡܪܝܐ ܚܝܠܬܢܐ ܐܘܬܪ ܠܢ ܫܪܝܕܐ ܐܝܟ ܣܕܘܡ ܗܘܝܢ ܗܘܝܢ *Si le Seigneur des armées n'avait laissé un peu de nous, nous aurions été comme*

Sodome. Au syriaque correspondent en hébreu לוּלֵי לוּ et en arabe لَوْلَا لَو.

ܥܰܕ *tant que,* ܥܰܕܠܳܐ *avant que.*

b) Le relatif ܕ *quod, que, de ce que* est employé, comme conjonction, soit seul, soit après une particule : ܟܕ *parce que* (pron. ܟܰܕ ou ܟܰܕ suivant la première lettre du mot qui suit, § 289); ܟܰܕ *lorsque,* targ. כְּדִי, ܕ ܡܛܠ *à cause que,* ܕ ܡܶܢ *de ce que, dès que,* ܕ ܡܳܐ *quand,* ܕ ܐܰܝܟ, ܕ ܐܰܝܟܰܢܳܐ, ܕ ܐܰܟܡܳܐ, ܕ ܐܰܝܟܡܳܐ, ܕ ܒܰܕܡܽܘܬ, *de même que,* ܕ ܥܕܡܳܐ *jusqu'à ce que,* ܕ ܟܰܕ et ܕ ܐܰܝܟܳܐ *où, là où,* ܕ ܩܕܡ ou ܕ ܩܕܡ ܡܶܢ *avant que,* ܕ ܒܳܬܰܪ ou ܕ ܒܳܬܰܪ ܡܶܢ *après que,* ܕ ܐܶܡܰܬ *quand,* ܕ ܐܰܝܟܳܐ, ܕ ܠܰܐܝܟܳܐ *où, là où.*

ܕ passait en tête de certaines prépositions : ܕܰܠܡܳܐ *de peur que, ne… pas* (de ܠܡܳܐ employé aussi dans le même sens), ܕܡܢ *id.* v. § 294, 3° : ܕܒܕܡܘܬ pour ܒܕܡܘܬ ܕ, Barhébræus, I, p. 173, l. 24, etc.

Chapitre XXVIII.

Des particules exotiques usitées en syriaque.

297. Le grec a fait passer en syriaque un certain nombre de ses particules :

ܡܶܢ μέν pour la division des périodes (dont le conséquent est ܕܶܝܢ, § 294, 2°, répondant par le sens et la prononciation au grec δέ).

ܓܶܝܪ ou ܓܺܝܪ γάρ avait roukkâkh du gâmal, souvent aussi avec qouššâi[1].

ܐܪܳܐ ἄρα, *est-ce que?* servait de particule interrogative et était enclitique comme ܟܝ; il était usité aussi dans le sens de *certe,* ἄρα.

ܐܝܬܐ εἶτα *ensuite.*

ܡܰܠܠܳܘܢ μᾶλλον, *davantage.*

ܡܰܠܝܣܛܰܐ μάλιστα, *surtout.*

ܛܳܟ *peut-être,* τάχα.

ܐܝܩܐ εἰκῆ, *en vain, gratis.*

ܐܘܓܐ εὖγε, *bien! bien!* dans le même sens, ܒܰܐܝ ܒܰܐܝ, emprunté de l'arménien, suivant Barhébræus, I, p. 181, l. 14.

ܗܳܘܝ εὐοῖ, *euh!* suivant la prononciation nestorienne, ܗܳܘܝ chez les Jacobites, Barhébræus, I, p. 178, l. 10.

---

[1] Ce peu de fixité dans la prononciation du gamma grec, que nous avons déjà constaté, § 133, est cause que Barhébræus, I, p. 161, l. 17, voit dans ܓܶܝܪ un mot syriaque et dans ܓܶܝܪ un mot grec.

ܘܐܗ οὐά, *éh!* Marc 15, 29 Héraq., comp. Barhébr., I, p. 178, l. 20.

ܦܦܝ παπαί, *hélas!* Barhébræus, I, p. 182, l. 10.

ܐܝܛܘ, exclamation de reproche, Barhébræus, p. 182, l. 7, était sans doute composé de l'interrogatif *ai* et d'une autre particule de doute, avec laquelle on peut comparer le néo-hébr. אטו, dont l'origine est incertaine, v. Luzzatto, p. 96 et *Mand. Gramm.*, p. 202, note 1.

C'est sans doute de ἰδέα *forme* qu'était composé ܒܐܟܝܕܐ *à l'instar de*, par contraction de ܒܗ ܟܝܕܐ *de la même manière.* Ce mot était employé par Antonius le Rhéteur, cité par Barhébræus, I, p. 175, l. 11 : ܥܡܠ ܓܡܠܐ . ܐܝܟ ܓܡܠܐ . ܘܡܣܝܒܪ ܐܟܘܬܗ ܒܐܟܝܕܗ *qui travaille comme un chameau et est patient comme lui.* ܒܐܟܝܕܐ était même employé par le même Antonius, comme un mot simple, avec la signification de *manière*, Barhébræus l. c. : ܬܪܘܝܟܘܢ ܒܐܟܝܕܐ ܫܘܝܐ ܡܚܒ ܐܢܐ *tous deux, je vous aime d'une manière égale.* On lui donnait aussi le suffixe *in* que nous avons rencontré dans quelques adverbes, § 295 : ܚܕܐ ܨܠܘܬܐ ܒܐܟܝܕܝܢ ܓܐܪܐ ܥܒܪܐ ܠܗ *une seule prière le pénètre à l'instar d'une flèche,* Antonius ap. Barhébræus, I, p. 175, l. 5.

ܥܓܠ ܥܓܠ *vite! vite!* était toujours répété, Barhébræus, I, p. 165, l. 10; mais on avait fait une forme simple, au moyen du suffixe des adverbes ܐܝܬ, ܥܓܠܐܝܬ. Ce mot était sans doute d'origine étrangère, car il est peu probable qu'il vienne par altération de ܥܓܠ, mand. ליגאל.

LIVRE TROISIÈME.

Syntaxe.

La syntaxe traite des parties du discours et des phrases. Pour les premières, nous suivrons l'ordre adopté pour les formes : *pronoms,* chap. I à IV, *verbes,* chap. V à XI, *noms,* chap. XII à XIII; les phrases comprendront les chapitres suivants.

Chapitre I.

Des pronoms personnels et démonstratifs.

298. *a)* Les pronoms personnels s'ajoutent au verbe pour rehausser le sujet, surtout pour marquer l'opposition de personnes: ܘܥܠܡܐ ܠܐ ܚܙܐ ܠܝ . ܐܢܬܘܢ ܕܝܢ ܬܚܙܘܢܢܝ ܕܐܢܐ ܚܝ . ܐܦ ܐܢܬܘܢ ܬܚܘܢ . *le monde ne me verra pas, mais vous, vous me verrez, car je vis; vous aussi, vous vivrez,* Jean 14, 19; ܘܡܛܠ ܕܥܠܬܗܘܢ ܠܐ ܫܠܡܬ : ܐܦ ܗܢܘܢ ܥܕܟܝܠ ܠܐ ܫܠܡܘ *et comme leur cause n'a pas disparu, eux non plus n'ont pas encore disparu,* Josué le Styl. 4, 12; ܘܐܝܠܝܢ ܕܒܥܠܬ ܡܣܟܠܢܐ ܡܬܪܕܝܢ ܟܕ ܗܢܘܢ ܠܐ ܚܛܘ *et ceux qui sont corrigés par le fait des insensés, tandis qu'eux n'ont pas péché, id.* 5, 20.

b) Le changement de sujet est ainsi indiqué, sans emphase, comme dans les phrases si fréquentes du nouveau testament: ܗܘ ܕܝܢ ܥܢܐ ܘܐܡܪ *lui répondit et dit,* ܗܝ ܕܝܢ ܐܡܪܐ *elle dit,* ܗܢܘܢ ܐܡܪܘ *ils dirent* etc.

c) Parfois au contraire, le pronom indique l'emphase sans changement de sujet : ܠܘ ܓܝܪ ܗܘ ܐܝܬܘܗܝ ܫܘܪܝܗ ܕܩܪܒܐ *il n'est pas le principe de la guerre,* Josué le Styl. 8, 2; ܘܩܡ ܕܗܘ ܢܗܘܐ ܡܪܐ ܠܡܝܬܐ ܘܠܚܝܐ *et il s'est levé pour être le seigneur des morts et des vivants,* Rom. 14, 9; ܟܕ ܣܒܪ ܕܗܘ ܗܘܐ ܡܩܒܠܐ *s'imaginant qu'il sera* *le premier*, Inedita syr. 8, 15; ܐܢ ܚܕ ܗܘ ܐܠܗܐ ܘܗܘ ܐܝܟ ܠܒܢܝ̈ܢܫܐ *si Dieu est un et s'il a créé les hommes*, Spicileg. syr. 1, 7; ܕܚܢܢ ܗܘ ܡܥܡܪܝܢܢ ܒܗܘܢ. *dans lesquels nous vivons*, Josué le Styl. 4, 11.

d) Avec une faible emphase, le pronom se met après le verbe: ܨܒܝܬ ܕܝܢ ܐܢܐ *j'aurais voulu*, Josué le Styl. 1, 7; ܡܗܝܡܢܝܢܢ ܚܢܢ ܓܝܪ ܚܢܢ *nous croyons, nous*, Anal. syr., p. 35, l. 1. Saint-Ephrem emploie aussi quelquefois, dans ce cas, le pronom faible de la troisième personne plur. ܐܢܘܢ, au lieu de ܗܢܘܢ, § 174.

Le pronom de la troisième personne masc. sing. peut se contracter avec le parfait: ܘܟܕ ܫܡܫܐ ܚܫܟܗ *quand le soleil s'éclipsa*, Josué le Styl. 1, 3; ܐܬܚܒܠܗ *il se laissa corrompre*, *id.* 12, 11; ܕܐܫܕܗ *qu'il avait versé*, *id.* 47, 5; ܐܬܛܒܥܗ *il se noya*, *id.* 58, 20; ܠܐ ܡܝܬܗ ܚܕ *pas un n'était mort*, Jul. 27, 3; ܡܠܠܗ *il parla*, *id.* 28, 8.

e) Le pronom est accentué d'une manière toute spéciale, en tête de la phrase : ܗܝ ܐܦ ܠܗܘܐ ܡܟܝܪܬܐ *elle, il faut qu'elle soit une fiancée . . .*, Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX, p. 270, l. 6; ܘܐܢܬ ܗܘ ܗܝ ܕܨܒܐ ܐܢܬ (ܠܡܠܦ) *et toi, ce que tu veux apprendre . . .*, Josué le Styl. 7, 14; ܗܢܐ ܕܝܢ ܡܕܡ ܕܣܢܐ ܠܐ ܥܒܝܕ ܠܗ *celui-ci, rien de mal n'a été fait par lui*, Luc. 23, 40.

f) Un pronom intensif se rencontre souvent à côté d'un autre pronom personnel, à forme affaiblie, qui exprime le verbe substantif dans les phrases nominales, § 375 *e*, ou le sujet après un participe, § 183 : ܐܢܐ ܐܢܐ ܓܦܬܐ ܕܫܪܪܐ *moi, je suis la vigne de vérité*, Jean 15, 1; ܐܢܬ ܐܢܬ ܐܠܗܐ ܕܫܪܪܐ *toi, tu es le Dieu de vérité*, *id.* 17, 3; ܚܢܢ ܕܝܢ ܐܡܪܝܢܢ *nous, nous disons*, Josué le Styl. 38, 19; ܐܢܬ ܐܢܬ ܟܒܪ ܐܘܣܒܝܘܣ *tu es bien Eusèbe?* Jul. 14, 5; ܐܢܐ ܡܪܝ ܠܐ ܫܘܝܐ ܐܢܐ *moi, Seigneur, je ne suis pas digne* (fém.), Addai the Apost. 13, 2.

299. L'état emphatique ayant cessé en syriaque, comme en araméen, en général, d'être propre aux noms déterminés, le pronom de la troisième personne remplit devant un nom le rôle d'un article. Ainsi en éthiopien, les pronoms suppléent au défaut d'un article, v. *Aethiop. Gramm.*, § 172, et les langues romanes qui n'en avaient pas reçu du latin, en ont formé un du pronom *ille, illa.*

Dans ce sens, le pronom précède le nom : ܕܥܘ ܕܐܦ ܗܠܝܢ ܡ̈ܠܐ ܕܐܡܪܬ *sachez que les choses que j'ai dites . . .*, Spicileg. syr. 4, 17;

ܘܠܐ ܗܘ ܟܢܪܐ ܝܕܥ ܡܢܐ ܕ *et la cithare ne sait pas ce qui . . .*, *id.* 3, 9. Cette manière de déterminer un nom est surtout usuelle, lorsque ce nom vient d'être énoncé précédemment : ܒܪܫܝܬ ܐܝܬܘܗܝ ܗܘܐ ܡܠܬܐ . ܘܗܘ ܡܠܬܐ ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ λόγος καὶ ὁ λόγος . . ., Jean 1, 1; ܘܝܗܒ ܠܬܠܡܝܕܘܗܝ ܘܗܢܘܢ ܬܠܡܝܕܘܗܝ ἔδωκε τοῖς μαθηταῖς, οἱ δὲ μαθηταί . . ., Matth. 14, 19; ܕܠܡܐ ܚܫ̈ܐ ܠܐ ܬܕܚܠ . . . ܗܘ ܚܫܐ ܢܪܚܩ ܡܢܗ *qu'elle ne craigne pas les douleurs . . . . la douleur s'éloignera d'elle*, Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 384, l. 7.

300. Comme l'article hébreu, il se met devant un pronom ou un adjectif démonstratif : ܗܘ ܗܢܐ ܡܣܟܢܐ *ce misérable*, ܗܘ ܗܢܐ ܣܒܐ *ce vieillard*, Jul. 5, 26; 6, 23; ܗܝ ܗܕܐ *ceci*, Josué le Stylite 7, 14; ܘܗܢܘܢ ܗܠܝܢ ܐܢ̈ܫܐ ܡܬܪܥܝܢ ܠܡܥܒܕ *et ces hommes s'imaginent agir*, Spicil. 9, 4; ܗܘ ܦܘܩܕܢܗ ܗܢܐ ܕܡܬܩܪܐ ܚܠܩܐ *ceci même qu'on appelle destin*, *id.* 10, 23; ܐܫܬܥܝܬ ܗܘܬ ܗܝ ܗܕܐ ܕܗܘܬ *on avait raconté ce qui se passa*, Addai the Apost. 10, 20; ܗܢܝܢ ܗܠܝܢ *ces choses-là*, *id.* 5, 18.

301. *a)* Comme l'article grec, il précède quelquefois un nom propre : ܗܘ ܝܫܘܥ, ܗܘ ܕܝܢ ܝܫܘܥ, ܗܘ ܕܝܢ ܝܘܚܢܢ traduisent le grec ὁ Ἰησοῦς, ὁ δὲ Ἰησοῦς, ὁ δὲ Ἰωάννης du nouveau testament, d'une manière usuelle; ܗܘ ܕܝܢ ܩܘܕ *lui, Qawad*, Josué le Styl. 17, 19; ܗܘ ܗܢܐ ܐܘܣܒܝܣ *lui, cet Eusèbe*, *id.* 32, 9.

b) Le pronom ܗܘ *celui-là* permute avec ܗܘ dans le sens d'un article : ܐܡܪ ܠܗ ܗܘ ܥܒܕ ܡܠܟܐ λέγει πρὸς αὐτόν ὁ βασιλικός, Jean 4, 49; ܗܢܘܢ ܕܝܢ ܐܢ̈ܫܐ ܕܐܟܠܘ οἱ δὲ ἐσθίοντες, Matth. 14, 21; ܣܡܬ ܗܘ ܬܪܬܝܢܐ *elle plaça la seconde (croix)*, Addai the Apost. 14, 10; ܗܘ ܕܬܠܝܬܝܬܐ *la troisième (croix)*, *id.* 14, 21. C'est surtout dans la version de l'Hexapla que ܗܘ traduit l'article grec.

302. ܗܘ enclitique sert à rehausser le mot qu'il suit; il a le sens d'un adverbe, *même, à savoir*, et demeure invariable, quels que soient le genre et le nombre du mot auquel il se rapporte[1] : ܠܡܪܢ ܗܘ ܚܝܝܢܢ . ܠܡܪܢ ܗܘ ܡܝܬܝܢܢ *c'est pour le Seigneur que nous vivons, c'est pour le Seigneur que nous mourons*, Rom. 14, 18;

---

[1] C'est par erreur qu'on lit dans Barhébræus, I, p. 80, l. 3, que le hé, dans ce cas, est articulé; au lieu de ܡܘܕܥܝ ܗܘ, il faut lire ܡܘܕܥ ܗܘ. Un point inférieur sous ce ܗܘ n'indique pas que le hé doit être articulé, § 151, mais que le waw représente la voyelle *ou* et non la diphthongue *au*, § 64.

ܒܗܝܡܢܘܬܐ ܗܘ ܓܝܪ ܡܗܠܟܝܢܢ *c'est dans la foi que nous marchons,* 2 Corinth. 5, 7; ܚ̈ܫܐ ܓܝܪ ܗܝܕܝܢ ܗܘ ܡܬܗܝܡܢܝܢ *on croira donc maintenant que les douleurs* ..., Anal. syr., p. 59, l. 18; ܟܕ ܡܦܝܣܝܢ ܕܠܡܦܩܘܬܗ ܗܘ ܕܗܘ ܟܢܘܫܝܐ ܐܬܥܒܕ *persuadés qu'il avait été fait pour l'exclusion de ce synode-là,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX, p. 260, l. 2; ܒܗ ܗܘ ܒܗܘ ܚܝܠܐ *par cette même force-là,* Addai the Apost. 9, 9; ܐܢ ܓܝܪ ܨܒܐ ܐܢܫ ... ܡܟܬܒ ܗܘ ܬܫ̈ܥܝܬܐ *si l'on veut écrire des histoires* ..., Josué le Styl. 5, 4; ܡܫܬܥܝܢ ܗܘ ܕܡܕܡ ܐܢܐ *je rapporte les choses, id.* 5, 5; ܠܝ ܗܘ *à moi-même,* Matth. 25, 40; ܥܠܝܟ ܗܘ ܬܟܝܠ ܐܢܐ *c'est en toi que j'ai confiance,* Ps. 56, 3; ܐܢܐ ܗܘ ܚܛܝܬ *oui, j'ai péché,* 1 Chron. 21, 17; ܗܟܢܐ ܗܘ ܡܡܠܠ ܐܢܐ *de même, je parle,* Jean 8, 28; ܐܘ ܠܐܚܪܢܐ ܗܘ ܡܣܟܝܢܢ *ou devons-nous attendre quelqu'autre,* Matth. 11, 4; ܐܢ ܬܐܠܦ ܗܘ ܨܒܬ *si tu veux apprendre,* Spicil. syr. 1, 18[1].

ܗܘ enclitique sert aussi de copule dans les phrases nominales, § 375*c*, et il faut se garder de le confondre avec le ܗܘ explicatif dont on vient de parler.

303. Les pronoms suffixes s'ajoutent : aux noms, pour marquer les rapports de la possession, § 308; aux verbes, pour indiquer l'objet, excepté le pronom de la troisième personne du pluriel, qui demeure isolé du verbe, en prenant une forme faible, § 220*a*; et aux prépositions qui établissent les divers rapports.

Dans tous ces cas, le suffixe peut servir à déterminer spécialement un nom déterminé par lui-même, mais qui ne l'est plus suffisamment par sa position dans la phrase.

304. *a)* Après un nom, il est usuel dans les constructions du génitif, comme ܒܪܗ ܕܡܠܟܐ, au lieu de ܒܪܐ ܕܡܠܟܐ, § 359, parce que l'état emphatique n'a plus la valeur d'un déterminant.

b) Dans ces constructions, le suffixe est pris par le second nom, s'il est réfléchi, au lieu d'être possessif, c'est-à-dire, s'il se rapporte au nomen regens et non pas au nomen rectum. Il est usité notamment, lorsque le nomen rectum qualifie le nomen regens et joue le rôle d'un adjectif, § 361 : ܐܦܪܝܡ ܕܡܫܒܚܬܗ *Ephrem-*

---

[1] Cette enclitique se contracte quelquefois avec le verbe qu'elle suit: ܕܚܦܝܪ ܘܡܛܝܒܘ ܠܗܘ̈ܢ *qu'il avait été creusé et préparé par eux* . . ., Josué le Styl. 51, 13; ܗܒܘ, ܝܗܒܘ *donne,* Jul. 29, 24; 34, 18; 44, 13 etc. Les parfaits, cités ci-dessus § 298 *d,* peuvent s'expliquer de la même manière.

le-Savant, ܕܐܣܛܘܢܗ (ܫܡܥܘܢ) *Siméon-le-Stylite,* ܡܪܝܣ ܕܟܠܒܘܬܗ *Maris-le-Cynique,* ܢܡܪܐ ܕܦܬܟܬܗ *un tigre tacheté,* ܐܢܬܬܐ ܕܪܕܡܗ *une femme hémorrhoïsse,* v. Bickell, *Carmin. nisib.*, p. 41[1]; ܪܗܛܐ ܕܨܒܥܬܗ *râhṭâ en forme de pouce,* v. ci-dessus, p. 147; ܗܘ ܕܐܚܝܕܘܗܝ ὁ δαιμονιζόμενος, Marc 5, 15; ܕܢܗܘܐ ܚܕܐ ܥܝܢܗ *qui n'aurait qu'un œil,* Jacq. d'Edesse, *Lettre sur l'orthog.*, éd. Martin, p. ܗ 5, éd. Philipps, p. ܒ 1; ܚܝܘܬܐ ܕܐܪܒܥ ܪܓܠܝܗܝܢ *des animaux quadrupèdes,* Act. 11, 6. Le suffixe est également réfléchi dans les locutions adverbiales, telles que: ܒܗ ܒܝܘܡܗ[2] *le jour même,* Deut. 24, 15, Prov. 12, 16; ܒܗ ܒܫܥܬܗ *à l'instant même,* très-usuel; ܡܢ ܕܫܥܬܗ *de suite, Zeitschr. d. D. M. G.*, XVII, 726; ܡܚܕܗ (*s.-e.* ܐܨܕܬܐ) *tout d'un coup,* fréquent; ܠܒܣܬܪܗ *à l'envers,* Josué le Styl. 13, 3.

c) ܟܠ, suivi du suffixe possessif, avait le sens de *tout, tout entier,* par distinction de ܟܠ sans suffixe, qui signifiait *chaque;* il était construit comme un adjectif et placé, en apposition, avant ou après le substantif: ܥܡܐ ܟܠܗ ou ܟܠܗ ܥܡܐ *tout le peuple;* au pluriel, ܥܡܡܐ ܟܠܗܘܢ *tous les peuples,* ou ܟܠܗܘܢ ܥܡܡܐ; ܗܕܐ ܢܘܚܬܐ ܟܠܗ *tout ce soulagement,* Josué le Styl. 38, 15, comp. § 322.

whole
every

305. *a)* Après un verbe, le suffixe détermine l'objet énoncé: ܫܕܝܗ ܠܟܣܦܐ *il jeta l'argent,* Matth. 27, 5; ܦܣܩܗ ܠܐܕܢܗ ܕܐܠܘܣ *il coupa l'oreille d'Illus,* Josué le Styl. 11, 19; ܦܣܩܗ ܪܫܗ ܕܝܘܚܢܢ *il coupa la tête de Jean,* Matth. 14, 10; Marc 6, 27; ܘܬܒܛܠܝܗ ܠܪܚܡܘܬܐ *et qu'il détruise l'amitié,* Inedita syr. 8, 16. Devant un substantif pluriel, le suffixe est remplacé par ܐܢܘܢ, ܐܢܝܢ, § 220: ܡܢ ܒܬܪ ܕܦܩܕ ܗܘܐ ܐܢܘܢ ܠܫܠܝܚܐ *après qu'il eût donné ses instructions aux disciples,* Act. 1, 2; ܟܬܒܬ ܐܢܝܢ ܠܬܫܥܝܬܐ *j'ai écrit les histoires,* Josué le Styl. 19, 8.

b) Il est même élégant de séparer le suffixe de l'objet: ܕܦܪܩܗ ܝܘܢܬܢ ܠܕܘܝܕ *de ce que Jonathan sauva David,* Josué le Styl. 2, 15. On le rencontre, par pléonasme, devant un autre suffixe introduit par lâmadh: ܐܝܟ ܡܚܙܝܬܐ ܥܒܕܗ ܠܗ ܠܦܓܪܢ *fit de notre corps un miroir,* Josué le Styl. 19, 16; ܕܢܬܟܬܫܘܢܗ ܠܗ ܠܡܫܝܚܘܬܐ *de*

---

[1] Dans l'hémistiche ܕܬܠܬ ܩܛܘܠ ܪܘܓܙܗ que Bickell rapporte à tort ici, il faut lire ܩܛܘܠܝ et traduire : *puisque mon meurtrier a triplé sa colère.*

[2] Ainsi en hébreu בַּת־שְׁנָתָהּ *âgée d'un an,* Nomb. 15, 27, est plus explicite que בֶּן־שָׁנָה, Exod. 12, 5.

livrer la ville, id. 50, 15; ܕܥܕܪܘܗܝ ܠܗ ܠܒܪܩ *ceux qui avaient secouru Baraq,* Saint-Ephrem 1, 314 *c.*

c) Le pronom suffixe avec le lâmadh se met souvent après certains verbes, comme pronom réfléchi, mais sans ajouter beaucoup au sens du verbe; on peut comparer nos verbes neutres, *s'en aller, s'enfuir, se mourir;* tels sont notamment : ܐܙܠ ܠܗ *il s'en alla,* ܥܪܩ ܠܗ *il s'enfuit,* ܢܦܩ ܠܗ *il sortit,* ܢܚܬ ܠܗ *il descendit,* ܩܡ ܠܗ *il se leva,* ܐܬܐ ܠܗ *il vint,* ܡܝܬ ܠܗ *il mourut,* ܨܒܐ ܠܗ *il voulut,* ܫܛܐ ܠܗ *il était insensé,* ܝܬܒ ܠܗ *il était assis,* ܗܘܐ ܠܗ *il exista,* ܚܫܒ ܠܗ *il pensa,* ܐܫܬܟܚ ܠܗ *il fut trouvé,* ܫܒܩ ܠܗ *il laissa (après lui)* etc., comp. Jean 1, 15; 11, 31; Act. 5, 39; Rom. 1, 22; Jul. 5, 9 etc.

306. *a)* Il est pris par une préposition, lorsque le nom en dépendance de la préposition est déterminé, § 359 *b* : ܡܢܗ ܕܒܬܘܠܬܐ *de la Vierge,* ܡܢܗ ܕܗܝ ܐܣܟܘܠܐ *de cette école-là,* ܡܢܗ ܕܗܘ ܣܡܐ *de ce poison-là,* Jacq. de Saroug, dans la *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXX, p. 221, l. 5; 222, 11; 223, 2 et 10; ܥܡܗ ܕܩܪܝܢܘܬܐ ܕܫܡܗ̈ܐ *avec la désignation des noms,* ܥܡܗܘܢ ܕܫܘܡܗ̈ܐ *avec les termes techniques,* Anal. syr., p. 43, l. 27; 44, 22; ܥܠܘܗܝ ܕܢܡܘܣܐ *sur la loi,* Aphraat. 26, 3; ܥܠܘܗܝ ܕܐܕܝ *sur Addée,* Addai the Apost. 5, 13; ܠܘܬܗ ܕܡܕܝܢܬܐ *vers la ville,* Jul. 28, 7; de même, devant un pronom seul : ܡܢܗ ܕܬܢܢ *par là,* Rabboula, Overb. 229, 19.

Les autres prépositions, ܐܟܘܬ *selon,* ܩܕܡ *devant,* ܒܬܪ *après,* ܡܛܠ *à cause,* ܠܘܩܒܠ *en face* etc., qui prennent les suffixes, se construisent de même. Il faut excepter, outre celles qui ne prennent pas les suffixes, les proclitiques ܠ et ܒ.

b) Lorsque, en effet, ces dernières prennent le suffixe déterminatif, on les répète devant le nom déterminé : ܒܗ ܒܝܘܡܐ, ܠܗ ܠܓܒܪܐ. Dans cette construction cependant, ܒ se distingue de ܠ, en ce qu'il a souvent le sens d'un déterminatif exact, *le même, la même :* ܒܗ ܒܫܥܬܐ ܩܪܐ ܬܪܢܓܠܐ *au même moment, le coq chanta,* Matth. 26, 74; ܒܗ ܒܫܘܝܘܬ ܐܝܬܘܬܐ ܟܝܢܝܬܐ *dans la même homogénéité de nature,* Anal. syr., p. 74, l. 13; ܒܗ ܒܝܘܡܐ *dans le jour même,* Aphraat. 228, 17; ܒܗ ܒܕܘܟܬܐ *dans le même lieu,* Luc. 2, 8; ܒܗ ܒܕܡܘܬܐ *de même,* Jul. 10, 18; *Anal. syr.,* p. 31, l. 25; 38, 2; 153, 20[1].

---

[1] L'araméen biblique a une tournure plus simple et plus archaïque; le nom est mis en apposition sans préposition : בַּהּ־שַׁעֲתָה, בֵּהּ וּמִנֵּהּ, Dan. 3, 6 et 7.

c) Cependant cette tournure n'a pas toujours un sens aussi précis : ܦܓܥ ܒܗ ܒܐܝܠܘܣ *il rencontra Illus*, Josué le Styl. 11, 17; notamment, lorsque le substantif a un démonstratif avant ou après lui : ܒܗܘܢ ܒܗܢܘܢ ܝܘܡܬܐ B. O., I, p. 44, ܒܗܘܢ ܕܝܢ ܒܝܘܡܬܐ ܗܢܘܢ *dans ces jours-là*, Matth. 3, 1; ܒܗ ܗܘ ܒܗܘ ܚܝܠܐ *par cette puissance-là*, Addai the Apost. 9, 9, comp. § 302. Quand le démonstratif précède, le suffixe peut être rejeté après le substantif : ܒܗܘ ܥܕܢܐ ܒܗ *en ce temps-là*, B. O. II, p. 162.

d) Avec le lâmadh, le suffixe a le sens d'un simple article : ܠܗ ܠܡܫܬܘܬܐ εἰς τὸν γάμον, Jean 2, 2; ܘܝ ܠܗ ܠܓܒܪܐ ܗܘ *malheur à cet homme-là!* Matth. 26, 24; ܠܐ ܐܢܫ ܢܩܛܘܠ ܠܗܘܢ ܠܐܝܠܝܢ ܕ *personne ne tuera ceux que*, Josué le Styl. 68, 12; ܘܐܡܪܐ ܠܗ ܐܡܗ ܠܝܫܘܥ λέγει ἡ μήτηρ τοῦ Ἰησοῦ πρὸς αὐτόν, Jean 2, 3. On voit par cet exemple que le suffixe est volontiers séparé du substantif par un autre mot.

e) Cette tournure est usuelle même avec un pronom indéfini, susceptible d'être, en quelque sens, déterminé, comp. §. 342 : ܐܢܫ ܠܗ ܘܠܐ *on doit*, Jacq. d'Edesse, *Epistol. de Orthog.*, éd. Martin, p. ܘ 23.

f) Une autre préposition légère, comme ܡܛܠ ܥܡ ܡܢ, se répète également devant le substantif, sans différence notable avec la construction, dont nous avons parlé plus haut, où le dâlath se met devant le substantif, § 306 *a* : ܡܢܗ ܡܢ ܐܠܦܐ *du navire*, Act. 27, 3; ܥܡܗ ܥܡ ܡܫܝܚܐ *avec le Messie*, Rom. 6, 8; ܡܛܠܬܗ ܡܛܠ ܗܕܐ *pour cela*, Act. 9, 21.

g) La répétition du lâmadh avec le suffixe marque un certain degré d'intensité : ܠܗ ܕܝܢ ܐܦ ܠܗ ܡܫܟܚ ܐܢܬ *cela même tu le trouveras* . . . ., Anal. syr., p. 86, l. 19; ܠܗܘܢ ܗܘܐ ܠܗܘܢ ܡܘܫܐ ܡܕܒܪܢܐ ܘܠܢ ܗܘܐ ܠܢ ܝܫܘܥ ܡܗܕܝܢܐ ܘܦܪܘܩܢܐ *pour eux, Moïse fut leur directeur, mais pour nous, Jésus fut notre guide et notre sauveur*, Aphraat. 223 *fin*.

h) ܒܪ se place entre les deux prépositions, avec le sens de *savoir, même* : ܐܡܪ ܠܗ ܒܪ ܠܗ ܠܚܒܪܗ *il dit à son camarade même*, ܒܗ ܒܪ ܒܗ ܒܫܢܬܐ *dans la même année*, ܡܢܗ ܒܪ ܡܢܗ ܕܦܓܪܐ *du même corps*, ܠܗܘܢ ܒܪ ܠܗܘܢ *à eux-mêmes*, ܥܠܘܗܝ ܒܪ ܥܠܘܗܝ *sur lui-même*, v. Thesaurus, Payne Smith sous ܗܘ et ܒܪ. Ainsi, le pronom réfléchi se rend par ܗܘ ܒܪ ܗܘ *lui-même*, ܗܝ ܒܪ ܗܝ *elle-même*, ܕܝܠܗ ܒܪ ܕܝܠܗ *de lui-même*, quoique d'autres tournures soient également usuelles, § 314.

307. Les pronoms démonstratifs, ܗܳܢܳܐ et ܗܰܘ, se distinguent en ce que le premier indique un objet proche et le second, un objet éloigné. Ces distinctions ne sont pas toujours très-tranchées, surtout au pluriel, où ܗܳܠܶܝܢ est d'un usage plus répandu que ܗܳܢܽܘܢ et ܗܳܢܶܝܢ. Le pronom personnel ܗܽܘ est également usité comme démonstratif, mais d'une manière absolue et en dehors de toute idée de temps et de lieu, v. § 299.

Ces pronoms, pris comme adjectifs démonstratifs, se placent avant ou après le substantif, à l'exception de ܗܽܘ qui le précède toujours. Dans ces constructions, le syriaque jouit d'une aussi grande latitude que le grec : ܗܳܢܳܐ ܟܳܣܳܐ τοῦτο τὸ ποτήριον, Matth. 26, 4; ܟܳܣܳܐ ܗܳܢܳܐ τὸ ποτήριον τοῦτο, *id.* 26, 39; ܗܰܘ ܝܰܘܡܳܐ *ce jour-là, id.* 13, 1; ܐܰܓܽܘܪܣܳܐ ܗܰܘ *ce champ-là, id.* 27, 7.

Le syriaque ne répugne nullement à mettre un démonstratif avec un substantif déjà déterminé par un suffixe possessif: ܠܚܰܕ ܡܶܢ ܗܳܠܶܝܢ ܐܰܚܰܝ̈ ܙܥܽܘܪ̈ܶܐ ἑνὶ τῶν ἀδελφῶν μου τῶν ἐλαχίστων, Matth. 25, 40; ܗܳܕܶܐ ܚܳܬܝ *celle-ci, ma sœur,* ܗܳܕܶܐ ܒܪܳܬܝ *celle-ci, ma fille,* Addai the Apost. 13, 10; 14, 5; ܫܽܘܠܛܳܢܟܽܘܢ ܗܳܢܳܐ 1 Cor. 8, 9; ܠܽܘܩܒܰܠ ܗܳܕܶܐ ܕܝܼܠܳܟ *en comparaison (de ceci) de toi,* Josué le Styl. 2, 1; ܐܶܡܰܬܝ ܕܗܳܢܽܘܢ ܐܰܒܳܗ̈ܰܘܗܝ ܟܝܳܢܳܝ̈ܶܐ *quand ses parents naturels,* Anecd. syr., IV., p. 60, l. 1.

Chapitre II.

Des pronoms possessifs et réfléchis.

308. *L'adjectif possessif* est exprimé par le suffixe du pronom personnel : ܥܰܒܕܶܗ *son esclave.*

Quelquefois le suffixe est objectif et non pas possessif: ܕܶܚܠܬܶܗ יִרְאָתוֹ, Exod. 20, 20, *sa crainte (de Dieu),* c'est-à-dire, *la crainte qu'il inspire;* ܠܥܽܘܗܕܳܢܝ *en souvenir de moi,* εἰς τὴν ἐμὴν ἀνάμνησιν, 1 Cor. 11, 24 et 25, ܐ̱ܢܳܫܳܐ ܕܒܳܣܶܐ ܐܢ̱ܬ ܬܶܫܒܽܘܚܬܗܽܘܢ *les hommes dont tu méprises la louange,* Anal. syr., p. 6, l. 11.

309. Quand deux noms sont à l'état construit, le suffixe est pris par le second, comme en hébreu, bien que se rapportant au premier; le lien étroit qui unit ces noms ne permet pas, en effet, au suffixe de prendre place entre eux : ܒܶܝܬ ܬܶܐܓܽܘܪܬܳܟ *ta maison de commerce,* Ezéch. 27, 16; ܚܰܣܶܕ ܚܰܣܝܺܪܽܘܬ ܗܰܝܡܳܢܽܘܬܗܽܘܢ ܘܩܰܫܝܽܘܬ ܠܶܒܗܽܘܢ *il censurait leur manque de foi et leur dureté de cœur,* Marc 16, 14, comp. § 256 *c.*

Cette tournure est usitée, même en dehors de l'état construit, quand les deux noms, liés par le sens, forment un tout : ܐ̈ܢܫܝ ܕܫܒܝܬܟ *tes compagnons de captivité*, Ezéch. 11, 15; ܠܚܡܐ ܕܣܘܢܩܢܢ *notre pain nécessaire*, Matth. 6, 11; ܦܬܟܪ̈ܐ ܕܛܢܦܘܬܗܘܢ *leurs idoles impures*, Ezéch. 17, 20; ܫܡܐ ܕܩܘܕܫܝ *mon saint nom*, Lév. 20, 30; ܒܬܘܕܝܬܐ ܕܫܪܪܝ *dans ma confession de la vérité*, Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 384, l. 3.

Si le lien est lâche, le suffixe est pris par le nom auquel il se rapporte : ܡܢ ܐܘܪܚܬܟܝ ܕܛܢܦܘܬܐ מִדַּרְכֵּךְ זִמָּה, Ezéch. 16, 27; ܥܝܢܟ ܕܝܡܝܢܐ *ton œil de droite*, Matth. 5, 29, comp. Act. 3, 7, Apoc. 1, 17.

310. *Le pronom possessif* est rendu par ܕܝܠ suivi du suffixe de la personne, § 178 : ܡܛܠ ܕܕܝܠܟ ܗܝ ܡܠܟܘܬܐ *parce que tienne est la royauté*, Matth. 6, 13; ܟܠ ܡܕܡ ܕܕܝܠܝ ܕܝܠܟ ܗܘ ܘܕܝܠܟ ܕܝܠܝ ܗܘ *tout ce qui est à moi, est à toi, et ce qui t'appartient, est à moi*, Jean 17, 9. 10; ܠܕܝܠܗ ܐܬܐ ܘܕܝܠܗ ܠܐ ܩܒܠܘܗܝ *il vint aux siens et les siens ne le reçurent pas*, *id.* 1, 11, comp. 10, 14; Luc. 6, 30; ܡܠܟܐ ܡܢ ܕܝܠܗܘܢ *un roi des leurs*, Josué le Styl. 16, 19.

Il sert aussi d'adjectif possessif, isolé du substantif. Tel est nécessairement le cas, lorsque celui-ci ne prend pas de suffixe, § 284 *fin* : ܬܐܘܪܝܐ ܕܝܠܗ *sa théorie*, Jacques d'Edesse, *Epist. de Orthogr.*, p. ܘ, l. 24; ܦܪܛܘܪܝܢ ܕܝܠܗ *son prétoire*, Josué le Styl. 22, 7; ܩܠܝܪܘܣ ܕܝܠܗ *son clergé*, *id.* 29, 6; mais souvent aussi, lorsqu'il pourrait prendre le suffixe : ܙܒܢܐ ܕܝܠܝ *mon temps*, Jean 7, 8. Devant le substantif, il reçoit une certaine accentuation : ܕܝܠܢ ܝܘܡܐ ܪܒܐ ܝܘܡܐ ܗܘ ܕܥܪܘܒܬܐ *notre plus grand jour est le jour du vendredi*, Aphraat. 228, 22.

311. On l'ajoute, avec quelqu'emphase, à un substantif pourvu du suffixe possessif : ܒܥܝܢܟ ܕܝܠܟ *dans ton propre œil*, Luc. 6, 42; ܠܫܘܒܚܗ ܕܝܠܗ *pour sa propre gloire*, Rom. 3, 7; ܒܢ ܕܝܠܢ *en nous-mêmes*, 2 Cor. 5, 19; en tête de la phrase, ܐܦ ܗܢ ܕܝܠܗ ܐܬܐܟܠ ܩܪܨܘܗܝ *lui aussi, on l'avait calomnié*, Ined. syr. 2, 11.

312. Nous avons dit, § 306 *a*, que pour déterminer un nom précédé d'une préposition, on répétait devant lui la préposition avec le suffixe; la même tournure est usitée avec un nom précédé du dâlath du génitif, § 316; mais, comme le dâlath ne

prend pas de suffixe, il est remplacé par ܕܝܠ : ܕܝܠܗ̇ ܕܡܕܝܢܬܐ *de la ville,* Josué le Styl. 26, 15; ܕܝܠܗ̇ ܕܫܢܬܐ ܗܿܝ *de cette année-là, id.* 25, 13; ܡ̈ܠܐ ܕܝܠܗ̇ ܕܐܓܪܬܐ ܗܿܝ ܕܐܬܬ *les paroles de cette lettre-là qui vint, id.* 5, 13; ܥܕܬܐ ܕܝܠܗ̇ ܕܐܡܝܪ *l'église d'Amid, id.* 70, 5.

313. *Le pronom réfléchi* est quelquefois exprimé par les pronoms suffixes avec une préposition : ܠܗ *soi* ou *à soi,* ܒܗ *en soi,* ܡܢܗ *de soi,* ܥܡܗ *avec soi,* ܠܘܬܗ *vers soi,* ܒܬܪܗ *après soi* etc. : ܗܘ ܕܓܠܐ ܠܗܘܗ *celui-là qui s'est révélé,* Anecd. syr., I, p. 32, l. 22; ܡܛܝܒ ܠܗ *il se prépare,* Anal. syr., p. 6, l. 15; même sans préposition: ܐܫܠܡ ܗܘ ܘܟܠܗ ܡܫܪܝܬܗ *il se livra lui et toute son armée,* Josué le Styl. 64, 14.

314. Plus souvent, on se sert d'abstraits avec les suffixes; tels sont notamment : ܢܦܫ, ܩܢܘܡ, ܝܬ, ܓܪܡ, ܦܓܪ, indiquant *l'être, la personne;* ܚܢܩ ܢܦܫܗ *il s'étrangla,* Matth. 27, 5; ܡܢ ܨܒܝܢ ܢܦܫܗ *de lui même,* Josué le Styl. 21, 8; ܐܬܠ ܩܢܘܡܝ *je me donnerai,* 2 Cor. 12, 15; ܕܢܡܠܟ ܗܘ ܩܢܘܡܗ *se faire roi soi-même,* Josué le Styl. 12, 17; ܐܢ ܠܐ ܝܕܥܬܝ ܝܬܟܝ *si tu ne te connais pas,* Cant. 1, 7; ܠܡܚܒܠܘ ܩܢܘܡܟ *à te corrompre,* Anal. syr., p. 5, l. 10; ܡܘܒܕ ܓܪܡܗ *il se fait périr,* Apocr. syr. 4, 1; ܥܠ ܦܓܪܗ *sur lui-même,* B. O. I, 485.

ܕܝܠ suivi des suffixes, § 310, s'employait aussi comme réfléchi : ܡܢܗ ܕܝܠܗ *de lui-même,* Josué le Styl. 56, 8.

315. Dans tous ces cas, le suffixe pouvait être objectif et complément du verbe : ܚܕܘ ܦܪܙܠܝܗܘܢ ܥܠ ܝܬܗ *ils aiguisèrent leurs fers contre lui,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXX, p. 242, l. 5. C'est donc le sens de la phrase qui indique quand le suffixe est réfléchi et se rapporte au sujet. Pour préciser, on met quelquefois devant le réfléchi le pronom ܗܘ, comp. § 300 ci-dessus : ܗܘ ܢܦܫܗ, ܗܘ ܩܢܘܡܗ *lui-même.* Singulière est la construction du suffixe avec une double préposition : ܡܢܗ ܘܒܗ, *Anal. syr.,* p. 68, l. 27 et 28, ou ܡܢܗ ܘܒܓܘܗܝ, *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXX., p. 223, l. 11, 243, 16, *de lui-même* (suivant Bar'ali, Man. de la Bibl. Nation. 167, p. 181 *a,* la première de ces locutions était en usage dans la province d'Elgézirèh, tandisque la seconde l'était dans la Babylonie); ܡܢܗ̇ ܘܒܗ̇ *pour elle-même,* Josué le Styl. 19, 4; *Anal. syr.,* p. 48, l. 25[1].

---

[1] Comp. targ. מִינֵּהּ וּבֵיהּ, talm. מִמֵּילָא.

CHAPITRE III.

Du pronom relatif.

316. Le pronom ܕ est un ancien démonstratif, § 173, 3°, qui se subordonne un mot ou une phrase, comme un nom à l'état construit[1]; de cette manière, il est devenu *relatif,* cependant il a encore conservé un caractère démonstratif dans certaines tournures propres à l'araméen, dont nous allons parler. Il est invariable, quels que soient le genre et le nombre du mot auquel il se rapporte; en outre, il est toujours proclitique.

317. *a)* Construit avec un nom, ܕ est encore démonstratif et signifie *celui de :* ܕܒܝܬ ܐܠܘܣ *les partisans d'Illus (ceux de la maison d'Illus),* Josué le Styl. 13, 17[2]; ܡܥܗܕ ܗܘܐ .... ܠܕܒܝܬ ܩܘܣܛܢܛܝܢܘܣ *il rappelait la dynastie de Constantin,* Jul. 8, 13; ܕܒܝܬ ܦܝܠܛܘܣ *les gens de Pilate,* Jacq. de Saroug, *Z. d. D. M. G.,* XXX, p. 380, l. 7; ܠܕܒܝܬ ܐܝܠ *aux habitants de Béthèl,* 1 Sam. 30, 27, où l'hébreu se sert du relatif avec ב, לַאֲשֶׁר בְּבֵית־אֵל; ܚܕܐ ܡܢܗܝܢ ܕܫܡܥܘܢ ܟܐܦܐ ܗܘܬ *et l'une d'elles était celle de Simon Pierre,* Luc. 5, 3; ܘܣܓܕܝܢ ܗܘܝܢ ܕܚܕ ܡܢ ܗܢܘܢ ܓܝ̈ܣܐ *et nous aurions vénéré celle (la croix) d'un des brigands,* Addai the Apost. 15, 10; ܚܕ ܡܢ ܕܐܠܗܐ ܐܒܐ . ܚܕ ܡܢ ܕܡܪܝܐ ܒܪܐ . ܘܚܕ ܕܪܘܚܐ ܩܕܝܫܐ *(il y a trois personnes) : l'une est celle de Dieu le père, l'autre, celle du Seigneur le fils, et la troisième, celle du Saint-Esprit,* Anal. syr., p. 37, l. 28; ܚܕ ܕܡܐܟܠ ܩܪ̈ܨܐ ܘܐܚܪܝܢ ܕܗܘ ܕܡܬܐܟܠ ܩܪ̈ܨܘܗܝ ܘܐܚܪܝܢ ܕܗܘ ܕܡܩܒܠ *(il y a trois personnes) : l'une est celle du délateur, l'autre, celle de celui qui est calomnié, et la troisième, celle de celui qui écoute la calomnie,* Inedita syr. 5, 3.

C'est dans ce sens, que ܕ est devenu en araméen le signe du génitif et remplace, entre deux noms, le rapport exprimé par l'état construit, § 358 : ܥܒܕܐ ܕܡܠܟܐ *l'esclave du roi* signifie donc littéralement *l'esclave, celui du roi*[3].

---

[1] V. Philippi, *Ueber das Wesen und den Ursprung des Status constructus,* p. 114 et suiv.

[2] Dans les Talmuds, la formule correspondante דְּבֵי ר' *les disciples de Rabbi . . .* est fréquente.

[3] Le dâlath du génitif est fréquent devant le nom d'un auteur dont l'ouvrage suit : ܕܝܘܠܝܘܣ *de Jules,* ܕܛܘܒܢܐ ܓܪܝܓܘܪܝܘܣ *du bienheureux Grégoire,* v. *Anal. syr.* passim.

b) Il forme un adjectif d'un substantif : ܕܪܘܚ πνευματικός, ܕܒܣܪ σαρκικός, Rom. 7, 14 *(celui de l'esprit, celui de la chair)*. On voit par ces exemples, que le nom peut être à l'état absolu, § 356*h*; il est à l'état emphatique, quand l'adjectif a le sens d'un abstrait : ܕܪܘܚܐ πνευματικά, ܕܦܓܪܐ σαρκικά, 1 Cor. 9, 11[1]; ܥܝܢܟ ܕܝܡܝܢܐ ὁ ὀφθαλμός σου ὁ δεξιός, Matth. 5, 29; ܐܟܠ ܘܫܬܐ ܡܢ ܕܐܚܪ̈ܢܐ *qui mange et boive des choses d'autrui,* Anal. syr., p. 204, l. 26; ܡܬܦܪܢܣܝܢ ܗܘܘ ܡܢ ܕܡܠܟܐ ܘܡܢ ܕܪ̈ܘܪܒܢܘܗܝ *entretenus aux frais du roi et de ses Grands,* Addai 36, 13; ܕܥܠܡܐ *les choses du monde,* Jul. 4, 17[2].

Le dâlath est également celui des adjectifs dans le passage suivant de l'Apocalypse 18, 16 : ܡܥܛܦܐ ܕܒܘܨܐ ܘܕܐܪܓܘܢܐ ܘܙܚܘܪܝܬܐ περιβεβλημένη βύσσινον καὶ πορφυροῦν καὶ κόκκινον; sur la construction de ܥܛܦ, v. § 344*b*.

L'article grec suivi du génitif est exprimé par un démonstratif suivi du dâlath, comp. § 301*b* : ܗܠܝܢ ܕܣܓܕܬܐ τὰ τῆς προσκυνήσεως, ܗܠܝܢ ܕܕܡܘܬܐ τὰ τῆς μορφῆς, *Anal. syr.*, p. 34, l. 5; 53, 29.

ܕ forme également un adjectif d'une locution adverbiale : ܕܠܥܠܡ *éternel,* ܕܠܥܠ ܡܢ ܟܝܢܐ *surnaturel, Anal. syr.*, p. 34, l. 6 et 8; 72, 28; ou d'un nom de nombre : ܕܬܪܝܢ, ܕܬܠܬ etc., § 286*a*; un adverbe, d'un nom : ܕܠܫܥܬܐ *sur l'heure,* ܕܡܢ ܩܪܝܒ *récemment,* §§ 293 et 295, ܕܒܨܒܝܢܗ *volontairement, Anal. syr.*, p. 171, l. 11; 172, 27; 174, 5.

Devant ܐܝܟ et un démonstratif, il compose un adjectif de comparaison, *tel, tel que,* ou avec interrogation *quel?* ܒܡ̈ܬܠܐ ܕܐܝܟ ܗܠܝܢ *par de telles paraboles,* Marc 4, 33; ܒܐܝܟ ܗܠܝܢ ܡ̈ܠܐ *par de tels mots,* Jul. 8, 12; ܥܘܬܪܐ ܕܕܐܝܟ ܗܢܐ *cette richesse si grande (qui est telle que cela),* Apoc. 18, 16; ܙܘܥܐ ܪܒܐ ܗܘܐ ܕܐܝܟ ܗܢܐ ܕܠܐ ܗܘܐ *il y eut un tremblement tel qu'il n'y en eut . . . . . , id.* 16, 18; ܕܐܝܟ ܐܝܠܝܢ ܘܠܐ ܠܟܘܢ ܕܬܗܘܘܢ *quels devez-vous être?* 2 Petr. 3, 11.

Les locutions ܕܐܝܟ ܐܝܟܢܐ, ܕܐܝܟ ܐܝܟܢ *comme,* ܕܐܝܟ ܗܟܢܐ, ܕܐܝܟ ܗܟܢ *ainsi* sont également usitées, au lieu de ܐܝܟܢܐ, ܐܝܟܢ, ܗܟܢܐ, ܗܟܢ, v. *De Hermeneut. Aristot.*, p. 155 et 156.

c) ܕ devant un pronom interrogatif, ܐܝܢܐ, ܡܢ, ܡܢܘ, donne à celui-ci le sens du génitif, *de qui? duquel?* : ܕܐܝܢܐ ܡܢܗܘܢ ܬܗܘܐ ܐܢܬܬܐ *duquel d'entre eux sera-t-elle la femme?* Marc 12, 23; ܕܡܢ ܡܘܟܡܢ ܥܝܢܘܗܝ *qui a les yeux cernés? (de qui sont les yeux cernés?)*, Prov. 23, 29; aj. Gen. 32, 17; Matth. 22, 20.

---

[1] Ainsi s'explique le dâlath qui se rencontre en tête de quelques mots importés en araméen, comme דיוקן = εἰκών, corrigez en ce sens p. 23, note 2 ci-dessus.

[2] L'éthiopien forme également un adjectif d'un substantif, en lui préposant ዘ, *Aethiop. Gramm.*, p. 368.

Le dâlath du génitif serait également possible devant le dâlath du relatif *qui, lequel*, pour en former le génitif *duquel, dont;* mais, dans ce cas, on indique le genre et le nombre au moyen d'un démonstratif, placé entre les deux dâlath; cette tournure est une imitation servile du grec οὗ, ἧς, comp. § 405 : ܕܗܘܢ ܕܩܕܡܝܐ ܗܘܐ *dont le premier fut....*, Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 403, l. 5; ܡܠܬܐ . . . ܕܗܝ ܕܡܢܬܐ *le verbe . . . . dont une partie;* ܫܡܐ . . . . ܕܗܘ ܕܡܢܬܐ ܘܠܐ ܐܝܬ *le nom . . . . dont aucune partie*, *De Hermeneut. Aristot.*, p. 25, l. 15, 27, 10.

d) Le verbe ܝܨܦ *avoir soin* se construit souvent avec le dâlath, comme en latin, par exemple, quelques verbes neutres prennent leur régime au génitif : ܠܐ ܗܟܝܠ ܬܝܨܦܘܢ ܕܡܚܪ . ܗܘ ܓܝܪ ܡܚܪ ܝܨܦ ܕܢܦܫܗ *ne vous occupez pas du lendemain, car le lendemain aura soin de lui*, Matth. 6, 34, comp. Rom. 13, 14, 1 Timot. 5, 8, Tit. 2, 5; ܝܨܝܦ ܗܘܝܬ ܕܝܠܝ *tu avais soin de moi*, Josué le Styl. 3, 5; ܪܢܐ qui a un sens pareil, est construit de même dans un vers de Saint-Ephrem, cité par Barhébræus, I, p. 188, l. 1 : ܐܝܬ ܕܝܘܡܐ ܝܨܦ ܗܘܐ ܘܐܝܬ ܕܙܒܢܐ ܪܢܐ ܗܘܐ *l'un s'occupait du jour, un autre songeait à un temps éloigné.*

e) ܗܘܐ et ܐܝܬ étaient suivis de ܕ dans le sens de *avoir, être de, appartenir à* : ܕܗܘܐ ܚܕܐ ܥܝܢܗ *qui n'aurait qu'un œil*, comp. § 304 *b*; ܕܪܫܝܘܬܐ ܐܝܬܝܗܘܢ ἀρχῆς εἶναι, *Anal. syr.*, p. 31, l. 27; ܫܡܗܐ ܐܝܬܝܗܝܢ ܕܪܒܘ *elles ont des myriades de noms, id.* 44, 8; ܕܛܒܐ ܐܝܬܝܗ ܗܝ *c'est le propre des hommes de bien*, Ined. syr. 5, 9, comp. 5. 16. 17, 9. 1; Matth. 3, 4, ajout. §§ 339 *d* et 340 [1].

318. Le passage de ܕ démonstratif en relatif se comprend aisément si l'on compare une phrase telle que celle-ci : ܨܒܝܢܐ ܕܐܢܫ ܠܐ ܫܠܡ ܠܕܚܒܪܗ *la volonté d'aucun d'eux ne concorde avec celle des autres*, Anal. syr., p. 49, l. 3 et 6, où le dâlath devant ܚܒܪܗ est plutôt démonstratif, avec cette autre, où ܕ devant ܐܢܫ est relatif : ܕܡܠܐ ܬܗܪܐ ܡܫܬܥܝܢܘܬܗ ܕܟܠܐܢܫ ܒܗ *qui remplît d'admira-*

---

[1] Le sens propre est : *être celui de, celle de,* etc., § 317 *a*.

tion dans l'univers quiconque le regarderait, poème d'Alexandre, *Chrest. Knös* 82, vers 6.

ܕ signifie souvent *celui qui, celle qui, ce qui, ceux qui* etc. : ܡܢ
ܡܬܥܢܐ ܡܢ ܕܠܐ ܕܝܠܗ *en s'occupant de ce qui n'est pas son affaire,* Kalil. et Damn. 2, 11 et 16 ; ܘܕܥܠܝܢ *et ceux qui entraient,* Gen. 7, 16 ; ܘܝ
ܠܡܢ ܕܐܡܪ *malheur à celui qui dit!* Is. 45, 10 ; ܘܕܥܡܗ *et ceux qui étaient avec lui,* Matth. 27, 51.

Mais il est plus usuel de le faire précéder d'un démonstratif ou d'un interrogatif, § 177 : ܗܠܝܢ ܕܠܥܠ ܡܢܝ *ces choses qui sont au-dessus de moi,* Josué le Styl. 3, 3 ; ܗܝ ܕܐܬܝܗܒܬ ܡܢ ܐܠܗܐ ܕܝܠܢܐܝܬ *celle qui a été proprement donnée par Dieu, id.* 15, 16 ; ܗܢܘܢ ܕܚܒܫܝܢ
ܗܘܘ ܥܠ ܐܡܝܕ *ceux qui assiégeaient Amid, id.* 66, 17, v. § 399 et suiv.

Pour préciser le relatif, on le fait suivre du pronom personnel :
ܕܗܘ ܗܘܐ ܪܫܐ ܕܓܙܪܬܐ *qui était le chef de l'île,* Act. 28, 7 ; ܕܗܢܘܢ ܥܒܕܘ
ܢܦܫܗܘܢ ܡܗܝܡܢܐ *qui se sont faits croyants,* Matth. 19, 12.

CHAPITRE IV.

Des pronoms interrogatifs et indéfinis.

319. *a)* Les pronoms ܡܢ *qui?,* ܡܢܘ *qui est-ce?* sont les interrogatifs indéfinis pour les personnes et ne s'emploient jamais adjectivement devant un substantif. ܡܢ sert pour tous les genres et tous les nombres : ܡܢ ܐܢܘܢ ܓܝܪ ܗܢܘܢ ܕܫܡܥܘ *quels sont ceux qui entendirent?* Hébr. 3, 16 ; ܡܢ ܗܝ ܐܡܝ ܘܡܢ ܐܢܘܢ ܐܚܝ *quelle est ma mère et quels sont mes frères?* Matth. 12, 48.

ܡܢܘ a aussi le sens simple de ܡܢ : ܡܢܘ ܡܣܦܩ *qui suffirait?* Josué le Styl. 4, 1, 29 ult.

b) Pour les choses, l'interrogatif est ܡܢܐ *quoi?* devenu assez rare ; plus fréquents sont ܡܢ, ܡܢܐ, ܡܢܘ, § 176 ; ܡܢܘ *qu'est-ce?* ܡܢܘ
ܦܫܩܢ ܒܪܝ ܡܠܝܟ *que signifient, mon fils, tes paroles?* Jul. 11, 25 ; ܘܢܠܦ
ܡܢܘ ܨܒܝܢܗ ܕܡܛܢܦܐ *et que nous apprenions ce que veut l'impur, id.* 13, 12.

c) Quelquefois cependant, ܡܢ et ܡܢܘ sont pris dans un sens impersonnel[1] : ܡܢ ܫܡܗ *quel est son nom?* Exod. 3, 13 ; ܡܢܘ ܫܡܟ *quel est ton nom?* Jug. 13, 17 ; ܡܛܠ ܡܢ *à cause de quoi?* Lex. Bernstein, p. 284.

---

[1] En néo-hébraïque, מִי est très-souvent impersonnel, מִיהוּ *(quoi que ce soit) pour le moins.*

d) ܡܢܐ et ܡܢܘ peuvent se mettre, comme un adjectif, en apposition avec un substantif : ܡܢܐ ܦܘܪܫܢܐ *quelle différence?* ܡܢܐ ܛܘܟܣܐ *quel ordre?* v. *Neusyr. Gramm.*, p. 279; ܡܢܐ ܣܛܢܐ ܡܠܐ ܠܒܟ *quel satan a rempli ton cœur?* Barhébræus, I, p. 184, l. 24.

Ils se disaient aussi des personnes : ܡܢܐ ܐܢܘܢ ܗܠܝܢ ܡܠܟܐ *quels sont ces rois?* poème d'Alexandre, *Chrest. Knös*, p. 80, vers 10.

e) A l'inverse de ܡܢ, ܐܝܢܐ est surtout adjectif et forme un féminin, ܐܝܕܐ, et un pluriel com. ܐܝܠܝܢ : ܒܐܝܢܐ ܫܘܠܛܢܐ ܗܠܝܢ ܥܒܕ ܐܢܬ *par quelle puissance fais-tu cela?* Matth. 21, 23; ܡܚܝܪܝܢ ܕܐܝܢܐ ܗܕܡܐ ܡܫܠܚ *ils regardent quel membre est nu*, Ined. syr. 7, 16; ܐܦܠܐ ܕܐܝܕܐ ܡܫܘܚܬܝ ܝܕܥܬ *tu ne sais même pas quelle est ma mesure*, Josué le Styl. 3, 3; ܘܠܐ ܬܕܥ ܐܝܕܐ ܫܥܬܐ ܐܬܐ ܠܘܬܟ *et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai à toi*, Apoc. 3, 3; sur ces constructions v. § 383.

Mais il est aussi pronom : ܠܐܝܠܝܢ ܩܨܬ ܠܗ *de qui s'est-il dégoûté?* Hébr. 3, 17; ܠܐܝܠܝܢ ܝܡܐ *pour qui a-t-il juré? id.* 3, 18; ܐܝܕܐ ܡܢܗܘܢ *lequel des deux?* πότερον, *Anal. syr.*, p. 43, l. 11 et 24; ܘܢܬܚܙܐ ܕܐܝܕܐ ܙܕܝܩܐ *et on verra laquelle est plus juste . .*, Ined. syr. 6, 2; ܒܗܢܐ ܐܓܘܢܐ ܕܐܝܢܐ ܡܢܗܘܢ ܢܦܘܩ ܩܕܡܝܐ *dans cette lutte, à qui sortirait le premier*, Josué le Styl. 24, 1; ܐܝܢܘ *quel est?* ܐܝܢܘ ܙܩܝܦܗ ܕܡܫܝܚܐ *quelle est la croix du Messie?* Addai the Apost. 13, 18.

f) Suivis du relatif ܕ, les interrogatifs deviennent des corrélatifs, § 177. Ils sont précédés quelquefois d'un démonstratif: ܗܘ ܡܢ ܕܥܒܕܗ *celui qui l'avait commise*, Josué le Styl. 68, 19; 78, 16; ܝܘܠܝܢܘܣ ܥܘܝܐ ܘܛܘܪܢܐ ܗܘ ܐܝܢܐ ܕ *Julien le pervers et le tyran, celui-là qui . . .*, Jul. 5, 11; ܠܒܪܐܒܐ ܗܘ ܐܝܢܐ ܕ τὸν Βαραββᾶν · ὅστις, Luc. 23, 18 à 19; ܠܒܢܝܢܫܐ ܗܢܘܢ ܐܝܠܝܢ ܕ τοὺς ἀνθρώπους οἵτινες, Apoc. 9, 4; ܗܝ ܐܝܕܐ ܕ ἥτις, *id.* 11, 8; 12, 13; 19, 2. On voit que, dans ces exemples, l'interrogatif répond à la particule grecque τις après le relatif.

g) ܐܝܢܐ, adjectif corrélatif, suit généralement le nom : ܓܒܪܐ ܐܝܢܐ ܕ *cet homme-là qui*, quelquefois il le précède : ܐܝܕܐ ܛܒܬܐ ܕ *la bonne œuvre qui*, Anal. syr., 20, 21.

320. Les pronoms indéfinis comprennent une liste de locutions variées:

a) ܐܢܫ *on, quelqu'un*, ܐܢܫܝܢ *quelques-uns* : ܐܡܪ ܕܝܢ ܠܗ ܐܢܫ *quelqu'un lui dit*, Matth. 12, 47; ܐܢ ܐܢܫ ܢܐܡܪ *si quelqu'un disait*, locution fréquente; ܡܛܠ ܐܢܫܝܢ *à l'égard de certains individus*, Anal. syr., 67, 11; ܠܐ ܐܢܫ ou ܐܢܫ ܠܐ *personne, aucun :* ܘܠܐ ܐܢܫ ܡܨܬܐ ܗܘܐ ܠܗ ܡܢܗ *personne ne faisait attention*, Josué le Styl. 23, 4; ܐܢܫ ܠܐ ܐܟܝ ܬܡܢ *elles ne blessèrent personne là*, *id.* 23, 14, comp. 54, 17; ܠܐ ܦܫ ܐܢܫ *il ne resta personne*, *id.* 26, 14, comp. § 380*a* et *c*; en apposition, après un substantif : ܥܒܪ ܐܘܪܚܐ ܐܢܫ *un passant*, *id.* 27, 10; ܐܢܬܬܐ ܐܢܫ *une certaine femme*, Jacques d'Edesse, éd. Wright, p. 25; répété, ܐܢܫ ܐܢܫ *chacun*, comp. § 368*a* : ܢܦܪܘܥ ܠܐܢܫ ܐܢܫ ܐܝܟ ܥܒܕܘܗܝ *récompenser chacun selon ses œuvres*, Matth. 16, 27.

b) ܚܕ, en apposition avant ou après un substantif, était plus usité dans le même sens : ܢܒܝܐ ܚܕ *un prophète*, ܐܢܬܬܐ ܚܕܐ *une femme*, Luc. 9, 19; 11, 27, où l'héraqléenne a ܢܒܝܐ ܐܢܫ, ܐܢܬܬܐ ܐܢܫ; ܚܕ ܐܢܫ *quelqu'un*, Josué le Styl. 26, 18, ou ܐܢܫ ܚܕ, *id.* 55, 12; ܠܐ ܚܕ ܒܪܢܫ *personne*, *id.* 54, 19; ܝܘܕ ܚܕܐ ܐܘ ܚܕ ܣܪܛܐ ἰῶτα ἓν ἢ μία κεραία, Matth. 5, 18. Répété, ܚܕ ܚܕ signifie *l'un l'autre, chaque, chacun :* ܐܢܫ ܚܕ ܚܕ *chaque homme*, Josué le Styl. 71, 20; ܠܚܕ ܚܕ ܡܢ ܡܗܝܡܢ̈ܐ ܡܬܡܛܝܐ ܚܕ ܚܕ ܡܫܝܚܐ ܡܕܝܠܗܘܢ *est-ce qu'à chaque croyant il revient un Messie propre?* Aphraat. 120 ult.; ܒܚܕ ܚܕ ܡܢ ܗܕܡ̈ܝܗܘܢ *dans chacun de leurs membres*, Josué le Styl. 20, 5; ܨܒܝܢܐ ܕܚܕ ܚܕ ܡܢܗܘܢ *la volonté de chacun d'eux*, Anal. syr., p. 49, l. 3. Dans le sens de *l'un l'autre*, la préposition se met au milieu : ܚܕ ܡܢ ܚܕ, ܚܕ ܕܚܕ *l'un de l'autre*, ܚܕ ܠܚܕ *l'un à l'autre*, ܚܕ ܥܠ ܚܕ *l'un sur l'autre* etc., parce qu'elle ne porte que sur le second membre du pronom composé : ܐܚܝܕܝܢ ܚܕ ܒܚܕ *joints l'un à l'autre*, Anal. syr., p. 139, l. 21; ܘܢܦܪܘܫ ܐܢܘܢ ܚܕ ܡܢ ܚܕ *et il les séparera l'un de l'autre*, Matth. 25, 32; ܕܬܫܝܓܘܢ ܪ̈ܓܠܐ ܚܕ ܕܚܕ *que vous vous laviez les pieds les uns des autres*, Jean 13, 14. On disait aussi ܚܕ *quelqu'un*, ܠܐ ܚܕ *personne*, Josué le Styl. 56, 10.

c) Mais au pluriel contracté ܚ̈ܕܕܐ, § 109 *fin*, la préposition se met nécessairement en tête : ܐܬܚܙܝܘ ܐܦ̈ܐ ܕܚ̈ܕܕܐ *ils se présentèrent en face l'un de l'autre*, 2 Rois 14, 11; ܠܚ̈ܕܕܐ ܩܛܠܘ *ils s'entretuèrent les uns les autres*, Josué le Styl. 78, 11; ܡܛܠ ܕܠܐ ܐܫܬܡܥܘ ܠܚ̈ܕܕܐ *par ce qu'ils ne s'étaient pas obéis entre eux*, ܐܬܚܠܛܘ ܥܡ ܚ̈ܕܕܐ *ils se mêlèrent les uns aux autres*, *id.* 43 ult., 58, 2; ܠܘܬ ܚ̈ܕܕܐ *les uns près des autres*, *id.* 58, 15.

d) Un nouveau pluriel de ܚܕܚܕ, formé avec le suffixe *ȧné*, v. § 265, est ܚܕܚܕܢ̈ܐ, fém. ܚܕܚܕܢ̈ܝܬܐ *quelques-uns, quelques-unes :* ܫܚܠܦ ܠܚܕܚܕܢ̈ܝܬܐ ܡܢ ܡ̈ܠܐ *il changea quelques-uns des mots,* Jacq. d'Edesse, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 489, l. 19; ܠܚܕܚܕܢ̈ܐ ܗܘ ܡܬܝܗܒܐ *il a été donné à quelques-uns,* Anal. syr., p. 175, l. 19; ܢܦܩܘ ܚܕܚܕܢ̈ܐ *quelques-uns sortirent,* Josué le Styl. 54, 18[1].

e) ܡܢ devant un substantif, ou suivi d'un suffixe pluriel, était parfois partitif et signifiait *quelques-uns :* ܐܢ ܡܢ ܣܘ̈ܟܐ ܐܬܦܣܩܘ εἰ δὲ τινες τῶν κλάδων ἐξεκλάσθησαν, Rom. 11, 17; ܐܢ ܡܢܗܘܢ ܠܐ ܗܝܡܢܘ εἰ ἠπίστησάν τινες, *id.* 3, 3; ܐܘ ܡܢ ܒܢ̈ܝ *ou quelqu'un de mes fils,* Martyr. homerit., *Chrest. Knös,* p. 44, l. 2.

f) On se servait aussi de ܐܝܬ ܕ *il y en a qui, quelqu'un, quelques-uns :* ܐܝܬ ܕܐܡܪ, ܐܝܬ ܕܐܡܪܝܢ *quelqu'un dit, quelques-uns disent,* sont des locutions très-usuelles; ܠܝܬ ܗܘܐ ܕܢܦܘܩ *personne ne pouvait sortir,* Josué le Styl. 5, 16.

g) L'un dans un premier membre de phrase, *l'autre* dans le membre suivant, étaient exprimés par un pronom démonstratif ou un pronom indéfini, répété dans chaque membre; dans le second, cependant, apparaît souvent ܐܚܪܢܐ ou ܐܚܪܝܢ *un autre,* au plur. ܐܚܪ̈ܢܐ ou ܐܚܪ̈ܢܝܢ : ܐܝܬ ܕܨܠܘܬܐ ܘܐܝܬ ܕܬܐܓܘܪܘܬܐ *les uns pour la prière, les autres pour le commerce,* Josué le Stylite 27, 18; ܐܝܬ ܕܢܦܠ . . . . ܘܐܚܪܢܐ ܢܦܠ ἃ μὲν ἔπεσε . . . . ἄλλα δὲ ἔπεσε, Matth. 13, 4 à 5, aj. ex. ci-dessus § 317 *d;* ܡܢܗܝܢ ܕܪܘܪ̈ܒܢ ܡܢܗ ܘܡܢܗܝܢ ܕܙܥܘܪ̈ܢ ܡܢܗ *il y en a qui sont plus grandes qu'elle, d'autres, qui sont plus petites,* Anal. syr., p. 138, l. 20, comp. Josué le Styl. 29, 18; ܡܢܗܝܢ . . . . . ܘܐܚܪ̈ܢܝܬܐ *quelques-unes . . . . et les autres,* Josué le Styl. 19, 9.

h) Sous l'influence du grec, le premier pronom est quelquefois suivi de ܡܢ = μὲν, et le second, de ܕܝܢ = δὲ. Dans la P'šiṭṭâ, ܡܢ n'a jamais ce sens.

i) Pour le pronom de réciprocité, on se sert encore de ܐܢܫ, ܚܒܪܐ, ܫܒܒܐ : ܝܡܘ ܓܒܪ ܠܐܚܘܗܝ *ils se jurèrent l'un à l'autre,* Gen. 26, 31, ܒܝܬ ܓܒܪ ܒܝܘܡܗ *chez chacun à son tour,* Job 1, 4, ܘܐܡܪܘ ܓܒܪ ܠܚܒܪܗ Gen. 11, 3. Ces constructions si hébraïques se rencontrent en syriaque, en dehors de la version de l'ancien Testament : ܐܢܫ

---

[1] ܚܕܚܕܢ̈ܐ dans ܐܝܬ ܕܐܡܪܝܢ ܚܕܚܕܢ̈ܐ, Jos. le Styl. 12 ult., est sans doute une faute de copiste.

ܐܝܕܐ ܡܢ ܚܒܪܬܗ̇ *quelle est celle qui est plus juste que l'autre,* Ined. syr. 6, 2; ܠܐ ܫܠܡ ܠܚܒܪܬܗ̇ *ne s'accorde pas avec celle de l'autre,* Anal. syr. 49, 4; ܡܢ ܒܝܬܐ ܠܚܒܪܬܗ̇ *d'une maison à une autre,* Jos. le Styl. 77, 4.

j) ܦܠܢ *un tel,* fém. ܦܠܢܝܬܐ, répond à l'hébreu פְּלֹנִי אַלְמֹנִי, mais ne se rencontre dans l'ancien testament que dans un passage, 2 Rois 6, 8, ܒܐܬܪܐ ܦܠܢ *dans tel endroit.* Cette locution se dit ordinairement des personnes : ܙܠܘ ܠܡܕܝܢܬܐ ܠܘܬ ܦܠܢ *allez à la ville chez un tel,* Matth. 26, 18. Pour les quantités indéterminées, on se sert de ܐܦܠܢ, placé devant ou derrière le substantif : ܗܒ ܐܦܠܢ ܟܟܪ̈ܝܢ *donne tant de talents,* Joh. Ephes. 48, 4; ܒܐܦܠܢ ܘܐܦܠܢ ܨܒܘ̈ܬܐ *dans telles et telles choses, id.* 375, 17. Les Syriens occidentaux prononçaient ܐܦܠܢ, targ. זִפְלָן[1].

321. *a)* ܡܕܡ[2] sert de pronom et d'adjectif indéfinis pour les choses. Il est pronom dans les exemples suivants : ܕܢܘܕܥ ܡܕܡ *qui veut faire connaître quelque chose,* Josué le Styl. 22, 8; ܘܠܐ ܗܘܐ ܡܢܗ̇ ܡܕܡ ܕܩܐܡ *et il n'y eut rien qui restât debout, id.* 27, 10; ܘܡܕܡ ܡܕܡ ܡܗܝܡܢܐ ܐܢܐ καὶ μέρος τι πιστεύω, 1 Corinth. 11, 18; ܠܐ ܡܕܡ et ܡܕܡ ܠܐ *rien du tout :* ܠܐ ܡܕܡ ܣܟܠܬ *je n'ai nullement péché,* Act. 25, 10; ܡܐܢܐ ܐܝܬ ܠܗ ܕܡܕܡ ܡܕܡ *il avait quelques effets,* Josué le Styl. 50, 20; ܕܠܐ ܣܡܐ ܕܡܕܡ *sans aucun médicament,* Addai 7, 10; ܡܕܡ ܕ *quelque chose qui,* très-fréquent.

b) Comme adjectif, ܡܕܡ se place avant ou après le nom : ܗܢܐ ܡܕܡ, ܗܠܝܢ ܡܕܡ, *cette certaine chose, ces certaines choses;* ܚܕ ܡܕܡ *une unité quelconque,* Anal. syr., p. 48, l. 24; ܠܠܡܐܢܐ ܡܕܡ *à un port quelconque, id.* 139, 20; ܘܠܐ ܐܝܬܝܘ ܡܕܡ ܕܥܠܬܐ ܥܠܬܐ οὐδεμίαν αἰτίαν ἔφερον, Act. 25, 18; ܐܠܐ ܙܛܡܐ ܕܝܢ ܡܕܡ ܡܕܡ ζητήματα δέ τινα, *id.* 25, 19; ܡܛܠ ܒܥܠܕܒܒܘܬܐ ܡܕܡ *à cause d'une inimitié quelconque,* Josué le

---

[1] Nous avons considéré le zaïn en tête de ce mot comme un élément démonstratif, v. p. 26, note 2 ci-dessus. M. Nœldeke y voit une contraction de ܐܦ ou ܐܘ avec ܦܠܢ, *Syr. Gramm.*, p. 86, quoique le pé ne soit pas prononcé dur.

[2] Ce mot est abrégé d'une forme plus étendue, comme le montre le targoumique מִדְּעַם (par dissimilation מִנְדְּעַם); il est contracté de מַדַּע, infinitif de ידע, et de la particule מה, dans le sens de : *une notion quelconque,* v. *Nachträgl.* de Fleischer, p. 1, dans le *Chaldäisches Wörterbuch* de Lévy.

Styl. 40 ult.; ܒܡܕܡ ܐܚܪܢܐ *par quelqu'autre chose, id.* 45, 8; comp.: ܕܡܕܡ ܠܒܪ ܡܢ ܬܫܡܫܬܐ ܠܐ ܢܗܘܐ ܠܗܘܢ ܥܒܕܐ ܐܚܪܢܐ *qu'ils n'aient, en dehors du service, aucun autre travail,* Addai the Apost. 32, 15, où ܡܕܡ est éloigné du nom auquel il se rapporte.

322. *a)* ܟܠ, emphatique ܟܠܐ ou ܟܘܠܐ, est un abstrait signifiant *totalité :* ܐܚܝܕ ܟܠ παντοκράτωρ, ܡܠܟܐ ܕܟܠ *roi de l'univers.* Il s'emploie comme pronom indéfini : ܟܠ ܗܟܝܠ ܕܫܡܥ πᾶς οὖν ὅστις ἀκούει, Matth. 7, 24; ܟܘܠ ܕܡܫܟܚ *quiconque peut,* Spicil. syr. 4, 2; souvent, il est suivi, dans ce sens, d'un autre pronom indéfini : ܟܠܢܫ ܕ, ܟܠ ܡܢ ܕ, ܟܠ ܐܝܢܐ ܕ, *quiconque;* ܟܠ ܡܐ ܕ, ܟܠ ܡܘܢ ܕ, ܟܠ ܡܕܡ ܕ, *tout ce qui :* ܟܠ ܡܕܡ ܕܐܝܬ *tout ce qu'il y avait,* Jos. le Styl. 26, 13; comme partitif : ܟܠ ܚܕ ܡܢܗܘܢ *chacun d'eux,* Anal. syr., 49, 6; ܟܠ ܚܕܐ ܚܕܐ ܡܢ ܚܝ̈ܘܬܐ *chacun des animaux,* Anecd. syr., IV, 33, 2. Il se rencontre également devant une conjonction : ܟܠ ܐܡܬܝ ܕ *toutes les fois que,* ܟܠ ܐܝܟ ܕ *tout selon que,* ܟܠ ܟܡܐ ܕ *tout autant que,* ܟܠ ܐܝܟܐ ܕ *partout où.*

b) A l'état construit devant un substantif, il a le sens de *chaque :* ܟܠܝܘܡ *chaque jour,* Matth. 26, 55; ܟܠ ܫܢܐ *chaque année,* Josué le Styl. 24, 15. Si le nom a un sens déterminé, ܟܠ prend le suffixe et se met en apposition; il signifie, dans ce cas, *tout, tout entier :* ܝܘܡܐ ܟܠܗ *tout le jour,* ܫܢܬܐ ܟܠܗ *toute l'année,* § 304*c*; ainsi avec les pronoms des autres personnes : ܟܠܟ *toi tout entier,* ܟܠܢ *nous tous* etc.; comme adverbe, ܟܠ ܟܠܗ *tout à fait,* ܠܐ ܟܠ ܟܠܗ *nullement* ou ܟܠ ܟܠܗ ܠܐ, Josué le Styl. 38, 18; 39, 6; ܟܠ ܟܠܗ ܠܝܬ *rien du tout n'est, id.* 65, 2; ܗܕܐ ܟܠܗ ou ܟܠܗ ܗܕܐ *tellement, à ce point,* ܗܪܕܐ ܟܠܗ, ܗܘ ܟܠܗ *id.* Sur ܟܠܗ ܕ, v. § 395 ci-après.

323. *a)* Un pronom indéfini est généralisé au moyen de ܕܗܘ, ܕܗܝ, qui suit : ܒܙܒܢܐ ܐܝܢܐ ܕܗܘ *en quelque temps que ce soit,* Joh. Eph. 22, 20; ܡܥܒܕܢܘܬܐ ܐܝܕܐ ܕܗܝ *une œuvre quelle qu'elle soit, id.* 235, 11; ܡܛܠ ܥܠܬܐ ܐܝܕܐ ܕܗܝ *sous un prétexte quelconque,* Jos. le Styl. 72, 7; ܡܢ ܐܚܪ̈ܢܐ ܐܝܠܝܢ ܕܗܢܘܢ *d'autres quels qu'ils soient,* Clement. Rom. Recogn. 63, 17; ܠܘܬ ܡܢ ܕܗܘ *chez qui que ce soit,* Jacques d'Edesse, *Lettre sur l'orthogr.,* éd. Martin, p. ܘ, l. 9; ܥܠ ܡܘܢ ܕܗܘ *sur quoi que ce soit,* Jacq. d'Edesse, *Zeitschr. d. D. M. G.,* p. 481, l. 13 et 21; ܗܘ ܕܐܦ ܟܡܐ ܕܗܘ *celui-là, qui, si grand qu'il soit,* Anal. syr., p. 54, l. 17; ܟܠ ܐܝܢܐ ܕܗܘ ܩܒܪܐ ܥܬܝܩܐ *tout ancien tombeau quel qu'il fût,* Josué le Styl. 35, 17. Après un pluriel neutre, ܕܗܘ est

quelquefois invariable, ܨܒܘ̈ܬܐ ܐܝܟܢ ܕܗܘ *des choses quelles qu'elles soient*, Anal. syr., p. 135, l. 22.

b) ܟܝ après le pronom, en précise le sens interrogatif : ܡܢܘ ܟܝ ܗܘ ܕ *quel est donc celui... ?* Gen. 27, 33, ܡܢܐ ܟܝ ܢܗܘܐ ܠܢ τί ἄρα ἔσται ἡμῖν, Matth. 19, 27, comp. Luc. 12, 42; ܡܢ ܟܝ ܗܘܐ *ce qu'il était advenu*, Jul. 27, 2.

Chapitre V.

Des verbes. — Des personnes dans les verbes.

324. *a)* Les personnes étant distinguées dans les principaux temps du verbe, les pronoms ne sont ajoutés que pour rehausser le sujet, § 298. Mais tel n'est plus le cas, lorsque le participe, actif ou passif, est employé comme troisième temps, à côté du parfait et de l'imparfait, § 183. Suivant le principe que le radical nu représente la troisième personne, celle-ci n'est pas exprimée par un pronom : ܡܢܗ ܕܟܪܐܕܪܝܘܣ ܡܬܝܕܥܐ ܐܢ ܚܝܐ ܘܐܢ ܡܐܬ *par le* χαραδριός *lui-même, on sait s'il vivra ou s'il mourra*, Physiol. Tychsen, p. 10; mais la première et la seconde doivent l'être par le pronom personnel, placé après le participe, § 183 : ܟܦܘܪ ..... ܘܚܝܐ ܐܢܬ *renie .... et tu vivras*, Martyr. homerit. *Chrest. Knös*, 39, 8; ܕܠܡܐ ܡܝܬܐ ܘܠܐ ܚܙܐ ܐܢܐ ܠܗ *de peur qu'elle ne meure et que je ne la voie pas, id.* 48, 7.

b) Lorsque plusieurs participes se suivent, le pronom est répété après chacun d'eux, mais il peut être aussi omis après un second ou un troisième participe : ܡܢܐ ܩܝܡܝܢ ܐܢܬܘܢ، ܘܚܝܪܝܢ ܠܫܡܝܐ *pourquoi restez-vous à regarder au ciel?* Apôt. 1, 11; ܟܕ ܚܓܝܣ ܐܢܬ ܐܘ ܟܕ ܦܫܝܓ *pendant que tu es boîteux ou manchot*, Matth. 18, 8.

c) Les formes, où le pronom est contracté avec le participe, sont, en général, moins usuelles que les autres : ܝܨܝܦܬ *tu t'occupais*, Josué le Styl. 2, 3; ܝܕܥܢܐ *je sais*, Aphraat. 25, 14; elles sont ordinaires avec ܢܢ : ܐܝܟ ܡܐ ܕܡܫܟܚܝܢܢ ܡܡܠܠܝܢܢ *nous parlerons comme nous pourrons, id.* 39, 15.

d) Le pronom de la troisième personne est mis après le participe, lorsque celui-ci est pris comme un adjectif, et la phrase est construite comme une phrase nominale : ܬܘܩ̈ܢܐ ܐܠܝܢ ܗܢܝܢ ܡܣܦܩܢܝ̈ܬܐ *ces corrections sont suffisantes*, Josué le Styl. 5, 10; ܕܐܢܐ ܗܘܝܬ

ܕܫܘܝܢ ܐܢܝܢ *je pensais qu'elles étaient dignes, id.* 3, 12; ܐܦ ܡܢ ܡܠܐ̈ܟܐ ܟܣܝܐ ܗܝ *elle est même cachée aux anges, id.* 4, 3; ܐܢ ܗܟܝܠ ܒܬ̈ܟܒܢ ܐܢܝܢ ܟܬܝܒܢ? *si donc les choses . . . sont écrites,* Addai the Apost. 20, 23; ܡܛܠ ܕܡܣܬܪܗܒܝܢ ܐܢܘܢ ܠܡܐܟܠ *parce qu'ils sont pressés de manger,* Aphraat. 226, 3; ܛܥܝܢ ܐܢܘܢ *ils s'égarent,* ܡܬܗܡܝܢ ܐܢܘܢ *ils sont effrayés,* Spicil. syr. 3, 1 et 3. Ces constructions se rencontrent surtout avec un participe passif ou un participe de verbes neutres.

325. *a)* Un verbe impersonnel, ou pris impersonnellement, est tantôt au masculin, tantôt au féminin, comme le neutre des noms, § 355 : ܓܕܫ *il arriva,* Luc. 10, 31, ou ܓܕܫܬ, *Anal. syr.*, p. 86, l. 18; ܫܠܝܛ ܒܐܝܕܘܗܝ ou ܫܠܝܛܐ ܒܐܝܕܘܗܝ *il est en son pouvoir,* Spicil. syr. 5, 13; Lév. 12, 8; Act. 5, 39; Hébr. 11, 19. Les verbes du sentiment, dont le sujet logique est *âme* ܢܦܫܐ, sont généralement au féminin : ܥܩܬ ܠܗ *il lui fut pénible,* ܥܩܐ ܠܝ *il m'est pénible;* ܒܐܫܬ ܠܝ *il m'a déplu,* ܠܐ ܬܒܐܫ ܠܢ *il ne nous déplaira pas,* ܠܐ ܡܒܐܫܐ ܠܢ *il ne nous déplaît pas,* Ps. 95, 10; 2 Cor. 4, 1; Gal. 6, 9. Le masculin, cependant, est possible : ܘܟܪܐ ܠܟܘܢ *et vous fûtes affligés,* Hébr. 10, 34; ܘܢܛܐܒ ܠܢ *et que nous soyons heureux,* Deut. 6, 24.

b) Les verbes de la lumière ou de l'obscurité, des couleurs, ont plus souvent le féminin : ܟܕ ܚܫܟܬ *lorsqu'il fit sombre,* ܟܕ ܢܓܗܬ *lorsqu'il fit jour,* Matth. 14, 24; Luc. 6, 13.

c) Les adjectifs et les participes les plus usités sont : ܘܠܐ *il convient,* ܙܕܩ *il est juste,* ܝܐܐ ou ܫܦܝܪ *il est beau,* ܦܩܚ *il est utile, il vaut mieux,* ܒܝܫ *il est mauvais,* ܡܠܒܒ *il est à cœur,* ܡܫܟܚ *il est possible,* ܦܫܝܩ ou ܕܠܝܠ *il est facile,* ܥܣܩ ou ܥܛܠ *il est difficile,* ܛܒ *il est bon* etc. Le féminin se rencontre moins fréquemment que le masculin : ܠܐ ܛܫܝܐ ܠܝܕܥܬܟ *il n'échappe pas à ta science,* Josué le Styl. 14, 17, comp. Jul. 16, 8; ܦܩܚܐ ܗܘ ܠܡܡܬ *il vaut mieux mourir,* Anal. syr., p. 7, l. 2; ܠܐ ܡܫܟܚܐ *il ne se peut pas,* Josué le Styl. 42, 1.

d) Les tournures impersonnelles et passives sont aimées en syriaque[1] : ܡܕܡ ܕܐܬܦܩܕ ܠܝ *tu m'as ordonné,* Josué le Styl. 3, 15; ܠܐ ܐܬܦܢܝ ܗܘܐ ܠܗ ܫܠܡܐ ܡܢ ܪ̈ܗܘܡܝܐ *les Romains ne lui avaient pas répondu pacifiquement, id.* 16, 6; ܐܝܟ ܕܡܬܐܡܪ ܐܬܐܡܪ *comme on l'a*

---

[1] Comp. en arabe قِيلَ *on a dit,* يُرْوَى *on raconte,* أُتِيَ بِهِ *on l'amena* etc.

dit précédemment, Anal. syr., p. 35, l. 18; ܠܐ ܡܟܝܠ ܗܘܐ ܕܢܬܐܡܪ ܠܗ ܡܢ ܪܘܚܐ ܕܩܘܕܫܐ *il n'était pas possible qu'il lui fût dit par le Saint-Esprit, id.* 129, 7; ܐܝܟ ܕܡܫܬܡܥܐ ܠܢ *comme nous l'avons appris,* Spicil. syr. 16, 22; Addai the Apost. 44, 3; ܐܢܗܘ ܕܡܬܒܥܝܐ ܠܗܘܢ *s'ils le désiraient,* Josué le Styl. 13, 5.

e) Plus rarement, on emploie impersonnellement l'actif à la troisième personne du pluriel : ܚܘܝܘ ܠܝܥܩܘܒ ܘܐܡܪܘ ܠܗ *on annonça à Jacob et on lui dit,* Gen. 48, 2; ܟܠ ܗܘ ܬܠܝܢ ܠܝ ܒܐܕܢ̈ܐ *voici pourquoi on me suspend aux oreilles,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXX., p. 241, l. 8; ܢܟܬܒܘܢ ܠܝ ܐܓܪܬܐ *qu'on m'écrive une lettre,* Néhém. 2, 7. On se sert plus volontiers d'un pronom indéfini comme sujet, § 320; une phrase telle que : ܕܫܘ ܐܢܘܢ ܕܫܝܘܬܐ *on les a foulés aux pieds,* Nah. 2, 3, répondant à l'arabe قال قايل, était évitée en syriaque.

CHAPITRE VI.

Des temps et des modes.

326. Outre les temps simples : le parfait, l'imparfait, l'impératif, le participe et l'infinitif, le syriaque forme des temps composés avec l'auxiliaire ܗܘܐ et rend ainsi les diverses modalités temporelles. Nous examinerons d'abord les temps simples et nous parlerons des temps composés sous le chapitre suivant, en traitant de ܗܘܐ.

DU PARFAIT.

327. *a)* Le parfait indique un temps passé, d'une manière absolue : ܚܛܝܬ ܕܐܫܠܡܬ ܕܡܐ ܙܟܝܐ *j'ai péché, car j'ai livré un sang innocent,* Matth. 27, 4. Dans ce sens, il répond à notre passé indéfini; il traduit aussi le passé historique, ou passé défini : ܫܡܥܬ ܢܫܝܢ ܩܠܟܘܢ ܟܕ ܥܐܠ ܡܢ ܠܒܪ ܐܢܐ *j'entendis votre voix du dehors, en entrant,* Spicil. syr. 1, 3; ܘܩܡ ܘܨܠܝ ܘܢܕܪ ܢܕܪܐ *il se leva, pria et fit un vœu,* Sindban 1, 3; le plus-que-parfait : ܡܢ ܒܬܪ ܕܫܡܥܬ ܗܠܝܢ *après qu'elle eut entendu cela, id.* 3, 16; ܥܒܕ ܐܝܟܢܐ ܕܦܩܕ ܠܗ ܡܠܐܟܗ ܕܡܪܝܐ *il fit selon ce que lui avait ordonné l'ange du Seigneur,* Matth. 1, 24. Comme passé historique et plus-que-parfait, il est souvent suivi de ܗܘܐ, § 335 *a*.

b) Les verbes qui indiquent une action subie mais continue, ont quelquefois le parfait pour le présent, comme ܠܐ ܗܘܐ, § 344 *b*, ܝܕܥ *savoir.* Les exemples abondent surtout dans la version de l'ancien testament, sous l'influence de l'hébreu, où cet usage est fréquent, v. Ewald, *Lehrb.*, § 135 *b* : ܘܒܢܝܟܘܢ ܕܠܐ ܝܕܥܘ ܝܘܡܢܐ *et vos fils qui ne connaissent pas aujourd'hui,* לֹא יָדְעוּ, Deut. 1, 39; ܐܬܕܟܪܢ ܢܘܢܐ *nous nous souvenons des poissons,* זָכַרְנוּ, Nomb. 11, 5; ܫܠܡܬ ܠܝ *je suis épuisé,* מָאַסְתִּי, Job. 7, 16; ܡܫܟܝ ܘܒܣܪܝ ܕܒܩܘ ܒܓܪܡܝ *ma peau et ma chair sont collées sur mes os,* דָּבְקָה, *id.* 19, 20; ܠܡܢܐ ܐܬܚܡܬ ܠܟ ܘܠܡܢܐ ܐܬܟܡܪܘ ܐܦܝܟ *pourquoi es-tu irrité et pourquoi ta face s'est-elle assombrie?* Gen. 4, 6; ܐܬܦܪܩܬ ܢܦܫܝ *mon âme est déchirée,* Ps. 118, 28.

En dehors de l'ancien testament, cet échange de temps est plus rare : ܛܥܝܬ *tu te trompes,* Jul. 48, 25; ܦܩܕܬ ܡܠܟܘܬܢ *notre Royauté ordonne, id.* 65, 1; avec un verbe de la couleur : ܣܡܩܬ ܫܡܝܐ *le ciel est rouge (est devenu rouge)* πυῤῥάζει, Matth. 16, 2 et 3; ܐܪܥܬܐ ܕܚܘܪܘ *les champs qui sont blancs (qui ont blanchi)* λευκαί εἰσι, Jean 4, 35.

c) Comme en hébreu également, le parfait exprime un temps présent ou futur, lorsque l'action est envisagée comme certaine et déjà réalisée : ܝܗܒܬ *je donne,* נָתַתִּי, Gen. 1, 29; 23, 11 et 13; ܗܐ ܒܪܟܬܗ ܘܐܣܓܝܬܗ ܘܐܪܒܝܬܗ *je le bénirai, je le ferai multiplier et grandir,* Gen. 17, 20; ܘܠܕܝܢܐ ܠܐ ܐܬܐ. ܐܠܐ ܫܢܝ ܠܗ ܡܢ ܡܘܬܐ ܠܚܝܐ *il ne viendra pas au jugement, mais il passera* (μεταβέβηκεν) *de la mort à la vie,* Jean 5, 24; ܡܚܪ ܥܒܪ ܘܠܝܬܘܗܝ ܘܐܒܕ ܘܐܬܠܚܝ ܕܘܟܪܢܗ *demain il disparaîtra et ne sera plus et sa mémoire périra et sera effacée,* Jul. 9, 6, comp. Ps. 37, 35. Ces phrases qui appartiennent surtout au style prophétique et élevé (comp. Ewald, *Lehrb.*, § 135 c), ne sont guère du domaine du syriaque.

d) Dans les phrases hypothétiques et conditionnelles, au contraire, ce parfait est très-commun : ܨܒܝܬ ܕܝܢ ܐܢܐ ܕܐܟܬܘܒ *j'aurais voulu écrire,* Josué le Styl. 1 ult., comp. Ps. 118, 30 et 40; ܐܝܟ ܣܦܩܬ ܡܠܬܢ ܗܫܐ *comme notre parole ne suffirait pas maintenant,* Jul. 4, 2; ܡܐ ܕܐܬܥܒܕ ܨܒܝܢܗ ܕܡܠܟܐ *quand la volonté du roi aura été exécutée, id.* 24, 23; ܡܐ ܕܡܝܬܬ *quand je serai mort,* 1 Rois 13, 31; ܡܐ ܓܝܪ ܕܩܡܘ ܡܢ ܡܝܬܐ *quand ils seront ressucités d'entre les morts,* Marc 12, 5; ܡܐ ܕܗܘܐ *quand ce sera,* ὅταν γένηται, Jean 14, 29, où l'Héraqléenne a ܐܡܬܝ ܕܬܗܘܐ; les locutions ܡܢ ܕܝܢ, ܡܢ ܕܝܢ ܚܒ ܡܗܘܢ permutent avec ܡܢ ܢܬܠ, ܡܢܘ ܢܬܠ, pour traduire l'hébreu מִי יִתֵּן, v. Job 13, 5; 14, 13; 29, 2; 31, 31 et 33; ܐܘ ܡܚܝܬܢܝ ܐܘ ܡܚܝܬܟ *ou tu m'aurais tué, ou je t'aurais tué*, Martyr. homerit., *Chrest. Knös*, 39 ult.; ܐܡܬܘܝ ܕܝܢ ܡܝܬܢ *puissions-nous être morts!* Nomb. 14, 2; 20, 3; ܠܘ ܐܚܝܬܘܢ ܐܢܘܢ ܠܐ ܡܚܝܬܟܘܢ *si vous les aviez laissés en vie, je ne vous tuerais pas*, Jug. 8, 19; ܐܢ ܐܡܨܝܢ *si nous pouvons*, Spicil. syr. 13, 2; ܥܕܡܐ ܕܝܠܕܬܗ *jusqu'à ce qu'elle l'eût enfanté*, Matth. 1, 25. Après ܐܢ, l'apodose a quelquefois le parfait, mais moins régulièrement qu'en arabe : ܐܢ ܐܩܪܒܬ ܢܦܫܟ ܠܐܠܗܐ... ܐܣܗܕܬ *si tu te consacres à Dieu... tu portes témoignage*, Anal. syr., p. 19, l. 9, v. § 410*b*.

L'imparfait et le participe sont également possibles avec quelques nuances du sens, §§ 328*e* et 329*e*, comp. aussi § 335*c*.

De l'Imparfait.

328. *a)* L'imparfait se rencontre à peine pour le présent absolu ou présent de l'indicatif, qu'exprime le participe, § 330 *a:* ܣܦܣܪܐ ܘܪܘܡܚܐ ܠܐ ܬܬܚܙܐ *on ne voit ni glaive ni lance*, Jug. 5, 8; ܗܐ ܒܥܒܕܘܗܝ ܠܐ ܡܗܝܡܢ ܘܒܡܠܐܟܘܗܝ ܢܣܝܡ ܬܗܦܟܐ *il ne croit pas ses serviteurs et il accuse de corruption ses anges*, Job. 4, 18.

b) Il exprime, au futur, le désir, la volonté, le commandement, l'obligation : ܐܫܒܚ *je vais louer*, ܐܙܡܪ *je vais chanter*, ܐܚܘܐ *je vais montrer*, Jug. 5, 3, Isaïe 5, 5; ܡܢ ܟܠܗܘܢ ܐܝܠܢܐ... ܡܐܟܠ ܬܐܟܘܠ *de tous les arbres... tu peux certainement manger*, Gen. 2, 16; ܘܡܢ ܐܝܠܢܐ ܕܝܕܥܐ... ܠܐ ܬܐܟܘܠ *mais de l'arbre de la science... tu ne dois pas manger*, *id.* 2, 17; ܬܐ ܒܪܝ ܢܐܙܠ ܢܡܘܬ *viens, mon fils, allons mourir*, Martyr. homer., *Chrest. Knös*, p. 48, l. 6; ܣܝܡܬܐ ܡܝܩܪܬܐ ܬܩܢܐ ܟܕ ܬܬܠ *tu acquerras des trésors précieux, en donnant...*, Anal. syr., p. 22, l. 26; ܢܫܦܪܘܢ ܠܟ ܐܘܠܨܢܐ ܕܩܒܠܬ ܠܐܠܗܐ *que les douleurs reçues pour Dieu te soient agréables*, *id.* 5, 26; ܬܨܠܐ *tu dois prier*, *id.* 22, 11; ܚܕܐ ܒܠܚܘܕ ܬܬܚܫܒ ܟܕ ܛܒܬܐ *n'estime comme bonne qu'une seule chose*, *id.* 3, 17.

c) Comme dans les autres langues sémitiques, le prohibitif est traduit par l'imparfait, l'impératif ne se mettant pas avec une négation : ܠܐ ܬܡܪܚ ܘܠܡܦܫܩܘܗܝ ܡܟܬܒܢܘܬܐ ܒܟܠ... *ne te hasarde pas à* *appeler maître quiconque...*, Anal. syr., p. 28, l. 20; ܠܐ ܬܪܓ *ne désire pas, id.* 20, 7; ܠܐ ܬܨܒܐ ܠܡܥܡܪ *ne veuille pas habiter, id.* 8, 8.

d) Comme subjonctif, l'imparfait est d'un usage régulier : ܕܥ ܗܟܝܠ ܠܐܠܗܐ ܕܐܦ ܬܕܥ ܢܦܫܟ *connais donc Dieu, afin que tu te connaisses toi-même,* Anal. syr., p. 30, l. 7; ܕܬܬܡܠܐ ܡܠܬܐ ܕܟܬܝܒܐ *afin que ce qui est écrit s'accomplisse,* Jean 15, 25; ܚܙܘ ܕܠܐ ܬܬܪܦܘܢ *voyez à ne pas vous laisser affaiblir,* Jul. 8, 23; ܕܠܗܘܢ ܣܝܡܐ ܠܢ ܕܢܟܬܘܒ *qu'il nous a été imposé d'écrire,* Josué le Styl. 6, 5; ܡܛܠ ܕܠܐ ܢܬܐܫܕ *pour qu'il ne fût pas répandu, id.* 42, 8; ܥܠܬܐ ܕܟܠܗ ܥܡܐ ܢܫܬܟܚ *la cause que tout le peuple se trouvait, id.* 44, 8, Eusèbe, *Chrest. Rödiger,* p. 109, l. 2; ܕܐܒܐ ܥܬܝܕ ܕܢܡܠܘܟ ܥܠܝܢ *le loup est prêt à régner sur nous,* Jul. 8, 22; même, lorsque la conjonction n'est pas exprimée : ܦܩܕܬ ܠܝ ܐܟܬܘܒ *tu m'as mandé d'écrire,* Josué le Styl. 4, 16; ܕܗܘ ܨܒܐ ܗܘܐ ܢܨܘܪ ܛܘܦܣܘܗܝ *parce qu'il voulait former ses types,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX, p. 241, l. 16; après le waw de la copule : ܦܩܘܕ ܠܥܡܐ ܕܒܢܝ ܐܝܣܪܝܠ ܘܢܣܒܘܢ *prescris au peuple des Israélites de prendre,* Aphraat. 217, 2; ܘܠܐ ܕܢܡܪܚ ܘܢܡܠܠ *et non pas qu'il ose parler,* Anal. syr., p. 26, l. 20; ܘܐܠܨ ܠܝܗܘܕܝܐ ܘܢܟܦܪܘܢ *il força les Juifs d'apostasier, id.* 82, 9; ܘܠܐ ܐܬܪܥܝܘ ܚܒܪܝ ܘܢܫܡܥܘܢܢܝ *et mes compagnons ne crurent pas devoir m'écouter,* Martyr. homer., *Chrest. Knös,* p. 40, l. 14, comp. § 389 *d.*

e) Il est également fréquent dans les phrases conditionnelles, hypothétiques ou interrogatives, où le participe est aussi possible : ܐܢ ܬܬܠ ܣܐܡܗ ܘܕܗܒܗ ܕܥܠܡܐ ܟܠܗ *quand tu donnerais l'argent et l'or du monde tout entier,* Anal. syr., p. 20, l. 17; ܡܐ ܬܬܠ *quand tu donnes, id.* 22, 26; ܐܦ ܡܐ ܣܓܝܐ ܢܨܒܬܘܢܗ *quand même on l'ornerait beaucoup,* Jacques d'Edesse, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 383, l. 3; ܡܐ ܐܢ ܢܨܒܐ ܐܢܫ *car si l'on voulait, id.* XXXII, 484, 14; ܡܐ ܬܐܬܐ ܠܡܒܨܐ *si tu viens à scruter,* Aphraat. 24, 7; ܡܐ ܐܢܫ ܢܪܚܡ ܠܡܪܝܐ *lorsqu'on aime le Seigneur, id.* 24, 4 et 5; ܘܡܐ ܗܘܐ ܡܛܐ ܠܬܪܥܗ ܕܩܒܪܐ *et comme il arrivait à la porte du tombeau,* Jacq. de Saroug., *Mœsinger Mon. syr.*, II, p. 52, vers 6; ܐܦ ܐܢ ܟܠܗܘܢ ܢܬܟܫܠܘܢ ܒܟ *quand même tout le monde serait scandalisé par toi,* Matth. 26, 33; ܐܝܟܢܐ ܐܥܒܕ ܣܟܠܘܬܐ ܗܕܐ ܪܒܬܐ *comment ferais-je cette grande faute?* Aphraat. 25, 17; ܐܠܘ ܗܘܘ ܕܢܙܟܘܢ ܠܙܐܢܘܢ *s'ils pouvaient vaincre Zénon,* Josué le Styl. 13, 1; ܐܢ ܢܐܡܪ ܐܢܫ *si l'on disait,* ܡܢ

ܢܐܡܪ ܐܢܫ *peut-être dira-t-on*, ܡܢ ܢܐܡܪ ou ܡܢܘ ܢܐܡܪ *qui dirait?* sont des tournures usuelles; ܡܢ ܕܢܐܡܪ ܐܢܫ ܡܠܬܐ ܕܐܠܗܐ *si quelqu'un dit la parole de Dieu*, Anal. syr., p. 7, l. 9; ܡܢܘ ܢܣܩ ܠܛܘܪܗ ܕܡܪܝܐ ܘܡܢܘ ܢܩܘܡ *qui montera sur la montagne du Seigneur et qui se tiendra...?* Ps. 24, 3; ܗܫܐ ܕܠܡܐ ܢܘܫܛ ܐܝܕܗ ܘܢܣܒ *maintenant peut-être qu'il tendra la main et prendra*, Gen. 3, 22; ܠܡ ܐܫܟܚ ܠܝ ܣܒܪܐ *peut-être trouverai-je un espoir*, Addai the Apost. 5 ult.

f) Il se met aussi après une conjonction, pour exprimer un temps non encore écoulé, au moment où l'on parle : ܥܕ ܠܐ ܬܬܬܣܝܡ ܢܡܘܣܐ *avant que la loi n'ait été établie*, Aphraat. 25, 5; ܥܕ ܠܐ ܢܗܘܐ *avant que ce soit*, Jean 14, 29, aj. 1 Rois 18, 44, Jérém. 1, 5; ܐܡܬܝ ܕܗܢܘܢ... ܢܐܬܘܢ *quand ils viennent...*, Anecd. syr., IV, p. 60, l. 1; ܥܕܡܐ ܕܢܫܠܡܘܢ ܠܡܫܬܐ *jusqu'à qu'ils aient fini de boire*, Gen. 24, 19; ܩܠܝܠ ܗܘ ܙܒܢܐ ... ܕܢܐܬܐ ܗܘ ܕܐܬܐ *bref est le temps où viendra celui qui doit venir*, Jacq. d'Edesse, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 384, l. 12; ܐܘܠܦ ܕܐܦ ܐܦ ܡܬܦܣܩܝܢ ܢܬܦܣܩܘܢ Ὄφελον καὶ ἀποκόψονται, Gal. 5, 12.

Le participe, dans ces cas, est aussi usuel, v. § 330 *e*.

De l'Impératif.

329. L'impératif ne peut être accompagné d'une négation, § 328 *c*; il est quelquefois employé d'une manière indirecte : ܕܐܝܟܐ ܡܢ ܬܪܝܢ ܓܒܝܢ ܓܒܝ ܚܕ *pour que des deux côtés tu choisisses l'un*, Jul. 18, 1; ܡܚܕܐ ܩܠܝܠ ܗܘ ܗܒ ܚܘܝܐ ܕܫܪܪܗܘܢ *bientôt tu donneras la preuve de leur vérité*, *id.* 48, 6; ܡܬܟܫܦܝܢܢ ܠܟ ܕܫܠܐ ܗܘܐ *nous te supplions de calmer*, *id.* 65, 1.

Du Participe.

330. *a)* Le participe actif exprime, outre l'attribut, l'existence de cet attribut, non pas d'une manière déterminée et pour un temps fixe, mais d'une manière absolue. Il indique donc non-seulement le présent, par opposition au passé, mais aussi l'état: ܡܘܕܥܝܢܢ ܠܟܘܢ ... ܘܟܕ ܡܘܕܥܝܢܢ ܠܟܘܢ ܐܦ ܠܢܦܫܢ ܡܥܗܕܝܢܢ *nous vous faisons connaître... et en vous le faisant connaître, nous nous rappelons nous-mêmes*, Aphraat. 245, 9. Cet état peut être envisagé dans le passé : ܘܚܙܐ ܠܡܠܐܟܗ ܕܡܪܝܐ ܩܐܡ ܒܐܘܪܚܐ *et il vit l'ange du*

Seigneur qui se tenait dans la voie, Nomb. 22, 31, comp. Luc. 1, 11; ou dans le futur : ܡܐ ܕܚܙܝܬܘܢ ܐܢܬܘܢ ܠܗ... ܘܪܗܛܝܢ ܩܕܡܘܗܝ ܡܫܪܝܬܐ ܕܡܠܐ̈ܟܐ *quand vous le verrez... pendant que des armées d'anges courront devant lui,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 384, l. 13.

De cette manière, il s'emploie pour le futur et le subjonctif et souvent, se distingue peu, dans ce sens, de l'imparfait, comp. § 328. En néo-syriaque, même, ce dernier temps a fini par disparaître, complètement évincé par les participes, v. *Neusyr. Gramm.*, §§ 122 et 145.

b) Pour le futur absolu : ܟܠ ܫܒܫܬܐ ܕܒܝ ܦܐܪ̈ܐ ܠܐ ܝܗܒܐ ܫܩܠ ܠܗ̇ *tout rameau qui chez moi ne donnera pas de fruit, il l'enlèvera,* Jean 15, 2; ܐܢܐ ܠܐ ܟܦܪ ܐܢܐ ܡܫܝܚܐ *moi, je ne renierai pas le Messie,* Martyr. homerit., *Chrest. Knös,* 48, 11; ܐܢ ܠܐ ܡܘܡܬ ܡܐܬ ܐܢܬ *si tu ne jures pas, tu mourras, id.* 39, 9, comp. ܬܡܘܬ dans une phrase analogue, Gen. 2, 17; ܩܛܠ ܐܢܐ ܠܗ ܠܐܒܘܟ. ܘܗܘܐ ܐܢܬ ܡܠܟܐ ܚܠܦܘܗܝ. ܘܫܩܠ ܐܢܬ ܠܝ *je tuerai ton père, tu seras roi à sa place et tu me prendras,* Sindban 3, 12; ܠܥܠܡ ܠܐ ܡܫܝܓ ܐܢܬ ܠܝ ܪ̈ܓܠܝ οὐ μὴ νίψῃς τοὺς πόδας μου εἰς τὸν αἰῶνα, Jean 13, 8; ܐܢܬ ܗܘ ܗܘ ܕܐܬܐ *es-tu celui qui doit venir?* Matth. 11, 3, comp. *Z. d. D. M. G.*, XXXI, p. 384, l. 12.

c) Comme subjonctif ou temps en dépendance d'un autre verbe : ܠܝܬ ܐܢܫ ܕܢܚܕܐ ܕܠܐ ܚܕܐ *il n'est personne qui ne se réjouisse...,* Spicil. syr. 5, 25; ܕܠܐ ܢܨܪܐ ܚܡܪܐ ܙܩ̈ܐ *afin que le vin ne rompe pas les outres,* Marc 2, 22; ܝܕܥܢܐ ܠܗ ܕܢܦܩܘܕ ܠܒܢ̈ܘܗܝ ܡܢ ܒܬܪܗ *je sais qu'il commandera à ses fils après lui,* Aphraat. 25, 14; ܟܕ ܣܒܪܝܢ ܕܢܕܚܠܘܢ ܘܢܫܕܪܘܢ ܠܗ ܕܗܒܐ *pensant qu'ils auraient peur et lui enverraient de l'or,* Jos. le Styl. 17, 9; ܐܣܗܕܬ ܥܠ ܢܦܫܟ ܕܬܘܒ ܠܐ ܚܛܐ ܐܢܬ *tu témoignes contre toi-même que tu ne pécheras plus,* Anal. syr., p. 19, l. 9; ܐܝܢܐ ܕܡܬܬܚܕ ܕܢܓܢܘܒ *celui qui est pris à voler,* Proverb. 6, 30 et 31; sans conjonction : ܬܨܘܪ ܠܐܠܗܐ ܪܚܡ ܢܦܫܗ ܘܡܬܦܢܩ ܒܡܘܬܪܗ *que tu te représentes Dieu s'aimant lui-même et jouissant de son opulence,* Anal. syr., p. 62, 22; ܡܨܐ ܐܢܫ ܢܬܝܕܥ *on peut connaître,* Jul. 4, 4; ܐܫܒܘܩ ܢܦܘܩ *je le laisserai sortir,* Sindban 8, 13; ܫܪܝܘ ܕܢܕܝܢܘܢ ܠܗ *ils commencèrent à le juger,* Aphraat. 220, 14; ܗܘ ܕܡܬܦܫܛ ܒܟܠܗ ܥܠܡܐ ܠܐ ܡܬܡܣܟܐ ܐܘ ܚܣܪ *celui-là qui se répand sur tout le monde, sans cesser ni diminuer,* Josué le Styl. 2, 8; après le waw de la copule, v. exemp.

ci-dessus *a;* après un impératif : ܫܒܘܩܘ ܬܪܝܗܘܢ ܢܪܒܘܢ *laissez-les croître tous deux,* Matth. 13, 30, comp. Luc. 10, 40; 12, 13; Jug. 16, 25; ܫܒܘܩ ܢܦܩܘܢ ܦܪܣܝܐ *laisse sortir les Perses,* Josué le Styl. 69, 7.

d) Dans ces derniers cas, l'arabe met le participe à l'accusatif et les grammairiens distinguent l'accusatif *de la distinction,* لِلتمييز, et l'accusatif *de l'état,* الحال. En syriaque, l'état ou l'action concomitante à une autre est généralement exprimée par le participe précédé de ܟܕ *pendant que :* ܒܕܪ ܩܢܝܢܗ ܟܕ ܚܝܐ ܦܚܝܙܐܝܬ *il dissipa sa fortune en vivant joyeusement,* Luc. 15, 13; ܟܕ ܐܡܪ *en disant,* fréquent; ܘܛܥܝܢܝܢ ܩܢܕܝܠܐ ܟܕ ܝܩܕܢ ܘܦܝܪܡܐ ܟܕ ܡܥܛܪܝܢ ܘܥܒܕܝܢ... ܟܕ ܡܫܒܚܝܢ ܠܐܠܗܐ *et ils portaient des cierges allumés et des encensoirs fumants, et faisaient des processions, en célébrant Dieu,* Josué le Styl. 24, 11; ܘܐܬܐ... ܟܕ ܡܚܪܒ *et il arriva . . . en ravageant, id.* 44, 5, 53 ult. Tout autre attribut, adjectif ou participe, est employé de même : ܟܕ ܚܝ *cru* ou *en vie,* Josué le Styl. 10, 6; Aphraat. 217, 14; 220, 3 etc.; ܟܕ ܠܐ ܦܩܝܕܝܢ *sans en avoir reçu l'ordre, id.* 227, 19; ܟܕ ܚܓܝܣ ܐܢܬ ܐܘ ܟܕ ܦܣܝܩ *en étant boiteux ou manchot,* Matth. 18, 8. Waw a quelquefois aussi ce sens, v. § 387 *c.*

e) Le participe est encore usuel dans les phrases conditionnelles ou interrogatives, comp. § 328 *e* : ܐܢ ܐܢܫ ܡܚܣܕ ܠܟ *si quelqu'un te blâme,* Anal. syr., p. 19, l. 13; ܟܒܪ ܕܝܢ ܐܡܪ ܐܢܫ *peut-être dira-t-on,* Josué le Styl. 5, 8; ܟܒܪ ܬܝܒܝܢ ܡܢ ܒܘܫܬܗܘܢ *peut-être se repentiront-ils de leur perversité,* Jul. 28, 21; après une conjonction, dans une phrase qui prévoit un événement à venir ou non réalisé, comp. § 328 *e* : ܡܐ ܕܚܙܝܢ ܐܢܬܘܢ ܐܬܐ *quand vous verrez un signe,* Matth. 24, 15; ܐܡܬܝ ܕܡܨܠܐ ܐܢܬ *quand tu pries, id.* 6, 6; ܥܕ ܡܫܕܪ ܠܗܘܢ *jusqu'à ce qu'il leur ait envoyé,* Josué le Styl. 10, 10; ܥܕ ܗܘܐ ܡܛܐ ܙܒܢܐ ܕܩܪܒܐ *jusqu'à ce que vînt le temps de combattre, id.* 58, 3; ܥܕܡܐ ܠܐܡܬܝ ܠܐ ܡܩܒܠܝܢ ܐܢܬܘܢ ܡܪܕܘܬܐ *jusqu'à quand ne recevrez-vous pas la correction?* Aphraat. 246, 14; ܥܕܡܐ ܕܡܬܒܢܝܐ ܡܕܒܚܐ *jusqu'à ce que l'autel soit construit,* Jul. 24, 22; ܟܕ ܡܨܠܐ ܐܢܬ *lorsque tu pries,* Matth. 6, 5; ܠܘܝ ܕܝܢ ܨܐܬ ܐܢܬ ܦܘܩܕܢܝ *puisses-tu écouter mes ordres!* Is. 48, 18; ܐܠܘܝ ܕܝܢ ܡܬܩܢܢ ܐܘܪܚܬܝ *puissent mes voies être fortes!* Ps. 118, 5.

331. *a)* Par opposition au participe actif qui a le sens d'un

présent, le participe passif indique un état subi et est pris comme passé : ܐܢ̈ܬܬܐ ... ܟܪܝܐ ܠܗ ܕܡܛܐ ܝܘܡܐ ܕܡܘܠܕܗ *une femme... a éprouvé du chagrin, parceque le jour de sa délivrance était arrivé,* ܐܦ ܐܢܬܘܢ، ܗܫܐ ܟܪܝܐ ܠܟܘܢ، *vous aussi maintenant, vous éprouvez du chagrin,* Jean 16, 21 à 22 ; ܥܢܐ ܗܘܝܬ *tu t'occupais,* ܥܢܝܢ *ils s'occupent,* Josué le Styl. 5 et 6 ; ܪܥܐ *qui paît,* ܪܥܐ *repu ;* ܡܐܬ *qui meurt,* ܡܝܬ *qui est mort ;* ܗܘ ܕܣܚܝܐ ὁ λελουμένος, Jean 13, 10. ܐܝܠܝܢ ܕܡܝܬܝܢ ܐܘ ܡܟܬܫܝܢ *ceux qui étaient morts ou blessés,* Josué le Styl. 63, 3.

Nous avons vu, § 239, que les adjectifs verbaux, de la forme فَعِّيل, avaient aussi ce sens : ܐܬܝܐ *qui est venu* (ܐܬܐ *qui vient*) ; ܩܝܘܡ *qui est stable* (ܩܐܡ *qui se tient debout*) ; ܩܕܝܡ *qui précédait, antérieur ;* ܣܓܝ *qui a multiplié, nombreux* (ܣܓܐ *qui multiplie*) ; ܝܢܝܩ *qui allait,* Anal. syr., p. 82, l. 12 ; Addai the Apost. 45, 6 ; ܬܟܝܠ *qui a confiance,* Ps. 56, 3, etc.

b) En dehors des verbes neutres, cette distinction temporelle s'est fait valoir dans un certain nombre de verbes actifs et a prévalu sur le sens passif de ce participe, qui prend un complément direct, v. § 234 : ܥܗܝܕ ܐܢܐ ܟܠ ܡܕܡ ܕܥܒܕ *je me suis souvenu de tout ce qu'a fait...,* 1 Sam. 15, 2 ; ܥܗܝܕܝܢ ܐܢܬܘܢ، ܕܐܡܪܬ ܗܘܝܬ *vous vous souvenez de ce que j'ai dit,* Spicileg. syr. 18, 17 ; ܐܠܗܐ ܗܘܝ ܥܗܝܕ *souviens-toi de Dieu,* Anal. syr., p. 13, l. 25 ; ܟܠ ܕܩܢܝܢ ܐܘ ܕܩܢܝܢ *tout ce qu'ils possèdent ou posséderont,* Anecd. syr., I, p. 48, l. 26 ; ܕܩܢܝܢ ܐܢܬܘܢ، *que vous possédez,* Jul. 9, 23 ; ܡܛܠ ܕܗܘ ܕܕܒܪ ܗܘܐ ܠܗ *parce que celui qui la conduisait,* Anal. syr., p. 82, l. 2 ; ܐܚܝܕ ܟܠ παντοκράτωρ, fréquent ; ܫܩܝܠ ܩܠܝ̈ܕܐ *qui porte les clefs,* Jul. 11, 10 ; ܢܛܪܝܢ ܗܘܘ ܠܗ *ils le menaçaient, id.* 19, 4, comp. Marc 6, 19 ; ܫܩܝܠܝܢ ܫܒ̈ܛܐ *portant des bâtons,* Jul. 25 ult. ; ܫܩܝܠܝܢ ܙܩܝ̈ܦܐ *portant des croix,* Addai the Apost. 8, 21.

c) Sauf ces exceptions, le participe des verbes transitifs a encore son sens actif ou passif parfaitement distinct et le passif s'emploie pour les mêmes temps que l'actif : ܐܝܟܢܐ ܕܟܬܝܒ ܠܙܕܝ̈ܩܐ ܢܡܘܣܐ ܠܐ ܣܝܡ *comme il est écrit : la loi n'est pas faite pour les justes,* Aphraat. 24, 12 ; 1 Tim. 1, 9 ; ܗܢܘܢ، ܡܢܢ ܦܩܝܕܝܢ ܗܢܘܢ *ceux-ci ont reçu l'ordre de notre part,* Jul. 16, 25 ; ܐܟܘܬ ܕܡܬܟܬܒܝܢ

ܐܢܬܘܢ *quand vous serez réunis,* Aphr. 221 ult.; ܥܕܡܐ ܕܡܬܚܘܐ ܗܘܐ *jusqu'à ce qu'il soit montré,* Josué le Styl. 42, 1; ܟܒܪ ܕܝܢ ܗܫܐ ܡܥܠܢܐ ܗܘܬ ܒܟܘܢ ܕܚܠܬܐ *peut-être que maintenant la crainte vous aurait pénétrés,* Jul. 19, 26.

d) Parfois il est pris comme adjectif : ܡܟܬܒܐ . . . ܫܦܝܪܢ ܘܡܬܩܪܝܢܝܢ *des lettres belles et lisibles,* Josué le Styl. 59, 20; dans le sens d'un gérondif : ܥܘܬܪܐ ܐܠܗܝܐ ܕܠܐ ܡܬܣܒܥܝܢ *les richesses divines, dont on ne peut être rassasié,* Jul. 6, 24; ܫܢܩܐ ܗܘ ܓܝܪ ܡܬܗܝܡܢܝܢ *on doit croire, en effet, que les douleurs . . .,* Anal. syr., p. 59, l. 18; ܡܕܡ ܕܡܣܬܠܝܐ *rien de répréhensible,* 1 Timot. 4, 4.

e) Il est volontiers construit avec le lâmadh du sujet logique : ܠܐ ܡܫܬܒܚ ܠܗ ܠܐܬܠܝܛܐ ܫܡܐ *l'athlète ne célèbre pas le nom,* Jul. 9, 15; ܡܛܠ ܕܡܬܒܥܝܢ ܗܘܝ ܠܗܘܢ *parce qu'elles leur étaient nécessaires,* Josué le Styl. 64, 21; ܕܠܐ ܡܫܬܡܥܢ ܠܗ ܟܠܗܝܢ ܐܠܝܢ *qui n'ait entendu toutes ces choses, id.* 65, 11; de même, impersonnellement, v. § 325 *a* : ܡܬܟܦܪ ܠܗ *on doit le renier,* Martyr. homerit., *Chrest. Knös,* 44, 4; *Michaelis* 35, 13.

De l'Infinitif.

332. L'infinitif est usité comme temps ou comme objet. C'est comme temps que nous l'envisageons ici; sur l'infinitif absolu, v. § 353.

a) Comme temps, en dépendance d'un verbe, l'infinitif est toujours précédé du lâmadh de la direction qui établit le rapport entre les deux verbes : ܐܠܝܢܘܣ ܡܬܛܟܣ ܠܡܐܙܠ ܠܪܗܘܡܐ *Julien . . . avait l'intention de se rendre à Rome,* Jul. 7, 23; ܕܥܬܝܕܝܢܢ ܠܡܟܬܒ *que nous devons écrire,* Josué le Styl. 7, 11; ܐܬܛܝܒ ܠܡܬܢܩܡܘ *il se préparait à se venger, id.* 47, 7; ܫܪܝ ܠܡܛܒܥܘ *il commença à enfoncer,* Matth. 14, 30; ܠܐ ܘܠܐ ܗܘܐ ܠܗ ܠܡܚܝܐ *il ne faut pas qu'il vive,* Act. 22, 22; ܠܐ ܡܫܟܚ ܐܢܬ ܠܡܣܓܕܘ *tu ne peux adorer,* Anal. syr., p. 4, l. 30; ܦܩܚ ܗܘ ܠܡܡܬ ܡܢ ܟܦܢܐ *il vaut mieux mourir de faim, id.* 7, 2; ܐܡܬܝ ܕܘܠܐ ܠܡܡܠܠܘ *quand il convient de parler, id.* 16, 7; ܠܚܠܝܡܝ ܥܣܩܢ ܠܐ ܠܡܕܥ ܗܠܝܢ ܪܥܝܢܐ *pour les gens sains d'esprit, ces choses ne sont pas difficiles à connaître,* Aphraat. 228, 16; ܥܒܕ ܗܘܐ ܕܝܢ ܠܡܠܬܐ ܠܡܬܗܝܡܢܘ *rendait la chose croyable,* Josué le Styl. 9, 17; comme gérondif : ܫܢܝܐ ܕܫܩܠܗܘܢ ܦܢܘ ܗܘܘ ܠܡܥܪܩܘ *ils s'en-*

levèrent tout espoir de salut en péchant, id. 20, 15; après une locution de temps et de lieu : ܠܐ ܗܘܐ ܥܕܢܐ ܠܡܬܟܢܫܘ ܡܪܥܝܬܐ *ce n'est pas le temps de réunir le troupeau,* Gen. 27, 9; ܘܡܠܘ ܝܘܡܝܗ ܠܡܐܠܕ *et son époque d'enfanter était arrivée, id.* 25, 24 (note karkaph. ܕܬܐܠܕ).

Dans toutes ces phrases, l'imparfait et le participe sont également possibles, v. § 390 *a.*

b) Lorsque l'infinitif est précédé d'une préposition, notamment ܡܢ, le dâlath conjonctif se place après elle, une préposition ne pouvant pas régir un verbe, comp. § 296 *b* : ܐܗܡܝܘ ܡܢ ܕܠܡܥܠ *ils renoncèrent à entrer,* Josué le Styl. 45, 13; ܐܡܬܝ ܕ... ܢܝܩܪܢ، ܥܝܢܝܗܘܢ، ܡܢ ܕܠܡܚܙܐ *quand leurs yeux sont trop pesants pour voir,* Anecd. syr., IV, p. 60, l. 2; ܕܢܦܘܫ ܡܢ ܕܠܡܥܠ *qu'il reste sans entrer,* Hébr. 4, 1; aj. Gen. 11, 8; Ruth 1, 12; même, dans les constructions impersonnelles : ܪܒܐ ܗܝ ܣܟܠܘܬܝ ܡܢ ܕܠܡܫܬܒܩܘ *ma faute est trop grande, pour qu'on pardonne,* Gen. 4, 13; ܡܢܐ ܡܠܟܐ ܐܝܬ ܠܡܬܠܘ *quel conseil donner?* Jul. 34, 5.

c) Les verbes ܗܘܐ, ܐܝܬ *il est,* ܠܝܬ *il n'est pas,* sont suivis du nom de l'agent avec le lâmadh du datif et de l'infinitif, dans le sens de : *il a, il n'a pas :* ܐܦܠܐ... ܐܝܬ ܗܘܐ ܠܗܘܢ، ܠܡܣܒܥܘ *ils n'avaient pas à se rassasier,* Josué le Styl. 33, 10; ܐܢ، ܡܬܐ ܗܘܐ ܠܝ ܠܡܡܬ ܥܡܟ *quand même j'aurais à mourir avec toi,* Matth. 26, 25; ܣܓܝܐܬܐ ܐܝܬ ܗܘܐ ܠܝ ܠܡܟܬܒ ܠܟ *j'avais beaucoup de choses à t'écrire,* 2 Ep. Jean 12; ܒܟܠܗܘܢ، ܝܘܡܬܐ ܐܝܬ ܗܘܐ ܠܢ، ܠܡܥܒܕ ܕܛܒܬܐ *tous les jours, nous avons à bien agir,* Aphraat. 230, 3; ܠܝܬ ܗܘܐ ܠܗ ܠܡܦܪܥ *il n'avait pas de quoi payer,* Matth. 18, 25.

Dans les constructions impersonnelles, ܐܝܬ est parfois omis : ܠܡܬܕܡܪܘ *il y a à s'étonner,* Josué le Styl. 2, 7; ܠܡܬܗܪܘ ܘܠܡܬܕܡܪܘ *il y a lieu d'admirer et de s'étonner,* Jul. 4, 10; 6, 22; 23, 11; 61, 5; ܠܡܚܕܐ ܗܘܝܘ ܘܠܡܬܦܨܚܘ *c'est un sujet de joie et de transport, id.* 9, 7 [1].

---

[1] Comp. les tournures analogues en grec : μὴ πολλὰ λέγειν, πίστιν ἐν πᾶσι φυλάσσειν. Ces locutions se rencontrent également en néo-hébreu, notamment celle si usuelle de ת״ל *l'enseignement (est qu'il faut) dire.*

CHAPITRE VII.

Du verbe ܗܘܐ *et des temps composés avec ce verbe.*

333. *a)* La première radicale de ܗܘܐ conserve sa prononciation intacte et est articulée, lorsque ce verbe signifie *devenir, exister,* et renferme l'attribut, ou lorsque, ayant le sens de *être,* il précède l'attribut[1]. Elle est marquée d'un point inférieur par les Occidentaux et de deux points par les Orientaux, § 151 : ܘܗܘܐ ܠܗ ܩܕܡܝ *et il existait avant moi,* Jean 1, 15; ܟܕ ܕܝܢ ܗܘܐ ܨܦܪܐ *lorsqu'il fut matin, id.* 21, 4[2]; ܘܗܘܐ ܒܝܘܡܬܐ ܗܢܘܢ *et il arriva en ces jours,* Marc 1, 9; ܒܗ ܚܝܐ ܗܘܐ *en lui était la vie,* Jean 1, 4; ܡܘܠܕܗ ܕܝܢ ܕܝܫܘܥ ܡܫܝܚܐ ܗܘܬ ܗܟܢܐ *la naissance de Jésus le Messie fut ainsi,* Matth. 1, 18; ܘܗܘܘ ܥܪܛܠܝܐ ܬܪܝܗܘܢ *et ils étaient nus, tous deux,* Gen. 2, 25; ܚܡܫܐ ܓܝܪ ܒܥܠܝܢ ܗܘܘ ܠܟܝ *tu avais cinq maris,* Jean 4, 18.

Suivant Barhébræus, I, p. 107, l. 11 et suiv., hé était articulé dans les phrases suivantes : ܐܠܗܐ ܕܝܢ ܠܐ ܗܘܐ ܕܡܝܬܐ *Dieu n'est pas le dieu des morts,* Matth. 22, 32; ܗܢܐ ܟܘܪܗܢܐ ܠܐ ܗܘܐ ܕܡܘܬܐ *cette maladie n'est pas de la mort,* Jean 11, 4. C'est à tort que dans l'édition de S. Lee le hé de ces phrases a la ligne occultante, comp. : ܘܚܕܐ ܡܢܗܝܢ ܕܫܡܥܘܢ ܗܘܬ ܟܐܦܐ *et l'une d'elles était celle de Simon Pierre,* Luc. 5, 3.

b) ܗܘܐ est enclitique et marqué de la ligne occultante (dans les anciens manuscrits, il n'a pas de signe diacritique chez les Occidentaux, chez les Orientaux il a un point inférieur), quand il suit l'attribut : ܕܡܢ ܩܕܝܡ ܣܡܝܐ ܗܘܐ *qui depuis longtemps était aveugle,* Jean 9, 13; tel est notamment le cas, quand il est verbe auxiliaire, § 335, ou lorsqu'il est au milieu de l'attribut : ܟܕ ܥܒܕܐ ܗܘܝܬܘܢ ܕܚܛܝܬܐ *lorsque vous étiez esclaves du péché,* ܚܐܪܐ ܗܘܝܬܘܢ ܠܟܐܢܘܬܐ *vous étiez libres pour la justice* (suivant S. Lee; ܗܘܝܬܘܢ suivant Barhébræus, I, p. 107, l. 8), Rom. 6, 20; ܐܣܘܗ ܗܘܐ ܕܗܪܐ

---

[1] V. Barhébræus, I, p. 106 pénult. et suiv.; G. Hoffmann, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 750; Nœldeke, *Syr. Gramm.*, p. 209.

[2] Dans ces deux exemples, la version héraqléenne de Bernstein a le hé quiescent; il est vrai que la place des attributs est à l'inverse de la P'šiṭtâ.

ܠܳܥܳܙܳܪ *le frère de celle-ci était Lazare,* Jean 11, 2; au milieu d'un nom de nombre : ܘܐܒܪܗܡ ܒܪ ܬܫܥܝܢ ܗ̱ܘܳܐ ܘܬܫܥ ܫܢܝܢ *Abraham était âgé de 99 ans,* Gen. 17, 24; après ܠܳܐ, quand il est un simple renforcement de la négation, § 334 *b* : ܗ̱ܘܳܐ ܬܰܡܳܢ ܗ̱ܘܳܐ ܠܳܐ οὐκ ἦν, Jean 20, 24.

Il est encore enclitique après un adverbe ou une locution de temps ou de lieu, envisagée comme attribut : ܐܠܘ ܬܢܢ ܗ̱ܘܰܝܬ *si tu avais été là,* Jean 11, 21 et 32; ܒܥܠܡܐ ܗ̱ܘܳܐ ܘܥܠܡܐ ܒܐܝܕܗ ܗ̱ܘܳܐ *il était dans le monde et le monde était dans sa main, id.* 1, 10 (suivant Barhébræus, I, 106 ult. et 107, 4; S. Lee a le hé articulé du premier et du second ܗܘܳܐ).

On voit par ces exemples que les ponctuateurs n'étaient pas toujours d'accord; un même texte offre parfois aussi des variantes, comp. éd. Lee : ܘܬܡܢ ܗܘܰܘ, Jean 2, 12; ܬܡܢ ܗ̱ܘܳܐ, *id.* 20, 24.

334. *a)* Le parfait ܗܘܳܐ a le sens du passé, ܐܝܬ servant pour le présent. Souvent, il s'emploie impersonnellement : ܘܗܘܳܐ ܡܢ ܒܬܪ ܕܡܝܬ *et il arriva après que mourut,* Jul. 7, 22; auquel cas, le féminin est également usuel, v. § 325 *a* : ܠܳܐ ܗ̱ܘܳܬ ܓܝܪ ܫܦܝܪܐ οὐ γὰρ καλόν ἔστι, Marc 7, 27; ܟܕ ܗܘܳܬ ܠܗ *lorsqu'il lui fut arrivé,* Josué le Styl. 18, 2.

b) Après ܠܳܐ, il n'est pas rare qu'il ait le sens d'un présent : ܠܳܐ ܗ̱ܘܝܬ ܒܠܚܘܕܝ καὶ οὐκ εἰμὶ μόνος, Jean 16, 32; ܕܠܳܐ ܗܘܰܘ ܡܢ ܥܠܡܐ ὅτι οὐκ εἰσὶ τοῦ κόσμου, *id.* 17, 14; ܘܠܳܐ ܗ̱ܘܝܬ ܒܪܢܫܐ ܒܝܢܬܟܘܢ *et je ne suis pas un homme parmi vous,* Hosée 11, 9. En fait, ce verbe n'était guère considéré que comme renforcement de la négation, ce qui explique la *linea occultans* du hé dans ces exemples; on pouvait donc, au lieu de ܘܠܳܐ ܗ̱ܘܝܬ ܒܪܢܫܐ ܒܝܢܬܟܘܢ, dire aussi bien ܘܠܳܐ ܗ̱ܘܳܐ ܒܪܢܫܐ ܒܝܢܬܟܘܢ *et non pas un homme parmi vous,* Anal. syr., p. 72, l. 8 et 11. ܠܳܐ ܗ̱ܘܳܐ est donc une négation, qui se met invariablement en tête d'une proposition, quels que soient le nombre et le genre du sujet; elle ne se rencontre que lorsque la négation est séparée du verbe par un ou plusieurs mots : ܡܛܠ ܕܠܳܐ ܗ̱ܘܳܐ ܒܡܘܒܕܢܗܘܢ ܗܘܳܬ ܙܟܘܬܐ *parce que la victoire ne consistait pas dans leur extermination,* Josué le Styl. 62 ult.; ܠܳܐ ܗ̱ܘܳܐ ܓܝܪ ܣܓܝܐܐ ܡܫܬܟܚܝܢ ܐܢܫܐ ܡܗܝܡܢܐ *il n'y a pas beaucoup de personnes qui se trouvent être des croyants,* Anal. syr. p. 19, l. 11; ܕܢܚܐ ܦܓܪܢܐܝܬ ܠܳܐ ܗ̱ܘܳܐ ܕܝܠܢ ܗ̱ܘ *vivre corporellement n'est pas notre condition, id.* 19, 23. Avec un féminin cependant, on met aussi ܗܘܬ : ܗܕܐ ܠܐ ܗܘܬ ܕܪܚܡܬ ܒܢܝ̈ ܐܢܫܐ ܗܝ ceci *n'est pas de l'amour du prochain, id.* 21, 22; ܠܐ ܗܘܬ ܕܨܒܝܢܐ ܐܝܬܝܗ ܗܘܬ *elle ne fut pas volontaire,* Josué le Styl. 38, 17. ܗܘܐ apparaît ainsi dans la locution ܠܐ ܒܠܚܘܕ *non-seulement;* ܠܐ ܗܘܐ ܐܒܝܕܐ ܒܠܚܘܕ ܠܐ ܨܒܐ ܠܡܗܝܡܢܘ *non-seulement Avida ne veut pas croire,* Spicileg. syr. 2, 16; ܠܐ ܗܘܐ ܠܐܘܪܗܝ ܒܠܚܘܕ ܐܬܐ ܗܘܐ ܗܢܐ ܦܘܩܕܢܐ *ce ne fut pas seulement à Edesse que vint cet ordre;* ܠܐ ܗܘܐ ܒܠܚܘܕ ܡܩܢܐ ܠܐ ܬܩܢܝܗ *non-seulement tu ne dois pas l'acquérir,* Anal. syr. p. 23, l. 6.

c) Devant un adjectif ou un participe, il exprime le désir, comparez § 327 *d,* et se traduit par l'impératif ou le subjonctif : ܗܘܝܬܝ ܚܠܝܡܐ *sois guérie,* Marc 5, 34; ܗܘܝܬܘܢ ܥܝܪܝܢ *veillez, id.* 13, 37; ܗܟܢܐ ܟܠ ܗܘܝܬܘܢ ܥܒܕܝܢ *faites ainsi,* Aphraat. 221, 22; ܗܘܝܬ ܡܬܡܠܟܬ ܘܗܝܕܝܢ ܥܒܕ ܐܢܬ *prends conseil et agis ensuite,* Anal. syr., 13, 23; ܗܘܬ ܪܒܐ ܬܪܥܝܬܟ *que ta pensée soit grande, id.* 8, 7; ܐܢܬܬܐ ܒܫܬܩܐ ܗܘܬ ܝܠܦܐ *qu'une femme apprenne dans le silence,* 1 Timot. 2, 11; ܗܘܘ ܕܟܝܢ ܦܓܪ̈ܝܟܘܢ *que vos corps soient purs,* Addai the Apost. 35, 12.

L'impératif de ܗܘܐ était aussi usuel pour la seconde personne : ܗܘܝ ܥܗܝܕ *souviens-toi,* ܗܘܝ ܢܟܦ *sois tempérant,* Anal. syr., p. 13, l. 25; 20, 25; ܗܘܘ ܚܝܠܬܢ̈ܐ ܘܡܫܬܪܪ̈ܐ *soyez courageux et forts,* Jul. 8, 12.

d) En dépendance d'un autre verbe, ܗܘܐ suivi d'un adjectif ou d'un participe, avait également le sens d'un subjonctif : ܐܬܚܦܛ ܕܗܘܝܬ ܡܟܝܟ *efforce-toi d'être humble,* Anal. syr. p. 8, l. 6; ܨܒܐ ܐܢܐ ܗܟܝܠ ܕܗܘܘ ܡܨܠܝܢ ܓܒܪ̈ܐ *je veux donc que les hommes prient,* 1 Timot. 2, 8; ܢܚܒ ܠܢ ܕܐܪܒܥܣܪ ܕܟܠ ܝܪܚ ܗܘܝܢ ܢܛܪܝܢ *que nous aimions à observer le quatorze de chaque mois,* Aphraat. 230, 1.

335. ܗܘܐ enclitique est mis après un verbe, pour former un temps secondaire.

a) Après un parfait, il exprime le plus-que-parfait : ܗܘ ܓܝܪ ܗܪܘܕܣ ܐܚܕ ܗܘܐ ܠܝܘܚܢܢ *Hérode avait saisi Jean,* Matth. 14, 3; ܐܫܬܡܥ ܗܘܐ ܠܗ ܓܝܪ ܬܢܝܐ *il avait appris la nouvelle,* Jul. 8, 2.

Mais très-souvent aussi, il a le sens du *passé défini,* par opposition au *passé indéfini* que rend le parfait seul, § 327 *a*, ou par opposition à *l'imparfait, c* ci-après : ܘܟܕ ܥܠܘ ܗܘܘ ܠܐܘܪܫܠܡ ܚܙܐܘܗܝ ܗܘܘ ܠܡܫܝܚܐ *et lorsqu'ils furent entrés dans Jérusalem, ils virent le Messie,* Addai the Apost. 2, 10 (dans ce livre, ce parfait se rencontre presque à chaque ligne); ܩܒܠܘ ܗܘܘ ܟܠܝܠܝܗܘܢ *ils gagnèrent leur couronne,* Jul. 4, 1; ܘܗܘܐ ܗܘܐ ou ܘܗܘܬ ܗܘܬ ἐγένετο, Luc. 1, 8; Jean 3, 25; Josué le Styl. 31, 19. Lorsque plusieurs parfaits se suivent, il suffit de mettre l'auxiliaire ܗܘܐ après le premier seulement : ܐܚܕ ܗܘܐ ܥܕ̈ܬܐ ܘܒܙ ܓܙ̈ܝܗܘܢ *il prit les églises et pilla leurs trésors,* Jul. 3, 7; ܐܠܐ ܐܢܗܪܘ ܗܘܘ ܫܪܪܐ . . . ܘܬܩܦܘ ܒܟܠܗܘܢ *mais ils firent briller la vérité . . . et s'imposèrent, id.* 3, 23; souvent aussi, il est répété après chacun d'eux.

Le suffixe objectif est reçu par le verbe principal : ܟܕ ܚܙܬܗ ܗܘܬ ܩܒܠܬܗ ܗܘܬ *lorsqu'elle le vit, elle l'accueillit,* Addai the Apost. 11, 8.

b) Après l'imparfait, il forme le passé du subjonctif : ܕܠܡܐ ܬܐܠܕ ܗܕܐ ܥܠܬܐ ܗܘܬ ܠܒܥܠܕܒܒܘܬܐ *de peur que cette cause ne suscitât l'inimitié,* Addai the Apost. 3, 9; ܕܗܘ ܡܢܦܫܗ ܢܐܬܐ ܗܘܐ ܘܢܚܙܐ ܗܘܐ *(Abgar aurait voulu) se rendre lui-même et voir, id.* 3, 6; ܕܣܦܝ̈ܢܬܐ ܢܬܛܝܒܢ ܗܘ̈ܝ *(il ordonna) que les vaisseaux fussent préparés,* Poème d'Alexandre, *Chrest. Knös,* p. 70, vers 8; ܐܝܟܢܐ ܕܠܐ ܢܫܟܚܘܢ ܗܘܘ ܠܚܡܐ ܠܡܐܟܠ *au point de ne pas trouver de pain à manger,* Marc 3, 20; ܕܢܗܘܐ ܗܘܐ ܕܡܘܬܐ *pour qu'il fût un modèle,* Jul. 6, 13; ܡܢܘ ܢܬܠ ܗܘܐ *qui aurait donné? id.* 77, 21.

c) Après un participe, il compose l'imparfait de l'indicatif: ܘܚܙܝܢ ܗܘܘ ܐܦ ܠܝܗܘ̈ܕܝܐ ܕܩܝܡܝܢ ܗܘܘ . . . . ܘܡܬܚܫܒܝܢ ܗܘܘ *et ils voyaient les Juifs qui se tenaient . . . . et songeaient à . . . ,* Addai 2, 12; ܐܝܕܐ ܕܡܟܬܒܐ ܗܘܬ ܗܟܢܐ *laquelle était rédigée en ces termes, id.* 3, 16; ܕܒܗ ܗܘܐ ܗܘܐ *dans lequel il était,* Josué le Styl. 27, 17; ܕܗܘܝܢ ܗܘܘ ܐܝܟ ܥܣܪ̈ܝܢ ܐܠܦ̈ܝܢ *qui étaient environ vingt mille, id.* 66 ult.

Quand plusieurs verbes se suivent, l'auxiliaire ܗܘܐ est, en général, répété après chacun d'eux, mais il peut aussi n'être mis qu'après le premier : ܫܠܝܢ ܗܘܘ . . . ܘܢܚܬܝܢ ܘܒܙܝܢ ܘܚܪܒܝܢ ܘܣܠܩܝܢ *ils étaient en sécurité . . . descendaient, pillaient, ravageaient et remontaient,* Josué le Styl. 16, 23; aj. 43, 4; 51 ult.; 66, 18;

ܟܡܐ ܡܬܪܓܓ ܗܘܐ ܘܡܟܫܪ *tellement il était avide et réussissait,* Jul. 6, 24.

Dans les phrases hypothétiques, il exprime le conditionnel: ܕܡܟ ܫܟܝܒ ܗܘܝܬ *je serais couché,* Job. 3, 12; ܟܡܐ ܩܠܝܠ ܡܫܠܡܝܢ ܗܘܘ ܠܝ *peu s'en faut qu'ils ne m'aient fait périr,* Ps. 118, 87; ܐܠܘ ܓܝܪ ܗܕܐ ܠܐ ܡܠܦܢ ܗܘܝ ܠܢ ܗܠܝܢ . ܐܦ ܠܐ ܕܠܐ ܝܘܬܪܢܐ ܐܝܬܝܗܝܢ ܗܘܝ *quand même elles ne nous auraient pas appris cela, elles n'auraient pas été sans utilité,* Josué le Styl. 5, 13; ܐܠܘ ܢܡܘܣܐ ܠܐ ܐܬܬܣܝܡ ܚܝܠܗ ܕܐܠܗܐ ܠܐ ܡܬܝܕܥ ܗܘܐ *si la loi n'avait pas été instituée, la puissance de Dieu n'aurait pas été connue,* Aphraat. 24 pénult.; ܐܠܘ ܠܝ ܝܕܥܝܢ ܗܘܝܬܘܢ، ܐܦ ܠܐܒܝ ܝܕܥܝܢ ܗܘܝܬܘܢ، εἰ ἐγνώκειτέ με, καὶ τὸν πατέρα μου ἐγνώκειτε ἄν, Jean 14, 7; ܡܢ ܢܬܠ ܗܘܐ *qui donnerait?* Jul. 81, 25.

336. L'imparfait s'emploie aussi comme temps simple et comme temps composé.

a) Comme temps simple, il se construit comme l'imparfait de tout autre verbe, § 328 : ܬܗܘܐ ܣܡܝܐ ܘܠܐ ܬܚܙܐ *tu seras aveugle et tu ne verras pas,* Act. 13, 11; ܡܘܬܐ ܠܐ ܬܗܘܐ ܬܘܒ *la mort ne sera plus,* Apoc. 21, 4; ܢܗܘܐ ܓܒܪܐ ܪܫܐ ܠܐܢܬܬܗ *l'homme doit être un chef pour sa femme,* Anal. syr., p. 8, l. 26; ܡܦܝܣ ܕܬܗܘܐ ܐܟܘܬܗ *il persuade qu'elle soit comme lui, id.* 8, 29; ܐܢ ܢܗܘܐ ܨܝܕ ܡܪܗ *quand même il serait chez son maître,* Sindban 1, 6; ܐܦܢ ܢܗܘܐ ܕ *quand même il serait que,* Jul. 8, 27, etc.

b) Comme auxiliaire, ܢܗܘܐ devant un participe ou un adjectif exprime le subjonctif ou le conditionnel : ܢܗܘܐ ܫܗܪܝܢ *veillons,* Jul. 10, 14; ܬܗܘܐ ܪܚܝܡ ܐܢܬ ܠܐܠܗܐ *sois aimé de Dieu,* Anal. syr., p. 10, l. 11; ܐܠܐ ܢܗܘܐ ܩܐܡ ܒܝܢܬܗܘܢ، ܩܪܒܐ *sinon, que la guerre continuerait entre eux,* Josué le Styl. 69, 11; ܐܣܩܘܗ ܕܢܗܘܘܢ، ܥܒܕܝܢ *ils instituèrent qu'ils feraient . . ., id.* 24, 15; ܐܢ ܥܡ ܣܓܝܐܐ ܐܢܫ ܢܗܘܐ ܛܥܐ *si un homme s'égare avec beaucoup d'autres,* Spicil. syr. 22, 12; ܕܠܐ ܓܡܝܪܐܝܬ ܢܗܘܘܢ، ܢܟܝܢ ܘܠܐ ܓܡܝܪܐܝܬ ܢܗܘܘܢ، ܡܬܢܟܝܢ *pour qu'ils ne nuisent pas entièrement et ne soient pas entièrement endommagés, id.* 21, 4; ܐܝܠܝܢ ܕܥܠ ܫܘܠܡܗ ܕܥܠܡܐ ܗܢܐ ܐܬܐܡܪ̈ ܢܗܘ̈ܝܢ ܚܫ̈ܚܢ ܠܨܒ̈ܘܬܐ *ces paroles qui ont été dites sur la fin du monde ici-bas, pourraient s'appliquer aux choses . . .,* Josué le Styl. 41, 8; ܢܗܘܐ ܢܛܪܝܢ ܠܗܘܢ، *qu'ils le conservent,* Aphraat. 217, 7. ܢܗܘܐ peut ne pas être répété devant chaque participe, quand plusieurs se suivent : ܘܗܘ̈ܝܢ ܡܠܦ̈ܢ ܫܦܝܪ̈ܬܐ ܘܡܢܟܦ̈ܢ *qu'elles enseignent les vertus et rendent tempérantes,* Ep. Tit. 2, 3 à 4, comp. versets 2 à 5.

337. Le participe ܗܘܐ s'emploie dans le sens du présent *est:* ܗܘ ܩܕܡܝܐ ܗܘܐ ܒܘܟܪܐ *lui le premier est le fils aîné . . . ,* Jul. 4, 7; comme subjonctif ou en dépendance d'une conjonction, v. § 330*c*: ܐܢ ܗܘܐ ܡܘܡܬܐ *s'il y avait un serment,* Josué le Styl. 68, 14; ܥܕܡܐ ܠܐܝܟܐ ܗܘܐ ܡܬܚܗ *jusqu'où va l'étendue . . . ,* Poème d'Alexandre, *Chrest. Knös,* 80, vers 4; ܘܐܗܘܐ ܐܢܐ ܡܥܕܪܢܐ ܠܦܪ̈ܣܝܐ *et que je devienne un allié des Perses,* Josué le Styl. 17, 12; devant l'auxiliaire ܗܘܐ, comme imparfait, v. § 335*c*.

338. Le verbe ܗܘܐ suivi du lâmadh du datif marque le rapport de la possession, comp. § 332*c* : ܘܡܢ ܟܠܗܝܢ ܫܢܘ̈ܗܝ ܒܪܐ ܠܐ ܗܘܐ ܠܗ *et de toute sa vie, il n'avait pas eu de fils,* Sindban 1, 2; ܠܐ ܢܗܘܐ ܠܗܘܢ ܣܘܢܩܢܐ ܕܢܘܗܪܐ *ils n'auront pas besoin de lumière,* Apoc. 22, 5. Sur ܗܘܐ suivi du dâlath du génitif, v. § 317*e*.

CHAPITRE VIII.

ܐܝܬ *et* ܠܝܬ.

339. *a)* ܐܝܬ *il est* s'emploie surtout impersonnellement, car c'est un ancien nom qui n'a pas les caractères du verbe, § 220 fin: ܡܢܐ ܐܝܬ ܠܘܬܟ *comment cela va-t-il chez toi?* Sindban 2, 8; ܟܠ ܡܕܡ ܕܐܝܬ *tout ce qu'il y avait,* Josué le Styl. 26, 13; quelquefois, cependant, il a un nom pour sujet : ܩܒܪ̈ܐ ܥܬܝܩ̈ܐ ܕܐܝܬ ܗܘܘ ܠܘܬ ܡܪܝ ܩܘܢܐ *les anciens tombeaux qu'il y avait près de Mâr Qounâ, id.* 35, 15; ܟܡܐ ܠܚܡ̈ܝܢ ܐܝܬ ܠܟܘܢ *combien de pains avez-vous?* Matth. 15, 34. Il prend les pronoms suffixes personnels, comme un nom, pour former les personnes du verbe *être,* § 220 fin : ܕܐܝܬܘܗܝ ܒܫܘܪܒܬܗ ܓܠܝܠܝܐ *qui était galiléen d'origine,* Josué le Styl. 62, 6. Dans l'Hexapla et l'Heracléenne, cette locution est très-usuelle et se rencontre dans les passages où la P'šiṭtâ a ܗܘܐ comme présent, 334*b*: ܐܝܬܝܟ ܠܐ, ܐܝܬܝܗܘܢ ܠܐ etc., au lieu de ܗܘܝܬ ܠܐ, ܗܘܘ ܠܐ [1].

---

[1] Suivant Bar'ali, n° 650, éd. Hoffmann, on disait aussi ܐܝܬܘܗܝ ܠܦܠܢ, au lieu de ܐܝܬܘܗܝ ܦܠܢ *c'est un tel,* en considérant le suffixe et ܦܠܢ comme le régime direct de ܐܝܬ, par analogie de ܗܘܝܗܝ, v. § 348.

b) ܐܝܬ est, comme un participe, § 335 *c*, suivi de l'auxiliaire ܗܘܐ avec le sens de l'imparfait : ܐܝܬ ܗܘܐ *il y avait* est fréquent dans les fables et les contes (v. Kalil. et Damn., Sindban etc.); avec un nom, comme sujet : ܘܐܝܠܝܢ ܕܐܝܬ ܗܘܐ ܥܡܗܘܢ *et ceux qui étaient avec lui,* Josué le Styl. 68, 17; auquel cas ܐܝܬ prend généralement le suffixe du sujet, avec lequel ܗܘܐ s'accorde : ܐܝܬܝܗܘܢ ܗܘܘ ܓܝܪ ܨܝ̈ܕܐ *car c'étaient des pêcheurs,* Matth. 4, 18; ܐܝܬܝ ܗܘܝܬ *j'étais,* Act. 22, 3. L'accord de ܗܘܐ avec le sujet a même lieu, quand ܐܝܬ n'a pas le suffixe : ܐܝܬ ܗܘܝ ܕܝܢ ܬܡܢ ܢܫ̈ܐ *il y avait là des femmes,* Matth. 27, 55; ܐܝܬ ܗܘܘ ܕܝܢ ܠܘܬܢ ܫܒܥܐ ܐܚ̈ܝܢ *il y avait chez nous sept frères, id.* 22, 25; on trouve aussi le féminin comme neutre, § 325 : ܐܦ ܐܟܣܢ̈ܝܐ ܕܐܝܬ ܗܘܬ ܬܡܢ *aussi les étrangers qu'il y avait là,* Josué le Styl. 26, 11.

c) Devant ܐܝܬ, on met ܢܗܘܐ pour exprimer le subjonctif ou le conditionnel, comme devant un participe, § 336 *b* : ܢܗܘܐ ܕܝܢ ܐܝܬ ܠܟ ܦܘܪܫܢܐ *sache distinguer,* Anal. syr., p. 20, l. 21; ܡܢ ܐܢܢܩܐ ܐܘ ܕܢܗܘܐ ܐܝܬܘܗܝ ܐܘ ܕܠܐ ܢܗܘܐ ܐܝܬܘܗܝ *il faut nécessairement qu'il soit ou qu'il ne soit pas,* de Hermen. Aristot. 33, 10; ܢܗܘܐ ܐܝܬ ܠܗܘܢ ܫܘܠܛܢܐ *qu'ils en aient le pouvoir,* Josué le Styl. 81, 3.

d) ܐܝܬ et ܐܝܬ ܗܘܐ suivis du lâmadh du datif expriment, pour le présent et l'imparfait, le même rapport de propriété que ܗܘܐ et ܢܗܘܐ pour le passé et le futur, § 338 : ܘܐܝܬ ܗܘܐ ܠܗ ܢܫ̈ܐ ܫܒܥ *il avait sept femmes,* ܕܥ ܕܐܠܘ ܐܝܬ ܗܘܐ ܠܟ ܡܐܐ ܒܢ̈ܝܢ *sache que, quand même tu aurais cent fils,* Sindban 1, 2 et 6, 11; ܐܠܘ ܠܐ ܓܝܪ ܡܛܠ ܕܐܝܬ ܫܘܠܡܐ ܛܒܐ *si ce n'était pas pour qu'il y eût une bonne fin,* Addai the Apost. 9, 20; d'une manière figurée : ܐܝܬ ܠܟ ܕܬܕܥ *tu as à savoir,* Josué le Styl. 71 ult.; ܢܣܝܘܢܐ ܐܝܬ ܠܗ ܕܢܩܘܡ *il éprouve la tentation de se lever,* Jul. 8, 23, comp. § 332 *c*; sans le dâlath conjonctif : ܐܝܬ ܠܝ ܐܬܢܩܡ ܡܢܗܘܢ *je puis me venger d'eux,* Jul. 70, 11; avec omission de ܐܝܬ : ܠܗ . . . ܠܝ ܕܐܪܢܐ ܐܢܐ *je n'ai pas à songer, id.* 88, 26.

ܐܝܬ suivi du dâlath du génitif exprimait la nature ou une qualité inhérente à l'individu, v. § 317 *e*; suivi du dâlath du relatif, il signifie *quelqu'un, quelques-uns,* § 320 *f*; suivi du dâlath conjonctif, il forme une locution adverbiale : ܐܝܬ ܕ, ܐܝܬ ܐܬܪ̈ܘܢ ܕ, ܐܝܬ ܙܒܢ ܕ, ܐܝܬ ܐܝܟܐ ܕ, ܐܝܬ ܙܒܢ̈ ܕ *parfois, par places, par endroits.*

340. ܠܝܬ *il n'est pas,* contracté de ܠܐ ܐܝܬ, suit les mêmes constructions que ܐܝܬ : ܠܝܬ ܬܠܡܝܕܐ ܕܝܬܝܪ ܡܢ ܪܒܗ *il n'y a pas de disciple plus grand que son maître,* Matth. 10, 24; ܟܠ ܡܕܡ ܠܝܬ ܗܘܐ ܠܗܘܢ *ils n'avaient rien du tout,* Josué le Styl. 65, 2; ܠܝܬ ܗܘܬ ܠܗܘܢ ܚܛܝܬܐ ἁμαρτίαν οὐκ εἶχον, Jean 15, 24; ܠܝܬ ܠܗܘܢ ܫܘܠܛܢܐ *ils n'ont pas de pouvoir,* Aphraat. 219, 1.

Il se rencontre plus rarement avec les suffixes que ܐܝܬ : ܡܚܪ ܛܠܩ ܘܠܝܬܘܗܝ *demain, il disparaîtra et ne sera plus,* Jul. 9, 6, comp. Ps. 37, 36; il est quelquefois suivi des pronoms isolés, ܠܝܬ ܐܢܐ *je ne suis plus,* ܠܝܬ ܐܢܘܢ *ils ne sont plus,* Jérém. 31, 15; Job. 24, 24. ܐܝܬ, au contraire, prenant les pronoms suffixes très-facilement, a rarement un pronom isolé après lui.

La construction de ܠܝܬ avec un infinitif est très-usuelle, v. § 332*c* : ܠܝܬ ܠܡܕܥ ܠܐܠܗܐ *on ne peut connaître Dieu,* Anal. syr., p. 7, l. 2; ܠܝܬ ܗܘܐ ܠܡܫܡܥ ܐܠܐ *on n'entendait rien que,* Josué le Styl. 35, 20; avec ܕ : ܠܝܬ ܕܐܡܪ *personne ne dira,* Addai the Apost. 23, 13.

341. Le pronom est construit comme régime, suivant le rapport logique mais non grammatical, dans la phrase suivante : ܠܝ ܕܝܢ ܠܐ ܒܟܠ ܐܢܐ ܐܝܬ ܠܟܘܢ *moi, vous ne m'aurez pas toujours,* Matth. 26, 11; Jean 12, 8.

CHAPITRE IX.

Des compléments des verbes.

342. Le syriaque jouit d'une grande liberté pour la construction du verbe avec son objet. Lorsque celui-ci est déterminé, il est souvent précédé du lâmadh de la direction : ܩܪܐ ܠܥܡ̈ܡܐ *il appela les peuples,* Aphraat. 220, 21; ܥܕܪ ܠܚܣܝܪܘܬ ܗܝܡܢܘܬܝ *secours mon incrédulité,* Marc 9, 24; surtout, si c'est un nom propre : ܫܡܥ ܠܐܪܡܝܐ ܢܒܝܐ *écoute le prophète Jérémie,* Aphraat. 219, 18; ܡܚܒ ܗܘܐ ܗܘ ܝܫܘܥ ܠܡܪܬܐ ܘܠܡܪܝܡ ܘܠܠܥܙܪ *Jésus aimait Marthe, Marie et Lazare,* Jean 11, 5; quelquefois l'objet est en apposition sans

lâmadh : ܗܒ ܠܝ ܦܠܓܘܬܐ ܕܡܛܝܐ ܠܝ *donne la moitié qui me revient,* Luc. 15, 12; ܣܡ ܐܝܕܗ *il plaça sa main,* Marc 8, 24.

Un nom indéterminé n'a pas le lâmadh : ܢܬܠ ܦܬܓܡܐ *qu'il rende réponse,* Aphraat. 222, 9; ܣܝܡܘ ܥܙܩܬܐ ܒܐܝܕܗ δότε δακτύλιον εἰς τὴν χεῖρα αὐτοῦ, Luc. 15, 22. Mais cette règle n'est pas très-constante, les Syriens, à défaut d'article, n'ayant pas une idée très-nette de la détermination; on rencontre notamment le lâmadh devant un objet indéterminé mais qualifié : ܕܠܡܐ ܥܠܬܐ ܗܕܐ ܬܥܝܪ ܗܘܬ ܠܒܥܠܕܒܒܘܬܐ ܣܢܝܬܐ *de peur que cette cause ne suscitât une affreuse inimitié,* Addai the Apost. 3, 9; devant un nom, usité comme pronom indéfini ou devant un nom de nombre : ܕܢܪܫܐ ܠܐܢܫ *qui blâmerait quelqu'un,* Spicil. syr. 6, 1; ܘܫܕܪ ܠܐܢܫ ܡܢܗܘܢ *il envoya quelqu'un d'eux,* Josué le Styl. 13, 13; ܠܐ ܬܩܪܘܢ ܡܠܦܢܐ ܠܟܠ ܡܢ ܐܢܫ *n'appelle pas maître quiconque . . .,* Anal. syr., p. 28, l. 20; ܐܩܝܡ ܥܡܗ ܠܣܓܝܐܐ *il ressuscita avec lui beaucoup de gens,* Addai the Apost. 12, 19; ܐܠܨ ܗܘܐ ܠܣܓܝܐܐ *forçait beaucoup de personnes,* *id.* 35, 2; ܐܫܕܪ ܠܟ ܠܚܕ ܡܢ ܬܠܡܝܕܝ *je t'enverrai un de mes disciples, id.* 4, 17; 5, 22.

Les pronoms personnels, objets d'un verbe, sont suffixes du verbe ou du lâmadh, on dit : ܩܛܠܗ ou ܩܛܠ ܠܗ, et avec les suffixes de la troisième personne du pluriel, ܩܛܠ ܐܢܘܢ, ܩܛܠ ܐܢܝܢ, § 220, ou ܩܛܠ ܠܗܘܢ, ܩܛܠ ܠܗܝܢ. Quand l'objet est exprimé par un nom, le suffixe du verbe ou du lâmadh sert à rehausser ce nom, que lui-même ait ou n'ait pas le lâmadh, v. ci-dessus § 305*a*.

Lorsque l'objet est précédé d'un adjectif, comme ܟܠ suivi du suffixe, § 304*c*, le lâmadh est omis ou placé devant l'adjectif: ܘܢܣܒܗ ܟܠܗ ܡܪܝܪܘܬܐ *et il prit toute l'amertume,* Aphraat. 223, 18; ܟܢܫܗ ܠܘܬܗ ܠܟܠܗ ܣܝܥܬܐ *il rassembla près de lui tout le collège,* Josué le Styl. 8, 19; ܫܚܢܐ ܡܚܝܗܝ ܠܟܠܗ ܦܓܪܢ *un ulcère frappa tout notre corps, id.* 19, 16.

343. L'objet peut précéder le verbe, auquel cas il suit les mêmes règles que lorsqu'il est placé après lui; déterminé, il a ou n'a pas le lâmadh : ܐܝܟ ܕܠܐܠܗܐ ܥܬܝܕܝܢ ܕܢܦܠܚܘܢ *tels que s'ils devaient servir Dieu,* Anal. syr., 9, 2, comp. ܠܐܠܗܐ ܠܐ ܚܙܐ ܐܢܫ *personne n'a vu Dieu,* Jean 1, 18; ܕܠܗ ܠܗܕܐ ܐܝܕܬܐ ܕܐܦܣܩܘܬܐ ܦܣܩܝܢ

qui aiment cette science de la magie, Spicil. syr. 9, 1; ܣܒܪ ܕܐܘܢܐ ܐܫܟܚ ܠܗ *il pensa qu'il avait trouvé le moment opportun,* Josué le Styl. 17, 8; indéterminé, il n'a pas le lâmadh : ܘܓܪܡܐ ܠܐ ܢܬܒܪܘܢ ܒܗ *qu'ils ne lui brisent pas d'os,* Aphraat. 217, 16; ܦܬܓܡܐ ܠܐ ܦܢܐ *il ne répondit pas, id.* 222, 8; Exod. 12, 46; mais on rencontre ici également, pourvus du lâmadh, des noms que nous considérons comme indéterminés : ܘܡܚܐ ܠܬܠܬܐ ܡܢ ܦܪ̈ܣܝܐ ܗܠܝܢ ܕܝܠܗ *et il transperça trois de ces Persans,* Josué le Styl. 61, 10; ܘܠܟܠܗܘܢ ܡܢ ܕܐܝܬ ܠܘܬܟ ܢܗܦܟ ܐܢܘܢ *et tous ceux qui sont auprès de toi, qu'il les convertisse,* Addai the Apost. 4, 18.

Quand l'objet déterminé précède, il peut être repris, avec une certaine intensité, par le suffixe du verbe ou du lâmadh : ܘܠܩܘܣܛܢܛܝܢܐ ܥܒܕܗ ܠܗ ܪܫ ܚܝܠܐ *il nomma Constantin chef de l'armée,* Josué le Styl. 41, 3.

344. *a)* Un verbe peut avoir un double objet ou deux régimes directs. Tels sont notamment les causatifs, § 198, comp. § 192: ܐܠܦܬܟܘܢ ܢܡܘܣܐ ܘܕܝܢܐ *je vous ai enseigné les lois et les décrets,* Deut. 4, 5; ܐܘܠܨ̈ܢܐ ܡܫܚܠ̈ܦܐ ܐܚܫܗ ܠܗ ܠܗܢܐ ܣܒܐ *il fit souffrir à ce vieillard des tourments variés,* Jul. 6, 4; ܐܦܢܝܗ ܦܬܓܡܐ ܠܐܘܕܘܩܣܛܘܣ *il répondit à Eudocète, id.* 20, 8, comp. Luc. 23, 9; ܐܠܒܫܗ ܢܚܬܐ ܕܐܪܓܘܢܐ *il l'habilla de vêtements de pourpre,* Luc. 15, 22; ܢܘܕܥ ܐܢܘܢ ܥܒ̈ܕܐ ܕܝܠܗܘܢ *il leur fera connaître leurs œuvres,* Job. 36, 9 Hex.; ܡܠܦܗ ܐܘܪܚܐ ܕܕܝܢܐ ܘܐܠܦܗ ܝܕܥܬܐ *il lui a appris la voie du jugement et lui a enseigné la science,* Isaïe 40, 14; ܚܘܝ ܐܢܘܢ ܐܪܙܐ ܕܡܥܡܘܕܝܬܐ *il leur montra le mystère du baptême,* Aphraat. 226, 11; ܚܘܢܝ ܕܦܩܝܕ ܠܟ ܡܢ ܡܪܟ ܫܘܠܡ *fais-moi voir ce qui t'a été commandé par ton maître,* Jul. 20, 8; ܐܘܙܦܢܝ ܬܠܬ ܓܪ̈ܝܨܢ *prête-moi trois galettes,* Luc. 11, 5; ܗܝܡܢܗ ܟܠܗ *il lui confia sa pensée,* Jul. 107, 1, comp. 86, 8; Overb. 175, 14.

b) Quelques verbes prennent au p'ʿal un double objet; ce sont ceux qui signifient *emplir, payer, couvrir, demander* : ܡܠܘ ܐܢܝܢ ܡܝܐ ܠܐܓܢ̈ܐ *emplissez d'eau les cruches,* Jean 2, 7; ܦܪܥܗ ܐܠܗܐ ܒܝܫܬܗ ܥܒ̈ܕܐ *Dieu lui a payé ses mauvaises actions,* Jul. 5, 27; ܢܦܪܘܥ ܐܢܘܢ ܐܝܩܪܐ *que nous leur payions des hommages,* Anecd. syr., IV, p. 60, l. 21; ܐܢܐ ܫܐܠܬܗ ܡ̈ܠܐ ܡܢ ܢܡܘܣܐ *je lui ai demandé des paroles de la loi,* Aphraat. 395, 2; ܚܦܝܗܝ ܢܚܫܐ *couvre-le d'airain,* Exod. 27, 2.

c) Dans les constructions du passif, le premier objet de ces verbes devient sujet et le second, régime : ܘܐܬܡܠܝ ܒܝܬ ܡܫܬܘܬܐ ܣܡ̈ܝܟܐ *et la salle du festin fut remplie de convives,* Matth. 22, 10; ܗܢܐ ܡܬܬܠܡܕ ܗܘܐ ܐܘܪܚܗ ܕܡܪܝܐ *celui-ci avait été instruit de la voie du Seigneur,* Act. 18, 25.

Parmi les participes passifs qui prennent un régime direct, § 331 *b,* il en est quelques-uns chez lesquels ce régime s'explique comme un second objet de l'actif, quand même l'actif aurait la forme d'un causatif (pa'el ou aph'el) : ܠܒܝܫ ܐܠܗܐ θεόφορος, fréquent; ܫܪ̈ܝܢܐ ܠܒܝܫܝܢ *vêtus d'une cuirasse,* Jul. 9, 27; ܡܟܪܟܝܢ ܦܩܪ̈ܐ *couverts de tiares,* Josué le Styl. 23, 2; ܟܕ ܐܣܝܪ ܣܝܦܗ *ceint de son glaive, id.* 32, 8, comp. ar. مُتَقَلِّدًا سَيْفًا; ܡܪ̈ܥܐ ܡܠܝܐ ܗܘܬ *elle était pleine de malades, id.* 35, 7. Ces participes se distinguent de ceux énoncés sous le § 331 *b,* en ce qu'ils ont un sens passif.

345. *a)* Les verbes qui signifient *considérer comme, tenir pour,* افعال القلب, ont souvent deux compléments, dont le second est à considérer comme l'attribut du premier (dans les phrases passives, comme l'attribut du sujet) : ܘܐܦ ܟܠܗܝܢ ܐܢܐ ܠܗܝܢ ܡܚܫܒ ܚܘܣܪܢܐ *et je les considère toutes comme un dommage,* Ep. aux Philipp. 3, 7; ܚܕܐ ܡܚܫܒܝܢ ܠܠܗܝܢ ܐܝܟ ܛܒܬܐ *considère une seule chose comme bonne,* Anal. syr., p. 3, l. 17; ܐܢܬܬܐ ܬܚܫܘܒ ܠܗ ܢܡܘܣܐ ܠܒܥܠܗ *qu'une femme considère son mari comme une loi, id.* 8, 28.

De même, ceux qui ont le sens de *faire, proclamer, instituer, prendre,* etc. : ܐܥܒܕܟ ܪܒܐ ܘܡܕܒܪܢܐ ܠܟܠܗܘܢ ܚܝ̈ܝܟ ܘܐܩܝܡܟ ܟܘܡܪܐ *je te ferai prince et maître à vie et t'établirai prêtre . . . ,* Jul. 16, 15; ܡܠܟܐ ܩܪܐ ܐܢܬ ܠܬܢܝܢܐ *tu appelles roi le monstre, id.* 18, 7; ܢܣܒܘܢ ܠܡܠܟܐ ܐܝܢܐ ܕܫܦܪ ܠܗܘܢ *qu'ils prissent pour roi qui bon leur semblerait,* Josué le Styl. 17, 7; ܒܢܐ ܐܢܝܢ ܠܟܐܦ̈ܐ ܡܕܒܚܐ *il bâtit les pierres en autel,* 1 Rois 18, 32; ܢܛܪܝܢ ܚܢܢ ܦܛܝܪ̈ܐ ܥܐܕܗ ܕܦܪܘܩܢ *nous observons les azymes comme une fête de notre sauveur,* Aphraat. 223, 16; ܙ̈ܝܙܢܐ ܡܬܩܪܝܢ *on les appelle ivraies,* Spicil. syr., p. 5 ult.; ܕܡܬܩܪܐ ܫܒܛܐ ܕܪܘܓܙܐ *qui est appelé le bâton de la colère,* Josué le Styl. 6, 10; ܢܣܒ ܐܢܬܬܐ ܠܐܝܙܒܠ וַיִּקַּח אִשָּׁה אֶת־אִיזֶבֶל, 1 Rois 16, 31, aj. Spicil. syr., 14, 17.

346. *a)* L'attribut verbal peut être complété par un ou plusieurs

mots qui se construisent comme l'objet, sans le secours d'une préposition; telles sont notamment : les locutions adverbiales de temps et de lieu, اسماء الظَّرْف : ܝܘ̈ܡܬܐ ܣܓܝ̈ܐܐ ܢܬܒܘܢ، ܒܢ̈ܝ ܐܝܣܪܝܠ *de longs jours, les Israélites demeureront*, Aphraat. 219, 2; Hosée 3, 4; ܐܬܪܒܝ ܬܠܬܐ ܝܪ̈ܚܝܢ ܒܒܝܬ ܐܒܘܗܝ *il fut élevé pendant trois mois dans la maison de son père*, Act. 7, 20; ܟܕ ܐܘܪܚܐ ܕܙܕܝܩܘܬܐ ܡܗܠܟܬ ܐܢܬ *pendant que tu marches dans la voie de la justice*, Anecd. syr., I, p. 34, l. 17, comp. § 371 *b*; les locutions qui indiquent un état, الحال : ܥܪ̈ܛܠܝܐ ܗܠܟܘ *ils allaient nus*, Job 24, 10; ܘܩܪܒܘ ܬܠܡܝܕܘܗܝ ܡܚܘܝܢ ܠܗ ܒܢܝܢܗ *et ses disciples s'approchèrent lui montrant la construction...*, Matth. 24, 1, comp. § 330 *d*; les locutions qui précisent et déterminent l'attribut, لِلتَّمْيِيز : ܘܝܘܣܦ ܫܦܝܪ ܗܘܐ ܒܚܙܘܗ ܘܫܦܝܪ ܒܪܘܫܡܗ *et Joseph était de belle prestance et de jolie figure*, Gen. 39, 6, comp. 29, 17; ܫܪܝܢ ܚܨ̈ܝܗܘܢ *les reins libres (déliés quant à leurs reins)*, Josué le Styl. 23, 2.

b) Il n'est pas rare qu'un abstrait verbal soit choisi dans ce cas, ٱلْمَفْعُول ٱلْمُطْلَق, soit seul : ܢܕܪ ܢܕܪܐ *il fit un vœu*, Sindban 1, 3; ܦܚܬܘ ܦܘܚܬܐ *ils firent un trou*, Josué le Styl. 42, 19; ܐܬܦܩܕ ܦܘܩܕܢܐ *il reçut un ordre*, *id.* 44, 14; ܟܕ ܦܠܚܝܢ ܦܘܠܚܢܐ *pendant qu'ils travaillaient*, *id.* 30, 12; ܡܣܐܣ ܗܘܐ ܐܣܘܬܐ *il faisait des cures*, Addai 19, 1; soit accompagné d'un ou plusieurs adjectifs : ܫܢܩ ܐܢܘܢ ܫܘܢܩܐ ܪܒܐ *il leur fit subir un grand tourment*, Josué le Styl. 32, 2; ܥܒܕܘ ܐܢܘܢ ܬܪ̈ܝܢ ܟܘܡܪ̈ܝܢ *ils les entassèrent en deux tas*, *id.* 46, 9; ܐܬܥܩ ܥܩܬܐ ܪܒܬܐ *il éprouva une grande angoisse*, Sindban 3, 14; ܡܐܬ ܐܢܬ ܡܘܬܐ ܡܪܝܪܐ *tu mourras d'une mort amère*, Martyr. homer., *Chrest. Knös*, 39, 10.

347. Un certain nombre de réfléchis de verbes dérivés sont actifs et se construisent avec un régime direct, §§ 193 à 200; tels sont : ܐܬܕܟܪ *se souvenir*, ܐܬܗܓܝ *méditer*, ܐܣܬܟܠ *comprendre*, ܐܫܬܘܕܥ *connaître*, ܐܫܬܘܕܝ *promettre*, ܐܬܪܓܪܓ *désirer*, ܐܬܗܘܢܝ *se représenter, concevoir*, Anal. syr., p. 33, l. 28, etc.

348. Les verbes neutres signifiant *arriver à* se construisent souvent sans préposition : ܡܛܝܗܝ ܫܡܥܐ *la nouvelle lui arriva*, comme en hébreu מצא et en arabe اتى بلغ; ܘܠܐ ܐܫܬܒܩ ܐܢܫ ܕܠܐ ܡܛܝܗܝ ܡܢ ܒܝܫܬܐ *et il ne resta personne à qui il n'arrivât du mal*, Josué le Styl. 72, 16; ܘܟܕ ܡܛܐ ܢܝܣܢ ܬܪܝܢܗ ܕܦܨܚܐ *et lorsqu'il arrive à*

la porte du tombeau, Jacq. de Saroug, *Monum. syr. de Mösinger,* II, p. 52 vers 6; ܓܕܫܗ ou ܓܕܫܬܗ *il lui arriva,* ܓܕܫܢܝ *il m'arriva,* fréquent; ܠܐ ܝܕܥܝܢܢ ܡܢܐ ܗܘܝܘܗܝ *nous ne savons pas ce qui lui arriva,* Act. 7, 40; ܘܡܕܡ ܕܒܝܫ ܠܐ ܗܘܝܘܗܝ *et rien de fâcheux ne lui arriva, id.* 28, 5 et 6; ܕܗܟܢܐ ܗܘܐ ܐܢܘܢ *parce que cela leur arriva,* Luc. 13, 2; ܟܠܗ ܕܗܘܬܗ *tout ce qui lui arriva (à elle),* Addai the Apost. 12. pénult.; ܪܓܬ ܠ *le désir est venu à,* se construit de même: ܪܓܬܢܝ *je désirai,* Rabb. Overb. 164, 23; Poème d'Alexandre, *Chrest. Knös,* p. 75, vers 12[1].

349. Le régime indirect des verbes est précédé de la préposition régie par le verbe, v. § 373. Le lâmadh du datif se rencontre souvent dans une même phrase à côté de celui du régime direct: ܐܫܕܪ ܠܟ ܠܚܕ ܡܢ ܬܠܡܝܕܝ *je t'enverrai un de mes disciples,* Addai the Apost. 5, 22; ܐܫܠܡܘܗ ܠܓܓܘܠܬܐ... ܠܝܥܩܘܒ *livrez le Golgotâ à Jacques, id.* 12, 1.

Le régime indirect que l'on veut accentuer, est mis en tête de la phrase et peut être, dans ce cas, repris par le suffixe: ܘܠܡܘܗܒܬܗ ܣܟܐ ܠܝܬ ܠܗܝܢ *et à ses faveurs, il n'y a pas de terme,* Spicil. syr. 4, 16; ܥܠ ܗܠܝܢ ܢܡܘܣܐ... ܦܩܕ ܠܟܘܡܪܝܗܘܢ *au sujet des nones, il commanda,* Jul. 61 ult.

CHAPITRE X.

De la construction des participes et des adjectifs verbaux.

350. *a)* Le participe, faisant fonction de verbe, se construit avec son régime, suivant les règles énoncées sous le chapitre précédent: ܪܘܓܙܐ ܡܫܓܫ ܠܚܘܫܒܐ ܟܕ ܡܚܐ ܠܦܓܪܐ *la colère trouble les pensées, en frappant le corps,* Anal. syr., p. 8, l. 19; ܡܢ ܕܥܒܕ ܠܗ̇ ܦܘܩܕܢܐ ܥܒܪ *celui qui la fait, transgresse l'ordre,* Aphraat. 228, 1.

---

[1] Le régime direct avec un verbe neutre paraissait d'autant plus naturel à un syrien que le lâmadh de l'accusatif se confond avec le lâmadh du datif, comp. ܦܠܛ ܐܢܘܢ *il leur échappa,* Jul. 79 ult., ܥܢܐ ܐܢܘܢ *il leur répondit, id.* 73, 22, pour ܦܠܛ ܠܗܘܢ, ܥܢܐ ܠܗܘܢ. L'éthiopien a des constructions analogues, v. *Gramm. d. äthiop. Spr.,* § 151; mais ܣܡܬܢܝ = נְתַתָּנִי Josué 15, 19; Jug. 1, 15, ne signifie pas *tu m'as donné (à moi),* mais *tu m'as placé,* v. Ewald, *Lehrb.,* p. 712, note 1; *Mand. Gramm.,* p. 397, note 1. L'arabe وهب se construit quelquefois avec un double accusatif, mais par analogie du causatif اعطى. Comp. sur cette confusion des lâmadh, Barh., II, v. 135.

b) Les adjectifs, dérivés des participes, peuvent être aussi construits comme des verbes : ܢܗܘܘܢ . . . ܚܣܝܪܝܢ ܬܪܣܝܬܐ ܕܝܘܡܐ *qui seraient dépourvus de la nourriture du jour,* Jacq., 2, 15; ܚܕ ܚܝܒ ܗܘܐ ܠܗ ܕܝܢܪ̈ܐ ܚܡܫ ܡܐܐ *l'un lui devait cinq cents dinars,* Luc. 7, 41; ܕܗܘ ܗܘܐ ܫܘܡܠܝܐ ܠܗܝܡܢܘܬܢ *qui fut le perfectionneur de notre foi,* Hébr. 12, 2; ܢܗܘܐ ܡܫܓܫܢ̈ܐ ܠܐܓܘܢܢ *que nous soyons les perturbateurs de notre lutte,* Jul. 27, 8; ܢܗܘܐ ܡܚܫܟܢ̈ܐ ܠܦܘܠܚܢܐ *que nous obscurcissions la tâche, id.* 7, 20.

351. *a)* Comme nom, le participe est un adjectif qui se met à l'état construit avec son complément et prend les suffixes possessifs, v. § 357*c*; l'état construit demeure devant la préposition du complément : ܗܢܐ ܣܒܐ ܬܡܝܗ ܒܙܟܘ̈ܬܐ *ce vieillard admirable par ses victoires,* Jul. 6, 4; ܡܠܟܐ ܡܗܝܡܢܐ ܘܪܚܡ ܡܫܝܚܐ *un roi fidèle et ami du Messie, id.* 5, 8; ܕܚܠ, ܪܚܡ ܐܠܗܐ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܐܠܗܐ ܐܦܝܣܩܘܦܐ *un évêque ami de Dieu, un évêque pieux,* Rabboula, ap. Overbeck, 222, 4 et 13; ܐܘܪܫܠܡ ܩܛܠܬ ܢܒܝ̈ܐ ܘܪܓܡܬ ܠܐܝܠܝܢ ܕܫܠܝܚܝܢ *Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui sont envoyés!* Matth. 23, 37; Luc. 13, 34; ܥܢܐ ܦܪܝܩܬ ܕܡܗ ܕܐܠܗܐ *troupeau sauvé par le sang de Dieu,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXX, p. 258, l. 8; ܦܣܝܩܝ ܟܠ ܡܪܕܐ *hérétiques, id.* 258, 10; ܢܣܒܝ ܒܐܦ̈ܐ ὑποκριταί, Matth. 16, 3; ܝܠܕܬ ܐܠܗܐ θεοτόκος, fréquent; ܫܕܝ ܡܙܪܩܐ δεξιολάβους, Act. 23, 23; ܩܛܠܝ ܠܚܕܕܐ *s'entre-tuant,* Sindban 9 ult.; ܪܟܒܝ ܐܬܢ̈ܐ ܚܘܪ̈ܬܐ ܘܝܬܒܝ ܒܒ̈ܬܐ ܘܡܗܠܟܝ ܥܠ ܐܘܪ̈ܚܬܐ *qui montent des ânesses blanches, sont assis dans des maisons et se promènent sur les chemins,* Jug. 5, 10; pris substantivement : ܥܒܪܝ ܐܘܪܚܐ *des passants,* Lament. 1, 12; ܗܠܝܢ ܡܒܠܒܠܝ ܛܟܣܐ ܫܦܝܪܐ *ces perturbateurs du bon ordre,* Jul. 15, 27; ܗܠܝܢ ܡܬܡܗܝ ܠܒܪܝܬܐ *ces hommes qui émerveillent l'univers, id.* 15, 25; ܕܠܐ ܠܒܫ ܐܦܘܕܐ ܘܣܐܡ ܒܣܡ̈ܐ *sans personne qui revêtisse l'éphode et place les parfums,* Aphraat. 219, 3; ܟܠ ܚܙܝܢܟ *tous ceux qui te voient,* Isaïe 14, 16; ܠܚܙܝܢܝܢ *pour ceux que nous verront,* Rabb. Overb. 173, 21.

b) Un participe passif, suivi d'un régime direct, est également à l'état construit avec celui-ci, quand il est adjectif : ܐܚܝܕ ܟܠ παντοκράτωρ, ܠܒܝܫ ܐܠܗܐ θεόφορος, v. §§ 331*b* et 344*c*.

c) Un participe pris substantivement peut être construit avec le dâlath du génitif, § 317*a* : ܠܐ ܡܫܡܗܝܢ ܠܡܪܝܡܘܬܗ ܕܐܢܫ ܕܚܠ ܐܠܗܐ *ne l'appelle jamais un homme pieux,* Anal. syr., p. 28, l. 21.

CHAPITRE XI.

De la construction de l'infinitif; de l'infinitif absolu.

352. *a)* L'infinitif se construit avec son régime, comme le verbe; le régime direct suit ou précède, avec ou sans lâmadh, quand il est déterminé : ܠܐ ܡܨܐ ܠܡܕܚܠ ܠܐܠܗܐ *il n'est pas possible de craindre Dieu*, Anal. syr., p. 7, l. 12; ܠܐ ܬܬܪܟܢ .... ܠܡܚܝܒܘ ܠܐܝܢ ܡܠܟܐ ܡܫܠܛܢܐ *ne t'abaisse pas à accuser le roi investi du pouvoir*, Josué le Styl. 8, 1; ܫܪܝ ܠܡܫܝܓܘ ܪ̈ܓܠܐ ܕܬܠܡܝܕܘ̈ܗܝ *il se mit à laver les pieds de ses disciples*, Jean 13, 5; indéterminé, il n'a pas le lâmadh : ܕܠܐ ܡܫܟܚܝܢ ܗܘܘ ܠܡܣܝܒܪܘ ܚܒܘܫܝܐ *qu'ils ne pussent supporter un emprisonnement*, Josué le Styl. 13, 10; ܕܡܛܝܐ ܗܘܐ ܠܡܩܪܒܘ *qu'il était sur le point de livrer bataille*, *id.* 18, 10; mais ܠܡܓܡܪܘ ܠܣܘ̈ܓܐܐ *pour perfectionner un grand nombre*, Overb. 170, 20, comp. § 342.

L'infinitif prend les suffixes objectifs : ܘܐܪܝܡܗ ܠܡܡܚܝܘܗ *il le leva (le glaive) pour le frapper*, *id.* 11, 17; ܐܢ ܡܟܠܐ ܠܡܝܬܝܘܗ *s'il s'oppose à ce qu'il l'amène*, *id.* 12, 10. Il peut, comme un nom, s'adjoindre les suffixes de la troisième personne du pluriel, mais plus souvent les pronoms de cette personne demeurent isolés, comme avec un verbe : ܠܐ ܡܫܟܚܝܢ ܗܘܘ ... ܠܡܩܒܪܘ ܐܢܘܢ *ils ne parvenaient pas à les ensevelir*, *id.* 25, 6; ܦܫܝܩ ܗܘ ܠܡܩܛܠܘ ܐܢܘܢ *il est facile de les tuer*, *id.* 68, 10; ܨܒܐ ܐܢܬ ܡܢܝ ܠܡܐܠܦ ܐܢܘܢ *tu veux les apprendre de moi*, *id.* 3, 9.

b) L'infinitif étant très-usuel, le syriaque évite les constructions, si fréquentes en arabe, d'un ou plusieurs compléments avec un abstrait ou un nom d'action, ex. : ܦܩܕ ܠܚܕ ܡܢ ܐܦܣܩܘ̈ܦܐ ܠܡܣܡ ܥܠܘܗܝ ܐܝܕܐ ܕܩܫܝܫܘܬܐ *il ordonna à l'un des évêques de lui conférer l'ordination de la prêtrise*, Josué le Styl. 63, 12; ajout. § 390 *b*.

353. L'infinitif se met souvent, d'une manière absolue, auprès d'un verbe fini, pour le rehausser et l'accentuer. Il précède généralement : ܐܠܘ ܟܠܡܕܡ ܡܫܥܒܕܘ ܐܫܬܥܒܕ *si toute chose était servie*, Spicil. syr., 3, 24; ܟܕ ܠܐ ܡܦܫܩܘ ܦܫܩܝܢܗ *en ne le traduisant pas du tout*, Jacq. d'Edesse, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 489, l. 8; ܠܐ ܡܚܙܐ ܐܬܚܙܝܬ ܗܘܬ ܠܗ ܨܘܪ ܡܕܡ *il n'avait jamais vu Tyr*,

Ined. syr. 2, 14; devant un imparfait : ܡܐ ܡܙܟܐ ܢܙܟܘܢ *lorsqu'ils sont victorieux,* Josué le Styl. 14, 18; ܐܦ ܠܐ ܡܚܣܢ ܬܚܘܪ ܒܗ *tu ne dois pas y regarder,* Anal. syr., p. 15, l. 3; ܡܣܗܕܘ ܬܣܗܕ ܥܠ ܢܦܫܟ *tu portes témoignage sur toi-même, id.* 19, 9; ܐܦ ܠܐ ܡܨܒܐ ܬܨܒܐ *tu ne dois même pas vouloir, id.* 23, 8; devant un participe : ܟܠܗ ܡܫܡܫܢܐ ܡܫܡܫܘ ܡܫܡܫ ܗܘܐ *si tout servait,* Spicil. syr. 3, 23; ܟܠ ܠܐܠܗܐ ܡܬܦܠܓܘ ܡܬܦܠܓܝܢ *ils doutent même de Dieu, id.* 2, 25; ܡܢ ܡܪܢ ܡܬܪܕܘ ܡܬܪܕܝܢܢ *nous sommes corrigés par notre Seigneur,* Josué le Styl. 5, 17; 1 Cor. 11, 32; ܐܠܐ ܐܦ ܡܪܕܦ ܪܕܦܝܢ ܠܢ *mais de plus, ils nous poursuivent,* Addai the Apost. 11, 19; devant un adjectif attributif : ܡܣܓܐ ܣܓܝܐܝܢ ܗܘܘ *ils étaient très-nombreux,* Josué le Styl. 35, 4; séparé du verbe fini : ܐܠܐ ܡܣܗܕܘ ܦܩܝܕ ܐܢܐ ܕܐܣܗܕܟ *mais j'ai reçu l'ordre de prendre ton témoignage,* Jul. 18, 16; ܡܫܬܘܡܟܘ ܠܟܘܢ ܐܫܬܘܡܟܬ *je me suis présenté, id.* 11 ult.

Il se met aussi après le verbe fini, sans une différence de sens bien notable[1]; dans ce cas, il est plus rare : ܗܝܡܢ ܠܟ ܡܗܝܡܢܘ *crois bien,* Spicil. syr. 2, 13; ܐܠܐ ܕܬܬܦܨܚ ܡܬܦܨܚܘ ܒܠܚܘܕ *mais tu dois seulement te réjouir,* Anal. syr., p. 20, l. 29; ܦܩܚ ܠܗ ܝܬܝܪ ܠܢܫ ܫܬܩܐ ܠܗ ܕܢܫܬܩ *il vaut mieux qu'on se taise, id.* 26, 19; ܢܨܒ ܕܝܢ ܡܨܒ *alors on planta,* Chroniq. d'Edesse, *Chrest. Michaelis,* 63, 12.

On comprendra, par ces exemples que l'on pourrait multiplier à l'infini, que ces tournures sont bien dans le génie de la langue et que dans la version de l'ancien testament, elles ne sont pas dues à l'influence de l'hébreu. Elles sont, d'ailleurs, également usuelles dans d'autres dialectes araméens, v. *Mand. Gramm.* § 271.

Un infinitif absolu ne peut avoir de complément; si l'attribut verbal doit être développé, on se sert d'un abstrait ou d'un nom d'action, v. § 346 *b*.

CHAPITRE XII.

Des noms : du genre et du nombre des noms.

354. *a)* La forme des substantifs n'indique pas toujours leur genre; nous renvoyons aux paragraphes 262 à 270, au sujet

---

[1] Barhébræus, I, p. 58, l. 24 et 81, 20, ne fait aucune distinction au sujet de la position de l'infinitif absolu, qu'il explique comme un renforcement du verbe.

des anomalies que présente le syriaque; nous n'ajouterons ici qu'une observation, c'est que les pluriels irréguliers n'ont aucune influence sur le genre : ܟܘܟ̈ܒܬܐ, ܢܗܪ̈ܘܬܐ, ܟܦ̈ܘܬܐ, ܫܡܗ̈ܬܐ, ܐܬܪ̈ܘܬܐ, quoique désignant des choses, sont masculins, parce que le singulier est de ce genre; ܡ̈ܠܐ, ܫ̈ܢܐ, ܡܢ̈ܬܐ etc., sont, au contraire, féminins, parce que tel est leur genre au singulier : ܡܠܬܐ, ܫܢܬܐ, ܡܢܬܐ.

b) Les titres qui servent à qualifier les personnes, gardent leur genre propre, tels sont notamment les abstraits de dignité: ܪܒܘܬܐ *grandeur,* ܐܚܘܬܐ *fraternité,* ܐܒܗܘܬܐ *paternité,* ܩܕܫܘܬܐ ou ܩܕܝܫܘܬܐ *sainteté :* ܣܦܩܐ ܗܘ ܠܟ ܓܡܝܪܘܬܟ *ta Perfection suffit,* Overb. 228, 18; ܢܕܥ ܡܠܟܘܬܟ *que ta Royauté sache,* Jul. 34, 24; ܝܗܒ ܐܠܗܘܬܟ *ta Divinité a donné, id.* 35, 7. Mais ܡܠܬܐ *verbe,* ܪܘܚܐ *esprit,* sont masculins quand ils désignent la seconde et la troisième personnes de la Trinité; ܚܝܘܬܐ ܚܝܘܬ θηρίον est masculin, comme nom de l'Antéchrist, Apoc. chap. 13, 16 et 17; de même, ܪ̈ܒܘܬܐ *myriades,* ܢܦ̈ܫܬܐ *âmes,* désignant des individus.

c) Dans les noms composés, § 256, le genre et le nombre sont indiqués par le second nom : ܦܩܕ ܕܢܬܦܬܚܘܢ ܒܝܬ ܦܬܟܪ̈ܐ *il ordonna de rouvrir les temples païens,* Jul. 3, 5; 5, 17; ܘܢܬܚܕܬܘܢ ܒܝܬ ܡܘܬ̈ܒܬܐ *et de restaurer les salles d'école, id.* 5, 18; ܐܦ̈ܝ ܬܪܥܐ ܕܗܝܟܠܐ ܐܨܛܪܝ *la portière du temple se fendit,* Matth. 27, 51; Luc. 23, 45, comp. Héb. 10, 20. Il faut excepter ܒܝܬ ܢܗܪ̈ܘܬܐ ou ܒܝܬ ܢܗܪ̈ܝܢ *Mésopotamie,* qui, comme nom de lieu est féminin sing. : ܟܠܗ̇ ܒܝܬ ܢܗܪ̈ܘܬܐ *toute la Mésopotamie,* Josué le Styl. 58, 5.

d) Un collectif peut être construit suivant le genre et le nombre qui lui appartiennent, ou suivant les individus qu'il renferme, comp. § 275 : ܚܘܪܘ ܒܦܪ̈ܚܬܐ ܕܫܡܝܐ ܕܠܐ ܙܪܥܝܢ ܘܠܐ ܚܨܕܝܢ ἐμβλέψατε εἰς τὰ πετεινὰ τοῦ οὐρανοῦ, ὅτι οὐ σπείρουσιν οὐδὲ θερίζουσιν . . . Matth. 6, 26; cependant cette construction est blâmée par les grammairiens, v. Barhébræus I, p. 241, l. 11.

ܥܢܐ est fém. sing. : ܩܥܐ ܠܥܢܐ ܠܗ̇ ܥܢܐ ܘܡܬܟܢܫܐ *il jette un cri au troupeau et celui-ci se rassemble,* Jul. 8, 17 ; ܫܒܩ ܠܗ̇ ܠܥܢܐ *il laisse le troupeau,* Aphraat. 225, 2, comp. Jean 10, 12; rarement il est construit avec le féminin pluriel.

ܣܘܓܐܐ *une quantité,* ܟܢܫܐ *une foule,* ܫܪܟܐ *le reste,* et autres collectifs de cette espèce, se rencontrent souvent avec le pluriel masc. : ܘܡܝܬܘ ܟܢܫܐ ܣܓܝܐܐ *il mourut un grand nombre . . .,* Jul. 26, 11; ܟܠ

ܡܕܝܢܬܐ … ܡܣܪܗܒ ܗܘܐ ܕܢܚܙܐ، *chaque ville . . . se pressait pour voir*, Addai the Apost. 16, 12, v. §§ 275, 276 et 378 *c*.

355. Le manque du neutre, que ne possèdent pas les langues sémitiques, ne se fait guère sentir que dans les noms qui n'ont pas de genre propre, comme les adjectifs et les pronoms. Le syriaque se sert indifféremment, dans ce cas, du masculin et du féminin, comme dans les constructions impersonnelles des verbes, § 325 *a* : ܡܢܐ ܓܝܪ ܕܒܝܫ ܥܒܕ τί γὰρ κακὸν ἐποίησεν, Matth. 27, 23; ܡܢܐ ܣܢܝܩܐ ܠܗ ܕܢܥܒܕ *ce qu'il avait à faire*, Jul. 14, 20; ܡܕܡ ܕܥܒܕ ܠܗ ܐܢ ܕܛܒ ܐܘ ܕܒܝܫ *ce qu'il fait, soit en bien, soit en mal*, 2 Cor. 5, 10; ܐܢ ܫܦܝܪܬܐ ܬܥܒܕ *si tu fais une bonne œuvre*, Anal. syr., p. 6, l. 28; ܣܦܩ ܠܗ ܠܝܘܡܐ ܒܝܫܬܗ *à chaque jour suffit sa peine*, Matth. 6, 34; ܗܢܐ ou ܗܕܐ *ceci*, ܗܘ ou ܗܝ *cela*; ܡܛܠ ܗܢܐ ou ܡܛܠ ܗܕܐ *à cause de ceci*, ܐܝܟ ܗܘ ܕ ou ܐܝܟ ܗܝ ܕ *de même que*; ܩܠܝܠ ܒܨܝܪܬܐ ܡܢ ܐܝܟ ܕܐܙܕܪܥ *un peu moins que ce qui avait été semé*, Josué le Styl. 37, 14; ܠܐ ܐܗܡܝ ܡܢ ܐܝܟ ܕܘܠܝܐ ܗܘܬ ܠܗ *il ne négligea pas ce qui était son devoir*, *id.* 46 ult.; ܐܝܢܐ ܕܬܪܬܝܢ *lequel des deux?* fréquent; ܕܬܪܬܝܢ, ܕܬܠܬ *en second lieu, en troisième lieu*, etc.

On trouve même comme neutre, le masculin uni au féminin : ܐܚܪܢܝܬܐ ܣܓܝܐܐ ἄλλα πολλά, Jean 21, 25.

CHAPITRE XIII.

De l'état emphatique et de l'état absolu.

356. L'état emphatique s'étant généralisé au point d'évincer en partie l'état absolu, § 259 *a* et 299, celui-ci n'est plus usité que dans quelques cas spéciaux, que nous allons passer en revue :

a) Il est de règle pour les adjectifs et participes attributifs : ܙܕܝܩ ܗܘ *il est juste*, ܙܕܝܩܐ ܗܝ *elle est juste*, ܩܛܠ ܐܢܬ *tu tues*, ܩܛܠܐ ܐܢܬܝ *tu tues* (fém.); de même, dans les courtes phrases relatives qui remplacent un adjectif qualificatif : ܐܠܗܐ ܕܠܐ ܡܝܘܬܝܢ *les Dieux immortels*, Jul. 16, 22; ܓܒܪܐ ܕܚܟܝܡ, ܐܢܬܬܐ ܕܫܦܝܪܐ pour ܓܒܪܐ ܚܟܝܡܐ, ܐܢܬܬܐ ܫܦܝܪܬܐ.

Cependant, si l'adjectif ou le participe, bien qu'attribut, est pris substantivement, il a l'état emphatique : ܐܢܬܘܢ ܕܒܝ̈ܫܐ ܐܢܬܘܢ *vous, qui êtes des méchants*, Matth. 7, 11; 12, 34; Luc. 11, 13; ܐܢܫ ܕܡܟܪܟ ܡ̈ܠܘܗܝ ܚܟܝܡܐ ܗܘ *celui qui modère ses paroles est un sage*, Anal. syr., p. 3, l. 30; ܡܛܠ ܗܢܐ ܒܨܝܪ̈ܐ ܐܢܘܢ ܡܗܝܡܢ̈ܐ *c'est pourquoi les croyants sont peu nombreux*, Addai the Apost. 9, 17; ܡܒܪܟܬܐ ܐܢܬܝ ܒܢܫ̈ܐ *tu es une femme bénie entre les femmes*, Luc. 1, 42; cette construction est fréquente avec ܗܘܐ et ܐܝܬ : ܥܪܛܠܝܐ ܗܘܝܬ *j'étais nu*, Matth. 25, 36 et 43; ܗܘܘ ܡܛܝ̈ܒܝܢ *soyez prêts*, Luc. 12, 40; Matth. 24, 44; ܕܡܢ ܩܕܝܡ ܣܡܝܐ ܗܘܐ *qui était aveugle depuis longtemps*, Jean 9, 13; ܓܒܪܐ ܕܫܥܒܕܢܐ ܐܘ ܫܘܒܗܪܢܐ ܕܢܗܘܐ ܫܪܝܪ ܒܟܠܙܒܢ ܠܐ ܡܫܟܚܐ *un homme qui est violent ou orgueilleux, il n'est pas possible* (neutre) *qu'il soit véridique en tout temps*, Anal. syr., p. 4, l. 9; ܐܢ ܒܡܡܘܢܐ ܕܥܘܠܐ ܡܗܝܡܢ̈ܐ ܠܐ ܗܘܝܬܘܢ *si vous n'étiez pas fidèles au Mammon injuste*, Luc. 16, 11; avec les verbes, dont le second objet forme l'attribut du premier, § 345.

b) Dans les substantifs, l'état absolu est encore fréquent dans les cas nécessairement indéterminés, où l'état emphatique avait peu de prise.

De ce nombre sont notamment les locutions adverbiales : ܡܢ ܫܠܝ *de suite*, ܡܕܝܢ *c'est pourquoi*, ܡܢ ܠܩܘܕܡܝܢ *autrefois*, ܠܥܠܡ ܥܠܡܝܢ *de siècles en siècles ;* ܒܕܘܟܝܢ ܣܓܝܐܢ *en maints endroits*, Jacq. d'Édesse, *Lettre sur l'orthogr.*, éd. Martin, p. ܝܒ, l. 24; ܐܙܒܢܝܢ[1] ܣܓܝܐܢ *beaucoup de fois*, Marc 9, 22; Rom. 1, 13; ܚܕ ܡܢ ܝܘܡܝܢ *certain jour*, Josué le Styl. 62, 1; ܠܠܝ ܐܝܡܡ *nuit et jour*, *id.* 63, 8, mais ܒܐܝܡܡܐ ܘܒܠܠܝܐ, *id.* 42, 15.

c) Un nom répété dans un sens distributif est généralement à l'état absolu : ܕܝܢܪ ܕܝܢܪ *à chacun un dinar*, ܒܕܘܟ ܕܘܟ *par places*, v. § 386 *a*.

d) De même, après un nom de nombre : ܒܚܕܐ ܢܦܫ ܘܒܚܕܐ ܪܘܚ *dans une même âme et un même esprit*, Jul. 13, 23; 25, 24; Spicil. syr. 7, 5; ܬܠܬܝܢ ܟܘܕܢܘ̈ *trente mules*, ܥܣܪܝܢ ܛܥܢܝܢ *vingt charges*, Josué le Styl. 10, 7 et 8; ܐܪܒܥܝܢ ܐܝܡܡܝܢ ܘܐܪܒܥܝܢ ܠܠܘܢ *quarante jours et quarante nuits*, Matth. 4, 2; ܪ̈ܒܘ ܪ̈ܒܘܢ ܘܡܘܪܫܠܝܢ *des quan-*

---

[1] La construction avec le masculin dans le sens de *fois* est plus rare, on la trouve dans Josué le Styl. 45, 9.

tités de méfaits et de crimes, Jul. 34, 4 (*id.* 81, 21, ܣܘܪ̈ܚܢܐ), v. ci-après § 369 *a*.

e) Après la négation ܠܐ : ܕܠܐ ܡܢܝܢ *sans nombre*, ܕܠܐ ܟܠܝܢ *sans obstacle*, ܕܠܐ ܒܘܝܢ *sans réflexion*, ܕܠܐ ܚܛܗ *sans péché*, ܕܠܐ ܪܫܝܢ *sans blâme*; etc., comp. Act. 28, 31; 1 Cor. 1, 8; Héb. 9, 28; ܕܠܐ ܚܘܫܒܢ *sans compter*, Addai the Apost. 32, 17; ܕܠܐ ܚܘܫܒܗ *sans raison*, Jul. 73 ult.

f) Après ܟܠ : ܕܟܠ ܐܣܟܝܡܝܢ *de toutes sortes*, Jul. 6, 4; Josué le Styl. 42, 15; ܡܢ ܟܠ ܦܢܝܢ *de tous côtés*, Josué le Styl. 27, 18; ܒܟܠ ܐܬܪ *en tout lieu*, *id.* 41, 2.

Dans tous ces cas, l'état emphatique est également usuel.

g) Après un adjectif indéfini, autre que ܟܠ, l'état absolu est plus rare : ܒܐܝܢܐ ܫܘܠܛܢ *par quelle puissance*, Matth. 21, 23; ܡܕܡ ܐܚܪܝܢ *quelqu'autre chose*, Josué le Styl. 65, 2; ܟܡܐ ܙܒܢܝܢ *combien de fois, souvent*, Jul. 10, 17; Matth. 17, 15.

h) Dans d'autres constructions indéterminées, il forme l'exception : ܒܡܦܠ ܫܢܐ ܕܥܡܝܩܐ *quand tombe un sommeil profond*, Job 4, 13 (expliqué dans les scolies de Barhébræus par ܒܗܘ ܫܢܬܐ ܕܥܡܝܩܬܐ); ܥܒܕ ܡܠܐܟܘܗܝ ܪܘܚ ܘܡܫܡܫܢܘܗܝ ܢܘܪ ܝܩܕܐ *il fit ses anges d'esprit et ses serviteurs de feu ardent*, Ps. 104, 4; ܕܕܝܠܗ ܬܫܒ̈ܚܢ ܘܒܘܪ̈ܟܢ ܠܥܠܡ ܥܠܡܝܢ *à qui appartiennent les louanges et les bénédictions de siècles en siècles*, Rom. 11, 36; dans une phrase négative : ܦܘܪܫܢ ܠܝܬ ܒܗ *il n'a pas de raison*, Spicil. syr. 3 pénult.; ܘܦܬܓܡ ܠܗܘܢ ܠܐ ܗܦܟ *il ne répondit point*, Aphraat. 222, 8; comp. ܘܡܕܡ ܦܬܓܡܐ, lig. suiv. et Matth. 27, 12 et 13; après la préposition ܒ, si usitée dans les locutions adverbiales, comp. ci-dessus *b* : ܒܓܫܡܐ ܕܦܓܪ *corporellement*, Spicil. syr. 5, 14; ܐܢܬܘܢ ܕܝܢ ܠܐ ܗܘܝܬܘܢ ܒܒܣܪ ܐܠܐ ܒܪܘܚ *vous n'êtes pas en chair mais en esprit*, Rom. 8, 9; comp. *Anal. syr.*, p. 36, l. 17; 38, 27; ܡܣܟ̈ܢܐ ܒܪܘܚ *pauvres d'esprit*, Matth. 5, 3; ܒܩܛܝܪ *par force*, Josué le Styl. 12, 18; ܒܕܟܝܘ *avec pureté*, ܒܚܦܝܛܘ *avec soin*, Aphraat. 229, 17 et 18.

i) Quelques substantifs seulement ne sont usités qu'à l'état absolu, §§ 253 et 278; ils gardent cet état même quand ils sont déterminés.

L'infinitif a toujours la forme indéterminée : ܡܩܛܠ, ܡܩܛܠܘ, etc.

j) Ont encore l'état absolu : les noms des mois : ܬܫܪܝܢ ܩܕܡ, ܬܫܪܝܢ ܐܚܪܝܢ, ܟܢܘܢ ܩܕܡ, ܟܢܘܢ ܐܚܪܝܢ, ܫܒܛ, ܐܕܪ etc.; ܫܒܐ, de ܫܒܬܐ *semaine*, dans la composition des jours de la semaine : ܚܕ ܒܫܒܐ

dimanche, ܬܪܝܢ ܒܫܒܐ *lundi,* etc.; des noms propres de lieu ou d'individus, ܕܪܡܣܘܩ *Damas,* ܚܡܨ *Emesse,* ܚܪܢ *Harran,* ܛܘܪ ܥܒܕܝܢ *Tour 'Abdin,* ܢܨܝܒܝܢ *Nisibis,* ܦܪܬ *Euphrate,* ܐܒܓܪ *Abgar,* ܡܫܬܪܝ *Jupiter* etc.

Les mots étrangers, noms propres ou communs, ne sont pas susceptibles de plusieurs états : ܝܥܩܘܒ *Jacob,* ܐܝܣܪܐܝܠ *Israël,* ܝܘܚܢܢ *Jean,* ܐܘܪܫܠܡ *Jérusalem* etc. Il faut excepter ceux qui ont passé dans la langue vulgaire, comme ܐܦܝܣܩܘܦܐ abs. ܐܦܝܣܩܘܦ, ܦܬܟܪܐ abs. ܦܬܟܪ, comp. § 280.

CHAPITRE XIV.

Subordination des noms entre eux : état construit et expressions du génitif.

357. L'état construit, ce vieux procédé du sémitisme pour subordonner un nom à un autre, est encore régulièrement usité entre deux noms qu'unit un rapport étroit.

a) Il forme le lien des noms composés : ܒܪ ܐܢܫܐ, ܒܥܠܕܒܒܐ, ܒܪܢܫ, ܪܝܫ ܐܡܝܐ etc., v. 256; une préposition ne détruit pas ce lien : ܡܣܦ ܒܪܝܫܐ *peine capitale,* ܡܦܩ ܒܪܘܚܐ *excuse,* ܡܣܒ ܒܐܦܐ *hypocrisie.*

b) Il est fréquent entre deux mots qui traduisent un seul mot grec : ܚܣܝܪܘܬ ܗܝܡܢܘܬܐ ἀπιστία, ܩܫܝܘܬ ܠܒܐ σκληροκαρδία, ܬܪܝܨܘܬ ܗܝܡܢܘܬܐ ὀρθοδοξία, ܒܪ ܡܠܟܘܬܐ ὁ βασιλικός, ܚܝܘܬ ܒܪܐ θηρίον.

c) Un adjectif ou un participe se construit avec son complément, v. § 351 : ܡܣܟܢܝ ܪܘܚܐ *pauvres d'esprit,* Gal. 3, 1; ܚܠܝܡܝ ܪܘܚܐ *sains d'esprit,* Aphraat. 228, 16; ܢܓܝܪ ܪܘܚܐ *longanime,* fréquent, ܥܠܝܠܝܢ ܒܝܘܡܬܗܘܢ *avancés en âge,* Luc. 1, 7 et 18; 1 Timoth. 1, 10; 2 *id.* 3, 3; ܡܠܝܬ[1] ܛܝܒܘܬܐ κεχαριτωμένη, Luc. 1, 28; ܬܪܝܨܬ ܫܘܒܚܐ *orthodoxe* (fém.), ܐܚܝܕ ܟܠ παντοκράτωρ, fréquent; ܥܒܕܐ ܙܒܝܢ ܟܣܦܐ *un esclave acquis à prix d'argent,* Aphraat. 218, 9; Exod. 12, 44; ܟܬܒܐ ܡܣܩܝ ܡܣܩܝܘܬܐ βιβλία αναγεγραμμένα, Jacques d'Edesse, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 488, l. 9; ܚܝܘܬܐ ܬܪܬܝܢ ܪܓܠܐ *animal à deux pattes,* de Hermeneut. 28, 1; devant ܡܢ du comparatif, v. § 366 *e*.

---

[1] La prononciation dure du taw, indiquée dans l'édition S. Lee par qouššâi, est occasionnée par l'assimilation avec le ṭeth qui suit, v. § 111.

d) Un nom prend l'état construit dans les tournures où il a surtout la valeur d'une préposition : ܒܚܝܠ *par la force de,* ܒܝܕ *par le moyen de,* ܒܫܘܡ *au nom de,* ܩܕܡ *en présence de,* etc. Nous avons énoncé, § 246, 1° *a,* quelques noms qui n'étaient plus usités que dans ce sens et étaient toujours à l'état construit; on peut ajouter ceux qui marquent les divisions de temps ou de lieu: ܦܠܓܘܬ *demi,* ܨܦܪܗ ܚܕ ܒܫܒܐ *le matin du dimanche,* Aphraat. 229, 2; Josué le Styl. 22, 17; ܒܡܥܪܒܝ ܫܡܫܐ *au coucher du soleil,* Marc 1, 32; Luc. 4, 40; ܡܢ ܡܕܢܚܝ ܦܪܕܝܣܐ ܕܥܕܢ *à l'orient du Paradis terrestre,* Gen. 3, 24, comp. § 246, 2° *a.*

e) L'état construit est encore usuel, mais d'une manière moins constante, dans les autres cas : souvent encore, quand le nom déterminant sert à qualifier le premier nom : ܡܕܝܢܬ ܡܠܟܘܬܐ *la ville royale, la capitale,* Josué le Styl. 11, 12; ܒܝܬ ܡܠܟܘܬܐ *le palais royal, id.* 13, 14; ܒܪ ܡܠܟܐ *un prince,* Sindban, *passim,* ܕܚܠܬ ܐܠܗܐ *le culte divin, la vraie religion,* comp. ܕܚܠܬܐ ܕܐܠܗܐ, ܕܚܠܬܗ ܕܐܠܗܐ *la crainte de Dieu, la religion de Dieu,* Act. 9, 31; 2 Cor. 7, 1; Rom. 3, 18; ܕܚܠܬ ܫܐܕܐ ܘܦܘܠܚܢ ܦܬܟܪܐ *le culte des démons et la religion idolâtre,* Jul. 5, 15; devant un nom de nombre, v. § 369 *a.* On voit par ces exemples que l'état construit est possible entre des noms indéterminés.

f) Il est possible devant un pronom : ܪܘܡܝ ܐܢܬܬ ܗܘ ܡܠܟܐ *Roumi, la femme de ce roi,* Martyr. homerit., B. O. I, 365; ܡܛܠ ܐܝܠܝܢ ܕ *à cause de ceux qui . . . ,* Josué le Styl. 63, 3; ܒܫܘܡ ܡܢܘ *au nom de qui . . . ,* Addai the Apost. 18, 6.

g) Par un mélange des diverses constructions, l'état construit se rencontre, mais très-rarement, devant le dâlath du génitif: ܡܐܢܝ ܕܬܫܡܫܬܐ ܕܦܬܘܪܗ *la vaisselle de sa table,* Josué le Styl. 69, 15; ܝܘܡܝ ܕܛܠܝܘܬܝ *les jours de ma jeunesse,* Saint-Ephrem, III, 429; mais dans ܝܘܡܝ ܕܒܝܬ ܕܝܘܩܠܛܝܢܘܣ *aux jours de ceux de la maison de Dioclétien,* Jul. 24, 9, le dâlath a un autre sens, voyez § 317 *a.*

h) Un nom à l'état construit peut se subordonner plusieurs noms : ܒܝܪܚܝ ܚܙܝܪܢ ܘܬܡܘܙ *aux mois de Haziran et de Tamouz,* Josué le Styl. 36, 16.

L'état construit n'est rompu ni par une préposition, § 351 *a,* ni par une particule enclitique : ܐܠܗܗ ܕܝܢ ܫܡܝܐ *le Dieu du ciel,* Jul. 54 ult.

358. Un second procédé pour exprimer le rapport du génitif, consiste à préposer le relatif ܕ au second nom, § 317*a*, absolument comme le relatif ዘ en éthiopien : ܐܪ̈ܙܐ ܕܡܠܟܘܬܐ ܕܫܡܝܐ *les secrets de la royauté des cieux,* Matth. 13, 11; ܒܐܘܪܚܐ ܕܣܟ̈ܠܐ *dans la voie des pervers, id.* 10, 5; ܢܒܝ̈ܐ ܕܕܓܠܘܬܐ ψευδοπροφῆται, *id.* 24, 24; ܛܥܢܐ ܕܦܘܠܚܢܗ *le fardeau de son service,* Jul. 7, 13; ܡܟܘܠܐ ܕܛܥܘܢܬܗ *la masse de son ballot, id.* 7, 6; ܕܠܐ ܫܘܫܦܐ ܕܐܝܩܪܐ ܕܡ̈ܠܟܬܐ *sans le voile d'honneur des reines,* Addai the Apost. 15, 20; ܒܪܘܝܐ ܕܟܠܗܝܢ *créateur de toutes (choses),* Anal. syr., p. 149, l. 29; ܡܩܕܫܢܐ ܕܐܝܠܝܢ *sanctificateur de ceux, id.* 40, 22; ܡܦܪܢܣܢܐ ܕܨܒ̈ܘܬܐ *directeur des affaires,* Josué le Styl. 12 ult.

Cette tournure est de rigueur avec un nom qui n'est pas susceptible de flexion, comme quelques noms syriaques et les mots étrangers, v. §§ 224*a*, 253*a*, 278 : ܪܢܝܐ ܕܥܠܡܐ ܗܢܐ ܘܛܘܥܝܝ ܕܥܘܬܪܐ *le souci de ce monde et l'illusion de la richesse,* Matth. 13, 22; avec un nom indéterminé qui demeure à l'état absolu, § 356 : ܟܠ ܫܘܠܛܢ ܕܪ̈ܗܘܡܝܐ *tout pouvoir des Romains,* Didasc. 75, 6; ܟܠ ܒܣܪ ܕܚܝܘܬܐ *toute chair d'animal,* Spicil. syr. 7, 26.

359. *a)* Lorsque le deuxième nom est déterminé, le premier prend souvent le suffixe possessif, § 304*a*. Cette tournure très-usuelle se rencontre, sans aucune différence de sens, à côté de celle sans suffixe : ܐܓܪܗ ܕܦܘܠܚܢܟܘܢ *la récompense de votre travail,* Jul. 8, 11, comp. ܐܓܪܐ ܕܦܘܠܚܢܗ *id.* 7, 15; ܡܫܬܐܣܢ̈ܢܘܗܝ ܕܗܝܡܢܘܬܢ *les fondateurs de notre foi, id.* 8, 6; ܒܘܚܢܗ ܕܡܫܪܪܘܬܗ *l'épreuve de sa fermeté, id.* 9, 17; devant un pronom : ܫܘܪܝܗ ܕܗܕܐ *le commencement de ceci,* ܫܘܠܡܗ ܕܗܕܐ *la fin de ceci,* Addai the Apost. 15 ult.; 16, 1; même dans les traductions du grec, où celui-ci n'a pas l'article : ܟܬܒܐ ܕܝܠܝܕܘܬܗ ܕܝܫܘܥ ܡܫܝܚܐ ܒܪܗ ܕܕܘܝܕ ܒܪܗ ܕܐܒܪܗܡ βίβλος γενέσεως Ἰησοῦ Χριστοῦ, υἱοῦ Δαυΐδ, υἱοῦ Ἀβραάμ, Matth. 1, 1.

Quand plusieurs noms sont joints par le waw de la copule, le suffixe est répété après chacun d'eux : ܐܘܠܨܢܗ ܘܡܘܟܟܗ ܕܥܡܢ *l'oppression et l'humiliation de notre peuple,* Jul. 101, 24, comp. sans suffixe : ܚܣܕܐ ܘܒܘܙܚܐ ܕܟܢܘܫܬܗ *l'opprobre et le mépris de sa confrérie, id.*

b) Une préposition étant dans un rapport d'état construit avec le nom qui suit, nous avons vu, § 306*a*, que ce rapport peut être remplacé par celui établi par le dâlath relatif; au lieu de ܡܛܠ ܗܕܐ *à cause de ceci,* on peut dire, par exemple, ܡܛܠܬܗ

ܕܗܕܐ, Josué le Styl. 11, 9. Si l'on excepte ܡܢ ܕܪܝܫ *de nouveau (de rechef),* cette construction ne se rencontre qu'avec un nom déterminé et la préposition a généralement le suffixe.

c) Un adjectif est également susceptible de cette construction, quoique l'état construit soit plus ordinaire, § 357 *c* : ܚܘܒܐ ܡܫܡܠܝܢܘܬܗ ܕܢܡܘܣܐ *un amour rempli de la loi,* Josué le Styl. 2, 2.

360. *a)* Le lien établi par le dâlath, étant beaucoup plus lâche que celui de l'état construit, est bien dans le goût de l'araméen, qui aime les constructions libres ; on s'explique ainsi que ce second procédé ait tendu à se généraliser, au détriment du premier, devenu relativement rare. On desserre volontiers ce lien, en intercalant un ou deux mots entre les termes du rapport ; l'adjectif qui qualifie le premier nom peut être placé après lui ou après le second : ܒܪܐ ܫܪܝܪܐ ܕܐܠܗܐ ou ܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܫܪܝܪܐ *le vrai fils de Dieu,* Anal. syr., p. 39, l. 14 ; 65, 21 ; ܕܪܓܗ ܡܥܠܝܐ ܕܡܘܕܝܢܘܬܐ *le degré le plus haut de la confession,* Jul. 10, 24 ; ܣܗܕܘܬܗ ܢܨܝܚܬܐ ܕܗܢܐ ܓܒܪܐ *le noble martyre de cet homme, id.* 7, 19 ; ܥܠܬܐ ܡܕܡ ܕܡܘܬܐ *une cause quelconque de mort,* Addai the Apost. 12, 13 ; dans les phrases nominales, § 375 *g*, le mot traduisant le verbe *être* occupe souvent la place intermédiaire : ܠܐ ܗܘܐ ܐܣܝܐ ܐܢܐ ܕܣܡܡܢܐ *je ne suis pas un médecin de médicaments,* Addai the Apost. 9, 4 ; ܐܘܪܗܝ ܡܟܝܪܬܗ ܗܝ ܩܕܝܫܬܐ ܕܡܫܝܚܐ *Edesse est la sainte fiancée du Messie,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX, p. 270 ; ܫܪܝܪܐܝܬ ܗܢܐ ܒܪܗ ܗܘܐ ܕܐܠܗܐ *en vérité, celui-ci était le fils de Dieu,* Matth. 27, 55 ; ܝܕܥ ܐܢܐ ܕܙܪܥܗ ܐܢܬܘܢ ܕܐܒܪܗܡ *je sais que vous êtes la race d'Abraham,* Jean 8, 37 ; quelquefois aussi, un autre mot : ܒܪ ܟܝܢܐ ܡܬܐܡܪ ܕܐܠܗܘܬܐ *serait dit de même nature que la divinité,* Anal. syr., p. 67, l. 3 ; ܐܝܬ ܠܢ ܒܚܩܠܬܐ ܣܝܡܬܐ ܕܚܛܐ *nous avons dans les champs des magasins de froment,* Jérém. 41, 8.

b) Plusieurs noms peuvent être subordonnés à un autre, au moyen du dâlath répété devant chacun d'eux : ܥܡܠܐ ܕܚܘܡܗ ܕܝܘܡܐ *la fatigue de la chaleur du jour,* Jul. 7, 11 ; ܡܛܠ ܥܣܩܘܬܗ ܕܟܝܢܐ ܕܣܝܡܬܐ ܕܚܣܢܐ *à cause de la difficulté naturelle de la position du fort,* Josué le Styl. 14, 6. Un mélange des deux procédés a quelque chose d'étrange : ܘܚܙܝܢ ܥܩܪܒܐ ܕܪܓܠܝ ܘܫܢܝ ܟܠܒܐ ܘܦܪܨܘܦ ܢܫܐ *et nous vîmes des scorpions aux pieds et aux dents de chien et au visage de femme,* Lettre d'Alexandre, *Chrest. Rödiger,* 116, 10.

c) Suivant Barhébræus, I, p. 52, l. 24, l'inversion des deux termes est possible et se rencontre quelquefois; il cite en exemple: ܝܗܘܕܐ ܕܝܫܘܥ ܡܫܝܚܐ ܥܒܕܐ *Juda, le serviteur de Jésus le Messie*, Ep. Jud. 1, 1 (l'édition S. Lee a ܝܗܘܕܐ ܥܒܕܐ ܕܝܫܘܥ)[1]. En éthiopien, l'inversion avec ዘ est régulière, v. *Äethiop. Gramm.*, p. 259.

361. Le rapport exprimé par ces diverses constructions n'est pas nécessairement un rapport de possession; ainsi le second nom sert parfois de complément au premier, comme qualificatif: ܪܘܚܐ ܕܩܘܕܫܐ est, en fait, synonyme de ܪܘܚܐ ܩܕܝܫܐ *le Saint-Esprit*; ܕܚܠܬ ܐܠܗܐ (ou ܕܚܠܬܐ ܕ ou ܕܚܠܬܗ ܕ, § 357 *e*) *la crainte de Dieu, la crainte que Dieu inspire*; ܗܝܡܢܘܬܐ ܕܡܫܝܚܐ *la foi au Messie*, Addai the Apost. 16 ult., comp. Marc 11, 22; ܛܢܢܗ ܕܒܝܬܟ *ton zèle pour ta maison*, ὁ ζῆλος τοῦ οἴκου σου, Jean 2, 17; קִנְאַת בֵּיתְךָ, Ps. 69, 10; ܛܢܢܗ ܕܥܡܐ *le zèle pour le peuple*, Isaïe 26, 11.

Nous avons vu, § 308, que le pronom suffixe a quelquefois aussi un sens objectif.

362. Le rapport de possession est rarement exprimé en syriaque par le lâmadh du datif: ܒܢܫ̈ܐ ܠܡܠܟܐ ܕܗܘܢܝܐ ܗܘܬ *elle était au nombre des femmes du roi des Huns*, Josué le Styl. 18, 1; ܟܘܒܫܐ ܠܪ̈ܓܠܝܟ ὑποπόδιον τῶν ποδῶν σου, Act. 2, 35, s'explique par le psaume 110, 1, où ܠܪ̈ܓܠܝܟ traduit l'hébreu לְרַגְלֶיךָ; ܡܕܒܪܢܐ ܠܗܘܢ ὁδηγοῦ τοῖς . . . , Act. 1, 16, comp. § 350 *b*.

CHAPITRE XV.

Coordination des noms; apposition.

363. Le cas le plus fréquent d'apposition est celui de l'adjectif avec le substantif. Les adjectifs démonstratifs se placent devant ou derrière le substantif, § 307 et 319 *g*; de même, la plupart des adjectifs indéfinis, §§ 320 et suivants; les noms de nombre précèdent généralement, mais ils peuvent suivre, § 369 *a*. Quant aux qualificatifs, parmi lesquels se classent les nombres ordinaux, leur place régulière est derrière le substantif. Exceptionnellement, on les rencontre devant lui, dans les poésies principalement, v. Barhébræus, II, p. 18 *comment.*: ܗܘ ܩܕܡܝܐ ܡܠܦܢܐ

---

[1] M. Nœldeke dans sa *Syr. Gramm.*, p. 148, en cite deux autres exemples, empruntés l'un à Aphraates (6, 16) et l'autre à Siméon le Stylite *(Acta Martyr.* 346); aj. ܕܒܝܬ ܡܫܠܡܢܘܬ ܡܠ̈ܟܐ, Jul. 125, 24.

dans le premier jour, Hexaméron de Jacq. d'Edesse, cité par Barhébræus, *ibid.*; ܗܘ ܕܩܕܡܝܬܐ ܫܬܐܣܬܐ ܣܡ *celui qui posa la première fondation*, Spicil. syr. 49, 20; ܓܠܝ̈ܦܐ ܨܠܡ̈ܐ *des idoles sculptées*, Addai the Apost. 23 pénult.; ܣܓܝ̈ܐܐ *nombreux* et ܐܚܪܢܐ *autre*, considérés comme indéfinis, ne sont pas très-rares à cette place: ܣܓܝ̈ܐܐ ܐܚܪ̈ܢܐ ܟܪ̈ܣܛܝܢܐ *beaucoup d'autres chrétiens*, Anal. syr., p. 114, l. 15; ܣܓܝ̈ܐܬܐ ܐܬܘ̈ܬܐ ܐܚܪ̈ܢܝܬܐ *beaucoup d'autres prodiges*, Jean 30, 20; ܣܓܝ̈ܐܐ ܓܪ̈ܒܐ *beaucoup de lépreux*, Luc. 4, 27; ܣܓܝ̈ܐܐ ܢܒܝ̈ܐ *beaucoup de prophètes*, Matth. 13, 17; ܐܚܪܢܐ ܣܘܡܬܐ ܚܝܘܬܐ ἄλλο θηρίον, Apoc. 13, 11, comp. § 354*b*.

Les qualificatifs qui servent de titres honorifiques sont généralement mis devant le nom de l'individu; tels sont notamment: ܩܕܝܫܐ *saint*, ܬܘܒܢܐ *défunt*, ܡܝܬܪܐ *excellent*, ܚܣܝܐ *pieux*, ܪܚܝܡܐ *cher*, ܡܒܪܟܐ *béni* etc.; de même les qualificatifs de malédiction : ܠܝܛܐ *maudit*, ܪܫܝܥܐ *pervers* : ܩܕܝܫܐ ܣܘܝܪܘܣ, ܬܘܒܢܐ ܣܘܝܪܘܣ, ܪܚܝܡܐ ܦܝܠܘܟܣܢܘܣ, *Anal. syr.*, pp. 31, 66, 70, 75, 79, 90 passim; ܡܫܡܗܐ ܝܥܩܘܒ *l'illustre Jacques*, ܡܝܬܪܐ ܝܘܚܢܢ *l'excellent Jean*, ܚܝܠܬܢܐ ܘܡܫܡܗܐ ܡܪܝ ܦܠܒܝܢܘܣ *le vaillant et illustre Mar Flavien*, Josué le Styl. 46, 19; 69, 20; 70, 2; ܡܢ ܕܚܠ ܐܠܗܐ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܩܘܪܝܠܘܣ *par le pieux évêque Cyrille*, Rabboulâ, ap. Overbeck 222, 13; ܬܘ̈ܒܢܐ ܐܒ̈ܗܝܗܘܢ *leurs pères décédés*, Overbeck 173, 6; ܪܫܝܥܐ ܝܘܠܝܢܘܣ *le pervers Julien*, *id.* 160, 14; ܠܝܛܬܐ ܐܟܕܢܐ *maudite vipère*, Jul. 115, 21.

364. *a)* L'adjectif s'accorde en genre et en nombre avec le substantif, dont il suit également l'état, emphatique ou absolu. L'adjectif a l'état emphatique avec un nom invariable à l'état absolu, quand celui-ci est déterminé : ܛܘܥܝܝܢ ܡܚܒܠܢܝܬܐ *l'erreur corruptrice*, Addai the Apost. 22, 5; ܛܘܥܝܝܢ ܐܚܪܝܬܐ *la seconde erreur*, Matth. 27, 64. Il l'a aussi, par exception, avec un nom indéterminé : ܬܠܬ ܢܫܝܢ ܡܝܩܪ̈ܬܐ *trois femmes nobles*, Josué le Styl. 63, 6. Le contraire est aussi possible : un substantif indéterminé peut avoir l'état emphatique, l'adjectif demeurant à l'état absolu: ܐܠܗܐ ܐܚܪܝܢ *un autre dieu*, 1 Cor. 8, 4; ܫܒܥܐ ܪܘܚܐ ܐܚܪ̈ܢܝܢ *sept autres esprits*, Matth. 12, 45 (plus correct, ܫܒܥܐ ܪ̈ܘܚܝܢ ܐܚܪ̈ܢܝܢ, Luc. 11, 26).

L'adjectif a encore l'état absolu, le substantif étant à l'état emphatique, quand il est seul sous l'influence d'une négation,

§ 356 *e* : ܝܘ̈ܡܬܐ ܠܐ ܒܨܝܪܢ *des jours nombreux (pas petits)*, Act. 9, 43; ܟܣܦܐ ܠܐ ܒܨܝܪ *beaucoup d'argent (pas peu)*, Matth. 23, 12, comp. Jul. 111, 18.

ܡܓܠ ܚܪܝܦܬܐ *une faux acérée*, Apoc. 14, 14; ܚܝܠ ܣܓܝܐܐ *une grande armée*, Josué le Styl. 48, 6, sont, à la rigueur, possibles, quoique ܠ pour ܠܐ puisse être le résultat d'une confusion facile; en aucun cas, il ne faudrait voir là un état construit.

b) L'accord d'un féminin avec un masculin est incorrect: ܒܢܦܩܬܐ ܣܓܝܐ̈ܐ *à grands frais*, Josué le Styl. 48, 13.

c) ܣܓܝ *beaucoup*, ܩܠܝܠ *peu* sont usités comme des adjectifs indéfinis invariables et se mettent devant ou derrière un substantif : ܣܓܝ ܨܒܘ̈ܬܐ *beaucoup de choses*, Spicil. syr. 6, 6; ܣܓܝ ܐܪܡܠ̈ܬܐ *beaucoup de veuves*, Luc. 4, 25; ܩܝ̈ܣܐ ܣܓܝ *beaucoup de bois*, 2 Chron. 2, 9; ܩܠܝܠ ܥܡܛܐ *un léger crépuscule*, Josué le Styl. 28, 18; ܩܠܝܠ ܝܘ̈ܡܬܐ *peu de jours*, Jean 2, 12; ܝܘ̈ܡܬܐ ܩܠܝܠ, Addai the Apost. 31, 11; ܒܘܝܐܐ ܩܠܝܠ *un peu de consolation*, Josué le Styl. 28, 18; ܒܗܢܐ ܩܠܝܠ ܕܟܬܒܬ *dans ce peu (de pages) que j'ai écrites*, *id.* 71, 17; ܗܠܝܢ ܡ̈ܠܐ ܩܠܝܠ *ces quelques paroles*, Aphraat. 227, 16; ܕܢܫ̈ܐ ܩܠܝܠ *quelques-uns en petit nombre*, Jul. 26, 12. On dit de même : ܟܢ̈ܫܐ ܠܐ ܒܨܝܪܝܢ *des groupes pas peu nombreux*, *id.* 111, 18.

ܩܠܝܠ semble être devenu de bonne heure invariable, l'adjectif ܩܠܝܠܐ ayant surtout le sens de *léger;* il signifie encore *court* dans la locution fréquente : ܩܠܝܠ ܗܘ ܙܒܢܐ *le temps est proche.* ܣܓܝ s'accorde souvent en genre et en nombre avec le substantif; c'est donc par analogie de ܩܠܝܠ qu'il est invariable. Dans un sens partitif, ܩܠܝܠ est suivi de ܡܢ : ܩܠܝܠ ܡܢ ܩܘܪ̈ܝܝܐ *quelques paysans*, comp. ܣܓܝܐ̈ܐ ܡܢ ܡܙܝ̈ܢܐ *beaucoup d'hommes armés*, Josué le Styl. 56, 8 et 9; ܩܠܝܠ ܡܢ ܦܪ̈ܫܐ *quelques cavaliers*, *id.* 57, 9.

d) ܣܘܓܐܐ *foule*, se met aussi en apposition avec un substantif, avant ou après lui, dans le sens de ܣܓܝܐܐ : ܒܣܘܓܐܐ ܫܝܢܐ πολλῆς εἰρήνης, Act. 24, 3; ܪܒܘܬ ܢܦܫܐ ܣܘܓܐܐ *beaucoup de grandeur d'âme*, Rabboula, ap. Overbeck, 191, 14.

e) L'adjectif peut être séparé du substantif : ܒܪܐ ܗܘ ܣܓܝܕܐ ܘܐܠܗܐ ܗܘ ܡܒܪܟܐ ܘܡܠܟܐ ܗܘ ܙܟܝܐ ... *il est le fils adoré, il est le Dieu béni, il est le roi victorieux*, Addai the Apost. 28 ult., 29, 1.

365. L'apposition de deux substantifs a lieu dans certains cas déterminés, où le second forme l'attribut ou le complément du premier.

a) Elle est la règle après les noms de mesure, de poids, de quantité, de monnaie : ܡܐܐ ܡܬܪ̈ܝܢ ܡܫܚܐ *cent mesures d'huile,* Luc. 16, 6; ܡܐܐ ܟܘܪ̈ܝܢ ܚܛ̈ܐ *cent kors de froment, id.* 16, 7; ܡܐܬܝܢ ܕܝܢܪ̈ܝܢ ܠܚܡܐ *deux cents dinars de pain,* Jean 6, 7; ܬܠܬܝܢ ܡܕ̈ܝܢ ܚܛ̈ܐ *trente boisseaux de froment,* Josué le Styl. 20, 10; 30, 15; ܬܪܝܢ ܐܠܦܝܢ ܠܝܛܪ̈ܐ ܕܗܒܐ *deux mille livres d'or, id.* 55, 11 et 13; ܡܐܬܝܢ ܠܝܛܪ̈ܝܢ ܩܝܣ̈ܐ *deux cents livres de bois, id.* 76, 8.

Ces constructions sont assez lâches pour que le nom déterminant puisse précéder : ܫܥܘ̈ܢܐ ܩܒܐ *(on vendait) le qab de pois* (litt. *les pois, le qab*), Josué le Styl. 31, 15; ܚܛ̈ܐ ܬܠܬܥܣܪ ܩܒ̈ܐ *(on vendait) les treize qabs de froment (le froment, les treize qabs), id.* 36, 3, comp. Barhébræus, I, 44 ult.

Il est également très-usuel de subordonner le nom déterminant au premier au moyen du dâlath, § 358 : ܩܒܐ ܕܦܘ̈ܠܐ *un qab de fèves,* Josué le Styl. 31, 16; ܠܝܛܪ̈ܐ ܕܕܗܒܐ ܡܐܐ ܘܐܪܒܥܝܢ *cent quarante livres d'or, id.* 24, 10.

b) L'abstrait ܪܒܘܬܐ prend le sens de *myriade* ou *dix mille* et se met en apposition, à l'état absolu, comme tout nom de nombre, v. § 369 *c* : ܪܒܘ ܫܡܗ̈ܐ *une myriade de noms,* Anal. syr., p. 44, l. 8; ܪܒܘ ܬܪ̈ܐ μυρίους παιδαγωγούς, 1 Cor. 4, 15.

c) Un substantif se met en apposition avec un autre pour l'expliquer ou le compléter : ܕܘܢܒ̈ܐ ܐܘܕ̈ܐ ܡܬܬܢ̈ܢܐ *ces queues, des tisons fumeux,* Isaïe 7, 4; ܐܠܗܐ ܒܪܘܝܟ *Dieu, ton créateur,* Jul. 5, 12; ܐܚ̈ܐ ܒܢ̈ܝ ܥܕܬܟ *les frères, tes coreligionnaires,* Aphraat. 228, 15.

d) Les titres et les épithètes suivent généralement un nom propre : ܡܬܝ ܡܟܣܐ *Matthieu le Publicain,* ܫܡܥܘܢ ܩܢܢܝܐ *Siméon le Cananéen,* Matth. 10, 3 et 4; ܪܘܦܝܢܐ ܗܘܦܪܟܐ *Rufin l'Hyparque,* ܐܕܝ ܐܣܛܪܛܠܛܝܣ *Addée le Stratélate,* Josué le Styl. 9, 20 et 21; quelquefois, ils précèdent : ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܐܢܕܪܐ ܪܒܘܠܐ *l'évêque André Rabboula,* Overbeck, 222, 4.

e) ܪܘܚܐ *vent* se mettait en apposition devant les noms des points cardinaux : ܪܘܚܐ ܡܥܪܒܝܐ *vent d'ouest,* Exod. 10, 19; ܪܘܚܐ ܓܪܒܝܝܐ *vent du nord,* Prov. 25, 23; 27, 16; plus rarement, derrière eux : ܡܕܢܚܝܐ ܪܘܚܐ *vent d'est,* Saint-Ephrem, cité par Barhébræus, I, p. 59, l. 10.

f) Les noms génériques de lieu ou de temps se mettent à l'état construit avec le nom propre qu'ils spécifient; souvent l'état construit est remplacé par le dâlath de la relation, § 358 : ܛܘܪ̈ܝ ܩܪܕܘ *montagnes des Kourdes,* Gen. 8, 4; ܛܘܪ ܙܝ̈ܬܐ *la montagne des Oliviers,* Matth. 26, 30, ou ܛܘܪܐ ܕܙܝ̈ܬܐ *id.* 21, 1; ܐܬܪܐ ܗܢܐ ܕܒܝܬ ܢܗܪ̈ܝܢ *ce pays de la Mésopotamie,* Addai the Apost. 35, 4; ܡܕܝܢܬܐ ܕܐܘܪܗܝ *la ville d'Edesse, id.* 31, 12; ܢܗܪܐ ܕܓܠܒ *le fleuve de Galab,* Josué le Styl. 52, 11; ܒܝܪܚ ܐܕܪ *au mois d'Adar, id.* 59, 9; ܒܝܪܚ ܐܝܪ *au mois d'Yiar, id.* 60, 20; ܒܝܪܚ ܚܙܝܪܢ *au mois de Ḥaziran, id.* 63, 5.

Mais l'apposition est également usuelle : ܢܗܪܐ ܦܪܬ *le fleuve de l'Euphrate,* Josué le Styl. 13, 12, 53 ult.; 54, 9; 57, 6, 14, 22; Judith 1, 6; ܢܗܪܐ ܕܕܩܠܬ *le fleuve du Tigre,* Josué le Styl. 66, 19; ܢܨܝܒܝܢ ܡܕܝܢܬܐ *Nisibe la ville, id.* 47, 10; ܐܡܕ ܡܕܝܢܬܐ, ܚܪܢ ܡܕܝܢܬܐ, ܩܘܣܛܢܛܝܢܐ ܡܕܝܢܬܐ, *id.* 42, 5; 43, 3; 60, 18; 63, 13; ܒܘܟܝܢ ܩܪܝܬܐ *Bokheïn le bourg,* ܩܘܦܐ ܩܪܝܬܐ, ܬܠܡܘܙܠܐ ܩܪܝܬܐ, ܬܠܒܫܡܝ ܩܪܝܬܐ *id.* 43, 13; 54, 11; 55, 2; 73, 7; ܒܝܪܬܐ ܩܣܛܪܐ *la citadelle de Birtha, id.* 75, 14; ܡܕܝܢܬܗܘܢ ܩܢܫܪܝܢ *leur ville Qénéšrin,* Overb. 160 ult.

CHAPITRE XVI.

Des élatifs et des distributifs.

366. Le syriaque, ne possédant pas de forme propre pour le comparatif et le superlatif, se sert de divers moyens pour remédier à ce manque.

a) Un adjectif peut par lui-même avoir le sens d'un élatif, comme ܪܒܐ *le plus grand,* ܩܫܝܫܐ *l'aîné,* ܙܥܘܪܐ *le plus petit,* quand plusieurs individus sont mis en parallèle ou quand un seul est considéré comme ayant au plus haut degré une qualité ou un défaut : ܥܠܝܐ, ܪܡܐ ou ܡܪܝܡܐ ὕψιστος, Marc 5, 7; Luc. 1, 32. 35, 76; Act. 7, 48. Quand le sens n'est pas suffisamment clair, on subordonne à l'adjectif un nom déterminant, soit au moyen de l'état construit, soit au moyen du dâlath qui remplace ce rapport, § 358 : ܫܝܛ ܐܢܫܝܢ *le plus vil des hommes,* B. O. III, pars II, 386, ou ܫܝܛܐ ܕܟܠܗܘܢ ܡܣܟܢ̈ܐ, *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXX, p. 261, l. 4; ܙܥܘܪܗܘܢ ܕܬܠܡܝܕܘܗܝ ܕܡܫܝܚܐ *le plus humble des disciples du Messie,* Jul. 14, 8; ܙܥܘܪܗܘܢ ܕܫܠܝ̈ܚܐ *le plus humble des apôtres,* 1 Cor. 15, 9.

b) L'adjectif peut être aussi suivi de la préposition ܡܢ : ܠܐ ܗܘܝܬ ܙܥܘܪܐ ܡܢ ܡܕ̈ܒܪܢܐ ܕܝܗܘܕܐ οὐδαμῶς ἐλαχίστη εἶ ἐν τοῖς ἡγεμόσιν Ἰούδα, Matth. 2, 6; ܙܥܘܪܐ ܡܢ ܕܝܪ̈ܝܐ ܘܪܒܐ ܡܢ ܚܛ̈ܝܐ *le plus petit parmi les moines et le plus grand parmi les pécheurs*, B. O. I, 306.

c) L'adjectif seul suffit, dans certains cas, pour exprimer le comparatif : ܙܥܘܪܬܐ ܐܢܬܝ ܠܡܗܘܐ ܒܐ̈ܠܦܐ ܕܝܗܘܕܐ *tu es trop petite pour être parmi les Mille de Juda,* Micha 5, 1; ܗܐ ܩܪܝܬܐ ܗܕܐ ܩܪܝܒܐ ܗܝ ܠܡܥܪܩ ܠܬܡܢ *cette ville est trop près pour y fuir,* Gen. 19, 20.

d) Plus souvent, il est suivi de ܡܢ : ܐܦܢ ܓܝܪ ܐܝܬ ܡܢܗܘܢ ܒܒܪ̈ܝܬܐ ܕܐܢܫ ܪܘܪܒܝܢ ܡܢ ܚܒܪ̈ܝܗܘܢ *bien que parmi les créatures, il y en ait certaines de plus grandes que les autres,* Addai the Apost. 24, 22; ܐܠܐ ܡܬܪܥܐܢܬ ܥܠܝ ܐܝܠܝܢ ܕܪ̈ܘܪܒܢ ܡܢܝ *mais tu t'imagines à mon sujet des choses qui sont au-dessus de moi,* Josué le Styl. 3, 3; ܣܘܓ̈ܐܐ ܐܝܠܝܢ ܓܝܪ ܕܫܒܩܬ ܡܢ ܐܝܠܝܢ ܕܟܬܒܬ *(les faits) que j'ai omis sont plus nombreux que ceux que j'ai décrits, id.* 71, 18; ܡܛܠ ܕܩܕܡܝ ܗܘ ܡܢܝ *parce qu'il est avant moi,* Jean 1, 30; ܘܡܬܚܙܝܐ ܕܐܝܢܐ ܙܕܝܩܐ ܡܢ ܚܒܪܬܗ ܐܘ ܒܥܘܠܐ *et qu'on voie laquelle est plus juste que l'autre ou plus coupable,* Ined. syr. 6, 2. Après ܡܢ du comparatif, le verbe se met au subjonctif (imparfait) ou à l'infinitif avec le dålath conjonctif: ܙܥܘܪܬܐ ܗܝ ܡܕܒܪܢܘܬܗ ܕܨܝܪܐ ܡܢ ܕܢܗܘܐ ܡܫܠܡܢܘܬܐ ܕܡܕܝܢܬܐ *la condition d'un peintre est trop humble, pour qu'il puisse livrer une ville,* Ined. syr. 3, 7; ܣܒ̈ܝܢ ܡܢ ܕܢܐܠܕܢ *elles sont trop vieilles pour enfanter,* Spicil. syr. 11, 8, comp. § 332 *b.* Quand la comparaison est développée dans plusieurs membres de phrase, la préposition se répète devant chaque membre : ܡܢܘ ܓܒܪܐ ܕܡܚܝܠ ܡܢ ܕܠܐ ܢܓܢܘܒ ܐܘ ܡܢ ܕܠܐ ܢܕܓܠ ܐܘ ܡܢ ܕܠܐ ܢܓܘܪ *quel est l'homme trop faible pour ne pas voler, ou mentir, ou être adultère . . .?* Spicil. syr. 5, 7.

e) Au lieu de ܡܢ, la seconde proposition peut être introduite par ܐܘ, comme en grec par ἤ : ܦܩܚܐ ܗܘ ܠܡܡܬ ܡܢ ܟܦܢܐ ܐܘ ܡܛܠ ܡܣܒܥܘܬܐ ܝܬܝܪܬܐ ܠܡܚܫܟܘ ܢܦܫܐ *il vaut mieux mourir de faim, que par une nourriture abondante obscurcir l'âme,* Anal. syr. 7, 2, comp. 9, 2; ܐܝܟ ܕܟܠ ܡܕܡ ܒܚܕܘܬܐ ܐܩܒܠ ܕܐܚܫ ܐܘ ܕܐܫܬܘܬܦ ܠܓܘܕܦܐ *attendu que j'accepterais avec joie de tout souffrir, plutôt que de m'associer à un blasphème,* Rabboula, ap. Overbeck 223, 7; ܠܨܘܪ ܘܠܨܝܕܢ ܢܗܘܐ ܢܝܚ ܒܝܘܡܐ ܕܕܝܢܐ ܐܘ ܠܟܘܢ Τύρῳ καὶ Σιδῶνι ἀνεκτότερον ἔσται ἐν ἡμέρᾳ κρίσεως, ἢ ὑμῖν, Matth. 11, 22 et 24; Luc. 10, 14, comp. Matth.

9, 5; Luc. 15, 7; ou encore, par le waw suivi de la négation: ܦܩܚ ܠܡܡܬ ܒܦܘܡܗ ܕܣܝܦܐ .... ܘܠܐ ܠܡܐܒܕ ܐܝܟ ܡܚ̈ܝܠܐ *il vaut mieux mourir à la pointe de l'épée, plutôt que de périr comme des lâches,* Josué le Styl. 59, 2; ܟܪ̈ܣܛܝܢܐ ܠܗܘܢ ܛܒ ܠܡܬܩܛܠܘ ... ܘܠܐ ܢܗܘܘܢ ... *les Chrétiens aiment mieux ... que d'être,* Jul. 67, 23.

f) Le sens de ܡܢ est aussi précisé par un adverbe ou un adjectif qualificatif, comme ܝܬܝܪ, ܛܒ : ܦܩܚ ܝܬܝܪ ܠܡܣܒ ܐܢܬܬܐ ܛܒ ܡܢ ܕܢܐܬܚܡܡ ܒܪܓܬܐ *il vaut mieux prendre une femme que de brûler de désir,* 1 Cor. 7, 9; ܛܒ ܩܠܝܠ ܒܕܚܠܬܗ ܕܡܪܝܐ ܡܢ ܣܝ̈ܡܬܐ ܪ̈ܘܪܒܬܐ ܕܥ̈ܘܠܐ *mieux sied à la crainte du Seigneur peu de chose, que les grands trésors des pervers,* Prov. 15, 16[1]; ܡܢ ܕܪܚܡ ܐܒܐ ܐܘ ܐܡܐ ܝܬܝܪ ܡܢ ܕܝܠܝ *celui qui aime son père ou sa mère plus que moi,* Matth. 10, 37; ܡܢܐ ܕܝܬܝܪ ܡܢ ܗܕܐ ܐܝܬ *qu'y a-t-il de mieux à faire?* Jul. 23, 9; ܡܫܬܢܕܢܘܬܐ ܕܝܬܝܪ ܡܢ ܗܘ *un châtiment plus fort que celui-là,* Jos. le Styl. 16, 15; ܠܝܬ ܬܠܡܝܕܐ ܕܝܬܝܪ ܡܢ ܪܒܗ *il n'y a pas de disciple supérieur à son maître,* Matth. 10, 24; ܝܬܝܪ ܡܢ ܕܟܕ ܗܝܡܢܢ *plus que nous ne le pensions,* Rom. 13, 11.

g) L'adjectif est quelquefois à l'état construit avec le nom déterminant, précédé de ܡܢ : ܡܫ̈ܡܫܢܘܗܝ ܝܬܝܪ̈ܝ ܡܢ ܡܢܝܢܐ *ses serviteurs sont innombrables (supérieurs à un nombre),* Saint-Ephrem in Daniel 7, 10; ܐܢܬ ܕܝܢ ܥܘܝܠܐ ܘܒܝܫܐ ܡܢ ܟܠܗܘܢ ܒܢ̈ܝܢܫܐ *toi donc, le plus pervers et le plus méchant de tous les hommes,* Act. Martyr. 223.

h) Diverses locutions adverbiales marquaient la gradation des idées : ܥܠ ܟܡܐ *à plus forte raison,* Anal. syr., p. 5, l. 20; 25, 9; 56, 13; 61, 2; v. § 370*j* ci-après; ܟܡܐ ܝܬܝܪܐܝܬ ou ܟܡܐ ܠܟܡܐ, *id.* 8, 11; *Chrest. Rœdiger,* 98, 3; ܥܠ ܝܬܝܪ, *id.,* Matth. 6, 30; ܐܦ avait aussi ce sens, Job. 4, 19. ܗܟܢܐ ܕ *au point que,* ܗܟܢܐ ܘ *id.,* Josué le Styl. 33, 2, v. § 387*c.* ܐܟܢܐ ܕ *tellement que,* Josué le Styl. 30, 1 et 8. ܟܡܐ ܕ *d'autant plus, si fort que :* ܟܡܐ ܝܬܝܪ ܕܣܓܝܐܝܢ ܐܣܘܪ̈ܐ ܕܢܦܫܐ . ܗܟܢ ܣܓܝܐܝܢ ܡܪ̈ܘܗܝ ܩܫ̈ܝܐ *plus nombreux seront les liens de l'âme, plus nombreux seront ses maîtres cruels,* Anal. syr., p. 5, l. 12; ܟܡܐ ܕܐܢܬ ܡܝܩܪܐ ܐܢܬ ܥܠܝ ܢܝܪܐ ܗܟܢܐ ܐܝܩܪ ܢܝܪܗ *plus tu aggraveras contre moi*

---

[1] Ce mauvais sens vient de ce que la P'šiṭtâ a mal compris l'hébreu בְּיִרְאַת qu'elle traduit *pour la crainte,* au lieu de *avec la crainte.*

les supplices, plus ma récompense croîtra, Act. Martyr. 224; ܟܡܐ ܕܬܣܪܩܘܢ ܦܓܪܐ *si fort que vous lacériez le corps,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 384, l. 2; ܟܡܐ ܐܢ ܬܦܬܩܘܢ ܦܓܪܟܘܢ *quand bien même vous fendriez le corps, id.*; ܟܡܐ ܐܢ ܡܚܪܐ *quelque résistance qu'il fasse,* Jul. 9 ult.[1]; ܐܝܟ ܟܡܐ ܕ *autant que,* Overb. 170, 12.

ܟܕ *lorsque,* suivi de ܐܦ avait le sens de *bien que, quoique;* quelquefois aussi, suivi de ܫܚܢ : ܟܕ ܫܚܢ ܡܫܚܢܝܢ ܠܡܝܐ ܥܠ ܢܘܪܐ *bien qu'on chauffe l'eau sur le feu,* Kalil. et Damn. 37, 16.

i) Dans les comparaisons d'égalité, le premier membre est précédé d'une des locutions suivantes, qui se traduisent par *comme, de même que, tel,* etc. : ܐܝܟ ܕ, ܐܝܟܢܐ ܕ (plus rarement séparé ܐܝܟ ܡܐ ܕ, Jul. 66. 18, 26, ou même ܐܝܟ ܟܡܐ ܕ Anal. syr., p. 8, l. 30), ܐܝܟܢ ܕ[2], ܐܝܟܢܐ ܕ ou ܐܝܟܢ ܕ, ܐܟܙܢܐ ܕ ou ܐܟܙܢ ܕ, ܐܟܘܬ ܕ; on trouve aussi ܐܝܟ ܡܫܘܚܬܐ ܕ *selon que (dans la mesure que),* Anal. syr., p. 19, l. 10; ܒܕܡܘܬ *à l'instar de,* Jul. 60, 2. Le second membre a en tête ܗܟܢܐ *ainsi,* ou ܗܟܘܬ *de même;* quelquefois, ܒܗ ܒܕܡܘܬܐ *de la même manière,* Jul. 58, 14; 59, 16; 60, 3, ou ܐܦ, *id.* 66, 18. Sur les expressions ܐܝܟ ܐܝܟܢ ܕ et ܐܝܟ ܗܟܢܐ ܕ v. § 317 *b* fin.

367. *a)* Pour distinguer l'individu de l'espèce, on subordonne un nom singulier au même nom pluriel; cette construction a un sens élatif : ܥܒܕ ܥܒܕܐ *le dernier esclave,* ܐܠܗ ܐܠܗܝܢ *le Dieu suprême,* ܡܠܟ ܡܠܟܝܢ *le roi des rois,* ܚܟܡܬ ܚܟܡܬܐ *la sagesse des sagesses,* ܬܫܒܘܚܬ ܬܫܒܚܬܐ *le cantique des cantiques,* ܫܡܝ ܫܡܝܐ *les cieux supérieurs,* ܒܝܫܘܬ ܒܝܫܘܬܟܘܢ *votre extrême méchanceté,* v. Gen. 9, 25; 1 Rois 8, 27; Hosée 10, 15; Cant. 1, 1; Dan. 2, 37; 11, 36.

Dans le même sens, on joint au nom un participe de la même racine : ܚܐܪܘܬܐ ܡܫܚܪܪܬܐ *une liberté parfaite,* Anal. syr., p. 49, l. 21; ou un autre nom de même sens, mais de forme différente, ܚܝܠܐ ܘܡܫܪܝܬܐ *toutes sortes d'armées,* Poème d'Alexandre, *Chrest. Knös,* 94 v. 14, comp. Ewald, *Lehrb.*, § 313.

b) Un adverbe est répété également pour acquérir plus de force, ܒܝܫ ܒܝܫ *très-mal,* ܛܒ ܛܒ *très-bien,* ܡܪܝܪ ܡܪܝܪ *très-amer.*

---

[1] Dans le sens simple, ܟܡܐ ܕ se traduit par *puisque :* ܟܡܐ ܕܗܢܐ ܨܒܝܢܐ ܒܝܫܐ ܚܘܝܬܘܢ *puisque vous avez montré ce mauvais vouloir,* Jul. 122, 18; 123, 28.

[2] Séparé, ܐܝܟ ܡܢ ܕ a ordinairement le sens de *attendu que,* v. § 395 *b.*

368. *a)* Mais la répétition appositionnelle est bien plus usuelle pour exprimer le distributif; un substantif demeure, d'une manière régulière, à l'état absolu, § 356 *c* : ܚܕ ܚܕ *un par un,* Josué le Styl. 69, 2; Jean 8, 9; 1 Cor. 14, 27; ܬܪܝܢ ܬܪܝܢ *deux par deux,* Marc 6, 7; ܚܡܫܝܢ ܚܡܫܝܢ *cinquante par cinquante,* 1 Rois 18, 4; ܕܝܢܪ ܕܝܢܪ *chacun un dinar,* Matth. 20, 9 et 10, mais ܕܝܢܪܐ ܕܝܢܪܐ, Josué le Styl. 70, 18; ܥܡ ܚܡܫܡܐܐ ܚܡܫܡܐܐ ܦܪܫܝܢ *chacun avec cinq cents cavaliers, id.* 79, 5; ܣܡܟܝܢ ܣܡܟܝܢ *par tables,* Marc 6, 39; ܟܠ ܫܢܐ ܫܢܐ *chaque année,* Josué le Styl. 24, 15; ܟܠ ܚܕ ܚܕ *chacun,* v. § 320 *b*; ܕܐܣܟܡ ܐܣܟܡ *de différentes formes,* Jul. 3 ult.; ܗܕܡ ܗܕܡ *membre par membre,* Jul. 79, 2; 87, 17.

Une préposition se met en tête du premier nom : ܒܐܬܪ ܐܬܪ *en divers lieux,* Aphraat. 219, 16; 245, 2 et 7; Josué le Styl. 37, 12; ܒܕܘܟ ܕܘܟ, ou ܒܕܘܟܐ ܕܘܟܐ *par place,* Matth. 24, 7; Luc. 21, 11; mais elle peut aussi être au milieu, devant le second nom : ܟܠ ܝܘܡ ܒܝܘܡ *chaque jour,* Addai the Apost. 36, 15; ܝܘܡ ܡܢ ܝܘܡ *de jour en jour,* 2 Cor. 4, 16; 2 Ep. Petr. 28; Jul. 58, 23; ܕܟܠܝܘܡ ܕܝܘܡ ܒܝܘܡܗ *chaque jour, jour par jour,* Overb. 176, 19.

b) Un adverbe est répété de la même manière : ܩܠܝܠ ܩܠܝܠ *peu à peu,* ܩܠܝܠܝܢ ܟܠ ܩܠܝܠܝܢ *id.,* Jul. 65, 27; ܒܬܪ ܒܬܪ *successivement,* fréquent, ou ܙܒܢܐ ܙܒܢܐ, Josué le Styl. 19, 3.

c) Dans certains cas, le distributif peut être indiqué par un nom, qu'il n'est pas nécessaire de répéter : ܕܢܣܒܘܢ ܐܣܦܕܐ ܕܡܫܚܐ ܒܝܪܚܐ *qu'ils reçussent un èspâdh d'huile par mois (pour un mois),* Josué le Styl. 76, 8; le nom peut être aussi précédé de ܒܝܬ: ܘܫܘܝܬܐ ܒܝܬ ܬܪܝܢ ܒܢܝܗܘܢ *et un matelas pour deux (pour une famille de deux), id.* 76. 9; voyez aussi § 370 *i*.

CHAPITRE XVII.

De la construction des noms de nombre.

369. *a)* Les noms de nombre se mettent en apposition avec les substantifs, comme des adjectifs; comme les adjectifs indéfinis, ils précèdent, plus rarement ils suivent; précédé du nom de nombre, le substantif demeure généralement à l'état absolu, mais il peut prendre aussi l'état emphatique, § 356 *d*; quand il le précède, il a plutôt l'état emphatique : ܬܪܝܢ ܐܚܝܢ ou

ܐܚ̈ܐ ܬܪܝܢ *deux frères,* Matth. 4, 18 et 21; ܬܠܬܐ ܝܘܡ̈ܝܢ ou ܝܘܡ̈ܐ ܬܠܬܐ *trois jours,* Luc. 1, 56; Act. 20, 3; ܫܬܐ ܣܐܬ̈ܝܢ *six mesures,* Josué le Styl. 33, 7; ܫܒܥ ܪ̈ܘܚܝܢ ou ܫܒܥ ܪ̈ܘܚܐ *sept esprits,* Matth. 12, 45; Luc. 11, 26; ܫܥܐ ܚܕܐ ou ܫܥܬܐ ܚܕܐ *une heure,* Matth. 12, 20; 26, 40; Marc 14, 37; Apoc. 17, 12; ܥܣܪ ܠܝܛܪ̈ܝܢ ܕܦܪܙܠܐ *dix livres de fer,* Josué le Styl. 44, 15; ܐܪܒܥ ܡܐܐ ܓܒܪ̈ܝܢ ܓܢܒܪ̈ܐ *quatre cents hommes d'élite, id.* 48, 18; ܘܫܒܘ ܢܫ̈ܐ ܘܛܠܝ̈ܐ ܬܠܬܝܢ ܐܠܦܝܢ *et ils firent prisonniers trente mille femmes et enfants, id.* 64, 5; ܡܝܠ̈ܐ ܬܪܝܢ *deux milles,* Jul. 26, 21; ܝܘܡ̈ܬܐ ܬܪܝܢ *deux jours, id.* 24 ult.; ܡܐܐ ܕܝܢܪ̈ܐ *cent dinars,* Josué le Styl. 22, 3; ܐܬܘ̈ܬܐ ܬܠܬ *trois phénomènes, id.* 29, 13; ܬܠܬ ܫܢܝܢ ܘܝܪ̈ܚܐ ܫܬܐ *trois ans et six mois,* Luc. 4, 25, comp. Marc 5, 25; Luc. 2, 42; Act. 9, 33; ܒܝܘܡܝܢ ܐܪܒܥܝܢ *pendant quarante jours,* Act. 1, 3.

b) On voit, par ces exemples, que non-seulement les noms de nombre 3 à 10 ont la forme masculine avec les substantifs féminins et réciproquement, § 285 *a,* mais, de plus, que le substantif se met au pluriel avec tout nombre supérieur à ܚܕ *un.* Cependant, dans les nombres composés avec ܚܕ, le substantif qui suit immédiatement l'unité peut s'accorder avec elle seulement et demeurer au singulier : ܥܣܪܝܢ ܘܚܕ ܝܘܡ *vingt-et-un jours,* Aphr. 57, 1, comp. *Mand. Gramm.,* p. 348.

c) ܐܠܦ *mille* et ܪܒܘܬܐ *dix mille* suivaient l'analogie des substantifs : devant un nom de nombre, ils avaient l'état emphatique; derrière, l'état absolu, v. § 285 *c.* L'objet pouvait être construit avec ܕ, au lieu de la forme appositionnelle : ܫܬܐ ܐܠܦܝܢ ܕܫܢܝ̈ܐ *six mille ans,* Aphraat. 36, 21; ܥܣܪܝܢ ܪ̈ܒܘܢ ܕܟܪ̈ܣܛܝܢܐ *deux cent mille chrétiens,* Jul. 83, 9.

d) La juxtaposition des nombres entre eux et avec les substantifs est assez lâche pour qu'un mot se glisse au milieu du nombre, notamment un mot traduisant le verbe *être :* ܡܘܫܐ ܕܝܢ ܠܬܡܢܝܢ ܗܘܐ ܫܢܝܢ *Moïse était âgé de quatre-vingts ans,* Exod. 7, 7; ܘܐܒܪܗܡ ܕܝܢ ܠܬܫܥܝܢ ܗܘܐ ܘܬܫܥ ܫܢܝܢ ... ܘܐܝܫܡܥܝܠ ܕܝܢ ܬܠܬ ܥܣܪܐ ܗܘܐ ܫܢܝ̈ܢ *et Abraham était âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans et Ismaël, son fils, de treize ans,* Gen. 17, 24 et 25.

370. *a)* Les nombres ordinaux sont traités comme des adjectifs qualificatifs, § 286 *a.* C'est un procédé très-usuel que de

remplacer l'adjectif ordinal par le nombre cardinal subordonné au substantif, au moyen de l'état construit ou du dâlath : ܫܢܬ ܬܡܢܐܝܢ ܘܫܬ *la quatre-vingt-sixième année,* Josué le Styl. 19, 6; ܝܘܡ ܫܒܥܣܪ *le dix-septième jour, id.* 20, 12; ܫܢܬܐ ܕܬܪܬܝܢ *la seconde année, Chrest. Michaelis,* 66, 6; ܝܘܡܐ ܕܬܠܬܐ *le troisième jour,* Marc 9, 31; Jean 2, 1, comp. Luc. 1, 59. Plus rare est l'apposition : ܠܬܠܬܐ ܝܘܡܝܢ τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ, Luc. 24, 7 et 46.

Quand le substantif précède, à l'état construit, on le répète quelquefois après le nombre : ܫܢܬ ܫܬܡܐܐ ܫܢܝܢ *l'année six cent,* Gen. 7, 11; ܫܢܬ ܚܡܫܝܢ ܫܢܝܢ *la cinquantième année,* Lév. 25, 10.

b) Nous avons dit, § 285 *a,* que les noms de nombre ne se mettaient pas à l'état construit avec un autre nom. En effet, ceux qui suivent cette construction sont des abstraits, qui ont le sens d'un collectif déterminé et qui sont susceptibles des flexions ordinaires des noms : ܫܬܬ ܝܘ̈ܡܬܐ *l'Hexaméron (la sizaine des jours),* B. O., I, p. 46; III, p. 277; ܡܢ ܐܪܒܥ ܪ̈ܘܚܐ *des quatre points cardinaux,* Matth. 24, 31; ܚ̈ܝܘܬܐ ܕܐܪܒܥ ܪ̈ܓܠܝܢ *les quadrupèdes,* Act. 10, 12; ܥܣܪܬ ܡܕ̈ܝܢܬܐ *la Décapole,* Matth. 4, 25.

c) Les quantièmes du mois sont exprimés par le nombre et la préposition ܒ devant le nom du mois : ܝܘܡ ܫܒܥܣܪ ܒܝܪܚ ܐܕܪ *le dix-sept du mois Adar,* Josué le Styl. 20, 12; ܒܝܪܚ ܚܙܝܪܢ، ܝܘܡ ܚܡܫܐ *dans le mois de Haziran, le cinq, id.* 24, 18; ܝܘܡ ܥܣܪ̈ܝܢ ܘܫܬܐ ܒܗ ܒܝܪܚܐ ܗܘ *le vingt-six de ce même mois, id.* 44, 3; ܒܥܣܪ̈ܝܢ ܘܚܡܫܐ ܒܟܢܘܢ، ܩܕܝܡ *le vingt-cinq de Kanoun premier, id.* 58, 4, ajoutez § 285 *a* et *b*.

d) On dit de même pour les jours de la semaine, ܚܕ ܒܫܒܐ *(le premier de la semaine) le dimanche,* ܬܪܝܢ ܒܫܒܐ *le lundi,* etc., § 356 *j,* jusqu'au *vendredi,* qui s'appelait ܝܘܡ ܥܪܘܒܬܐ ou ܝܘܡܐ ܕܥܪܘܒܬܐ (עֲרוּבְתָא néo-hébr., le jour où l'on faisait le mélange עֵירוּבִין, pour se préparer au sabbat); *le samedi* était ܝܘܡ ܫܒܬܐ *(le jour du sabbat).*

e) Suivant Barhébræus, I, p. 53, 7, une certaine concision était permise dans ces locutions; on disait : ܫܒܥ ܝܘܡܐ, ܫܒܥܣܬܝܪ̈ܝܢ ܕܟܣܦܐ, ܥܣܪ ܕܠܚܡܐ, pour : ܫܒܥ ܙܒܢܝܢ ܒܝܘܡܐ *sept fois par jour,* ܫܒܥܣܬܝܪ̈ܝܢ ܡ̈ܢܝܢ ܕܟܣܦܐ *sept pièces d'argent,* ܥܣܪ ܫܪ̈ܝܬܐ ܕܠܚܡܐ *dix gâteaux de pain.*

f) Le waw de la copule réunissait les nombres les plus faibles aux plus forts, § 285 *c*. ܐܘ indiquait le choix : ܬܪܝܢ ܐܘ ܬܠܬ *deux* *ou trois;* comme en hébreu, cette conjonction manque quelquefois : ܬܪܝܢ ܬܠܬܐ, 2 Rois 9, 32; Amos 4, 8, comp. ܡܟܝܢ ܣܓܝܢ *plus ou moins,* Anal. syr., p. 140, l. 22.

g) ܐܝܟ se mettait devant un nombre que l'on ne voulait pas préciser, avec le sens de *environ :* ܐܝܟ ܐܡܬܐ ܚܕܐ *environ une coudée,* Josué le Styl. 21, 7; ܐܝܟ ܐܠܦ ܘܐܪܒܥܡܐܐ ܓܒܪܝܢ *environ mille quatre cents hommes,* Jul. 25, 23; de même, ܐܦܩ : ܥܕܡܐ ܠܘܩܒܠ ܬܫܥ ܫܥܝܢ *jusque vers neuf heures,* Josué le Styl. 54, 17.

h) ܟܡܐ *une certaine quantité* servait comme nombre indéfini : ܡܢ ܡܫܪܝܬܝ ܟܡܐ ܓܒܪܝܢ ܨܒܘ *quelques hommes de mes armées désiraient . . .* Lettre d'Alexandre, *Chrest. Rœdiger,* 119, 23.

Les fractions étaient exprimées par des abstraits, § 287; quelquefois aussi, au moyen de ܡܢ : ܫܒܩ ܚܕ ܡܢ ܬܠܬܐ ܕܣܘܢܛܠܝܬܐ *il fit remise d'un tiers des contributions,* Josué le Styl. 66, 16; ܚܕ ܡܢ ܬܠܬܐ ܡܬܘܬܒܐ ܕܡܕܝܢܬܗ *un tiers de ses habitants,* Jul. 38, 25; ܝܬܝܪ ܡܢ ܬܠܬܐ ܡܬܘܬܒܢܘܗܝ *plus du tiers, id.* 67, 3.

i) Le syriaque n'a pas de forme définie pour les multiples : *deux fois, trois fois,* etc. Le nombre cardinal peut être suivi de ܙܒܢܬܐ, pl. ܙܒܢܝܢ *fois :* ܥܕܡܐ ܠܫܒܥ ܙܒܢܝܢ *jusqu'à sept fois,* Matth. 18, 21; ܫܒܥ ܙܒܢܝܢ ܒܝܘܡܐ *sept fois par jour,* Luc. 17, 4; mais il se rencontre aussi seul : ܬܪܬܝܢ *deux fois,* ܫܒܥܝܢ ܘܫܒܥܐ *soixante-dix-sept fois,* Gen. 4, 24; ܚܕܐ ܠܐܪܒܥ ܫܢܝܢ *tous les quatre ans (une fois pour quatre ans),* Josué le Styl. 24, 7; ܚܕܐ ܠܟܡܐ *parfois (une fois pour un certain nombre).*

j) Le double, le triple, le quadruple, etc., s'expriment par le cardinal précédé de ܚܕ ܒ : ܚܕ ܒܫܒܥܐ *au septuple,* Gen. 4, 24; Prov. 6, 31; Dan. 3, 19; ܚܕ ܒܡܐܐ *au centuple,* Luc. 8, 8; ܚܕ ܒܐܪܒܥܐ *au quadruple, id.* 19, 8; ou sans la préposition ܒ : ܚܕ ܬܪܝܢ *au double,* Exod. 22, 7, comp. ܚܕ ܒܬܪܝܢ, *id.* 22, 4; ܚܕ ܬܪܝܢ ܬܒܪܐ *une double brisure,* Jérém. 17, 18, comp. חַד־שִׁבְעָה, Dan. 3, 9; ܚܕ ܟܡܐ *à plus forte raison (combien plus),* v. § 366 *h* ci-dessus [1].

---

[1] L'éthiopien exprime les multiples par le cardinal, mais à la seconde forme féminine des unités : ሰ·ብዐ *sept fois,* v. *Aethiop. Gramm.,* § 159 *e*; il est précédé quelquefois de ህየንተ ፡ አሐዱ *pour une fois,* Gen. 4, 24. La même tournure est usuelle en judéo-araméen et en mandéen : על חד תרין, v. *Mand. Gramm.,* p. 349 et Luzzatto, *Elem.,* § 117, p. 47. Ainsi en néo-hébraïque, la locution על אחת כמא וכמא répond au syriaque ܚܕ ܟܡܐ.

Du reste, *multiplier* c'est *doubler,* en sémitique, comp. ܗܘ ܕܢܥܦܦ ܐܢܬ

CHAPITRE XVIII.

De la construction des adverbes et des particules.

371. *a)* Les adverbes occupent dans la phrase une place aussi peu fixe que celle de tout autre complément. Ils suivent, en principe, le mot, verbe ou nom, qu'ils modifient ou qu'ils complètent: ܐܕܪܟܗ ܒܙܒܢ ܙܥܘܪ ܥܘܟܒܐ *l'arrêt l'atteignit bientôt,* Jul. 5, 22; ܘܡܢ ܐܫܠܝ ܩܠܝܠ ܠܪܥܝܢܗ *et lorsqu'il eut un peu calmé son esprit, id.* 8, 15; ܘܠܐ ܫܒܩ ܠܗ ܠܓܡܪ *il ne l'abandonne pas complètement, id.* 8, 27; ܡܢܗܝܢ ܗܠܝܢ ܡ̈ܠܐ ܡܬܚܫܚܝܢ ܗܘܘ ܝܗܘ̈ܕܝܐ ܒܓܠܝܐܝܬ *de ces paroles, les Juifs s'en servaient ouvertement, id.* 24, 1; ܕܠܡܐ ܬܐܪܟ ܠܗ ܛܒ *de peur qu'elle ne se prolongeât beaucoup, id.* 5, 25; ܐܙܕܗܪܬ ܛܒ *elle trembla beaucoup,* ܚܕܝ ܛܒ *il se réjouit beaucoup,* Addai the Apost. 15, 4; 31, 17; ܢܚܬ ܓܢܒܪܐܝܬ ܠܩܪܒܐ *il descendit vaillamment au combat,* Jul. 4, 26; ܕܡܚܬܝܢ ܗܘܘ ܠܬܡܢ ܚܛܐ *qui faisaient descendre là du froment,* ܕܙܒܢܝܢ ܗܘܘ ܨܒܘ̈ܬܐ ܡܢ ܬܡܢ *qui achetaient des choses de là,* Josué le Styl. 58, 11 et 12; ܕܡܬܢܩܦܝܢ ܠܗ ܫܪܝܪܐܝܬ *qui lui sont attachés sincèrement,* Addai the Apost. 17, 1. Mais si l'accent de la phrase porte plutôt sur l'adverbe que sur le mot qu'il modifie, il précède celui-ci : ܗܘ ܠܓܡܪ ܠܐ ܫܠܐ ܗܘܐ *lui, ne cessa pas tout-à-fait,* comp. ܡܢ ܐܦ ܠܐ ܠܓܡܪ ܣܒܥܬ ܢܦܫܗ *puisque son âme n'était pas complètement rassasiée,* Jul. 6, 25 et 28; ܕܚܟܝܡܐܝܬ ܘܟܐܢܐܝܬ ܘܡܦܪܣܐܝܬ ܐܡܪ ܗܘܐ ܒܪܗ *que son fils avait parlé sagement, justement et raisonnablement,* Addai the Apost. 13, 21; ܫܪܝܪܐܝܬ ܗܢܘ ܬܠܡܝܕܐ ܕܗܘ ܪܒܐ *vraiment, il est le disciple de ce maître, id.* 34, 8, comp. 5, 12 et Matth. 27, 55; Marc 15, 40; ܐܝܟ ܡܢ ܕܢܗܝܪܐܝܬ ܬܗܘܐ ܡܦܝܣ *afin que tu aies une conviction éclairée,* Josué le Styl. 7 ult.; ܡܢ ܬܡܢ ܐܙܠ ܗܘܐ *de là il se rendit, id.* 39, 19; ܕܬܡܢ ܗܘܐ ܛܝܒܪܝܘܣ *là où était Tibère, id.* 39, 20; ܒܓܠܝܐܝܬ ܒܙܙܝܢ ܗܘܘ *ils pillaient ouvertement, id.* 72, 10; ܘܗܢܘܢ ܩܕܡܐܝܬ ܚܘܝܘ ܢܦܫܗܘܢ *et ceux-ci se montrèrent d'abord, id.* 51, 5; ܕܐܣܛܢܝܐܝܬ ܗܦܟܘ *qui, au contraire, apostasièrent,* Jul. 3, 19.

ܡܬܠܬܠܦ *celui qui est multiplié trois fois,* Anal. syr., p. 32, l. 5; ar. مُضَاعَفٌ ثَلَاثَ مِرَارٍ. On s'explique par là que l'hébreu donne aux nombres la forme du duel pour exprimer les multiples : שְׁנַיִם *deux fois,* אַרְבַּעְתַּיִם *quatre fois,* שִׁבְעָתַיִם *sept fois.*

b) Les locutions adverbiales de temps et de lieu suivent la même construction; elles sont précédées de la préposition ܒ, § 373 *a*; souvent aussi, elles sont mises en apposition, sans préposition, comp. § 346 *a* : ܟܠ ܝܘܡܝ ܚܝܝܗܘܢ *tous les jours de leur vie,* Addai the Apost. 33, 11; 46, 4; 47, 24; ܠܘܬ ܦܠܓܗ ܕܠܠܝܐ *vers le milieu de la nuit,* Josué le Styl. 26, 10; ܒܪܡܫܗ ܚܕ ܒܫܒܐ *au crépuscule du dimanche,* Aphraat. 229, 2; ܟܠ ܫܥܐ *à toute heure,* Jul. 7, 18; ܕܐܝܬ ܗܘܐ ܠܗ ܡܢ ܙܒܢܐ *qu'il avait depuis longtemps,* Addai the Apost. 7, 7; ܘܗܘܐ ܬܠܬ ܫܢܝܢ ܠܘܬ ܪܒܗ *et il fut pendant trois ans chez son maître,* Sindban 1, 5; ܙܒܢܐ ܗܢܐ ܟܠܗ *tout ce temps,* Addai the Apost. 47, 23.

372. Les adverbes interrogatifs, comme ܟܡܐ *combien?* ܐܝܟܢܐ *comment?* etc., se mettent en tête de la phrase. De même, ceux du raisonnement, comme ܐܝܟ, ܐܝܟܢܐ *comme,* ܗܟܢܐ *ainsi.* Ceux qui sont enclitiques, suivent le premier ou les premiers mots de la phrase; parmi ces derniers, ܡܢ ܕܝܢ ܓܝܪ traduisent les particules grecques μέν δέ γάρ. ܡܢ, comme antithèse de ܕܝܢ, ne se rencontre pas encore dans la P'šiṭtâ, v. § 320 *h*; cependant, il apparaît dans des textes originaux anciens, comme celui de Josué le Stylite : ܡܢ ܠܐ ܨܒܐ ܐܢܐ ܡܢ ... ܡܢ ܨܒܐ ܐܢܐ ܕܝܢ *à contre-cœur d'une part, . . . volontiers d'autre part,* p. 82, 3 et 5; ܙܒܢ ܡܢ ... ܙܒܢ ܕܝܢ *tantôt . . . tantôt,* Rabboula, ap. Overbeck 222, 6 et 7. Dans les traductions postérieures du grec, ces deux particules sont opposées très-fréquemment, notamment dans l'Héraqléenne. Suivant son sens primitif d'ancien démonstratif, § 173, 3°, ܕܝܢ se met souvent dans une proposition antérieure et a quelquefois ܓܝܪ pour conséquent dans la proposition suivante. C'est pourquoi les grammairiens disent que ܕܝܢ élève le rythme et que ܓܝܪ l'abaisse, v. *Abrah. Echell.*, p. 236. ܕܝܢ suit toujours l'exclamation ܐܘܠܘܝ *puisse!* Barhébræus, I, p. 173, l. 5.

Sur ܠܐ et les négations, v. §§ 380 et 381 ci-après.

373. Bien qu'une préposition soit à considérer comme à l'état construit avec le nom qui lui est subordonné, elle peut, cependant, en être séparée par un mot court, généralement une particule enclitique : ܡܢ ܒܬܪ ܕܝܢ ܙܒܢܐ ܣܓܝܐܐ *après un long temps,* Josué le Styl. 14, 9; ܚܠܦ ܓܝܪ ܕܗܒܐ *au lieu d'or,* Addai the Apost. 50, 7, comp. § 357 *h* ci-dessus.

Il n'en est pas ainsi avec les proclitiques ܒ et ܠ qui ne sauraient être disjointes.

a) ܒ non-seulement n'est pas nécessaire devant les locutions de temps et de lieu, § 371 *b,* mais il est parfois omis devant le mot ܒܝܬ, à l'état construit, même quand celui-ci a le sens de *maison.* Cette omission provient de la confusion qui s'est établie entre ce cas et celui où ܒܝܬ signifie *à l'intérieur de,* § 290; c'est ce qui ressort notamment des exemples suivants : ܣܓܝܐܐ ܐܝܬ ܐܘܢܘܢ ܒܝܬ ܐܒܝ, ἐν τῇ οἰκίᾳ τοῦ πατρός μου μοναὶ πολλαί εἰσιν, Jean 14, 2; ܐܬܬܪܒܝ ܬܠܬܐ ܝܪܚܝܢ ܒܝܬ ܐܒܘܗܝ ἀνετράφη μῆνας τρεῖς ἐν τῷ οἴκῳ τοῦ πατρὸς αὐτοῦ, Act. 7, 20; comp. ܘܣܡܘܗܝ ܒܝܬ ܩܒܪܐ ἔθηκαν εἰς μνημεῖον, *id.* 13, 30; ܘܚܒܫܗ ܠܝܘܚܢܢ ܒܝܬ ܐܣܝܪܐ καὶ κατέκλεισε τὸν Ἰωάννην ἐν τῇ φυλακῇ, Luc. 3, 20, etc. En sens inverse, ܒ se met pléonastiquement devant ܒܝܬ *à l'intérieur de :* ܒܒܝܬ ܩܒܪܐ ἐν τοῖς μνήμασιν, Luc. 8, 27. Quand la préposition est omise devant ܒܝܬ, elle reparaît devant un autre nom qui suit : ܘܐܘܩܕܘ ܢܘܪܐ ܒܝܬ ܣܗܕܐ ܕܡܪܝ ܣܪܓܝܣ ܘܒܝܬ ܡܘܕܝܢܐ ܘܒܟܠܗܘܢ ܕܝܪܐ *ils mirent le feu au martyrium de Mâr Sergis, à celui des Confesseurs et à tous les couvents,* Josué le Styl. 57, 1.

La préposition ܒ a des sens multiples; elle indique : 1° *le temps et le lieu*[1] : ܟܠ ܝܘܡ *chaque jour,* Addai the Apost. 46, 9; Josué le Styl. 18, 3, plus fréquent ܒܟܠ ܝܘܡ; ܒܬܠܬ ܫܥܝܢ *à trois heures,* Aphraat. 229, 5; ܒܠܠܝܐ *pendant la nuit, id.* 229, 6; ܒܕ ܐܙܠܝܢ ܒܐܘܪܚܐ *qui marchaient dans la voie, id.* 229, 10; 2° *le moyen ou l'instrument :* ܠܐ ܗܘܐ ܒܠܚܡܐ ܒܠܚܘܕܘܗܝ ܚܝܐ ܒܪܢܫܐ *l'homme ne vit pas seulement de pain,* Matth. 4, 4; Deut. 8, 3; ܒܢܒܝܐ ܗܟܢܐ ܐܣܗܕ ܥܠܝܗܘܢ *il a ainsi témoigné sur eux par le prophète,* Aphraat. 219, 1; de là, *la cause :* ܒܗܝ ܕ, ܒܝܕ ܕ ou ܒܕ, § 296 *b, parce que, à cause que;* 3° *le prix :* ܠܝܛܪܐ ܕܒܣܪܐ ܒܡܐܐ ܢܘܡܝܢ *une livre de viande (coûtait) cent sesterces (nummus),* ܒܝܥܬܐ ܒܐܪܒܥܝܢ ܢܘܡܝܢ *un œuf, quarante sesterces,* ܗܘܐ ܕܡܬܬܟܠܢ ܕܫܝܛܐ ܟܠ ܒܝܘܩܪܐ *le plus vil comestible (se vendait) cher,* Josué le Styl. 36, 4 à 6; ܬܠܬܝܢ ܩܒܝܢ ܚܛܐ ܒܕܝܢܪܐ *trente boisseaux de blé pour un dinar, id.* 20, 10; 4° *le serment :* ܝܡܐ ܒܟ

---

[1] ܒܪܫܝܬ *au commencement* est pris quelquefois, comme en néo-hébreu, dans le sens de *création :* ܕܡܢ ܒܪܫܝܬ *qui existait depuis la création,* Aphraat. 19, 9.

ܒܐܠܗܐ *jure-moi par Dieu,* Gen. 21, 23; ܠܐ ܬܐܡܐ ܒܫܡܗ ܕܡܪܝܐ *tu ne jureras pas par le nom du Seigneur,* Exod. 20, 7; 5° *l'état dans un même lieu, la concomitance :* ܢܚܬܝܢ ܗܘܘ ܒܡܙܒܢ̈ܐ *ils descendaient avec des fourrageurs,* Josué le Styl. 66, 18; ܢܐܙܠ ܒܒܢ̈ܝܢ ܘܒܒܢ̈ܬܢ *allons avec nos fils et nos filles,* Exod. 10, 9, comp. les expressions, ܒܕܚܠܬܐ *avec crainte,* ܒܚܕܘܬܐ *avec joie,* ܒܫܠܝܐ *en silence,* ܕܠܐ ܝܕܥܬܐ *sans savoir,* ܕܠܐ ܝܘܬܪܢܐ *sans profit;* répétée : ܒܠܐ ܒܨܒܝܢܗܘܢ *contre leur volonté,* Jul. 69, 18; 6° de là, *entre, parmi :* ܡܒܪܟܬܐ ܒܢܫ̈ܐ *bénie entre les femmes,* Luc. 1, 28; ܢܣܒ ܐܢܬ ܠܝ ܒܢܫ̈ܝܟ *tu me prendras parmi tes femmes,* Sindban 3, 12.

Elle se met devant le complément de certains verbes, comme ܦܓܥ ܒ *se rencontrer avec quelqu'un,* ܥܒܪ ܒ *passer par,* etc. Avec un verbe actif, elle se rencontre non-seulement devant un complément indirect, mais aussi devant l'objet, pour indiquer la fixité et la tenacité de l'action; ainsi se construisent notamment les verbes ܐܬܒܩܝ ܒܩܐ ܚܪ *regarder, examiner,* ܣܟܪ *espérer,* ܐܚܕ *tenir,* ܡܛܐ *toucher, atteindre;* ܐܪܝܡ *élever,* Jul. 61, 23; 123, 10; 134, 22; 139, 4; ܨܒܐ ܒ *vouloir, id.* 68, 22; ܐܛܥܝ *tromper, id.* 74, 17, etc.

b) ܠ, la préposition de la direction § 290, a également divers sens : elle se construit avec un verbe pour indiquer le mouvement vers un objet : ܐܙܠ ܠܐܪܥܐ ܕܐܝܣܪܝܠ *va au pays d'Israël,* Matth. 2, 20; ܢܚܬ ܠܘܬ ܡܝ̈ܬܐ *il descendit chez les morts,* Aphraat. 229, 6; ܐܪܝܡ ܠܘܬܗܘܢ ܛܘܪܢܐ ܐܝܕܗ *le tyran leva la main vers eux,* Jul. 38, 20; ܡܬܟܢܫܝܢ ܗܘܘ ܠܘܬܗ ܕܛܘܒܢܐ ܐܘܣܒܝܣ *ils se réunirent vers le bienheureux Eusèbe,* Jul. 27, 4. De cette manière, elle exprime le but: ܡܢ ܫܬ ܫܥ̈ܝܢ ܠܫܒܥ *de six à sept heures,* Aphraat. 222, 11; ܡܢ ܙܒܢܐ ܠܙܒܢܐ *de temps en temps,* ܡܢ ܫܢܬܐ ܠܫܢܬܐ *d'année en année,* ܡܢ ܫܘܪܝܐ ܠܫܘܠܡܐ *du commencement à la fin,* Addai the Apost. 49, 16 et 18; 53, 2; ܘܗܘܐ ܠܫܒܥܐ ܝܘܡܝ̈ܢ *et après sept jours,* Gen. 7, 10; ܘܒܢܝܗܝ ܠܫܒܥ ܫܢܝ̈ܢ *et il le construisit en sept ans,* 1 Rois 6, 38.

Elle apparaît en tête d'adverbes ou de locutions adverbiales: ܠܥܠ *en haut,* ܠܬܚܬ *en bas,* ܠܬܡܢ *par là,* ܠܗܠ *au-delà,* §§ 291 et 294; ܠܚܪܬܐ *à la fin,* Josué le Styl. 12, 8; ܠܢܘܓܪܐ *après un long temps,* Jul. 23, 22; ܠܒܬܪܢ *après nous, id.* 31, 25; ܠܥܠܡ *pour toujours,* ܠܓܡܪ *complètement,* ܠܡܚܣܢ *à peine;* après ܕܡܐ, § 290:

ܥܕܡܐ ܠܘܬ ܬܫܥ ܫܥܝܢ *jusque vers neuf heures,* Josué le Styl. 54, 17.

Elle indique le passage à un nouvel état : ܕܢܫܬܢܐ ܡܢ ܚܢܦܘܬܐ ܕܐܒܘܗܝ ܠܗܝܡܢܘܬܗ ܕܡܫܝܚܐ *qu'il passât du paganisme de son père à la foi du Messie,* Rabb. Overb. 161, 2; ܫܩܠܗ ܡܢ ܝܗܘܕܝܘܬܐ ܠܫܪܪܐ *il l'enleva au judaïsme (pour le faire passer) au vrai culte, id.* 161, 23.

Elle a, en outre, les sens de : *sur, à cause de, selon,* par lesquels elle se rapproche de la préposition ܥܠ [1] : ܢܦܠ ܠܡܫܟܒܐ *tomber malade,* נָפַל לְמִשְׁכָּב, Exod. 21, 18, plus souvent ܢܦܠ ܥܠ; ܡܝܬ ܒܟܦܢܐ ou ܐܒܕ ܒܟܦܢܐ *mourir de faim,* Jérém. 38, 9; Luc. 15, 17; ܐܡܪ ܠ pour ܐܡܪ ܥܠ *dire de quelqu'un :* ܐܢ ܕܝܢ ܐܢܫ ܒܪܢܫܐ ܕܡܢ ܐܠܗܐ ܐܬܢܣܒ ܐܡܪ ܠܝܫܘܥ ܕܡܢ ܡܪܝܡ *si quelqu'un dit de Jésus engendré par Marie, que c'était un homme qui fut pris par Dieu,* Anal. syr., p. 71, l. 7 [2]; ܡܚܝܒ ܠܡܘܬܐ *coupable de mort,* Matth. 5, 21 et 22; ܟܕ ܚܛܦܗ ܡܘܬܐ ܠܟܝܢܐ ܕܐܢܫܘܬܐ *lorsque la mort l'eut ravi (Jésus) suivant la nature humaine,* Land, *Anecd. syr.*, IV, p. 42, l. 6; ܠܛܒܬܐ *pour le bien,* Jul. 9, 3; ܠܛܒ ܐܘ ܠܒܝܫ *en bien ou en mal,* Spicil. syr., 3, 7; ܠܐܝܕܐ ܦܘܪܣܐ *pour quelle raison . . .,* Jul. 30, 17; 36, 18.

Comme particule du datif, elle se met parfois devant le nom de l'agent : ܥܒܝܕܐ ܠܝܘܚܢܢ *composée par Jean, Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 402; ܥܒܝܕܐ ܠܐܪܝܣܛܘܛܠܝܣ *écrite par Aristote,* Anal. syr., p. 134, l. 14; ܣܝܡܝܢ ܠܗ *composés par lui,* Josué le Styl. 46, 19 et 20; ܪܫܝܡܐ . . . ܠܓܒܪ̈ܐ ܦܪܘܫ̈ܐ *décrite par des hommes intelligents,* Jul. 4, 19; ܣܕܝܪܝܢ ܗܘܝ ܠܗܘܢ *elles avaient été rangées par eux,* Josué le Styl. 21, 2; ܐܬܐܡܪ ܠܝ *il a été dit par moi,* Spicil. syr. 9, 2.

Elle se construit ainsi avec un verbe impersonnel ou passif, aussi bien qu'avec un verbe actif, v. §§ 325 *d*, 331 *e*.

Comme particule de la direction, elle était préposée au régime direct, dans certains cas, §§ 342 et 343; devant l'infinitif, § 332.

c) ܡܢ, § 290, indique *l'éloignement* et se construit avec tout verbe qui exprime *le départ d'un lieu, l'écart, le dégoût, la honte, la crainte, l'empêchement, le refus, la cessation, l'extraction*, comp. les locutions : ܡܢ ܓܠܝܘܬܐ *sans voile*, ܡܢ ܢܘܕܪܐ ܕܢܟܦܘܬܐ *contre le vœu de chasteté*, Overb. 177, 8; 180, 13; de là, *l'origine, la cause :* elle se met devant le nom de l'agent dans les constructions passives ou réfléchies : ܐܬܟܬܒ ܡܢܗ *il a été écrit par lui*, ܡܢܗ ܘܒܗ *par lui même*, § 315; *la partie*, ܚܕ ܡܢ ܝܘܡܬܐ *certain jour*, Anal. syr., p. 46, l. 16; ܦܣ̈ܩܐ ܡܓܒ̈ܝܬܐ ܡܢ ܟܬܒܐ *passages choisis du livre*, *id.* 79, 27, comp. §§ 320 *e* et 370 *h*; elle suit un élatif, § 366 *d*.

---

[1] אֶל إِلَى se confondent quelquefois en hébreu et en arabe avec עַל عَلَى, mais la confusion de עַל et לְ a surtout lieu dans les dialectes araméens, où les gutturales étaient usées; v. *d* ci-après, pour l'usage de ܥܠ, au lieu de ܠ.

[2] Comp. en hébreu Jérém. 29, 21.

Elle marque encore le passage par un endroit, comp. ci-dessus *b* : ܥܠ ܡܢ ܐܕܢܐ *entrer par l'oreille*, Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 377, l. 17; ܕܕܚܠܬܐ ܐܢܫ ܢܥܘܠ ܡܢܗܝܢ *de peur qu'on n'entrât par elles (les portes)*, Josué le Styl. 44, 13, comp. دخل من الباب; *le côté :* ܬܒ ܠܟ ܡܢ ܝܡܝܢܝ *assieds-toi à ma droite*, Ps. 110, 1; ܡܢ ܝܡܝܢܗ ܘܡܢ ܣܡܠܗ *à sa droite et à sa gauche*, Jul. 42, 9.

Elle entre dans la composition de différents adverbes : ܡܚܕܐ *de suite*, ܡܢ ܕܪܝܫ *de nouveau*, ܡܢ ܒܬܪ *après*, ܡܥܠܡܘܣ *à jamais*, ܡܢ ܕ *depuis que*, Jul. 111, 4, etc. v. § 291.

d) ܥܠ a des sens multiples, § 290; il est à noter qu'il se construit avec un verbe du sentiment : ܡܩܒܠ ܥܠܘܗܝ *agréé par lui*, Jul. 33, 22; ܕܥܠܘܗܝ ܣܢܐ ܗܘܐ *qui lui était odieux*, Rabb. Overb. 161, 20; quelquefois il a le sens de ܠ : ܟܕ ܝܕܥ ܥܠ ܥܝܕܘܗܝ ܒܝܫ̈ܐ *lorsqu'il connut ses mauvaises mœurs*, Josué le Styl. 15, 18; ܐܙܠ ܥܠ ܬܠܡܝܕܘܗܝ *il alla vers ses disciples*, Aphraat. 222, 2; ܐܩܝܡܬ ܥܠ ܩܝܡܐ *tu as maintenu le pacte*, Sindban 13, 18; ܥܠ ܕܬܪܬܥܣܪ ܝܘܡܝܢ *au bout du douzième jour*, Josué le Styl. 55, 11; ܥܠ ܫܢܬܗ *pendant son sommeil*, Jul. 92, 3, comp. ci-dessus *b*.

e) Les autres prépositions ne présentent pas autant d'acceptions différentes; on trouvera dans les lexiques leurs diverses applications.

Quelques noms étaient construits comme des prépositions : ܛܝܒܘ ܐܠܗ̈ܐ *grâce aux Dieux*, Jul. 48, 19; 135, 9; ܫܠ ܠܨܒܝܢܗ *grâce à sa volonté*, Rabb. Overb. 160, 18 et 20, comp. § 290 fin.

Quant aux conjonctions qui commandent toute une phrase, leur syntaxe est liée à celle des phrases dont il sera traité chap. XXIII et suivants.

374. *a)* Les interjections précèdent un nom ou une phrase : ܐܘ ܐܢܬܬܐ *ô femme!* Matth. 15, 28; ܐܘ ܚܣܝܪܝ ܪܥܝܢܐ *ô pauvres d'esprit!* Gal. 3, 1; ܘܝ ܠܢ ܕܚܛܗܝܢ ܐܡܠܟܘ *Malheur! car nos péchés ont fait régner . . .*, Jul. 25, 20; ou elles sont mises d'une manière absolue : ܘܢܐܡܪܘܢ܂ ܗܘܝ ܗܘܝ *et ils diront : heu! heu!* Jérém. 51, 14.

b) Les exclamations d'admiration ou de mépris, de félicitation ou d'imprécation, sont souvent suivies de lâmadh : ܐܘ ܠܪܒܘܬ ܢܦܫܐ ὢ τῆς μεγαλοψυχίας, Grégoire de Naz., cité par Barhébræus, I, p. 64, l. 5; ܘܝ ܠܐܡܪ *malheur à celui qui dit . . .!* הוֹי אֹמֵר, Isaïe 45, 10; ܐܘܗ ܐܘܗ ܠܝܘܡܐ *hélas! hélas! le jour . . .*, אֲהָהּ לַיּוֹם, Joël 1, 15; rarement, on rencontre une autre préposition, comme ܡܢ ou ܠܘܬ Barhébræus, I, p. 42, l. 21 et 182, 5.

c) Quelques mots qui n'étaient pas de vraies interjections, s'employaient de la même manière : ܛܘܒ *bonheur* avait toujours, dans ce sens, les suffixes possessifs qu'il s'annexait avec la forme d'un pluriel, comme certaines prépositions, § 292 : ܛܘܒܘܗܝ ܠܓܒܪܐ *heureux l'homme . . .!* אַשְׁרֵי הָאִישׁ, fréquent dans les psaumes; ܛܘܒܝܗܘܢ܂ ܠܡܣܟܢܐ *heureux les pauvres . . .!* Matth. 5, 3 et vers. suiv.; ܘܝܠ se construisait de même et signifiait *malheur à . . .!* ܘܝܠܗ ܠܡܠܟܘܬܢ܂ *malheur à notre royaume!* Jul. 8, 6; 79, 19; ܘܝܠܝ *malheur à moi!* v. Barhébræus, I, p. 85, l. 14.

d) Les interjections étaient aussi prises objectivement avec le verbe ܝܗܒ : ܝܗܒ ܛܘܒܐ ܠ' *féliciter quelqu'un,* ܝܗܒ ܘܝ ܠ' *dire à quelqu'un : malheur!* fréquent; ܟܕ ܝܗܒ ܠܗܘܢ ܘܝܐ ܠܡܚܝܠܘܬܗܘܢ܂ *disant pfui! à leur lâcheté,* Jul. 10, 6 et 11; 32, 4; ܢܣܒ ܘܝܐ ou ܢܣܒ ܘܝܠ *recevoir une marque de mépris, id.* 100, 23; 117, 9.

e) ܚܣ était vraisemblablement un parfait, pris impersonnellement comme précatif, *que Dieu épargne!* hébr. חָס, ar. حَاشَ, éth. ሐሰ et ሐሰ; il s'employait comme une interjection, d'une manière absolue : ܚܣ μὴ γήνοιτο, Rom. 3, 4, 31; 6, 2, 15, etc.; plus souvent, il était suivi du lâmadh devant un nom : ܚܣ ܠܟ ܡܪܝ *loin de toi, Seigneur!* Matth. 16, 22; ܗܝ ܕܚܣ ܠܟܘܢ܂ ܡܢ ܗܕܐ *ceci, gardez-vous en bien!* Addai the Apost. 44, 16; ܚܣ ܠܗ̇ ܕܡܢ ܚܕܘܬܢ܂ ܬܬܒܨܪ *loin de notre joie, qu'elle décline!* Jul. 23, 23; ܚܣ ܠܗ̇ ܕܡܢ ܡܠܟܘܬܟܘܢ܂ ܬܥܒܪ *loin de votre Royauté qu'elle transgresse . . .! id.* 35, 3; ܗܝ ܕܚܣ ܘܠܐ ܬܗܘܐ *que cela ne soit pas!* Didasc. Apost. 49, 13.

ܐܠܘܦ et ܠܘܝ, § 294, étaient construits comme des conjonctions, comp. §§ 328 *f* et 330 *e*.

CHAPITRE XIX.

Des phrases nominales et des propositions absolues.

375. Le sujet et son attribut forment par eux-mêmes une phrase complète, en dehors de tout complément. La phrase est verbale, quand l'attribut est exprimé par un verbe; elle est nominale, quand il est formé par un nom.

a) Dans les phrases nominales, le lien entre le sujet et l'attribut n'est pas nécessairement indiqué, comme il l'est dans nos langues par le verbe substantif : ܣܓܝܐܢ ܐܬܘ̈ܬܐ ܕܗܘ̈ܝܢ ܗܘܝ *nombreux étaient les miracles qui avaient lieu*, Addai the Apost. 16, 3; ܟܪܟܐ ܗܕܐ ܕܫܚܝܡ ܡܫܡܫ ܚܢܦܘܬܐ *cette ville, où pullule le paganisme, id.* 24, 14; ܛܒ ܫܦܝܪ ܡܬܚܙܐ ܡܠܟܟ *ton conseil me semble très-bon*, Jul. 36, 5; ܐܝܟ ܐܢܫܐ ܕܩܢܝܢܐ ܠܫܪܪܐ *comme des hommes qui possèdent le vrai, id.* 9, 20; ܕܡܣܗܕܝܢ ܥܠܝܗܝܢ ܕܫܪܝܪܢ *qui témoignent sur elles, qu'elles sont vraies*, Josué le Styl. 5, 7; ܟܠܗܝܢ ܨܒܘ̈ܬܐ ܕܥܝܕܐ ܠܡܫܡܠܝܘ *toutes choses qu'il est d'usage d'accomplir*, Aphraat. 229, 20.

Cette construction est surtout usuelle dans les courtes phrases incidentes, comme ܟܕ ܚܝ *en vie* ou *cru*, fréquent; ܟܕ ܕܡ̈ܥܐ ܒܥܝ̈ܢܘܗܝ *les larmes aux yeux*, Jul. 30, 23; cependant on la rencontre aussi dans les phrases étendues : ܬܓܟ ܟܠܗ ܘܐܪܓܘܢܟ ܕܡ̈ܠܟܐ ܗܘ̈ ܪܘܚܟ ܕܝܢ ܘܡܕܥܟ ܕܚܝܘܬܐ *ta couronne et ta pourpre sont bien celles des rois, mais ton esprit et ta science sont d'une bête*, Jul. 53, 5; ܐܠܐ ܒܟܠ ܙܒܢ ܥܝ̈ܢܘܗܝ ܥܠܝܗ̇ ܠܛܒܬܗ̇ *mais en tout temps, ses yeux sont sur elle pour son bien, id.* 9, 2; ܫܪܝܪܐܝܬ ܗܢܐ ܬܠܡܝܕܐ ܗܘ ܕܪܒܐ ܥܝܪܐ ܘܡܫܒܚܐ *en vérité, celui-ci est le disciple de ce maître vigilant et digne d'éloges*, Addai the Apost. 34, 8.

b) Quand le sujet est un pronom personnel, il précède l'attribut, s'il est accentué; sinon, il le suit ou se place au milieu de lui, auquel cas le pronom de la troisième personne devient enclitique : ܥܪܛܠܝܐ ܐܢܐ, ܥܪܛܠܝܐ ܐܢܬ *je suis nu, tu es nu*, Gen. 3, 10 et 11; ܠܡܐ ܐܢܐ ܡܪܝ μήτι ἐγώ εἰμι, κύριε; Matth. 26, 22, Marc 14, 19; ܗܐ ܚܢܢ ܠܟ ܥܒ̈ܕܐ *voici que nous sommes tes sujets*, Jul. 38, 15; ܣܒܪܬ ܕܡܠܟܐ ܐܢܬ ܕܟܪ̈ܣܛܝܢܐ *je pensais que tu étais le roi des Chrétiens*, Martyr. homerit., *Chrest. Knös*, 49, 8; ܗܝܟܠܗ ܐܢܬܘܢ ܕܡܪܝܐ *vous êtes le temple du Seigneur*, Jérém. 7, 5; ܦܘܪܩܢܐ ܗܘ ܕܥܠܡܐ *il est le* *trône de Dieu*, ܟܘܒܫܐ ܗ̱ܝ ܕܬܚܝܬ ܪ̈ܓܠܘܗܝ *elle est l'escabeau qui est sous ses pieds*, Matth. 5, 34 et 35; ܕܡܫܝܚ̈ܝܐ ܐܢܘܢ *qu'ils étaient Chrétiens*, Jul. 31, 14.

c) Le pronom personnel sert souvent de copule entre le sujet et l'attribut; il est alors enclitique, § 174 : ܐܘܪܚܐ ܕܫܪܪܐ ܐܠܝܨܐ ܗ̱ܝ ܘܡܛܠ ܗܢܐ ܙܥܘܪ̈ܐ ܐܢܘܢ ܡܗܝܡܢ̈ܐ *la voie de la vérité est pénible et c'est pourquoi les croyants sont rares*, Addai the Apost. 9, 17; ܡܛܠ ܕܐܘܪ̈ܚܬܗ ܕܡܪܝܐ ܬܪ̈ܝܨܢ ܐܢܝܢ *parce que les voies du Seigneur sont droites*, *id.* 44, 16; ܡܢ ܒܬܪ ܦܨܚܐ ܫܒܥܐ ܝܘܡ̈ܝܢ ܕܦܛܝܪ̈ܐ ܐܢܘܢ *après la Pâque, il y a sept jours d'azymes*, Aphraat. 228, 19; ܐܦ ܡܠܬܗ ܘܡܡܠܠܗ ܕܡܪܝܐ ܡܫܝܚܐ ܗ̱ܘ *c'est également la parole et le discours du Seigneur le Messie*, *id.* 13, 9; ܫܬܐܣܬܗ ܟܐܦܐ ܗ̱ܝ ܫܪܝܪܬܐ *sa base est une pierre véritable*, Aphraat. 6, 17; ܐܡܬܝ ܗܘ ܗ̱ܘ ܝܘܡܐ ܕܢܚܙܐ *quand sera le jour où nous verrons?* Jul. 24, 8.

d) Le pronom de la troisième personne sert également de copule, lorsque le sujet est la première ou la seconde personne : ܠܡܐ ܐܢܐ ܗ̱ܘ ܪܒܝ μήτι ἐγώ εἰμι, ῥαββί; Matth. 26, 25, comp. ci-dessus *b*; ܐܢܬ ܗܘ ܗ̱ܘ ܕܐܬܐ *es-tu celui qui doit venir?* Matth. 11, 3; ܐܢ ܐܢܬ ܗ̱ܘ ܡܠܟܐ ܕܝܗܘܕ̈ܝܐ *si tu es le roi des Juifs*, Luc. 23, 37; ܐܢܬܘܢ ܐܢܘܢ ܢܘܗܪܗ ܕܥܠܡܐ *vous êtes la lumière du monde*, Aphraat. 286, 19 (comp. p. 285 à 287, où ܗܠܝܢ ܐܢܘܢ est constamment opposé à ܐܢܬܘܢ ܐܢܘܢ).

e) Mais la copule peut être aussi formée par le même pronom que celui du sujet, sur lequel il s'appuie, comme enclitique; dans cette tournure, le sujet est plus accentué que dans les précédentes, § 298 *f* : ܐܢܐ ܐܢܐ ἐγώ εἰμι, Marc 14, 61; ܐܢܬ ܐܢܬ ܟܝ ܐܘܕܘܟܣܝܣ *tu es bien Eudoxe?* Jul. 43, 10; de même, quand le sujet est le pronom de la troisième personne : ܫܬܐܣܬܐ ܕܝܢ ܗܝ ܗ̱ܝ ܫܘܪܝܐ *la base, elle est le commencement*..., Aphraat. 7, 2. ܗܘ ܗ̱ܘ se contracte généralement en ܗܘܝܘ, quelquefois aussi ܗܝ ܗ̱ܝ, en ܗܝܝ, § 109 1° : ܠܐ ܓܝܪ ܡܗܝܡܢ ܗܘܐ ܠܗ ܕܗܘܝܘ *car il ne croyait pas que c'était lui*, Jul. 57, 26; ܗܘܝܘ ܫܬܐܣܬܐ *il est la base*, Aphraat. 10, 6.

f) ܗ̱ܘ enclitique se contracte encore avec un mot court qu'il suit, comme une particule ou un pronom : ܗܢܘ *ceci est*, ܡܢܘ *qu'est-ce?* ܡܢܘ *qui est-ce?* ܐܝܟܘ *où est?* ܐܝܢܘ *quel est?* ܠܘ *non pas*, § 380 *b*, ܣܦܘ *assez*, § 294, 3°, comp. § 109, 1°; plus rarement, avec un autre nom : ܚܝܒܘ *il est coupable*, Gal. 5, 3.

g) ܐܝܬ et ܗܘܐ servent également de copule, v. §§ 334 *b* et 339 *a*.

376. Un membre de phrase reçoit une accentuation particulière, quand il est mis, d'une manière absolue, en tête d'une phrase : ܡܢ ܕܢܣܒ ܡܘܗܒܬܐ ܐܦ ܡܘܗܒܬܐ ܘܠܐ ܠܗ ܕܢܬܠ *celui qui reçoit par faveur, il faut aussi qu'il donne par faveur*, Aphraat. 6, 5; ܟܠܡܕܡ ܕܡܟܪܙܢܐ ܗܘܝܬ ܠܟܘܢ. ܗܟܢܐ ܐܬܕܒܪܬ *tout ce que je vous ai prêché, ainsi je me suis conduit*, Addai the Apost. 41, 3; ܐܘܣܒܝܣ ܠܗܢ ܐܢܫ ܕ... ܒܟܠܗܘܢ ܥܠ ܗܢܐ ܦܩܕܬ ܡܠܟܘܬܢ، *Eusèbe, celui qui* (longue phrase incidente), *notre royauté a ordonné à son égard...*, Jul. 50, 12; ܟܐܦܐ ܕܐܣܠܝܘ ܒܢܝܐ ܗܝ ܗܘܬ ܠܪܝܫܗ *la pierre que les fils ont rejetée, elle était à la tête...*, Ps. 117, 22, comp. § 298 *e*. Quelquefois, au lieu du pronom, le nom lui-même est répété : ܛܪܘܢܐ ܕܝܢ ܡܛܠ ܕ... ܒܗܢܐ ܦܘܪܣܐ ܐܗܡܝ ܛܪܘܢܐ *le tyran, parce que* (longue phrase incidente), *de cette manière le tyran négligea...*, Jul. 44, 1. Quand il y a antithèse, la proposition absolue peut être précédée de lâmadh : ܠܟܘܡܪܐ ܕܝܢ ܕܣܓܕܬܐ... ܡܘܕܐ ܐܢܐ... ܕܐܢܐ ܗܘܝܬ ܥܠܬܐ ܐܘܒܕܢܗܘܢ، *mais, quant aux prêtres du faux culte... j'avoue que je fus l'auteur de leur trépas*, *id.* 43, 14. Il est rare que le nom, mis ainsi en tête de la phrase, ne soit pas repris par le suffixe : ܘܐܢܐ ܝܕܥ ܐܝܟ ܕܚܟܝܡܐ ܐܢܬ ܕ... ܐܓܪܬܐ ܩܕܡܝܬܐ ܕܡܠܟܘܬܢ، ܠܟ ܐܫܬܕܪܬ *et moi, dans la pensée que tu es un homme intelligent qui..., la première lettre de notre Royauté t'a été envoyée*, *id.* 16, 5, où le rapport de ܐܢܐ avec la phrase principale n'est indiqué que par le suffixe de ܡܠܟܘܬܢ.

CHAPITRE XX.

Construction de la phrase; accord du sujet et du verbe.

377. *a)* Le syriaque jouit de la plus grande liberté pour la construction de la phrase : les membres dont elle se compose, sujet, verbe, compléments directs ou indirects, adverbes et locutions adverbiales, forment une chaîne à anneaux mobiles, qui se suivent, se précèdent et s'enchevêtrent, selon que, dans le rythme de la phrase, les uns ou les autres doivent occuper une place élevée ou basse. Les membres les plus accentués passent en tête et les autres viennent ensuite, dans l'ordre de leur importance. Grâce à cette mobilité, le syriaque suit pas à pas, avec la plus grande aisance, les textes étrangers, que l'hébreu et l'arabe ont tant de peine à traduire; il n'a de rival sur

ce terrain que l'éthiopien, dont les constructions sont aussi lâches, comp. *Aethiop. Gramm.*, § 196. On se rendra compte de quelles inversions et de quels enchevêtrements la phrase est susceptible, en comparant des constructions telles que les suivantes : ܐܬܚܒܠܬ ܗܘܬ ܠܗ ܠܟܘܡܗ ܢܦܫ ܟܪܝܘܬܐ ܛܒ ܠܓܒܪܐ ܩܕܝܫܐ ܕܐܠܗܐ *la tristesse s'empara fortement du saint homme de Dieu*, Jul. 8, 3; ܚܣ ܠܢ ܠܟܘܡܪܝܗ ܕܐܠܗܘܬܐ ܡܫܠܡܢܐ ܠܗܘܢ ܕܢܗܘܐ ܐܠܐ ܢܝܩܪ ܘܡܫܒܚܝܢ *loin de nous! que nous soyons traîtres aux prêtres de la divinité, mais nous les vénérons et les honorons, id.* 43, 23.

b) Il n'y a pas de différence aussi tranchée, entre les phrases nominales et les phrases verbales, qu'en arabe, par exemple. Nous avons vu plus haut, §§ 342, 343 et 371, que les compléments et les adverbes suivent, en principe, le verbe, mais qu'ils le précèdent, dès qu'ils reçoivent une accentuation, si légère qu'elle soit. De même, le sujet précède l'attribut ou le suit, suivant l'importance qu'il a : *dans les phrases verbales*, le verbe précède ou suit; il précède dans les exemples suivants : ܐܡܠܟ ܕܝܢ ܠܐܘܢܛܝܣ ܒܐܢܛܝܘܟܝܐ ܒܫܡܐ *Léontius régna dans Antioche en nom,* Josué le Styl. 12, 19; ܐܡܪ ܠܗܘܢ ܐܘܕܘܟܣܝܣ *Eudoxe leur dit,* Jul. 26, 24; ܬܗܘܐ ܣܓܝܐܐ ܨܦܝܢܘܬܟܘܢ ܥܠ ܐܡܪܐ *que votre sollicitude soit grande pour les agneaux,* Addai the Apost. 42, 17 : ܣܦܩ ܠܗܘܢ ܓܝܪ ܩܫܝܐ ܫܢܩܐ ܕܡܣܟܢܘܬܐ *le tourment cruel de la misère leur suffit,* Addai the Apost. 43, 6; après une conjonction : ܠܐ ܓܝܪ ܫܦܝܪ ܠܟ ܕܢܡܘܬܘܢ ܥܒܕܝܟ ܒܟܦܢܐ *il ne te sied pas que tes serviteurs meurent de faim,* Josué le Styl. 68, 9; ܟܕ ܚܡܝ ܝܘܡܐ *lorsque le jour était brûlant, id.* 63 ult.; ܕܠܡܐ ܢܬܓܕܦ ܒܟܘܢ ܫܡܗ *de peur que son nom ne soit blasphémé à cause de vous, id.* 37, 7; ܡܢ ܐܝܟܐ ܕܢܦܩ ܝܘܪܕܢܢ *d'où sort le Jourdain, id.* 21 pénult.; après un relatif : ܕܡܠܝܐ ܗܘܬ ܡܕܝܢܬܐ *dont la ville était pleine,* Josué le Styl. 32, 11.

Il suit dans d'autres phrases analogues : ܪܗܘܡܝܐ ܐܟܢܫܘ ܕܝܢ ܚܝܠܐ ܣܓܝܐܐ *les Romains réunirent une grande armée,* Josué le Styl. 60, 11; ܫܠܝܚܐ ܐܡܪ *l'apôtre a dit,* ܡܪܢ ܐܡܪ *notre Seigneur a dit,* Aphraat. 10, 3 et 4; ܡܕܝܢܬܢ ܬܐܒܕ *que notre ville périsse!* Jul. 28, 14; ܘܐܬܒܠܒܠ ܟܠܗ ܕܡܕܝܢܬܐ ܥܡܐ ܘܩܥܝܢ *et toute la population de la ville était tumultueuse et criait, id.* 28, 5; ܝܡܝ ܠܝ . . . ܕܠܐ ܐܢܫ ܢܩܛܘܠ ܠܗܘܢ *jure-moi que personne ne les tuera,* Josué le Styl. 68, 11; ܟܕ ܐܢܫ ܠܓܡܪ ܠܐ ܡܫܬܘܕܥ ܗܘܐ ܠܗܘܢ *pendant que personne ne les reconnaissait nulle-*

ment, Jul. 26, 5; ܕܠܡܐ ܡܛܠ ܐܝܠܝܢ ܕܡܝܬܝܢ ܣܘܓܐܗ ܕܚܝܠܐ ܢܬܒܕܪ *de peur que, à cause de ceux qui étaient morts, la masse de l'armée ne se dispersât*, Josué le Styl. 63, 3; ܐܡܬܝ ܕܢܣܝܘܢܐ ܪܗܛܝܢ ܥܠܝܢ *quand les épreuves fondent sur nous*, Jul. 32, 26; ܡܕܡ ܕܥܝܢܐ ܠܐ ܚܙܬ ܘܐܕܢܐ ܠܐ ܫܡܥܬ *quelque chose que ne vit jamais un œil, ni n'entendit une oreille*, Jul. 11, 17.

Dans les phrases nominales, il en est de même : l'attribut précède le sujet : ܐܚܪܝܢ ܗܘ ܚܫܐ ܕܪܚܡܬܐ ܐܚܪܝܢ ܚܘܒܐ *autre chose est la passion, autre chose est l'amour*, Spicil. syr. 6 pénult.; ܣܓܝܐܝܢ ܒܢܝܢܫܐ ܗܢܘܢ ܕ *nombreux sont les hommes qui…*, *id.* 2, 21; ܡܛܠ ܕܚܟܡܬܐ ܗܝ ܡܢܗܘܢ ܥܬܝܪܐ ܕܐܠܗܐ *parce que la sagesse de Dieu est plus riche qu'eux*, *id.* 9, 17; ou il le suit : ܡܪܝܐ ܗܘ ܦܘܠܚܢܐ ܕܬܫܡܫܬܟܘܢ *le Seigneur est l'objet de votre service*, Addai the Apost. 36, 2; ܚܠܡܐ ܕܦܪܥܘܢ ܚܕ ܗܘ *le songe de Pharaon est un*, Gen. 41, 25; … ܡܛܠ ܕܗܘ ܡܫܘܫܬܗ ܗܢܐ ܢܡܘܣܐ ܗܘ ܕܡܕܒܪܢܘܬܐ *parce que cela même est la règle de conduite*, Spicil. syr. 10, 23; comp. les exemples cités § 375.

Sur la place des pronoms, v. §§ 298, 307 et 319 *g*; sur celle des adjectifs, § 363.

378. *a)* L'accord du sujet et du verbe, ou de l'attribut, a lieu d'une manière régulière, quelle que soit la place qu'ils occupent. Les exceptions que l'on rencontre, sont trop rares pour ne pas être considérées comme des fautes de copiste, plutôt que comme des négligences de style [1].

Il ne faut pas perdre de vue, que la troisième personne du pluriel du parfait ne se distinguait de la même personne du singulier masculin, que par des lettres quiescentes qui étaient parfois omises, § 180. Quoique cette omission porte surtout sur des pluriels féminins (ܡܠܟ pour ܡܠܟܝ), elle n'est pas rare, non plus, pour les masculins (ܡܠܟ pour ܡܠܟܘ). Elle se remarque dans certains manuscrits où l'on affecte de rendre la prononciation plutôt que de suivre les règles de l'orthographe [2].

---

[1] Comp. ܕܬܠܡܝܕܘ ܐܝܟܢܐ, Jacq. de Saroug, *Zeitschr. der D. M. G.*, XXX, p. 241, l. 13, avec ܕܬܠܡܝܕ ܐܝܟܢܐ qui précède de deux lignes.

[2] Comme dans la Chronique de Josué le Stylite, v. préface p. VII. Mais cette confusion ne saurait être étendue aux lâmadh-aleph, où l'oreille distinguait le pluriel du singulier; dans la phrase suivante de cette chronique, p. 60, l. 11, au lieu de : ܕܗܘܡܢܐ ܕܝܢ ܐܫܠܡܘܗ ܚܝܠܐ ܣܓܝܐܐ ܘܢܦܩܘ

b) Le goût du syriaque pour les constructions impersonnelles, § 325 *d*, explique comment un passif demeure invariable : ܘܡܬܟܬܒ ܒܗ ܟܬܝܒܬܐ ܝܘܢܝܬܐ *et il y avait écrits des caractères grecs*, Josué le Styl. 59, 20; ܡܐܢ̈ܐ ܕܬܫܡܫܬܗܘܢ ܘܟܠܗ ܨܒܬܗܘܢ ܕܢܬܝܗܒܘܢ ܠܒܝܬ ܦܬܟܪ̈ܐ ܘܢܗܘܘܢ *qu'on donnât les vases affectés à leur service et tous leurs ornements aux temples des idoles, qu'ils fussent...*, Jul. 61, 21; comp. ܘܠܐ ܢܗܘܐ ܠܒܝܬ ܐܝܣܪܐܝܠ ܐܓܪܐ ܡܪܝܪܬܐ *et il n'y aura plus pour les Israélites d'absinthe amère*, Ezech. 28, 24 (construction blâmée par Barhébræus, I, p. 241, l. 11). Dans la phrase suivante, ܗܘܐ s'accorde avec le complément qui précède le sujet : ܘܗܘܘ ܡܫܬܡܥܢܐ ܡܐܢ̈ܐ ܕܠܐ ܪܓܫܬܐ *et des objets privés de sens furent des êtres obéissants*, Aphraat. 19, 5.

c) Nous avons dit, § 354 *d*, qu'un collectif, ayant la forme du singulier, se construisait souvent comme un pluriel : ܥܡܐ ܟܠܗ ܕܡܕܝܢܬܐ ܒܟܝܢ ܗܘܘ *tout le peuple de la ville pleurait*, Jul. 39, 27; 41, 1, etc.; ܙܝܢܘܗܝ ܡܫܚܢܝܢ ܗܘܘ ܠܗ *ses armes l'échauffaient*, Josué le Styl. 63 ult.; de même, les noms de ville et de pays, pris pour les habitants : ܐܘܪܗܝ ܩܡܘ ܘܐܚܕܘ ܬܪ̈ܥܐ ܠܘܩܒܠܗܘܢ *les Edesséniens se levèrent et fermèrent les portes contre eux*, *id.* 13, 15, comp. Overb. 172, 7.

Une double construction n'est pas rare : ܘܐܬܬܙܝܥܬ ܐܢܫܘܬܗ ܕܡܕܝܢܬܐ ܡܢ ܚܙܬܗ ܥܪܩܬ ܘܛܫܝܬ *et la population de la ville fut effrayée, à sa vue, elle s'enfuit et se cacha*, Jul. 37, 19; ܘܩܠܝܠܘܬ ܚܕܝ ܐܢܫ̈ܐ ܕܦܫܘ ܒܗ *et le peu d'habitants qui y restait, se livra à la joie*, Josué le Styl. 73, 4; ܘܬܬܟܢܫ ܗܘܬ ܐܢܫܘܬܗ ... ܕܬܫܡܥܝܘܗ *et que la population se réunît... pour qu'elle entendît*, Addai the Apost. 18, 2; ܘܟܕ ܐܬܟܢܫܬ ܗܘܬ ܟܠܗ ܡܕܝܢܬܐ ... ܩܝܡܝܢ ܗܘܘ *et lorsque toute la ville fût réunie... elle se tenait*, *id.* 18, 14.

d) Sont encore construits avec le pluriel, les pronoms indéfinis ou interrogatifs qui se rapportent à plusieurs individus, §§ 319 et 320 : ܕܢܐܙܠܘܢ ܐܢܫ ܐܢܫ ܠܒܝܬܗ *qu'ils s'en aillent chacun chez soi*, Jul. 33, 13 (comp. ܕܢܐܙܠ ܐܢܫ ܐܢܫ ܠܒܝܬܗ *id.* 32, 19); ܩܘܡܘ ܕܝܢ ܚܕ ܚܕ ܡܢܗܘܢ ܒܗܝܡܢܘܬܗ *chacun d'eux demeura dans sa (foi)*, Rabb. Overb. 160, 21; ܡܢܗܘܢ ܡܬܬܘܝܢ ܗܘܘ *quelques-uns se repentaient*, Jul.

ܫܪܐ, il faut lire ܘܫܠܬ ܘܫܪܐ et traduire : *Les Romains avaient réuni une armée nombreuse; elle alla camper.*

30, 26; ܟܠܟܘܢ ܕܫܡܥܝܢ ܠܝ *vous tous qui m'entendez,* Addai the Apost. 41, 2; ܡܢ ܐܢܘܢ ܒܢܝܐ *quels sont les fils?* Aphraat. 10, 18, v. § 319 *a*; même, après ܚܕ ܡܢ : ܕܠܐ ܢܚܙܘܢ ܚܕ ܡܢ ܗܠܝܢ ܓܒܪܐ *qu'aucun de ces hommes ne voie,* Deut. 1, 35.

379. *a)* Lorsque le sujet se compose de plusieurs noms au singulier, l'attribut prend le pluriel; si les noms sont de genre différent, c'est le genre masculin qui l'emporte : ܦܛܪܝܩܝܣ ܘܗܘܦܛܝܣ ܚܕܪܘܗ̇ ܠܐܡܕ *Patricius et Hypatius assiégèrent Amid,* Josué le Styl. 47, 10; ܡܫܬܟܚܝܢ ܗܘܘ ܬܡܢ ܐܒܝܕܐ ܘܠܒܝ ܘܚܦܣܝ *il y avait là Avida, Labbai et Ḥaphsai,* Addai the Apost. 18, 15; ܕܒܐܝܕܘܗܝ ܐܢܘܢ ܪܘܡܐ ܘܥܘܡܩܐ *au pouvoir duquel sont la hauteur et la profondeur,* poème d'Alex., *Chrest. Knös,* 107, v. 3; ܡܠܘܝܬܗ ܘܐܡܗ ܐܡܝܢܐܝܬ ܡܚܦܛܢ ܗܘܝ ܠܗ *sa compagne et sa mère l'engageaient constamment . . .,* Rabb. Overb. 161, 1; ܟܢܫܐ ܕܝܢ ܟܠܗ ܕܓܒܪܐ ܘܢܫܐ ܢܟܦܝܢ ܗܘܘ *toute la confrérie d'hommes et de femmes était pure,* Addai the Apost. 50, 9; ܥܡܕܝܢ ܗܘܘ ܓܒܪܐ ܘܢܫܐ *des hommes et des femmes se faisaient baptiser,* Act. 8, 12, comp. Matth. 21, 31 et 32; ܠܐ ܙܥܘܪܝܢ ܗܘܝ ܣܘܪܚܢܐ ܘܒܝܫܬܐ *les crimes et les méfaits n'étaient pas peu nombreux,* Jul. 38, 22.

b) Cependant le verbe ne s'accorde qu'avec le premier nom, lorsque celui-ci forme le sujet principal[1] : ܚܕܪܗ̇ ܠܐܡܕ . . . ܗܘ ܘܡܫܪܝܬܗ ܟܠܗ *il assiégea Amid, lui et toute son armée,* Josué le Styl. 42, 5 et 14; ܢܚܬܬ ܗܘܬ . . . ܗܝ ܘܬܪܝܢ ܒܢܝܗ̇ *elle descendit, elle et ses deux fils,* Addai the Apost. 10, 22; ܐܡܬܝ ܕܗܘܐ ܙܘܥܐ ܘܟܦܢܐ ܘܡܘܬܢܐ ܘܩܪܒܐ *quand eut lieu le tremblement de terre, la disette, l'épidémie, la guerre,* Josué le Styl. 1, 3; ܡܝܬܪܝܢ ܛܒ ܗܘ ܟܠܝܠܐ ܘܕܒܚܬܐ ܡܢ ܣܟܠܘܬܐ *l'holocauste et le sacrifice sont bien supérieurs aux fautes,* Jacq. de Saroug, cité par Barhébræus, I, p. 63, l. 16; quand les sujets sont séparés par une négation : ܠܐ ܐܒܓܪ ܘܠܐ ܐܕܝ ܫܠܝܚܐ ܐܠܨ ܗܘܐ ܠܐܢܫ *ni Abgar, ni Addée l'Apôtre ne forçaient personne,* Addai the Apost. 34 ult.

La position du verbe n'influe guère sur son accord avec le sujet; comp. cependant ܟܠܗ̇ ܢܒܝܘܬܐ ܘܡܠܟܘܬܐ ܡܢܗܘܢ ܦܣܝܩܢ ܠܗܝܢ avec ܡܢܗܘܢ ܦܣܝܩܢ ܠܗܝܢ ܢܒܝܘܬܐ ܘܡܠܟܘܬܐ, Aphraat. 24, 1 et 4.

c) Quand le sujet comprend des personnes différentes, l'accord a lieu avec la première de préférence aux deux autres, et avec la deuxième de préférence à la troisième : ܡܓܘܗ ܡܓܢܝܢ ܗܘܝܢ ܐܢܐ ܘܚܕ ܢܘܟܪܝ *nous étions à l'abri à l'intérieur d'elle, moi et un autre,* Josué le Styl. 26, 19; ܒܚܫܝܫܘܬܐ ܪܒܬܐ ܗܘܝܢ ܐܢܐ ܘܐܢܬܬܝ *nous étions dans un grand souci, ma femme et moi,* Sindban 17, 12; ܘܐܢܐ ܘܡܠܟܘܬܝ ܡܚܣܝܢ ܐܢܐ ܡܢ ܕܡܗܘܢ *mon royaume et moi, nous sommes innocents de leur sang,* Jul. 70, 13; ܥܘܠ ܐܢܬ ܘܟܠܗ ܒܝܬܟ *entre, toi et toute ta famille,* Gen. 7, 1; ܬܚܐ ܐܢܬ ܘܒܝܬܟ *tu vivras, toi et ta famille,* Jérém. 38, 17. Suivant Barhébræus, I, p. 62, l. 20, on disait: ܝܬܒܬܘܢ ܦܛܪܘܣ ܘܐܢܬ *Pierre et toi, vous êtes assis.*

---

[1] 1. Dans les exemples qui suivent, nous évitons un parfait à la troisième personne du masc. sing., en dehors des lâmadh-aleph, qui seuls distinguent par la prononciation le singulier du pluriel, v. § 378 *a*.

La personne qui parle d'elle-même, emploie souvent le pluriel pour le singulier : ܗܘ ܕܝܢ ܕܥܬܝܕܝܢ ܠܡܬܢܝܘ ܥܠܘܗܝ *le sujet que nous devons traiter,* Josué le Styl. 7, 11; ܠܘ ܓܝܪ ܛܥܝܐ ܗܘܬ ܗܕܐ ܡܢ ܪܥܝܢܢ *ceci n'échappait pas à notre esprit,* Jul. 34, 15.

Il est plus rare qu'en s'adressant à une personne unique, on emploie le pluriel par respect : ܡܠܟܘܬܟܘܢ *votre Majesté,* ܐܠܗܘܬܟܘܢ *votre personne divine,* ܡܠܟܘܬܟܘܢ *votre personne royale,* Jul. 34, 35, 36 passim.

Une phrase relative est construite quelquefois à la troisième personne, quoique se rapportant à la première ou à la seconde, v. § 408.

CHAPITRE XXI.

Des phrases négatives.

380. *a)* La négation ܠܐ précède le verbe sur lequel elle porte: ܡܛܠ ܚܛܗܝܢ ܠܐ ܬܒܥ ܡܢܗܘܢ. ܬܒܥܬܐ *à cause de nos péchés, il ne tira pas vengeance d'eux,* Josué le Styl. 6, 13; ܠܐ ܐܫܬܒܩ ܐܢܫ ܕܠܐ ܡܛܝܗܝ ܡܢ ܒܝܫܬܐ *il ne resta personne, à qui il ne fût arrivé du mal, id.* 72, 16; ܠܐܢܫ ܠܐ ܚܝܣܝܢ ܗܘܘ *ils n'épargnaient personne, id.* 72, 19; ܕܡܗ ܠܐ ܐܬܬܒܥ *son sang ne fut pas vengé, id.* 78, 7. Souvent, elle en est séparée par une particule enclitique : ܠܐ ܓܝܪ ܡܫܟܚܐ *car il n'est pas possible, id.* 80, 11; ܠܐ ܓܝܪ ܛܥܝܐ ܠܚܣܝܘܬܟ *il n'échappe pas à ta pieuse personne,* Jul. 29, 13; ܠܐ ܝܐܐ ܐܦ *il ne convient pas, id.* 40, 12; ܠܐ ܕܝܢ ܣܦܩܐ ܠܢ ܐܬܐ *le miracle ne nous suffit pas,* Josué le Styl. 21, 12; plus rarement, par plusieurs mots : ܠܐ ܗܟܝܠ ܒܢܝ ܢܬܚܦܛ *ne nous pressons donc pas, mes enfants,* Jul. 28, 23; ܕܠܐ ܡܢ ܬܘܠܡܐ

ܐܢܘܢ، ܡܕܒܪܢ ܡܠܟܘܬܗܘܢ، ܢܫܬܟܚܘܢ، *afin que, lorsque le gouverneur de leur royaume les pésera, ils ne soient point trouvés...*, Aphraat. 90,3.

b) Dans ce cas, il est plus usuel, que la négation, séparée du verbe qu'elle modifie, soit renforcée d'une copule, soit ܗܘ avec lequel elle se contracte en ܠܗܘ, § 375*f*, soit avec ܗܘܐ, § 334*b*; il n'y a, au surplus, aucune différence de sens entre ܠܗܘ et ܠܐ ܗܘܐ: ܘܠܗܘ ܣܪܝܩܐ ܘܣܪܝܩܐܝܬ ܡܐܝܡܝܢ ܠܗܘܢ، ܟܢ̈ܫܐ *ce n'est pas en vain et inutilement que les foules les menaçaient*, Jul. 29, 15; ܠܗܘ ܓܝܪ ܛܥܝܐ ܗܘܬ ܗܕܐ ܡܢ ܪܥܝܢܢ *car ceci n'échappait pas à notre esprit*, *id.* 34, 15; ܕܠܗܘ ܠܒܪܢܫܐ ܡܝܘܬܐ... ܡܬܩܪܒܬ ܐܢܬ *de ce que tu n'es pas offert en sacrifice au mortel...*, *id.* 51, 5; ܠܗܘ ܐܢܐ ܕܚܠ ܡܢ ܚܡܬܗ *ce n'est pas que je craigne sa colère*, *id.* 30, 18; ܠܐ ܗܘܐ ܡܢ ܟܝܢܗ ܡܣܟܠ ܒܪܢܫܐ *ce n'est pas par nature que l'homme agit mal*, Spicil. syr. 12, 21; ܠܐ ܗܘܐ ܡܢ ܪܥܝܢܝ ܐܡܪܬ *je n'ai pas parlé d'après moi-même*, Aphraat. 7, 7. La copule ܗܘܐ demeure invariable : ܨܒܘ̈ܬܐ... ܠܐ ܗܘܐ ܠܓܡܪܐܝܬ ܓܠܝܙ̈ܢ، *les choses ... ne sont pas complètement privées*, Spicil. syr. 4, 17; ܠܐ ܗܘܐ ܫܒܥܐ ܢܡܘ̈ܣܝܢ ܡܫܬܟܚܝܢ *on ne trouve pas sept lois*, *id.* 18, 14; ou elle s'accorde avec le sujet: ܐܬܪ̈ܘܬܐ ܐܚܪ̈ܢܝܢ ܕܠܐ ܗܘܘ ܕܝܠܗܘܢ، ܐܢܘܢ، *des pays qui ne leur appartenaient pas*, *id.* 19, 3, ajoutez les exemples cités § 334*b*.

ܠܗܘ et ܠܐ ܗܘܐ se rencontrent également dans les phrases nominales : ܠܗܘ ܙܥܘ̈ܪܐ ܐܢܘܢ، ܘܒܨܝܪ̈ܐ *ils ne sont pas peu, ni en petit nombre*, Jul. 67, 1; ܟܕ ܠܗܘ ܐܠܗ̈ܐ ܐܢܘܢ، ܒܟܝܢܗܘܢ، *alors qu'ils ne sont pas des dieux par leur nature*, Addai the Apost. 27, 3; 44, 1, comparez § 334*b* pour ܠܐ ܗܘܐ.

c) Lorsque la négation est spécifiée ou complétée par un nom ou un adverbe, elle peut se mettre devant ce nom ou cet adverbe, au lieu de précéder le verbe : ܠܐ ܐܢܫ ܦܠܓܘܬܐ، ܢܗܘܝܢ، ܒܪܥܝܢܗ *que personne n'ait de doutes dans son esprit*, Josué le Styl. 72, 16; ܠܐ ܫܦܪ ܐܢܫ ܐܚܪܢ ܠܡܬܚܙܝܘ *il ne lui plaît pas d'être vu par quelqu'un*, Spicil. syr. 6, 19; ܠܐ ܥܕܟܝܠ ܡܛܝܢ *nous ne sommes pas encore arrivés*, Jul. 46, 16; ܕܠܐ ܡܢ ܡܬܘܡ ܚܙܐ ܗܘܐ ܚܙܝܬܘܢ، *que jamais vous ne vîtes*, Addai the Apost. 29, 18; elle est séparée du verbe, alors même que le nom ou l'adverbe est rejeté à la fin de la phrase : ܠܐ ܡܕܡ ܢܣܒܬ ܡܢ ܚܝܝ ܡܢܟ *je n'ai rien reçu de ma vie de toi*, Addai the Apost. 48, 11.

En pareille circonstance, la négation peut être aussi ܠܘ ou ܠܐ ܗܘܐ : ܠܘ ܒܠܚܘܕ ܒܢ̈ܝ ܩܘܪܝܐ ܢܦܩܝܢ ܗܘܘ *non-seulement les paysans sortaient,* Josué le Styl. 44, 9; ܘܠܘ ܚܫ̈ܘܗܝ ܒܠܚܘܕ ܠܡܗܘܐ ܡܫܘ̈ܬܦܐ *et non-seulement nous devons être associés à ses douleurs,* Jul. 11, 2; ܘܠܐ ܗܘܐ ܗܠܝܢ ܒܠܚܘܕ *et non pas seulement ces choses-là,* Addai the Apost. 10, 4; ajout. les exemples § 334 *b*.

d) En dehors de ces cas, une négation qui porte sur une phrase entière, peut ne pas précéder immédiatement le verbe, quand elle est répétée et qu'elle a le sens de *ni . . . ni :* ܠܐ ܓܒܪܐ ܗܘܐ ܐܒܐ . . . ܘܠܐ ܐܢܬܬܐ ܗܘܬ ܐܡܐ *ni un homme n'est père, ni une femme n'est mère . . .*, Spicil. syr. 11, 3; ܠܐ ܟܘܟ̈ܒܐ ܒܝ̈ܫܐ ܐܠܨܘ . . . ܘܠܐ ܟܘܟ̈ܒܐ ܛܒ̈ܐ ܐܦܝܣܘ *ni les mauvais astres n'ont forcé . . . ni les bons astres n'ont persuadé . . .*, *id.* 14, 12; ܐܦ ܠܐ ܚܠܐ ܗܦܟ ܚܡܪܐ ܕܢܣܬܚܦ. ܐܦ ܠܐ ܡܪܝܪܘܬܐ ܡܫܟܚܐ ܠܡܬܗܦܟܘ ܚܠܝܘܬܐ *ni le vinaigre ne se change en vin, ni l'amertume ne peut se changer en une chose douce,* Aphraat. 97, 4.

e) La négation doit être répétée devant chaque nom : ܘܠܐ ܣܗܪܐ . . . ܘܠܐ ܚܕ ܡܢ ܟܘܟ̈ܒܐ . . . ܘܠܐ ܝܡܐ *ni la lune . . . ni une étoile . . . ni la mer . . .*, Spicil. syr. 3, 17, comp. Rom. 8, 38 et 39, cité ci-dessus p. 153. Mais devant chacun des verbes qui se suivent, la répétition n'est pas nécessaire : ܠܐ ܫܒܩܢܐ ܐܢܐ ܠܬܫܡܫܬܗ . . . ܘܥܒܕ ܬܓ̈ܐ *je n'abandonnerai point son culte et ne ferai point des tiares,* Addai the Apost. 51, 19 et 21; ܠܐ ܡܫܠܝܐ ܘܚܣܪ *qui ne cesse, ni ne fait défaut,* Josué le Styl. 2, 8; ܠܐ ܢܒܗܬ ܠܫܪܒܬܢ . . . ܘܢܥܪܘܩ *ne déshonorons pas notre race . . . et ne fuyons pas, id.* 58 ult.; ܘܠܐ ܐܬܚܡܬܘܢ ܒܢܦܫܟܘܢ، ܘܐܬܟܪܝ ܠܟܘܢ، ܘܬܒܥܬܘܢ *et vous ne vous êtes pas indignés en vous-mêmes, vous n'avez pas été attristés et n'avez pas vengé,* Jul. 19, 15.

381. *a)* La négation précède immédiatement le mot sur lequel elle porte exlusivement : ܚܝ̈ܘܬܐ . . . ܠܐ ܐܟ̈ܠܝ ܒܣܪܐ ܐܟܠܝܢ ܥܣܒܐ ܘܠܐ ܐܟ̈ܠܝ ܥܣܒܐ ܐܟܠܝܢ ܒܣܪܐ *les animaux . . ., les non-carnivores mangent de l'herbe et les non-herbivores mangent de la chair,* Spicil. syr. 7, 21; ܚܘܒܐ ܥܬܝܪܐ ܕܠܐ ܢܟܠܐ *une charité abondante, non trompeuse (qui n'est pas celle de la ruse,* § 317 *b*); ainsi ܕܠܐ se met devant un substantif, avec le sens de *sans,* § 294, 3° : ܕܠܐ ܦܘܪܫܢܐ *sans intelligence,* ܕܠܐ ܛܘܟܣܐ *sans ordre,* etc.; ou devant une locution adverbiale : ܕܠܐ ܒܙܕܩܐ *injustement,* Jul. 31, 2, comp. ܒܙܕܩܐ *avec raison;* ܕܠܐ ܒܙܥܘܪ *pas peu,* Josué le Styl. 7, 8; ܡܝܬܝܢ ܕܠܐ ܒܙܒܢܗܘܢ *qui meurent*

prématurément (comp. תָּמוּת בְּלֹא עִתֶּךָ, Eccles. 7, 17; נגזלת בל עתי, Inscr. d'Eschmoun., l. 3); ou, en répétant la préposition devant la négation : ܒܠܐ ܒܨܒܝܢܗܘܢ *contre leur volonté*, Jul. 69, 18; de même, ܠܐ devant un adjectif donne à celui-ci un sens privatif: ܠܐ ܡܝܘܬܐ *immortel*, v. ci-dessus p. 159, l. 2.

b) On trouve aussi ܠܐ isolé, avec le sens de *rien, néant* : ܝܘܡܢ ܡܢ ܟܒܪ ܗܘܐ ܠܐ ܒ *aujourd'hui sera déjà le néant dans* . . ., Jul. 50, 10; ou, comme phrase elliptique, *non*, ܐܠܐ ܠܐ *sinon, non* : ܐܚܙܐ ܐܢ ܐܝܬ ܗܪܟܐ ܐܘܪܚܐ ܐܘ ܠܐ *que je voie s'il y a ici un chemin, ou non*, Sindban 11, 10; ܘܠܐ ܡܪܝ. ܕܐܢܐ ܠܐ ܟܦܪ ܠܡܫܝܚܐ *mais non! Seigneur, car je ne renierai pas le Christ*, Martyr. homer. *Chrest. Knös*, 48, 10.

Chapitre XXII.

Des phrases interrogatives.

382. *a)* Il n'existe pas de particule syriaque pour l'interrogation; ce n'est que chez les auteurs grécisants que l'on trouve ܐܪܐ, § 297; la phrase interrogative ne se distingue donc que par le sens général : ܐܝܬ ܠܟ ܕܬܫܟܚ ܠܡܩܘܡ *peux-tu avoir la force de résister?* Jul. 49, 9; ܡܗܝܡܢ ܐܢܬ ܕܡܫܟܚ ܐܢܐ ܕܐܣܝܟ *crois-tu que je puisse te guérir?* Aphraat. 20, 16. L'interrogation n'est donc manifeste que dans les phrases en tête desquelles se trouve un pronom ou un adverbe interrogatif, § 176 et 294, 4° : ܡܢܐ ܡܠܟܐ ܐܝܬ ܠܡܬܠ ܥܠ ܗܠܝܢ *quel conseil peut-on donner sur cela?* Jul. 34, 5; ܡܢܐ ܢܘܬܪ ܡܢ ܥܠܡܐ *quel profit aurions-nous du monde?* *id.* 32, 6; ܡܢܘ ܒܝܢܝ ܛܠܝܐ ܢܡܪܚ *qui parmi les enfants oserait . . .?* *id.* 34, 12; ܡܢܐ ܐܝܠܝܢ ܗܢܝܢ ܫܒܥܐ ܥܝܢܝܢ *que sont les sept yeux?* Aphraat. 12, 18; ܐܝܟܢܐ ܐܦ ܡܫܝܚܐ ܥܡܪ *comment donc le Christ habiterait-il . . .?* *id.* 9, 15; ܐܡܬܝ ܠܡ ܟܘܡܪܐ ܕܦܬܟܪܐ ܬܩܪܒ *quand donc, prêtre du faux culte, offriras-tu . . .?* Jul. 50, 9.

b) Le pronom ou l'adverbe interrogatif peut ne pas être en tête de la phrase, mais il doit toujours précéder le verbe ou la copule des phrases nominales : ܒܪ ܡܢܘ *de qui est-il fils?* Matth. 22, 42; ܒܪܬ ܡܢ ܐܢܬܝ *de qui es-tu la fille?* Gen. 24, 47; ܓܒܪܐ ܢܗܘܐ ܡܗܝܡܢܐ ܡܢܘ ܡܫܟܚ *qui peut être un homme croyant?* Aphraat. 20,

11; ܡܠܟ̈ܝܗ̇ ܕܐܪܥܐ ܡܢ ܡܢ ܢܣܒܝܢ ܡܟܣܐ *les rois de la terre, de qui reçoivent-ils l'impôt?* Matth. 17, 25.

383. *a)* Une interrogation indirecte est souvent précédée de la conjonction ܕ, comp. § 397 : ܒܨܝܬ ܚܘܫܒ̈ܝ ܕܐܝܢܐ ܦܘܪܣܐ ܒܥܝܬ *tu as scruté mes pensées, pour quelle raison j'ai cherché,* Jul. 30, 17; ܝܕܝܥܐ ܗܝ ܕܐܝܢܐ ܦܘܪܣܐ ܐܗܡܝܘ *il est évident, pour quelle raison ils ont négligé, id.* 36, 18; ܠܐ ܛܥܝܐ ܠܚܣܝܘܬܟ ܕܐܝܢܐ ܒܝܨܝܦܘܬܐ *il n'échappe pas à ta pieuse personne, par quelle sollicitude, id.* 29, 14; ܘܡܕܪܟ ܕܡܢܘ ܨܒܝܢܗܘܢ *et connaît quelle est leur volonté, id.* 36, 11; ܠܐ ܛܥܝܐ ܠܝܕܥܬܟ ܕܟܡܐ ܚܘܣܪܢܐ ܘܢܦܩܬܐ ܗܘܝ̈ *il n'échappe pas à ta connaissance, combien de pertes et de frais eurent lieu,* Josué le Styl. 14, 17; ܐܫܬܥܝ ܗܘܐ ... ܕܐܝܟܢܐ ܩܒܠܘ ܗܘܘ *il raconta . . . comment ils avaient reçu,* Addai the Apost. 9, 2 à 8; ܬܗܪܬ ... ܕܐܝܟܢܐ ܣܒܠ ܒܢܦܫܗ *j'ai admiré comment il a supporté en lui-même,* Jul. 12, 13; ܣܟܝܢ ܕܐܡܬܝ ܢܠܚܟܘܢ ܕܡܗ *épiant quand ils lécheraient son sang, id.* 18 ult.; ܘܡܣܟܝܢ ܠܦܘܪܥܢܐ ܕܐܡܬܝ ܥܡܐ *et ils attendaient le châtiment, quand le peuple . . .,* Aphraat. 19, 6; ܘܡܫܐܠ ܗܘܐ ܠܗܘܢ ܕܐܝܟܐ ܡܬܝܠܕ ܡܫܝܚܐ *et il leur demandait où le Messie était né,* Matth. 2, 4.

On le rencontre même, par confusion, avec une interrogation directe : ܕܡܢܐ ܝܬܝܪ ܢܗܘܐ ܡܢ ܗܕܐ *quel profit aurions-nous par là?* Jul. 81, 22; comp. cependant § 396 *a.*

b) Mais le dâlath conjonctif n'est pas nécessaire : ܘܢܚܘܘܢ ܠܢ ܡܢܘ ܬܘܟܠܢܗܘܢ *et qu'ils nous montrent quelle est leur conviction,* Addai the Apost. 21, 4 : ܟܕ ܠܐ ܝܕܥܝܢ ܠܐ ܡܢܐ ܚܙܝܢ ܘܠܐ ܡܢܐ ܟܬܒܝܢ *ne sachant, ni ce qu'ils voient, ni ce qu'ils écrivent,* Jacq. d'Edesse, *A letter on Syr. Orth.* 4, 7; ajout. les exemples cités § 319 *e.*

Après le waw de la conjonction, il peut être répété ou omis : ܕܢܫܡܥܘܢ ... ܕܐܝܟܢܐ ܡܠܦ ܗܘܐ ܘܒܫܡ ܡܢܘ ܡܐܣܐ ܗܘܐ ܘܒܐܝܢܐ ܚܝܠܐ *pour qu'ils entendissent, comment il enseignait, au nom de qui il guérissait, et par quelle force . . .,* Addai the Apost. 18, 5; ... ܐܟܬܘܒ ܕܐܡܬܝ ܐܬܐ ܩܡܨܐ ܘܐܡܬܝ ܥܡܛ ܫܡܫܐ *je vais écrire . . . quand vinrent les sauterelles, et quand le soleil s'éclipsa,* Josué le Styl. 1, 3; mais ܐܝܟܢܐ ... ܘܕܐܡܬܝ ... ܘܕܐܡܬܝ, Addai the Apost. 1, 1.

c) Dans ces constructions, la préposition gouvernée par le verbe se met en tête du pronom ou de l'adverbe : ܠܐ ܝܕܥ ܠܐܝܟܐ ܐܙܠ *il ne sait où il va,* Jean 12, 35; ܟܠܝܠܗ ܕܡܟܝܪܘܬܝ ܚܙܐ ܠܗ ܠܕܐܡܬܝ ܐܬܟܠܠܗܘܢ *ma couronne de fiançailles, je vois à quel moment je* *m'en parerai*, Jul. 55, 18; ܐܝܢܐ ܒܝܬܐ ܕܥܐܠܝܢ ܐܢܬܘܢ ܬܡܢ ܩܘܝܢ ܗܘܘ *dans quelque maison que vous entriez, demeurez-y*, Luc. 9, 4.

384. *a*) ܠܡܐ exprimait avec l'interrogation le doute ou la négation, μή μήτι, § 294, 3° : ܠܡܐ ܐܢܐ ܡܪܝ μήτι ἐγώ εἰμι κύριε; Matth. 26, 22 : ܠܡܐ ܐܢܬ ܪܒ ܐܢܬ ܡܢ ܐܒܘܢ ܐܒܪܗܡ μὴ σὺ μείζων εἶ τοῦ πατρὸς ἡμῶν Ἀβραάμ, Jean 8, 53; ܠܡܐ ܐܢܫ ܡܦܝܣ ܠܟ ܠܥܠܡ ܕܬܥܒܕ *que personne ne te persuade* (μὴ πείθῃ) *jamais de faire* . . . , Anal. syr. 13, 19.

ܠܡܐ se distingue donc de ܠܐ, comme μή de οὐ, comp. cependant : ܠܐ ܬܬܠܘܢ ܩܘܕܫܐ ܠܟܠܒܐ μὴ δῶτε τὸ ἅγιον τοῖς κυσί, Matth. 7, 6. L'impératif, comme après toute négation, § 328 *c*, était exprimé par la seconde personne de l'imparfait : ܠܡܐ ܗܟܝܠ ܬܠܐܝܢܢܝ ܝܬܝܪܐܝܬ *ne me fatigue donc pas outre mesure*, Jul. 16, 3; ܠܡܐ ܠܟ ܬܬܠ ܠܗ ܪܓܬܐ ܕܠܒܗ *ne satisfais pas au désir de son cœur*, *id.* 121, 8; ܠܡܐ ܗܟܝܠ ܬܫܡܠܐ ܨܒܝܢܗ *n'accomplis pas sa volonté*, *id.* 121, 11.

Cette particule prend souvent le sens de *peut-être*, comme μή *ne :* ܠܡܐ ܡܢ ܡܫܝܛܐܝܬ ܘܡܒܣܪܢܐܝܬ ܡܬܩܪܒܝܢ ܗܘܘ *peut-être s'approchaient-ils avec irrévérence et négligence* . . . , Jul. 36, 12.

b) Comme interrogation indirecte, elle prend en tête le dâlath conjonctif : ܕܠܡܐ, ou par contraction ܕܠܡ [1]; ainsi, après le dernier exemple cité ci-dessus, viennent les mots suivants : ܐܘ ܕܠܡܐ ܬܘܒ ܡܢ ܛܢܦܐܝܬ ܐܘ ܡܛܘܫܐܝܬ ܡܬܩܪܒܝܢ ܗܘܘ *ou peut-être encore s'approchaient-ils en état d'impureté et de souillure;* ܕܠܡܐ ܐܡܪܐ ܓܒܠܐ ܠܡܢ ܕܓܒܠܗ μὴ ἐρεῖ τὸ πλάσμα τῷ πλάσαντι, Rom. 9, 20; ܚܙܘ ܕܠܡܐ ܬܬܪܦܘܢ *veillez à ne pas vous laisser affaiblir*, Jul. 8, 23 (comp. ܚܙܘ ܠܡܐ ܐܢܫ ܢܬܟܠܐ *veillez à ce que personne ne refuse*, *id.* 55, 19); ܠܐ ܒܚܝܡܐ ܡܛܝܢܢ ܠܢܣܝܘܢܐ ܕܠܡܐ ܬܬܕܚܠܘܢ *nous ne sommes pas encore arrivés à l'épreuve, ne craignez pas*, *id.* 46, 17, comp. 139, 16; 140, 9; ܕܠܡ ܣܒܪ ܐܢܬ ou ܕܠܡ ܬܣܒܪ ܠܟ *peut-être t'imagines-tu* . . . , *id.* 47, 1 et 52, 12; ܕܠܡ ܣܪܝܩܐܝܬ ܪܗܛܬ μήπως εἰς κενὸν τρέχω, Ep. Gal. 2, 2.

c) ܕܠܡܐ et ܕܠܡ, étant devenus très-usités dans le sens de *peut-être, de peur que*, sont considérés comme des mots simples, susceptibles de prendre le dâlath conjonctif : ܡܛܠ ܕܚܝܠ ܕܩܠܝܠ ܗܘܐ ܕܕܠܡܐ ܐܝܬ ܡܕܡ ܗܘܐ *comme il craignait qu'il n'y eût peut-être quelque*

---

[1] Il n'existe pas de différence entre ces deux mots, v. § 294, 3°; ainsi le lâmadh qui n'existe pas en néo-hébraïque, שֶׁמָּא, apparaît dans שַׁלָּמָּא, Cantiq. 1, 7, אֲשֶׁר לָמָּא, Dan. 1, 10, דִּלְמָא, targ.

ruse, Josué le Styl. 79, 8; ܕܠܡܐ ܐ̱ܢܫ ܢܥܘܠ *de crainte que quelqu'un n'entrât, id.* 44, 13; ܕܠܡܐ ܢܬܓܕܦ ܫܡܗ ܡܛܠܬܟܘܢ *de peur que son nom ne soit blasphémé à cause de vous,* Addai the Apost. 36, 7; ܕܠܡܐ ܬܬܟܠܝܘܢ ܡܢܗ *de peur que vous ne soyez empêchés, id.* 45, 21; ܕܠܡܐ ܢܬܩܪܐ ܒܥܠܕܒ̈ܒܐ *de peur que nous ne soyons appelés ennemis,* Jul. 35, 20; ܕܠܡܐ ܢܬܚܫܒ ܐܝܟ ܛܪ̈ܘܢܐ *de peur que nous ne soyons considérés comme tyrans, id.* 35, 22; ܕܠܡܐ ܢܬܚܡܬܘܢ ܐܠܗ̈ܐ *de peur que les dieux ne soient irrités, id.* 36, 7.

Chapitre XXIII.

De la coordination des phrases et des membres de phrases.

385. *a)* La copule waw sert de lien entre les parties d'un membre de phrase ou entre plusieurs phrases. Lorsqu'une pause forte sépare une phrase de celle qui précède, le lien n'existe pas; il en est de même dans un membre de phrase composé, lorsque la marche, au lieu de suivre son cours naturel, est interrompue par de légères pauses : ܐܙܕܘܥܬ ܡܢ ܫ̈ܡܥܐ ... ܘܫܘ̈ܚܩܐ ... ܙܘ̈ܥܐ ܕܚܝ̈ܠܐ . ܗܘ̈ܦܟܐ ܕܡܕ̈ܝܢܬܐ . ܟܦ̈ܢܐ ܘܡܘ̈ܬܢܐ . ܩܪ̈ܒܐ ܘܫܓܘ̈ܫܝܐ . ܫܒ̈ܝܐ ܘܓܠ̈ܘܬܐ ܕܐܬܪ̈ܘܬܐ . ܚܘܪ̈ܒܐ ܐܦ ܝܩ̈ܕܢܐ ܕܥ̈ܕܬܐ . *je fus effrayé des nouvelles . . . et des calamités : des tremblements de terre terribles, des renversements de villes, des famines et des épidémies, des guerres et des troubles, des captivités et des exils de contrées, des destructions et des incendies d'églises,* Josué le Styl. 4, 13, comp. le passage de 2 Cor. 6, 4, cité ci-dessus pag. 151.

b) Quand plusieurs noms sont réunis par le waw, la préposition qui les régit n'est pas nécessairement répétée devant chacun d'eux : ܒܙܝܢܐ ܘܣܝܦܐ ܘܩܪܒܐ ܘܒܣܝܦܐ ܘܒܐܫܕ ܕܡܐ ܕܢܐܚܘܕ ܟܘܪܣܝܐ *que nous prenions possession du trône par les armes et l'épée et la guerre, et par le glaive et par le sang répandu,* Jul. 35, 21; ܡܛܠ ܡܪܚܡܢܘܬܗ ܘܒܣܝܡܘܬܗ ܘܢܓܝܪܘܬ ܪܘܚܗ ܕܐܠܗܐ *à cause de la clémence, de la bonté et de la longanimité de Dieu,* Josué le Styl. 6, 2[1]; ܦܩܕ ܛܘܪܢܐ ܕܠܟܠ̈ܒܐ ܘܠܦܪ̈ܚܬܐ ܢܬܬܫܕܐ ܫܠܕܗ *le tyran ordonna que son cadavre fût jeté aux chiens et aux oiseaux de proie,* Jul. 92, 16. Mais le dâlath du génitif ne peut être omis : ܪܘܚܐ ܕܐܠܗܐ ܘܕܣܘܟܠܐ ܘܕܚܟܡܬܐ ܘܕܡܠܟܐ ܘܕܕܚܠܬܗ ܕܡܪܝܐ *l'esprit de Dieu, de l'intelligence, de la*

---

[1] Après un pronom suffixe, la préposition est toujours répétée, on doit dire : ܦܓܥܬ ܒܟ ܘܒܝܘܚܢܢ *je t'ai rencontré, toi et Jean,* Barhébr., I, p. 63, l. 2.

fermeté, de la sagesse et de la crainte du Seigneur, Aphraat. 12 ult.; ܐܘܠܨܢܐ ܕܩܡܨܐ ܘܕܟܦܢܐ ܘܕܡܘܬܢܐ *les calamités des sauterelles, de la famine et de l'épidémie,* Josué le Styl. 36, 20.

c) Lorsque plusieurs verbes sont joints par la copule, ils peuvent n'avoir qu'un complément : ܒܙܘ ܘܚܪܒܘ ܘܫܒܘ ܘܐܘܩܕܘ ܟܠ ܕܐܫܟܚܘ *ils pillèrent, ravagèrent, capturèrent et brûlèrent tout ce qu'ils trouvèrent,* Josué le Styl. 57, 8; ܐܚܕ ܘܚܬܡ ܐܢܘܢ *il les ferma et y mit les scellés,* Jul. 5, 21; ܩܘܪܝܐ ܣܓܝܐܬܐ ܒܙܘ ܘܐܘܩܕܘ *ils pillèrent et brûlèrent beaucoup de villages,* Josué le Styl. 57, 8; ܡܣܠܝܬܐ ܒܨܝܪܬܐ ܡܠܩܛܢ ܗܘܝ ܘܐܟܠܢ *elles ramassaient des choses abjectes et les mangeaient, id.* 65 ult. Lorsque le complément est indéterminé, il peut être mis après le premier verbe : ܒܢܐ ܗܘܐ ܥܕܬܐ ܘܫܟܠܠ ܘܨܒܬ *il construisit, acheva ou embellit des églises,* Addai the Apost. 40, 12; ܡܘܣܦܝܢ ܐܬܘܬܐ ܘܡܒܨܪܝܢ *ils ajoutent ou retranchent des lettres,* Jacq. d'Edesse, *A letter on Syr. Orth.* 4, 18; comp. Deut. 7, 25[1].

386. Deux verbes, en dépendance l'un de l'autre, peuvent, au lieu de se subordonner, être joints ensemble, au moyen de la copule; ils ont alors, tous deux, le même temps; l'un d'eux forme le complément de l'autre et remplace souvent un adverbe : ܗܕܐ ܩܕܡ ܘܚܘܝ ܥܠܘܗܝ ܥܠ ܡܫܝܚܐ *il avait démontré cela précédemment au sujet du Messie,* Aphraat. 12, 3; ܐܦܝܣܘܗܝ ܩܠܝܪܝܩܘ ܠܦܛܪܝܪܟܐ ܘܥܒܕܗ ܠܗܘܢ ܐܦܝܣܩܘܦܐ *les clercs persuadèrent le patriarche de le nommer leur évêque,* Josué le Styl. 70, 6; mais la copule n'est pas nécessaire et souvent elle manque : ܡܘܫܐ ܩܕܡ ܐܡܪ *Moïse avait déjà dit,* Aphraat. 219, 9; ܩܕܡ ܐܦܩܗ ܡܢ ܚܝܐ *il le retira bientôt de la vie,* Jul. 5, 24; ܫܘܝܬ ܐܬܡܬܚܬ *elle s'est étendue également, id.* 118, 6; ܐܝܟ ܕܢܐܙܠ ܢܬܒ *pour qu'il aille s'établir,* Josué le Styl. 57, 15; ܠܐ ܡܫܟܚܢ ܩܝܡܢ *elles ne peuvent exister,* Addai the Apost. 25, 2. La copule se rencontre aussi entre deux verbes subordonnés l'un à l'autre, § 389 *c*.

387. *a)* Waw réunit des membres de phrase, de constructions différentes, mais subordonnés à un même mot : ܝܘܡܐ ܕܙܩܝܦܘܬܗ ܘܕܚܫ ܒܗ ܡܪܢ *le jour de la crucifixion de notre Seigneur et où il souffrit la passion,* Aphraat. 228 ult.; ܟܕ ܚܙܐ ܚܦܝܛܘܬܗܘܢ ܕܦܠܚܐ ܘܕܠܐ ܠܗܘܢ ܘܡܕܒܪܢܘܬܐ *lorsqu'il vit l'empressement des paysans, qu'ils n'avaient*

---

[1] Quand le complément est déterminé, le second verbe prend le suffixe objectif en pareil cas.

pas eu peur, et le secours…, Josué le Styl. 57, 3; ܟܕ ܝܕܥ ܟܠ ܥܒܕܘܗܝ ܘܕܐܩܝܡ ܠܗܪܣܝܣ *lorsqu'il sut ses mauvaises mœurs et qu'il avait rétabli l'hérésie, id.* 15, 18; ܦܩܕ ܠܚܕ ܡܢ ܐܦܝܣܩܘ̈ܦܐ ܠܡܣܡܟܘܗܝ ܠܕܪܓܐ ܕܩܫܝܫܘܬܐ ܘܢܐܙܠ *il ordonna à l'un des évêques de l'ordonner prêtre et qu'il allât…, id.* 63, 12. Ces phrases elliptiques présentent une grande variété : ainsi une proposition négative est reliée à une proposition affirmative : ܫܛܝܐ ܐܫܬܟܚܬ ܒܥܝܢܝܟ ܘܠܐ ܐܝܟ ܡܠܟܐ *je passe pour un fou à tes yeux et non plus, pour un roi,* Jul. 53, 3.

b) Il est assez rare que le waw soit mis aussi devant la première des propositions reliées; il exprime alors une accentuation particulière : ܠܗܕܐ ܚܙܝܢܢ ܚܢܢ ܘܕܢܩܛܘܠ ܘܕܢܬܩܛܠ *nous considérons ceci : et que nous tuerons et que nous serons tués,* Jul. 45, 22; … ܐܘܕܝ ܕܒܚܝܠܗ ܠܐ ܡܬܬܙܝܥܢܐ ܕܐܠܗܢ ܘܠܢܘܪܟ ܢܙܟܐ ܚܢܢ ܘܠܐܘ̈ܟܝܬܟ ܢܕܘܫ ܚܢܢ *je proclame que par la puissance inébranlable de notre Dieu, et nous vaincrons ton feu et nous foulerons aux pieds tes menaces, id.* 47 ult., aj. 85, 1; ܐܓܪܬܐ ܕܐܒܓܪ … ܘܟܕ ܫܕܪܗ … ܘܟܕ ܐܬܐ *lettre d'Abgar… et quand il l'envoya… et quand vint…,* Addai the Apost. 1, 1; ܐܡܪܝܢ ܘܡܕܝܢܬܢ ܬܐܒܕ ܘܚܢܢ ܢܡܘܬ *ils disaient : et que notre ville périsse! et que nous, nous mourions!* Jul. 28, 14, comp. 45, 13, où la même phrase se retrouve avec ܕ au lieu de ܘ après ܐܡܪܝܢ.

c) On le rencontre en tête d'une phrase, qui n'est jointe à la première que d'une manière incidente; il se traduit par *aussi, encore, or,* comme en grec καί : ܐܦ ܠܗ ܘܕܢܫܕܪ ܐܦ ܗܘ ܡܗܡܢܐ *il fallait aussi qu'il envoyât lui-même un otage,* Josué le Styl. 79, 3; ܨܒܐ ܐܢܐ ܘܐܦ ܕܐܠܦܟ *je veux aussi te l'apprendre, id.* 7, 15; … ܗܘܐ ܟܦܢܐ ܗܟܢܐ ܘܐܡܪܚܘ ܐܢܫܐ ܘܥܠܘ *la disette était telle que des hommes osèrent entrer, id.* 33, 2 (plus fréquent ܕ ܗܟܢܐ, Addai the Apost. 37, 2; 38, 9; Jul. 14, 3, etc.); ܟܕ ܐܡܪܝܢ ܘܐܡܬܝ ܟܝܬ *disant : et quand donc…?* Jul. 50, 9; ܐܡܪ ܠܗ ܟܕ ܡܐܝܡ ܘܫܛܝܐ ܟܝܬ ܐܫܬܟܚܬ ܒܥܝܢܝܟ *il lui dit, en le menaçant : or donc, je passe pour un sot à tes yeux, id.* 53, 2; … ܡܬܒܥܐ ܨܘܡܐ ܕܟܝܐ ܘܒܗܝܡܢܘܬܐ ܡܬܩܝܡ *on exige un jeûne austère, or c'est dans la foi qu'il consiste,* Aphraat. 8, 17, où suivent plusieurs phrases construites de même; en tête d'une phrase d'état[1] : ܘܥܝܢܝܟ ܚܙܝܢ *pendant que tes yeux regardaient,* Jul. 52, 11; ܡܫܡܫܝܢ ܗܘܘ ܠܗ ܟܠ ܦܘܪܩܢܐ ܒܥܠܡܐ ܕܫܦܝܪ ܟܠ ܟܬܝܒܗ ܘܡܫܡܫܝܢ ܠܗ

---

[1] Dans la version de l'ancien testament, le syriaque suit l'hébreu, où ces constructions sont fréquentes : ܘܣܝܦܗ ܫܠܝܦ *le glaive nu,* Nomb. 22, 23.

ils louaient Dieu au sujet de la délivrance manifeste qu'il avait montrée envers son serviteur, alors qu'il le sauva, id. 51 ult.; ܝܠܕܬ ܐܘܙܐ ܒܝܥܬܐ... ܘܟܬܝܒ ܒܗ *une oie pondit un œuf, sur lequel était écrit,* Josué le Styl. 59, 19; ܫܒܩܘ ܪ̈ܗܘܡܝܐ ܠܡܫܪܝܬܗܘܢ... ܘܫܩܠܝܢ ܐܢܫ *les Romains quittèrent leur camp, chacun emportant, id.* 69, 2; ܘܒܙܙܝܢ ܟܠ ܕܡܫܟܚܝܢ *pillant tout ce qu'ils trouvaient, id.* 53 ult.; ܘܐܘܟܠܘܣ ܕܡܕܝܢܬܐ ܪܓܫܝܢ ܘܩܥܝܢ *toute la foule de la ville étant tumultueuse et criant,* Jul. 28, 5; plus usuel est ܟܕ, § 330 *d.*

388. *a)* ܐܘ unit des constructions semblables : ܡܢܘ ܚܙܐ ܐܘ ܫܡܥ ܐܝܟ ܗܕܐ *qui vit ou entendit pareille chose?* Jul. 23, 5; ܕܫܕܪ ܠܝ ܕܗܒܐ ܐܘ ܕܩܒܠ ܩܪܒܐ *(il lui manda) : envoie-moi de l'or ou accepte le combat,* Josué le Styl. 47, 5; ou, par ellipse, des propositions dissemblables : ܣܝܡܝܢ ܐܦ̈ܝܗܘܢ ܠܡܡܬ ܥܡܗ ܐܘ ܕܢܦܨܘܢܝܗܝ *leur intention était arrêtée de mourir avec lui ou de le sauver,* Jul. 41, 19; ܢܫܐܠ ܕܗܒܐ... ܐܘ ܠܡܐܡܪ *qu'il demandât de l'or ... ou qu'il dît ...,* Josué le Styl. 15, 13.

b) Cette conjonction peut se mettre en tête de chaque proposition : ܐܘ ܥܒܕ ܫܝܢܐ... ܐܘ ܩܒܠ ܩܪܒܐ *ou fais la paix, ou accepte le combat,* Josué le Styl. 69, 6.

c) Dans le nouveau testament, ܐܘ traduit la particule ἤ, en tête d'une phrase interrogative qui exprime le doute : ܐܘ ܣܒܪ ܐܢܬ ἢ δοκεῖς . . . , Matth. 26, 53; ܐܘ ܠܐ ܝܕܥܝܢ ܐܢܬܘܢ ἢ ἀγνοεῖτε . . . , Rom. 6, 3; 7, 1; devant ܬܘܒ, ܐܘ accentue le sens de cet adverbe : ܐܘ ܬܘܒ ܠܘ ܫܬܐܣܬܐ ܐܚܪܬܐ ܣܝܡܝܢ ܐܢܬܘܢ μὴ πάλιν θεμέλιον καταβαλλόμενοι, Hébr. 6, 1.

d) Analogue à ܐܘ . . . ܐܘ, est ܐܢ . . . ܐܢ *soit . . . soit :* ܘܐܢ ܓܪܒܝܐ ܘܐܢ ܬܝܡܢܐ *soit au nord, soit au sud,* Spicil. syr. 19, 15; ܐܢ ܡܬܚܙܝܢܐ ܘܐܢ ܠܐ ܡܬܚܙܝܢܐ *soit visible, soit invisible,* Addai the Apost. 25, 13; ܐܢ ܕܛܒ ܐܢ ܕܒܝܫ *soit en bien, soit en mal,* Aphraat. 156 ult.

CHAPITRE XXIV.

De la subordination des phrases.

389. *a)* Une phrase se subordonne une autre phrase au moyen de la conjonction ܕ, § 296 *b.* La phrase subordonnée forme généralement le complément de la phrase principale : ܛܥܝܬ ܥܘܠܬ ܛܒ ܕܘܝܐ ܕܗܕܐ ܚܫܒܬ *tu as bien tort, misérable! de penser cela,* Jul. 48, 25;

ܘܕܢܚܘܐ ܠܗܘܢ ܕܒܨܒܝܢܗ ܐܣܪܘܗܝ *et pour leur montrer qu'ils l'avaient saisi de son gré, id.* 27, 13; ܐܦ ܠܐ ܝܕܥܝܢ ܗܘ ܡܕܡ ܡܕܡ... ܫܪܝܪܝܢ ܠܗܘܢ ܕܒܩܘܫܬܐ ܠܐ ܡܗܝܡܢܝܢ *cela même . . . ils ne sont pas sûrs qu'ils ont raison de ne pas le croire,* Spicil. syr. 3, 1; mais elle peut être l'attribut d'une phrase nominale ou son sujet logique : ܡܛܠ ܕܨܒܘܬܐ ܗܝ ܕܡܫܒܚܘܬܟܘܢ، ܕܬܥܒܕܘܢ، ܡܦܪܫܢܐ *or, c'est affaire de votre Majesté, que vous vouliez agir . . . ,* Jul. 68, 13; ܕܡܨܐ ܗܘ ܡܢ ܗܫܐ ܕܬܬܕܒܪ ܠܗ ܒܡܦܪܫܢܐ *tu peux maintenant agir en connaissance de cause, id.* 88, 23; dans des constructions telles que 'ܕ..'ܠ ܐܝܬ, § 339 *d*: ܐܝܬ ܗܘܐ ܠܝ ܕܐܥܩܬܟ ܗܘܝܬ *j'aurais pu te faire souffrir,* Jul. 48, 18; ܡܢܘ ܓܝܪ ܒܡܝܘܬܐ ܡܡܪܚ... ܘܐܝܬ ܠܗ ܕܢܚܐ *qui parmi les mortels oserait... et pourrait vivre, id.* 34, 12; ou dans les phrases elliptiques, comme : ܐܢ ܕ *s'il est que . . . ,* § 414; ܐܝܟ ܡܢܐ ܕ *comment se fait-il que . . . ?* Aphraat. 26, 20.

b) A défaut de mode propre, c'est l'imparfait, simple ou composé, qui sert à exprimer le subjonctif, v. § 328 *d* : ܨܒܐ ܕܝܢ ܐܢܐ ܕܐܟܬܘܒ *je voudrais écrire,* Josué le Styl. 1 ult.; ܐܡܬܝ ܕܡܬܛܝܒ ܕܐܒܐ ܕܢܚܛܘܦ *quand le loup est sur le point de dévorer,* Jul. 8, 16; ܐܝܬ ܠܟ ܕܬܕܥ *tu peux savoir,* Josué le Styl. 71 ult.

c) Le participe, qui forme également un temps non défini et qui marque l'état, est employé dans le même sens : ܦܐܐ ܠܬܠܡܝܕܐ ܡܩܒܠܘ ܕܢܦܫܐ ܒܩܢܘܡܗ *il sied aux élèves de recevoir en eux-mêmes,* Jul. 11, 4; ܕܥ... ܕܢܘܪܟ ܝܘܡܢܐ ܠܐ ܢܦܠܐ ܒܢ *sache que ton feu ne nous frappera pas aujourd'hui, id.* 48, 12; sans le dâlath : ܢܫܒܘܩ ܕܚܠܬܐ ܡܬܟܫܦܢ ܠܐܠܗܝܗܝܢ *laissons les religions implorer leurs dieux, id.* 159, 18, ajout. les exemples du § 330 *c*.

d) Le dâlath peut être omis et le second verbe, directement subordonné au premier : ܥܠ ܟܦܢܐ ܕܒܥܝܬ ܡܢܝ ܐܟܬܘܒ ܠܟ ܡܪܝ *au sujet de la disette, sur laquelle tu m'as prié, Seigneur, de t'écrire,* Josué le Styl. 31, 12; ܨܒܐ ܐܢܬ ܢܐܙܠ ܢܒܪܘܪ *veux-tu que nous allions trier? id.* 4, 5; ܫܪܝܘ ܡܬܬܙܝܥܝܢ *ils se mirent à trembler,* Jul. 26, 28; ܫܒܘܩܘ ܬܫܬܠܡ ܒܝ ܨܒܝܢܗ ܕܡܪܝܐ *laissez s'accomplir en moi la volonté du Seigneur, id.* 46, 15; ܩܘܡ ܢܦܘܩ ܢܒܘܬ ܠܒܪ *lève-toi, que nous sortions pour passer la nuit dehors,* Josué le Styl. 26 ult., comp. §§ 328 *d* et 330 *c*.

e) Dans ce cas, les deux verbes peuvent être reliés par la copule : ܢܦܝܣ ܠܥܡܘܪ̈ܘܗܝ ܕܐܬܪܢ ܘܢܙܒܢܘܢ ܠܗܘܢ *persuadons aux habitants de notre pays qu'ils leur vendent,* Jul. 192, 2; ܐܙܠ ܘܢܣܒ ܡܠܟܘܬܐ ܘܢܗܦܘܟ ܘܢܐܬܐ ܘܢܥܒܕ ܢܘܚܡܐ *il est allé recevoir la royauté et il reviendra faire la résurrection,* Addai the Apost. 42, 5, comp. : ܐܙܠ ܕܢܣܒ ܡܠܟܘܬܐ ܘܢܗܦܘܟ ܢܐܬܐ, Aphraat. 10, 13; ajout. les exemples cités §§ 328 *d* et 330 *c* et comp. en hébreu ְו devant l'imparfait.

390. *a)* Le second verbe, au lieu d'être subordonné au premier, peut aussi en former le complément, et être à l'infinitif avec le lâmadh préposé, § 332 *a*. Que l'on compare les exemples suivants avec ceux cités plus haut : ܗܝ ܗܝ ܕܨܒܐ ܐܢܬ ܠܡܐܠܦ *ce que tu veux apprendre,* Josué le Styl. 7, 14; ܫܪܝܘ ܠܡܥܪܩ *ils se mirent à fuir,* Jul. 26, 9; ܐܢܫ ܠܐ ܡܫܟܚ ܠܡܣܡ *personne ne peut poser,* Aphraat. 17 ult.; ܠܝܬ ܠܡܬܕܡܪܘ *n'y a-t-il pas à s'étonner?* Jul. 49, 12; ܠܘ ܕܟܠ ܐܢܫ ܗܝ ܠܡܣܝܒܪܘ ܚܫܐ *il n'appartient pas à tout le monde de supporter les douleurs, id.* 88, 17.

b) Un abstrait tient parfois lieu d'infinitif, v. § 352 *b*; de cette manière, une phrase incidente devient le complément d'un verbe : ܡܥܒܪ ܦܘܩܕܢܐ ܕܒܝܬ ܐܕܡ *lorsque la famille d'Adam transgressa l'ordre,* Aphraat. 25 ult. On se sert notamment d'un abstrait après une préposition autre que le lâmadh, qui seul précède l'infinitif, § 332 *a*.

391. Si l'on joint à ces diverses constructions celle du § 386, on verra de quelle variété la phrase syriaque est susceptible. Il est même élégant de se servir de tournures différentes : ܕܢܙܩܦܘܢܟ ܨܒܝܢ ܘܡܒܥܝܢ ܗܘ ܠܡܘܒܕܟ *ils veulent te crucifier et ils cherchent à te perdre,* Addai the Apost. 4, 6; ܠܣܗܕܘܬܐ ܩܪܢ ܡܢ ܐܠܗܐ . . . ܠܐ ܕܢܥܒܕ ܩܪܒܐ *c'est au martyre que Dieu nous a appelés, non pour faire la guerre,* Jul. 27, 9; ܘܣܡܘ ܩܕܡ ܥܝܢܝ̈ܗܘܢ ܒܙܬܐ ܕܩܢܝ̈ܢܗܘܢ . . . ܘܕܢܗܘܘܢ ܢܘܟܪ̈ܝܐ *et ils placèrent devant leurs yeux le pillage de leurs biens et qu'ils seraient étrangers, id.* 31, 18; ajout. les exemples des paragraphes 387 *a* et 388 *a*.

392. L'infinitif, comme tout autre complément, peut précéder le verbe principal : ܠܡܬܒܣܡܘ ܕܝܢ ܘܠܐ ܗܘܐ ܠܢ ܘܠܡܚܕܐ *nous devions nous réjouir et nous divertir,* Luc. 15, 32; ܡܛܠ ܕܠܡܫܡܠܝܘ ܗܘܢ ܠܣܓܝ̈ܐܐ ܐܬܢܛܪܘ ܗܘܘ *parce qu'ils étaient réservés pour perfectionner beaucoup de personnes,* Overb. 170, 20; il en est de même avec les constructions du dâlath : ܘܕܢܩܢܐ ܠܟܠܗܘܢ ܣܪܝܩܐ ܡܚܡܠ ܗܘܐ *il était*

empêché d'en appeler au glaive contre eux, Jul. 45, 24; ܘܠܐ ܕܢܛܐܒܘܢ ܘܠܐ ܕܢܒܐܫܘܢ ܡܫܟܚܝܢ *ils ne peuvent ni faire du bien ni faire du mal, id.* 52, 7; deux dâlath conjonctifs se rencontrent ensemble, l'un se rapportant à la phrase rejetée à la fin, l'autre à celle qui est préposée : ܕܥ ܒܪܝ ܕܕܡܫܒܚ ܐܢܫ ܘܡܒܪܟ ܠܪܚܡܗ ܦܫܝܩܐ ܨܒܘܬܐ *sache, mon fils, que c'est chose facile qu'on loue et bénisse son ami,* Spicil. syr. 5, 13.

393. Quand la phrase subordonnée est séparée du dâlath conjonctif, celui-ci est quelquefois répété devant elle par pléonasme : ܘܠܐ ܗܘ ܓܝܪ ܕܬܠܬܝܗܘܢ ܙܢܝܐ. ܕܟܝܢܐ ܘܕܚܠܩܐ ܘܕܚܐܪܘܬܐ. ܕܢܗܘܘܢ ܢܛܝܪܝܢ *il faut, en effet, que les trois espèces (celles de la nature, du sort et du libre-arbitre) soient conservées,* Spicil. syr. 12, 17; ܣܦܩܐ ܗܝ ܓܝܪ ܓܡܝܪܘܬܟ ܝܕܥܬ ܟܠ ܠܡܬܪܨܘ ܒܐܘܪܚܐ ܬܪܝܨܬܐ ܠܐܬܪܘܬܐ ܕܒܩܘܪܒܟ *ta perfection omnisciente suffit à diriger dans la voie droite les pays qui sont dans ton voisinage,* Rab. Overb. 228, 18.

394. *a)* Le dâlath étant une conjonction relative, la phrase qu'il régit peut être le complément d'un nom : ܥܠܬܐ ܕܟܠܗ ܥܡܐ ܗܢܐ ܡܫܬܟܚ ܒܚܩܠܬܐ ܗܘܐ ܙܒܢܐ ܕܚܨܕܐ *la cause que tout ce peuple se trouvait dans les campagnes, était le temps de la moisson,* Josué le Styl. 44, 8; Eusèbe ap. Rödiger, 100, 2; ܐܠܘ ܦܘܪܣܐ ܕܢܗܘܐ ܗܘܐ ܗܕܐ ܠܡܗܘܐ ܗܘܐ *s'il y avait moyen que cela fût possible,* Jul. 48, 15; ܡܦܣ ܠܗܘܢ ܐܝܕܐ ܠܡܫܡܫܢܐ ܕܢܐܚܕܘܢܝܗܝ *il permit à ses exécuteurs de le saisir, id.* 27, 12, comp. 192, 28; ܗܕܐ ܐܬܐ ܬܗܘܐ ܠܡܗܝܡܢܐ ܕܒܠܫܢܐ ܚܕܬܐ ܢܡܠܠܘܢ *ceci sera un signe pour les croyants, qu'ils parleront de nouvelles langues,* Aphraat. 21, 19; ou d'un pronom neutre, § 355 : ܠܐ ܗܘܐ ܡܛܠ ܕܩܒܝܥܝܢ... ܐܠܐ ܡܛܠ ܕܫܠܝܛܝܢ *ce n'est pas parce qu'ils sont fixes, mais parce qu'ils ont de la puissance,* Spicil. syr. 4, 21; ܡܢ ܗܕܐ ܕܠܐ ܗܘܐ ܫܘܝܐܝܬ ܡܬܕܒܪܝܢ ܒܢܝ ܐܢܫܐ ܐܬܚܫܒܬ ܕ *de là que les hommes ne sont pas gouvernés d'une manière égale, tu crois que . . ., id.* 12 ult.; ܐܝܟ ܗܘ ܕܠܐ ܪܓܝܫܝܢ ܗܘܘ ܒܢܟܠܐ ܕܝܗܘܕܝܐ *comme s'ils n'avaient pas conscience de la ruse des Juifs,* Josué le Styl. 51, 8; on dit également : ܡܛܠ ܗܝ ܕ ou ܡܛܠ ܗܕܐ ܕ *à cause de cela que,* ܚܠܦ ܗܝ ܕ *au lieu que,* ܥܠ ܗܘ ܕ ou ܥܠ ܗܝ ܕ *au sujet de ce que,* etc.

b) Le pronom est souvent omis et on dit aussi : ܟܕ, ܡܛܠ ܕ, ܚܠܦ ܕ, ܥܠ ܕ, ܟܕ, § 296*b*. Nous avons vu, § 330*d*, que ܟܕ se mettait souvent en tête d'une phrase d'état.

ܟܠܗ ܕ devant une phrase se traduit par *ne . . . que*, comme إنّما en arabe : ܟܠܗ ܕܐܬܐ ܡܪܢ ܠܥܠܡܐ. ܕܠܐ ܬܣܬܓܕ ܒܪܝܬܐ *le Seigneur n'est venu au monde que pour que des créatures ne soient pas adorées,* Addai the Apost. 44, 3; ܟܠܗ ܕܐܦܬܚ ܝܢܢܐ ܕ . . . ܠܐ ܕܢܚܬ ܘܫܠܝܬ ܣܦܣܪܟ *je n'ai été pris de l'envie de . . . que parce que ton glaive s'était reposé et avait cessé,* Jul. 102, 27, comp. 199, 22.

395. *a)* Quelques substantifs, prenant la forme d'une préposition, sont à l'état construit devant la phrase régie par le dålath : ܡܛܠܬ ܕ *afin que,* ܒܥܠܬ ܕ *à cause que,* ܐܬܪ ܕ *à l'endroit où,* ܙܒܢ ܕ *au temps où* (ou ܙܒܢܬܐ ܕ, ܙܒܢܐ ܕ).

b) Un adverbe peut également modifier une phrase entière, au moyen du dålath conjonctif : ܗܟܢܐ ܕܟܕ ܚܙܝܗ ܐܘܕܘܩܛܘܣ ܬܗܪ *au point que, lorsque Eudocte le vit, il fut stupéfait,* Jul. 14, 3; ܐܝܟܢܐ ܕܐܦ ܩܕܡ ܕܢܗܘܐ ܩܪܒܐ ܢܚܙܐ ܒܥܝܢܝܢ *afin que, même avant que la guerre eût lieu, nous vissions de nos yeux,* Josué le Styl. 30, 8; ܐܝܟ ܡܢ ܕܡܬܡܠܝܢ ܝܘܡܬܐ ܕܡܫܬܘܬܐ *attendu que les jours de noces doivent être accomplis, id.* 80, 12; ܐܝܟ ܡܢ ܕܗܢܘܢ ܐܬܥܕܪܘ ܒܫܘܒܩܢܐ ܗܢܐ *attendu que ceux-ci avaient été aidés par cette remise, id.* 76, 2; sur d'autres adverbes, v. §§ 296 *b* et 366 *h* et *i*.

c) Un adverbe de lieu est, parfois, précédé de la préposition gouvernée par le verbe qui suit : ܠܐܝܟܐ ܕ, ܠܐܬܪ ܕ, ܠܟܐ ܕ *quò,* ܡܢ ܐܝܟܐ ܕ *undè,* comp. § 383 *c*.

d) ܐܝܟ ܕ se rencontre fréquemment, d'une manière elliptique, devant un nom précédé d'une préposition : ܩܒܠܘܗ . . . ܐܝܟ ܕܠܡܠܟܬܐ *ils la reçurent, comme (on reçoit) la reine,* Addai the Apost. 11, 2; ܩܒܠܬܗ ܘܐܦ ܠܗ ܐܝܟ ܕܠܫܡܥܘܢ ܟܐܦܐ *elle le reçut, comme (elle avait reçu) Simon Pierre, id.* 11, 9; ܐܝܟ ܕܠܟܣܝܘܬܐ ܕܣܘܥܪܢܗ *comme pour dissimuler son action,* Jul. 17, 24; ܐܝܟ ܕܡܢ ܓܒܪܐ ܕܝܕܥܬܐ *comme d'un homme de science, id.* 61, 4; ܐܝܟ ܕܡܢ ܠܘܬܢ *comme si c'était de notre part, id.* 39, 8; ܙܩܝܦܝܢ ܐܝܟ ܕܒܙܩܐ *(eaux) comprimées comme (si c'était) dans des outres,* Aphraat. 19, 3; ܘܡܚܒܫܝܢ ܡܢ ܪܫܐ ܐܝܟ ܕܒܥܘܡܩܐ *et serrées au sommet comme dans un fond, id.*; . . . ܠܐ ܐܡܪ ܐܝܟ ܕܒܣܓܝܐܐ ܐܠܐ ܐܝܟ ܕܒܚܕ οὐ λέγει, ὡς ἐπὶ πολλῶν, ἀλλ' ὡς ἐφ'ἑνός, Galat. 3, 16; comp. d'autres locutions, § 293 *fin*.

396. *a)* Le dålath se met encore en tête d'une phrase qui n'est subordonnée à une autre que d'une manière indirecte; il exprime alors la conséquence et se traduit par *de sorte que, pour que, puisque, car :* ܡܪܝܢ ܡܫܝܚܐ ܗܘܐ ܠܒܪܝܬܗ ܕܢܬܡ ܡܢܗ ܡܗܝܡܢܐ

ܕܫܡܫܝܢ *ils t'ont prédestiné comme holocauste pour leur autel, de sorte que tu recevras promptement la fin de ta vie*, Jul. 48, 20; ܕܡܛܠܬܗ ܕܗܕܐ ܝܬܝܪ ܐܣܬܢܝ *de sorte que, à cause de cela, il fut plus haï*, Josué le Styl. 11, 9; ܕܡܛܠ ܗܕܐ ܗܘ ܓܝܪ ܐܫܬܕܪܬ ܠܗܪܟܐ *car c'est pour cela que j'ai été envoyé ici*, Addai the Apost. 8, 1; ܕܗܐ ܝܘܡܢ ܡܢ ܟܝܘ ܠܐ ܗܘܐ *car aujourd'hui ne sera déjà plus*, Jul. 50, 10; ܕܗܕܐ ܠܐ ܥܒܕܬܘܢ *puisque vous ne l'avez pas fait*, *id.* 158, 13.

b) Dans les transitions d'un sujet à un autre, il a le sens de *quant à :* ܕܐܡܪ ܕܝܢ ܐܒܝܕܐ ܕܠܡܢܐ ܠܐ ܥܒܕܢ ܐܠܗܐ ܕܠܐ ܢܚܛܐ ܘܠܐ ܢܬܚܝܒ. ܐܠܘ ܗܟܢܐ ܗܘܐ *quant à ce qu'a dit Avida : « pourquoi Dieu ne nous a-t-il pas faits de telle sorte que nous ne péchions ni ne soyions coupables? » S'il en avait été ainsi*, Spicil. syr. 3, 3.

397. *a)* La conjonction ܕ relie souvent une allocution, directe ou indirecte, au verbe ܐܡܪ qui l'introduit (hébr. אֲשֶׁר, ar. أنْ, gr. ὅτι) : ܟܕ ܐܡܪ ܕܠܘ ܠܟܘܢ... ܡܝܩܪܢ ܒܥܐ ܐܢܬ *lui disant : « tu ne cherches pas assurément à nous honorer »*, Jul. 17, 20; ܐܡܪ ܓܝܪ ܕܟܐܦܐ ܐܬܓܙܪܬ *il dit, en effet, que la pierre avait été arrachée*, Aphraat. 12, 1; ܘܢܐܡܪ ܕܛܒ ܗܘ ܡܪܝܐ *et disons : « le Seigneur est bon... »*, Josué le Styl. 28, 10; ܐܝܟ ܕܗܘ ܐܡܪ ܠܢ: ܕܗܐ ܗܫܐ ܐܫܬܒܚ ܒܪܗ ܕܐܢܫܐ *comme il nous a dit : « voici que le fils de l'homme a été glorifié »*, Addai the Apost. 20, 5. Souvent aussi, elle fait défaut : ܐܡܪ ܠܗ ܗܘ ܝܥܩܘܒ. ܗܠܝܢ ܬܠܬܝܗܝܢ ܕܨܒܝܐ ܡܠܟܘܬܟ *Jacques lui dit : « ces trois choses que ta Royauté désire . . . »*, *id.* 11, 14; ܐܡܪܐ ܠܗ ܚܘܐ ܠܝ *elle lui dit : « montre-moi . . . »*, *id.* 11, 11; ܝܘܠܝܢܘܣ ܐܡܪ ܛܥܐ ܐܢܬ ܣܓܝ *Julien dit : « tu te trompes beaucoup »*, Jul. 48, 25; ܐܡܪ ܠܗ ܗܘ ܡܚܝܢܢ ܗܝܡܢ ܘܢܚܐ ܒܪܟ *il lui dit : « crois et ton fils vivra »*, Aphraat. 20, 18.

b) Une citation peut être également précédée du dâlath : ܐܝܟ ܕܟܬܝܒ ܕܗܘܝ ܐܝܕܘܗܝ ܒܗܝܡܢܘܬܐ *comme il est écrit : « ses mains demeurèrent avec foi »*, Aphraat. 18, 17; ܗܕܐ ܗܝ ܡܠܬܐ... ܕܥܡܡܐ ܒܙܪܥܗ ܢܬܒܪܟܘܢ *ceci est la parole... « que les peuples seront bénis en sa postérité »*, *id.* 26, 9 à 12.

398. Il y a ellipse, quand le verbe ܐܡܪ est omis, le dâlath demeurant : ܫܕܪ ܐܝܙܓܕܐ ܠܘܬ ܡܠܟܐ ܕܫܕܪ ܠܝ ܕܗܒܐ *il envoya des députés vers le roi (dire) : « envoie-moi de l'or »*, Josué le Styl. 47, 5; ܫܠܚ ܠܗ ܩܘܐܕ ܕܗܒ ܠܝ ܡܗܝܡܢܐ *Qawad lui manda : « donne moi un otage »*, *id.* 55, 7, comp. 55, 20; 69, 6, etc.; ܗܘ ܕܫܠܚ ܗܘܐ ܠܗ ܡܠܘܗܝ

ܕܡܫܕܪ ܐܢܐ *celui au sujet duquel Jésus t'avait mandé: «je t'enverrai...»,* Addai the Apost. 5, 16; ܩܕܡ ܗܘܐ ܐܙܗܪܗ... ܟܡܐ ܛܒ ܕܡܫܟܚ ܐܢܬ *il l'avait auparavant averti... «autant que tu le pourras...»,* Jul. 54, 24.

Nous avons vu, § 383 *a,* qu'une interrogation indirecte était souvent rattachée à la phrase principale par le dâlath conjonctif.

Chapitre XXV.

Des phrases relatives.

399. Le pronom relatif se met en tête d'une phrase en corrélation avec une autre phrase; il y est sujet ou régime.

a) Comme sujet, il peut être précisé et rehaussé par le pronom personnel, § 318 *fin,* soit dans une phrase verbale, soit dans une phrase nominale; dans une phrase verbale: ܡܫܝܚܐ ܕܗܘ ܢܫܪܝܟ *le Christ, qui te congédiera,* Jul. 47, 11; ܐܢܐ ܕܐܢܐ ܡܛܝܒܘ ܡܛܝܒ ܐܢܐ ܗܘ *moi, qui me prépare...,* *id.* 47, 14; dans une phrase nominale, sans copule, § 375 *a* : ܝܪܚܐ ܩܕܡܝܐ ܕܗܘ ܢܝܣܢ *le premier mois, qui est Nisan,* Aphraat. 217 ult.; ܕܗܢܘܢ ܗܘܢܝܐ *qui sont les Huns,* Josué le Styl. 9, 14; ܡܕܝܢܬܐ ܕܗܝ ܥܟܘ *une ville, qui est Saint-Jean d'Acre, id.* 40, 4; ou avec la copule, § 375 *e* : ܕܗܘܝܘ ܝܫܘܥ ܡܫܝܚܐ *qui est Jésus-Christ,* Aphraat. 17 ult.; ܡܠܬܐ ܕܗܝ ܗܝ ܕܝܬܩܐ *la parole, qui est le Testament, id.* 26, 9; ܡܕܝܢܬܐ ܗܕܐ ܕܗܝ ܗܝ ܪܝܫ ܐܘܚܕܢܢ *cette ville qui est la capitale de notre royaume,* Jul. 35, 13.

b) Quand il est régime direct, il peut être précisé par le suffixe objectif: ܗܘ ܕܥܒܕܗ ܗܘܐ ܛܝܒܪܝܘܣ ܬܪܝܢܐ ܕܡܠܟܘܬܗ *lui, que Tibère avait créé lieutenant de son royaume,* Addai the Apost. 10, 9; ܘܠܡܢ ܕܫܕܪܗ *et celui qu'il avait envoyé,* Josué le Styl. 81, 20; ܘܠܐ ܐܫܬܒܩ ܐܢܫ ܕܠܐ ܡܛܝܗܝ ܡܢ ܒܝܫܬܗܘܢ *et il ne demeura personne, que n'atteignît point quelqu'un de leurs mauvais traitements, id.* 72, 16; ܬܕܡܪܬܐ... ܐܝܠܝܢ ܕܐܢܬ ܚܙܝܬ ܐܢܝܢ *les miracles que tu as vus,* Addai the Apost. 7, 21; ou par le suffixe et le lâmadh, qui se mettent avant ou après le verbe, comme dans toute autre phrase, v. §§ 342 et 343; ܐܦ ܐܢܐ ܕܚܙܝܢ ܐܢܬܘܢ ܠܝ *moi aussi, que vous voyez,* Addai the Apost. 21, 18; ܐܠܗ̈ܐ ܕܣܓܕܐ ܗܘܬ ܠܗܘܢ *les dieux qu'elle adorait, id.* 12 ult.; ܗܝܡܢܘܬܐ ܫܪܝܪܬܐ

ܕܠܗ ܐܚܝܕ ܗܘܐ *la vraie religion qu'il possédait,* Jul. 5, 12; ܡܘܕܝܢܘܬܐ ܕܠܗ ܡܬܐܒ ܗܘܐ *la confession à laquelle il aspirait, id.* 7, 5.

c) Mais plus souvent le suffixe manque, sans qu'il y ait aucune distinction à faire entre les cas où le corrélatif est déterminé et ceux où il est indéterminé : ܒܫܪܪܐ ܕܐܚܝܕܝܢ ܐܢܬܘܢ ܘܒܡܠܦܢܘܬܐ ܕܩܘܫܬܐ ܕܩܒܠܬܘܢ *dans le vrai que vous possédez et dans la doctrine de la vérité que vous avez reçue,* Addai the Apost. 41, 21; ܡܕܒܚܐ ܕܒܢܘ *l'autel qu'ils avaient construit,* Jul. 28, 4 et 5; ܦܬܟܪܐ ܕܥܒܕ *l'idole qu'il avait faite,* Aphraat. 17, 2; ܥܠ ܗܝ ܕܐܡܪܢ *sur ce que nous avons dit,* Josué le Styl. 38, 8; ܠܐ . . . ܟܪܝ ܡܕܡ ܕܥܒܕܬ ܠܗ *il ne se fâcha pas de ce que je lui avais fait,* Jul. 12, 10; ܕܡܗ ܕܡܫܝܚܐ ܕܡܠܝܢ ܐܝܕܝܗܘܢ *le sang du Christ, dont leurs mains sont pleines,* Addai the Apost. 43, 13; Josué le Styl. 32, 11.

d) Lorsque le rapport exprimé par le relatif, est celui d'un génitif ou d'un régime indirect, le suffixe du corrélatif ne peut être omis; dans les constructions du génitif, il est reçu par le *nomen regens;* dans celles du régime indirect, par la préposition: ܓܘܬܝܐ ܕܫܡܗ ܐܠܘܕ *un Goth, dont le nom était Ellod,* Josué le Styl. 61, 9; ܕܬܟܝܠ ܥܠ ܣܘܟܠܗ *dans l'intelligence duquel il avait confiance,* Jul. 61, 4; ܕܒܐܝܕܝܗܘܢ ܡܘܠܟܢܐ ܪܘܪܒܐ ܘܝܩܝܪܐ ܠܟܘܢ ܐܬܝܗܒ δι᾽ ὧν τὰ μέγιστα καὶ τίμια ἡμῖν (ὑμῖν) ἐπαγγέλματα δεδώρηται, 2 Ep. Petr. 1, 4; ܥܐܕܐ ܗܘ ܕܙܡܝܪܬܐ ܕܚܢܦܘܬܐ ܡܙܕܡܪܝܢ ܒܗ *la fête dans laquelle on chantait des chansons païennes,* Josué le Styl. 22, 20; ܟܘܪܗܢܐ ܕܢܦܩ ܗܘܐ ܒܗ ܡܢ ܥܠܡܐ ܗܢܐ *la maladie par laquelle il devait sortir de ce monde,* Addai the Apost. 40, 16; ܥܡܡܐ ܐܚܪܢܐ ܕܠܘܬܗܘܢ ܡܫܕܪ ܐܢܐ ܠܟ *les autres peuples vers lesquels je t'enverrai,* Act. 26, 17; ܗܝ ܕܡܛܠܬܗ ܐܬܐ ܠܥܠܡܐ *elle, pour laquelle il était venu au monde,* Jul. 27, 12; ܡܕܒܚܐ ܕܥܠܝܗܘܢ ܡܕܒܚܝܢ ܗܘܘ *les autels sur lesquels ils sacrifiaient,* Addai the Apost. 34, 6.

e) Ces distinctions s'appliquent aux phrases dont le relatif forme le complément du verbe subordonné à un autre, § 389: ܐܫܡܥܟ ܐܝܠܝܢ ܕܐܬܦܩܕܬ ܕܐܡܪ ܠܟ *que je te fasse entendre ce que j'ai été chargé de te dire,* Jul. 13, 11; ܥܠ ܟܘܦܢܐ ܕܒܥܝܬ ܡܢܝ ܐܟܬܘܒ ܠܟ *au sujet de la disette que tu me pries, Seigneur, de te décrire,* Josué le Styl. 31, 12.

400. Lorsque le corrélatif est un pronom, celui-ci peut ne pas être exprimé, § 318 : ܒܥܐ ܕܫܦܝܪ *qu'il sollicite ce qui est bien,* Spicil.

syr. 5, 12; ܡܐ ܕܡܫܬܘܕܐܢܬ ܕܪܘܪܒܢ ܘܚܣܝܢܢ ܡܢܟ *lorsque tu promets des choses qui sont trop grandes et trop fortes pour toi,* Jul. 49, 10; ܘܡܪܕܝܢ ܗܘܘ ܡܩܪܝܢܐ ܠܟܠ ܗܘܐ ܩܪܝܢ *et il y instruisait ceux qui devaient lire les Ecritures,* Addai the Apost. 40, 13.

401. *a)* Quand plusieurs phrases relatives sont jointes par le waw de la copule, le pronom relatif suffit en tête de la première, alors même qu'il ne remplirait pas le même office dans chacune d'elles : ܡܕܡ ܕܥܝܢܐ ܠܐ ܚܙܬ ܘܐܕܢܐ ܠܐ ܫܡܥܬ ܘܥܠ ܠܒܐ ܕܐܢܫ ܠܐ ܣܠܩ *quelque chose que nul œil ne vit, nulle oreille n'entendit et qui n'est venu à l'esprit de personne,* Jul. 11, 17; ܘܠܝܬ ܡܫܝܚܝܐ ܐܘ ܝܗܘܕܝܐ ܕܚܙܐ ܗܕܐ ܬܕܡܘܪܬܐ ܘܫܠܐ ܦܘܡܗ ܡܢ ܬܫܒܘܚܬܐ *et il n'y avait ni un chrétien ni un juif qui vît ce miracle et dont la bouche tarît d'éloges,* Josué le Styl. 60, 6; ܕܬܟܝܠܝܢ ܐܢܬܘܢ ܥܠܝܗܘܢ ܘܣܓܕܝܢ ܐܢܬܘܢ ܠܗܘܢ *dans lesquels vous avez confiance et que vous adorez,* Addai the Apost. 23 ult.; ܓܘܬܝܐ ܕܫܡܗ ܐܠܘܕ ܘܥܒܝܕ ܗܘܐ ܛܪܝܒܘܢܘܣ *un Goth, dont le nom était Ellod et qui avait été fait tribun,* Josué le Styl. 61, 9.

b) Mais il peut être aussi répété, surtout après une négation : ܘܠܝܬ ܐܢܫ ܕܟܠܐ ܘܟܐܣ ܘܠܐ ܕܡܪܕܐ *et il n'y avait personne qui retînt, réprimât, ni qui corrigeât,* Josué le Styl. 23, 8.

402. Il est rare que le relatif soit omis en tête de la phrase. La P'šiṭṭâ de l'ancien Testament traduit quelquefois servilement les passages où l'hébreu n'a pas le relatif, plus souvent elle le rétablit : ܘܚܙܐ ܠܡܠܐܟܗ ܕܡܪܝܐ ܩܐܡ ܒܐܘܪܚܐ *et il vit l'ange du Seigneur, qui se tenait sur le chemin,* Nomb. 22, 31, comp. ܕܩܐܡ, *id.* 22, 24; ܘܦܠܓܫܬܗ ܫܡܗ ܪܘܡܐ *et sa concubine, dont le nom est Rouma,* Gen. 22, 24; ܐܚܐ ܘܫܡܗ ܠܒܢ *un frère, dont le nom est Laban, id.* 24, 28; comp. avec le dâlath : Exod. 18, 20; Deut. 7, 25; Job 3, 3 et 15; Proverb. 12, 9; Isaïe 10, 3; 51, 18, etc., où le relatif manque en hébreu.

En dehors de l'ancien Testament, on en trouve aussi quelques exemples : ܘܗܘܐ ܓܒܪܐ ... ܡܫܩܠܝܢ ܗܘܘ ܐܢܫܐ καί τις ἀνήρ . . . ὅν ἐτίθουν, Act. 3, 2; ܠܐ ܓܝܪ ܫܬܐܣܬܐ ܕܗܝܡܢܘܬܐ ܐܝܬ ܠܗܘܢ ܕܢܒܢܘܢ ܥܠܝܗ *ils n'ont pas le fondement de la foi sur lequel ils puissent bâtir,* Spicil. syr. 2, 23 (comp. la phrase qui vient ensuite : ܘܠܐ ܬܘܟܠܢܐ ܐܝܬ ܠܗܘܢ ܕܥܠܝܗ ܢܣܒܪܘܢ *et ils n'ont aucune assurance, en laquelle ils puissent espérer).*

403. Nous avons vu, § 371 *b*, que les locutions adverbiales de

temps et de lieu se construisent avec ou sans la préposition ܒ; une phrase relative qui forme le complément d'un nom de temps ou de lieu peut également avoir ou ne pas avoir cette préposition : ܡܢ ܝܘܡܐ ܩܕܡܝܐ ܕܥܠܬ ἀπὸ πρώτης ἡμέρας, ἀφ' ἧς ἐπέβην, Act. 20, 18; comp. : ܒܝܘܡܐ ܗܘ ܕܒܗ ܐܫܬܟܠܠܘ *dans le jour où ils furent faits,* Josué le Styl. 39, 18; ܡܢ ܒܬܪ ܫܢܝܐ ܕܒܢܐ ܐܕܝ *quelques années après qu'Addée eut construit...,* Addai the Apost. 40, 7; ܡܢ ܥܕܢܐ ܕܩܪܐ ܬܪܢܓܠܐ *depuis le moment où le coq chanta,* Aphraat. 229, 12; ܒܠܠܝܐ ܕܢܚܗ ܚܡܫܬܥܣܪܐ *dans la nuit où paraît le quinze,* ܕܢܚܗ ܫܒܬܐ *où paraît le samedi, id.* 222, 12 et 18; ܡܢ ܙܒܢܐ ܕܝܗܒ ܦܓܪܗ ܠܡܐܟܘܠܬܐ *depuis le temps où il donna son corps à manger, id.* 223, 1; ܬܠܬ ܫܥܝܢ ܕܗܘܐ ܚܫܘܟܐ *trois heures qu'il y eut de l'obscurité, id.* 223, 6; ܥܕܡܐ ܠܐܬܪܐ ܕܬܫܕܪ ܠܝ *jusqu'à l'endroit où tu enverras vers moi,* 1 Rois 5, 9; ܠܐܬܪܐ ܕܐܙܠ ܗܘܐ ܪܝܫܗܘܢ *à la place où passait leur tête,* Ezéch. 10, 11; comp. ܐܬܪܐ ܕܐܢܬ ܒܗ *l'endroit où tu es,* Gen. 13, 14; ܕܘܟܬܐ ܕܐܬܬܟܠܝ ܒܗ *l'endroit où il avait été arrêté,* Aphraat. 222, 3.

404. Après un nom de lieu, il est très-usuel de préciser le relatif, au moyen de l'adverbe ܬܡܢ *là :* ܒܐܬܪܐ ܕܫܪܝܢ ܗܘܘ ܬܡܢ *dans le lieu où ils habitaient,* Luc. 2, 8; ܠܕܘܟܬܐ ܕܛܫܝܬ ܬܡܢ *à l'endroit où tu t'es caché,* 1 Sam. 20, 19; ܒܝܬ ܥܡܡܐ ܕܐܒܕܪ ܐܢܘܢ ܠܬܡܢ *parmi les peuples, où je les disperserai,* Aphraat. 218, 20; ܐܙܠ ܠܐܪܛܝܩܐ ܕܬܡܢ ܗܘܐ ܛܝܒܪܝܘܣ *il alla à Artica où était Tibère,* Addai the Apost. 39, 19; ܡܢ ܡܠܝܛܝܢܐ ܕܬܡܢ ܡܣܬܬܐ ܗܘܐ *de Mélitène où il hivernait,* Josué le Styl. 58, 10; ܫܪܘ ܒܢܨܝܒܝܢ ܕܢܬܬܢܝܚܘܢ ܬܡܢ *ils campèrent à Nisibe pour s'y reposer, id.* 60, 13; comp. en hébreu אֲשֶׁר שָׁם.

405. Dans les traductions du grec, notamment dans la version de l'Hexapla, où l'article ὁ, ἡ, τό, est rendu par ܗܘ, ܗܝ, § 301 *b*, ce pronom est suivi de ܕ pour exprimer le relatif ὅς, ἥ, ὅ; les cas obliques sont formés par une préposition : ܕܗܘ ܕ, ܕܗܝ ܕ, οὗ, ἧς; ܠܗܘ ܕ, ܠܗܝ ܕ, ᾧ, ᾗ, ou ὅν, ἥν; ܡܢ ܗܘ ܕ, ܡܢ ܗܝ ܕ, ἐξ οὗ, ἐξ ἧς, comp. § 317 *c.*

406. Le complément d'un nom se construit comme une phrase relative nominale : ܡܫܝܛܘܬܗܘܢ ܕܠܘܬ ܐܠܗܐ *leur mépris pour les dieux,* Jul. 62, 26; ܬܒܥܬܢ ܕܡܢܗܘܢ *notre vengeance d'eux, id.* 62, 27; ܪܕܝܦܐ ܕܡܛܠ ܡܫܝܚܐ *les persécutés à cause du Christ, id.* 240, 7;

ܐܚܝܗܘܢ ܕܡܫܝܚܝܐ *leurs frères selon le Christ, id.* 140, 14; ܫܬܐܣܬܐ ܕܩܕܡ ܕܪ̈ܐ ܥܠܡܐ *les fondations depuis les siècles du monde,* Aphraat. 19, 8; ܡܣܩܬܗ ܕܥܠ ܙܩܝܦܐ *son ascension sur la croix, id.* 15, 15; ܨܡܚܐ ܙܥܘܪܐ ܕܡܢܗ *une légère étincelle de lui,* Jul. 49, 8; comp. § 318.

407. Une phrase relative qui se rapporte à la première ou à la seconde personne se construit avec cette personne : ܐܝܠܝܢ ܚܢܢ ܕܡܝܬܢ ܠܚܛܝܬܐ *nous qui sommes morts pour le péché,* Rom. 6, 2; ܚܢܢ ܕܝܢ ܗܠܝܢ ܕܩܪܝܢܢ *nous qui lisons,* Jacq. d'Edesse, *A letter on syr. Orth.*, 4, 13 et 20; ܟܠܟܘܢ ܗܠܝܢ ܕܠܗܠܝܢ ܩܪܝܢ ܐܢܬܘܢ *vous tous, qui lisez ceci, id.* 2, 7; ܐܝܟ ܕܠܓܒܪܐ ܕܡܣܬܟܠܢܐ ܐܢܬ ܕܪܫܐ *comme à un homme intelligent, toi qui as été fait prince,* Jul. 16, 5; ܐܘ ܐܠܗܐ ܐܢܬ ܕܢܚܬܬ ܡܢ ܫܡܝܐ ܘܥܒܕܬ ܗܠܝܢ *ou tu es Dieu qui est descendu du ciel et a fait cela,* Addai the Apost. 3 ult.; ܐܓܪܝܦܘܣ ܡܠܟܐ ܘܟܠܟܘܢ ܓܒܪ̈ܐ ܕܐܝܬܝܟܘܢ ܥܡܢ *Roi Agrippa et vous tous hommes, qui êtes avec moi,* Act. 25, 24; ܘܐܢܬܝ ܟܦܪܢܚܘܡ ܗܝ ܕܥܕܡܐ ܠܫܡܝܐ ܐܬܬܪܝܡܬܝ *et toi, Kapharnaüm, qui t'es élevée jusqu'au ciel,* Matth. 11, 23.

408. Mais souvent aussi elle est construite à la troisième personne : ܘܐܢܬܘܢ ܕܨܒܝܢ ܕܢܬܬܦܢܘܢ ܠܡܫܝܚܐ ܝܕܥܝܢ ܐܢܬܘܢ *et vous qui voulez être convertis, vous connaissez le Messie,* Addai the Apost. 30, 7; ܐܢܬܘܢ ܐܝܠܝܢ ܕܨܒܝܢ ܕܢܗܘܘܢ *vous qui voulez être . . .*, Galat. 4, 21; ܐܘ ܒܪܢܫܐ ܕܕܐܢ ܠܚܒܪܗ. ܒܗ ܗܘ ܕܕܐܢ ܐܢܬ ܡܚܝܒ ὦ ἄνθρωπε πᾶς ὁ κρίνων . ἐν ᾧ γὰρ κρίνεις τὸν ἕτερον, Rom. 2, 1, comp. Luc. 13, 34; ܝܫܘܥ ܢܘܗܪܐ ܕܒܙܩܝܦܘܬܗ ܦܪܩ ܒܪ̈ܝܬܐ . ܒܟ *Jésus, lumière qui par sa crucifixion sauva les créatures, en toi* . . ., poème d'Alexandre, *Chrest. Knös,* 67, v. 6, comp. 107, v. 3; ܦܥܠܐ ܚܢܢ ܘܠܐ ܡܫܠܛܝܢ ܥܠ ܨܒܝܢܗܘܢ *nous sommes des subalternes et non des maîtres de leur volonté,* Jul. 106, 6, comp. *id.* 73, 13.

409. Ces différentes constructions sont à comparer avec celles des phrases nominales, où le pronom de la troisième personne permute, comme copule, avec celui de la première ou de la seconde, § 375 *d.*

CHAPITRE XXVI.

Des phrases conditionnelles.

410. *a)* La condition possible est exprimée par ܐܢ, avec la négation ܐܢ ܠܐ ou ܐܠܐ.

Le participe est le temps qui suit le plus souvent cette conjonction, la condition possible étant généralement posée dans un temps non révolu, v. § 296 *a*. Cependant elle peut être aussi envisagée dans le passé, ou comme une hypothèse problématique, auxquels cas le verbe est au parfait ou à l'imparfait ou encore à un temps composé avec ܗܘܐ, v. §§ 328 *e*, 330 *e*.

b) Le verbe de la phrase principale qui forme l'apodose, ne correspond pas nécessairement à celui de la condition, mais il varie avec le sens : voici des exemples de différentes constructions avec chacun des temps de la phrase conditionnelle : *avec le passé:* ܐܢ ܗܕܐ ܟܐܦܐ ܐܬܬܣܝܡܬ ܫܬܐܣܬܐ ܗܝ ܐܝܟܢܐ ܐܦ ܪܝܫ ܐܣܬܐ ܗܘܬ *si cette pierre a été posée comme base, comment était-elle aussi au faîte du mur?* Aphraat. 11, 13; ܐܢ ܗܘܬ ܠܟܘܢ ܗܝܡܢܘܬܐ ܐܦ ܛܘܪܐ ܢܫܬܢܐ ܡܢ ܩܕܡܝܟܘܢ *si vous aviez la foi, une montagne même s'écarterait devant vous, id.* 21, 15; ܐܢ ܠܐ ܗܦܟܘ ܡܢ ܛܥܝܘܬܗܘܢ ܡܚܬܡ ܫܢܕܐ ܕܣܝܦܐ ܠܡܩܒܠܘ *s'ils ne renonçaient pas à leur faux culte, ils devraient subir le châtiment du glaive,* Jul. 63, 8; ܐܢ ܠܗ ܪܕܦܘ ܐܝܟܢܐ ܠܢ ܠܐ ܪܕܦܝܢ *s'ils l'ont poursuivi, comment ne nous poursuivraient-ils pas?* Rabboula, Overb. 228, 14; ܐܢ ܟܕ ܥܠ ܐܪܥܐ ܐܝܬܘܗܝ ܗܘܐ ܡܫܟܚܝܬܘܢ ܗܘܝܬܘܢ ܠܡܗܝܡܢܘ ܗܫܐ... ܠܗ... ܠܐ ܐܢܫ ܡܢܟܘܢ ܢܬܦܠܓ *si, lorsqu'il était sur la terre, vous eussiez pu croire, maintenant . . . que personne de vous ne doute,* Addai the Apost. 28, 10; *avec l'imparfait :* ܐܢ ܠܐ ܬܬܚܣܘܢ ܡܚܣܘ... ܐܒܕܘ ܬܐܒܕܘܢ *si vous ne vous modérez pas . . . vous périrez,* Jul. 45, 11; ܐܢ ܬܫܬܡܥ... ܥܡܐ ܟܠܗ... ܒܬܪܟ ܐܙܠ *si tu obéis, tout le peuple marchera à ta suite, id.* 16, 9; ܐܢ ܐܠܨ ܠܗܘܢ ܐܢܢܩܐ ܕܢܟܦܪܘܢ ܟܦܪܘ ܒܚܝܝܗܘܢ ܘܣܝܒܪܘ *si la nécessité d'apostasier s'imposait à eux, ils avaient fait abnégation de la vie et ils supporteraient. . ., id.* 31, 16; *avec le participe :* ܐܢ ܡܢ ܪܥܝܢܟܘܢ ܪܚܩܐ ܡܢ ܡܝܬܪܘܬܐ ܠܐ ܪܚܩܐ *si elle s'éloigne de votre pensée, elle ne s'éloigne pas de la vertu,* Addai the Apost. 23, 17; ܐܢ ܐܡܪ ܐܢܐ ܡܕܡ ܕܠܐ ܟܬܝܒ ܒܢܒܝܐ ܠܐ ܡܩܒܠܝܢ ܝܗܘܕܝܐ *si je disais quelque chose qui ne soit pas écrit dans les prophètes, les Juifs ne l'accepteraient pas, id.* 20, 17; ܐܢ ܠܐ ܣܦܩܝܢ ܢܩܪܘܢ *s'ils ne suffisent pas, ils devront appeler,* Rabb. Overb. 214, 17; ܐܢ ܕܝܢ ܡܣܟܠܝܢ. ܗܘܝܬܘܢ ܡܟܣܝܢ ܐܢܬܘܢ ܠܗܘܢ *s'ils font mal, reprenez-les,* Addai the Apost. 45 ult.; *avec* ܐܝܬ *ou une phrase nominale :* ܐܢ ܐܝܬ ܐܢܫܝܢ ܕܠܐ ܨܒܝܢ ܕܢܗܝܡܢܘܢ... ܢܬܩܪܒܘܢ ܠܘܬܝ *s'il y en a qui ne veulent pas croire, qu'ils s'approchent de moi, id.* 21, 2; ܐܢ ܐܝܬ ܐܢܫ... ܕܣܢܝܢ ܠܗܘܢ ܗܘܘ ܡܫܬܡܠܝܢ ܒܦܠܚܗܘܢ ܡܫܡܠܝܢ *s'il* *y a des nécessiteux, que les presbytères prennent soin d'eux,* Rabb. Overb. 217, 12 ; ܐܢ ܕܝܠܟ ܗܘ ܡܪܝ ܗܢܐ ܙܩܝܦܐ ... ܚܘܐ *si cette croix est la tienne, Seigneur, montre...,* Addai the Apost. 14, 2 ; ܢܒܘܬ ... ܒܕܝܪܐ ܐܢ ܩܪܝܒܐ *qu'il passe la nuit dans un monastère, s'il y en a un à proximité,* Rabb. Overb. 212, 10.

La phrase principale peut également être nominale : ܐܢ ܡܟܕܒ ܠܐ ܡܠܟܐ ܗܘ *s'il ment, ce n'est pas un roi,* Josué le Styl. 55 ult. ; ܐܢ ܕܝܢ ܗܢܘܢ ܢܬܚܝܠܘܢ ܥܠܝܢ ܦܩܚ ܠܡܡܬ *si ceux-ci l'emportent sur nous, il vaut mieux mourir, id.* 59, 2.

c) Le changement de temps dans la même phrase n'est pas très-anormal : ܐܢ ܕܝܢ ܒܗ ܒܡܚܫܒܬܐ ܕܛܘܥܝܘܬܗ ܡܩܘܐ ܘܡܒܣܪ ... ܘܫܐܛ ... ܗܢܐ ܢܬܢܛܪ *s'il persiste dans le même esprit d'erreur, et s'il méprisait ... et dédaignait ... que celui-ci soit réservé...,* Jul. 22, 5.

d) La conjonction ܐܢ se rencontre rarement au milieu de la phrase conditionnelle : ܥܕܡܐ ܠܫܡܝܐ ܐܢ ܢܣܩܘܢ ܩܠܝܗܘܢ ... ܠܐ ܡܬܦܠܛܬ *quand même leurs cris monteraient jusqu'au ciel, tu n'échapperas pas,* Jul. 47, 4.

411. *a)* Après une négation ou une interrogation, ܐܠܐ a le sens de *sinon, si ce n'est, mais :* ܠܐ ܗܘܐ ܓܝܪ ܠܒܪܝܬܐ ... ܡܟܪܙܝܢܢ ܚܢܢ ܐܠܐ ܠܡܪܗܝܢ ܕܒܪܝܬܐ *ce ne sont pas des créatures que nous annonçons, mais le Seigneur des créatures,* Addai the Apost. 25, 16; ܘܡܢܐ ܕܝܬܝܪ ܠܢ ܗܘܐ ܐܝܬ ܐܠܐ ܕܢܫܚܠܦ ܐܬܪܐ *et qu'y a-t-il de mieux à faire, si ce n'est de changer de pays?* Jul. 23, 9; ܐܠܐ ܐܢ est également très-usité au lieu de ܐܠܐ : ܠܝܬ ܕܡܢܚܡ ܡܝܬܐ ܐܠܐ ܐܢ ܐܠܗܐ ܒܠܚܘܕܘܗܝ *il n'est personne qui ressuscite les morts, si ce n'est Dieu seul,* Addai the Apost. 3, 4; ܘܠܐ ܡܝܬܘ ܡܢܗܘܢ ܐܠܐ ܐܢ ܬܪܝܢ ܓܒܪܝܢ *et il ne mourut parmi eux que deux hommes,* Josué le Styl. 23, 15; ܘܐܝܟܢܐ ܗܘܬ ܒܪܝܫ ܒܢܝܢܐ ܐܠܐ ܐܢ ܕܣܠܩܬ ܠܗ *et comment était-elle au sommet de l'édifice, si ce n'est qu'elle est montée,* Aphraat. 10, 16.

ܐܢ n'est pas, dans ce cas, simplement explétif, mais il corrobore le sens exclusif de ܐܠܐ, comme en grec ἐὰν μή (ainsi, dans les versions du grec, ܕܐܢ traduit parfois ὅς ἄν ou ἐάν, ὅ ἄν ou ἐάν, v. Jean 14, 13 et 26 Héraql.).

b) ܐܠܐ, en effet, non suivi de ܐܢ, se rencontre aussi après une phrase affirmative : ܥܬܝܕܢ ܓܝܪ ܡܢ ܩܕܡ ܗܠܝܢ ܠܡܗܘܐ ܐܠܐ ܠܐ ܥܕܟܝܠ ܫܠܡܬ ܚܪܬܐ *ces événements doivent arriver auparavant, mais ce n'est pas encore la fin,* Josué le Styl. 41, 15; ܡܛܠܬܐ ܕܬܠܝܐ ܠܗ ܐܠܐ ܡܩܘܣ

ܗܘܐ ܠܗ̇ *dans la lettre qu'il lui adressa, cependant, il la louait,* Jul. 219, 27. Suivi de ܐܢ, ܐܠܐ signifie, dans ce cas, *mais si :* ܐܠܐ ܐܢ ܗܘ ܕܡܨܐ ܐܢܬ *mais si tu peux,* Jul. 55, 2; ܡܘܚ̈ܠܬܐ ܐܢ̈ܝܢ ܡܢ ܦܬ̈ܟܢܘܬܐ ܕܛܥܝܘܬܟܘܢ ܘܐܠܐ ܐܢ ܐܝܬ ܚܝܠܐ *ce sont de sottes illusions de votre erreur, mais s'il y avait de la force . . .,* *id.* 48, 4.

412. *a)* ܐܢ a encore le sens d'une interrogation indirecte : ܐܬܐ ܠܘܬܗ ܕܐܢ ܢܫܟܚ ܒܗ ܡܕܡ *il alla vers lui (voir), s'il y avait quelque chose,* Marc 11, 13; ܘܨܒܝܬ ܐܚܙܐ ܐܢ ܐܢܛܪܬ ܠܗ̇ ܩܝܡܐ *et j'ai voulu voir si tu as observé le pacte,* Sindban 13, 18; ܐܡܪ ܗܘܐ . . . ܕܐܢ ܚܙܘܐ ܗܘ ܠܟ *disant . . . est-ce une illusion de ta part?* Rabb. Overb. 162, 8; ainsi, pour exprimer le doute, on dit ܡܟܝܠ ܐܢ *quand bien même,* au lieu de ܡܟܝܠ ܕ, v. § 366 *i,* comp. les phrases dubitatives, construites avec ܐܢ, comme : ܝܘܫܝܐ ܬܢܝܢܐ ܐܢ ܣܦܩܐ ܗܕܐ ܕܡܘܬܠܐ *un second Josias, si cette figure peut suffire,* Rabb. Overb. 160, 23.

b) ܐܦܢ *quand même, bien que,* avec la négation ܐܦܢ ܠܐ ou ܐܦ ܠܐ, exprime également une condition ou le doute : ܐܦܢ ܐܢܬܘܢ ܠܐ ܩܪܝܒܝܢ ܗܘܝܬܘܢ *bien que vous ne fussiez pas présents,* Addai the Apost. 21, 6.

413. *a)* La condition impossible ܐܠܘ, avec la négation ܐܠܘ ܠܐ, a lieu, en principe, dans un temps révolu ou considéré comme tel. Elle est donc suivie, dans la phrase conditionnelle, du parfait simple ou composé avec ܗܘܐ, auquel correspond dans la phrase principale le participe avec ܗܘܐ, ou quelquefois sans auxiliaire : ܟܡܐ ܕܨܒܝܢ ܗܘܝܬܘܢ ܐܠܘ ܩܕܡ ܥܪܒܬ *combien vous voudriez qu'elle eût déjà décliné!* Jul. 23, 22, comp. § 296 *a*; ܡܬܢܝܚܝܢ ܗܘܝܬܘܢ ܐܠܘ ܠܐ ܗܘܬ ܗܕܐ *vous auriez été bien aise que cela ne fût pas arrivé,* Addai the Apost. 16, 1; ܐܦܠܐ ܐܠܘ ܨܒܘ ܗܘܘ ܕܢܗܡܘܢ ܥܠ ܗܕܐ ܠܬܘܕܝܬܐ ܡܫܬܒܩܝܢ ܗܘܘ ܠܗܘܢ ܙܘ̈ܥܐ ܕܚܝܠܬܢ̈ܐ *alors même qu'ils auraient voulu être indifférents à cette religion, les terribles commotions ne le leur auraient pas permis,* *id.* 28, 2; avec ܐܝܬ : ܐܠܘ ܐܝܬ ܗܘܐ ܠܗܘܢ ܪܓܫܬܐ ܘܡܕܥܐ . . . ܠܗܘܢ ܗܘ ܘܠܐ ܗܘܐ *s'ils avaient des sens et de la raison . . . ils devraient . . .,* *id.* 24, 1; ܐܠܘ ܐܝܬ ܦܘܪܣܐ ܕܢܗܘܐ . . . ܡܬܥܒܕܐ ܗܘܬ *s'il y avait moyen que ce fût possible, ça aurait été fait,* Jul. 48, 15; dans une phrase nominale : ܐܠܘ ܠܐ ܡܛܠ ܡܠ̈ܘܗܝ ܕܡܪܢ . . . ܚܢܢ ܡܛܝܢܢ ܗܘܝܢ ܠܡܐܡܪ *si ce n'avait été à cause des paroles de notre Seigneur, . . . nous en serions venus à dire,* Josué le Styl. 41, 13.

b) Quand ܠܘ pose la condition dans un temps non écoulé, il est suivi du participe : ܦܩܚ ܗܘܐ ܠܗܘܢ، ܠܘ ܠܐ ܩܝܡܝܢ ܗܘܘ *il vaudrait mieux pour eux qu'ils ne vécussent point,* Aphraat. 169, 13, comp. ܦܩܚ ܗܘܐ ܠܗ ܠܓܒܪܐ ܗܘ ܠܘ ܠܐ ܐܬܝܠܕ, Matth. 26, 21; ܨܒܐ ܗܘܐ ܠܘ ܡܨܝܐ ܗܘܬ *il eût voulu, si ce fût possible,* Jul. 55, 22; ܠܘ ܡܣܬܟܠܝܢ ܐܢܬܘܢ، *si vous étiez perspicaces, id.* 80, 2, comp. 183, 11.

Dans ce sens, ܐܢ permute quelquefois avec ܠܘ : ܐܢ ܡܫܩܠܐ ܡܠܟܘܬܢ، ܢܥܩܒ ܒܣܟܠܘܬܟܘܢ، *si notre Royauté se mettait à poursuivre vos méfaits,* Jul. 38, 23; ܐܢ ܐܝܬ ܠܟ... ܕܐܝܬ ܠܟ ܣܦܪ̈ܐ ܕܝܕܥܬܗ ܕܥܠܡܐ *quand même tu posséderais les livres de la science du monde,* Jul. 148, 10; comp. cet autre passage, *id.* 48, 26 : ܐܦܠܐ ܠܘ ܐܝܬ ܠܟ ܣܦܪ̈ܝܗ ܕܚܪܫܘܬܐ *pas même, si tu possédais les livres de la magie,* aj. l'exemple cité § 410 *d.*

414. ܐܢ ܗܘ ܕ ou ܐܢܗܘ ܕ *s'il est que,* ܐܢ ܢܗܘܐ ܕ *quoique, quand même,* ajoutent à l'incertitude de la condition et répondent au grec ἐάν, comp. § 323 : ܐܢܗܘ ܕܝܢ ܕܡܠܚܐ ܬܦܟܗ ἐὰν δὲ τὸ ἅλας μωρανθῇ, Matth. 5, 13; ܐܢ ܗܘ ܕܢܓܕܫ ou ܐܢ ܢܓܕܫ *s'il arrivait,* Aphraat. 68, 12 et 13; ܐܢ ܢܗܘܐ ܕܣܓܝ ܚܝܠܗ ܡܢ ܕܝܠܢ *quand même son armée serait plus nombreuse que la nôtre,* Jul. 204, 24, comp. 77, 13, 15; 212, 6; très-rarement, ܕ ܐܢ : ܐܢ ܕܡܠܦ *si tu enseignes,* Spicil. syr. 1, 16; de même, ܕ ܠܘ : ܠܘ ܠܐ ܕܝܕܥܘ *s'ils n'avaient pas su,* Addai the Apost. 27, 21; ܠܘ ܢܗܘܐ ܕ *quand même,* Jul. 84, 7; 214, 21.

CHAPITRE XXVII.

Des constructions irrégulières et des changements de construction.

415. Les ellipses ne sont pas rares; elles forment les constructions brèves que nous avons déja signalées, en partie, dans les chapitres précédents, comme les phrases nominales sans copule, § 375 *a.* On en rencontre dans les phrases négatives : ܡܢܗܝܢ ܡܬܦܨܚܝܢ ܚܢܢ ܘܡܢܗܝܢ ܠܐ *nous nous réjouissons des unes et pas des autres,* Spicil. syr. 10, 19; ajout. les exemples cités § 381 *b*; ܫܛܝܐ ܐܬܚܫܒܬ ܒܥܝ̈ܢܝܟ ܘܠܐ ܬܘܒ ܡܠܟܐ *je passe pour un sot à tes yeux et non plus pour un roi,* Jul. 53, 3; dans les phrases hypothétiques : ܘܐܢ ܥܒܕܐ ܦܐܪ̈ܐ *(pour voir) s'il donnera des fruits,* Luc. 13, 9, comp. Marc 11, 13, cité § 412 *a*; ܐܚܙܝ ܕܐܢ ܡܨܠܚ *tira l'horoscope*

(pour voir) s'il réussirait, Jul. 71, 26. Parfois elles ne portent que sur un membre de la phrase : ܡܢ ܚܙܐ ܐܘ ܫܡܥ ܐܝܟ ܗܕܐ *qui a vu ou entendu (une chose) comme ceci,* Jul. 23, 5; v. autres exemples §§ 385 *c*, 395 *d*, 398.

416. Les changements de construction ou anacoluthes sont communs dans une langue vulgaire; nous en avons des exemples §§ 329, 376, 378 *c*, 387 *a*, 388 *a*, 391, 410 *c* : les espèces en sont variées, comp. les passages suivants : ܐܢ ܐܝܬ ܐܢܫ ... ܕܢܣܬܢܩ ܠܗܘܢ *s'il y a quelqu'un... qui ait besoin,* Rabb. Overb. 217, 12; avec ellipse de la phrase principale : ܡܐ ܕܬܐܬܘܢ ܠܡܒܨܝܘ ܗܠܝܢ ܬܪܬܝܢ ܦܘܩܕܢܝܢ. ܘܐܠܘ ܗܢܘܢ ܗܠܝܢ... *lorsque vous venez à scruter ces deux commandements, or si ils...,* Aphraat. 24, 7, aj. Spicil. syr. 3, 3, cité § 396 *b*. Il y a ellipse et enallage dans cette phrase : ܡܘܡܐ ܐܢܐ ܒܐܠܗܐ ܚܝܐ ܕܐܢ ܠܐ ܬܥܒܕ ܠܝ ܕܝܢܐ ܥܡ ܒܪܝ. ܘܐܠܐ ܫܬܐ ܐܢܐ ܘܡܐܬ ܐܢܐ *je jure par le Dieu vivant que si tu ne me rends pas justice contre mon fils, or (tu verras) si je ne bois pas (le poison) et si je ne meurs pas,* Sindban 14, 5.

417. Les parenthèses se rencontrent principalement dans les phrases étendues, en voici un exemple entre autres : ܗܫܐ ܕܝܢ ܥܠ ܟܦܢܐ ܕܒܥܝܬ ܡܢܝ ܐܟܬܘܒ ܠܟ. ܠܐ ܨܒܐ ܗܘܝܬ ܕܥܠ ܗܕܐ ܡܕܡ ܐܟܬܘܒ. ܟܦܐ ܐܢܐ ܢܦܫܝ *maintenant, au sujet de la disette que tu me pries de te dépeindre (c'est un sujet sur lequel je n'aurais voulu rien écrire), je me fais violence,* Josué le Styl. 31, 12.

* * *

Liste des principaux termes techniques et des divisions en usage chez les grammairiens syriaques.

ܐܕܫܐ εἶδος, *espèce, mode;* ܐܕܫ̈ܐ *les espèces des noms d'origine,* v. ܫܠܫܘܬܐ, B. H. I, 16, 20; *les espèces des noms, en général,* v. ܫܡܐ, B. H. I, 5, 26; ܐܕܫ̈ܐ ܡܐܡܪ̈ܐ *les modes du discours, id.* I, 90, 11; 91, 19; ci-dessus p. 139, ce sont : ܦܣܩܐ *l'énonciation,* ܫܐܠܐ *l'interrogation,* ܦܘܩܕܢܐ *l'ordre,* ܒܥܘܬܐ *la supplication,* ܩܪܝܬܐ *l'interpellation;* ܐܕܫ̈ܐ ܡܠܬܐ *les modes du verbe,* suivant la même division: ܦܣܩܢܝܐ *l'énonciatif* ou *l'indicatif,* ܡܫܐܠܢܝܐ *l'interrogatif,* ܦܩܘܕܝܐ *l'impératif,* ܡܒܥܘܬܢܝܐ *le précatif,* ܩܪܘܝܐ *le vocatif;* une sous-division comprend : ܡܬܐܘܝܢܝܐ *le désidératif,* ܡܣܟܝܢܝܐ *l'expectatif,* ܡܬܕܡܪܢܝܐ *l'admiratif,* B. H. I, 92, 1 et suiv.; comp. ܐܢܝܐ, ܢܩܫܐ, ܩܪܝܬܐ ci-après.

ܐܝܬܢ groupe des préformantes des verbes dérivés, B. H. 140, 3.

ܐܩܝܡܐ *solidifié,* nom qui ne forme pas de verbe, v. ܫܡܐ, B. H. I, 46, 9; ces noms sont dits aussi ܫܡ̈ܗܐ ܐܩܝܡ̈ܐ, *id.* II, vers 128.

ܐܝܟܢܝܘܬܐ, الكيفية, *la manière d'être,* B. H. I, 196, 5.

ܐܝܟܢܝܐ *qualificatif,* v. ܫܡܐ.

ܐܝܟܢܘܬܐ *qualité* des noms et des verbes, actifs ou passifs, B. H. I, p. 36, chap. 6; on distingue quatre qualités des noms : ܥܒܘܕܘܬܐ *celle de l'actif,* ܚܫܘܫܘܬܐ *celle du passif,* ܡܫܘܕܥܢܘܬ ܩܢܝܘܬܐ *l'indication d'un état acquis,* ܡܫܘܕܥܢܘܬ ܟܝܢܐ *l'indication d'un caractère,* B. H. I, 36, chap. 6, et 40, sect. 6.

ܐܝܬܘܗܝ *est,* est dit ܡܫܡܠܝܐ *parfait,* كان التامة, quand il est verbe et renferme l'attribut; il est ܚܣܝܪܐ, كان الناقصة, quand il est copule, et ܫܬܝܩܬܐ, quand il n'est pas exprimé; verbe, il est encore appelé ܐܘܢ ὤν; copule, ܗܣܛܝܢ ἐστίν, B. H. 159, 9 et suiv.

ܐܝܬܝܘܬܐ particule servant de copule entre le sujet et l'attribut dans les phrases nominales : ܐܝܬܝܘܬܐ ܕܦܢܝܬܐ = ܗܘ; ܐܝܬܝܘܬܐ ܢܩܒܬܐ ܡܬܟܠܝܢܐ ܗ particule féminine de l'être avec hé quiescent = ܗܝ, B. H. I, 230, 5 et 10.

ܐܠܦ *aleph*, ܐܠܦ ܟܒܝܫܬܐ *aleph réfréné,* articulé comme consonne, همزة, B. H. I, 197, 9, v. ܟܒܫ; ܐܠܦܝܐ *qui a un aleph,* v. ܡܠܬܐ.

ܐܡܬܢ groupe des affixes des verbes; ܡܠܬܐ ܐܡܬܢܝܬܐ verbe qui a un préfixe ou un suffixe; ܡܠܬܐ ܠܐ ܐܡܬܢܝܬܐ verbe sans affixe, B. H. I, 89, 17; 90, 13; Elias de Tirhan, 40, 8; 41, 2. On appelle ces lettres analogues, ܐܬܘܬܐ ܕܡܫܘܚܬܐ, parce qu'elles forment des temps analogues, ܙܒܢܐ ܕܡܫܘܚܬܐ, le présent et l'imparfait qui permutent entre eux, B. H. 89, 17; 90, 14.

ܐܣܛܘܟܣܐ στοιχεῖα, *éléments;* ܐܣܛܘܟܣܝܐ, ܐܣܛܘܟܣܝܬܐ, ܐܣܛܘܟܣܢܝܐ, *élémentaire,* B. H. I, 157, 10, 13; 158, 2; 167, 15; 193, 8.

ܐܣܟܡܐ *espèce,* σχῆμα; ܐܣܟܡܐ les espèces des noms d'origine, suivant Jacques d'Edesse, B. H. I, 16, 27, v. ܫܡܗܝܬܐ.

ܐܣܪܐ *particule,* lien entre le nom et le verbe : ܐܣܪܐ ܡܘܬܪܢܐ *particule utile* ou ܐܣܪܐ ܨܒܬܢܝܐ *particule d'ornement;* ܐܣܪܐ ܐܠܨܝܐ *particule nécessaire;* ܐܣܪܐ ܐܣܛܘܟܣܝܐ *particule formée d'un élément,* les proclitiques ܒ ܕ ܘ ܠ, B. H. I, 157, 10 et suiv. Les particules nécessaires sont divisées en celles : *du temps,* ܙܒܢܝܐ; *du lieu,* ܐܬܪܢܝܐ; *de la cause,* ܥܠܬܢܝܐ; *de la confirmation,* ܫܘܪܪܝܐ; *de l'interrogation,* ܫܘܐܠܝܐ; *du doute,* ܦܘܠܓܝܐ; *du désir,* ܬܘܐܒܝܐ; *de l'explication,* ܦܘܫܩܝܐ; *de la comparaison,* ܡܦܚܡܢܝܐ; *de la négation,* ܡܣܪܒܢܝܐ; *de l'admiration,* ܡܬܕܡܪܢܝܐ; *de la plainte,* ܡܬܪܥܡܢܝܐ; *du vocatif,* ܡܩܪܝܢܐ; *de la diminution ou de l'augmentation,* ܕܒܘܨܪܐ ܘܬܘܣܦܬܐ; *du dégoût,* ܡܣܠܝܢܝܐ; *de l'hypothèse,* ܗܘܦܘܬܛܝܩܝܐ.

ܐܦܘܦܢܣܝܣ *énonciation,* ἀπόφανσις; ܐܦܘܦܢܛܝܩܘܣ *énonciatif,* ἀποφαντικός, B. H. I, 14, 22; 78, 26, v. ܦܣܩܐ et ܦܣܘܩܐ.

ܐܬܘܬܐ *particule, lettre,* حَرْف; ܐܬܘܬܐ ܡܩܠܢܝܬܐ *voyelle* ou *semi-voyelle,* ܐܬܘܬܐ ܠܐ ܡܩܠܢܝܬܐ *consonne,* B. H. 193, 16; 194, 7; Elias de Tirhan, chap. 17 et 26; ܐ ܫܠܝܬܐ *consonne,* Jacques d'Edesse, *Lettre sur l'orthogr.*, éd. Martin, ܐ, 2, 9 et 11. B. H. I, 196, 5 et suiv. divise les consonnes en : ܓܓܪܘܢܝܬܐ *gutturales* (ou ܓܓܪܝܬܐ, *id.* 111 pénult., ܓܓܪܢܝܬܐ, Elias de Tirh., chap. 26), ܡܫܪܩܢܝܬܐ *sifflantes* (aj. ܣܦܘܬܢܝܬܐ *labiales,* B. H. 185, 10); ܩܫܝܬܐ *fortes* ou *explosives,* ܩܫܬܐ *dures* (comme les lettres redoublées), ܪܟܝܟܬܐ *molles* ou *aspirées,* ܡܨܥܝܬܐ *moyennes,* ܚܒܝܫܬܐ *fermées (sourdes),* ܦܬܝܚܬܐ *ouvertes (sonores),* ܟܒܝܫܬܐ

supérieures, ܬܚܬܝܬܐ *inférieures,* ܡܩܫܝܬܐ *emphatiques,* ܢܝܚܬܐ *douces,* ܫܘܝܬܐ et ܫܢܝܬܐ *concordantes* ou *disparates,* selon qu'elles forment ensemble un groupe harmonieux ou choquant; ܐܬܘܬܐ ܡܚܝܠܬܐ *lettres faibles* (les semi-voyelles ܐ ܘ ܝ), B. H. 240, 24; ܐ' ܡܬܛܫܝܢܝܬܐ ou ܐ' ܡܬܛܫܢܝܬܐ, *lettres assimilées* (cachées dans une autre), B. H. I, 197, 23, v. ci-dessus p. 105; ܐ' ܓܢܝܒܬܐ ou ܐ' ܡܬܓܢܒܢܝܬܐ *lettres dérobées,* B. H. 202, 13, v. ci-dessus p. 100; ܐ' ܓܒܝܠܬܐ ou ܐ' ܡܬܓܒܠܢܝܬܐ *lettres factices,* supposées par la prononciation, mais non écrites (ܐ ܘ ܝ), B. H. 203, sect. 7; ܐ' ܡܬܚܠܦܢܝܬܐ *lettres qui permutent* euphoniquement, B. H. 205, sect. 10, v. ci-dessus § 39; ܐ' ܡܬܬܘܣܦܢܝܬܐ *lettres ajoutées* à un mot pour le distinguer d'un autre, B. H. 208, sect. 11, v. ci-après ܗܠܝܢ ܕܒܩܐ; ܐ' ܡܡܠܠܬܐ *lettre articulée,* ܐ' ܡܒܠܥܬܐ *lettre absorbée, inarticulée,* B. H. I, 229, 21; 242, 24; ܐ' ܡܬܬܙܝܥܢܝܬܐ *consonne mue par une voyelle* (elle est dite aussi ܙܝܥܬܐ et ܙܘܥܬܐ, B. H. I, 197, 24; 205 ult.; 206, 12 etc.); ܐ' ܫܠܝܬܐ *lettre quiescente,* prononcée sans voyelle; ܐ' ܢܩܝܦܬܐ *lettre affixe* (qui entre dans un mot comme préfixe ou suffixe), v. ܢܩܝܦܘܬܐ; ܐ' ܦܬܘܚܬܐ *lettre qui attire un p'thâḥâ* (gutturale ou riš); ܐ' ܦܬܝܚܬܐ *lettre prononcée avec la voyelle a;* ܐ' ܙܩܝܦܬܐ *avec la voyelle â;* ܐ' ܚܒܝܨܬܐ *avec la voyelle i;* ܐ' ܪܒܝܨܬܐ ou ܐܪܒܨܬܐ *avec é;* ܐ' ܥܨܝܨܬܐ ou ܥܨܨܬܐ *avec ou,* etc., v. ci-dessus p. 74 et 75.

ܒܓܕܟܦܬ groupe des lettres aspirables, v. ci-dessus p. 112, § 119.

ܒܕܘܠ groupe des proclitiques, v. p. 275, § 289; ܒܕܘܠܝܐ mot composé avec une proclitique.

ܒܘܡܦ groupe des labiales, v. p. 29, § 25.

ܒܚܝܠܐ *virtuellement,* opposé à ܒܣܘܥܪܢܘܬܐ *effectivement, réellement,* B. H. I, 79, 23, 188 passim; Elias de Tirhan, 25, 13.

ܒܝܬܝܘܬܐ espèce des noms d'affinité et d'origine, spécifiés par les suffixes ـِي, ـيّ, نِسْبَة, v. §§ 250 et 254, comp. ܐܪܥܝܐ, ܐܘܪܫܠܡܝܐ, ܒܒܠܝܐ, ܛܘܪܝܐ. On distingue *l'affinité de caractère,* ܒ̇ ܕܩܢܘܡܝܬܐ, et *l'affinité d'origine,* ܒ̇ ܫܪܒܬܢܝܬܐ; la première est dite ܟܝܢܝܬܐ ou ܐܘܣܝܐܝܬܐ *naturelle* ou *substantielle* (ex. ܪܘܚܢܐ *fait d'esprit*), ou ܕܡܝܐ ܠܟܝܢܝܬܐ *analogue à l'affinité naturelle* (ex. ܪܘܚܢܝܐ *spirituel*); la seconde est *l'affinité de famille et de race,* ܒ̇ ܐܒܗܝܬܐ ou ܒ̇ ܐܘܡܬܢܝܬܐ et *l'affinité de pays,* ܒ̇ ܐܬܪܝܬܐ, v. B. H. I, 16, 19; 17, 1 et suiv.; II, vers 210 et suiv. On appelle ܒܝܬܝܘܬܐ ܕܙܒܢܐ *la corrélation entre les temps des verbes,* B. H. I, 116, 23; ܒܝܬܝܘܬܐ ܡܢܝܢܐ *les nombres ordinaux, id.* I, 71, 4; ܐܬܘܬܐ ܕܒܝܬܝܘܬܐ *les suffixes des noms d'origine.*

ܡܫܡܫܬܐ et ܡܫܡܫܝܬܐ v. ܐܬܘܬܐ.

ܡܐܡܪܐ pl. ܡܐܡ̈ܪܐ, φωνή, *voix, vocable, mot;* ܡܐܡܪܐ ܡܫܡܫܢܝܬܐ *voix intelligible,* B. H. I, 2, 17.

ܓܓܪܢܝܬܐ *gutturale,* v. ܐܬܘܬܐ.

ܓܕܡܐ, الجَزْم ou الترخيم, *apocope,* aphérèse d'une ou de deux lettres finales ou initiales; dans les noms, retranchement du suffixe de l'état emphatique pour former l'état absolu ou l'état construit, B. H. I, 66, chap. 17; dans les verbes, suppression des préformantes de l'imparfait pour former l'impératif, etc., B. H. II, v. 460 et suiv. Les Syriens orientaux emploient le mot ܦܣܩܐ dans le même sens, v. ܦܣܩܐ.

ܓܘܐܪܐ *le radical,* opposé à ܦܪܫܐ, B. H. I, 111, 6; ܓܘܐܪܝܐ *radical, id.* I, 111, 8.

ܓܢܣܐ *genre,* γένος; ܓ̰ ܕܟܪܢܝܐ *genre masculin,* ܓ̰ ܢܩܒܬܢܝܐ *genre féminin;* ܓܢܣܢܝܐ *générique,* v. ܣܡܟܐ, *génitif,* Elias de Tirhan, chap. 16.

ܓܪܘܪܐ nom d'accent, v. p. 147 ci-dessus.

ܓܪܡܡܛܝܩܝ *grammaire,* γραμματική.

ܕܣܡܝܟܐ *relatif,* v. ܣܡܟܐ ܣܡܝܟ; *intransitif,* v. ܡܥܒܪܬܐ.

ܕܣܡܝܟܘܬܐ *phrase relative,* B. H. 79, 5; ܕܣܡܝܟܘ̈ܬܐ *affixes, suffixes,* comp. ܢܩܦܘܬܐ.

ܕܝܠܝܬܐ *propriété;* ܕܝܠܝܬܐ ܡܝܚܕܝܬܐ *propriété caractéristique.*

ܕܟܪܘܬܐ, ܕܟܪܢܘܬܐ, ܕܟܪܢܝܘܬܐ, *le masculin;* ܕܟܪܐ, ܕܟܪܝܐ, ܕܟܪܢܝܐ, *masculin,* v. ܓܢܣܐ.

ܕܠܬ *dâlath,* ܐܝܟܢܝܬܐ 'ܕ dâlath ayant le sens de *afin que,* ܕ ܐܝܟܢܐ, B. H. I, 188, 10.

ܕܘܒܪ ܐܠܝܨܬܐ, ܕܘܒܪ ܣܡܝܟܬܐ, ܕܘܒܪ ܡܩܦܬܐ, ܕܘܒܪ ܪܘܝܚܬܐ, désignation de voyelles, v. ci-dessus p. 74.

ܗܓܝܢܐ *syllabe.* Chez les Syriens orientaux, le nom du m'hagg'yânâ (la syllabe étant appelée ܦܣܩܐ), v. Elias de Tirhan, chap. 28.

ܗܘܦܟܐ *flexion, conjugaison* des verbes, B. H. I, 89, 6, 9; 136, 1; syn. ܨܪܦܐ, ܫܘܚܠܦܐ.

ܐܗܚܥ groupe des quatre gutturales, Elias de Tirhan, 32, 7.

ܗܠܝܢ ܕܦܠܓܐ groupe des lettres qui, suivant les grammairiens, servent à distinguer un mot d'un autre mot analogue, B. H. I, 209, 2.

ܘܐܘ *waw,* ܐܠܝܨܬܐ 'ܘ, ܪܘܝܚܬܐ 'ܘ, v. ci-dessus p. 75.

ܙܰܒܢܳܐ *temps;* il y a trois temps principaux : ܙ' ܕܥܒܰܪ *passé,* appelé aussi ܡܬܰܢܝܳܢܳܐ ou ܬܽܘܢܳܝܳܐ *le narratif* ou *la narration* par opposition à l'impératif, B. H. I, 148, 10; 228, 2; II, 55, 3 *comm.*, 57, vers 578, 58, 1 *comm.*; ܙ' ܕܩܳܐܶܡ *le présent;* ܙ' ܕܥܬܺܝܕ *le futur;* v. aussi ܦܽܘܩܕܳܢܳܐ et ܡܶܠܬܳܐ ܫܡܳܐ.

ܙܰܘܓܳܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 146.

ܙܰܘ̈ܥܶܐ *motions* ou *voyelles;* plus explicitement, ܙܰܘ̈ܥܶܐ ܕܢܶܩ̈ܫܳܬܳܐ *motions des sons,* v. ܢܶܩܫܳܬܳܐ, ou ܙܰܘ̈ܥܶܐ ܦܪܽܘ̈ܫܳܝܶܐ *motions distinctives,* B. H. I, 38, v. ci-dessus p. 43, § 42; ܙܰܘܥܳܐ nom d'un accent, v. p. 147.

ܙܥܽܘܪܳܐ *diminutif;* on distingue ܙܥܽܘܪܳܐ ܓܠܺܝܳܐ *le diminutif manifeste,* terminé en ܘܢ, et ܙܥܽܘܪܳܐ ܠܳܐ ܓܠܺܝܳܐ *le diminutif non manifeste,* qui comprend les autres espèces; ܫܡܳܐ ܠܳܐ ܡܶܙܕܥܪܳܢܳܐ *nom qui n'est pas susceptible de diminutif,* B. H. I, 64, chap. 16.

ܙܠܳܡܳܐ nom de la voyelle *é,* se divise en ܙܠܳܡܳܐ ܦܫܺܝܩܳܐ et ܙܠܳܡܳܐ ܩܰܫܝܳܐ, v. ci-dessus p. 75; ܡܙܰܠܡܳܐ *affecté d'un z'lâmâ,* v. ܢܽܘܩܙܳܐ, ou *oblique,* v. ܡܶܠܬܳܐ ܫܡܳܐ.

ܙܢܰܝ̈ܳܐ *les modes du discours,* suivant Jacques d'Edesse, B. H. I, 90, 11, et Elias de Tirhan, chap. 13 et 19, syn. ܐܶܕ̈ܫܶܐ; ܙܢܳܝܳܝܳܐ *spécifique,* B. H. I, 5, 23 et 25.

ܙܩܳܦܳܐ nom de la voyelle *å,* v. p. 74 ci-dessus; ܡܙܰܩܦܳܐ *qui a un z'qâphâ,* v. ܢܽܘܩܙܳܐ et ܡܶܠܬܳܐ.

ܙܩܽܘܦܳܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148.

ܚܒܳܨܳܐ nom de la voyelle *i,* v. p. 74; on distingue ܚ' ܐܰܪܺܝܟ݂ܳܐ *l'i long,* et ܚ' ܟܪܺܝܳܐ *l'i bref;* ܡܚܰܒܨܳܐ *marqué d'un ḥ'wâzâ,* v. ܢܽܘܩܙܳܐ.

ܚܕܳܢܳܝܳܐ *singulier,* v. ܡܢܳܝܳܢܳܐ; ܚܕܳܢܳܝܽܘܬܳܐ *le singulier.*

ܚܽܘܒܳܨܳܐ *le redoublement d'une lettre,* تشديد, v. § 116 ci-dessus.

ܚܽܘܠܳܦܳܐ *l'apposition,* البَدَل. B. H. I, 61, chap. 14, et 62, chap. 15, suit la division des grammairiens arabes : 1° ܚܽܘܠܳܦ ܟܽܠܳܐ ܒܟܽܠܳܐ, بدل الكل من الكل; 2° ܚܽܘܠܳܦ ܡܢܳܬܳܐ ܒܟܽܠܳܐ, بدل البعض من الكل; 3° ܚܽܘܠܳܦ ܡܫܰܡܠܝܳܢܽܘܬܳܐ ܒܡܫܰܡܠܝܳܢܳܐ, بدل الاشتمال; 4° ܚܽܘܠܳܦ ܛܽܘܥܝܳܝܳܐ, بدل الغلط. Les conjugaisons des verbes sont dites aussi ܚܽܘܠܳܦ̈ܶܐ ܐܩܢܽܘ̈ܡܶܐ, B. H. I, 116, 23, v. ܗܽܘܦܳܟ݂ܳܐ.

ܚܽܘܦܳܝܳܐ *occultation* d'une lettre, B. H. I, 89, 17.

ܚܽܘܫܳܒܳܐ *action de sous-entendre,* B. H. I, 79, 19 et suiv.; ܚܽܘܫܒܳܢܳܝܳܐ *sous-entendu,* opposé à ܡܶܬܡܰܠܠܳܢܳܐ, B. H. I, 51 ult.; 52, 6 et 8; v. ܫܡܳܐ ܣܟ݂ܺܝܦ et ܡܶܠܬܳܐ.

ܚܘܳܝܕܽܘܬܳܐ *coordination* des noms, B. H. I, 51 pénult.

ܚܒܺܝܨܳܐ *redoublé,* v. ܢܽܘܩܙܳܐ.

ܚܠܦ ܫܡܐ ἀντωνυμία, ou ܫܡܐ ܚܠܘܦܝܐ الضمير, *le pronom*. Il se divise en : ܡܦܪܫ ou ܦܪܝܫ *isolé*, ܡܣܡܟ ou ܢܩܝܦ *affixe*. Le pronom isolé est *simple* ܦܫܝܛ, comme ܗܘ ܐܢܬ, ou *composé* ܡܪܟܒ, comme ܠܟ. Le pronom affixe est *manifeste* ܓܠܐ, comme dans ܩܛܠܗ, ܩܛܠܟܝ, ܩܛܠܬ, ou *célé* ܟܣܝܐ, comme à l'imparfait ܢܩܛܘܠ, ܐܩܛܘܠ; il est *actif* ܥܒܘܕܐ, comme dans les préformantes ou adformantes des verbes, ou *passif* ܚܫܘܫܐ, comme dans les suffixes objectifs, ܩܛܠܢܝ. Il est dit ܩܢܝܢܝܬܐ, quand il est suffixe des noms, comme ܡܠܟܗ ܡܠܟܗܘܢ, v. B. H. I, 72, chap. 17. On distingue encore les pronoms *démonstratifs*, ܚܠܦ ܫܡܗܐ ܡܚܘܝܢܐ, et les pronoms *relatifs* et *corrélatifs*, ܡܢ ܡܢ ܕܡܬܦܢܝܢܐ, B. H. I, 78, sect. 9.

ܚܫܚܬܐ *leçon usuelle, Opusc. Nestoriana*, éd. G. Hoffmann, p. XIII.

ܚܫܚ *former* un nom, un verbe suivant ses conjugaisons.

ܚܫܘܫܐ *le patient, l'objet* du verbe, B. H. I, 36, chap. 6; *passif*, participe ou adjectif dérivé du verbe, *id.* I, 38, sect. 3, comp. ܥܒܘܕܐ; ܚܫܘܫܘܬܐ *le passif, id.* I, 36, 3, *forme passive* des verbes, *id.* I, 237, 1.

ܛܥܝܢܐ, خَبَر, *l'attribut*, opposé à ܛܥܘܢܐ, B. H. I, 43, chap. 8; 159, 4, v. aussi ܛܥܝܢܘܬܐ.

ܛܘܦܐ les deux points du pluriel, v. ci-dessus § 136.

ܛܘܦܣܐ τύπος, *forme*, B. H. I, 36, sect. 2.

ܛܟܣܐ, v. ci-dessus p. 24.

ܝܕܝܥܐ *déterminé*, ܠܐ ܝܕܝܥܐ *indéterminé*, B. H. 61, 19; Elias de Tirhan, chap. 11.

ܝܕܥܬܐ *signe*, ܝܕܥܬܐ ܕܢܩܙܬܐ, ܝܕܥܬܐ ܕܐܬܘܬܐ ܕܢܩܙܬܐ ou ܝܕܥܬܐ ܦܬܘܚܬܐ *points-voyelles*, B. H. I, 3, 6 et 8; 229, 5.

ܝܘܚܐ ܡܗܘܢ nom d'un accent, v. p. 148 ci-dessus.

ܝܗܘܒܘܬܐ *le datif*, Elias de Tirhan, chap. 3 et 16.

ܝܘܕ *youdh*, ܝ ܡܬܚܙܝܢܬܐ, ܝ ܡܫܬܠܝܬܐ, v. p. 75; ܝܘܕܝܐ *qui a un youdh*, v. ܡܠܬܐ.

ܫܐܝܠܐ *emprunté, impropre*, syn. ܫܐܠܐ, B. H. II, 15 *comm.*

ܟܘܢܝܐ *nom appellatif*, كُنْيَة; ܟܘܢܝ ܙܒܢܐ ܘܐܬܪܐ *nom de temps et de lieu*, B. H. I, 52, 19.

ܟܘܢܫܐ *conclusion*, B. H. I, 170, 9, syn. ܫܘܠܡ ܡܫܡܠܝܘܬܐ; chez Elias de Tirhan, chap. 20 et 21, il a le sens de ܟܢܘܫܝܐ *pluriel*.

ܟܝܠܐ *paradigme*, ميزان, B. H. II, 50 et suiv.

ܟܢܘܢܐ v. ܫܡܐ.

ܟܢܘܫܝܐ v. ܦܘܪܩܢܐ.

ܣܘܓܐܐ *le pluriel*, جَمْع. On distingue : ܣ ܡܫܠܡܐ *le pluriel sain*, جَ سالم ; ܣ ܬܒܝܪܐ *le pluriel brisé*, جَ مكسّر ; ܣ ܕܒܨܝܪܘܬܐ *le pluriel de paucité*, جَ القِلّة ; ܣ ܕܡܣܓܝܢܘܬܐ *le pluriel de quantité*, جَ الكثرة, B. H. I, 27, 25 et suiv., et § 273 ci-dessus; ܣܘܓܐܐ v. ܣܘܓܐܐ; comp. ܣܓܝܐܐ.

ܣܘܓܐܘܬܐ *le pluriel*, B. H. I, 40, 11.

ܡܐܡܪܐ λόγος, *discours, phrase;* divisé en sept parties, ܡܢܘܬܐ, dont trois radicales ܫܪܫܝܬܐ : *le nom* ܫܡܐ, *le verbe* ܡܠܬܐ et *la particule* ܐܣܘܪܐ; et quatre dérivées ܝܠܝܕܬܐ : *le pronom* ܚܠܦ ܡܠܬܐ, *l'adverbe* ܠܘܬ ܡܠܬܐ, *l'infinitif* ou *l'adjectif attributif* ܡܠܬܐ ܫܡܐ, et la *préposition* ܡܬܩܢܘܬ ܫܡܐ, B. H. I, 2, sect. 2 ; II, vers 14 et suiv., et le *Commentaire*, p. 4. Aux trois parties principales on ajoute une quatrième, celle des *propriétés communes* aux trois premières, ܡܫܘܬܦܘ̈ܬܐ, B. H. I, 1 ult.; 193, 2; cette division répond à celle arabe : الاسم, الفعل, الحرف, المشترك, Almoufassal, 4, 6, 1re éd.

Quelquefois, comme ῥῆμα, il signifie *verbe*, v. G. Hoffmann, *De hermeneut.* p. 158. Dans un autre sens, *traité, livre, division d'un livre*, etc.

ܡܣܠܩܢܐ nom d'un accent, v. p. 147.

ܡܦܣܩܢܐ nom d'un accent, v. p. 148.

ܡܗܓܝܢܐ, v. ci-dessus § 143.

ܡܗܦܟܢܐ nom d'un accent, p. 148.

ܡܙܗܪܢܐ nom de l'accent ܡܣܠܩܢܐ, v. Elias de Tirhan, chap. 29.

ܡܙܥܩܢܐ nom d'un accent, p. 147.

ܡܙܥܪܢܘܬܐ *le diminutif*, B. H. II, p. 22, v. ܙܥܘܪܐ.

ܡܫܡܫܢܐ nom d'un accent, p. 148.

ܡܫܪܝܢܐ nom d'un accent, p. 148.

ܡܒܛܠܢܐ, v. § 152 ci-dessus.

ܡܠܬܐ *verbe*, ῥῆμα; il est *neutre* ܕܩܝܡܬܐ, ou *transitif* ܡܫܬܢܝܬܐ ; dans le premier cas, il est dit aussi ܦܫܝܛܬܐ *simple*, comme ܩܡ, et dans le second, *composé* ܡܪܟܒܬܐ, comme ܐܩܝܡ, B. H. I, 92, chap. 2; ܡ̈ܠܐ ܬܪܬܝܢ ܐܬܘܬܐ *verbes bilittères*, se divisant en : ܐܩܕܡܬܐ ܙܩܦܐ *avec z'qâphâ en tête* (verbes 'é-waw); et ܦܩܕܡܬܐ ܦܬܚܐ *avec p'thâhâ en tête* (verbes géminés ou double-'é), B. H. I, 95, chap. 3; ܡ̈ܠܐ ܕܬܠܬ ܐܬܘܬܐ *verbes trilittères*, se divisant en : 1° ܡ̈ܠܬܐ ܕܪܫܐ ܡܫܬܟܚܢ ܫܘܠܡܐ *qui n'ont pas de voyelle en tête et ont une lettre forte à la fin*, (verbes forts); 2° ܡ̈ܠܬܐ ܕܪܫܐ ܡܬܩܢܘܬ ܫܘܠܡܐ *qui* *n'ont pas de voyelle en tête et ont une lettre faible à la fin,* comme les pé-youdh, ܝܘܕܝܬܐ ܡܫܬܡܠܝܢܐ, et les pé-aleph, ܐܠܦܝܬܐ ܡܫܬܡܠܝܢܐ; 3° ܡܬܬܙܝܥܢܝܬܐ ܕܪܝܫܐ *ceux qui ont une voyelle en tête;* ils sont ou ܟܪܝܗܬ ܕܪܝܫܐ *faibles par la tête,* ce sont ceux qui ont un aleph en tête, ܐܠܦܝܬܐ ܕܪܝܫܐ, ou un youdh, ܝܘܕܝܬܐ ܕܪܝܫܐ; ou ܚܬܝܡܬܐ ܕܪܝܫܐ *sains par la tête,* comme les verbes forts à la forme paʿel; 4° ܢܘܢܝܬܐ *les pé-noun.* On distingue, en outre, *les quadrilittères,* ܦܥܠܐ ܕܐܪܒܥ ܐܬܘܬܐ, parmi lesquels rentrent les formes aphʿel; *les quinquilittères,* ܚܡܫܬܐ ܐܬܘܬܐ, comme les formes passives, etc.; ܦܥܠܐ ܡܫܬܚܠܦܢܝܬܐ *verbes qui changent de voyelles,* suivant le sens, B. H. I, 118, 1; ܦܥܠܐ ܦܬܝܚܬܐ ܡܢ ܐܬܘܬܐ ܦܬܘܚܬܐ *verbes qui ont un p'thâḥâ occasionné par une gutturale.*

ܡܠܬܢܝܐ verbal, B. H. I, 91, 24.

ܡܠܬܐ ܫܡܐ. Sous ce nom, on confond *l'infinitif* et *l'adjectif attributif;* ce dernier est dit ܡܠܬܐ ܫܡܐ ܫܪܝܐ, parce qu'il forme l'état absolu des adjectifs qualificatifs (ܫܦܝܪ, ܛܒ de ܫܦܝܪܐ, ܛܒܐ); l'infinitif est dit ܡܠܬܐ ܫܡܐ ܡܝܡܝܬܐ, parce qu'il a un mim pour préformante. L'adjectif attributif est aussi appelé ܐܠܟܣܝܐ *oblique,* par opposition à l'adjectif qualificatif qui est ܬܪܝܨܐ *droit,* B. H. I, 80, chap. 20.

ܡܬܬܘܣܦ *annexé,* مُضاف; ܗܘ ܕܡܬܬܘܣܦ *celui qui est annexé,* المضاف, (nom à l'état construit ou suivi du dâlath du génitif); ܗܘ ܕܠܗ ܡܬܬܘܣܦ *celui auquel un nom est annexé,* nom déterminant, المضاف اليه, B. H. I, 51, chap. 11.

ܡܬܬܘܣܦܢܘܬܐ, الإضافة, *l'annexion* comprend l'état construit et le rapport exprimé par le dâlath du génitif. Elle est divisée en: 1° ܫܪܝܪܬܐ ou ܗܘܢܢܝܬܐ, *annexion exacte ou logique,* حقيقية ou معنوية; 2° ܫܐܝܠܬܐ ou ܠܐ ܫܪܝܪܬܐ, *annexion impropre ou grammaticale,* غير حقيقية ou لفظية. Cette dernière s'entend de l'annexion d'un adjectif avec un nom qui le détermine, v. ci-dessus § 357 *c.*

Le mot ܡܬܬܘܣܦܢܘܬܐ s'applique également à l'annexion des suffixes possessifs; on dit alors que le nom déterminant, ܗܘ ܕܠܗ ܡܬܬܘܣܦ, est ܟܣܝܐ *sous-entendu,* v. ܚܠܦ ܫܡܐ, et l'annexion est appelée ܡܬܬܘܣܦܢܘܬܐ ܟܣܝܬܐ; par opposition, quand le nom déterminant est un substantif, l'annexion est dite *exprimée,* ܡܬܬܘܣܦܢܘܬܐ ܡܦܪܫܬܐ, B. H. I, 166, 16.

ܡܡܠܠܐ *langue, dialecte, locution,* v. ܡܐܡܪܐ et ܗܘܓܐ.

ܡܢܚܬܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147.

ܡܢܝܘܬܐ *caractère (quiditas),* B. H. 4, 17; 16, 18; 36, 3; 89, 3.

ܡܢܝܢܐ *nombre;* ܡ݂ ܚܕܢܝܐ *le singulier* (ܡ݂ ܬܪܝܢܝܐ *le duel*), ܡ݂ ܣܓܝܐܢܝܐ ou ܡ݂ ܟܢܘܫܝܐ *le pluriel.* ܡܢܝܢܐ ou ܡܢܝܢܝܐ ܫܡܗܐ *les noms de nombre;* on les divise en *simples,* ܦܫܝܛܐ, et *composés,* ܡܪܟܒܐ; ܡܢܝܢܐ ܛܟܣܢܝܬ *nombres ordinaux,* v. ܛܟܣܢܘܬܐ.

ܡܢܬܐ groupe des préformantes des verbes, B. H. I, 70, chap. 18.

ܡܣܬܡܟܢܐ v. ܐܕܫܐ.

ܡܫܬܐܠܢܘܬܐ *la demande,* B. H. I, 91, 27; II, 50, *comm.* 4.

ܡܣܬܟܠܢܐ *l'objet,* Elias de Tirhan, chap. 1, 2 et suiv.

ܡܦܩܢܐ, v. § 67 ci-dessus, p. 64 et p. 113, note 2.

ܡܦܘܠܬܐ pl. ܡܦܠܬܐ *cas,* πτώσις; ܡܦܠܬܐ ܒܕܘܠܝܬܐ *cas exprimés par une des lettres* ܒܕܘܠ, B. H. I, 40 ult.

ܡܦܣܩܢܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148.

ܡܦܩܬܐ *prononciation,* B. H. 198, 8; Jacques d'Edesse, *Fragm.*, p. 2 et 3; Elias de Tirhan, chap. 27.

ܡܨܛܠܝܢܘܬܐ *flexion,* κλίσις, Elias de Tirhan, chap. 2.

ܡܨܛܠܝܢܐ nom d'un accent, v. p. 148 ci-dessus.

ܡܨܛܠܝܢܘܬ ܩܠܐ *interjections,* v. ci-dessus p. 162.

ܡܩܝܡܢܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147.

ܡܩܒܠܢܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148.

ܡܩܪܒܢܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148.

ܡܩܫܝܬܐ *(lettre) prononcée avec qouššâi,* v. § 119 ci-dessus.

ܡܪܗܛܢܐ, v. ci-dessus § 148.

ܡܪܝܡܢܐ *négatif,* B. H. I, 51, 9, 14.

ܡܪܝܡܢܘܬܐ *suppression, négation,* B. H. I, 51, 11, 12.

ܡܪܟܟܬܐ *(lettre) prononcée avec roukkâkh,* v. § 119 ci-dessus.

ܡܪܟܒܐ v. ܦܫܝܛܐ.

ܡܫܐܠܢܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148; un des modes du verbe, v. ܐܕܫܐ.

ܡܫܠܡܢܘܬܐ *tradition, massore,* v. Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens; dialecte,* B. H. I, 206, 22.

ܡܫܬܡܗܢܐ v. ܫܘܡܗܐ.

ܡܬܕܡܪܢܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148; un des modes du verbe, v. ܐܕܫܐ.

ܡܬܚܦܛܢܐ un des modes du verbe, v. ܐܕܫܐ.

ܡܬܚܫܒܢܐ *abstrait, intellectuel,* opposé à ܡܬܪܓܫܢܐ, B. H. II, 100 *comm.* 1.

ܡܬܟܫܦܢܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148; un des modes du verbe, v. ܐܕ̈ܫܐ.

ܡܬܟܢܝܢܐ v. ܐܟܢܐ.

ܡܬܥܒܕܢܐ *l'objet*, Elias de Tirhan, chap. 1, syn. ܡܬܣܥܪܢܐ.

ܡܬܚܫܒܢܐ v. ܚܘܫܒܐ.

ܡܬܓܫܫܢܐ *matériel, tangible*, B. H. II, 100, *comm.* 1, v. ܡܬܡܫܚܢܐ.

ܩܠ̈ܐ ܡܐܡܪ̈ܢܝܐ ou ܩܠ̈ܐ ܡܐܡܪ̈ܢܝܐ ܕܦܣܘ̈ܩܐ *accents de la phrase*, v. ci-dessus § 170.

ܢܦܝܩܐ *dérivé*, v. ܡܦܩܢܐ.

ܢܦܘܩܢܝܐ *qui forme des dérivés*, v. ܫܡܐ, et B. H. I, 48, sect. 3, 49, sect. 4.

ܢܝܘܕܐ, v. § 152 ci-dessus.

ܢܘܩ̈ܙܐ *points, voyelles*, v. § 75 ci-dessus; ܢܘܩ̈ܙܐ ܣܝܡܐܢܘܬܐ *points du pluriel*, v. § 136; sur la division des points v. § 162.

ܢܝܫܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147; ܢ̈ܝܫܐ *modes*, v. p. 139, note 4; *notes, accents*, ܢ̈ܝܫܐ ܦܬܓ̈ܡܢܝܐ *accents des propositions* ou *accents de la phrase*, B. H. 248, 5; 249, 7; Elias de Tirhan, chap. 29, v. leur division § 170.

ܢܩܒܬܢܝܐ *féminin*, v. ܓܢܣܐ.

ܢܩܒܘܬܐ *le féminin*.

ܢܩܦܘܬܐ *affixe* (préfixe ou suffixe); ܢܩܦܘ̈ܬܐ ܫܡ̈ܗܐ *désinences des noms*, B. H. I, 7, 17; ܢܩܦܘ̈ܬܐ ܡ̈ܠܐ *les préformantes* ou *adformantes des verbes*, *id.* I, 90, chap. 3; ܢܩܦܘ̈ܬܐ ܚܠܦ ܫܡܐ *les désinences des pronoms*, *id.* p. 79, sect. 10.

ܢܩܦܘ̈ܬܐ ܣܘܡܟ̈ܐ *annexion des suffixes pronominaux*, *id.* 102, sect. 7; 112, sect. 7, etc.

ܢܩܫܬܐ *son, voyelle*, B. H. I, 229, 5; ܐܬܘ̈ܬܐ ܕܢܩ̈ܫܬܐ *id.*, v. ci-dessus § 42.

ܣܡܝܟܘܬܐ *liaison* de deux particules écrites en un seul mot, B. H. I, 184, sect. 18; ܣܡܝܟܐ *affixe*, v. ܚܠܦ ܫܡܐ.

ܣܝ̈ܡܐ *les points du pluriel*, § 136.

ܣܝܡܐܝܐ *pluriel*, v. ܡܣܓܝܢܐ.

ܣܝܡܐܘܬܐ et ܣܝܡܐܢܘܬܐ *le pluriel*, B. H. II, 18, 19 et 20 *comm.*

ܣܘܕܐ *le parler, langage, dialecte*, B. H. II, 5 fin.

ܣܘܟܠܐ v. ܫܘܘܕܐ.

ܣܘܢܦܪ̈ܣܡܛܐ *conclusion*, συμπεράσματα, B. H. II, v. 661, v. ܦܘܢܩܐ.

ܣܘܥܪܢܐ *action* ou *objet*, v. Elias de Tirhan, 44, 11, syn. ܥܒܕܐ.

ܣܘܥܪܢܝܐ v. ܫܡܐ.

ܡܫܥܒܕܢܘܬܐ, تصريف?, *conjugaison* des verbes, Elias de Tirhan, chap. 24, syn. ܗܘܦܟܐ, ܦܠܐ.

ܡܫܥܒܕ̈ܢܐ *voyelles*, v. ci-dessus § 75.

ܡܫܥܒܕܢܐ *affirmatif,* B. H. I, 51, 10 et 14.

ܡܫܬܥܒܕܢܐ *le sujet,* ὑποκείμενον, opposé à ܡܬܐܡܪܢܘܬܐ, B. H. II, 72; Barzuʿbi, 10, 2.

ܡܫܥܒܕܢܐ nom d'un accent, v. p. 147.

ܡܥܒܕܢܐ *l'agent,* Elias de Tirhan, chap. 1, syn. ܥܒܘܕܐ.

ܡܥܒܕܢܘܬܐ *l'action,* B. H. I, 4, 22; ܫܡ̈ܗܐ ܕܡܥܒܕܢܘܬܐ *noms d'action,* Elias de Tirhan, 34, 22, v. ܥܒܘܕܘܬܐ.

ܡܥܒܕܢܝܐ v. ܫܡܐ.

ܫܥܒܕ *dériver, conjuguer,* صرّف?

ܥܒܕܐ *l'action,* B. H. II, vers 813.

ܥܒܘܕܐ *l'agent,* le sujet des phrases verbales, B. H. I, 36, chap. 6; II, 73; *actif,* substantif dérivé du verbe, *id.* I, 37, comp. ܣܥܘܪܐ.

ܥܒܘܕܘܬܐ *qualité d'agent* ou *d'actif; forme active des verbes,* comme l'aphʿel, I, 236 ult.

ܥܒܘܪܝܐ *étranger;* ܫܡܐ ܥܒܘܪܝܐ *nom étranger,* B. H. I, 25, 16, comp. 20, 18; *dissemblable, id.* 8, 25 et 26; 205, 17; comp. 57, 19; 93 ult.

ܥܘܒܝܐ *redoublement,* action d'écrire deux fois la même lettre, comp. ܩܘܫܝܐ.

ܥܘܛܦܐ *jonction* d'un mot à un autre, العَطْف. On distingue : *la jonction au moyen d'une particule,* ܥܘܛܦܐ ܕܐܬ̈ܘܬܐ, عَطْف الحروف, et *la jonction de l'explication,* ܥܘܛܦܐ ܕܫܘܕܥܐ, عَطْف البيان. *Le conséquent* qui est joint au premier nom, est dit ܥܛܝܦܐ, المعطوف, et *l'antécédent,* ܡܬܥܛܦܢܐ, المعطوف عليه, v. B. H. I, 62, chap. 15, où les règles des grammairiens arabes sont appliquées au syriaque.

ܥܠܝܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 146.

ܥܠ ܡܠܬܐ *adverbe,* ἐπίῤῥημα; quelquefois aussi l'adverbe est appelé ܥܠ ܡܬܐܡܪܢܐ, ܡܬܐܡܪܢܐ pouvant prendre le sens de verbe, v. Elias de Tirhan, chap. 16 et 30.

ܥܠܬܢܐ, ܥܠܬܢܝܐ désignation des noms terminés par les suffixes ܬܢ, dont le radical est dit ܥܠܬܐ سَبَب, Jacques d'Edesse, *Catalog. of the syr. manusc.* 1169 et 1170; B. H. 16, 19, comp. ܥܠܬܢܘܬܐ. Dans Elias de Tirhan, chap. 16, ܥܠܬܢܝܐ est pris dans le sens d'*accusatif,* αἰτιατική.

ܥܨܨܐ nom de la voyelle *ou,* v. ci-dessus p. 75, l. 2; ܐܬܘܬܐ ܥܨܝܨܬܐ lettre prononcée avec cette voyelle.

ܥܨܝܢܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147.

ܥܨܝܨܐ nom d'un accent = ܫܡܟܐ ܦܟܣܘܢ, Elias de Tirhan, chap. 29.

ܥܨܨܐ nom de la voyelle *ou*, v. ci-dessus p. 74.

ܥܬܝܕܘܬܐ *le futur;* ܥܬܝܕܐ v. ܙܒܢܐ.

ܦܪܐܘܟܣܘܛܘܢܘܣ παροξύτονος, B. H. I, 255, 4, v. ci-dessus p. 141.

ܦܘܠܓܐ, v. ci-dessus p. 64, note 2 et 75, 1.

ܦܘܚܡܐ *ponctuation, points-voyelles; interponction,* Elias de Tirhan, chap. 29; *accents, id.* chap. 28; *collation d'un manuscrit,* v. *Opuscul. Nestoriana,* G. Hoffmann, VII et suiv.

ܦܘܩܕܢܐ et ܦܘܩܕܐ *impératif,* v. ܐܕܡܐ; ܟܠܝܢܐ ܦܘܩܕܢܐ *impératif prohibitif,* B. H. 148, 19; 151, 5; ܦܘܩܕܢܝܐ *relatif à l'impératif,* Elias de Tirhan, chap. 15.

ܦܘܩܕܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148.

ܦܘܢܟܢܐ, v. ci-dessus p. 150.

ܦܛܘܣܝܣ πτῶσις, *cas,* v. ܡܦܘܠܬܐ, B. H. I, 20, 15; 41, 19; 159, 25; 185, 10; 208, 26; ܦܛܘܛܝܩܐ πτωτικός, *casuel, id.* I, 167, 10; 221, 25.

ܦܣܘܩܐ et ܦܣܩܐ, v. ܐܕܡܐ; ܦܣܘܩܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 146; sur ses divisions, v. p. 152; ce mot signifie encore *section,* division d'un chapitre; ܦܣܩܐ chez les Syriens orientaux est pris dans le sens de ܫܘܡܐ, v. ce mot, Elias de Tirhan, chap. 4, 6 et suiv.

ܦܪܘܛܣܝܣ πρότασις, *proposition antérieure, prémisse,* B. H. I, 170, 8.

ܦܪܘܬܗܣܝܣ ou ܦܪܘܬܘܣܝܣ πρόθεσις, *préposition,* B. H. I, 84, 11; 86, 10; 255, 13; v. ܩܕܡܘܬܐ ܣܝܡܐ.

ܦܢܝܐ *le dérivé,* opposé à ܫܪܝܐ, B. H. I, 111, 6; ܦܢܝܢܐ v. ܫܘܐ.

ܦܪܨܘܦܐ *figure, forme; la personne* dans les verbes, ܦܪܨܘܦܝܐ *qui concerne les personnes,* B. H. I, 125, 18; 136, 19; 255, 13; II, v. 865.

ܦܬܓܡܐ *mot, expression,* v. Elias de Tirhan, p. 40 passim; *proposition, phrase,* v. ci-dessus p. 149 et Elias de Tirhan chap. 14.

ܦܬܚܐ, v. p. 74 et 75 ci-dessus; ܦܬܝܚܬܐ *(lettre) prononcée avec p'thâḥâ,* v. ܐܬܘܬܐ.

ܩܕܡܘܬܐ ܣܝܡܐ πρόθεσις, *préposition,* B. H. I, 84, chap. 22.

ܩܛܓܘܪܝܐ κατηγορία, s'entend du nom qualificatif et de l'attribut, Elias de Tirhan, chap. 13 et 19; B. H. II, p. 72.

ܩܘܩܝܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147.

ܩܘܫܝܐ, v. ci-dessus § 119.

ܩܠܢܝܬܐ *voyelle,* v. ܐܬܘܬܐ.

ܩܳܢܽܘܢܳܐ κανών, *règle*.

ܩܢܘܡܝܘܬܐ *propriété*, B. H. I, 40, 17.

ܩܪܝܬܐ et ܩܪܘܝܐ *le vocatif*, v. ܐܕ̈ܫܐ; ܩܪܘܝܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148.

ܩܪ̈ܝܢܐ *les modes du verbe* suivant quelques grammairiens, B. H. I, 90, 12, v. ܐܕ̈ܫܐ; *leçons, manières de lire*, B. H. I, 237, sect. 5; II, v. 865, v. ܫܘܡܗܐ; *les massores ou traditions* (jacobite et nestorienne), *id.* I, 151, 25; 155, 1; 184, 23, v. ܡܫܠܡܢܘܬܐ; *leçons métriques, mètres; noms appellatifs*, v. *Opuscul. Nestoriana*, G. Hoffmann, p. VI.

ܪܒܘܝ nom des points du pluriel, v. ci-dessus § 136.

ܪܒܝܥܝܘܬܐ *quadrilittérité*, B. H. I, 22, 2.

ܪܒܨܐ nom de la voyelle *é*, v. p. 74 et 75 ci-dessus.

ܪܒܝܨܬܐ *(lettre) marquée d'un r'wâṣâ*, v. ܐܬܘܬܐ.

ܪܗܛܐ nom d'un accent, qui comprend trois espèces, v. ci-dessus p. 147.

ܪܘܝܚܐ *dilaté* se dit du waw prononcé *ou*, v. p. 75 ci-dessus.

ܪܘܟܒܐ, ܪܘܟܒ ܡ̈ܠܐ, *syntaxe*, B. H. II, 72, 2; Elias de Tirhan, chap. 30.

ܪܘܟܟܐ, v. ci-dessus § 119.

ܪܡܙܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147.

ܫܘܐܠܐ v. ܐܕ̈ܫܐ.

ܫܘܕܝܐ *proposition antécédente*, v. ci-dessus p. 150.

ܫܘܕܥܬܐ *indication* du rapport entre le sujet et l'attribut, l'attribut lui-même, B. H. I, 44, sect. 2; II, 72, vers 804, comp. ܡܘܕܥܢܐ.

ܫܘܚܠܦ *changement, variation;* devant certains accents, il indique une variété de ces accents : ܫܘܚܠܦ ܥܠܝܐ, ܫܘܚܠܦ ܫܐܠܐ, ܫܘܚܠܦ ܬܚܬܝܐ, ܫܘܚܠܦ ܬܟܝܡܐ, ܫܘܚܠܦ ܫܡܥܐ, v. ci-dessus p. 147; ܫܘܚܠܦ ܬܪ̈ܝܢ ܡܢܐ, ܫܘܚܠܦ ܙܘܓܐ, ܫܘܚܠܦ ܡܫܝܚܢܐ, p. 148.

ܫܐܠܐ nom d'un accent, v. p. 146.

ܫܘܡܗܐ *le qualificatif*, الصِّفَة; ܡܫܡܗܢܐ *le qualifié*, الموصوف; on distingue : ܫܘܡܗܐ ܫܐܝܠܐ *le qualificatif impropre*, et ܫܘܡܗܐ ܕܡܬܝܐ *le qualificatif par analogie*, B. H. I, 60, sect. 4, et II, 17.

ܫܘܠܛܢܐ qualité du verbe transitif, v. ܡܥܒܪܬܐ, B. H. I, 92, 6.

ܫܘܪܝܐ, مبتدأ, *le sujet*, opposé à ܢܦܩܐ et à ܫܘܕܥܬܐ, B. H. I, 43, chap. 8; II, 72, vers 804.

ܫܘܪܪܐ *confirmation*, B. H. I, 57, chap. 12; ܫܡ̈ܗܐ ܕܫܘܪܪܐ noms qui servent à confirmer un autre nom, v. B. H. II, 28.

ܫܚܝܡܐ *simple*, nom d'un accent, v. ci-dessus p. 153.

ܫܘܬܦܘܬܐ *accord*, B. H. I, 59, sect. 3.

ܫܡܐ *le nom*; ܫܡܐ ܩܢܘܡܝܐ ou ܫ́ ܩܘܪܝܢܐ, *nom propre* ou *nom de personne*, κύριον; il peut être *dérivé* ܡܫܬܩܠܢܐ, ou *figuré* (surnom), ܡܟܢܝܢܐ; ܫܡܐ ܓܢܣܢܝܐ ou ܫ́ ܓܘܢܝܐ *nom générique* ou *commun*; il est divisé en : ܩܢܝܢܐ *substantif concret*, ܡܚܘܫܢܝܐ *substantif abstrait*, ܐܢܝܢܐ *qualificatif* ou *adjectif*, ܐܢܝܢܐ ܡܚܫܢܝܐ *qualificatif concret* (nom d'agent : *médecin, géomètre*, etc.), ܐܢܝܢܐ ܡܚܫܒܢܝܐ *qualificatif abstrait* (adjectif qualificatif : *difficile, simple*). Le substantif abstrait est dit ܢܒܘܥܝܐ *originaire*, qui forme des dérivés, ou ܐܡܝܢܐ *solidifié*, qui ne forme pas de dérivés. Le nom est dit ܚܠܝܡܐ *sain*, quand il est composé de consonnes fortes, ܕܚܝܠ̈ܐ ou ܟܪܝܗܐ *faible* ou *malade*, quand il renferme une semi-voyelle; il est ܦܫܝܛܐ *simple*, ou ܡܪܟܒܐ *composé*; ܫܪܫܝܐ *primitif*, ou ܢܦܝܩܐ *dérivé*.

Il est pris quelquefois dans le sens de *sujet*, Elias de Tirhan, chap. 13.

ܫܡ̈ܗܐ *noms ponctués*, syn. ܡܪܫܡܬܐ, ܦܘܪܫܢܐ ܫ́ *points-voyelles*, ܫ́ ܕܦܘܣܩܐ *points d'accentuation*, v. ci-dessus p. 69; ܫ́ ܕܢܩܫܐ, *id.* voy. Jacques d'Edesse, *Lettre sur l'orthogr.*, éd. Martin, ܘ, 24; éd. Philipps, ܝܗ, 5, où on lit : «les Syriens appellent š'mâhé les points qui s'appliquent aux propositions (ܐܡܪܝܢ ܕܟܠ ܦܬܓ̈ܡܐ ܫܡ̈ܗܐ»; comp. quelques lignes après, ܦܬܓܡܐ ܐܘܟܝܠ ܡܕܡ ܗܘܐ.

ܫܡܥܬܐ *syllabe*, συλλαβή, *Opusc. Nestoriana*, G. Hoffmann, p. XVII.

ܫܪܝܐ ou ܫܪܝ ܬܚܬܝܬܐ nom d'un accent, v. p. 146 ci-dessus, Elias de Tirhan, chap. 29.

ܫܪܝܬܐ ἄρθρον, *article*, s'entend des prépositions qui forment les cas, ܒ ܕ ܠ, Elias de Tirhan, chap. 2, 4 et suiv.

ܫܪܫܝܐ *radical*, v. ܫܡܐ et ܐܪܥܐ.

ܫܬܐ nom de la voyelle *é*, chez Bar'Ali et Elias de Tirhan, chap. 25, 26 et 27.

ܬܘܢܝܐ v. ܐܡܠܐ.

ܡܬܪܨܢܘܬܐ ܬܘܪܨ ܡܡܠܠܐ ορθοέπεια, *grammaire*.

ܬܚܘܝܬܐ *exemple*.

ܬܚܬܝܐ nom d'un accent, v. p. 147.

ܬܩܦ ܐܠܦ, همزة, aleph ayant la valeur d'une consonne, B. H. sur Jérémie 13, 9, v. ܐܠܦ.

ܬܩܦܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147.

ܬܩܡܦܬܐ v. ܐܕܫܐ.

ܬܠܝܐ ou ܬܠܝܠܘܬܐ *l'exception, l'exclusion;* ܦܠܗ ܩܠܐ ܕܬܠܝܐ ou ܦ ܩ ܕܬܠܝܠܘܬܐ *les particules d'exception,* حروف الاستثناء, B. H. I, 51, chap. 10 et II, v. 759 et suiv.

ܬܘܠܕܐ *type;* ܫܡܐ ܬܘܠܕܝܐ *nom d'origine,* suivant quelques grammairiens, B. H. I, 16, 24, comp. ܡܬܬܠܕܢܘܬܐ; ܡܠܬܐ ܬܘܠܕܝܬܐ *verbe-type* servant de paradigme, B. H. I, 159, 26.

ܬܚܡܝܬܐ *attribut,* syn. ܢܩܐ, Elias de Tirhan, chap. 13 et 19; *mode indicatif,* syn. ܦܣܩܐ, *id.* chap. 15 et 23.

Index des mots expliqués.

(Les nombres renvoient aux pages.)

ܐܒܐ 204, 205.
ܐܒܕܢܐ 251, 254.
ܐܒܗ̈ܐ, ܐܒܗ̈ܬܐ 20, 94, 252, 261.
ܐܒ, ܐܒܘܝ 88, 204, 270.
ܐܒܝܠܬܐ 37.
ܐܒܪܐ 37, 40, 218.
ܐܓܘܪܣܐ 90.
ܐܕܢܐ, ܐܕܢܬܐ 261.
ܐܘܐ 34.
ܐܘܓܐ 285.
ܐܘܚܝܬܐ 90.
ܐܘܡܢܐ 264.
ܐܘܡܬ 165, 166.
ܐܘܒܕܢܐ 85.
ܐܘܒܕܬܐ 206.
ܐܘܠܦ 188.
ܐܘܓܪܐ 82, 216.
ܐܘܪܕܒܐ 90.
ܐܘܪܗܦ 90.
ܐܘܪܘܬܐ 252.
ܐܘܪܒܠܬܐ 90.
ܐܘܪܚܠܡܘܣ 90.
ܐܙܠ 103, 197.
ܐܚ ܐܚܘܗܝ 88, 204, 270.
ܐܚܘܬܐ 252.
ܐܚܢܐ 205.
ܐܚܢ 283.
ܐܚܪܢܐ, ܐܚܪܬܐ ܐܚܪ̈ܢܐ ܐܚܪܢܝܬܐ 58, 82, 98, 102, 234, 241.
ܐܚܪܐ 164, 169, 301.
ܐܚܪܝܐ ܐܚܪܝܘܬܐ ܐܚܪ̈ܐ 252, 261, 262.
ܐܚܕܐ 286.
ܐܚܕܐ 285.
ܐܚܝ 120, 165.
ܐܚܝܕ 282, 381.
ܐܚܝܢܐ 165, 282, 349.
ܐܚܠ 58.
ܐܚܕܐ ܐܚܕܬܐ 120, 222, 250.

ܐܝܟܢ 96.
ܐܝܟܢ 83, 169.
ܐܝܟܢܘܬܐ 235.
ܐܝܠܢܐ 301, 164, 169.
ܐܝܠܘ 101.
ܐܝܣܪܟܡ 241.
ܐܝܢܐ 285.
ܐܝܟ 202, 299, 303, 323 à 325.
ܐܝܟܢ 187.
ܐܟܘܬ 165, 280.
ܐܟܪܐ ܐܟܪܝ 279.
ܐܟܦ 196.
ܐܟܙ 39.
ܐܟܣܢܝܐ 89.
ܐܟܬܐ ܐܟܬܐ 261.
ܐܠܗܐ, ܐܠܗ, ܐܠ 103, 284, 389, 390.
ܐܠܦܐ 27.
ܐܠܦܝܢ ܐܠܦܐ ܐܠܦܝܐ ܐܠܦ 86, 264, 273.
ܐܠܦܢܐ 235.
ܐܡܗܬܐ ܐܡܐ 205, 206, 252.
ܐܡܗܘܬܐ 252.
ܐܡܘܬܐ 252.
ܐܡܝܪܬܐ 243.
ܐܡܝܡܐ 216.
ܐܡܠܐ 258.
ܐܡܢܐ 222.
ܐܡܬܝ 59, 85, 92, 282.
ܐܢܐ, ܐܢܐ 63, 168.
ܐܢܝܢ, ܐܢܘܢ 168.
ܐܢܚܢ 166, 168.
ܐܢܣܦ 39, 189.
ܐܢܫܝܢ ܐܢܫܐ ܐܢܫ 98, 263, 301.
ܐܢܬܝܢ ܐܢܬܘܢ ܐܢܬܝ ܐܢܬ 168.
ܐܢܬܬܐ 102, 106.
ܐܣܐ 105.
ܐܣܘܬܐ 252.
ܐܣܛܘܟܣܘܬܐ 253.
ܐܣܛܘܟܣܐ 235.
ܐܣܛܘܟܣܝܐ 7.
ܐܣܩܘܬܐ, ܐܣܩܘܬܐ 255.
ܐܣܘܣ 103, 197.
ܐܣܘܪܐ 221.
ܐܣܬܐ 207.
ܐܥܦܐ 27.
ܐܦܐ 206.
ܐܦ, ܐܦ ܟܠ, ܠܐ ܐܦ, ܘܐܦ 279, 353.
ܐܦܠܐ 284.
ܐܦܢ 284.
ܐܦܟܐ 27, 229.
ܐܦܬܐ 206.
ܐܦܡܐ 229.
ܐܪܦܟܬܐ 272, 352.
ܐܪܦܟܣܝܐ ܐܪܦܟܣܝܢ 101, 272.
ܐܪܐ 98.
ܐܪܡܘܬܐ 252.
ܐܪܦܟܟܬܐ 38.
ܐܪܦܟܣ, ܐܪܦܟܣ 241, IV.
ܐܪܢܐ 228.

ܐܪܐ 285.
ܐܪܥ 27.
ܐܪܥ 208.
ܐܫܬܡܥܘܢ 234.
ܐܢܫ 91.
ܐܢܬܬܐ 39.
ܐܢܬ 38.
ܐܢܬܐ 91, 207.
ܐܢܬܘܬܐ 252.
ܐܢܬܝ 38, 91, 194.
ܐܢܬܘܢ 283.
ܐܢܬܡܝ, ܐܢܬܡ 59, 283.
ܐܬܐ 38, 196.
ܐܬܐܘܒ 196.
ܐܬܐܬ 194.
ܐܬܐܒܐ 57.
ܐܬܐܠܒ 188.
ܐܬܒܘܪܪ 185.
ܐܬܒܟܪ 185.
ܐܬܥܘܪܪ 185.
ܐܬܗܘܠܠ 185.
ܐܬܘܬܐ 252.
ܐܬܚܒ 184.
ܐܬܚܒܠ 185.
ܐܬܒܚܡ, ܐܬܒܥ 59, 282.
ܐܬܦܠ 194.
ܐܬܟܘܒ 81.
ܐܬܒܘܪܪ 185.
ܐܬܪ ܐܬܘܪܬܐ 208, 253.
ܐܬܬܚܝ, ܐܬܬܠܚ 187.
ܐܬܬܦܣܣ ܐܬܦܩܣ 30, 190.
ܒܐܒܝܐ, ܒܐܒܝܢ 286.
ܒܐܝ 285.
ܒܒܝ 286.
ܒܒܐ, ܒܘܒܐ 104.
ܒܪ 285.
ܒܘܒܘܬܐ 252.
ܒܘܣܡܐ 238.
ܒܘܪܡܐ 238.
ܒܝܥ 58, 102.
ܒܟܝܬܐ, ܒܟܬܐ 58, 211.
ܒܟܝܐ ܒܟܝܬܐ 261.
ܒܝܐ 99.
ܒܝܬ ܒܝ ܒܝܬܐ 264, 278, 356.
ܒܟܝ, ܒܟܝܥ 52.
ܒܟܘܪܝܬܐ 227.
ܒܪܐ 235.
ܒܣܪܐ 40, 238.
ܒܣܪܬܐ ܒܣܪܘܬܐ 253.
ܒܣܡܘܣܐ 81.
ܒܣܪܐ, ܒܣܪܢܐ ܒܣܪܬܐ 254, 261.
ܒܟܘܟܒܬܐ 227.
ܒܟܒܪܒܐ 243.
ܒܟܪܝܢ 227.
ܒܪܐ, ܒܪ, ܒܪܝ ܒܢܬܐ 206, 264.
ܒܪܬ ܒܪܗܘܢ, ܒܪܗ 88, 206, 270.
ܒܪܫܝܬ 282.
ܒܪܘܬܐ 254.

ܫܪܘܝܐ 215.
ܫܪܫ 49.
ܫܪܘܙ 283.
ܫܪܠܝܐ, ܫܪܐܠܝܐ 137, 263.
ܫܬܐ ܫܬܝܢ 53, 264.
ܫܬܝ 80, 81, 99.
ܬܒܪܐ 58.
ܬܒܝܐ, ܬܒܐܝܐ 263, 264.
ܬܡܐ ܬܠܡ 102.
ܬܡܬܐ 102, 214.
ܬܘܢܬܐ 104.
ܬܬܝܐ 104.
ܬܬܪܝܐ 104.
ܬܪܪܐ 222, 251.
ܬܪܡܢ 26.
ܬܘܬܒ 34, 238.
ܬܘܬܪܐ 104.
ܬܘܐܬ 81.
ܬܘܘܐܠܐ 224.
ܬܘܩܠܐ 85.
ܬܘܠܐ, ܬܘܝ, ܬܘܝ 262.
ܬܘܒܬܐ, ܬܘܒܬܐ 211.
ܬܚܫ 33.
ܬܚܪ, ܬܪ 285.
ܬܒܡܘܠܐ 81.
ܬܒܠܐ 251.
ܬܡܘܙܡܬܐ 254.
ܬܠܡܪܐ 110.
ܬܩܡܩܬܐ 30.
ܬܡܬܐ 102, 214.
ܬܪܡܐ 116.
ܬܪܡܒ 238.
ܬܪܬܬ 186.
ܬܪܝܐ 86.
ܪܐܡܐ, ܪܐܡܬܐ 46.
ܪܝܫ, ܪܝܫ ܐܡܢ, ܪܝܫ ܐܡܢܐ 298.
ܪܝܫ ܗܡܢ, ܪܝܫ ܗܡܢܐ 298.
ܪܐܒܬ 25.
ܪܘܡܝܐ, ܪܘܡܝܬܐ, ܪ̈ܘܡܝܐ 224, 254.
ܪܡܐ 80.
ܪܡܝܬܐ 218.
ܪܘܡܝܬܐ 254.
ܪܘܠܡܬܐ et ܪܡܘܠܬܐ 210.
ܪܘܠܡܝܬܐ 254.
ܪܡܘܝܐ 1, 262.
ܪܡܟ 170, 295.
ܪܡܢ 82, 303.
ܪܡܝܐ, ܪܡܝܝܐ 120, 222, 250.
ܪܡܝܐ, ܪܡܝܝܐ 261.
ܪܒܡܐ, ܪܪܒܡܐ 167, 283, 373.
ܪܘܙ, ܪܪܘܙ 103, 167, 283, 373.
ܪܡܐ, ܪܘܙ, ܪܡܫ, ܪܡܒ 205, 262, 270.
ܪܡܢܐ 86.
ܪܠܚ 38.
ܪܬ 96, 188.
ܪܪܐ, ܪܪܝܐ 262.
ܪܪܘܬܡܡܬܐ 254.
ܫܡܒ 96, 197.

ܗܦܟܗܝ ܗܦܟܗ 201.
ܗܶܦܟܳܬܳܐ 37.
ܗܳܕܶܐ 82, 168.
ܗܰܕܳܡܳܐ 225.
ܗܽܘ ܗܘ 100, 168.
ܗܰܘ 101, 169.
ܗܽܘܝܽܘ 100.
ܗܘܳܐ 101, 299, 318 à 323.
ܗܶܘܳܝ, ܗܳܘܳܝ 285.
ܗܘܓܝܐ 37.
ܗܝ 82, 100.
ܗܳܝ 169.
ܗܰܝܡܳܢܽܘܬܳܐ 94.
ܗܰܝܡܶܢ 187.
ܗܰܝܡܳܢܽܘܬܳܐ 219.
ܗܳܟܳܢ 165, 349.
ܗܳܟܺܝܠ 283.
ܗܳܟܰܢܳܐ ܗܳܟܰܢ 282, 284, 349.
ܗܳܠܶܟ 169.
ܗܰܠܶܟ 282.
ܗܳܠܶܝܢ 83, 169.
ܗܶܠܟܳܬܳܐ 86.
ܗܳܢܳܐ, ܗܳܢ 164, 168.
ܗܳܢܶܟ 169.
ܗܳܢܰܘ 101, 137.
ܗܶܢܽܘܢ, ܗܶܢܶܝܢ 168.
ܗܳܢܽܘܢ, ܗܳܢܶܝܢ 169.
ܗܳܢܽܘܢܳܐ, ܗܳܕܘܢܳܬܳܐ 238.
ܗܰܪܟ 42, 103.
ܗܳܪܟܳܐ, ܗܳܪܰܟܳܢ 167.
ܗܳܫܳܐ 102, 282.
ܘܰܐܗ 286.
ܘܶܠܳܐ 96, 187, 197.
ܘܳܣܡܳܐ 262.
ܘܶܝ, ܘܰܝ 98, 187.
ܘܳܝܰܐ 262.
ܘܳܪܕܳܐ 262.
ܘܳܪܫܳܐ 262.
ܙܒܢܐ 46, 214.
ܙܕܝܩܬܐ 102.
ܙܕܝܩܬܐ 102, 235.
ܙܕܝܩܝܢ, ܙܕܝܩܬܐ 261.
ܙܘܝܩܝܬܐ 37, 223.
ܙܪܥ 39.
ܙܪܥܬܐ 214.
ܙܗܪܘܪܐ 227.
ܙܗܪܝܐ 227.
ܙܰܘܥܳܐ 42, 85, 220.
ܙܘܙܠܐ 104, 224.
ܙܘܦܐ 98.
ܙܘܦܝܢܐ 238.
ܙܘܗܝܬܐ 221.
ܙܝܢܐ 34.
ܙܠ 98, 186.
ܙܟܝܐ, ܙܟܝܢܐ 37.
ܙܟܗ 111, 186.
ܙܢܐ, ܙܢ, ܙܢ 207.
ܙܩܦ 26, 304.

p. 293 ܗܘ ܗܘ ܗܘ

ܐܟܘܪܝܬܐ 254.
ܐܦܝܦܬܐ 227.
ܐܩܣܝܬܐ 216.
ܐܦܘܪܝܬܐ 254.
ܐܪ̈ܚܐ 228.
ܐܪܚܝܬܐ 216.
ܐܪ̈ܚܐ, ܐܪܚܬܐ 215, 263.
ܚܒܠܠܐ 227.
ܚܕ, ܚܕܐ 98, 271.
ܚܕ ܚܕ, ܚܕܕ̈ܐ 81, 102, 302.
ܚܕܚ̈ܕܢܐ 303.
ܚܕ ܒܫܒܐ 348, 353.
ܚܕ ܒܫܒܐ 353.
ܚܕܘܬܐ ܚܕܘܐ 86, 123, 212.
ܚܕܝܐ, ܚܕܘ̈ܬܐ, ܚܕ̈ܝܐ 252, 263.
ܚܕܝܝܐ 225.
ܚܕܬ, ܚܕܬܐ, ܚܕܬܬܐ 105, 264.
ܚܘܝ̈ܠܬܐ 254.
ܚܘ̈ܘܬܐ 263.
ܚܘܫܒ̈ܢܐ 85.
ܚܘܫܒ̈ܢܐ, ܚܘܫܒ̈ܢܬܐ 261.
ܚܘܪܒܐ 85, 116, 215.
ܚܘܪܕܟܐ, ܚܘܪܕܒܐ 37.
ܚܙܘܐ 212.
ܚܙܘ̈ܢܐ 254.
ܚܙܝܪܐ 110, 219.
ܚܙܩܝܐܝܠ 57.
ܚܝܘܪܬܐ 104.
ܚܝܘܬܐ, ܚܝܘܐ 212.
ܚܝܝ 196.
ܚܝ̈ܠܐ, ܚܝܠܘ̈ܬܐ 253, 262, 349.
ܚܝܠܬܢܐ, ܚܝܠܬܢܐ 92, 94.
ܚܝܬܐ 104.
ܚܟܡܬܐ, ܚܟܡܬܐ 86, 89.
ܚܡܝܡܬܐ 223.
ܚܡܪܐ, ܚܡܪܐ 38.
ܚܡܐ, ܚܡܬܐ 204.
ܚܡܫ ܚܡܫܗ 88, 205, 270.
ܚܡܫܗܐ 252.
ܚܡܫܘܡܝܬܐ 223.
ܚܡܫܡܐ 110.
ܚܡܫܝܐ, ܚܡܫܝܐ 62, 262.
ܚܡܫܝ̈ܢܐ 254.
ܚܡܫܘܡ̈ܝܢܐ 235.
ܚܠܘܬܐ 217.
ܚܠܨܐ 220.
ܚܠܦ 102, 168.
ܚܠܒ 39.
ܚܫ 283.
ܚܪܪ 21.
ܚܨܐ 103.
ܚܨܪܐ 222.
ܚܩܠܐ, ܚܩܠ 42, 208.
ܚܪܕܠܐ, ܚܪܕ̈ܠܐ 128, 130, 235.
ܚܪܘܒܐ, ܚܪܘܒܐ 37.
ܚܪܘܬܐ, ܚܪ̈ܘܬܐ 215, 254.
ܚܪܒ 39.
ܚܪܫ, ܚܪܫܬܐ 130, 222.

ܣܰܢܝܳܐ 98.
ܣܡܩܽܘܡܬܳܐ 219.
ܣܬܳܐ 98, 204.
ܥܽܒܳܐ 39, 99.
ܥܳܒܳܐ 215.
ܥܽܘܠܡܦܳܐ 216.
ܥܰܘܠܺܝܢ 238.
ܥܰܘܝܶܢ 238.
ܥܽܘܢ 282.
ܥܰܘܬܺܝܢ 82.
ܥܘܬܝܐ, ܥܘܬܝܐ 248.
ܥܳܪ 285.
ܥܟܰܢܳܐ 228.
ܥܟܶܢܳܐ 263.
ܥܟܶܢܳܬܳܐ, ܥܟܶܢܳܬܳܐ 264.
ܥܶܢܳܒܳܐ, ܥܶܢܳܒܳܐ 37.
ܥܪܽܘܒܳܐ 234.
ܦܶܐܐ 197.
ܦܰܪ 205.
ܦܰܘܐܶܦ 57, 94.
ܦܰܗܶܡ 101.
ܦܰܗܪܳܐ 101.
ܦܳܘܠܰܣ, ܦܳܘܠܳܣܳܐ 282.
ܦܳܘܠܳܣܬܳܐ, ܦܽܘܠܰܣܳܐ 262.
ܦܰܣܶܘܪܳܐ 228.
ܦܰܣܶܘܪܳܐ 228.
ܦܰܠܶܓ 82, 194.
ܦܽܠܳܓܳܐ 251.
ܦܰܠܶܓ 194.

ܦܰܪܶܘܩܳܐ 228.
ܨܳܐ 82.
ܨܶܒܝܳܐ ܨܶܒܳܐ 46, 215.
ܨܰܠܽܘܬ 47, 58, 82, 85, 87, 92, 165, 349.
ܨܶܦܳܐ 46, 215.
ܨܳܐܬܳܐ ܨܳܐܬܳܐ 216.
ܩܰܪ 283.
ܩܽܪܺܝܬܳܐ 37, 40.
ܩܰܡ 285, 314.
ܩܶܡܘ 101.
ܩܳܕܳܡܰܝܬܳܐ 253.
ܩܰܘܒܰܠ 104.
ܩܰܘܒܰܠܰܢ 238.
ܩܳܢܽܘܛܳܠܶܐ, ܩܳܢܽܘܛܳܠܶܐ 243.
ܩܶܘܕܳܡܳܐ 238.
ܩܳܕܳܡܰܝܬܳܐ 253.
ܩܳܕܳܡܰܝܬܳܐ 252.
ܩܰܘܕܶܡ, ܩܶܘܕܳܡܳܐ 238.
ܩܶܘܡܳܐ 30.
ܩܳܘܢ 278, 283.
ܩܰܡ 82.
ܩܡܬ 165, 166.
ܩܶܘܒܳܠܬܳܐ, ܩܽܘܒܳܠܬܳܐ 227.
ܩܶܘܡܬܳܐ 254.
ܩܰܪܝܳܐ 104.
ܩܰܪܺܝܬܳܐ 104.
ܩܽܠ, ܩܳܠܶܐ, ܩܳܠܳܐ 48, 270, 291, 305.
ܩܳܠܶܗ ? 381.
ܩܶܠܳܥܳܐ 227.

ܘܘܠ ܩܳܡ ܘܠ ܦ. 293

ܣܡܐ, ܣܡ̈ܐ 252.

ܣܡܟܬܐ 38.

ܣܝܢ 282.

ܣܘܟܠܬܐ 254.

ܣܘܟܠܬܐ 254.

ܣܠܘܬܐ 254.

ܣܠܩ 186.

ܣܠܩܬܐ, ܣܠ̈ܩܐ 262.

ܣܠܡܝܬܐ 243.

ܣܠܬܐ 215, 236.

ܣܡ 167.

ܣܝܡܘܬܐ 252.

ܣܝܡܬܐ 216.

ܣܝܡ, ܣܝܡ 34, 186.

ܣܝܡܐ 80.

ܣܡܬܐ 215.

ܣܬܘܦܘܢ, ܣܬܘܦܘܢ 171.

ܣܬܘܦܝܢ, ܣܬܘܦܝܢ 171.

ܥܒ̈ܐ, ܥܒܐ 263, 264.

ܥܒ̈ܕܐ, ܥܒܕܘܬܐ 253, 262.

ܥܕܬܐ 102, 214.

ܥܘ 101, 283.

ܥܘܠ 283.

ܥܘܡܩܐ 90.

ܥܘܡܪܐ 90, 91.

ܥܘܬ 278.

ܥܠ ܥܠ 38, 42.

ܥܠܥܠܝܢ 286.

ܥܘܛܬܐ 252.

ܥܡܐ, ܥܡ̈ܡܐ, ܥܡܡܝܢ 58, 228, 246.

ܥܡܪ 283.

ܥܡܪܐ 283.

ܥܡܘܪܐ, ܥܡܘܪܝܢ, ܥܡܪܝܢ 283.

ܥܢܝܐ 37.

ܥܢܘܬܐ 218.

ܥܢܢܗܘܢ 58.

ܥܢܘܕܝܬܐ 274.

ܥܢܘܕܝܢ 284.

ܥܢܘܢܝܢ 284.

ܥܢܘܢܝܐ 227.

ܦܢܐ 167, 169, 300.

ܦܐܪܐ, ܦܐܪ̈ܐ, ܦܐܪܘܬܐ 59, 99, 206, 252,
273, 276.

ܦܪܨܘܦܐ 57.

ܦܪܨܘܦܗ 57.

ܦܪܨܘܦܗܘܢ 57.

ܦܪܨܘܦܝܬܐ 254.

ܦܪܝܢ 282.

ܦܘܪܫܢܐ, ܦܘܪܫܘܬܐ 253.

ܦܪܝܡܬܐ 102.

ܦܪܝܫ 304.

ܦܪܝܫܘܬܐ 252.

ܦܘܠܘܣ 197.

ܦܘܠܚܢܬܐ 254.

ܦܘܪܕܬܐ 236.

ܦܘܠܘܣܬ 282.

ܦܘܡ 81, 169, 300.

ܦܘܡܝܐ 235.

ܡܘܕܬܐ 230.
ܡܙܘܬܐ 231.
ܡܚܐ 196.
ܡܚܐ 103, 282.
ܡܚܘܐ, ܡܚܘܬܐ 213.
ܡܚܘܢܐ 231.
ܡܚܘܟܐ 218.
ܡܚܣܘܝܬܐ 236.
ܡܛܦܚܝܬܐ 231.
ܡܛܠ 48, 279, 280.
ܡܛܝܘܪܝܬܐ 254.
ܡܝܐ 206.
ܡܟܡܐܝܠ 57.
ܡܟܝܬܝܘܬܐ 255.
ܡܟܝܘܬܬܐ, ܡܟܝܘܬܝܬܐ 231.
ܡܟܣ 216.
ܡܟܪܘܒܝܬܐ 254.
ܡܠܐ, ܡܠܐܐ 222.
ܡܠܘܘܐ, ܡܠܘܢܐ 57, 221.
ܡܠܘܘܢܐ 57.
ܡܠܝܣܟܐ 285.
ܡܠܠܘܝ 285.
ܡܠܒܬܘܪ 103.
ܡܠܒܘܬܐ 231.
ܡܠܒܘܬܐ 231.
ܡܠ, ܡܠ, ܡܠܐ 81, 164, 169, 300.
ܡܠ 280, 303, 347.
ܡܠ 285.
ܡܠܪܘܝܡ 137, 341.
ܡܢܘ 101, 300.
ܡܢܘ 101, 300.
ܡܢܘܬܐ 254.
ܡܢܬܡܠ, ܡܢܬܡܢ 59, 283.
ܡܣܘܟܐ, ܡܣܟܬܐ 215.
ܡܣܒܝܝܬܐ 108.
ܡܣܡܒܪܝܟܐ 137.
ܡܣܬܐ ܡܣܐܬܐ 40, 99, 230.
ܡܣܣ 197.
ܡܣܒܬܐ 234.
ܡܣܒܬܐ 229.
ܡܥܠܐ 229.
ܡܥܥܬܐ 234.
ܡܥܒܕܢܘܬܐ 231.
ܡܥܪܦܬܐ 48.
ܡܦܦܚܝܬܐ 231.
ܡܦܘܪܐ 231.
ܡܦܛܝܐ 23.
ܡܦܛܝܘܬܐ 252.
ܡܪܨܦܝܬܐ 38.
ܡܪܘܡܐ 86.
ܡܪܘܬܐ, ܡܪܝܐ 252, 264.
ܡܪܘܟܐ 227.
ܡܪܝܐ, ܡܪܐ, ܡܪܢ, ܡܪܗ 264, 270.
ܡܪܒܬܐ 86, 230.
ܡܫܬܬܐ 254.
ܡܫܝܚܘܬܐ 252.
ܡܫܬܘܬܐ 252.
ܡܬܠ 197.

ܡܬܡܟܟܢܝܬܐ 254.
ܡܬܪܚܡܢܘܬܐ 106.
ܡܬܪܚܡܢ 106.
ܢܓܗ 57.
ܢܓܗܐ 57.
ܢܓܪܐ 233.
ܢܗܐ 196.
ܢܗܒ 197.
ܢܗܘܝ 196.
ܢܗܝܪܘܬܐ 253.
ܢܩܘܫܐ 48.
ܢܘܪܐ 233.
ܢܘܗܪܘܬܐ 253.
ܢܚܐ 196.
ܢܚܬܘܡܐ 233.
ܢܡܪܐ 211.
ܢܡܣ 39.
ܢܫܡܘܢܐ 81.
ܢܫܒ 197.
ܢܦܐܡܐ 46, 214.
ܢܦܛܐ 235.
ܢܦܬܐ 107, 260.
ܢܦܩ̈ܬܐ 252.
ܢܦ̈ܫܐ 26, 252.
ܢܬܐܦܐ 194.
ܢܬܠ 197.
ܢܬܪܚܐ 106.
ܢܬܪܚܡ 106.
ܢܬܐܐ, ܢܬܐܬܐ, ܢܬܐܬ 211, 247, 256, 260.
ܣܐܘܢܐ 220.
ܣܒܐ 99, 215.
ܣܒܘܗ̇ 201.
ܣܒܟܬܐ 222.
ܣܒܣ 34.
ܣܓܝ, ܣܓܝܐܐ, ܣܓܝܐܬܐ, ܣܘܓܐܐ 59, 184, 344.
ܣܗܕ 39.
ܣܘܒܪ 81, 182.
ܣܘܟܠܐ 1, 224.
ܣܘܟܠܬܐ 99, 224.
ܣܘܢܗܕܘܣ 101.
ܣܘܦܩ̈ܬܐ 252.
ܣܘܣܝܐ 104.
ܣܘܣܦ 82, 184.
ܣܘܣܦܐ 34, 238.
ܣܛܡܪܐ 235.
ܣܝܦܬܐ, ܣܝܬܐ 215.
ܣܝܦ̈ܬܐ 215.
ܣܝܡܪ 81, 182.
ܣܟܪܐ 222.
ܣܟܠܦ 238.
ܣܟܠܐ 39.
ܣܟܠܠܐ 235.
ܣܟܠܟܠܐ 1.
ܣܟܠܟ̈ܠܐ 251, 254.
ܣܟܠܟܪܦ 235.
ܣܢܐܐ, ܣܢܐܦ, ܣܢܐܝ 59, 130, 269.
ܣܢܐܬܐ 59, 99, 212.

ܫܠܘܐܬܐ, ܫܠܐܘܬܐ 220.
ܫܠܘܠܝܬܐ 221.
ܫܡܐ 34.
ܫܡܓܘܠܐ 243.
ܫܟܢܬܐ 218.
ܫܦܬܐ 252.
ܫܦܠܐ 38.
ܫܦܒܘܠܐ 227.
ܫܦܘܦܠܐ 225.
ܫܡܢ 2, 42.
ܫܡܢܐ 256.
ܫܢܘܥ 39.
ܫܢܘܦ 2, 39, 42.
ܫܢܘܦ 184.
ܬܐܢܐ 214.
ܬܓܘܪܐ 225.
ܬܓܪܐ 222.
ܬܓܡܠ 136, 282.
ܬܓܠܐ 136.
ܬܓܡܐ 136, 137.
ܬܓܡܦ 92, 102, 136.
ܬܓܠܐܢܐ 227.
ܬܓܬܐ 105, 214.
ܬܗܕ 37, 276.
ܬܗܝ 37.
ܬܗܪ 37.
ܬܘܐܡܐ 84, 86, 220.
ܬܘܡܢ 222.
ܬܘܟܟܠܐ 37.
ܬܘܡܡܢܐ 37, 41, 85, 228.
ܬܐܪܘܪܐ 227.
ܬܟܟܠܐ, ܬܟܟܠܬܐ 261.
ܬܟܟܡܬܐ 34.
ܬܡܢ 39.
ܬܟܦܬܐ 254.
ܬܟܡܟܐ 86, 220.
ܬܟܟܟܠܐ 104.
ܬܦܟܐ 251.
ܬܟܠܐ 27, 80, 81, 99, 211.
ܬܠܐ 19.
ܬܠܘܡܬܐ 238.
ܬܫܢܘܠܐ 234.
ܬܫܢܬܐ, ܬܫܢܬ 271, 272, 352.
ܬܡܦܬܐ 8.
ܬܘܦ 24.
ܬܩܦܠܐ, ܬܩܦܠܬܐ 262.
ܬܡܢܦܐ 85, 86, 89, 91, 228.
ܬܡܬܐ 215.
ܬܢܘܡܬܐ 238.
ܬܢܓܟܦ 109, 235.
ܬܢܦܠܐ 109.
ܬܢܨܬܐ 85.
ܬܢܬܐ 215.
ܬܬܐ 38, 107.
ܬܬܪ 39.
ܦܐܬܐ, ܦܐܬܐ 263, 264.
ܦܐܘܡܠܐ 61.
ܦܐܪܐ 88, 212.

ܦܐܬܐ, ܦܐܬ 211, 247.
ܦܘܡܐ, ܦܘܡ 40, 206.
ܦܘܪܬܢܐ 40, 42, 238.
ܦܛܝܪܐ 26.
ܦܛܘܪܝܬܐ 254.
ܦܝܠܣܘܦܘܣܐ 90.
ܦܠܓܬܐ 99, 212.
ܦܠܗܕ 111.
ܦܠܛܘܬܐ 253.
ܦܠܓ 14.
ܦܡܐ, ܦܝܐ 39.
ܦܣܡܣܬܐ 216.
ܦܣܥܬܐ 40.
ܦܪܓܘܢ 227.
ܦܪܕܝܣܬܢܐ 235.
ܦܪܕܬܐ, ܦܪܕܬܐ 118, 130.
ܦܪܗܣܝܐ 101.
ܦܪܐܓ, ܦܪܐܓܐ 40, 235.
ܦܪܛܝܣܘܣ, ܦܪܘܛܝܣܘܣ 61.
ܦܪܝܣܘܬܐ 253.
ܦܪܨܘܦܐ, ܦܪܨܘܬܐ 227.
ܦܪܩܘܠܝܢܐ 235.
ܦܪܫܬܐ 111.
ܦܫܝܛܐ 7.
ܨܐܬܐ, ܨܐܬܐ 263, 264.
ܨܐܕ 47, 58.
ܨܐܦܐ 58.
ܨܐܬܐ, ܨܐܘܬܐ, ܨܐܬܐ 216.
ܨܒܬܐ, ܨܒܬܬܐ 262.
ܨܘܚܪܐ 110.
ܨܘܨܝܐ 227.
ܨܘܡܐ 212.
ܨܚܘܬܐ, ܨܚܘܬܐ 215, 254.
ܨܠܝܬܐ, ܨܠܘܬܐ 222.
ܨܠܝܡܬܐ 254.
ܨܦܬܐ 96, 214.
ܨܦܪܐ, ܨܦܪ 110, 222.
ܨܨܐ 34.
ܨܨܢܐ 104.
ܨܨܪܐ 228.
ܨܪܘܪܝܬܐ 221.
ܩܐܪܫܐ, ܩܪܫܐ 61.
ܩܘܡܚܠܐ 227.
ܩܘܐ 38.
ܩܘܚܘܬܐ 253.
ܩܘܢܚܐ ܩܘܢܢܐ 37, 224.
ܩܘܢܚܠܐ 235.
ܩܘܦܪܐ 222.
ܩܘܡܝܬܐ 254.
ܩܘܪܛܝܐ 111.
ܩܘܪܨܐ 228.
ܩܘܪܩܝܡܚܘܣ 89.
ܩܘܫܬܐ 39, 262.
ܩܛܠ 23, 39.
ܩܛܓ 23.
ܩܛܘܠܢܬܐ 235.
ܩܛܫܐ 33.
ܩܠܐ 263.

ܡܟܝܠ 344.
ܡܟܣܬܐ 42.
ܡܠܬܐ 99, 212.
ܡܥܡܕ 176.
ܡܟܕܬܐ 218.
ܡܕܬܐ 263.
ܡܕܟܬܐ 23, 39.
ܡܟܐ 34.
ܡܟܣܬܐ 104.
ܡܕܐܐ 37, 59.
ܡܕܐܘܘܠ 57, 202, 203.
ܡܕܒ 49.
ܡܕܒܬܐ 92.
ܡܕܢܚܐ 111.
ܡܕܝܢܐ, ܡܕܝܢܬܐ 261.
ܡܕܒܠ 228.
ܡܕܒܥܬܐ 111.
ܡܕܒܠ 111.
ܡܫܡܫ 24.
ܡܫܬܐ 85, 211.
ܢܐܬܐ 211.
ܢܒܐ 261.
ܢܒܘܐ 238.
ܢܒܘ, ܢܒܘ 273, 345, 351.
ܢܒܫܬܐ 107.
ܢܒܫܬܐ 222.
ܢܒܠܐ 254.
ܢܒܠ 27.
ܢܗܘܡܟ 101.
ܢܘܐܡܬܐ 216.
ܢܘܚܐ, ܢܘܚܬܐ 261.
ܢܘܪܘܣ 104.
ܢܘܪܘܣ 186.
ܢܘܪܘܬܐ 261.
ܢܫܡܬܐ 254.
ܢܦܫ 80, 99, 211.
ܢܦܫܐ 215.
ܢܟܐ 27.
ܢܟܘܬܐ 252.
ܢܫܐ 58, 211.
ܢܫܬܐ 214.
ܣܐܪܐ 215.
ܣܐܪܐ 58.
ܣܒܗܪܐ 104.
ܣܒܘܟܬܐ 254.
ܣܒܥ 32.
ܣܒܟܬܐ 222.
ܣܒܟܡܪ, ܣܒܟܡܪܐ 101, 272.
ܣܒܟܬܐ 272.
ܣܒܟܬܡܪ 81, 101, 273.
ܣܓܠ 25, 110.
ܣܕܠ, ܣܕܠ 184.
ܣܗܪ 39.
ܣܘܓܪ 81.
ܣܘܪܡܐ 95, 120, 224.
ܣܘܪܟܐ 120, 224.
ܣܘܐܒ 82.
ܣܘܚ 40.

ܫܘܦܝܢܐ 234.
ܫܘܦܠܝܢܐ 227.
ܫܘܚܦܝܢ 82, 104, 234.
ܫܘܚܦܐ 104.
ܫܘܚܦܢܐ 104.
ܫܘܚܠܬܐ 104.
ܫܘܚܦܐ 104.
ܫܘܬܦ 81.
ܫܚܘܬܐ, ܫܚܬܐ 213, 215.
ܫܚ̈ܘܬܐ 213, 215, 254.
ܫܚܡ 39.
ܫܛܝܦܬܐ 254.
ܫܛܪܐ 39.
ܫܚܦܘܪܐ ܫܦܘܪܐ 82, 216.
ܫܒܬ 42.
ܫܡܪܐ 26, 257.
ܫܡܘܐ 212.
ܫܡܝܛܝܐ 254.
ܫܡ, ܫܡܐ 69, 206.
ܫܡܥ ܫܡܥ 270.
ܫܡܗܬܐ, ܫܡ̈ܗܐ 20, 94, 207, 252, 261.
ܫܡܘܐܝܠ 57, 94.
ܫܡܢ 34.
ܫܡܫ 34.
ܫܡ̈ܝܐ, ܫܡܝܬܐ 261.
ܫܠܡ 39.
ܫܒܠܬܐ 96, 214.
ܫܒܠܬܐ 102, 207.
ܫܡܘܬܐ 213.
ܫܡܘܠܐ 227.
ܫܦܝܘܬܐ, ܫܦܝܐ 252.
ܫܪܘܪܐ 227.
ܫܪܘܝܐ, ܫܪܝܝܐ 234.
ܫܪܘܬܐ 217.
ܫܪܘܬܝܢ 284.
ܫܪܐ 39.
ܫܚܡܬܐ 104.
ܫܬ 207.
ܫܬܐ ܫܬܝܢ 91, 128, 271, 276.
ܫܬܐܣܬܐ 207, 243.
ܫܬܬ 352.
ܬܐ 98, 194.
ܬܐܡܐ, ܬܐܘܡܐ 25, 61, 81.
ܬܐܚܐ 57.
ܬܐܚܬ 57.
ܬܐܢܬܐ 102, 211.
ܬܒ 96, 188.
ܬܒܥ 184.
ܬܓܡܐ 25, 80.
ܬܓܘܡܬܐ 232.
ܬܕܐ 207, 212.
ܬܕܘܡܘܪܬܐ, ܬܕܡܪܬܐ 86.
ܬܗܐ 196.
ܬܘܒ 40.
ܬܘܢ 38.
ܬܘܒܬܐ, ܬܘܒܬܐ 82, 123, 209.
ܬܘܒܢܐ 82, 216.

ܬܽܘܪܬܳܐ, ܬܰܘܪ̈ܳܬܳܐ 211.
ܬܽܘܬܳܐ 34.
ܬܰܘܬܳܒܳܐ 232.
ܬܰܘܬܳܪ̈ܶܐ 232.
ܬܚܽܘܬ, ܬܚܰܬ, ܬܶܚܬ 84, 279.
ܬܚܰܡܢܳܐ 228, 232.
ܬܚܰܡܢ̈ܳܢܳ, ܬܚܰܡܢܳܢ 241.
ܬܶܡܡ 184.
ܬܰܡܠ 184.
ܬܰܡܳܢ 166.
ܬܡܳܢܻܝܢ 57.
ܬܰܠܰܘܣ 238.
ܬܢܳܢ 166.
ܬܶܩ̈ܳܘܬܳܐ 252.
ܬܰܪ 278.
ܬܰܪܬܰܡܰܐ, ܬܰܐܪܬܰܡܰܐ 274.
ܬܫܰܡܫܰܢ, ܬܶܫܡ̈ܫܶܐ 101, 272.
ܬܫܰܡܬܳܐ 272.
ܬܫܰܫܡܬܳܢ 273.
ܬܻܬܳܐ 102.

* * *

Additions et corrections.

Page 6, note. — ܫܢܐ *gracieux* est exact et se rencontre souvent dans les grammaires de Barhébræus.

Page 23, note 2. — Sur דיקון voy. p. 298, note 1.

Page 26 *c*. — La triple prononciation du taw et du dålath est également usuelle dans le néo-syriaque du Ṭour ʿAbdin dont MM. Prym et Socin viennent de publier des textes. Comp. aussi pour le palestinien, Barhébræus, I, 206, 24.

Page 27, note 1. — Sur ܐܟܦܐ voy. p. 229, note 1.

Page 33, ligne 11. — L'explication du ܢ de ܢܚܪ par ܥ trouve un appui dans les dialectes araméens où, l'aïn tombant, la racine נחך est devenue חוך targ. et talm.

Page 33, note 2. — Dans le néo-syriaque du Ṭour ʿAbdin ܩܝܨܐ se prononce avec *s* emphatique : *qaiṣo.*

Page 37, ligne 13. — ܒܗܬ est à comparer avec l'hébreu בוש, באש répondant à une racine syriaque ܒܐܫ.

Page 40, ligne 7. — Avec ܫܘܚ comp. aussi l'hébreu שיח.

Page 42, § 41. — Aj. ܩܛܪܓ de κατηγορέω; les anciens manuscrits avaient ܩܛܓܪ, Barhébræus, I, 46, 21.

Page 46, note 1. — ܘ est écrit quelquefois pour ε prononcé *eu*, comme ܦܪܘܬܘܣܝܣ, Barhébræus, I, 84, 11 pour πρόθεσις.

Page 48. — Sur la prononciation de *ou, u* comme *i*, comp. ܡܒܘܓ, ar. منبج *Maboug;* ܐܘܪܫܠܡ de *Ourᵒšlem,* p. 90.

Page 48, note 2. — ܩܠ avec les suffixes se prononçait ܩܠ v. § 284 *fin.*

Page 54, note 1. — Comp. la forme ܡܪܘܡܬܐ § 232.

Page 58, note 2. — Barhébræus, I, 20, 25, pose comme règle que l'*i* de riš ne doit pas être écrit par youdh, parce qu'il est bref.

Page 69, note 2. — La désignation de ܡܩ̈ܗܐ appliquée aux points dérive des noms ponctués qui servaient d'exemples, v. G. Hoffmann, *Opuscula nestoriana,* VI.

Page 98, § 107 *a.* — Quelquefois ܐ s'articule avec *a* : ܐܟܝܠ *mangé,* forme ܡܟܝܠ; ܐܪܥ *terre,* ܐܬܪ *lieu,* forme ܐܪܥ, ܝܬܪ. La voyelle *é,* plus ordinaire dans ce cas, peut donc être considérée comme affaiblie de la voyelle naturelle *a*, v. § 83.

Page 103, note 1. — ܐܘܢܩܐ vient bien de la racine ܐܢܩ et a le sens de *tristesse,* v. Barhébræus, I, 215, 21.

Page 107, ligne 9. — ܟܬܐ peut être rapporté à une racine ܟܬܬ, v. Nœldeke, *Syr. Gramm.*, § 28. ܢܦܬܐ avec roukkâkh, v. p. 260, note 1, appartient à une racine inusitée ܢܦܐ et signifie les ordures que l'on vanne, propr. *le vannage,* נפה نفاة.

Page 126, note 3. — הגה a aussi le sens de *prononcer distinctement* dans la Mišna, Sanhéd., 10, 1 *fin* : ההוגה את השם באותיותיו *celui qui prononce en toutes lettres le tétragramme,* comp. aussi *Mand. Gramm.,* 1, note 1. Les Syriens orientaux désignent le m'haggyânâ sous le nom de ܗܓܝܢܐ *l'articulation distincte;* ils se servent de celui de ܡܫܡܐ pour *la syllabe,* v. ces noms ci-dessus p. 396 et 406.

Page 137, § 161. — Comp. ܛܘܪܢܐ et τύραννος.

Page 171, ligne 15. — M. G. Hoffmann dans la *Zeitschr. der D. M. G.,* XXXII, p. 757, considère comme secondaires les terminaisons ܘܢ et ܝܢ de la 3e personne du pluriel du parfait. Dans cette hypothèse, elles se seraient formées par analogie de la deuxième personne du pluriel; appliquées d'abord à l'impératif où elles sont le plus usuelles (ܩܛܘܠܘܢ ܩܛܘܠܝܢ par analogie de ܩܛܠܬܘܢ ܩܛܠܬܝܢ), elles auraient été ensuite étendues au parfait. Mais on ne doit pas voir là une contraction de ܩܛܠܘ ou ܩܛܠܘܢ + ܗܘܢ ou ܗܝܢ, car ܗܘܢ et ܗܝܢ n'existent en syriaque que comme suffixes possessifs des noms.

Page 172, ligne 25. — Dans le vol. XI qui vient d'être publié des *Variae lectiones* de Rabbinovicz, se trouve la variante נימא au lieu de לימא.

Page 188, ligne 32. — ܢܛܠܡ *Spicileg. syr.* 5, 20 est un pa'el qui se rencontre souvent avec le sens de *rebâtir* v. *Thesaur. syr.* de Payne Smith sous ܡܛܒ.

Page 215, ligne 17. — ܩܛܡܐ et ܣܕܡܐ appartiennent à la forme فُعَل, comme le montrent l'hébreu et l'arabe.

Page 216, ligne 30. — Le mot ܢܘܟܡܦܐ se rencontre dans les livres syriaques anciens, v. *Thesaur. syr.* et *Julianos der Abtrünnige,* 78, 12; 190, 26. Comp. sur cette forme ܚܘܪܝܒ = חֹרֵב le mont Horeb, Julianos, 113, 5.

Page 220, ligne 21. — Les mots גוזרות et جوزر qui doivent être lus גודרות et جوذر, n'appartiennent pas à cette forme; ils signifient des animaux *parqués.*

Page 230, note 1. — Le pluriel dans les noms indiquant le lever ou le coucher des astres venait sans doute d'un duel, comp. צָהֳרַיִם, עַרְבַּיִם.

Page 241, note 1. — La forme ܐܣܪܢܡܐ sans voyelle du noun est confirmée par Barhébræus, I. 81, 7; les Syriens occidentaux prononçaient ܐܣܪܢܡܐ avec z'qâphâ du riš, les orientaux ܐܣܪܢܡܐ avec ḥ'wâṣâ. On formait de ce mot un nouvel adjectif, ܐܣܪܢܡܝ *étranger,* v. *Reliquiae juris,* éd. Lagarde, 4, 19 et 20, et l'adverbe ܐܣܪܢܡܐܝܬ *au contraire.*

Page 244, ligne 21. — ܐܚܘܗ ܕܐܡܗ signifie simplement *l'oncle maternel,* comp. אבדימי *l'aïeul maternel,* Sanhéd. 96*b*. Ces appellations sont fréquentes dans les Talmuds.

Page 250, ligne 15. — ܡܗܝܡܢܬܐ est le fém. du part. passif ܡܗܝܡܢ.

Page 259. — Aj. ܣܟܬܐ *clou,* pl. ܣܟܐ, ܦܓܘܕܐ *mors,* pl. ܦܓܕܐ.

Page 286. — Aj. ܦܢܛܘܣ *absolument* πάντως. ܠܐܘܣ ou ܠܗܘܣ *au moins, sinon,* usité seulement par les Syriens occidentaux, Barhébr. I, 183 et suiv.; les orientaux employaient dans le même sens la particule ܡܠܐ. Cette particule entre dans la composition du talmudique אִלְמָלֵי *si, si non,* qui par le sens répond au syriaque ܠܘ et ܠܐ ܠܘ, targ. אִלּוּ, אִלּוּלֵי; ܡܠܐ מָלֵי paraît lui-même composé de מָא, ܡܐ et de לֵי ܠܐ.

Page 294, § 308. — Supprimez le dernier exemple.

Page 296, ligne 13. — Aj. ܟܢܡܐ, ex.: ܕܠܐ ܢܒܣܪܗ ܟܢܡܗ *qu'il ne se méprise pas lui-même,* Overb. 171, 20: ܡܢ ܟܢܡܢ *de nous-mêmes,* id. 173, 16; ܒܟܢܡܗܘܢ *en eux-mêmes,* Luc. 1, 66.

Page 329. — Dans les deux derniers exemples du § 346 *a* les mots ܚܙܘܗ̇, ܦܪܨܘܦܗ̇, ܫܘܦܪܗܘܢ doivent être pris comme sujets, comp.: ܘܥܠܝܡܬܐ ܦܐܝܐ ܗܘܐ ܚܙܘܗ̇ ܘܫܦܝܪܐ ܦܪܨܘܦܗ̇ *et la jeune fille, son aspect était beau et son visage joli*, Julianos 148, 21.

Page 317, ligne 4. — Le dernier exemple de *b* appartient à *c*.

Page 330, ligne 7. — Dans le dernier exemple du § 350 *b*, il faut lire ܢܬܟܘܦܢ au lieu de ܢܬܟܘܦܢ d'après Julianos 226, 11.

Page 344. — L'exemple de la ligne 20 est à placer ligne 3.

Page 352, ligne 29. — ערובתא est généralement dérivé de עֶרֶב *le soir (du Sabbat)*.

Page 369, ligne 5. — Biffez le mot *avec*.

Page 371, ligne 1. — La citation est du *Spicilegium syr.* p. 11, l. 21, comp. מיית … בלא וימניה Sanhéd. 97 *a*.

Errata.

Page	3, note 2	lisez	1872	au lieu de	1782.
»	9, » 1	»	XXII	»	XVI.
»	10, ligne 19	»	carré	»	cassé.
»	12, note 2	»	אט"בח	»	את"בח.
»	30, ligne 7	»	§ 110, 3° *f*.	»	§ 110 *e*.
»	31, » 9	»	un type	»	une type.
»	31, » 14	»	syriac	»	syriæ.
»	32, dernière ligne	»	ܒ̈ܢ et ܒܢ̈	»	ܒ̈ܢ ܒܢ̈.
»	38, ligne 18	»	avec جاء اتى	»	avec جى.
»	38, » 21	»	§ 173, 4°	»	§ 172, 6°.
»	40, » 5	»	ܩܣܛܪܐ	»	ܩܣܛܪܐ.
»	41, » 17	»	ܢܡܘܣܐ	»	ܢܡܣܐ.
»	47, note 1	»	היגמונא	»	היגהונא.
»	57, ligne 16	»	§ 104	»	§ 106.
P. 57, l. 20 et 21		lis.	ܡܚܒܠܘܬܐ, ܡܚܒܠܬܐ, ܡܚܒܠܘܐ	au lieu de	ܡܚܒܠܘܬܐ, ܡܚܒܠܬܐ, ܡܚܒܠܘܐ.
Page	58, ligne 25	lisez	ligne 27	au lieu de	ligne 11.
»	60, » 6	»	ܢܩܪܢܝܗܝ *nèqrânâi*	»	ܢܩܪܝܗܝ *nèqrâi*.
»	64, lig. 3 des not.	»	ܡܐܘܙ	»	ܦܐܘܙ.

Page 66,	dernière ligne	lisez	distinction	au lieu de	distinctif.
» 68,	» »	»	ܩܳܛܽܘܠܳܐ *qáṭolá*	»	ܩܰܛܛܳܠܳܐ *qaṭṭálá.*
» 80,	ligne 6	»	ܢܶܣܒܳܐ	»	ܠܶܣܒܳܐ.
» 80,	» 11	»	ܐܶܡܰܬܝ	»	ܐܶܡܬܰܝ.
» 80,	note 2	»	ܚܰܢܢܳܐ	»	ܚܢܳܢܳܐ.
» 83,	ligne 13 et 20	»	ܢܶܣܒܶܢ ܢܶܣܒܘܢ	»	ܢܶܣܒܶܢ ܢܶܣܒܘܢ.
» 86,	» 19	»	ܟܽܠܶܗ	»	ܟܽܠܗ.
» 86,	» 22	»	ܟܰܬܡܳܬܳܐ	»	ܟܬܡܳܬܳܐ.
» 91,	note 1	»	עַקְרָב	»	עַקְרַב.
» 93,	note 1	»	קָהֲנַיָּא	»	קֲהָנַיָּא.
» 94,	ligne 15	»	ܫܽܘܕܳܝܳܐ	»	ܫܽܘܕ݂ܳܝܳܐ.
» 95,	» 11	»	*šoudâyâ, šouidâyâ*	»	*šoudhâyâ, šouidhâyâ.*
» 99,	» 2	»	*jalousie*	»	*acquisition.*
» 101,	» 2	»	ܩܶܢܝ	»	ܩܳܢܝ.
» 102,	» 27	»	ܝܽܘܩܢܳܐ	»	2e ܝܽܘܩܢܳܐ.
» 102,	dernière ligne	»	ܐܶܣܝܬܳܐ	»	ܐܣܝܬܳܐ.
» 104,	note 3	»	formé de	»	formé.
» 116,	ligne 2	»	ܟܽܘܪܟܳܐ	»	ܟܘܪܟܳܐ.
» 116,	» 13	»	ܝܽܘܩܬܳܐ	»	ܝܘܩܬܳܐ.
» 116,	» 14	»	ܚܶܫܟܳܐ	»	ܚܫܟܳܐ.
» 125,	» 2	»	ܩܶܣܡܳܐ	»	ܩܣܡܳܐ.
» 136,	» 28	»	*hérita*	»	*hésita.*
» 137,	» 20	»	ܢܘܩܙܐ	»	ܢܘܩܙܐ.
» 149,	» 32	»	ܗܘܩܪܳܐ	»	ܗܘܩܪܳܐ.
» 169,	ligne 15	»	ܗܳܠܶܝܢ	»	ܗܳܠܶܝܢ.
» 189,	av. dern. ligne	»	préfixe	»	suffixe.
» 192,	» 22	»	aleph	»	lâmadh.
» 192,	» 26	»	ܝܠܐ	»	ܝܠܐ.
» 195,	» 18	»	la	»	les.
» 196,	» 16	»	ܗܘܢ، ܠܗܐ ܠܗܐ	»	ܗܘܢ، ܠܗܐ ܠܗܐ.
» 207,	» 12	»	ሰማያት	»	ሰማየት·
» 210,	» 17	»	عَجَلَة	»	عِجَلَة.
» 211,	» 9	»	יֵצֶר	»	יֵצֶר.
» 211,	» 24	»	ܡܣܬ ܡܣ	»	ܡܣܬܡܣ.
» 212,	» 9	»	*butin*	»	*toison.*
» 213,	» 20	»	ܡܚܐ	»	ܡܚܐ.
» 230,	» 9	»	*lien*	»	*lieu.*

Page	232,	ligne	10	lisez	ܬܽܓܘܡܬܳܐ	au lieu de	ܬܽܓܘܡܘܬܳܐ.
»	239,	»	7	»	ܪ̈ܘܦܡܰܐ	»	ܕ̈ܘܦܡܰܐ.
»	241,	»	23	»	ܐܽܦܪܳܝܡ	»	ܐܽܦܳܪܳܝܡ.
»	241,	»	24	»	vers 965	»	ligne 65.
»	252,	»	9	»	ܐܺܝ̈ܗܳܬܳܐ	»	ܐܺܝ̈ܗܳܬܳܐ.
»	256,	»	9	»	ܫܓܪܐ	»	ܫܓܪܐ.
»	258,	»	19	»	ܪ̈ܘܡܠܐ	»	ܪ̈ܘܡܐ.
»	262,	»	3	»	ܐܺܝ̈ܡܳܐ	»	ܐܺܝ̈ܡܳܐ.
»	263,	»	11	»	ܓܰܪ̈ܰܐ	»	ܓܰܪ̈ܰܐ.
»	265,	»	26	»	προτάσεις	»	προτάξεις.
»	265,	»	29	»	ܕܡܡܠܩ̈ܐ	»	ܕܡܡܠܩ̈ܐ.
»	269,	»	14	»	ܫܳܠܳܐܐ	»	ܫܰܠܳܐܐ.
»	269,	»	33 et 34	»	ܫܡ̈ܫܘܗܝ ܫܡ̈ܫܝܢ	»	ܫܡ̈ܫܘܗ ܫܡ̈ܫܝܢ.
»	274,	»	9	»	§ 317 *b*	»	§ 316.
»	279,	»	31	»	ܐܽܒܝܠܳܐ	»	ܐܽܒܝܠܳܐ.
»	282,	»	3	»	ܡܽܘܗܒܽܬ	»	ܡܽܘܗܒܽܬ.
»	283,	»	15	»	§ 173 9°	»	§ 172 9°.
»	287,	»	6	»	XVIII	»	XIII.
»	288,	»	17	»	ܒܡܠܟܦ	»	ܒܡܠܠܟܦ.
»	289,	»	6	»	ܐܠܐ	»	ܐܠܐ.
»	293,	»	23	»	ܒܟܠܗ	»	ܒܟܠܗ.
»	299,	»	27	ܕܪ̈ܘܡ doit être mis devant ܡܠܟܗܐ.			
»	300,	»	27	lisez	ܡܠܘ . . . ܦܠ ܡܠܟܢ	au lieu de	ܡܠܘ . . . ܦܠ ܡܠܟܢ
»	309,	»	17	»	ܕܫܘܪ̈ܡ	»	ܕܫܘܪ̈ܘ.
»	330,	»	19	»	*nonnes*	»	*nones.*
»	336,	»	28	»	§ 368 *a*	»	§ 386 *a*.
»	351,	»	2	»	*mois*	»	*jours.*
»	352,	»	23	»	ܡܟܫ̈ܡܝ	»	ܡܟܫ̈ܡܝ.
»	370,	»	23	»	ܠܟܗܬ	»	ܠܟܗ.
»	378,	»	23	»	ܡܘܡܟܝ	»	ܡܘܡܟܝ.
»	380,	»	13	»	ܬܪܡܝܬܐ	»	ܬܪܡܝܐ.
»	380,	»	21	»	ܒܟܠܗܘܢ	»	ܒܟܠܗܘܢ.
»	383,	»	21	»	ܗܡ	»	ܗܡ.
»	389,	»	35	»	ܒܟܠܗܘܢ	»	ܒܟܠܗܘܢ.

Abréviations des titres des livres syriaques cités dans la syntaxe.

Addai the Apost.: *The doctrine of Addai the apostle,* by George Philipps, London 1876.

Anal. syr. : *P. Lagardii Analecta syriaca,* Leipzig 1858.

Anecd. syr. : *Anecdota syriaca,* ed. J. P. N. Land, Lugduni Batavorum, 1862—1875.

Aphraat. : *The Homilies of Aphraates, the persian sage,* ed. by W. Wright, vol. I the syriac text, London 1869.

Barhéb. : Barhébræus; sans désignation spéciale, il est question de ses œuvres grammaticales publiées par M. l'Abbé Martin.

B. O. : *J. S. Assemani bibliotheca orientalis.* Romae 1719.

Carm. nisib.: *S. Ephraemi syri carmina nisibena,* ed. Gustavus Bickell, Lipsiae 1866.

Clement. Rom. Recogn.: *Clementis Romani recognitiones syriace,* ed. Paulus Antonius de Lagarde 1861, Lipsiae et Londinii.

De hermen. Aristot.: *De hermeneuticis apud syros aristoteleis,* ed. Jo. Georgius Ern. Hoffmann, Leipzig 1873.

Did. Apost.: *Didascalia Apostolorum syriace,* Lipsiae 1854 (Lagarde).

Ined. Syr.: *Inedita syriaca,* herausgegeben von Ed. Sachau, Wien 1870.

Joh. Ephes.: *The third part of the ecclesiastical history of John bishop of Ephesus,* by William Cureton, Oxford 1853.

Josué le Styl.: *Chronique de Josué le Stylite,* éd. par M. l'Abbé Martin, Leipzig 1876, aus den Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, VI. Band.

Jul.: *Julianos der Abtrünnige, syrische Erzählungen,* herausgegeben von Johann Georg Hoffmann, Leiden 1880.

Kalil. et Damn.: *Kalilag und Damnag,* ed. Gustav Bickell, Leipzig 1876.

Overb.: *S. Ephraemi syri, Rabulae episcopi edesseni, Balaei aliorumque opera selecta,* ed. J. Josephus Overbeck, Oxonii 1865.

Sindban: *Sindban oder die sieben weisen Meister,* von Friedrich Baethgen, Leipzig 1879.

Spic. syr.: *Spicilegium syriacum, containing remains of Bardesan, etc.,* ed. William Cureton, London 1855.

Zeitschr. der D. M. G.: *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft.*

Les citations des livres de l'ancien et du nouveau Testament se réfèrent à l'édition de la Pšiṭtâ de Samuel Lee, à moins d'une autre indication.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

Préface, Introduction, Planches, Tables grammaticales.

Livre premier, l'écriture, la phonétique et l'orthographe.

Chapitre I. Objets employés par les Syriens pour écrire, manière d'écrire.

page
§. 1. De l'encre 1
§. 2. Du parchemin et du papier 2
§. 3. Du roseau et des plumes 2
§. 4. Manière d'écrire 3

Chapitre II. De l'écriture en général.

§. 5. Historique de l'alphabet syriaque 4
§. 6. Forme des lettres 4
§. 7. Différence des caractères jacobites et des caractères nestoriens . 5
§. 8. Cursif jacobite 6
§. 9. Estrangélâ, caractère double 7
§. 10. Cursif nestorien 8
§. 11. Caractères syro-palestiniens 8
§. 12. Écriture Karšounique 11
§. 13. Ligatures des lettres 12
§. 14. Alphabet de chiffres; alphabet de Bardesanes 12
§. 15. Noms des lettres 13

Chapitre III. Des signes de numération.

page
§. 16. Ancien système de signes 14
§. 17. Valeur numérique des lettres 15

Chapitre IV. Des consonnes.

§. 18. Classement des consonnes 16
§. 19. Division des consonnes 17
§. 20. Des gutturales 18
§. 21. Des palatales 21
§. 22. Des palatales-linguales 23
§. 23. Des dentales 25
§. 24. Des sifflantes 27
§. 25. Des labiales 29

Chapitre V. Des consonnes dans la composition des racines.

§. 26. Valeur des muettes, des aspirées et des sifflantes 32
§. 27. Permutation par affaiblissement 33
§. 28. Permutation par renforcement 33
§. 29. Association des consonnes 33
§. 30. Déformation des racines 34
§. 31. Suite 34

Chapitre VI. Des permutations euphoniques des consonnes.

§. 32. Altérations euphoniques 36
§. 33. Permutations des gutturales 37
§. 34. Permutations des palatales 37
§. 35. Permutations des liquides 38
§. 36. Permutations des dentales 39
§. 37. Permutations des sifflantes 39
§. 38. Permutations des labiales 39
§. 39. Prononciations euphoniques 40
§. 40. Des consonnes assombrissantes 42

Chapitre VII. Des transpositions ou métathèses.

§. 41. Des différents cas de métathèse 42

Chapitre VIII. Des voyelles, des dipthongues et des voyelles furtives.

§. 42. Des voyelles primitives 43
§. 43. Obscurcissement des voyelles 44

page
§. 44. Différences des voyelles des Syriens orientaux et de celles des Syriens occidentaux 44
§. 45. Distinction de *á* et *o* dans le dialecte occidental 45
§. 46. Distinction de *é* et *i* dans ce dialecte 46
§. 47. Distinction de *oú* et *où* 47
§. 48. Des nuances des voyelles dans le dialecte nestorien 49
§. 49. Distinction de *é* et *è* 50
§. 50. Distinction de *u* et *ou*. 50
§. 51. Des diphthongues *åi, ai, au* 51
§. 52. Des autres diphthongues 54
§. 53. De la prononciation des diphthongues *ew, iw* 54
§. 54. Des demi-voyelles ou voyelles furtives 55

Chapitre IX. De la désignation des voyelles au moyen des consonnes ܐ ܘ ܝ.

§. 55. De l'emploi des *Matres lectionis* 55
§. 56. Pour *à* et *å* 56
§. 57. Pour *i*. 57
§. 58. Pour *é* et *è* 58
§. 59. Pour *o* et *ou* 59
§. 60. Pour les diphthongues. 59
§. 61. Semi-voyelles devenues quiescentes 59
§. 62. *Matres lectionis* dans les noms étrangers 60

Chapitre X. Du point distinctif des voyelles.

§. 63. Historique de ce point 61
§. 64. Ses applications 62
§. 65. Ses extensions 63
§. 66. Du double-point 64
§. 67. Du m'pagg'dhånå. 64
§. 68. Des extensions du m'pagg'dhånå 65
§. 69. De l'usage du point chez les Nestoriens. 67

Chapitre XI. Des points-voyelles chez les Nestoriens.

§. 70. Système des points-voyelles 67
§. 71. Son historique 69

Chapitre XII. Des voyelles grecques dans l'écriture des Syriens occidentaux.

§. 72. Historique de ce système 71
§. 73. Ses applications 72
§. 74. Nouvel essai d'intercaler les voyelles 73

Chapitre XIII. Les voyelles suivant les grammairiens syriaques.

page
§. 75. Noms des voyelles chez les Occidentaux 73
§. 76. Noms des voyelles chez les Orientaux 74
§. 77. Noms des voyelles dans les écoles mixtes 74
§. 78. Divisions des voyelles 75
§. 79. Comment on distinguait *a* bref de *e* long. 76
§. 80. Comment on distinguait *e* bref de *e* long. 77
§. 81. Comment on distinguait *i* bref de *i* long 78
§. 82. Comment on distinguait *ou* bref de *ou* long. 78

Chapitre XIV. Des modifications des voyelles.

§. 83. Affaiblissement de *a* en *è*. 79
§. 84. Obscurcissement de *a* en *â* 81
§. 85. Changement de *â* en *o, ou* 81
§. 86. Changement de *â* en *au*, *ai*. 81
§. 87. Changement de *â* en *é, i* 82
§. 88. Passage de *i* bref en *e* 83
§. 89. Maintien de *i* long. 84
§. 90. Modification de *é* dans le dialecte jacobite 84
§. 91. Modification de *ou* 84
§. 92. Modifications des diphthongues 84
§. 93. Influence des consonnes sur les voyelles 85

Chapitre XV. De la syllabe.

§. 94. Chute d'une voyelle aiguë dans une syllabe ouverte 85
§. 95. Maintien d'une voyelle aiguë par allongement ou par redoublement 86
§. 96. Passage d'une voyelle aiguë dans une syllabe qui précède ou qui suit 87
§. 97. Chute d'une voyelle finale 87
§. 98. Des voyelles adjuvantes 88
§. 99. De l'aleph prosthétique 89
§. 100. Des différentes syllabes 91
§. 101. Syllabe close par deux consonnes 92
§. 102. De la voyelle dans une syllabe fermée. 92
§. 103. Modifications occasionnelles de la syllabe. 93

Chapitre XVI. Du concours des voyelles.

§. 104. Phénomènes produits par le concours des voyelles 93
§. 105. Distinction des racines faibles 95

Chapitre XVII. De la syllabe dans les racines qui ont une semi-voyelle comme radicale.

page
§. 106. Semi-voyelle en tête ou à la fin de la syllabe 95

Chapitre XVIII. Des racines qui ont un aleph radical.

§. 107. Aleph au commencement ou à la fin de la syllabe 98

Chapitre XIX. De la chute d'une gutturale ou d'une liquide.

§. 108. Gutturales et liquides sujettes à tomber 100
§. 109. Gutturales 100
§. 110. Liquides 102

Chapitre XX. De l'assimilation des consonnes.

§. 111. Cas d'assimilation 105

Chapitre XXI. Du redoublement et de la dissimilation des consonnes.

§. 112. Redoublement euphonique 107
§. 113. Redoublement formatif 108
§. 114. Redoublement corroboratif 108
§. 115. Redoublement d'une gutturale 109
§. 116. Altération du redoublement 109
§. 117. Dissimilation par riš 110
§. 118. Dissimilation par hé 111

Chapitre XXII. Du roukkâkh et du quoššâi.

§. 119. Historique du système 112
§. 120. Ponctuation du roukkhâkh et du qoušŝâi 114
§. 121. Leur application au commencement du mot. 114
§. 122. Leur application dans le corps du mot 115
§. 123. Leur application après une syllabe mi-close 115
§. 124. Leur application dans la terminaison emph. fém. sing. . . . 116
§. 125. Leur application dans les suffixes possessifs. 117
§. 126. Leur application après une gutturale. 118
§. 127. Leur application après une voyelle longue 118
§. 128. Leur application après une voyelle adjuvante 118
§. 129. Leur application sur une lettre redoublée. 118
§. 130. Leur application après une lettre redoublée. 119
§. 131. Leur application après une proclitique 119

page
§. 132. Leur application après une diphthongue 120
§. 133. Leur application dans les mots étrangers 120
§. 134. Différences entre les Jacobites et les Nestoriens. 121
§. 135. Différences de prononciation suivant le sens 122

Chapitre XXIII. Du ribboui.

§. 136. Historique et position du ribboui 123
§. 137. Ribboui avec les pluriels masculins 124
§. 138. Ribboui avec les pluriels féminins 124
§. 139. Ribboui avec les collectifs 124
§. 140. Ribboui avec les noms de nombre 125
§. 141. Ribboui avec les pronoms personnels. 125
§. 142. Ribboui avec les prépositions 125

Chapitre XXIV. Du m'hagg'yånå et du marh'ṭånå.

§. 143. Du m'hagg'yånå en général. 125
§. 144. Du m'hagg'yånå chez les Syriens orientaux 126
§. 145. Du m'hagg'yånå chez les Syriens occidentaux. 127
§. 146. Du m'hagg'yånå sur une lettre redoublée. 128
§. 147. Du m'hagg'yånå sur le pronom *énå* 128
§. 148. Du marh'ṭånå 128
§. 149. Du marh'ṭånå sur l'impératif éthp'èl 129
§. 150. Différences entre les Jacobites et les Nestoriens. 129

Chapitre XXV. De la ligne occultante.

§. 151. Historique et application de cette ligne 130

Chapitre XXVI. Du någhodhå et du m'ṭapp'yånå.

§. 152. De l'usage de ces traits chez les Nestoriens 132
§. 153. De l'usage du trait horizontal chez les Jacobites 133

Chapitre XXVII. Du trait d'union et des autres lignes diacritiques.

§. 154. Du trait d'union chez les Nestoriens. 134
§. 155. Des différentes applications de la ligne diacritique 135

Chapitre XXVIII. De l'accent tonique.

§. 156. De l'accent tonique n'est pas noté. 135
§. 157. Sa place sur le mot 135

page
§. 158. Son influence sur l'ultième 136
§. 159. De l'accent tonique sur l'ultième 136
§. 160. Des enclitiques et des proclitiques 136
§. 161. Les mots importés conservent leur accent 137

Chapitre XXIX. De l'accentuation.

§. 162. Distinction des points de l'accentuation 137
§. 163. Historique du système d'accentuation 137
§. 164. Ere florissante de ce système 141
§. 165. Sa décadence 142
§. 166. Sources d'étude pour ce système 142
§. 167. Des traités d'accentuation 142
§. 168. Suite 144
§. 169. Résumé historique 145
§. 170. Classification des accents 146
§. 171. Exposé du système d'accentuation 149

LIVRE DEUXIÈME. LES DIFFÉRENTES PARTIES DU DISCOURS
ET LES FORMES DES MOTS.

Chapitre I. Les interjections.

§. 172. Les diverses interjections 162

Chapitre II. Les particules démonstratives.

§. 173. Des divers éléments de ces particules 163

Chapitre III. Des pronoms.

§. 174. Les pronoms personnels 167
§. 175. Les pronoms démonstratifs 168
§. 176. Les pronoms interrogatifs 169
§. 177. Les pronoms relatifs 169
§. 178. Les pronoms possessifs 169

Chapitre IV. Des temps et des personnes dans les verbes.

page
§. 179. Des temps 170
§. 180. Le parfait 170
§. 181. L'imparfait 172
§. 182. L'impératif 173
§. 183. Le participe 174

Chapitre V. Du verbe simple ou radical.

§. 184. Formes internes 175
§. 185. Forme de l'actif 176
§. 186. Forme du neutre 176
§. 187. Verbes qui ont les deux formes 177
§. 188. Verbes dénominatifs 177
§. 189. Forme de l'infinitif, particularités 177

Chapitre VI. Des verbes dérivés.

§. 190. Division des verbes dérivés 178
§. 191. Ethp″èl 178
§. 192. Paʿel 179
§. 193. Ethpaʿal 180
§. 194. Dénominatifs de la forme paʿel et èthpaʿal 180
§. 195. Pa'li 181
§. 196. Parʿel 181
§. 197. Pauʿel ou paiʿel 182
§. 198. Aphʿel et èttaphʿal 182
§. 199. Šaphʿel et èštaphʿal 183
§. 199 *bis*. Saphʿel et èstaphʿal 184
§. 200. Paʿlel et èthpaʿlal 185
§. 201. Radicaux redoublés 185

Chapitre VII. Des verbes faibles.

§. 202. Pé-aleph à la forme simple 186
§. 203. Confusion de ces verbes avec les pé-youdh 187
§. 204. Ces verbes aux formes èthp″el et èthpa'al 187
§. 205. Ces verbes à la forme paʿel 187
§. 206. Pé-youdh à la forme simple 187
§. 207. Pé-youdh aux formes dérivées 188
§. 208. Pé-noun 188
§. 209. ʿE-aleph 189

page
§. 210. ʿE-waw 190
§. 211. ʿE-waw forts 191
§. 212. Double-ʿé 191
§. 213. Lâmadh-aleph 192
§. 214. Verbes dont la troisième radicale est une gutturale 195
§. 215. Verbes doublement faibles 196
§. 216. Mélange des verbes faibles entre eux 196
§. 217. Verbes anomaux 196
§. 218. Verbes défectueux 197

Chapitre VIII. Des verbes quadrilittères.

§. 219. Conjugaison des quadrillitères 198

Chapitre IX. Des verbes avec les suffixes objectifs.

§. 220. Formes des verbes avec les suffixes 198
§. 221. Formes des lâmadh-aleph avec les suffixes 202

Chapitre X. Formation des noms; noms de racines bilittères.

§. 222. Distinction des noms suivant leur forme usuelle 203
§. 223. Distinction des noms de racines bilittères. 204
§. 224. Noms masculins de cette espèce. 204
§. 225. Noms féminins de cette espèce 207

Chapitre XI. Noms de racines trilittères; formes internes sans redoublement.

§. 226. Noms avec voyelle faible après la 1e radicale 207
§. 227. Noms féminins de cette espèce 210
§. 228. Noms de racines faibles de cette espèce 211
§. 229. Noms avec une voyelle faible après la 1e et la 2e radicales 213
§. 230. Noms de racines faibles de cette espèce 215
§. 231. Noms avec une voyelle forte après la 1e radicale 216
§. 232. Noms avec *â* après la 1e radicale et *o* (*ou* chez les Jacobites) après la 2e 217
§. 233. Noms avec *â* après la 2e radicale 218
§. 234. Noms avec *i* après la 2e radicale 219
§. 235. Noms avec *ai* après la 2e radicale. 220
§. 236. Noms avec *ou* immuable après la 2e radicale 220

Chapitre XII. Formes internes avec redoublement de la seconde radicale.

§. 237. Formes redoublées avec une voyelle faible après la 2e radicale 221
§. 238. Formes avec *â* après la consonne redoublée 222

page
§. 239. Formes avec *i* après la consonne redoublée. 224
§. 240. Formes avec *ou* après la consonne redoublée 225

Chapitre XIII. Formes internes de radicaux redoublés et de radicaux quadrilittères.

§. 241. Division des radicaux de cette espèce 226
§. 242. Radicaux formés par redoublement de la dernière radicale . 226
§. 243. Radicaux formés par redoublement de deux radicales ou d'une racine faible. 227
§. 244. Radicaux par dissimilation d'une consonne redoublée . . . 228
§. 244 *bis*. Noms de racines quadrilittères 228

Chapitre XIV. Formation par préfixes.

§. 245. Noms avec aleph en tête 229
§. 246. Noms avec mim préfixe 229
§. 247. Noms avec mim préfixe, suivi de *â* 231
§. 248. Noms avec taw préfixe 232
§. 249. Noms avec noun préfixe 232

Chapitre XV. Formation par suffixes.

§. 250. Suffixes *ân, âm, èl, âr, qân* 233
§. 251. Suffixes *â, at, thân*. 235
§. 252. Suffixes *ôn, ôs* et *ôl* 237
§. 253. Suffixes *ai* et *it* 238
§. 254. Suffixe *âi*. 240
§. 255. Suffixe *out* 242

Chapitre XVI. Des noms composés.

§. 256. Différentes formes des noms composés 243

Chapitre XVII. Flexion des noms.

§. 257. Etat absolu 245
§. 258. Etat construit 248
§. 259. Etat emphatique. 248
§. 260. Vestiges du duel 251

Chapitre XVIII. Pluriels forts et pluriels irréguliers.

§. 261. Pluriels renforcés par une voyelle 251
§. 262. Pluriels renforcés par un hé ou un waw 252

page
§. 263. Terminaison forte féminine du pluriel 252
§. 264. Pluriels différents de lâmadh-aleph 253
§. 265. Terminaison forte masculine du pluriel 254
§. 266. Pluriels féminins avec youdh devant la terminaison 254
§. 267. Pluriels féminins de quelques lâmadh-aleph 255

Chapitre XIX. Noms féminins à forme masculine et noms masculins à forme féminine; noms de paucité.

§. 268. Enumération des noms féminins à forme masculine 255
§. 269. Genre des noms importés en syriaque 257
§. 270. Noms féminins avec terminaison masculine au pluriel . . . 258
§. 271. Noms où le taw du féminin est traité comme radical au pluriel 260
§. 272. Noms qui ont un double pluriel 261
§. 273. Noms qui ont un pluriel de paucité 261

Chapitre XX. Anomalies propres à des noms ou à des groupes de noms.

§. 274. Anomalies concernant l'état absolu des noms 262
§. 275. Noms qui ne forment pas de pluriel 262
§. 276. Noms qui n'ont pas de singulier 263
§. 277. Anomalies des lâmadh-aleph 263
§. 278. Noms qui n'ont que l'état absolu ou construit. 264
§. 279. Anomalies propres à certains noms 264

Chapitre XXI. Des flexions des noms grecs introduits en syriaque.

§. 280. Formes du singulier et du pluriel de ces noms 265

Chapitre XXII. Noms avec les suffixes possessifs.

§. 281. Noms singuliers avec les suffixes 266
§. 282. Noms pluriels avec les suffixes 269
§. 283. Participes et infinitifs avec les suffixes 270
§. 284. Monosyllabes avec les suffixes 270

Chapitre XXIII. Des noms de nombre.

§. 285. Nombres cardinaux 271
§. 286. Nombres ordinaux 273
§. 287. Nombres fractionnaires et multiples 274
§. 288. Suffixes avec les noms de nombre 275

Chapitre XXIV. Des particules proclitiques.

page
§. 289. Mode d'annexion de ces particules 275

Chapitre XXV. Des prépositions.

§. 290. Enumération des principales prépositions 277
§. 291. Prépositions composées 279
§. 292. Prépositions avec les suffixes des pronoms 280

Chapitre XXVI. Des adverbes.

§. 293. Formes des adverbes 281
§. 294. Adverbes proprement dits 282
§. 295. Adverbes formés des prépositions 284

Chapitre XXVII. Des conjonctions.

§. 296. Conjonctions simples et composées 284

Chapitre XXVIII. Des particules exotiques usitées en syriaque.

§. 297. Liste de ces particules 285

Livre troisième. Syntaxe.

Chapitre I. Des pronoms personnels et démonstratifs.

§. 298. Emploi des pronoms personnels pour rehausser le sujet . . 287
§. 299. Pour déterminer un nom 288
§. 300. Devant un pronom ou un adjectif démonstratif 289
§. 301. Devant un nom propre 289
§. 302. Pronom enclitique, avec le sens d'un adverbe 289
§. 303. Pronom suffixe 290
§. 304. Pronom suffixe déterminant des noms en rapport d'annexion 290
§. 305. Pronom suffixe déterminant l'objet énoncé 291
§. 306. Pronom suffixe joint à une préposition 292
§. 307. Sens propre et position des pronoms démonstratifs 294

Chapitre II. Des pronoms possessifs et réfléchis.

page
§. 308. Le suffixe possessif peut être pris objectivement. 294
§. 309. Cas où le suffixe possessif est pris par le second des noms en rapport d'annexion 294
§. 310. Le pronom possessif peut être pris adjectivement 295
§. 311. Même avec un substantif qui a le suffixe possessif. 295
§. 312. Pour renforcer un génitif 295
§. 313. Le suffixe avec une préposition peut avoir un sens réfléchi . 296
§. 314. Plus souvent, on se sert d'abstraits et du suffixe 296
§. 315. Ces abstraits indiquent aussi l'objet 296

Chapitre III. Du pronom relatif.

§. 316. Origine du pronom relatif 297
§. 317. Sens démonstratif de ce pronom 297
§. 318. Construction du relatif avec ou sans un autre pronom . . . 299

Chapitre IV. Des pronoms interrogatifs et indéfinis.

§. 319. Sens et construction des interrogatifs 300
§. 320. Des différentes expressions pour les pronoms indéfinis . . . 301
§. 321. Pronom et adjectif indéfinis pour les choses. 304
§. 322. De l'emploi de ܟܠ 305
§. 323. Généralisation d'un pronom indéfini 305

Chapitre V. Des verbes. Des personnes dans les verbes.

§. 324. Comment les personnes sont indiquées 306
§. 325. Des verbes impersonnels et de leur construction. 307

Chapitre VI. Des temps et des modes.

§. 326. Temps simples et composés 308
§. 327. Du parfait 308
§. 328. De l'imparfait 310
§. 329. De l'impératif 312
§. 330. Du participe actif 312
§. 331. Du participe passif. 314
§. 332. De l'infinitif 316

Chapitre VII. Du verbe ܗܘܐ et des temps composés avec ce verbe.

§. 333. Dans quels cas le hé de ce verbe est quiescent ou articulé 318
§. 334. Du parfait de ce verbe. 319

page
§. 335. Temps composés avec le ܗܘܳܐ 320
§. 336. De l'imparfait de ܗܘܳܐ 322
§. 337. Du participe de ܗܘܳܐ 323
§. 338. Le verbe ܗܘܳܐ suivi du lâmadh du datif 323

Chapitre VIII. ܐܺܝܬ et ܠܰܝܬ.

§. 339. Construction et emploi de ܐܺܝܬ 323
§. 340. Construction et emploi de ܠܰܝܬ 325
§. 341. Construction anormale de ܐܺܝܬ 325

Chapitre IX. Des compléments des verbes.

§. 342. Construction du verbe avec son objet 325
§. 343. Construction de l'objet, quand il précède 326
§. 344. Verbes construits avec deux objets 327
§. 345. Verbes avec deux compléments, dont le second est l'attribut du premier 328
§. 346. Compléments de l'attribut verbal 328
§. 347. Verbes réfléchis qui ont un complément direct 329
§. 348. Verbes neutres qui ont un suffixe objectif 329
§. 349. Du régime indirect 330

Chapitre X. De la construction des participes et des adjectifs verbaux.

§. 350. Construction du participe, comme verbe 330
§. 351. Construction du participe, comme adjectif 331

Chapitre XI. De la construction de l'infinitif; de l'infinitif absolu.

§. 352. L'infinitif a des compléments comme le verbe fini 332
§. 353. Il est mis d'une manière absolue pour rehausser et accentuer le verbe fini 332

Chapitre XII. Des noms; du genre et du nombre des noms.

§. 354. Construction des noms figurés et des collectifs 333
§. 355. Manière d'exprimer le neutre 335

Chapitre XIII. De l'état emphatique et de l'état absolu.

§. 356. Des cas où l'état absolu est encore usité 335

Chapitre XIV. Subordination des noms entre eux : état construit et expressions du génitif.

page
§. 357. De l'état construit 338
§. 358. Rapport du génitif exprimé par le dålath 340
§. 359. Dans ce cas, le premier nom peut prendre le suffixe possessif 340
§. 360. Le premier nom peut être séparé du nom déterminant . . . 341
§. 361. Ce rapport n'est pas nécessairement un rapport de possession 342

Chapitre XV. Coordination des noms; apposition.

§. 363. Apposition de l'adjectif et du substantif 342
§. 364. Accord de l'adjectif et du substantif 343
§. 365. Apposition des substantifs 345

Chapitre XVI. Des élatifs et des distributifs.

§. 366. Manière d'exprimer le comparatif et le superlatif 346
§. 367. Répétition des noms dans le sens d'un élatif 349
§. 368. Dans le sens d'un distributif 350

Chapitre XVII. De la construction des noms de nombre.

§. 369. De la place des nombres cardinaux 350
§. 370. De la place des nombres ordinaux; diverses expressions numériques 351

Chapitre XVIII. De la construction des adverbes et des particules.

§. 371. De la place de l'adverbe 353
§. 372. Suite 355
§. 373. Construction des prépositions 355
§. 374. Place des interjections 360

Chapitre XIX. Des phrases nominales et des propositions absolues.

§. 375. Des différentes phrases nominales 361
§. 376. Propositions absolues 363

Chapitre XX. Construction de la phrase; accord du sujet et du verbe.

§. 377. Des différentes constructions; place du sujet 363
§. 378. Accord du sujet et de l'attribut 365
§. 379. Accord d'un sujet composé de plusieurs noms 367

Chapitre XXI. Des phrases négatives.

page
§. 380. Place de la négation; ses espèces 368
§. 381. Négation qui ne porte que sur un mot 370

Chapitre XXII. Des phrases interrogatives.

§. 382. Forme de l'interrogation 371
§. 383. Interrogation indirecte 372
§. 384. Construction de ܟܡܳܐ, ܟܡܳܐ ܕ, ܟܰܡ ܕ, ܟܡܳܐ ܕܕ, ܟܰܡ ܕܕ 373

Chapitre XXIII. Coordination des phrases et des membres de phrase.

§. 385. Liaison des membres de phrase 374
§. 386. Liaison des membres de construction pareille 375
§. 387. Liaison des membres de construction différente 375
§. 388. Construction avec ܐܰܘ et ܐܢ répété 377

Chapitre XXIV. Subordination des phrases.

§. 389. Des différentes manières de subordonner une phrase à une autre 377
§. 390. Construction avec un infinitif ou un abstrait. 379
§. 391. Des différentes constructions possibles 379
§. 392. Place de la phrase subordonnée 379
§. 393. Répétition explétive du dålath conjonctif 380
§. 394. Proposition incidente complément d'un nom ou d'un pronom 380
§. 395. Constructions différentes du dålath conjonctif 381
§. 396. Il marque la conséquence ou la transition 381
§. 397. Il introduit l'allocution 382
§. 398. Ellipse de ܐܶܡܰܪ 382

Chapitre XXV. Des phrases relatives.

§. 399. Du pronom relatif sujet ou régime 383
§. 400. Le pronom corrélatif peut être omis 384
§. 401. Quand le relatif doit être répété 385
§. 402. Il est rarement omis 385
§. 403. Locution de temps et de lieu suivies du relatif 385
§. 404. ܠܡ dans une phrase relative. 386
§. 405. Constructions relatives imitées du grec 386
§. 406. Complément d'un nom construit comme un relatif 386
§. 407. Construction du relatif à la 1e ou à la 2e personne 387

page
§. 408. Construction à la 3e personne 387
§. 409. Phrases relatives nominales 387

Chapitre XXVI. Des phrases conditionnelles.

§. 410. Sens et construction de ܐܶܢ 387
§. 411. Sens et construction de ܐܶܠܘܽ 389
§. 412. Construction de ܐܶܢ comme interrogation indirecte; ܐܶܢ ܐܳܦ . . 390
§. 413. Sens et construction de ܠܘܽ 390
§. 414. ܐܶܢ ܗܘ ܕ 391

Chapitre XXVII. Des constructions irrégulières et des changements de construction.

§. 415. Des ellipses 391
§. 416. Des anacoluthes 392
§. 417. Des parenthèses 392

Liste des principaux termes techniques et des divisions en usage chez les grammairiens syriaques 393
Index des mots expliqués 408
Additions et corrections 423
Errata 426
Abréviations des titres des livres syriaques cités dans la syntaxe . . 429

* * *

ARS IN
LITTERIS

VIENNE. — TYP. ADOLPHE HOLZHAUSEN,
IMPRIMEUR DE LA COUR I. & R. ET DE L'UNIVERSITÉ.